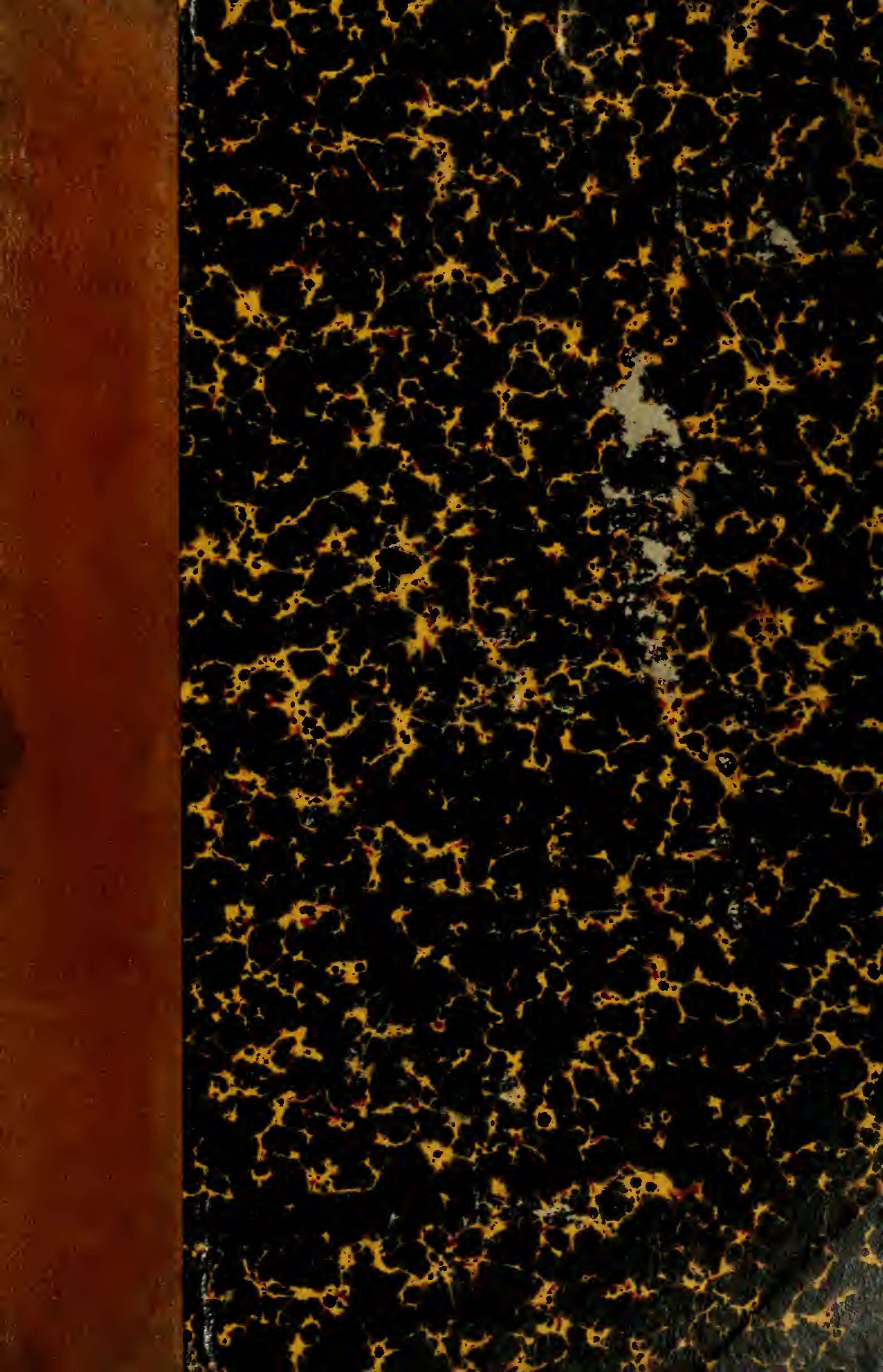
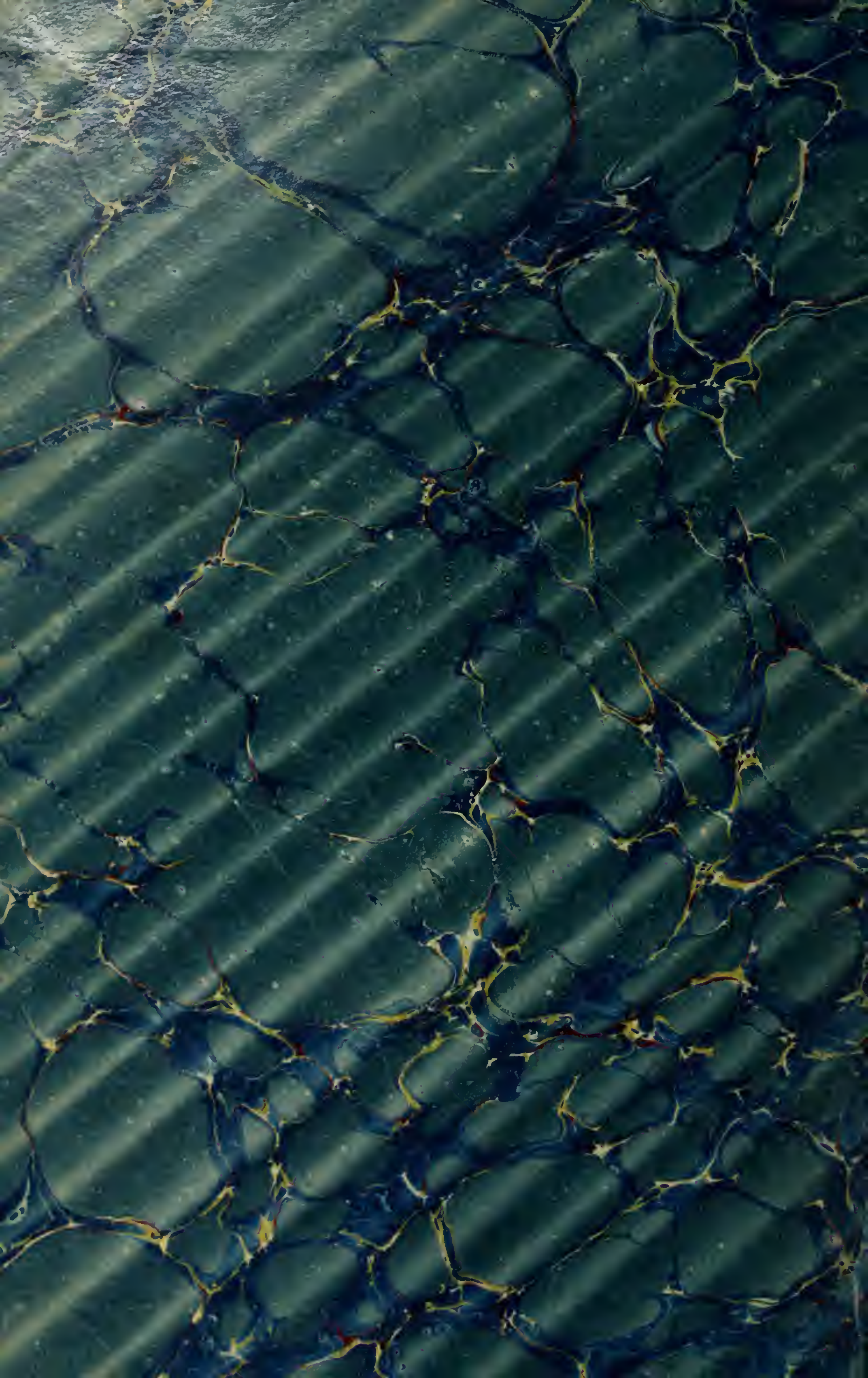






La revue blanche

La revue blanche

Tome XXII

MAI, JUIN, JUILLET, AOUT 1900



PARIS
EDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1900


LIBRARY
FEB 2 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

L'Irlande et l'Angleterre

I. — La question irlandaise, assoupie depuis quelque six ans, a reparu soudain, en toute sa complexité. C'est le châtiment du Royaume-Uni qu'il ne puisse entreprendre aucune conquête extérieure, soulever aucun litige nouveau, sans que cette vieille querelle revienne obséder sa pensée. Si demain, par hasard, le cabinet de Londres, cédant aux suggestions d'un Chamberlain, se lançait dans une grande guerre européenne, quelle serait l'attitude de l'Irlande? Il n'y aurait point d'interrogation plus pressante pour les hommes d'Etat d'outre-Manche, d'abord parce que l'île sœur suspendrait à l'un des flancs de la Grande-Bretagne une terrible menace, ensuite parce que les Irlandais immigrés aux Etats-Unis, ne laisseraient pas d'y agir et de peser sur la diplomatie américaine.

Depuis six mois, le perpétuel problème posé il y a deux siècles et demi par les spoliations de Cromwell, aggravé il y a un siècle par l'acte d'Union, a sollicité l'attention des Anglais avec une énergie renouvelée. Aux Communes de Westminster, les quatre-vingts nationalistes ont joué un rôle bruyant dans les débats globaux ou partiels sur le conflit sud-africain; et sur les champs de bataille de Natalie, du Cap et de l'Orange, les généraux, les officiers et les soldats venus de Dublin, du Connemara et du Wichlow, ont été les meilleurs champions de la politique britannique. Pendant que Redmond dénonçait à la tribune l'attaque sacrilège d'un peuple libre. Roberts sous Kimberley et devant Paardekop suivait la tradition de Wellington; les Irlandais combattaient la guerre; d'autres Irlanlandais asservissaient les Boers. Contraste étrange! La résistance opiniâtre des uns, comme les services militaires des autres, rappelaient sur l'Irlande les colères ou les sympathies du public. Mais les sympathies l'emportaient sur les colères, car la campagne de Roberts engendrait quelques résultats, alors que la campagne de Redmond demeurait platonique et matériellement stérile.

Le gouvernement de la Reine, où se serrent plusieurs hommes avisés — Salisbury et Balfour y siègent à côté de Chamberlain et de Hicks Beach, — a compris qu'il pouvait tirer quelque profit d'une avance courtoise à l'Irlande. Il s'est empressé d'autoriser les soldats irlandais à porter le trèfle ou shamrock — emblème national et interdit — le jour de la saint Patrick. Et les dames de Londres. entrant dans les vues du ministère, se sont empressées d'arborer l'insigne, jadis séditieux. Remarquez, que de cette décision, il n'est rien ressorti pour l'île malheureuse, que le problème social s'y posera toujours avec la même acuité. Mais les masses se laissent très aisément prendre à certaines duperies. La résolution administrative relative au shamrock n'était d'ailleurs qu'une préface. On a appris, un beau matin, brus-

quement et sans que rien ne préparât à cette nouvelle, que la reine Victoria allait faire un séjour au château royal de Dublin. Au bout de quarante ans, la vieille souveraine se rappelait qu'elle avait quelques millions de sujets, au-delà du canal et que ces sujets payaient l'impôt d'argent et l'impôt du sang un peu plus durement que les Anglais, les Ecossais et les Gallois. Le cabinet britannique négocia avec les représentants nationalistes à Westminster, et les municipalités irlandaises. M. Balfour alla jusqu'à promettre à la capitale de l'île sœur, l'Université catholique qu'elle revendique depuis tant d'années, et lorsque les pourparlers eurent, sinon abouti, du moins suffisamment duré, et qu'on put prévoir, sinon de l'enthousiasme, du moins du silence, la reine s'embarqua, puis débarqua. Les autorités anglaises avaient bien pris des dispositions afin de prévenir tout désordre, et aussi d'organiser des acclamations ; il n'y a pas eu plus de désordre que d'acclamations. Victoria ne pourra pas dire que l'Irlande l'aura reçue fastueusement, cordialement, affectueusement; elle ne pourra pas dire non plus que les opprimés Home Rulistes auront brisé les carreaux de son carrosse, hué son passage, rompu le cordon de troupes qui encombrait les rues de Dublin. Au fond le voyage n'avait pas beaucoup remué les campagnes; les fermiers et les cultivateurs courbés sur le sol ingrat, sous l'œil inquisiteur de l'intendant, les ouvriers enfermés dans les tissages ont pensé qu'il n'y avait rien à attendre, ni en adoucissement, ni en aggravation de sort de cette visite royale qu'ils n'avaient point sollicitée. Et de fait ce déplacement de la souveraine, sur le retour de sa vie, tandis qu'elle a tant négligé pendant deux tiers de son règne ses sujets irlandais, ne vaudrait pas qu'on s'y arrêtât s'il n'était essentiel de reprendre l'histoire de l'Irlande en ces dernières années et d'examiner si sa protestation séculaire n'a pas légèrement fléchi depuis l'échec du Home Rule.

II. — Le Home Rule n'est plus qu'une vaine formule, mais une de ces expressions historiques qui symbolisent une époque, évoquent des dates glorieuses, toute une accumulation de luttes et d'efforts. Proposé par Gladstone en 1886, il échoua une première fois devant la scission du parti libéral, la sécession de Chamberlain, d'Hartington et de quelques autres. Six années durant, Gladstone mena alors une admirable campagne de discours et d'écrits pour préparer le Royaume-Uni à la solution qu'il regardait comme équitable, donc comme nécessaire. Cette vigoureuse propagande d'un vieillard, conservateur peut-être, mais jusqu'à la révolution, — si l'alliance n'est pas paradoxale, en faveur de l'émancipation d'un peuple, — est l'un des épisodes qui honoreront le plus l'histoire de la Grande-Bretagne. En 1892, Gladstone avait pièce à pièce, élection partielle par élection partielle, constitué une majorité autour de son programme. Il renverse Salisbury, prend le pouvoir et, fidèle à ses engagements, dépose un nouveau projet de Home Rule. Cette fois le parti libéral-radical ne se sépara pas en deux, bien que certains lieutenants du

grand homme d'Etat ne fussent pas d'accord avec lui, et montrassent des répugnances à briser l'unité des Trois Royaumes, — Rosebery en tête. Il n'y eut plus de Chamberlain pour créer une secte dissidente, mais l'obstacle surgit par ailleurs. Lorsque dans la fameuse nuit du 1er au 2 septembre 1893, les Communes eurent adopté le plan de l'autonomie irlandaise, à une majorité compacte, homogène de 40 voix, la victoire était loin d'être gagnée. La Chambre des Lords, où les unionistes restaient dans la proportion de six contre un, marquait pour le Home Rule une hostilité significative, irréductible. Elle le rejeta le 8 septembre sans débat. Alors Gladstone, et derrière lui Rosebery voulurent soulever la démocratie contre l'aristocratie, souveraine maîtresse de la Chambre Haute, reviser les pouvoirs de celle-ci, refondre l'antique constitution britannique. Pour entreprendre pareille tâche, Gladstone était trop vieux, Rosebery trop hésitant. Dans la foule aussi, trop de loyalisme subsistait à l'égard des institutions qui avaient abrité, pendant six siècles, les libertés anglaises et leur développement, — pour que l'assaut pût être rude et implacable. La colère — tomba; le parti libéral, dirigé par l'esprit tortueux et indécis de Rosebery, s'effondra, abandonnant le Home Rule comme une entreprise inutile et vide. Cent cinquante voix de majorité acclamèrent le retour des conservateurs au pouvoir, avec Salisbury, Balfour, Chamberlain, Goschen, Hicks Beach. Qu'allait devenir l'Irlande, exécrée par les tories, délaissée par les whigs, sans ami depuis la mort de Gladstone, déchirée par ses luttes intestines, incapable de retrouver un chef, un successeur légitime des O'Connell et des Parnell?

L'Irlande s'affaissa; elle combattit contre elle-même; l'activité qu'ils ne réussissaient plus à déployer dans la mêlée politique, où ils ne se connaissaient plus d'alliés, ses représentants l'exercèrent en dénigrements et en attaques mutuelles. M. Redmond fut le chef d'un groupe, M. Mac Carthy d'un second, M. Healy d'un troisième. Les groupes se subdivisèrent en sous-groupes. Toute influence parlementaire fut interdite aux nationalistes qui disposaient pourtant de quatre-vingts sièges au moins, et qui, faute de s'entendre entre eux, ne purent combiner des évolutions savantes, pratiquer la méthode du donnant donnant, la seule féconde pour une minorité d'opposition constante, comme la leur. De 1895 à 1900, l'Irlande fut rayée de l'ordre du jour des Communes britanniques : tel un problème épuisé et définitivement tranché. Sans application même partielle du Home Rule, sans concession même légère et formelle, les tories avaient été assez habiles pour écarter la troublante question, et ajourner aux échéances les plus lointaines les revendications d'affranchissement. Jamais depuis O'Connell, l'Irlande n'avait si peu préoccupé le monde; ses paysans affamés peinaient en silence; seuls, quelques articles de journaux et de revues, examinant les statistiques fiscales, annonçaient de çi, de là, à la génération nouvelle, que l'île sœur souffrait, et qu'un grand mal politique et social courbait sa population clairsemée.

III. — Avec l'ouverture de la guerre sud-africaine, coïncida la réouverture du grand débat irlandais. Sous la pression des foules, les groupements nationalistes de Westminster écartèrent leurs différends, refirent leur unité, choisirent des chefs, et pour la première fois depuis quinze ans l'Irlande eut une représentation disciplinée. La voix de ses orateurs ne cessa, dès lors, de tonner contre la tentative inique qu'avaient dictée Cecil Rhodes et Chamberlain, et de proclamer, au nom d'une nation foulée depuis deux cent cinquante ans, les droits d'une autre nation menacée d'oppression. Rien n'est plus grand que cette attitude de l'Irlande qui ne s'est pas un instant, pendant sept mois, démentie; pas une minute ses députés n'ont pactisé avec les énormes majorités panachées de libéraux et de conservateurs qui applaudissaient aux victoires ou aux retraites des généraux, et qui votaient d'enthousiasme les crédits budgétaires. Lorsque le ministre de la guerre annonça la capitulation de Kronje, ce fut un représentant irlandais qui s'écria : « Il y avait à Paardeberg 4.000 Boers et 50.000 Anglais. » Pour le châtiment du Royaume-Uni, il faut qu'ainsi dans l'enceinte de Wetminster, surgisse la condamnation, la flétrissure de ses spoliations, et de la bouche de ceux dont elle a spolié les ancêtres.

L'on doit s'attendre à voir reparaître désormais, soit avant la clôture de la lutte sud-africaine, soit immédiatement après, la revendication du Home Rule. Ni lord Salisbury, ni M. Balfour n'ignorent, que, la paix signée, ils auront de formidables comptes à régler, de terribles querelles à trancher; ils voient l'Irlande renaissante, frémissante, gonflée d'un sève nouvelle, prête à reprendre son infatigable campagne pour l'émancipation, et sans doute ils croyaient la désarmer, lorsque, conseillers de la Reine, ils obtenaient d'elle qu'elle allât à Dublin.

IV. — Mais cette politique n'abusera personne. Le problème irlandais se subdivise, ou plutôt se subdivisait en trois problèmes partiels : le religieux, — il a été transitoirement liquidé par le désétablissement de l'église anglicane accordé en 1869 ; le politique, — il sera écarté avant longtemps, forcément, inéluctablement, par le vote du Home Rule, car les lords, comme tant d'autres fois, comme pour les extensions du suffrage, comme pour le retrait des lois sur les céréales, comme pour l'accession des catholiques aux fonctions publiques, seront bien contraints d'accepter au moins le principe — puis la mise en vigueur — de l'autonomie. Deux ans, cinq ans, six ans s'écouleront peut-être, avant que cette solution ne triomphe, mais elle doit triompher, parce qu'elle est dans l'ordre logique des choses, et qu'elle se conciliera d'ailleurs avec la formation générale de l'impérialisme ou du fédéralisme anglo-saxon.

Le troisième problème partiel posé par l'Irlande devant l'Angleterre, le plus grave, le plus profond, le plus complexe de tous, le social, ne pouvait surgir qu'après les deux autres. Le politique serait même déjà réglé, du moins fort probablement, s'il ne tenait si étroi-

tement à celui-là. Il s'agit de savoir, si une fois d'Irlande gouvernée par elle-même, selon ses propres lois constitutionnelles, elle devra garder le statut économique qui pèse sur elle depuis tant de siècles, qui la ruine, la voue au paupérisme, et écrase sa vitalité. Si le Home Rule doit avoir une portée, une signification, elles sont tout entières dans la faculté qu'on laissera à l'Irlande de modifier la forme d'appropriation du sol arable, de remanier les contrats léonins que les Landlords ont imposés à ses fermiers.

Gladstone l'avait entr'aperçu : il avait préparé des lois qui eussent permis aux paysans d'acquérir peu à peu les biens qu'ils faisaient valoir; Parnell, en fondant sa célèbre ligue agraire, avait signalé l'élément essentiel du débat irlandais, qui répond très exactement à celui que les économistes avaient posé chez nous à la veille de 1789. Pour affranchir l'île sœur, il ne suffira point d'une évolution ni d'une révolution politique : le Home Rule ne serait que la façade de la liberté : il faut une révolution sociale. Tant que le Landlord d'Angleterre détiendra des milliers et des milliers d'hectares, où les baux fixeront des milliers de serfs réduits à l'existence étroite et parfois à la famine, rien ne sera changé au sort de l'Irlande. Le Parlement de Dublin sera envahi par les délégués des grands seigneurs terriens qui, à l'abri de la législation nouvelle, exploiteront plus aisément les masses. L'autonomie n'est qu'un trompe-l'œil, si elle ne s'appuie sur un gigantesque transfert de la propriété. Cette vérité, le paysan du Connemara et du Wichlow la sent confusément; agité par les mêmes aspirations profondes que nos main-mortables avant les Jacqueries d'il y a cent onze ans : il se soucie peu des visites de la Reine, voire même des concessions politiques qu'un parlement voudrait lui octroyer. Ce qu'il attend, c'est la vie libre par la terre libre.

V. — Hors l'Angleterre, il est des esprits, conservateurs souvent, qui revendiquent l'émancipation pour l'Irlande, qui flétrissent la barbarie anglaise. Ont-ils sondé toute l'immensité du problème qu'ils évoquent, compris quel bouleversement économique comporterait sa solution ? Le problème irlandais, c'est le problème social, celui qui monte de tous les morceaux habités de notre planète. Le conflit anglo-irlandais ce n'est pas seulement une querelle de nationalités : c'est la lutte des classes qui s'affirme là-bas dans toute son intensité, sous une de ses innombrables formes.

Paul Louis

Sur l'Olympe

— Une nuit de printemps, — paisible, — baignée d'argent, embaumée de jasmin, — humectée de rosée...

La pleine lune nage au-dessus de l'Olympe, et la cime chenue s'attriste de clarté verdoyante et pâle.

— Vers la vallée du Tempé se dessinent les ombres profondes de halliers de troènes, tout frémissants du chant des rossignols, — et qui palpitent parmi les prières, les plaintes, les appels, les soupirs, — les pâmoisons... Voguant comme la musique des roseaux et des flûtes, toutes les voix des choses, tous les murmures, — emplissent la nuit, la pénètrent, se distillent et tombent, tel un rideau de grosses larmes, — une pluie dense... — puis semblent filer ainsi qu'un ruisselet d'eau vive...

Par instants, tout s'apaise, — et le silence, alors, est tel, que l'on croit ouïr la fonte molle des neiges, au front des altitudes, sous l'haleine de mai...

— Nuit magique! — Nuit d'ambroisie ! — Nuit printanière!...

— Par une nuit semblable Pierre et Paul, les apôtres, vinrent siéger en juges sur un haut plateau, et décider du sort des dieux anciens. Ils avaient sur la tête de rayonnants anneaux qui baignaient de lumière la neige de leurs cheveux, leurs lourds sourcils froncés, et leurs yeux sévères et graves. Plus bas se tenait à l'ombre des hêtres le peuple blanc des dieux abandonnés et désuets, — dans l'attente angoissée de l'ultime sentence.

Pierre leva la main. A cet appel, Celui qui commande aux nuées, — Zeus Néphélégérétès — sortit de la foule le premier... — Et vers les apôtres il marcha, formidable encore, encore immense, tel le colosse que dans le marbre tailla Phidias, — mais décrépit pourtant et morose déjà. Sur ses pas se traînait un vieux aigle éclamé, et, bleuâtres, madrés de rouille, détisés, — les carreaux vengeurs s'échappaient de la droite de Celui qui fut le père des dieux et des hommes.

Mais, quand il se vit face à face avec Eux, — il fut, en sa géante poitrine, une fois encore conscient de son omnipotence. Et, levant la tête avec orgueil, il arrêta sur le vieux pêcheur de Galilée ses divins yeux de lumière, — pleins de superbe, de fureur, et pareils à des éclairs effrayants.

— Alors, sous le courroux du maître, servilement, l'Olympe trembla dans sa base... Les hêtres terrifiés oscillèrent... Le chant des rossignols s'éteignit. Et la lune fut, au-dessus des neiges, semblable, dans sa blancheur, à la toile que tisse Arachné.

Le bec crochu de l'aigle glatit une dernière fois ; — le trait vengeur, soudain ranimé, fulgura, se tordit aux pieds du maître, et leva sa tête sifflante et crépitante, — sa tête de flamme, comme un serpent prêt à darder le mortel venin.

Mais Pierre posa son pied sur les flamboyants zigzags et les enfonça dans la terre. Puis, s'adressant au Maître des nuées, il dit :

— Sois pour l'Eternité maudit et réprouvé !

Incontinent, Zeus blêmit, s'éteignit, et, murmurant de ses lèvres noirâtres : « ananké », — s'effondra dans les entrailles de la terre.

Ensuite surgit devant les apôtres le dieu crêpé de noir, — Poseidon...

Les prunelles pleines de nuit, il s'avançait, — un trident ébréché à la main.

— Cependant Pierre lui dit :

« Ce n'est point toi qui désormais pourras à ton gré mutiner et apaiser les abîmes, — ni toi qui, vers la paix des havres, mèneras les barques errantes par l'étendue... — Ce n'est point toi, — mais l'Etoile de la Mer.

— Et, l'entendant, le dieu, comme traversé d'une douleur soudaine, — mugit, et se dissipa en buée vaporeuse.

Alors se leva, le phormynx concave à la main, Celui qui lance la flèche argentée. Et vers les Saints Hommes il marcha... Sur ses pas marchaient lentement, — pareilles à de blanches colonnes, — les neuf Muses. Pleines d'épouvante, elles s'arrêtèrent devant leurs juges — le souffle brisé, — le cœur vide d'espoir...

Mais, se tournant vers Paul, le Rayonnant, d'une voix semblable aux musiques astrales, se mit à dire :

« Ne me fais point périr, Seigneur, — et défends-moi. Car il te faudrait à nouveau me rendre la vie... — Je suis la fleur de l'âme humaine, — je suis sa joie... Et je suis toute la lumière et toute la nostalgie vers le Divin !... Mieux que tout être vivant, — Seigneur, — tu sais que le Chant de la terre ne s'envolera point jusqu'aux cieux, si l'on brise ses ailes... Saints Hommes !... je vous adjure !... — Ne faites point périr le Chant. »

Il se fit un silence. Pierre porta ses regards vers les étoiles, – Paul, joignant les mains sur le pommeau de son glaive, y appuya le front et resta comme abîmé dans sa rêverie.

Enfin, il se releva. Au-dessus de la tête rayonnante du dieu il fit paisiblement le signe de la Croix, — et dit :

— Qu'il vive donc, — le Chant !

Apollon s'assit avec son phormynx aux pieds de l'Apôtre. La nuit se fit plus lumineuse, — les jasmins embaumèrent davantage, — le rire des sources tinta.

Groupées ainsi qu'une nichée de cygnes blancs, la voix encore

palpitante d'effroi, les Muses commencèrent de chanter doucement... — Paroles étranges, que jamais encore n'ouït le haut Olympe...

« De Votre égide nous cherchons l'abri, Mère Sainte de Dieu...

« Ne rejetez point nos prières...

« Et daignez nous soustraire à tous les dangers qui nous guettent....

« Vierge glorieuse...

Ainsi chantaient, sur la bruyère, les yeux au ciel, les neuf Muses, — telles de blanches nonnes très pieuses.

. . . .

— Passèrent ensuite les autres dieux... D'une volée impétueuse, le cortège de Bacchos passa, — sauvage, — effréné... couronné de pampre et de lierre, armé de cithares et de thyrses... avec des cris de délire, — de désespoir, — de démence,... pour s'effondrer dans des gouffres sans fond.

Et devant Paul et Pierre surgit une autre divinité. Hautaine, arrogante, amère, sans attendre les questions, sans écouter la sentence, elle parla la première, — un sourire de mépris aux lèvres.

— Je suis Pallas-Athéné. Je ne vous demande point la vie, car je ne suis qu'un fantôme. — Odysseus m'écouta et m'adora du jour où il se fit vieux, — Télémaque m'écouta jusqu'au jour où son menton s'orna de poil... — Vous-mêmes n'êtes point maîtres de me ravir mon immortalité, car je suis impérissable... En revanche, sachez que je n'ai jamais été qu'une ombre vaine — que je ne suis qu'une ombre, — et qu'ombre je resterai pour les siècles des siècles.

Alors, enfin, ce fut son tour à Elle...

— Elle, la plus fervemment adorée !

— La plus belle...

Elle s'avança suave, ineffable, — éperdue... Sous la gorge neigeuse, son cœur battait ainsi qu'un cœur d'oiseau ; ses lèvres frémissaient comme les lèvres d'un enfant qu'emplit d'effroi l'approche du châtiment. Et, tombant à leurs pieds, elle tendit vers eux ses bras divins, et humblement, — peureusement, — implora :

— Je suis coupable. Je suis criminelle... Mais, ô mon Dieu, — je suis l'humain Bonheur ! — Miséricorde, Seigneur... Pardonnez !... — Je suis tout le bonheur humain, — l'unique !

Sa voix se brisa de sanglots. Mais Pierre la contempla avec clémence et mit une main vénérable sur l'or de ses cheveux, — Paul se baissa vers une touffe de lis des champs, en cueillit un, effleura — la divine, — et dit :

Sois donc ainsi que ce calice désormais — mais reste, et vis, humain Bonheur !

Soudain, ce fut le jour. En haut d'une croupe rocheuse, l'aube pointa, rosâtre. Les rossignols se turent... Les chardonnerets, les

fringilles, les pinsons et les bergeronnettes, dégageant de l'abri des ailes de petites têtes paresseuses et molles, secouèrent leurs plumes chargées de rosée et tintinèrent doucement : « Voici... voici... voici l'aurore !... »

— Joyeuse, la terre s'éveillait en un sourire, car on lui laissait le Bonheur et le Chant.

Henryk Sienkiewicz

Traduit du polonais, par L. de Janasz.

Le Journal d'une Femme de chambre (1)

XIV

20 novembre.

Joseph, ainsi qu'il était convenu, est parti hier matin pour Cherbourg. Quand je suis descendue, il n'est déjà plus là. Marianne, mal réveillée, les yeux bouffis, la gorge graillonnante, tire de l'eau à la pompe. Il y a encore, sur la table de la cuisine, l'assiette où Joseph vient de manger sa soupe et le pichet de cidre, vide... Je suis inquiète, et en même temps je suis contente, car je sens bien que c'est seulement d'aujourd'hui que se prépare enfin pour moi une vie nouvelle... Le jour se lève à peine ; l'air est froid ; au-delà du jardin la campagne dort encore sous d'épais rideaux de brume... Et j'entends au loin, venant de la vallée invisible, le bruit très faible d'un sifflet de locomotive... C'est le train qui emporte Joseph et ma destinée... Je renonce à déjeuner... il me semble que j'ai quelque chose de trop gros, de trop lourd, qui m'emplit l'estomac... Je n'entends plus le sifflet... La brume s'épaissit, gagne le jardin.

Et si Joseph n'allait jamais plus revenir?...

Toute la journée j'ai été distraite, nerveuse, extrêmement agitée... Jamais la maison ne m'a été plus pesante, jamais les longs corridors ne m'ont paru plus mornes, d'un silence plus glacé ; jamais je n'ai autant détesté le visage hargneux et la voix glapissante de Madame... impossible de travailler... J'ai eu avec Madame une scène très violente à la suite de laquelle j'ai bien cru que j'allais partir... Et je me demande ce que je vais faire, durant ces six jours, sans Joseph !... Je redoute l'ennui d'être seule aux repas avec Marianne... et j'aurais vraiment besoin d'avoir quelqu'un avec qui parler...

En général, dès que le soir arrive, Marianne, sous l'influence de la boisson, tombe dans un complet abrutissement... Son cerveau s'engourdit, sa langue s'empâte, ses lèvres pendent et luisent comme la margelle usée d'un puits... et elle est triste, triste à pleurer !... Je ne puis tirer d'elle que de petites plaintes, de petits cris, de petits vagissements d'enfant... Cependant hier soir, moins ivre qu'à l'ordinaire, elle me confie, au milieu de gémissements qui n'en finissent pas, qu'elle a peur d'être enceinte... Marianne enceinte !... Ça, par exemple, c'est le comble !... Mon premier mouvement est de rire... Mais j'éprouve bientôt une douleur vive, quelque chose comme un coup de fouet au creux de l'estomac... Si c'était de Joseph que Marianne fût enceinte ?... Je me rappelle que, le jour de mon entrée ici, j'ai tout de suite soupçonné qu'ils pussent coucher ensemble... Mais ce soupçon

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le numéro du 15 janvier 1900.

stupide, rien depuis ne l'a justifié, au contraire... Non, non, c'est impossible... Si Joseph avait eu des relations d'amour avec Marianne, je l'aurais su... je l'aurais flairé... Non cela n'est pas... cela ne peut pas être... Et puis, Joseph est bien trop *artiste*, dans son genre...

Je demande :

— Vous êtes sûre d'être enceinte, Marianne ?

Marianne se tâte le ventre... Ses gros doigts s'enfoncent, disparaissent dans les plis du ventre comme dans un coussin de caoutchouc mal gonflé :

— Sûre ?... non... fait-elle... J'ai peur seulement.

— Et de qui pourriez-vous être enceinte, Marianne ?...

Elle hésite à répondre... puis, brusquement, avec une sorte de fierté, elle proclame :

— De Monsieur, donc !

Cette fois, j'ai failli étouffer de rire... Il ne manquait plus que çà, à Monsieur ! Ah ! il est complet, Monsieur !... Marianne, qui croit que mon rire est de l'admiration, se met à rire elle aussi...

— Oui... oui, de Monsieur... répète-t-elle...

Mais comment se fait-il que je ne me sois aperçue de rien ?... Comment, une telle chose, si comique, s'est passée, pour ainsi dire sous mes yeux, et je n'en ai rien vu... rien soupçonné !... J'interroge Marianne, je la presse de questions... Et Marianne raconte avec complaisance, en se rengorgeant un peu :

— Il y a deux mois, Monsieur est entré dans la laverie où j'étais en train de laver la vaisselle du déjeuner. Il n'y avait pas longtemps que vous étiez arrivée ici... Et, tenez, justement Monsieur venait de causer avec vous sur l'escalier... Quand il est entré dans la laverie, Monsieur faisait de grands gestes... soufflait très fort... avait les yeux rouges et hors la tête... J'ai cru qu'il allait tomber d'un coup de sang... Sans rien me dire, il s'est jeté sur moi... et j'ai bien vu de quoi il s'agissait... Monsieur, vous comprenez... je n'ai pas osé me défendre... Et puis on a si peu d'occasions ici !... Ça m'a étonnée... mais ça m'a fait plaisir... Alors, il est revenu, souvent... C'est un homme bien mignon, bien caressant...

— Bien cochon, hein, Marianne ?

— Oh oui !... soupire-t-elle, les yeux pleins d'extase... Et bel homme !... Et tout !...

Sa grosse face molle continue à sourire bestialement... Et sous la camisole bleue, débraillée, tachée de graisse et de charbon, ses deux seins se soulèvent énormes, et roulent... Je lui demande encore :

— Etes-vous contente au moins ?

— Oui... je suis bien contente... réplique-t-elle... C'est-à-dire... je serais bien contente... si j'étais certaine de ne pas être enceinte... A mon âge... ce serait trop triste !...

Je la rassure de mon mieux... et elle accompagne chacune de mes paroles d'un hochement de tête... Puis elle ajoute :

— C'est égal... pour être plus tranquille... j'irai voir Mme Gouin demain...

J'éprouve une vraie pitié pour cette pauvre femme dont le cerveau est si noir, dont les idées sont si obscures... Ah ! qu'elle est mélancolique et lamentable !... Et que va-t-il lui arriver aussi à celle-là ?... Chose extraordinaire, l'amour ne lui a pas donné un rayonnement... une grâce... Elle n'a pas ce halo de lumière que la volupté met autour des visages les plus laids... Elle est restée la même... lourde, molle et tassée... Et pourtant je suis presque heureuse que ce bonheur qui a dû ranimer un peu sa grosse chair depuis si longtemps privée des caresses d'un homme, lui vienne de moi !... Car c'est après avoir excité ses désirs sur moi que Monsieur est allé les assouvir salement sur cette triste créature... Je lui dis affectueusement :

— Il faut faire bien attention, Marianne... Si Madame vous surprenait, ce serait terrible !

— Oh ! il n'y a pas de danger !... s'écrie-t-elle... Monsieur ne vient que quand Madame est sortie... Il ne reste jamais bien longtemps... et lorsqu'il est content... il s'en va... Et puis, il y a la porte de la laverie qui donne sur la petite cour... et la porte de la petite cour qui donne sur la venelle... Au moindre bruit, Monsieur peut s'enfuir sans qu'on le voie... Et puis, qu'est-ce que vous voulez ?... Si Madame nous surprenait... eh bien, voilà !

— Madame vous chasserait d'ici, ma pauvre Marianne...

— Eh bien, voilà ! répète-t-elle en balançant sa tête à la manière d'une vieille ourse...

Après un silence cruel, durant lequel je viens d'évoquer ces deux êtres, ces deux pauvres êtres, en amour, dans la laverie...

— Est-ce que Monsieur est tendre avec vous ?...

— Bien sûr, qu'il est tendre !...

— Vous dit-il quelquefois des paroles gentilles ?... Qu'est-ce qu'il vous dit ?...

Et Marianne répond :

— Monsieur arrive... il se jette sur moi tout de suite... Et puis il dit : « Ah ! bougre !... ah ! bougre !... » Et puis, il souffle... il souffle !... Ah ! c'est bien mignon !...

Je l'ai quittée, le cœur un peu gros... Maintenant je ne ris plus, je ne veux plus jamais rire de Marianne... et la pitié que j'ai d'elle devient un véritable et presque douloureux attendrissement. Mais c'est surtout sur moi que je m'attendris, je le sens bien... En rentrant dans ma chambre, je suis prise d'une sorte de honte et d'un grand découragement... Il ne faudrait jamais réfléchir sur l'amour. Comme l'amour est triste, au fond !... Et qu'en reste-t-il ? Du ridicule, de l'amertume, ou rien du tout... Que me reste-t-il maintenant de monsieur Jean, dont la photographie se pavane, dans son cadre de peluche rouge, sur ma cheminée ? Rien, sinon cette déception, que j'ai aimé un sans-cœur, un vaniteux, un imbécile !... Est-ce que, vraiment, j'ai pu aimer ce bellâtre avec sa face blanche et malsaine, ses

côtelettes noires d'ordonnance, sa raie au milieu du front?... Cette photographie m'irrite... Je ne peux plus avoir devant moi ces deux yeux bêtes, qui me regardent toujours avec ce même regard de larbin insolent et servile. Ah! non!... qu'elle aille retrouver les autres, au fond de ma malle, en attendant que je fasse de ce passé, de plus en plus détesté, un feu de joie.

Et je pense à Joseph... Où est-il à cette heure?... Que fait-il? Songe-t-il seulement à moi?... Il est sans doute dans le petit café... Il regarde, il discute, il prend des mesures ; il se rend compte de l'effet que je produirai au comptoir, derrière la glace, parmi l'éblouissement des verres et des bouteilles multicolores... Je voudrais connaître Cherbourg, ses rues, ses places, le port, afin de me représenter Joseph allant, venant, conquérant la ville, comme il m'a conquise. Je me tourne et me retourne dans mon lit, un peu fiévreuse... Ma pensée va de la forêt de Raillon à Cherbourg... du cadavre de Claire au petit café... Et après une insomnie pénible, je finis par m'endormir, avec, dans les yeux, l'image rude et sévère de Joseph, l'image immobile de Joseph qui se détache là-bas, au loin, sur un fond noir, clapoteux, que traversent des mâtures blanches et des vergues rouges.

Aujourd'hui, dimanche, je suis allée l'après-midi dans la chambre de Joseph... Les deux chiens me suivent empressés... ils ont l'air de me demander où est Joseph. Un petit lit de fer, une grande armoire, une sorte de commode basse, une table, deux chaises — tout cela en bois blanc, — un porte-manteau, qu'un rideau de lustrine verte, courant sur une tringle, préserve de la poussière, tel en est le mobilier... Si la chambre n'est pas luxueuse, elle est tenue avec un ordre, une propreté extrêmes. Elle a quelque chose de la rigidité, de l'austérité d'une cellule de moine dans un couvent. Aux murs peints à la chaux, entre les portraits de Déroulède et du général Mercier, des images saintes non encadrées, des vierges,... une adoration des mages... un massacre des innocents... une vue du Paradis... Au-dessus du lit, un grand crucifix de bois noir, servant de bénitier, et que barre un rameau de buis bénit... Ce n'est pas très délicat, sans doute... je n'ai pu résister au désir violent de fouiller partout dans l'espoir, vague d'ailleurs, de découvrir une partie des secrets de Joseph... Mais rien n'est mystérieux dans cette chambre, rien ne s'y cache... C'est la chambre nue d'un homme qui n'a pas de secrets, dont la vie est pure, exempte de complications et d'événements... Les clés sont sur les meubles et sur les placards ; pas un tiroir n'est fermé. Sur la table, des paquets de graines et un livre : *Le Bon Jardinier*... Sur la cheminée, un paroissien dont les pages sont jaunies, et un petit carnet où sont copiés différentes recettes pour préparer l'encaustique, la bouillie bordelaise, des dosages de nicotine et de sulfate de fer... Pas une lettre, nulle part ; pas même un livre de comptes. Nulle part la moindre trace d'une correspondance d'affaires, de politique, de famille ou d'amour... Dans la commode, à côté de chaussures hors d'usage et de

vieux becs d'arrosage, des tas de brochures, de nombreux numéros de *La Libre Parole*... Sous le lit, des pièges à loirs et à rats... J'ai tout palpé, tout retourné, tout vidé, habits, matelas, linge et tiroirs... Il n'y a rien d'autre... Dans l'armoire, rien n'est changé... Elle est telle que je la laissai lorsque, voici huit jours, je la rangeai en présence de Joseph... Est-il possible qu'il lui manque, à ce point, ces mille petites choses intimes et familières par où un homme révèle ses goûts, ses passions, ses pensées;... un peu de ce qui domine sa vie?... Ah, si pourtant!... Du fond du tiroir de la table je retire une boîte à cigares enveloppée de papier, ficelée par un quadruple tour de cordes fortement nouées... A grand peine je dénoue les cordes, j'ouvre la boîte... et je vois, sur un lit d'ouate, cinq médailles bénites, un petit crucifix d'argent, un chapelet à grains rouges... Toujours la religion!...

Ma perquisition finie, je sors de la chambre avec l'irritation nerveuse de n'avoir rien trouvé de ce que je cherchais, rien appris de ce que je voulais connaître... Décidément, Joseph communique à tout ce qu'il touche son impénétrabilité... Les objets qu'il possède sont muets comme sa bouche, intraversables comme ses yeux et comme son front... Le reste de la journée, j'ai eu devant moi, réellement devant moi, la figure de Joseph, énigmatique, ricanante et bourrue tour à tour. Et il m'a semblé que je l'entendais me dire :

— Tu es bien avancée, petite maladroite, d'avoir été si curieuse!... Ah! tu peux regarder encore, tu peux fouiller dans mon linge, dans mes malles et dans mon âme... tu ne sauras jamais rien!...

Je ne veux plus penser à tout cela, je ne veux plus penser à Joseph; j'ai trop mal à la tête, et je crois que j'en deviendrais folle... Retournons à mes souvenirs...

A peine sortie de chez les bonnes sœurs de Neuilly, je retombai dans l'enfer des bureaux de placement. Je m'étais pourtant bien promis de n'avoir plus jamais recours à eux.... Mais, le moyen, quand on est sur le pavé sans seulement de quoi s'acheter un morceau de pain?... Les amies, les anciens camarades? Ah ouitch!... Ils ne vous répondent même pas... Les annonces dans les journaux?... Ce sont des frais très lourds, des correspondances qui n'en finissent pas... des dérangements pour le roi de Prusse... Et puis, c'est aussi bien chanceux!... En tout cas, il faut avoir des avances, et les vingt francs de Cléclé avaient vite fondu dans mes mains... La prostitution?... La promenade sur les trottoirs?... Ramener des hommes souvent plus gueux que soi?... Ah!... ma foi, non!... Pour le plaisir, tant qu'on voudra... pour l'argent?... je ne peux pas... je ne sais pas... je suis toujours roulée...

Je fus même obligée de mettre au clou quelques petits bijoux qui me restaient afin de payer mon logement et ma nourriture... Fatalement, la mistoufle vous ramène aux agencesd'usure et d'exploitation humaine.

Ah ! les bureaux de placement !... en voilà un sale truc ! .. D'abord il faut donner dix sous pour se faire inscrire ; ensuite, au petit bonheur des mauvaises places... Dans ces affreuses baraques, ce ne sont pas les mauvaises places qui manquent, et vrai, l'on n'y a que l'embarras du choix entre des vaches borgnes et des vaches aveugles... Aujourd'hui des femmes de rien, des petites épicières de quat'sous se mêlent d'avoir des domestiques et de jouer à la comtesse .. Quelle pitié !... Si après des discussions, des enquêtes humiliantes et de plus humiliants marchandages, vous parvenez à vous arranger avec une de ces bourgeoises rapaces, vous devez à la placeuse trois pour cent sur toute une année de gages... Tant pis, par exemple, si vous ne restez que dix jours dans la place qu'elle vous a procurée... Cela ne la regarde pas... Son compte est bon, et la commission entière exigée... Ah ! elles connaissent le truc ; elles savent où elles vous envoient et que vous leur reviendrez bientôt... Ainsi, moi, j'ai fait sept places en quatre mois et demi... Une série à la noire... des maisons impossibles, pires que des bagnes... Eh bien, j'ai dû payer au bureau trois pour cent sur sept années, c'est-à-dire, en y comprenant les dix sous renouvelés de l'inscription, plus de quatre-vingt-dix francs... Et il n'y avait rien de fait, et tout était à recommencer !... Est-ce juste, cela ?... N'est-ce pas un abominable vol ?... Le vol... De quelque côté que l'on se retourne, on n'aperçoit partout que du vol... Naturellement ce sont toujours ceux qui n'ont rien qui sont le plus volés, et volés par ceux qui ont tout... Mais comment faire ? On rage, on se révolte, et finalement on se dit que mieux vaut encore être volée que de crever comme des chiens dans la rue... Le monde est joliment mal fichu, voilà qui est sûr... Quel dommage que le général Boulanger n'ait pas réussi, autrefois !... Au moins celui-là paraît qu'il aimait les domestiques...

Le bureau où j'avais eu la bêtise de m'inscrire est situé rue du Colisée, dans le fond d'une cour, au troisième étage d'une maison noire et très vieille, presque une maison d'ouvriers. Dès l'entrée, l'escalier, étroit et raide avec ses marches malpropres qui collent aux semelles et sa rampe humide qui poisse aux mains, vous souffle un air empesté au visage, une odeur de plombs et de cabinets, et vous met dans le cœur un découragement... Je ne veux pas faire la sucrée, mais, rien que de voir cet escalier, cela m'affadit l'estomac, me coupe les jambes, et je suis prise d'un désir fou de me sauver... L'espoir, qui le long du chemin vous chante dans la tête, se tait aussitôt étouffé par cette atmosphère épaisse, gluante, par ces marches ignobles et ces murs suintants qu'on dirait hantés de larves visqueuses et de froids crapauds. Vrai ! je ne comprends pas que de belles dames osent s'aventurer dans ce taudis malsain... Franchement, elles ne sont pas dégoûtées... Mais qu'est-ce qui les dégoûte aujourd'hui, les belles dames ?... Elles n'iraient pas dans une pareille maison pour secourir un pauvre... mais pour embêter une domestique... elles iraient le diable sait où !...

Ce bureau était exploité par Mme Paulhat-Durand, une grande femme de quarante-cinq ans, à peu près, qui, sous des bandeaux de cheveux légèrement ondulés et très noirs, malgré des chairs amollies et comprimées dans un terrible corset, gardait encore des restes de beauté, une prestance majestueuse... et un œil !... Mazette ! ce qu'elle a dû s'en payer, celle-la !... D'une élégance austère, toujours en robe de taffetas noir, une longue chaîne d'or rayant sa forte poitrine, une cravate de velours brun autour du cou, des mains très pâles, elle semblait d'une dignité parfaite et même un peu hautaine... Elle vivait collée avec un petit employé à la ville, M. Louis — nous ne le connaissions que sous ce prénom... C'était un drôle de type, extrêmement myope, à gestes menus, toujours silencieux, et très gauche dans un veston grisâtre et trop court... Triste, peureux, voûté quoique jeune, il ne paraissait pas heureux, mais résigné... Il n'osait jamais nous parler, pas même nous regarder, car la patronne en était fort jalouse... Quand il entrait, sa serviette sous le bras, il se contentait de nous envoyer un petit coup de chapeau sans tourner la tête vers nous, et, traînant un peu la jambe, il glissait dans le couloir comme une ombre... Et ce qu'il était éreinté, le pauvre garçon !... M. Louis, le soir, mettait au net la correspondance, tenait les livres... et le reste...

Mme Paulhat-Durand ne s'appelait ni Paulhat ni Durand... Ces deux noms, qui faisaient si bien accolés l'un à l'autre, elle les tenait, paraît-il, de deux messieurs, morts aujourd'hui, avec qui elle avait vécu et qui lui avaient donné les fonds pour ouvrir son bureau. Son vrai nom était Joséphine Carp. Comme beaucoup de placeuses, c'était une ancienne femme de chambre. Cela se voyait d'ailleurs à toutes ses allures prétentieuses, à des manières parodiques de grande dame, acquises dans le service et sous lesquelles, malgré la chaîne d'or et la robe de soie noire, transparaissait la crasse des origines inférieures. Elle se montrait insolente, c'est le cas de le dire, comme une ancienne domestique, mais cette insolence elle la réservait exclusivement pour nous seules, étant, au contraire, envers ses clientes, d'une obséquiosité servile, proportionnée à leur rang social et à leur fortune :

— Ah ! quel monde, Madame la comtesse, disait elle en minaudant... Des femmes de chambre de luxe... c'est-à-dire des donzelles qui ne veulent rien faire... qui ne travaillent pas... et dont je ne garantis pas l'honnêteté et la moralité... tant que vous voudrez !... Mais des femmes qui travaillent, qui cousent... qui connaissent leur métier, il n'y en a plus... Je n'en ai plus... C'est comme ça !...

Son bureau était pourtant achalandé. Elle avait surtout la clientèle du quartier des Champs-Elysées, composée en grande partie d'étrangères et de juives... Ah !... j'en ai connu là, des histoires !...

La porte s'ouvre sur un couloir qui conduit au salon où Mme Paulhat-Durand trône dans sa perpétuelle robe de soie noire. A gauche

du couloir, c'est une sorte de trou sombre, une vaste antichambre avec des banquettes circulaires, et, au milieu, une table recouverte d'une serge rouge décolorée... Rien d'autre. L'antichambre ne s'éclaire que par un vitrage étroit, pratiqué en haut et dans toute la longueur de la cloison qui la sépare du bureau. Un jour faux, un jour plus triste que de l'ombre tombe de ce vitrage, enduit les objets et les figures d'une lueur crépusculaire à peine.

Nous venions là chaque matinée et chaque après-midi, en tas, cuisinières et femmes de chambre, jardiniers et valets, cochers et maîtres d'hôtel, et nous passions notre temps à nous raconter nos malheurs, à débiner les maîtres, à souhaiter des places extraordinaires, féeriques, libératrices... Quelques-unes apportaient des livres, des journaux qu'elles lisaient passionnément ; d'autres écrivaient des lettres... Tantôt gaies, tantôt tristes, nos conversations bourdonnantes étaient souvent interrompues par l'irruption soudaine, en coup de vent, de Mme Paulhat-Durand :

— Taisez-vous donc, Mesdemoiselles... criait-elle... on ne s'entend plus au salon...

Ou bien :

— Mademoiselle Jeanne !... appelait-elle d'une voix brève et glapissante.

Mademoiselle Jeanne se levait, s'arrangeait un peu les cheveux, suivait la placeuse dans le bureau, d'où elle revenait quelques minutes après, une grimace de dédain aux lèvres... On n'avait pas trouvé ses certificats suffisants... Qu'est-ce qu'il leur fallait ?... Le prix Monthyon, alors ?... Un diplôme de rosière ?...

Ou bien on ne s'était pas entendu sur le prix des gages :

— Ah !... non !... des chipies... Une sale bastringue... rien à gratter... Elle fait son marché elle-même... Oh ! là ! là !... Quatre enfants dans la maison... Plus souvent !

Tout cela ponctué par des gestes furieux ou obscènes.

Nous y passions toutes à tour de rôle, dans le bureau, appelées par la voix de plus en plus glapissante de madame Paulhat-Durand, dont les chairs cireuses, à la fin, verdissaient de colère... Moi, je voyais tout de suite à qui j'avais à faire et que la place ne pourrait pas me convenir... Alors, pour m'amuser, au lieu de subir leurs stupides interrogatoires, c'est moi qui les interrogeais, les belles dames... Je me payais leur tête...

— Madame est mariée ?

— Sans doute !

— Ah !... Et Madame a des enfants ?

— Certainement !

— Des chiens ?

— Oui...

— Madame fait veiller la femme de chambre ?

— Quand je sors le soir... évidemment...

— Et Madame sort souvent le soir ?

Ses lèvres se pinçaient... Elle allait répondre... Alors, la dévisageant avec un regard qui méprisait son chapeau, son costume, toute sa personne, je disais d'un ton bref et dédaigneux :

— Je le regrette... Mais la place de Madame ne me plaît pas...

Et je sortais triomphalement.

Quelques-unes, moins difficiles, ou plus lasses, ou plus timides, acceptaient des places infectes... on les huait.

— Bon voyage !... Et à bientôt !...

A nous voir ainsi affalées sur les banquettes, veules, le corps tassé, les jambes écartées, songeuses, stupides ou bavardes, à entendre les successifs appels de la patronne : « Mademoiselle Victoire ?... mademoiselle Irène ?... mademoiselle Zulma ?... », il me semblait parfois que nous étions en maison et que nous attendions le miché. Cela me parut drôle ou triste, je ne sais pas bien, et j'en fis un jour la remarque tout haut... Ce fut un éclat de rire général... Chacune immédiatement conta ce qu'elle savait de précis et de merveilleux sur ces sortes d'établissements... Une grosse, bouffie, qui épluchait une orange, exprima :

— Bien sûr que cela vaudrait mieux !... on boulotte tout le temps là-dedans... et du champagne, vous savez, Mesdemoiselles !... Et des chemises avec des étoiles d'argent.. et pas de corset !

Une grande sèche, très noire de cheveux, les lèvres velues, et qui semblait très sale, dit :

— Et puis... ça doit être moins fatigant... Parce que, moi, dans la même journée, quand j'ai couché avec Monsieur, avec le fils de Monsieur... avec le concierge... avec le valet de chambre du premier... avec le garçon boucher... avec le garçon épicier... avec le facteur du chemin de fer. . avec le gaz... avec l'électricité... et puis avec d'autres encore... eh bien, vous savez, j'en ai mon lot !...

— Oh ! la sale ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Avec ça !... Et vous autres, mes petits anges !... Ah ! malheur !... répliqua la grande noire en haussant ses épaules pointues.

Et elle s'administra, sur la cuisse, une claque...

Je me rappelle que ce jour-là je pensai à ma sœur Louise enfermée, sans doute dans une de ces maisons... J'évoquai sa vie heureuse peut-être, tranquille au moins, en tout cas sauvée de la misère et de la faim... Et dégoûtée plus que jamais de ma jeunesse morne et battue, de mon existence errante, de ma terreur des lendemains, moi aussi je songeai :

— Oui, peut-être que cela vaudrait mieux !...

Et le soir arrivait... puis la nuit... une nuit à peine plus noire que le jour... Nous nous taisions, fatiguées d'avoir trop parlé, trop attendu... Un bec de gaz s'allumait dans le couloir... et régulièrement à cinq heures, par la vitre de la porte, on apercevait la silhouette de monsieur Louis qui passait très vite en s'effaçant... C'était le signal du départ...

J'assistai chez madame Paulhat-Durand à des scènes extraordinaires. Ne pouvant malheureusement les conter toutes, j'en choisis une qui peut passer pour un exemple de ce qui arrive tous les jours dans cette maison.

J'ai dit que le haut de la cloison séparant l'antichambre du bureau s'éclaire en toute sa largeur d'un vitrage garni de transparents rideaux. Au milieu du vitrage s'intercale un vasistas ordinairement fermé. Une fois je remarquai que, par suite d'une négligence que je résolus de mettre à profit, il était entr'ouvert... J'escaladai la banquette et, me haussant sur un escabeau de renfort, je parvins à toucher du menton le rebord du vasistas que je poussai tout doucement... Mon regard plongea dans la pièce et voici ce que je vis :

Une dame était assise dans un fauteuil ; une femme de chambre était debout devant elle ; dans un coin, madame Paulhat-Durand rangeait des fiches entre les compartiments d'un tiroir... La dame venait de Fontainebleau pour chercher une bonne... Elle pouvait avoir cinquante ans. Apparence de bourgeoise riche et rêche. Toilette sérieuse ; austérité provinciale. Malingre et souffreteuse, le teint plombé par les nourritures de hasard et les jeûnes, la bonne avait pourtant une physionomie sympathique, qui eût pu être jolie, avec du bonheur. Elle était très propre et svelte dans une robe noire. Un jersey noir moulait sa taille maigre ; un bonnet de linge la coiffait gentiment, en arrière, découvrant le front où des cheveux blonds frisottaient.

Après un examen détaillé, appuyé, froissant, agressif, la dame se décida enfin à parler.

— Alors, dit-elle, vous vous présentez comme... quoi ?... Comme femme de chambre ?

— Oui, Madame...

— Vous n'en avez pas l'air... Comment vous appelez-vous ?

— Jeanne Le Godec...

— Qu'est-ce que vous dites ?...

— Jeanne Le Godec, Madame.

La dame haussa les épaules...

— Jeanne !... fit-elle... Ce n'est pas un nom de domestique... C'est un nom de jeune fille... Si vous entrez à mon service vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de garder ce nom de Jeanne...

— Comme Madame voudra.

Jeanne avait baissé la tête... Elle appuya davantage ses deux mains sur le manche de son parapluie...

— Levez la tête... ordonna la dame... tenez-vous droite... Vous voyez bien que vous allez percer ce tapis avec la pointe de votre parapluie... D'où êtes-vous ?

— De Saint-Brieuc.

— De Saint-Brieuc !...

Et elle eut une moue de dédain qui devint bien vite une affreuse

grimace... Les coins de sa bouche, l'angle de ses yeux, se plissèrent comme si elle eût avalé un verre de vinaigre...

— De Saint-Brieuc!... répéta-t-elle... Alors vous êtes bretonne?... Oh! je n'aime pas les bretonnes... elles sont entêtées et malpropres...

— Moi je suis très propre, Madame, protesta la pauvre Jeanne.

— C'est vous qui le dites!... Enfin, nous n'en sommes pas là... Quel âge avez-vous?

— Vingt-six ans.

— Vingt-six ans!... Sans compter les mois de nourrice, sans doute?... Vous paraissez bien plus vieille... Ce n'est pas la peine de me tromper...

— Je ne trompe pas Madame... J'assure bien à Madame que je n'ai que vingt-six ans... Si je parais plus vieille c'est que j'ai été longtemps malade...

— Ah! vous avez été malade!... répliqua la bourgeoise avec une dureté railleuse... Ah! vous avez été longtemps malade!... Je vous préviens, ma fille, que, sans être pénible la maison est assez importante et qu'il me faut une femme de très forte santé...

Jeanne voulut réparer ses imprudentes paroles... Elle déclara :

— Oh! mais je suis guérie... tout à fait guérie. .

— C'est votre affaire... D'ailleurs, nous n'en sommes pas là... Vous êtes fille... mariée... quoi?... Qu'est-ce que vous êtes?...

— Je suis veuve, Madame.

— Ah!... Vous n'avez pas d'enfants, je suppose?

Et comme Jeanne ne répondait pas tout de suite, la dame plus vivement insista :

— Enfin... avez-vous des enfants, oui ou non?...

— J'ai une petite fille... avoua-t-elle timidement.

Alors faisant des grimaces et des gestes comme si elle eût chassé loin d'elle un vol de mouches :

— Oh! pas d'enfant dans la maison!... cria-t-elle... Pas d'enfant dans la maison!... Je n'en veux à aucun prix... Où est votre fille?...

— Elle est chez une tante de mon mari.

— Et qu'est-ce que c'est que cette tante?

— Elle tient un débit de boissons, à Rouen...

— C'est un triste métier... L'ivrognerie, la débauche, en voilà un joli exemple pour une petite fille!... Enfin, cela vous regarde... C'est votre affaire... Quel âge a votre fille?

— Dix-huit mois, Madame.

Madame se retourna, sauta violemment dans son fauteuil. Elle était outrée, scandalisée. Une sorte de grognement sortit de ses lèvres :

— Des enfants!... je vous demande un peu!... Des enfants quand on ne peut pas les élever, les avoir chez soi! Ces gens-là sont incorrigibles!... Ils ont le diable au corps!...

Agressive, féroce même, elle s'adressa à Jeanne toute tremblante devant son regard.

— Je vous avertis, dit-elle... détachant nettement chaque mot... je vous avertis que, si vous entrez à mon service, je ne tolérerai pas qu'on vous amène chez moi, dans ma maison, votre fille... Pas d'allées et venues dans la maison... je ne veux pas d'allées et venues dans la maison... Non, non... pas d'étrangers... pas de vagabonds... pas de gens qu'on ne connaît point... on est déjà bien assez exposé avec le courant... Ah ! non... Merci !

Malgré cette déclaration peu engageante, la petite bonne pourtant demanda :

— En ce cas... Madame me permettra bien d'aller voir ma fille une fois... une seule fois... par an ?

— Non !

Telle fut la réponse de l'implacable bourgeoise... Elle ajouta :

— Chez moi on ne sort jamais... C'est un principe de la maison... un principe sur lequel je ne saurais transiger... Je ne paie pas des domestiques pour que, sous prétexte de voir leurs filles, ils aillent courir le guilledou. Ce serait trop commode, vraiment !... Non... non !... Vous avez des certificats ?

— Oui, madame.

Elle tira de sa poche un papier dans lequel étaient enveloppés des certificats jaunis, froissés, salis, et elle les tendit à Madame, silencieusement... d'une main frissonnante... Celle-ci, d'un air dégoûté, en déplia un qu'elle se mit à lire à haute voix :

— « Je certifie que la fille J...

S'interrompant brusquement, elle dirigea d'atroces regards vers Jeanne anxieuse et de plus en plus troublée.

— La fille !... Il y a bien la fille... Ah ça !... vous n'êtes donc pas mariée ?... Vous avez un enfant... et vous n'êtes pas mariée ?... Qu'est-ce que ça signifie ?

La bonne expliqua :

— Je demande bien pardon à Madame !... Je suis mariée depuis trois ans... Et ce certificat date de six ans... Madame peut voir !

— Enfin !... C'est votre affaire...

Et elle reprit la lecture du certificat :

— ... « que la fille Jeanne Le Godec est restée à mon service pendant treize mois et que je n'ai rien eu à lui reprocher sous le rapport du travail, de la conduite et de la probité »... Oui, c'est toujours la même chose... Des certificats qui ne disent rien... qui ne prouvent rien... Ce ne sont pas des renseignements, ça !... Où peut-on écrire à cette dame ?

— Elle est morte !

— Elle est morte !... Parbleu, c'est évident qu'elle est morte !... Ainsi, vous avez un certificat... et précisément la personne qui vous l'a donné est morte !... Vous avouerez que c'est assez louche...

Tout cela était dit avec une expression de suspicion très humiliante, et sur un ton d'ironie grossière. Elle prit un autre certificat.

— Et cette personne ?... Elle est morte aussi, sans doute ?

— Non, Madame... Madame Robert est en Algérie avec son mari qui est colonel...

— En Algérie !... s'exclama la dame. Et comment voulez-vous qu'on écrive en Algérie ?... Les unes sont mortes... les autres sont en Algérie ?... Allez donc chercher des renseignements !... Tout cela est bien extraordinaire !

— Mais j'en ai d'autres, Madame ! supplia l'infortunée Jeanne Le Godec. Madame peut voir... Madame pourra se renseigner...

— Oui ! Oui ! je vois que vous en avez beaucoup d'autres... je vois que vous avez fait beaucoup de places... beaucoup trop de places même... A votre âge... comme c'est engageant !... Enfin, laissez-moi vos certificats... je verrai... Autre chose maintenant... Que savez-vous faire ?

— Je sais faire le ménage... coudre... servir à table...

— Vous faites bien les reprises ?

— Oui, Madame...

— Savez-vous engraisser les volailles ?

— Non, Madame... Ça n'est pas mon métier.

— Votre métier, ma fille... protesta sévèrement Madame... est de faire ce que vous commandent vos maîtres... Vous devez avoir un détestable caractère...

— Mais non, Madame... Je ne suis pas du tout *répondeuse*...

— Naturellement... Vous le dites... Elles le disent toutes... Et elles ne sont pas à prendre avec des pincettes... Enfin... voyons !... Je vous l'ai déjà dit, je crois... sans être particulièrement dure, la place est assez importante... On se lève à cinq heures...

— En hiver aussi ?...

— En hiver aussi... oui, certainement... Et pourquoi dites-vous : « En hiver aussi ? » Est-ce qu'il y a moins d'ouvrage en hiver ?... C'est la femme de chambre qui fait les escaliers, le salon, le bureau de Monsieur... la chambre, naturellement... tous les feux... La cuisinière fait l'antichambre, les couloirs, la salle à manger... Par exemple, je tiens à la propreté... Je ne veux pas voir chez moi un grain de poussière... les boutons des portes bien astiqués, les meubles bien luisants... les glaces bien essuyées... Chez moi, la femme de chambre s'occupe de la basse-cour...

— Mais je ne sais pas, moi, Madame...

— Vous apprendrez... C'est la femme de chambre qui savonne, lave, repasse... excepté les chemises de Monsieur... qui coud... je ne fais rien coudre au dehors excepté mes costumes... qui sert à table... qui aide la cuisinière à essuyer la vaisselle... qui frotte... Il faut de l'ordre, beaucoup d'ordre... Je suis à cheval sur l'ordre et la propreté... et surtout sur la probité... D'ailleurs tout est sous clé... Quand

on veut quelque chose, on me le demande... j'ai horreur du gaspillage... Qu'est-ce que vous avez l'habitude de prendre, le matin ?

— Du café au lait, madame...

— Du café au lait !... Vous ne vous gênez pas ! Oui, elles prennent toutes maintenant du café au lait... Eh bien, ce n'est pas mon habitude à moi... Vous prendrez de la soupe... Ça vaut mieux pour l'estomac... Qu'est-ce que vous dites ?...

Jeanne n'avait rien dit... mais on sentait qu'elle faisait des efforts pour dire quelque chose... Elle se décida :

— Je demande pardon à Madame. Qu'est-ce que Madame donne, comme boisson ?

— Six litres de cidre par semaine...

— Je ne peux pas boire de cidre, Madame : le médecin me l'a défendu...

— Ah ! le médecin vous l'a défendu ?... Eh bien, je vous donnerai six litres de cidre. Si vous voulez du vin vous l'achèterez... Ça vous regarde... Que voulez-vous gagner ?

Elle hésita, regarda le tapis, la pendule, le plafond, roula son parapluie dans ses mains et, timidement :

— Quarante francs... dit-elle...

— Quarante francs !... s'exclama Madame... Et pourquoi pas dix mille francs tout de suite ?... Vous êtes folle, je pense... Quarante francs !... Mais, c'est inouï !... Autrefois l'on donnait quinze francs... et l'on était bien mieux servie... Quarante francs !... Et vous ne savez même pas engraisser les volailles !... Vous ne savez rien !... Moi, je donne trente francs... et je trouve que c'est déjà bien trop cher... Vous n'avez rien à dépenser chez moi... je ne suis pas exigeante pour la toilette... Et vous êtes blanchie, nourrie... Dieu sait, comme vous êtes nourrie !... C'est moi qui fais les parts...

Jeanne insista :

— J'avais quarante francs dans toutes les places où j'ai été...

Mais la dame s'était levée... et sèchement, méchamment :

— Eh bien !... il faut y retourner, fit-elle. Quarante francs !... Cette impudence !... Voici vos certificats... vos certificats de gens morts... Allez-vous-en !

Soigneusement Jeanne enveloppa ses certificats, les remit dans la poche de sa robe, puis d'une voix douloureuse et timide :

— Si Madame voulait aller jusqu'à trente-cinq francs... pria-t-elle... on pourrait s'arranger...

— Pas un sou !... Allez-vous-en !... Allez en Algérie retrouver madame Robert... allez où vous voudrez... Il n'en manque pas de vagabondes comme vous !... On les a en tas !... Allez-vous-en !...

La figure triste, la démarche lente, Jeanne sortit du bureau après avoir fait deux révérences... A ses yeux, au pincement de ses lèvres, je vis qu'elle était sur le point de pleurer...

Restée seule la dame, furieuse, s'écria :

— Ah ! les domestiques !... quelle plaie !... On ne peut plus se faire servir aujourd'hui !...

A quoi madame Paulhat-Durand, qui avait terminé le triage de ses fiches, répondit majestueuse, accablée et sévère :

— Je vous avais avertie, Madame... Elles sont toutes comme ça !... Elles ne veulent rien faire et gagner des mille et des cents !... Je n'ai rien d'autre aujourd'hui... je n'ai que du pire... Demain je verrai à vous trouver quelque chose !... Ah ! c'est bien désolant !

Je redescendis de mon observatoire au moment où Jeanne Le Godec rentrait dans l'antichambre en rumeur.

— Eh bien ?... lui demanda-t-on...

Elle alla s'asseoir sur la banquette, au fond de la pièce, et la tête basse, les bras croisés, le cœur bien gros, la faim au ventre, elle resta silencieuse tandis que ses deux petits pieds s'agitaient nerveusement sous la robe...

Mais je vis des choses plus tristes encore.

Parmi les filles qui tous les jours venaient chez madame Paulhat-Durand, j'en avais remarqué une, d'abord parce qu'elle portait une coiffe bretonne, ensuite parce que rien que de la voir elle me causait une mélancolie invincible. Une paysanne égarée dans Paris, dans le Paris effrayant qui sans cesse se bouscule et est emporté dans une fièvre mauvaise, je ne connais rien de plus lamentable... Involontairement cela m'invite à un retour sur moi-même, cela m'émeut infiniment... Où va-t-elle ? d'où vient-elle ? Pourquoi a-t-elle quitté le sol natal ? Quelle folie, quel drame, quel vent de tempête, l'ont poussée, l'ont fait échouer sur cette mer humaine, attristante épave?... Ces questions, je me les posais chaque jour, examinant cette pauvre fille si affreusement isolée, dans un coin, parmi nous...

Elle était laide, de cette laideur définitive qui exclut toute idée de pitié et rend les gens féroces parce que, véritablement, elle est une offense envers eux. Si disgraciée de la nature soit-elle, il est rare qu'une femme atteigne à la laideur totale, absolue, cette déchéance humaine. Généralement il y a en elle quelque chose, n'importe quoi, des yeux, une bouche, une ondulation du corps, une flexion des hanches, moins que cela, un mouvement du bras, une attache du poignet, une fraîcheur de la peau, où le regard des autres puisse se poser sans être offusqué. Même, chez les très vieilles, une grâce survit presque toujours aux déformations de la carcasse, à la mort du sexe ; un souvenir reste dans la chair couturée de ce qu'elles furent jadis... La bretonne n'avait rien de pareil, et elle était toute jeune. Petite, le buste long, la taille carrée, les hanches plates, les jambes courtes, si courtes qu'on pouvait la prendre pour une cul-de-jatte, elle évoquait réellement l'image de ces vierges barbares, de ces saintes camuses, blocs informes de granit, qui s'effritent depuis des siècles sur les bras gauchis des calvaires armoricains... Et son visage ?... Ah ! la malheureuse !... Un front surplombant, des prunelles effacées comme par le

frottement d'un torchon, un nez horrible, aplati à sa naissance, sabré d'une entaille au milieu, et, brusquement, à son extrémité, se relevant, s'épanouissant en deux trous noirs, ronds, profonds, énormes, frangés de poils raides... Et sur tout cela une peau grise, squammeuse, une peau de couleuvre morte... une peau qui s'enfarinait à la lumière. Elle avait pourtant, l'indicible créature, une beauté que bien des femmes belles eussent enviée : ses cheveux, des cheveux magnifiques, lourds, épais, d'un roux resplendissant, à reflets d'or. Mais loin d'être une atténuation à sa laideur, ces cheveux l'aggravaient encore, la rendaient éclatante, fulgurante, irréparable.

Ce n'est pas tout. Chacun de ces gestes était une maladresse. Elle ne pouvait faire un pas sans se heurter à quelque chose, ses mains laissaient toujours retomber l'objet saisi ; ses bras accrochaient les meubles et fauchaient tout ce qu'il y avait dessus... Elle vous marchait sur les pieds, vous enfonçait, en passant, les coudes dans la poitrine. Puis elle s'excusait d'une voix rude, sourde, d'une voix qui vous soufflait au visage une odeur empestée, une odeur de cadavre... Dès qu'elle entrait dans l'antichambre, c'était aussitôt parmi nous toutes comme une sorte de plainte irritée qui, vite, se changeait en récriminations insultantes et s'achevait en grognements. La misérable créature traversait la pièce sous les huées, roulait sur ses courtes jambes renvoyée de l'une à l'autre comme une balle, allait s'asseoir dans le fond sur la banquette. Et chacune affectait de se reculer avec des gestes de significatif dégoût, et des grimaces qui s'accompagnaient d'une levée de mouchoirs... Alors dans l'espace vide, instantanément formé, derrière le cordon sanitaire qui l'isolait de nous, la morne fille s'installait, s'accotait au mur, silencieuse et maudite, sans même avoir l'air de comprendre que ce mépris fût pour elle.

Bien que je me mêlasse quelquefois, pour faire comme les autres, à ces jeux féroces, je ne pouvais me défendre envers la petite bretonne d'une espèce de pitié. J'avais compris que c'était là un être prédestiné au malheur, un de ces êtres qui, quoi qu'ils fassent, où qu'ils aillent, seront éternellement repoussés des hommes et aussi des bêtes, car il y a une certaine somme de laideur, une certaine forme d'infirmités que les bêtes elles-mêmes ne tolèrent pas.

Un jour, surmontant mon dégoût, je m'approchai d'elle et lui demandai :

— Comment vous appelez-vous ?

— Louise Randon.

— Je suis bretonne... d'Audierne... Et vous aussi, vous êtes bretonne ?

Étonnée que quelqu'un voulût bien lui parler, et craignant une insulte ou une farce, elle ne répondit pas tout de suite... Elle enfouit son pouce dans les profondes cavernes de son nez. Je réitérai ma question :

— De quelle partie de la Bretagne êtes-vous ?

Elle me regarda longtemps et, voyant sans doute que mes yeux n'étaient pas méchants, elle se décida à répondre :

— Je suis de Saint-Michel-en-Grève... près de Lannion.

Je ne sus plus que lui dire... sa voix me repoussait. Ce n'était pas une voix... c'était quelque chose de rauque et de brisé comme un hoquet... quelque chose aussi de roulant comme un gargouillement... Ma pitié s'en allait avec cette voix... Pourtant je poursuivis :

— Vous avez encore vos parents?

— Oui... mon père... ma mère... deux frères, quatre sœurs... Je suis l'aînée...

— Et votre père, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est maréchal-ferrant...

— Vous êtes pauvre ?

— Mon père a trois champs, trois maisons, trois batteuses...

— Alors il est riche ?

— Bien sûr... il est riche !... Il cultive ses champs... il loue ses maisons... Avec ses batteuses il va dans la campagne battre le blé des paysans... Et c'est mon frère qui ferre les chevaux...

— Et vos sœurs ?

— Elles ont de belles coiffes avec de la dentelle... et des robes bien brodées...

— Et vous ?

— Moi, je n'ai rien.

Je me reculai pour ne pas sentir l'odeur mortelle de cette voix...

— Pourquoi êtes-vous domestique ?... repris-je.

— Parce que...

— Pourquoi avez-vous quitté le pays ?

— Parce que...

— Vous n'étiez pas heureuse ?...

Elle dit très vite d'une voix qui se précipitait et roulait les mots :

— Mon père me battait... ma mère me battait... mes sœurs me battaient... tout le monde me battait... On me faisait tout faire... C'est moi qui ai élevé mes sœurs...

— Pourquoi vous battait-on ?

— Je ne sais pas... pour me battre !... Dans toutes les familles il y en a toujours une qui est battue... parce que... voilà... on ne sait pas !...

Mes questions ne l'ennuyaient plus... Elle prenait confiance...

— Et vous... me dit-elle... Est-ce que vos parents ne vous battaient pas ?...

— Oh, si !...

— Bien sûr !... C'est comme ça !

Louise ne fouilla plus son nez... et posa ses deux mains, aux ongles rognés, à plat sur ses cuisses... On chuchottait autour de nous... Les rires, les querelles, les plaintes empêchaient les autres d'entendre notre conversation...

— Mais comment êtes-vous venue à Paris ? demandai-je après un silence.

— L'année dernière, conta Louise, il y avait à St-Michel-en-Grève une dame de Paris qui prenait les bains de mer avec ses enfants... Je me suis proposée chez elle... parce qu'elle avait renvoyé sa domestique qui la volait... Et puis... elle m'a emmenée à Paris... pour soigner son père... un vieux, infirme... qui était paralysé des jambes...

— Et vous n'êtes pas restée dans votre place ?... A Paris, ça n'est plus la même chose...

— Non !... fit-elle avec énergie... Je serais bien restée... ça n'est pas ça !... Seulement, on ne s'est pas arrangé...

Ses yeux, si ternes, s'éclairèrent étrangement. Je vis dans son regard briller une lueur d'orgueil... Et son corps se redressait, se transfigurait presque.

— On ne s'est pas arrangé, reprit-elle... Le vieux voulait me faire des saletés !...

Un instant je restai abasourdie par cette révélation. Etait-ce possible ? Un désir, même le désir d'un ignoble et infirme vieillard était allé vers elle, vers ce paquet de chair, vers cette ironie monstrueuse de la nature ? Un baiser avait voulu se poser sur ces dents cariées, se mêler à ce souffle de pourriture... Ah ! quelle ordure est-ce donc que les hommes ?... Quelle folie effrayante est-ce donc que l'amour ?... Je regardai Louise... Mais la flamme de ses yeux s'était éteinte... ses prunelles avaient repris leur aspect mort de tache grise.

— Il y a longtemps de ça ?... demandai-je.

— Trois mois.

— Et depuis, vous n'avez pas retrouvé de place ?

— Personne ne veut plus de moi... Je ne sais pas pourquoi... Quand j'entre dans le bureau, toutes les dames crient en me voyant : « Non, non... je ne veux pas de celle-là ! »... Il y a un sort sur moi, pour sûr !...

— Comment vivez-vous ?

— Chez le logeur je fais toutes les chambres... et je ravaude le linge... On me donne une paillasse dans une soupente et, le matin, un repas...

Il y en avait donc de plus malheureuses que moi !... Cette pensée égoïste ramena dans mon cœur la pitié évanouie.

— Ecoutez !... ma petite Louise... dis-je d'une voix que j'essayai de rendre attendrie et convaincante... C'est très difficile les places à Paris... Il faut savoir bien des choses, et les maîtres sont plus exigeants qu'ailleurs... J'ai bien peur pour vous... A votre place, moi je retournerais au pays...

Mais Louise s'effraya :

— Non... non... fit-elle... jamais !... Je ne veux pas rentrer au pays... on dirait que je n'ai pas réussi... que personne n'a voulu de

moi... On se moquerait trop... Non... non... c'est impossible... J'aimerais mieux mourir...

A ce moment la porte de l'antichambre s'ouvrit... La voix aigre de Madame Paulhat-Durand appela :

— Mademoiselle Louise Randon !

— C'est-y moi qu'on appelle ?... me demanda Louise, effarée et tremblante...

— Mais oui !... C'est vous... Allez vite !

Elle se leva, me donna dans la poitrine avec ses coudes écartés un rénfoncement, me marcha sur les pieds, heurta la table, et, roulant sur ses jambes trop courtes, poursuivie par les huées, elle disparut...

Je montai sur la banquette et poussai le vasistas pour voir la scène qui allait se passer là... Jamais le salon de madame Paulhat-Durand ne me parut plus triste... Pourtant Dieu sait s'il me glaçait l'âme chaque fois que j'y entrais. Oh ces meubles de reps bleu jauni par l'usure !... Ce grand registre étalé, comme une carcasse de bête fendue, sur la table qu'un tapis de reps, bleu aussi, recouvrait de taches d'encre et de tons pisseux !... Et ce pupitre où les coudes de M. Louis avaient laissé sur le bois noirci des places plus claires et luisantes... et le buffet, dans le fond, où s'étageaient des verreries foraines, des vaisselles d'héritage !... Et sur la cheminée, entre deux lampes débronzées, entre des photographies pâlies, cette agaçante pendule qui rend les heures plus longues avec son tic-tac énervant !... Et cette cage, en forme de dôme, où deux serins nostalgiques glonflaient leurs plumes malades !... Et ce cartonnier aux cases d'acajou éraflées par des ongles cupides !... Mais je n'étais pas là en observation pour inventorier cette pièce, que je connaissais hélas trop bien, cet intérieur lugubre si tragique, malgré son effacement bourgeois, que bien des fois mon imagination affolée le transformait en un funèbre étal de viande humaine !... Non je voulais voir Louise Randon aux prises avec les trafiquants d'esclaves...

Elle était là, près de la fenêtre, à contre jour, immobile, les bras pendants... Une ombre dure brouillait, comme une opaque voilette, la laideur de son visage et tassait, ramassait davantage la courte, massive difformité de son corps... Une lumière dure allumait les basses mèches de ses cheveux, ourlait les contours gauchis du bras, de la poitrine, se perdait dans les plis noirs de la jupe déplorable... Une vieille dame l'examinait. Assise sur une chaise elle me tournait le dos, un dos hostile, une nuque féroce... De cette vieille dame je ne voyais que son chapeau noir, ridiculement emplumé, sa rotonde noire dont la doublure se retroussait dans le bas en fourrure grise, sa robe noire qui faisait des ronds sur le tapis... Je voyais surtout posée sur un de ses genoux, sa main gantée de filoselle noire, une main noueuse d'arthritique, qui remuait avec de lents mouvements, et dont les doigts sortaient, rentraient, crispaient l'étoffe, pareils à

des serres sur une proie vivante... Debout près de la table, très droite, très digne, madame Paulhat-Durand attendait.

Ce n'est rien n'est-ce pas ?... la rencontre de ces trois êtres vulgaires en ce vulgaire décor... Il n'y a, semble-t-il, dans ce fait banal, ni de quoi s'arrêter ni de quoi s'émouvoir. Eh bien, cela me parut à moi un drame énorme, ces trois personnes qui étaient là silencieuses et se regardant... J'eus la sensation que j'assistais à une tragédie sociale terrible, angoissante, pire qu'un assassinat!... J'avais la gorge sèche... Mon cœur battit violemment.

— Je ne vous vois pas bien, ma petite, dit tout à coup la vieille dame... ne restez pas là... Je ne vous vois pas bien... Allez dans le fond de la pièce, que je vous voie mieux !...

Et elle s'écria d'une voix étonnée :

— Mon Dieu !... que vous êtes petite !

Elle avait, en disant ces mots, déplacé sa chaise et me montrait maintenant son profil... Je m'attendais à voir son nez crochu, de longues dents dépassant la lèvre, un œil rond d'épervier. Pas du tout. Son visage était calme, plutôt aimable. Au vrai, ses yeux n'exprimaient rien, ni méchanceté ni bonté. Ce devait être une ancienne boutiquière retirée des affaires... Les commerçants ont ce talent de se composer des physionomies spéciales où rien ne transparaît de leur nature intérieure. A mesure qu'ils s'endurcissent dans le métier et que l'habitude des gains injustes et rapides développe les instincts bas, les ambitions féroces, l'expression de leur face s'adoucit, se neutralise... Ce qu'il y a de mauvais en eux, ce qui pourrait rendre les clients méfiants, se cache dans les intimités de l'être, ou se réfugie sur des surfaces corporelles ordinairement dépourvues de tout caractère expressif. Chez cette vieille dame la dureté de son âme, invisible à ses prunelles, à sa bouche, à son front, à tous les muscles détendus de sa molle figure, éclatait réellement à la nuque. Sa nuque était son vrai visage, et ce visage était terrible.

Louise, sur l'ordre de la vieille dame, avait gagné le fond de la pièce... Le désir de plaire la rendait véritablement monstrueuse, lui donnait une attitude décourageante. A peine se fut-elle placée dans la lumière, que la dame s'écria :

— Oh ! comme vous êtes laide, ma petite !

Et prenant à témoin madame Paulhat-Durand :

— Se peut-il vraiment qu'il y ait sur la terre des créatures aussi laides que cette petite !...

Toujours solennelle et digne madame Paulhat-Durand répondit :

— Sans doute, ce n'est pas une beauté... Mais Mademoiselle est très honnête...

— C'est possible, répliqua la vieille dame... mais elle est trop laide !... Une telle laideur, c'est tout ce qu'il y a de plus désobligeant... Quoi ?... Qu'avez-vous dit ?

Louise n'avait pas prononcé une parole... Elle avait seulement un

peu rougi et baissait la tête... Un filet rouge bordait l'orbe de ses yeux ternes... Je crus qu'elle allait pleurer.

— Enfin, nous allons voir ça !... reprit la dame dont les doigts, en ce moment furieusement agités, déchiraient l'étoffe de la robe avec des mouvements de bête cruelle.

Elle interrogea Louise sur sa famille, les places qu'elle avait faites, ses capacités en cuisine, en ménage, en couture... Louise répondait par des : « Oui, dame ! » ou des : « Non, dame ! » saccadés et rauques... L'interrogatoire méticuleux, méchant, criminel, dura vingt minutes.

— Enfin, ma petite, conclut la vieille, le plus clair de votre histoire c'est que vous ne savez rien faire... Il faudra que je vous apprenne tout !... Pendant quatre ou cinq mois vous ne me serez d'aucune utilité... Et puis, laide comme vous êtes... ça n'est pas engageant... Cette entaille sur le nez... Vous avez donc reçu un coup ?...

— Non, Madame... je l'ai toujours eue !...

— Ah !... ça n'est pas engageant !... Qu'est-ce que vous voulez gagner ?

— Trente francs... blanchie... et le vin... prononça Louise d'une voix résolue...

La vieille bondit :

— Trente francs !... Mais vous ne vous êtes donc jamais regardée ?... C'est insensé !... Comment ?... personne ne veut de vous... personne jamais ne voudra de vous !... Si je vous prends, moi, c'est parce que je suis bonne... c'est parce que, dans le fond, j'ai pitié de vous... Et vous me demandez trente francs !... Eh bien, vous en avez de l'audace, ma petite !... C'est sans doute vos camarades qui vous conseillent si mal... Vous avez tort de les écouter...

— Bien sûr ! approuva Mme Paulhat-Durand. Elles se montent la tête toutes ensemble !...

— Eh bien ! offrit la vieille, conciliante... je vous donnerai quinze francs ! Et vous paierez votre vin !... C'est beaucoup trop... mais je ne veux pas profiter de votre laideur et de votre détresse.

Elle s'adoucissait. Sa voix se fit presque caressante :

— Voyez-vous, ma petite... C'est une occasion unique et que vous ne retrouverez plus... Je ne suis pas comme les autres, moi... Je suis seule... je n'ai pas de famille... je n'ai personne... Ma famille c'est ma domestique... Qu'est-ce que je lui demande à ma domestique ? De m'aimer un peu, voilà tout... Ma domestique vit avec moi, mange avec moi, à part le vin... Ah ! je la dorlotte, allez !... Et puis, quand je mourrai... je suis très vieille et souvent malade... quand je mourrai, bien sûr que je n'oublierai pas celle qui m'aura été dévouée, qui m'aura bien servie, bien soignée... Vous êtes laide... très laide... trop laide... Eh mon Dieu ! je m'habituerai à votre laideur, à votre figure... Il y en a de jolies qui sont de bien méchantes femmes et qui vous volent, c'est certain... La laideur est quelquefois une garantie de moralité dans une maison... Vous n'amènerez pas d'hommes chez

moi, n'est-ce pas?... Vous voyez que je sais vous rendre justice... Dans ces conditions-là, et bonne comme je suis... ce que je vous offre, mais c'est une fortune!... Mieux qu'une fortune... une famille!...

Louise était ébranlée... Certainement les paroles de la vieille dame faisaient chanter des espoirs inconnus dans sa tête. Sa rapacité de paysanne lui montrait des coffres pleins d'or, des testaments fabuleux. Et la vie en commun avec cette bonne maîtresse... la table partagée... des sorties fréquentes dans les squares et les bois suburbains, tout cela l'émerveillait... Tout cela lui faisait peur aussi... et des doutes, une invincible et originelle méfiance tachaient d'une ombre l'étincellement de ces promesses... Elle ne savait que dire, que faire... à quoi se résoudre. J'avais envie de lui crier : « Non! n'accepte pas! » Ah! je la voyais, moi, cette existence de recluse, ces travaux épuisants, ces reproches aigres, la nourriture disputée, les os écharnés, les viandes gâtées jetées à sa faim... et l'éternelle, patiente, torturante exploitation d'un pauvre être sans défense. « Non, n'écoute plus, va-t'en. » Mais ce cri qui était sur mes lèvres, je le réprimai.

— Approchez-vous un peu... commanda la vieille... On dirait que vous avez peur de moi!... Allons... n'ayez pas peur de moi... Approchez-vous... Comme c'est curieux!... Il me semble que vous êtes déjà moins laide... Déjà je m'habitue à votre visage...

Louise s'approcha lentement, les membres raidis, diligente à ne heurter aucune chaise, aucun meuble... s'efforçant de marcher avec élégance, la pauvre créature!... Mais à peine fut-elle près de la vieille que celle-ci la repoussa avec une grimace.

— Mon Dieu!... cria-t-elle... Mais qu'est ce que vous avez?... Pourquoi sentez-vous mauvais comme ça!... Vous avez donc de la pourriture dans le corps?... C'est affreux!... C'est à ne pas croire!... jamais quelqu'un n'a senti comme vous sentez! Vous avez donc un cancer dans le nez?... Dans l'estomac, peut-être?...

Madame Paulhat-Durand fit un geste noble :

— Je vous avais prévenue, Madame, fit-elle... Voilà son grand défaut... C'est ce qui l'empêche de trouver une place.

La vieille continua de gémir...

— Mon Dieu!... Mon Dieu!... Est ce possible?... Mais vous allez empester toute ma maison!... Vous ne pourrez pas rester près de moi!... Ah! mais... cela change nos conditions!... Et moi qui avais déjà de la sympathie pour vous!... Non, non, malgré toute ma bonté, ce n'est plus possible...

Elle avait tiré son mouchoir, chassait loin d'elle l'air putride, répétant :

— Non vraiment, ce n'est plus possible!...

— Allons, Madame, intervint Mme Paulhat-Durand... faites un effort... Je suis sûre que cette malheureuse fille vous en sera toujours reconnaissante!

— Reconnaissante... c'est fort bien... mais ce n'est pas la reconnaissance qui la guérira de cette infirmité effroyable... Enfin soit!...

Par exemple, je ne puis plus lui donner que dix francs... Dix francs seulement... C'est à prendre ou à laisser !...

Louise, qui avait jusque-là retenu ses larmes, suffoqua :

— Non !... Je ne veux pas... je ne veux pas... je ne veux pas !...

— Ecoutez, Mademoiselle !... dit sèchement Mme Paulhat-Durand... vous allez accepter cette place... ou bien je ne me charge plus de vous jamais !... Vous pourrez aller demander des places dans les autres bureaux... j'en ai assez, à la fin... Et vous faites du tort à ma maison !

— C'est évident ! insista la vieille... Et ces dix francs, vous devriez m'en remercier ! C'est par pitié, par charité, que je vous les offre !... Comment ne comprenez-vous pas que c'est une bonne œuvre... dont je me repentirai sans doute, comme des autres...

Elle s'adressa à la placeuse :

— Qu'est-ce que vous voulez !... Je suis ainsi... Je ne peux pas voir souffrir les gens... je suis bête comme tout devant les infortunes... Et ce n'est point à mon âge que je changerai, n'est-ce pas ?... Allons, ma petite, je vous emmène...

Sur ces mots, une crampe me força de descendre de mon observatoire... Je n'ai jamais revu Louise...

Le surlendemain, Mme Paulhat-Durand me fit entrer cérémonieusement dans le bureau et, après m'avoir examinée d'une façon un peu gênante, elle me dit :

— Mademoiselle Célestine... j'ai une bonne... très bonne place pour vous... Seulement, il faudrait aller en province... oh ! pas très loin !...

— En province !... Je n'y cours pas, vous savez !

La placeuse insista :

— On ne connaît pas la province... Il y a d'excellentes places en province.

— Oh ! d'excellentes places, rectifiai-je... D'abord, il n'y a de bonnes places nulle part !

Mme Paulhat sourit, aimable et minaudière. Jamais je ne l'avais vu sourire ainsi.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle Célestine... Il n'y a pas de mauvaises places...

— Parbleu !... je le sais bien... il n'y a que de mauvais maîtres...

— Non... que de mauvais domestiques... Voyons... je vous donne des maisons, tout ce qu'il y a de *meillieur*, ce n'est pas de ma faute si vous n'y restez point...

Elle me regarda avec presque de l'amitié :

— D'autant que vous êtes très intelligente !... Vous représentez... vous avez une jolie figure... une jolie taille... des mains charmantes, pas du tout abîmées par le travail... Des yeux qui ne sont pas dans vos poches... Il pourrait vous arriver des choses heureuses... On ne

sait pas toutes les choses heureuses qui pourraient vous arriver... avec de la conduite...

— Avec de l'inconduite... voulez-vous dire!...

— Ça dépend des façons de voir... Moi j'appelle ça de la conduite!

Elle s'amollissait... Peu à peu son masque de dignité tombait... Je n'avais plus devant moi que l'ancienne femme de chambre experte à toutes les canailleries... Elle répéta :

— Moi, j'appelle ça de la conduite.

— Ça, quoi? fis-je.

— Voyons, Mademoiselle... Il s'agit d'un monsieur seul... déjà âgé... pas extrêmement loin de Paris... très riche... oui, enfin assez riche... Vous tiendriez sa maison... quelque chose comme gouvernante... comprenez-vous? Ce sont des places très délicates... très recherchées... d'un grand profit... Il y a là un avenir certain pour une femme comme vous, intelligente comme vous, gentille comme vous... et qui aurait, je le répète, de la conduite...

C'était mon ambition... Bien des fois j'avais bâti de merveilleux avenirs sur la toquade d'un vieux... et ce paradis rêvé était là, devant moi, qui s'ouvrait!... Par une inexplicable ironie de la vie, ce bonheur, tant de fois souhaité et qui s'offrait, je le refusai net.

— Un vieux polisson!... Oh non! je sors d'en prendre... Et ils me dégoûtent trop, les hommes... les vieux, les jeunes... et tous!

Madame Paulhat Durand resta quelques secondes interdite... Elle ne s'attendait pas à cette sortie... Retrouvant son air digne, austère, qui mettait tant de distance entre la bourgeoise correcte qu'elle voulait être et la fille bohème que je suis... elle dit :

— Ah! ça, Mademoiselle... que croyez-vous donc?... Pour qui me prenez-vous donc?...

— Je n'imagine rien... Seulement je vous répète que les hommes j'en ai plein le dos... voilà!

— Savez-vous bien de qui vous parlez?... Ce monsieur, Mademoiselle, est un homme très respectable... Il est membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul... Il a été député royaliste, Mademoiselle!...

J'éclatai de rire :

— Oui... oui... allez toujours!... Je les connais, vos Saint-Vincent-de-Paul et tous les saints du diable... et tous les députés!... Non, merci!...

Brusquement, sans transition :

— Qu'est-ce que c'est au juste que votre vieux? demandai-je... Ma foi! un de plus... un de moins.. ça n'est pas une affaire après tout!

Mais Mme Paulhat-Durand ne se dérida pas. Elle déclara d'une voix ferme :

— Inutile, Mademoiselle... Vous n'êtes pas la femme sérieuse qu'il faut à ce monsieur. Je vous croyais plus convenable... Avec vous on ne peut pas avoir de sécurité.

J'insistai longtemps... Elle fut inflexible. Et je rentrai dans l'antichambre l'âme toute vague... Oh! cette antichambre si triste, si

obscure, toujours la même! Oh! ces filles étalées, écrasées sur les banquettes... ce marché de viande humaine promise aux voracités bourgeoises!... Ce flux de saletés et ce reflux de misères qui nous ramenaient là, épaves dolentes, débris de naufrages, éternellement ballottées!

— Quel drôle de type je fais!... pensai-je. Je désire des choses... des choses... des choses... quand je les crois irréalisables, et sitôt qu'elles doivent se réaliser, qu'elles m'arrivent avec des formes précises,... je n'en veux plus!

Dans ce refus il y avait cela, certes, mais il y avait aussi un désir gamin d'humilier un peu Mme Paulhat-Durand, et une sorte de vengeance de la prendre, elle si méprisante et si hautaine, en flagrant délit de proxénétisme...

Je regrettai ce vieux qui maintenant avait pour moi toutes les séductions de l'inconnu, toutes les attirances d'un inaccessible idéal!... Et je me plus à évoquer son image... un vieillard propret, avec des mains molles, un joli sourire sur sa face rose et rasée, et gai et généreux et bon enfant, pas trop passionné, pas trop maniaque, comme M. Rabour, se laissant conduire par moi comme un petit chien...

— Venez ici... allons, venez ici!...

Et il venait, caressant, frétillant, avec un bon regard de soumission.

— Faites le beau, maintenant!

Il faisait le beau, si drôle, tout droit sur son derrière et les pattes de devant battant l'air...

— Oh! le bon toutou!

Je lui donnais du sucre... je caressais son échine soyeuse... Il ne me dégoûtait plus... Et je songeais encore :

— Suis-je bête, tout de même!... Un bon chien-chien... un beau jardin... une belle maison... de l'argent, de la tranquillité, mon avenir assuré!... Avoir refusé tout cela!... et sans savoir pourquoi!... Et ne jamais savoir ce que je veux... et ne jamais vouloir ce que je désire!.. Je me suis donnée à bien des hommes et, au fond j'ai l'épouvante — pire que cela — le dégoût de l'homme quand l'homme est loin de moi... Quand il est près de moi, je me laisse prendre aussi facilement qu'une poule malade... et je suis capable de toutes les folies... Je n'ai de résistance que contre les choses qui ne doivent pas arriver et les hommes que je ne connaîtrai jamais... Je crois bien que je ne serai jamais heureuse...

L'antichambre m'accablait... Il me venait de cette obscurité, de ce jour blafard, de ces créatures étalées, des idées de plus en plus lugubres... Quelque chose de lourd et d'irrémédiable planait au-dessus de moi. Sans attendre la fermeture du bureau, je partis, le cœur gros, la gorge serrée... Dans l'escalier je croisai M. Louis. S'accrochant à la rampe il montait lentement, péniblement les marches... Nous nous regardâmes une seconde... Il ne me dit rien... moi non plus, je ne trouvai aucune parole. Mais nos regards avaient tout dit... Ah! lui

aussi n'était pas heureux !... Je l'écoutai un instant monter les marches... puis je dégringolai l'escalier...

Dans la rue, je m'arrêtai chez un mastroquet où j'achetai une bouteille d'eau-de-vie, et après avoir flâné, la tête lourde, comme hébétée, je rentrai à mon hôtel...

Sur le soir, tard, j'entendis qu'on frappait à ma porte... Je m'étais allongée sur mon lit, à moitié nue, étourdie par la boisson.

— Qui est-là ?... criai-je.

— C'est moi !

— Qui, toi ?

— Le garçon !.

Je me levai, les seins hors la chemise, les cheveux défaits et roulant sur mon épaule, et j'ouvris la porte :

— Que me veux-tu ?...

Le garçon sourit... C'était un grand gaillard à cheveux roux... que j'avais plusieurs fois rencontré dans les escaliers, et qui me regardait toujours avec d'étranges regards.

— Que veux-tu ?... répétai-je...

Le garçon sourit encore, embarrassé, et, roulant entre ses gros doigts le bas de son tablier bleu taché de plaques d'huile, il bégaya :

— Mamz'elle... je...

— Allons ! entre... espèce de brute ! criai-je tout à coup.

Et le poussant dans la chambre je refermai la porte violemment sur nous deux.

Oh ! misère de moi ! on nous retrouva le lendemain ivres et vautrés sur le lit... Dans quel état, mon Dieu !...

Le garçon fut renvoyé... je n'ai jamais su son nom !

Je ne voudrais pas quitter le bureau de placement de madame Paulhat-Durand sans donner un souvenir à un pauvre diable que j'y rencontrai. C'était un jardinier, veuf depuis quatre mois, et qui venait chercher une place. Parmi tant de figures lamentables qui passèrent là, je n'en vis pas une aussi triste que la sienne, et qui semblât plus accablée par la vie. Sa femme était morte d'une fausse couche — d'une fausse couche ? — la veille du jour où, après deux mois de misère, ils devaient enfin entrer dans une propriété, elle comme basse-courière, lui comme jardinier. Soit malechance, soient lassitude et dégoût de vivre, il n'avait rien trouvé depuis ce grand malheur, il n'avait même rien cherché... Et ce qui lui restait de petites économies avait vite fondu dans ce chômage... Quoi qu'il fût très défiant, j'étais parvenue à l'apprivoiser un peu... Je mets sous forme de récit impersonnel le drame, si simple, si poignant, qu'il me conta un jour que, très émue par son infortune, je lui avais marqué plus d'intérêt et plus de pitié... Le voici :

Quand ils eurent visité les jardins, les terrasses, les serres et, à l'entrée du parc, la maison du jardinier somptueusement vêtue de

lierre, de bignones et de vigne vierge, ils revinrent l'âme en attente, l'âme en angoisse, lentement, sans se parler vers la pelouse où la comtesse suivait d'un regard d'amour ses trois enfants qui, chevelures blondes, claires fanfreluches, petites chairs roses et heureuses, jouaient dans l'herbe sous la surveillance de la gouvernante... A vingt pas ils s'arrêtèrent respectueusement, l'homme la tête découverte, sa casquette à la main, la femme timide sous son chapeau de paille noire, gênée dans son caraco de laine sombre, tortillant, pour se donner une contenance, la chaînette d'un petit sac de cuir... Au loin, le parc déroulait, entre d'épais massifs d'arbres, ses pelouses onduleuses...

— Voyons !... Approchez !... dit la comtesse avec une encourageante bonté.

L'homme avait la figure brunie, la peau hâlée de soleil, de grosses mains noueuses couleur de terre, le bout des doigts déformé et luisant par le frottement continu des outils... La femme était un peu pâle, d'une pâleur grise sous les taches de rousseur qui lui éclaboussaient le visage, un peu gauche aussi et très propre.

Elle n'osait pas lever les yeux sur cette belle dame qui tout à l'heure allait l'examiner indiscrètement, l'accabler de torturantes questions, lui retourner l'âme et la chair, comme les autres. Et elle s'acharnait à regarder ce joli tableau des trois babys qui jouaient dans l'herbe avec des manières contenues et des grâces étudiées, déjà... Ils avancèrent lentement, de quelques pas, et tous les deux, d'un geste mécanique et simultané, ils se croisèrent les mains sur le ventre.

— Eh bien ?... demanda la comtesse... Vous avez tout visité ?

— Madame la comtesse est bien bonne, répondit l'homme... C'est très grand... c'est très beau... Oh ! c'est une superbe propriété !... Par exemple, il y a du travail !

— Et je suis très exigeante, je vous préviens... très juste... mais très exigeante... J'aime que tout soit tenu dans la perfection... Et des fleurs... des fleurs... toujours... partout !... D'ailleurs, l'été vous avez deux aides ; l'hiver, un seul... c'est suffisant.

— Oh ! répliqua l'homme... le travail ne me gêne pas... Tant plus il y en a... tant plus je suis content... J'aime mon métier... et je le connais... les arbres... les primeurs... et tout !... Pour ce qui est des fleurs... avec de bons bras, du goût, de l'eau, et sauf vot' respect, Madame la comtesse..., beaucoup de fumier, d'engrais... un bon paillis, on a ce qu'on veut...

Après une pause, il continua :

— Ma femme aussi est bien active..., bien adroite... et elle a de l'administration... Elle n'a pas l'air forte, à la voir... mais elle est courageuse, jamais malade, et elle s'entend aux bêtes comme personne... Là d'où nous venons, il y avait trois vaches... et deux cents poules... Ainsi !

La comtesse fit un signe de tête approbateur :

— Le logement vous plaît ?

— Le logement aussi est très beau... C'est quasiment trop grand pour de petites gens comme nous... Et nous n'avons pas assez de meubles pour le remplir... Mais on n'habite que ce qu'on habite, bien sûr !... Et puis c'est loin du château... Faut ça !... Les maîtres n'aiment pas quand les jardiniers sont trop près... Et nous, on craint de gêner... De cette façon, on est chacun chez soi... Ça vaut mieux pour tout le monde... Seulement...

L'homme hésita, pris d'une timidité soudaine, devant ce qu'il avait à dire :

— Seulement, quoi ? interrogea la comtesse après un silence qui augmenta la gêne de l'homme.

Celui-ci serra plus fort sa casquette, la tourna entre ses gros doigts, pesa davantage sur le sol, et, s'enhardissant :

— Eh bien, voilà ! fit-il. Je voulais dire à Madame la comtesse que les gages n'étaient pas assez forts pour la place... C'est trop court... on ne pourra pas arriver... Madame la comtesse devrait donner un peu plus...

— Vous oubliez, mon ami, que vous êtes logé, chauffé... que vous avez les légumes et les fruits... que je donne une douzaine d'œufs par semaine et un litre de lait par jour... C'est énorme !

— Ah ! Madame la comtesse donne le lait et les œufs ?

Et il regardait sa femme comme pour lui demander conseil.

— Dame !... C'est quelque chose... on ne peut pas dire le contraire... Ça n'est pas mauvais !

La femme balbutia :

— Ça aide un peu... bien sûr !

Puis, toute tremblante :

— Madame la comtesse donne aussi des étrennes au mois de janvier et à la Saint-Fiacre ?

— Non... rien...

— C'est l'habitude pourtant...

— Ça n'est pas la mienne...

A son tour, l'homme s'enquit :

— Et pour les belettes... les fouines... les putois ?

— Rien non plus... je vous laisse la peau.

Cela fut dit d'un ton net, sec, après quoi il n'y avait plus à insister... Et tout à coup :

— Ah ! je vous préviens, une fois pour toutes, que je défends absolument au jardinier de vendre ou de donner à quiconque des légumes... Je sais bien qu'il faut en faire trop pour en avoir assez et que les trois quarts se perdent... J'entends qu'on les laisse se perdre.

— Bien sûr !... Comme partout, quoi !

— Depuis quand êtes-vous mariés ?

— Depuis six ans, répondit la femme.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Nous avions une petite fille... Elle est morte.

— Ah ! C'est bien... c'est très bien !... approuva négligemment la comtesse... Mais vous êtes jeunes tous les deux... vous pouvez en avoir encore...

— On ne le souhaite guère, madame la comtesse... Mais, dame !.. on attrape ça plus facilement que cent écus de rentes...

Les yeux de la comtesse étaient devenus sévères.

— Je dois encore vous prévenir que je ne veux pas, absolument pas d'enfants chez moi. S'il vous survenait un enfant, je me verrais forcée de vous renvoyer tout de suite. Oh ! pas d'enfants !... Cela crie, cela est partout, cela dévaste tout... cela fait peur aux chevaux et donne des épidémies... Non, non, pour rien au monde je ne tolérerais un enfant chez moi... Ainsi vous voilà prévenus... arrangez-vous... prenez vos précautions...

A ce moment l'un des enfants, qui était tombé, vint se réfugier en criant et se cacher dans la robe de sa mère... Celle-ci le prit dans ses bras, le berça avec de gentilles paroles, le calma, l'embrassa tendrement, et le renvoya apaisé, souriant, avec les autres. La femme se sentit subitement le cœur bien gros... elle crut qu'elle n'aurait pas la force de retenir ses larmes. Il n'y avait donc de joie, de tendresse, d'amour, de maternité, que pour les riches ? Les enfants s'étaient remis à jouer sur la pelouse... Elle les détesta, d'une haine sauvage ; elle eût voulu les injurier, les battre, les tuer : injurier, battre et tuer aussi cette femme insolente et cruelle, cette mère égoïste qui venait de prononcer des paroles abominables, des paroles qui condamnaient à ne jamais naître tout ce qui dormait d'humanité future dans son ventre de pauvresse... Mais elle se contint et elle dit simplement, sur un nouvel avertissement plus autoritaire, plus implacable que les autres :

— On fera attention, Madame la comtesse... on tâchera...

— C'est cela !... Car je ne saurais trop vous le répéter... C'est un principe chez moi... un principe avec lequel je ne transigerai jamais...

Et elle ajouta avec une inflexion presque caressante dans la voix :

— D'ailleurs, croyez-moi... quand on n'est pas riche... mieux vaut ne pas avoir d'enfants...

L'homme, pour plaire à sa future maîtresse, conclut :

— Bien sûr !... bien sûr !... Madame la comtesse parle bien...

Mais une haine était en lui. La lueur sombre qui passa comme un éclair dans ses yeux démentait la servilité de ses paroles... La comtesse ne vit point briller cette lueur de meurtre car, instinctivement, elle avait le regard fixé sur le ventre de la femme qu'elle venait de vouer à la stérilité ou à l'infanticide...

Le marché fut vite conclu... Elle fit ses recommandations, détailla les services qu'elle attendait de ses nouveaux jardiniers, et comme elle les congédiait, elle dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je pense que vous avez des sentiments religieux... Ici, tout le

monde va le dimanche à la messe et fait ses Pâques... J'y tiens absolument...

Ils s'en revinrent sans se parler, très graves, très sombres... La route était poudreuse, la chaleur lourde, et la pauvre femme marchait péniblement, tirait la jambe... Comme elle étouffait un peu, elle s'arrêta, posa son sac à terre et délaça son corset...

— Ouf ! fit-elle, en aspirant de larges bouffées d'air.

Et son ventre, longtemps comprimé, se tendit, s'enfla, accusant la rondeur caractéristique, la tare de la maternité, le crime... Ils continuèrent leur chemin...

A quelques pas de là, sur la route, ils entrèrent dans une auberge et se firent servir un litre de vin...

— Pourquoi que tu n'as pas dit que j'étais enceinte ? demanda la femme.

L'homme répondit :

— Tiens ! pour qu'elle nous fiche à la porte comme les trois autres !

— Aujourd'hui ou demain, va !...

Alors l'homme murmura entre ses dents :

— Si t'étais une femme... eh bien... tu irais dès ce soir trouver la mère Hurlot. Elle a des herbes !...

Mais la femme se mit à pleurer... Et elle gémissait dans ses larmes :

— Ne dis pas ça... ne dis pas ça !... Ça porte malheur !

L'homme tapa sur la table, et il cria :

— Faut donc crever !...

Le malheur vint... Quatre jours après la femme eut une fausse couche — une fausse couche ? — et mourut, en d'affreuses douleurs, d'une péritonite...

Et quand l'homme eut terminé son récit, il me dit :

— Ainsi, me voilà tout seul maintenant !... J'ai bien songé à me venger... Oui, j'ai songé à tuer ces trois enfants qui jouaient sur la pelouse... Je ne suis pas méchant, je vous assure, et pourtant, les trois enfants de cette femme, je vous jure que je les aurais étranglés avec une joie... une joie... Ah ! oui !... Et puis je n'ai pas osé !... Qu'est-ce que vous voulez ?... On a peur... on est lâche... On n'a de courage que pour souffrir !...

(*A suivre.*) OCTAVE MIRBEAU

Comment on traduit Tolstoï

Par l'entremise de M. Tchertkov, admirateur et disciple résolu de Tolstoï, le droit de publier *Résurrection* en France fut vendu au plus offrant des grands journaux de Paris. C'était la volonté formelle de l'auteur. Cette fois, par exception, il n'était pas indifférent au produit de son œuvre : il comptait sur ce moyen pour faciliter l'émigration et l'établissement au Canada de malheureux sectaires persécutés. Ce fut l'*Echo de Paris* qui obtint le droit de publication : on ne lui avait demandé que de le bien payer. Sans aucun doute, Tolstoï ne manqua pas de trouver plaisant le rôle que s'imposait un journal conservateur et nationaliste, en patronnant une de ses œuvres, à lui. Qu'est-ce donc qui pouvait engager l'*Echo de Paris* à mettre au bas de ses colonnes les contradictions d'un grand philosophe aux idées que ses rédacteurs défendaient depuis peu de temps avec un si beau zèle ? Et cela au moment même où pour mener, avec une cohorte fidèle, la lutte qu'il avait entreprise, il prenait grand soin de renouveler sa collaboration, écartant les hommes de pensée libre, et les remplaçant par de vieux magistrats. Pensait-il que les « théories » de Tolstoï fussent particulièrement inoffensives ou que le public français en fût à ce point de dilettantisme qu'une émotion d'art pût lui faire oublier la signification morale de l'œuvre ? Ni l'un, ni l'autre. Mais alors, puisqu'elle rendait les armes à la promesse d'une bonne affaire, nous avions bien tort de prendre au sérieux cette haine tapageuse de la Justice et de la Vérité ? Certes non. L'état-major de la rue Taitbout trouva le moyen de concilier ses intérêts commerciaux avec la défense de ses conceptions sociales et religieuses. Il suffisait de manquer de respect au plus noble penseur de notre temps et de taillader, tripoter, rapetasser. L'*Echo de Paris* entreprit cette sombre tâche avec l'aide de son traducteur.

J'ai dit son traducteur. Il importe peu de savoir si M. Tchertkov s'est adressé directement à M. de Wyzewa ou si, comme j'ai quelques raisons de le croire, l'*Echo de Paris* est intervenu pour s'assurer le concours d'un collaborateur dévoué. Il paraît certain que le traducteur et la direction du journal se sont concertés sur les mutilations qu'il importait de faire subir au texte de *Résurrection*.

Pourtant M. de Wyzewa jouit à Paris d'une solide réputation d'honnête homme. Sa connaissance de la langue russe paraissait hors de doute : il est Polonais. On pouvait faire foi sur son style de lettré ; il collabore à la *Revue des Deux-Mondes*. Voilà des garanties considérables. Pour quelles raisons, plus considérables sans doute, M. de Wyzewa a-t-il cru devoir faire banqueroute un crédit que l'on faisait à son nom ? Le sens des modifications que le traducteur a apportées au texte qui lui était confié apparaîtra au lecteur avec

une évidente clarté. Je ne recherche pas le malin plaisir d'attaquer M. de Wyzewa qui ne m'inspira jusqu'ici aucune animosité personnelle. Je tairais même son nom avec joie si toute la France ne savait qu'il est le traducteur de *Résurrection*. Je défends le public français contre l'arbitraire des hommes chargés de le renseigner sur la pensée étrangère.

Je dirai tout d'abord combien je fus surpris de constater chez M. de Wyzewa d'étranges ignorances. Il semble n'être pas instruit des expressions les plus courantes de la langue russe. Il traduit constamment par *frère* le mot qui signifie en réalité *cousin-germain* et cette erreur le jette en de plaisantes incertitudes. Quand il découvre dans le texte que le jeune homme dont il a fait le frère de Missy est le neveu du prince Kortchaguine, il perd toute contenance et, pour sortir d'embarras ne mentionne aucun lien de parenté entre les deux hommes. Des expressions d'un usage aussi fréquent que *une dot*, *un escalier de service*, *aller en voiture*, lui sont inconnues et, ce qui est plus grave, il ne paraît pas s'apercevoir que l'interprétation qu'il en donne est contredite par le contexte. Il confond *lunettes* et *fenêtre*, de sorte que la prisonnière qui « *coud en lunettes* » dans Tolstoï « *coud près de la fenêtre* » dans Wyzewa. Un vol commis « *dans un lieu d'habitation* » est pour le traducteur de l'*Echo de Paris* « *un vol avec préméditation* ». Souvent ces substitutions de sens, au lieu d'être simplement divertissantes, contribuent à déformer l'idée que nous nous formons d'un personnage. L'avocat Fanarine (et non Faïnitzin), qui conseille à Nekhloudov de faire « *travailler dans les coulisses* » lorsqu'il aura remis le recours en grâce de Maslova, a l'air, tout en se récusant pour de telles besognes, d'assurer sournoisement le prince de ses services en toutes circonstances. Du moins, en aucune façon, il ne se déclare « *tout prêt*, comme dit M. de Wyzewa, *aussi bien pour manœuvrer dans la coulisse que pour rédiger la requête* ». Ailleurs Maslova se plaint à Nekhloudov du petit avocat qui d'office avait été chargé de la défendre. Elle a remarqué qu'il était plus occupé de lui faire la cour que de préparer sa plaidoirie. « *Il me faisait sans cesse des compliments* », dit-elle. A cette place, dans la traduction de M. de Wyzewa, elle déclare à Nekhloudov : « *Tout le monde me fait des compliments à votre sujet.* » — Dans les dialogues, des répliques entières, des parties de réplique sont faussées ; dès lors, il nous devient difficile de suivre la progression des idées et de saisir nettement le caractère prêté par Tolstoï à chacun de ses personnages. Nekhloudov répond à sa vieille gouvernante qui fait allusion à son mariage possible avec la princesse Kortchaguine : « *Vous vous trompez.* » — « *Ce n'est pas cela que vous pensez* », dit-il dans la traduction de M. de Wyzewa, qui, s'enfonçant dans son erreur, imagine de prêter à ce moment à Nekhloudov un sourire tout à fait déplacé. « *Comme vous voudrez* », dit au prince un de ses paysans. « *Je reconnais là votre bon cœur* » lui fait dire le traducteur. Dans une dernière entrevue avec son protecteur, Katioucha s'écrie : « *Moi, la femme de*

Simonson ! Suis-je de celles qu'on épouse, je suis une condamnée au bagne ! » Et Nekhloudov réplique : « *Peut-être serez vous graciée.* » Le texte russe est parfaitement clair. M. de Wyzewa en a donné cette traduction déconcertante : « *Si tu l'aimes ?* »

D'autres expressions moins connues pouvaient à bon droit embarrasser le traducteur. Mais il est impardonnable de ne pas avoir cherché par divers secours à en pénétrer le sens exact. Quand il trouve, dans une énumération des sectes russes, des mots comme « avstriak », « molokane », qu'il ignore, mais dont il aurait pu trouver l'explication dans l'ouvrage si connu de M. A. Leroy-Beaulieu, il se résigne simplement à les faire disparaître du texte de sa traduction. D'autres fois, il donne bravement du terme qui l'embarrasse une interprétation fantaisiste qui aboutit à des malentendus fort comiques. Le vieillard qui s'entretient avec Nekhloudov sur le bac du fleuve découvre en riant une rangée de « *dents serrées* ». M. de Wyzewa a compris que les dents du vieillard étaient « *noires et cassées* ». Un jeune prodigue déchire un mouchoir de fine batiste pour bander le pied d'une *servante* qui s'est blessée. C'est du moins ce que nous apprend M. de Wyzewa. Mais il se trouve que Tolstoï avait mis à la place de la servante un *petit chien bolonais*.

Quant aux expressions de la langue populaire si nombreuses dans les ouvrages de Tolstoï et qui donnent tant de vigueur et de vérité aux discours des paysans ou des ouvriers, il va sans dire que M. de Wyzewa néglige d'en rechercher les équivalents français. Il ne reste plus rien des saillies pittoresques ou bouffonnes qui animent la conversation des femmes détenues avec Maslova. Des scènes entières, des propos savoureux en ce parler incertain, naïf et proverbial sont sacrifiées. Les paysans de Panovo ont refusé les terres que leur offrait Nekhloudov. Deux d'entre eux, le soir du même jour, vont, à la faveur des ténèbres, tout en devisant avec méfiance de cette étrange proposition, faire paître leurs chevaux dans les bois du barine. Cet épisode caractéristique a disparu de la traduction de M. de Wyzewa. Pour apprécier toute l'importance, quand il s'agit d'une œuvre de Tolstoï, de cette transcription infidèle des paroles même des personnages, qu'on lise la brochure publiée récemment par MM. Paul Boyer et Charles Salomon (1). L'automne dernier, tandis qu'il achevait la troisième partie de *Résurrection*, le grand écrivain reçut, d'un inconnu qui signait André Laptev, une lettre qui l'intéressa, parce qu'il y trouvait à la fois la révélation d'une personnalité vigoureuse, marquée au coin du pays russe, et l'expression rude et naïve de ses propres idées morales. Pour utiliser ce document inattendu il ajouta un épisode à son roman déjà presque achevé. Et dans le vieillard que son héros rencontre sur le bac du fleuve, puis, le soir du même jour, dans une chambre de la prison, il dessina le portrait de cet étonnant Laptev. On ne saurait trop remercier MM. P. Boyer et Ch. Salomon de

(1) « *A propos de Résurrection* », chez Perrin.

nous avoir fait connaître cette anecdote significative. Ils ont prouvé une fois de plus ce souci de vérité qu'inspire à Tolstoï, parfois contre son gré, la sincérité de son génie. En rapprochant la lettre de Laptev et la conversation du vieillard avec Nekhloudov, ils nous ont montré quel soin a pris le romancier non seulement de ne rien changer en les reproduisant aux idées de son correspondant, mais encore de mettre dans la bouche de son personnage les images, les formes de style familières à son modèle. On voit maintenant la responsabilité qui incombe à M. de Wyzewa pour avoir trop souvent imposé silence aux personnages de Tolstoï.

Tant d'omissions et de négligences prouvent assez avec quelle hâte irrespectueuse fut rédigé ce récit écourté, incohérent et terne qu'on nous a présenté comme la transcription fidèle de *Résurrection*. En certains endroits par la faute du traducteur la vie semble se retirer de l'œuvre. Tolstoï n'introduit jamais un personnage sans qu'il soit dès l'abord dessiné en quelques larges traits, campé dans son attitude coutumière et nettement diversifié de tous les autres hommes. La moindre des figures secondaires, qu'un écrivain d'une imagination créatrice moins puissante n'eût jamais su tirer de l'ombre, se précise et s'anime, avec toutes les apparences de la vie, dans les romans de Tolstoï. Voilà pourquoi des livres comme *Anna Karénine*, *Guerre et Paix*, *Résurrection* nous apparaissent comme d'immenses épopées où s'agitent des multitudes, où palpite la vie d'un peuple. M. de Wyzewa n'a-t-il donc jamais réfléchi à tout cela, lui qui, tout le long du roman, supprime d'un cœur léger les épithètes évocatrices, les détails caractéristiques et pittoresques. Je prends un exemple entre mille. Deux soldats attendent Maslova dans le bureau de la prison. Pour M. de Wyzewa ce sont deux soldats, sans plus. Je lis Tolstoï : l'un est un paysan de Nijni-Novgorod, il a le visage rouge, piqué par la petite vérole ; quand Maslova est entré, il a cligné de l'œil à son camarade, un Tchouvache aux larges pommettes. Il serait trop long de signaler toutes les omissions qui ont pour résultat de rejeter dans l'ombre les portraits si minutieusement tracés par Tolstoï des douze compagnes de Maslova. Mais en d'autres parties de la traduction se rencontrent des lacunes si considérables que je me reprocherais de n'en citer aucun exemple qui puisse donner la mesure de ces déformations du texte. Une élégante calèche a dû s'arrêter devant le convoi des déportés. De l'intérieur de la voiture un homme riche, sa femme, leur fils et leur fille — deux enfants, assistent au sinistre défilé. L'homme ne cesse d'invectiver son cocher qui n'a pas su fouetter ses chevaux et traverser à temps pour éviter à ses maîtres ce spectacle gênant. La femme, avec une moue de dégoût, se dérobe sous son ombrelle. Un agent de police, sollicité par ses habitudes de complaisance envers les gens de haut parage, a douté quelque temps s'il ouvrirait à la voiture un passage à travers la colonne. Bientôt il demeure immobile et respectueux, ayant confusément senti qu'on ne devait pas troubler la sombre solennité de ce cortège. Un vague effroi s'est emparé de la

fillette : elle vient de lire sur les visages hautains de ses parents l'explication de tout ce qu'elle voit. Elle pense que ces êtres chargés de chaînes, gardés par des soldats en armes, sont d'une autre nature que les hommes de son monde ; que ce sont des méchants, avec qui l'on est contraint d'agir aussi durement qu'on le fait. Au contraire, par une inspiration divine, le petit garçon a compris que c'était là des hommes comme lui, comme tous, des hommes à qui l'on avait fait un mal qu'on ne devait pas leur faire. Et son âme est envahie de pitié pour eux, d'horreur pour ceux qui les persécutent. Cette page émouvante, que nous devons à la fois à l'habileté de l'artiste et à la volonté du moraliste, n'a pas été traduite par M. de Wyzewa. Il avait trop grande hâte sans doute d'achever une besogne qui lui donnait, comme nous le verrons, tant de raisons de mauvaise humeur. Parfois il nous met dans le cas de trouver sa négligence affectée ou de douter de son goût littéraire ; car il paraît avoir traduit avec une insouciance particulière deux scènes qui sont parmi les plus belles du roman : celle de la gare, où Katioucha, suivant les wagons en marche, attend, toute palpitante, que la vitre d'un compartiment s'abaisse enfin devant Nekhloudov ; celle des adieux du prince et de sa protégée. Ici, il est cependant manifeste que la moindre parole de Nekhloudov et de Katioucha devait être rendue avec une scrupuleuse exactitude, car des motifs secrets les empêchent tous deux d'achever leur pensée et les quelques paroles qu'ils échangent sont les seuls indices que nous ayons de leurs sentiments intimes. « *Adieu*, dit Katioucha, *si bas qu'on l'entendit à peine.* » Pour ce mot décisif, M. de Wyzewa a pensé qu' « *un ton résolu* » convenait mieux à l'héroïne. Tous les détails de la scène sont à ce point dénaturés. Le traducteur est quelquefois puni de sa précipitation par le plus franc ridicule. Un paysan se plaint du temps présent. « *C'est pis que du temps de la corvée* », dit-il. Traduction de M. de Wyzewa : « *C'est bien pis que du temps des défuntes demoiselles.* » Je vais essayer de faire comprendre au lecteur français la drôlerie de cette confusion. Corvée se dit en russe : *barstchina*, demoiselle *barynia*. M. de Wyzewa n'a pas eu le temps de s'apercevoir qu'il avait mal lu. Mais voici le châtiment. J'ai lieu de croire que M. de Wyzewa est un excellent catholique. Il sera donc puni comme il le mérite de la hâte et de l'irréflexion avec lesquelles il a traduit *Résurrection* en apprenant qu'il n'a pas reconnu dans la bouche d'un paysan ce verset de l'Evangile : « *Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père est celui qui nous l'a fait connaître* » : car je ne pense pas que M. de Wyzewa ait prétendu sciemment substituer sa propre interprétation aux interprétations communément admises en écrivant : « *Personne n'a jamais vu Dieu ! C'est son fils unique, siégeant au sein du Père qui l'a dit !* »

S'il supprime mal à propos des passages entiers de Tolstoï, M. de Wyzewa se laisse aller, par coquetterie littéraire, à ajouter au texte original des détails, des nuances, des observations qui lui paraissent

convenables ou plaisantes. Ici c'est une femme qui « *sirote* » de l'eau-de-vie, ailleurs un homme qui *sourit, hausse les épaules, parle d'une voix exaltée* sans que Tolstoï nous ait rien dit de tout cela. A quelqu'un qui lui paraît déplaisant, M. de Wyzewa prête « *un type juif très marqué* » sans y être autorisé par l'auteur. Il est étonnant que le traducteur ne se rende pas compte de l'importance que prennent quelquefois toutes ces retouches d'apparence inoffensives. Quand Nekhloudov eut annoncé à Maslova sa résolution de l'épouser, les yeux de la jeune femme. nous dit Tolstoï. « *se fixèrent et regardèrent* : *mais ils ne regardaient pas Nekhloudov.* » Suivant M. de Wyzewa, les yeux de Katioucha « *se fixèrent avec sévérité* » sur Nekhloudov. Le traducteur paraît surpris des résistances d'une servante aux fantaisies libertines de son maître. Sa psychologie pénétrante vient au secours du romancier ; elle découvre que Maslova « *tenait à garder sa place* ». Enfin, lorsqu'après avoir décidé de changer sa vie, le prince ouvre sur le jardin la fenêtre de sa chambre, il s'écrie simplement : « *Qu'il fait bon ! qu'il fait bon !* », rien de plus. Il affirme ainsi la sérénité de son être. Sans doute, la calme beauté de la nuit le dispose à jeter ce cri de joie intime. Mais c'est comme à son insu que l'harmonie des choses parle à son âme préparée à l'entendre. Elle ne détourne pas son attention des pensées qui s'apaisent au profond de lui-même. Cela est admirablement marqué dans Tolstoï par l'absence même de tout commentaire. Cette simplicité égare le traducteur. Voici ce qu'il écrit : « *Comme il fait beau, mon Dieu ! comme il fait beau, disait Nekhloudov. Mais c'était dans son âme surtout qu'il faisait beau.* »

J'arrive enfin aux mutilations que l'ami et collaborateur de l'*Echo de Paris* a cru devoir faire subir au texte, par conviction personnelle, ou sur les instances de son directeur, pour adapter le roman de Tolstoï aux goûts des abonnés de la feuille nationaliste et cléricale. D'abord, c'est l'omission de certains détails dont la brutalité aurait choqué sans doute la délicatesse raffinée de gens du monde. Le marchand ne doit pas roter au tribunal, ni Nekhloudov se représenter des images obscènes quand il est en visite chez la princesse Kortchaguine ; la « distinguée » Missy ne doit pas faire de mauvais calembours sur l'amour-propre et l'amour sale et montrer par là ce qu'il peut rester d'impur alliage dans le cœur d'une fille noble ; les gardiens ne doivent pas fouiller Maslova par tout le corps, parce que cet attouchement a tout l'air d'un geste honteux ; l'amant de la femme rousse n'aura pas frotté de vitriol, pour le divertissement de ses compagnons, « *la partie la plus sensible du corps de sa maîtresse* ». Maslova ne dira pas à Nekhloudov qui l'entretient de son projet de l'épouser : « *Allons donc ! retourne à tes princesses. Quant à moi, je suis une putain* ; *mon prix, c'est dix roubles !* » ; enfin une vieille comtesse ne rira pas aux éclats des anecdotes que lui conte une jeune visiteuse sur les amours contre-nature d'un grand personnage de Pétersbourg.

Les abonnés de l'*Echo de Paris* ne sont pas seulement des personnes de goûts distingués; leur patriotisme est ardent et se reconnaît au loyalisme qu'ils témoignent à l'empereur Nicolas. M. de Wyzewa et son journal n'ont eu garde de blesser la susceptibilité de leurs lecteurs et se sont refusés à reproduire, écrites en bon français, des appréciations sévères du gouvernement des tsars, comme à déclarer après Tolstoï que « *dans la Russie d'aujourd'hui la place d'un honnête homme est en prison* ». Ils ont dissimulé le blâme infligé par l'auteur en plusieurs passages de son livre à la persécution officielle des sectes religieuses. Pas un mot non plus des massacres de Pologne dans une traduction signée d'un Polonais!

Certains passages qui faisaient allusion à des événements historiques, mais qui ne contenaient aucune condamnation formelle, aucune menace à l'adresse du gouvernement russe n'ont trouvé place dans l'édition française. La chose est d'autant plus surprenante qu'on peut se demander si vraiment le plus enthousiaste partisan de l'alliance eût éprouvé une gène si grande à se rappeler l'insurrection de décembre, l'assassinat d'Alexandre II ou la politique réactionnaire d'Alexandre III. C'est à croire qu'on a voulu se signaler à quelque haute bienveillance par un empressement affecté à se conformer aux indications de la censure impériale. Sans craindre de donner une preuve manifeste de cet excès de complaisance envers un gouvernement étranger, M. de Wyzewa n'a pas traduit le chapitre XXVII de la deuxième partie. Il n'a pas voulu se faire le complice de Tolstoï en dénonçant l'hypocrisie de l'orthodoxie officielle et les manières cauteleuses d'un haut dignitaire qu'il est impossible de ne pas reconnaître sous les traits de Taporov.

Je m'empresse d'ajouter que M. de Wyzewa montre son dévouement à la cause française autrement que par son zèle à défendre les procédés de gouvernement ou les institutions de l'empire russe. Il est préoccupé de faire prévaloir en France les opinions qu'il tient pour saines et fécondes. Telle sa haine du socialisme, qui lui commande de tenir caché l'hommage rendu par Tolstoï à la « *valeur morale supérieure* » *des socialistes et des grévistes*. Estimant dangereux de nous dire que les ouvrages de Spencer et de Henry George contiennent « *des arguments clairs et irréfutables sur l'illégitimité de la propriété foncière* », il s'en tient à de vagues allusions à « *des principes désintéressés et généreux* ». Il se garde bien de traduire ce précepte anarchiste, emprunté à la lettre d'André Laptev : « *Que chacun soit à soi-même son propre maître et il ne sera plus besoin de maîtres* ». Et que dirai-je de l'attention soupçonneuse avec laquelle M. de Wyzewa et l'*Echo de Paris* ont émondé l'ouvrage des parties où se montrait quelque hostilité envers les personnes ou les institutions militaires? Supprimée, la page violente sur la vie militaire, vie d'inutilité, de plaisir et d'égoïsme où les hommes, dégagés de leurs devoirs sociaux, apprennent à ne s'incliner que devant l'honneur de l'uniforme et du drapeau. Il est entendu, quoi qu'en puisse

penser Tolstoï, qu'une figure de général ne peut pas être un objet de dégoût, que la vie de caserne n'abrutit pas les jeunes soldats, qu'un officier qui commande le feu contre les insurgés n'est pas un scélérat qui a vendu sa conscience. Tout cela cependant est dit en propres termes dans *Résurrection*, et bien d'autres choses encore qui ne se retrouvent pas dans la traduction : par exemple que se glorifier d'une victoire c'est se glorifier d'un assassinat, que devenir soldat c'est renoncer à ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, à la raison qui examine et qui juge, car la moindre réflexion, en lui révélant l'injustice et l'inutilité du rôle qu'on lui impose, empêcherait tout officier de poursuivre sa triste mission. Tolstoï a beau souligner avec malice la fierté qu'a ressentie un jeune officier récemment sorti de l'Ecole de guerre d'être choisi pour diriger le service d'espionnage au bureau des renseignements (*sic*). L'*Echo de Paris* n'accueillera pas cette allusion transparente. M. de Wyzewa montre du moins quelque franchise en supprimant tout bonnement les passages qu'il lui déplairait d'avoir traduits. Il eût mieux fait de s'en tenir là et de ne pas faire admirer son adresse à fausser au bon moment la pensée de Tolstoï. Je ne citerai qu'un exemple : je le crois assez probant. Les convives de la comtesse Tcharski s'entretiennent de la mort d'un jeune officier tué en duel par un de ses camarades, qu'il avait traité de menteur. Contre sa mère, qui ne cache pas son indignation, le jeune comte prend fait et cause pour le meurtrier, que les officiers de son régiment eussent mis en demeure de donner sa démission, s'il avait négligé de provoquer son insulteur et de venger l'honneur de l'uniforme. Tolstoï ajoute : « *Nekhloudov, en sa qualité d'ancien officier, comprenait, sans les accepter, les arguments du jeune Tcharski.* » Lisez maintenant la traduction de M. de Wyzewa : *Nekhloudov comprenait ces affirmations et les trouvait plus naturelles qu'il n'osait se l'avouer.* » Convenez que le tour est bien joué.

Les pages qui contiennent la condamnation des cultes religieux et qu'il est si nécessaire de lire pour connaître toute la pensée de Tolstoï sont aussi sévèrement censurées par le traducteur de l'*Echo de Paris*. Manquent entièrement dans l'édition française les chapitres XXXIX et XL de la première partie où l'auteur après avoir ridiculisé, par le seul effet d'une description minutieuse, les simagrées du prêtre et des fidèles dans la chapelle de la prison, déclare que tous ces hommes sont insensés, qui accomplissent au nom du Christ les actes que le Christ lui-même a formellement réprouvés. M. de Wyzewa n'aime pas, en effet, que Tolstoï, donne de l'Evangile une interprétation qui n'est pas la sienne. Nekhloudov a beau ne pas croire au dogme de la Rédemption et penser qu'il est sacrilège de prêter serment sur l'image de Jésus, de Jésus qui a dit aux hommes de ne pas jurer le nom de son Père; M. de Wyzewa nous fait grâce de ces billevesées. Que Tolstoï ne se plaigne pas : on n'a voulu que rendre à son héros la sympathie des honnêtes gens. C'est aussi probablement

dans le but d'assurer le succès de l'ouvrage que le traducteur a supprimé le chapitre XXIII de la deuxième partie qui aurait scandalisé les esprits bien pensants. Il y est dit en effet que la décadence de la religion chrétienne est un fait hors de doute pour tout homme de bon sens et que si de jeunes hommes, après avoir donné des preuves de leur liberté d'esprit, consentent à se soumettre à ces vaines pratiques, c'est qu'ils manquent de courage pour entrer en lutte avec le monde, et les raisons qu'ils donnent de leur conversion ne sont que purs sophismes pour excuser une adhésion intéressée.

On sait maintenant comment M. de Wyzewa et l'*Echo de Paris* ont rempli la mission quasiment officielle qu'ils avaient reçue de M. Tchertkov, de faire connaître au public français la nouvelle œuvre de Tolstoï. Je dénoncerai un troisième coupable. M. Perrin pouvait exiger que le manuscrit de M. de Wyzewa fût complété. Il ne l'a pas fait. Et voici qui est pire : sa seconde édition, dite : *complète en un volume*, présente des lacunes qui ne se trouvaient pas dans la version de l'*Echo de Paris*. Or il est difficile de trouver à ces nouvelles coupures une autre raison que le désir d'écarter des difficultés de mise en pages !

Ceux qui voudraient voir s'effacer de l'esprit de Tolstoï certains préjugés, qu'il partage avec beaucoup de ses compatriotes, sur le compte de notre pays, seront aussi attristés qu'indignés de ce manque de respect à la pensée d'un philosophe et d'un poète. Je ne crains pas d'être démenti en affirmant que le grand écrivain a souffert dans sa solitude de voir son œuvre livrée au vandalisme de quelques fanatiques. Il a fallu qu'un traducteur de profession reprît la tâche que M. de Wyzewa n'avait pas voulu mener à bonne fin. M. Halpérine-Kaminski s'est, depuis longtemps, acquis une célébrité auprès de Tolstoï lui-même par son extrême désinvolture à imprimer des contre-sens dans un français international. Après avoir lu sa nouvelle traduction de *Résurrection*, je me demande encore ce qu'on apprend le plus mal, à Varsovie, du russe ou du français.

Un dernier mot. L'Angleterre et l'Allemagne ont à l'heure qu'il est des transcriptions fidèles et littéraires du dernier roman de Tolstoï. En France on a lu M. de Wyzewa, on ne lira sans doute pas M. Halpérine-Kaminski, et l'on continuera de disserter sur Tolstoï ni plus ni moins qu'à Londres et à Berlin. J'aurais peine à clore cet article sur cette triste comparaison, si d'aucuns n'y pouvaient trouver matière à de salutaires réflexions.

Adrien Souberbielle

Des Peintres intelligents

Ce groupe de peintres, dont les noms commencent d'être imprimés dans les quotidiens, qui, l'an dernier, s'unissaient aux amis de Georges Seurat et de M. Signac (1), à M. Emile Bernard et quelques-uns des siens, à des sculpteurs; accueillaient de leurs cadets, dont MM. Valtat et Albert André, tous faisant entre eux une place d'honneur à M. Odilon Redon, ce groupe pour qui la fortune n'a pas forgé de sobriquet encore, se resserre cette année. Au lieu de briller dans une sorte de Salon qui continuait à la fois, selon la plus heureuse et la plus sévère sélection, celui des *Indépendants* et le souvenir attendrissant de la boutique de M. Le Barc de Boutteville, Salon qu'il faut espérer revoir encore, il se réduit cette fois (2) à un très petit nombre qui ont presque tous, on peut le dire, appris ensemble à peindre et dans le même temps. M. Ronaï, à qui l'on n'a rien demandé cette année — cependant il rapporte d'un long séjour aux Pyrénées quantité de tableaux intéressants — M. Ronaï ne fait pas à proprement parler partie du groupe. Il n'y est entré qu'accidentellement. Ce serait M. Maillol qui le remplacerait : le moindre bibelot de ses doigts vaut une toile heureuse. En exceptant encore M. Hermann-Paul, avec qui les différences de théories, de technique s'accusent, il ne faudrait strictement compter que MM. Bonnard, Maurice Denis, Ibels, Ranson, Roussel, Sérusier, Vallotton, Vuillard. Encore siérait-il de mettre un peu à part M. Vallotton, dont, presque autant que l'origine, l'œuvre demeure différente essentiellement, et faire une place à M. Bernard, mêlé fortement aux débuts du groupe. On sent bien d'ailleurs que ces distinctions sont ténues. Mais leur pédanterie peut-être est permise aux premiers, aux très rares historiographes d'un événement dont on ne perçoit pas encore toute l'importance. Ceux-ci n'ambitionnent que d'être pris quelque jour à témoin.

C'est bientôt à d'autres à redire le point d'où sont partis Vuillard, Bonnard, leurs camarades qui triomphent aujourd'hui ou les opinions qu'ils ont en commun; quelles idées les tirèrent de la torpeur et quelles théories ont orienté leurs premiers efforts. Ou à le chercher. Aux autres qui commencent de louer ces peintres, mais en leur marchandant les épithètes et leur mesurant les ironies et les restrictions, comme de vieux soldats brimeraient les *bleus* de l'année.

Au lieu de revenir au détail (3), constatons que ce qui distingue ces peintres-ci, ce sont des réflexions ou, si l'on veut, la conscience très souvent profonde du plus pur objet de la peinture et de ses moyens.

(1) Galeries Durand-Ruel, mars-avril 1899. — Cf. *La revue blanche*, 1er avril 1899.

(2) Galeries Bernheim jeune et fils, du 2 au 22 avril 1900.

(3) Cf. *La revue blanche* du 1er avril 1899 et quelques articles antérieurs, depuis 1890.

Pour être claire tout à fait, elle suppose une conception raisonnable, intelligible de la sensibilité. D'un mot, ce sont des artisans qui pensent, des peintres intelligents.

Il est arrivé également qu'on a plaint les artistes plastiques de manquer d'intelligence et qu'on a fait reproche à ceux qui en étaient doués. Ample matière à dissertations. C'est en tous cas un point de vue où il est permis de se placer. Même c'est plus facile que de commenter le plaisir. Car il est possible, il est facile d'énumérer, voire de faire entendre, toutes les qualités d'intelligence que met en œuvre le don prodigieux d'un Vuillard, d'un Bonnard, toutes les ressources d'un esprit ingénieux où a recours Maurice Denis. On peut expliquer quel effort volontaire, conscient, fait conquérir à Vallotton et créer à son tour, différent des autres, un véritable art de peintre (1). Quelles visées décoratives se proposent Sérusier, Ranson que mène sa fantaisie : où l'ironie qui l'anime mène Ibels. A l'aide d'exemples, de comparaisons, on peut faire saisir quelles pensées harmonieuses inspirent K.-X. Roussel, quand il a promené les dons d'un esprit fertile entre les arbres et le long de l'eau.

Ce rôle de l'esprit, dans le cas présent, capital, on peut le faire distinguer. Il est objet de discussion, on en peut parler. Même, si, abandonnant l'objet de la peinture, on cherche comment l'intelligence conduit un homme à tirer parti de ses facultés. Il faut une opération de pensée pour que le plus instinctif choisisse entre ses dons et qu'il ose s'en servir, même pour qu'il s'exprime. Il en faut une, outre certaines qualités, pour qu'il préfère chercher à s'exprimer soi-même que plaire à ses contemporains. Pour préférer se satisfaire que tricher. Le succès est un objet à atteindre moins intelligible que l'application de principes ou même l'exercice d'un instinct. Car il en est de la pratique d'un métier comme de la conduite de l'existence.

Au lieu que les dons proprement plastiques sont à peine objet d'analyse et ne prêtent à aucun commentaire. Ou bien c'est un thème qui, pour le seul Vuillard, le seul Bonnard, serait infini. Quelques épithètes ont trop peu de signification.

Si l'on omet, touchant M. Vuillard, l'œuvre considérable déjà qu'est la série de ses peintures murales, dont on ne peut voir encore aucune dans un monument, mais c'est l'Administration qui distribue les commandes, si l'on omet ces toiles encollées, — leur spectacle étonnerait sans doute les admirateurs même les plus enthousiastes et qu'enchante une exposition telle que la dernière, — ce qu'il y aurait à dire d'essentiel de son intelligence en même temps que de son énergie, c'est le parti qu'elle tire d'éléments généralement méprisés. Sans vouloir recourir à l'emphase, on pourra dire de lui qu'il lui aura fallu de la confiance dans son génie pour prendre les plus humbles matières et les éléments les plus communs en vue d'en exprimer les trésors avec

(1) *L'Art décoratif*, avril 1900.

quoi il n'est pas de luxe qu'il n'humilie. Loin que ce soit un parti pris. Demain peut-être il variera ses modèles et il n'est pas si limité. Mais c'est surtout qu'il distingue sans confusion où réside la qualité appréciable d'un spectacle, l'essentiel de la saveur d'un objet d'art. Il est vrai qu'il faut sous-entendre et le bonheur de voir et la magie de peindre. Or c'est avec lui ce qui manque le moins.

M. Bonnard n'est pas moins heureusement doué. On peut à son propos répéter ce qu'on vient de lire. Pourtant il semble moins abondant, plus volontaire. Mais il faudrait observer qu'au lieu que c'est dans ses toiles et ses cartons que M. Vuillard s'abandonne d'avantage, M. Bonnard n'a que ses tableaux pour exercer ses dons de compositeur. Au lieu de rester sous l'empire de ses sensations il tend chaque fois un peu plus à les organiser selon des partis qu'il prend résolument. Ne va t-il pas jusqu'à demander — témoin ce bassin autour de quoi s'enroule une composition de nus d'une si savoureuse complexité — à des ancêtres du quinzième le secret de leurs arrangements ou s'en inspirer. Il a jusqu'au prodige des dons de metteur en page, d'organisateur, dont nous avons vu des affiches, dont nous allons voir encore des livres, qu'on n'attendait plus de notre époque, faire jaillir l'imprévu. l'exquisité.

M. Roussel a le secret de séduire et d'enchanter. C'est surtout par l'ampleur de sa grâce, la qualité de ces délicatesses, la généralité qu'ont les moindres croquis naissant sous ses doigts, les plus rares, les plus nouvelles d'entre les images qu'il achève. Au lieu que M. Roussel ne sait pas faire autrement que séduire, il n'est pas un tableau peint par M. Vallotton qui ne satisfasse n'importe quel observateur capable de distinguer des qualités plastiques, ce qui ne veut pas dire seulement sensuel. L'un et l'autre annoncent des œuvres très différentes, très importantes, des compositions considérables. L'un et l'autre ont chaque jour plus des admirateurs qu'ils méritent et des admirateurs plus ravis. plus convaincus.

Dans chacun de ces peintres l'intelligence et le don de peindre arrivent à un plus ou moins parfait équilibre. C'est l'intelligence qui l'emporte dans M. Maurice Denis. Elle a su le mettre en évidence un des premiers. Tout ce qu'elle arrive à entreprendre et mener à bien est admirable. Il n'est pas de théorie si ancienne, d'invention si récente, pas d'aspect, pas d'image dont elle ne lui fournisse le moyen de tirer le parti le plus avantageux. Mais il n'a pas que des dons d'assimilation. Il est servi par une ingéniosité charmante. Elle réussit à nous faire accepter toutes les allégories. même les plus inattendues. Il se peut qu'il détruise beaucoup d'objets où sa valeur se déprécierait, mais il est certain qu'il ne laisse rien voir que d'achevé et rigoureusement raisonné. Rien ne lui échappe. Il sait à merveille se conduire comme les dons qu'il a. M. Maurice Denis est encore le dernier peintre catholique, du moins le dernier qui ait paru et qui compte. C'est le point de vue duquel il faudrait l'examiner à loisir.

De même, en arrivant à M. Sérusier, c'est aussi longuement de ses

théories et de ses pensées qu'il faudrait parler que de ses œuvres. Il n'en montrait cette fois qu'un petit nombre. Rien de ce qu'il fait n'est indifférent, et il aura eu un rôle important. Dédaigneux de plaire par des moyens qui soient à la portée du premier venu, il cherche scrupuleusement une façon de séduire qui ne soit qu'à lui. On ne peut s'étonner qu'il réussisse difficilement. Il réussit d'autant plus profondément, quand il réussit. Quant à M. Ranson, il serait mal à propos de le juger sur des cartons : c'est ses tapisseries qu'il faut voir. Tous les amateurs gardent le souvenir de quelques-unes qu'on lui doit, qui étaient charmantes, et dont il y a eu qui étaient tout à fait heureuses.

De M. Ibels, chacun dira que plus il laisse faire à sa verve, mieux il rencontre. A M. Hermann-Paul non plus il ne suffit pas la gloire qu'il s'est conquise à crayonner depuis tantôt cinq ans la plus spirituelle et plus vengeresse expression de nos colères et de nos haines. Il trouve encore et le temps et le talent qu'il faut pour traduire des physionomies notoires, de jolis visages et des attitudes saisissantes. Particulièrement deux rieurs qui semblent refléter le rire qui ne leur a pas résisté.

Invité par des peintres dont il sait le mérite, M. Aristide Maillol, une gloire pure qui ne fait que de naître, a tenu à choisir, pour mettre parmi leurs cadres, une statuette, matière précieuse, objet délicieux, une admirable tapisserie comme peut-être personne n'en conçoit plus, comme à coup sûr personne n'en saurait plus colorer, faute des fils que, lui, sait teindre. C'est, même au sens où l'ont entendu les artisans, deux chefs-d'œuvre qu'il a choisis. Il faut dire qu'il pouvait choisir au hasard.

L'exercice des arts plastiques requiert assez de conditions qui ne sont que mécaniques pour qu'on puisse, même omis les moyens mnémotechniques, peindre sans avoir réfléchi. Mais, s'il est vrai que la peinture n'a pas d'autre moyen que les signes, qui ont, outre une action sensible, un sens, et que l'intelligence réside dans le maniement des signes, il ne se peut pas qu'on soit un grand peintre sans pour cela beaucoup d'intelligence.

Observez du moins que l'intelligence n'implique pas la facilité d'élocution verbale. — on peut même aller jusqu'à dire que, si elles ne s'excluent pas, elles se gênent.

Thadée Natanson

Notes

politiques et sociales

EXPOSITION ET MÉLINISME

Voici qu'une troisième fois, pour notre trentenaire République, une crise de vie ou de mort se résout et s'éteint en l'undécennale exposition universelle. Comme l'Ordre moral perdit la partie, comme la perdit le boulangisme, ainsi la perd le nationalisme antidreyfusard. La scène est prise par la féerie, qui plaît au public et fait recette ; l' « Etranglement de Marianne », médiocre mélodrame, quitte définitivement l'affiche. La danse du ventre internationale est le coup de grâce successif pour M. de Broglie, pour le brave général et pour M. Méline. Et c'est une République républicaine qui prononce le *Pax hominibus bonæ voluntatis* inaugural.

De cette triple coïncidence, laissons le profond sociologue Edouard Drumont induire une loi historique, où l'explication par la puissance juive tiendra lieu de pensée aux imbéciles et aux mécontents fonctionnels ; et contentons-nous d'en tirer une modeste moralité : c'est que la vie économique a décidément besoin qu'on lui donne — et qu'on lui laisse — la paix ; que le pays finalement est toujours gouvernemental (et le gouvernement qui dure est bien « le gouvernement ») ; et que le véritable amphitryon est l'amphitryon où l'on dîne.

Mais que M. Waldeck-Rousseau, au lieu de M. Ribot, offre le dîner aux deux mondes, et M. Millerand, au lieu de M. Boucher : cela est déjà bien. Il y a mieux pourtant : c'est que la République profite de sa victoire.

La conjoncture est favorable. En 1889, le « revanchisme » imprévoyant des radicaux et le lancement par eux — regretté trop tard — du général, laissèrent au Sénat et à l'opportunisme le beau rôle de sauver la République. Et l'opportunisme reprit le gouvernement ; et il comprit si mal la leçon du boulangisme, qu'il proclama l'esprit nouveau, mit barre à droite et déchut, jusqu'au mélinisme, de sa fonction républicaine et de sa tradition démocratique. — Dans la crise récente il se trouve au contraire que l'imprévoyance de l'opportunisme a égalé la bêtise, renouvelée, du parti radical. Aucun des deux n'a su ou n'a osé débarquer assez tôt le nationalisme pour avoir le bénéfice d'en triompher. Le bon combat a été mené par les vrais républicains de tous les partis, et le mauvais par les faux républicains également de tous les partis. Et ainsi les anciens groupements ont été déclassés. Aucune coterie ne peut présentement accaparer en récompense les avantages du pouvoir et stériliser, une fois égoïstement pourvue et repue, les germes de rénovation semés au cours de la lutte. Il y a matière à une œuvre large et effective, et il y a place pour un parti d'action, neuf et puissant.

L'œuvre, une fois définie, constituera le parti. Or elle est évidente. L'auteur responsable de la crise passée, voilà l'ennemi. Sous les masques arrachés de l'antisémitisme, du nationalisme, de « la patrie française » et, disons-le, du mélinisme, c'est toujours le même adversaire,

le cléricalisme, qu'il faut frapper. Pour ou contre cette œuvre doivent se classer, bon gré mal gré, nos politiques. Le *Temps*, qui ne comprend goutte à la situation, s'obstine à la conception morte d'un parti républicain unique qui ne serait ni novateur ni réactionnaire. Laissons-lui. Comme après le Seize mai, le fossé est creusé qui, peut-être, à certains moments sera dissimulé par quelque artifice, mais qui ne sera pas comblé : et nous abandonnerons tôt ou tard sur l'autre rive ces « libéraux » ennemis de la vraie liberté, de la liberté laïque, et indulgents à l'intolérance cléricale, ces Jules Simon inférieurs qui n'auront pas eu la force d'aller du principe verbalement admis aux conséquences à tirer dans l'acte. Et comme après le Seize mai, l'œuvre de thérapeutique anticléricale comprendra : 1° l'épuration des fonctionnaires ; 2° la laïcisation effective de l'enseignement ; 3° la dissolution de la force congréganiste et jésuitique.

Je sais bien qu'un élément de plus, aujourd'hui, est en jeu : à côté du problème politique, et en temps que lui, le problème social est posé. Et un parti nouveau existe, qui en prend sa raison d'être, et qui en tire son importance croissante. Il se trouve d'autre part que, dans la crise récente, contrastant avec l'hébétude et l'hésitation des vieux partis, l'action de ce nouveau venu a été nette et décisive en faveur de la justice et de la liberté, et qu'ainsi, à l'œuvre simplement politique elle-même, la collaboration de son influence manifestée et encore grandie est devenue nécessaire. Et voilà encore une nécessité que le *Temps* ne comprend pas, mais qui bon gré mal gré sera la condition de l'action démocratique ultérieure. Si les hommes d'aujourd'hui ne l'entendent pas encore de la sorte, ceux de demain l'entendront : et si même les partis bourgeois, définitivement effarés, font tous défaut à la tâche ainsi posée, le socialisme lui-même ne se chargera que plus vite de la prendre à son compte et de la mener à bien.

M. Méline, qui, par définition, ne comprend pas ainsi l'état des choses et des gens, nous ressasse le même argument : à Remiremont comme à la Chambre, il reproche au ministère de défense républicaine d'avoir défendu la République avec le concours de ceux qui pouvaient la sauver. Contrairement à l'avis du *Temps*, le discours de M. Méline est un tissu de maladresses, de maladresses à son détriment. C'est une maladresse pour lui que de grossir l'importance de la première accession d'un socialiste au ministère, au lieu de l'atténuer : le machiavélisme pour un leader réactionnaire serait au contraire de paraître considérer le socialiste devenu ministre comme sorti par là même du socialisme, d'interpréter ses actes (en les dénaturant, bien entendu) dans le sens rétrograde et non pas dans le sens avancé, d'insister sur la part de son programme qu'il n'applique pas (qu'il le puisse ou ne le puisse pas, — la bonne foi n'est pas nécessaire) et non pas sur la part qu'il en applique, de mettre tout son effort et toute son habileté en un mot à le représenter comme un simple radical, disons pis, comme un vulgaire opportuniste. C'est une maladresse pour M. Méline, que de railler l'importance du complot et de tirer avantage de la mise hors cause des militaires : car il sait pertinemment que des faits, tus par indulgence, pourraient être tirés de l'ombre pour lui donner un fâcheux démenti. C'est une maladresse pour M. Méline que de reprocher au présent ministère l'existence de l'opposition nationaliste et d'affirmer qu'elle était inconnue sous le sien : car les curieux d'histoire contemporaine, recherchant et comparant les noms, les actes, les alliances, avouées ou inavouées, s'apercevront qu'en effet

l'opposition nationaliste n'existait pas sous le ministère Méline, parce qu'elle était au pouvoir ou tout comme. C'est une maladresse pour M. Méline que d'en appeler à l'opinion, et que de déclarer la politique du ministère condamnée dans les diverses élections spéciales ou partielles : car le lendemain de cette déclaration, le candidat de défense républicaine triomphe, dans la Vienne, de l'attaque nationaliste et méliniste la plus acharnée et la plus pleine de chances locales. C'est une maladresse pour M. Méline que de parler de « l'Affaire », quoi qu'il veuille en dire : car c'est nous rappeler, avant tout, que pour lui il n'y avait pas d'affaire Dreyfus, — et que pour nous il y en avait une. C'est une maladresse enfin, pour M. Méline, que de parler, — de quoi qu'il parle : car cela réussit exactement à nous unir à nouveau contre lui, nous, je dis, tous ceux qui tenons à une République républicaine.

FR. DAVEILLANS

LA MUSE ASSIÉGÉE

Le poème qu'on va lire — une parodie du *Raven* (Le Corbeau) d'Edgar Poe — et que publia, peu avant la délivrance, le spirituel petit hebdomadaire « The Ladysmith Bomb-Shell » (L'Eclat de Bombe), journal rédigé par des officiers de la garnison investie de Ladysmith, nous semble curieux par l'état d'esprit, pessimiste plutôt, qu'il décèle

Le malaise des assiégés, accentué encore par l'herméticité de l'investissement qui comportait un manque absolu de nouvelles du monde extérieur; la crainte quasi-superstitieuse qu'inspirent aux « soldats de la Reine » leurs ennemis jusque-là dédaignés, et, finalement, la très anglaise préoccupation du « Christmas-dinner » et du beurre frais devenus problématiques, font du « Chant du Siège », où s'expriment ces soucis, une poésie de circonstance des plus caractéristiques.

ALEXANDRE COHEN

LE CHANT DU SIÈGE

1. — *Une fois, par un minuit lugubre, pendant que je songeais, las et abattu,*
A toutes les étranges et curieuses histoires que nous avions entendues au sujet de la guerre...
Survint soudain une rumeur (une de plus ou de moins ne nous embarrasse guère)
Lancée par quelque type qui en savait plus long que les autres :
« Nous allons avoir des renforts dans un mois — ou plus ».
Cela seul et rien de plus.

2. — *Cependant nous sommes toujours dans l'attente de Cléry; attente, attente énervante et triste*
A cause des étranges et ridicules racontars que nous avons si souvent déjà entendus...
Et nous commençons maintenant à croire qu'il y a quelque magie noire.
Quelque chose de vraiment trop malchanceux (pour nous) dans ces rudes Boers.
Cela seul et rien de plus.

3. — *Bien que nous espérions toujours que la guerre sera bientôt terminée,*
Nous serions tout de même un peu plus tranquilles si nous savions quelque chose de plus...

Si nous avions quelques plus amples nouvelles de Buller,
Des nouvelles de Sir Redvers Buller et de son fameux corps d'armée,
Des nouvelles du général et de son corps d'armée aux prises avec l'ennemi.
Cela seul et rien de plus.

4. — *Et l'hésitant sifflement des bombes médianocturnes à travers l'épais rideau de nuit*
Nous émeut et nous remplit d'une terreur jamais connue encore,
A tel point que pour donner au battement anxieux de nos cœurs le temps de s'apaiser
Nous laissons hors la porte en les obligeant de répéter leur demande d'admission
D'éventuels visiteurs attardés.
Cela seul et rien de plus.

5. — *Oh. combien lentes tombent les bombes, dont d'aucunes éclatent et d'autres point,*
Comme si elles aussi étaient écœurées de cette si languissante guerre ;
Combien lucidement nous souviendrons-nous de ce long, fatiguant et terne novembre...
Et il semble bien que décembre ne nous réserve pas grand changement,
Et que notre repas de Noël se composera d'une tranche de bœuf...
Et rien de plus.

6. — *Aetham, aetham, dites-nous donc si quelque nouvelle neuve est récemment parvenue,*
Et non plus les bruits fantastiques qu'on nous a déjà si souvent servis...
Abattus, bien qu'indomptés, dans cette ville hantée par les Boers,
C'est la seule nouvelle que nous désirons... Dites-nous, dites-nous, nous vous en supplions :
Y a-t-il une colonne de secours? Dites-nous, dites-nous, nous vous en supplions
Cela seul et rien de plus.

7. — *Car cette attente devient quelque peu ennuyeuse... Existe-t-il vraiment, ce Cléry?*
Y a-t-il vraiment des renforts? Y a-t-il quelque part un corps d'armée?
Verrons-nous nos femmes et nos mères, ou nos sœurs et nos frères?
Verrons-nous jamais ces autres, qui s'en allèrent vers le Sud, il y a beau temps?
Goûterons-nous jamais du beurre frais ? Dites-le-nous... dites-le-nous, nous vous en supplions.
La réponse nous parviendra — jamais plus.

Petite Gazette d'art

LE SALON

Durant ces cent dernières années, les Salons officiels nous initièrent successivement aux beautés de la porcelaine, des rouges sanglants et du bitume, selon que, mal compris, Raphaël, Rubens, Rembrandt furent à la mode. Nous avons eu depuis des gens qui, voulant mettre dans leur poche Manet, Monet et Renoir, ne rêvèrent que tons criards, sous prétexte de clarté. Parce que Puvis, Carrière, Cazin trouvèrent des harmonies discrètes, des jobards se sont lancés dans le gris fade, triturant une boue à peine teintée qui couvre cette année la bonne moitié des toiles réunies dans les baraquements de la place de Breteuil.

Ces niais et ces pasticheurs nous rendent la besogne facile, l'indigence de leurs sensations nous interdisent toute station devant leurs envois.

Eux éliminés, les vieilles gardes de l'art évitées, il reste bien peu de toiles à signaler. Énumérons : de Wéry : *les Bateliers — Amsterdam* : le soleil couchant n'éclaire plus que les campaniles, les pignons des maisons, le haut des mâtures. Le canal revient au silence, les voiles tombent. Autre évocation de la tranquille vie hollandaise, par M. Duvent : *la Famille*. Puis un tableau d'un charme infini : « *Donnez-nous notre pain quotidien* », de M. Leclercq, composition toute blanche : œufs, pains blonds, fruits pâles, enfants aux yeux expressifs concentrant leurs regards sur la mère exténuée, quasi-aveugle, œuvre moderne de types, de décor, avec cependant un je ne sais quoi de mystique qui fait songer — par quels détours de pensée — aux plus admirables interprétations de la *Cène* et des *Pélerins d'Emmaüs.*

De l'enseignement de Gustave Moreau, MM. Besson et Beronneau n'ont conservé qu'un âpre souci de probité artistique. Au lieu de s'exercer à pasticher le grand artiste, ils se sont attachés à retracer avec vérité et émotion la vie moderne et ses misères. Cela très simplement, sans jamais tomber dans le mélodrame ou le roman. Les ouvriers que M. Besson met en scène ne sont pas des modèles professionnels ou même des passants plus devinés que vus. Il les a longuement étudiés et fréquentés, il sympathise avec eux. Et c'est cela qui lui permet de signer des œuvres fortes comme *Au banc*. Les mêmes considérations s'appliquent à Beronneau dont le tableau *Douloureuse station* contraste si vivement avec la vulgarité ambiante.

En dehors de ces quelques tableaux auxquels il convient de joindre la magistrale *Tristesse d'Orphée*, d'Alexandre Séon, *Au Creusot*, une forte peinture de M. Adler, *Dernières fleurs*, une toile mélan-

coliquement poétique de M. Ridel et les deux triptyques de MM. Lévèque et Moulin, les *Derniers jours* de Mme Gonyn de Lurieux, il n'y a guère à citer que les portraits signés de MM. J.-P. Laurens, Lauth, G. Coates, G. Cain, Camille Berlin, Raoul Boudier qui a portraituré le musicien Gabriel Fabre.

Mais toutes ces œuvres pâlissent devant le magistral Stephen Liégeard, de Benjamin Constant. Il est inoubliable ce vieux beau, sanglé dans sa redingote grise, coquettement cravaté de vert, le cou décharné masqué par un faux-col rigide, la peau tannée par les fards et les teintures qui assurent à ses cheveux rares, si soigneusement distribués, un noir indélébile. — Et l'on songe quel beau Barbey d'Aurevilly aurait peint M. Constant !

Comme à la peinture, beaucoup de noms célèbres ne figurent pas cette année à la sculpture. C'est ainsi que ne se rencontre aucune danse du ventre de M. Falguière.

Un américain, M. Mac-Monniès, envoie un groupe colossal destiné à l'arc de triomphe — oh, pourquoi ! — de Brooklyn. C'est énorme, ça dénote de l'application, mais ce n'est pas le moins du monde personnel. Les américains qui connaissent Paris y reconnaîtront un pastiche de la Marseillaise de Rude et penseront peut-être qu'un moulage de ce chef-d'œuvre eût bien mieux fait leur affaire. Presque aussi important, mais d'un intérêt d'art bien plus considérable est *le Christ devant Pilate* de M. Desca, fragment d'un Chemin de Croix colossal que l'artiste rêve d'ériger sur quelque montagne sacrée. Et certes, silhouettées sur le ciel bleu ou la verdure sombre, elles seraient émouvantes, ces grandes figures bien campées qui réunissent ici, outre le Fils de Dieu, Ponce-Pilate, l'esclave indifférent avec le bassin symbolique, le soldat brutal et l'Insulteur, l'inévitable lâche qui est toujours présent lorsqu'il faut achever un grand vaincu.

Pour l'homme assez secondaire que fut Spuller, M. Jasq a conçu un monument plein d'élégance ; le groupe formé par une figure de République enseignant l'Enfance est d'un charme certain. — Autres monuments intéressants : de M. Mathieu, pour Ephraïm Mickael et de M. Fournier pour Chardin, le grand et modeste artiste dont le centenaire passa l'année dernière inaperçu des ignares organisateurs des habituelles commémorations.

M. Emile Derré avait à son actif un chapiteau pour Maison du Peuple, d'un intérêt puissant. Il expose cette année un autre chapiteau empruntant son ornementation à la grâce féminine et qui nous fait souhaiter encore davantage que soit utilisé avant peu, par les dispensateurs de commandes officielles, son très réel talent décoratif. Par contre, la réduction de la *Frise du travail*, de M. Guillot a le tort de nous rappeler l'effet pitoyable que fait à l'Exposition cette énorme composition. Chaque figure peut avoir de la valeur en elle-même, mais l'ensemble manque d'unité et de concision : cette frise de cinquante mètres est traitée comme un travail d'orfèvrerie.

Reposons-nous en allant voir les fiers lions de Gardet, *la Sortie du manège*, de Frémiet, un groupe de chèvres, plein de vérité de Christophe et les petites plaquettes de Hingre qui sait si bien accommoder l'animal aux nécessités décoratives.

Et puis il y a encore de précieuses statuettes de Théodore Rivière, des masques en pâte de verre coloré de l'exquis Henry Cros, une charmante statuette d'Espagne de Laporte-Blairsy.

CHARLES SAUNIER

LA PEINTURE POLONAISE (1)

L'éclosion de la peinture polonaise date de la deuxième moitié du XIXe siècle. Dans les époques antérieures on connaît des graveurs et peintres aux noms polonais, comme Falck et Chodowiecki, mais on n'est pas certain qu'ils soient de nationalité polonaise, l'Allemagne se les attribuant. Ni dans les palais des magnats, ni dans les musées on n'a trouvé de traces d'un art national, et ce n'est que dans les temps derniers que commencèrent à s'intéresser à la peinture polonaise les princes d'Allemagne, tels Léopold, le prince-régent bavarois et Guillaume II. Aux expositions en Europe ont commencé à paraître, il y a quelques années seulement, les œuvres remarquables dues au pinceau de peintres polonais.

On ne peut comprendre, pourquoi dans un état cultivé comme l'ancienne Pologne, que l'Europe entière considérait comme le rempart de la civilisation, non seulement les arts ne fleurissaient point mais n'existaient pas. La Pologne n'a produit au temps de sa liberté aucune œuvre d'art. Ses magnifiques cathédrales de Cracovie, Gniezno et Varsovie ont été bâties par des étrangers ; même l'origine de Gui Stwosz, architecte de la cathédrale de Cracovie, est inconnue.

La cause de ce phénomène doit résider surtout dans la nature belliqueuse du peuple polonais dont les forces étaient absorbées par les guerres avec les Tartares, les Turcs ou la puissance moscovite. Pour ses besoins intellectuels la nation était obligée de s'abandonner aux couvents de Jésuites ou aux soins de l'Université de Cracovie, qui aux temps de l'humanisme fleurissait comme celles de Bologne et Padoue, et même comme la Sorbonne à Paris, et attirait des foules de savants et étudiants étrangers. De cette école est sorti Copernic.

En Pologne, pays exclusivement nobiliaire, existait un grand besoin d'art, puisque l'aristocratie d'origine était tenue de décorer ses palais. Dans les châteaux royaux comme Wawel à Cracovie et Lazienki à Varsovie, après la chute de la Pologne ont été découverts tant de trésors d'art, qu'il fallut de longues années pour les transférer à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg ou au Musée impérial de Vienne.

(1) Galeries Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, — du 1er avril au 25 mai 1900.

Mais toutes ces œuvres précieuses viennent de Flandre, de France ou d'Italie.

Quand le peuple polonais perdit sa liberté, et le monde civilisé son bouclier contre les sauvages d'Orient, l'émotion fut terrible. Le peuple dans ses efforts héroïques mais impuissants pour se relever s'offrait en spectacle à l'Europe, qui en riait ou se lamentait avec lui. Oui. Les Polonais, qui ont été autrefois l'avant-garde de la civilisation occidentale, qui ont engagé de sanglants combats pour la défense de la culture latine contre le bysantinisme abâtardi par la liturgie des Slaves orientaux, sont dès lors sacrifiés à la réaction et un objet de pitié pour les révolutionnaires de l'Europe. Les intrigues de l'aristocratie ont toujours empêché la délivrance de la nation. Comme cette aristocratie ne voulait pas perdre son antique opulence, elle se trouvait forcée de se ranger du côté des Hohenzollern et des Habsbourg. Au dehors, représentante en apparence des intérêts, mais à l'intérieur indifférente aux fraîches et créatrices puissances du peuple, de sa nature cosmopolite, elle rabaisse la nation aux yeux de l'étranger et dans son pays empêche la normale évolution intellectuelle.

Dans ces terribles conditions et dans un insupportable esclavage national, malgré une infinité d'obstacles au progrès, se forme un art polonais. L'art polonais ne peut compter sur la bourgeoisie étrangère, allemande ou anglaise, qui vient en Pologne exploiter les richesses naturelles du pays. Heureux, ce peintre polonais qui a trouvé accueil chez les princes : autrement il végète. L'aristocratie polonaise a ses deux ou trois favoris parmi les peintres du pays, mais des autres elle s'occupe peu ou point, aimant mieux tenir de l'étranger ses œuvres d'art. Mais l'art polonais a produit déjà une œuvre dont on peut voir des spécimens dans les musées de Vienne, Munich et Berlin.

La liberté relative en Galicie donne encore libre champ au progrès de l'art polonais et rend même possible l'existence d'une académie polonaise de beaux-arts. Celle-ci est devenue, sous la direction de M. Falat, une des meilleures de l'Autriche, — surtout grâce au choix des professeurs récemment nommés, puisque ces derniers permettent aux élèves de sortir de la routine traditionnelle dans les académies allemandes et les laissent goûter aux choses modernes.

Il est impossible d'écrire une histoire générale de l'art polonais, qu'on ne peut diviser en écoles particulières.

Le seul moyen acceptable de traiter le sujet est d'essayer de définir les œuvres les plus importantes qu'ont exposées les organisateurs de l'exposition rétrospective des peintres polonais, ce que fera prochainement cette Revue.

Adolphe Basler

Notes dramatiques

Cercle des Escholiers : **La Fronde,** pièce en trois actes de M. Lucien Besnard ; **Par Honnêteté,** pièce en un acte de M. Jean Manoussi.

Il y avait longtemps que le Cercle des *Escholiers* ne nous avait convoqués ; il nous a donné cette semaine un spectacle qui nous fait regretter de n'avoir pas plus fréquemment occasion de lui consacrer une chronique.

Le petit acte de M. Manoussi a fait sourire quelques-uns et protester quelques-unes. On a généralement assez mal compris le dessein de l'auteur ; c'est sa faute ; il n'a su éviter aucune maladresse ; mais ce sont là défaillances de débutant et on aurait dû tenir compte à M. Manoussi de ses intentions qui étaient excellentes. Au théâtre on est malheureusement trop pressé de juger pour avoir le temps d'être indulgent ; on ne se donne pas le loisir de chercher à comprendre ce que l'auteur a voulu faire ; on s'en tient à ce qu'il a fait. C'est peut être aller un peu vite. Il est certain que la thèse de M. Manoussi — car ce petit acte est une pièce à thèse, à thèse morale, s'il vous plaît, tout comme les grandes machines du fils de Dumas le père — méritait mieux que les ricanements hâtifs de l'orchestre ou des loges ; il s'en prend — a-t-il tort ? — à la fausse honnêteté de ces dames, qui font tout ce qu'elles peuvent honnêtement pour rendre amoureux d'elles d'autres hommes que leur mari, qu'elles ne tromperont pas d'ailleurs parce qu'elles sont honnêtes et qui se retrancheront derrière cette honnêteté littérale pour pouvoir tout à leur aise faire souffrir et leur mari qui est jaloux et l'homme qui a eu la sottise ou la faiblesse — c'est la même chose — de s'éprendre d'elles.

La petite leçon de morale mondaine de M. Manoussi a paru fort immorale, parce qu'il a manqué de finesse dans le prêche et de nuances dans l'homélie ; il ne faut jamais oublier que nos plus distinguées adultères contractent instantanément au théâtre une *pudorite* aigue assez analogue à cet amour passionné de la vertu que développe chez les escarpes et les voyous de l'Ambigu le mélodrame dennery que. Mlle Maud Amy, charmante dans le rôle de Simone et M. Henri Monteux ont simplement et agréablement interprété cette piécette maladroite, mais non insignifiante.

Par contre et par contraste, *La Fronde* de M. Lucien Besnard a reçu un accueil des plus chaleureux et des mieux mérités. Il n'est pas douteux qu'il nous est rarement donné d'applaudir des œuvres de cette valeur et il faut féliciter le cercle des *Escholiers* de nous l'avoir présentée. Un petit drame intime comme *La Fronde* aurait eu, je crois, assez peu de chances d'être accueilli ailleurs, si ce n'est peut-

être... au Théâtre-Français et l'exemple de M. Devore tend à nous convaincre que le plus mauvais chemin pour y arriver n'est pas nécessairement le chemin des *Escholiers*.

La Fronde met en scène un milieu universitaire de province ; les théories féministes y ont pénétré et l'ont pénétré ; l'une des filles de Mme Lebret, Cécile, universitaire diplômée, ne saurait admettre que le mariage de la femme enfin consciente de ses droits et de sa valeur implique encore les fadaises sentimentales et sa dépendance à l'égard d'un mari dont elle se sait l'égale, au moins en droit sinon en fait : fidélité, soit : soumission, point. Son esprit de fronde rend la vie commune insupportable à un brave homme de professeur alsacien, Keller, que sa sécheresse d'une part et ses petites rébellions de l'autre déconcertent, désolent, puis exaspèrent. Elle ne redeviendra la vraie épouse, la compagne, que lorsque le mari, sur les conseils combinés d'un ami et d'une petite belle-sœur, parlera en maître et agira en contre-maître. Car il suffit qu'il arrache le chapeau et un peu du chignon de la mégère savante pour qu'instantanément elle soit apprivoisée.

Tel est l'argument qu'exceptionnellement nous avons tenu à présenter de façon succincte parce qu'il permettra de mieux saisir les objections sérieuses qu'il convient de faire à cette comédie qui, à tant d'autres points de vue, commande la plus haute estime.

Nous ne nous attarderons pas à reprocher à M. Besnard les analogies, très réelles cependant, de *La Fronde* avec des œuvres telles que *Froufrou* et la *Mégère apprivoisée*. L'amour de Renée pour Keller n'est en effet qu'un épisode : et, s'il n'est pas en soi très original, il a pour excuse d'avoir été traité par l'auteur avec une discrétion et une réserve charmantes : tout le rôle de Renée, interprété à la perfection par Mlle Toutain, est délicieux. Et puis nous sommes si loin des milieux où les robes *froufroutent !*

Quant au dénouement, ce n'est pas parce qu'il est emprunté à la *Mégère*, qu'il est gênant, mais bien parce qu'il est artificiel, tout théorique et nullement justifié. Telle que Cécile nous est montrée dans les deux premiers actes, nous sommes rebelles à admettre qu'elle adorera son mari *uniquement* parce qu'il l'aura brutalisée : il ne suffit pas que le jeune philosophe juif et la petite belle-sœur incomprise nous affirment qu'elle est une fausse révoltée dont l'attitude et le langage changeront dès qu'elle aura été boxée : nous devrions en être sûrs *avant eux* pour en être sûrs avec eux ; et malheureusement, nous avons reçu des actes précédents une impression toute différente ; nous savons que Cécile a un esprit faux ou tout au moins faussé, mais nous la considérons comme un caractère droit ; nous la jugeons insupportable, mais estimable et, à défaut d'aménité et de tendresse, nous lui croyons de la dignité et de la fierté. Dès lors nous sommes fondés à penser que si Keller suit les conseils, à notre sens malavisés, de Hecht et de Renée, il perdra irrémédiablement Cécile ; elle ne nous paraît pas de celles qui

aiment à être battues et sont reconnaissantes des outrages qu'on leur fait subir; disons mieux : elle cesse d'être intéressante dès l'instant où elle entame, convaincue par le coup de poing salutaire, un duo qu'elle avait trouvé niais de chanter sous la seule invite des caresses.

Mais il est malheureusement une œuvre que *La Fronde* rappelle de plus près, non seulement par l'affabulation, mais par l'esprit, œuvre dont elle semble adopter le point de départ fâcheux et épouser les conclusions superficielles, ce sont les *Femmes Savantes*. Nous retrouvons à peu près dans la comédie de M. Besnard les mêmes personnages que dans Molière avec les mêmes positions respectives : la bonne Mme Lebret évoque assez exactement le bonhomme Chrysale, la doctoresse Cécile les pecques Armande et Bélije, la simple Renée la simple Henriette Il y a là une symétrie dans le dessein général de la pièce qui ne laisse pas d'être un peu gênante.

Mais ce que nous reprochons surtout à M. Besnard, c'est plus ou moins volontairement d'avoir repris pour son compte la thèse si contestable de Molière et d'avoir, pour ainsi dire, implicitement accepté tout ce que, généralisée, elle a d'étroit, de rétrograde et de déplaisant. Il ne faut pas oublier pourtant que Molière ne s'attaque en somme qu'à de *fausses* femmes savantes ; une fois de plus, il raille un travers bourgeois et mondain, une mode évidemment passagère ; il a débuté en ridiculisant la manie du langage précieux et romanesque chez les filles de Gorgibus ; il continue en se moquant de la manie littéraire et scientifique des filles de Chrysale ; ce sont les *snobismes* bourgeois de son temps ; du notre, il eût probablement tourné en dérision la sottise salonnière de nos bourgeoises férues de Wagner qu'elles exaltaient de confiance ou toquées de la Rose-Croix dont elles étaient les hermétiques, ésotériques et théosophiques mystifiées. Mais encore une fois, il ne s'agissait dans les satires moliéresques que de déshabituer de niaises bécasses d'un jargon ou d'une attitude et non de condamner à priori et en bloc l'effort légitime et louable des femmes pour s'instruire et cultiver leur esprit. En tout cas, et quand bien même on démontrerait que les discours-programmes de Chrysale sont l'expression fidèle de la pensée de Molière, nous n'estimons pas que M. Besnard serait justifié de l'avoir adoptée.

Dans sa comédie, malheureusement, il n'y a plus d'équivoque possible : ce n'est plus à la *fausse savante* qu'il s'en prend, mais à la savante ou, pour éliminer un terme déjà défavorable, à la fille qui a étudié. Sa Cécile n'est pas une petite bourgeoise prétentieuse qui joue l'érudite; elle a, étant pauvre et contrainte de gagner sa vie, sérieusement et longuement travaillé pour s'instruire : elle a peiné sur les livres ; elle a préparé de longs et difficiles examens ; elle a enfin l'ambition si haute de diriger de jeunes esprits, de les initier progressivement et selon des méthodes qui exigent un réel effort d'intelligence, sinon de bonté et d'amour, à la beauté et à la vérité, donc un peu au bien. En en faisant une petite personne orgueilleuse,

sèche, désagréable, pédante et sottement féministe, M. Besnard, qu'il le veuille ou non, nous conduit à penser qu'il se refuse à donner aux femmes une instruction large, élevée, libérale, analogue à celle dont bénéficient les hommes, sous prétexte qu'elles ne la supportent pas et qu'elles en gardent, pour ainsi dire, une tare morale; chez la femme, tout développement intellectuel impliquerait une sorte de faillite de la sensibilité; plus son esprit s'élargirait, plus se resserrerait son cœur: plus elle comprendrait, moins elle aimerait à aimer. La science qui fertilise l'intelligence fanerait et brûlerait la tendresse: le livre, qui devrait en rapprocher, écarterait de la vie: le livre, qui devrait apprendre à mieux aimer, accoutumerait à moins aimer.

Pourquoi? Monsieur Besnard ne nous en dit point les raisons. Cela est regrettable: car enfin, toutes questions de tempérament mises à part, s'il est vrai que la science élève l'homme et que celui-là est meilleur ou plus disposé à la bonté qui voit plus clair dans ses idées et comprend plus de choses, pourquoi serait-elle nécessairement nuisible à la femme dont elle dessècherait le cœur et endurcirait la sensibilité? Et, si le cas de Cécile Lebret n'est qu'un cas particulier, si elle n'est qu'une médiocre et piètre institutrice qui n'a retenu que des mots et des formules et n'a gardé de ses études qu'une pitoyable suffisance, pourquoi l'auteur ne nous prévient-il pas et nous laisse-t-il croire à l'intransigeance d'un anti-féminisme aussi inacceptable que le féminisme dont elle est entichée? La vérité, qu'il n'a pas cru devoir dégager, est que, dans les limites de leur rôle naturel d'épouses et de mères, les femmes ont le droit et même le devoir, puisqu'elles seront éducatrices et les premières auront mission de développer l'intelligence de l'enfant, de connaître, d'apprendre et de comprendre le plus de choses possibles; plus leur instruction sera riche et forte, plus aussi nous trouverons en elles de véritables *compagnes*, au lieu des médiocres ravaudeuses et des pauvres torcheuses d'enfants à quoi les réduit le bon sens moliéresque: en un mot, plus elles s'éleveront intellectuellement, plus aussi elles s'élèveront moralement; leur amour s'anoblira d'être moins instinctif et alors, mais alors seulement le mariage pourra devenir une véritable *union*. Nous sommes aussi loin, on le voit, des optimistes qui exigent de la société de demain qu'elle ouvre aux femmes l'accès de toutes les fonctions publiques que des pessimistes méprisants qui les relèguent aux strictes fonctions ménagères et les condamnent aux travaux domestiques à perpétuité. M. Besnard n'a pas pris parti dans cette question précise: mais toute son œuvre contient un blâme implicite à l'adresse de ceux qui croient noble et fécond l'effort des femmes pour s'élever à la connaissance des idées générales et atteindre ainsi au *désintéressement*, qui est le fondement de toute moralité. Quand nous montrera-t-on enfin une femme meilleure et plus tendre d'avoir un peu réfléchi et plus apte à réfléchir d'avoir un peu étudié?

Et cependant, malgré toutes ces réserves importantes, en dépit de ces critiques essentielles, nous nous trouvons en présence d'une œuvre

du plus haut mérite. Elle est d'une *qualité d'art* incomparable à la plupart des ouvrages dramatiques français et — pourrions-nous en faire un éloge plus significatif? — nous lui avons dû des émotions analogues à celles que seules nous avaient procurées certaines œuvres d'Ibsen. Il n'est pas douteux que M. Besnard est un auteur dramatique de très-grand talent; l'écrivain est parfois contestable et son style hybride déconcerte souvent; mais il a quelques-unes des plus belles qualités de l'artiste qui se sert de la forme théâtrale pour exprimer sa conception de la vie et des êtres; en quelques mots, il *évoque* un milieu; en quelques traits, il *suggère* des âmes; il excelle à nous dévoiler presque à notre insu, tant ses moyens sont simples et synthétiques, l'intimité des êtres; il sait nous faire comprendre à mi-geste leurs crises morales; il nous initie d'un signe à leur vie intérieure; il nous fait entendre leurs silences. Il crée autour d'eux une *atmosphère d'émotion* si enveloppante, si pénétrante que le spectateur, devenu extraordinairement *suggestible*, n'a presque plus besoin d'être aidé pour les deviner; il est inutile que l'auteur *explique;* il lui suffit d'*indiquer*.

Cette technique dramatique, que seuls ont eue quelques rares artistes, M. Besnard la possède. C'est dire d'un mot le cas que nous faisons de lui. Elle diffère essentiellement de notre technique classique; au lieu, comme celle-ci, de recourir à la *peinture des caractères*, elle se contente de nous fournir *des révélations sur des âmes; elle en* appelle à l'intuition bien plus qu'à la compréhension; au lieu de procéder par aveux clairs et déclarations analytiques, elle se contente d'indices, en apparence obscurs et enveloppés; où l'autre décrit, elle suggère; en un mot la première favorise l'intelligence au détriment de l'émotion tandis que celle-ci se borne à créer l'émotion sans se soucier de donner des éclaircissements explicites. Et cette technique nous paraît supérieure en ceci qu'il est chimérique, comme l'ont cru les rationalistes français, de vouloir analyser et *comprendre* les âmes tandis qu'il est légitime d'essayer de nous les faire *deviner*, en choisissant, pour nous en rapprocher, quelques *signes* révélateurs; et ici vraiment le choix fut d'une qualité éminente.

Nous nous excusons de cette digression théorique qui était nécessaire pour justifier la vive admiration que nous inspirent les dons et le talent de M. Besnard. Cette œuvre que nous avons longuement critiquée nous paraît d'un ordre peu commun et nous sommes heureux de saluer en son auteur un des rares artistes français qui nous aient encore évoqué le souvenir du plus grand poète dramatique de ce temps. *La Fronde* a été très intelligemment interprétée par Mlle Marcilly dont les progrès sont remarquables; Mlle Toutain, si heureusement douée pour seconder les dramaturges *réticents;* et MM. Burguet et Etiévant, qui ont composé leurs rôles difficiles avec un soin digne de sérieux éloges.

ROMAIN COOLUS

Musique

LE JUIF POLONAIS

En transformant en livret le célèbre drame des auteurs de *Madame Thérèse,* MM. Cain et Gheusi pouvaient être tentés de bousculer la trame initiale de la vieille pièce en surchargeant l'invention d'un fantastique simple d'Erckmann-Chatrian, de savoureuse poésie, de situations inédites, de coups de théâtre puissants, de curieux épisodes, en décuplant la couleur et l'intensité dramatique de la fable, en mettant en plus vigoureux relief le combat intérieur et les sentiments qui agitent l'unique personnage de l'œuvre. MM. Cain et Gheusi, gens prudents et avisés, fort respectueux du travail d'autrui, n'ont osé aucun nouvel attentat criminel sur le malheureux *Juif Polonais*, une fois déjà mis à mort par ce brave homme de Mathis. Dans la version dernière, le drame des deux conteurs alsaciens est resté à peu de chose près ce qu'il était. Les récits ou prétextes à musique, plaqués çà et là, les cloches de Noël qui tintent dans la nuit sans étoile, le chant du veilleur se mêlant aux sifflements de la tempête de neige, les bonsoirs frileux des paysannes regagnant leur logis, le chœur des mais en fleurs, le défilé des cadeaux de fiançailles, etc., ne troublent point la quiétude de la pièce, n'entravent nullement la marche de l'action. Et ce n'est pas parce qu'Annette a changé de prénom, et qu'Heinrich s'est mué en Walter, et que l'anabaptiste Walter, prenant le nom du garçon de moulin Nickel, est devenu médecin, ce n'est pas pour de si minces détails que l'on est en droit d'affirmer que MM. Cain et Gheusi ont fait preuve d'une originalité extrême et trahirent la pensée d'Erckmann-Chatrian. Ces librettistes modèles ne se sont permis aucune liberté. Leur « arrangement » ne désoriente pas les personnes qui connaissent le drame. Tout y est en même place, et, sauf la scène VII du second acte absente, ce qui est regrettable, car elle avait son importance, et une transposition de scène au second acte, il n'y a pas une innovation à signaler. En prose comme le drame, le livret s'écarte à peine du texte primitif. On y trouve bien une « épaulette » au lieu d'une « croix » et une « route pénible » substituée à un « chemin difficile ». Qu'importe ? Ce qu'il ne faut pas craindre de dire, c'est que MM. Cain et Gheusi eurent la modestie rare de s'effacer complètement derrière les véritables auteurs du *Juif Polonais*. En agissant ainsi, ils ont donné un exemple et une leçon aux librettistes sans pudeur qui tripatouillent les ouvrages connus et consacrés et qui ne rougissent pas d'y introduire des inventions de leur crû. Si le succès ne récompense pas un pareil effort, c'est à désespérer de l'éternelle justice.

Stendhal a écrit : « On peut critiquer un homme quand on voit qu'il manque la route qui conduit au but qu'il se propose d'atteindre ; mais

est-il raisonnable de lui chercher querelle sur le choix de ce but ? » M. Camille Erlanger a atteint le but qu'il se proposait en mettant en musique le *Juif Polonais* et ce n'est pas moi qui lui chercherai querelle sur le choix de ce but. Il désirait fournir à M. Maurel un rôle digne du créateur de Falstaff et d'Iago. N'épargnant ni son talent ni sa peine pour produire un ouvrage pouvant faire valoir les mérites de son chanteur favori, il a réussi autant qu'il est possible de réussir lorsqu'on assume une semblable tâche. Si, tout d'abord, l'impression produite ne fut pas aussi profonde que M. Erlanger l'avait rêvée, la faute n'en est pas au musicien, mais à M. Maurel, dont une fatigue trop évidente paralysait la volonté. Sans faire oublier *la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*, que vivifie la *belle* sève de jeunesse, ni *Kermaria*, œuvre d'un haut attrait musical, le *Juif Polonais* regorge de qualités solides et brillantes. Partout se reconnaît la main d'un subtil assembleur de notes, d'un artiste initié aux mystères de la grande musique. Avec une souplesse extraordinaire, M. Erlanger, tout en maintenant à l'ouvrage son unité dramatique, son uniformité de couleur, a su plier son inspiration aux nécessités de l'action et amortir l'éclat de son orchestre pour ne pas couvrir la voix défaillante de son principal interprète. Du commencement à la fin, l'œuvre baigne dans la même atmosphère. La grâce frissonnante des cantiques de Noël, le frais sourire du chœur des mais, la joie de la fête des fiançailles et les tournoiements de la valse du Lauterbach n'atténuent pas l'émotion dramatique, parfois un peu convenue, de la pièce sur laquelle pèse un nuage de fantastique effroi. A tous les coins de l'action, le *Juif Polonais* se dresse, enveloppé dans son manteau vert, et, sans cesse, le motif musical qui personnifie le spectre ensanglanté, clame le forfait, semant la terreur parmi les instruments consternés. Dans le *Juif Polonais*, l'expression est juste, l'épisode traité de façon heureuse, l'orchestration toujours savoureuse, souvent délicieuse.

Le premier acte est d'un accent très personnel, avec son prélude sombre où passent des hurlements de tempête, ses couplets sur l'hiver, d'une mélodie pas très caractéristique, mais d'un effet adroitement calculé, son petit chœur des femmes : « Bonsoir, madame Mathis », emprunté à l'opérette, l'entrée de Mathis sur une rafale d'orchestre, le récit de Mathis, que souligne une trompette lamentable quand il est question du songeur, et qu'embellit l'allégresse charmante des instruments, lorsque Suzel reçoit la toque alsacienne le chant sinistre du veilleur de nuit précédant l'arrivée du Juif et qui amoindrit peut-être l'effet de cette arrivée.

Le second acte s'ouvre par un chœur ensoleillé de jeunesse, parfumé de senteurs printannières, qui ne le cède en rien, sous le rapport de l'inspiration et de l'arrangement, à l'adorable chœur des fileuses de *Kermaria*. A citer : une courte conversation entre Catherine et Mathis d'une douce et tendre intimité, qui laisse une impression exquise, sur un motif de joie copieuse, le défilé des invités portant les

cadeaux de fiançailles et la valse du Lauterbach, considérablement modifiée et enrichie.

Le prélude du troisième acte est une page d'un rare intérêt, largement développée, où M. Erlanger a donné pleine carrière à son talent de symphoniste. C'est une préface grandement explicative de l'acte qui va s'ouvrir. Un petit chœur alourdi de bière précède la scène finale dans laquelle il faut tirer hors de pair le chœur invisible « Mathis, Mathis ! » d'un grand caractère. La scène entière, traitée avec ampleur, est impressionnante et donne, à la partition une conclusion violemment dramatique.

L'interprétation a des faiblesses. Mais si M. Maurel manque de simplicité et de voix, que M. Carbonne s'est donc montré intelligent comédien et adroit chanteur, que MM. Clément et Vieuille sont donc charmants et que Mlle Guiraudon est donc gentille !

Mise en scène comme on n'en voit qu'à l'Opéra-Comique, où l'on se donne la peine de chercher à ne pas faire toujours la même chose, où tout est soigné, exact et riche, où, enfin, on sent la volonté renseignée et avisée d'un directeur artiste qui ne néglige rien pour mettre dans toute leur valeur les ouvrages qu'il monte.

Comprise ainsi, la fonction éminemment délicate de metteur en scène se transforme en une collaboration effective. Et quel collaborateur que M. Albert Carré !

André Corneau

Les Livres

LES ROMANS

Teodor de Wyzewa : **Le Roman contemporain à l'étranger,** — 3me Série des *Ecrivains étrangers* (Perrin). — Rudyard Kipling : **La Lumière qui s'éteint,** traduction de Mme Ch. Laurent (Ollendorff). — Wells : **La Guerre des Mondes,** traduction Henry D. Davray (Mercure de France.

Si le troisième volume de critique de M. de Wyzewa paraît moins intéressant que les deux autres, la faute en est aux auteurs dont il parle. Ne s'occupant ici que du roman, il trouve en Angleterre Wells et Kipling, amis vieux de deux ans déjà ; en Hollande, Couperus ; en Danemark, Nansen ; — en Allemagne, il ne peut trouver plus qu'il n'y a. L'Allemagne n'est pas romancière. Tout le talent de M. de Wyzewa n'en saurait donner plus à MM. Th. Fontane, C. F. Meyer, P. Rosegger ; ils nous ennuieront malgré lui. De ces romans fastidieux, déjà l'analyse est lassante ; quand, après cette analyse, M. de Wyzewa s'écrie : — Que ceci vous prouve, Messieurs, que les littératures sont inexportables ; nous ne pouvons pas plus comprendre MM. Fontane et Cie que les Allemands ne peuvent comprendre nos auteurs ; — M. de Wyzewa nous fait tort, fait tort aux Allemands, se fait tort à lui-même. Un des meilleurs admirateurs de Molière fut Gœthe ; M. de Wyzewa ne cite-t-il pas lui-même, à la fin de son volume, l'admirable jugement de Dostoïevsky sur Balzac ? J'ai la prétention d'aimer Gœthe aussi bien qu'un enfant de Weimar, et Shakespeare mieux que plusieurs paysans de Stratfort.

Certes, chaque œuvre garde la saveur de sa terre, et l'odeur du moujik n'est pas l'odeur du paysan normand ; je sens bien, quand je lis les *Karamasof*, que ce ne fut écrit ni vécu en Touraine, mais, de savoir qu'elles ne peuvent mûrir à Paris, n'empêche pas d'aimer les dattes. Si MM. Meyer et Rosegger, nous paraissent médiocres, c'est tout simplement qu'ils le sont ; si nous les trouvons tels c'est que nous ne les comprenons que trop bien, au contraire... Mais, dit M. de Wyzewa, ils ont là-bas quantité de lecteurs, — tant pis ! les nombreux spectateurs d'ici ne rendent pas M. Rostand meilleur.

Le mauvais goût allemand peut différer du mauvais goût français ; le génie allemand n'être pas le génie français, mais il m'est impossible de ne pas croire que toute œuvre puissamment belle repose sur un fond commun à tous les hommes, et que seul ce qu'elle peut avoir d' « universel » dans l'espace lui permettra d'être « éternelle » dans temps.

Nous ne pouvons connaître d'avance les limites du génie d'une race ; chaque nouveau venu les recule. Si M. Rosny écrivait en anglais ses livres, nul doute que M. de Wyzewa ne les déclarât peu français,

et ne nous interdît d'y rien comprendre. D'être né à Paris, ne vaudrait rien de plus à M. Rosegger.

Ces études sur les romanciers allemands n'occupent que le premier quart du volume; les pages sur MM. Humphrey Ward, Beecher Stowe, sur MM. Couperus, Nansen, sur Tolstoï, Dostoïevsky, sont attachantes. M. de Wyzewa sait être intéressant : son intelligence vive et sagace s'accompagne aisément de la nôtre. De Gogol, d'Emily Brontë, il traça des portraits excellents ; d'autres portraits ne sont pas ressemblants, mais restent si vivants quand même ! à ce point qu'on leur sait gré parfois de ne pas faire, avec la réalité, double emploi ; on goûte ainsi double plaisir.

Bien qu'il prétende que nous ne les pouvons comprendre ni aimer, M. de Wyzewa est un de ceux qui nous auront le plus aidé à comprendre et aimer les littératures étrangères ; avant de parler d'aucun roman anglais, je veux lui exprimer ma véritable reconnaissance.

MM. Wells et Kipling, jeunes encore, ont hérité la vogue de Stevenson. Je pense que pour ces plus rudes voix, les oreilles se sont faites moins tendres. Combien délicate et lointaine va paraître déjà l'aristocratique figure du conteur des *Nouvelles Nuits arabes* ! Cette génération nouvelle apporte une façon de voir la vie, ou plutôt de la vivre, extraordinairement différente — quelque chose d'affirmatif, de forcené, qui se retrouve dans l'œuvre de ces deux nouveaux romanciers.

Je ne veux point juger Kipling d'après *la Lumière qui s'éteint;* ce n'est point, je pense, un de ses meilleurs livres, et j'aurais quelque gêne à prouver trop facilement, par les défauts trop apparents de celui-ci, combien je crois que la réputation de cet auteur est surfaite. Certains contes du *Livre de la Jungle* (en particulier : Toomai des Eléphants, le Phoque blanc) n'en restent pas moins des chefs-d'œuvre : mais l'admirable intelligence de Stevenson ne s'y était pas trompée ; M. Davray donne dans le *Mercure* du mois dernier ce passage de sa correspondance : « Kipling est de beaucoup le jeune homme qui promet le plus depuis que... hm ! hm ! depuis que j'ai paru. Il me déconcerte par sa précocité et ses dons variés, mais il m'alarme par sa surabondance et sa hâte... Je regarde, j'admire, je me réjouis, mais, pour l'espèce d'ambition que nous avons tous pour notre langue et notre littérature, je me sens blessé. » Et ailleurs, cette presque intraduisible phrase : « *Kipling is too clever to live.* » — Kipling mérite une sérieuse étude. J'y reviendrai.

M. Wells est tombé dans notre littérature européenne à la façon dont les Marsiens de son livre tombèrent sur notre pauvre globe. On a pu faire de lointains rapprochements, parler de Jules Verne, de Villiers; on aurait pu parler aussi de Swift. Pourquoi? A vrai dire, M. Wells ne rappelle rien, — que cette phrase de Mme du Deffand à Horace Walpole : « Vous autres Anglais, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode ; vous laissez croître le génie sans le contrain-

dre à prendre telle ou telle forme ; vous auriez tout l'esprit que vous avez si personne n'en avait eu avant vous. » De sorte que, en le lisant, parfois on se demande : est-ce que c'est « de la littérature ?... »

Faut-il risquer par une brève analyse de déflorer un récit presque de tous points excellent ? Non : ceux qui n'ont pas lu le livre le liront ; je n'intéresserais pas les autres.

Ce livre prend par la tête et les sens ; on est pour lui sans résistance : Wells fait de vous ce qu'il lui plaît. Son imagination, abstraite s'il en fut, se projette aussitôt sous une apparence concrète, sans effort, naturellement. Les sensations font corps avec le récit ; aucune n'en est détachable ; on se fait de l'événement qu'il raconte une représentation continue. Ce n'est plus, à la manière d'Edgar Poe, l'analyse de l'état du patient ; mais une objectivité si précise qu'elle s'oppose et vraiment semble empiéter sur nous.

Dès que j'ai su que le premier obus des Marsiens était tombé sur notre terre, j'ai senti que j'y occupais moins de place ; et si j'ai suivi si passionnément les Terriens dans leur lutte chétive et mesquine, c'est bien qu'ils défendaient *ma* place au soleil. L'histoire de l'*obstruction* marsienne est une des plus plaisantes inventions que je connaisse...

Tandis que la figure du héros principal, de celui qui raconte l'histoire, est volontairement effacée, comme il sied dans un tel roman d'aventures (de sorte que les événements demeurent plus intéressants que les réactions qu'ils provoquent), deux figures, celle du vicaire, celle de l'artilleur, les deux seules d'ailleurs qui soient au premier plan et se détachent de la foule anonyme, sont remarquables. Il y a (p. 277) certain discours de l'artilleur, que je voudrais citer : mais, en le relisant, je m'aperçois qu'on ne peut pas le détacher du livre. Il est si simple de lire le livre tout entier. Loué soit M. Davray qui nous en a donné une traduction excellente.

Edouard Ducoté : **Merveilles et Moralités**, (Mercure de France).

Il y a quelque tristesse à penser qu'en ce temps de réclame éhontée, de faux lyrisme tapageur, les qualités de discrétion, de style pur et de probité nuisent. Les gesticulations d'alentour empêchent au premier abord de remarquer celui qui ne fait pas plus de gestes qu'il n'est nécessaire, dont la phrase ne paraît pas vouloir dire plus qu'elle ne peut dire, à ce point que son éloquence tend à n'être qu'une élocution parfaite ; on n'entend plus celui qui parle, tant on entend trop ceux qui crient.

M. Ducoté ne crie pas. Il n'est pas de ceux qui violentent, mais de ceux que l'on *écoute* bientôt, précisément parce qu'il est de ceux que l'on n'entend pas malgré soi. Il *attend* le consentement charmé du lecteur, ne l'extorque par aucune parade ; il l'obtient avec lenteur, mais le retient sans flatterie. J'ai parlé de discrétion tout à l'heure... les qualités de ce livre sont si aristocratiquement discrètes qu'on ne les aperçoit pas tout d'abord ; il faut avoir l'esprit déjà très éduqué pour les sentir. Ce sont qualités de *décence*. *Was ziemt*, disait

Gœthe, dans le Tasse. *Quod decet*: ce qui convient. C'est l'appropriation, parfaite au point d'être dissimulée, du mot à l'émotion, de l'émotion à l'idée, de l'idée partielle à l'idée centrale du livre, qui fit de la littérature latine et de la nôtre cette école de *convenances* admirable, à ce point que, d'abord, les plus belles pages des littératures contemporaines étrangères peuvent nous paraître inartistiques et désordonnées. Dans ce livre des Merveilles et Moralités, une lumière égale circule: aucun sursaut d'accent, aucune obscurité ne profite à aucun éclair: aucune discordance ne ménage à aucune harmonie une suavité plus savante. Non, la lumière harmonieuse suit fidèlement les contours; le didactisme de la pensée s'accompagne de grâce, l'ironie de tendresse; une certaine élégance classique assouplit chaque excès et tempère, à la façon de celle du Fénelon de Télémaque et des Fables. Aussi bien sont-ce là des fables aussi (« la gentillesse des fables réveille l'esprit », disait Descartes), des apologues sans morale — ou, du moins, dont la morale n'est point une conclusion profitable — mais se mêle au récit, le suscite, de sorte que le conte entier n'est que l'exagération, l'explication d'un geste plus ou moins sage, la proposition d'une attitude à prendre ou à laisser dans la vie.

Vers la fin du volume, l'éthique de Nietzsche entre en jeu; il est intéressant de suivre, au cours du livre, à partir du premier conte, le lent acheminement vers *cela*.

André Gide.

Nonce Casanova : L'Angelus (Ollendorff).

M. Nonce Casanova passe la mesure. On le blâma de fausser son lyrisme dans le cadre de la réalité contemporaine, ou, si l'on préfère, de fausser cette réalité par ce lyrisme. On goûta son *Baiser* kabyle, où le décor exotique, d'autres mœurs, d'autre sang, et Allah prêtaient à ces généralisations symboliques, qu'il affectionne au point d'y limiter sa vision. Pensa-t-il jeter toute entrave, s'affirmer seul, en situant son dernier livre en dehors du temps comme de l'espace, — c'est-à-dire en ne le situant point du tout? Parfaitement : *l'Angelus*, par un audacieux prodige, *l'Angelus*, malgré d'innombrables et intarissables descriptions, *l'Angelus* ne se passe nulle part. Du lyrisme, oui!... dans du lyrisme!... disons « à vide »... Jugez plutôt... — Mais il serait vain d'expliquer comment Dhaïna, une petite fille qui sort on ne sait d'où, rencontre un vieillard étrange qui lui apprend une prière, puis une vieille... la volupté... Elle finit dans un temple, devant une foule adorante. Pourquoi? — Mystère. De péripéties? point : la seule excuse cependant à ces imaginations burlesques. Des fresques vagues, de la « poésie », des mots surtout : la neige, les étoiles, les anges, quand il ne s'agit pas de « martiobarbules », d' « halourgides » et d' « orthostades »... Comment avec cela les peintures ne seraient-elles point somptueuses? — A cette pléthore verbale il faut un corps matériel, à ces images un substratum humain. Ce n'est point ne

disant *l'Amour, l'Esprit, la Femme*, à tout propos, qu'on suscitera de la vie. Un peu moins de sublime, en grâce! A nager dans l'éther, exploit d'ailleurs assez facile, on risque de ne plus compter parmi ceux qui marchent sur un ferme sol.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX : **Pantalonie** (Editions de *La revue blanche*).

Sous prétexte de réalisme ou de pensée, la littérature d'imagination fut ces derniers temps abandonnée aux pornographes et aux entrepreneurs de feuilletons. On sait assez ce qu'ils imaginèrent. Il n'y avait point là de quoi la remettre en honneur. Les inventions du père Dumas passées de mode, un Stevenson nous manqua. Quelle occasion perdue pour notre langue de se montrer alerte, claire et capricieuse, et pour l'esprit français d'exercer son ingéniosité, sa grâce, sa limpide facilité et sa logique souriante. Aussi faut-il applaudir à l'audace de M. Camille de Sainte-Croix qui nous offre trois cent cinquante pages compactes de *fiction*. Car je ne veux voir dans *Pantalonie* qu'un récit sans portée, gratuit et merveilleux, et qui vaut surtout par cela, encore qu'il vaille aussi par autre chose, — non une satire aux raisonnables ironies, comme se le pourraient figurer d'aucuns qui seraient ensuite fort gênés d'attribuer un sens à des phrases simplement plaisantes. Et certes, par le seul fait que l'imagination ne crée jamais qu'avec les éléments de la réalité, les transposant, les mêlant ou les déformant, il y a satire quand même et continue, mais satire sans parti-pris, sans thèse, sans objet précis, sans conséquence donc. Voici devant nous déroulée une libre imagination, d'une prodigieuse abondance, d'une indifférence joyeuse, qui va toujours, toujours, ici, là, n'importe où... Et si elle atteint à un but, vraiment ce n'aura guère été sa faute... Elle songe à s'amuser d'abord, et elle s'amuse tant! — Faut-il narrer? Pan-



CAMILLE DE SAINTE-CROIX

talon est un mont qui sépare la monarchie indolente de Port-Lazuli de la république active de Négocie. Métapanta sorti de l'une, impose à l'autre sa rude dictature, et puis se voit renversé par le souverain légitime, aidé de Gupor, propre père de Métapanta... Amours, convoitises, compétitions... — Rhadinouard, très éminent économiste, résoud la question sociale en frappant de sommeil le peuple, le temps d'en fabriquer un autre : et l'homme désormais, jusqu'à vingt-et-un ans, apprend et peine, produit, assure l'existence matérielle de tous ; mais après, se repose, libre du reste de sa vie, dans les plaisirs et dans les arts... Hélas! la société nouvelle est menacée par l'invasion ; et elle ne doit son salut qu'au mont Pantalon devenu volcan, qui verse, verse sa cendre éternelle et l'enterre. Des hommes, des peuples, des utopies, et la Nature qui recouvre tout : voilà le sujet... Nul résumé n'en peut donner l'idée... Il faut lire, suivre ces aventures en torrent, goûter ces dialogues prestes, plonger dans ce fouillis d'idées et de descriptions. Les traits ne sont pas toujours d'une égale finesse, la parodie tient de l'opérette parfois, mais une bonne humeur perpétuelle, un coloris très vif et varié, et une rare qualité littéraire recommandent assez ce copieux roman. M. Camille de Sainte-Croix n'a pas la place qu'il mérite. *Pantalonie* la lui vaudrait qu'il n'y aurait point lieu d'en être étonné, bien au contraire.

Henri Ghéon

Revue Financière

Fonds d'Etat. — Contrairement aux prévisions générales, le 3 p. 100 n'a pas continué le mouvement de progression qu'il avait commencé dans la première quinzaine d'avril ; des ventes suivies, provenant, dit-on, de quelque stock important, l'ont fait reculer au-dessous de 101 francs Le 3 p 100 amortissable a été mieux tenu. Les écarts ont été insignifiants sur nos fonds coloniaux.

Les *Obligations Tunisiennes*, celles de l'*Indo-Chine*, l'*Emprunt du Tonkin*, restent stationnaires ; l'*Emprunt de Madagascar* seul a varié en baisse de 40 centimes.

La *Rente extérieure d'Espagne*, qui reste la favorite du marché, fait toutes les semaines un nouveau pas sur le terrain de hausse.

La *Rente Italienne* est en bonne tenue. Les recettes du Trésor pour les premiers mois de l'exercice 1899-1900 dépassent de 17 millions environ celles de la période correspondante de l'exercice précédent.

Les *Fonds Russes* et les *Fonds Ottomans* sont lourds ; les *Fonds Brésiliens et Argentins* sont fermes.

Etablissements de Crédit. — La *Banque de France* ne dément pas sa bonne tenue. Le bilan de la dernière quinzaine témoigne d'un mouvement tout à fait normal.

Le *Crédit Foncier de France* est faible. On a fait remarquer, avec juste raison, que les immeubles possédés par cet établissement sont pour lui une lourde charge. Le rapport du Conseil d'Administration évalue la valeur de ses immeubles à plus de trente millions. Or le Crédit Foncier retire de son domaine environ 1 p. 100. Il suit de là que, s'il s'en débarrassait à un prix très inférieur aux prix d'estimation, il y trouverait un bénéfice considérable.

Si, par exemple, il parvenait à le vendre vingt millions, cet argent placé au taux des prêts, soit 4,30 p 100 rapporterait 860,000 francs, c'est-à-dire plus d'un demi-million que le revenu qu'il en obtient actuellement.

Le *Crédit Lyonnais* a fait un mouvement important de hausse, motivé par l'annonce d'une augmentation de son capital social.

Le *Comptoir national d'Escompte* a pris une certaine avance. On sait que les actionnaires de cet établissement, convoqués en assemblée ordinaire et extraordinaire pour le 26 avril, ont décidé que son capital serait porté de 100 à 150 millions de francs.

Valeurs industrielles. — Le Marché des valeurs industrielles n'a été, en général, l'objet d'aucun mouvement de cours important durant la quinzaine qui vient de s'écouler. Sur quelques titres, il y a tendance à des réalisations.

Il ne sera peut-être pas inutile de dire ici quelques mots du système de publicité organisé autour d'un assez grand nombre de valeurs admises aux négociations du marché en Banque. Les cours cotés par ces titres ne sont pas justifiés par l'offre et la demande, ils sont le résultat d'artifices de Bourse qui ont pour but de les maintenir à la hauteur de leur taux d'introduction sur le marché. Parallèlement à ces manœuvres, bien connues du monde de la finance, on fait insérer dans la presse des réclames tendant à suggérer au public la pensée d'acheter les titres en question.

C'est ainsi qu'on classe dans les valeurs dites en réclame, la *Joltaïa-Rieka*, l'*Omnium Franco-Belge*, les *Eaux de Kovno*, les *Tramways de Vanves*, les *Usines Electro-métallurgiques de Villelongue*, la *Blanchisserie de Courcelles*, les *Tramways électriques et Voies ferrées*, les *Carrières à pavés et macadams du Pas-de-Calais*, l'*Oural-Volga*, la *Compagnie Générale de Construction*, et d'autres encore.

Les éloges inscrits au sujet de ces valeurs sont la conséquence d'un traité passé entre les groupes financiers qui les lancent et la plupart des feuilles qui les recommandent à leurs lecteurs. Les capitalistes qui achètent ces titres n'ont aucune chance de les voir en hausse, ils ont, au contraire, contre eux les plus fortes probabilités de baisse.

En revanche, nous pouvons signaler à nos lecteurs, deux ou trois valeurs, qui ne sont l'objet d'aucune campagne de presse, et que nous croyons susceptibles de hausse. Les *Tabacs Ottomans* n'ont pas atteint le cours assigné à ce titre par les résultats de l'exercice qui s'est clôturé le 31 mars dernier.

Cet exercice laisse un produit disponible de 27 fr. par action, grâce aux intérêts statutaires de 16 fr. qui n'ont pas été intégralement payés dans les derniers exercices. Mais en supposant qu'il n'y ait pas eu d'arriéré de ce chef, la Compagnie des Tabacs Ottomans eût été en mesure de distribuer 20 fr. environ. L'action d'une Société de Tabacs avec un monopole donnant 20 fr. et pouvant produire beaucoup plus, vaut mieux que 330 fr., elle mérite certainement le prix de 375 à 400 fr.

La crise subie par cette entreprise lui aura été favorable et nous sommes persuadés que l'avenir donnera des dividendes supérieurs à ceux qui ont été distribués dans le passé.

Les actions de la *Société Minière de Nicolaïevka*, cotés à Bruxelles et à Lyon aux environs de 112 fr., vont être prochainement introduites sur le marché de Paris.

La *Tharsis* a subi, dans la dernière quinzaine, une baisse tout à fait injustifiée. Cette baisse a été occasionnée par un passage mal interprété du rapport de son Conseil à l'Assemblée générale, baisse qui s'explique, mais ne se justifie pas, la situation de la Compagnie étant excellente.

Un dividende de 18 fr. 75 contre 13 fr 75 l'année dernière sera distribué à partir du 10 mai prochain. Après le paiement de ce dividende, ses réserves seront encore de plus de 21 millions de francs. Il est hors de doute que le marché revenu à une plus saine appréciation de la valeur intrinsèque des actions Tharsis ne les pousse bien au-dessus du cours qu'elles cotent actuellement.

La *Cape Cooper* doit logiquement atteindre le cours de 180 fr. avant qu'il soit longtemps. Les dernières communications de cette Société sont en tous points satisfaisantes.

La Mine Ookiefs a donné pour le mois de février 2,035 tonnes contre 1,500 tonnes en janvier. La Mine Tilt Cove a produit 6.165 tonnes d'une teneur de 3,65 p. 100 contre 4.220 tonnes d'une teneur de 3,45 p. 100 en janvier. A la mine Nababeed, les extractions régulières commencent ce mois-ci ; les résultats de la production mensuelle seront publiés à partir de mai. Cette mine apportera à la Compagnie un nouvel appoint de bénéfices considérables.

Parmi les valeurs qu'il faut vendre sans tarder signalons le *Secteur de la rive gauche*. Cette Société, depuis sa création, n'a procédé à aucun amortissement de son capital, de plus sa concession finit en 1908, et enfin sa situation financière est loin d'être brillante.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Récit sans ruse

I

« 2 mai 1895.

» Ma bien-aimée brune chérie, je ne puis vous dire quel plaisir j'ai eu ces deux jours!

» Je voudrais être un poète — pourquoi pas genre Rostand? ce n'est pas énorme, mais c'est délicat — et vous chanter des pieds à la tête, avec de petites stations très catholiques. Je ferais, à travers cette enveloppe que j'adore, mes dévotions à ce cœur qui vous rend bonne, au système nerveux tout entier qui vous rend sensible. Si je ne m'arrête pas à la rate qui vous rend si délicieusement gaie, c'est que cet organe n'a pas une apparence assez noble!... Et je reviendrai à la surface pour célébrer votre bouche et vos yeux. Je m'arrête. Dès que je pense à vos yeux, j'ai — pardonnez-moi — mal au cœur! Ce qui fait l'impalpable attrait du regard m'attire comme un vide qui serait animé et fuyant, — et ne pouvoir l'étreindre est positivement une souffrance.

» J'aime tant vos yeux, après avoir eu si grand peur de leur tendresse que je craignais devoir attribuer à la conformation spéciale de leur cristallin!....

» Voilà. J'ai rêvé de bonnes longues minutes à la volupté de vos regards car, ils sont voluptueux, car vous êtes voluptueuse, Madame. Vous donnez très vivement cette impression, dès la première vue, et elle augmente à l'examen approfondi de votre anatomie.

» Et maintenant, je reviens à ces deux jours, et suivant votre désir, je les mets en prose, tout banalement, pour que vous les gardiez dans vos archives, avec le récit plus ou mois circonstancié de toutes les heures que nous avons déjà passées ensemble, depuis tantôt deux ans.

» Donc, ma chère chérie, nous y voilà. D'abord, n'est-ce pas? retrouvée providentielle à Corbeil — et promenade à bicyclette dans la forêt de Sénart, à la recherche de muguets. Cécile n'avait jamais cueilli de muguets de sa vie, comme une brave citadine qu'elle est, et son âme aspirait à ce geste pastoral. Ro-

bert en avait cueilli, lui, le veinard. Il en avait cueilli avec sa bonne, vers l'âge de six ans, et son âme ne ressentit aucune violente commotion à la vue de la première fleur. Avouez aussi que lorsqu'on entend la voix grave de la bien-aimée vous dire toute confite de contemplation : « Ne trouvez-vous-pas, mon amour, que cette fleur ressemble — en plus petit, j'en conviens — à un poteau de télégraphe où il y aurait beaucoup de godets? » on est en droit de ne pas devenir élégiaque. Pour en revenir à Robert, il fut très content de descendre de bicyclette, de s'asseoir exactement sur son mouchoir étendu par terre, et de regarder Cécile aller et venir, se baisser avec de jolies souplesses, respirerles fleurs avec.... Avez-vous remarqué, je vous prie, que les femmes ne respirent pas les odeurs avec le nez? mais avec les yeux, les lèvres, la physionomie tout entière. Les femmes, quand un objet leur plaît, semblent toujours le vouloir baiser.

» Donc, Cécile avait, en respirant ces muguets, cet air de volupté concentrée et concrète que je trouve d'une si admirable beauté.

» Puis, elle se remettait à cueillir, faisait quelques pas, s'éloignait lentement et s'estompait derrière les branchées, un peu roses, un peu mauves des jeunes arbres nus, — dans cette atmosphère spéciale, bracing and yet languid, si pleine d'aromes devinés, des premiers jours du printemps.

» Cécile, un court instant, a disparu au tournant du sentier, et — ne riez pas, railleuse! — Robert a eu, cet instant là, le cœur affreusement serré : un tournant de route — un tournant de vie, l'on disparaît. Affreux! J'en frissonne encore.

» Je n'ai plus le goût à finir le récit de cette journée, à emprisonner sur cette feuille le soleil de ces heures, où tout à coup s'est étendue une ombre presque douloureuse. Songez-vous, Cécile, songez-vous à ce que vous êtes pour moi? Tout, absolument tout. Votre corps, votre esprit, votre bonté, votre charme, tout cela est entré dans ma vie, et je ne sais un coin de moi-même qui ne soit illuminé, vivifié par votre amour.

» Je prévois ce moment où je ne pourrai vivre loin de vous, où il faudra que je me réfugie dans votre ombre pour pouvoir respirer et être content. Tous les jours, des liens nouveaux m'attachent à vous et m'attirent. Je trouve en vous tout ce qui me manque, et vous mettez dans ma vie toute la vie...

» Et voilà que je n'ai pas fini ma « tâche » ! Tant pis. Ecrivez-la, vous. Et à demain, n'est-ce pas?

» Je vous embrasse, et, les mains jointes autour de vous, je vous vénère et surtout je vous aime. »

« ROBERT »

« 3 mai.

» — Voilà, voilà !

» Au tournant de la route, Cécile a vû un cavalier, un charbonnier, une bonne. L'un était laid, l'autre était sale, et la troisième laide et sale.

» Elle est revenue vers Robert. Elle avait cueilli « tous les muguets de la forêt! » Il y en avait dix-neuf. Robert les a accueillis assez favorablement à sa boutonnière. Mais une fois à bicyclette, il les a déposés avec soin au fond de sa poche de veston, parce que les muguets s'échappaient un à un. Le soir, tous les muguets étaient comme des petites fritures.

» Robert et Cécile ont pris le train pour Melun, séparément. C'est-à-dire qu'ils sont montés à une seconde de distance dans le même compartiment. Ils se sont ignorés parce qu'il y avait une dame et un abbé qui ont aussitôt entamé un flirt onctueux, un de ces flirts où l'on dirait que l'esprit des gens met des mitaines tricotées avec une croix brodée dessus.

» Alors, Robert a fait des avances à Cécile qui a répondu avec circonspection. En arrivant à Melun, ils étaient bons amis et il s'est offert à opérer le débarquement de sa bicyclette. Sait-on où les a menés cet empressement si naturel? Sans doute, diront les médisants avec amertume, à une chose plus naturelle encore !

» Mais les plus médisants n'auraient rien trouvé à redire à la solennité de leur manière pendant le dîner, ni à la composition du menu embaumé d'odeurs de fruits.

» Après dîner, Cécile s'est retirée dans sa chambre. Robert a pris le même chemin. On s'est réuni pour causer un peu. Malgré qu'on fût au mois de mai, il y avait un bon feu.

» Cécile s'est assise devant, à croppetons, la tête contre les genoux pointus de Robert. Et ils ont parlé tout doucement « du temps où nous serons vieux. »

» — Ah, cher bien-aimé ! — nous n'étions pas vieux ce soir

là! et j'ai fait mille facéties du dernier grotesque dont je ne citerai que « Essais de poses plastiques d'après les tempéraments ».

» Cher, cher ami tendre! jamais je ne vous remercie assez du soin exquis que vous prenez pour donner à ces vulgaires chambres un air familier par les mille petites choses que vous y envoyez d'avance. Il y a un tapis d'antique soie verte, un vase de cuivre, un petit service à thé qui auront fait quelques voyages! et ces fleurs partout!... Vous êtes attentionné, soigneux, prévenant comme une femme — ne l'est pas toujours.

» Et puis, qu'avons-nous fait vers minuit? Nous sommes sortis. Dans la nuit excellente, dans le petit square solitaire, nous nous sommes promenés une heure au bras l'un de l'autre, silencieux, comme si nous nous aimions!

» Pour combler tout à fait nos cœurs de sensations exquises, une voix d'oiseau s'est épandue dans l'espace.

» Comme je voudrais retrouver toujours la douceur du frisson éprouvé ensemble, et la belle mélancolie dans laquelle ce chant nous a plongés...

» Vous m'avez dit tout bas toutes ces choses tendres dont jamais l'on ne se lasse — en me prenant contre votre cœur.

» Mein unsterblicher Geliebter, je vous laisse sur ce souvenir. Je baise le regard de vos yeux et vos mains, que j'aime si spécialement pour leur beauté de forme et d'expression... Je crois que c'est la première chose de vous que j'ai aimée. Vous rappelez-vous. Vous jouiez une novelette de Schumann — la deuxième, — et je regardais si fixement vos mains, qu'ayant terminé, vous m'avez dit à mi-voix : « Pourquoi regardez-vous mes mains ainsi ?

» Adieu, bien-aimé. »

« Cécile »

« 3 mai.

» — Comment, si je me rappelle! Moi qui me noyais dans la tendresse de vos yeux, je n'en ai pas cru mes oreilles — lorsque vous m'avez répondu, avec cette gravité de timbre qui relève la valeur des mots : « Vous avez un petit poil sur la première phalange du petit doigt! »

» Où vous verrai-je aujourd'hui? Il faut que je vous voie

beaucoup ces jours-ci, je sens tellement qu'il faut profiter des courts instants de fusion, d'évasion hors de la vie hostile.

» D'abord, puis-je venir chez vous à cinq heures? J'ai de la musique nouvelle à vous jouer.

» J'embrasse vos mains — en attendant non mieux, mais plus. »

« Robert »

II

1er juin.

« Il va venir. »

Entière à sa fonction d'attendre, Cécile de Guiroid répétait les trois mots magiques, — chantonnant, — debout au milieu du salon, les yeux fixés sur la pendule, le dos tourné à la porte.

« Puis, je lui tendrai les mains, de très loin, comme si jamais je ne lui accordais que le bout des doigts.... On ne sait jamais avec les hommes... puis... — On sonne. Paletot, canne. La porte s'ouvre — pivot rapide. »

Elle pivote. Elle tend les ongles tout au loin, tout au bout des bras allongés. Effet manqué. Il s'avance et la prend toute dans ses bras à lui, dans ses grands bras qui savent si bien étreindre — et se resserrent.

« C'est comme des serpents de Paradis, vos bras, » dit Cécile. Puis, elle lève la tête vers lui, et une bouche qui tremble...

Ils se lâchent, et titubent un peu, peut-être plus pâles du baiser qui jamais ne les désappointe, ni ne les satisfait.

Robert veut la reprendre, mais elle détourne son mouvement, le confisque. Et c'est avec un air quasi-fraternel qu'elle le mène au piano, le bras de Robert autour des épaules de Cécile.

Robert est compositeur. Il ne se « gobe » pas, comme homme, mais comme compositeur il a encore quelques petites illusions.

Cécile écoute attentivement :

« Il joue comme un ange — comme un ange apprivoisé par le Grand Pan et Maurice Barrès. Sa musique vous pénètre, vous inonde de plaisir, de vague désir, de pleurs qui voudraient couler. Sa musique vous énerve délicieusement. Sa musique est tout à fait nulle. »

Cécile se lève, le renvoie du piano, prend les pages griffonnées, les lit de l'œil d'abord, et comme elle est excellente musicienne, elle les lui joue ensuite, très bien, excessivement bien, — mais sans le truquage du jeu exquis de Robert. Et cela est de la toute petite musique, gentille.....

« Décidément, je n'ai pas beaucoup de génie! » s'écrie avec désespoir Robert qui s'est écouté sans parti-pris, la tête dans les mains.

« C'est-à-dire que vous avez un génie particulier. Vous nous feriez, lorsque vous jouez, nous pâmer sur du Loti en musique! Tout à l'heure, savez-vous que j'ai failli pleurer? Si je ne vous aimais pas tant, je croirais que c'est pour la valeur de votre composition. — Mais non, c'est bien à cause de ce charme que vous mettez à tout ce que vous faites et qui découle de vos chères mains... »

Et sur la figure spirituelle et gaie de Cécile passe cette onde mystérieuse qui la rend si belle aux yeux de M. de Garthempe et qui change instantanément son expression habituelle d'enjouement en celle d'une profonde et attirante tendresse.

Garthempe, malgré quelques illusions de son talent, ne saurait garder rancune à Cécile de sa sévérité.

Ils se contemplent en ce moment sans parler et Cécile se dit : « Comme il est charmant dans son équarrissage d'arbre sain! »

Un peu massif avec des extrémités fines, Robert a l'air de ce qu'il est : simple, droit, délicat. Homme tout de même. Et délicieusement distrait. Il glisse dans ses distractions comme d'autres s'endorment ; puis il s'éveille comme un enfant, l'œil candide, et à la bouche un brin de phrase qui ne rime à rien de prévu, mais qui a l'ingénuité d'une fleur.

C'est ainsi que le juge Cécile.

« Quel âge avez-vous, Cécile? » fait-il tout à coup. Voilà deux ans qu'il connaît son âge, mais le constater lui fait toujours un plaisir frais.

« Trente-deux ans.

— Trente-deux ans! Vous battez votre plein.

— Regardez. »

Elle s'agenouille près de lui, sous la lampe, relève un peu l'onde souple qui recouvre sa tempe gauche et montre là, tapis — modestes comme des violettes blanches, — quelques cheveux blancs.

« Et regardez ! »

Elle désigne du doigt, au coin des yeux, de légères pattes d'oie.

« Tiens, c'est vrai ! une, deux, trois, quatre, — il y en a quatre, et une petite cinquième qui se forme. Comme c'est intéressant, tout de même, cette lente et progressive usure de l'être humain ! Savez-vous, Cécile, que, dans deux ou trois ans — mettons quatre, — il n'y aura enfin plus que moi qui vous aimerai, plus que moi pour tressaillir d'amour et de désir à votre vue ?

— Mon pauvre Robert ! dit Cécile en riant, je dois à notre affection de vous débarrasser de cette illusion. Rappelez-vous quel a été l'amour de vos dix-neuf ans.

— C'est vrai ! Madame Blondel avait quarante-cinq ans lorsque, oison grave et désintéressé, je ramassais les sourires qu'elle laissait tomber par ci par là — sans me voir. Allons ! vous aurez tout un collège à vos trousses — auquel vous serez maternelle, avec cette damnable manie des femmes, qui veulent élever comme des poussins l'âme des jeunes hommes. Triste cela, triste ! » — Et Robert attirant Cécile contre sa poitrine, l'y serre en murmurant avec une voix émue d'exquise tendresse, le rêve si souvent répété de tous les vrais amoureux :

« O chère ! chère ! vous prendre, vous emporter, vous avoir pour toujours à moi seul.... Mais à propos, » — et sa voix redevint quotidienne — « à propos, que diriez-vous d'une nouvelle petite fugue, puisque votre mari s'absente pour quelques jours ? une fugue lointaine, oh, lointaine ! » — et il fit le geste de quelqu'un qui dépasse l'horizon, « — chez moi où vous n'êtes jamais venue, à une demi-heure d'ici ? »

III

Madame de Guiroid n'avait jamais jusqu'alors cédé aux sollicitations de son ami qui la priait de venir le voir chez lui. Elle avait une horreur instinctive de la garçonnière, comme d'une sorte de « cabinet particulier ». Elle craignait les révélations que font le mobilier, les objets familiers, l'atmosphère si intime de celui qu'on ne voit en général que sous les armes, préparé aux regards, ne livrant aux autres que ce qu'il met à l'étalage.

Elle se rappelait encore le dégoût instantané qui lui avait soulevé le cœur, — un jour qu'une curiosité, bien froide d'ailleurs, l'avait fait entrer chez un très charmant garçon qui la courtisait, — à la vue des carrés de guipure qui ornaient les dos des fauteuils. Ces carrés de guipure! Elle s'était penchée pour dissimuler l'expression de sa figure, et elle avait vu — cru voir peut-être — un long cheveu!

L'aventure s'était terminée là.

« Et puis, se disait aussi Cécile, mon œil est susceptible; il y a pour lui des étoffes, des meubles offensants. » Cette fois pourtant, Cécile vainquit ses puérilités, se laissa convaincre, séduite surtout par l'idée de ne perdre aucune minute de ces instants d'intimité, en voyage et en complications de prudence. Ils arrêtèrent donc les détails de la fugue lointaine.

Monsieur de Garthempe habitait l'Ile St-Louis. Il aimait ce très vieux quartier tranquille qu'aucun snobisme n'avait encore envahi. Il aimait, pour y arriver ou en sortir, la flânerie le long des quais, la station badaude à l'étalage des bouquinistes. Accoudé aux parapets d'un pont ou d'un autre, ses yeux, accoutumés à leur panorama, en savouraient en connaisseurs la diversité et la beauté.

Lorsqu'il rentrait le soir vers sept heures, il s'intéressait aux jeunes physionomies des étudiants et carabins qu'il croisait; aux masques banals, tragiques ou gais des êtres rencontrés, tremplins pour l'imagination des désœuvrés. La nuit qui tombait prêtait du mystère à ces berges baignées d'une brume légère, à l'ombre épaissie sous les ponts, et dont l'opacité était percée de lumières filant sur la Seine luisante et mate, comme des insectes phosphorescents. Cécile goûta le charme fugace de toutes ces choses, et tandis qu'ils marchaient de l'allure rythmique et vivante des êtres sains, ils en parlaient avec cette compréhension souple et légère qui semblerait être la belle santé de l'esprit, si cela ne forçait à mettre parmi les maladies intellectuelles la robuste bonne foi qu'ont certains êtres à ne pas s'égarer dans l'intelligence des intuitions et des contingences.

L'union de leur esprit était d'un tel appoint dans le charme de leurs relations, qu'il eût suffi à les rendre désireux de la présence l'un de l'autre.

Ainsi songeait Cécile, en repassant plus tard dans son esprit

ces quelques heures d'idéale — quoique positive — félicité, épanouie dans un décor où tout concourait à ne gêner en rien son essor.

Elle avait été, s'avouait-elle, délicieusement surprise du logis de son ami, — vieux petit hôtel d'une sobriété, d'un ordre tels, d'une propreté si minutieuse, qu'elle éclatait aux yeux comme une lumière et équivalait à une grande élégance.

Les meubles de bois cirés reluisaient, — les parquets, les cuivres brillaient comme des glaces; dans les vases de cristal où l'eau paraissait de l'air pur, des fleurs plus pimpantes qu'ailleurs, trempaient leurs tiges. Les cheminées étaient carrelées ravissemment de delft jaune et bleu, et mettaient dans ces pièces, sans bibelots, sans chiffonnages d'étoffe, la gaîté vivante de leurs feux clairs.

Si d'excellents fauteuils profonds et bas, recouverts de façon discrète n'eussent offert leur bienveillant accueil, jamais on n'eût pu supposer cette demeure presque autère dans sa simplicité, celle d'un tendre, d'un oisif musicien.

Ah, par exemple, il la comprenait, l'aimait, la savait, la musique des maîtres! Il l'interprétait merveilleusement. Cet instrument pauvre et froidement cristallin qu'est un piano devenait des voix vivantes. L'âme, le corps de Robert, son être tout entier semblait se dissoudre dans les harmonies admirables, ne faire plus qu'un avec elles, se perdre avec elles dans l'infini, et, emporté par leurs flots, revenir aux rivages de la vie réelle, brisé de leur bercement orageux et magnifique, l'âme à vif, tremblante dans sa nudité.

Ce soir là, entre autres, Robert livra son être entier, et lorsqu'il se leva, il tremblait, muet, le visage décomposé par l'émotion.

Cécile troublée jusqu'à la moelle et par la musique et par le fluide que dégage un semblable don de la personne intime de l'aimé — lui ouvrit ses bras. Il se laissa tomber à ses genoux. Tandis qu'elle le serrait sur sa poitrine, il frissonnait.

Une pareille étreinte était presque solennelle, et leur amour eut, cette minute là, quelque chose de cet admirable et large frémissement que donne aux élus la présence fugitive d'un dieu.

Dans les heures d'amour, on n'a conscience que de celle de la séparation. Prenant dans un dernier regard le charme pour

ainsi dire spirituel des choses parmi lesquelles elle avait été heureuse, Cécile se demanda : « Quand reviendrai-je? »

Quand elle reviendrait, les glycines agitées par le vent ne taperaient plus mollement contre les petits carreaux aux châssis verts.

« Mon enfant, ma sœur,
« Songe à la douceur... »

murmura madame de Guiroid, en souriant à Robert sur le seuil de la porte.

Quand elle fut partie, il réfléchit une seconde, puis alla à son bureau, et lui écrivit.

(A suivre.)

JEAN ROANNE

Saint Antoine de Padoue

Histoire, Légende Dévotion (1)



Le catholicisme, de l'aveu même de ses fidèles, est dans une misérable dégénérescence. De l'Evangile au *Syllabus*, des épîtres de l'apôtre Paul aux encycliques du pape Léon XIII, il y a de longs siècles de déformation chrétienne. La foi d'un Arnauld, d'un Pascal, d'un Bossuet, qu'est-elle devenue? La voici disparue sous les mythes grossiers du Sacré-Cœur de Jésus, de l'Immaculée Conception, de saint Antoine de Padoue, et sous l'enracinement parasitaire des dévotions que ces mythes ont engendrées.

(1) Bibliographie. — *Acta Sanctorum* ou recueil des *Bollandistes*. — *Vita sancti Francisci*, par saint Bonaventure. — *Légende primitive de saint Antoine de Padoue*, publiée par le R. P. Hilaire de Paris. — *Histoire de saint François d'Assise*, par Le Moinnier. — *Saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Léopold de Chérancé. — *Histoire de saint Antoine de Padoue*, par le R. P. At. — *Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente*, par Mgr Ant. Ricard (ouvrage recommandé officiellement par une lettre du cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Léon XIII). — *Vie de saint Antoine de Padoue*, par Antoine de Valdespoir. — *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. de Condé. — *Vie séraphique de saint Antoine de Padoue*, par le T. R. P. Marie-Antoine. — *Les grandes gloires de saint Antoine de Padoue*, par le même. — *Le Petit Manuel de dévotion au glorieux thaumaturge saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Henri de Grèze. — *Neuvaine séraphique à saint Antoine de Padoue*. — *Une fleur pour les treize mardis de saint Antoine de Padoue*, par le T. R. P. Marie-Antoine, missionnaire capucin. — *L'Arrière-Boutique de saint Antoine à*

Renan pensait que « l'on est quitte envers la foi quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ». Il y a cette horreur et cette tristesse dans la déchéance du catholicisme, que les renonciateurs et destructeurs de la foi ancienne n'ont même pas pris la peine de l'ensevelir dans le linceul de pourpre.

Cela finit par la dévotion à saint Antoine de Padoue, par les troncs à offrandes et demandes, sur lesquels on dresse la statue du saint, par la boutique de miracles, par tout le mercantilisme odieux qu'exploitent capucins et assomptionnistes.

I

L'Histoire

Antoine de Padoue était d'origine portugaise. Il était né à Lisbonne en 1195 et, disent quelques historiens, son nom véritable était Ferdinand de Bouillon. Beau et riche, il se fit, vers ses quinze ans, chanoine régulier pour échapper à la concupiscence. La vue de quelques Frères mineurs venus d'Italie en Portugal pour y porter la règle de saint François d'Assise et qui erraient avec leur grosse tunique de bure, ceints d'une corde, chaussés de lourdes sandales, mendiant leur pain, lui fit une impression très vive. Il voulut prendre l'habit franciscain. Dès lors il s'appela, du nom du grand ermite de la Thébaïde, frère Antoine.

Il alla au Maroc pour évangéliser les Maures. Des fièvres violentes le forcèrent à repartir. Le navire qui devait le ramener dans sa patrie fut porté par une tempête sur les côtes de la Sicile. Il se réfugia au

Toulon et le Pain des pauvres, par Etienne Jouve, ouvrage recommandé par une lettre du cardinal Rampolla. — *Les Merveilles de l'Arrière-Boutique de saint Antoine*, par le même. — *Fioretti*, recueil de légendes franciscaines. — *Annales franciscaines*, études du R. P. Henri de Grèze. — *L'Ami du Clergé* (Langres). — *La Voix de saint Antoine de Padoue.* — *Les Echos des grottes de saint Antoine de Padoue.*— Voir aussi : Michelet, *Histoire de France*, XIIIe siècle; Ozanam, *les Poètes franciscains au XIIIe siècle ;* Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise;* Emile Gebhart, *l'Italie mystique.*

Iconographie. — Vitrail de Rouen, reproduit dans l'*Essai sur la peinture sur verre*, de Langlois, dans lequel est représenté le miracle de l'âne et de l'hostie. — Miniature des *Heures* d'Anne de Bretagne, représentant le même miracle, avec un cheval au lieu de l'âne. — Tableau de Strozzi, au Louvre, qui représente saint Antoine tenant un lys d'une main et de l'autre un livre sur lequel est assis l'enfant Jésus. — Tableau de Ribera, à l'Académie de Madrid, dans lequel la composition est la même que celle de Strozzi. — Tableau du Dominiquin, au Louvre, qui représente le saint à genoux, recevant des mains de la Vierge, assise dans les nuages, l'enfant Jésus enveloppé d'une draperie aux larges plis flottants. — Tableau du Guerchin, à Padoue, qui représente le miracle des poissons. — Tableau de Murillo, dans une des chapelles de la cathédrale de Séville, qui représente le saint en contemplation devant l'enfant Jésus, le regard perdu dans l'extase, les mains tendues vers l'apparition céleste entourée d'une légion d'anges.

couvent des Frères mineurs de Messine et y demeura pour y faire ses vœux. C'était en 1220. Au cours des années suivantes il est partout en Italie, prêchant, agitant des foules immenses par sa parole révolutionnaire. « Né Portugais, dit Ozanam, il prêchait aux Italiens dans leur langue, avec tant d'efficacité qu'il traînait après lui des auditoires de trente mille hommes. »

C'est une sorte de prophète socialiste et de tribun de la révolte. Il s'élève contre les usuriers.

Geth, s'écrie-t-il, veut dire pressoir. Il représente les avares de ce monde, vrais pressoirs qui écrasent les pauvres et les malheureux, et leur font rendre tout l'argent qu'ils possèdent. C'est à eux qu'en veut le prophète Michée, quand il dit : « Vous leur arrachez avec violence la peau qui les enveloppe, ensuite vous mangez la chair qui couvre leurs os. »

Les légistes, les avocats sont pareillement dénoncés, flétris, et une fois encore les riches usuriers. Le prédicateur a des comparaisons terribles.

Les dents, dit-il, servent à diviser et à broyer les aliments. Les premières s'appellent incisives, celles qui viennent ensuite canines, et les dernières molaires. Elles correspondent à trois sortes de voleurs. Les premiers mordent leur proie, car ils n'en emportent qu'une partie et ils laissent le reste. Les seconds, ce sont les légistes et les décrétistes qui, pour gagner de l'argent, aboient comme des chiens dans leurs plaidoiries. Les derniers, pareils aux dents molaires, ce sont les riches et les usuriers qui broient les pauvres pour les dévorer.

Au XIIIe siècle, il y eut comme deux sacerdoces : l'un officiel, hiérarchique, ritualiste, et l'autre naturel, libre, prophétique. Il y eut les prêtres et les saints, les pontifes et les prophètes, les hommes d'Eglise et les hommes de « religion ». Joachim de Flore, François d'Assise, Antoine de Padoue, furent les saints, les prophètes, les religieux de ce grand siècle mystique. Et souvent ils s'élevèrent, avec d'extraordinaires violences de paroles, contre les papes, les évêques et toute la hiérarchie ecclésiastique. Ils reconnurent sans doute l'Eglise de Rome, le symbole de sa foi, la valeur de ses sacrements, la légitimité de sa puissance spirituelle, mais non sans réserves, et ils s'attribuèrent la mission de dénoncer et de corriger ses abus, ses défaillances, ses vices.

Antoine fut le plus ardent à cette lutte contre l'Eglise séculière. Il remua toute la Bible pour y trouver des malédictions dont il pût frapper prélats et chanoines. « Il a prêché, écrit M. Emile Gebhart, contre l'Eglise d'un ton aussi passionné que Savonarole, lui reprochant ses richesses, sa puissance, sa sensualité et le déclin des bonnes mœurs avec autant de colère, cherchant dans les textes bibliques les vives images que le moine florentin évoquera au fameux carême de 1493. *Circumdederunt me vituli multi : tauri pingues obsederunt me.* Il aggrava ce premier texte par l'injure sanglante que Savonarole empruntera à son tour au prophète Amos : *Audite verbum, vaccae pingues.* »

N'est-ce point trop dire? Et n'est-on pas étonné de trouver en saint Antoine de Padoue déjà un Savonarole? Voici pourtant des invectives un tableau de mœurs dont le révolutionnaire florentin n'atteignit jamais la violence :

Le dieu-ventre s'apaise quand on lui offre en sacrifice des plats succulents et variés ; les sauces excitantes réveillent son appétit ; il prend plaisir dans les bavardages ; il trouve qu'il y a peu de charme dans l'oraison ; en revanche, il aime beaucoup à rester au lit. Le dieu-ventre a à son service des clients dont la dévotion envers lui est très grande. Je veux parler de ces fainéants qui mènent dans l'Eglise une vie relâchée... Dans leurs dialogues on n'entend pas les sanglots du repentir et les soupirs de la componction, mais des éclats de rire et des bouffonneries indécentes, accompagnés d'éructations qui accusent un ventre trop plein.

Un tel réalisme est fréquent dans les fougueuses critiques du « saint », de l'adversaire des professionnels de la cléricature. Parfois l'ironie s'y mêle.

Nos gras chanoines croient être quittes envers Dieu s'ils chantent d'une voix claire, au chœur, un *alleluia* ou un répons ; puis ils rentrent dans leurs maisons pour se divertir et bien souper avec leurs histrions et leurs jongleurs.

Mais aussi le châtiment viendra. Comme les sculpteurs des Jugement Dernier, au porche des cathédrales, précipitent abbés, prélats, moines et nonnes dans les chaudières du diable, le terrible franciscain les voue aux flammes éternelles, et avec la même trivialité qui devait réjouir la foule.

La viande des génisses est suspendue à la fumée, où elle attend qu'on la mange. Ainsi les démons suspendront à la fumée infernale la chair des mauvais prélats, où elle attendra un incendie plus cruel, les chaudières ardentes dont parle l'Ecriture, c'est-à-dire l'enfer, le lieu de l'anathème, du deuil, de l'ineffable douleur.

Enfin Antoine témoigna de son humeur farouche et révolutionnaire jusque dans son ordre des Franciscains. Ayant jugé que le général Elie de Cortone, qui avait succédé à François d'Assise, ruinait l'ordre par des accommodements avec la règle, par des privilèges et des adoucissements de l'austérité, il l'accusa tout simplement de « détruire l'état évangélique qu'on avait promis d'observer ». Comment les vrais enfants du bienheureux François toléreraient-ils qu'un chef de l'ordre vécût comme un prince, en disposant de l'argent ramassé pour la basilique d'Assise, et qu'il eût des valets, des chevaux, une table somptueuse ? Si violentes furent les clameurs de frère Antoine, que le pape Grégoire IX fut forcé de déposer Elie de Cortone. Le justicier triompha.

Or, l'homme qui menait ainsi, à coups de dénonciations et d'invectives, le monde d'Eglise, de prélature et de couvent, était un gros *frater*, aux jambes courtes, à la tête énorme, aux yeux perdus dans la graisse des joues. Il faisait à pied d'immenses courses de prédications, d'un bout à l'autre de l'Italie. Il parlait, d'une voix de ton-

nerre qui s'échappait en grondements formidables de ses poumons d'airain, à des amas de foule bruyante. Et chacun s'étonnait que cet épais tribun, tout chargé de graisse monacale, et de sang paresseux, pût supporter tant de fatigues. Lui prétendait que Dieu était bien forcé de l'aider et de le soutenir, puisqu'il travaillait à sa gloire. Il mourut à la peine, à trente-six ans, le corps défait et l'âme béate.

II

La Légende

Nous avons dit l'histoire vraie de saint Antoine de Padoue. Combien elle a été déformée, travestie par la légende ! Et l'on saisit bien, cette fois, la logique du travail légendaire, du mythe de sainteté et de miraculeux héroïsme. C'est l'œuvre d'un pauvre peuple qui, comme il arrive toujours, a confondu les aspirations mystiques et les besoins matériels, les espérances célestes et les revendications terrestres, le royaume de Dieu et celui des hommes.

Parce qu'il allait jetant son prophétique anathème aux prêtres séculiers, aux chanoines, aux évêques féodaux, à leur oisiveté et à leurs richesses, frère Antoine était le « saint » ou le révolté auquel devaient s'attacher des foules innombrables. L'oppression du clergé, qui était sociale plus encore que religieuse, provoquait la juste colère du peuple. Mais nul ne pouvait et n'osait se lever pour clamer à tous les vents la protestation populaire. Nul n'avait le droit de parler s'il n'avait reçu une mission sainte et s'il n'avait entendu, comme le prophète d'Israël, une voix mystérieuse lui dire : « Va et parle aux enfants de mon peuple. » Et c'est pourquoi celui qui, envoyé de Dieu et rompant avec toute discipline traditionnelle de l'Eglise, venait enfin réprouver d'une parole vengeresse l'injustice et la corruption des prêtres, et crier pitié sur la souffrance du peuple, celui-là, dis-je, était accueilli comme le libérateur, le sauveur, le Messie. Il était suivi par les multitudes sur les chemins de l'Ombrie, de la Vénétie et des Romagnes, comme Jésus sur les chemins de la Galilée.

Or, la foule ne voit pas le bienfait social des prophètes de révolte dans sa véritable grandeur qui s'étend à toute l'humanité. Elle le particularise et le matérialise dans des consolations. des guérisons, des soulagements physiques et moraux qui se rapportent à telle ou telle personne misérable. C'est l'abondante légende des miracles, par laquelle se symbolise en quelque manière et s'exprime naïvement la reconnaissance populaire. Les traditions miraculeuses sont, à travers les âges, le merci de la foule à ses saints, aux vengeurs de l'injustice et de la misère sociale.

Saint Antoine de Padoue, à cet égard, aura été comblé. Il n'est pas de merveille ou de singularité que l'imagination populaire ne lui ait attribuée. On l'a jugé bon à tout et capable de tout, de faire de la santé comme de la vertu, de modifier à son gré les lois de la nature

comme de transformer les consciences humaines. M. Paul Sabatier a écrit : « Ouvrez la vie de saint Antoine de Padoue. C'est un fastidieux catalogue de prodiges, de guérisons, de résurrections. On dirait le prospectus d'un pharmacien inventeur d'une drogue nouvelle. » Peut-être. Mais l'ingénuité du peuple implique plus de bonté que d'élégance.

Donc saint Antoine, d'un seul regard, guérit un petit enfant paralytique que la mère lui présente à son passage, et aussitôt l'enfant bondit comme un jeune chevreau. Il fait cesser, d'un signe de croix, les crises d'épilepsie d'une petite fille. Une dame de qualité, se rendant à un de ses sermons, est jetée par le remous de la foule dans une mare bourbeuse : elle est honteuse et tremble que son mari ne gronde : aussitôt le saint fait disparaître les souillures de la noble dame. Des bandes de brigands, qui ravageaient les provinces, se convertissent à sa voix et, après une entière confession, réparent leurs forfaits par des prières et des pèlerinages. Il va de couvent en couvent, faisant creuser des puits au milieu des cours ; dès qu'il a donné sa bénédiction, l'eau de ces puits possède une vertu surnaturelle : elle guérit les fièvres paludéennes et arrête la malaria. Ce sont déjà les miracles de Lourdes, avec les mêmes phénomènes de suggestion, d'hallucination et d'ébranlement nerveux.

Des prodiges plus extraordinaires encore lui sont aisés. Un Frère mineur et notre saint, prêchant en Provence, furent reçus un soir chez une pieuse femme. La Provence est un pays de vin. La pieuse femme voulut en offrir aux pauvres Franciscains qui avaient fait une longue route. Elle descendit au cellier et, tout émue de bonheur, elle oublia de fermer le robinet du tonneau. Le vin se répandit à terre. Étant allée de nouveau à la provision, la bonne femme vit le désastre. Elle pleura et courut tout raconter au saint. Celui-ci se mit en prière, « les coudes sur la table », dit la chronique. Quelques instants après, le tonneau était rempli, jusqu'à la bonde, « d'un vin bouillonnant comme s'il coulait du pressoir ».

Parfois les braves gens n'entendent pas malice aux métaphores et prennent les choses à la lettre. C'est ainsi qu'un pauvre pénitent, Léonard de Padoue, en vint un jour à faire un affreux malheur. Il s'était confessé au saint d'avoir donné un coup de pied à sa mère. « Misérable, s'écria le confesseur, un pied qui a frappé ta mère devrait être coupé. » Léonard, dans sa simplicité, courut à sa maison et il se coupa pour de bon le pied, d'un grand coup de hache. La mère, hors d'elle, accabla le confesseur de reproches et d'invectives pour avoir imposé à son fils une pareille pénitence. Tout bonnement le saint prit le pied coupé, l'approcha du moignon sanglant, fit un signe de croix, et la jambe du pauvre diable fut remise comme si rien ne s'était passé.

Il n'y a plus de raison, dès lors, de se borner dans le merveilleux. Des hérétiques mettent du poison dans un plat dont saint Antoine devait manger. Celui-ci, averti aussitôt par le Saint-Esprit, avale pour-

tant sans hésitation le mets empoisonné et n'en est même pas malade. — Un paysan passe avec une charrette sur laquelle dort son fils. Les Frères mineurs lui demandent de charrier quelques briques pour un couvent qu'ils bâtissaient; l'autre refuse, disant par mauvaise plaisanterie : « Voyez, je transporte un mort! » Saint Antoine détourne la face. Quand le paysan veut, un peu plus loin, réveiller son fils, il le trouve raide mort. — Saint Antoine prêche du haut d'une estrade, sur une place publique. Le diable en personne démolit l'estrade. Mais ni le prédicateur ni les fidèles n'ont la moindre blessure. — Une jeune mère, trop prompte à se précipiter aux pieds du saint pour baiser sa bure, laisse tomber son enfant dans une marmite d'eau bouillante. Mais l'enfant est sain et sauf, et sourit à son sauveur. — A Montpellier, des grenouilles coassaient infatigablement dans une mare proche du couvent et gênaient les novices. Frère Antoine leur fait un discours comme frère François aux hirondelles, et toute la mare désormais est silencieuse. — Un moine puissant en santé éprouvait d'horribles tentations de la chair. Le saint lui donna sa tunique à revêtir, et les ardeurs se calmèrent dans une parfaite chasteté.

L'art a surtout conservé la tradition de trois grands miracles de saint Antoine de Padoue : le miracle des poissons, le miracle de l'âne et de l'hostie, le miracle de l'enfant Jésus.

Voici, d'après les *Fioretti* (traduction d'Ozanam) le récit du miracle des poissons :

Saint Antoine, un jour, par une divine inspiration, s'en alla vers la plage où le fleuve (à Rimini) se jette dans la mer, et, s'étant ainsi placé entre le fleuve et la mer, il commença à parler comme s'il prêchait de la part de Dieu aux poissons, et il dit :

— Ecoutez la parole de Dieu, vous poissons de la mer et du fleuve, puisque les infidèles hérétiques dédaignent de l'entendre.

Et dès qu'il eut parlé, aussitôt accoururent vers le bord où il était, une telle multitude de poissons, grands, petits et moyens, que jamais dans cette mer et dans ce fleuve on n'en avait vu en si grande quantité. Tous tenaient leur tête hors de l'eau, et tous semblaient regarder la face de saint Antoine, tous dans le plus grand ordre et une grande paix. Car, sur le devant et le plus près de la rive, se tenaient les petits poissons; après eux venaient les moyens, et derrière, où l'eau était plus profonde, se tenaient les plus gros. Les poissons étant donc rangés dans cet ordre, saint Antoine se mit à prêcher solennellement et à dire :

— Mes frères les poissons, vous êtes fort obligés, selon votre pouvoir, de rendre grâces à votre Créateur qui vous a donné un aussi noble élément pour votre habitation : car, selon qu'il vous plaît, vous avez des eaux douces et des eaux salées Quand le déluge universel arriva, quand tous les autres animaux moururent, Dieu vous réserva seuls sans dommage. A vous il fut accordé de garder le prophète Jonas et, après trois jours, de le rejeter...

A ces paroles et aux autres enseignements que saint Antoine ajouta, les poissons commencèrent à ouvrir la bouche, à incliner la tête, et avec ces signes et d'autres marques de respect, selon leur manière et leur pouvoir, ils louèrent Dieu.

Le miracle de l'âne et de l'hostie n'est pas moins pittoresque.

Comme un Albigeois refusait de croire à la présence réelle dans l'Eucharistie, il dit à saint Antoine : « J'ai un âne. Je le laisserai jeûner trois jours. Au bout de ce temps je le mènerai devant l'église et lui présenterai un picotin d'avoine. Vous, frère Antoine, vous lui présenterez l'hostie. Si mon âne se détourne du picotin pour s'agenouiller devant l'hostie, j'aurai la foi catholique. » Saint Antoine accepta le défi. L'Albigeois donc s'efforça d'attirer l'âne en agitant l'avoine, et le saint l'appela vers l'hostie. C'est devant l'hostie que la bonne bête finit par s'agenouiller.

Enfin le miracle de l'enfant Jésus eut lieu dans le Limousin, où l'apôtre franciscain était venu apporter l'Evangile. Ayant reçu l'hospitalité du seigneur de Châteauneuf, il s'abandonna à la contemplation. Tout à coup une splendeur surnaturelle illumina la chambre où il s'était retiré, et les gens du manoir virent, à travers les fissures de la porte, l'enfant Jésus qui caressait de sa main le frère bien-aimé et ensuite jouait tendrement près de lui.

Le Guerchin a peint le miracle des poissons. Un vitrail d'une église de Rouen et une miniature du Livre d'heures d'Anne de Bretagne représentent la curieuse légende de l'âne et de l'hostie. Murillo a consacré la tradition de l'enfant Jésus apparaissant à saint Antoine dans la splendeur des nuées, parmi des floraisons d'anges. C'est le gros moine spiritualisé, l'épais et violent tribun transfiguré. L'art a consacré la légende et fait un saint Antoine au gré des tendres orantes et des douces vierges mystiques. Celui que le peuple approchait avec confiance comme un brave homme très sensible à sa misère et capable de la venger en cris de colère, est devenu un gracieux saint d'autel et de chapelle, en qui les âmes pieuses vont mettre leur complaisance.

III

La Dévotion

Encore un peu, et ce sera l'extrême déchéance de la légende, malgré tout poétique, à la dévotion triviale. Le saint révolutionnaire, dont la spiritualité esthétique avait fait un ange, ne sera plus qu'une sorte d'ange abêti, un gentil et fade patron pour femmes dévotes, qui tiendra niaisement un sceptre lilial sur les troncs assomptionnistes et, pour quelques sous ou pour large finance, fera plus ou moins retrouver les objets perdus, depuis les clefs jusqu'aux amours. Comment cette étrange décadence a-t-elle pu s'accomplir?

Un riche marchand espagnol, Juan Alfonso d'Avila, et son épouse Aldonza Gonzalès, avaient gagné une grande fortune. Ils attribuaient la prospérité de leur commerce à leur culte pour saint Antoine. Ayant institué héritier leur neveu, ils lui léguèrent le devoir de reconnaissance envers le saint qui par eux l'avait enrichi, et en particulier l'obligation de servir chaque année, en la fête de saint Antoine, un

repas aux Frères franciscains d'Avila. Le neveu n'y manqua pas. Or, dans une traversée, il laissa un jour tomber dans la mer son anneau le plus précieux, souvenir de son oncle. Il se désola. La fête de saint Antoine venue, il confia sa peine aux Franciscains. Ceux-ci se mirent en prière. Tout à coup, comme le cuisinier ouvrait le ventre d'un poisson énorme que le neveu de Juan Alfonso avait offert pour le repas accoutumé des moines, l'anneau précieux s'en échappa et resplendit à la lumière. Ce fut une grande joie. On en rendit hommage au saint dont c'était la fête.

Dès lors saint Antoine fut le protecteur des choses perdues et de ceux qui veulent les retrouver. Le P. Hilaire de Paris nous dit avec une entière assurance : « Les savants et judicieux Bollandistes, qui n'insèrent dans leurs Actes des saints que les faits les plus avérés et les plus authentiques, nous rapportent environ cinquante de ces exemples choisis entre mille. On y voit retrouvés des objets de toute sorte : ce sont des bagues, des bourses perdues ou de l'argent volé ; des colliers et des pendants d'oreilles ; des billets et des quittances ; des livres, des manuscrits et des papiers ; des enfants et des serviteurs ; des animaux, des chevaux et des mulets ; des seaux dans les puits ; des timbales ou des coupes d'argent ; des barques emportées par les flots ; des encensoirs dérobés ; des étoffes enlevées ; les objets même les plus petits, comme aiguilles à coudre ou grains de chapelets, enfin mille autres choses perdues, ou leur prix, quand elles étaient déjà détruites. »

Oui, voilà l'abondance de faveurs qu'un fervent Franciscain énumère d'après les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Mais cette dévotion et ce recours à saint Antoine pour les objets perdus furent longtemps livrés à la ferveur ou au caprice de chacun, sans méthode, sans comptabilité bien régulière. C'était bon pour les âges mystiques. Il a fallu, en notre âge pratique, mettre ordre à ce magnifique pouvoir d'un saint, en régler l'emploi, en faire une affaire sérieuse et utile.

De ce soin une brave vieille fille s'est chargée avec beaucoup de savoir-faire, à Toulon, vers l'année 1890. Le R. P. Marie-Antoine, Capucin, et surtout le P. Bailly et le P. Hippolyte, de l'ordre des Assomptionnistes, l'ont beaucoup aidée depuis ; mais l'initiative de l'organisation si compliquée, si sûre, que nous voyons et admirons dans tous les oratoires et autour des troncs innombrables de saint Antoine, est due à une brave vieille fille, mademoiselle Bouffier, de Toulon.

Cette mademoiselle Bouffier était lingère de son humble état. Elle avait, dans la rue Lafayette, une boutique pour étaler sa marchandise, et une arrière-boutique pour faire ses dévotions et prendre ses repas. Elle avait soin de tout fermer avec une serrure à secret. Un beau matin cette serrure se trouva cassée. Pas moyen d'ouvrir. Mademoiselle Bouffier nous raconte elle-même, dans une lettre au R. P. Marie-Antoine, qui est devenue depuis un document historique, le « miracle » survenu alors.

J'envoie, écrit-elle, un ouvrier qui porte un grand paquet de clefs et travaille environ pendant une heure; à bout de patience, il me dit : « Je vais chercher les outils nécessaires pour enfoncer la porte, il est impossible de l'ouvrir autrement. » Pendant son absence, inspirée par le bon Dieu, je me dis : « Si tu promettais un peu de pain à saint Antoine pour ses pauvres, peut-être te ferait-il ouvrir la porte sans la briser. » Sur ce moment, l'ouvrier revient, amenant un compagnon. Je leur dis : « Messieurs, accordez-moi, je vous prie, une satisfaction ; je viens de promettre du pain à saint Antoine de Padoue pour ses pauvres : veuillez, au lieu d'enfoncer cette porte, essayer encore une fois de l'ouvrir; peut-être ce saint viendra-t-il à notre secours » Ils acceptent, et voilà que la première clef qu'on introduit dans la serrure brisée ouvre sans la moindre résistance. Inutile de vous dépeindre la stupéfaction de tout ce monde, elle fut générale. A partir de ce jour, toutes mes pieuses amies prièrent avec moi le bon saint, et la plus petite de nos peines fut communiquée à saint Antoine de Padoue.

Il n'en fallut donc pas davantage pour mettre en émoi toutes ces bonnes filles. L'une d'elles acheta une statue de saint Antoine. On l'installa dans l'arrière-boutique, parmi des caisses et une batterie de cuisine, avec une lampe à ses pieds (plus tard on y ajouta des chandeliers et des cierges), et naturellement avec un tronc pour les offrandes. Une dévote riche promit au saint, pour commencer, un kilogramme de pain par jour, s'il corrigeait un membre de sa famille d'un grave défaut dont elle avait depuis longtemps à souffrir : ce qui fut accompli. Tels furent les débuts, à Toulon, de *L'Œuvre du Pain de saint Antoine de Padoue*, qui devait prendre une extension si considérable et faire surgir dans toute la catholicité des milliers et des milliers de statues, d'oratoires, de chapelles et de troncs, sur le modèle de l'arrière-boutique de mademoiselle Bouffier, lingère.

Dans un livre qui fait autorité en la matière (car il est recommandé, au nom de Léon XIII, par le cardinal Rampolla) et qui a pour titre : *L'Arrière-Boutique de Saint Antoine* (1895), M. Etienne Jouve, directeur de la *Croix du Var*, a exposé le fond de cette dévotion et l'esprit de cette œuvre. Mademoiselle Bouffier n'a pas eu d'autre idée que de faire un marché ou, si l'on veut, une sorte de traité avec le bon saint et de l'intéresser aux choses terrestres moyennant un juste retour en finances. Désormais, avec lui, c'est donnant donnant. On lui fait des prières, on lui brûle des cierges et on s'engage à verser dans son tronc une somme plus ou moins importante, selon que l'affaire confiée à ses soins est plus ou moins grave; mais il faut qu'il s'en occupe. L'argent ainsi recueilli sert à diverses œuvres de charité, de religion, de propagande cléricale et congréganiste, sous prétexte de donner du pain aux pauvres. D'où ce nom d'*Œuvre du Pain de saint Antoine de Padoue.*

On ne se cache pas, du reste, de ces aimables arrangements et accommodements avec le saint. L'auteur de *L'Arrière-Boutique* écrit : « Et quel homme d'affaires plein d'à-propos et d'entregent que notre saint! *Moyennant un courtage honnête*, il s'entremet volontiers pour résoudre les cas épineux et raccorder les ventes compromises.» Parfois les clients discutent le prix avec le saint. Dans une lettre au

journal *la Vérité*, l'un d'eux dit : « J'ai promis à saint Antoine cinq francs s'il me faisait trouver une somme dont j'avais besoin. J'ai eu la somme le soir même, et tellement juste qu'il ne m'est pas resté de quoi vous envoyer 5 francs le lendemain. Veuillez donc dire à saint Antoine que *je ne le trouve pas raisonnable de me tenir la dragée si haute.* » On se représente, non sans agrément, le directeur de *la Vérité* donnant ce délicieux avertissement à l' « homme d'affaires » céleste.

Mademoiselle Bouffier s'interpose souvent entre le saint et sa clientèle. Alors le ton est encore plus catégorique. D'après l'auteur de *L'Arrière-Boutique*, la vieille demoiselle se tourne vers la statue et parle en ces termes : « Bon saint Antoine, vous voyez ce qu'on me demande et vous savez bien que je ne l'ai pas. Je suis absolument décidée à ne pas m'occuper de cette affaire ; elle me coûterait trop cher. Mais *débrouillez-vous ;* si vous me faites avoir ce qu'on me réclame, bien volontiers je vous promets trois francs pour vos pauvres. » Aussi a-t-elle pu se dénommer elle-même l' « intendante de saint Antoine ». Elle est très contente de sa gestion. « Cet or, dit-elle, qu'on ne ramasse qu'à la sueur de son front, même pour les meilleures œuvres, et surtout pour celles-là, vous avez voulu, bon saint Antoine, qu'on me l'apportât. Oui, ce sont *les clefs du coffre-fort* que vous m'avez remises dans les mains ! »

Son affaire est montée comme une affaire. Il y a un *prospectus* qui est répandu à travers le monde et qui explique la puissance du saint, avec la « manière de s'en servir ». Un petit commerce est ajouté à la dévotion, dans l'arrière-boutique. Mademoiselle Bouffier vend des statuettes de saint Antoine, des objets divers concernant son culte (médailles et chapelets), et adroitement elle enveloppe ses paquets dans des numéros de la *Croix du Var*. L'affaire est quasi officiellement reconnue, car l'auteur de *L'Arrière-Boutique* nous assure que des lettres adressées à *Saint Antoine, Toulon*, ou à *Madame la lingère de saint Antoine*, ou à *l'Arrière-Boutique des miracles de saint Antoine*, sont parfaitement acceptées à la poste. Il ajoute : « Et toutes ces lettres parviennent à destination. Car il ne faut pas s'y méprendre, *Saint Antoine, Toulon*, c'est une *raison sociale,* et des mieux cotées. C'est déjà quelque chose de remarquable sans doute. Souvent les mandats eux-mêmes ne portent pas d'indications plus explicites. Beaucoup de bons de poste sont envoyés tout simplement à saint Antoine. Mais comme il est avéré que Mlle Bouffier a *la procuration du bon saint*, tout lui est payé sans difficulté. »

L'affaire a ses organes de publicité. C'est d'abord, à Toulon, *l'Echo de saint François et de saint Antoine de Padoue*, rédigé par les Capucins. A Bordeaux, les Assomptionnistes en ont créé un autre, et ils ont mis, d'ailleurs, la *Croix* de Paris et toutes les *Croix* de province au service de l'œuvre. La *Vérité* elle-même a chaque jour une rubrique pour le *Pain de saint Antoine*, et elle publie une curieuse correspondance où s'enregistrent très régulièrement les miracles. On

a bien proposé à Mademoiselle Bouffier de créer un *Echo de l'Arrière-Boutique*, mais elle a prétendu que saint Antoine était à même de faire lui-même sa publicité, à coups de faveurs et prodiges. Pour aider cette confiance, M. Etienne Jouve a publié son livre : *L'Arrière-Boutique*, vaste prospectus hagiographique.

Que demande au saint la clientèle dévotieuse ? Un peu de tout ce qui peut s'imaginer. Les uns demandent de retrouver une clef ou un parapluie perdu. D'autres implorent des faveurs terrestres d'intérêt et de succès dans les ambitions les plus vulgaires. Un employé lui offre 1 fr. 50, à condition qu'il lui fasse obtenir une augmentation de 150 francs. Et c'est la moyenne du prix des miracles : un centième de leur valeur. Certain jour, un valet de chambre amène Hector, un grand chien danois, devant la statue du saint et lui fait mettre la tête entre les pattes, couché, pour « remercier saint Antoine » : car Hector s'était perdu et le saint l'a retrouvé. Tel ménage n'a pas d'enfant : les époux appellent saint Antoine à leur aide, moyennant une légère offrande, et ils sont exaucés. Telle femme adultère invoque le saint, et celui-ci intervient pour la rupture des coupables amours. Telle vierge, brûlée des feux de la concupiscence, supplie saint Antoine de la sauver, et le désir s'apaise. Tel mari est volage ; la femme voit le divorce imminent, et elle n'a pas de quoi vivre : elle se jette aux pieds, non pas de son mari, mais de saint Antoine, et par celui-ci reconquiert son mari. Voilà quelques-unes des merveilles que raconte M. Etienne Jouve dans *L'Arrière-Boutique*. Ce n'en est qu'une partie infime.

Le saint a ses malices. Il entend qu'on s'acquitte envers lui de ses dettes, ou bien il a sa vengeance toute prête. L'auteur de *L'Arrière-Boutique* raconte sérieusement, à ce sujet, une magnifique histoire de parapluie :

Après quelques emplettes dans divers magasins de Toulon, une dame, pressée par l'heure du bateau de la Seyne, partait précipitamment, en oubliant son parapluie.

A peine avait-elle mis le pied sur le bateau, que la pluie tombant en bourrasque l'avertit de son oubli. Elle eut un vif mouvement de contrariété, car elle tenait beaucoup à ce parapluie, et croyait bien l'avoir perdu. Sur le champ elle promet 5 francs à saint Antoine, s'il le lui fait retrouver.

Or voilà que, presque aussitôt, un jeune commis de magasin accourt sur le bateau et demande aux personnes présentes si aucune d'elles n'a oublié son parapluie.

C'était le sien, aperçu peu d'instants après qu'elle eut quitté le magasin et qu'on espérait lui faire remettre avant le départ du bateau. On devine sa joie sur le premier moment. Mais, à la réflexion, une pensée malencontreuse lui fit dire à l'amie qui l'accompagnait :

— Ma foi, puisqu'il était déjà retrouvé quand j'ai fait ma promesse, je ne dois rien à saint Antoine.

A peine achevait-elle sa phrase que, dans un brusque mouvement, son parapluie lui échappe et tombe à la mer. On le vit surnager quelques secondes, puis s'enfoncer et disparaître.

L'excellent M. Bergeret, profondément attristé de découvrir tant

de sottise humaine, déclare dans une belle page d'Anatole France :

Son culte [de saint Antoine], depuis longtemps déchu, est tombé dans la plus niaise superstition. Le gros homme rude et généreux, au cœur de feu, à la voix de tonnerre, qui fit la guerre aux riches, est devenu ce petit jeune homme si joli qui retrouve les objets perdus et conseille, moyennant finance, les rentiers qui cherchent à bien placer leur argent. A Bordeaux, le propriétaire d'une maison qui n'était plus louée, a retrouvé, grâce à lui, des locataires. Saint Antoine, aujourd'hui, fait passer leurs examens aux jeunes gens de bonne famille qui ne sont pas très intelligents, et il les dispense du service militaire. Il favorise les petits crétins riches. O pitoyable déchéance ! O triste fin d'un culte qui fut noble et d'une société qui fut puissante ! O abêtissement !...

A l'église Saint-Nizier, à Lyon, la municipalité républicaine a fait mettre à l'un des piliers (comme dans toutes les églises lyonnaises) un tronc pour l'Assistance publique. Le clergé a placé à côté le tronc de saint Antoine. Les personnes dévotes se trompent quelquefois et glissent dans le tronc de l'Assistance publique les demandes et dons destinés à saint Antoine. C'est ainsi que l'on a trouvé les trois lettres suivantes, déjà publiées par le *Cri de Paris*, et dont nous avons en main le texte original.

Première lettre

« Je supplie le grand saint Antoine de Padoue de vouloir bien, par sa puis-
« sante intercession, m'obtenir du bon Dieu le prochain gros lot de 100.000 fr.
« des bons de l'Exposition ou, mieux, celui de 500.000 fr. au printemps. Je pro-
« mets de donner à un tronc de Saint Antoine 500 francs dans le premier cas
« et 2.000 fr. dans le second cas.
« Saint Antoine, priez pour nous ! »

« Caroline »

Deuxième lettre

« Cher saint Antoine !
« Vous savez, ayant la vision céleste, que mon oncle Gustave, quoiqu'il ait
« 67 ans, dépense sa fortune pour des femmes de rien qu'il prend à son service.
« C'est de l'argent mal dépensé et sacrifié à l'impureté. Comme je suis son
« héritière, je vous prierai bien de faire que cet argent soit mieux employé
« par mes mains et de faire faire, après une bonne confession, une sainte mort
« à mon oncle.
« Grand saint Antoine, daignez m'exaucer. Je m'engage à mettre dans votre
« tronc autant que mon oncle dépense avec des femmes impures, soit environ
« 4.000 fr. par an.
« Je baise l'enfant Jésus dans vos bras. »

Troisième lettre

« Bien-aimé saint Antoine, une femme ne peut rien perdre de plus précieux
« que l'affection de ceux qui l'aiment. Après avoir manqué deux mariages, je
« croyais avoir fixé mon cœur sur l'âme d'un saint religieux que Dieu mit sur
« ma route. Je jure qu'il n'y avait aucun mal et que je n'eus jamais de mauvaise
« pensée, du moins jusqu'au péché. Si mon cœur a battu trop fort dans mon
« sein, je n'oubliais pas qu'un prêtre, que dis-je, un religieux, est lié par des
« vœux redoutables. J'ai tout refoulé en moi. Mais il m'a semblé qu'au salut
« du Saint-Sacrement, hier soir, le père B... a fui mon regard. Faudra-t-il que

« je perde encore cette affection digne du ciel plus que de la terre ! Grand saint,
« sauvez-moi... Ou bien faites que je puisse épouser M. Gabriel D... Vous savez
« pourtant que ma foi serait en danger. Ou bien enfin que je retrouve ma pre-
« mière virginité, et je n'aurai d'autre amour que celui de Jésus que la Vierge
« mit sur votre poitrine. »

« *Votre servante*, Léonie »

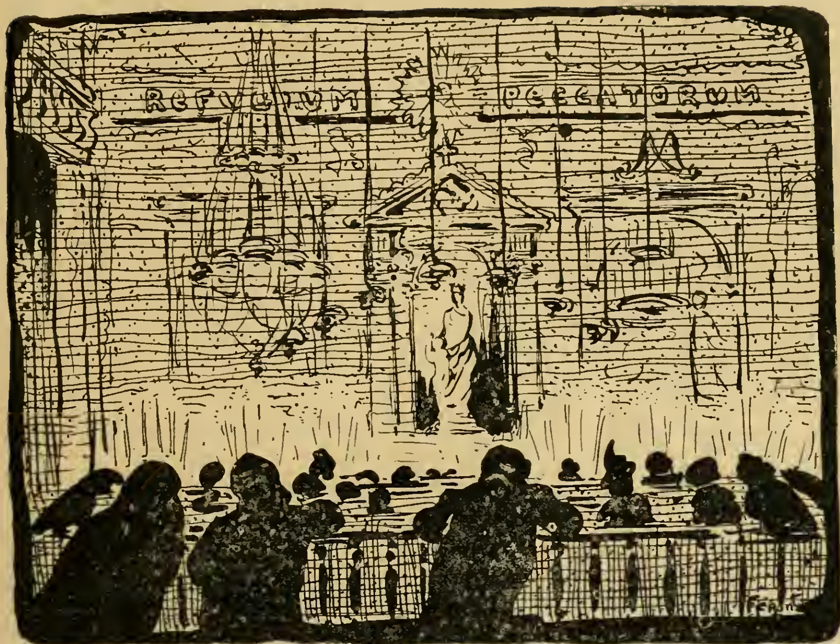
Ces trois lettres sont absolument authentiques. Elles ont été choisies entre cent autres, comme les plus significatives de la dégénérescence de conscience où une crédulité puérile peut mener de bonnes âmes.

Il est, d'ailleurs, indéniable que les bonnes âmes sont exploitées par de malins faiseurs. L'auteur de *L'Arrière-Boutique* signale l'extraordinaire progression des offrandes pour la seule arrière-boutique de Toulon. Voici des chiffres :

Offrandes à saint Antoine		en 1892. . .	5.543 fr.
—	—	en 1893. . .	38.481 fr.
—	—	en 1894. . .	108.506 fr.

Ces chiffres, de 1894 à 1900, ont été assurément dépassés, et de beaucoup, par les Pères Assomptionnistes qui, dans toutes leurs chapelles, ont érigé un saint Antoine de Padoue sur un tronc qui lui sert de socle, avec une ouverture pour les lettres de demandes d'un côté et, de l'autre, une ouverture pour les offrandes. Les *Croix* ont fait à la dévote entreprise une réclame énorme, et l'argent est tombé par tas dans les mains des moines. D'importants journaux catholiques, comme la *Vérité*, ont installé à leur tour des guichets pour le *Pain de saint Antoine*. Le clergé séculier des paroisses, même à Paris, a suivi cette mode nouvelle de commode charlatanisme. Dans chacune de ses églises, il a dressé un saint Antoine et un tronc de saint Antoine pour demandes et offrandes.

A Notre-Dame-des-Victoires, on se heurte, dès l'entrée de l'église, à une rangée de dévotes au classique costume noir, qui s'agenouillent et se prosternent devant le « petit jeune homme si joli », désespoir de M. Bergeret. Ah ! si M. Bergeret voyait cela, de cinq à sept, à l'heure de la vie parisienne !... Car on nous a assuré que la dévotion à saint Antoine de Padoue avait, dans l'église Notre-Dame-des-Victoires un but très spécial et éminemment parisien. De cinq à sept, c'est à Paris l'heure des adultères et de toutes les coupables amours. Les prêtres, du moins, en pensent ainsi. Ils ont donc demandé aux dévotes de venir, de cinq à sept, prier aux pieds de saint Antoine de Padoue pour les pécheresses ; ils ont demandé aux vierges sages de venir prier pour les vierges folles et aux saintes veuves de venir prier pour les misérables adultères. Tandis que les unes font le péché avec l'amant en quelque garçonnière, les autres s'efforcent de l'expier par une prière à leur saint, dans l'ombre de l'église. Et le saint parfois accorde aux dévotes des faveurs terribles pour les pécheresses ; il fait des miracles cruels ; il convertit les pécheresses et brise les amours,



désorganise le cinq à sept parisien. On pourrait presque le soupçonner de satisfaire les jalousies et les rancunes des dévotes contre les pécheresses. Mais parfois une de ces dernières arrive à son tour devant saint Antoine, en un frou-frou de dessous pervers. Elle supplie le thaumaturge de lui faire retrouver son cinq à sept perdu. Il n'est pas rare que cet autre miracle réussisse.

*
* *

Que pense de tout cela le haut clergé ?

Mgr Mignot, naguère évêque de Fréjus et de Toulon, et maintenant archevêque d'Albi, visita un jour (en 1894) l' « arrière-boutique » toulonnaise, sise dans son diocèse et sous sa juridiction. Il s'agenouilla parmi les caisses, devant la statue du saint entourée de tasses de café, et pria quelques instants en silence. Mademoiselle Bouffier se trouva d'abord un peu honteuse, mais elle eut l'idée de vider la bourse des offrandes devant Sa Grandeur. Il en sortit 300 francs. L'évêque fut émerveillé et dit : « Laissons prier. » Aussi ne manqua-t-il pas d'approuver l'histoire de *l'Arrière-Boutique*, que lui soumit M. Etienne Jouve selon les lois canoniques. Mgr Mignot fit écrire par son secrétaire à l'auteur de *L'Arrière-Boutique :*

« Monseigneur l'Evêque me charge de vous exprimer la satisfaction que lui « a procurée la lecture de votre très intéressant volume intitulé : *L'Arrière-« Boutique de saint Antoine*... C'est un événement important en soi et glorieuse

« pour notre diocèse, celui qui a pris naissance dans un recoin obscur d'une « humble maison et qui s'est instantanément propagé au loin et partout, en « provoquant, de la part des fidèles, les plus touchants et les plus inattendus « élans de piété, de la part du saint, les plus incontestables manifestations de « puissance et de bonté... Vous aurez ainsi contribué, pour votre grande part, « à répandre davantage le culte de saint Antoine et, par une conséquence « rigoureuse, à fournir à nos contemporains, qui en ont un si grand besoin, « une preuve nouvelle de l'intervention toute puissante et miséricordieuse de « la Providence en ce monde. »

C'est l'approbation complète. A cette approbation s'est jointe celle de l'évêque de Palmiers et d'autres nombreux prélats.

De la part de Léon XIII, le cardinal Rampolla a écrit, dans une lettre de 1895 :

« *Sa Sainteté aime à espérer que ce travail (l'ouvrage sur* l'Arrière-Boutique) *contribuera à augmenter la dévotion des fidèles envers le thaumaturge de Padoue.* »

Nul doute que la dévotion de saint Antoine de Padoue ne soit officiellement reconnue, approuvée, encouragée, dans ses formes de naïve crédulité, de triviale badauderie et de simonie industrieuse.

Et cela, sans autres graves considérations, révèle la profondeur de la décadence catholique.

†



Le Journal d'une Femme de chambre (1)

XV

24 novembre.

Aucune lettre de Joseph. Sachant combien il est prudent, je ne suis pas trop étonnée de son silence, mais j'en souffre un peu. Certes, Joseph n'ignore point qu'avant de nous être distribuées les lettres passent par Madame, et sans doute il ne veut pas s'exposer et m'exposer à ce qu'elles soient lues ou, seulement, que le fait qu'il m'écrive soit méchamment commenté par Madame. Pourtant, lui qui a tant de ressources dans l'esprit, j'aurais cru qu'il eût trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles... Il doit rentrer demain matin... Rentrera-t-il? Je ne suis pas sans inquiétudes... Et mon cerveau marche, marche... Pourquoi aussi a-t-il refusé que je connusse son adresse à Cherbourg?... Mais je ne veux pas penser à tout cela qui me brise la tête et me donne la fièvre.

Ici rien, sinon moins d'événements toujours, et plus de silence encore. C'est le sacristain qui, par amitié, remplace Joseph. Chaque jour, ponctuellement, il vient faire le pansage des chevaux et surveiller les châssis. Impossible de lui tirer une seule parole. Il est plus muet, plus méfiant, plus louche d'allures que Joseph. Il est plus vulgaire aussi et il n'a pas sa grandeur et sa force... Je le vois très peu et seulement quand j'ai un ordre à lui transmettre... Un drôle de type aussi celui-là !... L'épicière m'a raconté qu'il avait, étant jeune, étudié pour être prêtre, et qu'on l'avait chassé du séminaire à cause de son indélicatesse et de son immoralité... Ne serait-ce pas lui qui a violé la petite Claire dans le bois?... — Depuis il a essayé un peu de tous les métiers. Tantôt pâtissier, tantôt chantre au lutrin, tantôt mercier ambulant, clerc de notaire, domestique, tambour de ville, adjudicataire du marché, employé chez l'huissier, il est depuis quatre ans sacristain. C'est être encore un peu curé... Il a du reste, toutes les manières visqueuses et rampantes des cloportes ecclésiastiques... Bien sûr qu'il ne doit pas reculer devant les plus sales besognes... Joseph a tort d'être son ami?... Mais est-il son ami?... N'est-il pas son complice.

Madame a la migraine... Il paraît que cela lui arrive périodiquement tous les trois mois. Durant deux jours elle reste enfermée, rideaux tirés, sans lumière, dans sa chambre où, seule, Marianne a le droit de pénétrer. Elle ne veut pas de moi... La maladie de Madame c'est du bon temps pour Monsieur... Monsieur en profite... Il ne quitte plus la cuisine. Tantôt je l'ai surpris qui en sortait, la face très rouge, la culotte encore toute déboutonnée... Ah ! je voudrais bien les voir.

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le numéro du 15 janvier 1900.

Marianne et lui... Cela doit vous dégoûter de l'amour pour jamais !...

Le capitaine Mauger, qui ne me parle plus et me lance derrière la haie des regards furieux, s'est remis avec sa famille, du moins avec une de ses nièces qui est venue s'installer chez lui... Elle n'est pas mal : une grande blonde, avec un nez trop long, mais fraîche et bien faite... Au dire des gens c'est elle qui tiendra sa maison et qui remplacera Rose dans son lit. De cette façon les saletés ne sortiront plus de la famille.

Quant à Mme Gouin, la mort de Rose aurait pu être un coup pour ses matinées du dimanche. Elle a compris qu'elle ne pouvait pas rester sans un grand premier rôle. Maintenant c'est cette peste de mercière qui mène le branle des potins et qui se charge d'entretenir les filles du Mesnil-Roy dans l'admiration et dans la propagande des talents clandestins de cette infâme mercière. Hier, dimanche, je suis allée chez elle. C'était fort brillant... toutes étaient là... On y a très peu parlé de Rose... et quand j'ai raconté l'histoire des testaments, ça été un éclat de rire général. Ah ! le capitaine avait raison quand il me disait : « Tout se remplace. »... Mais la mercière n'a pas l'autorité de Rose, car c'est une femme sur qui, au point de vue des mœurs, il n'y a malheureusement rien à dire.

Avec quelle hâte j'attends Joseph ! Avec quelle impatience nerveuse, j'attends le moment de savoir ce que je dois espérer ou craindre de la destinée ! Je ne puis plus vivre dans l'incertitude. Jamais je n'ai été autant écœurée de cette existence médiocre que je mène, de ces gens que je sers, de tout ce milieu de mornes fantoches où, de jour en jour, je m'abêtis davantage. Si je n'avais, pour me soutenir, l'étrange sentiment qui donne à ma vie actuelle un intérêt nouveau et puissant, je crois que je ne tarderais pas à tomber, moi aussi, dans cet abîme de sottises et de vilenies que je vois s'élargir de plus en plus devant moi... Ah ! que Joseph réussisse ou non, qu'il change ou ne change pas d'idée sur moi, ma résolution est prise ; je ne veux plus rester ici... Encore quelques heures, encore toute une nuit d'anxiété, et je serai enfin fixée sur mon avenir...

Cette nuit, je vais la passer à remuer encore d'anciens souvenirs, pour la dernière fois peut-être. C'est le seul moyen que j'aie de ne pas trop penser aux inquiétudes du présent, de ne pas trop me casser la tête aux chimères de demain. Au fond, ces souvenirs m'amusent et ils renforcent mon mépris. Quelles singulières et monotones figures, tout de même, j'ai rencontrées sur ma route de servage !... Quand je les revois par la pensée, elles ne me font pas l'effet d'êtres réellement vivantes. Elles ne vivent, du moins elles ne donnent l'illusion de vivre, que par leurs vices... Enlevez leur ces vices qui les soutiennent comme les bandelettes soutiennent les momies, et ce ne sont même plus des fantômes, ce n'est plus que de la poussière, de la cendre... de la mort !...

Ah ! par exemple, c'était une fameuse maison celle où, quelques

jours après avoir refusé d'aller chez le vieux monsieur de province, je fus adressée. avec toutes sortes de références admirables, par Mme Paulhat-Durand. Des maîtres tout jeunes, sans bêtes ni enfants: un intérieur mal tenu sous le chic apparent des meubles et la lourde somptuosité des décors... du luxe et plus encore de coulage... Un simple coup d'œil en entrant et j'avais vu tout cela... j'avais vu, parfaitement vu à qui j'avais affaire... C'était le rêve, quoi ! J'allais donc oublier là toutes mes misères, et M. Xavier que j'avais encore dans la peau, la petite canaille... et les bonnes sœurs de Neuilly... et les stations crevantes dans l'antichambre du bureau de placement, et les longs jours d'angoisse et les longues nuits de solitude ou de crapule... J'allais donc m'arranger une existence douce de travail facile et de profits certains... Tout heureuse de ce changement, je me promis de corriger les fantaisies trop vives de mon caractère, de réprimer les élans fougueux de ma franchise. afin de rester longtemps, longtemps dans cette place. En un clin d'œil mes idées noires disparurent et ma haine des bourgeois, comme par enchantement, s'envola. Je redevins d'une gaîté folle et trépidante, et, reprise d'un violent amour de la vie, je trouvai que les maîtres ont du bon, quelquefois...

Le personnel n'était pas nombreux, mais de choix : une cuisinière, un valet de chambre, un vieux maître d'hôtel. et moi... Il n'y avait pas de cocher, les maîtres ayant depuis peu supprimé l'écurie et se servant de voitures de grande remise... Nous fûmes amis tout de suite; le soir même ils arrosèrent ma bienvenue d'une bouteille de vin de Champagne.

— Mazette !... fis-je, en battant des mains... on se met bien ici!

Le valet de chambre sourit, agita en l'air musicalement un trousseau de clés... Il avait les clés de la cave, il avait les clés de tout... C'était l'homme de confiance de la maison...

— Vous me les prêterez, dites?... demandai-je en manière de rigolade.

Il répondit en me décrochant un regard tendre :

— Oui, si vous êtes chouette avec bibi... Il faudra être chouette avec bibi !...

Ah ! c'était un chic homme et qui savait parler aux femmes... Il s'appelait William... Quel joli nom !...

Durant le repas, qui se prolongea, le vieux maître d'hôtel ne dit pas un mot, but beaucoup, mangea beaucoup. On ne faisait pas attention à lui, et il semblait un peu gâteux Quant à William il se montra charmant, galant, empressé, me fit sous la table des agaceries délicates, m'offrit, au café, des cigarettes russes dont il avait les poches pleines. Puis m'attirant sur lui — j'étais un peu étourdie par le tabac, un peu grise aussi et toute défrisée — il m'assit sur ses genoux et me souffla dans l'oreille des choses d'un raide !... Ah ! qu'il était effronté !

Eugénie, la cuisinière, ne paraissait pas scandalisée de ces propos

et de ces jeux. Inquiète, rêveuse, elle tendait sans cesse le cou vers la porte, dressait l'oreille au moindre bruit, comme si elle eût attendu quelqu'un, et l'œil tout vague elle lampait coup sur coup de pleins verres de vin... C'était une femme d'environ quarante ans, avec une forte poitrine, une bouche large aux lèvres charnues, sensuelles, des yeux langoureux et passionnés, un air de grande bonté triste... Enfin, du dehors on frappa quelques coups discrets à la porte de service. Le visage d'Eugénie s'illumina ; elle se leva d'un bond, alla ouvrir... Je voulus reprendre une position plus convenable, n'étant pas au fait des habitudes de l'office, mais William m'enlaça plus fort et me retint contre lui d'une solide étreinte...

— Ce n'est rien, fit-il calmement... C'est le petit.

Pendant ce temps un jeune homme entrait, presque un enfant. Très mince, très blond, très blanc de peau, sans une ombre de barbe — dix-huit ans à peine — il était joli comme un amour. Il portait un veston tout neuf, élégant, qui dessinait son buste svelte et gracile, une cravate rose... C'était le fils des concierges de la maison voisine. Il venait, paraît-il, tous les soirs... Eugénie l'adorait, en était folle. Chaque jour, elle mettait de côté, dans un grand panier, des soupières pleines de bouillon, de belles tranches de viande, des bouteilles de vin, de gros fruits et des gâteaux que le petit emportait à ses parents.

— Pourquoi viens-tu si tard ce soir ? demanda Eugénie.

Le petit s'excusa d'une voix traînante :

— A fallu que j'garde la loge... Maman faisait une course...

— Ta mère... ta mère... Ah ! mauvais sujet... Est-ce vrai, au moins ?

Elle soupira et, ses yeux dans les yeux de l'enfant, les deux mains appuyées à ses épaules, elle débita d'un ton dolent :

— Quand tu tardes à venir... j'ai toujours peur de quelque chose. Je ne veux pas que tu te mettes en retard, mon chéri... Tu diras à ta mère que si cela continue... eh bien, je ne te donnerai plus rien pour elle...

Puis les narines frémissantes, le corps tout entier secoué de frisson :

— Que tu es joli, mon amour !... Oh ta petite frimousse !... ta petite frimousse !... je ne veux pas que les autres en aient... Pourquoi n'as-tu pas mis tes beaux souliers jaunes ?... Je veux que tu sois joli de partout quand tu viens !... Et ces yeux-là... ces grands yeux polissons, petit brigand ?... Ah ! je parie qu'ils ont encore regardé une autre femme... Et ta bouche... ta bouche !... qu'est-ce qu'elle a fait, cette bouche-là ?

Il la rassura, souriant, se dandinant sur ses hanches frêles...

— Dieu non !... Ça, je t'assure, Nini... C'est pas une blague... maman faisait une course... là !... vrai !

Eugénie répéta à plusieurs reprises :

— Ah mauvais sujet !... mauvais sujet... je ne veux pas que tu

regardes les autres femmes... Ta petite frimousse pour moi!... ta petite bouche pour moi!... tes grands yeux pour moi!... Tu m'aimes bien, dis?...

— Oh oui!... Pour sûr!...

Elle lui sauta au cou et, la gorge haletante, bégayant des mots d'amour, elle l'entraîna dans la pièce voisine.

William me dit :

— Ce qu'elle en pince!... Et ce qu'il lui coûte gros, ce gamin!... La semaine dernière elle l'a encore habillé tout à neuf... C'est pas vous qui m'aimeriez comme ça!...

Cette scène m'avait profondément émue et, tout de suite, je vouai à la pauvre Eugénie une amitié de sœur... Ce gamin ressemblait à M. Xavier... Du moins entre ces deux jolis être de pourriture il y avait une similitude morale... Et ce rapprochement me rendit triste, oh! triste infiniment... Je me revis dans la chambre de M. Xavier le soir où je lui donnai les quatre-vingt-dix francs... Oh! ta petite frimousse, ta petite bouche, tes grands yeux!... C'étaient les mêmes yeux froids et cruels, la même ondulation du corps... C'était le même vice qui brillait à leurs prunelles et donnait au baiser de leurs lèvres quelque chose d'engourdissant comme un poison...

Je me dégageai des bras de William, devenu de plus en plus entreprenant.

— Non... lui dis-je, un peu sèchement... Pas ce soir...

— Mais tu avais promis d'être chouette avec bibi!...

— Pas ce soir...

Et, m'arrachant à son étreinte, j'arrangeai un peu le désordre de mes cheveux et de ma robe et je dis :

— Ah! bien, tout de même... ça ne traîne pas avec vous!...

Naturellement je ne voulus rien changer aux habitudes de la maison, dans le service. William faisait le ménage à la va comme je te pousse... Un coup de balai par ci... de plumeau par là.... Ça y était. Le reste du temps il bavardait, fouillait les tiroirs, les armoires, lisait les lettres, qui d'ailleurs traînaient de tous les côtés et dans tous les coins. Je fis comme lui. Je laissai s'accumuler la poussière sur et sous les meubles, et je me gardai bien de rien toucher au désordre des salons et des chambres. A la place des maîtres, moi, j'aurais eu honte de vivre dans un intérieur parfaitement torchonné. Mais ils ne savaient pas commander et, timides, redoutant les scènes, ils n'osaient jamais rien dire... Si, parfois, à la suite d'un manquement trop visible ou trop gênant, ils se hasardaient jusqu'à balbutier : « Il me semble que vous n'avez pas fait ceci ou cela... », nous n'avions qu'à répondre sur un ton où la fermeté n'excluait pas l'insolence : « Je demande bien pardon à Madame... Madame se trompe... Et si Madame n'est pas contente... » Alors, ils n'insistaient plus et tout était dit. Jamais je n'ai rencontré dans ma vie des maîtres ayant

moins d'autorité sur leurs domestiques, et plus godiches !... Vrai, on n'est pas serins comme ils l'étaient !

Il faut rendre à William cette justice qu'il avait su mettre les choses sur un bon pied, dans cette maison. William avait une passion, commune à beaucoup de gens de service : les courses. Il connaissait tous les jockeys, tous les entraîneurs, tous les bookmakers, et aussi quelques gentilshommes très galbeux, des barons, des vicomtes qui lui montraient une certaine amitié, sachant qu'il possédait, de temps à autre, des tuyaux épatants... Cette passion qui, pour être entretenue et satisfaite, demande des sorties nombreuses et des déplacements suburbains, ne s'accorde pas avec un métier peu libre et sédentaire, comme celui de valet de chambre. Or, William avait réglé sa vie ainsi : après le déjeuner, il s'habillait et sortait. Ce qu'il était chic, avec son pantalon à carreaux noirs et blancs, ses bottines vernies, son pardessus mastic, et ses chapeaux !... Oh ! les chapeaux de William... des chapeaux couleur d'eau profonde où les ciels, les arbres, les rues, les fleuves, les foules, les hippodromes se succédaient en prodigieux reflets !... Il ne rentrait qu'à l'heure d'habiller Monsieur ; et le soir, après le dîner, souvent il repartait, ayant, disait-il, d'importants rendez-vous avec des Anglais. Je ne le revoyais que la nuit, très tard, un peu ivre de cocktail, toujours... Toutes les semaines il invitait des amis à dîner, des cochers, des valets de chambre, des gens de courses, ceux-ci comiques et macabres avec leurs jambes torses, leurs genoux difformes, leur aspect de crapuleux cynisme et de sexe ambigu. Ils parlaient chevaux, turf, femmes, racontaient sur leurs maîtres des histoires sinistres — à les entendre ils étaient tous pédérastes !... — puis, quand le vin exaltait les cerveaux, ils s'attaquaient à la politique... William y était d'une intransigeance superbe et d'une terrible violence réactionnaire.

— Moi, mon homme, criait-il... c'est Cassagnac... un rude gars, Cassagnac... un luron... un lapin !... Ils en ont peur... Ce q'il écrit, celui-là, c'est tapé !... Ah, qu'ils se frottent à ce lapin-là, les sales canailles !...

Et tout à coup, au milieu du tapage, Eugénie se levait, plus pâle et les yeux brillants, bondissait vers la porte. Le petit entrait, sa jolie figure étonnée de ces gens inaccoutumés, de ces bouteilles vidées, du pillage effréné de la table... Eugénie avait réservé pour lui un verre de champagne et une assiette de friandises... Puis, tous les deux ils disparaissaient dans la pièce voisine...

— Oh ! ta petite frimousse !... ta petite bouche... tes grands yeux !...

Ce soir là le panier des parents contenait des parts plus larges et meilleures... Il fallait bien qu'ils profitasssent de la fête, ces braves gens !...

Un jour, comme le petit tardait, un gros cocher cynique et voleur, qui était de toutes ces fêtes, voyant Eugénie inquiète, lui dit :

— Vous tarabustez donc pas... Elle va venir tout à l'heure, votre tapette !

Eugénie se leva, frémissante et grondante :

— Qu'est-ce que vous avez dit, vous ?... Une tapette... ce chérubin !... Répétez voir un peu !... Et quand même... si ça lui fait plaisir à cet enfant !... Il est assez joli pour ça... il est assez joli pour tout... vous savez !...

— Bien sûr, une tapette... répliqua le cocher dans un rire gras... Allez donc demander ça au comte Hurot, là, à deux pas, dans la rue Marb...

Il n'eut pas le temps d'achever. Un soufflet retentissant lui coupa la parole.

A ce moment le petit entra... Eugénie courut à lui...

— Ah ! mon chéri... mon amour... viens vite... ne reste pas avec ces voyous-là !...

Je crois tout de même que le gros cocher avait raison.

Villiam me parlait souvent d'Edgard, le célèbre piqueur du baron de Borgsheim. Il était fier de le connaître, l'admirait presque autant que Cassagnac. Edgar et Cassagnac, tels étaient les deux grands enthousiasmes de sa vie... Je crois qu'il eût été dangereux d'en plaisanter et même d'en discuter avec lui... Quand il rentrait la nuit, tard, William s'excusait en me disant : « J'étais avec Edgar. » Il semblait que d'être avec Edgar cela vous constituait non seulement une excuse, mais une gloire.

— Pourquoi ne l'amènes-tu pas dîner, que je le voie, ton fameux Edgar...? demandai-je un jour.

William fut scandalisé de cette idée... et il affirma avec hauteur :

— Ah ça ! est-ce que tu t'imagines qu'Edgar voudrait dîner avec de simples domestiques ?

C'est d'Edgar que William tenait cette méthode incomparable de lustrer ses chapeaux... Une fois, aux courses d'Auteuil, Edgar fut abordé par le jeune marquis de Plérin :

— Voyons, Edgar, supplia le marquis... comment obtenez-vous vos chapeaux ?

— Mes chapeaux, Monsieur le marquis ? répondit Edgar flatté, car le jeune Plérin, voleur aux courses et tricheur au jeu, était alors une des personnalités les plus fameuses du monde parisien... C'est très simple... seulement c'est comme le gagnant, il faut les avoir... Eh bien, voici : tous les matins je fais courir mon valet de chambre pendant un quart d'heure... Il sue, n'est-ce pas ?... Et la sueur ça contient de l'huile... Alors, avec un foulard de soie très fine, il recueille la sueur de son front et il lustre mes chapeaux avec... Et ensuite, le coup de fer !... Mais il faut un homme propre et sain... de préférence un chatain... car les blonds sentent fort quelquefois... et toutes les sueurs ne conviennent pas... L'année dernière j'ai donné la recette au prince de Galles...

Et comme le jeune marquis de Plérin remerciait Edgar, lui serrait la main à la dérobée, celui-ci ajouta confidentiellement :

— Prenez Baladeur à 7/1... c'est le gagnant, Monsieur le marquis...

J'avais fini, — c'est rigolo vraiment quand j'y pense — par me sentir flattée, moi aussi, d'une telle relation pour William... Pour moi aussi Edgar c'était alors quelque chose d'admirable et d'inaccessible comme l'empereur d'Allemagne... Victor Hugo... Paul Bourget... est-ce que je sais?... C'est pourquoi je crois bien faire en fixant, d'après tout ce que me raconta William, cette physionomie plus qu'illustre : historique.

Edgar est né à Londres, dans l'effroi d'un bouge, entre deux hoquets de wisky. Tout gamin il a vagabondé, mendié, volé, connu la prison. Plus tard, comme il avait les difformités physiques requises et les plus crapuleux instincts, on l'a racolé pour en faire un groom... D'antichambre en écurie, frotté à toutes les roublardises, à toutes les rapacités, à tous les vices des domesticités de grande maison, il est passé lad au haras d'Eaton. Et il s'est pavané avec la toque écossaise, le gilet à rayures jaunes et noires et la culotte claire, bouffante aux cuisses, collante aux mollets, et qui fait aux genoux des plis en forme de vis. A peine adulte il ressemble à un vieux petit homme grêle de membre, la face plissée, rouge aux pommettes, jaune aux tempes, la bouche usée et grimaçante, les cheveux rares, ramenés au-dessus de l'oreille en volute graisseuse. Dans une société qui se pâme aux odeurs du crottin, Edgar est déjà quelqu'un de moins anonyme qu'un ouvrier ou un paysan ; presque un gentleman.

A Eaton, il apprend à fond son métier. Il sait comment il faut panser un cheval de luxe, comment il faut le soigner quand il est malade, quelles toilettes minutieuses et compliquées, différentes selon la couleur de la robe, lui conviennent ; il sait le secret des lavages intimes, les polissages raffinés, les pédicurages savants, les maquillages ingénieux par quoi valent et s'embellissent les bêtes de courses, comme les bêtes d'amour... Dans les bars il connaît des jockeys considérables, de célèbres entraîneurs et des baronnets ventrus, des ducs filous et voyous qui sont la crème de ce fumier et la fleur de ce crottin... Edgar eût souhaité devenir jockey car il suppute déjà tout ce qu'il y a de tours à jouer et d'affaires à faire. Mais il a grandi. Si ses jambes sont restées maigres et arquées, son estomac s'est développé et son ventre bedonne... Il a trop de poids. Ne pouvant endosser la casaque du jockey, il se décide à revêtir la livrée du cocher...

Aujourd'hui Edgar a quarante-trois ans. Il est des cinq ou six piqueurs anglais, italiens et français dont on parle dans le monde élégant avec émerveillement... Son nom triomphe dans les journaux de sport, même dans les échos des gazettes mondaines et littéraires. Le baron de Borgsheim, son maître actuel, est fier de lui, plus fier de lui que d'une opération financière qui aurait coûté la ruine de cent

mille concierges. Il dit : « Mon piqueur ! » en se rengorgeant sur un ton de supériorité définitive, comme un collectionneur de tableaux dirait : « Mes Rubens ! »... Et, de fait, il a raison d'être fier, l'heureux baron, car depuis qu'il possède Edgar il a beaucoup gagné en illustration et en respectabilité... Edgar lui a valu l'entrée des salons intransigeants, longtemps convoitée. Par Edgar il a enfin vaincu toutes les résistances mondaines contre sa race... Au club il est question de la fameuse « victoire du baron sur l'Angleterre »... Les Anglais nous ont pris l'Egypte... mais le baron a pris Edgar aux Anglais... et cela rétablit l'équilibre... Il eût conquis les Indes qu'il n'eût pas été davantage acclamé... Cette admiration ne va pas cependant sans une forte jalousie. On voudrait lui ravir Edgar ; et ce sont, autour de ce dernier, des intrigues, des machinations corruptrices, des flirts, comme autour d'une belle femme. Quant aux journaux, en leur enthousiasme respectueux, ils en sont arrivés à ne plus savoir exactement lequel, d'Edgar ou du baron, est l'admirable piqueur ou l'admirable financier.., Tous les deux ils les confondent dans les mutuelles gloires d'une même apothéose.

Pour peu que vous ayez été curieux de traverser les foules aristocratiques, vous avez certainement rencontré Edgar qui en est une des plus ordinaires et plus précieuses parures. C'est un homme de taille moyenne, très laid, d'une laideur comique d'Anglais, et dont le nez démesurément long a des courbes doublement royales et qui oscillent entre la courbe sémitique et la courbe bourbonnienne. Les lèvres, très courtes et retroussées, montrent entre les dents gâtées des trous noirs. Son teint s'est éclairci dans la gamme des jaunes, relevé aux pommettes de quelques hachures de laque vive. Sans être obèse, comme les majestueux cochers de l'ancien jeu, il est maintenant doué d'un embonpoint confortable et régulier qui rembourre de graisse les exostoses canailles de son ossature. Et il marche, le buste légèrement penché en avant, l'échine sautillante, les coudes écartés à l'angle réglementaire. Dédaigneux de suivre la mode, jaloux plutôt de l'imposer, il est vêtu richement et fantaisistement. Il a des redingotes bleues à revers de moire, ultra collantes, trop neuves ; des pantalons de coupe anglaise, trop clairs ; des cravates trop blanches, des bijoux trop gros, des mouchoirs trop parfumés, des bottines trop vernies, des chapeaux trop luisants... Combien longtemps les jeunes gommeux envièrent-ils à Edgar l'insolite et fulgurant éclat de ses couvre-chef !

A huit heures le matin, en petit chapeau rond, en pardessus mastic aussi court qu'un veston, une énorme rose jaune à sa boutonnière, Edgar descend de son automobile devant l'hôtel du baron. Le pansage vient de finir. Après avoir jeté dans la cour un regard de mauvaise humeur il entre dans l'écurie et commence son inspection, suivi des palefreniers inquiets et respectueux... Rien n'échappe à son œil soupçonneux et oblique : un seau pas à sa place, une tache aux chaînes d'acier, une éraillure sur les argents et les cuivres... Et il

grogne, s'emporte, menace, la voix pituitaire, les bronches encore graillonnantes du champagne mal cuvé de la veille. Il pénètre dans chaque box et passe sa main gantée de gants blancs à travers la crinière des chevaux, sur l'encolure, le ventre, les jambes. A la moindre trace de salissure sur les gants, il bourre les palefreniers. C'est un flot de mots orduriers, de jurons outrageants, une tempête de gestes furibonds. Ensuite il examine minutieusement le sabot des chevaux, flaire l'avoine dans le marbre des mangeoires, éprouve la litière, étudie longuement la forme, la couleur et la densité du crottin, qu'il ne trouve jamais à son goût.

— Est-ce du crottin, ça, nom de Dieu!... Du crottin de cheval de fiacre, oui!... Que j'en revoie demain, de semblable, et je vous le ferai avaler, bougres de saligauds!...

Parfois le baron, heureux de causer avec son piqueur, apparaît. A peine si Edgar s'aperçoit de la présence de son maître. Aux interrogations, d'ailleurs timides, il répond des mots brefs, hargneux. Jamais il ne dit : « Monsieur le baron ». C'est le baron au contraire qui serait tenté de dire : « Monsieur le cocher ». Dans la crainte d'irriter Edgar, il ne reste pas longtemps et se retire discrètement.

La revue des écuries, des remises, des selleries terminée, ses ordres donnés sur un ton de commandement militaire, Edgar remonte en son automobile et file rapidement vers les Champs-Elysées, où il fait d'abord une courte station en un petit bar parmi les gens de courses, des tipsters au museau de fouine, qui lui coulent dans l'oreille des mots mystérieux et lui montrent des dépêches confidentielles. Le reste de la matinée est consacré en visites chez les fournisseurs pour les commandes à renouveler, les commissions à toucher, et chez les marchands de chevaux où s'engagent des colloques dans le genre de celui-ci :

— Eh bien, master Edgar?
— Eh bien, master Poolny?
— J'ai acheteur pour l'attelage bai du baron.
— Il n'est pas à vendre.
— Cinquante livres pour vous...
— Non.
— Cent livres, master Edgar...
— On verra, master Poolny...
— Ça n'est pas tout, master Edgar...
— Quoi encore, master Poolny?
— J'ai deux magnifiques alezans pour le baron...
— Nous n'en avons pas besoin.
— Cinquante livres pour vous...
— Non.
— Cent livres, master Edgar...
— On verra, master Poolny...

Huit jours après, Edgar a détraqué comme il convient, ni trop ni

trop peu, l'attelage bai du baron ; puis, ayant démontré à celui-ci qu'il est urgent de s'en débarrasser, Edgar vend l'attelage bai à Poolny, lequel vend à Edgar les deux magnifiques alezans. Poolny en sera quitte pour mettre pendant trois mois à l'herbage l'attelage bai, qu'il revendra peut-être deux ans après au baron.

A midi le service d'Edgar est fini... Il rentre pour déjeuner dans son appartement de la rue Euler, car il n'habite pas chez le baron et ne le conduit jamais... Rue Euler, c'est un rez-de-chaussée écrasé de peluches brodées aux tons fracassants, orné sur les murs de lithographies anglaises : chasses, steeples, cracks célèbres, portraits variés du prince de Galles, dont un avec dédicace. Et ce sont des cannes, des whips, des fouets de chasse, des étriers, des mors, des trompes de mail, arrangés en panoplie au centre de laquelle, entre deux frontons dorés, se dresse le buste énorme de la reine Victoria en terre cuite polychrome et loyaliste. Libre de soucis, étranglé dans des redingotes bleues, le chef couvert de son phare irradiant, Edgar vaque alors, toute la journée, à ses affaires et à ses plaisirs... Ses affaires sont nombreuses, car il commandite un caissier de cercle, un bookmaker, un photographe hippique, et il possède trois chevaux à l'entraînement, près de Chantilly. Ses plasirs non plus ne chôment pas, et les petites dames les plus célèbres connaissent le chemin de la rue Euler où elles savent que, dans les moments de dèche, il y aura toujours pour elles un thé servi et cent louis prêts.

Le soir, après s'être montré aux Ambassadeurs, au Cirque, à l'Olympia, très correct dans son frac à revers de soie, Edgar se rend chez *l'Ancien* et il se saoûle longuement en compagnie de cochers qui se donnent des airs de gentlemen, et de gentlemen qui se donnent des airs de cochers...

Et chaque fois que William me racontait une de ces histoires, il concluait émerveillé :

— Ah ! cet Edgar... on peut dire vraiment que c'est un homme, celui-là !...

Mes maîtres appartenaient à ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde parisien : c'est-à-dire que Monsieur était noble et sans le sou, et qu'on ne savait pas exactement d'où sortait Madame. Bien des histoires, toutes plus pénibles les unes que les autres, couraient sur ses origines... William, très au courant des potins de la haute société, prétendait que Madame était la fille d'un ancien cocher et d'une ancienne femme de chambre lesquels, à force de gratte et de mauvaise conduite, réunirent un petit capital, s'établirent usuriers en un quartier perdu de Paris, et gagnèrent rapidement, en prêtant de l'argent, principalement aux cocottes et aux gens de maison, une grosse fortune... Des veinards, quoi !...

Au vrai, Madame, malgré son apparente élégance et sa très jolie figure, avait de drôles de manières, des habitudes canailles qui me désobligeaient fort. Elle aimait le bœuf bouilli et le lard aux choux,

la sale !... Et, comme les cochers de fiacres, son régal était de verser du vin rouge dans son potage... J'en avais honte pour elle... Souvent dans ses querelles avec Monsieur elle s'oubliait jusqu'à crier : « Merde ! » En ces moments-là, la colère remuait au fond de son être, mal nettoyé par un trop récent luxe, les persistantes boues familiales, et faisait monter à ses lèvres, ainsi qu'une malpropre écume des mots... ah ! des mots que moi, qui ne suis pas une dame, je regrette toujours d'avoir prononcés... Mais, voilà !... on ne s'imagine pas combien il y a de femmes avec des bouches d'anges, des yeux d'étoiles et des robes de trois mille francs, qui, chez elles, sont grossières de langage, ordurières de gestes et dégoûtantes de vulgarité... de vraies voyoutes !...

— Les grandes dames, disait William, c'est comme les sauces des meilleures cuisines, il ne faut pas voir comment ça se fabrique... Ça nous empêcherait de coucher avec ..

William avait de ces aphorismes désenchantés. Et comme c'était tout de même un homme très galant, il ajoutait, en me prenant par la taille :

— Un petit trognon comme toi, ça flatte moins la vanité d'un amant... mais c'est plus sérieux tout de même !...

Je dois dire que ses colères et ses gros mots Madame les passait toujours sur Monsieur... Avec nous elle était, je le répète, plutôt timide...

Madame montrait aussi au milieu du désordre de sa maison, parmi tout ce coulage effréné qu'elle tolérait, des avarices très bizarres et tout à fait inattendues... Elle chipotait la cuisinière pour deux sous de salade, économisait sur le blanchissage de l'office, renâclait sur une note de trois francs, n'avait de cesse qu'elle eût obtenu, après des plaintes, des correspondances sans fin, d'interminables démarches, la remise de quinze centimes indûment perçus par le factage du chemin de fer, pour le transport d'un paquet... Chaque fois qu'elle prenait un fiacre c'étaient des engueulements avec le cocher à qui non seulement elle ne donnait pas de pourboire mais qu'elle trouvait encore le moyen de carotter... Ce qui n'empêchait pas que son argent traînait partout avec ses bijoux et ses clés, sur les tables, les cheminées et les meubles. Elle gâchait à plaisir ses plus riches toilettes, ses plus fines lingeries ; elle se laissait impudemment gruger par les fournisseurs d'objets de luxe, acceptait sans sourciller les livres du vieux maître d'hôtel, comme Monsieur du reste ceux de William... Et cependant Dieu sait s'il y en avait de la gabegie là-dedans !... Je disais à William quelquefois :

— Non, vrai !... tu chipes trop... Prends garde... ça te jouera un mauvais tour...

A quoi William, très calme, répliquait :

— Laisse donc !... Je sais ce que je fais... et jusqu'où je puis aller. Quand on a des maîtres aussi bêtes que ceux-là... ce serait un crime de ne pas en profiter.

Mais il ne profitait guère, le pauvre, de ces continuels larcins qui continuellement, en dépit des tuyaux épatants qu'il avait, allaient aux courses grossir la sacoche des bookmakers...

Monsieur et Madame étaient mariés depuis cinq ans... D'abord ils allèrent beaucoup dans le monde et reçurent à dîner... Puis, peu à peu, ils restreignirent leurs sorties et leurs réceptions pour vivre à peu près seuls, car ils se disaient jaloux l'un de l'autre. Madame reprochait à Monsieur de flirter avec les femmes; Monsieur accusait Madame de trop regarder les hommes... Ils s'aimaient beaucoup. c'est-à-dire qu'ils se disputaient toute la journée comme un ménage de petits bourgeois... La vérité est que Madame n'avait pas réussi dans le monde et que ses manières lui avaient valu pas mal d'avanies... Elle en voulait à Monsieur de n'avoir pas su l'imposer, et Monsieur en voulait à Madame de l'avoir rendu ridicule devant ses amis... Ils ne s'avouaient pas l'amertume de leurs sentiments et trouvaient plus simple de mettre leurs zizanies sur le compte de l'amour.

Chaque année, au milieu de juin, on partait pour la campagne, en Touraine, où Madame possédait, paraît-il, un magnifigue château. Le personnel s'y renforçait d'un cocher, de deux jardiniers, d'une seconde femme de chambre, de femmes de basse-cour... Il y avait des vaches, des paons, des poules, des lapins. Quel bonheur!... William me contait les détails de leur existence là-bas avec une mauvaise humeur âcre et bougonnante. Il n'aimait point la campagne; il s'ennuyait au milieu des prairies, des arbres et des fleurs... La nature ne lui était supportable qu'avec des bars, des champs de courses, des bookmakers et des jockeys... Il était exclusivement Parisien.

— Connais-tu rien de plus bête qu'un marronnier?... me disait-il souvent... Voyons!... Edgar qui est un homme chic, un homme supérieur, est-ce qu'il aime la campagne, lui?...

Je m'exaltais :

— Oh! les fleurs pourtant, dans les grandes pelouses... Et les petits oiseaux!...

William ricanait :

— Les fleurs!... Ça n'est joli que sur les chapeaux et chez les modistes!... Et les petits oiseaux!... Ah! parlons-en!... Ça vous empêche de dormir le matin... on dirait des enfants qui braillent... Ah non!... j'en ai plein le dos de la campagne... La campagne ça n'est bon que pour les paysans...

Et se redressant, d'un geste noble; avec une voix fière, il concluait :

— Moi, il me faut du sport!... Je ne suis pas un paysan, moi... je suis un sportsman!...

J'étais heureuse pourtant et j'attendais le mois de juin avec impatience. Ah! les marguerites dans les prés, les petits sentiers sous les feuilles qui tremblent... les nids cachés dans les touffes de lierre aux flancs des vieux murs... Et les rossignols dans les nuits de lune... et

les causeries douces, la main dans la main, sur les margelles des puits garnis de chèvre-feuille, tapissé de capillaires et de mousses!... Et les jatées de lait fumant... et les grands chapeaux de paille... et les petits poussins... et les messes entendues dans les églises de village au clocher branlant, et tout cela qui vous émeut et vous charme et vous prend le cœur comme une de ces jolies romances qu'on chante au café-concert...

Quoique j'aime à rigoler, je suis une nature poétique. Les vieux bergers, les foins qu'on fane, les coucous dont on fait des pelotes jaunes... et les ruisseaux qui chantent sur les cailloux blonds... et les beaux gars au teint pourpré par le soleil comme les raisins des très anciennes vignes... les beaux gars aux poitrines puissantes, tout cela me fait rêver des rêves gentils!... En pensant à ces choses je redeviens presque petite fille... avec des innocences, des candeurs qui m'inondent l'âme, qui me rafraîchissent le cœur, comme une petite pluie la petite fleur trop brûlée par le soleil, trop desséchée par le vent... Et le soir, en attendant William dans mon lit, exaltée par tout cet avenir de joies pures, je faisais des vers :

Petite fleur.
O toi, ma sœur,
Dont la senteur
Fait mon bonheur...

Et toi, ruisseau,
Lointain coteau,
Frêle arbrisseau
Au bord de l'eau,

Que puis-je dire
Dans mon délire?
Je vous admire
Et je soupire...

Amour, amour...
Amour d'un jour
Et de toujours!...
Amour, amour...

Sitôt William rentré, la poésie s'envolait... Il m'apportait l'odeur lourde du bar, et ses baisers qui sentaient le gin avaient vite fait de casser les ailes à mon rêve... Je n'ai jamais voulu lui montrer mes vers... A quoi bon?... Il se fût moqué de moi... du sentiment qui me les inspirait... Et sans doute qu'il m'eût dit :

— Edgar qui est un homme épatant... est-ce qu'il fait des vers, lui?...

Ma nature poétique n'était pas la seule cause de l'impatience où

j'étais de partir pour la campagne. J'avais l'estomac détraqué par la longue misère que je venais de traverser... et peut-être aussi par la nourriture trop abondante, trop excitante, de maintenant, par le Champagne et les vins d'Espagne que William me forçait à boire. Je souffrais réellement. Souvent, des vertiges me prenaient, le matin, au sortir du lit... et dans la journée mes jambes se brisaient; je ressentais à la tête des douleurs comme des coups de marteau... J'avais réellement besoin d'une existence plus calme pour me remettre un peu...

Hélas !... il était dit que tout ce rêve de bonheur et de santé allait encore s'écrouler !...

Ah ! merde !... comme disait Madame...

(*A suivre.*) OCTAVE MIRBEAU

Artin

I

Quand Pierre Langevin arriva devant le palais du grand seigneur égyptien auquel il devait servir de secrétaire intime ou plutôt d'homme de compagnie, le jour commençait à décliner : une théorie haillonneuse, aux larges pieds nus, de Grecs plastiquement beaux sous leur masque de misère brûlée descendait de la colline vers le Bosphore ; sur chaque paire d'épaules, selon le rhythme de la marche, un bâton se balançait, alourdi également aux deux bouts, à gauche, à droite, par un panier de grosses fraises brillantes. Zigzaguant, dansant, les fruits cramoisis et les fez déteints, ocreux, quasi pâles, et dénués de glands, faisaient un vrai contraste oriental de nature fastueuse et d'indigente humanité. Des chiens, toute une tribu de ces roquets ottomans qui tiennent du chacal et du matou sans maître, dormaient tortillés en spirale, jetés de çà de là, pêle-mêle, ou campés à l'écart ; dérangés par un intrus coiffé d'un chapeau de haute forme, et noir, ils grognèrent ; mais une canne brandie et le *Ouste* auquel l'engeance a coutume d'obéir les incitèrent à feindre de se rensommeiller. Des gamins turcs, des deux sexes, impudents et sournois, tiraient la langue au mécréant étranger et lui lançaient des mots que, débarqué d'hier, il ne comprenait pas, car sinon il eût aussitôt fait taire ou fuir la bande avec des répliques et des menaces du même oriental acabit. Non loin du palais, une bâtisse carrée peinte en jaune turc figurait un corps de garde : la sentinelle suante et abrutie se redressa soudain et fixa sur le Franc, singe imberbe et assez avenant, un regard insistant et bestial. En face de Pierre Langevin arrêté et hésitant, un Grec potelé, pansu comme un pourceau du Yorkshire, mais infiniment moins propre et ayant pour fonction d'être *bakkal*, c'est-à-dire, — en dépit du nom terrible, — d'être épicier, chauffait sa bedaine au soleil.

Pierre, embarrassé, regardait tour à tour le bakkal, les soldats, les gamins, les chiens, les marchands de fraises, et le mur énorme du jardin seigneurial : une porte à jour, en fer forgé, s'offrait, mais close, et la sonnette s'obstinait à rester invisible.

Pierre, enfin, se décida à interpeller le personnage dodu et d'aspect relativement inoffensif qui se soleillait en face de lui, et, exhibant une carte de visite, désignant le palais de sa canne, il dit au bakkal :

— « Pacha ?? »…

Notre épicier, diagnostiquant un *Fraenk*, un Franc qui ne savait parler ni le grec, ni le turc, sourit dédaigneusement et octroya pour toute réplique ce haussement du menton commenté d'un subtil baissement des paupières qui, à Constantinople, traduit : « Oh, non ! »

Puis, mu par l'espérance peut-être d'un pourboire, d'un *bakchich* comme on dit à Stamboul... et à Byzance, il se leva, marcha avec une pesante majesté vers le jardin seigneurial, passa une main entre le grillage, et ouvrit la porte qui n'était même pas fermée à clef. Alors, s'inclinant, s'effaçant, montrant le chemin, il prononça d'un ton obséquieux : « *Bouyouroun* » cette admirable formule turque qui veut dire à la fois, selon la mimique accompagnatrice, « Va-t-en, Attrape, Servez-vous, Après-Vous Monsieur, et Entrez je vous prie ! »

Pierre Langevin. chaperonné par le complaisant bakkal, gravit une allée tournante jusqu'à un minuscule pavillon de bois, niche à homme d'où émanait l'odeur d'un chenil.

Un nabot, un crapoussin vêtu d'un pantalon noir à franges, et d'un vieux pardessus mué en redingote ottomane, en *stambouline*, coiffé d'un fez trop large qui lui couvre les oreilles, surgit de la cabane, se plante devant Pierre et lui barre le passage. Simultanément, tout autour de Pierre apparaissent presque nus, aux chairs splendides, aux torses herculéens, aux grands beaux bras ballants, des escogriffes que plus tard Monsieur le Secrétaire intime entendra décorer du titre d'aides-jardiniers. Au milieu de ces individus hétéroclites qui maintenant discutent gravement à son sujet, Pierre, interloqué, agite vainement son rectangle de carton blanc.

Notre Franc désespère de réussir à suggérer qu'il est un visiteur amical, un *muzaffir*, que le Pacha ou le Prince lui donna rendez-vous à ce jour, à cette heure, en ce lieu, de réussir à deviner si l'hôte est absent ou non, consent ou non à l'accueillir.

Le crapoussin plisse toute sa figure molle en la grimace d'un poupon qui va geindre ou éclater de rire, arrondit et cligne tour à tour, afin de dévisager ou de surveiller l'inconnu, des yeux d'espion curieux et craintif.

Soudain, la scène change :

D'un pas traînassant, un homme roupieux, aux joues couperosées, s'approcha. Tout de suite, à un genre spécial de vulgarité, à une façon de se dandiner en tenant les mains dans les poches du veston, à un air de porter le fez en rechignant. Pierre augure un domestique d'origine occidentale.

Et en effet, à la première question muette du visiteur houspillé, le survenant répond avec une superbe de *deus ex machina* et un accent du pont de Kehl :

— « Vous êtes sans doute, Monsieur, le nouveau secrétaire, le successeur de Monsieur Armeau. Moi, je suis le cocher de Son Altesse. Pardon de vous avoir laissé aux prises avec ces sauvages. Son Altesse arrivera dans une demi-heure, en mouche. Je vais vous introduire dans la chambre réservée aux muzaffirs. »

Puis, s'adressant au crapoussin si intransigeant quant à sa consigne de portier, notre automédon, Jean, ou Johann plutôt, encore qu'il s'affirme pompeusement français, intime en turc l'ordre de faire

asseoir le visiteur dans la salle d'attente et de lui préparer une tasse de café.

Et le cerbère nain s'empresse.

II

Monsieur le Secrétaire Intime Pierre Langevin, que désormais, chaque dimanche matin, les fournisseurs quémandeurs d'acomptes, et, trois fois par an, les impresarii en tournée à Péra qualifient respectueusement d'Excellence, daigne s'intéresser pour ce nabot de portier qui lui barra si consciencieusement le passage le premier jour :

Le crapoussin naquit en Arménie ; il s'appelle Artin.

Artin est le type de l'humble et bon serviteur.

Ponctuellement, Artin ouvre et ferme aux heures indiquées la serrure de la porte du jardin seigneurial ; ponctuellement, quand le Maître sort ou rentre, à pied, à cheval, ou en mouche Artin, les paumes croisées bien à plat contre le ventre, surgit à son poste, devant sa niche, ou devant le palais, sur la jetée. La nuit, comique tant la course de ses petites jambes a peine à dévorer plus de terrain que le pas ordinaire de celles du Maître, Artin, une lanterne à la main, précède et guide le Prince qui, à travers le parc, se rend de son kiosque privé, du *sélamlik* où sont admis les visiteurs mâles, au harem.

Fidèle à sa consigne, Artin barre le passage à tout inconnu.

Artin ne s'enivre jamais de raki.

Chétif et doux, il ne se querelle jamais avec les autres domestiques, et les Turcs les plus bourrus, les Albanais les plus belliqueux, les pires Kurdes vindicatifs de griefs imaginaires épargnent sa timide faiblesse.

L'intendant Serkis, lequel a la clef des armoires, le soin et la conduite de l'office, charge-t-il par aventure Artin d'acheter quelque bagatelle, celui-ci n'ose point griveler.

Enfin Artin ne réclame jamais à l'eunuque nègre Surur Agha, trésorier-payeur général dans la maison du Prince, ses *eïliks*, ses traitements en retard : il n'ignore point, d'ailleurs, qu'à son départ, quand il aura manifesté son désir de retourner dans son village, ou quand le Maître l'aura chassé, le hideux Surur lui soldera en bloc, belles livres turques, sonnantes et trébuchantes, tout son dû ; et, se sentant logé et nourri, satisfait de peu, il laisse philosophiquement s'accumuler ses mois de cent cinquante piastres.

III

Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime a trop de loisirs. Elle paresse, distraite, déprise de ses travaux personnels, elle s'ennuie dans le néant turc.

Du matin au soir, Pierre Langevin, tout en flânant, s'amuse à observer Artin.

Le miaulement de jaunes chats sauvages, au corps quasi transparent, qui désirent, espèrent des reliefs de déjeuner, ou simplement veulent revoir leur compagnon habituel, éveille dès l'aube le petit portier arménien.

Un bruit de remue-ménage parvient de la niche aux oreilles de Monsieur le Secrétaire Intime.

Les félins qui rôdaient en miaulant autour de la cahute s'apaisent, et, assis, couchés, tapis entre les herbes comme pour se cacher, ou rasés comme pour bondir, ils patientent.

La porte s'ouvre :

Chaussé de vieux souliers dont lui fit présent Pierre et qu'il adapta miraculeusement aux dimensions de son pied rustique, vêtu de son pardessus mué en redingote auquel il ne renonce même pas en dormant, coiffé jusqu'aux yeux et à la nuque de son fez trop large, Artin paraît. Il se frotte les paupières, baille, et imite la moue des enfants que la bonne fait sortir du lit trop tôt à leur gré.

Artin rend avec une cordialité déférente et craintive le bonjour que lui crie en turc, en grec, ou en français Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime, et, clopin-clopant, les poings aux paupières, se dirige vers le coin du jardin où s'adosse à un mur haut de vingt mètres la baraque du cuisinier.

Grécaillon du ruisseau, épave des quais où il se mourait à jouer le rôle de petit *hamal*, de crocheteur supplémentaire, où il s'essoufflait, s'effondrait sous les plus légers faix, sous les menus paquets méprisés par des camarades porteurs de pianos, le marmiton, nonobstant le double instinct de s'afficher dur lui, miséreux, à un miséreux, et lui, un Grec, à un Arménien, protège Artin, lui accorde l'eau, le riz, le café, les rogatons qu'il implore, gâte enfin le petit portier.

Un visage biscornu, émacié et aplati comme une punaise qui n'aurait rien eu à mordre depuis un an, garantit Yanco des suppositions que ses mains de fillette vicieuse, son sauvetage par l'intendant Serkis, et son entrée dans la maison du Prince autoriseraient.

Donc, le marmiton Yanco, Nibelung auprès duquel Artin, ce Mime, semble un Siegfried, travaille en se dégingandant, va et vient, lave de la vaisselle, et sert le petit portier ou tolère que celui-ci picore à sa fantaisie.

Maintenant, devant sa cabane, Artin agenouillé se penche vers une grande écuelle à demi pleine et, sans ôter son éternel pardessus-redingote, sans même en retrousser les manches, il se débarbouille. Sa figure plissée et mobile de vieux bébé tressaille au contact de l'eau et imite les contorsions d'une frimousse de chat échaudé.

Artin déjeune. Il a du pain bis à foison. Son ami Yanco lui donna un morceau de fromage bulgare, et de quoi s'apprêter, toute la journée, de quart d'heure en quart d'heure, une tasse de café à la turque. Monsieur le Secrétaire Intime ajoute au régal des olives et un peu de caviar.

Artin émiette et distribue aux chats jaunes le restant de son festin.

La société de ces animaux sauvages et rusés le divertit. Et puis, Artin aime les bêtes. Il s'éloigne avec horreur des sanglants combats de coqs où se pâment les eunuques noirs. Il aime aussi les gens. Il est doux, tendre, sentimental, naturiste, à la manière des Arméniens de la campagne. Stamboul, Galata, Péra fourmillent de compatriotes à lui que l'intrigue, l'usure, l'espionnage ou de pires métiers élevèrent à un haut point de fortune et d'honneur. Artin, lui, est de l'espèce des Arméniens qu'on méprise et qu'on massacre.

Tout le long du jour, Artin roule des cigarettes, fume, se prépare du café, cache dans ses mains velues son front et pense à son pays, à son village, à son frère, à ses enfants, à sa famille.

Là-bas, bien au-delà du mont Sipàn, par-delà des cîmes et des cîmes, dans un val fertile, les rafales de la rude Arménie secouent une maisonnette où on parle de lui, où on espère qu'il se souvient et qu'il sera de retour un soir.

— « Et les Kurdes, Artin ? » demande en ricanant Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime.

Artin frissonne et regarde le ciel.

IV

Chrétien selon la doctrine de Saint Krikor l'Illuminateur — l'intendant Serkis, pieux catholique, le morgue à cause de son hérésie ! — Artin a des parties aussi de fatalisme musulman et de sérénité païenne en son âme végétante et naïve.

Il cause familièrement avec les roses, avec les pastèques, avec les dîndes ou les poulets qui attendent dans un enclos, ou dans les allées, en liberté, le bon plaisir et le couteau cruel et maladroit du pitoyable Yanco ; il dialogue avec les magnoliers, les pies, les bergeronnettes, les mésanges, les goëlands, les poissons rouges, les grenouilles qui sautèlent — guettées par les chats — à travers les pelouses, avec les Amours joufflus et verdissants qui ornent la vasque du jet d'eau, avec la pluie, avec le vent, peut-être avec les nuages.

Sa peau tannée ne sent ni les piqûres des moustiques ni les bourrades des terrassiers kurdes.

Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime profère-t-elle le nom de Dieu, Artin lève ses bons gros yeux de chien battu et reconnaissant vers l'azur, joint les mains, fait le signe de la croix, et murmure :

— « Allah ! Allah ! »

Chrétiens ou musulmans, comme les pauvres gens de Constantinople, quand un accès de rage ne les dissocie pas, s'équivalent, sont frères ! Pierre Langevin, s'il cherche à s'analyser la foi d'Artin, la compare spontanément à celle de l'aide-jardinier Moustapha qui, là, tout près, agenouillé dans l'herbe, et tourné du côté de La Mecque, prie avec une ferveur pacifique, et indifférente à la présence des spectateurs mécréants.

Artin, rêveur, regarde tour à tour sa lanterne vacillante et les robustes étoiles de la nuit d'Orient :

— « *Bouyouk Lampa !* (Une grande lampe !) s'écrie-t-il en contemplant Vesper.

Un matin, pour éprouver Artin, Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime lui annonce qu'il a cessé de plaire et qu'on va le chasser.

— « *Benfoukara!* (Je ne suis qu'un pauvre misérable !) » soupire en haussant puis en laissant retomber profondément les épaules le petit portier. Et Pierre Langevin comprend à quel point cette créature chétive et sans âge, — a-t-elle trente-cinq ou soixante-sept ans ? — se résigne d'avance au froid, à la faim, à la mort !

V

Artin a deux ennemis jurés, le cuisinier français et le marchand d'eau kurde.

Officiellement qualifié de chef des cuisines, — bien qu'il soit bancal, borgne, et ne commande qu'à un seul marmiton, tandis que son collègue turc du harem ressemble, en mieux, au Grand-Vizir, et gouverne toute une armée d'apprentis sorciers, — Marius possède la triple originalité de rouler un œil de lapin dans son orbite gauche, de surpasser en ivrognerie, en promptitude au pillage, et en audace à protester de son innocence tous les maîtres-queux français ou soi-disant tels de Constantinople, d'attraper au lacet et de punir de la hart les chats maraudeurs. Pas une aube ne rougeoie qui n'éclaire aux branches des arbres environnant la baraque du chef un ou plusieurs rictus de pendus.

Travailleur aussi infatigable que bienfaisant, Marius incrimine de paresse le petit portier arménien.

— « Voyez-vous ça, Monsieur Langevin, dit-il en s'interrompant de vaticiner sur la Question d'Orient et en agitant une lèche-frite vers Artin qui savoure son kief, voyez-vous ça, *ça n'a aucune occupation !* »

Heureusement, l'indulgence du marmiton Yanco et la magnanimité de Son Excellence le Secrétaire Intime atténuent le dommage que cause à la bouche d'Artin l'hostilité de Marius.

Quant au marchand d'eau, c'est un fou furieux, aux muscles durs comme du fer, à la voix stridente et cinglante, qui ne pénètre jamais dans le jardin du Prince sans hurler :

— « Il faut que j'écrase le premier giaour que je rencontrerai ! »

A peine signale-t-on sur la route le doux Kurde et son âne chargé d'outres et de tonnelets, qu'Artin se terre dans sa niche, et que l'intendant Serkis, peu rassuré par l'élévation relative de son rang social, s'évanouit magiquement.

Un Turc à la mode du bon vieux temps préserve parfois Artin des fureurs kurdes.

Le vigneron Mehmed a l'aspect noueux, la couleur et la force des grands ceps en automne. D'une propriété que le Prince possède à Bostandjik, sur la côte d'Asie-Mineure, Mehmed apporte dans sa barque des corbeilles de ce *tchaouch* qui est un chasselas turc, moins savoureux que le nôtre. mais plus beau. Mehmed tend la main à ses frères chrétiens et ne s'offense pas s'ils lui disent « *Sélam* »! Lorsque Mehmed parle, on croirait qu'il parodie la voix d'Hadjivat au théâtre de Karagheuz : d'Hadjivat en tous cas il emprunta cette fermeté tranquille, et ce bon sens naturellement civilisé. Le marchand kurde hésite et recule devant la barbe blanche et la dignité du sage vigneron.

VI

Artin ne perd pas une occasion de prouver son excellent cœur.

Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime Pierre Langevin adapta vite son humeur à celle de son entourage :

A Constantinople, les corporations du Moyen-Age subsistent. En outre, certains métiers sont le lot de certaines races. Par exemple, d'usage immémorial, les Juifs sont couvreurs, plombiers, s'acquittent d'installer les candélabres, les tableaux, les lustres.

Or le vieux Jacob Abastado arrange depuis quelques jours un lustre neuf pour le grand salon du Prince.

Artin excepté, toute la valetaille s'acharne à lutiner le Juif, le *Yaoudi*.

Le plafond où sera fixé le lustre est fort élevé. Jacob tremble en grimpant à l'échelle. On la secoue. On se délecte du tremblement plus convulsif de Jacob.

Jacob arrange une pendeloque. Brusquement, on lui prend la taille au lasso avec une corde passée là-haut dans le crochet et quelqu'un s'accroche frénétiquement à l'autre bout. Jacob qui se voit au gibet, déjà gigote et geint.

Pierre Langevin laisse faire, sourit.

Devant Monsieur le Secrétaire Intime, le marmiton Yanco interpelle en turc prononcé par dérision à la juive le minable Jacob, lui crachotte au visage, lui tire la barbe (injure mortelle !) et le force à être son partenaire, son vis-à-vis dans une grotesque danse rhythmée d'obscènes quolibets.

Le jeu fini, Son Excellence va au yaoudi qui sanglote, le console en l'appelant poliment *Bézirguian*, c'est-à-dire commerçant, et lui donne un *medjidié*, soit quatre francs et des centimes.

Mais Artin, soucieux, grommelle entre ses dents :

— « *Bou féna! Bou olmas! Bou iassac! Bou guna!* (C'est mauvais! Cela ne se fait pas! Ce n'est pas permis! Dieu le défend !) »

VII

Une crise de Massacres sévit dans l'Empire turc.

On égorge tant d'Arméniens partout que l'air devrait avoir une odeur de sang.

Pierre Langevin pense respirer de la haine, du fatalisme, de la bestialité. Les nerfs lui défaillent. Il voudrait ne plus aspirer la vie dans ce pays.

Artin, qui sait lire, pleure en silence, immobile, un papier froissé dans les doigts.

Une lettre d'Arménie arrivée à Constantinople par les soins d'un fugitif lui apprend la mort de son frère, l'incendie de la maisonnette, le viol et le rapt des femmes, des jeunes filles.

— « *Cardasch euldu !* (Mon frère est mort !) » répète-t-il par trois fois.

Puis il se remet à fumer sans bouger de la pierre où il est assis.

VIII

Des Kurdes viennent de tuer à Stamboul même un autre frère d'Artin.

Le hideux Surur traite Artin de giaour dès qu'il l'aperçoit et le menace de son revolver.

Artin a été battu dos et ventre par l'aide-jardinier Hassan.

De son côté, Artin, lui, dégénère, ou s'émancipe.

Il lit en cachette le journal patriotique arménien, l'*Haïrenik* : de la littérature généreuse, ardente, française, révolutionnaire inonde et vivifie son cerveau.

Un vertige, d'ailleurs, saisit alors le peuple arménien qui s'imagine avoir l'appui et pouvoir compter sur le secours de l'Angleterre.

Artin devient presque insolent.

Il nourrit on ne sait quels songes.

Il introduit à la cuisine d'où l'on congédia Yanco un marmiton arménien aux regards trop noirs, aux pouces d'assassin.

IX

Le musulman et le catholique, Surur et Serkis triomphèrent de la bonté scrupuleuse du Prince, émurent sa pusillanimité de grand seigneur trop riche et trop voluptueux.

Hier soir, en précédant, la lanterne à la main, son Maître, Artin titubait.

Pour la première fois de sa vie, il s'était enivré de raki.

Ce matin, l'eunuque trésorier et l'intendant payèrent et chassèrent Artin, le petit portier débonnaire, et Torkom, l'inquiétant marmiton.

Ce soir, pareil à ces vieux chiens qui reviennent toujours à leur niche ancienne, au lieu où on les enchaîna, où on les battit et où on leur donna la pâtée, Artin, avec la complicité de son remplaçant provisoire, franchit la grille derechef, se glisse jusque dans la cuisine.

Un marmiton nouveau-venu tolère qu'il mange.

Le petit Arménien est métamorphosé :

Ses yeux brillent. Une gaieté fébrile, factice, anime ses gros traits poupins. Son haleine exhale une senteur d'ail, de mastic, et de vin bleu. Il titube. Il rit. Il chante. (D'ordinaire, à Constantinople, les Turcs ou les Grecs, seuls, expriment en sons modulés leur joie ou leur chagrin.) Enfin — détail insolite ! — du pardessus-redingote émerge un faux-col, un faux-col blanc, de forme absurde, mais tout blanc.

Son Excellence Monsieur le Secrétaire interroge Artin.

Le petit portier revient du Consulat moscovite. A l'heure actuelle il ne sait plus trop s'il est sujet du Sultan ou du Tzar, s'il y a des Hamidiés dans son village, ou des Cosaques. Il part demain. L'Ambassade russe le protégera. Il ne sait plus trop s'il s'arrêtera chez lui, ou s'il ira plus loin, en plein territoire russe.

Artin rit, chante, frappe fièrement la poche où tinte son pécule.

Puis il sort en titubant, en trébuchant.

A Constantinople, tous les pauvres gens emploient quelques mots italiens :

— « Addio ! » fait Artin, ses bons gros yeux sentimentaux fixés sur Pierre Langevin qui sans répondre ajoute un napoléon au viatique du paria.

Pauvre petit portier ! La lune répand le long du Bosphore son vénéfice d'amour. Eclatante de jeunes femmes, une barque passe. Un caïque la suit où des adolescents jouent les *pécherevs* de Dedeh, ces fragments de musique turque, mi-danses, mi-cantilènes, hystériques et monotones, et plus exaspérants, plus entêtants, plus aigus que n'importe quelles mélodies occidentales. Et devant cette chaude idylle musulmane, Son Excellence Monsieur le Secrétaire Intime se demande ce que dans quelques mois la route ardue, la neige et les assassins kurdes auront fait de son touchant Artin.

Edmond Fazy

A propos de la traduction de « Résurrection »

DEUX LETTRES

I

A M. le Directeur de La revue blanche

Monsieur,

Un de vos collaborateurs a pris la peine de relever et de citer un à un tous les passages de ma traduction de *Résurrection* qui ne sont pas absolument conformes au texte russe, et tous les passages du texte russe que j'ai omis ou abrégés dans ma traduction. C'est là un travail qui fait honneur à sa patience, et qui n'a, par ailleurs, rien pour m'affliger : car jamais je n'ai prétendu que ma traduction fût parfaite, et j'ai toujours donné à entendre qu'une traduction trop littérale était pour moi une mauvaise traduction. Aussi me garderais-je de répondre à votre collaborateur si celui-ci n'avait mis en cause, dans son article, la direction de l'*Echo de Paris*, où j'ai fait paraître en feuilleton une traduction du roman du comte Tolstoï. Et comme le malheur a voulu que toutes ses observations se rapportant à l'*Echo de Paris* fussent complètement inexactes, je ne puis m'empêcher de protester contre elles.

Votre collaborateur se trompe, d'abord, quand il croit que la direction de l'*Echo de Paris* a exigé de M. Tchertkof que la traduction du roman me fût confiée. J'ai entrepris cette traduction sur la demande expresse d'un des fils du comte Tolstoï, et je l'ai acceptée qu'après m'y être longtemps refusé, n'étant traducteur ni par goût ni par métier. J'ai ensuite, toujours sur la demande du comte Tolstoï, offert le roman (avant d'en avoir le manuscrit) à plusieurs journaux qui n'ont pas cru devoir l'accepter. Seul l'*Echo de Paris* a tout de suite consenti aux conditions exigées par les représentants de l'auteur. Vous voyez, Monsieur, que le « nationalisme » de ce journal, ni mon « catholicisme », n'ont joué aucun rôle dans toute cette affaire.

Et, comme je m'étais engagé à traduire d'abord le roman pour le compte de l'auteur, je ne me suis pas jugé libre de rien couper du texte pour la publication dans l'*Echo de Paris*. De sorte qûe tous les chapitres « anticatholiques » ou « antimilitaristes » que votre collaborateur reproche à l'*Echo de Paris* d'avoir supprimés (et que j'ai supprimés plus tard dans le volume, par crainte d'allonger et d'alourdir le roman), tous ces chapitres ont paru dans le feuilleton de l'*Echo de Paris* : j'y ai fait paraître tout au long les deux chapitres de la messe, et l'épisode desenfants assistant au départ du convoi, et aussi, sauf erreur, le passage relatif au séjour de Nekhludov dans la garde impériale. Je n'ai absolument omis que le chapitre où est racontée la visite faite par Nekhludov à un directeur des cultes : et ce n'est point mon « catholicisme » qui m'a décidé à l'omettre, mais la crainte que ce chapitre, d'ailleurs bien inoffensif, ne fît que trop l'effet d'un hors-d'œuvre arrêtant l'action.

Enfin votre collaborateur se trompe quand il reproche à l'*Echo de Paris* d'avoir accepté une traduction inexacte : ou plutôt il se trompe dans les preuves

qu'il en donne. Car entre toutes les inexactitudes qu'il signale, deux ou trois à peine sont de mon fait, et motivées par mon désir de mettre mieux la pensée de l'auteur à la portée du public français ; toutes les autres sont simplement conformes à la première version, manuscrite, du comte Tolstoï, que j'ai bien été forcé de suivre, n'en ayant point d'autre. Je tiens à la disposition de votre collaborateur, et de vos lecteurs, les manuscrits sur lesquels j'ai fait ma traduction : on y verra que les additions, observations, etc., qui me sont reprochés comme ridicules, ou contraires au texte, sont simplement des variantes de l'auteur ; et j'ajoute qu'elles sont tout à fait insignifiantes, tant au point de vue de la quantité que de la qualité.

Le seul tort de la direction de l'*Echo de Paris* est donc, en fin de compte, d'avoir publié une traduction que votre collaborateur estime « incohérente et terne ». Mais c'est de quoi, raisonnablement, on ne saurait faire un crime ni à ce journal, ni à l'éditeur qui a ensuite consenti à publier une traduction revue, remaniée, allégée, toute différente de la traduction complète qu'avait publié l'*Echo de Paris*. Des défauts littéraires de ma traduction, de ce qu'elle a d' « incohérent », de « terne » et de « ridicule », toute la faute est à moi seul : et là-dessus chacun est libre d'avoir son avis.

Que si, après cela, les observations de votre collaborateur faisaient surgir de terre, un de ces jours, une nouvelle traduction du roman, plus complète que la mienne, et plus littérale, personne ne s'en réjouirait plus sincèrement que moi. J'ai en effet la certitude qu'une œuvre telle que *Résurrection* s'accommode fort bien d'être présentée au public français sous la double forme d'une traduction libre et d'une traduction littérale. Je n'ai point dit, par exemple, dans ma traduction, que l'un des soldats qui conduisaient la Maslova était de Nijni-Novgorod, et que l'autre était un Tchouvache ; mais j'admets parfaitement qu'une autre traduction le dise, puisque le comte de Tolstoï le dit dans son texte. Et cette traduction absolument complète du roman serait à mon avis d'autant plus bienvenue que j'ai, de mon côté, l'intention d'en publier bientôt une traduction abrégée, populaire, décidé à répandre dans la foule, sinon le texte complet du comte Tolstoï, du moins la grande pensée morale qui fait le fond de son œuvre.

Veuillez, Monsieur le Directeur, recevoir l'assurance de ma plus sincère considération.

T. de Wyzewa

Paris, le 3 mai.

II

A M. Teodor de Wyzewa

Monsieur,

C'est l'*Echo de Paris* que votre lettre met hors de cause. En toute sincérité, j'aurais préféré que ce fût vous. J'avoue que je ne prends pas le soin de collectionner les feuilletons de journaux et que j'avais cru trouver dans votre volume le texte intégral de la traduction publiée par l'*Echo de Paris*.

Mais parlons de vous puisqu'il ne peut s'agir que de vous. Suivant votre exemple, je me tairai sur les négligences et les inexactitudes que j'ai signalées dans mon article et que vous devez sans doute à l'heure qu'il est regretter aussi vivement que moi. Mais puisque vous préparez une nouvelle édition permettez-moi de vous avertir que je n'ai pas épuisé — oh! mon Dieu, non — la

liste des erreurs fâcheuses que contient votre traduction. Ne me louez pas de ma patience; elle s'est lassée. Et ç'aurait été, j'imagine, trop présumer de celle de nos lecteurs que de les convier à feuilleter avec moi d'un bout à l'autre le petit dossier bien incomplet que j'ai pris la peine de vous constituer pour ma propre édification, et pour la vôtre, Monsieur, s'il vous plaît d'en prendre connaissance.

Puisque le manuscrit que vous avez entre les mains diffère en maint passage de l'édition publiée à Londres, vous voyez par quelle série de remaniements laborieux passe une œuvre de Tolstoï avant de recevoir sa forme définitive. Une pensée qui cherche son expression avec tant de scrupule devrait commander, il me semble, un respect tout particulier. Vous professez au contraire qu'il est loisible au traducteur de la modifier ou de la restreindre, suivant les inspirations de son goût personnel. Une bonne traduction serait donc, selon vous, une œuvre de critique, où quelqu'un s'aviserait d'enseigner à l'artiste ce qu'il aurait pu faire, s'il avait bien voulu se garder des caprices de son génie. Mais vous reconnaissez, Monsieur, qu'en matière littéraire « chacun est libre de garder son avis ». Remarquez-le, je vous prie : l'auteur plus que tout autre a le droit de garder le sien.

Vos intentions étaient les meilleures du monde. Vous vouliez en « allégeant » le roman, « mettre mieux la pensée de l'auteur à la portée du public français ». Je veux bien admettre que cette adaptation était nécessaire et que vous avez pleinement réussi dans ce difficile travail. Il reste que vous vous êtes mépris sur votre rôle véritable. On ne vous demandait pas de nous faire aimer Tolstoï; il y a beau temps que le procès est gagné. On vous demandait de resserrer notre intimité avec ce grand esprit et de nous révéler l'état présent d'une pensée dont l'évolution n'est pas encore terminée. Tout ce que vous lisiez dans *Résurrection*, il fallait le transcrire au risque d'être ennuyeux. S'il y a vraiment antinomie, ce que je ne crois pas, entre le goût français et l'esthétique de Tolstoï, vous deviez manifester cette contradiction. Votre méthode de vulgarisation, qui se pouvait soutenir au temps où Voltaire traduisait Skakspeare ne convient plus à notre époque de culture scientifique.

Vous avez en particulier supprimé tous les passages anti-religieux et antimilitaristes, parce qu'à votre avis ils ralentissaient l'action. Votre sincérité n'est pas douteuse quand vous affirmez n'avoir suivi en tout ceci que les indications de votre goût. Au demeurant votre opinion sur les digressions de Tolstoï est défendable du point de vue purement artistique. Il importait toutefois de ne pas oublier que, dans l'esprit de l'auteur, elles ne devaient pas être séparées du reste de son œuvre. Il a dit dans une lettre publiée par M. Tchertkov, si je ne me trompe, dans les « Feuilles de la parole libre » qu'il avait longuement hésité à faire paraître un roman écrit depuis nombre d'années déjà, à l'époque où ses convictions morales n'étaient pas encore solidement établies. S'il a cédé aux instances de ses admirateurs, c'est qu'il avait vu la possibilité de faire entrer dans son œuvre le développement de certaines idées qui lui sont chères et qu'il avait pris l'habitude de présenter en de courtes brochures. Or, en supprimant les passages que Tolstoï avait ajoutés à son ancien manuscrit pour ne pas se mettre en contradiction avec lui-même, vous laissez croire aux lecteurs français qu'il est revenu beaucoup plus décidément qu'il ne l'a fait à sa première conception du métier d'écrivain. Vous le voyez, Monsieur, à ceux qui, ne connaissant pas la langue russe, ne peuvent s'informer à bonne source, votre traduction ne fournit tout au moins qu'un pauvre document d'histoire littéraire.

Il n'en est pas moins vrai que votre théorie, que vous justifiez par l'exemple, emprunte à votre autorité une importance considérable. Et puisque ce débat,

fort heureusement dégagé des petites compromissions politiques, dans lesquelles je m'excuse de l'avoir fait entrer, s'est élevé à la hauteur d'une querelle littéraire, je n'éprouve aucune gêne à accepter l'offre que vous voulez bien me faire. C'est avec le plus grand intérêt que je parcourrai les manuscrits que vous mettez aimablement à ma disposition. Je me féliciterai d'y pouvoir mieux apprendre encore comment vous entendez ce travail d'émondage qui constitue, selon vous, la tâche du traducteur.

Veuillez croire, Monsieur, à ma sincère considération.

ADRIEN SOUBERBIELLE

Paris, 7 mai 1900.

Notes

politiques et sociales

BULLETIN DE VICTOIRE

Ceci est écrit avant le scrutin de ballottage aux élections municipales, et ceci n'est pas d'un adhérent à la *Patrie française*. Cependant « victoire » n'est pas ironique.

En province il semble bien que dans l'ensemble, et aussi dans quelques exemples pleins de portée, il y ait victoire sur le nationalisme. Il y a eu en général et il y a eu en des cas inattendus, à Alais, à Angoulême, à Montceau-les-Mines, à Privas, et ailleurs, concentration de défense républicaine, et concentration à gauche.

Mais Paris ? A Paris, il y a d'abord victoire sur l'indifférence politique. On a beaucoup voté. Et cet empressement au devoir civique est bon en soi. C'est, pour la vie politique future, une habitude utile ; c'est, pour la vie politique présente, la condition d'une expérience complète. Nous avons, par là, atteint la limite de la surprise possible : à nous d'enregistrer cette limite, et d'organiser notre action en conséquence.

Venons à la surprise elle-même. Le succès nationaliste du 6 mai à Paris est assurément une surprise pour la plupart des politiques, y compris peut-être les intéressés eux-mêmes. Eh bien, ce succès encore est une victoire, une victoire sur les modérés et radicaux ex-conseillers de conduite « adroite » et de politique trop « sage », candidats de programme trop conciliant et de compromis trop facile : c'est bien là, à quelques exceptions près, le caractère des triomphes nationalistes. Ces républicains n'arrivent qu'à être *moins* royalistes que le roi ; ils auraient aussi bien fait, pour leur intérêt, et mieux fait en tous cas pour leur gloire, d'être simplement — mais complètement — républicains. Ils sont punis par où ils auraient voulu pécher ; est-ce injustice ?

On accuse la versatilité des électeurs parisiens : on rappelle l'élection de Boulanger, on invoque l'esprit frondeur traditionnel. Mais quel compte cette explication connue (qui n'explique rien) tient-elle de la majorité numérique énorme des électeurs parisiens qui n'ont pas changé d'opinion ? Elle ne tient pas compte encore des différences entre les temps et les situations : où est la possibilité de coup d'Etat, dans l'état actuel des esprits et des forces sociales, où est même la possibilité de gouvernement nouveau ? Où est le cheval noir indispensable ? Et où est surtout la majorité totale, sur l'ensemble des électeurs, acquise à notre soi-disant boulangisme ? — Et quant à l'esprit frondeur, pourquoi est-il frondeur dans le neuvième arrondissement et non dans le dix-neuvième, dans tel quartier du dix-sep-

tième et non dans tel autre? Les circonscriptions les plus nombreuses en électeurs étant rebelles à ces facéties contre le pouvoir, il s'en suit que la majorité des Parisiens n'aurait pas l'esprit parisien.

Faut-il s'étonner et s'affliger encore que, même localisé, le mal existe, et demander comment il existe? Les électeurs parisiens dont il s'agit, des quartiers commerçants et bourgeois, paraissent peut-être capricieux simplement parce que, dans l'absence des traditions précises, des liens locaux étroits, des attaches familiales, des clientèles anciennes et suivies qui enserrent l'électeur provincial et limitent son indépendance, l'électeur parisien exprime sans scrupule sa pensée propre: et cette pensée est, assez volontiers, une confusion d'idées très grande autour d'un sentiment très précis, le mécontentement, sentiment après tout assez normal à un gouverné essayant de réfléchir.

Ceux qui, allant plus loin, ont analysé ce sentiment et qui arrivent à la conclusion d'une rénovation sociale nécessaire, trouvent bientôt que nos républicains modérés ou radicaux actuels manquent par trop d'actions et même d'idées pour ce grand objet de la politique présente. Ils renoncent, grâce aux faits, à la peur des mots. Et ce sens acquis de la réalité fait qu'ils abandonnent au rédacteur du *Temps* le regret et le désir d'un parti qui combattrait à la fois le nationalisme et le socialisme. Ce programme dont peut-être les deux parties sont inconciliables, offre en tous cas, étant négatif seulement, une satisfaction trop vaine à l'action résolue. Et cette stérilité de la négation simple est cause sans doute que ni le parti modéré ni le parti radical (si, dans l'état des groupements, il est digne de parler de « parti ») ne font une propagande suivie hors des périodes d'élections et ne poursuivent une éducation politique des citoyens. Pourquoi sont-ils surpris que des troupes sans cadres, sans exercice, sans discipline, leur manquent dans la bataille?

Le socialisme, par là, prend le plus grand rôle du mouvement républicain général. A Paris, si les représentants savent rester unis, n'est-ce pas le socialisme qui, dans le prochain conseil, étant la plus grosse part du parti républicain, en sera la force de groupement et la puissance d'action? La question tant agitée : « Le parti socialiste doit-il être admis avec les partis bourgeois dans la famille républicain? » se changera peut-être plus tôt que ne l'a jamais prévu *le Temps*, en celle-ci : « Le parti socialiste admettra-t-il dans la famille républicaine tel ou tel parti bourgeois? » — Et cela encore est une victoire.

Fr. Daveillans

EN ESPAGNE

L'Espagne, depuis plus d'une année, est travaillée par un étrange mouvement. Les partis politiques anciens, c'est-à-dire les libéraux dynastiques d'une part, les conservateurs de l'autre, se sont disloqués,

n'encadrant plus exactement la nation. La loi électorale n'accorde qu'une infime représentation aux républicains et refoule complètement l'élément socialiste. La représentation nationale ne reflète pas, avec une suffisante précision, le pays légal, et le pays légal ne correspond pas au pays. Situation singulière, périlleuse, qui rappelle celle de la France à la fin de la monarchie de Juillet, qui se liquidera, de toute nécessité, un jour ou l'autre, par une révolution.

Mais la Péninsule n'en est point encore arrivée à l'étape où les masses populaires enfiévrées peuvent briser les cloisons d'un régime et instaurer un système nouveau. Le parti républicain est trop divisé et trop peu enclin à l'action ; le prolétariat n'a pas réalisé la cohésion nécessaire. La résistance au gouvernement oligarchique et coûteux, qui domine à Madrid, ne vient point des foules ouvrières ; elle n'est pas organisée par cette petite bourgeoisie, qui chez nous fit 48 ; elle sort tout entière de l'initiative de la grande bourgeoisie commerçante, vouée à la stagnation économique par la réglementation étouffante qui pèse sur elle.

Le budget de l'Espagne est un des plus lourds qui soient au monde. Malgré la pauvreté d'une contrée ruinée depuis trois siècles, et de développement agricole et industriel restreint, les dépenses publiques atteignent près d'un milliard. Sans exagérer, on peut évaluer, au tiers du revenu national, le prélèvement du fisc. Tant que le cabinet de Madrid conserva sa suzeraineté sur Cuba, Porto-Rico et les Philippines, il put impunément pressurer ces dépendances, et leur extorquer des sommes énormes. L'administration coloniale, si onéreuse qu'elle fût, se soldait encore par un excédent de recettes, tant elle était exigeante. Mais aujourd'hui, après la perte de ces vastes annexes, c'est sur les Espagnols que le gouvernement de la Reine Régente prétend reverser tout le poids de ses impôts. Loin de diminuer les taxes, après la signature de la paix avec l'Union, il a estimé nécessaire d'augmenter le budget. Il faut bien que les généraux, les congrégations, les fonctionnaires civils, retrouvent, sur le sol d'Europe, les riches allocations dont ils étaient dotés à la Havane et à Manille. Avec cette extraordinaire audace qui a toujours caractérisé le cléricalisme au-delà des Pyrénées, M. Silvela a dédommagé, au détriment de la production et du travail national, les fils de grande famille jusque là entretenus dans les îles lointaines.

Et c'est alors que, pour la première fois depuis de longues années, un réveil d'opinion s'est produit, une opposition, dessinée contre l'arbitraire administratif. Les Chambres de commerce ont déclaré qu'elles feraient la guerre au pouvoir, s'il ne tenait pas compte de leurs légitimes récriminations. Syndiquées en Union Nationale, plongeant leurs ramifications dans les provinces les plus reculées, les plus traditionnellement dociles, elles ont soulevé un important mouvement. Elles ne provoquent ni aux troubles, ni à la révolution, ni même à la campagne des discours et des banquets. Une arme seule est préconisé par elles, le refus de l'impôt. Si elles réussissent dans leur

propagande, si elles déterminent une quantité suffisante de contribuables à renvoyer leurs cotes, elles auront accompli une œuvre sans précédent, et dont le prolétariat espagnol ne semble pas encore avoir saisi toute la portée.

Que le pouvoir capitule devant cette résistance, le vieux système d'exploitation financière, qu'une oligarchie de haute aristocratie impose à la Péninsule, sera à jamais abattu. Certains retours en arrière sont interdits. Si le budget est ramené aux limites imposées par l'opinion, il prend déjà un tout autre caractère. Qu'au contraire M. Silvela se redresse, qu'il essaie de briser la tentative de l'Union Nationale, comme il a rompu celle du Catalanisme l'hiver dernier, c'est-à-dire par la force, par les pénalités, il aboutira simplement à envenimer la querelle, — et alors du terrain économique, elle se transfèrera tout naturellement sur le terrain politique, et nul ne pourrait prédire comment elle se trancherait, ni quel degré de développement elle serait appelée à atteindre. Peut-être est-ce une phase nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui, avec cet effort en apparence anodin de la bourgeoisie commerçante, dans l'histoire de l'Espagne.

Paul Louis

AU SUJET DE « LES PRÉTORIENS ET LA CONGRÉGATION »

M. Domela Nieuwenhuis, *le révolutionnaire hollandais, adresse la lettre suivante à M.* Urbain Gohier, *qui se réserve d'y répondre dans un prochain numéro de* La revue blanche :

Cher et honoré Monsieur,

Permettez-moi de vous entretenir un moment de votre livre *Les Prétoriens et la Congrégation*. Je désire vous en parler parce que je suis, comme vous, pénétré du haut intérêt des questions que vous y traitez.

Comme vous, je sens l'immense danger du cléricalisme qui s'organise pour assurer le triomphe de la réaction. Mais c'est justement à cause de l'immensité du danger qu'il faut être prudent dans le choix des remèdes.

Vous dites que la suppression des causes amènera la disparition des effets et que, partant, il faut chercher ces causes.

Quelles sont les causes de la puissance du clergé ?

A mon avis elles sont deux : l'ignorance et la misère.

L'ignorance. Vous me concèderez sans difficulté qu'un peuple bien civilisé et instruit n'offre pas un terrain propice à la propagande cléricale. Contre l'éteignoir de l'Eglise il n'y a que la science pour réagir. Aussi bien n'y a-t-il rien au monde que l'Eglise combatte avec plus d'acharnement que la diffusion de la science et de la civilisation.

La misère. Croyez-vous que s'il y avait du bien-être partout, si l'homme délivré des soucis du pain quotidien pouvait vivre une vie digne de lui, qu'alors il éprouverait le besoin d'un ciel ? A présent la croyance à une félicité éternelle est une compensation pour le man-

que de bonheur ici-bas et le pauvre se cramponne à cette idée-là, espérant goûter une fois le bonheur parfait. Le cléricalisme a donc tout intérêt à maintenir l'état de misère et d'ignorance des masses.

Si ce sont-là les causes du cléricalisme. les moyens de l'extirper sont tout trouvés : diffusion de la science, abolition de la misère.

Un jour Gambetta a lancé son mot. Le cléricalisme, voilà l'ennemi !

Mais qu'a-t-on fait pour combattre cet ennemi ?

Rien qui vaille.

Les Jésuites, les pères Assomptionnistes, dites-vous, ont fait énormément de mal. Je suis absolument de votre avis.

Supprimons donc ces deux ordres et le mal sera aboli !

En apparence, peut-être ; en réalité, non !

Pourquoi donc ces ordres sont-ils si dangereux ? Est-ce parce qu'ils font des hypocrites ? Du tout. C'est le contraire qui est vrai : s'il n'y avait pas tant d'hypocrites parmi les hommes, les Jésuites ne trouveraient pas un si vaste champ pour leur activité. Ce ne sont pas les Jésuites qui engendrent l'hypocrisie ; c'est l'hypocrisie universelle qui engendre des Jésuites. Et, naturellement, il y a la réciprocité. Il en est ici comme des tyrans. S'il existe des tyrans, c'est bien de notre faute !

Jamais loi d'exception, qu'elle fût édictée contre les Jésuites, contre les socialistes ou contre les anarchistes, n'a eu l'effet voulu : bien au contraire.

A plusieurs reprises on a expulsé les Jésuites, dissous leur ordre. Ce moyen a-t-il jamais été efficace ? Mais non ! L'ordre s'est toujours relevé plus fort malgré bannissement et dissolution.

En Allemagne, Bismarck, le chancelier de sang et de fer qui était parti en guerre contre les Jésuites et contre les social-démocrates, a été obligé de reconnaître son impuissance.

Dans votre livre je trouve une citation du Rapport sur le budget de l'enseignement de 1899 (p. 5) : « L'enseignement ecclésiastique, par la multiplication incessante de ses établissements et la souplesse infinie de ses moyens de recrutement, opère à travers le pays une sorte de drainage de la clientèle naturelle des Universités ».

Et vous rappelez que depuis trente ans l'Université a fondé 9 établissements ; la congrégation, 140. Que pour l'enseignement secondaire il existe en France 415 établissements congrégationnistes contre 337 universitaires.

Qu'est-ce que cela prouve ? Tout simplement que les catholiques sacrifient infiniment plus pour l'enseignement que les autres.

Les cléricaux nous surpassent de beaucoup en perspicacité et en esprit de sacrifice. Mais nous devrions avoir honte d'être obligés de faire cette constatation.

Le gouvernement de Louis XV comme, avant, celui de Henri IV, a banni les Jésuites et vous demandez un républicain pour exécuter l'édit d'Henri IV !

Ah! s'il était vrai qu'avec eux disparaîtraient « les horribles maximes et les horribles pratiques dont les honnêtes gens sont encore épouvantés : le faux, le parjure, l'assassinat, la trahison méritoires et patriotiques » — nous marcherions de front avec vous et de grand cœur. Mais malheureusement nous n'en croyons rien.

Si les Jésuites sont les maîtres de la République française c'est qu'elle est une république sans vrais républicains. La République française, qui pourrait-être le phare du monde entier, offre le douloureux spectacle d'une République sans républicains.

Comme vous, nous sommes convaincus « que le clergé national est sous le joug d'un état-major ultramontain et jésuite, comme l'armée nationale est sous le joug d'un état-major kaiserlick et chouan, et que ces deux états-majors de trahison travaillent de concert ».

Voilà aussi pourquoi nous ne nous opposons pas à l'idée de reprendre à ces messieurs les dix milliards qui en effet ont été estorqués « par chantage, escroquerie, captation de testaments » et qui leur permettent de dire que, armés de cette force, ils peuvent attendre les attaques en toute sécurité! Car l'argent, c'est la force. Et si on employait ces dix milliards au rachat d'une partie du sol de la France, partie qui serait alors propriété inaliénable de tous les Français, — nul ne s'y opposerait, hormis ceux qui se servent de ces capitaux comme instrument d'oppression populaire.

Mais quant à interdire l'accès à telles fonctions publiques aux élèves de Loyola, voilà une mesure que nous ne pouvons pas approuver. Avant tout, gardons-nous de devenir injustes envers les autres, même si ces autres le sont envers nous.

Comme nous demandons pour nous-mêmes la liberté de l'enseignement, accordons-la de même aux cléricaux. Mais ayons des écoles supérieures aux leurs. Voilà une concurrence salutaire et où le triomphe sera du côté de ceux qui donneront le meilleur enseignement.

Ce que vous voulez, ce sont des mesures d'interdiction : interdiction de l'enseignement à la Congrégation, interdiction aux citoyens de livrer leurs enfants à la Congrégation, interdiction de tous offices et emplois publics aux élèves ou affiliés de la Congrégation.

Au nom de la liberté, nous protestons!

On ne travaille pas à l'avènement de la liberté en la ligotant. Bien au contraire, c'est dans le manque de liberté qu'il faut chercher la cause de tout mal.

Moi aussi je trouve ridicule de laisser l'armée, la magistrature, l'administration entre les mains de la Congrégation ; mais comment cette Congrégation aurait-elle une action dans un pays vraiment démocratique ?

Et si le gouvernement n'est pas républicain, s'il complote avec la Congrégation — comme il y a tout lieu de le croire — je ne vois pas trop bien comment y remédier si ce n'est en le renversant.

Et cependant...

La France a un ministre social-démocrate, Millerand, et celui-là ne complotera pourtant pas pour favoriser les cléricaux ! Et il y a, plus, il y a un ministre de la guerre, ancien clérical, si nos souvenirs sont exacts, mais social-démocrate lui aussi à l'heure qu'il est, et sans doute ces deux compagnons uniront leurs efforts pour combattre le double danger qui menace le socialisme !

Qui rit là ?

Vous dites que « la clé de la question sociale est dans la question militaire et que la clé de la question militaire est dans la question cléricale ». Permettez-moi d'en douter. Tout au contraire, je pense que lorsqu'on aura trouvé la solution de la question sociale, il n'y aura plus ni question militaire ni question cléricale. Mais voilà où le bât blesse ! On n'ose point s'atteler à la question sociale, qui est le coin qui s'enfonce dans toute la société.

Tuons le principe d'autorité. Ainsi nous frapperons au cœur le militarisme et le cléricalisme, qui ne reposent que sur l'autorité.

Efforçons-nous répandre le bien-être dans toutes les couches de la société et nous arrêterons court la prédication d'une félicité éternelle et d'autres idées du même genre.

Dans cette lutte nous sommes les adversaires de tous les autres partis qui ne forment, du pape jusqu'à la social-démocratie, qu'une grande armée réactionnaire défendant le principe d'autorité et dont la devise sera bientôt : Plutôt papal qu'anarchiste !

Rangeons-nous du côté de la liberté et ne nous mettons pas à la piétiner en réclamant des mesures d'exception : « maintien de l'ordre », suppressions, et autres moyens semblables qui d'ailleurs n'auraient pas le moindre résultat.

Travaillons à l'avènement de la liberté en l'appliquant dans toute son ampleur !

Bien cordialement à vous

F. Domela Nieuwenhuis

Petite Gazette d'art

LES PEINTRES POLONAIS (1800-1900). EXPOSITION (1)

Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!

C'est une vieille litho naïve — fort répandue encore chez les marchands de bric-à-brac, témoignage de la popularité qu'elle connut, — qui montre le prince Poniatowski se noyer, à cheval, en grand uniforme et la schapska en tête, dans les boues de l'Elster, après la défaite de Leipzig, invoquant en vain un torrent de fuyards français qui dévalent, s'écrasent, aveuglés de peur, sur le pont :

Rien qu'une main. Français, je suis sauvé !

Rien qu'une main ! C'est le refrain de la chanson de Béranger, le cri, qu'au dernier couplet il entend poussé par toute la Pologne : Béranger, peut-être bien notre seul poète lyrique en ce siècle et certainement notre seul poète *national* — celui qui doua tous nos sentiments les mieux caractéristiquement nationaux d'une signification définitive, et telle qu'en lui et en lui tout seul nous nous reconnaissons tous, comme tout étranger, fût-il Gœthe ou Henri Heine, nous reconnaissait.— Cette parenthèse ne fait point digression : aussi véridiquement ici qu'en mainte autre rencontre, Béranger formule, avec littérature, l'élan de cordialité et l'impression de remords qu'en nous provoque tout ce qui met en cause la Pologne et les Polonais; et donnent peut-être bien — répercussion dernière — la raison (une des raisons) du succès d'*Ubu-Roi*.

Tout cela revient à la sympathie respectueuse qu'inspire — assez platonique en France il faut dire, mais d'autant plus désintéressée et partant méritoire — le spectacle d' « un grand peuple qui ne veut pas mourir » — et le manifeste autrement que par des paroles. Ici donc, errerait-on en considérant au point de vue du mérite technique les ouvrages ici réunis. Au surplus, bien qu'il en soit de remarquables, et plusieurs, l'ensemble ne spécifie que relativement l'art polonais tel qu'il se meut depuis un siècle : la majorité des œuvres caractéristiques n'a pu être distraite — le catalogue en prévient — des collections privées ni des musées de Pétersbourg et de Vienne... Le pourquoi de cette dissémination des œuvres, la dispersion du peuple polonais, donne celle de leur manque d'individualité *apparente*, sensible même dans le petit nombre de celles ici groupées. Disons : apparente. Car, que dans la vision, et la fixation d'elle, aucune ubiquité de caractères qui permette la détermination d'une « école

(1) Galeries Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, à Paris.

Polonaise »; que, au contraire, les détails de procédés affilient les auteurs aux « écoles » contemporaines accréditées, à l'école officielle française surtout ; cela équivaut purement au fait politique qui, abroge la nationalité polonaise et substitue des Russes varsoviens, des Allemands de Posen, et que tant de Polonais ont interprété en se consacrant de très loyalistes citoyens français. A travers, la patrie polaque subsiste avec obstination qui se manifeste par la piété de ses représentants à réunir, sans doute entre beaucoup de difficultés, tout ce qu'ils purent d'œuvres compatriotes ; qui se manifeste surtout dans la même unanimité filiale des peintres à élire les thèmes nationaux. Redire les misères et les fastes de l'histoire polonaise, fixer les sites et les types, et les costumes et les coutumes, c'est leur seule envie, et de Grottger l'élégiaque, du rude et dramatique Matejko, jusqu'aux vivants, Edouard Lœvy ou le puissant Chelmonski, c'est, comme chez leurs poètes et leurs musiciens la même ininterrompue complainte héroïque de l'exil sans espoir et sans résignation. Bien plus, phénomène admirable, cette personnalité, du sujet, passe au métier : les ouvrages les plus récents — remarquablement chez Chelmonski — donnent la sensation qu'une école polonaise, nationale par l'expression matérielle de la pensée autant que par la pensée elle-même, est en voie de s'épanouir ; l'âme polonaise, loin de s'atrophier y semble croître avec les ans ; suivant la forte image de Alfred Vallette « *Vires acquirit eundo* ».

LE GROUPE ÉSOTÉRIQUE :

L'étiquette peut apparaître surannée... ésotérique ! cela reporte aux salons de la Rose-Croix, si loin ! de fait, la seule œuvre ésotérique digne de ce nom, c'est le sceau de Salomon... (au fond, le phallus que sur un mur charbonne Polyte est très ésotérique, aussi !) N'importe, il faut honorer les artistes qui assument ce redoutable mot : cela atteste une volonté d'art probe et pur, mis au service de pensées; c'est comme un engagement. Tenu, déjà. Sous l'invocation de ce saint et ce martyr, Vincent Van-Gogh, dont reparaissent deux choses fameuses et vénérables : le vase aux soleils, et l'héautonparatérouménienne effigie, les envois (groupés un peu comme au bazar, et confusément : détail qui importe, car, grâce à quoi ceux — les envois — de Filiger nous furent introuvables) multiplient de beaux efforts. Une douzaine de Schuffenecker, paysages, études, portraits ; gras, robustes, blonds, pétris de bonne lumière cordiale et chaude : rare et riche aubaine, car ce beau peintre s'exhibe vraiment trop peu. De Pacot Durrio, des bagues, des céramiques ; ce Pacot, avec des faces songeuses ou douloureuses, comme spectrales, des membres qui s'étirent, qui se contournent, qui se tordent, tentaculairement, modèle toute une étrange, une hallucinante « flore », vaguement humaine, de

(1) Hôtel Walery, 9 bis rue de Londres, à Paris ; « Première manifestation ».

monstres qui seraient harmonieux. Il y a encore des lithos et des eaux-fortes de Henry Detouche, de l'art précieux qu'on sait, et une image coloriée dont l'excitant ragoût, évoque des divertissements peut-être bien contre nature. Il y a de petits tableautins de Roy, entre autres une Paysane étendant son linge, et des Pêcheurs à la ligne, dont on ne saisit pas clairement l'ésotérisme, mais qui sont les plus ravissantes choses du monde. Aussi, une toute intéressante *Femme en blanc*, de Mérodack-Jeaneau. Les terres cuites de Monfreid, et Vibert. Des eaux-fortes assez quelconques de Cuisinier, des petites machines, très ésotériquement encauchemardantes, de Mme Egoroff ; d'autres plus grandes, encore plus ésotériques, mais tout à fait très bien, de Mme Mac-Grégor ; il y a Boutet de Monvel, Emile Bernard, Biessy, Antoine de La Rochefoucauld ; d'autres encore, qu'on eut temps de voir à peine, au cours d'une visite qu'il fallut de quelques minutes, et qu'on trouve à peine la place de nommer dans des notules qu'il faut de quelques lignes ; — mais dont on veut dire — et il y a du Gauguin ! — le bel espoir qu'inspire l'ensemble avec sa sévèrement belle tenue artistique.

Félicien Fagus

Notes dramatiques

Comédie-Française (Odéon) : **Charlotte Corday**, drame en cinq actes et sept tableaux de F. Ponsard. — *Athénée :* **Francine** ou le **Respect de l'Innocence**, comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier. — *Ambigu-Comique :* Le **Porteur aux Halles**, drame en cinq actes et six tableaux de M. Fontanes.

Jamais la Comédie-Française ne justifia davantage son transfert à l'Odéon qu'en remontant *Charlotte Corday*, vieillerie dramatique, dont il serait paradoxal de prétendre que la reprise s'imposât. Qu'il y ait de ci de là de beaux vers (si espacés d'ailleurs qu'ils semblent presque involontaires), parfois même un sixain honorable, une ou deux fois des situations, sinon émouvantes, du moins assez fortes, nous serions injustes de le contester ; mais ces éclairs d'intérêt sont impuissants à dissiper l'ennui dense, l'ennui opaque que dégage cette rhapsodie scolaire s'évertuant en dissertations politiques; ces cinq actes éployés en sept tableaux ne sont qu'un amer *régime* de tirades et ce régime est terriblement pénitentiaire.

Le plus grave défaut de cette tragédie aux plats alexandrins est d'être une longue déclamation et jamais une action. Théoriques, Danton, Marat, Robespierre, Camille Desmoulins, Barbaroux, Roland, Sieyès, Louvet, Buzot, Vergniaud! Ce ne sont pas des hommes qui vivent une heure passionnée de l'histoire, mais des morceaux d'histoire qui se récitent; ce ne sont pas des tribuns qui s'agitent, mais des manuels qui se feuillettent; leurs propos sont d'un intérêt exclusivement didactique.

Cette critique atteint plus gravement encore le personnage de Charlotte qui reste une pure abstraction. Les tableaux tout épisodiques où l'auteur nous la présente aux champs et en famille ne nous la font ni connaître ni aimer davantage; ils sont déjà arbitraires dans la construction générale de l'œuvre; la maladresse de l'auteur les rend en plus absolument inutiles, donc nuisibles. Charlotte reste pour nous une inconnue; ce n'est pas une femme dont la psychologie nous soit accessible et nous ignorons les raisons *vraies* qui la déterminent au meurtre de Marat. Ponsard n'est nullement quitte envers nous pour nous avoir signalé au hasard quelques raisons superficielles; la hantise biblique de Judith et le commerce passionné de Jean-Jacques ne nous paraissent point de décisifs motifs ; les mobiles manquent. Un assassinat purement politique, donc idéologique, un assassinat rationnel d'après l'antique n'est pas *à priori* un acte féminin; pour le justifier, il aurait fallu autre chose que le glacial monologue de Charlotte nasillé dans ses livres.

Donc, si cette tragédie est célèbre parmi les ennuyeuses, c'est essentiellement parce que le poète (!) n'a su à aucun moment, rendre son héroïne, je ne dis même pas émouvante, mais simplement intéressante. Bien plus, nous ne la voyons jamais rentrer en scène sans

éprouver comme un effroi ; son bavardage interminable et métronomique nous terrifie ! Nous ne commençons à rassurer nos inquiétudes que lorsque nous sommes pour quelques moments assurés de son absence : il est bien possible que Mlle Dudlay soit pour quelque chose dans cette impression pénible, mais elle n'en est pas seule responsable et Ponsard peut courtoisement prendre à son compte quelques-unes des sévérités dont on a été si allègrement prodigue envers son infortunée interprète.

Il résulte naturellement de l'observation précédente que les seules scènes supportables se trouveront être (et comme cela est fâcheux !) quelques-unes de celles où cette Charlotte ne participe point et qui au moins empruntent à la beauté tragique du sujet même et à la qualité dramatique des personnages mis en présence un intérêt véritable. Telle la grande entrevue de l'avant-dernier acte (devenu le dernier, de par l'expresse volonté d'un public excédé et impatient de fuite) entre Danton, Marat et Robespierre, belle scène, parfois puissante, et que rend souvent émouvante la hauteur du débat engagé. Quel dommage qu'elle ne soit qu'un hors-d'œuvre et qu'elle n'accroisse pas sa portée d'être exigée par l'action !

Cette grande scène, qui est à elle seule tout un drame, nous allions écrire tout le drame, a été l'occasion d'un vif et légitime succès pour MM. Silvain et Paul Mounet qui ont magistralement composé les courts mais saisissants personnages de Danton et de Marat. A côté d'eux, il convient de signaler la très remarquable figure qu'a faite Mme Lerou de l'oiseuse et falotte dame de Bretteville.

M. Ambroise Janvier a une façon de comprendre le respect de l'innocence qui est d'un imprévu délicieux : on ne se moque pas d'un cliché d'une façon plus spirituelle. Sa Francine, pressée par son Frébécourt de cousin, a vraiment des moyens de défense d'une ironie pleine de saveur.

Et il est fort plaisant que cette maîtresse petite femme, qui entend ne point devenir la maîtresse de ce petit monsieur, soit la première et même la seule victime du scénario rosse qu'elle a imaginé pour se venger de l'impertinent ! Il y a une façon de moralité dans sa petite crise sentimentale du troisième acte dont elle souffrira quelques minutes et nous ne trouvons point mauvais que le jobard se lèche joyeusement les babines, cependant que la rouée se mord au sang — au premier sang, bien entendu — ses jolis doigts. Nous ne prenons pas très au sérieux ces larmes légères, nées d'un marivaudage et qui cesseront avec lui ; nous savons qu'elles sont la rançon presque nécessaire de ces sortes de comédies aventureuses. C'est ainsi que paient, en belles joueuses, les jeunes femmes amies du risque qui ont imprudemment joué au jeu de l'amour et du hasard, qui ici pourrait bien être le jeu de l'amour et du dépit.

Quelques esprits chagrins, qui ont pour l'unité un goût quasi mystique, ont paru sinon choqués, du moins déconcertés, du changement

de ton qui se peut constater entre les différents actes de cette jolie fantaisie. Le premier est de comédie légère; le second se délure jusqu'à la farce et le troisième effleure le drame intime ou tout au moins la comédie sérieuse. Nous ne saurions accepter qu'on fasse reproche à l'auteur de cette diversité de ton; nous y trouvons pour notre part un agrément très réel et nous croyons que, si fantaisiste quelle puisse être, une telle représentation de la vie en est une interprétation souvent fidèle. L'art délicieux de Marivaux nous y avait déjà accoutumés; plus récemment le prestigieux théâtre de Meilhac et Halévy (dont nous sommes heureux de signaler l'apparition en librairie) s'était amusé à ces contrastes légers: ce n'est pas un des moindres mérites de la comédie de M. Janvier d'évoquer de tels souvenirs.

Il y a aussi bien de l'esprit dans ces trois actes et une verve satirique souvent heureuse dont témoignent certaines épisodes du premier; il arrive que l'auteur ne soit pas toujours aussi scrupuleux que nous le désirerions pour lui dans le choix de ses plaisanteries; quelques-unes sont grosses, pour ne pas dire grossières, et nous accepterions sans regret que l'émotion ne fît pas choir parmi des choux à la crème le père de Denise Montmirel. Mais on sent si bien que M. Janvier n'attache aucune importance à ces guignolades et qu'il est le premier à s'en amuser ingénuement qu'on n'a pas le courage de lui en vouloir. Et d'ailleurs elles sont compensées par tant de scènes ingénieuses et délicates qu'on soupçonne le subtil écrivain de ne les avoir consenties que par amour du contraste.

Le reproche le plus sérieux que nous lui adresserons est de ne pas assez s'inquiéter de justifier certaines attitudes imprévues de ses personnages : sa Francine prend les résolutions les plus inattendues avec une brusquerie souvent déconcertante; elle procède par coups de tête, voire par coups de cœur dont la soudaineté ne laisse pas de choquer; elle nous demeure par suite quelque peu obscure dans sa double conduite à l'égard de Montmirel et de Frébécourt; elle ne devient pleinement intelligible qu'au troisième acte parce que de souffrir elle se simplifie. Denise aussi est parfois ambiguë; Frébécourt plus naïf se développe avec une ingénuité des plus accessibles et cependant les raisons de son amour pour Denise nous restent mystérieuses. Plus généralement M. Janvier n'a pas assez le souci de nous élucider des personnages que sans doute il connaît intimement et pour cette raison nous croit connus; il se contente — et c'est insuffisant, s'il veut nous y intéresser — d'indications trop sommaires.

Ces réserves n'empêchent nullement cette comédie d'être une des jolies choses qu'on ait données cette année et le succès qu'elle a obtenu récompense le sympathique Deval d'avoir eu le bon esprit de nous la présenter. Elle a été interprétée avec beaucoup d'entrain et de nervosité émue par Mlle Dallet, de bonhomie inconsciente et de comique fatuité par l'excellent Clerget et de fantaisie par Rozemberg.

Il est possible que le drame de M. Fontanes, le *Porteur aux Halles*

eût ravi Diderot : car c'est un fort bel exemplaire de tragédie bourgeoise : mais il eût certainement fait se pâmer d'aise Nivelle de la Chaussée ; car c'est un exemplaire plus éminent encore de tragédie larmoyante : quand à Marmontel, illustre procréateur de *Contes moraux*, il se fût tout bêtement évanoui devant cette édifiante leçon de morale en six chapitres à vignettes où se retrouvent, amalgamés savamment et expertement combinés, tous les enseignements colportés parmi les masses par les fatigués *Crochets du père Martin* et les éphémères scenarios de MM. Veyrin et Brieux, *Aux Courses* et *Résultat des Courses*.

Or, autant la comédie qui débat de hauts problèmes moraux nous paraît digne d'intérêt, autant nous semble fâcheux le mélodrame à visées moralisatrices. Au bout de quelques heures d'édification, il n'est pas de vice que le plus rassis ne sente s'ébrouer en lui, pas de crime que le saint Vincent de Paul le plus authentique n'éprouve l'impérieux désir de commettre. Les démons de la luxure, de l'ambition et de l'intérêt s'emparent de l'infortuné spectateur dont on soumit les instincts vertueux à une si pénible épreuve. Nous connaissons une déplorable famille qui a sombré dans l'inceste, l'infanticide et autres monstruosités pour s'être trop longuement attendrie sur le petit serin du prodigieux chanoine Schmid et la grandeur d'âme du vieux tyrolien. Au théâtre, l'ennui que dégagent ces implacables honnêtes gens est plus démoralisateur que les épisodes les plus licencieux et il serait bon que les dramaturges en fussent une fois convaincus.

Cela dit, nous ne ferons point difficulté de reconnaître les réelles qualités du drame de M. Fontanes qui sait être simple et traite sobrement des situations dont un auteur moins avisé n'eût pas manqué d'exploiter le pathétique déclamatoire. A ce point de vue, le troisième et le quatrième tableaux méritent d'être signalés. Le premier, qui contient une exposition habile, eût gagné à être allégé de quelques *morceaux* poétiques dont la poésie n'est pas assez personnelle pour excuser la longueur. M. Fontanes nous donnera certainement de solides et intéressants ouvrages dramatiques, le jour où il s'appliquera moins à renouveler de vieux sujets usés jusqu'à leurs ficelles et davantage à en composer d'inédits.

Le *Porteur aux Halles* a fourni à Decori l'occasion de son meilleur rôle depuis *Bouton d'or*. Il a fait du vieux marsouin Jourdan une figure intéressante et fortement marquée, non sans se souvenir d'ailleurs de la puissante technique du père Got. Renot a joué remarquablement le rôle épisodique de Langlois. Quant à Mlle Barbier, on ne tardera pas à s'apercevoir que cette jeune artiste a de très précieuses qualités et qu'elle vaut mieux que ses rôles généralement pleurnichards. Nous ne dirons rien de Mme Delphine Murat à qui suffit sans doute un nom déjà historique. ROMAIN COOLUS

P. S. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à quinzaine le *Cloître* et l'*Enchantement*.

Les Livres

LES ROMANS

Victor Barrucand : **Avec le Feu** (Fasquelle).

L'époque héroïque de la bombe est assez lointaine pour qu'on en puisse parler posément, justement. Ce fut un temps de curieuse inquiétude morale que les romanciers qui en traitèrent semblent avoir assez peu compris jusqu'ici, en tout cas très peu exprimé. Ceux qui ne s'égarèrent pas dans d'ennuyeuses théories s'exaltèrent presque uniquement sur la beauté du geste, extérieure, plastique. Au lieu d'en rechercher les causes profondes et cachées, ils l'amplifièrent au profit de leur seul lyrisme et nul encore n'avait tenté l'étude sentimentale de l'anarchie que M. Victor Barrucand nous propose aujourd'hui. Les tragiques événements de l'année 1894, eussent fourni une abondante matière aussi bien à un livre précis d'histoire qu'à une fable pittoresque ; les documents ne manquaient pas. M. Victor Barrucand, plus renseigné qu'aucun, n'en a point voulu faire usage. Il constata, rappela les faits et les dates, simplement, et l'exacte réalité lui fut une sorte de décor vivant, un prétexte surtout au développement des caractères — à quoi il s'attacha particulièrement. Loin de copier, il créa. Il interpréta l'histoire. L'*incident* qu'apparaîtra aux yeux de la postérité la propagande par le fait, devient dans ce livre, le signe de tout un mal contemporain et le symptôme révélateur d'une crise d'humanité, non encore achevée peut-être, — et son importance en grandit d'autant. Le héros, aussi bien, résume avec toutes ses nuances un état d'esprit commun à beaucoup, — à tous ceux qui manquèrent agir, et n'agirent point; auprès de cette collectivité douloureuse, qu'est-ce que la personnalité brutale d'un Vaillant ou d'un Emile Henry? — Robert connaît la lassitude, et le dégoût. Il s'en sauvera par l'action — mais laquelle? Par la destruction bien plutôt ! Il s'exalte, il compte sur l'occasion : et elle s'offre. Mais il connaît la lâcheté, le doute : tout n'est-il pas vain et même cela? Le moment est passé d'agir, Robert se tue. — Psychologie rigoureuse et humaine :



VICTOR BARRUCAND

de l'orgueil, de la faiblesse, et surtout, la peur de la vie, de ses luttes vivifiantes et joyeuses. Telle n'est peut-être pas la pensée de l'auteur, mais tout dans son livre l'impose. A côté de l'anarchiste Robert, voici, comme deux « répliques » de son âme, le vieux musicien Vignon qui garde pour lui son génie, et sa fille pour elle sa beauté; eux plus que lui encore en révolte contre la vie, soucieux de ne rien « risquer »; un jour viendra qu'il se tueront. Nous sommes loin du grand égoïsme de Nietzsche qui est tout compréhension après avoir été tout action et passion. Manière aussi d'aristocratie, mais peut-être trop accessible aux faibles... — et s'il nous faut choisir!... — On voit l'importance historique et psychologique d'un tel livre. M. Barrucand ne l'a pas chargé de digressions, ni couvert d'ornements. Il l'a presque en entier dialogué, réduisant au strict nécessaire les discussions, laissant directement s'exprimer ses héros, sans explications ni rétrospections. Cette brièveté — je ne dis point cette sécheresse — console des rhétoriques faciles auxquelles on s'adonne chaque jour davantage, et cette objectivité, de la « manière » que tout écrivain se croit désormais forcé d'adopter, oubliant que l'art classique est le plus souvent anonyme.

J. Joseph-Renaud : **Notre-Dame de Cythère** (Flammarion).

L'insupportable féminisme aura pour une fois cessé de répandre l'ennui. Au reste, rien là de dogmatique. L'auteur eut la maligne idée de mettre le « féministe » dans le livre, au lieu de rester seul à l'être. Ainsi, loin de conférencier lui-même au long de pages qui ne sont point faites pour cela, il nous montre la conférence; et devant nous, parmi un élégant public, le célèbre Valtière fait une apologie de l'Amour Libre, qui doit avoir les plus funestes conséquences pour ce public et pour lui-même. Hélas! il se crée des adeptes! on « pratique » ses belles « théories » : parfait amour, scandale, — et le noble représentant de la société morale tue en duel le beau prophète. Tout dialogue, potins, peintures mondaines, lumières, luxe, ce roman ne manque ni d'agrément, ni de charme. Les personnages y grouillent, y gesticulent dans un curieux papillottement qui est une forme artificielle de la vie. Un livre touffu, facile et brillant. Nos romanciers « à la mode » rarement réunirent ces qualités.

Henri Ghéon

LES POÈMES

Hélène Vacaresco : **Le Rhapsode de la Dambovita** (Lemerre).

C'est un choix de chansons et de ballades roumaines que nous donne en une traduction de prose cadencée Mlle Hélène Vacaresco. Ce sont des chants de paysans, de paysannes, de tziganes. Là, comme dans les autres terroirs de poésie populaire, la jeune fille, le soldat, l'amoureux, la délaissée ont chanté, et sur les lèvres des femmes les

vieux chants ont bravé le temps. Il est joli que ce soit une femme qui les recueille et nous en donne le bouquet au parfum violent.

Mais d'avoir été recueilli par une jeune poétesse, ce livre de chants roumains perd tout un appareil peut-être un peu lourd, mais tout de même précieux : les notes, renvois, authentications d'origine dont un homme n'eût pas manqué de faire un peu d'étalage. Mlle Vacaresco semble mettre précisément toute sa coquetterie à s'en passer. Je regrette tout de même un peu que cet intéressant livre de folk-lore n'ait pas, comme tous ses pareils, une préface érudite, une table des matières bien faite ; le commentaire de ces belles choses que nous léguèrent les vieilles races est la chronique de la légende qu'elles content, et la légende n'en est pas moins belle quand nous en voyons mieux le milieu. Un simple exemple : ce livre est composé de chansons ou ballades d'origine roumaine, de chansons et de ballades d'origine tzigane. Les deux races sont différentes, fortement. Il serait intéressant d'être fixé très précisément, sur le mélange, le dosage de la fusion de ces tempéraments différents, qu'on croit, à quelques poèmes, entrevoir. Mlle Vacaresco ne s'en soucie pas.

La contribution de Mlle Vacaresco à l'étude de la poésie populaire est importante. Nous sommes plus au courant du fonds populaire poétique germanique et slave que du fonds latin. Malgré les travaux des Bladé, Arbaux, Bugeaud, Buchon, Rolland, Gaidoz, il est bien probable que nous n'avons pas connaissance de tout notre patrimoine, et il est fort probable qu'il est plus beau qu'on ne nous le donne, plus lyrique et moins familier. Il a dû être remanié, trop, dans le sens de l'esprit, par des lettrés trop humanistes. Encore est-il plus beau que ce que nous donne d'authentiquement populaire le demeurant du fonds latin, espagnol ou italien. Les chants roumains, ceux qui ne sont pas tziganes, nous donnent la voix d'un des rameaux de la race, et certes d'un des rameaux latins, qui, à un certain moment, ont le mieux chanté. Néanmoins il semble que bien des courants slaves, tziganes ont passé par là. On y trouve bien rarement la forme courte du lied, d'essence germanique, qu'ont donné aussi des chansons slaves, dont Heine a utilisé, en l'améliorant, l'énergique concision. Le plus souvent le poème est long, se développant par accumulations, en mélopée, comme suivant un motif musical qui se déroule, et se reprend à une modulation nouvelle. Cela donne, bien plus qu'une sensation de race latine, la sensation du chant d'une race orientale, dans la longueur et les sursauts du développement oratoire, presque toujours sans autre refrain qu'un au commencement et l'autre terminal. Mais les idées qui y passent, celle du revenant par exemple, le ramènent vers l'Occident. On n'y parle d'ailleurs guère ni de culte, ni d'église, ni de croix, ni de mosquée. Ce sont des colliers, des couteaux, des cristaux, des écharpes, des danses, des instruments à cordes comme accessoires ; comme décor, la plaine, la rivière, le seuil de la maison, le puits. Dans une ombre incertaine passent des revenants qui viennent s'occuper du bien des vivants, et parfois même l'ombre qui passe est

celle d'un enfant à naître et qui veut voir le monde, ce qui est d'un mauvais présage, les mères en ont conscience et en pleurent. Le soldat, le heiduck, joue un grand rôle, et certaines chansons de heiduck sont brutales, violentes, sanglantes comme un chant serbe. Je voudrais, mais la place ne me le permet pas, détailler les beautés sombres ou touchantes de cette poésie; je me borne à indiquer *le Cœur noir, la Veuve, le Petit cheval, le Rire, Hora, les Fleurs du Heiduck, la Cruche, Din Flori* parmi les plus belles de ces inspirations populaires, et il en est, à côté, bien d'autres qui les valent, en ce beau répertoire de lyrisme qu'est *le Rhapsode de la Dambovita.*

GUSTAVE KAHN

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ : **Le Rappel des Ombres** (Colin).

On a, je crois, un discours et trois interruptions de M. de Vogüé, du temps qu'il représentait au Parlement les paysans conservateurs de l'Ardèche. M. Deschanel en a gardé la mémoire. On sait que M. de Vogüé est à l'Académie le leader du parti des vicomtes. Avant de s'asseoir dans ces « enceintes », M. de Vogüé dînait en ville, trois fois par semaine, et depuis il a continué. Il y apporte une manière d'éloquence et d'érudition très goûtée. Il était de mode autrefois de parler au dessert de l'immortalité de l'âme. Notre essayiste a changé tout cela sans presque y toucher. Il aime à battre le rappel des ombres entre une citation de roman russe et une assiette de petits fours. Comment ne point parler de Bismarck, de madame Roland et du roi René, comment ne pas rappeler aux attentions trop frivoles ou trop spécialisées le souvenir de Lamartine ou de Vigny, quand on a pour cela l'autorité et l'élégance de M. de Vogüé? Mais quelle fâcheuse inspiration d'écrire ces propos diserts, puisqu'il n'en reste, le livre fermé, que le souvenir d'une conversation agréable, rehaussée seulement par la coupe du frac et le croisement du gilet blanc.

JULIEN BENDA : **Dialogues à Byzance** (Edition de La revue blanche).

Le ton de ces dialogues — la vraie forme philosophique — reste supérieur quoique agressif. Des idées y papillottent, y papillonnent choisies parmi les plus nuancées, et cela ne laisse pas que d'être spirituel, mais d'un esprit spécial où les mots ont un sens aigu. Nos plus affichés contemporains se promènent à travers ces pages en petite tenue historique. Leurs gestes s'y dessinent avec impertinence ou humilité. Les institutions modernes y sont aussi finement critiquées et taraudées. Les libres réflexions consacrées à la presse, considérée comme agent de malfaisance sociale, comptent parmi les plus hardies et les plus heureuses qu'on ait écrites à ce propos.

A signaler encore les observations ironiques inscrites sous la rubrique : « Nécessité d'une morale militaire... »

Mais, en raison de ses qualités et de ses défauts voulus, ce livre ne s'adresse qu'à une élite. De ce point de vue il est un peu compact. Quelques aphorismes pourraient en être distraits qui sont seulement de bonne polémique et vont à la foule d'où les personnages de M. Benda semblent s'écarter pour s'attarder sous les portiques.

M. Quillardet : **Suédois et Norvégiens chez eux** (Armand Colin).

L'inquiétude morale qui nous pousse vers la poésie du monde ne saurait qu'être aiguisée par les facilités modernes d'y aller voir. On ne peut donc s'étonner de la vogue constante des livres de voyages. Celui de M. Quillardet, simple et substantiel, fourni de ce qu'il faut savoir, reste sans ambition poétique. Il semble que, par une politesse bien rare d'auteur à lecteur, M. Quillardet ait laissé les imaginations au goût de chacun; on ne saurait désirer un compagnon de voyage plus instruit et plus discret, un « guide » de meilleur ton, en vérité, sans les lourdeurs professionnelles. Cette manière est un peu sèche et ne donne qu'une imparfaite idée de la terre du Nord lumineuse de ses beautés naturelles, de la cordialité de ses habitants et du rayonnement de ses poètes; mais enfin nulle faute de goût ne vient gâter l'utile lecture, et le livre reste propre, usuel et correct comme une valise anglaise.

G. d'Avenel : **Le Mécanisme de la Vie moderne** (Armand Colin).

On trouvera dans ce livre des renseignements précieux touchant le fonctionnement matériel de la vie à Paris sur la fin du XIX[e] siècle. Logement, chauffage, éclairage, nutrition, alcools y sont l'objet d'études précises. La critique sociale en retiendra de sérieux arguments contre le système marchand qui frustre le pauvre dans sa dépense comme il l'est dans son salaire. A ce propos, j'espère que M. d'Avenel s'occupera quelque jour plus spécialement du fonctionnement du crédit à Paris, dérisoire succédané des banques populaires qui florissent à l'étranger, et qu'il nous montrera quelles vastes entreprises d'usure et de pressurement sont ces maisons dites de *comptes-courants* qui spéculent sur la misère et prélèvent, quelques-unes, un intérêt de plus de dix pour cent sur le seul crédit qu'elles offrent, sans préjudice de leurs bénéfices commerciaux. Il y a là une véritable plaie sociale qui réclame l'attention du démographe et du législateur.

Victor Barrucand

J.-Paul Boncour : **Le Fédéralisme économique**, *étude sur les rapports de l'individu et des groupements professionnels*, avec une préface par M. Waldeck-Rousseau (Alcan).

M. Paul Boncourt a fait un historique très développé du groupement professionnel. Il a une foi entière dans la puissance future de l'organisation syndicale, et sans le dire expressément et même en se défendant de vouloir prophétiser, il compte bien qu'elle sera à la base de la constitution économique de demain.

L'étude de M. Boncourt se borne à collationner les faits et à interpréter les textes. Nous aurions plaisir à voir l'auteur, avec la richesse de documentation qui caractérise son œuvre, et avec le souffle vraiment libéral et démocratique qui l'anime, élaborer une conclusion. Peut-être répondra-t-il quelque jour à ce vœu. Lorsque l'auteur aura précisé ses vues, que nous devinons à travers la série même des chapitres, nous dirons pourquoi, tout en accordant une importance exceptionnelle au syndicalisme, nous estimons qu'il est impuissant à transformer la société. Il peut concourir à la régénération sociale, mais il ne suffirait pas à l'assurer, parce qu'il relègue forcément au second plan le problème de la propriété.

Karl Marx : **La Guerre des classes et le 18 Brumaire de Louis Bonaparte**, traduction par Léon Rémy (Schleicher).

Karl Marx n'est guère connu chez nous que sous les espèces du *Capital* dont un seul tome, au surplus, a jusqu'ici tenté le traducteur. La librairie Schleicher met enfin à la portée des Français les essais et analyses historiques de Marx. Comme *la Guerre civile en France*, qui est l'histoire de la Commune, *la Guerre des classes et le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* est une application pure et simple de la conception matérialiste de l'histoire à des événements déterminés. Nous ne connaissons pas de tableau plus suggestif de la période qui va de 1848 à 1852. Les raisons économiques des grandes journées de cette phase, le 15 mai, le 24 juin 1848, le 13 juin 1849, le 31 mai 1850, le 2 décembre 1851, y sont déduites avec une puissance d'argumentation incomparable. Marx a montré et fixé à jamais les motifs qui, après avoir uni la petite bourgeoisie à la bourgeoisie, en juin 1848, contre le soulèvement prolétaire, ont entraîné le soulèvement des petits bourgeois, en juin 1849, contre la réaction cléricale ; puis il a exposé, s'attachant surtout aux mobiles profonds, la lutte du parti de l'ordre contre le président élu au 10 décembre, et enfin la convergence des forces sociales, propriété parcellaire, aristocratie financière, grande féodalité industrielle, autour de la restauration impériale. Ce livre est à lire comme le modèle de l'histoire nouvelle, de celle qui ne se contente pas des faits superficiels, mais qui fouille à fond les conflits des classes en présence.

Paul Louis

Gaston Moch : **La Réforme militaire. Vive la Milice !** (Société nouvelle de librairie et d'édition).

Cette brochure réunit les articles de la *Petite République* où l'auteur a condensé, pour une plus large propagande, le programme développé par lui dans l'*Armée d'une Démocratie*. Si réduit que soit ici l'appareil des preuves, la discussion reste précise et pratique, capable de convaincre les lecteurs de bonne foi, même en dehors du milieu socialiste. Au lieu de forcer le sens des exemples acquis,

M. Moch a nettement marqué la différence entre de vraies milices régulières, — telles que seule la Suisse en a fait l'essai, — et les armées improvisées des Nordistes, des Sudistes, des Boers. La question de l'éducation gymnastique méritait plus d'explications, et le système proposé pour la cavalerie laisse quelques doutes. Confier les chevaux, en temps ordinaire, aux cavaliers qui pendant la guerre devraient les monter, ne serait-ce pas imposer à ceux-ci une responsabilité bien lourde ? Comment organiser le contrôle et les sanctions ? Dans l'ensemble, le régime des milices paraît préférable au service d'un an. Il n'exige pas un noyau d'armée professionnelle; il assure mieux la défense nationale, sans menacer les libertés publiques. Mais parce qu'il rompt plus décidément avec la tradition, il a moins de chances d'être accepté par les parlementaires et par les spécialistes dont ils prendront l'avis. C'est pourquoi le livre aura plus d'action que la brochure. M. Moch a eu le courage assez rare d'élaborer le détail de sa réforme avant que le principe en fût accepté. Devant le principe, on pouvait parler d'utopie ; devant le plan complet et justifié, il faut bien passer à la discussion.

Ch. V. Langlois : **La question de l'enseignement secondaire en France et à l'étranger** (Société nouvelle de librairie et d'édition).

Instruit par les contradictions de la fameuse enquête parlementaire, M. Langlois apporte des renseignements plutôt que des conclusions. Voici pourtant ce qui s'en dégage : 1° La question, loin d'être spéciale à la France, est posée dans tous les pays civilisés de la même manière, ou peu s'en faut ; 2° C'est une question politique, religieuse, sociale, autant que pédagogique ; 3° Ce qui rompt la continuité entre l'instruction primaire et la secondaire, c'est moins l'opposition de leurs fins que celles des classes sociales auxquelles elles sont respectivement destinées ; 4° Les arguments sincères, mais douteux, en faveur de l'enseignement gréco-latin, seraient moins goûtés de la bourgeoisie, s'il ne s'agissait d'un de ses privilèges les plus apparents ; 5° Les résultats du système « moderne », équivalents à ceux du système « classique », permettent de concevoir un type d'enseignement moderne amélioré, mieux affranchi de l'illusion utilitaire ; 6° Au lieu d'un système ou de deux, il faudrait laisser, selon les goûts et la vocation probable de chaque élève, un choix entre plusieurs combinaisons ; 7° La seule éducation à laquelle un régime d'*instruction* doive tendre, est celle du jugement ; mais il faut d'abord mieux former les maîtres. — Tout cela paraît juste et fournit une solution générale. M. Langlois ne s'est pas libéré du préjugé humaniste pour tomber dans le préjugé colonial.

LA CRITIQUE

Ch. Renouvier : **Victor Hugo le philosophe** (Colin).

C'est la suite du livre si lourd, mais si juste et si plein de choses,

sur *Victor Hugo le poète*. Hugo ne s'est appelé que le Penseur, le Songeur, le Prophète, le Voyant. Pourquoi le traiter de philosophe ? Un peu pour le relever, beaucoup pour abaisser la philosophie dogmatique : Tous les métaphysiciens se contredisent ; Hugo s'est contredit autant qu'eux ensemble ; ainsi toutes les grandes conceptions humaines ont pu, dans son imagination si primitive, se parer de figures, de légendes et de mythes. — Tout de même, M. Renouvier exagère. Aucune contradiction logique n'approche de cette confusion, de ce chaos que rien ne saurait éclaircir. Et de tant de beaux vers entassés ne ressort qu'une monotonie désespérante. Le critique en eût perdu courage, s'il ne retrouvait chez Hugo, dominant la croyance au progrès fatal, un trait de ses propres doctrines ; l'antithèse radicale du Mal et du Bien. Mais encore, pour Hugo, le Mal est rarement la faute, plus souvent la matière ou la fatalité ; nous voilà loin de Kant et de Renouvier.

Michel Arnauld

K. Waliszewski : **Littérature Russe** (Colin).

Les Français savent peu de chose de la Littérature russe, et les ouvrages de M. Courrière (*Histoire de la Littérature contemporaine en Russie*) et de M. Léger (*La Littérature russe*) étaient bien insuffisants. Sur ce sujet, c'est le livre de M. Waliszewski que devra désormais consulter un lecteur en quête de renseignements précis et d'opinions documentées.

La littérature russe y est étudiée depuis ses origines, *les bylines*, jusqu'à nos jours. L'érudition de l'auteur lui a permis de faire de très heureuses comparaisons entre telles œuvres des écrivains russes et telles des écrivains européens. et parfois de déterminer ainsi les sources, de préciser les influences.

Parmi les pages les plus remarquables de ce livre, nous signalerons le chapitre X (*Les polémistes : Herzen et Chtchédrine*) et le chapitre XI (*Dostoievsky et Tolstoï*). Mais quand M. Waliszewski nous dit du *Reviseur*, de Gogol, que cette comédie « n'a ni grande valeur ni originalité ». nous ne pouvons souscrire à cette appréciation, non plus qu'à celle-ci : « La Russie moderne. qui a produit de merveilleux évocateurs d'images, n'a pas donné encore de penseur tout à fait original. Au point de vue intellectuel, elle a vécu sur le fonds occidental, et n'est guère arrivée, par l'effort d'un siècle, qu'à s'en assimiler, en les dénaturant parfois, les éléments hétérogènes... » Enfin, nous avons regretté de ne pas trouver dans cette intéressante histoire littéraire de la Russie le nom de M. Potiekhine, l'un des plus remarquables auteurs dramatiques contemporains, ni celui d'Apouctine, un fin styliste et peut-être le meilleur poète russe de ces derniers temps. Sans doute, l'auteur ne disposait pas d'un espace illimité ; mais ces omissions nous ont d'autant plus frappé que nous avons eu la surprise de trouver parmi les contemporains des noms qui ne semblaient

pas s'imposer dans un ouvrage soucieux comme celui-ci d'être judicieux et qui, en effet, l'est généralement.

W. Bienstock

SCIENCES

Dr J. Christian : **De la Démence précoce** (Masson).

Par ses conclusions, cette étude déjà intéressante, s'élargit jusqu'à présenter un intérêt social. La démence précoce apparaît à la puberté. On sait quelle importance présente au point de vue des maladies nerveuses cette époque de la vie que certaines névroses héréditaires semblent attendre pour se manifester.

L'enfance des futures victimes est normale (le Dr Christian croit même que, s'il existe dès le jeune âge des tares intellectuelles, ce n'est pas la démence précoce qui surviendra plus tard). Puis la faculté de travail, la mémoire baissent; les sentiments affectifs s'altèrent; la frigidité amoureuse est fréquente.

Enfin, après de trompeuses rémissions, la démence s'installe : elle peut aller jusqu'à cet état purement végétatif où le malade perd sans doute jusqu'au souvenir des mots les plus usuels.

Où l'étude du Dr Christian s'élargit pour ainsi dire, c'est dans la recherche des causes ; l'hérédité, les signes de dégénérescence ne sont pas manifestes. Un certain nombre de candidats à la démence précoce sont nés au milieu de préoccupations et de souffrances de toute sorte endurées par leurs parents. Mais la grande cause c'est le surmenage croissant qu'impose la vie actuelle ; c'est surtout le travail d'esprit imposé à des enfants que leur ascendance n'y avait point préparés ; c'est comme une révolte de la nature dans les races trop brusquement amenées à la lumière intellectuelle.

Jacques de Nittis

LES LETTRES ALLEMANDES

M. Otto Julius Bierbaum avait révélé dans les *Bunte Vogel* ses qualités critiques et dans *Stilpe* son tempérament d'observateur. Dans son roman chinois, « la Jolie fille de Pao » (*das Schœne Maedchen von Pao*, bei Schuster und Lœffler. Berlin) paru il y six mois environ, il s'annonce comme un très aimable fantaisiste. Je ne conterai pas ici la très irréelle histoire des amours du Fils du Ciel et de la belle Pao-szo. Pao-szo est, toutes proportions gardées, une créature moins aérienne que la Rautendelein de Hauptmann, et crie, pleure, rit et se pâme dans le même instant comme une poupée parisienne.

Le talent de M. Bierbaum, très divers quoique sans racines bien profondes, me paraît tenir intimement au sol allemand. Tandis que certains de ses contemporains qui ont fourni déjà une œuvre plus considérable ont subi la forte empreinte d'Ibsen et de Zola, M. Bier-

baum se rattache plutôt à la grande famille des romantiques allemands. Pourtant il ne doit pas ignorer Gérard de Nerval et l'on sait que M. Gustave Kahn et son œuvre lui sont bien connus. Par là peut-être n'échappe-t-il pas à notre influence.

En octobre dernier M. Bierbaum a fondé l'*Insel*, revue mensuelle. Cette revue annonce que, malgré son titre, elle s'interdit tout exclusivisme. Elle prétend à être pour plus tard un document où le chercheur pourra trouver assemblées les principales tendances de l'art contemporain. Je remarque dans les premiers numéros une féerie en trois actes de M. Bierbaum et, de M. Gustave Kahn, une très délicate fantaisie qui conserve traduite en allemand son étrange parfum.

L'*Insel*, comme maison d'édition, publie les œuvres de début de trois jeunes poètes de talent assez voisin (1). C'est l'éternelle note du lied allemand : blessures qui saignent (*sie bluten nicht immer*) comme dans le lied d'un « poète inconnu » sur lequel Schumann écrivit une si douloureuse mélodie, chansons du rossignol, sons des harpes, des flûtes et des violes, comme dans les « Amours du poète ». Mais ce n'est plus la bonne naïveté des vieux maîtres. Si la langue s'y affirme plus aiguë et plus recherchée, on n'y retrouve guère l'émotion si particulière à la romance germanique.

De ces trois poètes M. Rudolf Alex. Schrœder dans *Unmut* a parfois une vision heureuse des choses de la nature. Ainsi :

Da rieseln Lichttropfen
Durchs Zitterlaub der winderregten Baüme

A travers le feuillage tremblant des arbres émus par la brise, tombent une à une des gouttes de lumière.

En janvier dernier ont paru chez Eugen Diederichs, à Leipzig, des études intéressantes de M. Kassener sur quelques poètes et artistes anglais du XIX[e] siècle, mystiques et préraphaélites (*Die Mystik, die Künstler und das Leben*). Ce sont plutôt des considérations sur l'art à propos d'artistes et de poètes, considérations d'ailleurs ingénieuses, que des études réelles sur les œuvres et les personnages. M. Kassener a des comparaisons qui surprennent. Ainsi il rapproche le critique d'art anglais Ruskin de l'historien allemand Henri de Treitschke et trouve une parenté intime entre l' « idéalisme pratique » de l'un et l' « idéalisme historique » de l'autre.

HENRI LASVIGNES

(1) *Die Fischer und andere Gedichte*, von A. W. Heymel ; *Dir*, Gedichte, von Heinrich Vogeler ; *Unmut*, ein Buch Gesænge, von Rudolf Alex. Schrœder.

Revue Financière

Fonds d'Etat. — La tenue des rentes et particulièrement du 3 o/o perpétuel n'a rien d'encourageant pour les acheteurs à terme, qui doivent, encore une fois, s'attendre à des reports onéreux. Mais le porteur de titres n'a aucun motif de crainte ; il serait, du reste, embarrassé de trouver le remploi de ses fonds, à moins d'accepter des arbitrages fantaisistes.

Divers emprunts étrangers sont en vue : un emprunt espagnol intérieur, un emprunt hongrois, et enfin un emprunt russe pour lequel on tâte discrètement le terrain à Paris. De son côté le gouvernement roumain, dont les embarras sont notoires, a entamé des négociations à Berlin pour obtenir une avance dont le chiffre n'est pas encore indiqué.

Etablissements de Crédit. — La *Banque de France* a subi un recul ; cela tient à ce que la spéculation est fatiguée de payer des reports qui sont hors de proportion avec le dividende espéré.

Peu d'affaires sur le *Crédit Foncier* ; le relèvement des actions, qui ont perdu 40 o/o depuis 1891, apparaît comme une éventualité d'autant plus lointaine, que les obligations, les foncières aussi bien que les communales, se placent difficilement. La clientèle des titres à lots a diminué ; on en voit la preuve dans la baisse, lente mais continue, que subissent les obligations de la *Ville de Paris*.

L'augmentation du capital du *Comptoir national d'Escompte*, du *Crédit commercial et industriel*, ainsi que du *Crédit Lyonnais*, soulève de vives critiques. Tous ceux qui ne se payent pas de mots sonores et d'admiration conventionnelle sont convaincus que les grands entrepôts d'argent, dénommés par antiphrase Sociétés de crédit ont exercé jusqu'à ce jour sur le commerce intérieur et extérieur de la France l'action la plus pernicieuse qu'il soit possible d'imaginer.

C'est là un point sur lequel on ne saurait insister, avec trop d'énergie, au moment où ces trois établissements demandent à leurs actionnaires une nouvelle mise de fonds, pour avoir demain un prétexte de demander au public un autre supplément de ressources, bien plus important celui-là, sous forme de dépôts remboursables à vue où à échéance fixe.

Si la combinaison projetée réussit, c'est à bref délai l'extermination pure et simple de ce qui reste de petits banquiers, les seuls, à vrai dire, qui prêtent de l'argent, alors que les grandes institutions s'ingénient à accaparer celui du public.

Depuis trente ans, le nombre des banques particulières, tant à Paris que dans les départements, a subi une diminution constante, et cela au détriment des commerçants et des industriels. La clientèle, relancée et obsédée par des émissaires insinuants, a cru trouver, en s'adressant aux grandes institutions, non seulement une plus grande facilité, mais encore une économie appréciable. Elle a fait erreur.

Les petits banquiers, par cela même que leurs clients étaient peu nombreux, qu'ils étaient en contact direct avec eux, les connaissaient personnellement, et, avec le temps, devenaient leurs conseillers et même leurs amis. Qu'une crise commerciale ou industrielle survînt, ces clients trouvaient chez leurs banquiers, un appui leur permettant de lutter, et de soutenir leur crédit. Combien de catastrophes ont été ainsi évitées !

Comment voulez-vous qu'il en soit de même lorsqu'on a affaire aux grands magasins financiers ? Pour eux, le client est un être impersonnel, représenté par une fiche, à qui nul ne s'intéresse, depuis M. le directeur jusqu'au plus modeste employé. Et le client se bercerait d'un fol espoir, s'il s'imaginait rencontrer là le concours ou l'appui dont il aurait besoin à un moment donné. Là, en effet, tout le monde l'ignore et veut l'ignorer A qui, d'ailleurs, irait-il conter ses embarras momentanés, et demander les moyens d'en sortir ? Directeur et administrateurs sont inaccessibles. Quant aux employés, ils font montre, à l'égard du public, d'une majestueuse indifférence. Ils ont, pour toutes les demandes, une réponse toute prête et dont la formule ne varie guère : « Les règlements, les statuts s'opposent à ce que nous fassions ceci ou cela ». Que vous soyez acculé à une faillite qu'un simple délai permettrait d'écarter, cela leur importe peu A leurs yeux, le client n'est qu'une unité, facilement remplaçable, et, par conséquent, indigne de tout ménagement.

Il convient de rappeler qu'en 1889, au lendemain du cataclysme du *Comptoir d'Escompte*, cataclysme trop oublié aujourd'hui, l'opinion se préoccupa des risques immenses que présentait l'accumulation indéfinie des dépôts. N'y avait il pas lieu de limiter le chiffre de ces dépôts, d'en spécifier l'emploi, d'astreindre les sociétés à un ensemble de précautions, d'exiger que les bilans fussent explicites ? En même temps, on envisagea l'intérêt du fisc : les quatre cinquièmes

des opérations de ces établissements sont faites avec les dépôts ; or, ce capital, dont le rôle est bien plus important que celui du capital social, échappe jusqu'à présent à tous les droits établis sur les valeurs mobilières : droit de timbre, droit de transmission, impôt sur le revenu. Pourquoi ne pas imposer ce capital ?

Comme il arrive trop souvent, la réforme du régime des banques de dépôts s'est heurtée en 1889 à l'inertie parlementaire. Mais il est temps d'y songer. L'expérience a fourni des indications sur le désastre qu'entraînerait un *run* sur les sociétés de crédit Sans l'intervention du ministre des finances en 1889, la Bourse tout entière eût pu sauter. Que serait-ce maintenant, avec les dépôts formidables qui existent ? Le crédit de l'Etat ne résisterait pas à une telle secousse. Il faut aviser ; il y a urgence.

D'après les bruits qui circulent en Bourse, les actionnaires du *Comptoir national d'Escompte* et du *Crédit industriel* n'ont montré aucun empressement à souscrire les actions nouvelles. Le *Crédit Lyonnais*, dont l'émission est imminente, sera-t-il plus heureux ? Il est permis d'être sceptique à ce sujet.

Valeurs industrielles. — La fermeté de nos grandes Compagnies de Chemins de fer contraste avec la lourdeur des valeurs de cuivre, influencées défavorablement par les télégrammes de New-York, où se trouve le centre de perturbation financière.

Il est fâcheux que les affaires coloniales soient viciées par des exagérations sans précédent. Autant d'introductions ; autant de scandales Après les *Sultanats du Haut-Oubanghi*, soutenus par le *Comptoir national d'Escompte* et par la *Banque française de l'Afrique du Sud*, voici la *Sangha Equatoriale*, la *Léfini* et la *Setté Cama*. Ces sociétés congolaises, qui se sont donné tout juste la peine de naître, semblent n'avoir qu'un but : spéculer sur le lancement de leur actions. Elles voudraient que le public financier les assimilât aux quelques sociétés belges qui ont distribué des dividendes élevés ; mais ces dernières, avant d'offrir leurs titres sur le marché, ont commencé par employer leurs capitaux à des opérations commerciales, au trafic de l'ivoire et du caoutchouc. Ce n'est qu'après plusieurs années de tâtonnements et d'efforts, qu'elles sont parvenues à obtenir les résultats exceptionnels qu'on invoque à tort aujourd'hui, pour justifier la rapacité des introducteurs. Ceux-ci se gardent bien d'avouer que le succès de la *Katanga*, de l'*Anversoise*, du *Haut-Kassaï* et de l'*Abir* a pour contre-partie les mésaventures d'un grand nombre de sociétés belges, dont les unes ont mal tourné, et dont les autres ont été jusqu'à ce jour impuissantes à rémunérer leurs actionnaires.

Comme les *Sultanats du Haut-Oubanghi* les sociétés dont nous signalons l'introduction, la *Sangha Equatoriale*, la *Léfini* et la *Setté-Cama*, s'empressent de supposer des bénéfices ; elles les escomptent par la plus-value artificielle qu'elles attribuent à leurs titres, et elles en encaissent le montant par des ventes sur le marché libre. De cette façon, si l'affaire ne produit que des pertes, les promoteurs auront toujours tiré, à temps, leur épingle du jeu. Sans doute ces expédients sont contraires sinon à la lettre, du moins à l'esprit de concession qui interdit tout tripotage aux apporteurs ; mais on élude habilement la difficulté. Faute de pouvoir négocier les parts de fondateur qui sont indisponibles pour une période assez longue, peut-être pour toujours, on majore outrageusement les actions, et, grâce à la connivence intéressée des intermédiaires du marché libre, on arrive, de collusion en collusion, a se dédommager largement de tous les avantages que la loi entendait prohiber. Là encore, l'intervention parlementaire pourrait s'exercer aussi utilement que pour la réforme du régime des banques de dépôts.

Les introductions de valeurs nouvelles se multiplient.

La *Société immobilière et commerciale de Vichy* a fait son apparition le 8 mai sur le marché en banque. Son principal objet et l'achat d'un hôtel et de diverses immeubles à Vichy. Capital, 5 millions en 10.000 actions de 500 fr., dont 400 attribuées au fondateur, qui reçoit en outre 150,000 fr. en espèces. Le siège social est à Lyon, et l'on se demande pourquoi la Société ne s'adresse pas exclusivement au marché lyonnais, où l'argent abonde. Serait-ce parce que le marché lyonnais s'est méfié d'une entreprise d'où l'aléa saute aux yeux, à raison même du ton hyperbolique de la notice ?

La *Rio Tenido Copper C°* n'a malheureusement avec le *Rio Tinto* aucun rapport si éloigné soit-il. Cette similitude de nom est peut-être ce qu'il y a de plus clair dans les apports des fondateurs.

Les *Charbonnages de Mikhaïlocka* viennent augmenter la trop longue liste des valeurs russo-belges qui cherchent des capitaux sur notre place. Mais, pour les meilleurs d'entre elles, une réaction d'une certaine ampleur est beaucoup plus probable que le maintien des cours actuels. Quant aux créations d'ordre inférieur, elles sont sous la menace d'un krach, qui peut se produire à la première complication internationale.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Fremont

L'Auteur de « Quo Vadis »

Henryk Sienkiewicz, le grand écrivain polonais, dont les romans jouissent d'une popularité sans précédent en Angleterre, en Amérique et en Italie, se trouve être, par des circonstances fortuites et indépendantes de la valeur de son œuvre, totalement ignoré en France. Quand, il y a quelque vingt-cinq ans, l'attention et l'intérêt du public occidental convergèrent vers les littératures slaves, et vers la littérature russe en particulier, la littérature polonaise traversait une période de marasme et d'apathie. Tandis que s'affirmait toute la profondeur psychologique et philosophique d'esprits tels que Tourgueneff, Dostoïewsky et Tolstoï, les écrivains polonais s'en tenaient encore aux interminables romans historiques, blêmes et ternes, où les reléguait le goût invétéré de lecteurs fossiles. Kraszewski, espèce de Walter Scott polonais, auquel la quantité stupéfiante de ses œuvres et son grand âge assuraient le respect de ses compatriotes, épouvantait ses rares lecteurs européens par sa verbosité et les navrait par son manque absolu d'idées philosophiques. Le roman moderne végétait sans gloire. Les batailles de naguère, où de grands dangers provoquaient une force non moins grande de résistance, avaient fait place à une lutte mesquine, toute d'inertie, impuissante à susciter des idées neuves, et dont l'expression elle-même n'était qu'une copie servile des procédés du réalisme français. Mais, tandis qu'en France et en Allemagne, dans des conditions propices à son développement, le réalisme se montrait salutaire, en Pologne, ne pouvant s'étendre aux vastes problèmes vitaux qui l'eussent fait progresser, ce même réalisme se réduisait à une « manière » dénuée de toute portée synthétique, et devenait, non point un moyen littéraire, mais, pour ainsi dire, un but en lui-même. Toutefois, la pénurie de talents garantissait dans une certaine mesure contre la démocratisation de l'art, c'est-à-dire contre un trop grand échange d'idées médiocres entre talents secondaires, en sorte que l'écrivain original devait trouver dans la littérature polonaise nombre de sujets, non encore utilisés par des esprits de notoire indigence. Ainsi, point de ces sous-Flaubert, de ces sous-Balzac, et de ces légions de sous-Zola dont s'infestent les littératures plus riches en représentants...

Les débuts littéraires de Sienkiewicz coïncident avec le mouvement complexe qui, en France, s'affirma comme réaction contre le réalisme poussé à l'extrême. Bien que nullement satisfait des formules réalistes, Sienkiewicz ne put se résoudre à suivre l'école nouvelle, trop inquiète et encore incapable de trouver sa voie propre. Selon lui, on pouvait encore faire usage du réalisme, à condition de le vivifier, de l'élargir, d'en faire un mode de vision impartiale, et de le ramener à l'équilibre qu'avait absolument faussé la tendance des

écrivains à « respirer les émanations des marais, en refusant de voir l'azur que reflètent leurs eaux ».

En un mot, il s'agissait de ne point utiliser cette particularité physiologique qui fait que tout ce qui provoque en nous la répulsion, nous paraît plus fort et plus vrai que ce qui nous donne des sensations agréables. de restituer au réalisme certaines qualités abolies par suite de la substitution de la physiologie à la psychologie, de l'observation des sens à celle des âmes.

« La mer en feu sous le couchant », nous dit Sienkiewicz (1), « les palais et les minarets baignant dans l'or et la pourpre. — tout cela est aussi véritable. aussi réel que les chiens crevés qui gisent au milieu des rues, à Stamboul. Une école, ou plutôt son extrême-gauche. préfère ces réels chiens crevés aux non moins réels couchers de soleil. — et au reste... — Ne serait-ce point que, pour peindre la beauté dans tout son rayonnement, il faut faire usage de plus de couleurs que pour peindre des abjections ?... »

Un réalisme équilibré, où les lumières et les ombres seraient plus équitablement réparties. qui ne s'égarerait ni vers les côtés obscurs et instinctifs de la vie, ni vers la seule énergie comme but suprême, telle est la perspective à laquelle Sienkiewicz voudrait ramener la vision de l'écrivain, tel est le programme d'une littérature destinée à « remuer les âmes, et non les salives ». Et. dans ses premières œuvres, dont je citerai : *Le Vieux serviteur*, *Hania*, *Bartek vainqueur*, *Fusains*, nous le voyons se conformer absolument à ce programme, tout en ajoutant à son réalisme une pointe d'humour ému et indulgent.

Mais le fait même d'être Polonais créait à Sienkiewicz des devoirs spéciaux : la littérature. en Pologne, était une arme défensive. une garantie et une condition essentielle de la vitalité du pays. un patrimoine qu'il ne fallait point laisser s'amoindrir. Par cela même, et par sa grande action morale. elle devait. en dehors de sa valeur immédiate, posséder une tendance à raffermir le désir de vivre. ennoblir l'existence, « et porter la bonne nouvelle ». Et cette obligation : montrer à son pays un but à atteindre. jointe à des affinités de race qui se faisaient jour à mesure que s'amplifiait le talent de Sienkiewicz, le firent évoluer vers une conception de plus en plus idéaliste.

On conçoit que le but même que s'était proposé l'écrivain ne lui permettait point de participer de l'idéalisme occidental. entendu comme préoccupation constante de s'évader de la réalité. idéalisme issu d'une « fatigue qui soudain a dépassé toutes les bornes. qui d'un bond veut aller jusqu'à l'extrême. une fatigue pauvre et ignorante qui ne veut même plus vouloir ». Un idéal crépusculaire, inquiet et stérile. — là ne pouvait être la solution.

Sous peine de ne point parvenir à conforter l'âme nationale. Sien-

(1) Voyage à Athènes.

kiewicz était obligé de s'en tenir strictement à la réalité des faits, c'est-à-dire de modeler son idéalisme selon les aspirations de la Pologne elle-même. Or, l'idéalisme polonais absolument libre de mysticisme, fut, de tout temps, constitué par le patriotisme et la religion,

En face de la religion orthodoxe, religion essentiellement nationale, religion de combat et de conquête, le catholicisme devait, lui aussi, se former en religion nationale. Loin d'emprunter la forme extatique et toute extérieure du catholicisme espagnol et italien, la religion, en Pologne, s'ancrait profondément au sein des âmes, marquait toute l'histoire de ce pays à son sceau, et se révélait inconsciemment dans chacune des paroles, dans chacun des actes du véritable Polonais.

Il est donc naturel que Sienkiewicz accepte en entier « la tradition de milliers d'années, le témoignage de milliers de cerveaux, la vie de milliers de générations », qu'il ne tente pas, comme Tolstoï, de chercher une expression plus conforme à son idéal religieux, plus conforme à l'idée qu'il peut se faire de la façon d'honorer Dieu.

« Comment? dit Polaniecki (1), d'un côté le témoignage de milliers de cerveaux, la tradition de milliers d'années, — et de l'autre côté, moi, moi seul! Et je prétendrais inventer une conception nouvelle, qui exprimerait l'idée de Dieu, plus parfaitement que les conceptions existantes ?... »

Le patriotisme comme l'entend Sienkiewicz est le patriotisme propre aux peuples vaincus et conscients de la chute, le patriotisme qui dit : Arrêtons-nous, ressaisissons-nous, voyons ce qui, jadis, nous immobilisa, — et cherchons d'où peut venir le salut? Cette façon de comprendre le patriotisme, et cette foi religieuse, font de Sienkiewicz un idéaliste, pour ainsi dire, « averti », parce qu'ayant traversé le réalisme et, en même temps, *impliquent la tendance* et la portée de toute son œuvre littéraire.

Pour conforter le pays, pour lui recréer une âme, pour lui montrer un but nouveau, il s'agit avant tout de mettre à découvert les germes de destruction inhérents à la nature même du peuple, d'établir les responsabilités historiques et sociales qui ont anéanti tous les efforts de régénération. Apostolat certes aussi noble et aussi fructueux que l'apostolat néo-chrétien de Tolstoï ou l'apostolat impérialiste de Rudyard Kipling.

C'est dans la seconde moitié du XVIIe siècle, une époque qui vit tour à tour l'effroyable révolte cosaque, l'invasion tatare, l'invasion suédoise, et enfin l'invasion turque, et qui se termina par la victoire de Sobieski, sauvant Vienne assiégée par le padischah, une époque où toutes les bonnes et toutes les mauvaises qualités de l'âme nationale se montraient amplifiées, grandies, et pouvaient se donner libre essor, que Sienkiewicz va chercher les raisons de la décadence de la Pologne, en même temps qu'il essayera d'indiquer ce qu'elle doit et ce qu'elle peut encore espérer. Une extraordinaire intuition, une

(1) *Les Polaniecki.*

grande compassion émue, un idéalisme conscient de ses desseins et tel qu'impliqué par l'âme polonaise, élèveront ce roman, ou plutôt cette trilogie, à la hauteur de l'épopée, éveillant l'intérêt et la sympathie de lecteurs absolument indifférents au passé de la Pologne, dans des pays qui, comme l'Angleterre et l'Amérique, ne possèdent avec elle aucun point de contact historique.

Dans la première partie de sa trilogie, intitulée : *Par le Fer et le Feu*, Sienkiewicz nous montre la fameuse conflagration de l'Ukraine et de la Petite-Russie issue d'un état de choses épouvantable où l'histoire elle-même ne saurait discerner ce qui davantage criait vengeance, — de l'oppression inhumaine des magnats, ou des rapts, des pillages, des assassinats, des conspirations avec les Tatars, dont s'étaient rendues coupables les peuplades cosaques.

Toutes les revendications, tous les griefs, toute l'acrimonie cosaques s'incarnent en la personne de Bohdan Chmielnicki, hetman des Zaporogues, qui a voué une haine inexorable aux grands seigneurs polonais, aux « roitelets », comme il les nomme, et qui, à la tête d'une armée de deux cents mille rebelles, marche dans la révolte, le carnage et le feu, toujours plus grand, toujours plus formidable, « éteignant de la Baltique au Pont-Euxin la clarté du jour de son ombre immense ». Contre ce vengeur, contre ce dragon légendaire, dont les pas font gicler le sang, dont le souffle allume les brasiers, se lève le « pospolite », espèce d'armée territoriale composée d'une noblesse turbulente et insoumise, avec, à sa tête, un roi « premier entre égaux », aussi impuissant, investi d'une autorité aussi illusoire qu'un actuel président de république, et des chefs qui se jalousent et se contrecarrent mutuellement, qui tous veulent agir à leur guise, et qui tous croient sauver le pays par leur intervention.

Les ambitions personnelles, l'irrespect des lois, l'indiscipline, telles sont les fautes historiques que stigmatise Sienkiewicz, nous dévoilant leur action dissolvante et destructive, et nous montrant tous les efforts, tous les sacrifices, tous les héroïsmes individuels annihilés par l'anarchie morale de la Pologne du XVIIe siècle.

On a cru voir dans *Par le Fer et le Feu* la contre-partie du Tarass Boulba » de Gogol. Mais, tandis que Gogol, hostile à la Pologne, lui attribuait tous les méfaits et tous les crimes, fermant les yeux sur ce qui pouvait infirmer sa thèse, Sienkiewicz nous montre, avec une équité admirable, les souffrances de la Pologne et de l'Ukraine, celles-ci causées par celles-là, et établit que l'oppression dont se plaignaient les cosaques était moins cruelle et moins implacable, que la tyrannie sous laquelle, au XVIIe siècle, gémissait le peuple en France et en Allemagne.

Dans la deuxième partie de la trilogie, *le Déluge*, c'est la Pologne balayée par le flot des armées suédoises, Varsovie aux mains de Charles-Gustave, le roi Jean-Casimir en fuite, la trahison des Opalinski, des Radzieyowski, des Radziwill, et la défense héroïque du couvent-forteresse de Czestochowa, cette « arche qui ne devait point

disparaître dans le déluge », épisode auquel dans toute l'histoire universelle la mission de Jeanne d'Arc, sauvant la France par la volonté de Dieu, peut seule être comparée.

Enfin, dans *Messire Michel*. c'est la guerre contre les Turcs, les grands conquérants du siècle, et la victoire de Jean Sobieski à Chocim, premier pas vers la libération de Vienne et de l'empire d'Autriche.

Toujours, parallèlement aux défauts et aux crimes qui ont fait la perte de la Pologne, Sienkiewicz expose les qualités et les efforts qui auraient pu la sauver, et au moyen desquels, encore aujourd'hui, il croit possible de diriger le pays vers des destinées meilleures. Ces qualités sont personnifiées en de véritables héros de l'abnégation, de la grandeur d'âme et du courage. D'ordinaire, même chez les meilleurs romanciers, les personnalités idéales sont d'une navrante inconsistance, semblent peintes avec des ombres de couleurs, et toute leur beauté se réduit à de sonores répétitions de mots grandioses, au moyen desquelles l'auteur s'illusionne lui-même. Plutôt semblables à des acteurs dans le rôle de grands hommes, n'ayant aucun contact avec la réalité, et incapables de s'élever jusqu'aux nues, ces héros de romans se meuvent au sein de limbes spécialement créées, semble-t-il, à l'usage d'écrivains insuffisamment en possession de leur idéalisme. Rien de tout cela chez Sienkiewicz. Sans faire à ses héros un marchepied de nuages, sans annoncer leur héroïsme par des phrases funèbrement solennelles, il nous les montre toujours réels, toujours vivants de la vie des autres hommes, — simples, et grands dans leur simplicité jamais démentie. Tels sont Skshétusky, le Bayard polonais, Longin, le chaste chevalier, qui regarde la vie avec des yeux d'enfant, Michel qui, au moment de faire sauter la forteresse de Kamieniec, dit à sa femme en la congédiant : « Souviens-toi... ce n'est rien ! » — et enfin Bohun, le jeune cosaque à l'âme nostalgique.

Voici, au hasard, parmi les beautés du premier roman, la mort de Longin Podbipieta.

... A la vue des arcs et des carquois qu'ils (les Tatars) vidaient devant eux, Podbipieta comprit que son heure était proche, et il commença une antienne à la Vierge.

La première flèche siffla, tandis que Longin disait : « Mère du Rédempteur », et le barbeau lui déchira la tempe ... La deuxième siffla, tandis qu'il disait : « Vierge glorieuse », et vint se planter dans son épaule..... Quand il dit « Etoile des Mers », ses bras, son torse et ses jambes se hérissaient déjà..... Le sang lui inondait les yeux. Il n'entendait plus le frissement des flèches..... Ses jambes vacillèrent, sa tête retomba, il glissa à genoux. Alors, la voix gémissante, il dit « Reine des Anges », et ce furent ses suprêmes paroles.

Les Anges du ciel avaient pris son âme pour la déposer, perle lumineuse, aux pieds de la Reine des Anges.

Après nous avoir montré de quelle façon pour la Pologne du XVIIe siècle, tous les enthousiasmes, tous les efforts, tous les sacri-

fiées, tous les héroïsmes étaient réduits à néant par une profonde et indéracinable anarchie, Sienkiewicz se tourne vers la Pologne actuelle, pour, dans *Sans Dogme* et *Les Polaniecki*, étudier les causes mystérieuses de son impuissance et de sa désorganisation.

La crise morale qui fait l'objet de ces deux romans, est une crise que l'Europe occidentale a traversée depuis longtemps, et qui a trouvé son expression chez Flaubert aussi bien que chez les Goncourt. Mais la Pologne qui, bien que les appliquant fort mal, a toujours possédé des idées et des dogmes définis, n'a point eu, de par les forces extérieures qui influèrent sur ses destinées, le temps d'acquérir la certitude que c'étaient précisément ces idées et ces dogmes, compris et appliqués de la façon dont elle les comprenait et les appliquait, qui portaient en eux, de tout temps, le germe de sa ruine. L'intervention étrangère étant venue brusquer sa chute, la Pologne rejeta tout d'abord toute la faute sur cette intervention même, ne voulant point la chercher dans les principes essentiels de son système gouvernemental et parlementaire : et ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'elle s'aperçut de son erreur, qu'elle constata ce qu'on est convenu de nommer son « *improductivité* ». L'Occident, au contraire, insensiblement, sans secousses, s'est fait à la vétusté des principes sur lesquels s'appuyait sa civilisation, en sorte que la crise de la Pologne ne sachant à quel idéal raccrocher son désir de revivre, n'est plus, pour le reste de l'Europe, qu'un point de vue suranné « ein ueberwundener Standpunkt », ou bien une souffrance tellement invétérée que l'on a cessé de la ressentir. Et, loin d'en mourir, on a appris à en vivre...

L'homme qui ne sait où adhérer et qui, par cela même, devient essentiellement adhésif, l'homme qui, par la force acquise, marche, faisant toujours semblant de croire à quelque chose, vers un but qu'il ne saurait définir, — produit de toutes les civilisations agonisantes au sein desquelles a disparu la cause primordiale qui les avait substituées aux civilisations antérieures, — *l'homme sans dogme*, en un mot, se nomme en Europe légion. C'est lui qui, selon Sienkiewicz, immobilise la Pologne actuelle. La civilisation moderne, édifiée sur la base de la religion, a vu cette base s'effriter peu à peu et se réduire en poussière. Le principe créateur et justificateur lui faisant défaut, elle tourne sur elle-même, tâtonne, tente de se défendre encore ; mais, ne progressant plus, elle est destinée à périr « comme éclate un tonneau démuni de ses cerceaux (1). » Le monde ancien, privé de son reliage, — la force, — a disparu. La civilisation moderne est destinée à disparaître, puisque périt le dogme...

— Le remède ? Plosowski, le protagoniste de *Sans Dogme* finit par le suicide. Point une solution : une échappatoire. Dans *les Polaniecki* en revanche, l'idée de l'auteur apparaît en entier : revenir à la foi, à la religion ; non pas à la religion, épurée par la philo-

(1) *Quo Vadis.*

sophie, que prêche Tolstoï, ni à celle du « surhumain » qu'annonce Nietzsche, mais simplement à la religion de nos pères, incapables que nous sommes de rien trouver où l'idée de Dieu s'incarnerait plus complètement...

Cette solution, que propose Sienkiewicz, pourra-t-elle englober tous les cas d'impuissance, toute la pathologie, diversifiée à l'infini, de l'âme moderne ? Après avoir rassujetti les cerceaux anciens, ne découvrirons-nous point que le tonneau de notre civilisation n'est plus étanche, et ne peut plus le redevenir? Depuis que, sur les ruines de ce qui fut la civilisation antique, le christianisme campa la foi comme base d'un monde nouveau, tant de modalités alluvionnaires et successives sont venues se superposer au principe initial, qu'il est douteux que la foi seule puisse résoudre ces problèmes lourds d'effroi et d'inquiétude. N'importe ! Sienkiewicz est persuadé que de là seulement peut venir le salut, et, dans l'intensité du mal lui-même, il voit la certitude du remède. La propagation miraculeuse du christianisme lui est une preuve de son essence divine. Il ne peut oublier son emprise sur l'univers, il ne peut oublier que, par cette religion de l'amour « l'harmonie de l'Univers fut complétée d'un son vierge, sans lequel la terre était comme l'airain sonnant et les vaines cymbales ».

Après nous avoir certifié que, la civilisation périt, faute d'un « régulateur extérieur », Sienkiewicz, par un systématisme peut-être inconscient, nous montre, dans son *Quo Vadis*, par l'exemple de la victoire de Pierre, le pêcheur des bords du lac, que l'on est en droit de considérer la foi comme le seul régulateur possible. Au monde actuel, qui combat le Christ, ou bien s'effondre en un pessimisme veule et indigne même de pitié, ou bien, tout en désirant la vérité, n'a point le courage de la chercher réellement, à ce monde presque aussi désâmé que le monde antique, il veut indiquer le seul chemin vers la source de la vie. « *Quo vadi?* » — où vas-tu, arrête, ressaisis-toi, reprends conscience de toi-même!...

Pour arriver à nous convaincre, Henryk Sienkiewicz ne s'y prend pas à la façon de tous ses prédécesseurs, de tous ceux qui nous ont décrit la lutte de la vérité nouvelle contre le monde romain, ce monde « où César, maître de la terre, et Zeus, maître des cieux, agonisent tous deux et délirent ». Chez tous, depuis Corneille, dont le Polyeucte est un peu trop bien élevé, jusqu'au cardinal Wiseman, auteur de la trop fameuse « Fabiola », Rome était dépeinte avec une tendance à la rendre odieuse non par l'immensité de ses crimes et de sa décadence, mais par sa petitesse devant la doctrine chrétienne. Le but, qui était de rehausser encore l'immatérielle grandeur des martyrs, de les auréoler, pour ainsi dire, de beautés supplémentaires, ne pouvait être atteint par des moyens semblables : la victoire trop facile d'un christianisme trop dogmatique n'émouvait et ne persuadait point. Seule, l'immense simplicité de Sienkiewicz jointe à son grand talent, lui donnait le privilège d'affronter le péril en face, de nous montrer

Rome avec toutes ses effroyables beautés, avec tout son délire et toute sa force, de permettre, en un mot, à Rome d'être Rome vraiment, sans craindre que cette évocation n'éclipsât l'autre, la principale, et que le but véritable, la victoire de la foi, ne fût oublié du lecteur.

La Rome de Sienkiewicz est un « nid de crime, et aussi de puissance, — de folie et d'ordre aussi », elle est « la tête et le despote du monde, mais aussi sa loi et sa paix », elle est la Ville omnipotente, invincible, éternelle. César et sa cour ne sont point des fantoches falots et blêmes, dont le faste et la débauche seraient traités en quelques phrases aigre-douces de prédicateur méthodiste. Néron, l'homme au front olympien, à la face de singe, d'ivrogne et de cabotin, est atroce et superbe à la fois dans sa cruauté inconsciente, son insatiable avidité de sensations nouvelles et inconnues, sa volonté de dépasser les bornes du possible, son exaspération nerveuse et son incommensurable orgueil. Il est aussi le Néron de Tacite, qui, à Pétrone, son confident, avoue se sentir une âme d'enfant, au moment où déjà flambe Rome incendiée par son ordre, et où s'anéantissent tous les souvenirs de la gloire romaine, parceque lui, Néron, doit, pour terminer sa « Troïade », avoir vu une ville incendiée. Il est aussi le poltron légendaire, vil et abject en sa poltronnerie, qui a peur des conséquences de ses crimes, et qui toujours s'efforce de les justifier...

L'incendie de Rome brûle, suffoque et asphyxie vraiment, la débauche est suprême, effrénée et couronnée de roses, et les supplices des chrétiens sont terrifiants. « Des têtes sombrant complètement dans des gueules béantes, des poitrines ouvertes en travers d'un seul coup de croc, des cœurs et des poumons évulsés, des os craquant avec fracas sous les mâchoires... Une effroyable et tourbillonnante grouillée d'hommes et de fauves.. » avec, au-dessus, la joie bestiale et frénétique de la foule qui, semble-t-il, va fondre sur l'arène et se mettre à déchirer avec les lions. Les torches vivantes des jardins de César sont tellement nombreuses qu'un peuple entier semble flamber sur les piquets, pour servir de spectacle au peuple romain. Et dans l'allée des torches, Néron, debout sur un splendide quadrige traîné par des étalons blancs, couronné d'or comme un vainqueur, domine la multitude et rayonne, tel un dieu... En ces hommes, beaux comme des demi-dieux, en ces palais, en ces festins, en ces cortèges que nous décrit Sienkiewicz, revit toute la beauté extérieure du monde païen. La beauté morale de ce monde qui a su être divine, ne cessant d'être terrestre, — toute en lignes harmonieuses et sereines, et qui ne cherche sa justification qu'en elle-même, s'incarne en Pétrone, l'Arbitre des élégances. Pétrone, c'est l'homme sans dogme de l'antiquité, — ou plutôt non, c'est l'homme auquel la beauté apparaît le seul dogme admissible, et qui ne considère comme réel que ce qui donne la volupté ; quelque chose craque autour de lui, quelque chose disparaît : il faut mourir ; lui ne veut qu'une chose, — « s'en aller en beauté ». Le

christianisme s'offre à lui, beauté autre, « point une beauté seulement, mais une âme ». Mais lui ne veut point, ne peut point comprendre... Sa formule lui suffit : « Platon enseigne que la vertu est une musique, et la vie du sage une harmonie ; ainsi, j'aurai vécu et je mourrai vertueux ».

Pour que l'auteur soit sûr d'atteindre le but qu'il s'est proposé, il faut non seulement que la beauté morale du christianisme parvienne à équilibrer cette merveilleuse évocation du monde antique, mais qu'elle nous force à nous ranger de son côté, à la reconnaître victorieuse dans le supplice même et l'anéantissement. Pour cela, il ne suffisait pas d'être pénétré de la foi, il ne suffisait pas d'être grand et simple ; il fallait aussi avoir cette intuition du sublime qui est la qualité maîtresse de Sienkiewicz. Abordant la difficulté de front, il nous montre, comme antithèse à Néron et à Pétrone, non point la foule anonyme des martyrs, mais l'apôtre Pierre lui-même. Il nous le montre, non point à la façon d'un homme qui, debout au pied d'une tour de cathédrale, la contemple en abritant ses yeux de sa main, et la rapetisse involontairement à sa mesure de pygmée, mais comme un homme qui, s'élevant bien au-dessus des choses humaimaines, sait concevoir et rendre toute la grandeur de son modèle.

Déjà, par un petit chef-d'œuvre intitulé *Allons à Lui* Sienkiewicz avait prouvé tout ce dont il était capable dans cet ordre d'évocations. Ce Nazaréen qui, dans la rumeur soudain crevée en une tempête de sifflets et de hurlements sauvages, s'avançait lentement,

« semblant, dans sa rêverie, planer par-delà l'univers, semblant déjà détaché de ce monde, inattentif aux clameurs de haine, — déjà baigné d'Infini, déjà exalté au-dessus du bourbier humain, — silencieux et très doux, — et triste, triste infiniment, de la tristesse accablante de toute la terre. »

ce Nazaréen était vraiment le « Pardonneur dont le pardon dépasse la mesure humaine, le surhumain Dispensateur de miséricorde. » Toujours Sienkiewicz sait rendre la prestigieuse perspective des siècles et la grandeur du sujet. Dans *Quo Vadis*, l'apôtre Pierre, le vieux pêcheur des bords du lac de Tibériade, qui, pendant trente ans, depuis la mort du Maître, a parcouru le monde pour annoncer la « bonne nouvelle », pour dire le conte surprenant du Dieu, qui, par amour des hommes, s'est laissé crucifier... l'apôtre Pierre domine le livre et rayonne d'une clarté de prodige. Toujours, quand la beauté ou l'épouvante semblent avoir atteint les bornes de l'expression humaine, la voix de Pierre s'élève, qui parle de Dieu, et, qui trouve une note plus sublime encore que toutes les précédentes. L'hymne à Apollon, les acclamations de la foule, l'effroyable hécatombe d'hommes et de fauves entassés sur l'arène, les tombereaux où l'on dépose les restes sanglants des chrétiens, des hommes, des femmes et des enfants, pour les transporter vers les épouvantables fosses communes, — tout cela est oublié, tout cela disparait, au moment où

Pierre, saisissant de ses deux mains sa tête blanche et tremblante, s'écrie :

« Seigneur ! Seigneur ! A quel homme as-tu donné l'empire du monde ! Et pourquoi veux tu que la Ville soit créée en cette ville ?

Quand, « maître et souverain contemplant son hoirie », Pierre, la tête irradiée d'or, contemple la ville au moment du supplice, il est vraiment l'homme qui règnera sur cette ville pour les siècles des siècles, et c'est toute l'Eglise Triomphante qui, par sa bouche, dit aux temples : « Du Christ vous serez les temples », et qui, dans le silence absolu, bénit la Ville et l'Univers...

Admirons aussi Sienkiewicz d'avoir su, dès le commencement des supplices, libérer son roman de toute apparence d'intrigue romanesque, pour ne laisser en présence que la cruauté démoniaque et délirante d'une part, et, d'autre part, rien que le calme et la paix, et la douceur de la mort.

Indépendamment de la façon dont on jugera le but poursuivi par l'auteur, indépendamment de la question de savoir si ce but a été, oui ou non, atteint par lui, on est forcé de convenir que *Quo Vadis* est un livre qui « raffermit » le désir de vivre, qui ennoblit l'existence et qui remue les âmes.

En même temps, de toutes les productions de Henryk Sienkiewicz, *Quo Vadis* est celle où s'affirme le plus manifestement son idéalisme clair et serein, qui, à l'égal de l'euthymie d'un Goethe, de l'ataraxie d'un France, est capable de lui conférer une vision objective de la vie, et qui, concilié avec une expression d'art où les lumières et les ombres se trouvent constamment en équilibre et en harmonie, fait de Sienkiewicz une des organisations artistiques les plus complètes de notre siècle.

J.-L. de Janasz

Le Journal d'une Femme de chambre(1)

XV (*suite*)

Les scènes entre Monsieur et Madame commençaient toujours dans le cabinet de toilette de Madame et toujours elles naissaient de prétextes futiles... de rien. Plus le prétexte était futile et plus les scènes éclataient violentes... Après quoi ayant vomi tout ce que leur cœur contenait d'amertumes et de colères longtemps amassées, ils se boudaient des semaines entières... Monsieur se retirait dans son cabinet où il faisait des patiences et remaniait l'harmonie de sa collection de pipes. Madame ne quittait plus sa chambre où, sur une chaise longue, longuement étendue, elle lisait des romans d'amour... et s'interrompait de lire pour ranger avec moi les tiroirs de ses armoires et sa garde-robe, avec rage, avec frénésie : tel un pillage... Ils ne se retrouvaient qu'aux repas... Dans les premiers temps je crus, n'étant point au courant de leurs manies, qu'ils allaient se jeter à la tête assiettes, couteaux et bouteilles... Nullement, hélas !... C'est dans ces moments-là qu'ils étaient le mieux élevés et que Madame s'ingéniait à paraître une femme du monde Ils causaient de leurs petites affaires comme si rien ne se fût passé, avec un peu plus de cérémonie que de coutume, un peu plus de politesse froide et guindée, voilà tout... On eût dit qu'ils dînaient en ville... Puis, les repas terminés, l'air grave, l'œil triste, très dignes, ils remontaient chacun chez soi... Madame se remettait à ses romans, à ses tiroirs... Monsieur à ses patiences et à ses pipes... Quelquefois Monsieur allait passer une heure ou deux à son club, mais rarement... Et ils s'adressaient une correspondance acharnée, des poulets en forme de cœur ou de cocotte, que j'étais chargée de transmettre de l'un à l'autre... Toute la journée je faisais la poste de la chambre de Madame au cabinet de Monsieur, porteuse d'ultimatums terribles... de menaces... de supplications... de pardons et de larmes... C'était à mourir de rire... Au bout de quelques jours ils se réconciliaient, comme ils étaient fâchés, sans raison apparente... Et c'étaient des sanglots, des : « Oh ! méchant !... oh ! méchante !... » des : « C'est fini... puisque je te dis que c'est fini !... ». Ils s'en allaient faire une fête au restaurant, et le lendemain se levaient très tard, fatigués d'amour...

J'avais tout de suite compris la comédie qu'ils se jouaient à eux-mêmes, les deux pauvres cabots... et quand ils menaçaient de se quitter, je savais très bien qu'ils n'étaient pas sincères. Ils étaient rivés l'un à l'autre, celui-ci par son intérêt, celle-là par sa vanité. Monsieur tenait à Madame, qui avait l'argent, Madame se crampon-

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le numéro du 15 janvier 1900.

nait à Monsieur, qui avait le nom et le titre. Mais comme, dans le fond, ils se détestaient en raison même de ce marché de dupe qui les liait, ils éprouvaient le besoin de se le dire de temps à autre et de donner une forme ignoble, comme leur âme, à leurs déceptions, à leurs rancunes, à leur mépris...

— A quoi peuvent bien servir de telles existences ? disais-je à William.

— A bibi ! répondait celui-ci qui, en toutes circonstances, avait le mot juste et définitif.

Pour en donner l'immédiate et matérielle preuve, il tirait de sa poche un magnifique *impérialès* dérobé le matin même, en coupait le bout soigneusement, l'allumait avec satifaction et tranquillité, déclarant, entre deux bouffées odorantes :

— Il ne faut jamais se plaindre de la bêtise des maîtres, ma petite Célestine... C'est la seule garantie de bonheur que nous ayons, nous autres... Plus les maîtres sont bêtes, plus les domestiques sont heureux... Va me chercher la fine champagne.

A demi couché dans un fauteuil à bascule, les jambes très hautes et croisées, le cigare au bec, une bouteille de vieux Martell à portée de la main, lentement, méthodiquement, il dépliait l'*Autorité* et il disait avec une bonhomie admirable :

— Vois-tu, ma petite Célestine... il faut être plus fort que les gens que l'on sert... tout est là !... Dieu sait si Cassagnac est un rude homme !... Dieu sait s'il est en plein dans mes idées et si je l'admire ce bougre-là !... Eh bien... comprends-tu ?... je ne voudrais pas servir chez lui... Pour rien au monde... Et ce que je dis de Cassagnac je le dis aussi d'Edgar, parbleu !... Retiens bien ceci et tâche d'en profiter : servir chez des gens intelligents et qui « la connaissent »... c'est de la duperie, mon petit loup !...

Et savourant son cigare, il ajoutait après un silence :

— Quand je pense qu'il est des domestiques qui passent leur vie à débiner leurs maîtres, à les embêter, à les menacer... Quelles brutes !... quand je pense qu'il en est qui voudraient les tuer !... Les tuer ?... et puis après ?... Est-ce qu'on tue la vache qui vous donne du lait et le mouton, de la laine... On trait la vache... on tond le mouton... adroitement,... en douceur...

Et il se plongeait silencieusement dans les mystères de la politique conservatrice.

Pendant ce temps-là, Eugénie rôdait dans la cuisine, amoureuse et molle. Elle faisait son ouvrage machinalement, somnambuliquement, loin d'eux là-haut, loin de nous, loin d'elle-même, le regard absent de leurs folies et des nôtres, les lèvres toujours en train de quelques muettes paroles de douloureuse adoration :

— Ta petite bouche !... tes petites mains... tes grands yeux !...

Tout cela souvent m'attristait jusqu'aux larmes... Oui, parfois une mélancolie indicible et pesante me venait de cette maison si étrange où tous les êtres, le vieux maître d'hôtel, silencieux, William,

Eugénie et moi-même, me semblaient inquiétants, vides et mornes, comme des fantômes...

La dernière scène à laquelle j'assistai fut particulièrement drôle... Un matin, Monsieur entra dans le cabinet de toilette où Madame essayait devant moi un corset neuf, un affreux corset de satin mauve avec des fleurettes jaunes et des lacets de soie jaune. Le goût, ce n'est pas ce qui étouffait Madame.

— Comment? dit Madame d'un ton de gai reproche, c'est ainsi qu'on entre chez les femmes sans frapper?

— Oh! les femmes... gazouilla Monsieur... D'abord tu n'es pas les femmes...

— Je ne suis pas les femmes ?... Qu'est-ce que je suis, alors ?

Monsieur arrondit la bouche — Dieu qu'il avait l'air bête ! — et très tendre, ou plutôt simulant la tendresse, il susurra :

— Mais tu es ma femme... ma petite femme... ma jolie petite femme... Il n'y a pas de mal à entrer ainsi chez sa petite femme, je pense...

Quand Monsieur faisait l'amoureux imbécile, c'est qu'il voulait carotter de l'argent à Madame. Celle-ci, encore méfiante, répliqua :

— Si, il y a du mal!

Et elle minauda :

— Ta petite femme... ta petite femme?... Ça n'est pas si sûr que cela, que je sois ta petite femme!

— Comment... ça n'est pas si sûr que cela?

— Dame!.. Est-ce qu'on sait?.. Les hommes, c'est si drôle...

— Je te dis que tu es ma petite femme... ma chère, ma seule petite femme... ah!

— Et toi... mon bébé... mon gros bébé... le seul gros bébé à sa petite femme... na!

Je laçais Madame qui, se regardant dans la glace, les bras nus et levés, caressait alternativement les touffes de poils de ses aisselles... Et j'avais grande envie de rire... Ce qu'ils me faisaient suer avec leur petite femme et leur gros bébé!... Ce qu'ils avaient l'air stupide tous les deux!

Après avoir piétiné dans le cabinet, soulevé des jupons, des bas, des serviettes, dérangé des brosses, des pots, des fioles, Monsieur prit un journal de modes qui traînait sur la toilette, et s'assit sur une espèce de tabouret de peluche. Il demanda :

— Est-ce qu'il y a un rébus, cette fois?

— Oui.., je crois, il y a un rébus.

— L'as-tu deviné, ce rébus?

— Non, je ne l'ai pas deviné.

— Ah! voyons ce rébus...

Pendant que Monsieur, le front plissé, s'absorbait dans l'étude du rébus, Madame dit, un peu sèchement :

— Robert?

— Ma chérie ?

— Alors, tu ne remarques rien ?

— Non... quoi ?.. Dans ce rébus ?

Elle haussa les épaules et se pinça les lèvres.

— Il s'agit bien du rébus !.. Alors tu ne remarques rien ?... D'abord, toi, tu ne remarques jamais rien !...

Monsieur promenait dans la pièce, du tapis au plafond, de la toilette à la porte, un regard hébêté, tout rond... excessivement comique...

— Ma foi non !... Qu'est-ce qu'il y a ?... Il y a donc ici quelque chose de nouveau que je n'ai pas remarqué... Je ne vois rien, ma parole d'honneur !.,.

Madame devint toute triste et elle gémit :

— Robert, tu ne m'aimes plus !

— Comment je ne t'aime plus ?.. Ça c'est un peu fort par exemple ?

Il se leva, brandissant le journal de modes...

— Comment !... je ne t'aime plus !.. répéta-t-il... En voilà une idée !.. Pourquoi dis-tu cela ?..

— Non, tu ne m'aimes plus... Parce que, si tu m'aimais encore... tu aurais remarqué une chose..

— Mais quelle chose ?..

— Eh bien... tu aurais remarqué mon corset...

— Quel corset ?.. Ah oui !.. ce corset !.. Tiens, je ne l'avais pas remarqué, en effet... Faut-il que je sois bête !... Ah ! mais il est très joli, tu sais.. ravissant !

— Oui, tu dis cela maintenant... Et tu t'en fiches pas mal !.. Je suis trop stupide aussi... Je m'éreinte à me faire belle... à trouver des choses qui te plaisent... et tu t'en fiches pas mal !... Du reste, que suis-je pour toi ?.. Rien... moins que rien... Tu entres ici... Et qu'est-ce que tu vois ?.. Ce sale journal... A quoi t'intéresses-tu ? à un rébus !.. Ah ! elle est jolie la vie que tu me fais.. Nous ne voyons personne... nous n'allons nulle part... nous vivons comme des loups... comme des pauvres !..

— Voyons... Voyons... Je t'en prie... Ne te mets pas en colère... Voyons !..

Il voulut s'approcher de Madame, la prendre par la taille... l'embrasser... Celle-ci s'énervait : elle le repoussa durement :

— Non, laisse-moi... tu m'agaces !..

— Ma chérie... voyons... ma petite femme...

— Tu m'agaces, entends-tu ?.. Laisse-moi... ne m'approche pas... Tu es un gros égoïste... un gros pataud... Tu ne sais rien faire pour moi... Tu es un sale type, tiens !..

— Pourquoi dis-tu cela ?.. C'est de la folie, voyons... ne t'emporte pas ainsi !.. Eh bien oui, j'ai eu tort... J'aurais dû le voir tout de suite, ce corset... ce très joli corset... Comment ne l'ai-je pas vu tout de suite ?.. Je n'y comprends rien... Regarde-moi... souris-moi... Dieu qu'il est joli !.. Et comme il te va !..

Monsieur appuyait trop... il m'horripilait, moi qui étais pourtant si désintéressée dans la querelle. Madame trépigna le tapis et, de plus en plus nerveuse, la bouche pâle, les mains crispées, elle débita très vite :

— Tu m'agaces... tu m'agaces... tu m'agaces... Est-ce clair?.. Va-t'en!

Monsieur continuait de balbutier, tout en montrant maintenant des signes d'exaspération :

— Ma chérie... ça n'est pas raisonnable... Pour un corset!... Ça n'a aucun rapport... Voyons, ma chérie... regarde-moi... souris-moi... C'est bête de se faire tant de mal pour un corset...

— Ah! tu m'emmerdes à la fin!.. vomit Madame d'une voix de blanchisseuse... Tu m'emmerdes!.. Va-t'en!

J'avais fini de lacer ma maîtresse... Je me levai sur ce mot... ravie de surprendre à nu leurs deux belles âmes... et de les forcer à s'humilier plus tard devant moi... Ils semblaient avoir oublié que je fusse là... Désireuse de connaître la fin de cette scène, je me faisais toute petite, toute silencieuse...

A son tour Monsieur, qui s'était longtemps contenu s'encoléra... Il fit du journal de modes un gros bouchon qu'il lança de toutes ses forces contre la toilette, et il s'écria :

— Zut!.. Flûte!.. C'est trop embêtant aussi!.. C'est toujours la même chose!.. On ne peut rien dire, rien faire, sans être reçu comme un chien... Et toujours des brutalités, des grossièretés... J'en ai assez de cette vie-là!.. J'en ai plein le dos de ces manières de poissarde!.. Et veux-tu que je te dise?.. Ton corset... il est ignoble, ton corset!.. C'est un corset de fille publique!..

— Misérable!

L'œil injecté de sang, la bouche écumante, les poings fermés, menaçants, elle s'avança vers Monsieur. Et telle était sa fureur que les mots ne sortaient de sa bouche qu'en éructations rauques et inarticulées!..

— Misérable!.. rugit-elle enfin... Et c'est toi qui oses me parler ainsi?.. toi?.. Non, mais c'est une chose inouïe!.. Quand je l'ai ramassé dans la boue ce beau monsieur, panné, couvert de sales dettes... affiché à son cercle... quand je l'ai sauvé de la crotte... Ah! il ne faisait pas le fier!.. Ton nom, n'est-ce pas?.. Ton titre?.. ah! ils étaient propres, ce nom et ce titre sur lesquels les usuriers ne voulaient plus t'avancer même cent sous!... Tu peux les reprendre et te laver le derrière avec... Et ça parle de sa noblesse... de ses aïeux... ce Monsieur que j'ai acheté et que j'entretiens!... Eh bien, elle n'aura plus rien de moi, la noblesse... plus ça!.. Et quant à tes aïeux, fripouille, tu peux les porter au clou pour voir si on te prêtera seulement dix sous sur leurs gueules de soudards et de valets!.. Plus ça, tu entends... Jamais!.. Retourne à tes tripots, tricheur, à tes putains, maquereau!..

Elle était effrayante... Timide, tremblant, le dos lâche, l'œil humilié, Monsieur reculait devant ce flot d'ordures... Il gagna la

porte, m'aperçut... s'enfuit, et Madame lui cria encore dans le couloir, d'une voix devenue rauque, horrible :

— Maquereau!.. sale maquereau!...

Et elle s'affaissa sur sa chaise longue, vaincue par une terrible attaque de nerfs que je finis par calmer en lui faisant respirer tout un flacon d'éther...

Alors Madame reprit la lecture de ses romans d'amour, rangea à nouveau ses tiroirs; Monsieur s'absorba plus que jamais dans des patiences compliquées et dans la revision de sa collection de pipes... Et la correspondance recommença... D'abord timide, espacée, elle se fit bientôt acharnée et nombreuse... J'étais sur les dents à force de courir, portant des messages en forme de cœur de cocotte, de la chambre de l'une dans le cabinet de l'autre... Ce que je rigolais!

Trois jours après cette scène en lisant une missive de Monsieur, sur papier rose, à ses armes, Madame pâlit et tout à coup elle me demanda haletante :

— Célestine!.. Croyez-vous vraiment que Monsieur veuille se tuer?.. Lui avez-vous vu des armes dans la main?.. Mon Dieu! s'il allait se tuer?...

J'éclatai de rire au nez de Madame... Et ce rire qui était parti malgré moi, grandit, se précipita, se déchaîna... Je crus que j'allais mourir étouffée par ce rire, étranglée par ce maudit rire qui se soulevait en tempête dans ma poitrine... et m'emplissait la gorge d'inextinguibles hoquets.

Madame resta pendant un moment interdite devant ce rire.

— Qu'y a-t-il?.. Qu'avez-vous?.. Pourquoi riez-vous ainsi?.. Taisez-vous donc!.. Voulez-vous bien vous taire, vilaine fille!

Mais le rire me tenait... Il ne voulait plus me lâcher... Enfin, entre deux halètements, je criai :

— Ah! non!... C'est trop rigolo aussi, vos histoires!.. C'est trop bête!.. Oh la la!.. oh la la!.. que c'est bête!..

Naturellement le soir je quittais la maison et je me trouvais une fois de plus sur le pavé...

Chien de métier!... Chienne de vie!...

Le coup fut rude et je me dis — mais trop tard — que jamais je ne retrouverais une place comme celle-là... J'y avais tout, bons gages, profits de toute sorte, besogne facile, liberté, plaisirs. Il n'y avait qu'à me laisser vivre. Quelqu'une d'autre, moins folle que moi, eût pu mettre beaucoup d'argent de côté, se monter peu à peu un joli trousseau de corps, une belle garde-robe, tout un ménage complet et très chic... Cinq ou six années seulement, et qui sait?... On pouvait se marier, prendre un petit commerce, être chez soi, à l'abri du besoin et des mauvaises chances, heureuse, presque une dame!... Maintenant il fallait recommencer la série des misères, subir l'offense des hasards... J'étais dépitée de cet accident et furieuse: furieuse contre moi-même, contre William, contre Eugénie, contre Madame, contre tout le monde... Chose curieuse, inexplicable, au lieu de me raccrocher, de me crampon-

ner à ma place, ce qui était facile avec un type comme Madame, je m'étais enfoncée davantage dans ma sottise et, payant d'effronterie, j'avais rendu irréparable ce qui pouvait être réparé... Est-ce étrange, ce qui se passe en nous à de certains moments?... C'est à n'y rien comprendre. C'est comme une folie qui s'abat on ne sait d'où, on ne sait pourquoi, qui vous saisit, vous secoue, vous exalte, vous force à crier, à insulter... Sous l'empire de cette folie j'avais couvert Madame d'outrages... Je lui avais reproché son père, sa mère, le mensonge imbécile de sa vie ; je l'avais traitée comme on ne traite pas une fille publique, j'avais craché sur son mari... Et cela me fait peur quand j'y songe, cela me fait honte aussi, ces subites descentes dans l'ignoble, ces ivresses de boue où si souvent ma raison chancelle et qui me poussent au déchirement, au meurtre!... Comment ne l'ai-je pas tuée, ce jour-là?... Comment ne l'ai-je pas étranglée?... Je n'en sais rien... Dieu sait pourtant que je ne suis pas méchante... Aujourd'hui je la revois, cette pauvre femme, et sa vie si déréglée, si triste, avec ce mari si lâche, si mornement lâche!... Et j'ai une immense pitié d'elle... Et je voudrais qu'ayant eu la force de le quitter, elle fût heureuse maintenant!...

Après la terrible scène, vite je redescendis à l'office. William frottait mollement son argenterie en fumant une cigarette russe.

— Qu'est-ce que tu as? me dit-il le plus tranquillement du monde.

— J'ai que je pars... que je quitte la boîte ce soir, haletai-je.

Je pouvais à peine parler...

— Comment, tu pars? fit William sans aucune émotion... Et pourquoi?

En phrases courtes, sifflantes, en mimiques bouleversées, je racontai toute la scène avec Madame. William, très calme, indifférent, haussa les épaules :

— C'est trop bête aussi, dit-il, on n'est pas bête comme ça!

— Et c'est tout ce que tu trouves à me dire?

— Qu'est-ce que tu veux que je dise de plus? Je dis que c'est bête. Il n'y a pas autre chose à dire...

— Et toi?... que vas-tu faire?

Il me regarda d'un regard oblique... Sa bouche eut un ricanement. Ah! qu'il fut laid son regard à cette minute de détresse, qu'elle fut lâche et hideuse, sa bouche!

— Moi?... dit-il en feignant de ne pas comprendre ce que dans cette interrogation, il y avait de prières pour lui...

— Oui, toi!... Je te demande ce que tu vas faire...

— Rien... je n'ai rien à faire... Je vais continuer... Mais tu es folle, ma fille... Tu ne voudrais pas?...

J'éclatai :

— Tu vas avoir le cœur de rester dans une maison d'où l'on me chasse?...

Il se leva, ralluma sa cigarette éteinte, et glacial :

— Oh ! pas de scènes, n'est-ce pas ?... Je ne suis point ton mari... Il t'a plu de commettre une bêtise, je n'en suis pas responsable... Qu'est-ce que tu veux?... Il faut en supporter les conséquences... La vie est la vie !...

Je m'indignai :

— Alors tu me lâches?... Tu es un misérable, une canaille comme les autres, sais-tu ?

William sourit... C'était vraiment un homme supérieur...

— Ne dis donc pas de choses inutiles... Quand nous nous sommes mis ensemble, je ne t'ai rien promis... tu ne m'as rien promis non plus... On se rencontre... on se colle, c'est bien... on se quitte... on se décolle... c'est bien aussi... La vie est la vie !...

Et, solennellement, il ajouta :

— Vois-tu, dans la vie, Célestine, il faut de la conduite... il faut ce que j'appelle de l'administration... Toi, tu n'as pas de conduite... tu n'as pas d'administration... tu te laisses emporter par tes nerfs... Les erfs, dans notre milieu, c'est très mauvais... Rappelle-toi bien ceci : la vie est la vie !...

Je crois que je me serais jetée sur lui et que je lui aurais déchiré le visage — son impassible et lâche visage de larbin — à coups d'ongles furieux, si brusquement les larmes n'étaient venues amollir et détendre mes nerfs surbandés... Ma colère tomba et je suppliai :

— Ah ! William !... William !... Mon petit William ! mon cher petit William, que je suis malheureuse !...

William essaya de remonter un peu mon moral abattu... Je dois dire qu'il y employa toute sa force de persuasion et toute sa philosophie... Durant la journée il m'accabla généreusement de hautes pensées, de graves et consolateurs aphorismes... où ces mots revenaient sans cesse, agaçants et berceurs :

— La vie... est la vie !

Il faut pourtant que je lui rende justice. Le dernier jour il fut charmant, quoique un peu trop solennel... et il fit bien les choses... Le soir, après dîner, il chargea mes malles sur un fiacre et me conduisit chez un logeur qu'il connaissait et à qui il paya de sa poche une huitaine, recommandant qu'on me soignât bien... J'aurais voulu qu'il restât cette nuit-là avec moi... Mais il avait un rendez-vous avec Edgar...

— Edgar, tu comprends, je ne puis le manquer... Et justement peut-être aurait-il une place pour toi... Une place indiquée par Edgar... ah ! ce serait épatant !

En me quittant, il me dit :

— Je viendrai te voir demain... Sois sage... ne fais plus de bêtises... Ça ne mène à rien... Et pénètre-toi bien de cette vérité que la vie, Célestine... c'est la vie !...

Le lendemain je l'attendis vainement il ne vint pas...

— C'est la vie !... me dis-je.

Mais le jour suivant, comme j'étais impatiente de le voir, j'allai à

la maison... Je ne trouvai dans la cuisine qu'une grande fille blonde, effrontée et jolie... plus jolie que moi...

— Eugénie n'est pas là?... demandai-je.

— Non, elle n'est pas là... répondit sèchement la grande fille.

— Et William?

— William non plus...

— Où est-il?

— Est-ce que je sais, moi?

— Je veux le voir. Allez le prévenir que je veux le voir.

La grande fille me regarda d'un air dédaigneux.

— Dites-donc?... est-ce que je suis votre domestique?

Je compris tout... Et comme j'étais lasse de lutter, je m'éloignai.

— C'est la vie!

Cette phrase me poursuivait, m'obsédait comme un refrain de café-concert...

Et en m'éloignant je ne pus m'empêcher de me représenter — non sans une douloureuse mélancolie — la joie qui m'avait accueillie dans cette maison... la même scène avait dû se passer hier avec la fille blonde... on avait débouché en son honneur la bouteille de champagne obligatoire... William avait pris sur ses genoux la fille blonde et lui avait soufflé dans l'oreille :

— Il faudra être chouette avec bibi!

Les mêmes mots... les mêmes gestes... les mêmes caresses... pendant qu'Eugénie dévorant des yeux le fils du concierge l'entraînait dans la pièce voisine :

— Ta petite frimousse... tes petites mains... tes grands yeux!...

Je marchais toute vague, hébétée, répétant intérieurement avec une obstination stupide :

— Allons!... C'est la vie!... c'est la vie!...

Durant plus d'une heure, devant la porte, sur le trottoir, je fis les cent pas... espérant que William entrerait ou sortirait... Je vis entrer l'épicier.., une petite modiste avec deux grands cartons... le livreur du Louvre... Je vis sortir les plombiers... je ne sais plus qui... je ne sais plus quoi... des ombres... des ombres... des ombres... Je n'osai pas entrer chez la concierge voisine... elle m'eût sans doute mal reçue... Et que m'eût-elle dit?... Alors je m'en allai définitivement, poursuivie toujours par cet irritant refrain :

— C'est la vie!

Les rues me semblèrent insupportablement tristes... Les passants me firent l'effet de spectres... Quand je voyais de loin briller sur la tête d'un monsieur, comme un phare dans la nuit, comme une coupole dorée sous le soleil, un chapeau, mon cœur tressautait... Mais ce n'était jamais William... Dans le ciel bas, couleur d'étain, aucun espoir ne luisait...

Je rentrai dans ma chambre, dégoûtée de tout...

Ah! oui, les hommes!... Qu'ils soient cochers, valets de chambre, curés ou poètes, ils sont tous les mêmes... des crapules!..

Je crois bien que ce sont les derniers souvenirs que j'évoque. J'en ai d'autres pourtant, beaucoup d'autres... Mais ils se ressemblent tous et cela me fatigue d'avoir à écrire toujours les mêmes histoires, à faire défiler, dans un panorama monotone, les mêmes figures, les mêmes âmes, les mêmes fantômes. Et puis je sens que je n'y ai plus l'esprit car, de plus en plus, je suis distraite des souvenirs de ce passé par les préoccupations nouvelles de mon avenir. J'aurais pu dire encore mon séjour chez la comtesse Fardin... A quoi bon?... Je suis trop lasse et aussi trop écœurée. Au milieu des mêmes phénomènes sociaux, il y avait là une vanité qui me dégoûte plus que les autres : la vanité littéraire... un genre de bêtise plus bas que les autres : la bêtise politique...Là, j'ai connu monsieur Paul Bourget en sa gloire ; c'est tout dire... Ah ! c'est bien le philosophe, le poète, le moraliste qui convient à la nullité prétentieuse au toc intellectuel, au mensonge de cette catégorie mondaine où tout est factice : l'élégance, l'amour, la cuisine, le sentiment religieux, le patriotisme, l'art, la charité, le vice lui-même, qui, sous prétexte de politesse et de littérature, s'affuble d'oripeaux mystiques et se couvre de masques sacrés... où l'on ne trouve qu'un désir sincère... l'âpre désir de l'argent, qui ajoute au ridicule de ces fantoches quelque chose de plus odieux et de plus farouche. C'est par là seulement qu'ils sont bien des créatures humaines et vivantes... Là j'ai connu monsieur Jean, un psychologue et un moraliste, lui aussi, moraliste de l'office, psychologue de l'antichambre, guère plus parvenu dans son genre et plus jobart que celui qui régnait au salon... Monsieur Jean vidait les pots de chambre... Monsieur Paul Bourget vidait les âmes... Entre l'office et le salon il n'y a pas toute la distance de servitude que l'on croit... Mais puisque j'ai mis au fond de ma malle la photographie de Monsieur Jean... que son souvenir reste pareillement enterré au fond de mon cœur sous une épaisse couche d'oubli !...

Il est deux heures du matin... Mon feu s'éteint... ma lampe charbonne... et je n'ai plus ni bois, ni huile. Je vais me coucher... Mais j'ai trop de fièvre dans le cerveau, je ne dormirai pas, je rêverai à ce qui est en marche vers moi... je rêverai à ce qui doit arriver demain... Au dehors la nuit est tranquille... silencieuse... Un froid très vif durcit la terre sous un ciel pétillant d'étoiles... Et Joseph est en route, quelque part, dans cette nuit... A travers l'espace je le vois... oui réellement je le vois grave, songeur, énorme, dans un compartiment de wagon... Il me sourit... il s'approche de moi... il vient vers moi... il m'apporte enfin la paix, la liberté, le bonheur...

Je le verrai demain.

XVI

Voici huit mois que je n'ai écrit une seule ligne de ce journal — j'avais autre chose à faire, autre chose à quoi penser — et voici trois mois exactement que Joseph et moi nous avons quitté le Prieuré et que

nous sommes installés dans le petit café, près du port, à Cherbourg. Nous sommes mariés ; les affaires vont bien, le métier me plaît, je suis heureuse. Née de la mer, je suis revenue à la mer. Elle ne me manquait pas, mais cela me fait plaisir tout de même de la retrouver. Ce ne sont plus les paysages désolés d'Audierne, la tristesse infinie de ses côtes, la magnifique horreur de ses grèves qui hurlent à la mort. Ici rien n'est triste : au contraire, tout y porte à la gaîté. C'est le bruit joyeux d'une ville militaire, le mouvement pittoresque, l'activité bigarrée d'un port de guerre. L'amour y roule sa bosse, y traîne le sabre dans des bordées de noces violentes et farouches... Foules pressées de jouir entre deux lointains exils ; spectacles sans cesse changeants et distrayants où je hume cette odeur natale de coaltar et de goëmon que j'aime toujours, bien qu'elle n'ait jamais été douce à mon enfance... J'ai revu des gars du pays, en service sur des bâtiments de l'Etat... Nous n'avons guère causé ensemble et je n'ai point songé à leur demander des nouvelles de mon frère... Il y a si longtemps !... C'est comme s'il était mort, pour moi... Bonjour.... bonsoir... porte-toi bien !... Quand ils ne sont pas saouls, ils sont trop abrutis... quand ils ne sont pas abrutis, ils sont trop saouls... Et ils ont des têtes pareilles à celles des vieux poissons... Il n'y a pas eu d'autre émotion, d'autres épanchements d'eux à moi... D'ailleurs Joseph n'aime pas que je me familiarise avec de simples matelots, de sales Bretons qui n'ont pas le sou et qui se grisent d'un verre de trois-six...

Mais il faut que je raconte brièvement les événements qui précédèrent notre départ du Prieuré.

On se rappelle que Joseph, au Prieuré, couchait dans les communs, au-dessus de la sellerie. Tous les jours, été comme hiver, il se levait à cinq heures... Or, le matin du 24 décembre, juste un mois après son retour de Cherbourg, il constata que la porte de la cuisine était grande ouverte.

— Tiens ! se dit-il... est-ce qu'ils seraient déjà levés ?

Il remarqua en même temps qu'on avait, dans le panneau vitré, près de la serrure, découpé un carré de verre, au diamant, de façon à pouvoir y introduire le bras... La serrure était forcée par d'expertes mains ; quelques menus débris de bois, des petits morceaux de fer tordu, des éclats de verre, jonchaient les dalles... A l'intérieur toutes les portes, si soigneusement verrouillées sous la surveillance de Madame, le soir, étaient ouvertes aussi... On sentait que quelque chose d'effrayant avait passé par là... Très impressionné — je raconte d'après le récit même qu'il fit de sa découverte aux autorités — Joseph traversa la cuisine et suivit le couloir où donnent à droite le fruitier, la salle de bains, l'antichambre ; à gauche l'office, la salle à manger, le petit salon et, dans le fond, le grand salon.. La salle à manger offrait le spectacle d'un affreux désordre, d'un vrai pillage : les meubles bousculés, le buffet fouillé de fond en comble, ses tiroirs, ainsi que ceux des deux servantes, renversés sur le tapis, et sur la table, parmi des

boîtes vidées, au milieu d'un pêle-mêle d'objets sans valeur, une bougie qui achevait de se consumer dans un chandelier de cuivre. Mais c'était surtout à l'office que le spectacle prenait vraiment de l'ampleur... Dans l'office — je crois l'avoir déjà noté — existait un placard très profond défendu par un système de serrure très compliqué et dont Madame seule connaissait le secret... Là dormait la fameuse et vénérable argenterie, dans trois lourdes caisses, armées de traverses et de coins d'acier. Les caisses étaient vissées à la planche du bas et tenaient au mur, scellées par de solides pattes de fer. Or ces trois caisses, arrachées de leur mystérieux et inviolable tabernacle, baillaient au milieu de la pièce, vides... A cette vue, Joseph donna l'alarme. De toute la force de ses poumons il cria dans l'escalier :

— Madame !... Monsieur !... Descendez-vite !... On a volé !... on a volé !

Ce fut une avalanche soudaine, une dégringolade effarante. Madame en chemise, les épaules à peine couvertes d'un léger fichu, Monsieur boutonnant son caleçon hors duquel s'échappaient des pans de chemise... Et tous les deux dépeignés, très pâles, grimaçants comme s'ils eussent été réveillés en plein cauchemar, criaient :

— Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce-qu'il y a ?...

— On a volé !... on a volé !...

— On a volé quoi ?... on a volé quoi ?

Dans la salle à manger, Madame gémit :

— Mon Dieu !... mon Dieu !...

Pendant que, les lèvres tordues, Monsieur continuait de hurler :

— On a volé quoi ?... quoi ?.. quoi ?..

Dans l'office, guidée par Joseph, à la vue des trois caisses descellées et vides, Madame poussa, dans un grand geste, un grand cri :

— Mon argenterie !... Mon Dieu !... Est-ce possible ?... Mon argenterie !

Et soulevant les compartiments vides, retournant les cases vides, épouvantée, horrifiée, elle s'affaissa sur le parquet... A peine si elle avait la force de balbutier d'une voix d'enfant :

— Ils ont tout pris !... Ils ont tout pris !... tout !... jusqu'à l'huilier Louis XVI !

Tandis que Madame regardait les caisses comme on regarde son enfant mort, Monsieur, se grattant la nuque et roulant des yeux hagards, pleurait d'une voix obstinée, d'une voix lointaine de dément :

— Nom d'un chien !... Ah ! nom d'un chien !... Nom d'un chien de nom d'un chien !

Et Joseph clamait avec d'atroces grimaces, lui aussi :

— L'huilier de Louis XVI !... l'huilier de Louis XVI !... Ah les bandits !

Puis il y eut une minute de tragique silence, une longue minute de prostration ; ce silence de mort, cette prostration des êtres et des

choses qui succèdent au fracas des grands écroulements, au tonnerre des grands cataclysmes... Et la lanterne... balancée dans les mains de Joseph, promenait sur tout cela, sur les visages morts et sur les caisses éventrées, une lueur rouge, tremblante, sinistre...

J'étais descendue, en même temps que les maîtres, à l'appel de Joseph... Devant le désastre et malgré le comique prodigieux de ces visages, mon premier mouvement avait été de la compassion... Il semblait que ce malheur m'atteignît moi aussi, que je fusse de la famille pour en partager les épreuves et les douleurs... j'aurais voulu dire des paroles consolatrices à Madame dont l'attitude affaissée me faisait peine à voir... Mais cette impression de solidarité ou de servitude s'effaça vite...

Le crime a quelque chose de violent, de solennel, de justicier, de religieux — qui m'épouvante certes, mais qui me laisse aussi — je ne sais comment exprimer cela — de l'admiration... Non, pas de l'admiration, puisque l'admiration est un sentiment moral, une exaltation spirituelle, et ce que je ressens n'influence, n'exalte que ma chair... C'est comme une brutale secousse dans tout mon être physique, à la fois pénible et délicieuse, un viol douloureux et pâmé de mon sexe... C'est curieux, c'est particulier sans doute, c'est peut-être horrible — et je ne puis exprimer la cause véritable de ces sensations étranges et fortes — mais chez moi tout crime — le meurtre principalement — a des correspondances secrètes avec l'amour... Eh bien oui, là !... un beau crime m'empoigne comme un beau mâle !...

Je dois dire qu'une réflexion que je fis transforma subitement en gaîté rigoleuse, en contentement gamin, cette grave, atroce et puissante jouissance du crime, laquelle succédait au mouvement de pitié qui tout d'abord avait alarmé mon cœur bien mal à propos... Je pensai :

— Voilà deux êtres qui vivent comme des taupes, comme des larves... Ainsi que des prisonniers volontaires, ils se sont volontairement enfermés dans la geôle de ces murs inhospitaliers... Tout ce qui fait la joie de la vie, le sourire de la maison, ils le suppriment comme du superflu... Ce qui pourrait être l'excuse de leur richesse, le pardon de leur inutilité humaine, ils s'en gardent comme d'une saleté... Ils ne laissent rien tomber de leur parcimonieuse table sur la faim des pauvres, rien tomber de leur cœur sec sur la douleur des souffrants... Ils économisent même sur le bonheur, leur bonheur à eux... et je les plaindrais ?... Ah non !... Ce qui leur arrive, c'est la justice. En les dépouillant d'une partie de leurs biens, en donnant de l'air aux trésors enfouis, les bons voleurs ont rétabli l'équilibre... Ce que je regrette, c'est qu'ils n'aient pas laissé ces deux êtres malfaisants totalement nus et misérables, plus dénués que le vagabond qui tant de fois mendia vainement à leur porte, plus malade que l'abandonné qui agonise sur la route, à deux pas de ces richesses cachées et maudites.

Cette idée que mes maîtres auraient pu, un bissac sur le dos, traîner leurs guenilles lamentables et leurs pieds saignants par la

détresse des chemins, tendre la main au seuil implacable du mauvais riche, m'enchanta et me mit en gaîté. Mais la gaîté je l'éprouvai plus directe, et plus intense, et plus haineuse à considérer Madame affalée près de ses caisses vides, plus morte que si elle eût été vraiment morte car elle avait conscience de cette mort, et cette mort on ne pouvait en concevoir une plus horrible pour un être qui n'avait jamais rien aimé, rien que l'évaluation en argent de ces choses inévaluables que sont nos plaisirs, nos caprices, nos charités, notre amour, ce luxe divin des âmes... Cette douleur honteuse, ce crapuleux abattement, c'était aussi la revanche des humiliations, des duretés que j'avais subies, qui me venaient d'elle à chaque parole sortant de sa bouche, à chaque regard tombant de ses yeux... J'en goûtai pleinement la jouissance délicieusement farouche ; j'aurais voulu crier : « C'est bien fait !... C'est bien fait ! » Et surtout j'aurais voulu connaître ces admirables et sublimes voleurs pour les remercier au nom de tous les gueux... O bons voleurs, chères figures de justice et de pitié, par quelle suite de sensations vous m'avez fait passer !

Madame ne tarda pas à reprendre possession d'elle-même. Sa nature combative, agressive, se réveilla soudain en toute sa violence.

— Et que fais-tu là ?... dit-elle à Monsieur sur un ton de colère et de suprême dédain... Pourquoi es-tu ici ?... Es-tu assez ridicule avec ta grosse face bouffie et ta chemise qui passe !... Crois-tu que cela va nous rendre notre argenterie ? Allons !... Secoue-toi !.. démène-toi un peu... tâche de comprendre... Va chercher les gendarmes, le juge de paix... Est-ce qu'ils ne devraient pas être ici depuis longtemps ?... Ah ! quel homme, mon Dieu !

Monsieur se disposait à sortir, courbant le dos : elle l'interpella :

— Et comment se fait-il que tu n'aies rien entendu ?... Ainsi, on déménage la maison... on force les portes... on brise les serrures... on éventre des murs et des caisses... et tu n'entends rien ?... A quoi es-tu bon, gros lourdaud ?

Monsieur osa répondre :

— Mais toi non plus, mignonne, tu n'as rien entendu !

— Moi ?... Ce n'est pas la même chose !... N'est-ce pas l'affaire d'un homme ?... Et puis tu m'agaces .. Va-t-en !

Et tandis que Monsieur montait pour s'habiller Madame, tournant sa fureur contre nous, nous apostropha :

— Et vous ?... qu'est-ce que vous avez à me regarder là comme des paquets ?... Ça vous est égal à vous, n'est-ce pas, qu'on dévalise vos maîtres ?... Vous non plus vous n'avez rien entendu... comme par hasard ! C'est charmant d'avoir des domestiques pareils !... Vous ne pensez qu'à manger et dormir... tas de brutes !

Elle s'adressa directement à Joseph :

— Pourquoi les chiens n'ont-ils pas aboyé ?... Dites... pourquoi ?

Cette question parut embarrasser Joseph, l'éclair d'une seconde... mais il se remit vite...

— Je ne sais pas, moi, Madame ! dit-il du ton le plus naturel... Mais, c'est vrai... les chiens n'ont pas aboyé... Ah ! ça c'est curieux, par exemple !...

— Les aviez-vous lâchés ?

— Certainement que je les avais lâchés, comme tous les soirs... Ça c'est curieux !... Ah mais c'est curieux ! Faut croire que les voleurs connaissaient la maison...

— Enfin, Joseph, vous si dévoué, si ponctuel d'habitude... pourquoi n'avez-vous rien entendu ?

— Ça c'est vrai !... j'ai rien entendu !... Et voilà qui est assez louche aussi... car je n'ai pas le sommeil dur, moi !... Quand un chat traverse le jardin, je l'entends bien... C'est point naturel tout de même... Et ces sacrés chiens surtout !... Ah ! mais... ah ! mais !...

Madame interrompit Joseph :

— Tenez ! Laissez-moi tranquille ! Vous êtes des brutes... tous... tous... tous !... Et Marianne ?... Où est Marianne ?... Pourquoi n'est-elle pas ici ?... Elle dort comme une souche, sans doute ?

Et sortant de l'office elle appela dans l'escalier :

— Marianne !... Marianne !...

Je regardai Joseph qui regardait les caisses. Joseph était grave. Il y avait comme du mystère dans ses yeux.

Je ne tenterai point de décrire cette journée, tous les multiples incidents, toutes les folies de cette journée. Le procureur de la République, mandé par dépêche, vint l'après-midi et commença son enquête. Joseph, Marianne et moi nous fûmes interrogés l'un après l'autre, les deux premiers pour la forme, moi avec une insistance hostile qui me fut extrêmement désagréable... On visita ma chambre, on fouilla ma commode et mes malles... Ma correspondance fut épluchée minutieusement... Grâce à un hasard que je bénis, le manuscrit de mon journal échappa aux investigations policières... Quelques jours avant l'événement je l'avais expédié à Cléclé de qui j'avais reçu une lettre affectueuse. Sans quoi les magistrats eussent peut-être trouvé dans ces pages le moyen d'accuser Joseph ou du moins de le soupçonner... J'en tremble encore... Il va sans dire qu'on examina aussi les allées du jardin, les plates-bandes, les murs, les brèches des haies, la petite cour donnant sur la venelle, afin d'y relever des traces de pas et d'escalades... Mais la terre était sèche et dure ; il fut impossible d'y découvrir la moindre empreinte, le moindre indice. La grille, les murs, les brèches des haies gardaient jalousement leur secret. De même que pour l'affaire du viol, les gens du pays affluèrent, demandèrent à déposer. L'un avait vu un homme blond « qui ne lui revenait pas », l'autre un homme brun « qui avait un drôle d'air ». Bref, l'enquête demeura vaine. Nulle piste, nul soupçon !...

— Il faut attendre, prononça avec mystère le procureur en partant le soir... C'est peut-être la police de Paris qui nous mettra sur la voie des coupables...

Durant cette journée fatigante, au milieu des allées et venues, je n'eus guère le loisir de penser aux conséquences de ce drame qui, pour la première fois, mettait de l'animation, de la vie, dans ce morne Prieuré. Madame ne nous laissait pas une minute de répit. Il fallait courir ci... courir là... sans raison d'ailleurs, car Madame avait un peu perdu la tête... Quant à Marianne il semblait qu'elle ne se fût aperçue de rien et que rien ne fût arrivé de bouleversant dans la maison... Pareille à la triste Eugénie, elle suivait son idée, et son idée était bien loin de nos préoccupations. Lorsque Monsieur apparaissait dans la cuisine, elle devenait subitement comme ivre, et le regardait avec des yeux extasiés...

— Oh ! ta grosse frimousse !... tes grosses mains !... tes gros yeux !...

Le soir après un dîner silencieux, je pus réfléchir. L'idée m'était venue tout de suite et maintenant elle se fortifiait en moi, que Joseph n'était pas étranger à ce hardi pillage. Je voulus même espérer qu'entre son voyage à Cherbourg et la préparation de ce coup de main audacieux et incomparablement exécuté il y avait un rapport évident... Et je me souvenais de cette réponse qu'il m'avait faite la veille de son départ :

— Ça dépend... d'une affaire très importante !...

Quoi qu'il s'efforçât de paraître naturel, je percevais dans ses gestes, dans son attitude, dans son silence, une gêne inhabituelle... visible pour moi seule... Ce pressentiment je n'essayai pas de le repousser, tant il me satisfaisait. Au contraire, je m'y complus avec une joie intense... Et Marianne nous ayant laissés seuls un moment dans la cuisine, je m'approchai de Joseph et, câline, tendre, émue d'une émotion inexprimable, je lui demandai :

— Dites-moi, Joseph, que c'est vous qui avez violé la petite Claire dans le bois... dites-moi que c'est vous qui avez volé l'argenterie de Madame !...

Surpris, hébété de cette question, Joseph me regarda longtemps, fixement... Puis, tout à coup, sans me répondre, il m'attira vers lui et faisant ployer ma nuque sous un baiser fort comme un coup de massue, il me dit :

— Ne parle pas de ça... puisque tu viendras là-bas avec moi, dans le petit café !...

Je me souviens avoir vu dans un petit salon, chez la comtesse Fardin, une sorte d'idole indoue d'une grande beauté horrible et meurtrière... Joseph, à ce moment, lui ressemblait...

Les jours passèrent et les mois. Naturellement les magistrats ne purent rien découvrir et ils abandonnèrent l'instruction définitivement... Leur opinion était que le coup avait été exécuté par d'experts cambrioleurs de Paris... Paris a bon dos... Et allez donc chercher dans le tas... Ce résultat indigna Madame. Elle débina violemment la magistrature qui ne pouvait lui rendre son argenterie... Mais elle ne renonça pas pour cela à l'espoir de retrouver « l'huilier de Louis XVI » comme disait Joseph. Elle avait chaque jour des combinaisons nou-

velles et biscornues qu'elle transmettait aux magistrats lesquels, fatigués de ces billevesées, ne lui répondaient même plus... Je fus enfin rassurée sur le compte de Joseph... car je redoutais toujours une catastrophe pour lui...

Joseph était redevenu silencieux et dévoué, le serviteur familial, la perle rare... Je ne puis m'empêcher de pouffer au souvenir d'une conversation que, la journée même du vol, je surpris derrière la porte du salon entre Madame et le procureur de la République, un petit à lèvres minces, au teint bilieux, et dont le profil était coupant comme une lame de sabre :

— Vous ne soupçonnez personne parmi vos gens ? demanda le procureur... Votre cocher ?

— Joseph?... s'écria Madame scandalisée, un homme qui nous est si dévoué... qui depuis plus de quinze ans est à notre service ! La probité même, monsieur le procureur... Une perle !... Il se jetterait au feu pour nous !...

Soucieuse, le front plissé, elle réfléchit :

— Il n'y aurait que cette fille... la femme de chambre. Je ne la connais pas, moi, cette fille. Elle a peut-être de très mauvaises relations à Paris... Elle écrit souvent à Paris... Plusieurs fois je l'ai surprise en train de boire le vin de la table et de manger nos pruneaux... Quand on boit le vin de ses maîtres... on est capable de tout !

Et elle murmura :

— On ne devrait jamais prendre de domestiques à Paris... Elle est singulière, en effet...

Non, mais voyez-vous cette chipie !...

C'est bien ça, les gens méfiants ! Ils se méfient de tout le monde sauf de celui qui les vole, naturellement. Car j'étais de plus en plus convaincue que Joseph avait été l'âme de cette affaire. Depuis longtemps je l'avais surveillé, non par un sentiment hostile, vous pensez bien, mais par curiosité, et j'avais la certitude que ce fidèle et dévoué serviteur, cette perle unique, chapardait tout ce qu'il pouvait dans la maison. Il dérobait de l'avoine, du charbon, des œufs, de menues choses susceptibles d'être revendues sans qu'il fût possible d'en connaître l'origine. Et son ami le sacristain ne venait pas le soir dans la sellerie pour rien, et pour y discuter seulement des bienfaits de l'antisémitisme. En homme avisé, patient, prudent, méthodique, Joseph n'ignorait pas que les petits larcins quotidiens font les gros comptes annuels, et je suis persuadée que de cette façon il triplait, quadruplait ses gages, ce qui n'est jamais à dédaigner. Je sais bien qu'il y a une différence entre de si menus vols et un pillage audacieux comme fut celui de la nuit du 24 décembre... Cela prouve que Joseph aimait aussi à travailler dans le grand... Qui me dit qu'il n'était pas alors affilié à une bande ? Ah ! comme j'aurais voulu et comme je voudrais encore savoir tout cela !

Depuis le soir où son baiser me fut comme un aveu du crime... où sa confiance alla vers moi avec la poussée d'un rut, Joseph nia...

J'eus beau le tourner, le retourner, lui tendre des pièges, l'envelopper de paroles douces et de caresses, il ne se démentit plus... Et il entra dans la folie d'espoir de Madame. Lui aussi combina des plans, reconstitua tous les détails du vol : et il battit les chiens qui n'aboyèrent pas et il menaça de son poing les voleurs inconnus, les chimériques voleurs, comme s'il les voyait fuir à l'horizon... Je ne savais plus à quoi m'en tenir sur le compte de cet impénétrable bonhomme... Un jour je croyais à son crime, un autre jour à son innocence. Et c'était horriblement agaçant.

Comme autrefois, nous nous retrouvions le soir à la sellerie :

— Eh bien, Joseph ?

— Ah ! vous voilà Célestine !

— Pourquoi ne me parlez-vous plus ?... Vous avez l'air de me fuir...

— Vous fuir ?... moi... ah ! bon Dieu !

— Oui... depuis cette fameuse matinée...

— Parlez point de ça, Célestine !... Vous avez de trop mauvaises idées.

Et, triste, il dodelinait de la tête.

— Voyons, Joseph... vous savez bien que c'est pour rire. Est-ce que je vous aimerais si vous aviez commis un tel crime ?... Mon petit Joseph !...

— Oui, oui... vous êtes une enjôleuse... C'est pas bien !...

— Et quand partons-nous ?... Je ne puis plus vivre ici !

— Pas tout de suite... Il faut encore attendre...

— Mais pourquoi ?

— Parce que... ça se peut pas... tout de suite...

Un peu piquée, sur un ton de légère fâcherie je disais :

— Ça n'est pas gentil !... Et vous n'êtes guère pressé de m'avoir...

— Moi ! s'écriait Joseph, avec d'ardentes grimaces... Si c'est Dieu possible !... Mais j'en bous !... j'en bous !...

— Eh bien alors, partons !...

Et il s'obstinait sans jamais s'expliquer davantage :

— Non... non... ça ne se peut pas encore...

Tout naturellement je songeais :

— C'est juste après tout... S'il a volé l'argenterie il ne peut pas s'en aller maintenant ni s'établir... On aurait des soupçons peut-être... Il faut que le temps passe et que l'oubli se fasse sur cette mystérieuse affaire...

Un autre soir je proposai :

— Écoutez, mon petit Joseph, il y aurait un moyen de partir d'ici... il faudrait avoir une discussion avec Madame et l'obliger à nous mettre à la porte tous les deux...

Mais il protesta vivement :

— Non, non !... fit-il... Pas de ça, Célestine, ah ! mais non !... Moi j'aime mes maîtres... Ce sont de bons maîtres... Il faut bien quitter d'avec eux... Il faut partir d'ici comme de braves gens... des gens

sérieux, quoi !... Il faut que les maîtres nous regrettent et qu'ils soient embêtés... et qu'ils pleurent de nous voir partir...

Avec une gravité triste où je ne sentis aucune ironie il affirma :

— Moi, vous savez, ça me fera du deuil de m'en aller d'ici... Depuis quinze ans que je suis ici... dame... on s'attache à une maison !... Et vous, Célestine, ça ne vous fera pas de peine ?

— Ah non ! m'écriai-je en riant.

— C'est pas bien !... c'est pas bien !... Il faut aimer ses maîtres !... Et, tenez, je vous recommande ça : soyez bien gentille, bien douce, bien dévouée... travaillez bien... ne répondez pas... Enfin quoi, Célestine, il faut bien quitter d'avec eux... d'avec Madame surtout !...

Je suivis les conseils de Joseph et durant les mois que nous avions à rester au Prieuré je me promis de devenir une femme de chambre modèle, une perle, moi aussi... Toutes les intelligences, toutes les complaisances, toutes les délicatesses, je les prodiguai... Madame s'humanisait avec moi, peu à peu elle se faisait véritablement mon amie... Je ne crois pas que mes soins seuls eussent amené ce changement dans le caractère de Madame. Madame avait été frappée dans son orgueil et jusque dans ses raisons de vivre. Comme après une grande douleur, après la perte foudroyante d'un être uniquement chéri, elle ne luttait plus, s'abandonnait, douce et plaintive, à l'abattement de ses nerfs vaincus et de ses fiertés humiliées, et elle ne semblait plus chercher auprès de ceux qui l'entouraient que de la consolation, de la pitié, de la confiance. L'enfer du Prieuré se transformait pour tout le monde en un vrai paradis...

C'est au plein de cette paix familiale, de cette douceur domestique, que j'annonçai un matin à Madame la nécessité où j'étais de la quitter... J'inventai une histoire romanesque... Je devais retourner au pays pour y épouser un brave garçon qui m'attendait depuis longtemps... En termes attendrissants j'exprimai ma peine, mes regrets, les bontés de Madame, etc... Madame fut atterrée !... Elle essaya de me retenir par les sentiments et par l'intérêt... offrit d'augmenter mes gages, de me donner une belle chambre au second étage de la maison. Mais devant ma résolution elle dut se résigner...

— Je m'habituais si bien à vous, maintenant !... soupira-t-elle... Ah ! je n'ai pas de chance !

Mais ce fut bien pire quand, huit jours après, Joseph vint à son tour expliquer que, se faisant trop vieux, étant trop fatigué, il ne pouvait plus continuer son service et qu'il avait besoin de repos...

— Vous, Joseph ?... s'écria Madame... Vous aussi !... Ce n'est pas possible !... La malédiction est donc sur le Prieuré !... Tout le monde m'abandonne... tout m'abandonne !

Madame pleura... Joseph pleura... Monsieur pleura... Marianne pleura...

— Vous emportez tous nos regrets, Joseph !

Hélas ! Joseph n'emportait pas que des regrets... il emportait aussi de l'argenterie...

Une fois libre je fus perplexe... Je n'avais aucun scrupule à jouir de l'argent de Joseph, de l'argent volé... — non, ce n'était pas cela — quel est l'argent qui n'est pas volé ?... Mais je craignais que le sentiment que j'éprouvais ne fût qu'une curiosité fugitive. Joseph avait pris sur moi, sur mon esprit comme sur ma chair, un ascendant qui n'était peut-être pas durable... Et peut-être n'était-ce qu'en moi une perversion momentanée de mes sens... Il y avait des moments où je me demandais aussi si ce n'était pas mon imagination — portée aux rêves exceptionnels — qui avait créé Joseph tel que je le voyais... s'il n'était point réellement qu'une simple brute, un paysan, incapable même d'une belle violence, même d'un beau crime... Les suites de cet acte m'épouvantaient...

Et puis — n'est-ce pas une chose vraiment inexplicable ? — cette idée que je ne servirais plus chez les autres me causait quelque regret... Autrefois je croyais que j'accueillerais avec une grande joie la nouvelle de ma liberté... Eh bien, non!... D'être domestique on a ça dans le sang... Si le spectacle du luxe bourgeois allait me manquer tout à coup?... J'entrevis mon petit intérieur sévère et froid, pareil à un intérieur d'ouvrier, ma vie médiocre, privée de toutes ces jolies choses, de toutes ces jolies étoffes si douces à manier, de tous ces vices jolis dont c'était mon plaisir de les servir, de les chiffonner, de les pomponner, de m'y plonger comme dans un bain de parfums... Mais il n'y avait plus à reculer.

Ah ! qui m'eût dit ce jour gris, triste et pluvieux où j'arrivai au Prieuré, que je finirais avec ce bonhomme étrange, silencieux et bourru qui me regardait avec tant de dédain ?..

Maintenant nous sommes dans le petit café... Joseph a rajeuni. Il n'est plus courbé ni lourdaud. Et il marche d'une table à l'autre, et il trotte d'une salle dans l'autre, le jarret souple, l'échine élastique... Ses épaules qui m'effrayaient ont pris de la bonhomie ; sa nuque, parfois si terrible, a quelque chose de paternel et de reposé. Toujours rasé de frais, la peau brune et luisante ainsi que de l'acajou, coiffé d'un béret crâne, vêtu d'une vareuse bleue, bien propre, il a l'air d'un ancien marin, d'un vieux loup de mer qui aurait vu des choses extraordinaires et traversé d'extravagants pays. Ce que j'admire en lui c'est sa tranquillité morale... Jamais plus une inquiétude dans son regard... On voit que sa vie repose sur des bases solides. Plus violemment que jamais il est pour la famille, pour la propriété, pour la marine, pour l'armée, pour la patrie, pour la religion!... Moi, il m'épate!

En nous mariant Joseph m'a reconnu dix mille francs... L'autre jour, le commissariat maritime lui a adjugé un lot d'épaves de quinze mille francs qu'il a payé comptant et qu'il a revendu avec un fort bénéfice. Il fait aussi de petites affaires de banque, c'est-à-dire qu'il prête de l'argent à des pêcheurs. Et déjà il songe à s'agrandir en acquérant la maison voisine... On y installerait peut-être un café-

concert... Cela m'intrigue, qu'il ait tant d'argent... Et quelle est sa fortune ?... Je n'en sais rien... Il n'aime pas que je lui parle de cela, il n'aime pas que je lui parle du temps où nous étions en place... On dirait qu'il a tout oublié et que sa vie n'a réellement commencé que du jour où il prit possession du petit café... Quand je lui adresse une question qui me tourmente, il semble ne pas comprendre ce que je dis. Et dans son regard alors passent des lueurs terribles, comme autrefois... Jamais je ne saurai rien de Joseph, jamais je ne connaîtrai le mystère de sa vie... Et c'est peut-être cet inconnu qui m'attache tant à lui...

Joseph veille à tout dans la maison et rien ne cloche... Nous avons trois garçons pour servir les clients, une bonne à tout faire pour la cuisine et pour le ménage, et tout cela marche à la baguette... Il est vrai qu'en trois mois nous avons changé quatre fois de bonnes... Ce qu'elles sont exigeantes les bonnes à Cherbourg, et insolentes et chapardeuses et dévergondées !... Non, c'est incroyable et c'est dégoûtant !...

Moi je tiens la caisse, trônant au comptoir au milieu d'une forêt de fioles enluminées... Je suis là aussi pour la parade et pour la causette... Joseph veut que je sois bien frusquée ; il ne me refuse jamais rien de ce qui peut m'embellir et il aime que le soir je montre ma peau dans un petit décolletage aguichant... Il faut allumer le client, l'entretenir dans une constante joie, dans un constant désir de ma personne. Il y a déjà deux ou trois gros quartiers-maîtres, deux ou trois mécaniciens de l'escadre, très calés, qui me font une cour assidue. Naturellement, pour me plaire, ils dépensent beaucoup... Joseph les gâte spécialement car ce sont de terribles pochards. Nous avons pris aussi quatre pensionnaires. Ils mangent avec nous, et chaque soir, se paient du vin, des liqueurs de supplément, dont tout le monde profite. Ils sont forts galants avec moi et je les excite de mon mieux... Mais il ne faudrait pas, je pense, que mes façons dépassent l'encouragement des banales œillades, des sourires équivoques et des illusoires promesses... Je n'y songe pas d'ailleurs... Joseph me suffit et je crois bien que je perdrais au change, même s'il s'agissait de le tromper avec l'amiral... Mazette ! c'est un rude homme !... Bien peu de jeunes gens seraient capables de satisfaire une femme comme lui... C'est drôle vraiment... quoi qu'il soit bien laid, je ne trouve personne d'aussi beau que mon Joseph... Je l'ai dans la peau quoi !... Ah le vieux monstre, ce qu'il m'a prise !... Et il les connaît tous les trucs de l'amour et il en invente... Quand on pense qu'il n'a pas quitté la province... qu'il a été toute sa vie un paysan, on se demande où il a pu apprendre tous ces vices là !...

Mais où triomphe Joseph, c'est dans la politique. Grâce à lui le petit café dont l'enseigne : A l'Armée Française ! brille sur tout le quartier, le jour en grosses lettres d'or, le soir en grosses lettres de feu, est maintenant le rendez-vous officiel des antisémites marquants et des plus bruyants patriotes de la ville. Ceux-ci viennent fraterni-

ser dans des soulographies héroïques, avec des sous-officiers de l'armée, des gradés de la marine... Il y a déjà eu des rixes sanglantes et plusieurs fois, à propos de rien, les sous-officiers ont tiré leurs sabres menaçant de crever des traîtres imaginaires .. Le soir du débarquement de Dreyfus en France, j'ai cru que le petit café allait crouler sous les cris de : « Vive l'armée et mort aux juifs. » Ce soir-là Joseph, qui est déjà populaire dans la ville, eut un succès fou. Il monta sur une table et il cria :

— Si le traître est coupable... qu'on le rembarque !... S'il est innocent, qu'on le fusille !

De toutes parts on vociféra :

— Oui ! oui ! qu'on le fusille ! Vive l'armée !

Cette proposition avait porté l'enthousiasme jusqu'au paroxysme... On n'entendait dans le café, dominant les hurlements, que des cliquetis de sabres et des poings s'abattant sur les tables de marbre. Quelqu'un ayant voulu dire on ne sait quoi fut hué... et Joseph se précipitant sur lui, d'un coup de poing lui fendit les lèvres et lui cassa cinq dents... Frappé à coups de plat de sabre, déchiré, couvert de sang, à moitié mort, le malheureux fut jeté comme une ordure dans la rue toujours aux cris de « Vive l'armée ! Mort aux juifs ! »

Il y a des moments où j'ai peur dans cette atmosphère de tuerie, parmi toutes ces faces hurlantes, lourdes d'alcool et de meurtre... Mais Joseph me rassure.

— C'est rien !... fait-il... Faut ça pour les affaires !...

Hier, revenant du marché, Joseph se frottant les mains, très gai, m'annonça :

— Les nouvelles sont mauvaises... on parle de la guerre avec l'Angleterre.

— Ah mon Dieu ! m'écriai-je... Si Cherbourg allait être bombardé ?

— Ouah !... ouah !... ricana Joseph... Seulement j'ai pensé à une chose... j'ai pensé à un coup... à un riche coup !

Malgré moi je frissonnai... Il devait ruminer quelque immense canaillerie.

— Plus je te regarde, dit-il... et plus je me dis que tu n'as pas une tête de Bretonne. Non, tu n'as pas une tête de Bretonne... tu aurais plutôt une tête d'Alsacienne... Et par le temps qui court... ça vaut mieux !... Si tu te faisais faire un joli costume d'Alsacienne, hein ?... Ça serait un fameux coup d'œil dans le comptoir !

J'éprouvai de la déception... Je croyais que Joseph allait me proposer une chose terrible. . j'étais fière déjà d'être de moitié dans une entreprise hardie, conçue par lui.. Chaque fois que je le vois songeur, mes idées s'allument tout de suite... j'imagine des tragédies, des escalades nocturnes, des pillages, des couteaux levés, des gens qui râlent... Et voilà qu'il ne s'agissait que d'une réclame petite et vulgaire !...

Les mains dans ses poches, crâne sous son béret bleu, il se dandinait drôlement...

— Tu comprends... insista-t-il... Au moment d'une guerre... une Alsacienne... bien jolie... bien frusquée... ça enflamme les cœurs... ça excite le patriotisme... Et il n'y a rien comme le patriotisme pour saouler les gens !... Qu'est-ce que tu en penses ?... Je te ferais mettre sur les journaux... et même peut-être sur des affiches...

— J'aime mieux rester en dame !... répondis-je un peu sèchement.

Là-dessus nous nous disputâmes. Et pour la première fois nous en vînmes aux mots violents...

— Tu ne faisais pas tant de manières quand tu couchais avec tout le monde !... cria Joseph.

— Et toi !... quand tu... Tiens laisse-moi, parce que j'en dirais trop long !

— Putain !

— Voleur !...

Un client entra... Il ne fut plus question de rien... Et le soir on se raccommoda dans des baisers...

Je me ferai faire un joli costume d'Alsacienne... avec du velours et de la soie... Au fond, je suis sans force contre la volonté de Joseph... Malgré ce petit accès de révolte, Joseph me tient, me possède comme un démon... Et je suis heureuse d'être à lui !... Je sens que je ferai tout ce qu'il voudra que je fasse... et que j'irai toujours où il me dira d'aller... jusqu'au crime !...

Octave Mirbeau

FIN



L'Affaire de Polna

[Tandis que le monde entier était tenu en haleine par les péripéties du procès de Rennes, la petite ville de Kuttenberg — dans la Bohême — vit se dérouler, les 12, 13, 14, 15 et 16 septembre dernier, les phases d'un procès non moins émouvant, mais qui passa presque inaperçu dans le tumulte de l'autre « affaire » et qui se termina par un jugement sur la valeur duquel la Cour de cassation de Vienne a statué ces jours derniers.

C'est de l'assassinat d'une jeune fille qu'il s'agit.

Je me bornerai à la reproduction des passages principaux de l'acte d'accusation et des témoignages les plus caractéristiques.]

Acte d'accusation

« Le représentant du ministère public près le tribunal de Kuttenberg accuse Léopold Hilsner, né le 10 juillet 1876 à Polna, de confession mosaïque, sans profession, habitant actuellement à Gross-Meseritsch, déjà condamné pour contravention, d'avoir, aidé par des complices jusqu'ici inconnus, le 29 mars 1899, vers 6 heures du soir, dans la forêt de Brezina, près Polna, traité de manière à lui donner la mort la nommée Agnès Hruza, fille de la veuve Marie Hruza, de Klein-Wesnitz et de s'être ainsi rendu coupable du crime d'assassinat.

» Agnès Hruza, âgée de 19 ans, fille de la veuve Marie Hruza, journalière à Klein-Wesnitz, village situé à trois quarts d'heure de distance de Polna, se rendait depuis deux ans déjà, et depuis le 9 mars de l'année dernière quotidiennement, de Klein-Wesnitz à Polna chez la couturière Blandine Prehal où elle travaillait.

» La maison de la couturière se trouve à l'extrémité du quartier juif. D'habitude Agnès Hruza partait de chez elle vers 7 heures du matin pour rentrer vers 7 heures et quart du soir, toujours par le même chemin.

» Or, il a été établi par de nombreux témoignages et notamment par la mère d'Agnès Hruza, que le mercredi 29 mars, Agnès Hruza était arrivée comme d'habitude à son travail chez la couturière, et qu'elle en était repartie à six heures et quart du soir en compagnie d'Anna Koeman, qui la quitta au coin de la Jungmannsgasse. Mais ce soir-là elle ne rentra pas à la maison.

» Sa mère crut que Blandine Prehal l'avait retenue pour finir un travail pressé. Le 30 mars non plus Agnès ne rentra chez elle. Mais pas plus que la veille sa mère ne s'en inquiéta, Agnès Hruza lui ayant dit qu'à cause des fêtes (Pâques) on ne savait pas trop comment terminer tout le travail en mains. Le lendemain, vendredi seulement, Marie Hruza commença à s'inquiéter et à craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur à sa fille. Et après avoir elle-même fait quelques démarches, elle envoya son fils Johann prévenir la gendarmerie.

» Les gendarmes et les habitants de Wesnitz fouillèrent aussitôt toute la forêt de Brezina ; mais ce ne fut que le lendemain, samedi 1er avril, qu'on découvrit dans la broussaille le cadavre d'Agnès Hruza, à une distance d'environ six mètres du chemin qui longe le bord de la forêt.

» La commission d'enquête judiciaire constata la présence du cadavre dans la broussaille, recouvert d'un jeune pin, et à un endroit absolument sec. On avait pris soin de laisser le corps dans la position où on l'avait tout d'abord découvert. La face était tournée contre terre, la tête prise entre les deux mains. La tête était enveloppée dans la partie supérieure de la chemise ensanglantée de la jeune fille. Le bas de la chemise manquait, mi-arraché, mi-coupé. Les mains de la victime étaient enflées et les doigts à moitié recourbés. Le reste du corps, c'est-à-dire le torse entier, était complètement nu. Les pieds se touchaient, tandis que les genoux formaient un angle aigu. L'examen du cadavre fit découvrir aux médecins légistes plusieurs blessures à la tête, partout maculée de sang. Sous le cadavre il y avait une petite tache de sang, à peine grande comme la main. A côté : deux cailloux tachés de sang. Un peu plus loin, dans les hautes herbes, un panier blanc et, dedans, un pot à lait. A trois mètres environ du panier, dans un fossé entouré de pins, on découvrit l'endroit où manifestement le meurtre avait été commis, car dans ce fossé on trouva des traces de sang fraîchement répandu. On découvrit en outre que le corps avait dû être déposé là, vu que le sol y était maculé de sang sur une longueur d'à peu près un mètre et sur une largeur de quelque soixante centimètres.

» On trouva encore un morceau de toile grossière et neuve, de quarante-trois centimètres sur vingt-cinq, imbibé de sang et plié comme s'il avait servi à essuyer un couteau. A ce linge adhéraient, à l'endroit même où le couteau semblait avoir été essuyé, des cheveux de femme de même couleur que les cheveux de la victime. Et dans le fossé où le cadavre avait été découvert on vit, accroché aux arbustes, des fils provenant du linge de la victime, ce qui indiquait que le corps avait dû être traîné sur un certain parcours dans le fossé où le meurtre avait été commis. A l'endroit le plus taché de sang on trouva, au pied d'un jeune pin, une mince corde, disposée en nœud coulant et également imbibée de sang. Cette corde était coupée au milieu avec les dents et des cheveux semblables à ceux d'Agnès Hruza y adhéraient. A un mètre et demi de là on trouva le portemonnaie vide de la victime, vingt-cinq mètres plus loin, ses vêtements, et à une distance de cinq mètres de là, caché sous de la mousse, un bâton fait d'un jeune pin écorcé. On découvrit à quelque six cents pas de là, la souche de cet arbre, haute encore de trente centimètres, et qui portait des traces d'entailles faites avec un couteau solide et très bien affilé. En face de l'endroit où on avait trouvé le bâton, on découvrit, également caché sous la mousse, un tablier dont les rubans avaient été coupés.

» En dépit des recherches les plus minutieuses, on ne trouva point d'autres « corpora delicti ».

» La mère de la victime déclara que les vêtements, le panier et le portemonnaie avaient appartenu à sa fille.

» Au cou du cadavre les médecins chargés de l'autopsie constatèrent une blessure béante, allant obliquement de la base droite du cou dans la direction de l'oreille gauche et s'arrêtant à la colonne vertébrale. Au milieu du cou ils relevèrent des traces de strangulation larges d'un centimètre et demi. L'autopsie établit en outre qu'Agnès Hruza n'avait pas été souillée.

» Les médecins considèrent comme la cause principale de la mort d'Agnès Hruza la section du cou, le rapide écoulement du sang ayant dû étouffer la victime. Cette section a probablement été effectuée au moyen d'un couteau de fortes dimensions. Quant aux blessures au crâne, les médecins affirment qu'elles ont été infligées au moyen des pierres trouvées à côté du cadavre.

» Le meurtre a été commis dans des conditions de grande cruauté et traîtreusement. Seule une légère blessure à la main droite indiquerait quelque résistance de la part de la victime. L'assassinat a dû être commis deux jours et demi environ avant la découverte du cadavre.

» A la fin de leur rapport les médecins chargés de l'autopsie déclarent : qu'ils n'ont trouvé sur le corps aucune indication permettant de croire à un crime ayant pour mobile la passion sexuelle, *que le cadavre d'Agnès Hruza était presque complètement exsangue et que les traces de sang retrouvées n'étaient pas en proportion avec la quantité de sang que, dans des cas analogues, on trouve invariablement à proximité du cadavre.*

(C'est sur cette particularité : *l'exsanguité du corps*, que se construisit presqu'immédiatement l'imputation, contre l'accusé en particulier et contre les Juifs de Polna en général, de crime rituel.)

» Dès le surlendemain de la découverte du cadavre d'Agnès Hruza, la rumeur publique, à Polna comme dans les environs de cette localité, accusa le nommé Léopold Hilsner d'avoir commis le crime. Ces allégations étaient basées sur le fait, confirmé par la suite par plusieurs témoins, que Léopold Hilsner, qui habitait chez sa mère, dans le quartier juif, à Polna, vagabondait la plupart du temps dans la forêt de Brezina et que, par conséquent, il devait être parfaitement au courant des habitudes d'Agnès Hruza qui deux fois par jour traversait la forêt, le matin pour se rendre à son atelier à Klein-Wesnitz, le soir pour rentrer chez elle.

» Hilsner avait une réputation plutôt fâcheuse : il travaillait peu ou prou, vivait aux crochets de sa mère et avait déjà été condamné pour contravention.

» La rumeur publique ayant ainsi désigné l'auteur probable du

crime, le chef de la gendarmerie locale, accompagné par un conseiller municipal de Polna, effectua deux perquisitions au domicile de Hilsner, c'est-à-dire chez sa mère, sans cependant arriver à un résultat quelconque. Mais comme au cours de l'interrogatoire qu'on lui fit subir, Hilsner nia s'être trouvé dans la forêt de Brezina les 29 et 30 mars 1899 — jour et lendemain de l'assassinat d'Agnès Hruza — dénégation aussitôt infirmée par plusieurs témoins, on procéda à son arrestation. Le 4 avril Hilsner fut incarcéré à la prison de Polna et une instruction criminelle ouverte contre lui.

Il n'y avait en réalité rien de bien extraordinaire dans les puériles dénégations mensongères de Hislner. D'intelligence bornée, en butte à l'hostilité violente de ses concitoyens tchèques qui déjà le désignaient, lui, le juif, comme l'auteur du crime, Hilsner se gardait, chose assez compréhensible, de rien concéder qui fût de nature à aggraver les présomptions qui pesaient sur lui, et cela sans songer que ses mensonges, une fois démontrés, consolideraient les arguments de l'accusation.

Mais, encore une fois, comment s'étonner des mensonges affolés de Hilsner? Les mots : « crime rituel » avaient été prononcés. Les Juifs n'avaient-ils pas eu besoin, pour célébrer leur fête pascale, de sang chrétien, ingrédient indispensable — comme chacun sait — pour la confection des pains azymes? Et n'avait-on pas trouvé le cadavre d'Agnès Hruza complètement exsangue?

» A toutes les question qu'on lui a posé, Hilsner a répondu par un invariable : Je suis innocent!

» Malheureusement pour lui il est pris plusieurs fois, s'il faut en croire les témoins à charge, en flagrant délit de mensonge. C'est ainsi que la mère et le tuteur de la victime affirment que, contrairement aux dires de Hilsner qui prétend ne pas avoir connu Agnès Hruza, il l'a non seulement connue, mais même importunée.

» L'endroit où Agnès Hruza a été vue pour la dernière fois par le témoin Horacek, est à un quart d'heure de distance de l'endroit où fut découvert le cadavre.

» Hilsner nie, il est vrai, avoir été le 29 mars dans la forêt de Brezina, mais le témoin Katharina Dvorzak affirme l'avoir vu se diriger vers la forêt, le jour du crime, vers 11 heures du matin. Plusieurs autres témoins qui, ce jour-là, avaient joué aux cartes sur le Katharinenberg, déclarent que dans l'après-midi Hilsner leur avait demandé de l'accompagner dans la forêt. Sur leur refus Hilsner y était allé vers les trois heures.

» Le témoin Adolphe Muzikar a également affirmé d'avoir rencontré Hilsner, dans l'après-midi du 29 mars, vers cinq heures.

» Les témoins Franz Cink et Joseph Skareda l'ont vu, vers la même heure et en compagnie de deux juifs, se diriger, en courant, vers la forêt de Brezina. Un des deux compagnons de Hilsner glissait en ce moment un objet long et étroit, enveloppé de papier, dans la poche intérieure de son habit. Celui-là était de taille moyenne, et âgé, approximativement, d'une vingtaine d'années. Il avait les jambes en

forme d'X comme les ont souvent les boulangers, et il boitait. L'expression de sa figure était extraordinaire : il avait les lèvres enflées, la bouche en avant et de très grands yeux.

» L'autre compagnon de Hilsner était plus petit et ses vêtements étaient râpés. Les témoins n'ont pas vu sa figure.

» Hilsner oppose les dénégations les plus formelles aux dires de ces témoins. Il cherche à se créer un alibi. Mais tous les témoins contredisent ses affirmations.

» Très important est le témoignage de la femme Vomela, de Klein-Wesnitz. Le 29 mars, vers 4 heures et quart du soir, elle partit de Polna, pour rentrer chez elle. Etant maladive, elle marchait lentement et elle mit bien une demi-heure avant d'arriver à l'endroit où plus tard on trouva le corps d'Agnès Hruza. En longeant, à cet endroit, la lisière de la forêt, elle entendit soudain un bruit de pas rapides derrière elle. Prise de peur elle se retourna et vit un homme qui tenait à la main un bâton écorcé. Le témoin s'émut violemment, et l'homme aussi. Puis il s'avança vers elle, sans cependant s'arrêter, et la regarda fixement. Le témoin baissa les yeux et salua l'homme en disant : « Bonsoir, où allez-vous comme cela ? » L'homme murmura quelque chose comme : « Voici un pin, je cherche un pin, » et là-dessus il disparut sous les arbres. Le témoin, en raison de sa frayeur, n'a pas bien regardé l'homme. Elle croit pourtant pouvoir affirmer qu'il avait une vingtaine d'années, qu'il était de grande taille et de structure solide, de teint frais et imberbe. Il était habillé d'un complet gris.

» Des témoignages du brigadier de gendarmerie Joseph Klenovec et du conseiller municipal de Polna, Auguste Sedlak, il résulte qu'au cours de la perquisition opérée à l'ancienne synagogue de Gross-Meseritsch, un pantalon gris, appartenant à l'accusé, fut saisi. Ce pantalon portait de nombreuses taches et était humide à un endroit. Il fut assitôt expédié à Prague à fins d'analyse.

» Les médecins-experts, les docteurs Reinsberg et Slavik, après avoir soumis les taches du pantalon à plusieurs analyses : microscopique, chimique et spectroscopique, ont conclu que ces taches proviennent très vraisemblablement de sang humain. Comme ils n'en ont trouvé des éléments que dans l'intérieur du tissu, les experts en infèrent que les taches ont été lavées à l'eau. Hilsner a dû avouer que le pantalon lui appartenait, mais il prétend l'avoir porté, en dernier lieu, au commencement de l'année, lors de la construction de la gare de Saar, où il travaillait. Ces taches, dit-il, proviennent de briques neuves et non pas de sang. Il ne s'est pas blessé, ni n'a saigné.

» De toutes ces circonstances, il résulte que Hilsner est l'auteur, ou tout au moins le complice, du meurtre commis sur Agnès Hruza.

» Les témoins Franz Vesely, Franz Parik et Josepha Vytlacil ont encore déclaré que depuis un certain temps Léopold Hilsner était possesseur d'un couteau très pointu, long d'environ quarante centimètres et large de trois. La couturière Vytlacil dit avoir encore vu ce

couteau entre les mains de l'accusé le 28 mars, c'est-à-dire la veille du crime

» Hilsner nie avoir jamais possédé un semblable couteau. Il n'a jamais eu qu'un petit couteau de poche.

» Vis-à-vis des femmes l'attitude de l'accusé fut toujours impertinente. Il a menacé de mort son ancienne maîtresse, Anna Benesch, et il a une mauvaise réputation à cause de sa conduite immorale ; il est paresseux et se fait nourrir par sa mère qui vit, elle-même, de charités. »

L'interrogatoire d'identité de l'accusé n'offre rien d'intéressant.

*
* *

Léopold Hilsner est un jeune homme de 23 ans, malingre et blond. Il produit l'impression d'un individu plutôt borné. Aux questions du président il répond sur un ton calme et résigné. Il dit savoir lire et écrire. Il a été condamné à vingt-quatre heures de prison pour une contravention. En prévention pour menaces graves, il a bénéficié d'une ordonnance de non-lieu.

Audition de la veuve Hruza.

Le président demande à la mère d'Agnès Hruza si elle soupçonne quelqu'un d'avoir commis le crime.

Le témoin : Tout le monde disait que c'était Hilsner, qui l'avait toujours *poursuivie*. Elle me l'avait dit elle-même, la pauvre, *qu'il la suivait toujours du regard.*

Le chef de gendarmerie, Joseph Klenovec, est interrogé sur les conditions dans lesquelles le cadavre avait été trouvé.

Le témoin : C'est un gamin qui l'a vu le premier, et qui nous cria : Voici le cadavre !

Le président : Il y avait là plusieurs centaines d'individus. Est-ce que le sol autour du cadavre était piétiné ?

Le témoin : Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y avait pas de traces de sang près du cadavre.

Le président : C'est sans doute que le sol était piétiné par tous ces gens ?

Le témoin se tait.

Le témoin Muzikar déclare que lorsqu'il arriva à l'endroit du crime il y trouva beaucoup de monde. *Le sol avait été fortement piétiné.*

Le témoin suivant est le cordonnier Franz Schick, de Polna. Il a eu chez lui, comme apprenti, le frère de l'accusé, Moritz Hilsner, qu'on appelle aussi Isidore ou Itzig. Le témoin dit bien connaître l'accusé.

Le président : Vous aviez chez vous le frère de l'accusé, Moritz Hilsner. Avait-il l'habitude de vous raconter ce qui ce passait chez sa mère ?

Le témoin : Il m'a souvent raconté que des juifs étrangers avaient couché chez eux. C'est ainsi qu'il me dit, quelques jours avant Pâques, qu'un rabbin et, une autre fois, qu'un sacrificateur avaient couché chez eux.

Le président : Dans l'instruction vous n'avez rien dit de tout cela.

Le témoin : *C'est qu'à cette époque j'avais mal aux pieds et* par conséquent *je ne pouvais pas me rappeler exactement.*

Le président : Ah, c'est parce que vous aviez mal aux pieds que vous ne vous rappeliez pas si et quand des juifs avaient couché dans la maison de Hilsner... Qu'est-ce que vous savez encore ?

Le témoin : Le frère de la Prchal vint me raconter que la fille de la Hruza était perdue. Là-dessus je me tournai vers Moritz et lui dis : Elle a sûrement été assassinée par Léopold qui vagabonde tout le temps dans la forêt.

Le président : Vous avez dit cela en plaisantant ?

Le témoin : Je ne sais pas... Moritz m'a alors dit : « Je n'en sais rien, moi, mais je le demanderai à Léopold. » Et le lendemain Moritz me dit que son frère Léopold pouvait bien être l'assassin, *car il ne cessait pas de prier, dormait dans une autre pièce et parlait tout le temps hébreu.*

Le président : Mais de tout cela vous n'avez jamais soufflé mot jusqu'ici !

Le témoin : Oh si, je l'ai dit à l'instruction.

Sur la demande de la défense le président donne lecture du procès-verbal de l'instruction. De cette lecture il résulte que le témoin Schick *n'a pas fait à l'instruction les révélations qu'il prétend.*

C'est que le témoin Schick, comme tous les autres témoins à charge, avait été énergiquement — et fructueusement — travaillé depuis l'instruction.

En voici la preuve :

Le président : Etes-vous allé une fois à Meseritsch ?

Le témoin : Oui.

Le président : Pourquoi faire ?

Le témoin : Pour faire une enquête.

Le président : Avec qui y êtes-vous allé ?

Le témoin : Avec Novotny, une de mes connaissances de Polna.

Le président : N'y avait-il personne d'autre avec vous ?

Le témoin se tait, embarrassé.

Le Dr Baxa (avocat de la partie civile) : Dites franchement ce que vous avez à dire. N'ayez pas peur !

Le témoin : Un rédacteur du *Deutsche Volksblatt* (un journal antisémite) de Vienne.

Le président : Qu'est-ce que celui-là avait à faire là-dedans ?

Le témoin se tait.

Le président : Eh bien, répondez ! Qu'est-ce qu'il était venu faire ?

Le témoin : Il voulait savoir qui avait couché chez les juifs (les Hilsner) à Polna.

Notons en passant que le fait que des juifs étrangers à la région couchaient chez les Hilsner n'avait rien d'insolite. La veuve Hilsner habitait une maison appartenant à la communauté juive de Polna, qui l'avait exemptée d'en payer le loyer, à condition qu'elle hébergerait tout coréligionnaire indigent, de passage à Polna, qui aurait à interrompre son voyage du fait du sabbat ou de tout autre jour de fête.

Le président : Mais pourquoi donc l'avez-vous accompagné, *vous ?*

Le témoin : Oui, voilà... nous avons fait une petite excursion.

Le président : Comment, vous faites des excursions avec un rédacteur du *Deutsche Volksblatt ?*

Le témoin : Oui.

Le président : Voyons, ne me racontez donc pas de semblables histoires ! Vous y êtes allés pour tâcher d'apprendre des choses sur Léopold Hilsner. Mais continuez.

Le témoin : Je suis allé voir Moritz Hilsner et je lui ai payé un petit pain et *trois quarts de litre de vin.*

Le président : Tiens, pourquoi cela ?

Le témoin : Puisque j'étais en visite chez lui.

Le président : Je crois plutôt que c'était parce que vous vouliez savoir des choses de lui... Et qu'est-ce que vous vouliez savoir ?

Le témoin (embarrassé) : Nous voulions savoir si c'était le sacrificateur ou le rabbin polonais qui avait couché chez les Hilsner.

Le président : Dites-moi qui a payé les consommations pour Moritz ?

Le témoin : C'est moi.

Le président : Et qui donc a payé pour vous ?

Le témoin : Le rédacteur du *Deutsche Volksblatt.*

L'avocat de l'accusé, le Dr Aurednicek, mentionne ici un article du *Deutsche Volksblatt* où le voyage est relaté du rédacteur de cette feuille. Ce rédacteur y raconte comment, arrivé à Meseritsch, lui et ses compagnons enquêteurs *saoûlèrent le frère de Léopold Hilsner afin d'obtenir de lui des renseignements sur l'inculpé.*

Le Dr Baxa dit que le *Deutsche Volksblatt*, en envoyant un de ses rédacteurs pour faire une enquête, remplissait un devoir civique.

Le Dr Aurednicek : Je voudrais savoir du docteur Baxa s'il considère aussi comme un devoir civique de saouler le frère de l'accusé afin de lui arracher des déclarations compromettantes contre son frère.

La femme Dvorzak dit avoir rencontré l'accusé le soir du crime. Elle était occupée à fendre du bois lorsque Hilsner passa.

Le président : Etait-il seul ?

Le témoin : Oui.

Le président : Où allait-il ?

Le témoin : Vers la forêt de Brezina.

Le président : Comment était-il habillé ?

Le témoin : Il avait un vêtement vert.

L'avocat de la défense : Vous parlez toujours du chemin *de la forêt de Brezina*. Est-ce que ce chemin ne conduit nulle part ailleurs ?

Le témoin : Je me suis dit *comme ça* : Hilsner va dans la forêt.

L'avocat : Mais il pouvait aussi bien aller vers le Katharinenberg.

Le témoin : Je me suis dit *comme ça :* il va dans la forêt de Brezina.

Le témoin suivant est Joseph Muzikar.

Lui aussi a rencontré Hilsner le soir du crime, vers les cinq heures. L'accusé était en compagnie de *deux ou trois* hommes (les fameux et mystérieux complices : le sacrificateur et le rabbin).

Le président : Comment Hilsner était-il habillé ?

Le témoin : Il avait un pantalon noir.

Le président : Vous devez vous tromper. Il n'a jamais eu de pantalon noir.

Le témoin : Je l'ai vu vêtu d'un pantalon *noir*.

Le président : Et quel genre de chapeau avait-il ?

Le témoin : Un chapeau noir.

Le président : Mais non ! Il n'a pas davantage de chapeau noir.

. . . .

Le président : Où allait-il ?

Le témoin : Dans la forêt de Brezina.

Le président : Comment le savez-vous ?

Le témoin : Il descendait le sentier.

Le président : Alors il pouvait aussi bien aller à la Gotteswiese ?

Le témoin : Il le pouvait aussi.

Le président : Et au Katharinenberg, n'est-ce pas ?

Le témoin : Bien sûr. Le sentier y conduit aussi.

Le président : Comment Hilsner était-il habillé ce jour-là ?

Le témoin : Il avait des vêtements foncés, *bleuâtres*.

Le président : Ils n'étaient pas verts ?

Le témoin : Sûrement pas verts.

Le président montre au témoin un pantalon *gris* et lui demande si c'est là le pantalon que Hilsner portait.

Le témoin : Non, ce n'était pas ce pantalon-là. Il était plus foncé.

. . . .

Le président : Hilsner, avec qui êtes-vous allé ce mercredi ?

L'accusé : Le mercredi je ne suis allé avec personne. Le *jeudi* je suis allé avec Beran.

Le témoin : Non, c'était le *mercredi*.

Le président : Vous venez de dire, Hilsner, que le mercredi vous n'êtes allé avec personne. Or, cela est faux, car le témoin nous dit qu'il vous a vu en compagnie de deux hommes.

Interrogatoire du témoin Cink. Le jour du crime, à cinq heures du soir exactement, il a vu Léopold Hilsner en compagnie de deux messieurs qu'il ne connaît pas. Un de ces messieurs portait un objet, de forme longue et étroite enveloppé dans un journal (Le couteau de sacrificateur avec lequel le crime aurait été commis).

Le président : Vous êtes sûr que c'était le mercredi de la semaine de Pâques ?

Le témoin : Absolument sûr.

Le président : Et il était bien cinq heures, exactement, au cadran de la tour ?

Le témoin : Oui, cinq heures exactement.

Le président : Donc, vous ne vous trompez pas ?

Le témoin : Je ne puis pas me tromper.

Le président : Pourquoi pas ?

Le témoin : Parce que ce mercredi-là j'ai justement charrié du foin.

Le président : Quels vêtements Hilsner portait-il ce jour-là ?

Le témoin : D'habitude il porte des vêtements *gris*, mais je ne me rappelle plus comment il était habillé ce jour-là.

Le président donne lecture du procès-verbal de l'instruction où le témoin déclare que Hilsner, le mercredi soir en question, était vêtu de *gris*.

Le Dr Baxa (partie civile) : Vous êtes sûr que Hilsner n'était pas habillé de *bleu ?*

Le témoin : Absolument sûr.

Le témoin Fried.

Le président : Le témoin Cink prétend vous avoir vu en compagnie de Hilsner.

Le témoin Cink (de sa place) : *Non, ce n'était pas ce Fried-là, mais son frère.*

Le président : Mais vous aviez pourtant dit formellement que c'était Hugo Fried.

Le témoin Cink : Non, c'était son frère.

. . . .

Le président (au témoin Skareda) : Avez-vous vu Cink ?

Le témoin : Oui, il chargeait du foin.

Le président : Et vous avez aussi vu Hilsner ce soir-là ?

Le témoin : Oui.

Le président : Etait-il avec d'autres personnes ?

Le témoin : Je l'ai vu avec *un* homme. Je n'en ai pas vu d'autres.

Le président : Mais vous avez bien reconnu Hilsner ?

Le témoin : Oui.

Le président : Comment était-il habillé ?

Le témoin : Il avait un vêtement *gris*.

Le président : Avez-vous reconnu son compagnon ?

le témoin : Oui, c'était Fried, de Polna.

Le président : Mais à l'instruction vous avez déclaré que vous ne le connaissiez pas, et aussi que vous aviez vu Hilsner en compagnie de *deux* personnes ?

Le témoin se tait.

Le président : Comment avez-vous su que c'était Fried ?

Le témoin : On me l'a dit.

Le président : Mais le frère de Fried, Berthold, était ce jour-là à l'hôpital. Ce n'a donc pu être lui.

Le témoin : Nous avons des témoins qui déclareront qu'il était ce jour-là à Polna et qu'il y a fait raccommoder ses chaussures.

Le président : Vous en êtes bien sûr ?

Le témoin : Ce que je dis est sacré ! (Hilarité).

Le président : Mais comment pouvait-il être à Polna, puisqu'il était à l'hôpital !

Le témoin : Il a été à Polna. J'en suis absolument sûr.

Il est démontré par la suite que Berthold Fried, — en compagnie de qui des témoins déclarent avoir vu Hilsner le jour de l'assassinat, — était soigné, ce jour-là, à l'hôpital d'une ville voisine.

C'est le tour maintenant du serrurier Peschak, le principal témoin de l'accusation. Il raconte comment, le 29 mars, vers quatre heures de l'après midi, il se rendit à Polna pour y acheter du miel.

Le président : Quel chemin avez-vous pris ?

Le témoin : J'ai traversé la Ringplatz et me suis arrêté pendant une heure chez le menuisier.

Le président : Et à quelle heure êtes-vous reparti de chez lui ?

Le témoin : C'était exactement cinq heures, car j'ai regardé l'heure au cadran de la tour. Je continuai mon chemin par la chaussée, pendant un quart d'heure à peu près. Puis je m'arrêtai. Alors je vis un homme habillé de *blanc* et qui portait un bâton. Il faisait face à la ville. Je me dis : qu'est-ce que cet homme fait là ? Et alors je vis parmi les arbres deux autres hommes en vêtements sombres. L'homme en complet *blanc* était sur le sentier et les deux autres sur la lisière du bois, le dos tourné de mon côté. Soudain l'homme habillé de *gris*

exécuta un demi-tour militaire et se dirigea vers les deux autres avec qui il causa. Moi je continuai mon chemin.

Le président : Avez-vous reconnu l'homme ?

Le témoin : D'après son allure et ses mouvements je jure que c'était lui !

Le président : Qui ça, lui ?

Le témoin : Hilsner !

Le président : Pouvez-vous affirmer cela avec certitude ?

Le témoin : D'après son allure et sa démarche, c'était Hilsner.

Le président : L'avez-vous reconnu ?

Le témoin : *Je ne l'ai pas reconnu à sa figure*, mais d'après son allure et ses mouvements je puis affirmer que c'était lui.

Le président : A l'instruction vous avez déclaré que vous aviez formellement reconnu Hilsner... Quel genre de bâton avait-il ?

Le témoin : Un blanc.

Le président (lui montrant le bâton trouvé auprès du cadavre). Etait-ce celui-ci ?

Le témoin : Je ne pourrais pas l'affirmer sous serment. Je suis un chrétien catholique... mais le bâton était bien comme celui-là. Il était blanc.

Le président : A quelle distance étiez-vous de Hilsner ?

Le témoin : J'ai été soldat et je sais à peu près évaluer les distances. C'était à six cents pas à peu près.

Le président : Vous l'avez bien reconnu ?

Le témoin : A de grandes distances je vois fort bien.

Le témoin a aussi vu, toujours à une distance que lui-même évalue à *six cents pas*, que les deux compagnons-complices de Hilsner avaient des vêtements sombres, qu'ils avaient la face tournée vers Hilsner et que *les habits de l'un d'eux étaient râpés.*

Vérification faite — dans des conditions *très défavorables* à la défense, qui avait vu rejeter ses conclusions tendant à ce que tribunal et jury se transportassent sur les lieux afin de se rendre compte, *de visu*, de l'admissibilité ou de l'inadmissibilité des déclarations de Peschak — cette distance était, non pas de *six cents pas*, mais de *six cent soixante-seize mètres*, c'est-à-dire, à vingt mètres près, la longueur de l'avenue de l'Opéra. Et Peschak avait vu toutes ces choses, tous ces détails infimes, non pas dans l'avenue de l'Opéra, mais *sous bois, par un soir pluvieux !*

Le président : Mais dites-nous un peu comment il se fait que vous ayez attendu si longtemps, jusqu'à la veille des débats publics, pour faire toutes ces déclarations ?

Le témoin : Je travaille pour des Israélites et je suis un pauvre diable ; et puis je me disais que cela ne ferait pas revenir à la vie la victime. Du reste cela m'a positivement ruiné. Les juifs m'évitent et me regardent de si mauvais œil à présent.

Le président : D'ailleurs pourquoi auriez-vous raconté cette affaire ? Vous avez vu Hilsner et vous vous êtes tu.

Le témoin : Oui, monsieur le président, c'est bien cela.

Le président : Mais pourquoi n'avez-vous rien dit le surlendemain, une fois le meurtre découvert ?

Le témoin : J'ai voulu raconter quelque chose à quelqu'un, mais il n'a rien voulu savoir.

Le président : Vous disiez que vous craigniez perdre votre travail chez les Juifs. Mais nous avons appris que vous ne travailliez pas du tout pour des Juifs.

Le témoin : Si. Je puis le prouver par des témoins.

Le président : Mais vous ne travaillez même pas pour votre compte.

Le témoin : *Comme j'ai aussi un cabaret je ne travaille pas l'été.*

Le président : Quelle mine avaient les deux compagnons de Hilsner ?

Le témoin : Monsieur le président, *je dois changer mes déclarations faites à l'instruction, car maintenant que j'ai prêté serment je ne veux pas mentir.* Je n'ai pas bien vu l'un, mais l'autre était plus fort et plus large d'épaules que Hilsner.

Le président : Mais vous avez dit des choses tout à fait différentes auparavant ?

Le témoin : Oui, mais maintenant je dis la vérité, car je ne veux pas *souiller* mon serment.

Le Dr Aurednicek (avocat de Hilsner) : Dites-nous donc chez quels juifs avez-vous travaillé ?

Le témoin : *Je ne me le rappelle plus.*

Le Dr A : Mais si vous teniez autant à cette clientèle que vous le dites, vous devriez cependant vous rappeler.

Le témoin : *Allez-y vous-même et demandez-le-leur* (Hilarité).

Le président : Hilsner, qu'avez-vous à dire à tout cela ?

L'accusé : Ce n'est pas un témoin, celui-là, qui maintenant seulement, après six mois, se rappelle les choses et qui tout ce temps-là s'est tu. Voilà six mois que je suis en prison.

Le témoin Franz Zoubek.

Le président : Est-ce que Peschak venait vous voir souvent ?

Le témoin : Assez souvent.

Le président : Est-il venu chez vous le mercredi de Pâques, pour acheter du miel ?

Le témoin : Oui.

Le président : Combien de temps est-il resté ?

Le témoin : Environ deux heures.

Le président : Vous a-t-il parlé de Hilsner ?

Le témoin : Non, pas un mot.

Le président : Et de la forêt de Brezina ?

Le témoin : Pas davantage.

Le président : Est-ce que Peschak est un hâbleur ?

Le témoin : Parfois.

Le président : Est-ce que d'habitude il dit la vérité ?

Le témoin : Hum ! Quant à moi il ne m'a pas menti souvent encore. (Hilarité).

Le président : Quand est-ce qu'il vous a parlé du crime pour la première fois ?

Le témoin : C'était lorsqu'on brisait les vitres chez les Juifs de Polna. Alors il vint me voir et voulut me raconter quelque chose. Mais comme je pensais qu'il faisait partie du comité (le comité d'enquête de la *Deutsche Volksblatt*) je ne voulus rien savoir. C'est tout ce que je sais.

Le témoin Ignaz Zerman, de Polna, dit connaître Peschak.

Le président : Avez-vous causé du crime avec lui ?

Le témoin : Comme cela, en passant.

Le président : Vous a-t-il parlé de Hilsner ?

Le témoin : Il m'a raconté un jour qu'il avait vu dans la forêt un homme dans lequel il avait reconnu Hilsner.

Le président : Quand est-ce qu'il vous a dit cela ?

Le témoin : C'était au commencement ou vers le milieu du mois de mai. Je ne saurais le dire à un jour près.

Le témoin suivant est la femme du précédent.

Le président : Racontez-nous ce que vous savez.

Le témoin : Un jour un monsieur vint me voir, qui me donna sa carte de visite. La voici. (Le témoin passe la carte de visite au président.) Le monsieur me dit qu'il resterait quatre semaines à Polna. Pendant notre conversation le monsieur me commanda des œufs, du vin, du beurre et du miel. Puis il me demanda où habitait Peschak.

Le président : Comment s'appelait ce monsieur ?

Le témoin : Son nom est sur la carte.

Le président (lit) : A. Danek, Maître-Tailleur. (Cris et exclamations sur le banc des journalistes antisémites : « Fausse carte ! »)

Un juré : Dites-moi, madame, quelle mine avait ce monsieur Danek ? Avait-il l'air plutôt chrétien ou plutôt juif ?

Le témoin : Il avait l'air d'un chrétien.

Le mari du témoin (de sa place) : Absolument ! Il avait l'air d'un chrétien.

Le président demande au témoin Radausch s'il connaît Peschak.

Le témoin : *Pas du tout !*

Le président : Pouvez-vous nous dire si Peschak est myope?

Le témoin : *Au contraire, il a une excellente vue !*

Interrogé par le ministère public, le témoin déclare avoir reçu la visite d'un

monsieur Danek, qui lui parla du crime. Ce monsieur Danek lui parla aussi de Peschak.

Un autre témoin crie de sa place : A moi, Danek s'est présenté comme tailleur militaire !

Le témoin suivant, Katharina Radausch, ne connaît pas Peschak. En ce qui concerne Danek, elle dit qu'il lui avait rendu visite et commandé un bouquet. Ensuite il avait demandé à parler à son mari. Il avait fait chercher de la bière et parlé de Peschak avec Radausch.

Le témoin Franz Wessely.

Le président : Avez-vous vu un couteau entre les mains de Hilsner ?

Le témoin : Oui, un grand couteau sans pointe.

Le président : Quelle forme avait ce couteau ?

Le témoin : Il était comme un petit couteau de sacrificateur.

Le président : *Mais à l'instruction vous avez dit que c'était un couteau de poche!*

Le témoin : *C'est que j'ai eu peur du juge d'instruction.*

Le président : Mais pourquoi avez-vous dit cela alors ?

Le témoin : Monsieur le juge d'instruction m'a tout dicté et il était si impatient que je répétai tout ce qu'il m'avait dicté.

Confronté avec l'accusé, celui-ci nie énergiquement avoir jamais possédé un couteau de sacrificateur.

Le défenseur : Vous avez bien connu Hilsner, dites-vous. Quel genre de caractère a-t-il ?

Le témoin : Il a un caractère plutôt *doux, peureux*.

(Le troisième jour du procès, le 14 septembre, coïncide avec le Yom Kippour, ou Grand-Pardon, jour de jeûne rigoureux chez les Juifs. Conformément à la loi le procès aurait dû être remis au lendemain si l'inculpé l'avait désiré.

Or, Hilsner, que les journaux antisémites présentent comme possédé de « fanatisme religieux » — condition indispensable au « crime rituel ! » — non seulement ne demande pas le sursis qu'il est en droit d'exiger, mais il ne jeûne ni ne prie ce jour-là, ce qui, aux yeux mêmes de beaucoup de Juifs libéraux, est considéré comme un péché grave).

Dès le début de la séance le président donne lecture du procès-verbal de la perquisition effectuée au domicile de Hilsner.

Dans la maison, fouillée de la cave au grenier, rien de suspect ne fut trouvé.

La mère de Hilsner remit aux gendarmes, sur réquisition, les effets de son fils Léopold, consistant en un complet bleu, un autre vert, un vieux chapeau, quelque linge de corps et une paire de souliers jaunes. La veuve Hilsner déclara en outre que dans l'ancienne synagogue de Polna, depuis une centaine d'années déjà désaffectée et qui, depuis, servait de lieu de débarras, il y avait encore de vieux vêtements de son fils.

A la suite de cette déclaration, la commission chargée de la perquisition s'était rendue, accompagnée de la veuve Hilsner, à l'ancienne synagogue où, dans une petite malle, elle avait trouvé un pantalon *gris* qui portait des traces apparentes de sang.

Un des témoins de la perquisition, le teinturier Joseph Spaczek, de Polna, est maintenant interrogé.

Le président montre au témoin le pantalon gris de Hilsner.

Le témoin : Oui, c'est bien là le pantalon. Du moins est-ce la même étoffe.

Le président : Qu'est-ce que vous avez remarqué à ce pantalon?

Le témoin : J'ai trouvé à une boutonnière une tache humide et aussi plusieurs taches de rouille.

Le président : N'y avait-il pas d'autres endroits d'humides?

Le témoin : Pour le reste, le pantalon était sec... Je suis teinturier de mon métier et je sais qu'il est impossible d'enlever aucune tache de cette étoffe.

Interrogatoire de Karl Fiala, négociant à Polna, qui assista également à la perquisition.

Le président : Est-ce que la mère de Hilsner a dit quelque chose?

Le témoin : Oui, elle a dit que Léopold n'avait jamais porté ce pantalon, qu'il était innocent, et ainsi de suite.

Le président : Est-ce elle-même qui indiqua l'endroit où était le pantalon?

Le témoin : *Dieu me garde, jamais de la vie!*

Le président : Mais, monsieur le témoin, vous avez pourtant dit vous-même, à l'instruction, qu'elle avait indiqué où était le pantalon.

Le témoin : Oh non! Je n'ai pas dit cela.

Le président : Si, vous avez dit cela au juge d'instruction. En voici la preuve (Le président lit au témoin sa déclaration faite devant le juge d'instruction).

Le témoin : Je ne me rappelle plus.

Le ministère public : On ne pouvait pas savoir par le mandat de perquisition du tribunal de Kuttenberg que le pantalon était dans cette malle. La vieille Hilsner a déclaré spontanément que la malle contenant le vieux pantalon se trouvait dans l'ancienne synagogue.

Les deux médecins chargés de déterminer la nature de la tache du pantalon déclarent que sur *quatre* méthodes d'analyse auxquelles ils l'ont soumise, *trois* : la *microscopique*, la *microtechnique* et la *spectrolytique* ne donnèrent aucun résultat.

Quant à la quatrième méthode, elle permit d'établir que la tache en question provenait, *très probablement*, de sang humain.

En réponse à une question de l'avocat de l'accusé, le Dr Reinsberg, profes-

seur de médecine légale à l'Université tchèque de Prague — un des deux médecins légistes chargés de l'analyse — dit :

Le Dr Reinsberg : Comme les analyses microscopique, microtechnique et spectrolytique n'ont donné que des résultats négatifs, nous, médecins légistes, nous n'affirmons *pas avec une certitude absolue* que la tache provienne de sang humain, et nous nous bornons à en affirmer *la grande probabilité.*

Le second médecin légiste, le Dr Slavik, également professeur à l'Université tchèque de Prague, se déclare entièrement d'accord avec son collègue.

L'avocat de l'accusé (au docteur Slavik) : N'est-il pas possible, monsieur le docteur, *que la tache provienne d'autre chose que de sang?*

Le Dr Slavik : La possibilité que la tache provienne d'autre chose que de sang est *exclue.*

L'avocat : En ce cas, vous pouviez dire dans votre rapport : *la tache provient de sang.*

Le Dr Slavik : Non, je ne peux pas dire cela : *il n'y a qu'une grande probabilité.*

L'avocat : *Mais alors vous ne pouvez plus affirmer que la possibilité que la tache provienne d'autre chose que de sang soit exclue.*

Le Dr Slavik : Etant donné le nombre des éléments fournis par l'analyse, cette possibilité est exclue.

L'avocat : Mais vous ne pouvez pas affirmer avec une certitude absolue que c'est du sang ?

Le Dr Slavik répète qu'il maintient les conclusions de son rapport.

L'avocat, arguant du manque de netteté du rapport, dépose des conclusions tendant à faire ordonner une nouvelle analyse par d'autres médecins légistes. Le tribunal, après en avoir délibéré en chambre de conseil, *rejette les conclusions de la défense en proclamant la netteté absolue du rapport.*

Le témoin Franz Skala connaît Hilsner depuis de longues années. Il n'a jamais vu de grand couteau, dit couteau de sacrificateur, entre les mains de l'accusé. Il ne lui a jamais connu qu'un couteau de poche.

Le témoin a travaillé à la construction d'une gare dans une ville voisine, en même temps que Hilsner. Celui-ci prétend — et ses dires ont été confirmés par un autre témoin — avoir été blessé au pied et au nez, par une pierre détachée qui avait causé une hémorrhagie nasale.

Le président : Savez-vous quelque chose d'un accident arrivé à Hilsner ?

Le témoin : Oui, une pierre est tombée sur lui.

Le président : Qui a failli le tuer ?

Le témoin : Oui, s'il n'avait pas vite sauté de côté...
Le président : Etait-ce une grosse pierre ?
Le témoin : Un gros bloc de pierre qui soudain se détacha, effleura Hilsner et roula ensuite dans le pré.
Le président : Est-ce que Hilsner fut blessé ?
Le témoin : Oui, à la main et au gros orteil.
Le président : Pas au nez ?
Le témoin : Non, pas au nez. *Du reste, il n'y eut pas d'effusion de sang.*

(Admirons la spontanéité de cette réponse).

Le président : Il nous a pourtant dit qu'il avait saigné et avait été obligé d'aller se laver la figure.
Le témoin : Ce n'est pas vrai. Il n'a pas saigné.
Le président : Mais il y a aussi un témoin qui affirme que Hilsner a été blessé au nez.
Le témoin : Je n'ai pas vu cela ce jour-là. Hilsner n'a sûrement pas été blessé au nez.

Le président montre au témoin le pantalon gris.

Le témoin : C'est son pantalon, mais il ne le portait qu'au travail.
L'avocat : A l'instruction, le témoin a déclaré de la façon la plus formelle que l'accusé avait encore un vieux pantalon blanc.
Le témoin : Je ne comprends pas comment j'ai pu dire cela. Hilsner n'a jamais eu de pantalon blanc.
L'avocat : Voulez-vous peut-être prétendre ne pas avoir dit cela au juge d'instruction ?
Le témoin : *Je ne dis pas cela.* Mais il est certain que Hilsner n'a jamais eu de pantalon blanc.

Le témoin suivant est M. Hans Arnold Schwer, rédacteur au *Deutsche Volksblatt.* Avec lui, nous pénétrons en plein dans les beautés antisémites.

Le président : Vous avez été à Polna ?
Le témoin : Oui.
Le président : Dans quel but y êtes-vous allé ?
Le témoin : Je vais vous le dire. Lorsque l'assassinat de la Hruza fut connu, nous publiâmes un article où le sacrificateur Kurzweil, de Goltsch-Jenikau, était accusé d'avoir commis cet assassinat. Comme à la suite de cet article il avait porté plainte contre nous, *nous nous vîmes obligés de tout mettre en œuvre pour trouver des preuves* et pour prouver tout ce que nous avions écrit. C'est dans ce but que je fus envoyé à Polna où je commençai une enquête. Au cours de cette enquête, je me heurtai toujours à ces trois noms : Kurzweil, Beran

et Hilsner. Quant aux résultats de mes recherches, je les ai communiqués au Dr Baxa (l'avocat de la partie civile). *Tout s'y accorde admirablement.*

J'interrogeai, entre autres, un des témoins ici présents, ainsi que sa femme. Et comme je ne sais pas suffisamment le tchèque et M. Schick, de son côté, pas assez l'allemand, je m'adjoignis un monsieur parlant les deux langues. C'est ainsi que nous allâmes à Grosz-Meseritsch. Schick nous dit : « Moritz Hilsner me raconte tout. Je suis comme un père pour lui. Ce qu'il m'en a déjà raconté, de choses !... » Ensuite nous nous rendîmes tous ensemble dans une auberge, où nous interrogeâmes le petit. Itzig (c'est-à-dire Moritz) reconnut que Beran avait couché chez eux. Du reste, il y a des témoins qui l'ont vu.

Le président : Et c'est alors que vous avez questionné ce jeune homme ?

Le témoin : Non, pas moi. C'est Schick qui l'interrogeait.

Le président : Qui était le monsieur qui vous servit d'interprète ?

Le témoin : C'était le fabricant Novotny.

Le président : Est-ce que le petit a bu du vin ?

Le témoin : *Oui, mais il n'était pas ivre.* Il est parti l'esprit absolument lucide.

Le président : Vous dites que des témoins ont vu Beran (c'est-à-dire le 29 mars). Mais comment cela est-il possible, *puisqu'il était sous les verrous !*

Le témoin : Je puis citer des témoins qui affirmeront *qu'il n'était pas sous les verrous.* On l'a probablement mis en liberté prématurément. Je connais d'autres Juifs encore qui ont été libérés avant l'expiration de leur peine. Cink aussi dit avoir vu Béran.

Le président donne lecture d'un télégramme, daté du 30 mars, et adressé par le parquet de Chrudim au parquet de Polna, laquelle dépêche a pour but de faire poser une question au détenu Beran. Le président lit ensuite une déclaration du juge de Polna, établissant que, dès le télégramme du parquet de Chrudim parvenu au destinataire, le détenu Beran fut par lui interrogé. Il est donc prouvé, par ces documents, que Beran ne pouvait pas être vu à Polna le 29 mars, puisque dans la matinée du 30 il était encore en prison. Ce ne fut que dans l'après-midi du 30 qu'il fut mis en liberté après avoir purgé dix jours d'emprisonnement.

Le témoin : Je puis citer des témoins.

Le président : *Mais, pour l'amour de Dieu! Puisque j'ai là un document officiel, dûment signé et daté du 30 mars.* Comment Beran peut-il avoir couché chez les Hilsner dans la nuit du 29 au 30 mars, puisqu'il était en prison!

Le témoin : C'est pourtant comme cela !

Le président : *Mais, monsieur le témoin! Mais, pour l'amour de Dieu! Quand même vous viendriez avec trente témoins! Puisque j'ai là une pièce signée par un fonctionnaire que je connais*, un monsieur Karasek, qui a été auditeur ici!

Le témoin : J'en appelle à mes témoins.

Le président : J'ignore les mobiles de ces témoins, mais je suis obligé d'en croire cette pièce.

L'avocat de l'accusé : Vous affirmez, monsieur le témoin, que le frère de Hilsner avait gardé toute sa lucidité ?

Le témoin : Lorsqu'il s'en alla, il était absolument lucide.

L'avocat : Est-ce que l'article publié dans le *Deutsche Volksblatt*, et relatant votre visite à Gross-Meseritsch, était de vous ?

Le témoin : Oui.

L'avocat : Dans cet article vous dites : « *Après le premier verre Itzig fut gai ; après le second il fut loquace, après le troisième exubérant. Et alors il nous raconta des choses qui firent se dresser nos cheveux sur nos têtes...*

Le témoin : Parfaitement !

L'avocat : Mais comment accorder vos déclarations actuelles avec cet article ?

Le témoin (embarrassé) : *Vous avez dû remarquer, monsieur le docteur, que tout l'article n'était qu'une plaisanterie. Je me suis seulement un peu payé la tête des gens.*

L'avocat : Il est fort triste qu'il se trouve des personnes pour écrire un pareil article sur une si grave affaire, et qui, lorsque cet article a exercé son influence et conduit à sa perte un homme, disent tranquillement : « Ce n'était qu'une plaisanterie !... » Si les articles du *Deutsche Volksblatt* sont tous des plaisanteries de ce calibre..... (Mouvement).

C'est sur ces paroles du Dr Aurednicek que l'audition du témoin prend fin.

Le témoin suivant est le fabricant Novotny, qui servit d'interprète au précédent lors de sa visite à Gross-Meseritsch.

Le président : Qu'est-ce que vous avez entendu ?

Le témoin : Il y avait beaucoup de monde dans l'auberge, de sorte que je n'entendis pas grand chose.

Le président : Qu'est-ce que vous avez entendu ?

Le témoin : Je ne pouvais rien entendre.

Le président : Mais vous avez cependant dû entendre, puisque vous serviez d'interprète ! Vous avez traduit une partie de la conversation ?

Le témoin : Itzig raconta que Beran avait couché dans la nuit du 29 mars dans leur maison. En ce qui concerne Kurzweil il ne le reconnut pas. *Mais Itzig était sûrement déjà saoul à ce moment, car ensuite il disait que Beran n'avait pas couché chez eux, et aussi que son frère était innocent :* « Poldl ne l'a pas fait. Celui qui a fait le coup doit être loin déjà ! » (Mouvement).

L'avocat : D'après le témoin Schwer (le rédacteur du *D. V.*) Moritz Hilsner vous aurait raconté que Kurzweil avait couché deux nuits chez eux. Vous, vous dites « quant à Kurzweil, il ne voulut pas en convenir ».

Le témoin : Itzig niait tout. *Du reste, il bafouillait.*

L'avocat : Dame, si l'on verse tant de vin à un gamin de son âge.

Le témoin : Je vous demande bien pardon, *il n'était pas saoul :* Je me rappelle maintenant aussi qu'Itzig nous dit : « *On a dû mettre en liberté Beran prématurément* ».

La maîtresse de Hilsner, Anna Benesch.

Le président : Quel âge avez-vous ?

Le témoin : Vingt-huit ans.

Le président : Ça n'est pas vrai. Il y a quelques mois vous aviez vingt ans... Vous connaissez Hilsner ?

Le témoin : Oui, j'étais en relations avec lui.

Le président : Est-ce que vous avez de la haine contre Hilsner ?

Le témoin : *Une grande haine*, monsieur le président.

Le président : Et pourquoi cela ?

Le témoin : Il m'a persecutée et m'a fait peur.

Le président : Mais vous n'allez pas pour cela porter un témoignage faux contre lui, n'est-ce pas ?

Le témoin : Non, je ne dirai que la vérité.

Le président : Aviez-vous des relations intimes avec Hilsner ?

Le témoin : Oui.

Le président : Comment se comportait-il avec vous ?

Le témoin : Lorsque je lui ai dit que je ne voulais plus lui parler il m'a menacé de me tuer.

Le président : Et alors vous avez eu peur ? Et vous avec porté plainte contre lui ?

Le témoin : Oui, plus tard j'ai porté plainte.

Le président : Une instruction fut ouverte contre Hilsner à ce sujet, mais la chose n'était pas tout à fait comme vous l'aviez présentée. Vous dites que Hilsner vous persécutait, mais cela ne vous empêchait pas d'aller passer la nuit avec lui, dans sa chambre.

Le témoin : Mais j'avais peur de lui.

Le président : Hilsner, qu'avez-vous à dire ?

L'accusé : Elle a été ma maîtresse pendant une année et c'est elle qui a commencé avec moi.

Après l'audition des médecins Prokesch et Mihalek, qui avaient été chargés de l'autopsie du cadavre d'Agnès Hruza, le président procède à l'interrogatoire des témoins qui, d'après les dires du témoin Schwer, auraient rencontré, le 29 mars, le nommé Beran. Confrontés avec Beran, *aucun d'eux ne le reconnaît.* Tous déclarent que Beran n'est pas l'homme en question.

Le témoin Czermak, de Polna.

Le président : Vous avez vu Hilsner, le 29 mars ?

Le témoin : Oui.

Le président : Et un autre Juif encore ?

LE TÉMOIN : Oui, un qui boîtait du pied droit.

LE PRÉSIDENT : A quelle heure à peu près ?

LE TÉMOIN : A onze heures du matin il sortait de la maison de Hilsner.

LE PRÉSIDENT : De quel pied boitait-il ?

LE TÉMOIN : Du pied *gauche*.

LE PRÉSIDENT : Mais à l'instant vous avez dit *qu'il boîtait du pied droit?* Connaissez-vous le Juif Beran ? (Le président fait avancer Beran).

LE TÉMOIN : Ce n'est pas lui.

Les témoins Amalia Schubert, de Jamna; Antonia Behal ; Joseph Neprasch, de Polna, et Caroline Pelikan, de Polna, ont tous rencontré le 29 mars, à proximité de l'endroit où deux jours plus tard le cadavre d'Agnès Hruza fut trouvé, un homme *d'aspect terrible* et qui leur a fait grand peur. Au témoin Antonia Behal, l'homme, voyant sa frayeur, a dit : « N'ayez donc pas peur, je ne vous tuerai pas ».

Confrontés avec Hilsner, tous déclarent qu'il n'est pas l'homme qui leur fit si peur.

Le témoin Strnad a vu Hilsner vêtu d'un complet *gris* et en compagnie de deux autres Juifs, *le 29 mars, à cinq heures du soir précises, sur le Katharinenberg.*

Le témoin Cink a vu Hilsner, vêtu d'un complet *bleu*, le 29 mars, *à cinq heures du soir précises sur la Ringplatz.*

Ces deux témoins sont confrontés.

L'AVOCAT DE L'ACCUSÉ : Donc, monsieur Strnad, vous affirmez sur la foi du serment, avoir vu Hilsner, *en complet gris, à cinq heures de l'après-midi*, sur le Katharinenberg ?

LE TÉMOIN : Oui.

L'AVOCAT : Et vous, monsieur Cink, vous affirmez sur la foi du serment avoir vu, *le même jour, à cinq heures du soir, sur la Ringplatz, Hilsner, vêtu d'un complet bleu?*

LE TÉMOIN : Oui.

L'AVOCAT : Je vous remercie bien, messieurs. Cela est tout à fait remarquable !

* * *

Il s'est trouvé un avocat général, pour requérir, et un jury pour prononcer *la peine capitale*, sur de pareils témoignages contre l'accusé, pauvre être inintelligent, qui se perd par ses dénégations, puériles, il est vrai, mais combien compréhensibles en présence de l'acharnement meurtrier dont tous : médecins légistes, jurés, témoins et public font preuve envers lui.

C'est bien un crime rituel qui a été commis — à Kuttenberg. Mais c'est un crime rituel *anti*-juif, dont Léopold Hilsner est la victime.

Je voudrais pouvoir donner ici dans son intégralité perfide et imbécile, le réquisitoire de l'avocat général Swoboda-Schreiner.

J'en citerai une seule phrase :

« L'ÉLÉMENT QUI REND CE MEURTRE INTÉRESSANT EST DE NOTORIÉTÉ GÉNÉRALE ET JE N'AI PAS BESOIN DE L'INDIQUER PLUS SPÉCIALEMENT ».

C'est l'allusion directe au *meurtre rituel*.

Quant à l'avocat de la partie civile, le Dr Baxa, — qui, dans le procès représente, outre les intérêts de la mère d'Agnès Hruza, ceux du parti antisémite tchèque, — il est bien plus explicite que l'avocat général, tenu, lui, à quelque apparence de pudeur.

« Nous voulons savoir — dit le Dr Baxa — pourquoi Agnès Hruza a été assassinée ! Le cadavre de la victime dit pourquoi elle a été assassinée. Ce cadavre raconte au monde entier, il le crie, pourquoi une pauvre innocente jeune fille chrétienne devait mourir. (*Tempête d'applaudissements dans l'auditoire.*) Agnès Hruza n'a été assassinée que parce qu'une vierge chrétienne devait périr.

Il faut que les plus hautes autorités dans l'État sachent, et s'en préoccupent, qu'il existe parmi nous un groupe d'individus qui assassinent nos concitoyens chrétiens uniquement pour s'emparer de leur sang. Contre cette classe d'individus, qui veut notre sang et qui a besoin du sang de jeunes filles chrétiennes, l'État doit faire front. Cela est désormais un devoir sacré. Et peu importe que le sang ait été utilisé par une seule secte de ce peuple ou par la race tout entière. Cela, nous le saurons plus tard. Mais le fait est qu'Agnès Hruza a été assassinée par une secte qui vit parmi nous uniquement pour prendre notre sang. Les dénégations de Hilsner, qui nie avoir été vu, au moment critique, dans la société d'autres Juifs, en disent long sur les mobiles du crime. Il sait très bien pourquoi il nie, nie obstinément, de s'être promené avec des Juifs. S'il voulait nous dire avec qui il est allé ce jour-là — que ce soit avec un sacrificateur juif ou avec tout autre Juif — le terrible mystère serait dévoilé et l'atroce vérité connue. C'est pourquoi il nie, c'est pourquoi il ne veut rien dire. (*Bravos dans l'auditoire*). J'ai assisté à nombre de procès criminels, mais jamais comme aujourd'hui, je n'ai été à tel point convaincu de la culpabilité d'un accusé. Et ce n'est pas là une tirade d'avocat, mais ma vraie et loyale conviction chrétienne. »

Et plus loin le Dr Baxa dit :

« Hilsner a voulu, aidé par deux autres personnes, soutirer autant de sang que possible à cette jeune fille, à cette vierge chrétienne. C'est certainement dans cette même synagogue, où fut trouvé le pantalon taché de sang, que tout a été préparé en vue de l'assassinat. Cette synagogue est le point de départ et le point d'aboutissement du meurtre. »

Première question : *Léopold Hilsner est-il coupable d'assassinat ?*

Par onze voix contre une *: non.*

Deuxième question : *Léopold Hilsner est-il coupable de complicité d'assassinat?*

A l'unanimité des voix : *oui.*

Conformément au verdict du jury, le Tribunal condamne Hilsner à mort.

Certes, il ne résulte pas de ces débats — comme l'exige lorsqu'il s'agit d'un Juif la jurisprudence antisémite — que Léopold Hilsner n'ait *pas* commis le crime qu'on lui imputait.

D'autre part, qui osera prétendre que l'accusation, ait réussi à établir, ne

fût-ce que la vraisemblance de sa culpabilité? Est-ce que l'infamie quasi-palpable de la plupart des témoins ne constitue pas plutôt une forte présomption d'innocence en faveur de l'accusé?

Au surplus, et tant que les antisémites n'auront pas monopolisé le droit à l'assassinat il n'y a aucune raison pour que de temps à autre un Juif ne commette pas un meurtre.

Mais dans l'affaire de Polna il ne s'agissait pas de savoir si Léopold Hilsner avait tué *quoique* Juif, mais *parce que* Juif, comme l'affirmaient les antisémites.

C'est de cette affirmation que le docteur T.-G. Masaryk, professeur d'économie sociale à l'Université tchèque de Prague, a fait justice dans deux brochures, dont la première, intitulée : NUTNOST REVIDOVATI PROCESS POLENSKY (La nécessité de la revision du procès de Polna) a grandement contribué à la revision du procès.

La Cour de Cassation de Vienne vient, en effet, de prononcer la revision du procès de Polna, en se fondant sur la consultation de la Faculté de médecine de l'Université tchèque qui déclare que les taches sur le pantalon de Hilsner ne sont pas du sang humain, que la quantité de sang trouvée sur le lieu du crime répond à la quantité qui devait couler, étant donné le genre de blessures de la victime, et qu'on est probablement en présence d'un cas de perversion sextuelle. Le nouveau procès se déroulera devant le Tribunal de Chrudim.

ALEXANDRE COHEN

Récit sans ruse [1]

IV

Madame de Guiroid n'était point veuve, et l'on pourrait conclure que monsieur de Gartempe était son amant. Ceci n'est pas absolument prouvé. Et d'ailleurs, s'ils se sont aimés à travers l'aventure charnelle, cela ne regarde personne. En tous cas, ils s'aimèrent malgré cela et bien au-delà. Par une grâce divine, spéciale et rare, ils s'aimaient suivant les trois degrés : de corps, de cœur et d'esprit ; et quand la Grâce devenant terrible, monsieur de Guiroid mourut — apres l'horrible secousse qu'amène le spectacle de la mort, la séparation brutale d'avec cet être qui marche dans votre sillage et respire jour et nuit « l'air de vos narines » — oui, après son temps de veuvage, Cécile de Guiroid accepta de lier à tout jamais sa vie à celle de Robert. Et il semble bien que là seulement commença leur vraie liaison.

Alors seulement ils se connurent. Alors seulement ils se virent comme ils étaient, et non d'après le mirage de leurs rencontres mondaines, de leur rapprochement furtif. Dans leur amour d'avant le mariage, dans cette sorte de nuit qui enveloppe ceux que la vie hostile sépare, — parfois, à la clarté d'un violent éclair d'amour, ils avaient aperçu leur vrai visage, leur âme nue — et ils avaient frissonné du désir de s'étreindre en vérité. Maintenant, les voiles de la nuit se levaient un à un, et sans trop s'en rendre compte, chacun corrigeait petit à petit en lui-même l'image idéale et un peu convenue qu'il s'était faite de l'autre. Un jour, que dans un accès de distraction, Robert avouait cela à Cécile, celle-ci, qui en femme un peu positive, avait vu plus juste, et avec, aussi, une conscience plus sûre de leur vraie valeur, répondit en riant : « Après tout, qu'importe si nous grattons toute la croûte de dessus ! Ce n'est que de la dorure sur de l'or? »

C'est vrai qu'ils étaient bien des braves gens, ces deux-là — mais ils étaient des créatures de chair et d'os aussi avec leurs

(1) Voir *La revue blanche* du 15 mai 1900.

manies particulières — et puis avec les grandes lignes d'humanité si simple, un peu faible, un peu égoïste...

V

Ils voyagèrent deux mois.

C'est trop long, à moins qu'on n'ait du sang de bohémien. Un monsieur qui aimait résumer, dit excellemment : « L'esprit aime les voyages; le cœur aime les séjours. » Le foyer n'est pas un vain mot, n'est pas seulement où cela flambe ; il est où l'on peut mettre des chenêts, établir un feu sûr, avec le coffre à bois à côté. Il est humain de désirer marcher un peu et s'asseoir longtemps. Quant à se coucher, c'est encore ce qu'on fait le plus facilement partout.

Cécile prit des notes dans bien des musées.

Robert trouvait cela inutile : « Pourquoi se forcer à retenir quoi que ce soit? on s'assimile, ou on ne s'assimile pas. Si on s'assimile, il n'est pas besoin de se rappeler; — si on ne s'assimile pas cela ne vaut rien; l'on se surcharge. »

Et après de longs regards à un ou deux tableaux, il allait aux fenêtres des musées et regardait dans la rue.

Cécile le rejoignait, son petit crayon aux dents, en cigarette. La rue l'amusait aussi; elle cherchait les jolies figures, épiait des vestiges de costumes. Lui s'intéressait aux races.

Et puis surtout, il s'intéressait à l'amour : « Viens, rentrons causer! tu es plus belle qu'un beau tableau... »

En errant à l'aventure, ils arrivèrent à une plage de la mer du Nord. Elle plut énormément à Cécile. Le temps était légèrement gris et d'une limpidité adorable. Elle vit que, à droite, la mer gaie et le ciel tendre, se mariaient, et l'on s'apercevait à peine de leur point de contact. Puis, tous deux, unis plus étroitement au milieu de l'horizon, étaient fondus ensemble à gauche, bien loin, dans un éblouissement de lumière liquide, — comme en des noces d'argent. Elle eut une sensation puissante d'immensité, d'éternité, — ces flots mystérieux la baignaient de vertige heureux.

Elle fut émue d'être sur cette belle plage déserte avec Robert, mais elle dit simplement : « Seuls les oiseaux et les coquillages, et peut-être les enfants, sont à leur place sur de tels rivages. »

Robert n'entendit pas. Il dit à son tour : « Quelle petite mer de rien du tout! pas une vague! C'est à peine si la mer du Nord a une profondeur moyenne de trente à cinquante mètres! »

Elle répondit avec sourire : « Voilà bien ces imaginatifs! Il se dit que s'il était un géant, il ne se mouillerait pas les chevilles dans la mer du Nord, et ça lui déplaît. Moi, j'y trouve, sans réfléchir, une sensation d'infini, de profondeur, et je suis heureuse.

— Je ne blâme pas votre mer du Nord! Je dis simplement qu'il est impossible d'y voir les lames splendides de l'Océan! Comment se produiraient-elles? Je ne veux pas détruire vos sensations, je voudrais les étayer sur un sentiment juste des choses. »

Il avait parlé avec la précision un peu sèche du monsieur qui sait tout. Comme elle ne répliqua pas, il en eut un peu de honte d'avoir été pédant, et ajouta tendrement :

« Tu riras, ma chérie! Je te rêve en petite sauvagesse, nue, dans une caverne du bord de l'Atlantique. »

Ils se sourirent, et Cécile, un peu plus tard, en passant devant un kiosque de la jetée-promenade, voyant une plume de paon, l'acheta pour compléter son futur costume.

Robert, qui avait oublié leur discussion, pensa : « Voilà en vérité un souvenir typique d'une plage de la mer du Nord! Que les femmes sont fantaisistes! »

Ils revinrent, en flânant, par la Hollande. Cécile aimait son air apaisé, ses moulins fous ou alanguis, cette douceur grise et si extraordinairement transparente de son atmosphère.

Robert trouvait la Hollande bien symbolisée par son fromage gros et rond.

« Vous l'êtes si peu! » disait-il à Cécile, — avec une admiration tendre de ce qu'elle fût mince sans être maigre, avec l'air d'un joli oiseau créé par Dieu et remanié par Villiers de l'Isle Adam.

VI

Leur voyage se termina chez les parents de Robert, à qui il devait présenter sa femme. Très originaux et devenus égoïstes dans leur quasi-solitude, ils avaient prétexté une maladie de l'un, assez grave, soignée par l'autre, pour ne pas assister au

mariage, qu'ils désapprouvaient, somme toute. Ils ne connaissaient donc pas leur belle-fille à qui ils portaient un intérêt pointu.

Après une longue route passée en descentes et montées raides, au gré de chevaux maigres et vifs, par une nuit noire, le nouveau ménage, un peu ensommeillé, arriva au château de Montrésor. La voiture s'arrêta; Cécile distingua des marches, une sorte de perron; Robert, la précédant, poussa une porte. Et dans la baie de lumière, Cécile, les yeux clignotants, aperçut un groupe animé et parlant fort.

« C'est nous, mon père! la voilà! »

Et il s'avançait empressé.

Une voix cria :

« Le tapis! Robert, le tapis! »

— C'est vrai! » fit Robert en riant, et, se retournant, il indiqua à Cécile qu'il fallait suivre strictement le petit tapis, qui menait de la porte à la table du milieu, et préservait ainsi de la boue du dehors le parquet merveilleusement ciré.

Rassuré, le groupe se leva, se désagrégea. Cécile fut fraîchement serrée dans quelques bras.

Elle vit une petite dame tapaude et foncée, avec des yeux vifs, noirs et ronds, comme des raisins de Corinthe dans une crême. Elle vit deux hommes secs, longs, avec, je ne sais où, un air de gendarme; puis, une silhouette grande et souple qui, un instant dressée, se recula dans l'ombre et se tassa dans un fauteuil. « Ma mère! Mon père! Mon oncle Conrad! Tiens, ma cousine de Villefeu! »

On se rassit, comme si les nouveaux venus faisaient dès toujours partie de la maison, et sans plus s'occuper de Cécile, la discussion continua :

« Comment le mangerons-nous? » — « Mais qui l'a vu? » — « Moi — et je dis que — vu sa façon de coucher les oreilles, c'est une femelle. » — « Eh bien, mais alors! Jean-Marie ne s'était pas trompé : il l'avait bien aperçue il y a huit jours, près du tumulus! Fais prévenir le garde, Conrad; nous partirons de bonne heure demain matin; il faut devancer les braconniers. »

— « De quoi parle-t-on? » demanda poliment Cécile un peu dépaysée. — « Du lièvre », répondit mystérieusement l'oncle

Conrad. Elle sembla étonnée, ses sourcils se levèrent un peu, mais elle lui sourit, car il avait, malgré son air de vieux gendarme, des yeux de feu d'une jeunesse inouïe. Au bout d'un moment pendant lequel la conversation continua de rouler sur l'excitant sujet du lièvre aperçu, Cécile demanda la permission de se retirer.

Arrivés dans leur chambre, Robert, heureux, se mit à faire le tour des murs, retrouvant un à un de vieux petits souvenirs très chers. Cécile bâillait éperdument.

« Eh bien, comment les trouvez-vous? lui demanda-t-il du bout de la chambre où il examinait une vieille aquarelle du Vésuve faite par sa mère avec le soin minutieux qu'on eut pu prendre à copier une puce à la loupe.

« Malhonnêtes comme tout! »

— Quoi! »

Robert accoutumé à ses parents, et retombé d'emblée dans ses habitudes vieilles de trente-cinq ans, n'en croyait pas ses ses oreilles.

Il se retourna et aperçut en Cécile deux petits yeux durs qu'il ne lui connaissait pas : il n'avait jamais vu Cécile confrontée avec des êtres antipathiques à sa nature. Il fronça le sourcil et parla du respect des parents avec une certaine dignité froide, contraire à ses habitudes.

Il termina :

« Vous oubliez que ce sont des personnes qui ont le double de notre âge, et que, à cause de cela même, nous devons respecter leurs façons d'être.

— On ne respecte pas les vieillards parcequ'ils sont vieux, mais parceque, en général, ils deviennent plus dignes de respect en vieillissant », répliqua Cécile excitée par la sévérité inattendue de son mari — jointe à l'impression désagréable que lui avait faite sa nouvelle famille. « Mais s'ils sont égoïstes, et leurs manières laides, ils deviennent plus insupportables que ne sont les jeunes hommes, et aussi peu vénérables. »

Il y eut un silence pendant lequel Cécile et Robert, dramatisant cet instant d'imminent orage, se virent au-dessus du gouffre affreux d'une première querelle conjugale. Tous deux sentirent la disproportion du battement de leur cœur avec le sujet qui le causait, et se firent un effet pitoyable et enfantin.

Cécile, qui n'avait aucune vanité, courut à son mari : « Pardonne-moi. J'ai eu tort. Mais réfléchis, mon amour ! représente-toi cette arrivée, en la dégageant de tes sentiments filiaux qui se retrouvent chez eux dans cette atmosphère, j'ose le dire, originale ! J'imagine qu'avec le temps, je découvrirais tout le bon de ces nouveaux prochains. Ne m'en impose pas tout de suite la foi aveugle ! »

Robert était fondu, depuis les trois premiers mots de ce discours.

Pendant ce temps, devant la table de l'antichambre où chacun prenait son bougeoir pour monter chez soi, on discutait la « femme de Robert ». — « Moi qui la croyais une grande jolie femme ! » — « Elle est lisse et légère comme un oiseau », dit Conrad. — « Elle a des yeux d'ouistiti mélancolique », dit Madame de Villefeu, « et un long nez gros du bout. » — « Mais une bouche délicieuse, dit encore Conrad, et un ovale charmant. » — « Un peu trop élégante », fit la belle-mère. Le beau-père ajouta : « C'est un petit bout de femme de rien du tout ; elle doit n'avoir que la peau et les os. »

L'oncle Conrad pensa, sans le dire, que sa nouvelle nièce était charmante, et qu'il avait jadis rêvé d'une petite princesse délicieuse, qui lui ressemblait, et qui était au Louvre, peinte par Clouet.

(A suivre.) JEAN ROANNE

Notes

politiques et sociales

« *LE TEMPS* »

Il est vraiment besoin de rappeler au *Temps* que son métier est d'être ministériel. Nous avons pu tolérer ses escapades d'indépendance au moment d'un ministère Bourgeois, né si peu viable : l'exception confirme la règle. Mais le ministère Waldeck-Rousseau, en dépit des prévisions funestes, reportées de terme en terme, a duré. Or, *le Temps* prend occasion du dernier succès de ce ministère, le vote de confiance du 22 mai, pour attaquer plus nettement que jamais sa politique. *Le Temps* croirait-il par hasard que ce programme, le ministère Waldeck-Rousseau supposé disparu, ne sera pas forcément, naturellement, légitimement, à quelques variantes près, le programme du prochain ministère proprement *républicain*, celui de demain même ou au moins celui d'après-demain? *Le Temps*, après avoir perdu toute une année à n'être pas ministériel, va-t-il se restreindre à ne l'être plus qu'à chaque ministère méliniste ou « ribotiste », c'est-à-dire, à ce qu'il semble, assez rarement désormais ?

Ce pauvre *Temps* a été visiblement désemparé dans la tourmente de ces deux années dernières. Il se réclame d'un parti qui n'est plus, pour une politique qui n'existe pas. — Communément il se plaint, voyant M. Waldeck-Rousseau gouverner avec les républicains de gauche (ce dont M. Méline ou M. Dupuy l'avaient déshabitué), voyant la vraie lutte s'engager entre les partis extrêmes, le nationalisme et le socialisme, aux dépens des moyens, impuissants, oubliés et sacrifiés, il se plaint que les grands hommes de son goût n'agissent pas, moins encore, ne parlent même pas. — Eh ! quels hommes veut-il dire ? Ce n'est pas M. Méline certes, lequel se remue fièvreusement, et parle au « pays » fréquemment, assez pour servir sans cesse d'épouvantail réactionnaire, toujours utile à l'union des républicains. Ce n'est pas M. Ribot non plus, lequel agit et parle beaucoup depuis quelque temps, — trop pour sa réputation d'habileté : il sera ministre, soit, et puis après ? Ce n'est pas M. Deschanel, lequel parle souvent à la France et agirait s'il savait : seulement toute sa banale rhétorique académique se consacre à affirmer une neutralité qui au lieu d'être, comme il le croit, une obligation fonctionnelle et une adresse personnelle, n'est que de la médiocrité et de l'impuissance.

Restent seulement, si je compte bien, M. Barthou et M. Poincaré. Ceux-là n'agissent ni ne parlent. Mais que savent-ils faire ? et ont-ils quelque chose à dire ? Le programme politique de M. Barthou a-t-il jamais été autre chose que « député, devenir ministre » et que « mi-

nistre, le rester »? Ce programme intéresse sans doute les électeurs d'Orthez et le service de leurs ambitions ; mais il intéresse beaucoup moins le reste de la France et le bien général du pays. Quant à M. Poincaré il est *assez* intelligent pour avoir conscience aujourd'hui de n'avoir pas été *très intelligent* hier ; il a « libéré sa conscience », mais sur le tard, quand ce « courage » n'avait plus à être très perspicace ; et il a servi la République, mais un peu trop peu ; c'est M. Waldeck-Rousseau qui a fait *son* ministère, le ministère qu'un jeune homme d'Etat, très intelligent aurait fait en juin dernier.

Que pourraient faire d'autre qu'ils ne font, ces grands hommes prématurés, ô *Temps* ? S'ils faisaient quelque chose, ils ne seraient plus les hommes de votre goût. Qu'avez vous donc besoin d'hommes politiques parlant et agissant pour redonner la vie à votre parti ? Est-ce qu'un grand journal et un grand journaliste ne peuvent pas de leurs seules forces entreprendre cette œuvre ? Pourquoi passez-vous vos colonnes à vous lamenter sur ce qu'on pourrait faire et devrait faire, et ne le faites-vous pas vous-même ? Pourquoi, sinon parce que vous ne savez rien à faire qui vous soit propre, parce que vous n'avez rien à dire qui vous appartienne ? — Vous nous apprenez que la réforme de l'impôt, selon le revenu pour base, ce vieil article du vieux programme républicain, est acte de radical-socialiste ; que la défense de l'enseignement contre le cléricalisme, par des moyens anodins, auprès de ceux préconisés par Ferry, est acte de radical-socialiste ; que la lutte de l'Etat laïque contre les congrégations, par les procédés de la Révolution française et de la tradition républicaine, est acte de radical-socialiste ; que la constitution des retraites-ouvrières, proposée jadis par M. Constans, est mesure radicale-socialiste. Dites mieux encore, dites que l'instruction obligatoire, est mesure socialiste, que l'égalité politique est un commencement de socialisme, que les libertés publiques, établies par le régime républicain, sont des principes de socialisme ; et déclarez par suite que tout ancien républicain modéré qui défendra l'instruction obligatoire, l'égalité politique et les libertés publiques sera convaincu de socialisme.

Dites tout cela. Seulement ne soyez pas surpris que votre parti n'existe pas, n'ayant pas de programme positif, et que les électeurs se partagent entre gens qui veulent ces choses, et gens qui veulent les choses contraires, et ne soient pas, en majorité, gens qui, comme vous, ne veulent rien ou ne savent pas ce qu'ils veulent, hormis un *statu quo* imbécile et impossible. Reconnaissez à qui la faute, si « républicain » tout court ne veut plus rien dire, ne répond à aucun parti, à aucune action, à aucune idée propre ; et prenez-vous en à vous-même si votre maladresse nous profite. Vous n'aurez pas su en les acceptant, en les accomplissant *à temps* vous assurer le bénéfice des réformes inévitables.

Vous nous le laissez. Excusez-nous : nous le prenons.

Maintenant, parlons affaires. *Le Temps*, comme tout journal, notamment comme tout journal honnête, est, je pense, une affaire

financière. Comment le directeur d'affaires laisse-t-il le rédacteur à la politique intérieure ruiner aussi maladroitement et inintelligemment l'influence de son journal ? Si *Le Temps* veut faire du républicanisme réactionnaire, il sera toujours dépassé et battu par la *République française*; s'il veut faire du républicanisme patriotique, il sera enfoncé par le *Journal* ou l'*Echo de Paris* ; s'il veut faire du républicanisme « libéral », il sera toujours moins libéral (c'est-à-dire moins indulgent au cléricalisme) que *la Croix*. Le seul moyen pour lui de ne pas baisser est d'être *ministériel*, c'est-à-dire aujourd'hui (et plus tard, lorsqu'il y aura lieu à nouveau), républicain démocratique. C'est parce qu'il est ministériel qu'on l'achète, qu'il est lu à l'étranger, qu'il sert à nourrir les journaux de province. Et que la rédaction n'allègue pas les idées à ménager de la clientèle. Un grand journaliste au lieu de suivre ses lecteurs, les mène — les mène parfois où ils ne voulaient et ne savaient pas aller. Demandez plutôt à M. Cornély, du *Figaro*.

Fr. Daveillans

Petite Gazette d'art

EXPOSITION DES MAITRES JAPONAIS (1)

« Que chacun cherche, scrute, comprenne, écrit M. Gustave Geffroy dans sa préface au catalogue de cette exposition. L'art du Japon veut des esprits réfléchis, des adeptes attentifs ». Cela est vrai, et c'est pourquoi M. Geffroy n'aurait jamais dû écrire cette préface, et couvrir de l'autorité de son grand talent l'extraordinaire déballage de faux qu'on a osé nous présenter comme une « exposition des maîtres japonais ».

Peut-être M. Geffroy n'avait-il vu que les rares œuvres honorables de cette collection, et s'en était-il tenu pour le reste aux boniments du catalogue. C'était un catalogue singulièrement prometteur. Il ne nous annonçait pas moins de deux cent soixante-cinq *kakémonos*, de tous les âges, depuis le treizième siècle jusqu'au milieu du nôtre, et de toutes les écoles, depuis l'école bouddhique du Yamato jusqu'aux derniers représentants de l'école dite vulgaire. On y voyait figurer quelques-uns des noms les plus illustres de l'école de Tosa, la dynastie des Kano presque au grand complet (pourquoi ranger Itchô et surtout Kiosaï parmi eux ?), Tani Buntchô et l'école chinoise, Sesshiou, Kôrin, les maîtres de Shijo, et tout ce que l'école vulgaire a produit de fameux. A peine manquait-il à la liste quelques noms, comme Mitsounobou, Chô Densu et Iwasa Matahei, pour en faire un répertoire presque complet des gloires de la peinture japonaise. Tout cela faisait espérer aux passionnés de cet art unique un régal sans pareil. Ils pardonneront difficilement à M. Huc la déception cruelle qu'il leur ménageait. Quand on songe que des deux cents peintures attribuées aux vieux maîtres, il n'y en a peut-être pas vingt qui n'aient été exécutées de notre temps par des faussaires besogneux ou de maladroits copistes, et pas une assurément qui soit l'œuvre authentique d'un artiste de premier ordre, il est difficile de se défendre d'un sentiment de colère. L'art japonais est déjà assez mal connu chez nous et assez discrédité par l'envahissement de la camelotte et de la contrefaçon moderne pour qu'on ne vienne pas, par des exhibitions de cet ordre, lui porter le dernier coup. Et l'on ne s'explique guère que l'Ecole des Beaux-Arts se prête à de pareilles fantaisies, même sous des prétextes charitables. Il y a là, pour ceux qui la dirigent, une question de décence et de salubrité artistique.

On ne s'attend pas, après ce préambule, que je m'arrête longtemps sur les œuvres exposées. Presque toutes, je l'ai déjà dit, sont des faux, quelques-uns si atroces, si criants qu'on en reste ahuri : je veux citer comme typiques la *Kwannon*, d'un dessin si enfantin, qu'on

(1) A l'École des Beaux-Arts. — Collection A. Huc.

attribue à ce grand artiste que fut Tanyû, la *Jeune femme au page* attribuée à Ritsouô, le *Brûle-parfums* imputé à Moronobou, deux niaiseries d'élève badigeonneur. Et ce ne sont pas là des exemples isolés : qu'on regarde tous les Tani Buntchô, tous les Itchô, tous les Okyô, les Ritsouô, les Hohitzou. le Kôrin, le Sesshiou, le Sôsen, les Hokousaï, les Outamaro, et on ne saura ce qu'il faut le plus admirer, de la candeur de l'homme qui a réuni amoureusement cette galerie d'horreurs, ou de la malice des marchands qui les lui ont écoulées.

Quelques jolies choses sont perdues dans cet ensemble déplorable. Il y a une *Courtisane* attribuée à Moronobou (n° 209 du catalogue), qui est au moins une copie estimable, contrastant singulièrement avec les misérables exercices d'écolier qui l'entourent. — La *Terrasse* (n° 219) a été gâtée par des retouches : mais dans la jeune femme accroupie devant sa table à écrire et dans la petite servante aux yeux étonnés agenouillée près d'elle, on trouve quelques marques du faire de Sukénobou. — Je préfère cependant à ce kakémono une *Loge de comédiens* anonyme (n° 225), dont le dessin ironique et spirituel révèle un habile artiste de l'école vulgaire. — Si l'on peut discuter l'attribution du *Faucon* (n° 73) à Kano Motonobou, c'est néanmoins une étude d'une vérité saisissante. — Il est fâcheux que certaines parties des deux *Princesses chinoises* (n°s 14 et 15) aient été repeintes : les bleus notamment ont été rehaussés de façon bien maladroite ; mais on aimera le rendu élégant de ces coiffures compliquées, de ces visages aux yeux obliques et au sourire mince, de ces ongles longs et clairs au bout de mains fluettes, qui, d'un air de nonchalance, laissent choir des fleurs.

La série des onze kakémonos à l'encre de Chine de Kano Sansetsu paraît bien authentique : est-ce pour cela qu'ils ont été collés sur de simple carton blanc, tandis que tant d'œuvres insignifiantes ont d'élégantes montures? On retrouve là toutes les qualités caractéristiques de cette école des Kano, si profondément imprégnée d'influences chinoises, les écrasements et les légèretés de ce coup de pinceau, qui avec un minimum d'indications met partout le frisson d'une vie brillante et éphémère, et. grâce à cette simplification même du dessin, excelle à fixer un aspect momentané des choses, ce qu'il y a de fugitif, d'instable, de mouvant dans la nature et dans la vie. le charme bref d'un paysage tout noyé encore de buée matinale, comme la grâce passagère d'une attitude ou d'un geste. Avec quelle sûreté enjouée Sansetsu a su rendre le pli bienveillant du sourire des anciens sages, la courbe calligraphique d'une tombée de vêtement, le vol d'un oiseau fuyant à tire d'ailes, la tension du cou, le frémissement des plumes dressées, ou encore la pesanteur satisfaite et rebondie d'un canard, lourdement appuyé sur ses pattes palmées ! Mais j'aime surtout les paysages conventionnels où s'est complu cette école, et à quoi rien ne ressemble dans l'art occidental, évocations d'un pays de rêve où la nature aurait subi tout entière une sorte de *lévitation*. Dans ce pays étrange, tout est devenu aérien ; la gravité n'y rive plus la nature à

la terre, l'écrasant, l'aplatissant, la nivelant sans cesse sous l'effort de son attraction lourde ; les lois brutales de notre physique s'y sont relâchées et détendues, pour permettre à la grâce des choses de s'épanouir et de s'élancer dans l'air libre. Et c'est pourquoi le charme est plus encore poétique que plastique de ces paysages où se brisent des silhouettes violentes de conifères, où d'inaccessibles pavillons s'accrochent au flanc de roches paradoxales, et où, tout au fond, vaguement apparu et comme suspendu dans une brume molle et lumineuse, s'indique le trapèze d'une voile lointaine ou le ruban pâle d'une cascade. Cette série est la perle de la collection avec une très ancienne *Amida* (n° 2), un vrai primitif japonais, que le catalogue n'a peut-être pas tort — pour une fois — de rapporter à la branche Kasuga de l'école du Yamato (XIII[e] siècle) : malgré son triste état de conservation, on peut deviner encore, sur un fond devenu uniformément bitumineux, la grâce calme et divine de ces personnages dorés, glissant sur une sorte de buée d'or, dans des attitudes de prière, le corps à demi incliné, et le visage ceint de la triple auréole.

Mais ces exceptions faites, et peut-être deux ou trois autres, tout le reste est *sans valeur aucune*. Cela avait besoin d'être dit, après tant de compte-rendus qui trahissaient une ignorance extraordinaire ou une complaisance à toute épreuve. Les industriels qui avaient fabriqué, pour quelques sous, ces Ritsouô et ces Outamaro d'exportation ne se doutaient guère qu'ils déchaîneraient un jour, dans la presse d'un pays d'Occident, de pareils enthousiasmes. Ce scandale n'a que trop duré. Il suffit peut-être aujourd'hui, pour faire admettre une collection à l'Ecole des Beaux-Arts, et pour trouver ensuite des « critiques d'art » qui l'admirent, de disposer de quelques amitiés intéressées ou puissantes ; mais pour composer une galerie de « maîtres japonais », il faut davantage : il faut du goût, de la critique et même quelque science.

Cl.-E. Maitre

ODILON REDON (1)

L'explosion — revanche du soleil sur la prunelle qui l'a poursuivi — des mouches multicolores qui aussitôt après envahissent cette prunelle à travers sa paupière reclose, voilà comme vous affecte un bouquet des *Fleurs* d'Odilon Redon. On approche : on les reconnaît de vraies fleurs, même si véridiquement transcrites (je veux dire avec une si spéciale, si étrangement spéciale véracité), qu'elles apparaissent plus vraies que nature... Non ; différemment vraies... elles prennent quelque chose de pas naturel, tellement on les voit vivantes et bientôt commencer de frémir : mais vivantes... *humainement*, et non à la façon des fleurs... Et que l'on persiste à regarder, l'illusion optique du début revient ; plus de fleurs : des taches de lumière en dépla-

(1) Galeries Durand-Ruel, rue Le Peletier.

cement, sur le point d'à nouveau vagabonder, et dont l'irradiation esquisse comme des fantômes de faces humaines. Odilon Redon a persisté avec la tenacité qu'exaspère « l'idée fixe » : et dans sa prunelle, les fleurs se sont extravasées en soleils, les soleils en œils, en visages, leurs rayons effilés en tentacules, tentacules aboutis en doigts feuillus... Visage ou fleur, étoile ou prunelle, lequel ? un peu tous, simultanés ou successifs, fugacement, instablement, inlassablement. Voilà ce qu'il a vu, et qu'expriment les autres Pastels. *Visions.* Et l'harmonieux chaos des couleurs en danse, couleurs sans alliage, stridentes comme l'harmonica, le timbre, la cymbale, aide au vertige, aide à perdre l'équilibre. Visions, non : cet homme n'est pas un visionnaire — un visionnaire, c'est Carrière — c'est un halluciné qui fixe avec somptuosité ses hallucinations. Ne cherchez point de symboles, de significations, *Orphée sur les eaux ? Le Temple ?* la *Mort de Buddha ?* non : le tableau des éblouissements d'un œil. Ou alors, la signification : l'impression *tactile* que produit — oui justement cela, ces couleurs étant orchestrées à la façon d'une musique — l'impression maladivement tactile que donne une très énervante symphonie.

VEYRET, PERROUDON, CARIOT (1)

Dans un coin de Ménilmontant, quelques peintres se sont rejoints, jeunes, fort inconnus, pleins de bonne volonté ; dans l'arrière-salle d'un estaminet qui, à travers la petite place, regarde — retrait presque provincial — le chevet de l'église Sainte-Croix, ils s'assemblent le soir, eux et leurs camarades, et, devant même le populaire — un populaire qu'ils ont choisi — ils lisent, interprètent, commentent Ibsen et Verlaine, Wagner ou Verhaeren, ou Beethoven. Sans bruit. Dans la même arrière-salle, ils exposent leurs œuvres : près d'une centaine à eux trois. Octave Veyret, auprès de paysages un peu maigres, des natures mortes — coloration volontairement assourdie, construction solide et serrée, matière et forme exprimées avec décision sobre — natures mortes de dessinateur. Perroudon, des portraits réfléchis, étudiés, aux tonalités austères, et qui, sans ostentation, sous le masque cherchent la cervelle. Cariot, ce que de sa mansarde à travers le grouillement des cheminées, il a surpris de la féerie solaire sur les toits de zinc de Paris : quatre heures du matin, cinq, six, midi, le soir, la neige, la brume et la bruine : peinture franche, brave, un rien souvenante des techniques de Signac et Luce, mais point dans les pochades, où crache rouge, crache bleu, avec une belle richesse barbare — de la peinture de peintre — un ciel battu d'averses d'or.

Félicien Fagus

(1) « Tentative de décentralisation » : à la Taverne gauloise, 4, rue de la Mare.

Notes dramatiques

Théâtre de l'Œuvre : **Le Cloître**, pièce en quatre actes de M. Em. Verhaeren.
Gymnase : **L'Enchantement**, pièce en quatre actes de M. H. Bataille.

M. Emile Verhaeren est parmi les poètes de ce temps — où les poètes sont rares. bien qu'il y ait foison d'artisans métriciens — un de ceux qui comptent et dont il restera des pages : il y a en lui du visionnaire : il reçoit des choses des impressions saisissantes qu'il excelle à traduire en rythmes puissants et en verbes violemment évocateurs. Ce tourmenté d'images est un grand poète.

Aussi regrettons-nous d'avoir à constater d'abord que nous n'avons que rarement retrouvé dans l'œuvre très intéressante et de haute inspiration, que M. Lugné-Poé a montée au *Nouveau-Théâtre* avec un soin digne de tous éloges, ces fortes qualités d'expression poétique et de puissance verbale qui caractérisent le poète des *Campagnes hallucinées*. Nous étions en droit d'attendre des trouvailles plus fréquentes. Les admirateurs de M. Verhaeren, dont nous sommes, ont été quelque peu déçus.

Peut-être M. Verhaeren a-t-il jugé nécessaire d'amortir ses belles violences coutumières et de faire au public quelques concessions ; il nous semble qu'il s'est mépris. Si c'est au sujet même qu'il a sacrifié son goût des virulentes images, estimant qu'à la peinture de la vie claustrale seyait une grisaille volontaire d'expression, nos regrets porteront sur le choix par ce poète puissant d'un thème scénique un peu falot, qui ne lui permettait pas de se manifester librement, selon ses qualités et ses défauts naturels et le contraignait à une restriction générale de son talent.

Au point de vue dramatique pur, *le Cloître* a un grave inconvénient ; le sujet en est incertain. Il semble bien que, pour M. Verhaeren, l'intérêt de son œuvre soit tout psychologique et concentré dans le personnage de dom Balthazar. Ce moine aristocrate, parricide en qui survit, malgré toutes les absolutions ecclésiastiques, torturant et corrosif, le remords de son crime, après des années de silence douloureux et de contritions basses, sent que la rémission venue du confessionnal est sans efficace et qu'une expiation effective pourra seule avoir vertu de rédemption. Il se confesse devant ses frères, en pleine réunion monacale à haute voix.

Intervient le jeune dom Marc qu'une amitié passionnée, trop passionnée sans nul doute et parfois même équivoque, lie au malheureux Balthazar. Marc fait comprendre à son ami que l'expiation sera toute nominale et fictive tantqu'il n'aura pas subi les représailles de la justice terrestre et il le convainc de se dénoncer.

Il y a, ce nous semble. ici de graves objections à faire. Sans doute.

pour de vulgaires âmes laïques, le châtiment sera plus fort qui s'aggravera de sanctions séculières. Mais qu'un moine estime plus cruelle et partant plus purificatrice la souffrance venue du dehors, née de la honte humaine et de l'affront populaire, voilà qui ne laisse pas de surprendre étrangement. La distinction faite par le prieur entre le crime et le péché n'a véritablement pas de sens pour des hommes qui vivent en Dieu : l'expiation ne saurait être plus grande d'avoir été publique ; pour le véritable croyant, il n'y a *que* des péchés, et c'est de Dieu seul qu'il en doit attendre la rémission. Comme c'est à lui seul qu'il en doit compte, c'est devant lui seul qu'il se doit humilier ; car il entre encore de l'orgueil dans l'humiliation publique et de l'esprit de perdition dans l'ivresse malsaine de la confession devant tous, qui atteste le coupable encore assez peu dégagé de soi pour aimer à souffrir dans l'*opinion* des autres. Ce mysticisme, qui emporte des âmes à s'abîmer en autrui et non à s'absorber en Dieu, est plus russe qu'authentiquement chrétien et nous en devons à Dostoïevsky d'illustres et émouvants exemples. Dans le cloître français ou belge de M. Verhaeren, il est paradoxal, détonne et ne va pas sans choquer.

En outre l'intérêt psychologique voudrait que ce fût l'ardente et insatiable soif de brûlant rachat dom Balthazar qui l'enflammât, pour ainsi dire, d'une nouvelle luxure de rédemption. C'est lui qui, insuffisamment rafraîchi par l'aveu, gémi au cœur glacial du couvent, devrait s'exalter spontanément jusqu'à la résolution tragique de se déchirer devant tous ; il y a quelque chose de gênant et d'inacceptable à ce qu'une pareille décision lui soit soufflée par son ami ; il y a quelque chose de moins admissible encore à ce que l'enthousiasme expiatoire lui bouleverse l'esprit au point qu'il ait l'impudence de comparer sa conduite à celle du Christ, d'assimiler son *châtiment* au *sacrifice* divin et d'identifier les souffrances égoïstement rédemptrices de sa chair deux fois criminelle aux souffrances sublimes de gratuité d'un être s'offrant librement en holocauste pour racheter la misère humaine. Il y a, à ce moment, dans l'âme de Balthazar, qui cependant ne nous est pas présenté comme un fou, de bien singulières aberrations.

Remarquons que si Balthazar eût exigé lui-même de sa paresse ou de sa lâcheté ce qu'il appelle si improprement son *sacrifice*, son *cas* eût été autrement poignant ; mais alors la pièce n'était plus qu'un long monologue en plusieurs actes et l'intérêt dramatique s'en trouvait encore appauvri.

Enfin M. Verhaeren nous égare à plusieurs reprises sur de fausses pistes ; nous laissant croire par instants que nous allons assister au conflit dramatique de l'esprit plébéien nouveau représenté par dom Thomas et de l'esprit aristocratique traditionnel représenté par le prieur et dom Balthazar ; nous incitant à la fin à penser qu'il a écrit une satire violente contre la morale spéciale et détestable des ordres monastiques qui honnissent, répudient et frappent le miséra-

ble pécheur dès l'instant où sa confession publique compromet leur réputation et entame leur autorité extérieures.

C'est à ce manque de cohésion et de netteté dans le développement de son œuvre, à cette absence de direction maîtresse que M. Verhaeren doit attribuer l'impression un peu confuse et dispersée que les spectateurs ont reçue de son drame curieux, intéressant et froid.

Lugné-Poé a été étonnant dans le rôle du prieur dont il a dressé la figure autoritaire, desséchée, grave, enveloppante et fatiguée avec un art de grand comédien ; de Max a prêté au personnage incertain de Balthazar ses belles qualités de véhémence lyrique ; M. Mitrecey a de la force et ne manque pas d'autorité. Quant à la charmante Toutain, elle a été un moinillon trop gracieux, d'une grâce qui, malgré tout son talent, parut plus agréablement profane que sacrée.

Malgré la folie de reprises qui s'est emparée des théâtres, l'an que que voici comptera parmi les plus heureux de cette fin de siècle tant décriée, puisque nous lui aurons dû des œuvres telles que *Poil de carotte*, *la Clairière*, *la Fronde* et *l'Enchantement*.

Les réserves que nous aurons à faire sur la comédie de M. Henry Bataille que le Gymnase odéonisé vient de nous permettre d'applaudir n'atténueront en rien notre admiration pour ce jeune poète en qui dès maintenant il convient de saluer un des auteurs dramatiques les plus *pénétrants* et les plus *puissants* de ce temps. C'est à dessein que nous soulignons ces deux épithètes qui nous paraissent les plus significatives de son talent. L'auteur de la *Lépreuse* et de *Ton Sang* avait dans ces œuvres originales attesté d'admirables dons poétiques ; avec l'*Enchantement*, il nous révèle un tempérament dramatique des plus complets, puisque les qualités que nous lui connaissions s'y retrouvent enrichies. C'est, à côté d'une presque exceptionnelle divination des plus secrets mouvements des passions, le don très rare de faire jaillir spontanément des situations les plus douloureuses, sinon tragiques, le comique latent qu'elles portent toujours en elles. Ces changements imprévus de ton, ces détentes brusques après les longues tensions, ces sautes de l'angoisse au rire, ce mélange perpétuel du lyrisme et de l'ironie sont d'un art très savant, très savoureux et dont on n'a pas assez loué la nouveauté.

On a reproché et on peut reprocher en effet à sa comédie d'être *gratuite*, c'est-à-dire de traiter un cas tout à fait exceptionnel, sans nécessité et arbitrairement posé par l'auteur. C'est cette objection qui, pressentie ou formulée, instinctive ou réfléchie, écartera probablement de cette belle œuvre le grand public, qui est d'ailleurs aussi le gros et même le grossier public. Mais l'élite, mais tous les gens qui s'intéressent aux lettres et aiment les délicates et fines émotions dont les enrichit l'imagination prodigue des poètes, mais les artistes et les écrivains qui devraient être transportés toutes les fois que quelque part il naît de la beauté, peuvent-ils être à ce point ennemis de leur plaisir et de la douceur de sympathiser avec des fictions qu'ils

contestent à un auteur le droit de choisir entre tous les sujets celui, même rare, même anormal, même *unique* et sans analogue, qui lui permettra d'être le plus profondément lui-même et de révéler de la façon la plus féconde les trésors de son imagination, les reflets enflammés dont les êtres et la nature ont doré son âme en se réfléchissant en elle. En un mot, il nous paraît inadmissible et d'une injustice véritable de faire reproche à un poète dramatique de son point de départ, de lui contester son *postulat* : la critique n'a droit de s'exercer qu'ensuite : il lui appartient d'examiner si l'auteur a su tirer parti comme il convenait des données qu'il a posées et combinées librement et si nous lui avons dû les émotions et les joies diverses que nous promettaient implicitement et nous permettaient d'attendre, voire d'exiger, nos concessions initiales, nos complaisances du début. Mais si l'auteur a réussi, si ce n'est pas infructueusement qu'il nous a fait lui consentir un ensemble de conditions même exceptionnel, il est vis-à-vis de nous et de lui-même pleinement justifié.

Quoi qu'il en soit de ces discussions préliminaires, il n'est pas douteux que M. Henry Bataille a développé de la façon la plus heureuse la situation qu'il avait choisie et qu'il avait droit de choisir. Nous ne lui contesterions son postulat que s'il en avait mésusé ; or nous estimons qu'il a tiré des prémisses posées toutes les conséquences incluses, selon la logique même des caractères mis en présence et des passions mises en jeu. Peut-être, au lieu de l'objection que nous avons signalée et, croyons-nous, écartée, y a-t-il lieu de lui en soumettre une autre : il n'a pas eu assez vif le souci de nous faire connaître ses personnages dès le début : ils nous restent un peu abstraits et indécis au premier acte, Jeannine surtout ; sa personnalité n'est pas très définie ; elle n'est guère qu'une petite fille amoureuse, elle n'est pas assez *telle* petite fille amoureuse. Elle n'est qu'une fillette anonyme qui aime. Elle n'a pas de passé. Elle nous serait plus émouvante et plus chère si nous la connaissions davantage et nous ne nous sentirions pas comme Georges Dessandes un peu persécutés par elle si l'auteur avait pris la précaution de nous lier plus étroitement à sa vie et de faire de nous des confidents qui volontiers auraient été des complices. C'est parce que nous ne sommes pas violemment partisans de l'amour de Jeannine que nous ne supportons pas toujours complaisamment ses mauvaises humeurs excessives. C'est pour cette seule raison, croyons-nous, que les deux actes intermédiaires si étonnamment fouillés, où se malmènent, se blessent et s'exaspèrent les uns contre les autres ces trois êtres qui ne sont coupables que de s'aimer trop mais mal, ne vont pas sans quelque monotonie. L'auteur aurait dû faire en sorte que nous souffrions chacun toute la souffrance de Jeannine ; pour que son drame nous devînt aussi poignant qu'il l'espérait, il aurait fallu seulement qu'il nous fît profondément pénétrer dans l'intimité de cette petite âme obscure, chavirée d'un amour assez énigmatique, dont la qualité nous échappe trop souvent.

Mais, sous cette réserve, quelle admirable étude psychologique et

dramatique, quelle pénétration des plus subtiles déformations des caractères que dépravent et surissent l'amour et la jalousie, quelle analyse minutieuse et cruellement vraie de la naissance et du progressif développement de la haine dans des âmes tendres et généreuses qu'a *enchantées* le mauvais *enchantement !* Peu d'œuvres dans le théâtre contemporain pourraient offrir des parties comparables au second et au troisième acte de la comédie de M. Bataille, où, isolées à la campagne et sous la seule action de leur malfaisance réciproque, fermentent, comme dans un creuset d'expérience soigneusement préservé des chocs extérieurs, les passions rivales de Jeannine et d'Isabelle, devant la résignation joviale et la patience bon enfant de Georges qu'elles se disputent ! Nous pourrions, chemin faisant, signaler maintes scènes excellentes et de la plus pressante émotion : contentons-nous de retenir comme absolument supérieure celle du second acte où éclate la jalousie d'Isabelle dont les propos deviennent blessants à l'égard de ce mari pour qui toutes ses paroles étaient affectueuses et amies, tant qu'elle ne l'aimait pas !

Le dernier acte, qu'alourdit à notre sens la présence inopportune d'un ami que nous aurions volontiers laissé philosopher sous les palmiers coloniaux, nous conduit au dénouement (qui peut-être eût dû être tragique, car il semble bien que *l'expérience psychologique* tentée par Isabelle devait aboutir à la mort de la petite Jeannine bien plutôt qu'à sa demi-guérison) — et cela, par l'intermédiaire de quelques scènes très neuves, d'une grande élévation de pensée et de langage, qui nous assurent en M. Bataille un poète dramatique de tout premier ordre. Il nous paraît en effet que nous n'avions pas encore entendu un homme se justifier avec autant de gravité émue et de bonté réfléchie que Georges, refusant de pacifier l'âme tourmentée d'Isabelle par un serment qui, dans son absolutisme, serait sans doute mensonger. Et cela, à l'heure décisive où ce refus, commandé par le scrupule moral le plus élevé, peut lui aliéner définitivement celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer et qu'en fait il n'a pas trahie.

Cette création du personnage de Georges — qu'a merveilleusement interprété M. Tarride, un des trois grands comédiens de Paris, à l'heure présente — fait le plus grand honneur à M. Bataille dont elle met en lumière le talent riche, souple et complexe, assez heureusement doué pour allier des dons comiques exceptionnels à la plus rare faculté d'évocation lyrique et psychologique. Cet *homme fatal* modernisé, que sa *fatalité* même assomme et qui, philosophe épris de tranquillité et d'équilibre, se raille doucement, sans se plaindre jamais, du rôle déplaisant et surtout désagréable qu'elle le force à jouer; qui cependant, le moment venu de parler haut, reprendra toute son autorité et dira les paroles nécessaires, les plus humainement sages qui soient, est un caractère neuf et que la littérature dramatique devra à M. Bataille. C'est, entre autres, une des raisons qui assureront à sa comédie la durée réservée aux belles œuvres. Mme Hading et Mlle Régnier ont fait un très sympathique effort pour se prouver dignes de leurs rôles et y ont quelquefois réussi.

ROMAIN COOLUS

Les Livres

J.-H. Rosny : **La Charpente** (Editions de *La revue blanche*).

Si on put croire un instant que MM. Rosny renonçaient aux grands romans synthétiques qui firent leur toute première gloire, si on put craindre de voir leurs belles forces se disperser en trop d'ouvrages fragmentaires, on aura dans ce livre de quoi se détromper, s'étonner et se consoler. Secrètement ils épargnaient et mûrissaient le meilleur de leur âme et de leur pensée, et voici *la Charpente.*

Le titre en dit assez — et trop. Les trois parties de l'œuvre, pour porter les pompeuses appellations de *la Bourgeoisie. l'Aristocratie. le Peuple.* n'ont pas d'aussi dogmatiques prétentions. Tout à l'origine de l'œuvre — et de cela, il faut particulièrement louer l'auteur — est l'action sentimentale. En présence, deux familles, plutôt deux ménages, auxquels manqua « la fin », la sanction naturelle : *l'enfant.* Duhamel de tout son optimisme *le* désire : en vain : le caprice mondain de sa femme s'obstine à *le* lui refuser ; et il ne peut de son farouche amour briser la « loi morale » (?) pour rejoindre la vierge capable de procréer joyeusement par lui. Delafon, d'autre part, nourrit son pessimisme du spectacle affligeant de l'injustice héréditaire qui veut que sa femme se meure de ne pas être mère, et cela par la faute de l'impuissant qu'il est. — Mais Duhamel montrera trop peu de révolte. Mais Delafon ne donnera pas suite à son sinistre et sublime projet : transmettre à quelqu'un de « puissant » sa propre femme. — Et il faudra que Mme Duhamel par manquement aux devoirs conjugaux provoque une rupture qui permette les noces fécondes de son mari. Cependant que les Delafon, faute de procréer, adopteront deux orphelins du peuple. — Rien donc de proprement social en tout ceci, sinon dans ce dernier symbole. Et le sujet nous semble assez profondément humain pour avoir pu se suffire à lui-même.

Mais voici que les personnages, par les hasards de leur dramatique existence, se trouvent conduits dans les plus différents milieux, château ou ferme. De là des influences, des réactions qui nous éclairent sur leur psychologie en même temps que sur la société qu'ils traversent. Ce sont, au cours des conversations, de subtiles variations, d'ardues et hautes théories, dont la généralisation ressortit plus à la science métaphysique qu'à la critique sociale. Nous sommes emportés, et planons, au-dessus des petites politiques précises et des misérables systèmes de gouvernement, du point de vue nébuleux d'une très célèbre doctrine, celle où le romancier puisa ses plus différentes inspirations, *Eyrimah* aussi bien que *Daniel Valgraive* : la doctrine de l'évolution.

Si la science doit un jour pénétrer l'art, ce que je ne crois pas, et

ce que je ne souhaite en aucune manière, toute la faute — où *tout l'honneur*, en devra revenir aux Rosny. Car, en dépit de l'arbre généalogique des *Rougon-Macquart* et de ses méthodes documentaires, M. Zola se sera montré le moins « scientifique » des romanciers de ce temps. Il aura désigné la voie, laissant s'enfuir en sens contraire son vigoureux lyrisme romantique. L'hérédité lui aura fourni le meilleur prétexte à des visions d'épopée — jamais à de strictes et profondes déductions. Et les premiers, et seuls, les Rosny auront osé introduire dans leurs ouvrages tout l'abstrait des théories et des systèmes, au risque de rebuter maints lecteurs, mais d'en passionner tant d'autres. Et de tous ces romans *la Charpente* apparaît comme le plus riche en pensée.

« Acceptons donc la souffrance et l'accident, parce qu'ils sont la vie, et combattons-les parce que ce combat mène à la supériorité qui est un idéal. Ayons confiance dans le grand livre de la terre qui prouve l'évolution. Sachons que toute douleur nous fait monter dans la hiérarchie des êtres, que ce que nous appelons joie, bonheur, gloire n'est que le moment où nous résolvons ce problème : grandir. »

Ainsi parle... Rosny? — non : Duhamel.

Et c'est là, et ce sera là toujours, je le crains bien, le point faible de tout roman de vie qui se voudra, en même temps, roman à « système » — sinon à thèse. Comment, née sentimentale, l'action déviera-t-elle, où se haussera-t-elle jusqu'à ces généralisations philosophiques? (Et j'ai cité à dessein une des tirades les moins dogmatiques.) Il *faut* un trait d'union. Le personnage qui « vit », *doit* être en outre le personnage qui « pense ».. — et non d'une pensée commune, logique, ou même raffinée par un excès de délicatesse morale, mais d'une pensé supérieure, maîtresse, qui professe. Considérez les trois principaux personnages de *la Charpente;* ce sont de très remarquables cerveaux : Duhamel, Delafon, Alice; Mme Delafon peut-être aussi. Chacun d'eux a sa philosophie de la vie et, malheureusement, non surtout apprise par l'expérience, mais trop par les livres, et précisément les propres livres de MM. Rosny. Les auteurs leur soufflent et leur prêtent leur propre pensée. Par quel autre moyen l'exprimeraient-ils donc?

De ce fait, chaque réplique, chaque trait moral, chaque touche descriptive prennent un « poids » qui étonne. Sur chaque phrase comme sur chaque être, pèse une loi. On y perçoit une rude nécessité. Et voilà le vrai bénéfice à tirer de cette esthétique. En ce sens, les Rosny sont allés aussi loin que le possible, et cela restera leur marque.

Il faudrait trier, classer, discuter, tous les principes exposés dans ces pages compactes et fortes. Ils se présentent inégalement développés, en rudes raccourcis ou en digression aisées. Au reste, il semble qu'on n'ait point tenté de les coordonner aussi logiquement que les événements et les péripéties psychologiques. Ils demeurent, en somme, subordonnés à l'action; la rencontre de deux phrases les suscite. — Sans entreprendre tâche si difficile, nous citerons deux

lignes qui semblent exprimer l'idée centrale, où tout doit rigoureusement converger :

« L'évolution montre la permanence et la progression ininterrompue des structures. »

MM. Rosny croient au progrès. Ils comparent la société à un organisme animal dont le système nerveux central représenterait l'aristocratie, tandis que la surface sensorielle correspondrait au peuple. Et comme les sens nourrissent et renouvellent le cerveau de tout l'apport extérieur, ainsi le peuple nourrirait et renouvellerait l'aristocratie de ses forces vives. Il s'agit, bien entendu, d'une aristocratie de l'esprit. Je ne vois pas comment cette conception se peut accommoder de la pitié socialiste dont est imprégné le roman. A la théorie évolutionniste qu'affirme la Nature et que dément l'Histoire — et l'homme est désormais bien plus fils de l'Histoire que fils de la Nature — la théorie nietzschéenne de l'Eternel retour se pourrait victorieusement opposer. Les objections s'accumuleraient de part et d'autre pour des discussions interminables, et le roman serait vite perdu de vue. C'est d'un roman qu'il s'agit. Il suffit donc d'avoir fait entrevoir tout ce que ce livre contient de substance, et d'admirer combien y bouillonne de vie. D'un tel effort nul à cette heure n'était capable. Les sociologues s'y perdront. Il dépasse de trop leur sociologie.

HENRI GHÉON.

Revue Financière

Fonds d'Etat. — Malgré la détente monétaire qui s'est produite à New-York et a Londres, il n'est guère vraisemblable que la spéculation réussisse à relever sensiblement les cours de nos rentes. Les haussiers se montreraient moins optimistes s'ils se rendaient un compte exact du changement qui est survenu dans les conditions du marché. Sans remonter à l'époque où le titre manquait en Bourse, et où il y avait un départ à chaque liquidation, il faut reconnaitre que la situation est bien différente de ce qu'elle etait il y a un an. D'abord, il est incontestable qu'il y eu, au préjudice des rentes françaises, de la Ville de Paris, des grandes compagnies de chemins de fer et du Crédit foncier, un colossal détournement de clientèle. L'épargne s'est orientée vers les valeurs industrielles, et, dans cette évolution elle semble avoir cherche la plus-value rapide du capital plutôt que la sécurité du revenu.

En dehors de ce motif qui nous explique l'allure languissante des titres de tout repos, en voici un autre qui est de nature à paralyser, pour le moment, l'essor de nos rentes, quoi que puissent tenter les spéculateurs à la hausse qui croient encore à la toute-puissance du crayon. Cette année, il ne faut pas compter sur des achats de rentes de la part des Caisses d'Epargne ordinaires. La loi de 1895, qui a réduit le maximum de chaque livret à 1500 fr., au lieu de 2.000 fr., a stipulé un delai de cinq ans pour l'application de cette clause aux livrets antérieurs à la promulgation de cette loi. Or, le délai expire le 1er janvier 1901, date à laquelle aucun compte ne devra dépasser 1.500 francs. D'après le rapport sur les opérations des Caisses d'Épargne ordinaires en 1898, le total des remboursements à effectuer de ce chef exigera une somme de 274 millions. Comme la situation n'a pu se modifier d'une manière bien sensible depuis un an, il est à prévoir que les Caisses d'Epargne doivent songer à se créer des disponibilités, et non plus à acheter des rentes.

Le 3 0/0 *russe* a bénéficié d'un mouvement de reprise. On cherche évidem-

ment à préparer l'émission du nouvel emprunt qui porte rasur un capital nominal d'un demi-milliard et qui sera présenté par le Crédit lyonnais.

Peu d'affaires sur les fonds *roumains*. Il est question d'un emprunt *portugais* de 25 millions.

Institutions de crédit. — La *Banque de France* vient d'abaisser le taux de l'escompte à 3 o/o et celui des avances sur titres à 3 1/2 o/o.

Une réaction sensible s'est produite sur le *Crédit lyonnais* et sur le *Comptoir National d'Escompte*. La nécessité où se trouvaient les administrateurs de s'assurer par des achats précipités, le nombre de titres exigé pour la validité des assemblées extraordinaires, a eu pour conséquence d'amener un déclassement.

Les actionnaires de la *Banque Internationale de Paris* se sont réunis le 17 mai en assemblée générale ordinaire, sous la présidence de M. Ernest May, président du conseil d'administration.

Après avoir entendu la lecture des rapports du conseil d'administration, du comité de censure et des commissaires des comptes, ils ont approuvé les comptes de l'exercice 1899 et fixé à 35 francs par action le dividende de cet exercice. Un acompte de 12 fr. 50 ayant été payé le 2 janvier dernier, le solde, soit 22,50 sera payable à partir du 1er juillet prochain, sans déduction des impôts, résultant des lois de finances. L'assemblée a approuvé la constitution d'un fonds de prévoyance pour le personnel et le transport d'une somme de 250,000 fr. à ce fonds de prévoyance, dont le capital restera la propriété des actionnaires, mais dont les intérêts à 5 o/o seront employés par le consel d'administration dans les conditions qu'il jugera convenables, en faveur du personnel de la Banque, soit pour lui faciliter les moyens de s'assurer des pensions de retraites, soit de toute autre manière. L'assemblée a également approuvé le report à nouveau du solde, s'élevant à 4,297.445 francs 73.

MM. le comte Adhéaume de Chevigné et Georges May, administrateurs sortants, et Alfred Picart, censeur sortant, ont été réélus. MM. de Carrère, Ch. Durand et G. Pfeiffer ont été nommés commissaires pour l'exercice 1900.

Les banques, qui sont engagées dans les affaires sud-africaines, ne pourront redevenir intéressantes que lorsque la guerre sera terminée. Tel est le cas pour la *Robinson Banking Company*, la *Banque nationale de la République Sud-Africaine*, la *Compagnie Française des Mines d'or et d'Exploration* et la *Banque française de l'Afrique du Sud*, bien que ce dernier établissement ait cru devoir participer à diverses entreprises, plus ou moins majorées, qui n'ont rien de commun avec son programme primitif.

La *Banque spéciale des Valeurs industrielles* est faible. On prétend qu'un groupe financier cherche à déprimer les cours.

Valeurs industrielles. — Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont généralement fait preuve de fermeté. Il est possible, probable même que les fortes plus-values de recettes que va occasionner l'Exposition incitent la spéculation à tenter une campagne de hausse, mais il est douteux qu'elle obtienne un succès de quelque durée. Si on surchauffe les cours, il se produira inévitablement des réalisations pour compte de porteurs avisés qui auront la presque certitude de racheter ultérieurement, lorsque les spéculateurs mal en point seront obligés de s'alléger. Pour l'*Ouest* et le *Midi* il n'y a pas d'augmentation de dividende à prévoir avant longtemps, même tout marchant à souhait. Pour l'*Orléans* et l'*Est* une augmentation de dividende apparaît moins lointaine. Pour le *Lyon* l'exercice en cours donnera, sans doute, lieu à un léger accroissement de répartition aux actionnaires, mais les cours actuels sont largement suffisants et ce n'était pas la peine d'essayer, comme on l'a fait recemment, de camper le titre aux environs de 2.000 fr Au *Nord* le dividende de l'année en cours bénéficiera, sans doute, d'une augmentation substantielle ; cependant, le cours de 2500 devrait suffire, car le titre se trouve à peine capitalisé au taux de 3 pour cent pour le revenu probable, déduction faite des impôts

Sur les actions des réseaux secondaires il n'est pas à prévoir de fortes progressions de trafic pour l'année courante et il ne faut pas oublier, d'autre part, que la cherté du combustible doit peser assez lourdement sur le compte d'exploitation. Aussi n'est-il point surprenant que les valeurs du groupe bougent à peine. Ce sont en quelque sorte des obligations dont le revenu ne saurait devenir progressif qu'à la longue.

Les recettes sur nos réseaux algériens ne s'améliorent pas. Il n'y a d'exception que pour la *Compagnie franco-algérienne*. Les actions de l'*Est-Algérien*, de l'*Ouest-Algérien* et du *Bône-Guelma* bien classées et à l'abri des mouvements de spéculation pure, se tiennent à leur niveau antérieur ; on aurait tort de leur demander davantage, puisque toute augmentation de dividende sera impossible pendant bien des années encore. Quant à l'action de la *Franco-Algérienne*, on commence à comprendre qu'on l'avait poussée trop loin, le rachat du réseaux par l'Etat étant à redouter, non point pour les obligataires, mais pour les associés, c'est-à-dire les actionnaires.

La *Compagnie générale de Traction* a été fort maltraitée, et aucun indice n'autorise à penser que la baisse soit terminée et que les cours actuels soient des cours d'achats. Bien au contraire.

De grands déboires menacent la clientèle des valeurs minières et métallurgiques russes. Le tableau suivant indique la dépréciation éprouvée, depuis un an, par quelques-unes d'entre elles, qui, lors de l'introduction sur le marché, ont été prônées comme excellentes :

	Avril 1899	Cours actuel
	—	—
Donetz Jouriefka (act. de 250 roubles	1 600	950
Toula (act. de fr. 100)	560	260
Nicopol-Marioupol (act. de 125 roubles)	750	à peu près invendables
Taganrog (act. de fr 1.000	1.530	1.220
Providence Russe (act. de fr. 1.000	2 100	1.250
Volga-Vichéra	410	260
Nicolaïeff (act. de fr. 1.000	1 340	450
Constructions Mécaniques du Midi de la Russie	900	780
Kolomna (act. de 250 roubles)	1.650	1.050
Haut-Volga	700	190

Les ventes sont surtout venues de *Bruxelles*, où on s'est particulièrement gorgé de valeurs de cette catégorie. Il ne faut pas espérer le relèvement ni prochain, ni rapide des cours ; car s'il y a dans la baisse actuelle des causes passagères, il y en a aussi de durables.

Il est actuellement impossible au marché de Bruxelles d'écouler son trop-plein de papier russe sur le marché de Paris. C'est ainsi que la *Société financière russe* a dû adresser aux syndicataires de la *Joltaïa Ricka* la lettre ci-après.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE RUSSE

Société anonyme. Capital 2.500.000 francs. 30, avenue de l'Opéra.

Paris le 14 mai 1900.

Monsieur,

« Nous avons l'honneur de vous faire savoir que le mauvais état actuel du marché financier en Russie et par contre-coup la tenue défavorable des valeurs industrielles russes en Belgique également, ont rendu la tâche difficile à la direction de votre Syndicat des actions *Joltaïa-Riéka*, malgré la bonne situation et l'excellente marche de l'affaire qui nous sont confirmées par les nouvelles reçues de la mine.

« Les rachats nombreux que nous avons été dans l'obligation d'effectuer, au cours des dernières semaines qui viennent de s'écouler surtout, sont la principale cause qu'en resumé il ne reste qu'un nombre très restreint de titres vendus par nos soins.

« Nous sommes entrés en pourparler avec un groupe très important de la place de Paris qui serait disposé, dans le cas où le syndicat pourrait être prolongé pour six mois, à traiter comme suit :

« Il prendrait ferme au comptant un quart des titres mis en vente à fr. 122 50 un autre quart à option pendant trois mois, et si ce quart est levé, la moitié restante à option pendant un second délai de trois mois, au même prix.

« Cette combinaison nous donnerait de très sérieuses chances d'écouler tout le stock à réaliser.

« Si la grande majorité des actions syndiquées n'adhérait pas à cette proposition de prolongation de Syndicat, nous serions dans l'obligation de liquider celui-ci. Ainsi que nous vous le disons, ce dernier n'a comme solde qu'un nombre restreint de titres vendus, et tous les frais de publicité et autres que nous avons été amenés à faire, ne porteraient pas leurs fruits.

« Nous vous remettons avec la présente un acte d'adhésion à la prolongation que nous nous permettons de vous conseiller et nous vous demandons de nous le renvoyer revêtu de votre signature, avant le 20 courant.

« Recevez, etc.

Le Directeur,
(illisible)

On voit comment s'obtiennent ces cours élevés qui paraissent marquer la prospérité d'une affaire et qui ne sont, en réalité que le résultat d'artifices financiers destinés à écouler des stocks de titres d'une valeur problématique.

Le moment était bien mal choisi pour tenter la vente de 10,000 actions de la *compagnie Générale des charbonnages, Mines de Zolotoïé et de Bokovski*, autre affaire russo-belge, que ses fondateurs gratifient d'une prime de 25 francs par action, au risque de s exposer à un échec, bien mérité d'ailleurs.

Le gerant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont







Discours sur la mission de Rodin

Formes mieux qu'aériennes, formes modelées avec une vapeur qui est l'haleine même de la Beauté sous la sueur de la Vie ; plus vivantes — exhalaison suprême de ce Prométhée-ci, — que les boulettes de boue qu'a faites nos mères un crachat de l'autre Prométhée, éléments en danse qui voltigiez avec les nuées et qu'a fixées un doigt souverain, surnaturelles esquisses que voilà : tellement surhumaines, à force d'humanité, qu'aux humains vous apparaissez baroques et délirantes ; filles d'un délire en effet, d'un délire réfléchi, on se voit bien hardi d'entraîner le verbe titubant et pesant s'essouffler à la poursuite de votre procession ailée. Bien sincèrement qu'on prend honte de soi, et jure de répudier toute « littérature » et tout lyrisme apprêté, et qu'un acte de foi, aussi humble qu'il se peut, moins encore qu'il ne serait décent, vous salue à distance et s'excuse d'une trop directe vénération.

Ou centennale ou décennale ou rétrospective, française aussi bien qu'internationales, tout l'effort d'art de ces derniers siècles, amassé, dispersé aux expositions du Champ-de-Mars, avec les efforcements antérieurs qu'il sous-entend et résume ; tout cela s'en vient converger à cet exigu triangle de cinq cents mètres carrés (1). Devant l'harmonieux amoncellement enfin réalisé du bronze, du plâtre et du marbre,

(1) Musée Rodin, place de l'Alma.

et des dessins, des croquis, des aquarelles ; testament ouvert toujours de quarante années de son labeur farouche, titanesque et comme divin, l'homme de cela, avec cette fois la despotique évidence d'un phénomène de la nature, se dégage l'être prédestiné à situer dans l'espace son époque, élever à la légende, au symbole, au mythe son actualité historique, lui formuler ce chiffre définitif selon quoi un âge prolonge la courbe des âges antérieurs et prend sa signification d'éternité. Faire ainsi traditionnels les éphémères que nous apparaissons, tirer de notre apparence circonstancielle cette réalité absolue qui nous recrée en dehors du temps et de toutes choses finies, c'est par cela que le génie se manifeste doué de prérogatives divines.

Le génie est la santé supérieure : sain comme la nature ; devant ses élus, volontiers nous, le commun des hommes, ressentons le malaise inconsciemment haineux d'un malingre auprès d'un athlète. Leur santé nous est un outrage permanent : et nos fiertés rudoyées se revanchent en nous les persuadant, sincèrement, des espèces de monstres bizarres, ébauches et débauches de la nature, erreurs de la nature. Ils sont la nature elle-même ! c'est nous les anormaux : infirmes et incomplets, tout ce qui chez le vulgaire que nous représentons se dissémine, disparate, instable, contradictoire, chez ceux-là concourt, sans dissonance possible, à la même fin d'harmonie : refléter par le plus admirable équilibre, la sublime ordonnance de l'univers ; le génie est bien la santé suprême.

Il semble, et n'est-ce pas la rayonnante évidence, que ce que, pour notre justification et le contentement de notre vanité, nous qualifions accidents, hasards, événements, par quelque ineffable complicité se coalise de façon à servir le but vers lequel tout leur individu se bande, irrésistiblement entraîné par une fatalité supérieure à laquelle eux-mêmes ils ne peuvent rien : puisqu'elle n'est que l'irréfragable observance du grand rythme dominateur de la nature. Un grand homme, c'est la manifestation humaine de la gravitation universelle. Et quel émouvant, quel édifiant spectacle, ces médiateurs ramassant, s'incorporant l'univers et le cristallisant en eux, tel qu'un cristal aspire, accumule et projette toutes les flammes du soleil et toutes les irisations de la lumière, pour humaniser cet univers, le circonscrire à un incandescent foyer accessible à la myopie glacée du reste des hommes. Ils vibrent harmoniquement à lui, et c'est toute la raison de leur génie, et pourquoi nous avons tant de peine à les comprendre, nous qui jamais ne concevrions cet univers, sans le sacrifice que leur médiation renouvelle, prêtres faisant pour notre nourriture dans l'hostie descendre Dieu.

Les Médiateurs... L'indicible harmonie qu'ils sont, et raison de leur génie, a son origine là : c'est à sincèrement et ardemment exprimer tout ce qui les environne qu'ils reflètent si parfaitement l'univers. La compréhension qu'ils ont de lui est celle qu'acquerraient leurs contemporains, si le commun de leurs contemporains n'étaient constamment, par le factice de leur existence journalière, détournés



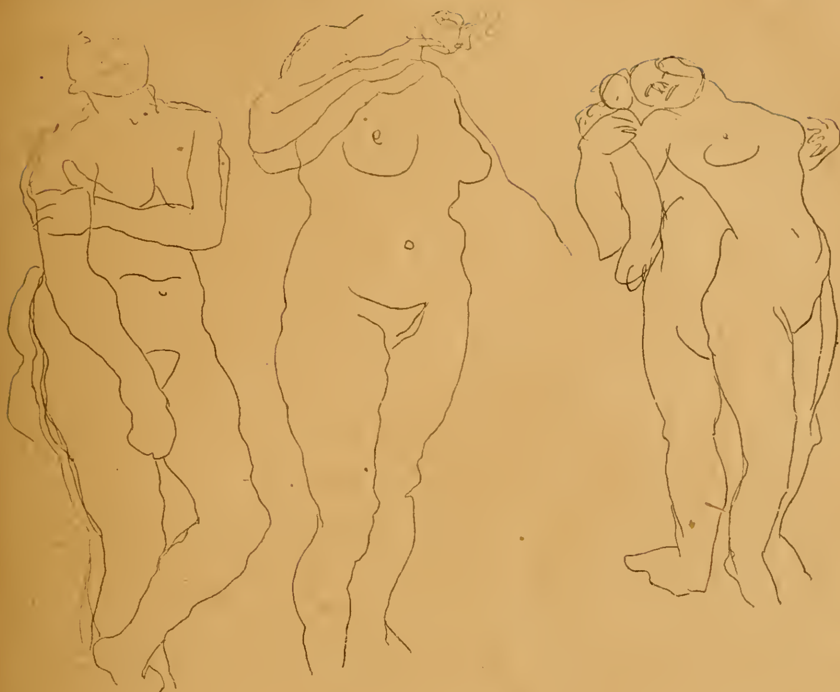
d'agir en communion avec la nature, d'être de leur temps. Ah ! croire que pour « vivre dans l'espace », pour engendrer les œuvres frappées d'éternité, il se faille abstraire du temps et du lieu, cette baroque erreur, sur laquelle même on aurait honte d'insister si, à toutes les époques, la paresseuse vanité des hommes ne la cultivait, l'adulait, ne se la prêchait, jusqu'à en instituer une religion, je veux dire une idolâtrie ! De cela, Rodin représentera la souveraine réfutation. « Les seules œuvres éternelles, comme dit Gœthe, sont les œuvres de circonstance. » Car si Jésus, les Apôtres et les Pères ne s'étaient adossés à leur époque, n'avaient ramassé à même elle-même de quoi la réduire et conduire, le christianisme fût demeuré quelque dilettantisme néo-platonicien ! être de son temps ou n'en être point : tout ce qui sépare une métaphysique d'une religion. L'univers représente la sphère qui sans fin se superpose, concentriquement, ses successives couches : chaque point du plus récent épiderme épanouissement d'un rayon projeté du centre ; de sorte que plus on l'approfondit, ce point, plus on approche le centre ; et c'est ainsi que chaque instant

les contient tous et enferme l'éternité, chaque objet résume l'univers, tout est le symbole de tout : et ainsi que la seule possibilité d'effleurer l'éternel on la conquiert en obéissant avec piété, mais une piété avertie, au temps qui nous habite.

En vérité, nous autres, ne sommes jamais sincères; nous végétons empêtrés d'un amas de vieilleries, d'étrangetés, de vanités, de modes, de choses factices; nous ne savons pas creuser notre temps, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; rien en nous qui ne soit apprêté, forcé, faussé, contraint, contre-naturel, et qui ne hurle à travers nos fallacieuses politesses de civilisés : convention, mensonge, artifice! Et c'est peut-être bien cela mieux que tout qui nous fait apparaître si paradoxaux nos grands hommes : eux naïfs comme la nature, ils sont envers nous dans la contradiction perpétuelle où nous sommes envers elle.

Et cependant ils nous représentent, ces médiateurs; c'est là le plus paradoxal et le plus logique. Voici nous; ce temps possède comme tous sa particulière compréhension de la nature : il la hait. C'est trop simple, il s'en est progressivement, constamment éloigné; exilé de sa jeune chaleur, il s'est déshérité de toute force, et le vieillard aigri et chétif, invective, et jalouse, et pleure sa virilité. Mais cette haine n'est rien qu'un immense désir fermenté : que signifie le blasphème? une prière au désespoir. Eh bien, Rodin est l'incarnation exaspérée de ce désir, il éternise la rage amoureuse de la nature. « Il nous faut la violer, disait-il un jour, pour rentrer un peu en elle. » Et une autre fois, caressant une statuette égyptienne : « Ces gens vivaient au milieu de la nature comme une vague dans la mer : nous, il faut user presque toutes nos vigueurs à remonter un courant et quand à grand'peine nous entrevoyons enfin la source, il ne nous reste plus de forces... aussi, voyez combien notre art est torturé, auprès de sa simplicité!... Pourtant, le ciel et la terre sont aussi beaux qu'aux premiers jours du monde! »

Or, cette torture est encore une beauté : la nôtre, que nous ne voulons pas comprendre. Les gens de goût se sont offusqués ou divertis aux grands pieds, aux grandes mains dont Rodin a, dit-on, doué ses créatures. Les misérables! ils nous insultaient tous : nous sommes d'un âge qui peine ingratement, un âge qui besogne et piétine. Mais nous avons honte de notre tragique splendeur: douloureux tâcherons étalant le grotesque triste de l'ouvrier endimanché se gonflant de sa redingote niaise, de ses trop belles bottines, lui si beau quand à travers sa cotte graisseuse il manie la matière. Une figure (non, un symbole) : nous ne nous doutons pas quelle révolution vénérable datent les sottements décriés chapeaux hauts de forme et les pantalons à pied : les labeurs manuels, intellectuels, ont concurremment, hypertrophiant notre pensée, déjeté notre musculature, qu'il faut bien, corps de peine, ensevelir, cacher sous les amples et ternes vêtures, qui à la fois exaltent le visage, œil de la pensée, la



pensée, notre seul méritoire, efficace travail, notre invention, modernes. Or, ce corps ravalé, notre héraut Rodin, par une transposition qui révèle un de ces paradoxes plus haut évoqués, il le déshabille ; ce corps chétif et déformé, si ridicule et anachronique en académie, il l'a délivré de son académie, et ainsi en signifie la beauté sublime. Oh, bien simplement : en l'offrant tel qu'il est : *vivant ;* plus en académie puisque nous ne sommes plus aux temps où l'académie était notre nature, mais en travail ; et alors chaque déformation prend un sens auguste, et pas une d'elle qui ne crie : je suis le travail, et le plus saint de tous : le travail de la pensée ; je suis le travail : je suis le désir, je suis la vie ! Et en ceci, Rodin fit quoi : suivre la nature, notre nature dont notre facticité insulte sans savoir l'ineffable splendeur. C'est ainsi qu'il arrache et tord les chaînes sous quoi se pavana notre servile vanité.

Chaînes qui sont les mensonges empoisonnés dont notre paresse trompe ses faims : notre âge remâche les mensonges de tout ce qu'il voudrait être. Le principal mensonge, notre plus lourde chaîne, c'est la fraternité ; nous avons la lâcheté en place ; nous sommes rongés par une manière de politesse avilissante et vile, nous affectons la plus méprisable considération les uns à l'égard des autres ; c'est ce qu'on nomme suffrage universel, vie collective..., nous sommes l'âge du travail et nous ne voulons pas travailler, l'âge de la pensée et défaillons sur

le labeur de penser. Nos collectivismes ont tout tué en asphyxiant l'individu : en place une universelle administration. Plus d'artisans : une armée de bureaucrates qui toute leur vie font pan-pan. le même pan-pan, avec la même machine dans la même usine, ou crin-crin sur un registre dans un bureau, ou qui copient le même, toujours le même article dans la même salle de rédaction; — et à qui le même journal. le même caporal. le même comité électoral. font toute leur vie pan-pan sur le crâne — le même crâne. C'est bien pour cela que nous appelons notre crâne un caillou.

Pour arracher ces chaînes et ces loques. et notre fausse sensiblerie et le reste, il fallait le plus sensuel des hommes, dans le moins sensuel des arts : je veux dire le moins affectable par les servitudes et les modes : un art qui pût, dans sa manifestation matérielle, n'être d'aucune époque, suceptible d'exposer l'homme temporel

Tel qu'en lui même enfin l'éternité le change,

et, pour repousser le baiser de la foule, un art de solitaire. Il fallait être statuaire, ou symphoniste. Et c'est un beau symbole que se fasse verrouiller par Rodin le siècle ouvert avec Beethoven.

Le premier paradoxe, le premier mensonge à secouer, c'est « le travail facile ». « J'aurais voulu, racontait-il une fois, m'appeler Grégoire, marbrier aux Batignolles ». — Et : « J'ai toujours regretté de ne pas vivre aux époques « gothiques » où les gens « s'y connaissaient ». — Et à un jeune peintre impatient — : « Pour devenir un artiste, il faut avoir commencé par balayer l'atelier ». Il a donc commencé par apprendre son métier, par se faire ce qu'il demeurera toute sa vie : *un artisan*. Il inculqua à sa main la dextérité supérieure : c'est bien, c'est peu : il en forgea en dépit d'elle l'auxiliaire prompt, obéissant et fidèle de l'œil et de la pensée, jamais que l'auxiliaire ; il s'assimila la matière et l'outil ; surtout il interrogea l'influence de la lumière, l'atmosphérique : à faire son tour de France, palper les édifices de la vieille France, il apprit, secret oublié depuis le moyen âge, à travailler à même le monument comme un tailleur de pierres, et que statuaire signifie non seulement architecture. mais paysage. A tous les sens, il fut du bâtiment. Un piège le guettait, qu'il flaira, qu'il enjamba. Praticien d'un très habile, d'un trop habile artiste (Carrier-Belleuse) il risquait de finir virtuose du tour de main. un homme qui fait pan-pan avec maîtrise et grâce, et ne fera jamais que pan-pan. Il eut réellement peur ; on le sait. Alors l'artisan se jeta dans la nature comme on entre au cloître Il ne s'agit plus d'être habile, là ! « On ne... crâne pas devant elle » (le mot est de Courbet, je crois). Cela produisit entre autres ces deux œuvres typiques : l'*Homme au nez cassé*, masque d'un vieil ivrogne camard, qui donne l'émotion d'un Jupiter triste, puis l'*Age d'Airain :* si scrupuleux qu'il fallut prouver qu'il n'avait pas été moulé...

On ne veut point ici étiqueter le catalogue chronologique de l'œu-



vre de Rodin, les centaines de groupes, de bustes, de bas et hauts reliefs, de monuments, de statuettes, d'ébauches, ces milliers d'aquarelles, de dessins, de croquis, dont une partie seulement peut trouver place au musée de l'avenue Montaigne ; ni biographier l'évolution réfléchie à la fois que spontanée, lente et sans arrêt, qui de *l'Homme au nez cassé* mène au *Balzac,* pour aboutir — provisoirement — aux « instantanés ». Il est aisé d'y suivre le développement, rigoureux comme un théorème, de la même pensée d'acharnée dévotion à la nature, mais qui à chaque minute pénètre un peu plus avant dans l'intimité d'elle, et ainsi, de plus en plus synthétiste et sous-entendeuse, exprime un peu plus et à l'aide d'un peu moins : De l'*Homme au nez cassé* aux instantanés, la distance est celle qui sépare le Septuor de Beethoven des derniers Quators et de même essence : et toujours l'*artisan*,

Et toujours le solitaire. Répulsion de l'autre mensonge, fils de la même lâcheté, de la même paresse ; nous nous mettons à cent mille pour penser, pour agir, et nommons cela fraternité, solidarité... Servitude et servilité : nous nous entraînons à ne pouvoir nous passer les uns des autres, à toujours compter sur les autres et sur nous jamais, et usons cette misérable vie à nous coudoyer pour nous réciproquement excuser avec infiniment de civilité; tous nos instants s'émiettent à pourchasser le moyen de gagner du temps, tous nos pas s'emploient à entreprendre tous les chemins pour « prendre le plus court ». Ce pourquoi nous nous glorifions d'être pra-

tiques et utilitaires. Le Solitaire ne compte que sur soi : avec sécurité, par le tacite, le formel engagement, de soi avec soi. Il sait prendre le plus long, et s'en abrège, ayant éprouvé que tous les chemins mènent également vite. De la vie de Rodin, pas un instant perdu : parceque rien n'est abandonné : tout servira ; du nuage qui passe, de la sirène qui beugle, de la plus oiseuse conversation, il tire parti, par cette question : Qu'est-ce cela deviendra, transporté, transposé en sculpture? — (Un propos d'oisif : c'est la ligne qui fait double !) Il est utilitaire comme la nature. Les plus enragés assauts des adversaires, les avis des conseilleurs, les conseils des amis — oh plus redoutables que tout! —, tout cela émeut exactement de même ce bloc de marbre : il accueille tout, tient compte de tout, ne discute rien : c'est au-dedans de lui que s'enferme le débat, qui dure jusqu'à ce que tout soit résolu, — une minute ou dix ans — et la décision prise : et alors, c'est pour jamais, pas de puissance au monde ne fera dévier d'une ligne : *Impavidum fractus*...., fatal comme une éclipse.

Plus tard que l'*Age d'airain*, il travaillait le jour chez autrui, cela gagnait le pain : cela assouplissait la main aussi : Consacrons un temps à faire des gammes, et ne mêlons pas la gymnastique à l'écriture, ni le manouvrage salarié à l'œuvre ; sachons séparer les moments de notre vie : le soir, la nuit, Rodin besognait pour lui : et voilà comme le *Saint Jean-Baptipte* parut.

Et le mensonge fraternel, la sensiblerie !... Rodin n'est pas tendre, lui. Tentez de concevoir cette inimaginable impossibilité : une larme de Rodin! le solitaire est un despote, un despote bienfaisant. Toujours parceque utilitaire ; apôtre et martyr de son art, comme il s'y est immolé, il y sacrifie tout ce qui l'approche ; il forme à lui seul une coalition ; car il faut vaincre et vaincre à toute minute ; car la bataille est sans fin, infatigable l'ennemi ; innombrable, multiforme : la Société, les hommes, les choses, et soi-même, et, la nature surtout, qui s'offre perpétuellement, élude, trompe, et ne cède qu'aux viols. — Il n'a pas d'élèves, il a des disciples ; qui fait comme lui est perdu, devient une main : il enseigne à faire comme soi, à se faire *l'individu* qu'il s'est fait. Et cet enseignement porte en effet ce double fruit : vivifiant les forts, il exténue les faibles, le troupeau anonyme.

Non, il ne connaît pas la tendresse ; il est épiquement sensuel (1). Et ceci déchire un autre mensonge. La nature, par les complaisances où nous la dépravons, nous l'avons rendue une courtisane ; lui l'a envahie comme une fille, et vaincue, reconnaissante, ravie, elle lui raconte tout. Dieu, au bout de quelles luttes ! un corps-à-corps de trente années : tant qu'il travailla cette *Porte de l'Enfer*, tant de fois recommencée et surmontée depuis si peu : enfer de toute sa vie, de toute notre vie, l'enfer où toute l'âme de l'artiste se démène, et notre âme à tous. Toutes les autres œuvres que dans cette période il

(1) Avez-vous remarqué : il n'a pour ainsi dire *jamais* représenté la Famille, l'Enfant?...



entreprit en ramifient les arcs-boutants : *Bourgeois de Calais*, *monument de Claude Gelée*, *statue du Président Sarmiento*, le *Victor Hugo* même, et l'*Eve*. Un autre mensonge soulevé, encore : le siècle veut s'assoupir sous la paresseuse idylle humanitaire : le bonheur à la portée de tous, la science, l'égalité, l'âge d'or, et la vieille fatalité vendue à l'encan avec les vieilles religions, et arrière le levain de la révolte, divinisation de l'homme, arrière Prométhée ! En réponse, devant son Enfer, devant notre Enfer, Rodin évoqua *Eve* :

Noire, rugueuse, terrible, elle jaillit, — ah ! sans le marchepied d'un socle ! — de la terre, la toute-puissante terre noire, calcinée du feu central, réel enfer, jaillit, pétrie d'humus et de lave... elle doit être brûlante encore !

Et déjà sa tête désespérée, et ses épaules exténuées sont courbées, et tordus les bras qui étreignent le torse formidable, courbés et tordus sous l'effroyable faix du Péché originel, le vrai. La Fatalité : jaillie, recrachée de la terre animale, maternellement animale, vers un ciel qui la repousse, que jamais elle ne franchira, ange et bête qu'elle reste ; elle ne fléchit pas, se roidit, ange et bête : Eve fille de la Terre, Eve matrice des hommes (1). Eve l'Humanité entière qu'elle est, qu'elle porte, se portant elle-même déjà, dans ses flancs d'airain : l'Humanité avec son éternelle inutile révolte, et 6,000 ans de désolation, sublime sous la malédiction éternelle, ses membres, son corps

(1) Le modèle choisi par Rodin se maria : elle fit neuf enfants.

tournent en silhouette la courbe de l'effort brisé ; la Parabole, point d'interrogation de l'Etre devant l'Univers.

Dès lors, tout est fini, tous mensonges, toutes servitudes, rompus. C'est seulement alors que tout commence. Rodin ayant enfin réalisé en lui l'ineffable communion de l'humanité avec la nature, parvenu au sommet qu'habitaient l'art assyrien, l'art égyptien, l'art grec primitif, et d'où nous avions roulé, chaque génération un peu plus vite, un peu plus bas, avec quelques désespérés sursauts, tel au moyen âge chrétien, Rodin se dégageait définitivement du mensonge qui les enferme tous : la pensée; la pensée, en suprême distillation, rend quoi : la vibration d'une onde. Il faut le dire, le crier, puisqu'osait se réclamer de lui, comme de Wagner, de Puvis, de Carrière, le faux symbolisme, le paresseux pastiche archaïque qui faillit naguère, niant la vie trop ardue à surprendre, asphyxier tout art : l'art de Rodin ne fut jamais un art intellectuel, un art littéraire ; il n'avait jamais poursuivi que cela : exprimer par des formes les aspects de l'harmonie universelle, et à mesure que s'épanouissaient sa science et sa dextérité, et que s'amplifiait l'énorme cerveau, il s'apprenait à oublier, à ne devenir qu'un élément, une force de la nature; simplifiant avec la hardiesse prudente d'une patience implacable, il synthétisait un peu plus, un peu plus, un peu plus. Il découvrit que la nature se définit par les combinaisons logiques de quelques plans en révolution, il devint un *décor, un décor mystérieux*. Et ici prenons haleine pour admirer le merveilleux enchaînement des choses, comme le manifestent cet œuvre, cette vie. Les gens du métier, techniciens, professeurs institutaires, trouvaient trop véridique d'anatomie, de dessin trop correct l'*Age d'airain :* ils crièrent au moulage. La preuve directe convainquit leur ignorance; hélas, sans les convaincre de leur ignorance, car la malveillance en était : dès lors, ces imprudents entreprirent d'assommer le Rodin de chaque œuvre nouvelle sous le Rodin de l'*Age d'airain*, pour lequel dès lors ils s'avisèrent d'une extraordinaire dilection; oui, deux Rodin: l'un sage, pur, édifiant: l'autre, celui d'après, orgueilleux révolté qui, pour s'être — contre eux — avéré si parfait constructeur et dessinateur, se juge dispensé désormais de construire et de dessiner. Le *Balzac* provoqua l'explosion : la nouvelle accusation semble l'inverse de celle d'autrefois; elle est identique, mouler un « sac de plâtre » ou mouler le modèle humain : l'ingénu aveu qu'il n'y eut jamais qu'un Rodin, le même! Un matin il regarda son *Age d'airain*, cette académie si classique ; on l'avait voilée contre la poussière : sous les pans de la toile opaque, toute l'anatomie, invisible, se manifestait, non plus évidente, mais surnaturellement présente, et avec ceci de plus : sa synthèse en des plans directeurs; tout s'exprimait par l'ascension de quelques lignes essentielles : le *Balzac* était créé. Or sa loyauté d'artisan le contraignit à une contre-épreuve personnelle qui précisément renouvelait l'épreuve publique qu'il provoqua pour l'*Age d'airain:* semblable réfutation, mais par avance, cette fois, et





insoupçonnée... ce rend bien plus plaisante l'aventure! Dès que construits les plans qui enferment le *Balzac*, lui architecturent et sa silhouette absolue et son ossature vivante, le constituent entièrement et seuls : sa synthèse, il se les vérifia par l'analyse. Déshabillant (il le faut bien redire pour obliger d'entendre les oreilles volontairement bouchées!) le bloc, ainsi qu'on ouvre un écorché pour en montrer la carcasse, c'est un *Balzac tout nu*, en académie, que par dessous modela Rodin : et le fameux froc alors redrapé sur cela, ce froc qui tout voile aux yeux « qui n'ont pas le temps », ce froc dévoile tout : circonscrite aux plans mouvants essentiels de tout à l'heure, allégée de tous les détails qui l'amortissent — ils y sont d'ailleurs : ces plans les résument; — cachant : sous-entendant, l'accessoire, il dévoile formidablement : la vie. L'*Age d'airain* donnait le corps humain déshabillé; *Balzac*, autre académie, en cette nouvelle académie, l'académie d'une attitude en mouvement, *Balzac* offre la Vie. Vous voyez bien que c'est toujours la même chose, toujours le même Rodin. Dès lors, la sculpture *matérielle* lui est inutile : des modèles — modèles quelconques, car en même temps, nécessairement il a pénétré combien la beauté grouille par toute la nature — vont, viennent devant lui (1), et lui, sur une feuille que n'a pas besoin de regarder sa main in-

(1) Les personnes effarouchées se pourraient remémorer le « Promène-toi » de Carpeaux à ses modèles.

faillible, cette main capte. arrête au passage, cette vie. Et ce sont les « instantanés » inouïs que voilà. Les derniers quators de Beethoven : un accord, une arabesque. Un instant pareil attend chacun de ces prédestinés. celui qui leur révèle définitivement l'identité universelle : alors ils rentrent dans son anonymat, ce Nirvana actif que Wagner nomme l'Inconscient, ils deviennent une ligne, une phrase, un accord, *un et multiforme* comme elle : une force de la nature, un Elément. Quand l'homme atteint cela, il entre dans l'infini ; il sent, il exprime le lien qui joint l'homme à toutes choses, et toutes choses entre elles : le mystère : transfiguré dans un décor dansant, il vibre harmoniquement au rythme qui emporte des mondes : la Danse de l'Univers.

Félicien Fagus

Quinze instantanés de Rodin,
fac-similés par le graveur J.-L. Perrichon.

Récit sans ruse [1]

VII

Le lendemain, à l'aube, Robert partit pour la chasse avec son père et son oncle. Cécile dormait et ne s'éveilla que tard. Elle bondit à la fenêtre, l'ouvrit et regarda dehors.

Il y avait devant le château une terrasse sablée, bordée à droite et à gauche de bouquets d'arbres. Un mur bas, en grosses pierres roses, la terminait, enguirlandé de pétunias.

Puis, le sol dévalait brusquement, recouvert de fougères rousses et de genévriers.

L'œil ensuite suivait, d'abord étranglée entre des collines rudes, une vallée qui allait s'évasant vers un second plan de plaine vaste : champs de maïs et prairies maigres.

Des montagnes peu hautes, d'un bleu de lin, de forme légère et charmante, très au loin fermaient l'horizon.

Du ciel net tombait une lumière exquise.

Au-dessous d'elle, on chantonnait. Elle se pencha, et vit madame de Villefeu appuyée sur la balustrade du perron. Cécile admira cette silhouette; ce dos avait une ligne pure, ce corps une grâce jeune, animale et luxuriante.

« Madame de Villefeu ! »

La jeune femme sembla hésiter, puis, avec brusquerie, se retourna. Cécile, alors, qui l'avait peu regardée la veille, aperçut le visage le plus inattendu. Il était à la fois ardent comme la vie, et suave comme un rêve. Quelque chose de vif et de sauvage dans les regards faisait songer à ces oiseaux, alouettes et hirondelles, qui vous frôlent hardiment de l'aile, mais qui ne s'apprivoisent jamais. Il était d'une expression complexe et inquiète. On songeait, en le contemplant, à quelque paysage fait d'orage et de soleil — pourtant harmonieux et définitif.

Cécile fut émue : quelle âme existait dans ce corps? Elle pensa à la vie hostile aux belles choses. Elle éprouva une compassion pour cette jolie créature abandonnée presque au lendemain du mariage par un mari imbécile.

(1) Voir *La revue blanche* des 15 mai et 1er juin 1900.

Cependant, elle échangeait avec la jeune femme quelques paroles oiseuses et gaies qui volèrent de l'une à l'autre, comme d'insignifiants mais jolis papillons.

La journée fut un peu longuette. Ces messieurs, après la chasse du matin, déjeunaient chez quelque voisin, et ne rentreraient qu'à la nuit. Madame de Gartempe la mère, ayant les yeux fatigués, ne faisait rien tout le jour, mais elle causait intarissablement. Elle avait beaucoup lu, et malheureusement beaucoup retenu. Douée d'une imagination révoltante, elle s'inspirait des aventures lues pour composer à ses voisins et ses proches des vies mouvementées d'aventuriers, d'incestueux, d'emprisonneurs et de félons. Cécile eut des étonnements et prit un certain temps pour en revenir.

Elle conquit un peu sa belle-mère en l'écoutant avec un air de profond recueillement. « Ma chère enfant, lui dit celle-ci, vous savez écouter ; c'est une grande qualité, disait ma mère. A propos, quel âge avez-vous? — Trente-cinq ans, Madame. — Trente-cinq ans ; et de quel mois? » — Et lorsqu'elle sut la date exacte, elle s'écria avec complaisance : « Ne croyez-vous pas à la transmigration des âmes? Vous êtes née deux jours exactement après la mort de ma pauvre mère, vous portez son nom, et maintenant que j'y songe, vous lui ressemblez un peu : Pourquoi son âme ne serait-elle pas dans votre corps? »

L'idée d'être, pour si peu soit-il, la mère de sa belle-mère ne souriait pas à Cécile. Mais elle dit en riant : « Oh Madame, pourquoi n'aurions-nous pas chacun une belle âme jeune et neuve? N'est-ce pas terrible d'apporter en naissant une âme ayant des courbatures peut-être et des habitudes qui cadrent mal avec le nouveau corps qu'elles animent? »

Sa petite figure mince était toute vie et mouvement, ses yeux aux courts cils courbes étincelaient d'une jolie lumière. Marie-Rose de Villefeu, qui l'épiait tout en brodant, ne reconnut pas les yeux d'ouistiti mélancolique, et eut besoin de penser que le bout de son nez était gros, pour le voir. Elle se replongea dans son ouvrage sans dire un mot.

Madame de Gartempe ne voulut pas entrer dans les vues de sa belle-fille et se mit à parler de sa voisine, madame de T., qui le soir, dans sa chambre, appelait son valet de pied pour lui donner des boutons de manchettes. Cécile n'écoutait plus.

Enfin arrivèrent ces messieurs. On avait battu le bois de gauche, celui d'en face, attendu dans le vallon, arpenté la brande, — pas trace de lièvre. Mais à déjeuner, à cinq kilomètres de là, leur hôte avait raconté qu'il avait entendu un coup de feu vers cinq heures du matin. Sans doute un braconnier. En effet, le lendemain, un fermier connu comme tel apportait, pour le vendre, un lièvre un peu maigri d'avoir trop couru.

Ce jour-là, une violente discussion agita la maison : comment mangerait-on le lièvre? Ce fut une bourrasque. Monsieur de Gartempe s'empoigna avec Conrad à ce sujet. Madame de Gartempe agacée finit par les faire taire en imposant sa volonté d'une façon péremptoire. Marie-Rose lisait. Robert observait sa femme avec amour. Cécile, assommée et de plus en plus désorientée, regardait tout le monde et se taisait.

Le surlendemain, on discuta longuement sur l'emplacement probable des ceps de la dernière pluie. Cécile, pour dire quelque chose, demanda s'il y avait aussi des verdets. Non, ici c'était du poison, mais il y avait des giroles, seulement la cuisinière ne savait pas les faire; les cèpes, par exemple, étaient une pure merveille. Et le jour suivant, toute la famille munie de paniers se mit en chasse, chacun se fiant à son flair, gardant jalousement le secret de ses trouvailles. Cécile, qui ne connaissait pas les finesses de ce sport, au bout d'une heure d'une marche fureteuse et infructueuse, rentra à la maison. Marie-Rose avait déjà disparu.

Robert, fumant une cigarette, s'égara dans les futaies du parc. Il rêvait, et son âme était nonchalante. Tout à coup, il aperçut de loin la jeune femme. Elle s'avançait en ligne directe vers lui. Elle tenait des fleurs. Quand elle se fut rapprochée et qu'il distingua ses traits, il fut frappé de leur expression d'animal indompté, qu'il n'avait jamais remarquée. Comme il allait vers elle, lui souriant, et s'apprêtait à lui parler, elle le flamba d'un regard oblique, et sans dire un mot, sans sourire, le dépassa d'un pas rapide.

Robert resta sot. Il s'arrêta, crut réfléchir, et tournant sur ses talons, se mit machinalement à la suivre. Elle marchait très vite. Sa silhouette se détacha nette sur le fond vert. Il nota les raies de lumière qui sur ses cheveux dessinaient un filet montant. Tout à coup, il se demanda ce qu'il faisait là, sortit de sa

songerie, s'assit sur un tronc d'arbre et se dit : « Tiens, tiens... » Mais très honnêtement. Et lorsqu'il rentra et retrouva Cécile, il ne pensait plus à Marie-Rose.

Les jours pesaient à Cécile. Elle n'aimait pas la campagne ; celle-ci, en particulier, n'avait rien de séduisant : la vie y était monotone, les personnes lui semblaient décidément d'une autre espèce qu'elle, sauf l'oncle Conrad, colère dans la vie pratique, strict dans la vie morale, visiblement tourmenté par les conflits de la vertu et de la chair, — et l'inquiétante Marie-Rose. Aucune visite ne venait changer les idées de ces braves gens. Si par hasard on entendait un claquement de fouet ou des grelots, aussitôt toute la maisonnée disparaissait comme par enchantement, et les visiteurs apprenaient que monsieur de Gartempe était à la chasse, monsieur Conrad en voyage, madame Rose à la ville, et madame de Gartempe momentanément au lit. Lorsque le nouveau ménage parla de faire des visites, on assura à Cécile que les voisins étaient tous des gens insupportables, à ne pas voir. Cécile n'en revenait pas, que Robert fût le « fils de cette maison », et surtout qu'il ne s'y ennuyât pas. Mais non! enclin à la rêverie, nonchalant, liseur, il était heureux, possédant au milieu des horizons de son enfance la femme qui résumait pour lui tous les plaisirs de la vie et tout le bonheur. Il causait avec elle, se promenait en fumant, lisait des livres scientifiques, s'occupait vaguement de Marie-Rose qu'il avait connue jeune fille, qu'il admirait comme une très belle créature, qu'il plaignait, et qui le fuyait, il ne savait pourquoi.

A l'autre bout de la France, la mère de Cécile tomba malade. Bien que ce ne fût pas grave, Cécile, excédée de cette vie de zoophyte, ne fut pas fâchée de changer un peu d'atmosphère. Elle prit assez gaiment son parti de quitter son mari pour quelques jours.

Robert fut absolument désorienté. Tout lui manqua, le premier jour de cette absence, et il faillit partir la rejoindre. Puis, il vit que ce serait absurde et se résigna à patienter.

D'ailleurs, il eut tout de suite une légère distraction.

Du jour au lendemain, Marie-Rose changea envers lui. Elle sembla prendre à tâche de peupler sa solitude, et sans beaucoup se parler, ils étaient souvent ensemble.

Le soir, il venait la rejoindre à la balustrade du perron où elle s'accoudait. Elle se retournait en l'entendant venir, et sans sourire, faisait un geste gracile et prompt vers la belle nuit, et reprenait sa pose première.

Les étoiles étincelaient comme les phares de célestes plages apaisées et lointaines. Une fraîcheur montait de la vallée baignée de brume, avec des odeurs de feuilles et de fleurs.

Une fois, Marie-Rose se pencha vers lui et murmura tout bas, d'une voix de mystère : « Il y a dans ce magnolia un oiseau qui m'aime. Je l'attends. Il va chanter. »

Comme s'il n'eût attendu que ce signal chuchoté, la voix d'un rossignol s'éleva, pure, fluide, de cet accent incomparable et unique qui réveille au cœur toutes les poésies et toutes les tendresses.

Marie-Rose et Robert, le front tendu vers le coin perdu dans la verdure où s'élaborait le quotidien et prestigieux mystère, n'existaient que pour ce ciel étoilé, cette voix dans la nuit. .

Robert rentra se coucher, un peu engourdi. Il pensait à Marie-Rose, à la voix mystérieuse dont elle lui avait dit : « Il y a dans ce magnolia un oiseau qui m'aime » et quelque autre phrase qui traitait des elfes qui dansaient au milieu des pelouses sous les étoiles roses. Il pensa que sa voix était étrangement voilée par moments, que ses manières avaient un mélange de grâce, d'abandon et de passion, — que ses yeux timides et hardis tour à tour avaient des expressions d'une effrayante douceur.

« Dangereuse et pauvre jeune femme ! » pensa-t-il. En pénétrant dans ses draps, il l'oublia totalement. Il sourit à la rose que Cécile l'autre soir avait attachée au-dessus de leur tête — et qui maintenant distillait une vieille odeur de sérail et, enfonçant son nez à la place où reposait d'habitude la tête de sa chérie, il tâcha de retrouver son parfum.

Malgré la belle saison, il eut froid et dormit mal.

Le matin, de sa fenêtre, il apercevait Marie-Rose. Elle traversait la terrasse avec une grâce légère ; elle revenait, montait les marches ; sa robe claire, ses cheveux, semblaient rapporter du soleil.

Durant le jour, ils faisaient des promenades ensemble.

Elle avait l'intuition la plus complète des coquetteries dangereuses.

Elle eut les regards directs, — les brèves paroles dénuées d'artifice qui sont le manque de pudeur de certaines franchises ; elle eut les regards fuyants, les silences, les physionomies exaltées, faites pour dérouter ou exaspérer; elle eut des nonchalances de parler et d'attitudes, puis des gaietés soudaines pleines de grâce folle.

Un soir, pour lui seul, elle dansa sous la lune, grattant d'une main nerveuse trois cordes sourdes de guitare. Elle dansa, tourna, ondoyant dans la nappe de lumière que faisait la lune, — puis disparut dans l'ombre d'un massif d'arbres, et ce soir-là, ne reparut plus aux yeux de Robert.

« Diable, diable! pensait Robert. Est-ce que vraiment cette petite...? »

Et il écrivit à Cécile : « Mais reviens donc, ma chère vie! Dieu merci, je ne suis pas envoûté, mais il y a ici une petite elfe qui va me rendre ridicule ! »

Une tendresse lente s'infiltrait dans les manières de Rose, dans sa voix; une passion grandissait la sauvage splendeur de ses yeux.

« Si je la remettais au point? » se demandait Robert. Puis il craignait de la blesser. Alors, il prit un air grave, prétexta des courses obligées, ne rentra qu'à la nuit, fuma sa cigarette dans sa chambre, et se trouva grotesque.

Enfin, Cécile télégraphia : « J'arrive. »

Et il prit le train pour la trouver à la dernière station. Ce fut une joie si grande qu'ils sanglotèrent. Et comme il n'y avait qu'une heure de trajet, ils ne surent que se regarder avec des yeux en étoiles, en se tenant les mains.

Cécile très fatiguée de son long voyage monta se coucher sitôt après dîner.

Robert, pour attendre décemment qu'il pût la rejoindre, se mit au vieux piano relégué dans une pièce attenante au salon; la porte resta ouverte et Marie-Rose l'y suivit.

Robert joua n'importe quoi, — nerveusement et mal. Marie-Rose, qui aimait la musique pour la sensation nerveuse qu'elle lui procurait, s'était assise derrière lui. Elle l'écoutait, mais les sons n'arrivaient à ses oreilles qu'à travers les battements de son sang.

Gêné de cette présence qu'il sentait plus qu'il ne la voyait, Robert s'arrêta. Il entendit distinctement le craquement irrégulier, irritant de son corsage de soie. Ce bruit très léger pourtant, exaspéra la tension de ses nerfs. Il se retourna brusquement — et la vit.

Elle le regardait avec des yeux étranges, un regard violent de « possédée ». Il eut l'intuition qu'elle était possédée en effet par une sensualité qui la prenait corps et âme, en faisait tout à coup une créature inconnue, presque effrayante, et dont la sensation physique était absolument maîtresse.

Extrêmement troublé, il lui dit à mi-voix :

« Qu'avez-vous ? »

Elle ne détacha pas son regard, qui prit une violence plus chaude, et ce fut toute sa réponse.

Alors une infinie pitié envahit le cœur de Robert, et lui prenant la main, il lui dit avec douceur : « Petite, petite ! Vous avez la fièvre. Montez vite vous coucher. »

Lui-même monta avec elle qui s'abandonnait comme une pauvre chose honteuse. Arrivé à la porte de sa chambre, il lui baisa légèrement la main — et courut chez Cécile. Le cœur lui battait fort.

Elle était couchée et l'attendait, sa petite figure spirituelle toute attendrie — et les yeux pleins de douceur et de paix.

Il s'agenouilla sur le bord du lit, et mettant sa tête sur l'oreiller près d'elle, il lui conta cette petite histoire. Il n'y avait pas de quoi se vanter, et il ne se vanta pas. Mais il avait eu une sorte de trouble tout de même. Et Cécile en fut désolée. Alors, tout bas, ils se dirent de ces choses bonnes et profondes qui ne surgissent du fond de l'être que dans le bouleversement d'une grande émotion...

Et puis, la regardant dans les yeux, — avec en elle le remords d'avoir risqué, pour fuir quelques heures d'ennui, la seule chose au monde qui importait, Cécile ajouta :

« Mon amour, mon amour ! dire qu'une autre occasion peut surgir, plus troublante encore, et me prendre quelque chose de toi ! Non pas ton cœur — à nos âges on ne rompt pas facilement le charme fait d'amour, de goûts, des mille liens formés par un commerce constant — mais ce qui est terrible, c'est le corps ! Oui, vois-tu — c'est bête, c'est stupide : c'est ainsi ! Si tu te

donnais à une autre, je pourrais encore te désirer peut-être, mais ton corps me ferait horreur. L'acte d'amour me serait une odieuse torture — car pour moi, il a toute l'importance d'une possession charnelle et morale, infinie, — et je haïrais ton corps d'avoir donné à une autre cette part de mon paradis!

— Je t'adore, et t'adore, mon amour! répétait uniquement Robert. Comment veux-tu qu'une autre femme puisse même tromper mon désir? Mais garde-moi toujours auprès de ton cœur qui est ma joie et ma vie... »

Dans son amour complet et égoïste, il ne pensait déjà plus à Marie-Rose, et — un peu plus tard, — s'endormit. Cécile resta longtemps éveillée. Pauvre Marie-Rose! Elle pleurait peut-être... si seule...

Quand elle fut sûre que son mari dormait, elle se leva, passa un peignoir et sortit sans bruit.

Arrivée a la porte de Marie-Rose, elle écouta un instant, puis tournant doucement le loquet — elle entra.

VIII

C'était bien risqué — et elle eut tort.

La première coupe de souffrance doit toujours être bue dans la solitude; une main si douce soit-elle, qui vous la tient, semble y verser de l'amertume.

Mais Cécile, intelligente et parfaitement bonne, croyait qu'on peut tout vaincre, tout adoucir, par de la tendresse et une musique ardente de bonnes paroles.

Et puis, que voulez-vous? tout le monde fait des gaffes, n'est-ce pas?

Rose la reçut avec une bien vilaine physionomie. Elle s'était dressée sur son séant, en entendant la porte s'ouvrir, et lança sur l'intruse un regard comme un jet de vitriol.

Cécile ne la trouva pas sympathique, mais très belle. Elle sentit que la pitié ne ferait qu'envenimer la blessure de Marie-Rose. Aussi cacha-t-elle soigneusement l'aumône qu'elle voulait lui en faire, et l'aborda-t-elle résolument comme sur un terrain d'égalité.

« Voulez-vous que nous causions? » dit-elle simplement, et

s'assit près du lit. Marie-Rose ne desserra pas les dents, ne fit pas de mouvement.

« Moi non plus, je n'ai pu dormir continua Cécile avec beaucoup de naturel. Et vous êtes la seule ici, qui puissiez me comprendre et avec qui je puisse causer... »

Marie-Rose ne broncha pas.

Cécile se trouva tout à coup très bête et s'invectiva fortement, in petto, d'avoir été naïve à deux heures du matin. Elle se sentait devenir indifférente et même frivole, vis-à-vis de sa situation. Mais elle fit un effort, se ressaisit à bras-le-corps, se ramena à un sérieux convenable. N'était-il pas affreux de souffrir dans l'amertume? — elle reprit donc sérieusement et bonnement :

« Ecoutez-moi. Ne vous fermez pas contre moi. Voyez, nous sommes là, seules, deux pauvres femmes, somme toute! car qui est sûr du lendemain? Nous sommes si faibles, et la vie est si impérieuse, si difficile! Je ne sais si nous pourrons trop nous aider mais ne nous faisons pas trop mal! »

La voix de Cécile, toute apitoyée, très berçante rassura en Marie-Rose le côté sensitif. Elle dit, sans la regarder : « Comment vous ferais-je du mal? Votre bonheur est bâti sur un roc de fidélité!... »

Elle se tut, songea; ensuite, plongeant ses yeux étonnants dans ceux de Cécile, elle ajouta d'une voix profonde : « Moi, j'ai toujours aimé Robert. »

Cécile la regardait, atterrée.

Puis toute sa bonté lui remonta du cœur et, débordante de compassion, elle prit la main de la jeune femme, et lui dit avec une admirable humilité :

« Ma pauvre petite! pardonnez-moi!...

— Toujours! » continua Marie-Rose, s'exaltant peu à peu, et, somme toute, finissant par beaucoup exagérer. « Il était l'espérance de mon cœur de jeune fille, et si j'ai consenti à me marier, c'est dans un moment de dépit, quand un hasard m'a appris qu'il était depuis quelque temps déjà votre amant. Il est revenu marié, avec vous!... Moi je suis presque veuve... Ce n'est pas vous qui me reprocheriez, n'est-ce pas? de tromper mon mari. »

— Non, répondit Cécile, remise au point par cette phrase

sans grâce, et sa pitié devenue un peu méprisante, à voir le petit côté de cette nature. Non. Je n'ai pas à juger votre conduite. Mais il faudrait bien de l'aveuglement, une sorte de lâcheté pour ne pas vous sentir très séduisante et très dangereuse pour tout homme que vous chercheriez à charmer. Vous pourriez faire notre malheur, et je ne sais trop à quel bonheur vous atteindriez.

— Je n'ai rien à vous répondre, dit Marie-Rose froidement Et je me demande maintenant pourquoi vous êtes venue! Quand vous êtes entrée, j'ai cru que vous alliez m'accabler d'injures, ou de miséricorde : c'est tout un. Mais vous êtes trop fine pour cela... et sa physionomie reprit son masque mauvais.

— Ah ! s'écria Cécile avec un véritable élan de cœur. Je suis venue, croyez-moi, parceque je pensais que vous souffriez peut-être! Et je n'ai rien calculé, rien préparé! Je vous ai seulement un peu aimée... »

Une sorte d'éclaircie rayonna sur le front fermé de Marie-Rose. Elle faillit dire qu'on peut être bonne — par bonté.

Cécile n'attendit pas que cette lumière fût éteinte : elle se leva vivement, entoura la jeune femme de ses bras, l'embrassa et dit en souriant : « Bonsoir ! Mettons que nous n'ayons jamais rien dit, ni rien fait! Soyons nous-mêmes tout neufs demain! D'ailleurs, la vie arrange tout!

— ... à sa guise ! » dit Marie-Rose.

« Oh ! pensa Cécile en regagnant sa chambre et son lit, où une masse lourde dormait avec candeur — je ne suis qu'une écolière : j'ai fait un trou où il y avait une tache! Il n'y a plus qu'une chose raisonnable à faire. » Et le lendemain, sans raconter rien de la scène nocturne à son mari, elle lui travailla doucement les côtes pour hâter leur départ.

« Que diable! lui dit-elle avec vivacité, jadis nous n'avions qu'une idée : être seuls ; qu'un désir : avoir un chez-nous bien étroit et bien clos! et maintenant que nous sommes libres de réaliser ces rêves, nous perdons nos heures en public! »

Robert se souvint en effet de ses rêves d'amant. Maintenant il était heureux partout, pourvu que Cécile fût là. Il voyait moins de nécessité à se clôturer étroitement, — vu la sécurité des nuits, — d'autant qu'à Montrésor aucun homme jeune ou vieux ne tournait autour de sa femme. Quant à la gêne vis-à-

vis de Marie-Rose, il en avait bien un peu, mais il escamotait vis-à-vis de lui-même ses sentiments à ce sujet.

Après quelques redites, il fut convenu qu'on partirait dans huit jours,

Quand cette décision fut annoncée, les parents, sincèrement ravis, eurent un air froissé.

Marie-Rose avait repris son attitude impassible du début. Robert qui craignait de se montrer nerveux, respira, reprit de l'aise, admira cette tenue d'indifférence qui seyait fort à cette belle créature. Ensuite, furtivement, il s'ennuya de ne plus lui faire d'effet et s'occupa à rechercher si réellement elle ne ressentait plus rien.

Cécile le surprit contemplant sa cousine, avec un œil absorbé de mathématicien.

Elle soupira avec un peu d'impatience et trouva les hommes bêtes : pour être plus juste, elle généralisait.

Enfin, le dernier soir arriva.

Justement la journée avait été légèrement pénible : Marie-Rose, poussée par quelque génie familier, était sournoisement sortie de son air négatif ; elle avait, en quelque tour de sa façon, montré une coquetterie si nonchalante et adroite qu'il aurait été impossible de lui mettre le nez dans ses petites saletés.

Robert seul, croyait-il, l'avait perçue et en avait été involontairement chatouillé. Et s'étirant, ce soir-là, au moment de se coucher, je ne jurerais pas qu'il n'éprouvât une légère excitation charnelle, et vaniteuse.

Cécile, peignant ses beaux cheveux devant sa glace, apercevait cette mine doucement satisfaite et sans doute la reportait à qui de droit. Elle fut pincée d'un petit chagrin rapide. Puis, finissant de natter en une tresse de chinois, ses longues mèches souples, elle la rejeta sur son dos, et soupira fortement — comme on respire.

« Demain... » et elle fit d'une main décisive le geste d'une table rase.

Le lendemain, elle prit congé de sa belle famille, avec une joie rentrée très convenablement.

Peine perdue, car ses beaux-parents firent à peine attention à son départ : « Adieu, adieu, je t'ai vue ! » — Quand la voiture eut tourné le coin de l'avenue, ils parlèrent pourtant un peu

d'elle. « Elle m'inspire peu de confiance, » dit la belle-mère. — Son beau-père dit : « Elle a une rude chance, cette princesse, d'avoir épousé un homme sûr comme Robert. »

Un peu plus tard, dans leur calme maison hollandaise du bord de la Seine, Cécile et Robert reparlèrent de cette histoire.

Quand elle lui eut conté son escapade nocturne, il écarquilla les yeux : voilà des idées qui ne viendraient pas à un homme.

Elle en convint en riant. Il ne fut pas fâché néanmoins de la trouver en état d'infériorité flagrante, mais elle partait d'un cœur si généreux qu'il en fut attendri.

« Ne pensez-vous pas, mon cher amour, lui dit ensuite Cécile, que, à la longue, vous eussiez pu éprouver quelque tentation sensuelle auprès de cette troublante personne?

— Moi? moi! » — il était sincèrement outré d'une pareille suggestion. « Y pensez-vous, Cécile! Non, ma chère; je sens bien que je suis vôtre, jusqu'à la moelle. Vous pourriez lâcher autour de moi une flotille de houris, que je ne ressentirais aucune émotion friponne ou pire. »

Cécile étendit un bras, et, bouche close, se jura solennellement : « Jamais, au grand jamais — de lâcher de houris; jamais, au grand jamais de femme à moins de deux mètres de distance, ni pendant plus de quinze minutes à la fois.

Puis, comme on était au lit, elle arrondit son bras autour du torse de Robert, s'embrouilla intimement à lui, et se mit en devoir de représenter tout un harem.

Jean Roanne.

FIN

Les Ennemis de l'Exposition

Nous nous proposons de montrer que l'hostilité professée par certains contre l'Exposition — loin d'être, comme ils le disent et peut-être le pensent, un phénomène purement circonstanciel, déterminé exclusivement par les conditions externes où se présente l'Exposition (libération de Dreyfus, composition du ministère d'inauguration, etc.) — est, au contraire, un phénomène profondément nécessaire, déterminé d'une part, par les conditions les plus internes et les plus générales de cette Exposition et, d'autre part, par les conditions mentales les plus invétérées de ses détracteurs. Cherchons donc à caractériser l'Exposition, ses propriétés et ses effets, dans leurs rapports avec les besoins : 1° du *militarisme*, 2° du *cléricalisme*, 3° du *monde académique* ; et à déduire, de la nature de ces rapports, l'attitude de chacun de ces groupes vis-à-vis de l'Exposition.

1° Quel est, par rapport aux besoins du militarisme, le caractère des images que présente l'Exposition ? Ici, des avenues, des édifices, des jardins, des parterres de fleurs, etc., en un mot l'image réelle des travaux faits dans la paix et pour la paix ; là, au front de ces édifices, des inscriptions « fils », « tissus », « vêtements », « mobilier », « arts décoratifs », etc., images verbales de ces mêmes travaux ; là, des fresques, des statues, « art du bois », « art du livre », « groupe de forgerons, » etc., images plastiques de ces mêmes travaux. Il y a bien, par-ci, par-là, un pavillon des armées, quelque musée militaire, etc., mais mal situé, hors des rues les plus naturellement fréquentées, et dépourvu de tout extérieur attrayant. On dirait presque qu'il est venu ce temps, que rêve M. Bergeret, où les tableaux qui représentent les batailles seraient voilés comme figurant des spectacles immoraux et, n'était aux quatre pylônes du pont d'Iéna ces grands hommes de pierre qui domptent des chevaux fringants, il semble qu'on finirait par, dans ce tas de « civilités », par oublier que l'homme est capable de violence, de domination et d'héroïque beauté. Bref, à peu près partout, l'image de la civilisation pacifique et industrielle ; et même, ici, sous forme d'inauguration d'un pont, un symbolique défi à la civilisation guerrière, dont la caractéristique est de faire sauter les ouvrages de cette espèce. — Qu'est-ce que produit naturellement et immédiatement un tel spectacle ? Un affaissement du sentiment militaire. Et en effet, est-ce que le public de l'Exposition a seulement l'air de se douter de l'existence de Déroulède ? Nous n'oublions pas que, le jour même où M. Bergeret prétendait constater la soudaine neutralisation de Jean Coq et de Jean Mouton, le nationalisme assénait en plein parvis Notre-Dame et sur le crâne d'un fonctionnaire républicain une preuve solennelle de son

efficacité ; nous n'oublions pas non plus les élections de Paris, ni la récente assommade du républicain Lamy. Mais qu'est-ce que ces actes isolés, si éclatants soient-ils, auprès de ce qu'il faudrait pour pouvoir nier la vertu lénitive de cette ambiance ? Observons encore, se promenant rue des Nations, tel lieutenant de chasseurs ou tel capitaine de dragons : non seulement la foule ne leur accorde aucune attention spéciale, mais eux-mêmes, soit qu'ils prennent conscience de ce qu'a d'étrange dans ce cadre la farouche mission que leur costume impliqué, soit que peut-être, chez eux aussi, le désir de regarder accapare toute la sensibilité, ils semblent dépourvus de ce sentiment hautain mais protecteur que doit éprouver tout homme de cœur revêtu des insignes de la force et du commandement.

Passons au genre des rapports mutuels propres à cette enceinte ? C'est, entre les représentants de toutes les nations, d'abord un continuel coudoiement ; puis, à l'occasion d'un renseignement quelconque, une esquisse de conversation ; souvent, l'intimité s'accentue ; ici, un Espagnol oublieux de Manille, demande du feu à un Américain du Nord, fait connaissance et s'asseoit avec lui au café ; là, un fils de France sollicite un rendez-vous d'une vachère du Cantal parce qu'il la croit Circassienne. Bref, partout, dans les rapports entre humains, la conscience du représentant national fait place à la conscience de l'individu dégagé de sa nationalité, et l'image de nombreuses familles juxtaposées mais isolées et diverses s'efface devant l'image d'une vaste agglomération affectée d'un caractère unique qui est d'être humaine : au régime de la civilisation rigide se substitue celui de la civilisation fluide.— Qu'en résulte-t-il ? Naturellement une dissolution des sentiments propres à cette vieille civilisation rigide, et dont l'un des principaux est le sentiment de l'honneur. Et, en effet, ne constate-t-on pas, sous mille formes, la dissolution de ce sentiment ? N'avons-nous pas vu, de nos yeux, un gentilhomme Gaulois, dont les pieds venaient de subir la pression (involontaire, nous voulons le croire) de ceux d'un voisin, se contenter pour toute réparation d'un banal « Pardon, Monsieur », et ne pas songer un seul moment à profiter de l'avantage que lui conférait sa supériorité musculaire ou sa fréquentation des salles d'armes pour hurler la vivacité de son sentiment de l'honneur ? Et ces Français qui enfin, seuls parmi tous ces hommes, sont *chez eux* et qui, somme toute, ont fait les frais de la réception, ne remarque-t-on pas qu'ils semblent exempts de toute fierté domestique, et qu'ils n'affectent aucun de ces mouvements d'orgueil dont la tradition a pourtant consacré la noblesse en déclarant qu'ils consistent à faire les « honneurs » du chez soi ?— Une autre conséquence nécessaire de ce régime fluide, c'est l'évanouissement des tendances agressive et défensive. Ne voit-on pas, en effet, ces Européens faire trêve ici à leur anglophobie, et, quand ils passent devant le pavillon de la Grande-Bretagne, non seulement s'abstenir de montrer le poing mais même se laisser aller à l'admiration ? Enfin ne

devine-t-on pas que ce Bordelais qui trinque là-bas avec ce Bavarois laisse s'éteindre du fond de son cœur le sentiment de la revanche ?

Or, n'est-il pas clair que, le jour où les Français croiront reconnaître que les Allemands ne songent point du tout à les dévorer tout vifs, la souveraineté du militarisme sera singulièrement menacée ?

Qu'est-ce qui démontre aux foules la nécessité d'un commandement unique et absolu ? Qu'est-ce qui les engage à s'y soumettre docilement ? C'est principalement la croyance qu'elles ont d'être l'objet continuel des appétits barbares de l'ambiance. Ne croit-on pas rêver quand on voit des despotes eux-mêmes — le tzar, l'empereur Guillaume, — encourager presque leurs sujets à visiter un lieu essentiellement propre à dissoudre cette croyance ! D'une manière générale, tous ces sentiments que tend à engourdir cette Exposition, l'enthousiasme pour l'uniforme, l'honneur, la haine internationale, n'est-il pas clair qu'ils sont éminemment indispensables à l'existence même du militarisme ? Peut-on contester que le jour où l'humanité présenterait une sensibilité telle que la vue embrassée du haut du Trocadéro serait déclarée plus belle que le choc de deux régiments de cuirassiers qui s'entre-tuent, le militarisme serait irrévocablement perdu ? Or, vers cette sensibilité, l'humanité s'apprête à faire un pas dont le caractère décisif n'échappe pas aux militaristes clairvoyants.

Qu'on ne vienne pas leur dire que les effets de cette Exposition seront illusoires, qu'au lendemain de sa clôture les sentiments assoupis se réveilleront plus vifs que jamais. C'est cette vivacité-là (ils le savent bien) qui sera illusoire, car il est impossible que six mois consécutifs d'une attitude et d'une émotion constamment identiques à elles-mêmes passent sur l'organisme social sans y laisser une trace durable et réelle, sinon toujours visible. Cet effet, il leur faut donc à tout prix le prévenir. Et, pour cela, il leur faut s'efforcer d'arrêter ou d'altérer le cours purement civil et pacifique des six mois qui s'annoncent. Déduction vérifiée par les faits. Ceux-ci (réception du commandant Marchand, tentative de crise ministérielle, agitation de spectres de guerre, excitation à la méfiance de l'étranger, etc., etc.) ne nous apprennent que les détails d'exécution d'un programme dont on pouvait *a priori* définir l'esprit.

2° Quels sont les effets de l'Exposition dans leurs rapports avec les besoins du cléricalisme ? C'est d'abord l'instinct de la curiosité qui s'exerce, partant qui se développe. Et combien cet instinct, malgré les constants efforts de l'Eglise, demeure vivace et avide d'aliment ! L'Eglise n'a-t-elle pas lieu d'être tout à la fois surprise et inquiète de voir ces milliers d'êtres, qu'elle a élevés de génération en génération dans la sainte réprobation de tout examen d'écritures et de toute recherche des causes, s'arrêter ici devant chaque enseigne, devant chaque produit nouveau pour eux, épeler des lettres, demander un sens, poser des « où », des « pourquoi », des « comment », bref

ébaucher à tout propos une enquête ? Or, l'Eglise ne se le dissimule pas : cette tendance qui invite ces hommes à demander en passant de quel pays vient ce pyretrum et de quelle époque est l'habillement de cette gitane, cette tendance si humble en apparence et si inoffensive, laissez-la s'exercer et se développer librement, et elle deviendra, par simple voie d'évolution naturelle, un état d'esprit lequel n'est autre que celui qui produit l'*Origine des espèces* ou les *Origines du Christianisme*. *Origines* de quelque chose, n'est-ce point là, presque toujours, le titre des livres qui, seuls peut-être, ont atteint l'Eglise ? Puis par l'exhibition de ces « merveilles » de l'esprit humain, voici le développement de l'admiration de l'homme pour l'homme, l'extension de sa confiance en son propre pouvoir, bref la ruine de la chrétienne humilité.

Enfin, soit en raison de la situation relativement aisée de ceux qui pénètrent ici et de la santé nécessairement bonne de gens qui peuvent piétiner durant des heures, soit parce que l'idée générale qui se dégage naturellement du spectacle de la patience humaine c'est celle d'un effort vers le bonheur et de la confiance dans la possibilité d'être heureux, toujours est-il qu'ici, sur la plupart des visages, règne l'épanouissement et qu'au fond des cœurs s'avive, à coup sûr, l'amour de la vie. Et, là encore, le prêtre demeure stupéfait et épouvanté de la fragilité de l'action cléricale et de l'insaisissable mobilité de son troupeau : n'est-il pas effrayant pour lui de constater qu'à cette humanité, sur laquelle pèse — par les soins du cléricalisme — un héritage de vingt siècles de souffrance et de croyance dans la nécessité sainte et éternelle de la souffrance, il suffit d'un rayon fortuit de bien-être et de liberté, pour qu'elle renaisse de ses larmes et qu'elle trahisse sans rancune, dans un sourire d'enfant, son invincible instinct d'amour et de bonheur ? Quant à l'efficacité anti-religieuse d'un tel état de choses, l'Eglise ne se dissimule pas qu'elle est réelle, cette fois, et considérable : expulsions, révocations, confiscations même, tant qu'il ne s'agit que de cela, l'Eglise est intacte, car cela n'affecte en somme que le contour apparent de son institution, cela n'en modifie que les manifestations externes : mais, la propagation de l'esprit critique, l'affirmation des « bienfaits » de la science et par suite l'éveil de l'optimisme, tout cela au contraire la touche profondément, parce que cela vient volatiliser tout le système d'idées et de sentiments qui fait l'élément interne et essentiellement constitutif du pouvoir théocratique. Que la création du moindre câble international ou la facilité d'échanger, par des cartes postales de deux sous, des paysages entre antipodes fasse, au fond, plus de mal à l'Armée que tous les livres d'Urbain Gohier ; que le moindre bouquin vulgarisateur des résultats de la chimie soit plus nocif à l'Eglise que tous les procès d'Assomptionnistes : que, d'une manière générale, les *choses*, lesquelles viennent, par leur sereine réalité inanimée, innocemment anéantir les dogmes, soient mille fois plus délétères à l'Autorité que les *hommes*, lesquels, par le simple fait

de leur réaction voulue, impliquent l'objectivité de l'existence et de l'action de l'Autorité, c'est là une vérité que l'Eglise sait depuis longtemps, mais dont l'Exposition s'apprête à lui fournir une nouvelle et cruelle illustration. L'Eglise sait bien que le dimanche que ces gens viennent passer tout entier à l'Exposition à poser des questions et à humer la vie est le plus sûr dissolvant de toute habitude de discipline et de tout esprit de sacrifice ; et qu'après plusieurs mois de ce régime, le prêtre, au confessionnal, aussi bien que l'officier, au régiment, auront toutes les peines du monde à obtenir de l'homme cette réprobation de la vie et cette résignation à l'ignorance (1) et à la souffrance qui sont tout le secret de la domination cléricale.

Dès lors, n'était-il pas tout indiqué que l'Eglise travaillât à contrarier cette innocente joie du peuple et à tenir en haleine chez lui la notion d'un invisible toujours présent et particulièrement courroucé? C'est ce qu'elle fait, soit en prédisant (avec Méline) les destinées els plus sinistres, soit en interprétant saintement des catastrophes comme celle de l'avenue de Suffren, et, au besoin, en les souhaitant. Toutes ces attitudes du cléricalisme ne sont que des aspects contingents d'un mouvement facile à prévoir entre tous, puisqu'il n'est autre chose que la réaction défensive d'un organisme contre un climat mortel pour lui (2).

3° Si, enfin, la plupart des artistes munis de quelque estampille officielle (lauréats d'Instituts, membres d'Académie, etc...) viennent crier à la laideur et au ridicule de cette Exposition, et apportent ainsi leur contribution dans l'effort destructif, c'est là encore un phénomène tout naturel, encore une forme de l'instinct de conservation. Car, cette Exposition — enfermant les chefs d'œuvre des « maitres » dans l'intérieur des édifices, et présentant à l'œil libre, sous forme de palais de la Finlande, de pavillon de l'Algérie, etc.... des produits nés de l'imagination populaire et destinés à symboliser tel ou tel caractère populaire — infirme la croyance dans l'émanation nécessairement aristocratique de l'art et menace du coup les intérêts les plus vitaux du monde académique.

Parmi les formules à l'aide desquelles les ennemis de l'Exposition essayent de justifier leur attitude, il en est une que nous croyons devoir particulièrement considérer, parce qu'elle nous semble de nature à troubler quiconque négligerait de la décomposer. « Nous

(1) Sera plus vrai encore lorsque fonctionnera l' « Ecole de l'Exposition ».

(2) Lire à ce sujet dans la *Vérité française* du 6 juin, sous le titre de « Paris s'amuse », un article édifiant. Tout y est : depuis le dédain des « façades en plâtre estampé » et des « palais en carton peint », jusqu'à l'anathème pour « ceux qui s'amusent ». Cela entraine même l'auteur à la péroraison suivante qui étonne d'un nationaliste : « ... la population, la puissance et la prospérité de l'Allemagne ne cessent ne s'étendre et de lui assurer une suprématie bien autrement sérieuse que celle qui vient à la France de ses Expositions ».

attaquons l'Exposition, disent-ils (sincèrement, peut-être), parce qu'elle dissout les choses les plus essentiellement nécessaires à la vie même de l'humanité : le mouvement réciproque, l'activité moléculaire entre humains (dit le militaire) : le sentiment religieux (dit le prêtre) ; le sentiment esthétique (dit l'artiste académique). » Il est incontestable, en effet, qu'on ne saurait imaginer pour les humains un péril plus grand que la triple dissolution exprimée dans cette formule.

Or, cet effet de l'Exposition n'est pas ; et cette formule est toute spécieuse. Cela est évident, d'abord *a priori* puisque cette dissolution impliquerait l'inexistence de l'espèce, et cela est vérifiable par la plus simple observation. Qu'est-ce, en effet, que ces mille inventions, ces mille combinaisons plus ingénieuses les unes que les autres, sinon une résultante de la concurrence industrielle la plus active en même temps qu'un appel à cette concurrence, et qu'est ce que cette concurrence sinon un phénomène de mouvement et de pénétration réciproque entre humains ? Qu'est-ce que les manifestations de la force électrique ou thermique ou mécanique et la série des questions qu'elles suscitent, sinon un acheminement vers une question ultime relativement à l'essence même de cette force : et, en présence du caractère éternellement inconnaissable et par suite immodifiable de cette essence, en présence du caractère de chose nécessitée que revêt alors le mouvement humain, quel est le sentiment qui envahit l'homme, sinon celui de la plus sincère humilité ; et qu'est-ce que les mots abstraits qu'il prononce, sous l'empire de cette émotion — *progrès*, poésie du *travail* et de la *solidarité* (voir le discours de M. Millerand), étude des *forces* de la *nature* et soumission à leurs *lois*, etc... — qu'est-ce que cela, sinon un aliment qu'il donne à son besoin de métaphysique et de religion ? Qu'est-ce enfin que la construction même de ces palais, de toute cette Exposition, et l'affluence qu'elle provoque, sinon la preuve qu'il existe chez ces humains une activité orientée vers autre chose que vers les primitifs besoins de nutrition et de reproduction, une activité secondaire qui est à elle-même son principe et sa fin, et qu'est-ce que cette activité secondaire, sinon l'élément même de tout sentiment esthétique ? Donc, ils sont toujours, le mouvement, la religion, l'art. Seulement, ils sont sous des formes nouvelles. C'est le mouvement physiocratique, d'atome à atome, qui s'établit ; c'est l'adoration de l'humanité pour sa propre image, c'est la religion de Comte qui s'organise ; c'est l'art communiste de tous pour tous, c'est l'art prédit par Hans Sachs, qui apparaît. C'est donc aussi des formes particulières qui disparaissent, et c'est cela seul qui disparaît. C'est le mouvement théocratique de hiérarchie à hiérarchie, c'est la religion catholique aux fantômes terrifiques et asservissants, c'est l'art académique et monopolisé de quelques-uns pour quelques-uns, c'est tout cela, et c'est cela seul, qui se désagrège. Et c'est alors eux autres, éternels Beckmessers, naïfs bénéficiaires de ces formes condamnées, qui prennent la fin de ces

formes pour la fin du principe naturel dont elles n'étaient que des revêtements momentanés (1).

Veut-on caractériser d'une manière plus générale la relation réciproque qui existe entre l'attitude de cette nouvelle humanité et celle de ses détracteurs? On peut dire que cette humanité — travaillant naturellement à ce que sa triple fonction motrice, morale et esthétique prenne une forme de plus en plus collective et expressément humaine — s'impersonnalise de jour en jour et rejette, du même fait, tout ce qui prétend s'imposer à elle en tant qu'individu; qu'après avoir, pendant des siècles, localisé en certaines unités de l'espèce sa conscience interne et avoir confié à ces unités le soin de diriger ses premiers pas, l'humanité maintenant distribue peu à peu cette conscience à l'infinité de ses membres élémentaires, et tend à se mouvoir sous l'action et sous l'unique responsabilité de cette sensibilité devenue spécifique; et que eux autres — professeurs d'action, ou de sagesse, ou de beauté, chef militaire, artiste, et surtout, prêtre, chef compréhensif de tous les chefs — déchets du temps où la direction humaine était individualisée, fossiles théologiques, pareils aujourd'hui à ces aïeuls qui ne savent pas consentir à n'être plus nécessaires, ils se cramponnent à ce mouvement d'adulte, cherchant à en contrarier le libre essor, et n'hésitant point à lui souhaiter les pires destinées pour faire croire à la nécessité de leurs conseils et prolonger l'agonie de leur sénile autorité. C'est à ces efforts régressifs, jusqu'alors simplement organiques et disséminés chez ces conservateurs, c'est à ces efforts que cette Exposition est venue donner la cohésion et la conscience d'eux-mêmes ; et la rigueur de leur opposition contre elle était indépendante même de l'aspect des choses exposées, puisque, d'une part, ils sont avec les tendances modernes en opposition latente et irréductible, et que, d'autre part, une Exposition ne saurait être autre chose qu'une présentation symbolique des tendances de son temps.

Qu'ils s'évertuent donc!... Peut-être non sans succès. Cela dépend de leurs prétentions. Prétendent-ils simplement supprimer une manifestation locale d'un état de choses qui les blesse, faire échouer cette Exposition, galvaniser l'idéal féodal ? Avec les armes qui leur sont propres, ils peuvent espérer d'y réussir. Prétendent-ils au contraire supprimer la racine de cet état de choses, atteindre et arrêter, dans la vie affective du groupe humain, le sourd travail de démocratisation dont l'Exposition n'est qu'un symptôme contingent? Prétention vaine, comme le serait d'ailleurs (et cela consolera peut-être ces malheureux) celle de Jaurès ou de France, si, oublieux d'une des pages les plus pures de la Bible nouvelle (2), ils prétendaient survivre en tant que noms propres et qu'affirmation de

(1) Cf. dans *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* I, 3, le débat entre Sachs et les Maîtres pour et contre l'admission du peuple à la participation artistique.
(2) La *Résignation à l'oubli* (Renan, l'*Avenir de la Science*, p. 225).

leur personnalité. Et veut-on une preuve de l'irrémédiable profondeur avec laquelle le dogme d'impersonnalisation envahit l'humanité moderne? Remarquons que ces protestataires n'osent pas avouer, ni peut-être s'avouer à eux-mêmes, que l'unique but de leur action c'est l'affirmation de leur individu, et qu'ils cherchent à masquer ce but derrière le prétexte de l'intérêt général. — Quel que soit toutefois le succès de leur entreprise, elle ne laisse pas que d'attendrir ni de donner à penser : douloureuse convulsion d'une « forme de passage » qui se raidit contre sa propre dissolution, qui sait si, dans toute évolution, les convulsions mêmes de la forme évanescente ne sont pas nécessaires au surplus de bonheur de la forme émergente? — Quant au Philosophe, bien qu'il soit le seul apparemment intéressé au maintien d'une société aristocratique (car enfin, c'est bien lui qui souffre le plus du débordement du flot plébéïen, d'abord ignorant et nécessairement railleur de la pure et froide raison), il ne s'associera point à cet effort réactionnaire : de plus en plus convaincu que toute résistance au courant des choses est une forme de l'orgueil et qu'au contraire, puisque le courant des choses n'est que la manifestation ultime et nécessaire des volontés de l'Inconnaissible, le sentiment vraiment religieux consiste à penser que ce courant est nécessairement bon, il s'abandonnera hardiment au flux de la sensibilité nouvelle, et remerciera cet Inconnaissable d'appartenir à une génération qui a pu vivre trente ans sans avoir la guerre et qui, à deux reprises, — à l'occasion de l'Affaire et de l'Exposition — a pu contempler une formidable élongation de la vibration humaine dans la direction du bonheur : surtout il remerciera cet Inconnaissable de lui avoir dispensé la faculté de mourir, en présence de certains spectacles, à la conscience finie de son individu.

Julien Benda

Essais de critique

sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français

IV

Les guerres d'Italie.

Les Croisades avaient pris fin, l'impulsion qui si longtemps avait porté les Français à se précipiter vers l'Orient était épuisée, lorsque les rois d'Angleterre engagent la guerre de Cent Ans avec les rois de France. Cette guerre défensive faite sur le sol devait être d'abord malheureuse, elle allait ruiner la France et longtemps l'obligerait à se tenir repliée sur elle-même.

La façon de combattre, dépourvue d'art et de science, que l'étude des Croisades amène à reconnaître comme ayant été le propre des hommes d'armes français au moyen âge, est amplement confirmée par les batailles de cette période. La France éprouve alors les grands désastres de Crécy en 1346, de Poitiersen 1356, d'Azincourt en 1415. Ces trois rencontres ont une physionomie commune. On est surpris qu'elles aient pu se répéter. Il a fallu des causes profondes, pour qu'elles se soient produites ainsi en succession, sans que l'expérience de la première ait fait éviter les deux autres. Les Croisades avaient idéalisé, pour le proposer à l'imitation des hommes du temps, le chevalier superbe par la force de son bras et son intrépidité. D'ailleurs le type du preux ne venait pas seulement des Croisades, il s'était dégagé de toute la poésie de l'époque féodale et avait particulièrement été chanté dans l'immense cycle des poèmes de chevalerie, éclos en France au moyen âge et qui ont été la première manifestation d'une littérature nationale. De telle sorte que, quand on a constaté la manière désordonnée où, dans les batailles des Croisades et celles de la guerre de Cent Ans, se déchaîne le courage individuel, on comprend qu'on est là en face de la réapparition d'un vieil instinct primordial, qui a été en outre fortifié par l'embellissement que les poètes, pour l'avoir eux-mêmes senti, lui ont fait prendre.

Les trois batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt se ressemblent, par la manière de combattre des deux parts et par le résultat immanquable qui en découle. Les Anglais sont inférieurs en nombre, mais ils forment une armée disciplinée, composée mi-partie de cavalerie, mi-partie d'hommes de pied. Ils ont un chef qui agit d'après un plan initial, et qui, au cours de l'action, sait faire exécuter des mouvements d'ensemble à ses troupes. Dans les trois batailles, les Anglais, guidés par l'instinct qui leur enseigne que le summum d'avantage est pour eux obtenu lorsqu'ils reçoivent le choc, combattent sur la défensive. On voit ainsi qu'ayant passé la mer pour venir en France, ils ont eu la notion qu'ils tentaient une chose périlleuse et qu'ils s'y

sont préparés, en se donnant une bonne organisation. Ils apportent déjà dans leur manière de faire la guerre une part certaine d'art et de science.

Devant eux les Français, supérieurs en nombre, se présentent à l'état de masses confuses. Personne ne commande. Les chefs ou ceux qui devraient l'être mettent leur honneur et leur joie à combattre au premier rang, pour frapper d'estoc et de taille. Le roi Jean sera pris à Poitiers, se battant en simple soldat, une hache à la main. Les armées françaises ne sont que des rassemblements de chevaliers appelés à l'improviste de tous les points du royaume, qui n'ont point, par conséquent, de discipline et ne savent se prêter à aucun mouvement combiné. Leur pratique est de se jeter témérairement sur l'ennemi, dès qu'ils le rencontrent. A Crécy, il faut, pour le joindre, traverser des terrains détrempés par la pluie, où les chevaux perdent leur élan, et à Poitiers, il faut monter, par des chemins étroits, sur une côte rocailleuse. Dans ces conditions, la lourde cavalerie bardée de fer, contrariée par les obstacles, ne peut approcher les Anglais que déjà en désordre et abîmée par les flèches des arbalétriers. Alors le courage individuel qui cherche à se satisfaire, devient inutile. La cavalerie repoussée ne forme plus qu'un pêle-mêle où, les chevaux morts et atteints, les hommes désarçonnés s'offrent aux coups de l'ennemi qui, s'avançant en bon ordre, n'a qu'à tuer et à prendre une cohue impuissante.

On voit ainsi que l'idéal français guerrier du moyen âge, le chevalier, le preux, frappant de son bras l'ennemi, devenait désastreux appliqué en grand sur le champ de bataille. C'était un mode d'action bon pour le combat irrégulier, les tournois, les rencontres de petits groupes d'hommes, mais ne pouvant conduire qu'à la déroute, en face d'ennemis disciplinés et capables d'agir avec ensemble. C'est pourquoi, pendant la guerre de Cent Ans, les Anglais ont paru si longtemps irrésistibles. Opposée à leur tactique et à leur science relatives, toute la furie de la chevalerie française venait s'épuiser en pure perte. Les Français devaient finir par vaincre, mais ce serait lorsqu'ayant perdu, à la suite de défaites répétées, la possibilité de reprendre la guerre des chevaliers et des grands seigneurs, ils en viendraient à leur tour à se discipliner. A ce moment, l'idéal dressé par les épopées du moyen âge, aurait en partie disparu, la guerre ne serait plus envisagée comme une passe d'armes héroïque, joyeuse, mais comme une lutte tragique, à poursuivre, pour délivrer le sol conquis et ruiné. Et alors, en vue de telles fins, l'individu saurait se sacrifier, abandonner son plaisir propre et fondre sa personnalité dans la combinaison des masses.

Cette apparition de pratiques guerrières perfectionnées, survient sous le règne de Charles VII. La guerre durait depuis longtemps. Le vrai roi de France chassé de Paris, était restreint au pays au sud de la Loire. Il n'avait plus guère autour de lui de grands seigneurs et de feudataires, mais il lui restait un noyau de vétérans et de routiers

expérimentés et assagis. Jeanne d'Arc survient, qui pénètre d'un esprit patriotique populaire et d'une confiance ardente les combatants nouveaux que l'on recrute. Les Français reprennent le dessus à partir de ce moment; ils laissent voir autant de tactique et d'assurance que l'ennemi. Ils ont une artillerie supérieure à celle des Anglais qui, les premiers, avaient amené à Crécy des canons sur un champ de bataille. Il n'y a plus seulement des hommes d'armes à cheval. l'infanterie est apparue.

Dans les conditions nouvelles où elle combat, la France se délivre donc de ceux qui l'avaient d'abord si complètement vaincue. En 1450 Charles VII recouvre la Normandie, en 1453 il regagne Bordeaux, la dernière ville qui restât aux Anglais, sauf Calais. Il meurt en 1461, maître en son entier du royaume de France. Le moyen âge finit avec lui. Son fils Louis XI, qui règne de 1461 à 1483, inaugure l'ère moderne. Il voit succomber son grand rival le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, il peut réunir la Bourgogne à la couronne, il peut abattre les autres grands feudataires et il laisse à son fils Charles VIII, encore enfant, le royaume consolidé, relevé des ruines et de la misère causées par la guerre de Cent Ans.

Mais alors les Français, ayant retrouvé leur force, vont se jeter de nouveau hors de chez eux et recommencer à porter la guerre au loin. Cette fois ce sera l'Italie qui les attirera.

*
* *

Charles VIII était monté sur le trône à l'âge de treize ans. Sa sœur, Anne de Beaujeu, gouverna sous son nom, comme régente, avec sagesse. Lorsqu'il fut sorti de tutelle et qu'il eut épousé Anne de Bretagne, son imagination se donna cours. De faible intelligence, incapable d'études sérieuses, il se complaisait surtout à la lecture des romans de chevalerie et des chroniques guerrières. « Or, dit Comines, l'an 1493 commença à faire sentir à ce jeune roi Charles VIII, âgé de vingt-deux ans, des fumées et gloires d'Italie. » Charles VIII, ainsi que son père Louis XI, tenait de la maison d'Anjou des droits sur le royaume de Naples. Louis XI, prudent et politique, s'était bien gardé de les faire valoir, mais son fils allait au contraire les mettre au service de ses penchants romanesques. Il va donc passer les Alpes, pour s'emparer du royaume de Naples, avec même la pensée d'aller plus loin, si les circonstances le permettaient, attaquer les Turcs à Constantinople et recommencer quelque chose comme les Croisades.

Cette entreprise sur le royaume de Naples, au fond de l'Italie, était une chimère. C'était vouloir étendre la domination française dans une sphère où aucun établissement stable ne pouvait être obtenu. La France eût-elle été garantie, dans le moment, sur toutes ses frontières et en pleine disposition de ses forces, qu'une campagne en Italie fût toujours restée téméraire, destinée à finir par des

déboires. Mais lorsqu'en 1494 Charles VIII va passer les Alpes, la France était ouverte et menacée sur sa frontière du Nord. Les résultats obtenus par Charles VII et Louis XI en se débarrassant des Anglais et des rivaux intérieurs comme le duc de Bourgogne, restaient disputés. Les Anglais possédaient toujours Calais. qui leur donnait un pied en France. Ils n'avaient nullement renoncé à y rentrer. Sous Louis XI, Edouard IV débarqué à Calais avec une grande armée s'était avancé jusqu'à Arras. Il avait fallu lui payer une forte indemnité pour le renvoyer. Le même fait allait se renouveler sous le règne même de Charles VIII. Maximilien d'Autriche possesseur de la Flandre, plein de la rancune que lui causait le morcellement du domaine de sa femme Marie de Bourgogne, que les rois de France avaient effectué en s'emparant de la Bourgogne, demeurait un ennemi toujours prêt à s'allier aux Anglais. Le roi d'Espagne faisait lui-même cause commune avec eux. Mais Charles VIII, loin de tourner sa force vers le nord, pour y étendre, en politique, les frontières restreintes de la France, aveuglé par sa chimère d'Italie, fait au contraire les concessions les plus désastreuses à ses voisins, afin d'en obtenir la paix. Il s'engage à payer, en quinze ans, une somme de 750 mille écus d'or au roi d'Angleterre, Henri VII, qui a débarqué à Calais, pour le renvoyer. Il renonce à la suzeraineté sur l'Artois et la Franche-Comté, en faveur de Maximilien et abandonne le Roussillon à Ferdinand d'Espagne.

Enfin libre de ses mouvements au prix de tels sacrifices, il descend en Italie par le mont Genèvre, avec cinquante mille hommes. Dans l'état de division où se trouvaient les états et les princes italiens, une pareille force devait se montrer irrésistible. aussi Charles VIII s'avance-t-il sans rencontrer d'ennemis. C'était à qui profiterait de sa venue pour obtenir des avantages ou des faveurs. Il passe à Milan, à Florence, à Rome en triomphateur. Il entre dans le royaume de Naples. Le roi, son compétiteur, s'évanouit devant lui sans combattre. Charles VIII, arrivé à Naples, n'a qu'à s'asseoir sur le trône et qu'à répartir les commandements et les charges à ses partisans.

Mais cette extraordinaire fortune devait s'écrouler aussi rapidement qu'elle s'était élevée.

Les princes rivaux de la France, le roi d'Angleterre, Maximilien d'Autriche, inquiets de l'extension qu'elle a prise en Italie, se coalisent pour la faire rentrer dans ses limites. Ils entraînent avec eux ces mêmes princes et états italiens qui, les uns après les autres, avaient d'abord si bien accueilli les Français, mais qui. les voyant maintenant s'établir au milieu d'eux, regrettent de s'être donné des maîtres. Charles VIII ne pensait qu'à jouir de sa conquête. lorsque la nouvelle lui arrive de l'immense ligue formée contre lui. Il ne s'agit plus dans ces circonstances de rester à Naples, pour s'y laisser entourer et prendre. Charles VIII et son armée se mettent donc en retraite vers la France et, en route, trouvent l'armée des coalisés

italiens postée près de Fornoue, sur le Taro, pour les arrêter. Ils la battent, s'ouvrent le passage et rentrent en France.

L'expédition d'Italie s'était accomplie comme un rêve. La plupart des historiens l'ont comparée à un roman de chevalerie. Tous l'ont sévèrement jugée, au point de vue politique. Tous ont reconnu qu'il était contraire à toute raison, de détourner la France vers une semblable entreprise. Ce qu'elle avait eu en définitive de meilleur, avait été sa fin rapide, permettant à l'armée envoyée au-delà des Alpes de revenir sur le sol natal, pour le protéger et le défendre.

*
* *

Charles VIII mourut d'accident, en 1498, trois ans après son retour d'Italie. Louis XII, un collatéral, lui succéda. Il était alors âgé de 36 ans et devait se faire aimer de son peuple, par sa manière paternelle de le gouverner. Or, cet homme d'âge et d'esprit rassis, qui différait complètement de son prédécesseur, va cependant se hâter de reprendre ses projets sur l'Italie. Il semble que l'esprit d'aventure, maintenant développé, demandait avec une telle force à se satisfaire qu'il aveuglât toute raison. Car lorsque Charles VIII était une première fois parti pour l'Italie, il avait au moins dû passer outre aux remontrances de sa sœur, Anne de Beaujeu, et de ses meilleurs conseillers, qui jugeaient son entreprise téméraire, tandis qu'on ne voit pas que Louis XII ait eu à subir d'observations. L'échec de la première expédition, la versalité, la fourberie des princes italiens maintenant connues, ne paraissent pas non plus avoir été considérées. Le roi et la noblesse sont éperdument dominés par le désir de s'en aller guerroyer au loin. Les circonstances sur la frontière du nord ne s'étaient d'ailleurs pas améliorées. Louis XII y trouvait les mêmes ennemis que son prédécesseur. Il lui faudrait à lui aussi leur faire de grandes concessions pour en obtenir la paix.

Louis XII n'entendait plus seulement faire valoir les droits que lui léguait Charles VIII sur le royaume de Naples, il y ajoutait ceux qu'il prétendait tenir de sa grand'mère Valentine Visconti sur le Milanais. Il poursuit donc le double but de s'emparer de Milan et de Naples. Les Français entrant en Italie, se portent d'abord sur Milan, dont ils s'emparent. Le duc régnant, Ludovic Sforza, en est chassé. Il s'enfuit dans le Tyrol. Il revient bientôt attaquer Milan à la tête d'une armée de mercenaires suisses et allemands et s'y rétablit. Une nouvelle armée française, après avoir repris la ville, le fait prisonnier. Il est envoyé en France, où il restera détenu jusqu'à sa mort. La domination française se fait alors momentanément, accepter dans le Milanais, grâce à la sage administration du cardinal Georges d'Amboise.

Louis XII pense maintenant à s'avancer plus au loin et à conquérir le royaume de Naples, mais les rois d'Espagne voulaient eux-mêmes s'en emparer. Louis XII, jugeant qu'il ne pourrait se l'assurer en

opposition avec le roi qui le possédait et les Espagnols combinés, se contente d'un partage. Le roi de Naples, pris entre les Français et les Espagnols, après avoir abdiqué, vint vivre en France, où il reçut le duché du Maine. Mais les copartageants ne purent s'accorder; bientôt ils en vinrent aux mains. Le vice-roi français, le duc de Nemours, fut vaincu et tué par les Espagnols à Cerignole et le royaume fut perdu. Louis XII envoya une nouvelle armée pour le reprendre. Elle fut à son tour mise en déroute par les Espagnols, sur le Garigliano, et le royaume de Naples demeura définitivement perdu.

Cependant Louis XII conservait le Milanais. D'accord avec le pape Jules II il noue une ligue signée à Cambrai, où entraient, avec le pape, le roi d'Espagne et Maximilien d'Autriche, pour attaquer la république de Venise, qui, par sa politique tortueuse, avait excité contre elle une hostilité générale. Louis XII marchant en personne contre les Vénitiens, les battit à Agnadel. Les vaincus dépouillés de leurs états de terre ferme, furent réduits à leur seule ville capitale de Venise.

Le pape Jules II avait bien voulu abaisser les Vénitiens et s'agrandir de certaines villes à leurs dépens, mais il ne prétendait nullement laisser les Français s'établir en Italie. Au moment où Venise semblait perdue, il fait la paix avec elle et entre en conflit avec Louis XII. Il l'excommunie. Louis XII réunit un concile à Pise pour déposer le pape. Le pape renoue alors contre Louis XII cette même ligue qu'il avait formée avec lui contre Venise et dans laquelle se retrouvent Ferdinand d'Espagne, Maximilien d'Autriche et le roi d'Angleterre.

Les Français font tête en Italie aux ennemis coalisés contre eux. Ils remportent une brillante victoire à Ravenne, mais le jeune général qui les avait fait vaincre, Gaston de Foix, est tué. Sa perte fut irréparable. Les Suisses vinrent alors renforcer les troupes du pape et les Espagnols. Les Français perdent Milan. Ils se replient sur le Piémont et après une dernière défaite subie à Novare, ils repassent de nouveau les Alpes et rentrent chez eux.

La ligue formée contre la France ne s'était pas bornée à l'attaquer en Italie. Sur la frontière du nord, toujours ouverte, les Anglais et Maximilien remportaient une victoire complète à Guinegate, où la chevalerie française prise de panique s'en était allée à franc étrier, ce qui fit prendre à la bataille le nom de journée des éperons. Les Suisses, entrés en Bourgogne, arrivèrent jusqu'à Dijon. Ils ne se retirèrent qu'après avoir obtenu un traité avantageux. Louis XII dut faire amende honorable au pape pour le désarmer. Il désavoua le concile de Pise, qu'il avait réuni, avec l'intention de le déposer. Il conclut ensuite la paix avec le roi d'Angleterre, Henri VII, qui obtint la ville de Tournay et une pension annuelle de cent mille écus, pendant dix ans. Louis XII ne délivrait donc son royaume qu'au prix des plus grandes humiliations des plus grands sacrifices. La guerre qu'il s'était acharné à poursuivre pendant près de quinze ans au-delà

des Alpes, s'était ainsi terminée par une régression, qui avait amené l'abandon forcé de l'Italie et une invasion de la France.

Louis XII, rentré en paix avec ses voisins, en 1514, mourait le 1er janvier 1515.

*
* *

François Ier monte sur le trône et, lui aussi, cherche à porter sa domination en Italie. Si jamais entreprise a été condamnée d'avance, c'était la sienne. Deux de ses prédécesseurs venaient d'échouer dans la voie où il entrait et de manières diverses : l'un Charles VIII, après avoir d'abord réussi sans violence, comme paraissant satisfaire le désir même des Italiens ; l'autre Louis XII, en employant au contraire avec persistance la force des armes. Toutes les objections que le jugement de sang-froid avait pu d'avance suggérer, pour montrer que les tentatives de domination des Français en Italie étaient condamnées à échouer, avaient été confirmées par l'expérience. Il n'était plus permis de se leurrer. L'Italie, séparée de la France par la barrière des Alpes, ne pouvait être solidement tenue. Les armées qui y descendaient, se trouvaient sans base, exposées aux attaques de dos et cela était surtout vrai, lorsqu'elles s'avançaient jusque dans le royaume de Naples. L'expérience venait aussi de prouver qu'il n'y avait aucun fond à faire sur les princes et états italiens ; que tous, en pliant d'abord, ne pensaient qu'à écarter d'eux le péril ou qu'à s'assurer des avantages propres, mais que tous depuis les Vénitiens jusqu'au pape, ne se sentaient liés par aucun serment et que, dès que les circonstances leur paraissaient favorables, ils se retrouvaient unis contre l'envahisseur. A la fin de la guerre soutenue par Louis XII, on avait vu aussi un sentiment de haine, commun à tous les Italiens, se faire jour, dans le peuple, contre les Français et se manifester violemment. Quelle domination stable un roi de France pouvait-il, dans ces conditions, se promettre d'établir sur une part quelconque de l'Italie, alors surtout que la résistance nationale était soutenue du dehors par les Suisses et les Espagnols ? Enfin l'expérience était aussi venue prouver que les puissances voisines de la France refusaient de la laisser s'agrandir en Italie et que pendant qu'elle y était occupée, elles étaient bien résolues à l'attaquer, ce qui leur était d'autant plus facile qu'elle restait toujours ouverte sur sa frontière du nord.

La moindre réflexion, la simple constatation des faits acquis, devait donc mener à reconnaître que toute nouvelle entreprise sur l'Italie était destinée à échouer aussi sûrement que les précédentes. Cependant dès que François Ier règne il s'empresse, lui aussi, de courir au-delà des Alpes. C'est qu'en réalité la conquête, soit du royaume de Naples, soit du Milanais, ou de tous les deux, n'était point la raison unique ou même le mobile dominant qui mettait en action. Mais que quand le jeune Charles VIII, le premier, s'était élancé au loin,

par delà le gain du territoire à réaliser, il avait été enflammé par la joie même de la tentative hardie, de la guerre poursuivie sur la terre riante d'Italie. Les deux appâts de l'entreprise, l'acquisition d'un territoire et le plaisir de l'aventure guerrière confondus, qui avaient agi d'abord sur Charles VIII, devaient continuer à agir sur Louis XII et encore plus sur le troisième, sur François Ier. Ce dernier avait en effet tout juste vingt ans, l'âge des illusions et des imprudences. Il était de haute stature, d'une grande force de corps, de tempérament bouillant et courageux. Il possédait ainsi les dons qui font le soldat, l'homme porté à aimer la guerre en elle-même, pour le plaisir qu'elle procure.

Dès qu'il est parvenu au trône, il réunit donc une armée de quarante mille hommes et, à la tête des grands seigneurs et de la chevalerie de son royaume, il passe les Alpes et s'avance sur Milan. Il avait pour alliés les Vénitiens et pour adversaires, le pape, les Suisses et les Espagnols. Il trouva les Suisses à Marignan qui lui barraient le chemin. Depuis leurs grandes victoires de Granson et de Morat ils passaient presque pour invincibles. La chevalerie française les attaqua avec furie, comme antérieurement elle avait attaqué les Anglais, mais cette fois avec une meilleure fortune. Elle les obligea à reculer, après des charges répétées. Le roi qui, s'était battu au premier rang, avait reçu plusieurs coups dans son armure. La nuit venue, les armées restèrent en présence. Le combat recommença le lendemain matin. L'arrivée de l'armée vénitienne détermina enfin les Suisses à se mettre définitivement en retraite vers leurs montagnes.

La victoire procurait la conquête de Milan, mais les hauts faits accomplis, l'incomparable passe d'armes, semblent avoir de beaucoup dépassé, dans l'esprit des vainqueurs, pour les satisfaire, l'avantage du territoire obtenu. La bataille de Marignan a rempli d'une véritable ivresse la France de cette époque. Elle est restée du petit nombre de ces événements qui persistent de siècle en siècle dans le souvenir et, encore aujourd'hui, elle entoure d'une auréole le roi François Ier qui l'a gagnée. La chevalerie française avait eu enfin son grand triomphe, en combattant corps à corps, à la manière que toute la poésie du moyen âge présentait comme l'idéal des paladins. François Ier, ayant fait ses preuves sur le champ de bataille, fut armé chevalier par Bayard, le chevalier sans peur et sans reproches, qui a fourni, au cours des guerres d'Italie, le type idéalisé du preux, le premier partout à l'attaque et le dernier dans la retraite.

François Ier se montra cependant modéré. Satisfait de la possession du Milanais, il renonça, pour le moment, à pousser jusqu'au royaume de Naples. Il conclut un traité d'alliance solennel avec les Suisses, qui devait se perpétuer après lui. Il fit aussi la paix avec le pape Léon X et rentra en France, laissant l'Italie momentanément pacifiée.

Quelques années après, en 1519, l'empereur d'Allemagne Maximilien mourut. Le choix de son successeur devint pour la France, d'une

importance exceptionnelle. Les deux princes qui briguaient l'élection, étaient François, roi de France, et Charles, roi d'Espagne. Ce dernier l'emporta. Cet événement mettait la France en grand désavantage. Charles V, roi d'Espagne, entourait la France par le Roussillon, la Franche-Comté, la Flandre et l'Artois; derrière ces territoires avancés, il possédait la Sicile, Naples et l'Autriche; en outre, il devenait maintenant empereur d'Allemagne. La France avait tout à redouter d'un aussi formidable voisin ; et en effet, pendant tout son règne, elle sera constamment envahie et ne maintiendra son intégrité qu'au prix des plus grands efforts. Dans ces conditions, la persistance à vouloir s'étendre au-delà des Alpes et à y détourner ses forces, devenait une extraordinaire témérité. Mais loin de se plier aux circonstances, François Ier devait s'acharner à son entreprise italienne, en courant tous les risques et en s'attirant des désastres répétés.

François Ier et Charles V entrèrent en guerre en 1521. Les Espagnols pénétrent en France, mais, arrêtés par la résistance heureuse de Mézières que défend Bayard, ils sont contraints de se retirer. Ils attaquaient en même temps le Milanais; Lautrec qui l'occupait, battu à la Bicoque, repassa les Alpes après avoir abandonné Milan. Le gain obtenu par la victoire de Marignan s'était évanoui. Une fois encore les Français avaient perdu tout pied en Italie.

En 1523 la France est attaquée en même temps sur ses trois frontières : au sud-est vers Bayonne, à l'est par la Franche-Comté et au nord par la Flandre. Elle réussit à repousser les envahisseurs sur tous les points. Aussitôt François Ier se retourne vers l'Italie. Il y envoie une armée de quarante mille hommes, sous les ordres de l'amiral Bonnivet. Brave soldat, mais pauvre général, il ne put parvenir jusqu'à Milan. Il fut défait sur la Sesia. Bayard fut tué en protégeant la retraite, qui se transforma en une véritable déroute. Les restes de l'armée repassèrent les Alpes pour rentrer en France et, une fois de plus, la tentative d'occuper l'Italie avortait.

Le connétable de Bourbon, au service de Charles V et commandant son armée en Italie, passe à son tour les Alpes et envahit la Provence. Il ne put prendre Marseille, le pays se soulevait autour de lui, François Ier approchait avec une armée de secours. Il fut donc contraint de battre en retraite et d'abandonner la Provence. La France se trouva cette fois encore délivrée. François Ier revenu si près de l'Italie, ne put résister à la tentation d'y rentrer. Il repasse les Alpes et s'avance de nouveau jusqu'à Milan, dont il s'empare. Il met ensuite le siège devant Pavie. Il y était occupé lorsque Bourbon, qui a reformé lui aussi une grande armée pour le compte de Charles V, vient l'attaquer. François Ier veut recommencer la bataille de Marignan, en se comportant de nouveau en soldat. Mais sa fougue et celle de sa chevalerie viennent cette fois se briser en pure perte, contre des ennemis disciplinés et bien conduits. L'armée française fut presque toute entière détruite ou prise; François Ier lui-même, blessé, resta prisonnier.

Le désastre était grand : cependant, comme il survenait au loin, l'ennemi ne put guère en profiter. La mère du roi, Louise de Savoie, prit la régence. Le roi d'Angleterre Henri VIII, redoutant l'exagération de puissance où s'était élevé Charles V, se détacha de lui, pour faire la paix avec la France et la soutenir. Le péril que créait la disparition du roi, put donc être conjuré. François Ier détenu à Madrid supporta très mal sa captivité. Il tomba malade d'ennui et, pour se délivrer, consentit à toutes les exigeances de Charles V. Il conclut la paix, en lui cédant la Bourgogne, en renonçant à toutes ses prétentions sur Milan et Naples, à la suzeraineté sur l'Artois et la Flandre. Il n'avait signé un pareil traité qu'avec l'arrière-pensée qu'il ne serait point exécuté. Les Etats de Bourgogne réunis déclarèrent en effet que le roi n'avait pas le droit de céder une province du royaume et qu'ils refusaient de reconnaître Charles V. Celui-ci se vit donc frustré des avantages qu'il s'était promis, de la main mise sur son rival.

La paix ne pouvait naturellement durer après de pareils événements. La guerre recommença en 1527. Alors avec une obstination réellement aveugle, François Ier reprend ses projets sur l'Italie. Il n'y rentre cependant point en personne, mais il y renvoie Lautrec avec une grande armée et non content, comme précédemment, de la conquête du Milanais, il reprend la grande aventure sur Naples. Lautrec comme ses devanciers, s'empare d'abord du royaume de Naples, mais bientôt les alliés font défection, les maladies, la peste ruinent l'armée française, dont les restes battent en retraite, sur les Alpes. Ce désastre devait être le dernier que les Français subiraient au cœur de l'Italie. Ils ne devaient plus y revenir. La force d'impulsion qui les avait portés à s'y jeter s'était épuisée à la fin sous le poids des échecs et des avortements. A deux reprises François Ier, toujours en guerre avec Charles V, allait encore envoyer une armée au-delà des Alpes et le duc d'Enghien en 1544, devait remporter à Cérisoles, en Piémont, une brillante victoire sur les Espagnols, qui lui donnait le pays. Mais les Français maintenant ne cherchaient point à pénétrer au loin, ils se contentaient de la possession du Piémont, qu'ils devaient garder quelques années.

De 1494, date de la première expédition de Charles VIII à 1544, date de la dernière bataille livrée à Cérisoles, un demi-siècle s'était écoulé, pendant lequel trois rois de France, s'étaient acharnés, sans ouvrir les yeux sur l'inanité de leur entreprise, à envoyer armée sur armée se fondre en Italie. Et cette terre d'apparence si riante que la chevalerie française s'était efforcée de conquérir, n'avait été en définitive pour elle qu'un tombeau.

Théodore Duret

Infidèle

I

Cette histoire d'amour comprend trois personnages : Paul Hertz, Louise Cima et Chérie. Malgré la consonnance de son nom, Paul Hertz est italien, de père et mère italiens, des provinces méridionales. Cependant son grand-père était allemand, venu très jeune habiter l'Italie, où il avait grandi, fait sa fortune, épousé une romaine qui lui avait donné une nombreuse descendance. Ainsi les liens extérieurs avec la patrie d'origine s'étaient relâchés avec l'éloignement, et avaient fini par se rompre complètement : si bien que la famille Hertz semblait n'avoir plus aucune trace germanique dans le caractère ni dans le tempérament.

Paul Hertz a trente-six ans : il est grand, fort, élégant : en lui, l'élégance est plus visible que la force, à cause de l'existence de plaisirs qu'il a toujours menée : son visage est pâle, mais sain, et sa pâleur se dose d'une légère teinte ambrée, — souvenir du midi où il est né. Les cheveux coupés court, forment des pointes naturelles sur le front et sur les tempes : ses moustaches châtaines recouvrent des lèvres encore fraîches, quoique le tour des yeux soit déjà fané. Paul Hertz a une physionomie tranquille, presque immobile parfois : mais, cette immobilité n'est pas ce manque d'expression qui fait paraître les traits comme morts, ce n'est pas non plus une absence de vitalité Non. C'est plutôt un noble repos du visage qui exprime clairement le silence et la méditation d'âme ; une placidité hautaine et pensive, qui convient bien à sa beauté virile, et souvent lui attire l'amour des femmes et l'amitié des hommes. Peut-être, sans qu'il en ait conscience, n'est ce qu'un retour du vieil atavisme germanique, de cet état d'âme allemand, fait de spéculations spirituelles, de contemplations poétiques, de rêveries pures... Dans ces moments de paix profonde, Paul Hertz est vraiment beau. Par contre, la moindre douleur le transforme : ses pires journées, comme esthétique, sont celles où, pour un caprice non satisfait, une désillusion inattendue, une déception imméritée, toute sa figure se décompose comme s'il allait mourir. Il *ne peut pas* souffrir ; quand il souffre, il est laid, il est antipathique, il est quelquefois odieux. Son teint brun devient terreux ; ses yeux se voilent d'une buée ; son front se ride ; ses joues maigres se creusent et font saillir le nez ; sa bouche se pince, avec deux plis aux commissures, et l'on voit un Paul Hertz tout différent, sans énergie morale, sans force physique, incapable de supporter une contrariété, abattu, aveuli, lâche, ne méritant aucune pitié. Cependant, il faut lui rendre justice : une seule femme et quelques rares amis l'ont vu dans cet état morbide. En vérité, quand il est malheureux, il se sauve et se cache on ne sait où.

Paul Hertz est libre. Il a perdu sa mère de bonne heure, à seize ans. Son père est mort neuf ans plus tard. Depuis ce temps, il est seul dans la vie : il a des parents éloignés qu'il connait peu et ne voit jamais : il possède quelques amis, mais leur amitié n'est ni profonde, ni exclusive. La mort de sa mère, emportée en pleine jeunesse et en pleine beauté, a frappé l'adolescence de Paul d'une douleur folle, avec des crises nerveuses où sa raison a failli sombrer : son père a été obligé de l'emmener faire un long voyage de deux années, dans des pays éloignés, mais l'enfant, une fois guéri, a conservé la nostalgie du sein maternel sur lequel il appuyait si volontiers la tête. Il a gardé de cette adoration pour sa mère un goût invincible pour toutes les délicatesses féminines, un besoin de tendresse presque maladif, un désir de caresses innocentes et pures. Malgré cela, Paul Hertz ne s'est pas marié. Une fois, il a eu l'idée d'épouser une jeune fille intelligente et bonne, mais au moment de se déclarer, il a hésité, craignant d'aliéner sa chère liberté ; puis, le monde et la vie l'ont emporté ailleurs. La jeune fille, — l'élue secrète de son âme, — a eu un vague pressentiment de son inclination, puis elle s'est lassée d'attendre et a donné son cœur à un autre. Paul Hertz a conscience d'avoir perdu l'occasion d'être honnêtement heureux, mais son regret n'est ni sérieux, ni sincère, ni profond. Son indépendance est une des plus grandes joies de sa vie, et jamais il ne commet la faute de se plaindre de son isolement. Peut-être a-t-il redouté le mystérieux péril du mariage...

Paul Hertz est riche. Ses parents lui ont laissé une magnifique fortune, parfaitement nette et claire, sans ennui, ni complication. En vérité, il en a mangé une bonne partie, menant joyeuse vie, voyageant, jouant, dépensant son argent en plaisirs élevés, médiocres et quelquefois, bas ; pas prodigue, généreux... A trente-quatre ans, il est encore dans une excellente situation ; cependant il a déjà parcouru la moitié du monde, il a épuisé les quelques folies coûteuses de la jeunesse, il a goûté à toutes les joies, à toutes les jouissances, à tous les raffinements du luxe. Malgré cela, il n'est ni sceptique, ni vicieux, ni blasé. Il a eu un goût très vif pour tous les plaisirs, mais il n'a pas laissé la corruption envahir son cerveau : la lassitude des choses vient de la mélancolie et non du cynisme..

Paul Hertz est d'un tempérament amoureux. Après avoir parcouru toutes les étapes du sentiment, il a rencontré la Vérité sur sa route, au fond de je ne sais quelque puits et Elle lui a dit une chose vieille comme le Monde et la Fatalité : l'amour seul vaut la peine de vivre. Doué d'un caractère ardent, d'une imagination vive, d'un sens aigu de la poésie, toutes ces qualités appliquées à une ambition, à un art, à un travail quelconque, auraient pu illustrer son nom ; mais elles ne lui ont servi qu'à aimer et à être aimé ; à rechercher, à trouver, à renfermer dans l'amour les formes variées et heureuses de l'activité humaine ; à borner au petit horizon d'une passion féminine tout désir, toute espérance, tout rêve d'avenir...

Pourtant il n'est pas un Don Juan. Un frais courant de naïveté rafraîchit son âme et tempère les violences de son imagination. Cette sentimentalité existante, latente, intime, est la gardienne fidèle de douceurs attendues et cachées, l'évocatrice d'images aimées et vénérées, et surtout d'une inoubliable figure féminine, — hélas! la figure maternelle, toute pleine de grâce et de séductions modestes, sentimentalité excessive remplie d'embûches et de dangers ; sentimentalité destinée à donner toutes les divines joies du cœur et à causer toutes les douleurs humaines. Paul Hertz, fort de sa santé, de sa beauté, de sa fortune, de son indépendance, cuirassé dans cette armure solide et brillante forgée par Dieu, voué d'avance à la victoire, au triomphe et au succès, Paul Hertz n'a que ce point faible en lui : cette vague et souveraine sentimentalité qui domine tous ses instincts, qui paralyse ses forces, qui le rend faible comme un enfant, aux heures de bataille... Combien de fois, dans son mâle orgueil, a-t-il tenté de se libérer, de devenir dur et froid, de ne pas trembler pour un souvenir, de ne pas pâlir pour un nom, de ne pas frissonner sous un regard trempé de larmes, de ne pas s'attendrir devant un visage émacié par la maladie. Ses ancêtres allemands lui ont transmis cette sentimentalité douce et délicate, que les ardeurs du sang méridional n'ont pu dessécher. Cependant, jusqu'à trente-quatre ans, Paul Hertz a ignoré les tortures réservées aux âmes faibles : les luttes morales et les grands combats intérieurs ne l'ont pas bouleversé. Il a plu à quelques femmes, — les unes simples et modestes, les autres fières et passionnées, il a donné et reçu le bonheur, il a donné et reçu l'ivresse, l'extase, le délire, l'oubli, dans un échange parfaitement juste. Il a aimé autant qu'il a été aimé : chose rare, très rare même, accordée seulement aux favoris de la fortune. Paul Hertz a été très amoureux, très fidèle, très passionné, très sentimental en même temps, sans trop souffrir, puisque ses maîtresses étaient à sa hauteur. Aussi, il a acquis une fatale confiance en lui-même, il ne s'est plus méfié des défauts de son tempérament ; il s'est cru *sûr* de vaincre *toujours ;* de vaincre en s'abandonnant tout entier à l'amour, mais en gardant une mesure parfaite dans cet abandon, offrant autant qu'on lui offrait, écoutant autant qu'on l'écoutait, comprenant autant qu'on le comprenait, s'attachant autant qu'on s'attachait à lui, — sans souffrance. Ses amours, avant sa trente-quatrième année, ont fleuri librement, sans choc ni heurt, laissant dans son âme et dans celle de ses maîtresses, un parfum délicieux, une odeur exquise. Sa confiance en lui-même a augmenté, et il a fini par se croire inaccessible aux peines de cœur. Paul Hertz est devenu fier de sa supériorité amoureuse, fier de sa science amoureuse, fier de sa force amoureuse ; il a cru tout connaître, tout savoir, tout dominer, ne craignant rien, ne voyant rien, aveugle comme tous les heureux de ce monde, qui ignorent les brusques changements de la vie et les cruels revirements de la fortune.

Dans cette histoire d'amour, Paul est le traître.

II

Louise Cima a vingt-six ans. Elle est petite et mince, sans être maigre : ses épaules ont d'agréables rondeurs, ses bras sont dodus, son cou est grassouillet, et elle gagne à être vue en toilette de bal, où toutes ses beautés peuvent s'étaler à l'aise. Cependant elle paraît si fragile, si menue qu'un souffle semble devoir la briser. Son teint est d'une blancheur transparente qui n'est pas sans charme, car on l'attribue généralement à un état maladif ou à de profondes émotions; or, cette pâleur est naturelle : Louise Cima se porte à merveille et son âme est parfaitement tranquille. Souvent, quand elle danse, marche, rit, s'anime ou s'agite, des flots de sang passent sous sa peau, lui enlèvent son air intéressant et la rajeunissent étonnamment, — une vraie jeune fille.

Les cheveux de Louise Cima sont noirs, souples, brillants et doux; elle les ramasse négligemment sur la nuque, avec une grosse fourche d'écaille blonde, une seule, qui traverse et soutient le chignon : quelques petites boucles s'en échappent. Le front semble plus lisse sous la ligne nette et précise du casque d'ébène. Les yeux sont d'une teinte incertaine, tantôt bruns, marrons, gris foncé, vert sombre, jamais noirs. Leur expression est curieuse : tendresse et malice mélangées ensemble : souvent, il y a lutte intime entre ces deux sentiments : quelquefois la tendresse va jusqu'à la langueur, — peut-être pour faire croire à une peine cachée, d'autres fois la malice va jusqu'à l'impertinence et à la provocation. Mais généralement ses yeux ont une douceur enfantine, avec des éclairs de gaieté. Leur limpidité est absolue. Jamais une pensée grave ne les trouble, jamais un voile de larmes ne les embrume, jamais un nuage de tristesse ne les ternit; leur regard droit, clair, luisant, a une précision qui coupe d'un seul coup tous les vagabondages de l'imagination. Rien de mystérieux. — Ils montrent ce qu'ils sont : ils disent, sans hésitation ni réticence, l'état d'âme de Louise Cima : une tendresse malicieuse.

La bouche est dessinée par deux lèvres fines, d'un rose alangui, qui découvrent des dents toutes petites, dans un sourire un peu cruel. Son visage est moins séduisant quand elle est sérieuse; aussi elle sourit presque toujours, même quand elle dit quelque chose de grave, même quand elle dit quelque chose de méchant. Sa voix est chantante, un peu rauque, souvent coupée par de brusques langueurs, par de courtes fatigues : Louise Cima parle vite et beaucoup, restant quelquefois sans respiration, la bouche ouverte, comme un oiseau qui a fini de chanter. Les mains sont longues, effilées, très blanches, avec des ongles brillants, pareils à de l'onyx : elle joue nerveusement avec ses bagues, — trop nombreuses, — et les passe d'une main à l'autre sans s'arrêter. Elle porte des robes sans traîne, courtes et simples; des jaquettes bien ajustées; des collets fanfreluchés; des pèlerines de fourrure; d'énormes cravates de dentelle où disparaît sa mignonne tête brune; des chapeaux minuscules faits d'une fleur

et d'un ruban, d'un papillon et d'une plume, des chapeaux faits de rien. Sur sa petite personne il y a toujours un objet joli et original, d'une note personnelle : une boucle, une agrafe, une ceinture, un nœud, — une chose brillante et précieuse, quelquefois trop voyante. A ses oreilles sont suspendues de grosses pierres précieuses ou d'énormes brillants ; une douzaine de minces cercles d'or tintinnabulent à ses poignets, et chacun d'eux supporte une perle. On dit que ces perles forment un nom... Quel nom ?... Peut-être plusieurs, car les perles sont nombreuses. Beaucoup de bagues, des éventails anciens et rares, et des gants, — seulement les gants, — outrageusement parfumés.

Puisqu'il faut absolument, en cette femme imaginer son type moral d'après son type physique, d'après sa manière de s'habiller, de marcher, de parler, Louise Cima semble être une de ces créatures qui charment par le contraste de leur vivacité et de leur faiblesse, de leur gracilité et de leur coquetterie. Elle est séduisante, sans avoir aucune beauté, aucune ligne, aucune qualité esthétique. Quand elle se trouve dans une salle de théâtre, où elle est forcée de se taire, de rester tranquille, d'être calme, elle passe inaperçue et n'attire pas l'attention. Mais ensuite, quand elle remue, se lève, parle, sourit, va, vient, entre, sort, danse, tourne, paraît épuisée de fatigue, se jette exténuée sur un fauteuil, avec ses grands yeux limpides, tendres et malicieux, avec ses lèvres entr'ouvertes, alors son charme opère lentement. Celui qui, d'abord, l'a trouvée insignifiante et ordinaire, commence à la regarder avec surprise, et finit par être conquis, — surtout si c'est un homme affectueux et bon, qui se laisse prendre à cette grâce maladive : la vanité de la protection le pousse à la pitié, et la pitié lui tend, par cette femme, le piège le plus dangereux. Ah ! comme elle sait se faire encore plus petite, plus menue, plus mince, tremblant à des peurs mystérieuses, frissonnant au moindre souffle de froid, avec son fin visage tout blanc où luisent ses regards moqueurs.

Ainsi, de déductions en déductions, on arrive à considérer Louise Cima comme un petit être faux et perfide. Perfide ne suffit pas : on peut dire pervers. En réalité, cette femme n'aime qu'elle seule, et jamais l'égoïsme n'a été poussé si loin : elle s'adore. Elle ne recherche que des satisfactions personnelles dans l'amour. Le bonheur qu'elle donne à un amant, est un mélange de perversité et d'égoïsme. Elle a eu deux amants, outre son mari ; Paul Hertz a été le troisième. Eh bien ! ces quatre hommes ont été pris et laissés par elle, par caprice, par ennui, par lubie, et aucun n'a pu l'oublier, — pas même son mari. Tous l'ont désirée, regrettée, pleurée. La dépravation a, d'abord, des séductions cachées, puis apparentes, et enfin effrontées : elle reste dans le sang de ceux qui l'ont approchée, comme une maladie infectieuse. De même qu'une femme loyale, bonne et généreuse, a besoin d'exercer sans cesse ses vertus ; de même Louise Cima a besoin d'exercer ses instincts malfaisants. Elle ne peut vivre qu'en

obéissant à la mobilité de son tempérament, en dominant un homme selon son bon plaisir, en le grisant de douleur ou d'amour, en le trahissant, en le trompant, en l'empoisonnant, en le quittant un beau matin, avec un éclat de rire qui brise la dernière illusion et le dernier rêve du malheureux. Cependant, Louise Cima a des élans de témérité : la vérité brutale ne lui déplaît pas. Quelquefois même, elle oublie de feindre... En somme, elle ne ment point : elle avoue bien haut sa trahison, elle la crie, elle la déclare, elle la soutient, elle la proclame, elle s'en vante. Celui qui la veut, doit l'accepter comme elle est ; celui qui la prend, se voue aux plus horribles périls du sentiment...

Louise Cima, dans cette histoire d'amour, est la femme trompée.

III

Chérie, naturellement n'est qu'un surnom. Personne ne sait au juste les nom et prénoms qu'on a donnés à Chérie sur les fonts baptismaux ou sur les registres de l'état civil ; sans aucun doute, elle les a oubliés, à force de s'entendre appeler Chérie... Qui l'a gratifiée de ce doux mot français ? Est-ce le premier homme qui l'a aimée, ou bien sa mère, ou un indifférent, ou elle-même ?... Mystère ! Peut-être ne le lui a-t-on jamais demandé ? Peut-être à côté d'elle pense-t-on à toute autre chose qu'à faire des enquêtes à ce sujet ? Peut-être trouve-t-on que ces deux jolies syllabes lui conviennent à merveille ? Du reste, elle est muette sur ce point... Si un imprudent veut l'interroger sur les origines de ce gracieux diminutif, elle baisse ses grands yeux verts et ne répond point. Partout on l'appelle Chérie : son nom est répété souvent par les jeunes gens à la mode, les femmes le prononcent quelquefois, mais tout bas et en se cachant. Elle signe « Chérie » ses lettres écrites avec grâce et pleines de fautes d'orthographe. Cet appellatif enfin a un caractère suave et familier qui, tout en contrastant avec la vie privée de Chérie, correspond parfaitement à son type féminin.

Chérie n'est plus de la première jeunesse : elle approche de la trentaine. Elle a toujours ses blonds cheveux ébouriffés, où s'allument des étincelles d'or ; un sourire radieux brille au fond de ses prunellles glauques : sa bouche, arquée comme celle d'une Diane Olympienne, a encore son humide fraîcheur. Chérie vieillera tard, car le secret de son charme est dans sa beauté originale, dans ses traits exquis et incorrects. Elle est trop grande ! mais sa taille est onduleuse, souple et serpentine. Son teint est trop rouge ! mais ses yeux sont immenses, soulignés par une légère ombre bleuâtre.... Chérie est myope, et ses regards vagues lui donnent un air rêveur. Elle ne se sert jamais de lorgnon, ne voyant que ce qu'elle veut voir, et gardant habilement son expression mystérieuse et hautaine. Elle a le cou long, les épaules larges, les hanches minces, la marche rythmée, et quelques jolis mouvements de tête.

Mais la chose la plus séduisante en Chérie, la chose qui vous attire, qui vous prend, qui vous retient, qui vous enchante, c'est sa voix. Quelle voix! Presque toujours basse et voilée, cette voix semble émue, même en prononçant les paroles les plus insignifiantes; parfois vive et sonore, dans une harmonie de chant, elle donne la joie à qui l'entend: elle est insinuante, touchante, pure, amoureuse: elle vibre musicalement et paraît répéter des mélodies inconnues. Quel admirable instrument! Chérie connaît son pouvoir, et elle sait bien évoquer de vagues poèmes dans les âmes les plus desséchées, simplement en jetant un long regard de ses yeux vert de mer et en disant : *bonsoir!* Beaucoup d'hommes ont voulu la connaître, seulement pour l'entendre parler, et ensuite n'ont pu la quitter. Cependant, elle n'a jamais chanté. Une étrange aventure est arrivée à Chérie pendant un bal à l'Opéra. Une dame de la haute société, dont le mari était fou de Chérie, s'est masquée pour venir trouver sa rivale, pour lui faire une scène, l'injurier, et amener un scandale public. La dame est entrée dans la loge de Chérie et les deux femmes sont restées une demi-heure ensemble, causant à voix basse, se regardant à travers leurs loups : le scandale ne s'est pas produit, et au bout d'un certain temps, la dame s'est levée, a salué tranquillement, et est partie. Ensuite, elle a déclaré à ceux qui l'interrogeaient : *mon mari a raison*. Du reste, cette dame est un peu étrange et Chérie semble lui avoir répondu avec beaucoup de modération et d'humilité.

Chérie est relativement honnête. Elle n'a jamais deux amants en même temps; elle n'a jamais pris — seulement pour son argent — un amant laid, vieux ou voleur: elle hait les banquiers et les faiseurs d'affaires. Et quand, par hasard, son amant s'est trouvé riche, jeune et beau, elle lui a donné deux ou trois ans de bonheur, elle lui a été fidèle, elle lui a fait dépenser une petite fortune, elle l'a quitté d'un commun accord, et a gardé pendant deux ou trois mois une espèce de deuil moral. Elle a eu aussi des amours de cœur. Chérie a une bonne situation; son indépendance matérielle lui a été assurée par un adorateur reconnaissant. Elle fait vivre une quantité de parents pauvres, marie ses domestiques, participe en secret à toutes les œuvres de charité, donne à toutes les quêtes, a des dévotions particulières pour de certains saints, et ressent une peur épouvantable de la mort.

Sa maison est très luxueuse. Chérie aime les grandes serres, les grands salons, les grandes pièces, les beaux meubles sculptés — *qui dureront plus que nous*, dit-elle avec une légère mélancolie, — et les tableaux anciens. Les boudoirs, les bibelots, les statuettes lui sont antipathiques. Elle est trop grande pour les tolérer Elle porte toujours des robes noires ou blanches : blanc sur noir, ou quelquefois, noir sur blanc; elle a des souliers vernis, sans talons, retenus par de larges boucles de strass ou d'argent; elle s'enveloppe de manteaux amples, doublés de belles fourrures : à son cou, s'enroulent des fils de perles, de toutes grandeurs et de toutes tailles. Elle préfère être debout

qu'assise, et assise qu'étendue : elle se livre à tous les sports, elle court, danse et monte à cheval. Sa santé est bonne, ou le paraît... La montagne lui plaît davantage que la plaine. On prétend qu'elle est sentimentale, prétentieuse et poseuse. Elle adore souper, mais elle déteste les propos lestes ou les discours libres : elle boit et mange solidement, mais elle a une passion inconsidérée pour les fleurs ; elle n'est jamais triste, mais elle est capable de regarder la lune avec des regards pensifs. Ses amies la trouvent ennuyeuse ; quelques-unes confessent qu'elle est bonne.

Oui, Chérie est sentimentale, bonne, et aussi un peu bête. Sa sentimentalité est superficielle et son imagination est courte. Elle dit des choses ingénues, banales et sottes, avec une grâce extrême et surtout avec sa voix ! Elle sait quelques vers, seulement elle oublie le nom des auteurs : elle lit, de temps en temps, quelques romans, et Ohnet est sa préférence. Elle s'intéresse aux héros pauvres et nobles, aux héroïnes qui meurent et restent vertueuses : son idéal est celui d'une modiste ou d'une bonne petite jeune fille, élevée au fond de sa famille. Cependant, malgré son âme médiocre et son intelligence restreinte, Chérie semble être une fleur de poésie au milieu des femmes vulgaires et mal élevées, corrompues et avides, qui forment sa société. On se ruine aussi pour elle, cela va sans dire, mais avec de certains ménagements, et on finit toujours par devenir son obligé. Si quelqu'un a eu des illusions sur Chérie, a cru trouver en elle de la passion, des sens, de la profondeur, des regrets, des désirs, des rêves, un dégoût de son existence, — celui-là s'est bien trompé. Chérie n'éprouve rien de tout cela, Chérie ne pense à rien de tout cela, Chérie ne comprend rien de tout cela. Aussi, il ne faut pas se laisser prendre aux inflexions attendries de sa voix, quand le soleil se couche dans la mer bleue ; aux larmes qui voilent ses grands yeux, quand elle voit un spectacle touchant : à ces furtifs serrements de mains, quand elle entend un discours éloquent ; aux signes de croix qu'elle fait, quand l'éclair sillonne le ciel d'orage. Chérie est une créature faite pour l'amour, assez bonne, assez bête... Un dernier trait : Chérie est toujours gaie, ce qui est consolant pour ceux qui l'approchent et qui l'aiment. Elle s'imagine que la gaieté conserve la santé et la beauté : c'est peut-être pour cela, qu'elle ne paraît pas son âge.

Chérie, dans cette histoire d'amour, est la complice nécessaire de la trahison de Paul Hertz envers Louise Cima.

(*A suivre.*) MATILDE SERAO

Traduit de l'italien par Mme CH. LAURENT.

La bienvenue Nuit d'hiver

Je salue ton retour, ô nuit d'hiver, crépuscule regretté, ami fidèle et pacifique !

Tu es certainement beau, toi aussi, jour d'été du Nord, soleil qui ne veux jamais disparaître et que célèbrent tous les oiseaux ; toi qui fais éclore les feuilles des arbres et qui dore l'épi, tu es aussi mon ami doux et généreux.

Mais tu es indiscret ; tu es trop familier : tu ne me laisses jamais seul. Tu veux toujours me rappeler ta personne ; tu m'obliges à tout voir sous ton jour : ciel, terre, forêt, rivages, champs et prairies... Tous doivent surgir à ta lumière, comme frappés de la puissance magique. Tu veux soumettre à ton pouvoir, non seulement le jour, mais encore le royaume de la nuit. L'été durant, tu veux que toute la création se prosterne devant toi. L'alouette du ciel doit chanter tes louanges du matin jusqu'au soir, et lorsque ton disque a disparu, le rossignol les continue. Le coucou doit te glorifier les vingt-quatre heures entières, dans la chaleur brûlante du midi, pendant les heures froides de la nuit.

C'est pour cela que tu me fatigues et que je souhaite ton départ.

Et c'est encore pour cela que je salue ton retour, silencieux crépuscule d'hiver, frère jumeau du soleil printanier, ô mon ami paisible, discret.

Tu planes et descends lentement, sans bruit, sur les champs et les plaines ; tu déploies l'ombre de tes ailes invisibles devant ma fenêtre, telle une mère qui tire doucement les rideaux devant le berceau de son enfant et s'en va, mystérieuse sur la pointe des pieds.

Le monde extérieur disparaît alors à mes yeux : j'oublie ses intérêts, qui dispersent l'âme, et ses aspirations confuses. Rien ne domine ni ne trouble, rien ne me fatigue. Il me semble que j'entends sonner l'heure de la délivrance quand finit le jour d'été, et quand la nuit d'hiver commence. Libérée, la pensée plane et s'envole vers des espaces qui sont siens et l'émotion monte par des chemins nouveaux que rien ne vient barrer. Les formes ne s'imposent plus, mais je me crée moi-même un monde qui correspond à mon âme. Je l'ouvre, je le ferme, je le parcours comme un livre, — le livre de la conscience. Je tiens la baguette magique dans ma main, et tout ce qui m'entoure n'existe, ne vit que selon mes évocations.

Et je peuple la forêt de mes fantômes, les routes, les sentiers et les plaines de ceux que je connais bien, que personne autre que moi ne

(1) Une littérature est en train de naître au pays de la nuit boréale : — en voici une des rares manifestations.

peut apercevoir, que nul autre ne peut reconnaître. Je pare les paysages d'une beauté selon mon idéal ; tout est à moi, et sans moi rien n'existe. Le vent qui bruit dans le sapin sous ma fenêtre est à moi ; à moi sont les vagues qui se brisent contre les rocs de la plage ; et quand galope la tempête et quand rugit la forêt, c'est encore moi qui vaticine. Ce n'est que pour moi que brille l'étoile, que resplendit la lune et que l'aurore boréale allume son brasier flamboyant. Je me promène dans la nuit, et j'entends le bouleau parler et le sapin murmurer. Il semble qu'ils m'attendent et qu'ils se font signe : « Voici que vient notre ami ! Ne le voyez-vous pas ? Suivez le, accompagnez-le ! » Je me promène d'arbre en arbre et la jeune pousse devient un sapin géant, l'aulne devient grand comme un chêne, le genévrier élancé comme un pin ; ils sont tous également grands, aussi beaux l'un que l'autre, d'une beauté de rêve. Le marais s'étale devant mes yeux comme une prairie en fleurs, et la chaîne basse des collines s'élève haut comme des alpes pour baiser le ciel.

Je prends le chemin de chez moi, où tous sont couchés, où les lumières sont éteintes, hormis à ma fenêtre. Je tire mon rideau contre le jour, mais je le soulève quand tombe la nuit, afin de laisser entrer la ténèbre resplendissante. Il me semble que je regarde dans le miroir d'une mer sans fond ; mais elle ne m'effraie pas. Au contraire, elle infuse de la paix dans mon cœur et l'harmonie des grands abîmes dans mon âme. Et l'immense obscurité devient une caisse sur laquelle résonne mon murmure avec des échos multiples. La pensée la plus fugitive, le sentiment le plus timide, qui fuit la lumière et se cache du soleil, risque de grands voyages vers l'inconnu, et revient grandi, volontaire, conscient, pour se vêtir de paroles.

Salut, crépuscule d'automne ! Sois bienvenue, magnifique nuit d'hiver, ténèbres du Nord, qui allumez les étoiles du zodiaque, qui soufflez le feu au brasier de l'aurore boréale, qui me détachez des intérêts mesquins du jour et qui me rendez à moi-même ! O mon hôte d'honneur, ô mon confident intime, je te salue en joie sereine et calme ! Avec regret je te vois partir et céder la place à l'aurore du printemps.

Juhani Aho

Traduit du finnois, par Ivan Aguéli.

Notes

politiques et sociales

DÉFENSE RÉPUBLICAINE

La loi dite d'amnistie (improprement d'ailleurs, loi qui éteint l'action publique dans les affaires connexes à l'affaire Dreyfus) va sans doute être incessamment chose acquise. Regrettons pour le général Mercier la sanction afflictive, de droit commun, qui eût satisfait nos « instincts » de justice : elle lui eût été en somme la plus douce, par la souffrance physique qui rend à la longue tout condamné pitoyable ; et organisons contre lui la sanction de l'opinion publique et celle invoquée devant le Sénat et aujourd'hui devant tout le pays par M. Waldeck-Rousseau, celle de l'histoire, sanctions plus cruelles peut-être. Et en tous cas disons-nous bien que nous n'avions pas tout à fait le choix. Soyons contents, sans réserve, que la question entre le cléricalisme et la République, seule essentielle, cesse d'être posée sur un terrain équivoque et dangereux et puisse être portée là où la lutte est claire, donc à notre avantage.

Trois articles (faut-il le rappeler ?) définissent essentiellement l'œuvre républicaine anticléricale : épuration des fonctionnaires, laïcisation de l'enseignement, destruction de la puissance congréganiste. Des trois, le second paraît être le plus proche de la réalisation. Le parti républicain s'est reporté à l'exemple de la grande époque ; il a retrouvé dans la vie parlementaire de 1879-1880, la formule législative capable de purger le personnel enseignant et par suite l'enseignement lui-même, avec efficacité et avec convenance : la Chambre actuelle oserait-elle moins que son aînée ? Et le Sénat présent n'osera-t-il pas plus qu'un Sénat de Seize Mai ?

Quant à l'épuration des fonctionnaires, elle peut se recommander aussi de l'exemple donné dans la période républicaine de la troisième République, M. Waldeck-Rousseau ne peut y être inexpert. N'est-il pas une répartition nouvelle à projeter des chambres ou des sièges judiciaires, qui « exige » impérieusement la suspension de l'inamovibilité des magistrats ? — Mais l'expérience de ces dernières années aura montré, je pense, que la magistrature n'est pas le seul corps à réformer, ni peut-être le premier. Est-ce que quelque nouveau plan de mobilisation ou quelque nouvelle distribution des cadres ne pourrait pas rendre nécessaire, pour les intérêts supérieurs de notre défense, la suppression de ces formalités liantes, de ces conseils d'enquête, de ces commissions d'avancement, au préavis obligatoire, qui entravent la reconstitution urgente d'un personnel militaire inoffensif à nos institutions. Il faudrait d'autre part qu'un gouvernement répu-

blicain prît bien garde de ne pas ajouter des fonctionnaires mélinistes ou nationalistes dans les corps restés jusqu'ici assez bons : certain ministre de l'instruction publique, ou, — s'il est vrai que ce ministre soit seulement un paresseux, — certain chef de cabinet de ce ministre devrait s'apercevoir que ses choix, ses interventions, ses instructions sont un peu trop notoirement — par suite un peu trop maladroitement — réactionnaires : il devrait penser, ou, à défaut, le chef du du gouvernement devrait lui rappeler qu'un personnel de cet ordre et de cette fonction ne se laissera pas irriter et provoquer impunément même par M. Dejean ou M. Georges Leygues. Et enfin sans que ce soit demander une persécution contre de vieux serviteurs et une ruine de pères de famille, il faut bien répéter que, dans l'administration proprement dite, centrale et départementale, se trouve beaucoup trop généreusement appliqué le principe (d'ailleurs ici fort contestable) de la représentation des minorités : l'embarras serait plutôt de savoir par qui et par où commencer l'épuration. Mais l'œuvre pour être difficile n'en est que plus impérieuse.

Resteraient les congrégations et l'Église politique. Attendons à la discussion le projet de loi sur les associations. D'ici là, par culture civique, par moralisation républicaine, accoutumons-nous et surtout accoutumons les autres à l'idée de l'opération chirurgicale, les remèdes ordinaires, homœopathiques ou allopathiques, s'étant montrés impuissants à détruire le mal, et même à l'empêcher de se développer. Le foyer de contamination, antirépublicaine et antisociale, c'est l'argent de ces gens-là. Prenons-le, rendons-le à la Société qui y a droit, et qui, elle, en fera du bien.

Fr. Daveillans

LES ÉLECTIONS BELGES

Les élections belges ont offert un intérêt tout particulier, parce qu'elles constituaient le premier essai du système de la Représentation Proportionnelle. Les résultats qu'a engendrés l'application de ce nouveau régime ne sont pas sans présenter un contraste avec ceux qui étaient issus en 1896 et 1898 de l'ancienne méthode majoritaire. La Chambre sortante comptait 112 cléricaux, 28 socialistes, 12 libéraux ; la Chambre nouvelle se compose de 85 cléricaux, 1 démo-chrétien ou daensiste, 33 libéraux et radicaux, 33 socialistes. Si l'on considère que les cléricaux ont recueilli 992.000 suffrages, les libéraux 476,000, et les socialistes 464.000, l'on conclura qu'avec l'inévitable écart, le Parlement reflètera assez exactement le pays légal, nous voulons dire le suffrage universel tempéré par le suffrage plural. Pratiquement l'expérience tourne donc en faveur de la R. P., comme l'on dit à Bruxelles : mais les objections théoriques politiques et sociales, n'en subsistent pas moins. Ce n'est pas ici, au surplus, que nous les développerons.

Le scrutin du 27 mai n'a pas donné tous les résultats qu'escomptaient les libéraux, de tous les partis le plus intéressé à l'adoption de la R. P. Ils espéraient enlever au moins 45 sièges ; ils pensaient que le socialisme resterait sur ses positions, ils prévoyaient un léger succès des démo-chrétiens et, tout bien pesé, la division de la Chambre en deux tronçons d'égale force. Or, ces conjectures ont été totalement déjouées. Les libéraux ont 12 sièges de moins qu'ils ne l'avaient annoncé, et par suite ne peuvent prétendre même à la direction incontestée de l'opposition ; les socialistes passent de 28 à 33 ; les daensistes sont écrasés ; les catholiques disposent d'une majorité de 18 voix, très suffisante pour gouverner.

Donc les cléricaux, malgré leurs dissidences, malgré l'intransigeance de leurs principes, restent au pouvoir ; ni en Flandre, ni en Wallonie, ils n'ont fléchi, et ce maintien atteste la force de leur organisation et la solidité de leurs racines. Il faut en prendre son parti : pas plus en Belgique qu'ailleurs, les « Romains » ne sont encore arrivés à l'heure fatale où une faction n'a plus à choisir qu'entre le suicide et l'extermination. Pas plus en Belgique qu'ailleurs, le libéralisme n'apparaît destiné à reprendre du terrain, à ressaisir le sceptre qu'il s'arrogea à l'heure des grandes insurrections bourgeoises. Et en Belgique comme partout ailleurs, seul le socialisme paraît assez puissant pour refouler la coalition des séculiers et des réguliers, assez plein de sève pour poursuivre la conquête méthodique des consciences. Les 464.000 voix qu'il détient désormais demeureront irréductibles. L'institution du suffrage universel pur et simple, qu'il va tout de suite revendiquer avec une vigueur renouvelée, doit lui assurer, à assez brève échéance, le rôle prépondérant, dans la Wallonie d'abord, puis dans les Flandres. Mais la R. P. ne paralysera-t-elle pas son élan — et ce faisant, ne sera-t-elle pas cause de révolution ?

Paul Louis

Petite Gazette d'art

A PROPOS DE L'EXPOSITION DES MAITRES JAPONAIS

L'article que M. Cl.-E. Maitre a consacré dans La revue blanche *du 1er juin à la collection japonaise de M. A. Huc, directeur de* La Dépêche *de Toulouse, a motivé un échange d'observations dont voici les termes :*

I. — A M. le rédacteur en chef de *La revue blanche :*

« Monsieur et cher confrère,

« Je me suis fait une règle, journaliste moi-même, d'accepter toujours avec déférence les critiques de journalistes. J'aurais donc laissé passer sans mot dire les critiques dont votre collaborateur M. Cl.-E. Maitre honore mon exposition des « Maîtres Japonais », si M. Maitre n'y avait apporté une vivacité d'expressions qu'on n'a guère l'habitude de rencontrer sous la plume des critiques d'art.

« M. Cl.-E. Maitre semble s'être attaché à établir mon ignorance. Soit. Je ne doute pas que lui-même soit un japonisant émérite, parfaitement érudit. Mais puisque son érudition s'attaque au catalogue même et puisqu'il me reproche d'avoir indûment classé certains artistes — par exemple Hanabusa Itcho — dans des écoles auxquelles ils seraient étrangers, M. Maitre me permettra-t-il de lui signaler une constatation élémentaire que son érudition ignore : c'est que la plupart des maîtres japonais ont peint dans des styles différents, que leurs œuvres se classent d'après la facture, et que celles d'un même artiste peuvent être rangées, suivant le cas, tantôt dans une école et tantôt dans une autre. M. Maitre, pour s'en convaincre, n'a qu'à consulter le classique catalogue du « British Museum » établi par le docteur Anderson. Il y verra qu'Hanabusa Itcho y figure dans l'Ecole populaire, en même temps que dans l'Ecole des Kano.

« Libre à M. Maitre de mettre en doute « mon goût, ma critique et même ma science ». Je ne prétends pas à tant de qualités. Libre à lui de contester la valeur artistique des pièces exposées. Des goûts et des couleurs on ne dispute pas ; chacun voit avec ses yeux et j'aurais mauvaise grâce à imposer à quiconque ma manière de voir. Il me suffit d'avoir obtenu le bienveillant suffrage de MM. Gustave Geffroy, Arsène Alexandre, Octave Uzanne, Thiebault-Sisson et d'autres critiques dont l'autorité est incontestable : si je me suis trompé c'est en bonne compagnie. Ceci soit dit sans vouloir offenser M. Maitre : il doit être assez sûr de son fait puisqu'il ne craint pas de se singulariser en s'insurgeant contre l'avis unanime, contre « l'enthousiasme » de ses confrères en critique dont il dénonce « la complaisance à toute épreuve » ou « l'extraordinaire ignorance ».

« Je respecte donc, au point de vue artistique, le jugement de

M. Maitre. Mais je ne puis m'empêcher de protester et d'user de mon droit de réponse quand M. Maitre, découvrant que sur 265 pièces exposées il en est au moins 250 qui sont fausses — 250 seulement? — parle de « décence », de « salubrité artistique », voire de « scandale ».

« Il ne me plaît pas de laisser soupçonner ma bonne fois ni même de laisser croire au public que je lui ai manqué de respect au point de lui soumettre, sous la seule garantie de mes choix, une exposition des Maîtres japonnais.

« Si M. Maitre avait daigné y prendre garde, il aurait appris par la lecture du catalogue que les expertises de ces pièces ont été faites par M. K. Kawada. M. Kawada est très connu de tous les japonisants parisiens. C'est un lettré de Tokio, actuellement attaché au musée Guimet, et qui, recemment, fut chargé de cataloguer la collection Duret à la Bibliothèque Nationale.

« Si un Européen comme M. Maître possède assez de compétence pour affirmer, sans rémissiou, que 250 peintures sur 265 sont fausses, comment un Japonais fut-il assez dénué de compétence pour affirmer 250 fois qu'elles sont authentiques ?

« Votre critique d'art m'obligerait vraiment en m'expliquant ce mystère.

« Si le contrôle de M. K. Kawada ne suffit pas à M. Maitre, je tiens à sa disposition d'autres certificats. Ce sont des certificats « japonais », émanant d'experts de profession : M. Maitre les pourra faire traduire, à moins que, familier avec l'art du Nippon, il ne soit également famillier avec sa langue. En les lisant M. Maitre pourra s'apercevoir que quelques-unes de ces expertises affirment l'authenticité de certaines pièces — par exemple les Outamaro — que M. Maitre déclare résolument apocryphes.

« Ayant ainsi fourni à M. Maitre cette preuve de mes scrupules artistiques, j'ose espérer qu'il permettra à ma « candeur » de s'incliner modestement devant la compétence des Japonais eux-mêmes.

« Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

« A. HUC »

II. De M. Maitre :

Je remercie M. Huc du ton courtois de sa réponse, et je ne fais nulle difficulté de reconnaître que la forme acerbe de mes critiques a dû le blesser. Mais j'ai assez laissé voir les motifs de l'irritation qui perçait dans mon article. Profondément convaincu comme je l'étais, et comme je le suis encore, que sa collection contient un nombre considérable de faux, je trouvais fâcheux que l'Ecole des Beaux-Arts lui eût donné asile. Non pas que j'aie pour cette école un enthousiasme fanatique : mais enfin on est habitué à y voir des expositions rétrospectives admirables, et les étrangers, si nombreux à Paris en ce mo-

ment, la considèrent, plus que nous sans doute, comme le sanctuaire du goût français.

Voilà pourquoi je me suis montré chatouilleux pour son bon renom : et les commentaires que j'y ai recueillis, dans deux de mes quatre visites, n'étaient malheureusement pas de nature à me faire changer d'avis sur ce point. — Quant à mon appréciation même, je ne puis que la maintenir ; j'indiquerai brièvement pourquoi les raisons de M. Huc ne sauraient me convaincre.

1° J'avais contesté, dans une parenthèse, la classification d'Itchô et surtout de Kiosaï dans l'école des Kano. M. Huc me fait remarquer que les œuvres des peintres japonais « se classent d'après la facture », et cela est parfaitement juste — en règle générale. Encore y a-t-il deux cas où cette règle devrait souffrir des exceptions : c'est lorsqu'il s'agit des Tôsa et des Kano, c'est-à-dire d'écoles parfaitement définies, dont tous les représentants portent même un noms patronymique commun. Cela serait, je pense, d'une bonne méthode : mais je reconnais que ce principe, qui me paraît raisonnable, n'est pas universellement admis, et que je n'ai par conséquent pas le droit de l'imposer à personne. — Cette réserve faite, je ne vois pas qu'on ait de raison sérieuse pour classer Itchô dans l'école des Kano « d'après la facture », et je n'en veux d'autre preuve que celle qui m'est fournie par le catalogue lui-même, citant et endossant cette appréciation de M. Gonse : « Hanabusa Itchô, élève *indiscipliné* de Yasanobou Kano, propagea à Yedo la peinture *de style réaliste*, en y ajoutant tout l'humour, toute la libre fantaisie de son talent génial. »

Itchô n'a donc d'autre lien avec les Kano, que d'avoir travaillé dans l'atelier de l'un d'eux, tout juste comme Carrière a travaillé dans l'atelier de Cabanel. Et cela peut autoriser M. William Anderson à rapporter à cette école quelques œuvres qui sont sans doute de l'extrême jeunesse du peintre et où son individualité puissante ne s'était pas encore affirmée ; mais le vrai Itchô est tout autre : c'est un réaliste, très souvent même un caricaturiste ; et si l'on veut à toute force le faire rentrer dans une école, qu'on le place dans celle des ukio-ye : ce sera inexact encore, mais plus naturel.

— Au reste mon observation visait beaucoup plus Kiosaï qu'Itchô : et sur ce point, dont M. Huc d'ailleurs ne dit rien, je crois la classification du catalogue absolument insoutenable (1).

2° Je n'ai pas dit que sur deux cent soixante-cinq pièces, deux cent cinquante fussent fausses : j'ai dit que : sur deux cents pièces attri-

(1) En relisant au dernier moment le catalogue, j'y trouve non sans surprise, à propos de Kiosaï, une appréciation de M. Gonse le rangeant expressément parmi les représentant de *l'école vulgaire*, comme « l'un des derniers élèves d'Hokusaï ». Cela est fort juste, mais ai-je besoin de faire remarquer que c'est en contradiction absolue avec la classification du catalogue ? De pareils lapsus me mettent en garde contre son auteur, M. Kawada, dont j'aurai d'ailleurs, plus loin, à dire un mot.

buées *aux vieux maîtres* », il n'y en avait peut-être pas vingt qui fussent bien authentiques.

Je n'ai pas entendu contester l'authenticité d'un grand nombre d'œuvres rapportées par le catalogue à une date récente ou placées sous des noms obscurs : seulement il ne m'a pas paru qu'elles fussent en général d'un intérêt bien vif.

3° Les Japonais sont de grands maîtres en supercheries : et puisque leur goût pour la supercherie s'exerce si souvent dans la fabrication des kakémonos, je ne vois pas pourquoi il ne s'exercerait pas aussi dans la fabrication des certificats. Les certificats prennent certes un intérêt réel lorsque l'examen même des œuvres permet de leur ajouter foi : car ils servent à en fixer l'historique. Mais c'est avant toutes choses de cet examen que doit résulter notre appréciation de l'authenticité. J'ai pu assurément me tromper pour quelques œuvres : mais je doute que ce soit le cas en particulier pour les deux Outamaro de la collection.

4° L'argument d'autorité me touche peu, et M. Huc n'y insiste pas plus qu'il ne convient. Je ne conteste nullement la compétence en matière d'art de MM. Geffroy, Arsène Alexandre, Octave Uzanne et Thiebault-Sisson : je ne connais d'ailleurs que les articles du premier et du dernier de ces critiques. La notice mise par M. Geffroy en tête du catalogue était d'une langue délicieuse et définissait à ravir les caractères généraux de la peinture japonaise : seulement je n'ai pas vu quelle s'appliquât spécialement à la collection Huc, puisque M. Geffroy prenait soin de nous avertir, au début, qu'il n'avait qu' « entrevu, pendant quelques instants trop courts, un certain nombre des œuvres » qui la composent.

Et surtout ce n'est pas d'art en général qu'il s'agit, mais d'art japonais. Les avis vraiment intéressants à recueillir seraient ceux de japonisants tels que MM. Bing, Gonse, Gillot, Kœchlin ou Hovelaque : c'est parce qu'aucun d'eux n'avait exprimé son opinion que j'ai cru devoir le faire pour ma part. J'ai vu, au Japon et ailleurs, un grand nombre des chefs-d'œuvre de la peinture japonaise, et j'ai pour cet art une admiration passionnée : j'ai pensé que c'était suffisant pour justifier mon intervention.

5° Je sais bien qu'il y a M. K. Kawada. M. Kawada paraît en effet se porter garant de l'authenticité des deux cent soixante-cinq œuvres exposées. M. Huc me demande « de lui expliquer ce mystère ». J'avoue que j'en suis incapable, et que j'en reste anéanti. Si notre différend ne portait que sur quelques pièces douteuses, il y aurait là un simple désaccord d'appréciation : et, comme M. Kawada est japonais, il y aurait beaucoup de chances pour que ce fût lui qui eût raison, et ma conviction en serait peut-être ébranlée. Mais c'est l'excès même de son assurance qui m'inspire de la défiance. Comment ! M. Kawada a vu la *Kwannon* attribuée à Tanyû, et il n'a pas sourcillé ! C'est cela qui me dépasse.

Aucune autorité ne me fera convenir que Tanyû ait jamais pu

dessiner quelque chose d'aussi gauche, d'aussi enfantin et d'aussi niais. Que M. Huc soumette cette pièce à M. Geffroy, à M. Arsène Alexandre, à M. Octave Uzanne ou à M. Thiebault-Sisson, et qu'il leur demande si vraiment pareille chose peut être attribuée, je ne dis pas à Tanyû, mais à n'importe quel artiste de valeur. Si M. Kawada a voulu dire cela, son opinion, sur aucun point, ne saurait compter à mes yeux. J'en suis venu à me demander si M. Kawada ne s'était pas borné à déchiffrer les signatures et à déterminer les sujets des kakémonos, en se désintéressant complètement de la question d'authenticité.

6° Enfin, je ne puis être accusé d'avoir « soupçonné la bonne foi » de M. Huc. S'il y a une chose que je lui aie reprochée, c'est bien plutôt d'en avoir eu trop que trop peu. Peut-être, et j'ai dit pourquoi, l'ai-je fait en termes un peu vifs. Que M. Huc mette ces vivacités de langage sur le compte de la passion pour l'art japonais que j'ai en commun avec lui. La parfaite courtoisie de sa lettre me fait, en tous cas, un devoir de lui en exprimer mes regrets.

Cl.-E. Maitre

LA GALERIE RUBENS

Un fait incroyable est en train de se produire : le Louvre se transforme.

On se décide, après Londres, après Berlin et Bruxelles, à ne plus empiler : on donne de l'air aux œuvres, on leur épargne certaines promiscuités, mieux encore, on les classe avec méthode ; à cette suite de somptueux décors laissés par Rubens et connus sous le titre de « Vie de Marie-Médicis » une galerie spéciale est enfin réservée.

L'ancienne salle des Etats, trait d'union entre les Tuileries et le vieux Louvre, s'effritait, inutile, depuis trente ans. On y a aménagé un salon, une galerie somptueuse et quatorze cabinets éclairés par des jours droits propres à mettre en valeur les tableautins hollandais et flamands.

Du seuil du salon qui précède la galerie Rubens, l'effet est éblouissant. Dans ce cadre riche, fait pour elles, les vastes compositions allégoriques reconquièrent leur éclat et leur signification. Lorsqu'elles se trouvaient dans la grande galerie, trop étroite, on ne pouvait voir en elles que des peintures, les faiblesses de certaines parties semblaient s'accuser. Ici, l'ensemble subordonne le détail, la grandeur de la composition, la magie de la couleur dominent le visiteur, lui imposent le respect.

On peut dire que, jusqu'à présent, on connaissait mal les éléments de cette célèbre série. Il faut aller les voir, dans leur nouveau cadre, pour les bien juger. A leur vue, peut-être, certaines opinions se modifieront elles.

C'est Rubens qui est encore dans le salon qui précède cette galerie

triomphale. Mais il partage l'emplacement avec Van Dyck, dont les rois et les princes apparaissent, dans ce nouveau décor, plus hautains et plus raffinés.

Tromp était un bien brave homme, et Descartes, un grand philosophe ; mais le visage sanguin de l'un, l'allure de chauve-souris de l'autre étaient un compromettant voisinage pour les personnages de Van Dyck. Aujourd'hui, ceux-ci sont chez eux. On ne les trouve que plus beaux.

Trois cabinets sont consacrés à Rembrandt. Cette disposition ne nous satisfait point. Certes, étant donné les éléments dont dispose le Louvre et le génie même du maître, un salon triomphal de marbre et d'or n'aurait point été de mise. Mais nous l'aimerions moins disséminé. Par exemple, dans une moyenne salle, avec, sur un panneau de fond la Betsabée, Hendrickie Stoffels et l'un des portraits du peintre. Son caractère individualiste, et plus encore son génie, seraient apparus plus nettement tranchés que dans ces trois salles où il faut aller et revenir, ainsi qu'une navette, sous la poussée des sensations. Et puis, dans cette salle rêvée, nous placerions ses dessins, le Louvre en a de si beaux !

L'installation, dans les autres cabinets, des maîtres flamands et hollandais, depuis Van Eyck jusqu'à à Van der Werff, a permis d'espacer les tableaux de la grande galerie et surtout de renoncer à l'encombrement des frises.

Raphaël a un panneau triomphal avec, en face, son maître, Pérugin. Mantegna gagne aussi d'avoir quitté la salle de Sept mètres. Mais le *Calvaire* si imposant nous fait songer aux deux volets égarés au musée de Tours. Quand rassemblera-t-on ces trois chefs-d'œuvre ?

La peinture allemande et la peinture anglaise conquièrent les honneurs de la grande galerie. Par contre, la primitive école française est reléguée dans les deux salles qu'anglais et allemands ont quittées.

On a adjoint aux créations de vieux maîtres quelques œuvres nouvelles. Mais, malgré cela, l'ensemble n'est pas digne de notre primitive école si bien représentée actuellement au Petit Palais. Pourquoi ne renforcerait-on pas les quelques toiles que le Louvre possède avec les admirables miniatures exposées parmi les dessins ? Leur place nous semble tout indiquée ici, elles expliqueraient certaines tonalités, confirmeraient la vérité de certains gestes. Particulièrement, l'exquis Jehan Fouquet ne pourrait que gagner en intérêt si les deux miniatures du Livre d'Heures d'Estienne Chevalier, placées dans une autre partie du Louvre, venaient contrebalancer de leur éclat et de leur charme le taciturne portrait de Charles VII et celui de Juvénal des Ursins.

Nous adressons ce souhait à M. Jean Guiffrey dont nous connaissons l'amour pour nos vieux maîtres.

Charles Saunier

Notes dramatiques

Théâtre-Antoine : **La Fille Elisa**, pièce en trois actes de M. Jean Ajalbert, tirée du roman d'Edmond de Goncourt.

A l'occasion de cette reprise si justifiée et si intéressante de la *Fille Elisa*, les *lundistes* sont partis en guerre contre le théâtre naturaliste dont ils ont refait le procès. Nous nous expliquerons quelque jour plus longuement sur le réalisme au théâtre : mais dès aujourd'hui, il paraît acquis que, si la tentative de l'école naturaliste fut courte et assez peu féconde, elle a eu cependant une évidente utilité et, ce qui paraîtra paradoxal, dans le sens même du développement général de notre littérature classique. Au fond, un art comme celui d'Ibsen est autrement révolutionnaire et antithétique à la conception de la dramaturgie française.

Si l'on y réfléchit un moment, on s'aperçoit que les naturalistes au théâtre n'ont fait que continuer Diderot. Ce prodigieux novateur, une des intelligences les plus compréhensives et les plus inventives du XVIIIe siècle, avait fait une sorte de *nuit du Quatre Août dramatique*, en décrétant abolis les privilèges d'une caste sociale qui, jusqu'à ce jour, avait seule eu droit aux honneurs de la représentation scénique sérieuse, de l'art noble. La *tragédie*, sorte de Louvre théâtral, n'était accessible qu'aux seuls malheurs royaux ou princiers et les *ennuis* des bourgeois et manants ne devaient prêter qu'à rire et d'office appartenaient à la comédie et à la farce.

Diderot s'indigna qu'il y eût des infortunes privilégiées et il prétendit émouvoir avec les drames intimes qui bouleversent, comme les dynastiques, les humbles familles bourgeoises, dépourvues de tout arbre généalogique. Il est fâcheux que Diderot, esprit philosophique et critique, n'ait pas consacré sa théorie par un chef-d'œuvre : mais elle a été assez féconde et tout le théâtre du XIXe siècle, le théâtre d'Augier à Brieux et de Dumas fils à MM. Hervieu et Emile Fabre en est sorti.

Mais, pas plus qu'en 89 n'avaient été vraiment abolis au profit du peuple les privilèges des castes, la bourgeoisie d'argent ayant recréé à son bénéfice de nouveaux privilèges assez analogues à ceux dont jouissait l'aristocratie de naissance, pas davantage le théâtre, en qui se reflètent fidèlement les mœurs, ne s'était vraiment ouvert à toutes les classes sociales : il était resté jusqu'en ces dernières années — et même après l'effort des réalistes — à la dévotion bourgeoise, ce qui est assez compréhensible, puisqu'il est un divertissement de luxe et qu'il ne peut vivre que de la clientèle riche : sans doute des tréteaux populaires mettaient en scène des anecdotes plébéiennes : mais ici se retrouvait encore la distinction archaïque de l'art *noble* et de l'art *ignoble* (étymologiquement), le *mélodrame* s'intéressant seul aux

aventures tragiques des vulgaires artisans et gens de métier ; or le mélodrame n'est qu'une variété de la grosse et grossière comédie ; c'est un genre essentiellement *ambigu* et plus voisin, originellement, de la farce que du drame sérieux.

Ce sont les naturalistes qui, les premiers, ont osé s'attaquer aux derniers privilèges et su imposer au public bourgeois de s'intéresser à toutes les classes de la société, aux plus lamentables, aux plus dégradés, aux plus bas des misérables. Par là, en ouvrant le drame d'art et la comédie littéraire aux personnages les plus humbles et les plus médiocres, ils ont hâté l'évolution logique du théâtre qu'ils ont *socialisé* et *humanisé* et dont ils ont fait définitivement ce qu'il tendait à être depuis Diderot : la représentation complète et générale de la vie sociale.

Telle a été l'éminente utilité de cette école tant décriée, grâce à qui s'achève tout un cycle de notre littérature dramatique qui devra entièrement se transformer et se renouveler, si elle veut vivre ; et cela dans un sens et selon une esthétique anticlassiques sur quoi nous donnent déjà de très significatives et très heureuses indications des œuvres telles que la *Fronde* et l'*Enchantement*. Nous estimons qu'il ne devrait plus être permis à un critique dramatique de dire, comme nous le lisions encore dimanche soir dans une feuille rosée et précisément à propos de la *Fille Elisa*, qu'on ne saurait s'intéresser aux états d'âme d'une fille publique qui vient d'absorber son absinthe quotidienne. En vertu de quel principe sacré se pourrait désormais justifier l'exclusion de la scène d'un être humain, si déjeté fût-il, puisqu'il y a toujours en lui des possibilités de souffrance physique et morale, des sensations même grossières, des sentiments même embryonnaires et confus, dont l'expression peut être dramatique et, en fait, le devient dès qu'elle émeut ?

Ce que nous accorderons volontiers à ces critiques, c'est que les procédés naturalistes trop simples, trop élémentaires, trop immédiats, les tableaux directs et les tranches de vie toutes crues, constituent une interprétation de la vie peu intéressante *artistiquement* parce qu'elle élimine *de parti pris* tout ce qui est de nature à tenir en éveil la curiosité du spectateur et lui refuse le plaisir intellectuel de suivre une *action* dans son développement continu et d'en pressentir l'ordonnance logique, selon les données psychologiques, morales et sociales du sujet. Une pièce par tableaux comme *Germinie Lacerteux* n'est pas une œuvre vivante, bien qu'elle se compose de morceaux de vie ; elle n'a pas d'existence individuelle en tant qu'œuvre ; elle n'est qu'une collection de fragments rapportés du dehors et non un organisme en qui le jeu de la vie soit rendu possible par la solidarité anatomique des différentes parties qui le composent. Il n'y a aucun *art* dans des ouvrages de cet ordre, parce qu'il n'y a aucune liaison entre les divers *moments* du sujet, aucune construction rationnelle, aucune gradation dans le développement des caractères, aucune progression

dans les situations, aucune tension de l'intérêt proprement dramatique, en un mot aucune action.

Or une pièce de théâtre d'où l'action est systématiquement exclue est tout ce que l'on voudra au monde, sauf un ouvrage destiné à être présenté sur une scène à des gens assemblés. Il serait intéressant de rechercher s'il n'y a pas là une nécessité d'ordre physiologique et si pour obtenir de la continuité dans le phénomène de l'*attention collective*, il ne faut pas exciter par des procédés de cet ordre (*artificiels*, sans doute, mais, parce que volontairement choisis, *artistiques*), les centres nerveux qui le conditionnent. En fait, tandis qu'une pièce construite, ordonnée, à développement progressif, conquiert et garde le public, une suite cinématographique de tableaux le fatigue et le lasse très rapidement, parce qu'au lieu de requérir une seule fois son attention, toujours vacillante et prête à s'émanciper, elle exige de lui une série d'attentions successives, coupées, tronçonnées, indépendantes, qui, au lieu de bénéficier les uns des autres et de s'être auxiliaires, s'affaiblissent et s'anémient mutuellement. Un ouvrage dramatique où il entre de l'art et de la composition est *dynamogénique* : et cela, sans doute, pourrait se vérifier expérimentalement au moyen des appareils de M. Beaunis : tandis qu'une succession de scènes ou de tableaux, si captivants qu'on les suppose, si prenants qu'on les imagine, chaque en particulier, est toujours déprimante, *inhibitive*, pour employer le mot technique : et cela aussi se pourrait, croyons-nous, expérimentalement vérifier.

Quoi qu'il en soit de ces considérations scientifiques que nous ne pouvons qu'indiquer ici, il est certain que l'esthétique naturaliste répugne à porter au théâtre un sujet simple, une action organique pour y substituer l'étude psycho-physiologique d'un personnage déterminé, présentée en une suite de tableaux pittoresques, d'épisodes significatifs, qui ne se nécessitent pas les uns les autres, dont le choix et le nombre comportent quelque arbitraire et dont la liaison, toujours assez lâche, résulte uniquement de ce fait que, dans chaque, nous retrouvons le personnage en question. La dernière qui eût subsisté des unités antiques, *l'unité d'action*, disparaît nécessairement dans cette technique dramatique et la seule unité qui se puisse encore rencontrer dans des pièces ainsi construites est ce que l'on pourrait appeler l'*unité d'intérêt* ou *de sympathie*, qui s'attache au personnage dont l'auteur nous offre une sorte de monographie théâtrale. Il n'y a plus à proprement parler de sujet : mais on nous y intéresse à un *sujet*, dans le sens médical du mot. Les différents tableaux qui composent *Germinie Lacerteux* et dont quelques-uns sont très émouvants ne peuvent s'emparer que des seules âmes capables de pitié et qui pourraient avec sincérité répéter l'admirable vers du poète :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Et c'est en effet par leur *humanité*, par leur générosité au fond

indignée, et qui s'exprimait plus librement d'ailleurs dans le roman, que sont belles, nobles et passionnantes des œuvres telles que *Germinie* et la *Fille Elisa*. Et c'est parce qu'elles sont venues secouer de toute leur émotion protestataire les inerties honteuses et les somnolences médiocres d'un public, dont les curiosités ne vont qu'aux spectacles louches ou grossièrement terrifiants, que nous les avons aimées, que nous les avons accueillies avec enthousiasme et que nous avons bataillé pour les défendre, comme nos aînés avaient lutté pour le magnifique lyrisme d'*Hernani*.

Si donc, au strict point de vue de l'art, on peut faire à la *Fille Elisa* les objections générales que nous avons formulées contre les procédés dramatiques du théâtre de Goncourt, il n'est pas douteux aussi qu'une telle œuvre a droit à toute notre tendresse et que nous l'aimons avec toutes ses imperfections et peut-être même pour toutes ses imperfections. Car il y a du courage à renoncer systématiquement à tous les artifices ordinaires du métier dramatique par quoi se conquiert un auditoire et à ne tenter de le prendre que par la pitié dont le spectacle de leur misère physique, morale et sociale pourra l'emplir pour une servante ou une prostituée. Comment pourrions-nous rester insensibles à de pareils cris de justice et d'humanité, poussés par de nobles écrivains en faveur des victimes de l'hérédité et des sacrifiées de l'état social ?

La *Fille Elisa*, comme nous le démontre l'admirable plaidoyer du second acte, est un pauvre être irresponsable et douloureux, doux et ingénu, malgré l'abominable vie à quoi la contraignent la misère et le vice, et qui assassine *malgré elle* et pour défendre ce qui survit en elle de chasteté et de tendresse libre, de désintéressement et de don volontaire, l'homme qu'elle aime, tout ce qu'elle aime, tout ce qui la relève à ses propres yeux et lui confère la dignité d'être humain dans l'abjection où elle a sombré. Il ne nous suffit pas d'exploiter de pareils êtres pour les plus bas de nos plaisirs ; il faut encore que notre justice se montre impitoyable envers eux, comme s'il lui fallait aussi, pour être pleinement satisfaite, exploiter toutes leurs capacités de souffrance.

La signification morale d'un pareil théâtre n'échappera à personne. Si ces pièces manquent d'action, elles sont de bonnes actions, ce qui peut-être est supérieur. Grâce à elles, il est dit à des foules des paroles importantes qui hâteront des réflexions efficaces. Un ouvrier d'art d'une habileté reconnue éprouvera-t-il jamais autant de joie d'applaudissements, même enthousiastes, que l'auteur d'une *Fille Elisa* par qui, peut-être, aura été amoindrie quelque part de la misère humaine? Tant qu'il y aura des hommes et qui feront souffrir d'autres hommes, nous soutiendrons de toutes nos forces des œuvres qui courageusement feront sonner le théâtre, de tréteau devenu tribune, de leurs cris indignés et honoreront du fait généreux de leurs protestations ce lieu qu'ont dégradé tant de vaines et sottes et inutiles déclamations. Comme il advint pour *En paix* de M. Bruyerre, nous nous réjouis-

sons du vif succès qu'a obtenu cette reprise de la *Fille Elisa* ; nous souhaitons qu'elle ne quitte plus le répertoire : car, si durement qu'elle le secoue, elle est pour le public une école de compréhension, d'indulgence et de pitié : ce n'est pas une pièce, dira-t-on : soit, mais c'est au second acte un plaidoyer que tous doivent entendre et au troisième un réquisitoire contre des mœurs barbares et qui n'ont pas encore disparu, dont il serait à souhaiter que nos législateurs comprissent la portée. Une pareille œuvre relève le divertissement scénique, fait honneur au théâtre qui la joue et à l'homme qui l'a écrite. Il est d'ailleurs admirable et significatif que Jean Ajalbert, dont l'âpre talent combatif triomphait encore récemment dans une polémique célèbre, n'ait donné au théâtre qu'une œuvre et que ce soit cette puissante, passionnée et justicière *Fille Elisa*.

Romain Coolus.

Musique

HÆNSEL ET GRETEL

C'est un conte d'une naïveté extrême que l'histoire de ces deux enfants d'Allemagne perdus dans la forêt aux mignons prestiges où s'érige, alléchant, le Château-Gâteau de la Fée Grignotte. Tout y est simple et joli, depuis les apparitions de l'homme au Sable et de l'homme à la Rosée, jusqu'à la vision des anges de lumière descendant en silence les échelons de feu de la légendaire échelle de Jacob pour protéger l'innocent sommeil de Hænsel et Gretel et faire

Flotter un songe d'or sur de beaux yeux fermés.

Dans une chaumine délabrée que cerne une forêt mystérieuse (telle la caverne de Mime dans *Siegfried*) deux enfants en guenilles chantent et dansent tout en criant la faim. La mère rentre, grondante de misère ; elle leur détache la taloche coutumière et les envoie au bois cueillir la fraise pour se punir d'avoir elle-même renversé le pot de lait qui devait faire souper la nichée. Le père arrive, la chanson aux lèvres, serrant avec force une bouteille de kummel sur son cœur, la hotte aux épaules. Il a vendu tous ses balais au château seigneurial, et, triomphalement, il étale sa moisson de carottes, de lard, de galettes, d'œufs et d'oignons. L'abondance va régner quelques jours dans le taudis. Mais où est la marmaille? Dès qu'il apprend que les petits errent seuls dans la forêt le père frémit ; car sous les grands arbres rôde l'ogresse Grignotte, un monstre moins horrible que Fafner certes ; mais un monstre d'autant plus redoutable en la circonstance que cette Grignotte fait surgir des monceaux de friandises aux yeux écarquillés d'aise des enfants et attire les imprudents dans son palais de sucre candi pour les mettre au four et les transformer en bonshommes de pain d'épice. Il n'y a pas un instant à perdre : le père et la mère courent à la recherche des mioches.

Au second acte, Hænsel et Gretel gambadent, ivres de liberté, la figure barbouillée de fraises. Gretel se couronne de fleurs sauvages, heureuse de jouer à la princesse, lorsque le chant du coucou se fait entendre. Les enfants répondent par des cris joyeux au chant avertisseur de l'approche de la nuit. L'ombre envahit les taillis et voilà Hænsel et Gretel travaillés par la peur. Moins prudent que son frère français, le Petit Poucet, Hænsel a oublié de semer la route de cailloux et il ne retrouve plus le chemin du logis. Alors, l'imagination en émoi des petits égarés leur découvre d'horribles choses, découpe de fantastiques images dans la nuit frissonnante. Ils entendent des bruits effrayants et voient des feux follets voltiger sur les roches et des

dames blanches agiter leurs voiles de fantômes. Toute une fantasmagorie ingénue jette l'effroi en leur cœur troublé.

Survient l'homme au sable, dispensateur des bons sommes. Hænsel et Gretel prient et tombent endormis sur la mousse, cependant que des anges venus des hauteurs sereines, se rangent autour d'eux et les abritent de leurs blanches ailes.

Au troisième acte, l'homme à la rosée éveille les enfants blonds.

Gretel écoute et salue les oiseaux avec autant de ravissement que Siegfried, couché sous le chêne, écoute babiller l'oiseau qui doit le conduire auprès de Brunnhild. Elle bouscule son frère : Hænsel se dresse. Et un assourdissant tapage de tirelirelis et de kikerikis se mêle au ramage des oiseaux. Surgit, dans le fond de la forêt, un château tout éblouissant de sucre, tout ruisselant de crème et de confitures, protégé par une haie de bonshommes en pain d'épice. Hænsel et Gretel se mettent à grignotter les murs du château, comme deux souris gourmandes. La fée Grignotte, qui les épiait, sort doucement de son repaire de friandises, se saisit d'eux, et enferme Hænsel dans une cage où elle le gave de riz et de crème. Puis elle attise le feu de son four.

Grignotte, bavarde comme toutes les vieilles, radote les joies qu'elle se promet : elle est même si contente de sa double prise qu'elle enfourche un balai et s'envole dans les airs, chevauchant, éperdue de volupté, sa monture de sorcière. Elle redescend sur terre. Mal lui a pris de quitter un instant ses prisonniers. Hænsel a eu le temps de se reconnaître. Il a son plan. Quand l'ogresse veut faire entrer Gretel dans le four, les deux espiègles poussent Grignotte dans le feu et le tour est joué. Ils sont sauvés, ainsi que sont ramenés à leur forme naturelle tous les enfants que Grignotte avait mués en bonshommes en pain d'épice. Le bonheur est général. Le père et la mère retrouvent Hænsel et Gretel sains et saufs et enchantés d'avoir puni une ogresse. Et tout se termine par une sorte de Cantique où il est dit que

C'est au pire du chemin
Que le bon Dieu nous tend la main.

Il eut été surprenant que le bon Dieu ne fût pas de l'affaire.

Ce mensonge candide, sans complication d'aucune sorte, est d'une grâce charmante, et cette grâce on la retrouve entière dans la traduction délicate et subtile de M. Catulle Mendès.

La partition de M. Humperdinck, assurément la meilleure partition qui ait été écrite en Allemagne depuis Wagner, est profondément allemande. Elle est copieuse et d'une couleur exquise. M. Humperdinck ne possède ni l'élégance factice ni l'habileté excessive dont certains de nos compositeurs en renom font preuve à propos de rien.

Ce n'est ni un sceptique, ni un prestidigitateur passé maître en l'art de faire passer la muscade sonore. Musicien de la lignée des vrais artistes, on sent, en écoutant *Haensel et Gretel* que M. Humperdinck

a voulu, non écrire d'aimables pages sans signification ; mais rendre exactement par la musique l'impression fraîche et naïve qui se dégage de la fable. Il a su rester aussi simple et puéril que l'exigeait le conte de fée. Et pour parvenir à son but, il n'a pas hésité à remonter à la source de toute poésie.

A tous instants, dans *Haensel et Gretel*, on entend chanter la mélodie populaire : des rythmes, des airs, ayant avec des rythmes et des airs familiers à nos mémoires de curieuses ressemblances, frappent l'oreille, et l'œuvre entière, violemment imprégnée par cette mélodie initiale, en garde une saveur à nulle autre pareille. La musique toujours sincère et simple d'accent en dépit d'une orchestration très soignée et d'un travail rare, suit fidèlement les diverses phases de la courte aventure. Elle est d'une turbulence enfantine avec Hænsel et Gretel, acariâtre et grondeuse avec la mère, d'une gaieté lourde, quasi brutale, avec le père, toute poésie avec l'homme au Sable et l'homme à la Rosée et d'une étourdissante fantaisie avec l'ogresse. L'essor mélodique n'est jamais vulgaire, et si les idées ne surabondent pas, elles sont présentées, développées et traitées avec une telle science, un tel bonheur), qu'on n'éprouve aucune velléité de remarquer tout ce qu'il y a de wagnérien dans l'orchestre de M. Humperdinck.

Si l'auteur d'*Haensel et Gretel* a subi grandement l'influence de Wagner, il n'y a rien là de surprenant, puisque en notre France, si peu de compositeurs échappent à cette influence despotique. D'ailleurs, quand un génie comme Wagner passe sur le monde, il marque trop vigoureusement l'art à son empreinte pour que les générations qui suivent sa venue puissent immédiatement s'évader du cercle enchanté. Mais M. Humperdinck, heureusement, s'est bien gardé d'imiter servilement Wagner.

S'il se souvient du Dieu et s'il fléchit le genou devant lui, il a réussi à ne pas abdiquer sa personnalité d'artiste et ses précieuses qualités de musicien. Son œuvre est bien à lui, pleine de délicatesses, et ne tombe jamais en fadeur. Les deux premiers actes sont délicieux ; le troisième acte est encore préférable à ceux qui le précèdent. Sa musicalité est supérieure et il est d'une étonnante diversité d'accent et d'expression.

Le caractère complexe de la fée est peint avec une maestria remarquable. Cette Grignotte, en dépit de ses allures féroces, de ses claquements de bouche de mauvais augure et de ses chevauchées abracadabrantes, n'est point aussi terrible que l'ogre des contes de Ma Mère l'Oye ou que la vieille reine qui voulait manger la petite Aurore à la sauce Robert.

Sa méchanceté a quelque chose de maternel et de souriant qui parle en sa faveur. Elle a de subits attendrissements devant Hænsel endormi qui éclairent sa physionomie d'ogresse d'un jour spécial. Elle rit plus qu'elle ne menace. C'est par leur faible qu'elle prend les enfants. Dès que les garnements ont goûté à ses friandises, c'est-à-dire

dès qu'ils ont pris ce qui ne leur appartient pas, elle s'empare d'eux. Elle est la justicière qui punit la gourmandise des bébés. Et c'est une justicière qui se contente de changer en bonshommes de pain d'épice ses petites victimes, en sorte qu'à la fin on voit les morts ressusciter et tout s'arranger.

Les multiples nuances du caractère de Grignotte (est-ce caractère qu'il faut dire?), M. Humperdinck les a saisies et rendues à merveille. Il y a de l'amour dans le soin qu'a pris le compositeur à mettre en relief les faces diverses de la personnalité humaine et fantasque de son ogresse. Seulement, comme Grignotte est un monstre de conte bleu, l'orchestre avertit l'auditeur que ce qu'elle chante n'est pas sérieux. La raillerie se cache sous les notes, le fracas des instruments déchaînés atténue l'esclaffement, l'atmosphère symphonique affirme la poétique fantaisie du badinage enfantin.

Mlle Delna a fait de Grignotte une inoubliable création. Evitant avec soin la grossièreté des effets et l'exagération dans la charge, elle est restée dans une mesure amusante, chantant et jouant ce rôle difficile en grande artiste. M. Delvoye s'est révélé chanteur solide et comédien adroit.

L'orchestre se montra digne de son excellent chef, M. André Messager. Et la mise en scène est ce qu'elle n'a jamais cessé d'être à l'Opéra-Comique depuis que M. Albert Carré y est le maître. Le très vif succès remporté par *Haensel et Gretel*, le premier soir, permet d'espérer que le public prendra fort longtemps un plaisir extrême à l'adorable conte lyrique de M. Humperdinck.

André Corneau

Les Livres

Maurice Barrès : **L'Appel au Soldat** (Fasquelle).

S'il restait en France un lecteur assez détaché de nos luttes pour goûter *l'Appel au Soldat* comme on goûte une simple œuvre d'art, l'auteur aurait le droit de se plaindre. Avant tout, ce livre est un acte ; c'est un geste de combat, fait pour soulever l'amour ou la haine. Mais ceux qui se plaisent à raisonner leurs sentiments ne trouveront jamais d'occasion meilleure. La poursuite de ce plaisir leur en fera trouver d'autres en chemin. A lire le Voyage en Italie, la Lettre sur l'Allemagne, l'Idylle chez Rosine, la Visite à Sainte-Brelade, tout adverversaire doit désarmer, pour saluer avec joie la promesse de beaux romans.

L'ambition de M. Barrès était grande. Transporter en pleine crise le problème d'éducation posé par *les Déracinés* ; jeter dans le mouvement boulangiste un héros qui lui ressemblât sans être lui-même, et le montrer en quête d'un chef, d'une doctrine, d'un amour ; — tel était son dessein, qui permettait d'unir une histoire, un roman, un programme, une confession. Si tout cela vivait, et d'une même vie, notre génération n'aurait rien vu naître d'aussi puissant. Par malheur, la vie manque au livre et n'anime que les épisodes. Aucun exemple ne précise mieux ce que la volonté peut en littérature. La volonté peut bien assembler de force un monde d'images et d'idées ; pour donner à l'ensemble l'unité d'un organisme, et cet aspect de nécessité intérieure par où l'art devient nature, il faut une poussée d'instinct. Ici pas d'instinct, la volonté seule : une volonté tenace et réfléchie, qui refuse de renoncer à ses fins personnelles et de choisir entre l'art, la théorie et l'action. On la sent, on se révolte, ou se laisse aller à défaire ce qu'elle a fait.

— *L'Appel au Soldat* — ce titre claironnant annonce une épopée ; la Dédicace prépare au spectacle d'une convulsion nationale : Les chapitres s'ordonnent selon les étapes du boulangisme. On peut s'y tromper, croire que c'est là le sujet. Vraiment c'eût été dommage. M. Barrès est trop clairvoyant, trop jaloux de sa clairvoyance pour chanter la légende du boulangisme, mais trop intéressé pour en tracer l'histoire. Il passe de l'une à l'autre avec une rapidité qui déconcerte. Son Boulanger présente tour à tour le type populaire du Brav' Général, et la figure tourmentée d'un politique habile et louvoyeur. Ce n'est pas une ébauche peu à peu nuancée ; c'est une image d'Épinal retouchée par une main d'artiste. Passe encore, si, comme le dit Rœmerspacher, « le boulangisme intéressant n'est pas en Boulanger ». Mais alors, il est dans le peuple qui s'agite et demande un maître. « Le boulangisme est une fièvre française » ; nous devons donc la

voir qui s'exalte dans les auberges, dans la rue, autour des salles de scrutin ; nous devons l'entendre délirer dans les propos de table d'un ouvrier lorrain, dans les clameurs d'un Fanfournot. M. Barrès s'attarde dans les Comités, parmi les calculs d'un Laguerre, les bavardages d'un Naquet, les marchandages d'un Dillon ; au lieu d'une « construction spontanée », nous n'avons plus sous les yeux que l'intrigue et les artifices de la bande à Catilina. L'élection de Sturel se prêtait à nous montrer la foule autrement que d'une voiture ou d'un balcon. M. Barrès s'esquive, sous le prétexte que ces luttes, à Paris, n'ont rien d'intéressant ; — comme s'il ne dépendait pas de lui que Sturel se présente en province ! Une erreur aussi contraire à la thèse qu'il soutient ne peut pas être involontaire. J'y vois l'effet d'un parti-pris qui n'est pas poussé jusqu'au bout. Malgré le récit des journées historiques, malgré les dissertations sur le parlementarisme et sur le Panama, le boulangisme n'est pas le thème principal ; *le boulangisme ne vaut que pour François Sturel.*

Et Sturel ne vaut que pour le boulangisme : toute autre aventure dérive sans profit notre attention. Un disciple déclare bien que « dans ce livre admirable, où vraiment il y a de tout », c'est le roman qu'il préfère. Pour moi, madame de Nelles me fait regretter Astiné. Astiné complétait le déracinement de Sturel ; mais de plus son sourire éclairait tout le livre. Dans une atmosphère épaisse de pension bourgeoise et de salle de rédaction, elle promenait après elle un parfum d'exotisme et de sauvagerie. Thérèse de Nelles n'existe que pour nous faire mesurer le boulangisme de son amant. Sturel, aux bras de sa tendre maîtresse, pense à la blessure du Général. Revenu près d'elle après une longue absence qui la rend plus adorable, il la quitte pour causer politique avec Rœmerspacher : « Il croyait peu à la réalité de Thérèse de Nelles. » Si M. Barrès y croyait, s'il nous obligeait d'y croire, nous plaindrions la délaissée. Mais c'est en vain que son corps odorant a la lourdeur des choses vraiment belles. Distraits, comme Sturel, par de plus grandes choses, dépris avant de nous éprendre, nous ne la touchons point, elle flotte devant nous ainsi qu'une ombre impondérable. En vain l'exquise *phrase de la fresque* (p. 174) évoque harmonieusement le Bonheur dans l'Amour : ce bonheur, nous le sentons à peine effleurer François Sturel. Je n'imagine bien Thérèse qu'à l'heure où le chagrin la rapproche du bon et sûr Rœmerspacher : il la voit telle que Sturel ne l'a point vue, « en la découvrant soumise aux petites nécessités de la vie. Un peu de sueur sur un joli front, une légère humidité au coin des lèvres, une douce moiteur de la main, tout ce qu'il y a d'animal chez l'être, ajoutent aux motifs d'un jeune homme qui s'éprend. » Le trouble de la jeune femme, son recul devant une passion nouvelle, sont délicatement notés : « Il y a autant d'intensité de mélancolie à suivre la raison que de beau lyrisme à suivre l'amour. C'est toujours quelque chose de forcé, l'impression de se détruire. *La simple idée d'une passion où l'on est*

résolu de ne se point prêter, introduit de l'impureté dans toutes les minutes de la vie... »

Voilà d'aimables fleurs à cueillir en passant. Je leur reproche de nous masquer le vrai sujet : François Sturel à la recherche d'une doctrine. Si je me trompe, si ce sujet n'est pas le vrai, c'est du moins celui qui fait le mieux retrouver Maurice Barrès.

— M. Barrès a créé son Sturel librement, à son caprice. Qu'il m'excuse, si je forge à mon tour un Sturel un peu différent. Le mien a l'âme aussi lourde de richesses, mais plus sèche, plus énergique, plus avide de dominer. A vingt-quatre ans, voici son idée fixe : « Il faut avoir son sport, et nul sport sans risques. Le bonheur, c'est d'employer avec le plus d'intensité possible ses facultés. *Tenir un rôle*, ne fût-il fait que d'efforts et de déboires, c'est à quoi certaines natures sacrifient toutes satisfactions » (p. 514). Il est de ces natures-là : employer ses facultés et tenir un rôle, pour lui c'est tout un. Il est mûr pour le boulangisme. La soif du sport et du risque, l'espoir d'une belle trouée, l'attrait d'une place à prendre dans un parti nouveau, la joie de plonger au flot populaire, de s'y laisser porter en le dépassant du front ; qui sait ? encore le secret plaisir de froisser dans la bataille un peu de ses délicatesses, tout le pousse vers la mêlée. Il s'y jette de toutes ses forces. Il est vainqueur — et son chef est vaincu.

Ainsi se pose devant lui cette obligation imprévue : Donner à sa victoire un sens. Privé de chef, il ne représente plus que lui-même. Pour garder une raison d'être, il faut représenter autre chose : ce qui fait l'âme d'un groupe, une croyance, une vérité. Sturel doit changer ou périr. Après une jeunesse remplie par le désir d'être supérieur et l'orgueil d'être différent, s'apercevoir vers la trentaine que la société existe, voilà de quoi transformer un homme. Mon Sturel a tout à apprendre, donc tout à recommencer..... Il continue. Il craint de perdre le bénéfice de son premier élan ; il veut que son passé boulangiste lui dicte son avenir. Son choix est encore assez large, car le nom de Boulanger se prête à bien des rêves : culte de la Revanche, referendum fédéralisme, socialisme vague, toutes ces voies restent ouvertes. Sturel les essaie tour à tour. Rien ne saura le décider — qu'un nouvel appel des circonstances. Cet appel éclate soudain : Comme un boulangisme sorti de la tombe, le nationalisme se dresse, rassemblant autour de lui la troupe des mécontents. Sturel hésite peut-être ; il n'hésite pas longtemps : il rallie son ancien drapeau. Le présent, le passé, lui semblent confondus ; et s'il se retourne vers sa jeunesse, je suppose qu'il se fera, du Sturel de 1889, une image toute pareille au Sturel de M. Barrès.

Le Sturel de M. Barrès a « l'âme sortie de lui-même par l'enthousiasme ». « Il se laisse aller, comme un voluptueux à son appétit. aux besoins de son âme partisane. » Content d'appartenir à une cause, il devient, en présence du chef, un soldat fier de servir, un courtisan

désireux de plaire. Sa candeur souffre à soupçonner qu'il n'y a point de place pour les hermines en politique. Il accepte une candidature comme il suivrait une consigne, parce qu'il est beau d'obéir. Il sent bientôt que Boulanger manque d'une foi boulangiste. Mais il juge puéril de demander au chef une doctrine : c'est aux disciples de la créer. Sturel y travaille avec Saint-Phlin, en accompagnant la Moselle de sa source à son confluent.

O le fastidieux voyage, si parfois ne s'offrait un repos dans les prés ou sous quelque fraîche tonnelle ! Quand M. Barrès parcourait la Lorraine, c'était en flâneur curieux : les pages d'*Un Homme libre* conservent le charme de cette flânerie. Sturel soigne son étude de psychologie historique comme il piocherait un devoir imposé par Bouteiller. Ce jeune homme « qui a l'essentiel, c'est-à-dire l'élan », se complaît dans la rhétorique des grandes émotions contenues. La Moselle n'a strictement rien à lui dire. J'ai cru d'abord qu'il n'allait chercher que des phrases ; j'ai cru ensuite qu'il allait amasser des doutes : Pour que Charmes devînt française, il a fallu pendre les notables lorrains ; quel avis de ne point sonder les sanglants mystères qui sont aux racines des nations ! Trêves, cité latine, est une bonne ville allemande : quelle preuve de la fragilité des dominations les plus fermes ! Les populations mosellanes jouissent de la paix et de la sécurité, sans souci des maîtres changeants qui leur garantissent ces biens : quel jour troublant sur l'idée de patrie ! Sturel ne réfute point ces objections ; il s'en amuse au passage. Sans remonter jusqu'à Bussang, sans descendre jusqu'à Coblence, il devait pousser droit jusqu'à Metz. Là du moins, son cœur se gonfle de tristesse et de colère. Mais de ces émotions si fortes, je ne vois pas sortir encore un enseignement précis. M. Barrès énonce de la sorte le problème boulangiste : « Où la France trouvera-t-elle les énergies nécessaires pour qu'elle demeure une nation et un facteur important dans le monde ? » Et voici la leçon que Sturel et Saint-Phlin reçoivent de la Moselle : « Nous avons vu qu'une nation est un territoire où les hommes possèdent en commun des souvenirs, des mœurs, un idéal héréditaire. *Si elle ne maintient pas son idéal*, si elle le distingue mal d'un idéal limitrophe, ou bien le subordonne, elle va cesser de persévérer dans son existence propre, et n'a plus qu'à se fondre avec le peuple étranger qu'elle accepte pour centre. » Nous avons piétiné sur place. L'Idéal, soutien de la nation française, demeure la grande énigme : ni la terre, ni les morts, n'en livreront le mot. La terre a peiné, les morts ont souffert : si vous leur demandez pourquoi, il vous répondent : « Vous pouvez, vous devez le savoir mieux que nous. Un idéal n'est pas héréditaire ; la tradition l'ébauche sans l'achever. On ne comprend les morts qu'en les dépassant. Suivez la lumière vivante. N'interrogez pas les tombeaux. »

Mais cette façon d'intervertir le problème et la solution, est par elle-même très significative. Tout le nationalisme est là. Le nationa-

lisme est le premier parti français qui pour idéal propose à la France *le soin de sa conservation.*

Or le boulangisme était autre chose. La mémoire de M. Barrès le trahit, quand elle mêle ici les traits de deux époques différentes ; et tout son livre pâtit de cette secrète contradiction. En 1889, Sturel n'aurait pas demandé comment une nation se conserve, mais comment elle se perfectionne et s'agrandit En 1889. Sturel n'aurait pas traité les étudiants qui criaient : « A bas Boulanger ! » de « traîtres à l'âme française » : il leur eût reproché d'exiger trop peu de la France. En 1889. Sturel ne se serait pas étonné que le Général repoussât l'alliance de Drumont : il aurait pensé que l'antisémitisme restreignait l'idéal national. Si confus, si riche en oppositions qu'ait été le boulangisme. il faut le caractériser comme un mouvement d'expansion : « Boulanger. ministre de la guerre, c'était la revanche ; chef d'un parti politique, la révision de la Constitution ; plus tard, on le prendrait pour un chef démocratique poursuivant simplement le bien-être des déshérités, la justice contre les exploiteurs... Toutes ces pensées existent à la fois dans sa conscience ». (p. 504). Le second article de ce programme n'était, pour la foule enfiévrée, que la condition des deux autres : et les deux autres tendaient vers l'avenir. — Le nationalisme au contraire ne regarde que le passé ; c'est un mouvement de rétraction et de réaction. Le boulangisme parlait de guerre, parlait de justice sociale. ne redoutait pas l'aventure ; le nationalisme prudent évite les mots dangereux. Le boulangisme naissant s'adressait au peuple : le nationalisme s'adresse à la petite bourgeoisie. M. Lemaître, M. Quesnay de Beaurepaire. M. de Marcère étaient antiboulangistes ; ils sont nationalistes aujourd'hui ; ce n'est pas un coup du hasard.

Sturel se trompe s'il croit avoir été nationaliste en 1889 ; il se trompe, s'il croit être encore boulangiste en 1900 : il se trompe s'il croit être le même homme au service d'une même cause. M. Barrès se trompe comme lui. Je vois bien son rôle dans un parti d'ignorance et de fantaisie : je ne le vois plus dans un parti d'inconscience et de tradition. Le nationalisme n'a pas besoin d'analystes ni de raisonneurs : M. Barrès doit y rester hors cadre. Il prendra le même emploi que M. Brunetière dans le camp catholique : ni l'un ni l'autre n'est un chef : ni l'un ni l'autre n'a converti personne : tous deux sont là pour l'ornement. Leurs alliés leur font gloire de soutenir par des raisons très rares une foi très ordinaire. Des gens vous disent : « Je suis nationaliste. Barrès l'est bien » ; comme d'autres : « Je suis catholique, Brunetière le sera. » Des milliers d'admirateurs vont acheter l'*Appel au Soldat* pour en admirer le titre...

Nous cependant. relisons *Un Ennemi des Lois* et le *Regard sur la Prairie.*

MICHEL ARNAULD

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans et Nouvelles. — Maxime Froment : *L'Inassouvie ;* Lemerre, 3 fr. 50 — Frédéric Boutet : *Les Victimes grimacent;* Chamuel, 3 fr. 50. — Paul Mathiex : *Baisers défendus ;* Chamuel, 3 fr. 50. — Han Ryner : *Le Soupçon ;* Antony, 3 fr. 50. — Nonce Casanova : *L'Angélus;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Albert Fermé : Le Touareg (dessins d'A. Suréda); Ollendorff, 3 fr. 50. — Edouard Ducoté : *Merveilles et Moralités;* Mercure de France, 3 fr. 50. — G. Binet-Valmer : *Le Sphinx de plâtre;* Mercure de France, 3 fr. 50. — H.-G. Wells : *La Guerre des Mondes ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jacques Vontade : *Les Histoires amoureuses d'Odile;* Ollendoff, 3 fr. 50. — Jean de la Brète : *La Solution;* Plon, 3 fr. 50. — Jean Charlette : *Millionnaire;* Colin, 3 fr. 50. — Eugène Fournière : *Chez nos petits-fils,* Fasquelle, 3 fr. 50. — Julien Sermet : *Le Baiser suprême ;*Simonis Empis, 3 fr 50. — Robert Scheffer: *L'Ile aux Baisers ;* Borel 3 fr. 50. — Camille de Sainte-Croix : *Pantalonie;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Hugues Rebell : *La Camorra;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — J.-H. Rosny : *La Charpente;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Victor Debay : *Au Carrefour d'une Vie ;* Juven, 3 fr. 50 — Frédéric Berthold : *Enigme fatale ;* Librairies-Imprimeries réunies, 3 fr. 50. — Prosper Castanier : *Les Derniers Ligueurs (Episode de la Révolution),* précédé d'une étude sur le *Fanatisme religieux;* Charles, 3 fr. 50. — Gilbert de Voisins : *La petite Angoisse.* — Han Ryner : *Le Crime d'Obéir ;* La Plume, 3 fr. 50. — Charles Louis Philippe : *La Mère et l'Enfant ;* La Plume. — Marcel Barrière : *Les Ruines de l'Amour;* Lemerre, 3 fr. 50. — Giovanni Verga : *Maître don Gesualdo* (traduit de l'italien par Mme Ch. Laurent); Ollendorff, 3 fr. 50. — Mathilde Serao : *La Vertu de Beppina* (traduit de l'italien par Mme Ch. Laurent) ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Georges Lecomte : *La Maison en fleurs* ; Fasquelle, 3 fr. 50. — Henri Kistemaeckers : *La Femme inconnue ;* Flammarion, 3 fr. 50 — Lucien Muhlfeld : *La Carrière d'André Tourette ;* Ollendorff, 3 fr. 50 — Joseph Bouchard : *Le Fruit défendu;* Lemerre, 3 fr. 50. — Gustave Guesviller : *Le Droit chemin;* Plon, 3 fr. 50. — E.-A. Vaille : *Contes de la Belladone (Essyllt, Blandine ;* Lyon, libr. de Germinal, 1 fr. 25

Poésie — Jean Maddus : *Jours Gris et Jours Bleus;* Vanier, 3 fr. 50. — Armand Silvestre : *Les Fleurs d'hiver* (1898-1900); Fasquelle, 3 fr. 50. — Charles Grandmougin : *Choix de Poésies ;* Fasquelle, 3 fr. 50 — Han Ryner : *Les Chants du Divorce;* la Plume, 3 fr. 50. — Félix Arvers : *Poésies* (Introduction par Abel d'Avrecourt), Floury. — A.-Ferdinand Herold: *Au hasard des Chemins ;* Mercure de France, 2 fr. — Stuart Merrill : *Les Quatre Saisons;* Mercure de France, 3 fr 50 — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Cinglons les Souvenirs et Cinglons vers les Rêves!...* ; Perrin. — Julie des Obiers (Blanche Schnitzler) : *Rêve brisé;* Ollendorff 2 fr. — Laurent Evrard : *Fables et Chansons;* Vanier, 3 fr. 50. — Jacques Ferny : *Chansons de la Roulotte* (avec plus de cent dessins de Lucien Métivet : Fromont, 3 fr. 50. — André Lebey : *Les Colonnes du Temple:* Mercure de France. — Charles Frémine : *Poésies (Floréal, Chansons d'Été, Bouquet d'Automne) ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul Fort : *Les Idylles antiques ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — J.-Louis Ladeuille : *Les Noirs Délires de la Comédie humaine,* avec huit illustrations originales de l'auteur ; chez l'auteur, 5 rue Gît-le-Cœur, Paris, 2 fr. — Jean Rictus : *Doléances ;* Mercure de France, 2 fr. — Maurice Lange : *Poésies ;* Société française d'éditions d'art. — Albert-J. Brandenbourg : *Le Cœur errant;* Mercure de France, 2 fr. — Georges Benoit : *De l'Aube au Soir ;* Lemerre, 3 fr. — René d'Avril : *Processions dans l'Ame ;* Mercure de France, 2 fr. 50. — Francis Norgelet : *Lacres ;* Ollendorff.

Critique. — K. Waliszewski : *Littérature russe;* Colin, 5 fr. — Francisque Sarcey : *Quarante ans de Théâtre,* 1er volume ; Annales politiques et littéraires, 3 fr. 50. — André Veidaux : *Auguste Rodin, statuaire (Socio-philosophie d'art ;* Giard et Brière, 1 fr. 50. — Pierre Maridort : *Drames cérébraux (Siegfried, Réflexions sur Hansel et Gretel) ;* Rouen, imprimerie du *Nouvelliste.* —

Edouard Quet : *La Puissance du théâtre en France ;* Vanier, 1 fr. 50 — Achille Segard : *Les Voluptueux et les Hommes d'action* (*Anatole France, Pierre Louys, Jean Lorrain, F. Brunetière, Maurice Barrès, Edmond Picard*) *;* Ollendorff, 3 fr. 50. — *A propos de « Résurrection »,* Lettre d'A.-V Laptev et Réponse du comte Léon Tolstoï, traduit sur les manuscrits originaux par Paul Boyer et Ch Salomon ; Perrin.

MANUELS — E. Giraudet : *Traité de la Danse. Grammaire de la Danse et du Bon Ton depuis le singe jusqu'à nos jours* (3,333 figures de cotillon, 2,000 pas chorégraphiques 658 danses de salon, 150 quadrilles, etc) ; E. Giraudet, 3 fr. 50. — E. Giraudet : *la Danse, le Maintien, l'Hygiène et l'Education*; Eugène Giraudet, 3 fr. 50.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Vittoria Aganoor : *Leggenda Eterna ;* Milano, fratelli Treves, 4 fr — Fray Candil (Emilio Bobadilla) : *Novelas en germen*, Madrid, Victoriano Suarez, 2 fr.

NOUVEAUX PÉRIODIQUES. — *The Sound*, organe de la paix universelle, in drei Sprachen gedruckt; le numéro : 0 fr 30; London S. W., Victoria Street, 185 — *Revue des Quat'Saisons*, par Louis Morin ; Ollendorff, 2 fr.

Revue Financière

Fonds d'Etat — Une reprise, peu importante, d'ailleurs, s'était produite sur les rentes françaises. Elle n'a pas eu de lendemain. Les haussiers invoquaient le dépôt du projet de budget qui contient une combinaison ayant pour but l'amortissement d'une certaine quantité de rente perpétuelle appartenant à la Caisse des Dépôts et Consignations. Si l'on ramène la chose à ses proportions véritables, on s'aperçoit qu'il s'agit tout simplement d'une somme à remployer qui s'élèvera à 21 millions pour l'exercice 1901. Rien n'oblige la Caisse des Dépôts et Consignations à acheter du 3 o/o, ni même à acheter quoi que ce soit ; car, il faut prévoir le cas où la Caisse aurait à réaliser une partie du portefeuille des Caisses d'épargne pour mettre ces dernières en mesure d'effectuer les remboursements rendus obligatoires par la loi de 1895, qui stipule qu'au 1er janvier prochain aucun livret, ne devra dépasser 1,500 fr., au lieu de 2,000 fr. maximum actuel.

Interpréter dans le sens d'une hausse immédiate un achat de 600,000 fr. de rentes exécutoire dans un an, c'est faire preuve d'une bonne volonté extrême. Comme argument supplémentaire, on a mis en circulation le bruit qu'une intervention du ministre des finances devait se produire immédiatement sur le marché. Cela montre bien l'état d'esprit de certains spéculateurs qui croient que l'appui du Gouvernement doit être acquis à leurs opérations du moment qu'ils veulent faire monter la Rente. Ils oublient qu'un ministre des finances, véritablement soucieux du Crédit de l'Etat, comme l'est M. Caillaux, attache beaucoup moins d'importance au cours de la Rente qu'à la solidité du marché des Fonds publics ; or, rien ne compromet davantage la stabilité de ce marché qu'une hausse artificielle, qui déclasse les titres et qui est fatalement suivie d'une réaction en sens contraire.

L'emprunt intérieur espagnol a été couvert 25 fois. Le bruit d'un grand emprunt extérieur est démenti. On s'est étonné, en Bourse, remarque le *Journal des Débats*, que le succès de la souscription à l'emprunt intérieur n'ait pas produit une hausse sur l'Extérieure. Il faut remarquer que ce succès était attendu et escompté d'avance D'ailleurs, pour juger des résultats pratiques de l'opération, il convien d'attendre, de savoir dans quelle mesure elle diminuera la circulation de la Banque. D'après les renseignements qui viennent d'Espagne, une grande partie des capitaux versés à la souscription provenaient

précisément de retraits de fonds déposés à la Banque ou d'avance sur titres consenties par elle. Le bilan d'hier sera intéressant à consulter. En outre, ce qui pèse sur l'Extérieure, c'est l'incertitude des porteurs au sujet du traitement qui leur est réservé pour l'avenir. On dit bien à la Bourse que le ministre aurait complètement renoncé à imposer aux créanciers étrangers la moindre retenue sur le coupon; mais il serait bon que cette question fût réglée définitivement et le plus tôt possible.

Les fonds *russes*, *italiens* et *portugais* ont fléchi.

Institutions de Crédit. — A part la *Société générale*, le *Crédit industriel* et le *Crédit foncier et agricole d'Algérie*, les Sociétés financières sont en réaction sensible, notamment le *Crédit lyonnais* et le *Comptoir national d'Escompte*. L'augmentation du capital de ces deux derniers établissements paraît avoir déterminé un déclassement momentané des titres.

La *Banque internationale de Paris* mérite mieux que ses cours actuels. La *Banque de Paris et des Pays-Bas* qui est intéressée dans les Chemins de fer chinois, s'est ressentie des mauvaises nouvelles, qui chaque jour, arrivent de l'Extrême-Orient.

Pas d'affaires sur la *Banque spéciale des valeurs industrielles*.

La hausse du *Crédit foncier colonial* était trop factice pour résister aux réalisations.

Le rapport des commissaires des comptes de la *Banque Française de l'Afrique du Sud*, dont l'assemblée générale est annoncée pour le 22 courant vient d'être publié. Il analyse le bilan au 31 décembre 1899. L'actif, qui s'élève à 61,917,297 francs, se décompose ainsi : Caisse et disponibilités, 3 410.871 fr.; portefeuille, 2,315,130 fr.; reports, 6,456,762 fr; actions, obligations et fonds d'Etat 9,642,753 fr. 73; participations financières, 9.580,068 fr. 75; avances sur garanties, 7,825 485 fr. 58; comptes courants, 10 181.904 fr. 76; titres immobilisés pour la représentation dans la Compagnie, 1,279.030 fr. 05; affaires transvaaliennes, 8,951,403 fr. 65.

Au passif figurent les réserves pour 3 millions 870.989 fr., en diminution sur le total du 31 décembre 1898 qui était de 5,927 747 fr. La réserve légale est demeurée stationnaire; mais, par suite de la baisse des cours, la réserve pour fluctuations du portefeuille-titres a diminué de 739 278 fr.; d'autre part, la réserve des amortissements s'est réduite de 796.035 fr. On remarque au compte de chèques un grand accroissement résultant de l'augmentation du chiffre des affaires : il s'établit à 8,532,332 fr. Les comptes-courants figurent pour 5,123,151 francs, les acceptations pour 2 392,799 fr

Le compte des profits et pertes se solde par un crédit de 4,789,186 fr., contre 3,026,430 au 31 décembre 1898.

Les intérêts et commissions diverses ont fourni 1,646,551 fr. Les bénéfices sur réalisations de titres et participations diverses, 3,142.634 fr.

Déduction faite des frais généraux qui sont en augmentation sensible sur 1898, il reste net une somme de 3,244 651 fr. 25 à laquelle s'ajoute le reliquat de l'exercice précédent, soit 79,540 fr. 01.

Le Conseil proposera à l'assemblée générale la répartition d'un dividende de 4 o/o, soit 4 fr par action.

Valeurs industrielles. — Il est fort regrettable, pour les nombreux partisans que la COMPAGNIE GÉNÉRALE DE TRACTION compte sur le marché, qu'un violent mouvement de baisse ait coïncidé avec l'augmentation du capital. Le désappointement des acheteurs, dont plusieurs ont dû se liquider en toute hâte, se traduit par des récriminations, qui, pour être passionnées, ne sont pas dénuées de justesse. Dans les explications que les défenseurs trop zélés de la Compagnie se sont risqués à fournir, avec l'intention louable de rassurer les intéressés, on a pu relever des contradictions étranges. Le désarroi eût été moins étendu et bien des pertes eussent été épargnées si les administrateurs avaient pris la peine de renseigner plus exactement le public. Nous lisons, en effet, dans le rapport présenté à l'Assemblée extraordinaire du 2 mai, le passage suivant :

« Le chiffre du dividende que vous venez de voter, l'importance du patrimoine de la Compagnie l'état de ses entreprises de toute nature, *seule cause de la hausse de ses titres*, justifient pour les nouvelles actions une prime au moment de l'émission. »

Pourquoi, lorsque la campagne de baisse s'est accentuée, les administrateurs de la Traction n'ont-ils pas eu l'idée de rappeler que rien n'était changé dans la situation, que le patrimoine social n'avait subi aucune atteinte et que les *causes de la hausse* subsistaient?

Les Tramways de Paris et du département de la Seine se négocient à 855. On sait que cette Société est concessionnaire des lignes qui desservent la partie la plus riche de la banlieue de Paris : Neuilly, Courbevoie, Suresnes, Asnières, Gennevilliers Levallois, Saint-Denis, Aubervilliers, Pantin. Son réseau va être prolongé jusqu'à Argenteuil et atteindra probablement Puteaux avant peu : les lignes d'un autre coté, pénètrent jusqu'au centre de Paris : Opéra-Madeleine, Saint-Philippe-du-Roule, place de la République, etc.

Les actionnaires de la Compagnie générale Transatlantique ont été convoqués en assemblée générale ordinaire pour le 28 juin Le Conseil d'administration profitera de cette occasion pour leur faire part des conditions très favorables dans lesquelles s'effectue actuellement l'exploitation des diverses lignes de la Compagnie qui, toutes, bénéficient. dans une large mesure, du mouvement de passagers et de marchandises créé par l'Exposition. Les recettes ont augmenté dans des proportions qui donnent toute satisfaction, et la Compagnie compte avec raison sur de nouveaux bénéfices.

Les valeurs espagnoles commencent à être à l'ordre du jour par suite de la rénovation financière et économique de l'Espagne. L'exploitation du sol espagnol, merveilleusement riche en minerais de toutes sortes; semble devoir réserver des bénéfices considérables aux Sociétés françaises, anglaises et belges qui se sont constituées dans ce but.

L'une de ces Sociétés, qui a été des premières à prendre position dans le pays, est la « *Métallifère Espagnole* » dont les titres viennent d'être introduits sur le marché en banque, les actions privilégiées (productives d'un intérêt de 7 0/0) à 31-50 et les actions ordinaires à 28-50.

Le *Bulletin russe de statistique et de législation comparée* a publié récemment une statistique des plus intéressantes sur les valeurs mobilières créées en Russie.

D'après cette statistique, établie à la date du 1er janvier 1900, le capital *nominal* de l'intégralité des valeurs mobilières russes s'élèverait à 32 milliards 46 millions.

Ces 32 milliards se décomposeraient de la façon suivante :

	Millions de francs.
Valeurs à revenu fixe : rentes, obligations, etc.....	26.269.8
Valeurs à revenu variable :	
Actions de chemins de fer.	333.5
Actions et parts d'intérêts de Sociétés commerciales et industrielles......................................	5.443.0
Total...........	32.046 3

Ce chiffre de 32 milliards 46 millions représente la valeur nominale des titres, c'est-à-dire leur évaluation au pair.

Il resulterait des diverses évaluations qui ont été faites sur leur prix d'émission que ces titres, considérés dans leur ensemble, correspondent pour les premiers acquéreurs à un prix d'achat s'elevant seulement à 22 milliards et demi.

Le prix auquel ils se négocient formerait, aux cours de fin décembre 1899, un capital vénal de 34 milliards.

Ces divers titres rapporteraient environ 1,468 millio

1.065 millions pour les titres à revenu fixe ;

403 millions pour ceux à revenu variable.

Il est difficile d'établir d'une façon exacte dans quelles proportions ces titres sont répandus sur les divers marchés. On sait que la plus grosse partie des actions des Sociétés commerciales et industrielles sont dans les portefeuilles belges et français, et l'on estime, d'après les paiements des coupons effectués en France, qu'il se trouve dans les portefeuilles français environ 8 milliards, soit à peu près 1/3 des 26 milliards de rentes et obligations.

En ce qui concerne spécialement les valeurs russo-belges, le *Moniteur des Intérêts Matériels* dresse une statistique qui porte sur 81 entreprises et donne une idée de la dépréciation qu'elles subissent aujourd'hui.

	Valeur. Mai 1899.	Mai 1900.	Perte sur le capital.
18 Affaires de Charbonnage.. Fr.	288.099.500	264.686.000	23 413.500
42 Affaires de Sidérurgie.........	646.336.375	428.068.150	218.268.225
21 Affaires industrielles diverses.	54.083.000	38.234 000	15.849 000
Totaux.........Fr.	988 518.875	731.988.150	257.530.725

Comme les cours de mai 1899 ne sont pas les plus hauts qui aient été cotés, la moins-value actuelle par rapport aux cours extrêmes doit largement dépasser trois cents millions.

« En résulte-t-il pourtant, ajoute notre confrère, que la Belgique ait eu tort d'outiller le centre du Donetz et de faire quelques excursions ailleurs? Non. Une œuvre industrielle se juge par son rendement et non par les cours de la Bourse. La perte subie par les capitalistes belges leur est un sûr garant que le Gouvernement russe tiendra compte et du service rendu et de la nécessité de continuer sa protection à l'industrie indigène en voie de formation. Comme tout Gouvernement — et peut-être plus qu'un autre — le Gouvernement blâme en principe tout excès de spéculation, s'attache à ne pas y prêter les mains et veut surtout ne pas en être la dupe Eh bien, s'il y a eu excès, emballement, le Belge a payé pour tout cela. Il reste engagé pour le reste, c'est-à-dire pour un capital qui, avec les obligations et les comptes ouverts, représente bien près d'un milliard, et cet intérêt conservé a tout droit légitime et disons aussi toute chance d'être énergiquement et victorieusement défendu. »

Les actions des *Usines Métallurgiques et Mines de Kertch*, ont été introduites en mars dernier sur le marché en banque à terme. Elles se sont négociées d'abord vers 780 fr , c'est-à-dire avec une majoration de 50 0/0; puis on les a poussées jusqu'à 900. Aujourd'hui la cote se dérobe et les acheteurs dans les hauts cours traversent une épreuve des plus désagréables.

De vives attaques sont dirigées contre les *Mines de cuivre de Montecatini* dont l'introduction est récente. Elles se résument ainsi : cette affaire, déjà trop connue et qui a laissé de tristes souvenirs à ses premiers actionnaires a beau se réorganiser sur de nouvelles bases; on n'en sait guère que ce que les introducteurs en ont voulu dire mais en tout cas une majoration de près de 200 0/0 semble excessive, tant qu'elle n'a pas été justifiée par une prospérité de longue durée, ayant permis de constituer de grosses réserves, ce qui n'est pas le cas ici.

La *Huelva Central Copper* Cº est offerte à 21. On fait des efforts pour relever l'*Ermack* et pour maintenir l'*Omnium franco-belge* et les *Verreries de l'Ancre*. Les *Forges et Laminoirs de l'Aube* sont faibles. La *Société Immobilière et commerciale de Vichy* ne donne lieu qu'à des transactions fort rares.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube — Imp. L. Frémont

Messaline

PREMIÈRE PARTIE

Le Priape du Jardin royal

I

LA MAISON DU BONHEUR

Tamen ultima cellam
Clausit, adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
[Et lassata viris nec dum satiata recessit.]
D. Iun. Iuvenalis *Sat.* VI.

Cette nuit-là, comme beaucoup de nuits, elle descendit de son palais du Palatin à la recherche du Bonheur.

Est-ce véritablement l'impératrice Messaline qui vient de dérober son corps souple à la gloire de soie et de perles de la couche de Claude César, et qui rôde maintenant par la rue obscène du Suburre, à pas de louve?

Il serait moins inouï que ce fût la Louve même de bronze, la basse et allongée statue étrusque au col tors, aïeule de la Ville, gardienne de la Ville, au pied du Palatin, en face du figuier ruminal où abordèrent Romulus et Rémus, qui ait secoué de sa tétine insensible la lèvre arrondie des jumeaux royaux, ainsi qu'on renonce à une couronne d'or, et qui, après un bond du haut de son piédestal, choisisse un chemin à ses griffes, bruissantes ainsi que la traîne d'une robe trop chamarrée, parmi les tas d'ordures du faubourg.

Cette forme qui erre avec un froissis de traîne ou de griffes, c'est bien quelque chose comme une bête en chasse, mais que n'accompagne point l'odeur abominable de la louve.

A-t-on jamais senti le rut d'une statue?

Or c'est un monstre plus infâme et plus inassouvi et plus beau que la femelle de métal, qui retourne à sa tanière : la seule femme qui incarne absolument le mot que, bien avant la Ville fondée, dès la première parole latine, on jette à la face des prostituées dans un crachat ou dans un baiser : *Lupa,* et cette

abstraction vivante est un pire prodige que l'âme subitement infuse à une effigie sur un socle.

Le plus vieux mythe du Latium renaît dans cette chair de vingt-trois ans : la Louve, nourrice des jumeaux, n'est qu'une figure d'Acca Larentia, déesse tellurique, mère des Lares, la Terre qui enfante la vie, l'épouse de Pan qu'on adore sous l'espèce d'un loup, la prostitution qui a peuplé Rome.

Sur les monnaies antérieures à la louve, on retrouve une emprunte plus pure : les quadrans du ve siècle portent une truie.

Mais c'est bien toujours cette Louve qui a fondé la ville qui règne sur la ville.

Et voici Messaline qui s'avance vers la porte, où plus qu'en son palais du Palatin elle se sait impératrice, du lupanar, maison du Bonheur.

Le Bonheur gîte, dit-on, en l'un des plus bas bouges de Suburre, écrasé au rez-de-chaussée de six étages comme une partie honteuse se tapit sous la masse d'un corps. Il y a des baquets d'excréments devant le seuil, et à droite et à gauche se lézardent la maison du charcutier et celle du bourreau.

La boutique — car c'est une boutique — ne se distingue des voisines que par l'enseigne : à la fenêtre du bourreau sèche un fouet sanglant ; le charcutier, sur ses volets clos, a fait peindre un dragon, épouvantail des enfants compisseurs et des gueux dépendeurs de saucisses.

Entre ces courbes flottantes, du fouet qui harcèle la fuite de la brise nocturne, et des replis coloriés du serpent, quelque chose comme une hampe, qui semble plus droite par ces contrastes inconsistants, mais s'affirme un peu plus grosse qu'une hampe, comme si un drapeau y était roulé, s'érige au-dessus de la porte du Bonheur.

Aux yeux d'un passant d'aujourd'hui, la façade présenterait l'aspect, sans plus, d'une gendarmerie provinciale, quand il n'est pas dimanche.

Mais la Chose est plus monstrueuse et insolite et attirante qu'un drapeau, parce qu'elle signifie quelque chose.

Le Bonheur, qui habite là, ainsi qu'une inscription en lettres rouges le précise, emplit-il donc toute sa demeure, que son exubérance déborde et soit cette saillie au-dessus de sa porte?

L'emblème animal et divin, le grand Phallus en bois de figuier est cloué sur le linteau, comme un oiseau de nuit contre une grange ou un dieu au fronton d'un temple. Ses ailes sont deux lanternes de vessie jaune. Sa tête est fardée de vermillon comme la propre face de Jupiter Capitolin.

Au-dessus, lisible dans la clarté des lanternes, la banderole de l'enseigne de toile claquerait au vent si le dieu roide ne l'appliquait entre soi et la muraille qui est son ventre.

En face de l'*animal* pendu, la catin Auguste, de la chair des empereurs divins, déguisée par un très vaste manteau de pourpre sombre dont chaque pli est une gouttière de ténèbres, dans le noir de son capuchon où sa perruque blonde (Messaline est brune) allume une étoile, plus déesse que la Larentia, a l'air de la Nuit elle-même, évoquée du ciel au sifflant appel de son hibou qui agonise.

Or ce n'est qu'une femme qui s'est aperçue que son mari vient de s'endormir.

Claude César s'est assoupi à force de Vénus, mais...

Est-ce qu'il est permis au mari de Messaline de jamais dormir?

On est époux de Messaline pendant le moment d'amour, puis encore et toujours à cette condition que l'on puisse vivre une ininterruption de moments d'amour.

Son seul mari est celui qui ne dort pas, et Messaline est venue, dans le costume fauve des courtisanes, chaussée de leurs bottines écarlates comme elle foulerait, à gué sanglant, la vigueur épuisée de Claude, vers celui qui ne dort pas, la bête-dieu, l'Homme toujours debout à droite et à gauche, de qui veillent les deux lanternes.

Elle n'a qu'une suivante, la prostituée professionnelle et insigne qui, dans une joute d'amour prolongée un jour et une nuit la surpassa d'un chiffre, essuyant le vingt-cinquième mâle.

L'impératrice a jugé faire assez humble hommage de gladiateur vaincu en octroyant à celle qui l'a domptée de porter sa traîne à titre d'esclave.

Elles pénètrent la porte basse du lupanar, chaude comme une vulve.

Dedans, c'est l'obscur tremblotement de lampes qui fument.

Bordure stricte d'un corridor, le long des deux murailles, des cellules sont closes, habitées.

Le Bonheur dont la maison est comble, à croire l'enseigne extérieure, se débite, si les inscriptions qui étiquettent les cellules ne mentent point, dans chacune de ces cases par plus petites parcelles.

Il y en a une mesure, de ce bonheur, derrière chaque cloison, plein une femme, ou un adolescent, ou un hermaphrodite, ou un âne, ou un eunuque, selon la proportion des doses dont est capable de jouir un simple homme.

Et il y a une foule d'hommes qui attendent; et de même qu'ils ont choisi entre les étiquettes, les prostituées examineront l'aloi de celle qu'ils portent, laquelle s'arrondit en la pièce d'argent, sesterce ou denier, par quoi ils justifient leur désir.

Le trésor de leurs sesterces et de leurs désirs est parqué dans un atrium circulaire, et par-delà le mur qui le délimite des loges, c'est l'active fournaise d'une ruche.

Une seule cellule est vide, qu'on réserve à la reine des abeilles, à quoi l'*Augusta*, inscrite ici Lycisca, ne ressemble pas mal, — pas un de ses cheveux noirs dénoncé hors du petit casque de fausses tresses jaunes, couleur d'uniforme des courtisanes, toute nue maintenant, et, aux seins, de l'or.

Quelquefois, c'était un réseau d'or qui tissait sur ses seins sa caresse lourde; cette nuit-là, ils palpitaient libres, les aréoles fardées d'un baume doré.

La cellule est plus exiguë que la plus inconfortable et moderne cabine de bains : pour tout meuble, un banc profond de pierre, moins long qu'un corps étendu, et qui rampe de l'un à l'autre mur, sous un matelas rouge.

Et là se posa Messaline, et il vint un homme d'abord, et elle se coucha sur le côté gauche, les genoux unis et repliés, et les jambes velues de l'homme, lourdes de chaussures de fer, épousèrent le creux de ses jarrets; et comme il lui mordait la nuque, pour chercher sa langue entre ses dents elle tourna la tête à droite.

Alors seulement elle le regarda au visage et aux épaules.

C'était un soldat vêtu de cuir, et Messaline eut l'impression que s'épanchait en elle une outre en peau de bouc vivant.

Un peu grise, elle pressa le départ de ce premier amant, car tout de suite la porte de la cellule battit, dernier écho du tambourin des bacchantes, la buée du lupanar vrombit dans le

fumeux entrebâillement, et comme un paon sanglant rouerait des yeux éblouis, un athlète, poli à la pierre ponce par une revanche du marbre qui veut se faire sculpteur, s'avouant moins beau, jaillit de l'envolement jeté, d'un geste habituel de rétiaire, de son endromide de pourpre.

Mais il n'y eut que la lampe qui cligna, et les yeux noirs de la courtisane blonde survécurent, raisins incorruptibles, au pressoir du lit de pierre et de la poitrine de l'homme.

Et s'ils se fermèrent dans le plaisir, quand ses cuisses dures firent une ceinture au lutteur accroupi sur elle, plus éternels les vrais yeux de la courtisane, les bouts dorés des seins veillèrent à leur tour de leur feu infatigable.

Puis vint se brûler à leur phare un cocher de la faction Grenouille ; Messaline heurta sa chevelure à la renverse contre la muraille ainsi que la borne du cirque, coiffée d'or, s'écroule sous une roue irrésistible, et la femme cria à l'écrasement profond de ses entrailles par le timon d'ivoire du quadrige.

Et il vint des hommes, des hommes et des hommes.

Jusqu'à l'aube, où le *leno* congédia ses vierges.

La dernière, après même sa suivante, elle ferma sa cellule, mais le désir la brûlait encore.

Dehors, Messaline se retourne pour un regard d'adieu vers où elle fut heureuse si peu de temps.

L'image en figuier du dieu générateur, dieu suprême aux temps antiques et de qui dépendait même le Père des dieux, puisqu'il n'était *père* que par sa faveur : l'emblème de vie universelle, le dieu solaire fulgure encore au fronton de son temple.

Et Messaline, en face de l'idole, reconstitue l'éternel mythe de l'amoureux antagonisme de la *louve* et du figuier *ruminal*, c'est-à-dire de l'arbre de fécondité.

Mais la maison est close, l'effigie grossière du Bonheur lui semble faire signe de dessus son seuil, indiquant une route vers ailleurs, et que son réel séjour n'est point là. Son œil de cyclope vers l'infinité des étoiles qui pâlissent comme d'un éloignement croissant — vient-il de les darder de l'unité de sa bouche et de son regard? — le Bonheur, le chauve écarlate tend vers l'absolu.

Et on dirait d'un grand oiseau qui tend le cou avant de prendre son vol.

Messaline ne s'éloigna point jusqu'à ce que le ciel nocturne, ainsi qu'après un sacrifice en pourpre triomphale, remit sa prétexte d'aube, et dans un crépitement de graisse de taureau s'éteignit la jumelle lanterne.

Un crépitement : Messaline perçut avec netteté la fuite du dieu dans un strident bruit d'ailes déployées. L'image en bois de figuier du roide dieu des Jardins, désertant sa prêtresse et son temple de Suburre, s'était évanouie, disparue sans doute vers de plus hauts olympes, comme si cet Immortel, rougissant encore, et plus que par son vermillon obscène et rituel, de s'être prouvé d'entre les dieux le plus homme, avait eu besoin de renouveler son apothéose.

Là où il redescendrait était assurément le séjour perpétuel du Bonheur.

Et de retour au lit de César, pour le réveil de qui, cette nuit-là, elle avait eu la prévoyance de ne point mander les servantes concubines, désireuse d'être possédée une fois de plus et par le seul homme qui eût le droit de l'aimer *le plus nue*, Messaline jeta avec joie — non sans un regret de parure ôtée, mais ses joues étaient si exquisement sales de toutes les puantes fumées du lupanar ! — le décorum de sa perruque d'or.

II

ENTRE VÉNUS ET LE CHIEN

Colitur nam sanguine et ipsa
More deæ, nomenque loci ceu numen habetur;
Atque Urbis Venerisque pari se culmine tollunt
Templa : simul geminis adolentur thura deabus.

AUREL PRUDENTII, *contra Sym.* lib. I, 219.

Et dès que Messaline, enfin, dormit, Claude se leva, et dans la clarté d'aube de son cabinet de travail, quadrangulaire et vitré, au centre du toit en terrasse du palais — le belvédère d'Auguste, — ce personnage falot et si incompréhensible qu'on n'a jamais su si ce fut un homme de génie ou un idiot — dicta à son secrétaire Narcisse, comme il lui avait dicté ses quarante-et-un livres d'histoire de Rome, la défense de Cicéron contre Asinius Gallus, et les vingt livres grecs d'annales tyrrhéniennes et les huit d'histoire de Carthage :

LES LIVRES DES DÉS

MÉMOIRES DE CLAUDE TIBÈRE NÉRON DRUSUS GERMANICUS BRITANNICUS CÉSAR, SUR SA VIE

« Voici qui sera lu, une fois l'an, à la façon d'un cours public, dans le nouveau musée d'Alexandrie, mon musée, où l'on professe mes œuvres ; et plaise aux dieux et au nom d'Auguste que ce soit d'un plus profitable enseignement que mes livres sur Rome depuis la Ville fondée, tant ce fut folie de les écrire à qui débrouille mal, la tête branlant de droite et de gauche, les voies de son propre destin, et s'il lui est prédestiné d'*être roi ou fou*, Théogonius ou César !

« Et pourtant, on ne peut déchiffrer à la fois sur le guéridon où ils tombent, la face et l'envers des dés. Vénus, qui donne son nom au coup le plus heureux, celui des deux six, se tapit toujours entre la table et le cube d'ivoire, et les deux as du Chien qui vous ruine dominent insatiablement.

« O maraîchers au pouce plus dur que les osselets ! emplissez, le jour se lève, de jacinthes bleues... ah ! bien plutôt de soucis jaunes — car si je suis né le premier jour d'Auguste, mes yeux s'ouvrirent à la onzième heure, où s'épanouissent ces flambantes fleurs des calendes — vos petits paniers d'osier blanc et de tortil de jonc, vous qui chantez les louanges de *Fors-Fortuna*, à cause de vos poches chargées d'argent et en l'honneur d'Iacchus qui vous abreuva, devant le palais de votre empereur !

« Si le *senes* de Vénus ne surnage jamais sur les dés, n'est-ce qu'elle est plus femme que déesse, et trouve au plus profond des lits ses plus sûrs abîmes océans ?

« Plus femme ? Ce doit être Valérie Messaline ma femme. Car elle est très belle.

— Oui, dit Narcisse, *qui savait*, amant de Messaline de même que les affranchis et la plupart des *amis* (titre qui répondait à courtisans) de l'empereur, mais sans ralentir la grosse écriture, sur la cire, de son stylet émoussé, et sans que Claude parût entendre.

« ... Et car surtout, depuis que je l'ai épousée, elle ma troisième (j'ai répudié Pætina parce qu'elle était une femme comme toutes les femmes, qui ne commettait que des fautes légères, des crimes de simple mortelle ! mais Urgulanilla, qui suivit, connaissait le goût du meurtre humain, et je l'ai chassée aussi, en jetant après elle sa fille toute nue, Claudia !), depuis que j'ai épousé Messaline, je boite plus bas du pied droit : mari de Vénus, *Hé-phais-tos !* tous deux nous sommes nommés de syllabes impaires, qui, selon l'autorité de Pythagore, désignent une tare à droite.

« Le dieu Vulcain ! mais le maître des Cyclopes eut-il comme moi pour précepteur, je ne dis pas un affranchi soigneusement instruit dans la grammaire, mais un conducteur de bêtes de somme ?

« Je ne lui fis pas oublier qu'il avait mené des bœufs ; et devant l'aiguillon de sa férule, je m'en allais les yeux fixes ; et ma mère Antonie Majeure m'appelait avorton et ébauche de la nature, et ma grand'mère l'*Auguste* ne daignait que me le notifier par lettres. Ha ha ! cette Livie si perspicace que Caius, son arrière-petit-fils, la traitait d'Ulysse en jupons, n'a jamais rien trouvé à me dire que des injures sur de petites tablettes.

« Pour réponse, j'ai sorti, mais quand elle fut morte, un peu de ma divinité d'empereur, et lui ai décerné l'apothéose.

« Et Tibère mon oncle, c'est moi seul qu'il a oublié, à son lit de mort, des trois fils que nous étions de Germanicus, de recommander aux sénateurs pour sa succession à l'empire.

« Mais mon oncle oubliait volontiers les choses importantes. Fils adoptif des illustres Jules, il ne s'est point souvenu que la mère des Jules était Vénus, et il a laissé inachevé le temple de Vénus Erycine en Sicile.

« J'ai reconstruit et parachevé le temple de la divine aïeule.

« Or, avant de pouvoir tout cela : timide, affectant plus de sottise, je m'en allais, par les tavernes, avec la plus vile populace ; abandonné par mon père et les nerfs malades, je buvais avec les ivrognes et...

« Et ma mère Antonie ne connaissait pour personne de plus grave injure que :

« — Il est plus bête que mon fils Claude !

« Plus bête que Claude ! Elle aurait pu, et elle ne savait pas, comme le plus irréfragable axiome des philosophes, le clamer de toute la terre ! Il n'était aucun génie ni aucun roi qui ne fût une pauvre brute à côté de Claude, quand je m'endormais dans mes tavernes, indifférent au vol de mouches — ce n'était pas moi qui ronflais ! — des noyaux d'olives qu'on me jetait par dérision, après des nuits et des jours du seul soin vraiment impérial, à moi simple particulier, de tenir en main le sort des osselets !

« Et quand je frottais mes yeux éblouis, plus de mon rêve que de mon réveil, avec les bottines de femme dont on m'avait malicieusement chaussé les poings, et qu'on m'enfonçait une plume dans le gosier, je fermais mes dents comme sur la bouche saignante d'une maîtresse, et puis je criais au voleur à cause de la chevelure de la Fortune que je rêvais qu'on me faisait vomir.

« Cette vie dura quarante-six ans. A quarante-six ans je n'étais pas encore sénateur. On ne m'avait jamais montré aux soldats. Je vis un soldat, puis beaucoup de soldats, plus tard

« Et parce qu'il était évident à tout le monde que je n'étais bon à comprendre aucune des affaires présentes, on me fit augure : j'eus la charge de prévoir l'avenir.

« Maniant mon *lituus* augural d'Orient en Occident, afin de délimiter le *templum* consacré et de déterminer le point extrême de mon regard — je suis myope ! — je me faisais l'effet d'un aveugle tâtonnant de son bâton par toutes les ténèbres du ciel.

« C'est pourquoi, empereur, je n'ai pas demandé au Sénat de jurer l'inviolabilité de mes futurs actes, bien que ce soit l'usage depuis les triumvirs.

« Et pourtant, il m'a paru aussi naturel que de boiter du pied droit, la première fois que je parus sur le forum, consul — où mon premier acte public fut de jouer aux échecs avec mon collègue Vitellius — qu'un aigle vînt se percher sur mon épaule droite !

« Je ne renie plus la terre de Vulcain : Jupiter lui-même boiterait à porter toujours l'aigle des foudres sur une seule épaule.

« Le destin boiteux toujours du même côté, c'est — *la chance.*

« Or, voici comment je fus l'élu de l'aigle impériale :

« Quand les conjurés tuèrent C. César Caligula, par la haute galerie voûtée aux fenêtres obliques, qui joint le Cirque au Palais, devant la grande lumière du sang et des lames pleines de torches, j'ai fui, plus pâle que *le Chien* des osselets. Caché dans l'*hermæum*, mes pieds de malheur (je crois que ma tête et mes pieds sont les deux pôles d'un dé !) passaient sous une tapisserie, et à

peine retentit la course du premier glaive, dont le fourreau vide sonnait sur la cuisse droite du soldat, je tombai à ses genoux pour lui demander la vie, et ma tête vint trembler au-dessous de la tapisserie, comme une frange.

« Et il faut bien, de par le destin, qu'à ce soldat, qui levait son fer sur le corps encore invisible au-dessus de deux pieds inégaux, ait agréé la tête aux cheveux blancs rares, au long nez, aux yeux incertains, comme elle avait paru digne de choix à l'aigle ! car le prétorien se prosterna et baisa mes genoux à moi, qui s'entrechoquaient de peur, sans doute, mais un peu parce que j'avais cinquante ans ce jour-là, et me salua empereur.

« Il appela les autres et ils emportèrent leur empereur en triomphe dans leur camp par la Porte décumane, la plus éloignée de l'ennemi, ils m'emportèrent au son des cornes courbes et des trompettes droites... parce que je tremblais à ne pouvoir marcher.

« Bon soldat ! Aussi est-ce moi le premier qui ai acheté tous les soldats à prix d'argent ! Plus de ces décorations bonnes à suspendre dans le temple de Mars et de l'Honneur : couronnes civiques, murales, vallaires, navales, colliers, piques pures (qui ne sont que des manches), plaques... j'ai imaginé la gloire en espèces, *l'or décoratif !*

« O que j'étais long, maigre et grand derrière cette tapisserie ! Sais-je même si je me cachais derrière la tapisserie ? Plutôt, ne me voilais-je pas la tête — si grand ! — comme il est impie qu'un dieu laisse entrer dans ses yeux les yeux d'un mort?

« Mais, par le nom d'Auguste ! ce n'est pas moi qui suis dieu : l'apothéose est une gloire vaine des ombres. Je vis ! Mes os agitent harmonieusement encore les nombres de toutes leurs faces. C'est Auguste. Il est tout en bronze au bout de *l'Épine* du Plus-Grand-Cirque, et on le voile, lui, à chaque égorgement des jeux. Je reste libre spectateur, du balcon de mon *pulvinar*, alors qu'il se tient, ou que sa divinité le tient éternellement plus raide que les cadavres, qu'on emporte encore chauds et souples parce qu'il ne faut pas laisser le temps à de simples corps de gladiateurs de singer le métal inflexible des images impériales. Mais, comme je suis très bon, j'ai fait enlever tout à fait sa statue du Cirque. Je ne veux pas faire pleurer le bronze. Et puis il fallait trop souvent lui remettre son voile.

« Je crois — oui — que je suis très bon. J'ai défendu qu'on recommençât plus d'une fois le même jour les jeux du Cirque quand il s'y serait commis quelque infraction à la loi du Cirque ! Chaque bestiaire sera sûr de ne pas risquer plus de deux morts.

« Et j'ai fait tuer, malgré les supplications du peuple, le lion instruit à manger des hommes !

« Car je peux bien une fois avoir la dureté de refuser quelque chose au peuple ! Je suis très doux et très humble ; j'ai monté, après un triomphe, les marches du Capitole à genoux, mes vieux genoux qui m'ont fait empereur...

« Et puisque je montais !

« Or on dit que je suis maladroit dans l'action, et, dans le discours, bègue.

« Moi, je sais que je suis un grand orateur ! »

— Mais qu'ai-je dit? Narcisse, dévoué Narcisse ! gardes-tu empreinte dans ta cire toute l'âme de Claude empereur?

Le secrétaire, impassiblement, relit, et il se pourrait que Claude, tout en rêvant, n'ait pas dicté autre chose :

« Le premier Claude, le Sabin Attus ou Atta Clausus, vint s'établir à Rome l'an 250. Son nom s'altéra en Appius Claudius. Les clients qu'il avait amenés formèrent la tribu Claudia, ainsi que rapporte Vergile, En., VII, 706-709... »

Et pendant ce temps, au-dessous du belvédère, Messaline s'éveille.

Un peu après la quatrième heure, nous dirions dix heures du matin, ses femmes l'ont mise à sa toilette.

Le cabinet de toilette n'a de remarquable — panneaux de stuc entre des colonnes, vides, sauf, au centre, des motifs divers et minuscules peints : lyre, corne d'abondance, corbeille, qui luisent sur la blancheur lisse comme un décor d'assiettes — qu'une haute glace étroite en verre de Sidon, d'un des côtés de la fenêtre, ouverte sur le panorama de la ville, en face du versant occidental de la Colline des Jardins ; et de l'autre côté, dans un pareil cadre d'or, le portrait, en pied, grandeur naturelle et nue, de Messaline, tout en perles, sauf quatre points où brasillent des rubis.

Un peu partout, sur des rayons et des consoles, à des flacons et des coffrets d'essences, de poudres, d'onguents et de fards président, ornant les couvercles de lascivetés immobiles, les statuettes, de matière diverse, des déesses de l'amour, qui sont Vénus, Cottyto, Perfica, Prema, Pertunda, Lubentia, Volupia.

Vénus n'est pas sur les étagères : elle ne se commet point avec les six petites déesses. Et c'est sans doute le portrait en perles.

Les petits dieux mâles emmanchent des fers à friser, petits miroirs, épingles d'or et sonnettes d'appel des esclaves : Priape, Bacchus, Mercure et Phallus.

La chevelure de Bacchus enfant, si bouclée que chaque coque imite un grain de raisin, surmonte le calamistre en figure de pampres tordus. L'orbe des serpents du caducée, qui sertit un miroir d'or, y vérifie sa double symétrie, comme nageraient des anguilles, conformes à leur reflet, autour de la surface d'une mare.

Phallus manque. Ce devait être, prolongeant d'une gemme travaillée quelque épingle, la précieuse miniature de la grande

enseigne du lupanar de Suburre. Mais sa maîtresse et très humble adoratrice l'a rageusement piétiné et jeté par la fenêtre, vers le panorama de verdure, dès son réveil, quand elle s'est souvenue, comme d'un cauchemar, de l'hallucination de la fuite de la monstrueuse image, à l'aube qui clôt les maisons du Bonheur, éteint leurs enseignes de lanternes et désanime spectres et larves.

Priape est un joujou de corail, par quoi la petite main de Messaline peut mettre en danse un enfantin squelette d'argent, tel que ceux des festins, qui tintinnabule alors clairement de toutes ses jointures, mais est pendu pour l'instant à part des clochettes qui commandent aux habilleuses.

Messaline se détourne du vaste miroir, le dernier et le premier et le plus voluptueux de ses bains, et remontée du fond de cette mer, après un regard sans jalousie sur l'autre Anadyomène, en perles, elle ôte les siennes, c'est-à-dire qu'on l'habille.

Le dos à la glace et à la fenêtre, dont la baie vaste comprend tout un des espaces entre les colonnes de stuc, elle surveille le fer de la coiffeuse par le jeu combiné de deux miroirs, et revoit encore, au fond du petit disque d'or poli qu'elle tient par les serpents accouplés en caducée qui l'encerclent, les boucles de sa chevelure derrière sa nuque, et, rapetissées dans le cadre de la fenêtre, les terrasses de Lucullus, au versant ouest de la Colline des Jardins.

La Ville et la Femme se parent.

Et voici que l'ornatrice lui a mis tous ses peignes dans le chignon, et qu'ainsi deux têtes se comparent, toutes pareilles et de même taille, côte à côte dans le miroir : la colline frisée de platanes et de lierre, à grand renfort de corail, d'écaille et d'or émaillé ; et la toison aux reflets de cimes et d'abîmes de Valérie Messaline, touffue par les esplanades, ou qui s'épand de vasques en vasques de porphyre rouge, sur des colonnades polychromes.

Et au même moment que l'ornatrice couronne son travail de l'aigrette de diamants qui fulgure dans le soleil méridien, au plein et perpétuel midi du petit disque d'or mirant la ville et l'impératrice, le jet d'eau de la suprême terrasse de Lucullus s'épanouit.

Il y a un camée de Messaline, reproduit et conservé dans

l'œuvre de Rubens, qui représente, un peu de même sorte que cette tête de femme et cette vue de ville géminées dans une petite glace, l'impératrice (derrière elle ses enfants Octavie et Britannicus) et *Rome casquée* se regardant face à face. Le sardonyx est courbe et les deux bustes ont la posture de deux branches d'un candélabre.

D'après ce camée, et un autre de Claude et Messaline gardés par deux dragons, l'impératrice est de visage exagérément rond, rond comme un sein ou tout ce que gonfle une force ; la bouche, toute petite, mange pourtant toute la figure, parce que les muscles des mâchoires sont énormes et faits pour servir un mufle de bête ; les narines larges, le nez de Cléopâtre, héritage de Marc-Antoine, son bisaïeul (il arrive que l'amour impressionné d'un amant lègue les traits de la maîtresse aux enfants de l'épouse légitime). Pas belle en somme ; mais c'est que le feu des yeux s'est éteint dans le sardonyx mort. Et la beauté n'est-elle pas une mode ? Ou plutôt une forme dite belle est-elle autre chose qu'un *vase de passion* à qui on ne demande même pas de n'être pas fêlé, car c'est la meilleure transparence !

Sous le fin épiderme, écume des veines couleur de mer, Claude découvrait Vénus Anadyomène !

Et il n'était point étonné que l'impératrice se mît en balance avec la ville, puisqu'il y avait bien un culte parallèle de Vénus et de la Ville. Et même sans cela, Auguste n'avait-il point exprimé cette volonté, que le culte de Rome fût toujours associé à celui de l'empereur ? Smyrne éleva le premier temple à la Ville, Caton l'Ancien consul, l'an 559 ; vingt-quatre ans après, Alabanda, le second, sur le modèle des temples de Vénus, et les premiers poètes chrétiens ont pu écrire :

Son culte est sanglant, à elle [Rome]
De même sorte qu'à une déesse, et le lieu est pris pour un dieu ;
Et de la Ville et de Vénus s'élèvent d'une égale hauteur
Les temples, et c'est ensemble que fument les encens vers les déesses jumelles.

Donc, ainsi que toute femme se mire avec complaisance, Messaline contemple dans sa glace à main les massifs, parterres de buis en tableaux, ifs taillés, chaumières, priapes du Jardin, moins nombreux que les épingles de sa coiffure et ses gemmes.

... Et subitement elle éclate en sanglots, et c'est tout à fait, dans le cabinet de toilette, comme si le grand cadre de verre de Sidon s'était pulvérisé sur le pavé de mosaïque, créant une arène étincelante au poudroiement de sa pierre spéculaire; ou si, les perles défilées, le portrait de Messaline, la beauté de Messaline s'écroulait en mille morceaux.

Quelque chose comme le cri :

— Le grand Pan est mort!

Elle est allée le voir dans son étable à boucs — Pan, Priape, Phallus, Phalès (qui est son nom divin), Amour, Bonheur, le dieu de qui elle sait le plus d'invocations! S'il existe, c'est là, sûrement, son séjour, et non pas les statuettes dérisoires, bijoux de temples, frêles ustensiles de toilette.

Elle l'a vu.

Il est favorable aux hommes d'une faveur brève et il meurt dès qu'il touche une femme — ô le sanglot de la Vénus de perles qui retourne en toute la poussière du sable de la mer, *Katadyomène!*

Et s'il ressuscite c'est pour mourir encore, comme son image, le grand aigle nocturne, perché sur la porte de son temple, a éteint ses yeux de foudre, calmé l'envergure de ses pennes amoureuses, et a paru s'envoler — la mémoire de la nymphomane lui suggère une vision hallucinatoire de plus en plus précise — s'est véritablement envolé à l'aube, dans la même fuite que les dernières étoiles!

— Où es-tu, Phalès, Priapé, fils de Bacchus et de Vénus? et de ton seul nom qui ne change point, où es-tu, dieu des Jardins? Ma contemplation est de toi si absolue, mon désir si certain, que je sais que tu existes quelque part ailleurs que dans le suint de l'étable ou la parure morte des femmes.

Jupiter, Père des dieux, habite l'Olympe et son temple du Capitole; Auguste, le temple d'Auguste; Livie, aïeule de mon mari, déesse, le temple d'Auguste et partout où nous autres femmes jurons par son nom...

Nous autres femmes... Nous autres dieux!

Car la femme d'un divin César est plus près que les autres humains d'un dieu! Dieu, quoique Claude n'ait permis d'élever qu'une seule statue de sa personne, et qu'en argent! avec deux d'airain et de pierre, et défende qu'on se prosterne devant lui,

l'*Imperator* vainqueur de la ville de Cynobellinus, Camulodunum près de la Tamise, hors des limites du monde habitable, où les légions, fussent les *Claudiennes, Fidèles* et *Pieuses,* ne l'auraient point suivi si les aigles femelles des hampes sans drapeau n'avaient suivi à la trace le flambeau de feu dans le ciel, l'Aigle foudroyant favorable !

Aigle de Rome et de Suburre, es-tu donc retourné t'éteindre dans les marais de Bretagne ?

Je suis toute ta Ville !

Je suis *Augusta!*

Mon mari sera dieu tout à fait, bientôt : il a déjà cinquante-huit ans.

Et moi...

Priape, mon frère dieu, ne m'en veux pas d'être encore si loin de l'apothéose : dieu d'amour, c'est parce que je suis jeune !

Dieu des jardins... —

(Le haut soleil de la sixième heure faisait étinceler les terrasses de Lucullus, les palliums des Grecs moutonnaient aux arches du portique de la bibliothèque, les statues s'animaient parmi les *xystes,* la vache sacrée de Diane persane, en argent, marquée d'une lampe, effigie de celle immolée sur l'Euphrate par le fondateur des Jardins aussi beaux que ceux des rois, se mit à luire, à travers les jets d'eau, de lumière et de foule, comme un grand poisson au fond d'un fleuve, et la figure de Mithridate, toute d'or, de six pieds de haut, avec son pavois de pierres précieuses, miroir à alouettes, versa tout l'Orient sur les parterres.)

— ... DIEU DES JARDINS ! Je comprends pour la première fois ton nom et ton nom m'indique ta demeure : tu habites *le plus beau jardin !* Ce sont ces ombrages opaques, le toit de la Maison du Bonheur ! Si tu gardes les enclos des pauvres de ta pauvre image façonnée, par un sabotier et sa doloire, au hasard d'un vieux figuier, la plus belle de toutes tes idoles, toi-même, ô Phalès ! résides dans le plus divin jardin !

L'impératrice, penchée à la fenêtre de son palais, attend que le voile du temple de verdure s'écarte et qu'en surgisse la Divinité Virile.

Mais les frondaisons de deux verts, platane et lierre, et les

pelouses de liquide acanthe restent plus impénétrables qu'un masque qui saurait fermer les yeux ; ou plus simplement on dirait que la femme là-bas, de qui la tête est grande comme la Ville, que Rome s'obstine à détourner la tête.

Et l'impératrice se détourne à son tour de la fenêtre, et la grande Ville est revenue s'étrécir et s'aplatir dans le cadre de serpents du miroir rond, comme une médaille.

Mais, pour la seconde fois, à peine les yeux de Messaline eurent-ils rencontré le miroir, elle fondit encore en sanglots.

Avec la même netteté maladive qu'elle y avait lu d'abord la demeure de sa chimère envolée, elle y déchiffrait, *en toutes lettres,* pourquoi le dieu était parti.

Or c'était une vieille croyance religieuse latine, que Rome dût avoir plusieurs noms.

Le nom profane, Roma, qui en grec signifie *force,* de même que le Tibre, en langue étrusque, était dit *Rumon* et que reverdissait chaque année le figuier *ruminal,* exprimait *à peu près* à quel dieu était vouée la Ville.

Messaline, enfant, avait appris des vestales le vocatif sacerdotal : Flora.

Mais il existait un nom secret et terrible, qu'il était interdit de prononcer sous peine de mort (on leurrait le peuple du soupçon que ce pouvait être Valentia ou Angeroma), qui était le nom même du dieu de la Ville.

Et les prêtres enseignaient que le jour où le nom serait proféré serait le jour du départ de la divinité tutélaire, qui s'en irait chercher ailleurs, selon la formule consacrée, *plus ample culte.*

C'est pourquoi, et bien que personne ne sût le nom, l'usage s'était établi, de peur d'un malheureux hasard, de dire :

— *La Ville.*

Et le mot profane Roma voilait, comme un masque, les frontons des monuments où une inscription avait besoin de nommer la Ville.

Or Messaline, en exergue à cette médaille de la Ville dans le miroir d'or, venait de lire (mais sa crise fut si soudaine que ses lèvres n'épelèrent pas) le nom sacré, à peine soupçonné, jamais prononcé, *comme nom de la Ville,* du dieu de la Ville, du dieu parti : le dernier mot de la dédicace, au-dessus du

portique, de la bibliothèque de Lucullus, retourné dans le miroir :

AMOЯ

. . . .

Mais quand l'impératrice eut pleuré, — comme d'une pluie sur les jardins, les jardins se firent si beaux qu'elle comprit bien que le dieu ne pouvait les avoir quittés. Et elle se regarda au miroir et sa face éclipsa la Ville, et elle cria de toute sa voix, en nommant sans peur le dieu par son nom :

— Merci, Amor ! dieu de Rome, d'abandonner Rome et son puant Suburre, pour les jardins qui s'épanouissent devant la fenêtre de Messaline. Tu n'étais pas fait pour être citadin ; pare-toi de fleurs, dieu agreste, éternel dieu des jardins ! Tu ne trouveras pas ailleurs *plus ample culte* que dans ton nouvel empire, dieu de Messaline !

Elle se remit joyeusement à sa fenêtre.

— A qui ressemble-t-elle, cette ville, casquée d'une perruque verte, qui veut être une femme, ou cette femme qui veut être la Ville ? comme si une autre que Messaline, de la petite bouche de son sexe, pouvait dévorer toute la Ville !

Je te reconnais, malgré que tu caches ton visage ! tu es Poppée Sabina, maîtresse de Valerius l'Asiatique, qui a payé les jardins de Lucullus à tes caprices, pour en faire la statue de ta ta nuque et de ta chevelure, aussi royalement qu'il paye ton mari Cornelius Scipion pour n'être qu'un simulacre de mari !

... Le jardin est très beau et Poppée Sabina — pas si belle que moi ! — est une très belle femme. Elle a des robes talaires d'une seule pièce de soie, brodées de figures d'oiseaux, sur la traîne desquelles se déroulerait à l'aise l'amble des cinq cents ânesses du lait journalier de ses bains. Il y a dans le jardin et j'ai vu — pendant que mon mari (il n'a pas vu le dieu, lui), avec sa méfiance habituelle faisait fouiller tous les bouquets d'arbres, — une merveilleuse boule en verre de Sidon, grosse comme une tête d'homme ! Je n'ai pas de miroir si parfait dans ce cabinet, sauf mon portrait de perles. Et comme j'ai regardé déjà, au Plus-Grand-Cirque, à travers une émeraude de Scythie, les choses y paraissent plus grandes qui sont

proches, et moindres les éloignées. Je crois qu'elle prédit l'avenir. Je m'y suis découvert de toutes petites rides futures. J'ai eu beaucoup de plaisir à m'y savoir très laide.

« Et puis, le nez de César, renflé du bout, y fut une trogne. Si un homme nu se voyait homme dans cette boule, il s'y verrait dieu ! le dieu que je cherche. Mais il n'y a rien dans la boule en verre de plus que dans une tête humaine, de vains songes.

... L'Asiatique a dû rapporter cette boule d'Asie pour offrir un miroir au dieu ! C'est l'image conservée de Phalès qui lui communique cette vertu, de réfléchir sous l'aspect de l'apothéose. L'Asiatique a certainement le dieu favorable, il est le prêtre de son temple. Le dieu solaire visite les premiers les hommes des contrées où le soleil se lève ! Je ne m'étonne plus que Poppée préfère l'Asiatique à son mari. Et pourtant Cornelius est beau, je sais bien, j'ai couché avec ! L'Asiatique est chauve et gras, m'a-t-on rapporté, et a les sourcils de travers ! Je n'ai pas connu l'Asiatique... encore. Si je... ? — Je connaîtrai le dieu qu'il garde dans son jardin — à moins qu'il ne soit lui-même le dieu des jardins. Et de même que j'ai mes bijoux dans un coffret fermé, j'aurai à moi la clé des jardins, la clé du dieu !

Et elle étendit la main vers une des images de Phalès (il n'y avait guère d'ustensile de toilette qui ne la portât sur le manche), et, ses idées rassérénées jusqu'au folâtre et au féroce, vers le plus puéril joujou, le hochet d'argent au son clair, dont la matière faisait impérieux et impérial le souvenir d'un cliquetis d'os, — et sonna son dénonciateur.

Alfred Jarry

(A suivre.)

Pour le Congrès de Philosophie de 1900.

Le Livre de la Voie et la Ligne-droite de Lao-tse

NOTE. — Le *Tao-te-king (Livre de la Voie et la Ligne-droite)* de Lao-tse constitue la plus ancienne et peut-être aussi la plus grande œuvre philosophique que l'humanité ait produite. Elle est la base sur laquelle s'est développée la religion mystique du Taoïsme, l'une des trois grandes religions reconnues par les Chinois. Comme le Christ pour les Chrétiens, Lao-tse est passé à l'état de divinité pour les Tao-sse, et on n'a qu'à prendre l'exemple de la Bible pour se faire une idée de l'interprétation et de la commentation que le *Tao-te-king* a dû subir depuis les vingt-cinq siècles qu'il fait l'admiration (et en même temps le désespoir) des penseurs.

Il y aura lieu, à une autre occasion, de retracer le développement des idées grandioses (si grandioses que nous, hommes modernes, osons à peine les comprendre) que contient ce livre et de découvrir par là l'étrange cercle dans lequel l'esprit philosophique a progressé depuis Lao-tse, en passant par Platon, Duns Scotus, Spinoza, Kant et Schopenhauer, jusqu'à Nietzsche. Pour le moment, il me suffirait d'évoquer, par cette traduction, chez le public, le sentiment d'admiration pour ce livre unique, presque inconnu pour lui, et de ne pas fâcher trop mes collègues en sinologie.

Il n'y a, en effet, que les sinologues qui puissent savoir quelle difficulté extrême présente l'interprétation du *Tao-te-king*. Depuis Stanislas Julien qui, en 1842, découvrit le livre pour l'Europe, jusqu'à James Legge, qui l'a interprété pour le recueil des « Sacred Books of the East », tous sont d'accord sur ce point.

Cette traduction-ci, je crois, diffère beaucoup de celles qui ont été essayées jusqu'à présent. C'est un essai aussi, mais sur une autre base. J'ai, en effet, à l'encontre des interprètes européens et chinois de l'œuvre, décliné absolument l'autorité de tous les commentaires, soit taoïstes, soit confoutsistes, soit bouddhiques, ou autres. Je sais fort bien que le texte du *Tao-te-king* est en lui-même « presque incompréhensible » — mais je crois que les commentaires qui sont, d'abord, tardifs, et puis, issus, sans exception, d'un esprit ou de partisan ou d'adversaire, ne doivent, pour nous, avoir d'autre valeur que les ridicules spéculations de certains scolastiques sur la Trinité ou les commentaires d'un prédicateur chrétien sur un passage biblique quelconque. Si donc le *Tao-te-king* est incompréhensible en lui-même — tant pis pour nous. En tous cas, j'ai eu la témérité de l'interpréter, d'après le texte le plus généralement accepté, sans avoir recours à aucun commentaire ni à aucune autre traduction. Je vois maintenant que dans ma traduction on trouve beaucoup de philosophèmes généraux, là où d'autres (et surtout les commentateurs chinois) voient des platitudes de la vie journalière; cela tient à ce que j'ai dû toujours recourir à la signification primitive des caractères, et que j'ai dû avant tout découvrir la terminologie de Lao-tse; la terminologie est le squelette de toute philosophie. En chinois, l'immense difficulté est que presque tout peut signifier... presque tout; et s'il s'agit d'un texte comme le *Tao-te-king*, qui, dans le courant des siècles, a encore été

dépouillé de bon nombre de termes explétifs, finals, enfin de précieuses indications syntactiques, traduire devient presque jongler avec des symboles. En jonglant, je crois avoir saisi; ce que j'ai cru saisir, je le donne ici —; on peut jongler encore d'une autre façon; moi, je défendrai la mienne.

Alexandre Ular

PREMIÈRE PARTIE

I

La voie qui est La Voie, n'est pas la voie ordinaire;
Le nom qui est Le Nom, n'est pas le nom ordinaire.
L'Innommable est l'essence de l'Universel;
Le Nommable est la nature de l'Individuel.
— Cependant : l'impassionné y verra clair,
le passionné verra confus. —
Ces deux catégories sont une,
mais se phénoménalisent opposées;
Elles sont l'Inapprofondissable,
l'Inapprofondissable de l'Inapprofondissable,
et la porte du Suprême Mystère.

II

C'est la Conscience Humaine du beau qui différencie le Beau du Laid ;
C'est la Conscience Humaine du bien qui différencie le Bien du Mal :
Etre et Non-Etre n'est qu'Existence différenciée.
Possible et Impossible n'est que Monde sensuel différencié.
Long et Court n'est que Dimension différenciée.
Supérieur et Inférieur n'est qu'Organisme différencié.
Son et Timbre n'est que Ton différencié.
Avant et Après n'est que Continuité différenciée.
Conformément à ceci
Le Parfait développe sans concept;
légifère sans parole;
agit sans impulsion ;
crée sans rien,
conçoit sans but ;
accomplit sans rester auteur.
En général :
L'Inconnu fait la Force.

III

C'est l'excès d'autorité qui est la source de l'esprit de lutte :
C'est l'excès d'estimation des objets rares qui est la source de l'esprit [criminel ;
C'est l'excès d'exhibition des objets convoités qui est la source de [l'esprit de rancune.

Conformément à ceci
Le Parfait gouverne, le cœur libre,
l'esprit vaste,
la passion faible,
le caractère fort :
Il rend le peuple non-savant et non-désirant,
dompte ceux qui savent :
évite d'agir :
Et l'organisme social fonctionne.

IV

La Voie est abstraite, mais sa force effectuelle est inépuisable.
Inapprofondissable, elle est le régulateur du Monde concret.
Elle mitige l'aigu ;
débrouille le complexe :
harmonise l'éclat ;
coordonne les atomes.
Oh, clarté éternelle !
Je ne sais pas qui aurait pu précéder, de qui pourrait être fils l'Etre [Suprême...

V

L'Universel ne connaît pas l'Amour ;
Il passe par dessus l'Individuel comme sur un moyen.
Le Parfait ne connaît pas l'Amour :
Il passe par dessus les Individus comme sur des moyens. —
L'Univers ressemble à un soufflet :
vide mais inépuisable,
en mouvement fait naître toujours.
L'Homme,
inépuisable de paroles,
ne perd rien du Moi.

VI

La Vitalité de la Nature est immortelle ;
Elle est l'inconcevable Mère ;
L'inconcevable Mère est la racine de l'Universel :
Eternellement en vie, elle n'a point besoin d'impulsion.

VII

L'Universel est éternel ;
L'Universel est éternel, parce qu'il n'existe pas en individu —
C'est là la condition pour l'Eternité. —
Conformément à ceci
Le Parfait en s'éclipsant, s'impose,

en se gaspillant, s'éternise,
en se déségoïstisant, s'individualise.

VIII

La Vertu ressemble à l'eau, laquelle, adéquate à tout, s'adapte à tout :
Plus elle s'éloigne du Vulgaire, plus elle s'approche de la Voie.
Elle est donc
par rapport à la Vie, la Terrestrité,
par rapport à l'Ame, la Profondeur,
par rapport au Sentiment, l'Amour,
par rapport à l'Esprit, la Sincérité,
par rapport à la Direction, l'Evolution,
par rapport à l'Activité, l'Énergie,
par rapport à l'Action, l'Opportunité.
En général
l'Adaptation oblitère le Mal.

IX

Tenir et remplir — mieux vaut s'abstenir ;
Tâter et aiguiser — c'est impraticable ;
Conserver intacts des trésors — c'est impossible.
Gloire, mais sans frein intérieur, mène au Crime.
Accomplir, parvenir — et rester nul :
Voilà la Voie.

X

La suprématie de l'esprit sur les sens, donc leur parallélisme constant,
mène à leur identification.
L'éducation de soi-même, donc l'effort vers l'adaptation,
mène à la naïveté.
La purification et l'élargissement du jugement
mènent à la supériorité.
La solidarité comme base de l'organisme social
mène à son automatisme.
Les vicissitudes du sort
mènent à la réceptivité.
L'intelligence naturelle
mène à la superfluité du savoir. —
Promoteur d'Evolution :
créer sans garder,
agir sans profiter,
exceller sans dominer ;
Voilà la Voie.

XI

Trente rayons se joignent au moyeu ;

mais le non-existant entre eux réalise l'effectualité de char.
De terre se font des pots ;
mais le non-existant au milieu réalise l'effectualité de pot.
En tranchant portes et fenêtres se fait la maison ;
mais ce non-existant dans les murs réalise l'effectualité de [maison. —

Donc, en général :
Du Matériel dépend l'Utilisabilité ;
De l'Immatériel dépend l'Effectualité.

XII

L'excès d'impressions visuelles émousse la vision ;
L'excès d'impressions auditives émousse l'ouïe ;
L'excès d'impressions gustatives émousse la gustation ;
Le sport, hippique et cynégétique, aliène la raison ;
La convoitise paralyse la liberté. —
Conformément à ceci
Le Parfait agrège au Moi,
ne le disgrège pas à l'Extérieur.
Il se soustrait à ceci,
Il s'évertue à cela.

XIII

Les grâces sont humiliantes comme des hontes ;
Les honneurs sont déprimants comme le corps. —
Que signifie :
« Les grâces sont humiliantes comme des hontes ? »
Grâce implique subordination,
La solliciter humiliation,
La perdre honte.
Donc
Les grâces sont humiliantes comme des hontes. —
Que signifie :
« Les honneurs sont déprimants comme le corps ? »
C'est le corps qui est le substrat de toutes dépressions ;
En absence du corps, sur quoi pèseraient des dépressions ?
Conformément à ceci
Celui qui se tient à digne distance autant de son Corps que de la [Société
La guiderait justement ;
Celui qui incline vers la Société aussi peu que vers son Corps
La dirigerait loyalement.

XIV

L'homme le remarque et ne le voit pas ; et il l'appelle indifférencié :
L'homme le comprend et ne l'entend pas ; et il l'appelle inaudible,
L'homme le sent et ne le trouve pas ; et il l'appelle inconcret ;

Ces trois Non-Sens sont, comme tels, Indifférenciables ;
Ils sont, conséquemment, compris dans Un,
Amphi-éthéral,
Eternellement indéfinissable,
Se repliant vers l'Irréel,
Forme Aphorme,
Phénomène Aphénoménal,
Inexplicable, Incompréhensible,
Sans Commencement, sans Fin.
Reconstruire ainsi La Voie, une fois analysée : c'est la construire [pour toute éternité ;
CAR LA CONNAISSANCE DE SA NATURE EST POSSIBLE :
ÉVOLUTION SPONTANÉE.

XV

Les Anciens, maîtres, possédaient la Logique, la Clairvoyance et l'In-[tuition ;
Cette Force de l'Ame restait inconsciente ;
Cette Inconscience de leur Force Intérieure rendait à leur apparence [la Majesté. —
Prudents, comme qui traverse un fleuve en hiver ;
Attentifs, comme qui craint son entourage ;
Froids, comme l'étranger ;
Disparaissants, comme la glace qui se fond ;
Rudes, comme le bois cru ;
Vastes, comme une large vallée ;
Impénétrables, comme l'eau trouble...
Qui pourrait, de nos jours, par sa clarté majestueuse, clarifier les [ténèbres intérieures !
Qui pourrait, de nos jours, par sa vie majestueuse, revivifier la mort [intérieure ! —
Eux portaient La Voie dans leur âme, et furent Individus autonomes;
Comme tels, ils voyaient des perfections dans leurs faiblesses.

XVI

Au sommet du Surindividuel règne l'Immuable Eternel ;
La vie des Individus est Ascendance et Décadence,
Mouvement Circulaire.
Le Mouvement Circulaire est l'Immuable,
L'Immuable est l'Ordre Naturel,
L'Ordre Naturel est l'Essence de la Vie.
Avoir conscience de l'Essence de la Vie, c'est la Clarté,
N'avoir pas conscience de l'Essence de la Vie, c'est le trouble Chaos.
Avoir conscience de l'Essence de la Vie, c'est l'Individualité,
L'Individualité devient Supériorité,
La Supériorité devient Maîtrise,

La Maîtrise devient Sublimité,
La Sublimité devient la Voie,
La Voie est l'Universel,
Eternel, Immuable.

XVII

Les premiers Organisateurs — les organisés savaient seulement leur [existence.
Les suivants — ils les aimaient et louaient ;
Les suivants — ils les craignaient ;
Les suivants — ils les méprisaient.
Solidarité seulement crée Solidarité.
Eux, majestueux comme leurs paroles pesées,
accomplissaient leur tâche :
La Société vivait dans l'illusion de l'Autonomie.

XVIII

La Voie perdue — le Sentiment moral surgit ;
Le Raisonnement né — l'Instinctivité des actions est perdue ;
L'Harmonie consanguinaire disparue — le Devoir familial se forme ;
L'Harmonie sociale déchue — le Patriotisme naît.

XIX

Dépréciez l' « Esprit scientifique », méprisez la Rationalisation —
et le Bien-être général sera cent fois plus grand.
Dépréciez l' « Esprit moral », méprisez la Légalisation —
et la Solidarité générale renaîtra.
Dépréciez l' « Esprit pratique », méprisez l'Arrivisme —
et la Criminalité disparaîtra.
Suffire à ces trois maximes — l'Apparence ne le saurait ;
Il faut le Caractère :
Paraître naturel et *être* individuel,
Paraître désintéressé et *être* inégoïste.

XX

Rationalisme est la négation de Vie :
Résolutions contradictoires — combien petite leur différence !
Actions opposées — quelle divergence !
« Il faut faire comme tout le monde ! » — Morale rationaliste...
Ah ! folie criminelle !...
« Tout le monde » a la joie facile,
un jour férié, une soirée printanière...
Moi, au contraire, ancré au fond du fleuve du sentiment,
reste sérieux dans la joie comme l'enfant.
Je vis et je vis — sans retour ! —

« Tout le monde » aspire au « trop »;
Moi, au contraire, au « rien ».
Je suis gauche dans la vie, je n'ai pas le sens pratique ! —
« Tout le monde » est « au fait » ;
Moi, au contraire, j'ai des « idées embroûillées ».
« Tout le monde » a « l'Instinct social » ;
Moi, au contraire, j'aime la « dignité solitaire ».
Vacillant comme la vague, voguant sans repos ! —
« Tout le monde » a « l'expérience de la vie » ;
Moi, au contraire, je fais « des bêtises comme l'idiot ». —
Moi, je diffère de « Tout le monde » :
Mais, je suis Moi !

XXI

L'Ethique est la Phénoménalisation de la Voie.
L'effectualité de la Voie est inexplicable et incompréhensible :
Inexplicable, incompréhensible, elle contient l'Idéel ;
Inexplicable, incompréhensible, elle contient le Réel ;
Inconcevable. mystérieuse, elle contient l'Essentiel,
Lequel est l'Absolu,
Lequel est l'Humain. —
Jamais son nom n'est déchu : elle est le principe de l'Etre.
D'où me vient la conscience de ceci ? — Je suis ! —

XXII

Le morceau — entier,
Le courbé — droit,
Le vide — plein :
Concentré, on réussit,
Dispersé, on échoue.
Conformément à ceci :
Le Parfait est Individu et devient Modèle de la Société.
Insoucieux de lui-même, il est en vue ;
Insatisfait de lui même, il excelle,
Se retirant sur lui-même, il crée son milieu ;
Sans complaisance pour lui-même, il grandit ;
Sans désirs pour lui-même, il est inattaquable.
Le vieil adage
Le morceau — entier
serait-il vide ?
La Volonté rétablira sa vérité.

XXIII

Les idées qui varient sont vraiés.
Un cyclone ne persiste pas une matinée ;

Une averse ne persiste pas une journée.
Qui est-ce qui les fait ? — La Nature.
La Nature même n'est pas invariable :
D'autant moins l'Homme.
Ainsi.
Il faut imiter l'action de la Voie pour s'y assimiler ;
Il faut se tracer la Ligne-droite pour s'y assimiler ;
Il faut se livrer à la disgrégation pour s'y assimiler.
Il faut s'assimiler à la Voie pour être reçu par la Voie dans la Voie ;
Il faut s'assimiler à la Ligne-droite pour être dirigée par la Ligne-[droite dans la Ligne-droite ;
Il faut s'assimiler à la Disgrégation pour être entraîné par la Dis-[grégation dans la Disgrégation.
Action Réciproque n'existe qu'entre Homologues.

XXIV

S'élever sur les pointes des pieds, ce n'est pas même se tenir debout;
Ecarter démesurément les jambes, ce n'est pas même marcher.
Se mettre en avant soi-même, c'est rester obscur ;
Se suffire à soi-même, c'est rétrograder ;
S'exhiber soi-même, c'est dépendre ;
Se complaire à soi-même, c'est déchoir.
C'est, par rapport à la Voie, la Débauche psychique,
Et, par rapport au but, l'Inutile.
Qui a la Voie s'en tient loin.

XXV

Il existe une Energie Organisatrice Primordiale.
Primaire a la Nature,
Immuable, Incorporelle.
Cause de soi, Eternellement Egale,
Evoluant Réglément,
Principe de la Vie.
Innommable. les hommes la nomment Voie ;
L'Energie est le Grand,
Le Grand est l'Immense,
L'Immense est l'Infiniment-loin,
L'Infiniment-loin est le Retour.
Correspondant à ceci
La Voie est une Grandeur,
Le Ciel est une Grandeur,
La Terre est une Grandeur,
L'Organisateur est une Grandeur.
Il existe donc quatre Grandeurs et l'Organisateur en est une.
L'Homme a pour cause la Terre,
La Terre a pour cause le Ciel,

Le Ciel a pour cause la Voie,
La Voie est Cause de soi.

XXVI

La Gravité est plus profonde que la Légèreté,
Le Calme est supérieur à l'Excitation.
Conformément à ceci :
L'Homme Supérieur, actif toujours, ne se départ jamais de sa calme dignité ;
S'il possède la gloire du monde, il reste retiré sur lui-même ;
Il se sent au-dessus.
Mais maudit soit le Grand du monde à la vie superficielle,
Qui par son exemple de légèreté disgrège l'organisme social !
Car l'emportement facile des organisés est la disgrégation de l'organisme.

XXVII

Qui sait marcher n'enfonce pas.
Qui sait parler ne bégaie pas,
Qui sait calculer ne compte pas,
Qui sait fermer ferme sans serrure compliquée,
Qui sait attacher attache sans nœud compliqué.
Conformément à ceci
Le Parfait sait toujours secourir,
Et ne se trouve jamais contraint au refus ;
Il trouve toujours moyen,
Et n'est jamais réduit à l'impuissance.
Ceci est sa double gloire.
Il s'ensuit que
L'Homme Supérieur est le Maître de l'Homme Inférieur,
L'Homme Inférieur est l'Instrument de l'Homme Supérieur.
Vénération du Maître, Amour de l'Instrument,
En dépit de tous talents, est le guide nécessaire.
Ceci est manifeste et essentiel.

XXVIII

Se savoir fort et faire le faible, c'est le fond de la Vie Sociale ;
Qui le possède ne se départ jamais de la Ligne-droite,
Il reviendra à l'état moral d'enfant.
Se savoir clair et faire l'obscur c'est l'essence de la Vie Sociale ;
Qui la possède ne perd jamais la Ligne-droite,
Il reviendra à l'état intellectuel d'universalité.
Se savoir grand et faire le petit c'est la nature de la Vie Sociale ;
Qui la possède progresse toujours dans la Ligne-droite,
Il reviendra à l'état sentimental de naïveté.
La Naïveté est le voile de la Perfection.

Le Parfait, en agissant ainsi, devient Chef,
Organisateur, Fort et Doux.

XXIX

Vouloir diriger la Société c'est impraticable a posteriori ;
LA SOCIÉTÉ EST UN SYSTÈME ÉNERGÉTIQUE, ET COMME TEL, A PRIORI,
[INDIRIGEABLE PAR L'INDIVIDU :
L'organiser c'est la désorganiser.
La consolider c'est la désagréger ;
Car l'Individuel varie :
Ici progression, là rétrogradation ;
Ici chaleur, là froid,
Ici force, là faiblesse,
Ici mouvement, là repos.
Conformément à ceci
Le Parfait s'écarte de la Volupté de Puissance,
s'écarte de la Saveur de Puissance,
s'écarte de la Splendeur de Puissance.

XXX

Gouverner par la Voie exclut recourir à la Force ;
Dans la Société, le Retour des Choses existe.
Où fut guerre, les épines croîtront ;
L'année sera stérile.
Le Bon Est et ne recourt point à la Force,
Est et ne s'arme point de la Splendeur,
Est et ne se pare point du Renom,
Est et ne s'appuie point sur les Exploits,
Est et ne se base point sur la Rigueur,
Est et n'aspire point à la Puissance :
Apogée implique Déclin.
Hors de la Voie tout est hors de voie.

XXXI

La Force n'est pas instrument du Bien, mais du Mal,
L'Energie n'y tient point :
Le Sachant aspire à la Grandeur !
La Force n'étant pas instrument du Bien,
n'est pas instrument du Sachant :
ne parfait point : même en pacifiant elle opprime ;
n'est pas belle : Beauté est Joie ;
n'est joie que pour l'instinct Destructeur :
l'instinct Destructeur n'est point dans l'Humain preuve
[d'Energie.
Le Bonheur siège à gauche,
Le Malheur siège à droite ;

Les commandés sont à gauche.
Les commandants sont à droite :
Message de guerre — message de plaintes,
Mort d'Hommes — naissance de pleurs...,
La Victoire par la Force c'est le Deuil.

XXXII

La Voie éternelle, est surindividuelle :
Simple comme l'atome, elle comprend le Monde.
Elle est l'Organisateur en soi.
Le Céleste s'unissant au Terrestre, la douce rosée fertilisante descend.
Celle que les hommes ne ressentent pas, car :
l'Individuel est produit de Différenciation,
l'Individuel implique Fin,
avoir Fin implique Conscience des Bornes,
cette Conscience préserve de la Désindividualisation.
La Voie est le lit du fleuve prudent du Monde,
comme la vallée renferme lacs et rivières...

XXXIII

Connaître les hommes c'est Sagesse;
Connaître soi-même c'est Clarté.
Dompter les hommes c'est Puissance;
Dompter soi-même c'est Force.
Savoir faire c'est Supériorité :
Pouvoir accomplir c'est Energie.
Non-Disgrégation c'est Eternité;
Non-Nullité après la mort c'est Immortalité.

XXXIV

Oh! Voie!... Infinie!... Toute-présente!
Tout est par Toi, naît de Toi et pourtant reste en Toi!
Universelle Toute-faisance!
Nourrice du Monde, mais non Directrice!
Eternelle Impassionnée : que tu sembles infime...
En Toi les choses font leur Eternel Retour, —
Oh! Non-Directrice : que tu sembles grande...
Ainsi
Le Parfait jamais n'est acteur du Grand
Car il est But du Grand.

XXXV

Celui qui saisit la Grande Image, erre, erre à travers le Monde,
Innocent;

Détachement, Tranquillité, Hauteur, Joie, Souveraineté sont son [manger.
Passant étranger qui s'arrête...
Prêcher la Voie — non-sens ! absurdité !
Les hommes La chercheraient par la vue, et ne La verraient pas ;
Les hommes La chercheraient par l'ouïe, et ne L'entendraient pas :
Et, en même temps, indéfiniment, ils vivraient sur Sa vie...

XXXVI

Diminution implique Augmentation ;
Faiblesse implique Force.
Décadence implique Ascendance ;
Vide implique Plénitude.
Voilà le principe du Savoir du Sursensuel :
« Dur se résume sous Flexible,
Fort n'est qu'un cas de Faible. »
Mais comme le poisson ne saurait vivre en dehors des abîmes ténébreux :
Que l'Homme n'aspire point au Clair-Savoir de l'Organisation de [l'Humain !

XXXVII

La Voie, éternellement, non-agissante résume toute action :
Modèle de l'Organisateur :
Quand tout se meut poussé par la Passion,
Moi, je suis inébranlable dans Ma Simplicité Surindividuelle
Car cette Simplicité, résumant Tout, devient Impassionnable.
Impassionnable ainsi, inébranlable, la Société
Est libre.

Transcrit du chinois de Lao-tse *par* Alexandre Ular

Infidèle (1)

IV

De temps en temps, dans le monde, on parlait de la liaison de Louise Cima et de Paul Hertz.

— Cela ne durera pas, vous verrez, disait un homme très compétent en ces matières. Paul se fatiguera vite.

— Du reste, il paraît l'aimer assez peu, ajoutait un sceptique.

— Louise est bien nulle, observait une bonne amie. Quel plaisir Paul peut-il trouver en sa société ?

Tous se trompaient sur le compte de Paul Hertz et de son amour. Il était sérieusement pris, et ignorait lui-même comment cela avait pu arriver. La première fois qu'il avait rencontré Louise Cima, elle lui avait semblé très ordinaire. Dans la suite, son opinion ne s'était pas modifiée. Un soir, cependant, elle tenait à la main une longue tige d'asphodèle, et elle lui avait parlé gaiement, riant, plaisantant, le frappant avec sa branche de fleur, le regardant avec tendresse et malice. Depuis, il avait repensé à ce visage expressif et pâle, sans y attacher plus d'importance... Mais, plus tard, dans les mortelles épreuves de la passion, Louise Cima lui avait raconté la légende orientale de l'asphodèle et de la montagne : dans un pays lointain, se dresse une haute montagne, rude, escarpée ; la main des hommes, ni les cataclysmes de la nature n'ont pu l'ébranler. Mais, il existe une petite fleur enchantée : la frêle asphodèle, tenue par une frêle main féminime, frappe la montagne, — et la montagne tremble...

— Je possède la fleur magique, avait-elle ajouté en montrant ses dents blanches.

Mais Paul Hertz ne se rendit compte du danger que lorsqu'il fut sans défense, sans arme, sans volonté. En vérité, il s'était livré à cet amour avec la hautaine indifférence d'un homme éprouvé par la passion, certain de sa propre force. Au commencement, cette liaison qui devait jeter en son cœur des racines si profondes, ne fut qu'un flirt agréable, auquel il apportait son expérience amoureuse et Louise Cima ses ignorances pudiques. Elle gardait son aspect enfantin, sa faiblesse charmante, sa grâce mièvre, ses peurs et ses bravoures puériles devant les orages de la vie... Et Paul Hertz éprouvait une grande pitié pour ce petit bout de femme qui recherchait si audacieusement les ardeurs des fièvres suprêmes ; il la regardait d'un œil compatissant et se demandait en lui-même s'il ne devait pas l'avertir qu'en jouant ainsi avec le feu, elle allait brûler ses doigts blancs aux ongles d'onyx.

La pitié ! C'était le sentiment qu'il éprouvait pour Louise Cima et qui, peut-être, était le principe de tous les autres. Pitié de l'homme

(1) Voir *La revue blanche* da 15 juin 1900.

fort, solide et bien portant pour un être maladif, faible et chétif ; pitié du caractère franc et loyal pour un caractère incertain, changeant, ondoyant ; pitié pour cette mince figure, pour ces cheveux trop fins, pour ces choses si pâlement rosées : lèvres, gencives, ongles ! Pitié surtout pour cette créature si menue, si fragile, condamnée aux demi-plaisirs, aux demi-amours, aux demi-triomphes, aux demi-succès ; pitié pour cette pauvre petite chérie, obligée de renoncer à toutes les joies bruyantes, à tous les bonheurs trop vifs... Ah ! comme la perverse savait lire, dans les yeux de Paul, le poème attendri de cette pitié, comme elle savait l'exciter ou le calmer à son gré, comme elle savait le dominer, comme elle savait le prendre avec son pâle visage sans beauté, avec son corps sans noblesse, avec son type capricieux et fugace, avec sa vivacité enfantine, avec toutes ses jolies misères féminines... Comme elle savait user de cette sublime pitié pour satisfaire ses fantaisies, dicter ses lois, imposer sa volonté de femme faible, plier cette volonté d'homme fort, impérieuse dans sa grâce maladive, inquiétante dans ses lubies, suggestive de toutes les étrangetés, pâle évocatrice de toutes les bizarreries...

Non seulement l'énergie de Paul Hertz était vaincue par la faiblesse de Louise Cima, — renouvelant après des milliers d'années les antiques légendes de séduction, — mais les sens et l'imagination du jeune homme subissaient les sensations les plus inattendues, les impressions les plus cruelles et les plus douces à la fois. Il se trouvait en face d'une élève vraiment stupéfiante, lui qui avait assumé le rôle de maître, de guide, de conseiller en matière d'amour ! Il y avait en Louise Cima un singulier mélange de corruption spirituelle et de poésie juvénile, de candeur et de fausseté, de calcul et d'emballement, si bien que Paul Hertz passait de surprise en surprise, rentrait chez lui, après les rendez-vous d'amour, dégoûté, enchanté, irrité, extasié, toujours bouleversé. Elle se montrait à lui sous toutes les faces, sous tous les aspects d'un tempérament égoïste et dominateur ; elle était impertinente et affectueuse, jamais satisfaite, très jalouse, coquette, racontant toutes ses conquêtes, violant toutes les délicatesses de l'alcôve, sans scrupule, sans charité, dure, sèche, enchanteresse, séductrice, affolante, donnant à son amant une ivresse qui le rendait presque honteux, mais qu'importe ?... c'était de l'ivresse.

Il était trop tard, quand Paul Hertz s'aperçut qu'à trente-six ans, après être sorti victorieux de deux ou trois intrigues mouvementées et après avoir pénétré les mille replis de l'âme féminine, il appartenait tout entier à cette petite femme et était son prisonnier, à la vie, à la mort... Il sentit le poids des fers à ses poignets, sans avoir la force de les secouer. Atroce découverte faite pendant une journée où Louise Cima s'était montrée absolument perfide, absolument mauvaise pour lui ! Il avait essayé en souriant de dissiper cet état d'esprit, mais la frêle idole japonaise riait d'un rire cruel, montrant ses dents pointues et ses gencives pâles, secouait sa tête d'oiseau, haussait les épaules et devenait de plus en plus méchante. Paul Hertz eut un mouvement

de colère, il s'en alla espérant être retenu. Non. Elle chantonnait comme une enfant. Il retourna chez lui, pensant être rappelé par un billet. Non. Il passa toute l'après-midi à attendre un mot d'elle. Rien. Un de ses amis lui raconta qu'il venait de voir Louise Cima à la promenade, entourée de jeunes gens, paraissant très gaie.

— Elle riait ?

— Elle riait, répondit l'ami.

Le soir, Paul Hertz, désolé, désespéré, à bout de forces, alla chez Louise Cima, malgré l'inconvenance d'une visite à une heure si tardive. Heureusement, elle était seule, lisant un roman, buvant une tasse de thé. Son visage était serein et ses yeux parfaitement secs : du reste, jamais elle pleurait. Elle grignotait des biscottes anglaises. Muet, embarrassé, intimidé, Paul ne savait que dire : elle paraissait ne pas comprendre. Enfin, il lui avoua sa journée torturante, ses doutes et ses angoisses, et elle sembla très étonnée, avec un air d'innocent détachement. Puis, comme il éclatait en reproches amers et en larmes de colère, elle trouva moyen de lui donner tous les torts et l'obligea à lui demander pardon. Elle l'obligea !... Ce fut lui, au contraire, qui, contrit, affligé, persuadé d'avoir maltraité un ange blanc et pur, convaincu d'être le plus injuste et le plus grossier des hommes, s'agenouilla devant Louise pour implorer sa grâce. Avec quel effort le pardon fut-il accordé et comme il tomba de haut !... Il l'obtint. Il s'en alla, fou de joie. Le ciel étoilé brillait sur sa tête ; les senteurs du printemps parfumaient l'air léger ; la terre était électrique, sous ses pas ; mais brusquement le ciel s'assombrit, une odeur demort lui monta au cerveau et la terre devint dure : il comprit qu'il était perdu, irrémédiablement perdu, perdu...

V

Parfois, durant les longues et monotones journées de l'abandon, Paul Hertz se mettait à calculer mentalement combien de temps avait duré la grande passion de Louise Cima. En réalité elle remontait à plus d'une année, mais le pauvre amant délaissé se rendait bien compte à présent des mensonges de sa maîtresse, et taillant, coupant, rognant, réduisant la période préliminaire où elle l'avait un peu aimé, enlevant l'ultime période où elle l'avait aimé de moins en moins, il limitait la durée de cet amour à quatre mois, d'avril à juillet, des premières roses aux derniers coquelicots. Quatre mois ! Un rien dans la vie d'un homme, un souffle, le temps d'un baiser, d'un sourire, d'un regard, rien d'autre...

Pendant ces quatre mois, entraînée sans doute par la folle passion de Paul Hertz, cette femme avait été vraiment sienne, dans une de ces unions profondes, si rares et si précieuses, qui dominent pour toujours les âmes amoureuses. Peut-être Louise Cima n'avait-elle fait que subir l'emportement sentimental et sensuel de Paul ? Peut-être était-elle seulement l'écho de cette voix vibrante, dont l'har-

monie, dit le divin poète allemand, fait tressaillir les cieux émus et palpiter les étoiles? Peut-être n'était-elle que l'instrument sonore et vide de cette admirable symphonie?... Mais, pendant ces quatre mois, dans un printemps rayonnant de lumière et de parfums, dans un ardent été aux nuits inoubliables, l'illusion avait été parfaite, sans une pensée amère, sans un souvenir douloureux, sans un regret, sans une tristesse... Et Paul sentait avoir été aimé : il sentait avoir tenu dans ses bras un être vibrant, frémissant et heureux ; il sentait avoir possédé une jeunesse exquise, qui lui avait donné la raison suprême de l'existence. Tandis qu'en son âme, les années avaient accompli leur lent travail de lassitude, de déception ou d'indifférence ; tandis que ses rêves d'idéal s'étaient envolés dans les brumes de l'oubli ; tandis que son cœur était devenu le cimetière de ses espérances passées, cette Louise Cima, dont les yeux incertains exprimaient la tendresse et la malice, cette femme fine, menue, frêle, — et tant adorée ! — lui avait démontré que les années n'existent pas quand on aime ; que les désillusions disparaissent devant les illusions de la passion ; qu'il n'y a pas de morts, où vit l'amour... Quatre mois!... Rien : et tout.

Tous ces raisonnements n'empêchaient pas Paul Hertz de souffrir atrocement. Pourquoi l'avait-elle quitté? Une idée comme cela... Un beau jour, elle n'avait plus voulu de lui. Louise était cruelle, mais logique : quand on ne s'aime plus, on ne s'aime plus et c'est fini. Aussi pour être d'accord avec ses convictions, elle manqua tous les rendez-vous et ne répondit à aucune lettre. Elle ne voulut pas remarquer les regards désespérés de son amant au bal, au théâtre ou en visite ; elle l'évita autant que possible, malgré la poursuite effrénée à laquelle il se livrait. Enfin, ils eurent une explication, froide, muette, tranquille; elle l'observait de ses yeux froids et doux.

— Menteuse! Avoue que tu ne m'aimes plus ! cria-t-il dans un accès de colère, prononçant la phrase terrible. Avoue que tu ne m'aimes plus, menteuse !

— Je ne mens pas, Paul : je ne t'aime plus.

Il se tut, atterré. Et les fois suivantes, quand elle vint au rendez-vous écœurée, glacée, ennuyée, la même vérité sortit de ses lèvres pâles.

— Je ne t'aime plus, je ne t'aime plus.

— Mais pourquoi ? criait Paul furieux, hors de lui.

— Parce que...

— Tu n'as aucune raison à donner?

— Aucune, je ne t'aime plus, voilà tout.

— Tu es une misérable... une coquine!

— Peut-être, mais je ne t'aime plus.

Que dire? que faire? On ne peut forcer l'amour. L'homme trompé, au moins peut tuer, mais l'homme abandonné n'a même pas le droit de se venger, puisqu'il a eu sa part de bonheur et de joie.

Que faire ? Impossible de ressusciter un mort, à moins d'un miracle.

Que faire ? Demander l'aumône du mensonge, la charité de la tromperie ? Louise Cima n'était ni charitable ni pitoyable, et elle ne voulait pas prolonger cette situation fausse. Se battre en duel ? Avec qui ? Pourquoi ?

Paul Hertz qui la surveillait étroitement, n'avait pu découvrir son rival. Elle allait et venait, gaie, tendre, brillante, délibérée, capricieuse et libre, — libre surtout, jouissant de son indépendance avec une volupté cruelle... Que faire ? La tuer ?... Mais Paul Hertz, comme tous les amoureux, espérait toujours en l'avenir...

— Je l'aimerai tant, pensait il, qu'elle s'attendrira... Et puis, elle se rappellera... Quel amour comparer au nôtre ?

Vaine espérance ! Elle était résolue à ne pas revenir, et sa tendresse était bien superficielle... Elle se souvenait, et ne regrettait rien, car son petit cœur desséché ignorait la nostalgie. Elle n'ouvrait plus les lettres de Paul et les lui renvoyait encore fermées ; elle n'allait plus dans les endroits qu'il fréquentait, et fuyait toutes les occasions de le rencontrer. Elle ignorait — ou feignait d'ignorer — les longues heures qu'il passait sous ses fenêtres, la nuit, marchant de long en large, les yeux rouges de larmes. Du reste, il éprouvait une douleur d'une violence folle, presque exagérée ; il se livrait à des actes déraisonnables, furieux et ridicules en même temps, qui ne lui servaient à rien. Il oubliait sa dignité d'homme, arrivait à toutes les bassesses, à toutes les concessions, à toutes les humiliations, sans obtenir le plus mince résultat, sans gagner la plus petite compensation : Paul Hertz, cet homme intelligent, fier, noble, arriva à se faire mépriser et à mériter le mépris de cette femme frivole et cruelle. Il perdit la pudeur de son chagrin, et n'ayant plus ni force ni énergie pour le refréner, il le montra à ses amis, à ses connaissances, aux indifférents, aux étrangers ; il traîna sa souffrance partout, dans les rues et dans les cafés, dans les boudoirs et dans les théâtres, dans les bals et dans les clubs ; pendant quelque temps, il fut entouré de sympathies vraies ou fausses, de consolations sincères ou polies ; puis, son visage assombri et son air fatal lassèrent tout le monde, et le ridicule finit par l'achever. Les uns se moquèrent de ses éternels regrets, les autres donnèrent raison à Louise Cima d'avoir quitté un amant aussi ennuyeux ; elle devint un objet de curiosité amoureuse, et quelques jeunes gens, piqués au jeu, lui firent une cour assidue. Aussi, peu de mois après la rupture, Paul Hertz était dans un état d'âme plus atroce qu'auparavant : sans amour, sans bonheur, sans courage, sans espoir ; triste et abattu : absorbé dans une idée fixe ; incapable de se distraire ; se méprisant lui-même. Tout son bel édifice intérieur s'était écroulé et personne ne pouvait le reconstruire. Il pensait souvent à la mort et au suicide ; mais Louise, — la timide, la peureuse, la tremblante, — l'avait rendu lâche. Il ne luttait plus contre lui-même, éprouvant un âpre plaisir à se laisser couler à fond, à s'en

aller à la dérive. Les amis haussaient les épaules devant sa mine défaite. « C'est un imbécile! » déclaraient les sots. Et Paul Hertz était de leur avis.

Vers le mois de novembre, Louise Cima partit avec son mari. Une troisième lune de miel, disaient les mauvaises langues, et cela semblait presque vrai, tant elle laissait voir de tendresse dans son sourire et de joie dans ses yeux brillants. Paul Hertz n'apprit ce voyage que dix jours après, et dans son abattement extrême, il ne fit aucune tentative pour les rejoindre. Vaguement, dans sa tête, il forma le projet de tuer ce mari encombrant, mais le projet resta à l'état de rêve : son esprit s'embrumait dans la torpeur qui suit les grands mouvements de l'âme. Une somnolence morale et physique dominait son existence : la somnolence des enfants qui ont trop pleuré. L'automne était gris et triste : un matin, assoiffé de repos et de tranquillité, il s'en fut dans un vilain pays de province, où il possédait des propriétés. Ce n'était ni la campagne, ni une ferme, ni un château : c'était une maison nue, froide, glacée, dans une petite ville, habitée par des gens lourds, grossiers et bêtes; un milieu si différent de sa société ordinaire, si contraire à ses habitudes et à ses goûts, que vraiment il pouvait se croire à mille lieues de Louise Cima.

La douleur de Paul Hertz se fit moins aiguë et plus profonde dans cette demeure solitaire ; il entra dans la période périlleuse et fatale de la familiarité avec la souffrance. La violence était tombée; la haute température s'était abaissée; la grande flambée s'était modérée : mais le malade avait une affection chronique, dont on ne guérit jamais. Les folles ardeurs avaient fait place à l'obstination, à la persévérance, à l'entêtement, ces formes effrayantes du sentiment. Et dans cette transformation de l'état moral de Paul Hertz, tout son vieux fond de sentimentalisme allemand remontait à la surface de son âme, s'étendait, s'élargissait, prenait toute la place. Les êtres passionnés sont mieux partagés dans les batailles de l'amour : la victoire est rapide, l'intensité du triomphe est grisante, la douleur finale est profonde et courte, la guérison est facile et spontanée. Les êtres sentimentaux sont voués aux longues et dures peines, aux chagrins inutiles, aux luttes stériles et sans grandeur : ils n'inspirent jamais la pitié.

Ainsi, dans ce lointain pays, dans cette maison solitaire, l'obsession qu'exerçait l'image de Louise Cima sur l'esprit et les nerfs de Paul Hertz devint de moins en moins sensuelle. Les liens d'ivresse amoureuse qui, dans les premiers temps, l'avaient torturé jusqu'au délire, s'évanouissaient maintenant dans les brumes du souvenir ; les baisers ardents, les étreintes folles, les joies suprêmes s'effaçaient peu à peu dans un vague regret : et tout ce qui était affection, tendresse, effusion de cœur, douces caresses, paroles émues, suave communion de l'esprit, se faisait plus net — et plus absorbant. Il cherchait à se rappeler les mots, les gestes, les expressions de Louise Cima, quand elle arrivait à un rendez-vous ou qu'elle partait ; il essayait de

fixer l'histoire sentimentale de cette liaison, et dans sa triste solitude amoureuse, ses yeux se mouillaient de larmes amères, — larmes qu'aucune main féminine n'essuierait plus... Pleurs glacés qui bleuissaient ses paupières, coulaient sur ses joues maigres, inondaient son visage blêmi dans cette lente, très lente douleur...

Il finissait par adorer un fantôme, une chimère, une forme idéale, créée par son rêve et son imagination, cent fois plus belle et plus séduisante que Louise Cima elle-même ; il oubliait les fêtes de la passion — désormais lointaines, — il perdait la notion de la vie matérielle, il se laissait bercer par une espèce d'hallucination spirituelle, infiniment douce, les sens libérés, les nerfs apaisés, le corps calmé : son amour s'attardait dans les contemplations sentimentales, voguait dans les pures régions éthérées, se spiritualisait, s'épurait.....

Une nuit, dans la grande maison silencieuse, seul devant Dieu et sa conscience, il se jura d'aimer Louise Cima jusqu'à son heure dernière et de lui rester fidèle... Un serment qu'il n'avait jamais voulu faire, même dans la plénitude de son amour, même aux heures de bonheur absolu, même dans la joie de la possession... Mais alors, il était dans toute la vigueur de sa santé et de son esprit ; il connaissait les invincibles misères de la nature humaine, les mensonges du sentiment, les erreurs des instincts, et il savait le danger d'une pareille promesse.... Mais, arraché brusquement aux réalités de la passion pour tomber en plein songe de douleur, halluciné par l'idée fixe, exalté par le chagrin, déséquilibré par une existence factice, il n'avait plus la faculté de raisonner : il voulait purifier son idole et la mettre sur un piédestal où nulle souillure humaine ne pourrait plus l'atteindre. Quand Louise Cima était dans ses bras, quand il possédait sa méchante petite âme et son corps menu, il ne se sentait pas sûr de lui-même et redoutait de se lier pour toujours... Mais, à présent qu'elle s'était reprise et qu'il avait subi la divine épreuve de la souffrance, il pouvait jurer... Et il jura, dans la nuit étoilée, d'appartenir à elle seule, à aucune autre, à elle, elle, l'Unique...

Il vivait ainsi hors de la vie réelle, en pleine folie ; maintenant, tout le sentimentalisme de sa nature triomphait en lui et guidait ses moindres actions : de nouveau, il écrivait chaque matin à Louise Cima, comme aux temps heureux, où il lui envoyait de longues épîtres entre deux rendez-vous pour tromper la longueur de l'attente. Il n'expédiait pas ces lettres, et cependant, il attendait la réponse... quelquefois, il reprochait doucement à l'aimée de le laisser sans nouvelles... Ses illusions lui faisaient voir d'incroyables mirages. Il se faisait apporter par un jardinier qui avait le goût des fleurs les dernières branches des arbustes d'automne, et il en faisait des bouquets pour elle : il les disposait dans des vases et semblait parer leur ancien nid d'amour où il passait tant d'heures à l'attendre, à l'adorer, à la regretter... Ah ! elle ne devait plus venir, Louise, avec ses petits pieds, ses hauts talons, son pâle visage caché sous la voilette, mais qu'importe !... Il l'aimait toujours.

Son déséquilibre moral augmentait à mesure que le temps passait. La solitude de ces tristes journées de novembre, dans cette grande demeure déserte, aux pièces trop vastes, créait à Paul Hertz un étrange mode d'existence qui s'harmonisait avec son hallucination sentimentale. Privé de toute société, ne voyant personne, taciturne, muet, sombre, il ne savait qu'aimer désespérément le fantôme de Louise Cima : tout était gris, triste et monotone autour de lui, et prêtait au développement de son idée fixe. Parfois, dans un mensonge suprême de son imagination, il croyait avoir brisé les liens qui unissent l'âme au corps, et être devenu un pur esprit, fait d'une essence particulière, nourri seulement d'amour. Il avait des accès d'orgueil insensé devant sa propre perfection : lui seul savait aimer. Abandonné, trahi, méprisé, chassé, il s'obstinait à aimer : abandonné, il restait constant : trahi, il restait amoureux : méprisé, il restait l'humble adorateur ; chassé, il restait bon, honnête, dévoué, fidèle... fidèle surtout ! Là-haut, très haut dans son esprit, il avait mis sa petite idole sur un autel sacré, dans une tour d'ivoire, où nulle main humaine ne pouvait la toucher... Nulle main humaine ! Et fièrement, dans sa superbe amoureuse, il se disait que jamais, dans le monde, une femme n'avait été aimée, ne pouvait être aimée, comme Louise Cima par Paul Hertz...

... Au milieu de décembre, par une nuit glaciale, Paul Hertz décida son départ, et à l'aube livide, il monta dans le train qui le ramenait en ville.

(*A suivre.*) MATILDE SERAO

Traduit de l'italien par Mme CH. LAURENT.

Précis historique de la loi Falloux

Vers la fin de l'année 1848, M. Odilon Barrot fit une démarche auprès du vicomte Alfred de Falloux, représentant pour Maine-et-Loire, en sa demeure de la rue du Bac. On était aux alentours du Dix-Décembre. Le prince Louis-Napoléon se tenait d'avance pour élu du suffrage universel à la présidence de la République ; il orientait sa politique, choisissait ses hommes. M. Odilon Barrot venait pressentir M. de Falloux de la part du prince : M. de Falloux accepterait-il l'Instruction publique et les Cultes dans un ministère Odilon Barrot? M. de Falloux se récusa. M. Barrot n'insista point. A l'Assemblée, M. de Falloux remercia le prince, et le prince lui dit : « Ce n'est pas votre dernier mot. » Cette parole effraya M. de Falloux. Il quitta la séance, et, rentré chez lui, consigna sa porte, qui ne s'ouvrit pas même à M. de Montalembert, dépêché par le Père de Ravignan. Mais ces messieurs sollicitèrent et ils obtinrent un rendez-vous. L'entretien dura trois heures. M. de Falloux dit en substance : « Ce n'est pas un scrupule monarchique qui m'arrête, car la monarchie n'est pas en question à cette heure-ci. Il ne s'agit que de la religion, qui, elle, n'est jamais absente de l'intérêt public. Si j'espérais la servir, je n'hésiterais pas à lui sacrifier toutes mes répugnances. » Or, la tradition napoléonienne, les antécédents du prince Louis ne le rassuraient guères. L'opinion de M. de Falloux était trop émue et trop chaleureuse pour n'être pas la plus forte. M. de Montalembert et le Père de Ravignan avouèrent à la fin qu'il avait raison. Mais un billet presque amer du comte Molé lui apprit qu'il avait tort. Ce mécontentement de M. Molé fit peur à M. de Falloux; il déplaisait à son parti en refusant le ministère et ne voulait pourtant ni céder, ni désobéir : il résolut d'être introuvable. Le Jardin des Plantes fut son refuge. M. de Falloux alla s'y promener quelques heures et fit demander à son amie madame Swetchine si elle voulait bien lui donner secrètement à dîner. Le dîner fut charmant et calme. Vers huit heures et demie, la porte du salon s'ouvrit, et l'abbé Dupanloup parut. L'abbé s'excusa pour la forme auprès de madame Swetchine, puis rapporta les doléances, les menaces de Louis-Napoléon : « Je comprends ce que cela signifie, avait dit le prince. A l'âge de M. de Falloux, on ne refuse pas volontairement un ministère. Son parti ne lui permet pas d'accepter. C'est une déclaration de guerre. Je voulais prendre mon point d'appui sur les conservateurs... Je vais demander à gauche le concours qu'on ne veut pas me prêter à droite. Ce soir, je verrai M. Jules Favre ! » — « Voilà, mon ami, ajouta l'abbé Dupanloup, voilà la situation que votre entêtement a créée. Vous allez abandonner l'Italie à ses convulsions, laisser le Pape sans secours à la merci de ses pires ennemis, rejeter dans l'anarchie la France, qui n'aspire qu'à

s'en affranchir, et couvrir de confusion, devant elle, les plus éminents représentants du parti conservateur. » M. de Falloux écoutait, atterré, l'abbé Dupanloup. Ils quittèrent l'un et l'autre madame Swetchine pour joindre Montalembert, lequel dînait dans le quartier, chez madame Amédée Thayer, fille du général Bertrand, dame très pieuse. Tout le salon de madame Thayer adjura M. de Falloux de réparer la faute commise. L'abbé Dupanloup retourna chez le comte Molé, d'où il était venu, et M. de Montalembert accompagna M. de Falloux chez M. Thiers. L'hôtel de la place Saint-Georges commençait à s'emplir de monde. M. de Montalembert pénétra seul au salon et prévint tout bas M. Thiers que M. de Falloux attendait dans une pièce écartée. M. Thiers se précipita, souriant, les mains ouvertes : « Ne me remerciez pas encore, lui dit son hôte, je viens à vous parce que les prêtres m'envoient. J'accepte le ministère, si vous me promettez de préparer, de soutenir et de voter avec moi une loi de liberté de l'enseignement. Sinon, non. » — « Je vous le promets, je vous le promets, répondit M. Thiers avec effusion, et, croyez-le bien, ce n'est pas un engagement qui me coûte. » Fort de cette promesse, M. de Falloux devint ministre de la seconde République française.

Les décrets furent signés le 20 décembre et parurent le lendemain au *Moniteur*, groupant sous la présidence d'Odilon Barrot MM. Drouin de Lhuys, de Maleville, Léon Faucher, Bixio, de Falloux, Hippolyte Passy, de Tracy, le général Rullière. M. Berger fut nommé préfet de la Seine. Le colonel Rebillot, préfet de police. Le général Changarnier, commandant en chef des gardes nationales de la Seine et des troupes de la 1re division militaire.

La Révolution était finie, cela se voyait bien. En ce ministère de droite modérée, un seul « républicain de la veille » : Bixio, du reste homme d'ordre et blessé de juin. Un légitimiste : Falloux, introduit sur les instances de M. de Persigny, son ami de jeunesse.

Très vite, du 27 au 29 décembre, une gaucherie autoritaire du Prince-Président manqua produire toute une crise. Elle entraîna seulement la retraite de MM. de Maleville et Bixio, un remaniement des portefeuilles, et l'entrée en nouveaux venus de MM. Lacrosse et Buffet dans ce cabinet Odilon Barrot.

L'opinion républicaine, au surplus fort impuissante à l'Assemblée et dans le pays, accueillait mal le ministère. Le nom de M. de Falloux irritait surtout les républicains. Ce nom les tenait en haleine. Par exemple, la *Liberté de penser* du mois de décembre, honorait ainsi le nouveau grand-maître :

> C'est un homme d'un rare talent, d'un grand courage, et d'une franchise qui nous permet de dire dès à présent avec certitude à l'Université qu'on lui donne son ennemi pour chef.

On lisait plus loin :

M. de Falloux est un ministre aimable, de manières gracieuses, d'une politesse exagérée. Il est presque aussi bienveillant pour les hommes de l'Université qu'il l'est peu pour les principes. C'est une manière de Célimène néo-catholique, qui prodigue à tout le monde ses caresses et ses coquetteries. M. Cousin lui-même en est tout troublé et M. Génin (1) ne se défend plus qu'avec peine contre les agaceries de ce noble vicomte (2), passé des bureaux de l'*Univers* à la direction de l'Instruction publique.

L'Université laïque s'accordant à signaler l'hostilité officielle qu'elle appréhende, on croirait à tort que les amis de l'Église fussent unanimes dans leur confiance, dans leurs espoirs. Le 26 décembre, Louis Veuillot dîne au ministère — « au grand scandale des murailles, si elles ont un peu de sentiment » (Veuillot). Les convives, nombreux, sont tous du même bord. Pendant le dîner, M. de Falloux dit au journaliste : « N'êtes-vous pas bien étonné de vous voir et de nous voir tous ici ? » — « Pour étonné, je le suis, répond Veuillot : mais je crois que nous avons fait acte de faiblesse en entrant par la porte : il fallait jeter bas un pan de mur pour nous faire entrer par la brèche. »

Louis Veuillot, avec sa réplique, représente d'attaque une fraction militante et forte de l'élite catholique et du clergé. Rien de si éloigné que cette brusquerie des habitudes intellectuelles et tactiques de M. de Falloux.

—

(1) La lignée paternelle de M. de Falloux n'était pas très anciennement noble. M. Guillaume-Frédéric Falloux, *père*, négociant notable d'Angers, bon royaliste, émigré à quatorze ans, avait pris part à Maestricht, à Quiberon, dans le régiment de Talleyrand-Périgord. Les Bourbons le firent chevalier de Saint-Louis. Charles X lui donna le titre de comte et reconnut un majorat en sa faveur, peu de jours avant sa propre chute. Les lettres patentes qui érigeaient ce majorat, d'un produit annuel de « dix mille cinq cent trente-quatre francs : auquel majorat a été attaché le titre de *Comte* », parurent au *Bulletin des lois* du 26 novembre 1830. Scellées depuis le 30 octobre, elles étaient signées du roi Louis-Philippe, contre-signées par Dupont (de l'Eure), alors ministre, président futur du Gouvernement provisoire. Ce sont ces détails que M. de Falloux concentre en disant : « Ma famille avait servi la monarchie sans éclat, mais avec fidélité. » — Sa mère était née mademoiselle de Soucy : elle était fille de la marquise de Soucy, sous-gouvernante des enfants de France à l'époque révolutionnaire, petite-fille de madame de Mackau, qui eut la même charge sous Louis XV. — En 1841, le vicomte Alfred avait épousé Mlle de Caradeuc de la Chalotais : « Je me mariai, dit-il, et, là comme ailleurs, mes convictions politiques ne furent pas étrangères à ma résolution. A toutes les qualités qui m'attiraient vers elle, Mlle de Caradeuc de la Chalotais en réunissait deux essentielles pour moi : un ardent royalisme et une prédilection pour l'Anjou. » M. de Falloux eut d'elle une fille, qui mourut jeune.

(2) Une note assez dure de Sainte-Beuve indique comme quoi M. de Falloux aida les animosités de M. Génin, chef de division de son ministère et rédacteur au *National*, — « l'écrivain anti-jésuitique et anti-ecclésiastique le plus passionné, dont on redoutait la plume, » — contre le très vieux et très charmant M. de Feletz, académicien, critique littéraire aux *Debats*, administrateur à la Mazarine... M. de Feletz fut chassé de la Mazarine : et M. Génin fut gardé au ministère. « M. de Falloux, dit Sainte-Beuve, a fait contre M. de Feletz ce que M. Carnot avait refusé de faire. » (*Causeries du Lundi*, I, p. 390, en note).

Dans l'agonie de la Restauration, le parti catholique en France, comme en Irlande sous O'Connell et en pays belge sous Nothomb et l'épiscopat, s'est choisi une position incomparable, abritée simplement du principe que la Révolution arbore : il ne demande aucun privilège : il ne veut que la liberté. Le but, légitime, est fixé par Montalembert : « nationaliser le clergé, cléricaliser la nation ». Il n'y a rien à reprendre en théorie aux procédés. En 1829, Lamennais se soulève contre l'interdiction d'enseigner qui frappe les Jésuites sous le ministère Martignac : « Nous demandons la liberté promise par la Charte à toutes les religions, la liberté dont jouissent les protestants et les juifs : la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté de l'éducation. » L'*Avenir* imprime : « Nous voulons la licence de la presse. » Ceci encore (6 juin 1831) : « Il est une vénalité permise : que les électeurs catholiques se mettent partout et publiquement aux enchères, et qu'il se livrent à quiconque les payera le plus cher en *libertés*. » Or, la liberté « ne se donne pas, elle se prend. » (*Avenir* d'octobre 1830) Une liberté appelle les autres : donc, il les faut toutes ; libertés de la presse, d'enseignement, d'association.

Mais la liberté d'enseignement et d'éducation, étant de toutes la plus précieuse, implique un effort capital. Vers elle, à tout prendre chaque liberté convergera. On connaît ses tribulations. La Convention l'avait admise, et Napoléon, comprimée. L'Université de 1808 est un appareil formidable à broyer les pensées mauvaises, à pétrir les docilités. Napoléon s'anéantit : son système demeure. Les royalistes, du bout des lèvres, promettent d'abord de rendre l'enfant à ses directeurs naturels, — « pères et mères, tuteurs et familles. » Après quoi, sans plus de façons, ils approprient à leurs méthodes la machine de l'usurpateur : elle est bonne, on peut la garder. C'est le beau temps de l'évêque d'Hermopolis. La fermeté légendaire de Mgr de Freyssinous redresse les fictions, supplée aux candeurs de la loi. Guizot et Cousin sont renvoyés de leurs chaires. Mgr de Freyssinous « ne croyait pas, écrit Henri de Riancey, qu'un protestant et un philosophe pussent enseigner avec impartialité les questions les plus délicates de l'histoire et de la science, et, par une conséquence fatale du monopole, il se trouvait placé entre sa conscience et la loi. En cette occasion, il sacrifia la loi. » Ce régime de servage, d'unité dans une politique religieuse dure presque autant que la branche aînée. Les petits séminaires se développent, comptent bientôt cinquante mille élèves. Puis les ordonnances gallicanes du ministère Martignac (1828) scindent les catholiques et suscitent, hors de la troupe ministérielle, la petite école ultramontaine, agissante et féconde, de *la liberté*. Les Bourbons s'effondrent : avec Louis-Philippe, la domination change de place. Elle renforce l'Université mi-spiritualiste et mi-raisonneuse : et l'intolérance éclectique de M. Cousin évoque assez la vigilance de feu l'évêque d'Hermopolis... Tout compte fait, nos maîtres se valent ; chacun d'eux traque l'initiative et déteste l'indépendance. Les oppositions ont un avantage évident à soutenir la thèse libérale, à n'en pas

démordre. Mais leur loi intérieure les gêne : car, plaidant elles aussi le triomphe d'un dogme, elles sont virtuellement autoritaires. — L'effort des catholiques français est désavoué en cour de Rome. Le pape Grégoire XVI (1832 ; encyclique *Mirari vos*) condamne la liberté de conscience, condamne la liberté de la presse. Les catholiques libéraux de France continuent leur propagande, quand même. Mais elle n'engagera plus l'Église : et c'est là sans doute un grand point. — Désormais, ce va être la guerre : d'une part, les évêques ; d'autre part, l'Université. — Du reste, les temps sont frondeurs, mécréants, voltairiens. A la Chambre des députés, M. Thiers, ambitieux et pétulant, donne la chasse aux Jésuites. Il s'allie par là à Michelet et Quinet. La bourgeoisie orléaniste taquine follement le « parti-prêtre ». Elle s'en repentira. Mais la liberté d'enseignement est loin? Elle n'a jamais été si près. — Quarante-huit éclate, telle une bombe : étonnant, d'abord et surtout, ses prophètes. Le lendemain du 24 février, quai Voltaire, M. Thiers rencontre M. de Rémusat, lève les bras au ciel : « Courons nous jeter aux pieds des évêques, eux seuls nous sauveront aujourd'hui ! » La surprise s'évapore, les partis se reforment, l'atroce crise de juin met à nu toutes les tares sociales. Après la triste victoire, dans la terreur qui accompagne la répression de la guerre civile, dix-sept petits insurgés seulement, élèves du clergé, invoquent la protection des Frères : est-ce donc que l'Université serait responsable du reste? — Le 18 septembre, à l'Assemblée, M. de Montalembert propose que le *droit d'enseigner*, « sans autres limites que les droits et la liberté d'autrui », soit inscrit comme droit naturel dans l'art. 8 de la nouvelle Constitution.

C'est une fausse manœuvre, trop hâtive ou trop découverte. Le discours de Montalembert est beau par endroits, tant il est sincère ! Mais inutile, compromettant : à droite, à gauche, si l'on excepte le petit groupe des républicains ombrageux et teintés de rouge, l'Assemblée, hantée tout entière du péril de juin, soucieuse de prévenir la possibilité de son retour, avoue l'urgence de désarmer l'adversaire de critique et de révolte, le démon d'examen et d'insoumission que Montalembert, en théologien, nomme l' « esprit du mal », et que Jules Simon, philosophe, appelle l' « ennemi de la société ». Si bien qu'on écoute sans broncher Montalembert, lorsqu'il constate : « Les milliers de fusils qui étaient braqués, il y a trois mois, contre la République, ils étaient chargés avec des idées. Eh bien ! quelles sont les idées que vous avez à leur opposer? Voilà la question, je n'en connais pas de plus grave ! » Et avec angoisse, lorsqu'il évoque le mot célèbre de Napoléon à M. de Fontanes : « Savez-vous, Fontanes, ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force à fonder quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit ! » Et Montalembert serait peut-être acclamé, sans la déviation de sa dialectique. On souhaite de lui qu'il lui suffise de revendiquer pour l'Église, pour l'ensemble des catholiques, la gloire de la vraie

doctrine, le droit d'entreprendre un prosélytisme sans entraves. Trompant cette attente, l'orateur de « la liberté » charge à fond l'enseignement universitaire : il provoque ainsi des clameurs « qu'il aurait pu s'épargner ». (Falloux). Au milieu des murmures et des rires, il avait accusé déjà l'Université de « communisme intellectuel », dans l'exorde de son discours : il insulte à présent l'instruction primaire. — Ces insurgés de juin, ce n'étaient pas des ignorants, ils avaient reçu « cette fameuse instruction primaire! » Violemment, les rumeurs se déchaînent. On crie des remarques désobligeantes :

Voix diverses. — Les trois quarts des enfants ont été éduqués par les écoles chrétiennes des frères ignorantins!

Le citoyen Saint-Gaudens. — Que lisaient les auteurs de la Saint-Barthélemy?

Le citoyen Payer. — Les ouvriers sont élevés par les frères ignorantins!

Et Montalembert, surpris, regarde son ouvrage : la séance finit sans que son discours soit terminé. Le surlendemain, il l'achève. Mais, loin de corriger l'effet périlleux du 18, ce grand orateur maintient, force même son allure de combat et d'emportement, et ce que Falloux nommera un jour, en nuançant secrètement l'éloge, son « mépris du respect humain ». M. de Vaulabelle, ministre, répond d'un ton bref. Au nom de l'Université, outragée par Montalembert, Jules Simon, s'il veut, a la partie belle. Sa nature est toute nonchalante. Il épargne l'illustre ennemi, — trouve seulement, en route, cette inspiration modeste, mais heureuse :

Quant à apprendre à lire aux derniers enfants de la République, — ce communisme, comme on l'appelle! oui, nous voulons apprendre à lire aux derniers enfants de la République : nous appelons cela, nous, l'égalité, et l'égalité la mieux entendue... Comment! y a-t-il un parti, y a-t-il un homme qui, pour établir sa doctrine ou pour établir puissance, ait besoin de l'ignorance d'une partie du peuple? (Vive approbation).

Mieux vaudrait esquiver un vote : l'insuccès est par trop certain. C'est l'avis de M. de Falloux, homme de clairvoyance et de tact précis. En descendant de la tribune, Montalembert, inquiet tout de même des conséquences de son éclat, est allé à M. de Falloux, et l'a prié d'intervenir afin d' « adoucir » le débat. M. de Falloux cède à ce désir, — qui n'est pas éloigné du sien... Prenant la parole après Jules Simon, sous couleur d'appuyer à son tour la motion de Montalembert, il opère avec élégance, non sans fermeté, mais enfin en conciliateur : c'est « le Moreau de cette retraite ». Et, par enchantement, l'amendement se trouve retiré : l'Assemblée adopte l'article 8, tel quel. Puis, le lendemain, par l'art. 9, sans s'attarder aux scrupules (combien timides!) de M. Barthélemy Saint-Hilaire, elle proclame, — non plus à dire vrai le *droit d'enseigner*, — mais la « liberté d'enseignement, sous les conditions de moralité et de capacité déterminées par la loi, et sous la surveillance de l'État », liberté suffi-

sante, liberté fertile, liberté à elle seule capable de produire, de promettre la loi que les générations à venir recevront de M. de Falloux.

—

La parole, utile pour les clore, engage assez mal les combats. Voilà, par la faute de Montalembert, bien du bruit pour un résultat qu'il était avantageux d'obtenir sans bruit.

C'est le moindre inconvénient des carrousels parlementaires. La tâche réelle s'y fait rarement, mais plutôt dans les ministères, les couloirs : parfois dans le pays. A ce déclin de 48, les partis politiques en France ont devant eux une cible plus belle que de convaincre ou de séduire une pauvre Assemblée expirante. L'élection à la Présidence est pour eux d'un autre attrait, d'un autre prix.

Quel sera l'élu ?

Certes, ce ne sera ni Lamartine, ni Raspail, ni Ledru-Rollin! — Mais sera-ce Cavaignac... ou bien sera-ce Napoléon ?

On lit dans la note manuscrite *Sur une visite au prince Napoléon en 1848* qu'au mois d'octobre le clergé « était fortement travaillé partout dans le sens du maintien de la République sous l'autorité du général Cavaignac ». — A cette date, l'auteur de cette note, personnage influent dans le parti catholique et membre considérable du comité de l'*Ère nouvelle*, est mené par le comte Bacciochi chez le candidat Bonaparte. Il dépeint au prince ses prévisions électorales : la défiance que lui inspire le « libéralisme racorni et dévoyé des villes » : la nécessité de gagner l'appui de l'Eglise dans les campagnes, en accordant au clergé un droit de « partage avec l'enseignement officiel ». Le prince écoute, réfléchit, balance. A la fin, il se décide. Quelques jours plus tard, il s'engage. MM. de Falloux et de Montalembert, informés de ses dispositions, en avisent d'urgence les comités catholique et légitimiste, — « comme de la plus haute détermination, en effet, qui pût diriger leur conduite dans le vote important du moment.» L'élection vient : cinq millions et demi de voix françaises sollicitent d'un *pouvoir fort* une politique de résistance aux partis de la Révolution. — Le Prince-Président tient sa promesse, il inaugure cette politique en appelant au ministère l'homme dont le nom même est un symbole de la liberté d'enseignement : le vicomte Alfred de Falloux.

Celui-ci est vraiment un esprit de premier ordre, ardent et sagace : sa vie entière est une leçon pour ses amis, un avertissement pour ses adversaires : elle fut pour lui-même une initiation lente, un assouplissement graduel de ses aptitudes, de ses défauts et de ses passions. A gauche, on le maudit, — comme étant tour à tour le complice des massacres de juin, l'assassin de la République romaine, l'homme enfin de la loi perfide sur la liberté d'enseignement, — et toujours le « jésuite » Falloux, fanatique, sinistre et subtil, historien de l'intolérance, avocat de la Saint-Barthélemy, glorificateur de la Sainte-Inqui-

sition... A droite, où ses mérites séduisent, ses habiletés plaisent parce qu'elles servent. Et tout de même elles troublent : parfois comme des timidités, et parfois aussi comme des pièges. Sa conduite sinueuse étant si malaisée à suivre, sa pensée pourrait bien n'être pas franche ? Les fougueux du parti, les chevaleresques (même quelques fourbes) exploitent contre lui sa renommée, l'étymologie de son nom, — *fallax* : Falloux le fallacieux. Envers lui, comment être juste ! Aucun homme d'Etat n'eut moins de chimères, tant d'audace redoutable et persévérante, une intelligence si obéissante aux réalités. Nul ennemi de la société moderne n'a mieux su s'adapter à elle, s'introduire en elle et s'emparer d'elle : accepter le présent, dominer l'avenir. Il était à la fois prompt et patient, assez peu sensible à la gloire, très attentif aux résultats. D'autres que lui furent les hommes d'épée et les paladins de la Monarchie ou de l'Eglise : ils bravèrent leur siècle : ce fut tout... Et il fut, lui, le *diplomate* de la contre-révolution : de 1848 à 1851, années décisives en Europe et en France, années aussi de désarroi, d'incohérence, d'aveuglement chez les plus sages, jamais il ne fut pris de court, parce qu'il voyait toujours de loin. Il y a dans sa physionomie des nuances, des contraintes, du mystère. Même si on ne l'aime pas, même si on le déteste, il attache, il plaît, il effraie, on l'admire. C'est un grand plaisir de scruter (malgré le dépit de ne jamais tout découvrir) les moyens de sa politique et le secret de son caractère.

M. de Falloux devient ministre le 20 décembre. Le 4 janvier 1849, un double *Rapport au Président de la République* est publié par ses soins au *Moniteur*.

Le premier *Rapport* concerne l'instruction primaire, critique le projet déposé au lendemain de la catastrophe de juin par M. Hippolyte Carnot, ministre loyal, philosophe optimiste de Février. Pourtant, dans ce projet Carnot, l'esprit de la démocratie n'excluait pas la tolérance : l'enseignement devait être *libre* : il devait être aussi gratuit : il devait être obligatoire. Or, à ces doctrines de l'*obligation* et de la *gratuité*, le ministre du 20 décembre aperçoit des « objections graves... » D'autre part, le projet Carnot « ne coordonne pas suffisamment entre elles la salle d'asile, les classes d'adultes et les *œuvres* des jeunes apprentis. » M. de Falloux, en conséquence, propose de confier l'élaboration de la loi nouvelle à une Commission dont il désigne tout de suite les membres : ce seraient : MM. Poulain de Bossay, conseiller ordinaire de l'Université ; Cuvier, pasteur ; Michel, collaborateur du Père Girard ; Armand de Melun, président de la Société d'économie charitable ; Henri de Riancey, membre de la Société d'économie charitable ; Cochin, membre de la Société des Amis de l'enfance ; Buchez, l'abbé Sibourd, Roux-Lavergne, de Montreuil et Peupin, représentants.

(M. Peupin, élu de la Seine, mérite une remarque : il personnifie dans la Commission le prolétariat anti-socialiste. Ouvrier horloger

de sa profession, M. Peupin devint plus tard sous-directeur du bureau des dons et secours de la Maison de l'Empereur, puis percepteur à Paris, officier de la Légion d'honneur.)

Le second *Rapport* invoque le principe de la liberté d'enseignement et constate l'opportunité de mettre ce principe en œuvre. Autre Commission à nommer. Les membres seront : MM. Cousin, Saint-Marc Girardin et Dubois, conseillers titulaires de l'Université ; Dupanloup, vicaire général du diocèse de Paris ; Janvier, conseiller d'Etat ; Laurentie, ancien inspecteur général de l'Université ; Bellaguet, président de l'Association des chefs d'institution du département de la Seine ; Thiers, Freslon, de Montalembert, Corne, de Corcelles et Fresneau, représentants.

A l'Assemblée, c'est une tempête... La gauche tient à la loi Carnot. La Commission d'enseignement primaire travaille depuis le mois de juillet. Elle a tenu cinquante-quatre séances. Elle a rédigé tout un Code. Elle a nommé son rapporteur : c'est M. Barthélemy Saint-Hilaire... Qu'advient-il de cette Commission ? Qu'adviendra-t-il de ses travaux ?

M. de Falloux n'attend pas qu'on l'interpelle, dépose de lui-même, à la séance du 4 janvier, un arrêté qui l'autorise à retirer le projet Carnot :

Ce retrait est un acte de franchise...

... Je ne me suis pas plus glissé en traître dans l'Université que dans la République. (Très bien ! très bien ! — Bruit à l'extrême-gauche.)

Le ministre, ensuite, s'aperçoit qu'il doit une explication à ceux de ses collègues qui « composaient » la Commission : à cet imparfait, l'Assemblée s'agite... M Barthélemy Saint-Hilaire, ulcéré, lamentable et très digne, proteste au nom de la Commission ! M. de Falloux devient ironique, presque gai. L'instant d'après, l'affaire se gâte, un représentant de la gauche ayant défini le problème : la loi d'enseignement est une des *lois organiques* dont la Constituante s'était réservé l'examen : se laissera-t-elle déposséder ? abdiquera-t-elle sa décision ? — Question délicate... (Elle fait prévoir l'acuité du débat, qui approche, sur la proposition Rateau.) Le chef du gouvernement, M. Odilon Barrot, donne de sa solennelle personne, menace d'une crise ministérielle si l'Assemblée lui inflige « l'expiation d'un acte qui était dans la limite de ses droits et qui était dans ses devoirs. » Le coup réussit, selon la coutume : dès ce moment, la querelle est vidée. M. de Falloux se montre encore, impérieux cette fois, pressant et fouaillant l'Assemblée... M. Barrot est dans les transes... On passe au « scrutin de division ». L'ordre du jour pur et simple, réclamé du gouvernement, — instrument usuel de lâcheté, — groupe 442 voix contre 302 : M. Barthélemy Saint-Hilaire vote *pour ;* et M. Jules Simon s'abstient.

M. de Falloux pratique sans trembler les coups droits, mais ne disperse jamais sa hardiesse. Le lendemain de cette offensive, il se terre vraiment, acquiert pour plus tard la possibilité d'écrire : « On me fait tantôt un crime, tantôt un honneur de la loi de 1850. En réalité, je n'ai droit ni au mérite ni à l'éloge au-delà d'une très modeste mesure. *Mon seul mérite a été d'avoir su m'effacer à propos et de bonne foi.* »

Les Commissions qu'il a nommées se fondent rapidement en une seule. MM. Corne et Buchez sont démissionnaires, ils ne seront pas remplacés. Le ministre a appelé à lui des catholiques, appelé des universitaires, et appelé des indépendants : il veut qu'on arrive, non à une loi de guerre, mais d'honorable transaction ; il n'a ménagé par avance la prépondérance à aucun parti, « sauf à celui de la liberté... » — La presse religieuse, elle aussi, a sa place dans la Commission : l'*Ami de la Religion*, avec Riancey ; l'*Univers*, avec Roux-Lavergne ; et l'*Union*, avec Laurentie (qui a le mérite d'être aussi un ancien universitaire). Mais comment se fait-il que le nom de Veuillot n'y soit point ? Un tel nom donne toujours tant d'embarras ! Force étant de prendre un parti, le ministre a mieux aimé exposer M. Veuillot « à la tentation de critiquer des choses faites sans lui, que l'armer du droit d'empêcher de les faire »... Ce rude Veuillot n'empêchera rien.

M. de Falloux préside de droit la Commssion : Un esprit parfaitement lucide anime la plupart des commissaires. Beaucoup sont amis, plusieurs sont célèbres. M. de Falloux les respecte, et dit : « Que la Commission ne s'occupe pas du ministre qui est assis dans ce fauteuil : il est là pour vous écouter et s'instruire ; il ne saurait prendre part au débat ! » Bientôt, il renonce à s'instruire. Sa présence est ailleurs plus nécessaire : là où règne un esprit plus douteux, où il y a des décisions urgentes à prendre, la politique romaine à conduire, toute une surveillance attentive et rigide à dépenser. Pour présider en son absence, il laisse désigner M. Thiers. Et ce choix n'est pas imprudent. M. Thiers, l'expérience aidant, était devenu moins voltairien. Même, c'était merveille comme les événements publics avaient transformé sa manière de voir. A présent, dans la Commission, quand l'abbé Dupanloup parlait (c'est M. de Falloux qui le rapporte) il arrivait à M. Thiers de quitter sa place et de longer le mur pour entrer dans le fer à cheval que formait la table, et là, debout devant l'abbé, de « recueillir toutes ses paroles avec l'air de jouissance d'un homme qui se dit : — Je tiens enfin le vrai ! » Comme vice-président, M. Thiers donnait bien de la sécurité.

—

La Commission avait à traiter d'abord les questions relatives à l'éducation des enfants du peuple (enseignement primaire), et à régler les dispositions de la loi d'enseignement secondaire (noblesse, bourgeoisie).

Or, les catholiques estimaient que la solution du problème éducatif devait s'inspirer des mêmes règles pour toutes les classes. Cela paraît logique. Pourtant, M. Thiers n'était pas de cet avis. D'après M. Thiers, « les masses ont besoin de vérités imposées, la foi doit être leur seule philosophie » : au lieu que l'esprit des classes moyennes sollicite « le droit à la libre discussion philosophique », — « se révolterait contre les doctrines imposées »... Cela revient à dire que la religion, nécessaire au peuple (et nécessaire exclusivement), ne l'est point pour la bourgeoisie. — Cette distinction de M. Thiers n'était pas admise, on le pressent, par l'abbé Dupanloup. Mais elle vaut bien qu'on s'y arrête : car, à elle seule, elle donne *la ligne* des travaux de la Commission.

Les Commissaires sont unanimes tant qu'il s'agit de l'ennemi commun. Cet ennemi, c'est le communisme : sa force principale vient de l'irréligion. Point de milieu : si vous repoussez la religion, laquelle vous dit : *Prie!* vous glissez vers le communisme, lequel vous dit : *Prends !* L'irréligion supprime la foi dans les compensations du ciel. Elle aiguise la souffrance des humbles. Elle détruit la résignation. Et par suite elle produit la haine, l'utopie, les révolutions. Donc, il faut rétablir la foi, notamment dans le peuple, pour prévenir les révolutions. — Ici, brusquement, l'accord cesse. Car, ici, les catholiques pensent : le mal social regarde l'Eglise, et l'Eglise seule, et toute l'Eglise. Et soudain M. Thiers objecte : — L'Eglise ! j'y consens, distinguons toutefois : j'aime le clergé de mon pays, ce clergé pénétré de l'idée nationale, ce clergé respectueux de l'Etat : mais j'ai moins confiance dans telle et telle congrégations, qui sont reconnues par l'Eglise et qui ne le sont pas par l'Etat. Elles importent des doctrines étrangères : réservons contre elles, je vous prie, les droits de l'Etat?... Et les catholiques de reprendre : — L'Eglise possède la vérité : la vérité est invincible : mais pour vaincre, il faut qu'elle soit *libre* : laissez l'Eglise *libre*, et la vérité triomphera ! Et M. Thiers de répliquer : — Les communistes raisonnent ainsi : eux aussi se réclament du vrai : eux aussi veulent la liberté. Si j'ouvre la porte aux Jésuites, comment la fermerai-je aux clubs ? si les congrégations sont libres, comment obtiendrai-je que les communistes ne le soient pas?... Cette séquelle est bien séduisante; je redoute Raspail et Blanqui : réservons contre eux, je vous prie, les droits de l'Etat!

L'abbé Dupanloup et M. de Montalembert parlent en hommes d'Eglise : M. Thiers parle en homme d'Etat.

Une pareille divergence de vues ne va pas sans difficultés; son résultat, c'est que M. Thiers offre à l'Eglise *plus* qu'elle n'accepte : en ce qui touche aux écoles primaires : et *moins* qu'elle ne veut : en ce qui touche à sa liberté. Ce dissentiment est bien grave. On finit tout de même par s'entendre, si l'on renonce à se persuader

M. Thiers mène la bataille dans la discussion générale sur l'enseignement primaire ; et là il étonne, par sa capacité de haine, même

l'historien à qui sa tâche donne pour méthode et pour sagesse de ne jamais s'étonner de rien. — Selon M. Thiers, les quarante mille instituteurs primaires de France, en 1849, sont autant de jeunes gens ou d'hommes besogneux, dévoyés, perdus : pervertis par les doctrines fausses, antireligieux par basse rancune, communistes par avidité. Contre eux, son langage est blessant, sournois et féroce, sans atténuation, sans mesure. — la fureur débile et sauvage de ses propos s'augmentant de la quiétude que lui donne, en un tel sujet, l'unanimité de la Commission. Crûment, sa pensée se dévoile : la science est mauvaise, il ne faut pas la propager. — « Lire, écrire, compter, cela suffit : quand au reste, cela est superflu. » Très souvent, ce peu même est trop : car enfin, « qui sait lire et écrire s'éloigne du travail des champs ! » — « Oui, je dis et je soutiens que l'enseignement primaire ne doit pas être forcément et nécessairement à la portée de tous. J'irai même jusqu'à dire que l'instruction est, suivant moi, un commencement d'aisance et que l'aisance n'est pas réservée à tous. Je suis hardi, très hardi, j'en conviens. Mais que voulez-vous ? Je considère les choses telles qu'elles existent. Je ne puis consentir à laisser mettre *du feu sous une marmite sans eau !*... » L'instruction ne doit pas être gratuite, car ce serait une ruine. Elle doit moins encore être obligatoire : car ce serait une folie, et une tyrannie. Pourtant il est bon que l'État encourage, par tous les moyens possibles, « la publication de petits livres moraux et utiles, de petits traités de morale, d'économie publique. *Pas d'économie politique*, ne confondons pas, car la manie de l'économie politique à fait tous nos malheurs... » — M. Cousin interrompt ici son ami Thiers, glisse cette remarque souriante : « Il en existe, de ces livres ; nous les couronnons à l'Institut : mais on ne les lit pas ! »

Puis la Commission ordonne une enquête, convoque devant elle plusieurs universitaires et religieux notables. L'abbé Daniel, ancien recteur de l'Académie de Caen, et le frère Philippe, supérieur général des écoles chrétiennes, entendus par elle, s'élèvent l'un et l'autre contre l'exigence du *brevet de capacité*, imposé en droit (sauf la tolérance) à quiconque enseigne : ils sollicitent l'équivalence de la prêtrise et du brevet. » Il est tel frère, dit le frère Philippe, qui depuis vingt ans enseigne la petite classe, dont les qualités sont incontestables, et qui jamais ne pourrait subir aucun examen. Il ne faut pas oublier en effet que ce qui fait le bon frère, ce n'est pas l'école normale, c'est l'esprit de dévouement ; or l'esprit de dévouement ne s'acquiert pas avec un brevet. » L'enquête close, c'est M. Thiers qui s'occupe d'en tirer la leçon : son ambition serait de donner l'école primaire au curé seul, de dissoudre ainsi le corps subversif des instituteurs. Seulement, cela est-il praticable ? Je crains bien que non, dit M. Thiers. On pourrait du moins plier les instituteurs à la discipline militaire, qu'ils ignorent : « J'aime mieux pour maître d'école un ancien sous-officier qu'un élève sortant de l'école normale. » Cela dégorgerait la carrière. Et, au lieu des écoles normales, « véritables petits clubs

silencieux, foyers des plus mauvaises passions », on investirait les congrégations du soin de former les instituteurs. Leur nomination, leur révocation s'exerceraient par le recteur, sur désignation du préfet ou du sous-préfet : si bien que l'instituteur « sentant peser sur lui le bras de fer de l'administration, serait humble et soumis à cette autorité qu'il aurait lieu de craindre, s'il déviait ostensiblement de ses devoirs. » Mais il est possible que les congrégations religieuses n'aient pas les ressources suffisantes pour étendre ainsi leur tâche : « Hésiterait-on, dit M. Thiers, à leur assurer des subventions prises dans ce budget énorme de vingt millions, que coûte aujourd'hui le service de l'instruction primaire ? » L'orateur conclut en ces termes : « Ma répulsion est sans bornes à l'égard des anti-sociaux... Devant une Assemblée publique, mes expressions pourront être plus ménagées ; mais au fond je n'ai rien à retrancher. »

Même ici, dans cette Commission pourtant si hostile à l'esprit révolutionnaire, M. Thiers est allé trop loin. L'abbé Dupanloup le remercie poliment de son cadeau. Et Montalembert le rappelle aux principes de la Liberté d'Enseignement : « La Constitution l'a solennellement proclamée : et ce serait mal servir les intérêts de l'ordre social que de la restreindre. Réactionnaire en politique, je ne veux pas l'être sur cette question. »

Jusqu'ici, c'est échange d'idées : il faut prendre des décisions. L'enseignement primaire sera *libre* : le stage de trois ans dans une école publique ou libre, ou encore le diplôme de bachelier, ou la qualité de ministre d'un des trois cultes reconnus, seront tenus pour équivalents au *brevet de capacité ;* les ministres des différents cultes auront droit d'inspection respective à l'école primaire ; l'instituteur sera choisi par la commune, sur liste dressée par le Conseil académique, ou en s'adressant aux congrégations dûment établies. Il sera toujours révocable. En revanche, son traitement minimum sera relevé, jusqu'à cinq et même six cents francs ! Tout cela se décide presque sans débat. Mais il reste deux questions d'importance extrême : le régime des écoles normales ; la surveillance des écoles primaires. La lutte se ramasse sur ces deux points.

La sous-commission chargée de dégrossir la besogne propose, pour la surveillance, une innovation décentralisatrice : à savoir, l'organisation de quatre-vingt six Comités régionaux ou Conseils académiques, unissant en eux, dit le rapport de M. Michel, toutes les « forces sociales » du département. Ils seront présidés par les recteurs, dont le nombre sera désormais de quatre-vingt-six au lieu de vingt. (L'Université « sera enchantée d'avoir des places à donner », observe à ce propos M. Thiers.) Pour membres, ces Conseils auront : le préfet, l'évêque, un ecclésiastique choisi par l'évêque, un pasteur protestant, un délégué du consistoire israélite, des inspecteurs, des magistrats, et des conseillers généraux. Le Conseil aura les pouvoirs les plus étendus dans le département... Une opposition imprévue surgit. C'est celle de Cousin, dont la vigueur de résistance, timide jusqu'alors,

s'exaspère enfin, à ce dépouillement de l'Etat, de sa chère Université... La douleur lui arrache ce cri : — « Et je le tiens, moi, ce projet, pour la plus grande tentative contre-révolutionnaire qui se soit encore produite!... » L'abbé Dupanloup contredit gravement Cousin. M. Thiers le réprimande : « Quant à moi, dit M. Thiers, j'adopte cette proposition des quatre-vingt six recteurs, parce qu'elle me paraît sagement inspirée dans l'intérêt de la Société, intérêt qui, je l'avoue, me paraît beaucoup plus majeur que celui de l'Université, intérêt qui vaut bien la peine qu'on se sépare quelquefois de ses amis, s'ils sont assez aveuglés pour ne pas le comprendre ! » Cousin finit par comprendre ; il s'excuse, il cède de bonne grâce : « C'est là, monsieur Thiers, le résultat qu'a produit sur mon esprit votre improvisation si pleine de ce bon sens qui vous est si ordinaire. » On adopte la proposition.

A présent, — que faire des écoles normales? La charrue rend humble, dit M. Thiers ; et l'école normale prend des jeunes gens à la charrue. A l'école normale, les passions s'éveillent et rendent ces jeunes gens détestables. Puis, que peut-on leur assurer à ces futurs maîtres d'école :

La gloire, comme aux militaires? Non! L'argent? Pas davantage : le village et quatre cents francs, voilà tout l'avenir Etonnez-vous à présent de la perversion de l'esprit et de l'invasion de l'esprit démagogique dans les écoles primaires, même les mieux tenues !

M. Thiers est énergique ; il est radical : il aspire à la suppression absolue des écoles normales...

M. de Melun, M. de Riancey plaident pour elles :

M. de Riancey. — Il en existe assurément de satisfaisantes, ainsi je citerai celle d'Angers.

M. Cousin. — Ah ! il y en a donc une bonne enfin ! c'est bien heureux !

M. Thiers. — Que m'importe? Je suis ici plus réactionnaire que M. de Riancey. C'est un grave danger. J'aime mieux l'instituteur sonneur de cloches que l'instituteur mathématicien. La suppression des écoles normales primaires, c'est le seul remède efficace : il faut résolument la prononcer. C'est hardi, bien hardi, j'en conviens... C'est une mesure d'une audace inouïe. Cependant je ne reculerai pas Je ne suis pas de ces honnêtes gens qui laissent se développer le mal en le voyant, et je m'engage à me faire casser, s'il le faut, bras et jambes à la tribune de l'Assemblée nationale !

Cette promesse sensationnelle ne persuade pas la Commission. Elle n'octroie pas à M. Thiers l'anéantissement des écoles normales... L'abbé Dupanloup et M. de Melun proposent que le Conseil académique ait toute liberté de maintenir les écoles normales ou de les supprimer dans le département. — Leur motion divise également les suffrages : elle réussit par la voix prépondérante du président : M. Thiers.

On passe à l'enseignement secondaire : subitement les positions

changent. L'assaut vient cette fois des catholiques. Ils assiègent, harcèlent M. Thiers.

M. Thiers, à présent, se cramponne à la majesté du pouvoir civil : il défend l'Université ; et il se révèle patriote, se révèle voltairien, se révèle bourgeois ! M. Thiers entreprend de sauver même le *certificat d'études*, exécré des congrégations, — juge nécessaire que l'Etat sache « où les études ont été faites, et notamment si elles ont été faites en France : « Ç'a été et ce sera toujours une grande douleur pour moi de savoir, par exemple, qu'à Fribourg on peut enseigner à de jeunes Français la haine contre le gouvernement de leur pays... » Mais Montalembert n'y tient plus ! Cette doctrine exorbitante lui rend l'ardeur des luttes anciennes : « Pour le coup, dit-il, je ne veux point de vos concessions à pareil prix ! » M. Thiers se lamente, et passe... Puis, il a cet aveu étrange : « J'aurais dû alors soutenir contre vous les instituteurs primaires ! J'aurais dû, au lieu de faire l'enquête contre M. Cousin, la faire contre vous ! » Gémissements tardifs, imprécations vaines : sa cause est ensevelie d'avance par ses défaillances invincibles et ses abandons antérieurs. Même à présent, ce « philosophe » est incapable de garder le respect de la science. La pensée des écoles professionnelles le dépouille entièrement de son sang-froid :

C'est le genre d'établissements que je déteste et que je méprise le plus au monde. . Les écoles professionnelles ne sont bonnes qu'à faire de petits Américains de leurs élèves... Les belles lettres, suivant moi, seront toujours les bonnes lettres ! J'aime mieux qu'on ait parlé pendant trois ans à un enfant de Scipion et de Caton, que de triangles et d'équerres...

A ces poltronneries sautillantes, l'abbé Dupanloup riposte par un discours en quatre points, étndié, solide : la liberté de l'enseignement secondaire est bonne ; elle ne fait courir nul péril à la société. M. Dupanloup refuse à l'Etat le drot de « frapper la jeunesse à son effigie ». Et même il affirme « que la société a le droit de se défendre contre un Etat où l'autorité peut être parfois aux mains d'hommes corrompus et corrupteurs. » L'abbé Dupanloup a raison : c'est la vraie doctrine de la liberté. — Par malheur, tout à l'heure, il l'atténuera : « En demandant la liberté de l'Eglise, je ne demande pas pour cela (*celle?*) des clubs. » Voilà qui est plus inquiétant. Au surplus M. Dupanloup ne livre rien à M. Thiers. Rien : pas même les Jésuites... Et de quel sarcasme il fustige les combinaisons prodigieuses de son adversaire sur la religion qui sied au peuple, la philosophie aux bourgeois :

C'est pour avoir cru pendant cinquante années que la religion n'était bonne qué pour le peuple, que les classes élevées ont vu en 1793 périr la société française. Et voici qu'un demi-siècle après la bourgeoisie a éprouvé, en 1848, le même sort pour avoir pendant trente ans cru au même mensonge !
La foi ! La foi pour tous !...

Sera-ce donc la guerre ?

M. Thiers se sent perdu.

Sur cette irritante question des Jésuites, il supplie que la loi s'en tienne à la solution du *silence*. C'est la sienne, et c'est la meilleure :

M. Thiers. — Moi qui vous parle, j'ai eu comme ministre, il y a une dizaine d'années, quelques rapports avec le provincial des Jésuites : « Surtout, lui disais-je, ayez soin de ne pas dire que vous êtes Jésuites. » Et en effet, tout s'est passé pour le mieux ; et quand on me disait : « Il y a des Jésuites à Paris », je pouvais répondre : « Je n'en connais pas. » Ce n'est que le jour où M. de Ravignan a déclaré en termes exprès qu'il était Jésuite, et que les Jésuites existaient à Paris, qu'alors il a bien fallu agir, sous peine, ce qui n'était pas possible, d'abdiquer la loi, loi générale, notez-le bien, et qui concerne toutes associations en principe, quelles qu'elles soient.

L'abbé Dupanloup accorde le « silence » à M. Thiers.

Encadré par Cousin (mais que pouvait-il ?), inquiété vivement par Montalembert, qui le méprise et ne le lui cache point, M. Thiers capitule enfin sous le discours où précisément l'abbé Dupanloup, prenant hardiment la cause des Jésuites, a dit sans ambages :

L'insistance de l'Église en faveur des Jésuites n'est pas affaire d'amour-propre. L'Église peut assurément ne pas tenir les Jésuites pour la perfection absolue. Mais elle les considère comme parfaitement innocents de toutes les accusations portées contre eux. C'est sa conviction profonde. Elle n'a, ni ne peut en avoir d'autre. Et comme l'Église est la Justice, elle ne peut, comme Pilate, condamner ce qui est juste et se croire quitte ensuite en se lavant les mains, parce qu'elle n'aura pas fait, mais laissé faire...

Après ce discours, devant MM. de Falloux et de Montalembert, M. Thiers saisit le bras de M. Cousin : « Cousin ! Cousin ! disait-il, avez-vous bien compris quelle leçon nous avons reçue-là ? Il a raison, l'abbé ! Oui, nous avons combattu contre la justice, contre la vertu, et nous leur devons réparation... »

Ce jour-là, M. Thiers retourna place Saint-Georges en compagnie de M. de Corcelles. Et, tout le long du chemin, il s'interrompait de marcher, pour se répéter à lui-même : « Oui, décidément, l'abbé Dupanloup a raison ! » — « Une vive lumière avait lui dans l'esprit de M. Thiers et une grande réconciliation allait se faire dans la vérité par la liberté », ajoutent les *Mémoires* de M. de Falloux.

—

Le secret fut assez bien gardé sur les débats de la Commission. C'est à peine si des bruits de salon (dont la trace se trouverait par exemple au *Journal* du maréchal de Castellane) en purent faire connaître, au dehors, les incidents, les résultats. Le *menu* de la politique, son agrément, son incertitude quotidienne attiraient l'opinion davantage que ce labeur de haute portée.

A la séance du 18 juin 1849, M. de Falloux déposa le projet devant

la Législative : il fut possible d'en lire le texte au *Moniteur* du 22 juin.

Du côté des républicains, ce fut un scandale, une tristesse — mais venant s'ajouter à tant d'autres! Ce ne pouvait être une déception. On était au lendemain du 13 juin, de l'affaire des Arts-et-Métiers, dernière résistance préventive (et pitoyable!) aux intentions présidentielles... Les républicains étaient en prison, en fuite, dans la déroute, sous l'état de siège : ils n'avaient nul moyen d'agir et ne manquèrent pas, — c'était prévu, — de protester.

Mais, du côté des catholiques, la pensée de M. de Falloux, méconnue par un certain groupe, fut dénoncée singulièrement. Au gré du ministre, la loi se présentait comme une entreprise de *fusion* universitaire et religieuse, opérée au mieux des possibilités présentes, substituant à un état de guerre toujours incertain et risqué un traité de paix fructueux et sûr, apte à produire spontanément l'absorption ou la conversion de l'Université par l'Eglise. — L'Eglise recevait sur-le-champ, non tout ce qu'elle était en droit de souhaiter, d'attendre, mais tout ce qu'il lui était permis de solliciter, d'obtenir : et cet avantage était établi, consenti d'autant mieux pour l'avenir, qu'au lieu de le prendre par force, l'Eglise le gagnait, par persuasion, de ses apparents adversaires...

M. de Falloux voit les ensembles : il refuse une valeur exclusive à l'éducation de la jeunesse... « Luther et Marat ne sont point nés, — écrira-t-il, — d'une simple erreur de pédagogie. » (*Le Parti Catholique. Ce qu'il a été. Ce qu'il est devenu; Paris, 1856*). Le devoir présent des catholiques est de pénétrer leur siècle, de lui faire sa part provisoire, et de le reconquérir, non de le combattre à outrance, et, par là, de l'abandonner :

« Quelques milliers de jeunes gens d'élite, élevés, à force de soins et de sacrifices, à l'abri d'une corruption générale, ne parviendraient pas, sans miracle, à réformer leur patrie. »

Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, bien mieux vaut rapprocher lentement l'Université de l'Eglise, attacher à soi la puissance universitaire, plutôt que se dresser contre elle, et la diriger contre soi.

Cette politique calculatrice, toute d'intelligence réaliste et d'ambition ferme, mais patiente, n'est pas faite pour plaire aux idéalistes, aux insatiables et violents.

Le 2 août 1849, Louis Veuillot écrit dans une lettre particulière :

Le grand mal de la loi Falloux, c'est qu'elle est un manque de foi. Elle proclame que nous ne croyons plus à ce que nous avons tant demandé. Or, comme j'y crois encore pour ma part, comme je crois que le salut est dans la liberté de l'Eglise et n'est que là, je m'en tiens à nos vieilles doctrines, et je n'entre point dans un accommodement qui les outrage.

Et il dit encore :

Je suis désolé surtout de l'attitude de M. de Montalembert. M. de Falloux m'a moins surpris : je n'ai jamais compté sur lui. Quoique chrétien avec ferveur, il n'a jamais été précisément un des nôtres, ce que nous appelons *un catholique avant tout*.

Ainsi se décèle le conflit des tempéraments : ainsi se déclare cette guerre redoutable que les fondateurs et les tenants du « catholicisme libéral » eurent à soutenir, pendant l'Empire, contre Veuillot.

L'*Univers* du 29 juin donnait cette peinture de la loi :

Dans la vaste enceinte du monopole, on trace un petit enclos dominé de toutes parts. On y place des sentinelles universitaires, une douane à l'entrée pour les livres, une douane à la sortie pour les examens ; on y envoie des inspecteurs, et on nous dit : — Plantez-là votre drapeau, c'est le terrain libre !

L'*Univers* du 1er juillet conclut :

L'enseignement de l'Université est diamétralement l'opposé du nôtre. Elle nie ce que nous croyons, elle renverse ce que nous adorons ; elle attaque notre histoire, notre morale, nos dogmes ; elle ne partage nos sentiments sur rien de ce que nous considérons comme vrai, comme utile, comme juste, comme nécessaire. Nous ne pouvons faire avec elle d'autre *pacte* que de nous séparer d'elle absolument.

Le premier cabinet Odilon Barrot s'était modifié le 2 juin, penchait désormais vers le centre gauche : les embarras les plus sérieux environnent à présent M. de Falloux : même, au cours des négociations qui avaient décidé son maintien aux affaires, il avait ressenti une hésitation (qu'il n'y a nulle raison de croire feinte) à rester ministre, à devenir collègue de MM. Dufaure, de Tocqueville, Lanjuinais... Mais il avait subordonné toute velléité de retraite aux grands intérêts qu'il n'eût pas été très prudent de passer à des mains indifférentes. Entre temps, on avait tenté de changer son portefeuille, de le mettre aux Affaires Etrangères : il avait tenu bon, gardé son emploi. Un peu plus tard était venue l'heure de présenter à ses collègues le texte de loi où il avait codifié lui-même, avec son secrétaire, les avis de la Commission. Certes, alors, il avait employé toutes ses ressources d'adresse, d'autorité, de science, de courage et de clarté fine, pour les ranger à ses desseins : « Qui ne l'a pas vu, disait Tocqueville, à une table de conseil des ministres, ne sait pas ce que peut être la puissance d'un homme ! » — Et lorsque cet homme opiniâtre n'escompte plus pour ses adversaires que les libres-penseurs de gauche et les « sectaires » de la Montagne, — brusquement, il se voit cerné par la plus surprenante manœuvre, forcé de faire tête à un clan transfuge de ses partisans naturels... De cette aventure, M. de Falloux emporte peu de trouble, mais du ressentiment, du chagrin, beaucoup de mépris !

Discorde implacable, sans merci, sans trêve! Nul n'est épargné, quel que soit son rang, s'il pactise... Le Père de Ravignan, jésuite, est dénoncé au général de l'Ordre par un réquisitoire amer! — L'*Univers*, chaque jour, accuse les lâches, flétrit les traîtres, brandit le registre des désertions... L'embarras est grand chez MM. de Falloux, Dupanloup, de Montalembert. — Comment la déjouer, cette campagne aveugle, sans livrer les pensées précieuses dont la réussite avait le secret pour condition?... Il le faut pourtant, à tout prix, même au prix d'une faute. Or, l'occasion vient de la commettre. Dans une réunion catholique, un certain marquis de Régnon prend à partie M. de Falloux sur la question des Conseils départementaux... Le ministre perd patience, volontairement, — lance cette réplique décisive : « M. de Régnon s'est absolument trompé sur l'institution des nouveaux recteurs. Ce n'est pas, comme il le prétend, l'Université *multipliée* par 86 : c'est — grande différence d'opération — l'Université *divisée* par 86... »

Confession bien osée de la part du chef de l'Université! Mais M. de Falloux ne risque rien à la légère : il était temps, probablement, de s'y résigner.

—

Au début d'octobre 1849, M. de Falloux partit pour le château de Stors, près l'Isle-Adam, chez le duc de Valmy, en compagnie d'un jeune médecin. Il était malade; mais il n'était pas mécontent : les affaires de Rome avaient pris la meilleure tournure; la loi d'enseignement était soumise à une commission de l'Assemblée qui donnait de sérieuses garanties... M. Thiers présidait cette commission. Elle avait élu pour rapporteur le comte Beugnot.

M. de Falloux prit le parti de se retirer... Les péripéties de la politique n'entravèrent nullement, cette fois, ses projets : au contraire, dans le moment même où il adressait sa démission à l'Elysée, le Président lui écrivait, à la date du 24 octobre, pour lui conseiller de « quitter momentanément les affaires. » Les deux lettres se croisèrent en route. Le 31 du même mois, le prince renvoya MM. Odilon Barrot et Dufaure, et prit des ministres bonapartistes, tels que MM. Achille Fould, Rouher, Ferdinand Barrot... A l'Instruction publique et aux Cultes, M. de Parieu succédait à M. de Falloux.

(M. de Parieu était, par nature, un homme de gouvernement. Rallié de la première heure à la République, bien qu'il fût issu d'une famille monarchiste d'Aurillac (où il présida un club socialiste) — et représentant du Cantal à la Constituante, — M. de Parieu s'était prononcé, le 5 octobre 1848, dans un discours fort remarqué, contre l'élection du président par le peuple. Il adhéra au Deux-Décembre et servit fidèlement l'Empire jusqu'à sa chute, en présidant le Conseil d'Etat).

Sur la liberté de l'enseignement, les intentions des nouveaux ministres étaient assez peu rassurantes. A la Commission, M. Thiers

jugea nécessaire de faire un éclat, signifiant à M. de Parieu, dit M. Hilaire de Lacombe, « que si le gouvernement abandonnait le projet de loi, la Commission le reprendrait, même contre le gouvernement, et le ferait passer ». Le 7 novembre, au nom de la gauche, Pascal Duprat demanda le renvoi du projet au Conseil d'Etat, conforme, disait-il, aux règles constitutionnelles. A la séance du 3 juillet, les républicains avaient une première fois soulevé ce même moyen d'ajournement. Mais M. de Falloux avait obtenu alors qu'on en différât l'examen. Le 7 novembre, M. de Parieu annonce seulement qu'il priera l'Assemblée de régler d'urgence deux ou trois questions capitales : ainsi, celle des instituteurs. Il la laisse libre sur le renvoi. MM. Baze et Fresneau contestent l'interprétation de Pascal Duprat. Elle fut appuyée par le général Cavaignac. Au vote, le renvoi est prononcé par une majorité infime, les bonapartistes ayant voté avec la gauche, et, avec eux, quelques catholiques inspirés par Veuillot. Le ministre, une partie de la droite s'étaient *abstenus* du scrutin. L'*Univers* du 8 novembre chanta victoire du résultat.

En fait, le Conseil d'Etat fut sans malveillance. Mais, pour éviter toute lenteur, M. de Parieu présenta, dès le 13 décembre, une loi autonome et très courte, qui sabrait les instituteurs. A l'avenir, ceux-ci seraient nommés, réprimandés, suspendus, déplacés par le préfet, selon les vœux de M. Thiers, — et révocables sauf pourvoi. Le projet portait même défense à l'instituteur révoqué d'ouvrir une école *privée* dans la commune de ses fonctions ; et la commission ajouta au texte du ministre : « ni dans les communes limitrophes »... L'urgence fut votée péniblement. Puis, M. de Parieu, ayant lu à la tribune des correspondances socialistes d'instituteurs, emporta enfin l'adoption de la loi. Elle fut appliquée sans retard. — Le 4 février, une statistique insérée au *Moniteur* énumère cent dix cas de mesures disciplinaires ordonnées pour l'Académie de Caen. Les motifs invoqués sont ceux qui suivent : réclusion pour faux (un seul cas), immoralité, négligence habituelle, prédications démagogiques, socialistes, anarchiques, sévices envers les élèves, incapacité, ivrognerie, fréquentation de cabarets, mauvais traitements conjugaux. Une habile campagne de brochures avait travaillé l'opinion : par exemple, un petit placard de 27 pages, publié au Havre (*Du Socialisme dans les campagnes et de la Liberté d'enseignement*; Bibliothèque nationale, L b. 551413), après avoir dénoncé Proudhon et Voltaire, constate que le pouvoir exécutif, « impuissant à arrêter les funestes effets de la loi de 1833 » (loi Guizot), « s'est adressé au pouvoir législatif pour en obtenir une loi répressive des instituteurs ». Et c'est là, sans doute, une atteinte à la liberté d'enseignement : « Mais la société est en danger. Il faut agir avec rigueur contre ceux de ses membres qui mettent leur intelligence au service de l'anarchie. » Au surplus, la grande loi sur l'enseignement fera bientôt cesser cette atteinte...

Les délibérations sur la loi « relative à l'Instruction publique » s'ouvrirent à la Législative le jour même où la loi Parieu paraissait

au *Moniteur* : le 14 janvier 1850. Elles furent acharnées et brillantes. Dans la discussion générale, MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Victor Hugo, Pascal Duprat, Lavergne, Soubies, Crémieux, Wallon et Lagarde prirent la parole contre la loi : Mgr Parisis, évêque de Langres, MM. Poujoulat, Béchard, Fresneau, de Montalembert, Thiers, de Parieu, parlèrent pour elle. M. de Montalembert prononça un discours de haute et hautaine éloquence ; et Victor Hugo, un discours emphatique et brave : M. Thiers ridiculisa son ami M. Barthélemy Saint-Hilaire. L'adhésion de l'évêque de Langres, malgré ses réserves, au texte de la loi, parut un échec pour l'*Univers*... Enfin, le ministre fut tel que désirait M. de Falloux.

Le passage à la discussion des articles fut voté, le 19 janvier, à la majorité énorme de 455 voix contre 187. Bien des membres, ennemis de la loi, étaient amis de la liberté.

Outre les orateurs cités, MM. Audren de Kerdrel, de Riancey, Beugnot, et MM. Athanase Coquerel, pasteur, Arnaud (de l'Ariège), démocrate chrétien, Jules Favre, intervinrent alors, — les uns favorables, les autres contraires à la loi. Le débat, très fouillé, très étendu, fut toujours âpre, presque toujours grand. Une motion remarquable fut celle de l'abbé Edmond de Cazalès : elle exprimait la dissidence de l'*Univers*. L'abbé demandait que les dignitaires du clergé, — archevêques, évêques, — fussent exclus du Conseil supérieur de l'Instruction publique, où ils compromettraient l'Eglise. « A-t-on consulté, disait-il, son chef suprême ? ». L'amendement Cazalès fut rejeté, le 8 février, par 396 voix contre 230. La loi fut votée dans son ensemble, à la séance du 15 mars, très sensiblement avec les mêmes chiffres : 399 voix contre 227. La majorité était composée des divers éléments conservateurs. La minorité comprenait des noms socialistes, républicains, bonapartistes. L'abbé de Cazalès avait voté, lui aussi, contre la loi. L'abstention de l'évêque de Langres fut la revanche, prouva la force de l'*Univers*.

La promulgation de la loi ne désarma point Louis Veuillot :

Il se flatta, dit M. de Falloux, d'obtenir à Rome une désapprobation explicite de notre loi, et l'interdiction aux évêques de France d'entrer dans les Conseils départementaux. Le nonce, Mgr Fornari, qui m'avait toujours fortifié de son adhésion, refusa d'entrer dans ce complot dont s'alarma, autant qu'elle s'en indigna, la grande majorité de l'épiscopat français.

A la vérité, nombre de prélats ne ménagèrent pas leur assentiment ni leur zèle à Louis Veuillot.

Auprès des universitaires, le sens de la loi fut défini rapidement par plusieurs mesures parallèles, sur l'esprit desquelles il était malaisé de se méprendre. C'est ainsi qu'Amédée Jacques, directeur de la *Liberté de penser*, fut exclu de l'Université. M. Jules Simon quitta cette Revue. Et M. Emile Deschanel, professeur au Lycée Louis-Le-Grand, fut suspendu de ses fonctions pour un article intitulé : *Le Catholicisme et le Socialisme*, « renfermant diverses attaques contre la religion

et le clergé catholiques, et contenant profession de socialisme », — « écrit de nature à porter scandale dans le lycée auquel appartient M. Deschanel et dans l'Université tout entière, » disait l'arrêté ministériel du 18 février 1850. — C'est environ un an plus tard que M. Vacherot, directeur des études à l'Ecole normale supérieure, fut mis en disponibilité sur censure exercée par l'abbé Gratry, aumônier de l'Ecole, contre les doctrines émises dans le troisième volume de son *Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie*.

Telle est la genèse de la loi du 15 mars 1850.

MM. de Montalembert et l'abbé Dupanloup l'ont préparée, M. de Parieu l'a défendue et M. Thiers l'a fait voter. Mais l'histoire n'est ingrate envers personne en la nommant : *loi Falloux*...

Bien des gens crient : « abrogeons-la ! » Leur désir n'a guère de portée, car le temps a ruiné une à une ses dispositions positives. Il ne reste d'elle, aujourd'hui, que l'image imprécise du principe qu'elle avait dénaturé. Quel que soit l'avenir, ce principe-là court de grands risques. Pourtant, tout le monde y devrait tenir : c'est le principe de la liberté.

Robert Dreyfus



A. de Falloux

Élégie

Si le cours incertain et léger des rivières
Tremble en mes vers et si ton fleuve tout entier
Y coule et, sous ta voix, courbe ses ondes fières :
Si les feux de mon sein conçurent un laurier!

Apollon, Apollon, Apollon, dieu des ondes
Qui parlent, dieu du jour dans tout mon sang miré !
Donne le son des mers et des forêts profondes
A ce beau luth amer, prix de ton choix sacré!

Dieu ! tu m'as dit : « J'ai vu, dans les jours d'amertume
« Ton esprit, tel mon front de feu, purifié
« Par les brouillards, ton cœur sacrifice qui fume :
« Mon chant était en toi quand ta voix a crié !

« Qu'éclate encor par toi ma voix aux clairs ombrages !
« J'éclairerai ta force et la douleur est peu !... »
— J'ai fui dans les déserts, sous les arbres sauvages,
Pour préserver ton choix trop terrible, beau dieu !

Dans tes temples chéris, les marbres, ces doux êtres,
Gardaient fidèlement la force de tes bras,
Des lauriers y veillaient comme d'antiques prêtres,
Là, ton astre brillait plus voisin d'ici-bas !

Comme ton char sculpté vole parmi les mondes,
A travers les pensers guide encor mon esprit.
— Gloire aux luths immortels, rois des choses profondes,
Au chant des luths qu'un dieu ceint de lauriers m'apprit.

EMMANUEL SIGNORET

Notes

politiques et sociales

EN ITALIE

Les élections qui ont eu lieu en Italie, le 27 mai, ont constitué non seulement pour la politique du cabinet au pouvoir, mais pour le principe dynastique un très retentissant échec.

Pour apprécier les résultats de ce scrutin, il faut tenir compte des conditions particulières, exceptionnelles, de toute consultation législative dans la Péninsule. Pour le simple paysan ou ouvrier, la demi-liberté du vote qui existe en France, en Belgique, en Angleterre, même en Allemagne, n'existe pas en Italie. Le grand propriétaire foncier, ou le grand industriel, conserve sur ses salariés une autorité despotique telle, qu'en maintes circonscriptions, et en dépit des sentiments intimes de la population, aucun comité n'oserait patronner une candidature subversive. La pression administrative s'exerce, surtout dans les régions pauvres, incultes, et d'activité intellectuelle inférieure, avec une énergie et une brutalité qui rappellent les pratiques espagnoles ou balkaniques. Enfin la mainmise du gouvernement sur les cerveaux est d'autant plus aisée et d'autant plus stable, que des départements tout entiers vivent, directement ou indirectement, des faveurs du pouvoir.

On conçoit que dans un pareil milieu, en présence d'une autorité monarchique absolutiste et quasi arbitraire, peu scrupuleuse sur le choix des moyens, la propagande républicaine et socialiste se répande avec peine. Il est pourtant incontestable qu'elle a remporté des triomphes inattendus. Les socialistes sont proportionnellement aussi nombreux aujourd'hui à Monte-Citorio qu'au Palais-Bourbon. Si la consultation avait été sincère, l'on peut affirmer sans exagération qu'au lieu de 32 ou 35 sièges, ils en eussent obtenu de 55 à 60.

L'entrée d'une très forte minorité d'opposition républicaine au Parlement de la Péninsule, a été envisagée, dit-on, sinon par les monarchistes, du moins par le roi Humbert, comme une atteinte essentielle à la majesté royale. Ni en Belgique, ni en Allemagne, l'assaut aux institutions politiques du pays ne s'est encore affirmé avec une pareille intensité. Et le phénomène est d'autant plus significatif que l'extrême-gauche, depuis la mort de Cavalotti, n'a plus de grand orateur, qu'elle a été contrainte, de par la réglementation draconienne des préfets, à morceler et à restreindre ses campagnes, et qu'en aucune contrée, elle ne dispose d'aussi peu de ressources pécuniaires.

La situation de la maison de Savoie est donc moins solide, plus minée que celle de Louis-Philippe à la veille de Février 1848. L'Italie

est traversée aujourd'hui par les mêmes courants moraux et sociaux que la France, dans les dernières années du régime de Juillet. Des écrivains de haute valeur, les Colajanni, les Labriola, les Pantano, les Turati, les Enrico Ferri, les Ferrero ont entrepris l'éducation des grandes villes. La concentration industrielle, issue des transformations économiques qui ont suivi l'unification, a préparé la matière d'une Révolution. Mais, à la différence de la France de 1848, l'Italie contemporaine est loin d'avoir condensé, dans sa capitale politique, toutes ses forces d'insurrection. Rome, dans la vie sociale de la Péninsule, n'exerce pas plus d'influence que Washington dans celle des Etats-Unis, ou Berne dans celle de la Suisse. Milan, Turin, Florence, d'autres cités de second ordre sont les foyers d'une propagande inlassable.

Un phénomène curieux et que nous venons d'évoquer par nos derniers mots, c'est l'opposition, l'antagonisme irréductible qui s'accentue entre le Septentrion et le Midi. Nord contre Sud pourrait bien être un jour la formule d'une nouvelle guerre civile, et cette fois dans la Péninsule. Milan, de longue date, était connue comme le centre de l'action républicaine, et le monarque a toujours le plus possible évité de traverser la place du Dôme et le Corso Victor-Emmanuel lorsqu'il se rendait à ce château de Monza où la couronne de fer des rois lombards pourra être, un jour, détruite par les mains des prolétaires. Mais Turin était tenu pour le cœur même du loyalisme : Turin, ce grand Versailles, aux voies triomphales, qui fut le réduit de la nationalité italienne dans les jours tristes du milieu du siècle. Florence aussi paraissait vouée à l'effacement et à l'obéissance indéfinis. Mais les temps nouveaux sont venus, et avec eux les progrès de l'industrie. La classe ouvrière serre les rangs, prend conscience de ses intérêts et de ses droits, et envoie au Parlement des adversaires irréconciliables du roi, du conservatisme et du capitalisme. A part la Vénétie, le Nord de l'Italie est conquis à la République — et à la démocratie sociale.

Mais le Sud demeure réfractaire : il ne veut ni penser, ni agir. De temps à autre, lorsque la misère devient trop vive, il remue, mais il suffit d'une fusillade pour le ramener au calme. Le jour où l'idée aura couru à travers les campagnes appauvries du royaume de Naples, de formidables Jacqueries rurales jailliront du sol. Pour le moment, c'est là que subsistent les appuis les plus fermes de la dynastie de Savoie, et que se constituent les majorités des cabinets successifs de Monte-Citorio. Tout le problème est de savoir jusqu'à quand le Nord acceptera cette tutelle politique du Midi, et à quelle latitude s'effectuera la scission entre les deux contrées.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

ALPHONSE LEGROS

La colère vous prend lorsqu'on feuillette le catalogue de la plus extraordinaire exposition des Refusés : celle de 1863. Tant de noms que les années ont rendu glorieux s'y trouvent! Les victimes du jury étaient alors : Manet, avec le *Déjeuner sur l'herbe*, Whistler, Fantin-Latour, Bracquemond, Legros, C. Pissarro, Harpignies, Chintreuil, Vollon, etc...

Le dernier est à l'Institut, Chintreuil, au Louvre, les autres font l'intérêt du musée du Luxembourg et il n'y a pas d'exposition ou de ventes importantes sans eux.

Tous ont donc obtenu, après des années de lutte, la notoriété ou la gloire. Beaucoup ont largement souffert, mais aucun plus douloureusement qu'Alphonse Legros, l'artiste de sentiment si français que la haine des coteries contraignit naguère à l'exil. Mais en cette heure de réparation tardive, peut-être sied-il de ne pas insister sur les tristesses du passé...

Car, à Legros, une salle du musée du Luxembourg vient d'être temporairement consacrée. M. Benedite a compris qu'en cette année où tant de mauvais peintres accaparent des mètres et des mètres de cimaise dans les expositions officielles, il importait que les hommes de goût et les gens de cœur saluassent en ses œuvres le grand artiste sur qui la haine des médiocres s'était depuis si longtemps appesantie.

Cette réparation est pourtant encore très insuffisante. Ce n'est pas en effet toute l'œuvre de Legros qui nous est montrée, mais seulement quelques-unes des manifestations de sa haute individualité.

Ses peintures sont absentes.

On ne le peut juger à Paris que par l'*Amende honorable* et le *Christ mort* du musée du Luxembourg et par l'*Ex-voto* venu du musée de Dijon pour figurer à la Centennale.

Cependant, si l'on se rappelle les quelques tableaux exposés en 1898, dans les galeries de l'Art nouveau, si l'on veut bien se souvenir de ces paysages grandioses, de ces chênes noueux étendant leurs branches sur des ciels tristes, on aura une admiration raisonnée pour ses facultés picturales. On a dit de Legros qu'il était un peintre « religieux ». Le mot est juste si l'on entend par là qu'il sent profondément ce qu'il dessine, que ses œuvres sont toujours un témoignage ému des beautés de la nature, une respectueuse interprétation des croyances de l'individu. Il est de ceux qui ont beaucoup songé, beaucoup réfléchi et il y a un peu de sa pensée dans la plus humble des figures qu'il a peintes.

Mais, s'il faut encore se résoudre à ne pas connaître les belles

peintures que garde jalousement l'Angleterre (1), la présente exposition de dessins et d'estampes est largement suffisante pour donner une haute opinion de l'œuvre de Legros.

Il faut voir ces portraits au crayon d'une facture si spéciale, d'un dessin si serré que l'on croit par instants à des œuvres sculptées. Comme ils donnent bien la caractéristique des individus, leurs habitudes de vie et de pensée. Et l'intérêt s'en accroît lorsqu'on apprend que ce vieillard est Darwin, que cet autre visage est Carlyle, Stuart Mill, Watts ou Tennyson.

C'est qu'en fixant sur le papier à l'aide du crayon ou de la pointe ces physionomies de haute intelligence, Alphonse Legros savait qu'il avait devant lui non seulement de grands esprits, mais aussi quelques-uns de ces êtres de bonté qui s'étaient ingéniés dès son arrivée à Londres, en 1864, à lui adoucir l'exil. Alors que les Robert-Fleury d'ici le chassaient, Watts et Dante-Gabriel Rossetti, malgré leur idéal d'art tout autre, sentant un frère en génie, furent pour lui d'efficaces soutiens.

Certains portraits à l'eau-forte témoignent de très anciennes amitiés qui lui restèrent fidèles en France. Si Baudelaire est absent, voici Poulet-Malassis, Champfleury, Rodin, Dalou, qui devait aller frapper à sa porte, après la chute de la Commune.

A ces portraits sont jointes les pièces anciennes inspirées par la légende du *Bonhomme Misère* et par le *Triomphe de la Mort* : une suite de magistrales eaux-fortes qui étonnent autant par la hardiesse de l'exécution que par la grandeur de l'évocation : et puis la *Torture*, le *Lutrin*, la *Procession*, planches dignes de voisiner avec Rembrandt.

Legros n'est pas seulement peintre et graveur, il est aussi statuaire. C'est lui qui a modelé ce joli torse de femme dont la calme beauté, la pureté de lignes apportent dans la petite salle un rayonnement de paix.

Legros est aussi l'auteur de cette série de médailles et médaillons où les plus illustres philosophes et artistes anglais se rencontrent avec les maîtres de la jeune école : les Ricketts, les Shannon, les Will Rothenstein dont Legros n'a pas seulement résumé les lignes du visage, mais aussi caractérisé l'esprit, les tendances en quelques allégories d'une émouvante signification.

De même que la ville de Paris a fait un acte de haute justice en permettant à Rodin d'affirmer l'art véritable en face de la cohue anarchique enfermée sous le hall du grand Palais, de même la direction des Beaux-Arts a fait preuve d'équité et d'intelligence en permettant de réunir dans l'officiel musée du Luxembourg les œuvres d'un des plus glorieux artistes que la France ait produits.

CHARLES SAUNIER

(1) Voir notre article sur *Tate Gallery* publié ici même, le 1er novembre 1897.

Notes dramatiques

Théâtre-Antoine : **Le Marché**, comédie en trois actes de M. Henry Bernstein ; **Grasse matinée**, comedie en un acte de M. Alfred Athys ; **Ceux qu'on trompe**, comédie en un acte de M. Grenet-Dancourt.

Pour le dernier spectacle de sa saison qui a été si bien remplie, le Théâtre-Antoine nous a donné trois pièces qui ont reçu un accueil des plus favorables. Il n'est pas inutile de faire remarquer que sur ces trois ouvrages, deux sont signés de noms qu'ignoraient jusqu'à ce jour les boulevardières colonnes Morris et nous ont révélé en deux jeunes auteurs des dons dramatiques du plus haut intérêt.

La pièce de M. Bernstein. *Le Marché*, n'est pas une pièce habile, il s'en faut de beaucoup ; elle est même pleine d'inexpériences touchantes ; on y trouve exagérément développées des scènes épisodiques et regrettablement écourtées, des scènes capitales ; il y a, chemin faisant, de la littérature contestable et parfois des mots d'esprit d'une qualité assez suspecte. Enfin elle a un très grave défaut : l'auteur n'a pas su rendre intéressante son héroïne. Le *marché* tacite passé par Germaine Certier avec les différents hommes d'affaires qui doivent sauver son triste mari de la débâcle, ne nous paraît pas être suffisamment l'épreuve douloureuse qu'elle annonce et un véritable sacrifice.

Si nous croyions à l'amour de Germaine pour son Gaston de mari, si nous partagions pour ce médiocre jouisseur le sentiment passionné que Germaine nous *dit* éprouver, nous comprendrions, tout en l'estimant d'une inconscience assez effrayante, la grandeur de son dévouement et nous souffririons davantage de lui voir subir les successives étreintes d'un pleutre comme Simonin et d'un mufle comme du Prancey.

Malheureusement, et par la faute de l'auteur, les diverses déceptions de Germaine ne nous émeuvent guère et nous serions assez disposés à trouver presque comiques ses multiples mécomptes : un réaliste de l'ancienne école du Théâtre-Libre n'eût pas manqué de souligner ironiquement le côté grotesque de cette chasse adultère au nabab et de railler son héroïne maladroite qui trouve toujours le moyen d'être la dinde de ses tristes farces.

Ici il faut féliciter M. Bernstein du tact qu'il a montré : s'il n'a pas su nous conquérir à sa Germaine et nous bouleverser des mésaventures poignantes où la contraignent son aveugle et fol amour et surtout la goujaterie de ses amants occasionnels, au moins n'a-t-il pas eu la cruauté de ridiculiser son fatal sacrifice et s'est-il abstenu de tout parti-pris de rosserie systématique. De sa Germaine qui pouvait être facilement piteuse il a fait un être pitoyable ; c'est sérieusement

qu'il a traité un sujet sérieux, et il a su nous amener à plaindre cette malheureuse et éternelle dupe dont la malchance ne nous avait pas attendris.

Nous ne chicanerons pas M. Bernstein sur les moyens dramatiques par lui choisis; mais tout de même nous exprimerons un regret relativement à l'épisode du tapissier. Si sémillant, fat et frétillant que soit son Lequin (joué d'ailleurs d'une façon amusante par le trop rare Paul Edmond), il n'arrive pas à dissimuler ce qu'il y a de grossier et d'arbitraire dans l'apparition de ce fantoche destiné uniquement à faire entrer dans l'action, d'une façon directe et effective, le maquignon Forou qui jusque-là tournait autour avec de bien divertissantes hésitations. Ici le procédé se fait sentir d'une façon un peu indiscrète : nous le signalons à l'auteur par sympathie même pour son talent.

Car il y a bien du talent dans cette comédie et un talent d'une nature particulièrement plaisante parce qu'il atteste un tempérament dramatique courageux, décidé, prêt à s'attaquer aux sujets les plus difficiles, sinon les plus dangereux, et à les attaquer de front. Toutes les maladresses, toutes les inexpériences de M. Bernstein sont de peu d'importance, comparées à la franchise avec laquelle il aborde les situations les plus scabreuses dont sa hardiesse seule et non son habileté le fait triompher. La crânerie est la caractéristique du talent de ce débutant qui, en outre, s'il a montré des défaillances dans la construction même de l'ouvrage, possède déjà une science véritable du dialogue et sait isolément poser, conduire et faire progresser une scène. Le troisième acte à ce point de vue est significatif où éclate la grande scène entre Forou et Germaine qui est de loin la meilleure de l'œuvre et a décidé du succès.

D'ailleurs tout le rôle de Forou est bien venu, heureusement développé, intelligemment conçu et présenté, et l'intérêt même qu'il nous inspire est bien pour quelque chose dans l'indifférence — fâcheuse — que nous gardons à Germaine. L'auteur ici encore est coupable qui nous fait souhaiter, malgré nous et malgré toutes les morales incrustées dans nos cerveaux, que, après tant d'autres qui furent des *bluffs*, Germaine conclue avec Forou le même marché qu'avec du Prancey : et cela, non parce que, cette fois, Germaine sera récompensée, comme elle l'a tant et vainement désiré, de son dévouement spécial, mais seulement parce que nous sentons que Forou en sera profondément heureux. Il nous paraît juste que le seul homme qui ait jamais aimé cette malheureuse femme reçoive d'elle toute la joie qu'elle a le pouvoir de lui donner, d'autant plus juste qu'il est le seul qui, ayant le *droit* d'exiger, ait la délicatesse de laisser entendre qu'il se montrera patient jusqu'au renoncement. La façon à la fois bourrue, réticente, malhabile, grossière, passionnée, ingénue et fruste dont cette âme de maquignon, hantée d'une image de femme élégante et fine, se déclare et dénonce sa souffrance et son désir est tout à fait remarquable et fait le plus grand honneur à M. Bernstein. Pour son début, il a traité

avec force et un grand sentiment d'humanité un sujet pénible, mais d'une gravité douloureuse et d'une tristesse poignante.

Cette comédie dramatique a été admirablement jouée par Antoine qui a fait une création magistrale du maquignon Forou. Suzanne Devoyod s'est fait chaleureusement applaudir pour la façon concentrée, sobre et émue dont elle a interprété le rôle si difficile de Germaine. Dumény a été excellent d'inconscience et d'égoïsme léger dans le rôle effacé et cependant périlleux d'un mari presque plus difficilement supportable que s'il était complaisant.

Nous n'avons pas à présenter aux lecteurs de cette revue l'auteur de *Grasse matinée*, M. Alfred Athys. Ils le connaissent et ont pu, pendant deux années, à cette même place, apprécier les rares qualités de pénétration et d'intelligence de sa critique dramatique. S'il leur a paru quelquefois un peu sévère dans ses jugements, ils n'auront qu'à aller écouter au Théâtre-Antoine l'exquise comédie qui vient d'y remporter un succès si chaleureux et ils comprendront que M. Alfred Athys a, pour soi-même, trop constant et trop vivace, le souci de ne rien laisser au hasard dans l'œuvre d'art et de n'y tolérer aucun détail négligé pour n'avoir pas le droit d'être aussi exigeant vis-à-vis des autres. Ce n'est nullement un parti-pris tout théorique, une vue systématique et arbitrairement conçue qui le poussent à réclamer de l'artiste, quelle que soit la tentative d'art entreprise, son effort total, mais une disposition naturelle de son esprit qui, laissant à l'auteur dramatique toute liberté dans le choix du genre et du sujet où il s'exprimera, attend de lui une réalisation esthétique du sujet aussi voisine que possible de la perfection du genre.

C'est là un point de vue critique des plus défendables ; à l'encontre de quelques lundistes sectaires, M. Alfred Athys estime — et ses *quinzaines dramatiques* en feraient foi — qu'il n'y a pas de genre qui ne comporte l'effort d'art et qu'*à priori* tous se valent, de la pantomime au drame héroïque et de la comédie-bouffe à la grande étude de caractère. Seulement il exige de l'auteur dramatique qu'après avoir délibérément élu la forme la plus favorable au développement libre de son talent ou de son génie, ce talent ou ce génie se révèlent abondamment, se manifestent dans l'invention de détails significatifs, dans le développement des situations posées, dans l'intérêt et l'originalité des fictions proposées comme thème à notre divertissement.

Ces réflexions, qui résument d'une façon trop succincte le point de vue général où M. Athys aimait à se placer pour juger les œuvres des autres, pourraient fort bien nous être inspirées par la petite comédie qu'il vient de faire représenter au Théâtre-Antoine.

Sur une donnée vaudevillesque et qu'il nous prie de lui concéder comme lui-même l'accorderait sans restriction à un autre, M. Athys a construit un acte tout à fait excellent, en ceci qu'il a tiré de la situation posée au début — à notre sens un peu arbitrairement, car la bévue initiale qu'elle suppose nous paraît, dans le cas particulier,

difficilement admissible — *tout* ce qu'elle comportait virtuellement d'effets comiques et de conséquences bouffonnes. Il a précisément, avec une extrême richesse de détails et une très surprenante invention d'épisodes si habilement enchaînés qu'ils semblent constituer une suite nécessaire, *réalisé* la comédie incluse dans les données qu'il s'était estimé libre de disposer à son gré et de choisir comme il lui plaisait. Et cette réalisation est esthétique parce qu'il n'est pas une scène qui ne soit indispensable et ne concoure à l'effet d'ensemble de la pièce, pas une réplique qui n'ait son utilité et ne concoure à l'effet d'ensemble de la scène où elle est située. Cette disposition volontaire et calculée des différentes parties d'une œuvre, cette élimination systématique de tous développements parasites, cette surveillance têtue de l'auteur dont l'attention guetteuse s'applique à ne rien accepter qui n'importe au sujet et puisse être de nature à en compromettre l'unité, constituent précisément *l'effort d'art* dont nous parlions plus haut. L'admiration de M. Alfred Athys pour Jules Renard, par exemple, n'a pas d'autre cause ; il le considère comme un des artistes de lettres les plus extraordinairement soucieux de ne pas laisser s'introduire, pour ainsi dire frauduleusement, dans un ouvrage quel qu'il soit, une seule phrase et dans chaque phrase un seul mot dont la nécessité ne s'impose à lui avec une évidence justificative.

Cette façon de concevoir le travail artistique est fort légitime, encore qu'une autre moins prudente, plus indépendante, plus aventureuse et amie du risque s'y puisse opposer ; mais elle nous paraît de nature, non seulement à expliquer la réussite très brillante de ce petit acte, mais même dès maintenant à discerner l'intérêt certain que ne sauraient manquer de présenter les œuvres futures de M. Alfred Athys ; car cette comédie est un engagement et désormais il nous en doit d'autres. Elle atteste, en effet, tant d'intelligence de la forme dramatique, une si vive entente des moyens scéniques, une telle sécurité dans la progression des effets comiques et, le mot n'est pas excessif, une maîtrise si étonnante chez un débutant que M. Athys serait impardonnable de ne pas oser aborder prochainement un sujet plus ample, permettant un développement plus copieux. Il ne faut pas qu'il se dissimule qu'il a choisi cette fois un point de départ accidentel et arbitraire et qui enlève à sa comédie quelque chose de l'autorité que lui confèrent la tranquille assurance de son développement et le fort enchaînement de sa conduite scénique. Quand il apportera ces qualités remarquables à un sujet moins hasardeux, M. Alfred Athys nous donnera des ouvrages tout à fait excellents.

Grasse matinée prouve que sans recourir à aucune équivoque gênante, sans truquage, sans quiproquo, sans faire au bon sens la moindre violence et au contraire en satisfaisant continûment la logique et la raison, M. Athys a le don si rare de pouvoir provoquer le rire, le franc rire si différent de la secousse morbide et de la saccade

épileptiforme à quoi nous contraignirent maladivement quelques-unes des farces célèbres de l'époque.

Il faut dire aussi que M. Alfred Athys, esprit méticuleux et d'une précision presque excessive, s'entend à merveille à conduire un dialogue, sans y rien laisser d'oiseux et de parasite et que, souvent, il rencontre sur son chemin des répliques très spirituelles dont certaines ne manquent pas de profondeur. Ces mots, dont la plupart sont des mots de situation, ce qui surprend encore chez un débutant, sont d'une qualité littéraire peu commune et signalent un véritable écrivain dramatique.

On ne s'étonnera peut-être pas maintenant que nous ayons insisté de la sorte sur une comédie en un acte, dont la qualité fait à nos yeux l'importance. C'est certainement une des petites choses les mieux *réussies* que l'on nous ait données depuis longtemps, et si M. Alfred Athys, critique, avait à juger ici *Grasse matinée*, il est vraisemblable qu'il ne ménagerait pas à M. Alfred Athys, auteur dramatique, les compliments que nous sommes si heureux de pouvoir lui adresser en toute sincérité.

Grasse matinée a bénéficié d'une interprétation de choix. Grand, dont c'était la rentrée prodigue chez Antoine, a tenu le rôle de Couturot avec une aisance tranquille, une autorité large tout à fait remarquables; Duméuy a ravi le public par son jeu expressif et mouvementé. Quant à Mmes Bellanger et Barsange, elles ont été parfaites de ton et de tenue et nous ont fait souhaiter l'une et l'autre de les voir plus souvent dans des rôles importants de comédie.

La soirée avait commencé par un acte spirituel et âpre de Grenet-Dancourt : *Ceux qu'on trompe*, qui a été fort bien accueilli et dont nous regrettons de ne pouvoir parler plus longuement aujourd'hui.

ROMAIN COOLUS

Les Livres

Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit, traduction J. C. Mardrus, tome V (Editions de La revue blanche).

« Par Allah ! s'écrie le sultan Schahriar à chaque nouveau titre de conte énoncé par Schahrazade, je ne connais point cette histoire ! » Ainsi, à mesure des tomes successifs du Livre des Nuits, des personnages se présentent, imprévus et nouveaux, mais égaux toujours pour le moins, ces nouveaux, aux anciens, en grâce douloureuse ou comique.

Le tome premier, c'était comme le vase de bronze du premier conte, retrouvé au fond de la mer où il dormait depuis des âges, plein de tout le fantastique oriental : les terribles éfrits au nez comme une gargoulette, aux mains comme des fourches, aux pieds comme des mâts ; les châteaux merveilleux en or rouge, demeure de quarante adolescentes toutes belles comme la lune, ou de dix adolescents, borgnes tous du même œil, mais tous fils de rois ; et l'admirable échanson Mardrus, qui verse à notre dégustation ces prodiges, rompt religieusement pour nous, comme on débouche une marque vénérable, l'authentique sceau de Soleïman, fils de Daoud. Ce faisant, il dit simplement « Veuillez ! », puis il ajoute encore un peu d'eau de roses et de musc, tandis que nous ne pouvons, comme le Porteur, héros d'un des contes, que nous écrier : « Ya Allah ! » en nous trémoussant, de même que le Genni d'un autre conte, et nous convulsant de plaisir.

Le tome II est assez pareil à une grande caisse enfouie dans une turbeh par trois esclaves nègres soudaniens, que le traducteur a arrachée, intacte, à la lubricité grossière de ces eunuques noirs, parce que la caisse renferme une adolescente à la chair d'encens, aux cuisses de beurre frais, avec une écriture sur le ruban de son caleçon, dénoué pour nous seuls, comme quoi elle appartient au descendant de l'oncle du Prophète, le khalifat Haroun Al-Rachid ; et pendant que nous nous délectons aux charmes de l'adolescente, les nègres bouffonnent alentour par de tels mensonges, et si joyeux, que « le cul de l'auditeur se rétracte et qu'il tombe à la renverse », et que le khalifat lui-même et le cheikh barbier bavard, El-Sâmet, culbutent sur leur derrière par la force explosive de leur rire.

Le tome III est une coupe scellée offerte au roi Omar Al-Némân par la perfide, abominable et délicieuse Mère-des-Calamités, la noble Schaouahi, notre ancêtre des croisades, et du fond du passé qui remplit cette coupe de cuivre, comme de la trompe haut-parleuse d'un phonographe, la voix chevrotante de la vieille redit les fanfares des combats entre Croyants et Roum, et la gloire, fumeuse encore de « l'encens des fèces patriarcales », du guerrier chrétien Lucas, semblable à un âne de mauvaise qualité et « pour cette raison » surnommé Glaive-de-Christ. Puis nous entendons les adolescentes aux

paroles de sagesse divine et aux gestes d'harmonie, et qui ont un si gros derrière que Schahrazade remet à la nuit suivante de narrer tout ce qu'en pensent les ascètes.

Le tome IV, c'est une cage étroite, construite dans un désert peuplé de quadrupèdes et d'oiseaux, instruits dans la politesse, l'art des vers et doués de bonnes manières, — par un animal moins beau mais terrible, Ibn-Adam, le petit vieux subtil, « de l'espèce des menuisiers »; et, comme d'une arche de Noé, sortent de cette cage le couple doux du Paon et de la Paonne, et la bonne Oie courtisée par le Lionceau, et la Puce gourmande du sang, puisé aux parties les plus tendres, des femmes de marchands; et le Chameau qui court, le cou allongé comme une poule; et l'Ane qui salue sa délivrance par une magnifique salve de trois cents pets.

Or, après tout cela, voici, sans déception, notre cinquième tome, dont la beauté est comparable à celle du jeune roi Kamaralzamân, comme les autres pouvaient s'égaler à la beauté de Boudour, la plus belle lune d'entre toutes les lunes; et même un éfrit et une éfrita se disputeraient toute une nuit jusqu'à se crier : « Attrape ça ! » sans arriver à élucider si Kamaralzamân est plus miraculeux que Boudour ou Boudour que Kamaralzamân.

Et Boudour est si pareille, trait pour trait, à Kamaralzamân, que les rois lui donnent leur fille en mariage, et que pendant des nuits elle berce de caresses délicates sa femme, à elle femme, la petite Haïat Al-Nefous, et parce qu'elle n'est pas tout à fait Kamaralzamân, elle signe du sang d'un pigeon égorgé, faux léger, la nuit de noces.

Puis de beaux rythmes chantent l'amour et la séparation de Bel-Heureux et Belle-Heureuse et les déboires de l'exhilarant Gros-Bouffi. Nous entrons dans des harems, et la chose dite par les Arabes, « la chose honorable » y est si fréquemment et si bien faite que de désespoir, à ceux qui ne la savent aussi bien faire, le foie en éclate.

Mais l'histoire se déroule où, en des vers ambigus, le compliqué Mahmoud-le-Bilatéral vante les délices d'un autre mode d'amour : les aventures de Grain-de-Beauté, l'enfant si beau qu'il ne put naître que par la vertu d'une mixture dont s'était fortifié son père, sur les conseils du pouilleux, rusé, batteur de souks, aïeul de Panurge, Sésame.

Avec une candeur non-pareille, Grain-de-Beauté, ainsi nommé parce qu'il avait une petite tache, comme un grain d'ombre, sur sa joue belle comme la lune, et une autre plus grande sur une autre joue, élevé dans un souterrain d'où il sort pour la première fois vers un festin, se fait expliquer pourquoi on réserve une table aux hommes portant barbe et une autre aux jeunes garçons sans barbe, à laquelle est plus assidu le Bilatéral...

La petite Doniazade demande aussi pourquoi. Mais sa sœur la distrait par les actes du magnanime et bien-aimé khalifat et de son ami le grand poète Abou-Nawas, que nous retrouverons plus familière-

ment au suivant tome : et du digne Ahmad-la-Teigne, voleur si méritant qu'il est élevé au grade de chef de la police.

La petite Doniazade commence à croire qu'elle n'a plus rien à apprendre ; mais Schahrazade n'a pourtant dévoilé déjà que le tiers de sa science.

Alfred Jarry

Charles-Louis Philippe : **La Mère et l'Enfant** (Bibliothèque de La Plume).

J'aime beaucoup ce livre qui retrace des années d'enfance vécues, parce qu'il est très simple, qu'il s'efforce d'être bon et juste, que presque toujours il y arrive, et qu'on peut prédire à l'auteur que, s'il poursuit dans ce sens de simplicité et d'amour, il éveillera toute une vibration de simplicité et d'amour autour de lui.

Je ne connais rien de touchant par exemple comme le début où le simple enfant qui est le principal personnage du récit parle de sa simple mère : « Je comprends, maman, dit-il, que si tu n'es pas parée, c'est parce que la vie des femmes se compose plutôt de besognes que de toilettes. Je comprends, c'est-à-dire que j'amasse des éléments qui, aujourd'hui, me font comprendre. Et je me dis encore que le costume que tu portes, c'est l'uniforme des mères. » Plus loin, il dit encore : « Maman ! Tu marches au milieu des choses. Je vois des objets que tu ranges, d'autres que tu époussettes et des meubles dont tu prends soin. Je ne comprends pas bien ce que cela signifie, mais je comprends que c'est une tâche importante et difficile. Il y a le Bon Dieu du monde : mais une mère, c'est le Bon Dieu à la maison.

Voilà qui est beau, n'est-ce pas, sans phrases et complètement éloquent à cause de cela. C'est par ce manque absolu de prétention, cette sincérité, cette franchise (je goûte moins la comparaison avec le fleuve, avec la citadelle, surtout avec le chariot à foin), que Charles-Louis Philippe, à qui l'on doit déjà *Quatre Histoires de Pauvre amour* et *la Bonne Madeleine et la Pauvre Marie*, intéresse, et on lui est infiniment reconnaissant de dire de tout cœur les petits événements survenus à son héros, car, comme il les dit de tout cœur, — ces événements, quoique tout petits et restreints, arrivent à émouvoir profondément.

Ce touchant amour du tout petit, cette décision qui semble arrêtée de ne nous présenter le monde qu'en une sorte de réduction attendrie, sont d'ailleurs la caractéristique même du talent de l'auteur. Le mot *petit* paraît résumer complètement à lui seul toute sa philosophie de la vie. Et, bien qu'il n'y en ait aucun dans les œuvres, on lui trouve en y réfléchissant un curieux rapport d'esprit avec le Maeterlinck de jadis, celui du *Trésor des Humbles* et des drames pour marionnettes. « Quel Dieu, s'il est vraiment sur les hauteurs, écrivait autrefois celui-ci, pourrait s'empêcher de sourire à nos fautes les plus graves, comme on sourit au jeu des petits chiens sur le tapis ? »

Charles-Louis Philippe qui semble évoluer vers la première manière fataliste de l'auteur actuel de *La Sagesse et la Destinée*, a l'air de penser un peu trop lui aussi, malgré tout ce que je reconnais de beauté, d'émotion et de sincérité dans son œuvre, que nous aurons beau faire, nous ne serons jamais que des petits chiens sur le tapis.

MAURICE BEAUBOURG

HENRYK SIENKIEWICZ (1). — **Quo Vadis**, roman des temps néroniens. Traduction de B. KOZAKIEWICZ et J.-L. DE JANASZ. (Editions de La revue blanche.)

Otage de l'empereur, fille d'un chef suève, chrétienne secrètement, Lygie, jeune barbare, est élevée à Rome chez des gens austères, au fond d'un palais silencieux : Vinicius, patricien blasé et splendide, la voit par hasard. Et il l'aime : c'est une fille de roi ; ce n'est pas une esclave. Il ne peut l'acheter. Son oncle Pétrone, analyste illustre, la fait enlever par Néron. Chez Néron, Lygie voit Vinicius dans un festin. Elle va l'aimer ! Mais il la brusque. Un esclave géant intervient, la sauve... Le christianisme a triomphé. Vinicius éperdu cherche Lygie. Un vieillard à sa solde, traître grec, espion des chrétiens, livre son refuge. Vinicius pénètre : il est pris, puis protégé par la jeune fille contre la furie du terrible esclave... Voici Vinicius chez les chrétiens... Il est étonné du mystère de ces hommes, qui soignent ses blessures et le renvoient, — au lieu de se venger. A la fin, il pense : « Les chrétiens ne savent que pardonner : mais ils ne comprennent ni le véritable amour, ni la haine véritable. » L'intrigue se complique d'événements graves : les intérêts de Pétrone l'incitent à guider le puéril empereur vers un arrêté d'expulsion des chrétiens. Or, Vinicius, auparavant, atteint Lygie : il voit Pierre, il voit Paul de Tarse, — et reçoit de Lygie l'aveu tendre :

> Lygie était adossée au cyprès ; sa blanche figure se détachait dans l'ombre comme une fleur... Vinicius pâlissait, ses traits s'altéraient... Dans le silence de midi, ils entendaient le battement de leur cœur, et, dans leur ivresse commune, le cyprès, les buissons de myrte et la tonnelle s'étaient transformés pour eux en un jardin d'amour.
>
> Mais Myriam se montra à la porte et les invita à venir partager le repas. Pierre rompit et bénit le pain. — Vois donc, dit enfin Paul, si nous sommes les ennemis de la vie et de la joie... Vinicius répondit : — Jamais je n'ai été aussi heureux que parmi vous.

Alors, voici l'incendie de Rome, allumé par des imaginations de cour. La vieille ville éclate en brasiers « esthétiques » et lugubres. Le peuple murmure : il faut un coupable ; le crime vient de haut. Les chrétiens sont accusés. Le traître grec vend Lygie. Vinicius donne sa foi à Christ : Christ délivre : aux jeux, un miracle... L'aurochs

(1) Voir dans *La revue blanche* du 1er juin 1900, un article de M. J.-L. de Janasz sur l'Auteur de *Quo Vadis*.

monstrueux dont les cornes ligottent sa princesse est vaincu de front par l'athlète servile : et la joie sportive du peuple de Rome force bien le pouce impérial à se baisser vers l'arène en symbole de grâce... — Bonne propagande pour les chrétiens. La nouvelle de délivrance vole déjà séductrice et prometteuse ! Mais la menace plane encore, foudroie : la terreur habite l'âme de Pierre. Et il quitte Rome, avec Nazaire. En route, l'apôtre croise Christ : — « *Quo vadis, Domine?...* où vas-tu, Seigneur ? »

— Et la réponse ne fut point entendue de Nazaire. Mais aux oreilles de l'apôtre vint une voix triste et douce qui disait :

« Lorsque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome, pour qu'une fois encore on me crucifie... »

Pierre revient à Rome : la mort le rachète et le sanctifie. Vinicius, époux de Lygie, tente de convertir Pétrone à la foi en Christ... Mais l' « arbitre des élégances » sourit : païen, lui aussi sait mourir. Quitté des grâces de César, il quitte l'existence en volontaire et mêle à ses spasmes d'aristocrate le sang de la chère et candide Eunice, esclave, mais qui s'est à lui *librement* donnée...

Un monde respire : cela suffit pour qu'un monde meure.

Tel est l'argument de ce livre étrange : touffu et simple, contrasté et habile, savant et sensuel, puritain avec harmonie, tendre et sévère.

Léopold Lacour : **Les Origines du Féminisme contemporain. — Trois femmes de la Révolution : Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe** (Plon et Nourrit).

Ces trois femmes furent trois amoureuses. M. Léopold Lacour est d'avis qu'elles furent les mères du féminisme. En quoi, sans doute, il n'a pas tort. Car Olympe de Gouges a écrit la fameuse *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*, où on lit : « La femme a le droit de monter sur l'échafaud : elle doit avoir également celui de monter à la tribune. » Et Théroigne, courtisane mignonne et vicieuse, leva les « légions » d'amazones, comme plus tard Daniel Borme, en 1848, recruta l'étrange club des *Vésuviennes*, militairement organisées, même avec un tambour-major, — qui était, dit Borme, « la plus grande femme de mon régiment... » Et la belle actrice brune Rose Lacombe, éloquente et colossale, présida des sections de femmes, eut foi dans ses droits et dans sa vigueur jusqu'à écrire un certain jour à tel insulteur chétif de gazette : « Je vous prouverai que mes bras sont aussi libres que mon *corps*, car ils se font une fête de vous assurer une volée de coups de bâton si, dans la feuille de demain, vous ne vous rétractez pas, et je suis de parole. — Femme Lacombe, *présidente*. »

Avec tout cela, parce qu'elles furent femmes, leurs *idées* attachent moins notre intérêt que leur beauté ou leurs amours, qui sont les vrais *actes* des femmes : et M. Léopold Lacour, bien que philosophe, l'a

dû sentir, en préparant ce livre alerte, fringant et fureteur, comme les gens de lettres français sont seuls capables d'en écrire, — où la recherche érudite du détail sur l'apparence périssable et la vie aventureuse de ses héroïnes tient une place bien plus respectable, mais tout aussi légitime que les documents de leur « pensée ».—M. Léopold Lacour n'a retrouvé aucun portrait de Rose Lacombe. Mais, telle qu'il la peint, on la voit. Olympe, on le sait, fut anguleuse, folle de son corps, — moins à tout prendre que Théroigne, petite et musclée, séductrice, grisette, tour à tour impérieuse, aimante...

Comment se fait-il qu'aucun homme de théâtre, épris d'épisodes révolutionnaires, ne se soit encore inspiré de ce malheureux et charmant visage ? Même l'ingrate besogne historique lui serait épargnée maintenant par l'amusant et copieux livre où M. Léopold Lacour vivifie, ressuscite Théroigne, d'abord servante, vachère peut-être, puis « demi-mondaine cosmopolite » et maîtresse d'un jeune noble anglais, ensuite de M. de Persan, financier français, vieux et riche, — enfin, c'est bien le comble, d'un castrat italien, renommé pour ses bonnes fortunes : d'Italie, elle revint brisée et malade, pourrie au moral et au matériel, juste à temps pour cueillir au Palais-Royal les premières ivresses de régénérescence révolutionnaire. Elle change, elle agit, elle aime, elle se bat, elle souffre et elle règne. On sait le reste : l'insulte atroce du 15 mai 1793, comment Théroigne fut ligottée et flagellée par les mégères adoratrices de Marat et de Robespierre, — arrachée de leurs mains par Marat ! Elle fut arrêtée l'année d'après.

Or, elle était folle. Mise en diverses maisons de santé (à l'Hôtel-Dieu, aux Petites-Maisons, puis à la Salpêtrière), elle traîna lentement sa vie misérable, enfermée dans un cabanon d'où elle ne sortait que pour marcher à quatre pattes, ramassant et mangeant les bribes qu'elle voyait à terre, et mourut seulement le 9 juin 1817, à cinquante-huit ans. On a sur Théroigne une « observation » d'Esquirol, qui fut son médecin, — une gravure terrible d'Ambroise Tardieu, d'après Gabriel. La tête rasée, ni homme ni femme, le regard perdu, tant il est navré : ainsi apparaît la triste amazone, aimée de ses amants, du peuple, — des lecteurs, enfin, de M. Léopold Lacour.

Robert Dreyfus

Revue Financière

Fonds d'Etat. — L'Exposition universelle est une cause momentanée de baisse pour les valeurs de placement ; elle distrait du marché une partie des capitaux, qui, à cette époque de l'année, viennent d'ordinaire s'y employer en achats de titres. A ce propos, il est intéressant de rechercher quelle influence l'Exposition universelle de 1889 a exercée sur la cote du *3 o/o perpétuel*.

A la fin d'avril 1889, la Bourse était fort bien disposée, mais une réaction générale se produisit quelques jours plus tard, par suite de liquidation de spéculateurs trop chargés. Le *3 o/o perpétuel* était alors le régulateur du marché, et ses variations sont dignes de remarque. Compensé à 87.40 fin avril, il tombait à 86.60 fin mai, à 84.30 fin juin, puis remontait à 84.55 fin juillet, après avoir coté 83.15 dans l'intervalle Le comptant ne se réveilla que dans la seconde quinzaine d'août ; on était à 85.30 à la fin de ce dernier mois, à 86.70 fin septembre, pour revoir fin décembre le cours de fin avril. Cette revue sommaire des variations du 3 o/o en 1889 prouve que le marché ne s'est ressenti que fort tard de l'influence de l'Exposition. Le cours le plus haut a été celui de 88.40, coté le 14 décembre.

Nouvelle dépréciation des *Ville de Paris 2 o/o 1898* et de l'*Emprunt Métropolitain*. Les souscripteurs de ces deux émissions n'ont pas même la vague consolation d'avoir jamais eu à enregistrer une cote supérieure au prix de la souscription. Il est vrai que ce recul est en partie imputable à l'évolution, plus ou moins rationnelle, de la petite épargne vers les placements à gros revenu ; mais on peut regretter que des titres de premier ordre, comme ceux de la Ville de Paris, aient été lancés dans des conditions qui rendaient inévitable la baisse progressive à laquelle nous assistons.

Le gouvernement espagnol veut, lui aussi, s'adjuger un convenio, dont les porteurs d'*Extérieure estampillée* auront l'honneur de faire les frais. Ses délégués, MM. Laiglesia et Comyn, qui sont arrivés à Paris, ont pour instructions de faire valoir les sacrifices que l'Espagne s'est imposés sous la triple forme de réduction du coupon de la dette intérieure, d'augmentation des impôts et d'économies budgétaires. Tout en protestant du ferme désir du cabinet actuel de respecter les engagements pris naguère quant à la dette extérieure, les délégués laisseront entrevoir que, dans l'avenir, la nation pourrait bien imposer à ses représentants une politique moins scrupuleuse. Comme conclusion, on demandera de prélever sur le service des intérêts de l'*Extérieure* une dizaine de millions destinés à créer un fonds d'amortissement. Il est plus que douteux que ces propositions soient bien accueillies, D'abord, l'Espagne vient de prouver que, si elle le voulait, elle serait parfaitement à même de tenir ses engagements. Ensuite, l'*Extérieure* provient de la consolidation, en 1882, de la moitié seulement de la dette antérieure, l'autre moitié ayant été abandonnée par les créanciers. Il serait déplacé de leur infliger une nouvelle spoliation, même sous prétexte d'amortissement.

Institutions de Crédit. — Depuis le 19 avril, l'encaisse de la *Banque de France* s'est accru de 156 millions. La *Banque de Paris et des Pays-Bas*, après avoir touché 1.100 est revenue à 1.135 Une vive reprise s'est produite également sur le *Crédit Lyonnais*; mais la réussite de la campagne de hausse que l'on annonce dépend de l'état de classement des actions nouvelles, elle est aussi subordonnée aux conditions générales du marché. Ce sont là deux éléments que les acheteurs ne devront pas perdre de vue, sous peine de s'exposer à de coûteuses déceptions.

La *Banque Internationale de Paris* annonce le paiement du solde du dividende de 35 fr., soit 22 fr. 50.

A *Paris :* Au siége social, 3 et 5, rue Saint-Georges.

Et au change du jour sur Paris :

A *Londres :* A The London Joint Stock Bank, Limited, Lothbury Office.

A *Bruxelles :* A la succursale de la Banque de Paris et des Pays-Bas et à la Caisse Générale de Reports et de Dépôts.

A *Genève :* A la succursale de la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Peu d'affaires sur le *Crédit Foncier de France*. La *Rente Foncière* et la *Société Foncière Lyonnaise* ont supporté quelques ventes, ainsi que la *Banque Parisienne*.

Vendredi, 22 juin, a eu lieu l'assemblée générale annuelle de la *Banque française de l'Afrique du Sud*, sous la présidence de M. Henrotte, président du

Conseil d'administration. Les actionnaires, après avoir entendu les rapports du conseil et des commissaires des comptes, ont adopté toutes les propositions qui leur étaient soumises. Les bénéfices totaux bruts s'étant élevés à 4 789.186 fr. 45 cent en augmentation de 1 760.000 fr. environ sur ceux de l'année dernière, le solde créditeur du compte de Profits et Pertes ressort à 3.244.651 fr. 29, supérieur de 1.182 970 fr. à celui de l'année précédente. Il convient d'y ajouter le reliquat de l'exercice 1898, soit 79.510 fr.01 c. portant ainsi à 3.324.161 fr.20 c. le total effectif des sommes disponibles, qui ont été réparties de la façon suivante :

5 o/o à la réserve légale au moyen d'un prélèvement sur la somme ci-dessus indiquée de 3.244.651 fr. 29.	162.232 55
A la réserve, pour fluctuations du portefeuille-titres	1.260.721 50
4 o/o de dividende aux Actionnaires.	1.600.000 »
Solde à reporter à nouveau.	301 207 25
	3.324.161 30

Le coupon n° 2 des actions sera payable à partir du 2 juillet à raison de 4 fr. par action, sous déduction des impôts edictés par les lois de finances : les différentes réserves s'élèveront, sans y comprendre le rapport à nouveau de 301.207 fr. 25, à un total de 5.293 943 fr. 45 c., soit 13 o/o du capital, ainsi repartis :

Réserve légale	372.999 05
Réserve pour fluctuations des cours du portefeuille-titres	2.000.000 »
Réserve pour amortissement des anciennes affaires.	2.920.944 40
Soit.	5 293 943 45

L'assemblée a ratifié la nomination de MM. S. Einhorn, Ch. David de Gheest, le marquis d'Hautpoul, comme administrateurs en remplacement de MM. Siegfried, Duval et Chabert, démissionnaires, et nommé commissaires des comptes MM. Eonnet, d'Orgeval et Delhorbe.

Un passage du rapport est consacré à l'énumération sommaire des opérations auxquelles la *Banque Française de l'Afrique du Sud* a participé en 1899. Nous croyons devoir le citer textuellement :

« Nos relations avec les Compagnies minières du Transvaal sont toujours excellentes : la crise par laquelle elles viennent de passer n'a fait que rendre ces rapports plus étroits, et les services que notre succursale de Johannesburg a pu rendre à l'industrie depuis le début de la guerre, a considérablement fortifié notre situation générale au Transvaal. Nous ne tarderons pas à en éprouver l'heureux effet.

« Suivant la ligne de conduite que nous nous étions tracée, nous n'avons pas limité à l'Afrique du Sud le champ de nos opérations. Nous avons pris des participations d'importance diverse, dans l'émission de l'*Emprunt chinois 5 o/o* dans diverses Sociétés de tramways électriques à Paris, dans la Compagnie minière *El Oro*, dans un certain nombre d'affaires industrielles françaises, belges et italiennes, étudiées et choisies avec soin. Nous avons aidé à la constitution de la *Société industrielle d'énergie électrique*, créée avec l'appui de la maison Schuckert, ainsi que l'*English Electro-Metallurgical* C°, dont le programme est de fournir en Angleterre la belle carrière de la *Société d'Electro-Métallurgie* en France. Nous avons participé à l'augmentation du capital de cette dernière Société. Nous nous sommes intéressés à des affaires coloniales congolaises dont la plus importante est celle des *Sultanats du Haut-Oubangui*. Nous ajouterons que beaucoup de ces participations se trouvent aujourd'hui liquidées, soit partiellement, soit intégralement, avec un bénéfice.

« Les services de notre Siège social nous donnent pleine satisfaction.

« En ce qui concerne nos agences, nous tenons à vous signaler que celle de Londres, créée pour le mouvement des titres de nos clients, nous rend les plus réels services. Quant à celle de Bruxelles, nous avons jugé, après expérience, qu'il était inutile de la conserver, en raison du faible éloignement de cette ville et des relations directes que nous y possédons.

« Au cours de l'exercice, nous avons été conduits à faire examiner sur place la convenance pour notre Banque d'établir une agence à Djibouti et au Harrar. L'expérience à laquelle nous nous sommes livrés, jointe aux informations que notre Inspecteur général a recueillies dans son voyage, nous ont fait renoncer pour le moment à cette intention. »

Valeurs industrielles. — La débâcle de la *Traction* et de ses filiales tapageuses a causé de terribles ravages dans les charges d'agents de change, beaucoup de clients acheteurs n'ayant pas jugé à propos de passer à la caisse,

Comme il arrive habituellement en pareil cas, la baisse s'est étendue à l'ensemble des grandes valeurs, y compris celles que les intermédiaires officiels s'étaient abstenus de recommander et de favoriser. La morale de tout cela, c'est que les augmentations de capital, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles donnent lieu à un formidable tirage, ont parfois pour conséquence de déchaîner une crise de la plus grande intensité. Le tableau ci-dessous permet d'apprécier l'importance de la dépréciation éprouvée par dix Sociétés de traction, inscrites à la cote officielle :

	COURS DU 1er mars.	COURS DU 19 juin.	Baisse.	Pour cent.
Thomson Houston	1.600	1.352	— 248	15 50
Traction	338	220	— 118	34 »
Omnium lyonnais.....	126	100	— 26	20 60
Cie française de tramways...	1.260	950	— 310	24 60
Tramways de Paris..........	1.105	780	— 325	29 40
Cie générale par. de tramways.	508 (1)	385	— 123	24 20
Est parisien..................	765 (2)	570	— 195	25 50
Métropolitain.......	570	430	— 140	24 50
Société parisienne Electrique.	320 (3)	260	— 60	18 75
Thomson de la Méditerranée.	915	750	— 165	18 03

Sur le marché en banque, signalons le recul des *Transports Electriques de l'Exposition*, des *Tramways de Cronstadt*, des *Tramways de Lorient*, des *Tramways de Lourdes*, des *Tramways de Vanves à Paris*, et de la *Société française de Tramways Electriques et de Voies ferrées*.

Par suite des difficultés de l'escompte, les transactions commerciales sont entravées en Russie, et la plupart des usines métallurgiques travaillant pour le Gouvernement voient leurs rentrées ajournées à des dates lointaines. Jusqu'à ces derniers temps, il était de mode, même il était de bon ton de considérer comme excellentes toutes les affaires russes sans exception; aujourd'hui, il faut en rabattre. Le charme est rompu. Beaucoup de ces entreprises, en effet, sont condamnées, soit par leur situation géographique, soit par des raisons d'ordre économique.

Assurément, il y a des Sociétés qui, grâce à l'importance de leurs réserves et de leurs amortissements, sont en mesure de surmonter la crise. Mais tel n'est pas le cas de plusieurs créations récentes. Par exemple, on n'a pas oublié les mésaventures retentissantes de la *Volga-Vichéra* et *de l'Ermack*. On craint pour la *Kertch* qui a baissé de 70 fr. en une Bourse. Vainement les introducteurs se réclament de leur haute situation financière : il faut que les valeurs majorées descendent jusqu'à leur prix réel.

Les actions des *Grands Moulins de Corbeil* enregistrent, de temps à autre, le cours de 300. Quant aux parts bénéficiaires, qui n'ont donné aucune répartition depuis le 15 avril 1894, elles ne se négocient que très rarement. A l'origine, c'est-à-dire en mars 1881, le capital social avait été fixé à 16 millions et divisé en 32.000 actions de 500 fr., entièrement libérées et au porteur, dont la moitié furent mises en vente avec une prime de 250 fr., quelques jours après la constitution définitive. Rien ne justifiait cette majoration. Aussi, en 1882, le cours moyen n'était-il que de 351; en 1883, il fléchissait à 276, pour tomber à 182 en 1884 et à 164 en 1885. C'est à ce dernier cours que le Conseil d'administration racheta en Bourse 4.000 actions, ce qui eut pour effet, de réduire le capital social à 14 millions. Une autre réduction eut lieu en 1888 et ramena le capital à 12 millions, de sorte que les 28,000 actions existantes furent échangées contre 24,000 actions nouvelles à raison de 7 actions anciennes contre 6 actions nouvelles. En outre et en représentation des 4,000 actions annulées par suite de cet échange, l'Assemblée générale du 29 mars 1888 décida la création de 4,000 parts bénéficiaires au porteur, qui furent remises aux actionnaires à raison d'une part bénéficiaire pour six actions nouvelles. Ces parts sont assimilées aux actions pour le partage des bénéfices nets, c'est-à-dire de ce qui reste disponible après avoir prélevé 5 o/o d'intérêt pour le capital.

De 1887 à 1894, il y a eu un relèvement, mais il n'était qu'apparent, puisque 13,760 obligations de 500 fr. 4 1/2 o/o ont dû être émises de 1889 à 1892. A partir de 1894 jusqu'à 1898, la Société ne paie plus de coupon aux actions qui tombent de 566 à 349.

(1) Cours du 17 avril 1900.
(2) Cours du 28 avril 1900.
(3) Cours du 5 mars 1900.

Le tableau suivant résume l'histoire de la Société depuis 1891 :

Exercices.	Bénéfices.	Pertes.
1891 ....fr.	2.518.828 54	»
1892	1.303.878 97	»
1893	1.157.004 »	»
1894	»	808.924 90
1895	39.796 92	»
1896	61.143 79	»
1897	»	273.170 26
1898	1.650.765 74	»
1899	619.159 48	»

Le dividende de 1898 a été gagné à la Bourse de Commerce, mais l'histoire de la Société est là pour démontrer que ces opérations aléatoires ne sont pas de nature à enrichir les actionnaires.

La forme hypothécaire, que les *Grands Moulins de Corbeil* ont donnée à leur émission de 10,000 sbligations de 500 fr. 4 o/o, de juillet 1899, laisse supposer que le crédit de la Société s'est ressenti du caractère spéculatif de ses opérations. On sait que, pour l'exercice 1899, le dividende est de 15 fr. seulement

Le 15 juin on a introduit sur le marché en banque au comptant les actions du *Saint-Raphaël Quinquina*. Cette Société est constituée au capital de 6.500,000 francs, divisé en 65,000 actions de cent francs chacune. L'introduction a eu lieu au cours de 50 fr. seulement, et cette démajoration n'a pas été sans provoquer force commentaires On n'est pas accoutumé à voir le promoteurs *démajorer* leurs titres spontanément, et par là rendre hommage à l'intelligence de leurs contemporains.

Alors que de grands établissement financiers, malgré leur puissante organisation, malgré la confiance qu'ils savent inspirer à leur clientèle, rencontrent parfois de sérieuses difficultés dans le placement des titres qu'ils offrent au public, on ne doit guère s'étonner des insuccès répétés qui ont marqué les émissions et les introductions patronnées par des maisons d'ordre secondaire.

Quand la *Compagnie du Zambèze*, introduite à 47 fr., recule à 39; quand la *Montecatini* a le sort peu enviable de la *Kertch*, rien ne saurait être plus logique et plus intextricable que le marasme où languissent les *Forges et Laminoirs de l'Aube*, les *Usines Electro Métallurgiques de Villelongue*, les *Manganèses de Nicolaiecka*, la *Huelva Central Copper*, la *Façonnerie des Bois du Nord*, l'*Omnium franco-belge*, les *Verreries de l'Ancre*, etc., etc.

Un coup d'œil jeté sur la cote des banquiers en valeurs au comptant suffit pour constater la rareté extrême des transactions sur la plupart des titres introduits depuis quelques mois. C'est un symptôme fâcheux.

Malgré la tendance optimiste des nouvelles anglaises au sujet de la situation dans l'Afrique du Sud, malgré l'assurance de la sécurité complète des mines et de leurs installations de surface, malgré la constitution d'un ministère au Cap, sous la présidence de M. Gordon Sprigg, dont les vues sont nettement impérialistes, le marché des mines d'or est resté sans transactions importantes, et l'activité sur laquelle tout le monde semblait compter, s'est réduite à une tenue ferme, mais sans mouvements.

Le public n'a pas voulu s'associer aux réjouissances des professionnels, par des achats prématurés; il a compris que l'industrie ne pourrait reprendre son cours normal avant quelques mois, et que la paix fût-elle conclue demain, dans les conditions les plus favorables aux deux adversaires, il faudrait cependant en arriver au point sensible, à « la carte à payer »!

Or, il n'est douteux pour personne que les vrais contribuables au Transvaal, ce sont les mines d'or. Tant que leur situation fiscale n'aura pas été réglée, il ne faudra pas compter sur une reprise durable. Ceci nous explique la profonde indifférence qui vient d'accueillir l'introduction de la *New Steyn Estate Gold Mines Company*.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

L'éternelle Jeunesse

Longtemps l'humanité a considéré la mort comme la terminaison naturelle et fatale de la vie. Mais les biologistes se sont heurtés à des difficultés réelles quand ils ont voulu démontrer le bien fondé de cette notion.

En effet, un organisme formé d'une seule cellule vivante est immortel; une amibe, par exemple. arrivée au summum de son développement se divise de façon à donner naissance à deux êtres nouveaux, dont chacun est formé de la substance de l'amibe qui lui a donné naissance. De même que chez les microbes, — à travers les générations successives des plantes inférieures, c'est indéfiniment le même être qui, divisé à mesure qu'il s'accroît, poursuit son existence éternelle. La sporulation, quand elle existe, ne fait que compliquer un peu les apparences sans rien changer à la loi fondamentale. Il n'y a pas de mort naturelle et Weissmann a proclamé l'immortalité des organismes unicellulaires dont la prolifération est infinie si une cause accidentelle n'en vient rompre la chaîne.

Cette loi de pérennité ne saurait-elle s'étendre aux organismes multicellulaires dans lesquels la nature a dû établir une différenciation entre les élements procréateurs et les éléments somatiques? Il suffit d'envisager, non l'individu, mais l'espèce, c'est-à-dire de ne tenir compte que des cellules génératrices qui servent à la perpétuer. « Le corps, le soma, produit à ce point de vue, l'effet d'un appendice accessoire des véritables porteurs de la vie, des cellules de la reproduction » (1). Il en résulte que, « la série des organismes peut être considérée comme formant un seul organisme continuellement existant » (2).

Si cette conception d'ensemble doit être maintenue, il n'en est pas moins apparent et réel que les animaux supérieurs s'accroissent, et sont amenés par une période de sénilité à la mort naturelle.

Tandis qu'un protozoaire, arrivé à sa taille maxima, « se divise spontanément en deux ou plusieurs masses équivalentes à la masse d'où elles dérivent, qui se reproduit en elles » (3), ce n'est qu'une personnalité en puissance qui se détache de l'animal supérieur pour continuer la race : l'animal lui-même, l'individu actuellement conscient de son existence s'accroît, puis (après quelquefois une période d'embonpoint transitoire) diminue de poids et meurt.

(1) Weissmann, *Essais sur l'Hérédité*, trad. de Varigny, page 97.
(2) H. Spencer, *Principes. de Biologie*, trad. Chezelles, t. I, p.311.
(3) Perrier, *Les Colonies animales*, etc., Paris, 1881.

La question principale est de savoir en quoi consiste la sénilité et quelles sont ses causes.

Vers la fin de l'année passée, un travail de M. Metchnikoff eut la mauvaise fortune d'être découvert par les journalistes dans les *Annales de l'Institut Pasteur* et — pourtant ésotérique — donna matière à de pénibles bavardages. Maintenant que l'actualité en est moins vive, on peut parler raisonnablement de toute la série de ces découvertes et, dans une revue plus proche de la philosophie que de la science pure, en expliquant les résultats obtenus, montrer surtout l'ensemble de la doctrine qui aboutira quelque jour à une transformation de l'art de guérir.

Quand on envisage le développement d'un animal supérieur, on voit son poids augmenter à partir d'une époque très voisine de sa naissance; rester stationnaire; puis, après une période d'adiposité qui correspond, elle aussi, à un vieillissement des organes, diminuer.

Cette diminution de poids éveille l'idée d'une atrophie, confirmée, du reste, par les observations journalières.

Mais en quoi consiste cette atrophie?

C'est ici que l'hypothèse intervient et qu'il faut exposer en détail les vues de M. Metchnikoff.

Le corps est formé de cellules que l'on peut considérer comme l'unité vivante. Les cellules de l'organisme sont liées entre elles par une nutrition commune; elles baignent dans un milieu commun qui, bien plus que le système nerveux, fait, de leur collection, une personnalité définie.

Les cellules de l'organisme présentent une admirable différenciation en organes divers; les cellules du foie, les cellules nerveuses, les fibres musculaires fonctionnent de façon adéquate au rôle spécial qui leur est dévolu. Celles-là sont les cellules spécifiques de l'organisme, les éléments nobles qui en assurent le fonctionnement.

D'autres font, pour ainsi dire, la police de l'organisme; ce sont les phagocytes, doués d'une sorte d'indépendance et qui, sortant des vaisseaux ou rampant au sein des tissus, se portent au devant des corps étrangers.

Ce sont comme des protozoaires qui subsistent, depuis la première apparition de la vie, à travers l'évolution des êtres. C'est grâce aux cellules migratiles, qu'un animal résiste aux microbes; c'est en excitant leur activité qu'agissent les vaccinations ainsi que les sérums thérapeutiques.

Par exemple, les cellules phagocytaires d'un cobaye neuf n'entrent point en lutte avec les vibrions cholériques qui, dès lors, pullulent jusqu'à causer la mort. Ces mêmes cellules, chez un animal vacciné, englobent les vibrions et les détruisent, empêchant ainsi l'éclosion de la maladie. L'immunité contre le choléra est si bien due à cette cause

que la teinture d'opium, poison pour les phagocytes, supprime la résistance engendrée par la vaccination (1).

Ces combattants individuels, ces policiers de l'organisme que sont les phagocytes, s'occupent, en outre, d'éliminer les éléments affaiblis.

Ces données peuvent paraître un peu abstraites ; elles sont indispensables à l'exposition du problème de la sénilité.

Après avoir montré le rôle primordial de cette phagocytose dans la lutte contre les corps étrangers et contre les microbes, M. Metchnikoff a cru trouver dans ce même phénomène la cause de la sénilité.

Les phagocytes englobent, non seulement les débris de cellules désagrégées, mais encore, ils s'attaqueraient aux cellules intactes morphologiquement, mais amoindries dans leur vitalité : il y aurait une sorte de lutte constante entre les éléments nobles (cellules nerveuses, musculaires, hépatiques, etc.) et les phagocytes.

Pour objectiver, veut-on une comparaison? (Il faut pourtant se défier de cette manière d'expliquer qui déforme toujours les choses.) Les phagocytes, en même temps que de vigilants défenseurs, à l'occasion, seraient des espèces de pirates de l'organisme, toujours prêts à se jeter sur les éléments affaiblis.

Or, dans la vieillesse, les cellules nobles, celles qui assurent le fonctionnement spécial du système nerveux, des muscles, du foie, etc. sont altérées par les substances toxiques, résultats nécessaires du chimisme nutritif. Si longtemps imprégnées de ces poisons qui les ont, plus sûrement et plus promptement affectées, elles deviennent une proie facile pour les phagocytes, pour les macrophages, qui, au fur et à mesure de l'accomplissement de cette besogne, s'organisent en un tissu fixe, le tissu conjonctif qui, peu à peu, prédomine dans le corps.

(Si l'on veut continuer la métaphore précédente, les pirates, leur rôle joué, deviennent une société sédentaire qui, peu à peu, étouffe les anciennes castes.)

Ainsi, la vieillesse, l'atrophie sénile, serait une sorte de macrophagite déterminant la disparition des éléments nobles, devenus incapables d'assurer leur propre défense.

C'est dans les *Archives* de Podwysotzky, au courant de 1898 que Metchnikoff a imprimé cette hypothèse.

L'atrophie de la plupart des organes, suivie au moyen des procédés de l'anatomie microscopique semble bien confirmer les vues de l'illustre chef du service des recherches de l'Institut Pasteur.

On avait pris, récemment, l'une des conséquences de la sénilité, pour la cause ; ayant noté dans tous les organes l'altération des vaisseaux sanguins, l'opinion que la vieillesse doit son aspect à l'artériosclérose, à l'apport moindre du sang dans les tissus, s'était résumée en une phrase presque célèbre : « On a l'âge de ses artères. »

(1) Cantacuzène, *Recherches sur le mode de destruction du vibrion cholérique*, Paris, 1894.

On a invoqué aussi une sorte de difficulté de plus en plus grande qu'éprouveraient les tissus séniles à se multiplier.

C'est là se payer de mots, et les faits les mieux connus sont hostiles à cette théorie. Chez le vieillard, ainsi que le remarque M. Metchnikoff, les épithéliums prolifèrent, les plaies se cicatrisent normalement. Le tissu conjonctif, seul, — et il est constitué par les macrophages devenus fixes — s'hypertrophie.

Pour montrer à quel point le problème de l'atrophie est complexe, M. Paul Carnot a étudié, sur les conseils de M. Metchnikoff la régénération de la queue des têtards (1).

On sait que, si l'on coupe la queue des têtards, elle repousse rapidement. Si nous la coupons plusieurs fois, elle repousse encore ; mais, chaque fois, la régénération d'abord très active, s'arrête lorsque l'organe nouveau a atteint les dimensions de l'ancien.

Puis, lorsque le têtard vieillit et approche de la métamorphose, la régénération se fait moins active. Bientôt, elle cesse entièrement et la queue coupée à ce moment ne repousse plus. Enfin, on assiste à la résorption rapide de l'organe.

Cherchons par quel mécanisme la queue du têtard se régénère, puis ne le fait plus, puis enfin s'atrophie. On ne peut invoquer un processus histologique ou phagocytaire d'ordre général car, lorsque les muscles de la queue dégénèrent, ceux semblables, du tronc et des pattes se développent au contraire.

On ne peut davantage invoquer un processus local : les artères restent perméables jusqu'à la fin et la section des nerfs n'amène point l'atrophie de la queue. .

Enfin, on ne peut invoquer le cycle même de la vie cellulaire ni penser que les éléments de la queue ne peuvent vivre et proliférer qu'un temps donné, car, si l'on coupe plusieurs fois la queue, les éléments régénérés, beaucoup plus jeunes, devraient vivre plus longtemps, et cependant ils s'atrophient exactement à l'époque habituelle.

L'atrophie envisagée ici n'a guère de rapport avec celle qui survient progressivement dans la vieillesse. Il semble que, dans ce dernier cas, les choses se passent bien selon le mécanisme invoqué par M. Metchnikoff ; les faits les mieux connus viennent appuyer son hypothèse : atrophie de l'ovaire et du testicule par envahissement du tissu conjonctif, bien avant l'artério-sclérose ; participation des phagocytes à l'atrophie sénile du cerveau, dont ils désagrègent et digèrent les cellules nerveuses, etc. Les ganglions lymphatiques eux-mêmes s'atrophient ; la production des phagocytes s'y maintient, amoindrie sans doute, mais suffisante pour infiltrer tant de tissus et d'organes, voués à l'atrophie sénile.

Etant donné que la sénilité résulte de cette lutte entre les cellules spécifiques des organes et des phagocytes, on comprend qu'il y ait deux moyens de combattre la sénilité.

1° Renforcer la cellule spécifique :

2° Entraver l'action des phagocytes.

(1) *Presse Médicale*, 1900.

Ces deux problèmes ont une importance primordiale pour la médecine, et on peut prévoir que chacune des solutions partielles qui en seront données aboutira à de féconds résultats.

Jusqu'ici, en effet, le thérapeute, en présence d'une maladie, s'efforçait de combattre les symptômes, d'atténuer les réactions fâcheuses, de ramener le mécanisme ou le chimisme organique dans la bonne voie; mais jamais, une fois la lésion produite, il n'avait eu l'espoir de ramener l'organe altéré à son intégrité primitive. Or, nous commençons à savoir où se trouvent les substances qui favorisent la régénération cellulaire, celles qui donnent aux tissus l'excitation nécessaire à la prolifération.

Beaucoup de poisons — dégénératifs, à haute dose — déterminent, s'ils sont donnés en quantité minime, une suractivité des cellules ; il en est de même de certaines toxines sécrétées par les microbes. (On sait, par exemple, combien est rapide la croissance, sous l'influence de certaines fièvres ; avec quelle rapidité les ulcérations se cicatrisent après une fièvre typhoïde.) Il est même probable que tel produit microbien excite la prolifération de telle cellule et non de telle autre.

Mais, le groupe le plus intéressant est celui des excitants physiologiques naturels de la prolifération cellulaire : ceux-là, on les trouvera dans les organes — en voie de développement si rapide — des animaux très jeunes ou des embryons.

Est-ce pour régénérer ses organes que l'ogre du conte mangeait les petits enfants et que Saturne dévorait ses nouveaux-nés?

Si l'on peut, théoriquement, renforcer les cellules nobles, il est plus simple d'entraver l'action des phagocytes.

(Tout d'abord, pour rester dans l'exactitude, il faut observer que les phagocytes sont de plusieurs espèces et il a fallu des expériences précises, impossibles à exposer ici, pour savoir à laquelle de ces espèces il importait de s'attaquer.)

Dans un article, écrit sous l'influence de M. Charrin, nous avons insisté sur les analogies entre les microbes et les cellules organiques ; nous disions qu'on parviendrait à lutter contre ces dernières par les mêmes procédés de sérothérapie employés contre les microbes (1).

Et, de fait, on parvient à vacciner les animaux contre tel ou tel genre de cellules organiques, de la même façon qu'on les vaccine contre tel ou tel microbe. Les phénomènes de l'une et l'autre immunités présentent même une ressemblance singulière.

Nous ne pouvons rappeler ici comment on vaccine un animal contre des microbes déterminés et comment le sérum sanguin de cet animal vacciné constitue un médicament contre ce microbe. Qu'il nous suffise de dire que, par les mêmes moyens, on vaccine contre les cellules.

(1) *Revue générale des Sciences,* 28 février 1897.

Ainsi, que l'on injecte des globules rouges du sang de l'oie dans le péritoine d'un cobaye et ce dernier fournira un sérum qui détruira ces cellules sanguines (Bordet).

Bien des chemins d'espoir nous sont ouverts par ces théories nouvelles.

Contre les cellules qui constituent le cancer, il semble que l'on entrevoie un moyen de lutter; on obtiendra sans doute aussi des sérums contre les maladies par excès de fonctionnement de tel ou tel organe (goître exophtalmique, etc.).

On pourra obtenir des sérums contre tel ou tel élément cellulaire et ce sera un procédé élégant, comme disent les mathématiciens, pour anéantir au sein de l'organisme un organe qu'il serait difficile ou impossible d'atteindre chirurgicalement. (Ainsi, dans certaines expériences de physiologie, on s'efforce d'extirper les glandules para-thyroïdiennes; mais il en subsiste toujours quelques-unes. Un sérum anti-cellulaire détruira l'ensemble de cet organe éparpillé.

De même, les pancréas des mammifères, etc.

Et ceci nous rappelle une clinique de Verneuil où le vieux maître se plaisait à prédire qu'un jour la médecine, avec ses procédés placides, remplacerait les brutales interventions de la chirurgie.

Au point de vue de la sénilité, M. Metchnikoff a vacciné, pour ainsi dire, des cobayes contre les phagocytes du rat; et le sérum sanguin de ces cobayes, quand il est injecté aux rats, possède le pouvoir de dissoudre leurs phacocytes.

— Si la pleine vigueur de l'homme était prolongée de quelques années seulement, qui sait s'il ne quitterait pas la vie sans regret, rassasié pour ainsi dire; comme on s'en va d'un repas trop copieux ?

Le moment n'est pas venu où la vieillesse n'existera plus; il faut travailler encore la question. Mais pourquoi n'arriverait-on pas à la résoudre ?

Peut-être par la découverte d'un sérum contre la vieillesse le nom de M. Metchnikoff sera, un jour, béni comme le fut naguère celui du docteur Roux ?

En attendant, la régénération des hommes s'accomplira, comme par le passé, dans l'organisme neuf de leurs enfants.

Dr Jacques de Nittis

Messaline

PREMIÈRE PARTIE

III

LE MAÎTRE ASIATIQUE DES ARBRES

Sed truncum forte dolatum
Arboris antiquæ numen venerare Ithyphalli
Terribilis membri, medio qui semper in horto
Inguinibus puero, prædoni falce minetur.

L. IUN. MOD. COLUMELLÆ *De Re rustica*,
lib. X (De cultu hortorum).

Les accusateurs juridiques, lesquels déposaient leur réquisitoire entre les mains du préteur, en présence de l'accusé, après l'avoir signé et y avoir fait souscrire des adjoints, en étaient venus, sous Tibère, à transmettre secrètement à l'empereur leurs délations. Son despotisme inquiet s'accommodait d'eux et les appelait les *gardiens des droits,* parce qu'ils faisaient punir ceux qui y attentaient, ou par antiphrase, de même qu'on dit : les Euménides. Par de l'or ou par des promesses, il les tirait, selon ses besoins, hors de leurs retraites, comme un glaive du fourreau ; et cette comparaison était devenue courante, par laquelle le dénonciateur le plus émérite était considéré comme un glaive nu et prêt à frapper. Le plus nu de tous, et le plus cher à Messaline, et celui qu'elle avait appelé afin de supprimer légalement l'Asiatique, était un certain Publius Suilius, ancien questeur de Germanicus, jadis relégué par Tibère dans une île, pour avoir vendu un jugement.

Quand le lendemain découvrit aux yeux de Messaline sa partie délicate, qui est l'aurore, l'impératrice, contre sa coutume, ne s'endormit point et retint Claude au lit.

Et dans le cubiculum impérial, où le lit d'ivoire allait figurer le trône de justice, Publius Suilius le dénonciateur entra, à la tête de soldats, en foule plutôt qu'en troupe tant ils se pressaient confusément pour entourer quelqu'un, et s'adressa ainsi à l'empereur :

(1) Voir *La revue blanche* du 1er juillet 1900.

— Voici que j'ai les preuves et les témoins de tous les crimes de Valérius l'Asiatique, l'homme qui regrette publiquement de n'avoir point de son propre fer, ô César! tué César, et je l'amène entre tes mains!

Sur les draps moins exsangues qu'elles, les phalanges de Claude s'entrechoquèrent.

— Tous ceux-là qui les premiers t'ont salué empereur et doivent être ton plus cher trésor, t'étant acquis de tes trésors, l'ont vu après la mort de Caius César ériger de toute sa hauteur sur un monticule ce cri : « Plût aux dieux qu'il n'eût péri que de mon bras! » Et tous se déclarent prêts à jurer que Valérius ne peut, depuis ce jour-là, gravir une colline sans être pris de la frénésie du meurtre d'un empereur. Or il y a jusqu'à sept collines dans la Ville, et ta précieuse personne est unique, César.

— Il a essayé de nous corrompre par la profusion étrange de ses richesses, dit un soldat; mais nous sommes loyaux et point à vendre, ni pour or ni pour débauches, maintenant que nous sommes à César.

— Il prépare un voyage, dit un autre, vers les armées de Germanie ; il lui sera facile, né à Vienne et grâce à l'appui nombreux et puissant de sa parenté dans cette première frontière du Levant barbare, de soulever les peuples ses compatriotes.

— Il est l'amant de Poppée, je crois, susurra Messaline.

— Voilà bien assez de paroles, interrompit Claude; le sort a jugé, du moment que l'accusation fut entendue avant la défense.

— Enfin, reprit Suilius, et pour ne rien omettre, je l'ai vu se prostituer, au mépris de son sexe, en plein Cirque ; ce qui est licite chez un jeune homme devient monstrueux de la part de ce vieillard chauve.

Et il tendit l'index vers la foule.

— Eh ! quel vieillard chauve désignes-tu, Gardien des Droits? ricana Claude. C'est mon notaire sténographe !

Et les paupières de Messaline battirent, car le rang irrégulier, mais compact, des soldats, lui cachait encore l'Asiatique.

— Interroge tes fils, Suilius, vibra une voix qui isolait toutes les syllabes, et qui écarta la foule; et d'un seul pas, dont le feutre n'ajouta nul son à sa parole, Valérius parut. — Si tu ne m'as jamais vu, leur chair a eu toutes les preuves que je suis un homme!

— La justice, pour la première fois, va-t-elle balancer le sort? marmotta l'empereur, qui s'intéressa.

Puis il dit tout haut :

— Reste où tu es, et parle.

Valérius l'Asiatique était de stature moyenne, grandie par de hauts patins sères au bout relevé ; dans la force de l'âge, et son crâne ne paraissait chauve que par la polissure du rasoir, sauf la longue natte d'un noir de jais dont le fouet tombant caressait jusqu'aux reins sa robe de soie bleue ramagée d'or, — à la mode du pays plus loin que toute mémoire, excepté le livre d'Amométus, jusqu'où il avait porté le nom romain et dont il adoptait sans restriction les coutumes, après l'avoir fait aussi proche de Rome que la Tartarie et que l'Inde par le transport fluvial de soieries, fourrures, esclaves et gemmes aux entrepôts de Dioscurias, où se rencontraient les marchands de soixante-dix peuples : — la Chine.

Et sa défense fut péremptoire (comment eût-il été l'amant de Poppée, puisqu'on avait surpris des rendez-vous de la femme de Cornelius avec le pantomime Mnester dans ses propres jardins? et ses richesses considérables, en usait-il que pour le service de l'empereur?) et pathétique, jusqu'à motiver d'émotion le tremblement de Claude, et arracher des larmes à Messaline.

Elle sortit pour les essuyer, et pour recommander au consul Vitellius de ne pas laisser échapper l'accusé.

Claude se mit à parler grec, ce qui était chez lui une marque de préoccupation, aussi souvent compatissante ou sympathique que sanguinaire :

— Στατιλίου δὲ Ταύρου μετὰ Λουκίου Λίβωνος ὑπατεύσαντος, ὁ Τιβέριος ἀπεῖπεν ἐσθῆτι σηρικῇ μηδένα ἄνδρα χρῆσθαι. (Tibère, sous le consulat de Statilius Taurus et Lucius Libon, a interdit aux hommes de porter des robes de soie !)

Il semblait ne retenir contre l'Asiatique aucune autre charge que cette *promiscuité* des vêtements, étoffes de Cos et soie réservées aux femmes par les lois somptuaires (une livre de soie sérique, à Rome, équivalait à une livre d'or), et se disposer à l'absoudre.

Messaline, précédée de Vitellius, rentra.

« Cette tresse velue sur sa tête est la même qui se rebrousse,

moins longue, aux reins de Pan, réfléchit-elle. Il garde le dieu... Et ses ongles, qui sont de divines griffes... »

— César, s'écria-t-elle, il a l'ongle du petit doigt dans une gaîne de roseau! Rappelle-toi que depuis l'accident, dû au stylet d'un accusé, dont ta joue avoue le souvenir, tu as sagement interdit, même aux scribes, de garder en ta présence leur étui à poinçons...

— Peur, moi? disait Claude pour soi; ne suis-je pas un enfant des dieux?

— Ecoute-moi, César, dit Messaline. Il garde le dieu, les jardins, la boule... César! je veux dire qu'il possède l'échiquier de Pompée après son troisième triomphe, en verre de Sidon... non! fait de deux seules pierres précieuses, de couleur différente, longues de quatre pieds, larges de trois, assez massives pour porter une lune d'or du poids de trente livres, et accompagnées de toutes les pièces sculptées dans les tailles des deux mêmes pierres!

— Vénus?... radotait Claude.

— Lucullus jouait en empereur, et l'Asiatique conspire dans les mêmes jardins!

— Par le nom d'Auguste! dit Claude péniblement, Hercule, dieu de la force, devant le temple de qui je juge d'ordinaire, Hercule-aux-Muses! je ne suis pas arbitre, mais ministre du Destin : inspire-moi pour une grande justice!

— Il monte à cheval du côté hors montoir, insinua avec volubilité Suilius; il a nourri son père malade de potages de chair humaine et s'est réjoui aux funérailles (c'est le seul de ses crimes dont je l'ose presque excuser, en comparaison de ses transports après le meurtre d'un César!), il mange avec des doigts artificiels, il s'assied — regarde! — au lieu de se tenir debout en ta présence impériale et a l'air, par Pollux! de croire qu'il te rend tous les devoirs dûs; il fait l'amour, dans son bain, avec des mouches et il a bâti sa bibliothèque et sa pinacothèque en commençant par le toit!

— Thalès commence dans l'Olympe, pensa Messaline à haute voix.

Elle se reprit :

— L'Asiatique conspire assurément, César!

— Permets-lui, dit alors, dans un silence général, Vitellius,

qui attendait et n'avait point encore parlé, — puisqu'il n'est pas sûr qu'il soit coupable, et cette circonstance de son crime mérite considération ; permets-lui, — j'ai toujours été son ami et je connais ta clémence, César, — de choisir son genre de mort !

L'Asiatique dressait, pour toute péroraison de sa défense, son innocence en robe d'or, dans l'attitude d'une idole rare, exotique et incompréhensible.

— Ma clémence ! Une grande grâce, certes ! dit Claude. — Je suis très clément. — Et sa bouche bava. — Il est innocent, je crois, cet homme en soie puisque les témoins qui l'auraient vu n'ont reconnu que mon secrétaire. Mais le sort... Certes, voilà l'équité : par le nom d'Auguste et par Hercule, je veux qu'il choisisse son genre de mort ! Mais il ne faut pas qu'il innove trop, ni qu'il importe des morts étrangères au lieu de *la coutume des ancêtres !* Il est ton ami, Vitellius ; je veux être le sien, moi ton collègue, par un conseil : tu es jeune, Asiatique ; tu dois avoir quarante ans, à peine, tu as donc désormais le droit de te raser la barbe au rasoir et laisser la tondeuse aux plus jeunes gens ! Et tu te fais déjà une couronne, blanche comme l'os, avec ce rasoir de véritable acier sérique ! Tu aimes jouer avec les choses qui coupent, et pour garder tes ongles affilés tu les remets dans un fourreau de bois. Prends ton bain ce soir et gratte la vie du fond de ton cou, Asiatique, ce n'est pas très loin, je crois — un peu plus loin seulement que les racines de ta barbe. Je vomis bien, quand on veut, par la simple intercession d'une plume rèche, la Fortune déesse, moi César ! Endors-toi dans un bain rouge, c'est bon, bon, meilleur que des plumes molles tournées dans les oreilles... je crois. Je suis ton bon, bon ami, Asiatique. Je t'aurai fait plaisir s'il est vrai ce que disent ceux qui mentent, que tu as plaisir, ô toi qui vas te teindre de toute cette pourpre césarine que tu cèles dans ta poitrine brodée, à égorger un empereur ! "Ανδρ ἀπαμύνασθαι ὅτε τις πότερος χαλεπήνῃ. (Ne suis-je pas un grand orateur ?)

Les soldats reprirent Valérius dans leur troupe : ce vers d'Homère à la fin du discours de Claude était son congé habituel à ceux qu'il condamnait à mort.

Et Messaline cria à son tour, vers la sortie muette de l'Asiatique :

— Tu n'es pas le dieu, puisque tu meurs ! Mais heureux es-tu de t'évanouir pour toujours, derrière les portes bien closes de tes jardins, que j'ouvrirai, aux pieds du dieu des jardins ! Comme Lucullus, qui est mort du dieu, dans sa plus belle salle à manger, où il soupait, *en Apollon,* avec Phalès ! Car je sais qu'il ne survécut point au philtre d'amour que Callisthène, son affranchi, lui fit boire afin de recouvrer le cœur de son maître, offert en sacrifice au dieu ! Puissé-je être digne de la table du dieu (le dieu m'entende !), quand le temps de l'apothéose me sera venu, — *en Atropos* chez Lucullus !

Et, le soir suivant, à l'heure de ses coutumières sorties, déguisée, vers Suburre, mais fulgurante d'un grand manteau pourpre sous lequel elle cachait, dans un étui de laque, la petite clé de bronze tortillée en dragon qui était la clé de la porte des jardins et le signe que ce don de leur maître avait le définitif d'un legs, elle congédia toute suivante et oublia de mentir à Claude, dans son adieu, où elle allait.

Il s'endormait à force de Vénus, sans plus penser à son arrêt de la veille, et comprit tout juste qu'il s'agissait d'une porte :

— Prends garde *au chien,* rêva l'empereur.

Mais Messaline était toute à s'imaginer la vision incertaine d'un coin du parc de Lucullus, figurant, selon le luxe favori des plus raffinés architectes de jardins, après qu'ils avaient épuisé toutes les floraisons de la sculpture et toutes les formes versicolores des horticultures, un bout de champ rustique et nu, nu comme la nudité d'un homme, jusqu'à son ithyphalle en figuier. Ainsi que d'habitude, il ne manquait à la divinité végétale, couronnée d'épis et le pied entouré de roquette, ni l'un ni l'autre des deux attributs qui lui permettent, le premier par son vermillon de faire peur aux petits enfants, le second par sa lame tranchante d'écarter les voleurs. La grande aile de sa faux immémoriale, demi-envergure des infinis ciseaux d'Atropos — la tige cramoisie de l'amour en est-elle le fer jumeau? — en même temps que l'*autre* geste du dieu qui féconde, *semait* la mort par tout le champ.

IV

L'IMPÉRATRICE A LA CHASSE DU DIEU

Ὅπου καί νῦν, ἐπίδοσιν τοιαύτην τῆς τρυφῆς ἐχούσης, οἱ Λουκουλλιανοὶ κῆποι των βασιλικῶν ἐν τοῖς πολυτελεστατοις ἀριθμοῦνται.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ Λούκουλλ. XXXIX.

Il n'est pas certain que Poppée, fille de Poppéus Sabinus et mère de Poppée qu'épousa Néron et à qui elle légua sa beauté et ses secrets de la conserver, fût la maîtresse de Valérius l'Asiatique ; mais Messaline confondit dans la même vengeance le maître des Jardins et sa rivale au miroir. Il est constant d'autre part que les chevaliers Pétra, dénoncés bientôt par Suilius, le furent sous le prétexte d'avoir fourni à la femme de Cornélius Scipion un lieu de rendez-vous.

Mais il n'était point prouvé qu'elle y rencontrât l'Asiatique. Les manuscrits, suivant lesquels nous est parvenu le texte de Tacite expliquant cette cause de la mort des chevaliers Pétra, ne portent point : « les rendez-vous de Poppée et de Valérius », quoiqu'on les traduise généralement ainsi (Lallemand, Brotier, Oberlin, Dureau de Lamalle, J.-Lipse, Ernesti, Burnouf). Le nom d'homme qu'ils donnent est *Nester* ou *Nestor* ou *Vester*. Dotteville conjecture : *Mnester*.

Si la suite de cette histoire, et ce que Dion nous apprend du mime, rendent invraisemblable une liaison de Mnester et d'une femme, il est permis de supposer que l'acteur jouait, à prix d'or, l'alibi de l'Asiatique.

Or, après que des serviteurs gagnés par l'impératrice eurent déterminé Poppée, par l'épouvantail de la prison, au suicide, une forme bizarre et capripède s'enfuit de la maison des Pétra, si bondissante qu'on ne distinguait point si elle était vêtue ou velue, dans la direction des Jardins.

Et cette année-là fut marquée par plusieurs prodiges, et il sortit des flots un ilot près de l'île dè la Bête, et Messaline viola avec le petit dragon de bronze la serrure de fer du parc de Lucullus.

La nuit se tassait plus calme et plus dense entre les hauts murs d'enceinte et les premiers bâtiments de la villa, et le cerbère traditionnel du portier, prédit par Claude, y mit une larve par sa blancheur.

Mais ce n'était qu'un chien de porcelaine, assis, une boule sous l'une de ses pattes de devant, colossale potiche sans décor, aux yeux de verre, si ajourée et frisée que les boucles de la toison longue frémissaient au vent mieux que des pétales de fleur.

A l'inverse du chien gardien, imitateur de l'effeuillement d'une rose, des houx taillés se conformaient à des courbes animales, et à mesure que les pelouses s'atterrèrent de cette aube plus albe avant-courrière du clair de lune, des découpures noires, simulant les ombres nettes de combats dans le ciel de quadrupèdes néphélibates, s'affrontèrent selon les allures de cerfs, d'éléphants, de mantichores ou de licornes, au gré dompté des arabesques du buis.

Ce buis en formes de bêtes, c'était l'esthétique ordinaire des jardins romains, mais, chez l'Asiatique, poussée, par des architectes aux yeux bridés, jusqu'à ses limites même franchies, comme ils avaient transgressé jadis, vers le bénéfice de l'annexion à la *famille* de Lucullus, les rives fabuleuses de leur Cambari et de leur Lanos.

Et le buis signait sur les xystes, de haut en bas, leurs noms mystérieux.

Çà et là, dans une alternance régulière avec les plus belles statues grecques et les idoles de l'Inde et de la Perse des plus riches matières et les dieux chinois au plus gros ventre, des ifs imitaient des amphores, et une file spirale d'arbustes nains, rabougris par une marâtre cisaille, recroquevillait le corridor d'un labyrinthe au cœur d'une muraille sèche masquée de l'éternel buis étagé.

Mais nulle part Messaline ne reconnut, rubiconds sur le vert acanthe, les figuiers sacrés, tuteurs de tout jardin de Rome, desséchés et pourtant si mûrs — chez l'Asiatique! — du plus pur vermillon d'Asie, qu'ils avaient rutilé toute cette journée-là au soleil jusqu'à éclabousser les fenêtres des Césars.

Et ni au-dessus du taillis ingénieusement difforme, élagué comme on tient des nabots en laisse, ni à travers la futaie de faux arbres, en carton-pâte ou en ciment moulé, tels que ceux qui encadrent aujourd'hui, autour de Paris, les bosquets des guinguettes et parodient des statues d'arbres célèbres, elle ne retrouva ce paroxysme de la beauté d'un jardin, actuel ou romain, le miroir du dieu, la boule de Sidon, en verre!

A moins qu'il n'y en eût pas d'autre que la lune, qui se leva comme on hausse une lampe, et se mit à l'aider dans sa quête.

Elle en augura qu'il n'était point besoin d'idoles dans l'enceinte où errait en personne le dieu ; plus d'images phalliques en présence de Phalès, plus de miroir (fût-il une sphère merveilleuse) quand allait paraître la forme resplendissante.

Au bout du parterre aboutissaient de toutes leurs valves les salles à manger de Lucullus.

Messaline poussa une porte, si dissimulée et massive qu'elle la jugea défendre le réduit le plus retiré, souterrain et voûté ; et à l'intérieur ce fut la stupeur d'une cour assez vaste, sans toit, arrosée de pleine lune, plus quadrangulaire de la symétrie de quatre platanes lamentant au miroir d'un bassin de marbre central, comme on en creuse dans tout atrium, leur supplice de Marsyas.

Mais ce bassin, plein d'eau limpide, était la nappe toujours immaculée d'un capricieux service, où voguaient, destinés aux mets légers, des plats en figure de petits navires. Leur blanche vacuité leur prêtait une mine obscène de *scaphes,* lesquels sont des vases de nuit de forme oblongue.

Plus loin, en pleine pièce de terre brute, sauf un pommier et une minuscule pyramide de rocaille, un autre triclinium offrait ses lits de jaspe, sous le dais de verdure artificielle d'un lierre en métal peint et verni.

Ensuite, un troisième retrait où une fenêtre vibrait perpétuellement d'un souffle automatique de bourrasque et d'une pluie feinte dont un aqueduc élevé jouait le nuage ; tandis qu'une lucarne, à l'opposite, regardait le calme de la nuit et glisser sans haleine la lune sur la piste de son repas de nuées.

Ensuite, une salle immense et ronde, analogue au Panthéon d'Agrippa, aérée par une ouverture circulaire du dôme, lequel, par son élévation, faisait l'intérieur si abrité des vents, qu'une brève pluie, réelle et céleste celle-là, étant venue à tomber, elle s'abattit verticalement, sans qu'une goutte déclinât vers le pourtour de pavé sec, dans le bassin du milieu, précisément égal en diamètre à l'ouverture du dôme.

Et tant de portes, de ciels ouverts succédant soudain à des cryptes, que Messaline ne sut plus si une paroi ou l'air nocturne lui opposait son opaque mensonge d'ivoire.

Et la dernière tenture, végétale ou métallique, qu'elle souleva, entre deux troncs d'une avenue, rejoignit hermétiquement sur son entrée toutes ses écailles; et il n'y eut plus aucune possibilité de retrouver d'issue, qu'un escalier vers une voûte.

V

LE PÈRE DU PHÉNIX

Paullo Fabio, L. Vitellio consulibus, post longum seculorum ambitum, avis phœnix in Ægyptum venit... Et primam adulto curam sepeliendi patris... subire patrium corpus, inque solis aram perferre atque adolere.

C. C. Taciti *Annalium* lib. VI, 28.

Cependant l'Asiatique, rentré chez lui, avant toutes choses, dicta, dans la langue des monosyllabes, son testament à un scribe, qui le consigna, sur du papier de riz, avec deux pinceaux, en écriture *d'herbe,* laquelle est presque tachygraphique, aussi vite que le vent du Levant couche des chaumes.

Et il dit hautement qu'il lui eût été plus honorable de périr par la cautèle d'un Tibère ou la violence d'un Caius César, que par la fraude d'une femme et la bouche éhontée d'un Vitellius.

Puis il fit une promenade à cheval dans une partie de l'enceinte de ses murailles, se divertit à tous ses exercices journaliers, et dîna joyeusement parmi ses concubines, de qui les pieds étaient si petits qu'il eût toujours cru les voir perdus dans le lointain et les aisselles odoraient le thé, à l'harmonie des cymbales.

Or, pendant le repas, les jardiniers travaillèrent à un bûcher, d'après son ordre; et pour que son sang répandu n'entraînât aucune sève versée, il leur enjoignit de ne l'élever que de troncs morts.

Leur diligence y employa tous les figuiers taillés, à haute tige et non en cépée et des mâts précieux et sculptés de cèdre et de santal, et des pieux massifs, avec une tête de racines, et incorruptibles, parce qu'on les avait plantés renversés et que le bois ne peut pourrir que dans le sens où la sève monte.

C'est pour cette raison que Messaline s'ébahit de ne retrouver aucun lingam ni ithyphalle profilant son pal au-dessus des bosquets du jardin.

Valérius approuva la struction de poutres rondes, aussi rouges de laque déjà que d'un feu, mais ordonna le transfert du bûcher ailleurs, de peur que l'épaisseur des voûtes de verdure ne fût diminuée par l'air embrasé.

Il laissa à ses intendants le souci de découvrir, ainsi qu'il devait être facile, dans le prodigieux parc dont il n'avait jamais exploré tous les détours, un espace sans arbres.

Et sa recommandation finale et très calme fut qu'aussitôt son corps aux soins de la flamme, esclaves et femmes l'abandonnassent sans plus troubler le repos des bois, et que le dernier qui ferait désert le parc emportât le testament indéchiffrable, sauf à ses proches d'adoption, et son seul explicite codicille, la clé de la porte des jardins, qu'il offrirait à l'impératrice.

Alors, sur son lit de sieste, il enfonça obliquement le rasoir dans le côté de son cou et commença, soulevé sur son séant et la gorge raidie, de balancer de droite et de gauche la nudité de son crâne et la transparence de sa face qui laissait déjà voir au dedans la mort, imitant un ver qui monte pour filer. Et la soie ténue du sang de l'artère, par ce mouvement de navette, tissa sur le corps subitement sénile et les coussins blancs comme une barbe son linceul de pourpre.

Puis le corps, enseveli d'amiante, fut transporté dans l'espace sans arbres — sans autres arbres que les troncs morts du bûcher de santal dont les dryades exotiques avaient précédé leur maître aux enfers jaunes. La flamme ferma tous ses doigts sur le cadavre voilé, qui parut un œuf d'or, ainsi que le cocon se fonce jusqu'à ce que son hôte, à bout de fil, s'endorme momie dans la salle la plus reculée, où il se sait arrivé, de son labyrinthe. Puis elle s'ouvrit et s'épanouit haute et somptueuse comme le souffle exhalé, le souffle inhalé, le souffle dispersé, le souffle élevé et le souffle réuni de tous les arbres, de tous les livres, de toutes les statues et des gemmes et des étoffes, et se leva comme tout l'Orient capté sous le crâne jaune et le ventre gonflé de l'Asiatique.

Et son envergure apparut clairement celle du Phénix, qui est un oiseau véritable puisqu'on l'a pu voir en Égypte (le dernier oiseau phénix était né sous Tibère), et une allégorie de la renaissance des arts selon des cycles astronomiques, puisque les savants supputent les périodes où il se brûle et ressuscite. Les

longs ongles de la flamme hors de leur étui sec soulevèrent sur un pavois — ainsi les pennes des oiseaux se hérissent au temps de l'amour — le sac d'amiante gonflé de vide, de poussière d'os, et d'âme, et l'éblouissement de plumes fabuleuses prit sur lui et porta là-haut, selon le rite, *le corps de son père* vers le soleil oriental.

Alfred Jarry

(A suivre.)

Du Suicide

En règle générale l'homme a-t-il le droit de se tuer? Cette question est mal posée. Ce droit, en effet, ne saurait être mis en doute. Du moment qu'il peut se tuer, l'homme a le droit de le faire. Je pense que cette possibilité qui nous est donnée de nous détruire joue le rôle d'une soupape de sûreté. Puisqu'il peut se tuer, l'homme n'a pas le droit — c'est ici que ce terme trouve sa place — de déclarer que la vie lui est insupportable. Si la vie nous excède, nous avons le recours du suicide, et par conséquent aucun de nous ne peut se plaindre de l'intolérable dureté de la vie. La possibilité a été donnée à l'homme de se tuer ; donc, il peut — il a le droit de le faire et, en réalité, il ne cesse de faire usage de ce droit, de chercher la mort dans les duels, à la guerre, dans la débauche, dans l'usage de l'eau-de-vie, du tabac et de l'opium, etc. On peut seulement se demander s'il est rationnel et moral — ces deux termes étant inséparables — de se tuer.

Or cela est irrationnel autant que de couper les pousses d'une plante que l'on veut détruire. Elle ne mourra pas, elle croîtra irrégulièrement, voilà tout.

La vie est indestructible — elle est en dehors du temps et de l'espace. La mort ne peut qu'en changer la forme, en mettant un terme à sa manifestation dans ce monde. Mais, en renonçant à la vie dans ce monde, je ne sais pas si la forme qu'elle prendra dans un autre me sera plus agréable, et en second lieu, je me prive de la possibilité d'apprendre et d'acquérir au profit de mon moi tout ce qu'aurait pu lui valoir un plus long séjour dans celui-ci. En outre, et surtout, le suicide est irrationnel parce qu'en renonçant à la vie à cause des désagréments qu'elle me paraît avoir pour moi, je montre que je me fais une idée fausse du but de ma vie, qui n'est pas, comme je le suppose, mon contentement, mais le perfectionnement de mon individu, joint à l'utilité de mes actes par rapport à l'œuvre qui va s'accomplissant par la vie du monde.

Et c'est aussi pourquoi le suicide est immoral. A cet homme qui s'est tué, la vie avait été donnée, avec la possibilité de vivre jusqu'à une mort naturelle, afin seulement qu'il fût utile à la vie du monde ; et lui, après avoir joui de la vie tant qu'elle lui a paru agréable, a renoncé à la faire servir à l'utilité du monde du moment où elle lui est devenue désagréable ; or, suivant toute vraisemblance, il devenait utile à cet instant précis où la vie s'assombrissait pour lui, car tout travail commence dans la peine.

Dans la solitude Optynaïa (1) on vit, pendant plus de trente ans, gisant à terre, un moine paralytique qui n'avait gardé que l'usage de

(1) Ermitage célèbre en Russie.

sa main gauche. Les médecins assuraient qu'il devait cruellement souffrir. Lui, non seulement ne se plaignait jamais de son état, mais, les yeux fixés sur l'image sainte, avec des signes de croix et un continuel sourire, ne cessait d'exprimer à Dieu sa reconnaissance et sa joie pour l'étincelle de vie qui se conservait en lui. Des milliers de pèlerins vinrent le visiter et on ne saurait croire quel rayonnement bienfaisant projeta sur le monde cet homme incapable de toute activité physique. Ce paralytique fit assurément plus de bien que tant de gens bien portants qui s'imaginent accomplir en divers établissements une besogne utile au monde.

Tant que l'homme conserve un souffle de vie, il peut se perfectionner et être utile au monde. Mais il ne peut être utile au monde qu'en se perfectionnant et se perfectionner qu'en étant utile au monde.

Léon Tolstoï

Le Livre

de

la Voie et la Ligne-droite

de Lao-tse

SECONDE PARTIE

XXXVIII

Être vraiment en Ligne-droite est *ne pas vouloir* être en Ligne-droite :
ainsi on est dans *sa* Ligne-droite ;
Être par à-peu-près en Ligne-droite est *ne pas vouloir* perdre la [Ligne-droite :
ainsi on s'écarte de *sa* Ligne-droite.
La véritable Ligne-droite est action non-voulue et non-volonté d'action ;
L'ordinaire Ligne-droite est action voulue et volonté d'action ;
L'Humanité est action voulue et non-volonté d'action ;
La Justice est action voulue et exécution d'action :
La Convenance est action voulue et réciprocité d'action au besoin [forcée.
Conformément à ceci
La Voie perdue, il reste la Ligne-droite ;
La Ligne-droite perdue, il reste l'Humanité ;
L'Humanité perdue, il reste la Justice ;
La Justice perdue, il reste la Convenance ;
La Convenance n'est que l'apparence de l'Humain et le commencement [de la décadence ;
Et la Subtilité, quoique aussi émanation de la Voie, est l'agent de la [ruine.
Conformément à ceci :
Le Parfait se tient à l'en-soi, néglige le phénomène ;
se tient à la source, néglige l'émanation ;
s'écarte de ceci, se tient à cela.

XXXIX

Exister est être participant de l'Universelle Unité :
Le Ciel, comme tel, a l'Harmonie ;
La Terre, comme telle, a la Stabilité ;
L'Ame, comme telle, a la Conscience ;
Le Creux, comme tel, a le Contenu ;

L'Être, comme tel, a la Vie;
L'Organisateur, comme tel, rend la Société autonome :
Tout est Tel par l'Universelle Unité.
Sans l'Harmonie, le Ciel éclaterait en chaos;
Sans la Stabilité, la Terre tomberait en atomes;
Sans la Conscience, l'Ame serait néant;
Sans le Contenu, le Creux serait non-existant;
Sans la Vie, l'Être serait non-être;
Sans l'Autonomisation, l'Organisateur serait troubleur :
C'est que
Le Supérieur est issu des Inférieurs,
Le Haut a pour base le Bas.
Ainsi
L'Organisateur se considère comme nul, insignifiant, inactif;
comme produit du « à organiser ».
La somme des Parties ne fait pas le Tout :
La Volonté absente :
au lieu de cristallisation en diamant
il n'y aura que cailloux.

XL

Le Retour Éternel est la voie de la Voie :
La Passivité est l'activité de la Voie
Les Êtres terrestres évoluent vers la Vie;
en vie, révoluent vers le Néant.

XLI

Le parfait Sachant entend la Voie et cherche à la réaliser;
Le médiocre Sachant entend la Voie et cherche à s'y maintenir;
L'inférieur Sachant entend la Voie et y cherche un honneur, sans [pouvoir la suivre.
Conformément à ceci, il a été dit :
Qui voit clair la Voie — est mystique,
Qui progresse dans la Voie se surmatérialise,
Qui a conscience de la Voie est humain.
La Ligne-droite de Grandeur est l'Universelle Réceptivité,
La suprême pureté est la naïveté.
La Ligne-droite d'Ampleur est la Non-activité
La Ligne-droite de Force est l'Instinctivité.
Savoir c'est se multiplier. —
Le carré infini n'a plus d'angles,
Le vase infini n'a plus de capacité,
Le son infini n'est plus audible,
L'image infinie n'a plus de forme :
La Voie est sursensuelle et surindividuelle
Elle résume la Toute-faisance.

XLII

La Voie a produit l'Un,
L'Un a produit le Deux,
Le Deux a produit le Trois,
Le Trois a produit le Multiple.
Le Multiple est contenu dans la Passivité et contient l'Activité :
L'Immatériel crée l'équilibre.
Les individus à l'instinct antisocial ne vivent donc sur aucune base :
L'Organisateur est agent de l'équilibre, et comme tel admirable.
« Le gain devient parfois perte,
La perte devient parfois gain » :
C'est la maxime du peuple.
Moi, j'enseigne :
« L'actif n'atteint pas *sa* mort. »
C'est mon principe.

XLIII

Les éléments les plus flexibles de la Société font
marcher les éléments les plus rigides de la Société :
L'Immatériel s'introduit dans la continuité de la Matière.
Je reconnais dans ceci la supériorité du non-vouloir. —
Enseigner sans parler, parvenir sans vouloir :
C'est rare dans la Société.

XLIV

Le nom ou le moi, quel est le plus proche?
Le moi ou les biens, quel est le plus cher?
Gagner ou perdre, quel est le plus dur?
L'excès entraîne la peine,
La richesse entraîne la ruine
Se tenir dans ses bornes, s'arrêter devant l'impossible :
Voilà la condition de l'Éternité.

XLV

Perfection humaine reste imperfection : elle est irréalisable ;
Plénitude humaine reste vide ; elle est irremplissable ;
Droiture humaine reste obliquité,
Savoir humain reste stupidité,
Art humain reste bégaiement.
Mouvement vainc le froid.
Calme vainc la chaleur.
L'Absolu est l'idéal de l'Homme.

XLVI

Si la Société vit dans la Voie,

les chevaux de guerre sont employés pour la culture ;
Si la Société s'écarte de la Voie,
les chevaux de guerre sont à la frontière.
Il n'y a pas plus grand péché que la passion,
Il n'y a pas plus grand mal que l'immodération,
Il n'y a pas plus grand défaut que l'ambition.
Qui sait être satisfait, est satisfait

XLVII

Sans sortir de chez soi, on peut connaître l'humain,
Sans regarder par la fenêtre, on peut voir.
Qui regarde beaucoup saura peu.
Conformément à ceci
Le Parfait, sans marcher, parvient,
sans observer, sait,
sans vouloir, accomplit.

XLVIII

Étudier mène toujours plus loin,
Suivre la Voie réduit toujours
Réduit et réduit jusqu'au non-vouloir.
Non-vouloir, non rien-faire,
c'est l'essence de l'Organisation sociale.
Toujours Absence de vues individuelles :
Des vues individuelles n'organiseront pas la Société.

XLIX

Le Parfait n'a point de conscience individuelle :
Il est la conscience sociale :
Envers les bons, il est bon ;
Envers les non-bons, il est bon de même :
Voilà la Ligne-droite de Bonté.
Envers les honnêtes, il est honnête ;
Envers les non-honnêtes, il est honnête de même :
Voilà la Ligne-droite d'Honnêteté
Le Parfait, dans la Société, veille anxieusement
que la Société ne trouble point sa conscience.
Les membres de la Société dirigent vers lui les yeux et oreilles,
Ils sont comme les enfants du Parfait.

L

Entrer en Vie est aller vers la Mort :
Sur dix, trois s'efforcent vers la vie ;
Sur dix, trois s'efforcent vers la mort ;

Sur dix, trois aussi s'efforcent vers la vie,
et tendent vers la mort.....
Pourquoi? Par amour exagéré de la vie.
L'un, d'autre part, qui sait l'essence de la vie,
vit et ne craint ni tigre ni licorne,
lutte et n'a pas besoin de cuirasse :
le licorne ne trouverait où planter sa corne,
le tigre ne trouverait où planter ses griffes,
l'ennemi ne trouverait où planter son glaive.....
Pourquoi? Il est au-dessus de la vie.

LI

La Voie — principe créateur
La Ligne-droite — principe conservateur
La Différenciation — principe formateur
L'Énergie — principe agent
Conformément à ceci
Le Monde vénère la Voie
honore la Ligne-droite ;
La vénération de la Voie
L'honoration de la Ligne-droite
ne sont point devoir conscient,
mais instinct inconscient.
La Voie crée tout,
nourrit tout,
développe tout,
alimente tout,
accomplit tout,
mûrit tout,
préserve tout,
fait tout révoluer.
crée sans rester possesseur,
agit sans rester auteur,
conserve sans rester maître :
C'est Sa Ligne-droite mystérieuse.

LII

La loi naturelle de l'Humain apparaît comme mère de l'humain :
Savoir reconnaître sa mère, c'est savoir être son enfant ;
Savoir être enfant, c'est re-continuer sa mère,
Et ceci, préserver la vie de la décadence.
Tenir concentrée la vitalité,
Fermer la porte à la dissipation :
Et longtemps la vie ne sera épuisée.
Laisser libre cours à la vitalité,
S'adonner à l'activité extérieure ;

Et longtemps la vie ne sera retenue.
Perpétrer son mystère, c'est clarté,
Dominer sa faiblesse, c'est force ;
User de cette grandeur,
Rentrer dans cette clarté :
La disparition du corps ne sera pas une perte.
Ceci est Vie Éternelle.

LIII

Former l'Homme, c'est lui faire suivre la Voie,
Le vouloir est le mal.
La Voie est plane, mais les hommes préfèrent les sentiers.....
Palais splendides — champs déserts et granges vides ;
A la cour : garde-robe magnifique, armes précieuses,
abondance à table, le trésor gorgé :
C'est du vol et de la présomption
Hors la Voie.

LIV

Maison bien établie ne peut déchoir,
Maison bien dirigée ne peut s'effondrer,
Sa race, éternellement, vénérera ses pères.
S'y conformant
par rapport au Moi la Ligne-droite sera la Droiture,
par rapport à la Famille la Ligne-droite sera la Prospérité,
par rapport à la Commune la Ligne-droite sera la Stabilité,
par rapport au Pays la Ligne-droite sera l'Éclat.
par rapport à la Société la Ligne-droite sera l'Harmonie
Ainsi
il faut étudier le Moi par le Moi.
la Famille par la Famille,
la Commune par la Commune,
le Pays par le Pays,
la Société par la Société.
Et quel sera le critérium? — Cette méthode même.

LV

Qui est dans sa Ligne-droite est comme le nouveau-né.
Il ne craint pas la piqûre d'insectes vénéneux,
Il ne craint pas la griffe de bêtes sauvages,
Il ne craint pas la serre d'oiseaux de proie.
Ses os sont mous, ses tendons délicats,
mais il saisit ferme.
Il ne sait rien de la sexualité,
mais son membre s'excite.

Système parfait !
Il peut crier toute la journée,
mais sa voix n'en sera pas plus rauque.
Automatisme parfait!
Savoir l'automatisme de la vie signifie être immortel,
Savoir la nature de l'immortalité signifie clarté.
Savoir sa vie signifie décadence,
Penser à sa vie signifie force brutale.
Et force signifie aussi décadence...
C'est hors la Voie —
Hors la Voie tout déchoit.

LVI

Sachant ne parle,
Parlant ne sait.
Tenir concentrée la vitalité,
Fermer la porte à la disgrégation,
Emousser le tranchant,
Débrouiller le complexe,
Harmoniser l'éclat,
S'identifier au commun :
Voilà la Profondeur.
Au-dessus de la gloire,
Au-dessus de la honte,
Au-dessus de l'honneur,
Au-dessus du mépris :
Voilà la vertu sociale.

LVII

Droiture servira à gouverner,
Habileté ne servira qu'à la guerre :
C'est la Non-volonté qui organise la Société.
D'où sais-je qu'il en est ainsi de la Société ?
Ainsi :
Augmentation de prohibitions — augmentation de misère,
Augmentation d'autorités — augmentation de désordres,
Augmentation d'habileté — augmentation de fourberie,
Augmentation de lois — augmentation de crimes.
Conformément à ceci
Le Parfait dit :
Je resterai sans vouloir,
et le peuple se développera d'après sa nature ;
Je resterai sans agir.
et le peuple se dirigera lui-même par la force des choses ;
Je resterai sans passion,
et le peuple prospèrera, parce que laissé à lui même ;

Je resterai sans personnalité,
et le peuple sera naturel par lui-même.

LVIII

Gouvernement imperceptible — peuple joyeux ;
Gouvernement soucieux — peuple malheureux...
Malheur ! — Bonheur est autour...
Bonheur ! — Malheur est dedans...
Qui sait qui l'emportera?
Marcher droit ! ?
Droit se retournera en dévié,
Bien se retournera en mal.
Eternel aveuglement humain !
Conformément à ceci
Le Parfait serait un carré sans angles,
un coin sans pointe,
droit mais flexible,
clair sans aveugler.

LIX

Pour diriger l'Humain,
Pour progresser dans le Spirituel,
rien n'égale l'Abstention.
L'abstention est l'entrée dans la bonne voie,
L'entrée dans la bonne voie devient la progression dans la Ligne-[droite,
La progression dans la Ligne-droite devient l'Adaptation absolue,
L'Adaptation absolue devient Surindividualité,
Surindividualité est la condition essentielle pour gouverner.
Posséder ce principe du Gouvernement implique Stabilité ;
C'est avoir la racine profonde et la tige forte,
Et la voie vers la glorieuse immortalité.

LX

Gouverner, c'est comme laisser cuire à petit feu...
Où la Société évolue dans la Voie,
l'Esprit n'a point de Volonté individuelle ;
Non que la Volonté individuelle n'existe plus :
elle ne se dirige plus contre autrui ;
Non que la Volonté individuelle ne se pourrait diriger contre autrui :
c'est le Parfait qui ne la dirige point contre autrui.
« Parfait » et « Autrui » ne se rencontrent point :
Leur Ligne-droite est la même.

LXI

Le grand Etat est comme la profondeur,
vers laquelle coulent des fleuves ;
Il est le foyer de l'Humain ;
Il est le corrélatif femelle de la Société :
La femelle vainc toujours le mâle par la réceptivité.
Réceptivité est Condescendance.
Conformément à ceci
Le grand Etat, par cette condescendance envers le petit Etat,
s'agrégera le petit Etat ;
Le petit Etat, par cette condescendance envers le grand Etat,
s'agrégera le grand Etat :
Dans les deux cas, la condescendance est une sorte de suprématie
La tendance du grand Etat est d'agréger et de nourrir des hommes,
La tendance du petit Etat est de secourir et d'aider des hommes :
Tous deux donc réalisent leur tendance.
Grandeur ne peut être que condescendance.

LXII

La Voie est le vase de toute chose,
trésor des bons,
gardien des égarés.
Ses belles paroles peuvent acheter l'honneur,
Ses splendides actions peuvent distinguer devant les hommes :
Mais, au-dessus de tout, elle n'abandonne point les égarés.
Triomphe impérial, splendeur princière
n'égale point une re-conduite dans la Voie...
Pourquoi les anciens voyaient-ils l'idéal dans la Voie ?
Parce qu'elle peut être trouvée par l'effort
Et que les égarés par elle sont ramenés.
Pour cela elle est l'idéal de l'Humanité.

LXIII

Vouloir sans vouloir vouloir,
Agir sans vouloir agir,
Sentir sans vouloir sentir,
Considérer grand comme petit,
beaucoup comme peu,
mal comme bien.
Difficile est issu de facile
Grand est issu de petit :
Les questions sociales difficiles sont issues de faciles,
Les questions sociales grandes sont issues de petites,
Conformément à ceci
Le Parfait ne s'occupe plus de ce qui est déjà grand,

mais pour cette raison accomplit grand.
Qui promet beaucoup tient toujours peu,
Qui croit tout facile trouve tout difficile.
Ainsi :
Le Parfait croit tout difficile,
ne trouve rien difficile.

LXIV

Ce qui est tranquille est facile à tenir,
Ce qui est non encore apparu est facile à prévenir,
Ce qui est encore faible est facile à disperser.
Prévenir avant le fait accompli,
Pacifier avant la lutte.
Un arbre énorme a pour racine un cheveu fin,
Une tour de neuf étages s'élève sur une poignée de terre,
Mille lieues commencent sous ton pied.
Vouloir implique échouer,
Gagner implique perdre.
Conformément à ceci
Le Parfait ne veut point, donc n'échoue point,
ne gagne point, donc ne perd point...
Le peuple, en général, au point d'aboutir, échoue.
Penser à la fin comme au commencement,
Voilà le secret de la réussite.
Conformément à ceci
Le Parfait désire n'avoir point le désir
d'estimer les objets rares,
apprend à ne point apprendre,
repousse le sens commun.
Comme Organisateur, il observe la Non-volonté
il n'entrave point
l'évolution naturelle.

LXV

Les anciens, connaissant la Voie,
n'éclairaient pas le peuple,
le tenaient en ignorance.
Peuple instruit est difficile à guider :
Le guider par le savoir est un fléau pour l'Etat.
Le guider comme par bêtise est un bonheur pour l'Etat.
Savoir ces deux axiomes, c'est être modèle.
Se tenir à cet idéal c'est la profonde Ligne-droite.
Profonde Ligne-droite ! — Mystérieuse ! — Lointaine !
En toi toute chose révolue !
Par toi l'harmonie mondiale !

LXVI

Fleuves et lacs sont rois des vallées, parce qu'ils sont plus bas :
Ainsi ils peuvent être rois.
Conformément à ceci
    Le Parfait, pour être au-dessus du peuple, s'abaisse en paroles ;
        pour être premier du peuple, il supprimera son moi.
    Ainsi il sera au-dessus, et le peuple ne se trouvera oppressé,
        il sera premier, et le peuple ne se trouvera abaissé.
    La Société se trouvera bien et se sentira libre
    L'Organisateur, ne voulant point,
    La Société ne peut lui en vouloir.

LXVII

On m'attribue de la grandeur
Et l'on dit que je ne suis pas comme les autres !
Avoir grandeur — de suite vient après, « pas comme les autres »,
Comme ceux qui sont éternellement « comme les autres »
Et, par conséquent, en effet bien petits...
C'est que
J'ai trois choses précieuses que je garde et vénère :
La première est la Solidarité,
La deuxième est la Réserve,
La troisième est la Modestie en questions sociales.
La Solidarité me rend courageux,
La Réserve me rend libéral,
La Modestie me rend organisateur,
Mais de nos jours
Plus de Solidarité mais beaucoup d'insolence,
Plus de Réserve mais beaucoup de tapage,
Plus de Modestie mais beaucoup d'arrivisme :
C'est la route de la Mort...
Solidarité, dans la lutte, est victoire,
        dans la paix, est force.
    Le Ciel protège,
    La Solidarité avance.

LXVIII

    Bon connaisseur ne dispute pas,
    Bon lutteur ne se fâche pas,
    Bon dompteur ne lutte pas,
    Bon directeur ne dirige pas.
C'est la Ligne-droite de paix,
    le moyen de diriger,
    conformité au ciel,
    perfection primitive.

LXIX

Règle pour les lutteurs :
faire l'hôte, non pas le visiteur ;
Rétrograder d'un pied plutôt qu'avancer d'un pouce.
Conformément à ceci
Progresser sans s'avancer,
Prendre sans ôter,
Posséder sans conquérir.
Point de mal plus grand que de traiter à la légère,
C'est perdre son avoir.
Ainsi
De deux lutteurs le Penseur l'emporte.

LXX

Mes paroles sont faciles à comprendre,
faciles à suivre ;
Les hommes ne savent les comprendre,
ne savent les suivre.
Mes paroles ont un principe,
Mes actions ont une norme :
Sans les savoir on ne saurait les comprendre ;
Peu me comprennent : c'est mon titre de gloire.
Conformément à ceci
Le Parfait est pauvre à l'extérieur,
riche à l'intérieur.

LXXI

Savoir son non-savoir est grandeur,
Ne pas avoir ce savoir est maladie.
Sentir cette maladie est déjà ne pas l'avoir.
Le Parfait n'a pas cette maladie,
Il sent sa maladie, donc ne l'a plus.

LXXII

Qui ne craint plus l'adversité
Périra par une adversité.
Ne pas se croire peu,
Ne pas se croire inférieur :
Ne pas se l'imaginer à soi, et cela n'est pas...
Conformément à ceci
Le Parfait se connaît sans s'exhiber,
se suffit sans se surestimer ;
s'éloigne de ceci,
se tient à cela.

LXXIII

Qui a le courage ose tuer.
Qui n'a pas le courage ose laisser vivre.
Les deux sont peut-être parfois utiles, parfois nuisibles,
Mais qui sait le jugement du Ciel?
C'est pourquoi le Parfait prend cette question très au sérieux.
La Voie du Ciel est celle-ci :
Vaincre sans lutter,
Etre obéi sans commander,
Attirer sans appeler,
Agir sans faire :
Le filet céleste a les mailles larges,
Mais nul ne passe à travers.

LXXIV

Si le peuple ne craint plus la mort,
Comment le diriger par la crainte de la mort?
Si le peuple craint toujours la mort,
On peut avec utilité condamner à mort :
Qui alors oserait ?
Il existe un arbitre de vie et de mort.
Mais celui qui à sa place veut être arbitre de vie et de mort,
Est comme qui à la place d'un charpentier porte cognée à l'arbre :
Il se blessera facilement la main...

LXXV

Le peuple souffre parce que les grands ont l'abondance :
Voilà pour la souffrance du peuple.
Le peuple s'agite parce que les grands se démènent :
Voilà pour l'agitation du peuple.
Le peuple méprise la mort, parce qu'il est esclave de la vie,
Voilà pour le mépris de la mort.
Celui qui n'est pas esclave de la vie est plus moral
Que celui qui la vénère.

LXXVI

L'homme naît faible et délicat,
meurt fort et dur;
La plante naît délicate et flexible,
meurt inflexible et dure.
Conformément à ceci
Fort et dur sont attributs de la mort,
Faible et flexible sont attributs de la vie.
Ainsi
Force armée ne signifie point victoire,

L'arbre fort est abattu...
Grand et fort est en bas
Doux et faible est en haut.

LXXVII

La Voie du Ciel ressemble à l'acte de tendre un arc :
Oter d'un convexe pour ajouter à un concave,
Supprimer un trop pour augmenter un trop peu.
La Voie du Ciel est
Prendre où il y a abondance
Donner où il y a insuffisance.
Les procédés humains en diffèrent :
Prendre où il y a déjà trop peu
Donner où il y a déjà trop.
Qui voue son trop à la Société est dans la Voie.
Conformément à ceci
Le Parfait agit sans faire,
accomplit sans rester auteur,
s'éclipse.

LXXVIII

Rien de plus faible et flexible au monde que l'eau :
Et rien de plus efficace pour détruire le fort et le dur...
Invincible parce qu'elle est passive !
Ainsi, tout le monde le sait :
Le faible vainc le fort
Le doux vainc le dur ;
Mais personne ne s'y conforme.
Conformément à ceci
Le Parfait dit :
Qui supporte la honte de l'Etat est sa providence,
Qui porte le malheur de l'Etat est son maître.
Désagréable vérité...

LXXIX

Après une grande haine, il restera toujours une petite haine :
Rien ne s'efface.
Conformément à ceci
Le Parfait remplit sa part
n'expecte rien d'autrui.
Qui est dans sa Ligne-droite est commandé par son devoir,
Qui est hors de sa Ligne-droite est commandé par son désir.
La Voie du Ciel est l'Equité,
En elle progressent les Bons.

LXXX

L'Etat petit,
Le peuple peu nombreux,
Armes pour dix à cent hommes, mais sans usage,
Aimer la vie,
Rester dans le pays,
Navires et voitures, mais sans emploi,
Cuirasses et épées, mais sans utilité,
Revenir aux cordes nouées.
Alors
        Le manger serait trouvé bon
        Les habits plairaient,
        Les maisons seraient trouvées confortables,
        Les mœurs seraient douces.
Et si des communautés étaient si proches l'une de l'autre
        qu'on entende facilement le coq chanter et le chien aboyer :
Qu'on vieillisse et qu'on meure sans s'agglomérer,

LXXXI

Parole vraie n'est belle,
Parole belle n'est vraie;
Homme bon ne querelle,
Querelleur n'est bon ;
Sachant n'est savant,
Savant n'est sachant.
Le parfait n'accumule ses richesses :
Plus il gaspille pour l'Humanité et plus il acquiert;
Plus il donne à l'Humanité et plus il est riche.
La Voie du Ciel :
                Harmoniser sans léser.
La Voie de l'Homme :
                Agir sans lutter.

FIN

Transcrit du chinois de Lao-tse *par* Alexandre Ular

La « Disciplote »

PRÉLIMINAIRES

Il y a quelques années seulement que l'on commence à s'émouvoir de ce qui se passe dans ce vaste et terrible système de répression que les soldats ont dénommé : *Biribi*. Des révélations, par la voie du livre et de la presse, ont commencé à initier le public à ce que cache ce nom étrange et de sinistre renommée. Ce mouvement naissant, rencontrant un auxiliaire dans celui qui soulève contre les conseils de guerre une partie de la nation, va motiver une intervention parlementaire.

A la suite de la discussion sur la réforme du Code pénal militaire et sur la jurisprudence des conseils de guerre, viendra à la Chambre l'examen d'un projet de décret, déposé par M. Pierre Richard et tendant à la réforme du régime des compagnies de discipline. Quoiqu'il ne soit pas permis de préjuger de son efficacité, cette intervention parlementaire est certainement un indice remarquable, mais les parlementaires qui vont discuter sur les réformes à apporter dans le régime des compagnies de discipline connaissent-ils, même superficiellement, les effets du régime actuel et les causes de ces effets ? Non. Et, dans la masse de la nation, seule une infime minorité (en dehors de ceux qui en ont fait personnellement l'expérience) sait ce qui se cache sous ce nom de Biribi.

Nous allons, par le récit de faits indéniables, donner une idée des institutions pénitentiaires de l'armée française.

CONSIGNE PERPÉTUELLE

Dans le début, les disciplinaires étaient traités sur le même pied que les autres troupes, ils pouvaient aller en ville (1).

Nul acte administratif public ne fait savoir quand cette faculté leur a été retirée.

Actuellement, les disciplinaires sont considérés comme étant en état permanent de punition (2).

Cet état de punition se signifie par la consigne perpétuelle.

Il est défendu aux disciplinaires de franchir les limites de leur camp sans être accompagnés de gradés : ils ne jouissent ni de congés, ni de permissions. Cette consigne est assurée au moyen d'appels nombreux durant le jour et de contre-appels de nuit (3).

(1) Circulaire ministérielle de 1818.

(2) Décret du 5 juillet 1890, art. 14.

(3) A la 1re discipline on ne comptait pas moins de onze appels de jour sans compter ceux faits à l'issue de toutes les corvées extérieures et les contre appels de nuit ayant lieu toutes les heures.

On ne veut pas qu'il soit dit que la procédure des conseils de discipline soit celle d'un tribunal; on ne veut pas que les compagnies de discipline soient des bagnes; on ne veut pas que les disciplinaires soient des forçats: et, en réalité, le conseil de discipline est un tribunal omnipotent, le disciplinaire est aussi mal traité que le forçat.

Un camp de disciplinaires ne diffère pas des camps de soldats de l'armée régulière. Une légère palissade ou une petite muraille l'entoure, mais, la plupart du temps, il n'est ceint d'aucune clôture. Les portes des chambres sont ouvertes, les disciplinaires peuvent aller jusqu'aux limites extrêmes du camp; ils peuvent même les franchir : personne ne les contraindra à y rester, nul obstacle, — la garde ne s'occupe pas d'eux. Les disciplinaires n'ont pas l'apparence des prisonniers. Ils sont retenus au camp par l'espérance de la libération définitive autant que les forçats par le boulet qu'ils traînent.

Ce semblant de liberté est laissé à des hommes jeunes, dans la pleine possession de leur force physique: à des individus qui sortent des pénitenciers ou des travaux publics; qui, depuis des années, trois, cinq, dix, quinze ans, n'ont jamais été libres. Les plaines, les montagnes sont devant eux pour les tenter; mais, s'ils franchissent cette limite du camp, c'est trente, soixante jours de prison, c'est la cellule, ce sont les fers, ce sont les pionniers, ce sont les cocos !

En sus de la consigne perpétuelle, les punitions règlementaires infligées aux compagnies de discipline sont :

La *salle de police.*
La *prison simple.*
La *prison aggravée.*
La *cellule simple.*
La *cellule de correction.*
Le *cachot.*
Les *fers.*

SALLE DE POLICE

Par suite de l'état permanent de consigne, la première punition est la *salle de police*; lorsque les compagnies étaient en France, la salle de police était relativement confortable ; l'établissement des compagnies en Afrique a fait diminuer le bien-être (1).

Mais le caractéristique de la salle police à la discipline est la privation de café un jour sur deux. Cet usage fut établi en 1845 (2) et il existe toujours (3).

(1) A la première compagnie, qui est baraquée et offre de l'analogie avec les anciens établissements disciplinaires, les punis de salle de police ont droit à leur couvre-pied et une paillasse pour deux en hiver; en été, la paillasse est remplacée par une couverture pour six ou sept. Le lit de camp est en ciment.

(2) Circulaire n° 415, 26 septembre 1845.

(3) La soupe du soir ayant lieu à cinq heures, l'homme puni privé de café ne mange le lendemain qu'à dix heures du matin, c'est-à-dire reste dix-sept heures sans prendre de nourriture, quoi qu'allant au travail comme les autres.

Tout disciplinaire puni de salle de police, qui fume, même en dehors des locaux disciplinaires, est sévèrement puni.

La punition de salle de police entraîne également l'obligation de faire le peloton de punition le dimanche.

PRISON SIMPLE

Le régime de la prison simple est le même que dans l'armée régulière; l'instruction du 26 septembre 1874 fixe la nourriture au pain et à deux soupes dont une sans viande.

Les prisonniers n'ont droit à aucune allocation de liquide, vin, eau-de-vie, café, tabac. Ils sont assujettis au *peloton de punition*. Le peloton, qu'en langage argotique les soldats nomment le *bal*, diffère essentiellement de celui de l'armée régulière, par suite de l'abus que les gradés font du pas gymnastique, et de la perpétuelle menace du conseil de guerre pour *refus d'obéissance* qui pèse sur les punis.

Le peloton de punition (1) est l'exercice que l'on impose aux punis de prison (2). Dans l'armée régulière le peloton de punition est quelfois fort dur lorsqu'il est commandé par certains gradés; mais, quelle que soit la manière dont on le mène, il ne peut atteindre le degré auquel il parvient dans les compagnies de discipline. Déjà, en raison du climat, pour les troupes régulières d'Afrique, le peloton n'est pas comparable à celui des troupes régulières de France; mais, à la discipline, c'est le pas gymnastique et sous un soleil de feu. Et à la torture physique se joint la torture morale : la crainte terrible que chaque pas, chaque geste serve de prétexte à *l'ordre formel*.

Pour comprendre ce qu'est à Biribi le *peloton de punition* il faut avoir durant des semaines, des mois, tourné sur une piste qui quelquefois n'a pas deux mètres de rayon. Il faut avoir six heures par jour, sous l'accablant soleil, porté le *barda* monumental qui imprime dans les épaules écorchées les bretelles du sac. Il faut avoir eu, six heures par jour, le bras crispé sur le fusil, baïonnette au canon, et presque perpendiculaire à l'épaule. Il faut avoir tourné au pas gymnastique, dix, quinze, quelquefois même trente minutes sans discontinuer.

Ce terrible pas gymnastique qu'il faut courir quand même, ahannant, congestionné, suffoqué, parce que le chaouch est là vous guettant, flanqué des deux témoins qui, si vous tombez, constateront le refus d'obéissance! La peur des deux ans de prison fait accomplir ce tour de force; elle fait réaliser des prodiges de volonté; elle vous empêche de trébucher.

(1) Appelé également la *pelote*, le *bal*, le *peloton de chasse* Pour dire « être au peloton », les soldats emploient l'expression *être sur la piste*.

(2) Les punis portent le nom argotique de *bagneux*. Cette appellation est très usitée.

Chaque matin, chaque soir, dans l'infect bouge qu'est la *tôle* (1), les *bagneux* rentrent abrutis, harassés. L'homme est annihilé, la bête seule existe, et, pour réparer ses forces, on lui donne deux fois par jour une demi-gamelle d'eau légèrement grasse. Le matin, un détritus de boucherie nage parmi quelques croûtes de pain.

En sus du pas gymnastique les gradés possèdent d'autres moyens de torturer les hommes ; les moins mauvais se contentent de faire mettre les souliers sur le dos du sac afin d'en rendre le contact plus dur. D'autres font remplacer le linge par un chargement de cailloux ou de briques dont le frottement, même au travers du sac, finit par écorcher l'échine. Ce sac ne doit pas dépasser dix-huit kgs.... il y en a qui atteignent trente-sept et trente-huit kgs ! Le peloton de punition ne se fait jamais à l'ombre. Il est défendu d'y causer. Etant en marche, il faut demander au gradé la permission de se moucher ; on ne doit ni tourner la tête, ni faire aucun geste.

Toutes les heures, une pose de dix minutes ; pendant cette pose on ne peut aller aux latrines qu'avec la permission du gradé.

Le peloton de punition terminé, le disciplinaire n'a pas encore le droit d'être las : il est encore contraint à des travaux et des exercices « pendant un temps plus long que le disciplinaire non puni ». (2).

Réglementairement le travail du discipliné peut atteindre dix heures, de sorte que les prisonniers doivent fournir seize heures de fatigue. Pour l'individu fortement constitué et pouvant supporter le climat, le bal est déjà une souffrance ; pour celui qui est affaibli par l'anémie, les fièvres. le mot supplice n'est pas exagéré.

Exténué, les pieds en sang, un de ces malheureux, sur qui, pour provoquer de sa part un « refus », se sera acharné un gradé, un de ces malheureux se fait porter malade : deux hommes, baïonnette au canon, et un gradé le conduisent à la visite. Sur le cahier de visite le gradé écrit ses réflexions particulières, glisse des insinuations accuse même le disciplinaire de mensonges et de simulation. Peut-on hésiter entre la parole d'un chef décoré, honoré, respecté et celle d'un pauvre diable rasé comme un forçat, au képi à visière de souteneur, à la mine hâve ? Assurément non. Puis, l'autre gradé est là, caporal ou sergent, qui appuie sur les notes du cahier de visite.

Le disciplinaire veut-il se disculper ? *l'ordre formel de se taire* vient le rendre muet et il sort de la salle de visite avec une *rallonge* de quinze jours de prison, dont huit de cellulle.

Parfois le major s'apitoie : il veut bien le reconnaître malade ; mais la mention « *reconnu* » sera suivie de celle-ci : « *peloton immobile* ». Ne craignez pas qu'il donne trop grand essor à sa pitié :

Pour guérir le malade, on change la torture. Placé au soleil, face

(1) *Tôle*, nom d'argot du local réservé aux punis de prison. La *boîte* est celui du local des punis de salle de police. Dans l'armée régulière on appelle la prison la *grosse*.

(2) Inst. Minist. 1890.

à un mur blanchi à la chaux, aveuglé par la réverbération, on le fait manœuvrer en décomposant, — un mouvement toutes les deux, trois, quelquefois cinq minutes.

Au peloton de chasse, le soldat qui s'arrête passe au conseil. Au peloton immobile, c'est pour un faux mouvement.

Il est naturel que les *bagneux* cherchent à *couper* au *bal*. Pour cela il n'ont pas à compter sur la justice du major : aussi essaient-ils de tromper la science des *toubibs* par le *maquillage*.

Le *maquillage* est connu dans l'armée de France, mais il n'y est pas aussi répandu que chez les disciplinaires et les joyeux; où il sévit avec rage, c'est parmi les *bagneux*. Le *maquillage* n'est pas tout à fait la *simulation* : du moins, en langage soldatesque, *simulation* se dit plutôt de l'action d'imiter une maladie, une affection interne; tandis que le *maquillage* consiste en une plaie artificiellement produite, en une mutilation qui aura l'air de provenir d'un accident. Parmi les pratiques auxquelles recourra le bagneux, citons : les piqûres de feuilles de palmier, de scorpion ou de diverses araignées plus ou moins venimeuses ; les sétons faits avec des brins d'alfa, des cheveux, des crins, du garou ou du sainbois ; les écorchures enduites de poussière, de gratture de murs ou de tartre de dents ; les enflures, œdèmes, phlegmons, industrieusement provoqués, etc., etc.

Pour sortir de cellule après un séjour de plusieurs mois, un disciplinaire de la troisième compagnie, nommé T... (il est encore au service actuellement), n'a eu d'autres ressources que de mettre sa main sur le bord de son bas-flanc en ciment et de se faire sauter deux doigts avec le couvercle de fonte de sa tinette.

PRISON AGGRAVÉE

La prison aggravée, consistant dans la réduction au pain et à l'eau durant trois jours par semaine, fut établie en 1851 et fut supprimée en 1890.

CELLULE SIMPLE

Comme régime général, la cellule simple est la même que dans l'armée régulière : une soupe par jour, avec viande une fois sur deux.

Cependant, étant en détachement de route, à la première discipline, nous avons vu le lieutenant Challaux punir des hommes de cellule et ne leur faire distribuer qu'une demi-gamelle de bouillon.

Dans un camp baraqué, la cellule suit le régime de la régulière; dans un campement, le puni de cellule loge sous ce qu'on appelle le *tombeau* ou le *guignol*, c'est-à-dire la toile de tente pliée en deux en forme de prisme triangulaire. Le puni couche alors à même la terre, gèle la nuit, cuit le jour, ne peut bouger; le moindre mouvement pouvant démolir la tente et étant formellement défendu.

La punition de la cellule simple est infligée aussi bien en route

qu'en station : quelle que soit l'étape fournie, l'homme est mis alors sous le tombeau et doit toucher les rations énoncées plus haut.

CELLULE DE CORRECTION ET CACHOT

Pour les compagnies de discipline, un texte n'est qu'une simple indication, un minimum.

C'est ainsi que la cellule de correction, qui est réglementairement la mise au pain et à l'eau un jour sur deux, est généralement appliquée comme ceci :

Trois jours au pain et à l'eau ; le quatrième jour, une gamelle sans viande.

Souvent on ne peut distinguer entre la cellule de correction et la peine du cachot soi-disant supprimée (1).

L'instruction de 1851 se basant sur le § III, art. 11 de la loi du 29 octobre 1790, disait de cette punition : « Le cachot au pain et à l'eau peut être infligé pendant quatre jours. »

Le cachot fut supprimé par le décret du 5 juillet 1890. Suppression purement nominale. Les faits suivants le prouveront :

A la quatrième compagnie de discipline (Aumale), sous les ordres du capitaine Nifenecker, le fils d'un commissaire de police de Montpellier, nommé Bouscarin, fut jeté en cellule, où il resta *neuf mois* avec deux litres d'eau et 0 k. 750 gr. de pain par jour, une soupe tous les quatre jours. Il avait osé informer son père des faits dont il était le témoin. Dans cette compagnie, on appelait cela le petit régime (2).

Le capitaine Baronnier (3) institua à la deuxième compagnie un régime analogue.

Sous ce capitaine, tout homme qui n'avait plus la force de travailler ou qui était accusé d'une faute grave contre la discipline, était mis au *hareng saur* : le disciplinaire était jeté en cellule et restait quatre jours sans boire ni manger. Ce régime existait encore en 1898.

SILO

L'introduction du silo comme moyen coercitif, date de la conquête de l'Algérie.

Les silos (en arabe, mesmourh'a) sont des trous dans lesquels les indigènes enfouissent leurs grains. Dans les mouvements rapides qu'elles faisaient, les colonnes expéditionnaires ne séjournaient jamais assez longtemps dans le même endroit, pour avoir le temps de construire des locaux disciplinaires. Les chefs utilisèrent donc ces trous, qui facilitaient la surveillance et rendaient plus cruelles les punitions de prison ou de salle de police. Lorsqu'il y eut possibilité de construire des locaux, le silo resta en usage.

(1) Instruction de 1851. Application de la loi du 29 octobre 1790.
(2) *Intransigeant.*
(3) Baronnier est maintenant chef de bataillon en France.

Le plus ancien document parvenu à notre connaissance qui traite des silos comme moyen coercitif, est une brochure parue en 1848 (1).

Le silo fut un moyen légal.

Un an avant la suppression nominale du silo, se passa le fait suivant à la 4e compagnie de discipline, au détachement de Bou-Saada. Ce récit fut fait en 1896 par un témoin oculaire.

« Le 10 août 1889, dit l'ancien disciplinaire Moser, pour avoir transporté mon lit d'une tente où la chaleur était torride dans une chambre, on me colla au silo sur l'ordre du chef de détachement, le lieutenant X..., actuellement capitaine et décoré.

« Un silo est un trou profond creusé en terre et qui, large à sa base, se termine à l'orifice en forme d'entonnoir. Dans ce trou, se trouve une fosse dans laquelle le patient est contraint, ne pouvant le faire ailleurs, de déverser ses déjections. Je vous laisse à penser ce que peuvent être, sous une température torride, l'odeur et les gaz méphitiques se dégageant d'un lieu pareil.

« Sur la réclamation que je fis que je ne pouvais rester dans ce milieu pestilentiel, on m'adjoignit deux camarades. Nous subîmes là une torture atroce. Le 20 août, malgré nos cris et nos plaintes, un nommé Hyacinthe Deronne vint nous tenir compagnie. Venant de corvée, après la soupe du matin, et devant y retourner immédiatement après, il avait osé répondre : Laissez-moi manger ma soupe auparavant.

« Vous dépeindre notre torture est impossible.

« Une affreuse agonie vint nous saisir un à un. Le lendemain, le caporal de corvée nous interpella : nul ne put lui répondre. Il nous lança alors de l'eau, des cailloux, mais personne ne pouvait remuer. De courageux camarades essayèrent de descendre dans ce tombeau, mais ils ne le purent. Dès que l'un d'eux, attaché avec des cordes, se risquait à passer la tête dans le trou, l'asphyxie l'étreignait et le forçait à se faire hisser à l'air libre.

« Après deux heures de ventilation, le sauvetage commença. Le premier retiré, Deronne, était mort. Les trois autres, dont j'étais, subirent des frictions et des inhalations pendant lesquelles nous rendions de gros caillots de sang. On nous transporta à l'hôpital chacun sur un brancard. A notre lit fut suspendue une pancarte indiquant comme maladie : fièvre.

« Le médecin voulut nous faire dire et nous prouver que nous nous étions asphyxiés exprès et il déclara que Deronne était atteint d'une pleurésie et qu'il était responsable de sa mort.

« J'ai tout fait pour le venger. Je me suis évadé, le 2 octobre, pour réclamer au commandant supérieur. J'ai laissé à cet officier un écrit entièrement rédigé et signé par moi, accusant H... de vol, d'assassinat, de sévices corporels. Rien n'y a fait; H... fut chargé de l'enquête » (2).

Ces faits furent confirmés par la déposition d'un autre disciplinaire, M. Cussonac (3).

FERS

Les fers ne doivent pas être une punition, des actes administratifs

(1) *Appel à la Justice du Peuple*, brochure dans laquelle M. Villain de Saint-Hilaire, ancien sous-intendant militaire, relate, avec preuves à l'appui, les nombreuses atrocités dont il avait été témoin en 1837.

(2) *Intransigeant*, 17 mai 1895, n° 5.786.

(3) *Intransigeant*, 21 mai 1896, n° 5.790.

le rappellent (1). Ils ne doivent être employés qu' « en cas de fureur ou de violences graves » (2). On ne doit ordonner la mise aux fers que si on ne « dispose d'aucun local propre à servir de prison » (3).

Cette mesure toute préventive est prise dans l'intérêt des hommes, elle ne doit « jamais être appliquée à tort » (4) ; elle ne doit « jamais devenir une punition » (5).

Phraséologie inefficace.

On dit : « Tout châtiment physique est rigoureusement interdit ».

Et on distingue des cas où on châtiera physiquement. Il n'est pas possible de ratiociner : la mise aux fers est un châtiment physique, c'est une des peines corporelles supprimées par l'ordonnance royale de 1788.

La mise aux fers ne s'effectue pas sans brutalités ; les poings, les pieds, les crosses de revolver, les matraques meurtrissent les chairs lorsqu'il faut briser, *dans la ferraille*, les chevilles et les poignets d'un disciplinaire.

Dans les cellules on entend des hurlements, des vociférations, des cris de douleur ou de colère.

L'homme, vaincu par le nombre, gît, les tenailles d'acier aux membres : il gémit lugubrement, alors que les gradés s'en vont, en ricanant, prendre leur apéritif.

Le règlement ne prévoit les fers que pour des cas exceptionnels ; mais les gradés sont juges de l'exceptionnalité du cas : De la sorte, des hommes sont néanmoins mis aux fers, et les humanitaires, socialistes, philanthropes, tout de même contents.

« La seule punition corporelle qui soit maintenue l'est dans l'intérêt des soldats ; pour les empêcher de faire des sottises, on les met aux fers... mais c'est dans leur intérêt, » — ainsi qu'en témoigne le fait suivant :

A la 3e compagnie, à Aumale, en 1896, au détachement d'Aïn-Sefra, deux disciplinaires, Le Bouffaut et Labutte, furent mis aux fers et laissés *quarante-huit heures dans la neige*, sans couvertures, simplement vêtus de leurs *treillis*, sans même leur ceinture de laine. J'ai vu Le Bouffaut : il m'a montré sur sa peau, aux poignets et aux chevilles, les marques ineffaçables que lui ont laissées les fers. Il m'a conté les souffrances atroces qu'ils ont endurées. Les gradés venaient les narguer et les insulter.

Quand les fers leur furent retirés, ils ne pouvaient plus marcher : on les porta à l'hôpital.

SÉVICES EXTRAORDINAIRES

L'ordonnance royale de 1788 a supprimé les châtiments corporels.

(1) 6 janvier 1844 J. M. 1er sept., p. 25.
(2) Inst. minist 1851.
(3) Décret de 1890.
(4) Instruction ministérielle de 1890.
(5) Rapport officiel de 1890.

L'instruction de 1850 porte : « toute espèce de châtiment physique est formellement interdit. »

L'art. 16 du décret de 1890 prescrit « en ce qui concerne les disciplinaires, il ne peut leur être infligé d'autres punitions que celles énumérées dans le décret sur le service intérieur des corps de troupe d'infanterie... Toute punition extraréglementaire et tout châtiment physique sont formellement interdits. »

Cependant, voici quelques faits qui se sont passés à la discipline :

Une punition du capitaine Loche. — En 1887, à la portion centrale de la 3e compagnie, à Aumale, le capitaine Loche, au cours d'une fouille dans les locaux disciplinaires, trouva du tabac en la possession d'un certain nombre de *bagneux*. Furieux, il se rendit dans une chambre, fit jeter hors de leur lit vingt-cinq hommes qui dormaient paisiblement (il était neuf heures du soir), les fit conduire en cellule où ils furent mis aux fers avec une brutalité révoltante. Loche, voulant punir les hommes de la compagnie qui avaient passé du tabac aux punis, prenait au hasard les responsables. Les vingt-cinq hommes restèrent aux fers toute la nuit ; le lendemain on les mit au peloton de punition. L'adjudant Philippini, de sinistre mémoire, prit la haute direction du *bal*, afin de faire exécuter les ordres de Loche ; c'est-à-dire : *une demi-heure de pas gymnastique* ; *une demi-heure de peloton immobile, face à un mur récemment blanchi, pas de pose horaire*. Durant la *pelote immobile*, Philippini exigeait l'immobité absolue dans des poses comme : En avant pointez ; le troisième mouvement de coup lancé : en tête parez et pointez ; le vire-volte de la volte-face debout sur la pointe des pieds, etc. Poses qu'à plaisir il prolongeait plusieurs minutes, donnant l'*ordre formel* sitôt qu'une pointe de baïonnette s'abaissait quelque peu. A la deuxième reprise du pas gymnastique, un homme tomba. Philippini fit appeler deux clairons, soldats de la régulière, pour servir de témoins et donna au disciplinaire l'*ordre formel* de marcher. L'homme, accablé par le poids du sac et par la suffocation que produit le pas gymnastique, ne put se relever. Les deux clairons le remirent sur pied. Par un effort de volonté, l'homme marcha cahin-caha. Deux autres hommes tombèrent. l'adjudant les fit empoigner par les clairons. « Puisqu'ils ne veulent pas se tenir sur leurs quilles, dit-il, faut leur foutre des quarts d'eau sur la gueule. » Les hommes se firent porter malades, demandant à être conduits sur-le-champ à la visite du major. Philippini les fit jeter en cellule. Loche les mit immédiatement en prévention de conseil pour refus d'obéissance. Mais il ne put empêcher la visite du major, et comme celui-ci avait encore quelques sentiments humains, il fit entrer à l'hôpital les disciplinaires maltraités et il interdit au peloton l'usage du pas gymnastique. Nous ne tenons pas ce fait d'un disciplinaire, mais d'un ancien gradé de la discipline : c'est le caporal de garde qui assista à toute cette affaire et sur lequel Loche se vengea de son insuccès en

lui infligeant huit jours de prison pour n'avoir pas voulu déposer d'une manière défavorable aux disciplinaires.

Le tombeau dans la neige. — L'autre fait dont ce gradé fut témoin à la 3e compagnie, se passa au poste optique de Djebel-Mettlili. L'adjudant Revol, qui commandait ce poste, ayant puni un homme des fers, le fit *camper en romain* (1), à l'intérieur du poste, par UN MÈTRE DE NEIGE.

C'est sous ce toit que le malheureux passa la nuit en *vêtements de treillis, sans ceinture de laine, sans même une demi-couverture*, dans les souffrances de la faim, de la soif et du froid !

Les chairs affreusement tuméfiées, formaient des bourrelets violets autour des pedottes et des menottes serrées à fond. Lorsque le lendemain on retira les fers, l'homme ne put se tenir debout : LES DEUX JAMBES ÉTAIENT GELÉES. On le porta à l'hôpital où il fut amputé de ses deux membres.

Sept mois de cellule

« Du 10 août 1889 au 4 mai 1890, écrivait à l'*Intransigeant*, M. Moser, ancien disciplinaire, je fus traité comme une bête féroce. Je suis resté sept mois dans une cellule sans clarté, n'ayant pour espace que deux mètres de long sur cinquante-cinq centimètres de large ; comme lit, la brique avec un méchant couvre-pieds. Ma nourriture consistait en ma ration de pain avec, deux fois par semaine, une gamelle contenant vingt-cinq centilitres d'eau bouillante l'été, froide l'hiver dans laquelle nageait une tranche de je ne sais quoi. Bien des fois, je n'ai eu qu'un quart de pain.

Les lettres que j'écrivais étaient remises non cachetées aux sous-officiers ; celles que je recevais, étaient ouvertes. On m'a bâillonné, attaché à la crapaudine; lorsque mes doigts trop enflés étaient aussi gros que des cervelas, quand la chair crevait sous la morsure des chaînes, on me détachait et on refusait de me faire porter malade.

Pendant les deux derniers mois de détention, j'ai été mis en prison et un peu mieux nourri ; mais contraint de manger sans cuiller. En cellule, on ne me donnait que *dix secondes* pour mon repas.

Le 21 août, jour de mon entrée en cellule, mes camarades indignés se sont révoltés. Dix, triés sur le volet, ont été déférés au conseil de guerre et condamnés à *cinq* et *dix ans* de *travaux publics*. » (2)

M. Cussonac, ancien disciplinaire, confirma tous ces faits.

Assassinat du disciplinaire Demeure. — Le disciplinaire Demeure s'était échappé de cellule.

Le caporal G***, dans la cour du quartier, devant les disciplinaires terrifiés, déchargea sur Demeure les cinq coups de son revolver. Les cinq balles se logèrent dans le corps du malheureux.

Le caporal G* fut reconnu en état de légitime défense parce que Demeure l'avait légèrement bousculé en sortant de sa cellule (3).

(1) Camper sous le tombeau ou guignol.
(2) *Intransigeant*, 17 mai, 21 mai 1895, nos 5786, 5790.
(3) *Intransigeant*, 21 mai 1895, no 5790.

Le carcan. — En 1895, l'*Intransigeant* signalait un disciplinaire qui fut mis en cellule « le cou fixé au lit de camp, qui est en briques, au moyen du carcan »; le même journal nous renseigne sur la façon de manger qui est imposée au puni de fers. « Comme on n'est pas détaché pour manger, on lape sa soupe comme un chien. »

Assassinat de Cheymol. — L'assassinat commis, le 10 mars 1898, sur la personne du disciplinaire Cheymol, a fait assez de bruit et est suffisamment connu pour que nous croyions pouvoir en passer sous silence les détails.

Résultats d'une réclamation. — A la troisième compagnie, en 1897, le sergent Ricardy distribuait du pain aux *bagneux*.

Le partage ayant été fait inégalement, un disciplinaire, qui était aux fers, réclama ironiquement une balance et des poids pour peser son quart de pain. Le chaouch s'élança alors sur l'homme, qui était étendu par terre, les mains et les pieds entravés, le piétina, lui dansa sur le ventre, lui laboura les côtes à coups de talon.

« Ah vache !... » s'écria alors le malheureux ainsi maltraité.

Le sergent alla immédiatement déposer sa plainte. Après qu'il eût passé des semaines en prévention de conseil de guerre, les traces non équivoques des sévices exercés sur lui valurent au disciplinaire une ordonnance de non-lieu.

Il en fut quitte pour plusieurs semaines de lit.

Assassinat de Demange. — L'assassinat de Demange eut lieu sans bruit, sans lutte : ce fut un de ces crimes où la victime semble être son propre meurtrier. J'en fus le témoin, lorsque j'étais disciplinaire à la 1[r] compagnie de discipline.

Il y avait déjà quatre mois que nous errions, sac au dos, d'un chantier à l'autre, par le sable, la brousse, les sebkhras, manquant de vivres souvent, maltraités toujours, travaillant comme des forçats. Nous avions déjà fait près de 400 kilom., et il nous fallait encore en faire plus de 300 pour retourner à Gafsa. Demange était atteint d'une bronchite chronique et, à coucher constamment sur la terre, ressentait des douleurs rhumatismales qui l'empêchaient de marcher à l'allure accélérée en usage aux compagnies de discipline. Il boitait, et souvent les douleurs étaient si vives qu'il s'arrêtait, n'en pouvant plus. Son état empirant, il se fit porter malade. Le lieutenant Challaux, qui commandait les détachements de Zarzis et de Médenine *le visita*. Le lendemain, au rapport, on lut : « Le fusilier Demange, prétendant avoir des douleurs, s'est fait porter malade, dans l'intention bien évidente de se soustraire au travail, *il sera mis huit jours à la diète*, PAR ORDRE DU LIEUTENANT FAISANT LES FONCTIONS DE MAJOR ». Huit jours à la diète, c'était huit jours sous le tombeau, avec une demi-gamelle de bouillon (et quel bouillon !) par jour, SANS PAIN. Après deux jours de régime, Demange, jugeant qu'il n'avait pas le droit

de mourir inutilement, partit pour Médenine « réclamer » au chef de bataillon Pichot, commandant de place.

Nous étions campés sous le poste optique du Tedjerah; du camp à Médenine il y avait environ 20 kilom. A Médenine, Demange alla trouver le commandant de place et le major.

Au major, Demange réclama contre l'usurpation de fonction du lieutenant Challoux s'arrogeant le droit de visiter les hommes malades et de leur infliger un traitement tel que la diète; *il voulut que le major l'examinât.* Le major lui infligea une punition pour réclamation non fondée. Au commandant, Demange réclama pour tout le détachement: qu'on donnât le sel qui, depuis *douze jours*, manquait à l'ordinaire, et qu'on diminuât le temps de travail; enfin Demange supplia le commandant de venir à l'improviste constater la nourriture et l'état des hommes du détachement. Le commandant lui infligea quinze jours de prison pour réclamation non fondée, avec injonction au lieutenant Challaux de le punir pour absence illégale. Puis, sans même lui faire donner une gamelle, le commandant donna ordre aux goums de le reconduire au camp du Tedjerah. Demange, exténué par l'effort qu'il venait de faire, ne pouvait plus marcher; conformément aux ordres, on le fit traîner par les chevaux. Un cavalier en eut pitié, et, après lui avoir donné à manger, l'attacha en travers de sa selle.

Arrivé au camp, Challaux fit mettre Demange sous le *tombeau*, lui donna l'ordre formel de ne pas sortir de son guignol, de ne pas remuer, et, pour assurer l'exécution de ses ordres, mit un disciplinaire en sen tinelle, le sabre-baïonnette au clair, avec ordre de s'en servir si Demange passait la tête ou s'agitait sous la tente.

« Pas de pitié, dit alors Challaux, pas de pitié ; s'il s'échappe, c'est vous qui prendrez sa place... et c'est le tourniquet. »

Toute la nuit, on entendit s'échapper du tombeau où était enseveli Demange, l'affreux râclement de ses quintes de toux et les gémissements que lui arrachaient ses douleurs rhumatismales.

Le départ du Tedjerah pour la portion centrale eut lieu quelques jours après. Perclus de douleur, crachant ses poumons, Demange fit la centaine de kilomètres qui séparent Tedjerah de Gabès (1) avec son *sac sur le dos*, en *tenue de campagne*, au *régime de la cellule, sans vin*, une gamelle par jour, tous les deux jours seulement une avec viande. En arrivant à l'étape, il dressait son tombeau, l'expression n'était plus alors une métaphore. Le lieutenant Challoux défendit formellement de le secourir en aucune façon, soit en lui portant son sac, soit en lui donnant de la nourriture, et cela sous peine d'être mis en prévention de conseil en arrivant à Gabès. En arrivant à Metrech, Demange se fit porter malade, le lendemain seulement, on l'envoya

(1) A l'époque où cette affaire s'est passée — décembre 1896 — deux majors faisaient le service de Gabès : Gary, major de 2e classe, Sanlay, aide-major de 1re classe. Je ne me souviens plus du nom du major de Médenine, mais avec la date il serait facile à l'autorité militaire de le retrouver.

à la visite. Le lieutenant Challoux l'y accompagna, mais, malgré tous ses efforts, le major (1) de Gabès l'envoya à l'hôpital.

Il y mourut cinq jours après. Le chef de détachement, le sergent Demoneul, défendit aux disciplinaires de se rendre à Gabès pour l'enterrement de leur camarade.

Lorsque le capitaine de Castaignier (2), commandant la 1[re] compagnie, reçut la nouvelle de la mort de Demange, il trouva cette bonne parole : « Tant mieux, encore une rosse de crevée ! »

Assassinat du disciplinaire Matton. — Ceci se passa à Aumale, à la portion centrale de la 4[e] compagnie de fusiliers de discipline, le 27 avril 1898. Un fusilier, nommé Matton, ayant quelques jours de prison à purger pour un motif insignifiant, fut mis au peloton à une heure de l'après-midi. Etant d'une faible constitution et anémié par le climat africain, il ne put continuer longtemps le pas gymnastique par lequel le garde-chiourme Gofferto avait fait débuter le *bal*. A une heure et demie, le malheureux tombait sur la piste. Gofferto recourut alors au moyen habituel, il fit appeler deux témoins et donna au camisard abattu *l'ordre formel* de se relever et de reprendre sa place au peloton. Matton demanda ou plutôt implora la visite du major. Le chaouch le fit jeter en cellule en lui signifiant qu'il ne lui serait pas donné à manger avant qu'il ne reprît sa place au peloton.

Après le changement de garde à cinq heures et demie du soir, Matton réclama sa gamelle et son quart de pain : un homme de garde avertit le sergent de semaine Rossignol que Matton demandait sa gamelle. Ce Rossignol, l'adjudant, le caporal Vallès et deux autres gradés pénétrèrent dans la cellule, se ruèrent sur le camisard, lui lièrent les membres, le bâillonnèrent et lui meurtrirent le corps de coups de talon et de coups de poing. Blessé mortellement aux parties sexuelles, Matton expirait à huit heures et demie du soir. Le major appelé constata le décès et fit transporter le corps à l'amphithéâtre aux fins d'autopsie. Son rapport conclut nettement à la mort par suite de mauvais traitements et de sévices corporels.

Trois jours après le dépôt du rapport, le général Varlond daigna faire un simulacre d'enquête. Tous les témoignages recueillis confirmèrent les conclusions du rapport, *tous sauf un*. Le délai accordé aux meurtriers par la coupable négligence du général Varlond avait permis aux assassins d'acheter la conscience d'un homme comme on en rencontre trop à la discipline, une *bourrique* qui accepta de mentir pour obtenir une sortie de faveur et apporta le seul témoignage favorable que les gradés purent recueillir.

Sur ce seul témoignage se basa l'enquête qui, démentant les conclusions du médecin-major, déclara que les accusés avaient agi dans l'exercice de leur droit. *Le caporal Vallès, qui s'était vanté à tout*

(1) Etapes Bir-Kouti, Bir-Bessi, Ketena, Mareth, Métrech.
(2) Le capitaine de Castaignier est capitaine adjudant-major à Tarbes.

venant d'avoir porté le coup mortel, fut, quinze jours après, nommé sergent. Si les sous-ordres commettent des crimes, c'est parce que les chefs leur en assurent l'impunité.

On a vu le général Varlond se faire le complice des assassins Gofferto, Rossignol et Vallès ; mais il est un autre complice qui ne doit pas rester dans l'ombre, c'est le capitaine Charageat. (L'année dernière, un disciplinaire, Jamin, raconta l'existence de damné qu'il vécut à la 4e compagnie. « Le *sinistre* capitaine Charageat », disait Jamin.)

Le général Varloud, *trois jours après* le dépôt du rapport établi par le médecin-major, commença une enquête, avons-nous dit. Quand un général annonce qu'il fait une enquête, il faut entendre qu'il *fait faire* cette enquête.

Or, pour le cas de Matton, quel pouvait être l'intermédiaire entre les assassins et le général Varlond? — Charageat, capitaine commandant la 4e compagnie de discipline où le crime avait été commis.

Car, dans l'intérieur de sa compagnie, le commandant d'une compagnie de discipline a la puissance d'un colonel, il est *chef de corps;* il s'ensuit que seuls, un général ou un colonel plus ancien de grade, peuvent s'immiscer dans les affaires exclusivement disciplinaires. Jamais on n'a entendu dire qu'un général ou un colonel soient venus à Aumale pour enquêter personnellement.

Alors : ou le général Varlond mentit en annonçant une enquête qui n'avait pas eu lieu, ou Charageat a procédé à cette enquête. Si le général n'avait pas donné suite au rapport du médecin-major, lui, Charageat, capitaine de la compagnie, connaissant les moindres circonstances de la mort de Matton, devait passer outre et s'adresser au ministre de la guerre. Démarche qu'il ne fit pas. Charageat, connaissant les faits, procéda à l'enquête, et les meurtriers ne furent pas poursuivis, alors que le crime a été prouvé par le rapport du médecin-major et par les dépositions des témoins.

Les assassins de Matton ont trouvé près de Charageat cette solidarité dont il avait fait preuve en faveur du sergent Perrin pour l'assassinat du disciplinaire Cheymol dont la presse s'occupa il y a deux ans.

Nous laisserons au lecteur le soin de choisir les épithètes qui conviennent aux sévices que nous avons énumérés ; mais il nous semble utile de répéter que l'ordonnance royale rendue en 1788, alors que la monarchie était encore absolue, défendait tout châtiment corporel dans l'armée française. Nous devons aussi ajouter que tous ces faits, pour excessifs qu'ils puissent paraître, ne sont pas rares dans le régime des corps disciplinaires de la guerre, où ils constituent presque une règle, leur absence étant l'exception.

G. Dubois-Desaulle

Infidèle (1)

VI

Chérie était étendue sur de blanches fourrures qui couvraient un grand divan bas : sa tête blonde et ébouriffée s'enfonçait dans de petits coussins de soie pâle. Une longue robe de chambre, en mousseline de soie noire toute plissée, l'enveloppait mollement de ses ondes légères et découvrait ses pieds minces, chaussés de fins escarpins noirs, sans talon. Ses bras étaient croisés derrière sa tête et ses yeux étaient fixés sur le plafond caissonné de son magnifique salon, meublé très sévèrement. Elle était seule et ne faisait rien. Elle ne s'ennuyait pas, elle ne fumait pas, elle ne dormait pas, elle ne rêvait pas : elle ne faisait rien. Il était trois heures, il pleuvait et le ciel était bas, triste et morne. Paul Hertz entra.

— Ah ! cher ami, on vous revoit ! fit-elle avec une grâce cordiale.

— Je n'étais pas mort, répondit-il en souriant faiblement.

— Je ne l'ai pas cru non plus... Vous avez été en voyage ? demanda-t-elle en lui tendant la main.

Il baisa ses doigts effilés et les retint un moment sous ses lèvres.

— Oui.

— Vous avez été très loin ?

— Mais non... Un tour en province, voilà tout, Chérie.

— Un tour ennuyeux ?

— Non.

— Triste, alors ?

— ... Oui.

— C'est vous qui étiez triste ? questionna-t-elle avec sa merveilleuse voix, d'une harmonie si étrange.

— ... Je ne sais. Je crois... je crois que j'étais triste...

— Et vous êtes consolé, Paul ?

— Je crains que non... non, décidément.

— Cela passera... murmura-t-elle d'un accent profond.

— Je le souhaite, Chérie.

— Cela passera.

Un silence. Il était assis près d'elle. Chérie avait laissé retomber ses bras le long de son corps ; ses mains paraissaient très blanches sur le noir de sa robe : trop de bagues.

— Où avez-vous été, Chérie ?

— A Saint-Moritz.

— Un pays admirable. J'y ai été l'an passé.

— Très beau. Mais l'air m'a fait du mal.

— Quelque chose peut donc vous faire du mal, Chérie ?

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin et 1er juillet 1900.

— Oui. Je respirais mal. Un médecin mélancolique m'a dit que j'avais le cœur malade.

— Votre cœur, Chérie?...

— Vous croyez que je n'ai pas de cœur, Paul ? Moi qui vous aime tant... — et sa désinvolture était cachée par une expression sévère.

— Moi aussi, je vous adore, mais cela ne prouve rien.

— Rien.

— Comment votre cœur peut-il être malade ? Vous êtes si fraîche et si rose.

— Je vous plais, dites ? dit-elle avec un franc mouvement de satisfaction, qui excluait presque la coquetterie.

— Beaucoup.

— Tant mieux!

— Pourquoi ?

— Il était temps que je vous plaise un peu, beaucoup, passionnément...

— Il n'est jamais trop tard... ajouta-t-il avec galanterie.

— Alors, c'est entendu... Vous allez me faire la cour ? s'écria Chérie en riant et en battant des mains.

— C'est entendu.

— Continuez, alors.

Il la regarda étonné, et se tut. Chérie devint brusquement rêveuse.

— Vous étiez seule à Saint-Moritz ? interrogea-t-il avec effort.

— Seule.

— Et Charles ?

— Charles est parti, fit-elle tout bas en détournant la tête.

— Depuis quand ?

— Depuis juillet.

Il fit un léger geste de surprise.

— Il reviendra bientôt ?

— Non... je ne crois pas... — Et les doigts blancs jouaient avec une large croix de turquoises qui pendait sur la poitrine de Chérie.

— Mais... il reviendra ?

— Peut-être que non.

— Où est-il allé ?

— En Australie.

— Pourquoi faire ?

— Le pauvre garçon était ruiné, chanta la voix enchanteresse avec un accent de pitié.

— Pauvre garçon !

— C'est incroyable ce que je dépense sans m'en apercevoir, confessa Chérie candidement.

— Il vous aimait encore quand il est parti ?

— Un peu...

— Et vous ?

— Aussi, un peu...

— Alors...

— A quoi bon rester? Il aurait beaucoup plus souffert... Et cela me peine de faire souffrir.

— Vous êtes bonne, vous !

— Pas toujours ! Nous sommes toutes capables de faire le mal.

— Toutes, toutes... répéta-t il doucement.

Elle le regardait de ses beaux yeux azurés.

— Il vous a écrit d'Australie ?

— Deux fois, deux longues lettres.

— Vous lui avez répondu ?

— Pas encore... répliqua-t-elle avec franchise.

— Pourquoi, pas encore ?

— Parce que je ne veux pas le tromper.

— Votre cœur est déjà occupé de nouveau?

— Non, déclara Chérie simplement.

— Et que faites-vous ?

— Je me repose.

— Aimez-moi un peu.

— Je vous aime, dit-elle d'un ton décidé, mais cela ne sert à rien.

— Il est infiniment doux d'être aimé, murmura-t-il en prenant la main de Chérie et en jouant avec ses bagues.

— Cela vous plaît d'être aimé ?

— La seule chose qui m'intéresse dans la vie...

— C'est l'amour ?...

— C'est d'être aimé quand j'aime...

— Et cela vous est toujours arrivé, n'est-ce pas ?

— Je l'ai cru, fit-il avec un sourire mélancolique et ironique. Mais qu'en peut-on savoir ?

— Et maintenant ?

— Et maintenant... une heure vide, Chérie... dit-il avec un petit ricanement pour indiquer que ce détachement n'était pas sincère.

— On ne vous aime pas?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en suis pas digne, sans doute.

— Pauvre, pauvre ami !

— A la bonne heure ! plaignez-moi... Dites-moi des paroles de pitié avec votre voix harmonieuse.

— Cela vous fait du bien ?

— Votre voix est le meilleur remède : c'est un baume.

— Si votre blessure est trop profonde, vous ne guérirez pas, fit-elle en montrant son cœur du doigt.

— Essayez...

— Et si ma cure ne réussit pas?

— Vous ne gâterez pas votre haute réputation médicale, Chérie.

— Cela m'ennuierait de ne pas vous guérir... murmura-t-elle.

— Pourquoi ? par amour-propre de médecin ?

— Je ne sais. Croyez-vous être le premier qui soit venu à moi pleurer sa douleur et demander des sourires ?

— Je connais votre mission de consolatrice universelle. Mais moi, je ne pleure pas, vous voyez. Je suis sur la voie de la guérison.

— Depuis quand ?

— Depuis trois quarts d'heure.

— Bien, très bien, faites-moi la cour... — et elle rit doucement.

— Vous m'y autorisez ?

— On autorise toujours ces choses-là.

— Vous n'êtes pas bonne en ce moment, Chérie.

— Moi ? demanda-t-elle distraite, tandis qu'il effleurait ses mains fines de petits baisers, légers comme des souffles.

— Vos mains sont meilleures que vos paroles, — et il se pencha vers elle pour poser ses lèvres sur les siennes.

Elle se recula vivement, mais sans colère.

— Méchante ! fit-il avec une émotion vraie dans la voix.

— Très méchante ! s'écria Chérie en riant.

— Alors, je m'en vais, dit Paul en se levant, sans la regarder.

Elle le suivit des yeux attentivement ; quand il fut près de la porte, elle le rappela :

— Paul ! Paul !

Quelle voix dans ces deux syllabes ! quelle mélodie ténue et suave ! Il revint s'agenouiller près du divan blanc où elle était étendue.

— Misérable créature, tu m'appelles maintenant ? fit-il en plaisantant et en essayant de l'embrasser.

La résistance fut plus faible. Une légère rougeur s'étendit sur le front et sur les joues de Chérie.

— Que veux-tu donc ? dit-elle, très bas, levant sa tête blonde.

— ... Que tu m'aimes un peu.

— Je t'aime.

— Comme tes autres... amis ?

— ... Naturellement.

— Je veux l'être d'une autre façon.

— Tu veux être aimé *pour tout de bon.*

— Oui, ma chère.

— On dit Chérie et pas ma chère.

— Chérie, Chérie, Chérie.

— Mon cœur est malade, je ne puis être amoureuse.

— Ce sont des histoires de médecins.

— Je t'assure... j'ai été malade à Saint-Moritz.

— Chérie, toi qui es toujours si gaie, pourquoi fais-tu la Marguerite Gauthier, à présent ?

— C'est une plaisanterie, je suis très bien, clama-t-elle avec un grand éclat de rire : ses dents scintillèrent entre ses lèvres humides.

— Ris, ris encore un peu... implora-t-il anxieusement, rafraîchi, réconforté par cette jeunesse florissante, par cette gaieté sereine, par cette beauté exquise.

— Je mourrai en riant. je crois… — et elle continua à rire d'une manière si séduisante qu'il resta enchanté.

— Tu es la jeunesse même, tu auras toujours vingt ans, Chérie.

— On a toujours vingt ans quand on est aimé !

— Tout le monde t'adore, Chérie…

— Mais non !

— Alors, on a tort.

— Toi. tu ne m'aimes pas cependant.

— Moi, je t'adore… comme les autres.

— Vous mentez, monsieur ! cria-t-elle sur le ton du *Maître de Forges*.

— Je vous le jure, madame la marquise, répondit-il en l'imitant.

— Sur quoi le jurez-vous, alors ?

— Sur ce que j'ai de plus cher, madame, sur mon honneur.

— Sur vos aïeux ?

— Soit, sur ces aïeux allemands que je n'ai jamais connus. sur ces Hertz qui n'étaient même pas des philosophes.

— Mais qui t'ont laissé une belle fortune, Paul.

— A vos pieds, ma belle Chérie.

— Non. non. ne parlons pas d'argent. cela m'ennuie, fit-elle en pâlissant, l'air mauvais.

— Si tu te mets en colère, je suis prêt à me déclarer un simple gueux. Vous êtes aimée par un gentilhomme pauvre, Chérie, très pauvre…

— Jure-moi que tu m'aimes !

— Moi. Paul Hertz. sur mon honneur et sur ma conscience. je jure aimer madame Chérie…

— Depuis quand ?

— Depuis une heure sept minutes : je le jure. avec l'aide de la pendule.

— Ecris-le. dit-elle en se levant et en le conduisant près d'une table sur laquelle était posé un immense encrier Empire. Elle lui donna une grande feuille de papier, une plume dorée, et répéta, càline :

— Ecris.

Mais. elle ne sut pas esquiver un baiser qu'il prit à la dérobée.

— Ecris. écris…

En réalité, il eut une minute d'hésitation : une pâleur légère couvrit son visage et ses yeux se voilèrent. Dans l'auréole blonde des cheveux ébouriffés de Chérie. brillaient des étincelles d'or. sa bouche s'épanouissait comme une fleur de pourpre. ses dents blanches *regardaient*. regardaient en riant et inspiraient la gaieté. Paul Hertz eut une chaleur au cœur : une bouffée de sang colora ses joues et il écrivit rapidement. Debout. ses grands yeux fixés sur le papier. Chérie suivait le mouvement de la main qui traçait les lignes fatales. D'un geste prompt. elle versa un peu de poudre diamantée sur ces quelques lignes. plia la feuille et la glissa dans son corsage.

— C'est bien comme cela ? demanda-t-il en se retournant.

— Très bien, répondit-elle, l'air distrait. C'est écrit, à présent...

— Ce qui est écrit, est écrit... conclut-il les yeux brillants de désirs devant cette jeunesse, devant cette beauté.

Elle évita un autre baiser.

— Pourquoi pas ?... pourquoi pas ?... demanda-t il anxieusement.

— Parce que... fit-elle avec une moue gracieuse.

— C'est écrit, cependant.

— Cela ne fait rien.

— Vous n'êtes donc qu'une vulgaire coquette. Chérie ?

— Je ne sais... Je ne crois pas... Je suis coquette, cela est certain...

— Et moi qui désirais un peu de votre cœur, ma belle !

— De ce pauvre cœur malade ?

— Malade ou non, qu'importe !. . un peu seulement... j'en ai tant besoin...

— Vous ne le voudriez pas tout entier, ce serait trop, n'est-ce pas ? fit-elle avec un regard scrutateur.

— Comme tu voudras, Chérie ! s'écria-t-il.

— Tout entier, mais pas pour longtemps alors ? reprit-elle en l'observant attentivement.

— Tout entier et pour toujours, ma chère âme ! dit Paul Hertz, séduit par le charme souverain de Chérie.

— Viens ce soir, murmura-t-elle, le regard noyé, la voix attendrie.

— A quelle heure ?

— A onze heures...

Elle prononça ces dernières paroles dans un souffle, — un souffle qui était un baiser, une caresse, un abandon ; il s'inclina profondément devant Chérie, prit sa main, et effleura de ses lèvres les doigts effilés chargés de bagues.

. . . .

Pendant cette fin de journée, Paul Hertz éprouva une ivresse, une frénésie des sens, une joie de vivre qu'il n'avait pas ressenties depuis bien longtemps. Un printemps inattendu refleurissait en son âme et lui faisait trouver de doux parfums aux pâles chrysanthèmes de novembre ; une chaleur nouvelle faisait circuler son sang et montait par bouffées à son cerveau. Il flâna dans les rues, regardant les passants, souriant à ses amis, s'arrêtant devant les magasins, cherchant un beau cadeau à offrir à Chérie. Il était pris d'irrésistibles envies de parler, de rire, de dépenser de l'argent, de vivre près de cette femme, de jouir de tous les raffinements de l'existence : une jeunesse singulière bouillonnait dans ses veines, excitait tout son organisme, lui donnait un ardent besoin de bonheur moral et physique, — le besoin d'être heureux dans les bras de cette jolie fille, dont la voix était une musique et les paroles un chant d'amour triomphant !...

Amoureux... Durant ces quelques heures d'attente, il eut constamment l'impression de la présence de Chérie ; tantôt il sentait ses regards bleus, noyés sous l'ombre azurée des paupières, et ces yeux lui semblaient une mer tranquille, sans malice, sans perfidie, sans au-

cune de ces perversités qui apparaissent si souvent au fond des yeux féminins ; tantôt il voyait se profiler devant lui la haute silhouette de Chérie et il songeait qu'elle paraissait plus petite, couchée sur son divan, souple et provocante; tantôt il croyait toucher ces mains blanches aux longs doigts chargés de pierres précieuses, aux veines délicatement teintées de mauve ; tantôt il retrouvait l'impression du baiser, — de l'unique baiser, — qu'il avait déposé sur ses lèvres parfumées d'un arome mystérieux... Il se surprit répétant le nom de la bien-aimée, le redisant avec lenteur, avec passion, avec recueillement :

— Chérie, Chérie, Chérie !...

Vers huit heures, il alla dans un restaurant à la mode et se commanda un dîner fin. Il avait grand appétit, lui qui depuis si longtemps ne mangeait plus !... Des amis s'approchèrent de sa table, il échangea avec eux des saluts, des paroles, des plaisanteries, il offrit du kummel et des cigarettes. Il rit beaucoup.

Mais, craignant d'augmenter sa délicieuse ivresse morale, il ne but ni vin, ni liqueur ; au contraire, il fuma beaucoup, cherchant à endormir l'impatience de ses nerfs, voulant oublier l'heure du rendez-vous pour s'en souvenir brusquement, au dernier moment.

En rentrant chez lui, il était amoureux comme un jeune homme de vingt ans, et il se mira dans la glace pour voir s'il était assez bien pour plaire à cette jolie fille.

Encore deux heures à attendre. Paul Hertz s'était promené dans les rues, charmé de cette douce soirée automnale, suivant du regard les femmes qui passaient, écoutant avec délice des bouts de dialogues amoureux... C'était le moment où l'on se rendait au théâtre, en soirée, au café, et tous ces visages exprimaient le désir intense, l'anxiété profonde, l'envie d'arriver vite au but de leur course. Lui aussi frémissait d'impatience, mais d'une impatience voluptueuse et tranquille à la fois : quelque chose de très passionné et de très placide dans la certitude du bonheur attendu. Cependant, cette promenade solitaire lui déplut ; il craignit que la juvénile ardeur qui coulait dans ses veines, ne se refroidît au contact de l'air nocturne, et il rentra chez lui pour conserver intacte la flamme nouvelle que Chérie lui avait mise dans le sang, dans les nerfs, dans le cœur.

Il fit allumer toutes les lampes par son valet de chambre, pris d'un besoin de grandes lumières, de clartés brillantes. Il se jeta dans un fauteuil et essaya de lire, mais ses yeux s'immobilisèrent sur les lignes noires, sans rien comprendre : une blonde figure lui apparaissait dans l'auréole dorée de ses cheveux ébouriffés, avec son cou mince, ses bras ronds et ses belles mains gemmées.

— Chérie, Chérie, murmura-t-il passionnément.

Aussitôt, un souvenir lui revint à l'esprit. Cette amourette si soudaine et si imprévue, ce brusque abandon de l'esprit, cette brutale ardeur des sens... il avait déjà éprouvé tout cela... C'était vers sa vingtième année, quand il n'avait encore ressenti que des caprices courts et passagers. Un jour, il avait rencontré une belle dame d'une

quarantaine d'années, experte en matière d'amour, connaissant la vie et les passions. Elle avait été indulgente pour l'emballement de son jeune amoureux. En vérité, celui-ci était fou de cette femme qui avait plus du double de son âge ; il se roulait sur son lit, mordant ses oreillers, gémissant de ne point être aimé par elle, voulant se tuer... Enfin, la belle dame se décida : par pitié, par lassitude, par tendresse, par sensualité ?... Qui sait !... Elle consentit. Paul Hertz se souvenait encore de son ivresse le jour du premier rendez-vous et de la fièvre d'impatience qui le dévorait en attendant l'heure bénie... Puis... Qu'était-il arrivé ?... Dans une minute de bonheur suprême, la belle dame lui avait dit avec mélancolie :

— Ne jure pas... ne promets rien... Un jour viendra où tu ne sauras pas si je suis encore de ce monde.

En ce moment, savait-il si elle était encore de ce monde ?... Son amour, une fois satisfait, n'avait pas été de longue durée ; elle l'avait vu finir d'un œil serein, sans témoigner de peine, peut-être blessée au fond de l'âme, par cette ultime erreur de son cœur... La belle dame était partie, disparue à jamais : morte ou vive ?... il l'ignorait. Ce souvenir l'attrista... Malgré tout, il ne se sentait pas très sûr de lui et redoutait de voir son enthousiasme pour Chérie diminuer ou s'évanouir. Il craignait que quelques causes mystérieuses ne fissent disparaître ce germe de tendresse, cette fleur de sympathie, cette joie de vivre qui l'exaltait depuis sa visite de la journée. Il chassa l'image profane de la belle dame d'antan et se recueillit un moment : toute la scène de l'après-midi repassa devant ses yeux, depuis le salut amical de Chérie à son arrivée, jusqu'à ce baiser final, accordé à grand'peine ; depuis les vagues phrases de consolation murmurées d'une voix harmonieuse jusqu'au OUI consentant — un souffle plutôt qu'une parole. Un transport violent le secoua tout entier et il maudit l'heure trop lente qui retardait le moment du suprême bonheur !...

— Chérie, Chérie, Chérie, disait-il, se promenant de long en large.

Il prit son chapeau, sa canne, ses gants et son pardessus, et sortit à pied. Maintenant, la ville était déserte : tout le monde était au théâtre, au bal, en soirée ou en famille. Paul Hertz marchait lentement, songeant à la nuit d'amour qu'il allait passer aux côtés de cette jolie fille, si bonne, si belle, si inconsciente... Un battement de cœur l'étouffait, — tout comme le jour du premier rendez-vous avec la belle dame d'autrefois... Oui, le même battement de cœur... L'hôtel de Chérie était plongé dans l'ombre ; Paul Hertz sonna : la porte s'ouvrit toute seule ; il entra, palpitant d'anxiété. Personne dans l'immense antichambre vide : il laissa son chapeau et son pardessus, et pénétra dans le salon à peine éclairé. Chérie était étendue sur le grand divan, à la même place que le matin ; elle portait une longue tunique noire, d'une soie souple, dont les manches, très amples, découvraient ses bras jusqu'aux épaules. Pas une bague à ses mains croisées derrière sa tête. Elle le salua et il devint pâle, très pâle...

(*A suivre.*) MATILDE SERAO

(Traduit de l'italien par Mme CH. LAURENT.)

Notes

politiques et sociales

A QUOI SERVENT LES MILITAIRES

Beaucoup de Français croient, l'ayant appris à l'école, dans les journaux, aux discours publics, que les militaires aujourd'hui encore sont faits pour la guerre : de là vient tout l'embarras que nous donne l'armée en ce moment, et toute l'importance électorale de l'esprit nationaliste. La constitution de notre présente armée par la troisième République a eu la malechance initiale de suivre une défaite essentielle, dont la revanche à prendre s'est inscrite d'elle-même et de nécessité à la première ligne du programme gouvernemental ultérieur : l'armée est donc restée, dans les paroles toujours, et par suite — malgré tout — beaucoup dans les esprits, une armée destinée à *faire* la guerre. Mais il s'est trouvé que le système militaire, imposé par l'exemple de l'adversaire éventuel et par l'équilibre préalable à préparer entre les forces, a obligé de remplacer une armée de métier par la nation elle-même convertie en armée, de substituer à un lot de militaires fonctionnels la masse même des *civils*, pourvus d'armes. Ce système qui, partout, est une condition de paix, est, dans une démocratie, une nécessité de paix : il est, je crois, sans exemple, que l'ensemble des individus d'une nation aient *voulu* une guerre, lorsqu'ils devaient se battre eux-mêmes et eux tous. Ainsi, notre armée nationale, destinée à *faire* la guerre, ne pouvait devenir, en fait, qu'une armée propre à la *subir*. Son régime normal est la paix. Elle est un organe de paix. Si elle était un organe de guerre, un organe qui n'accomplit pas sa fonction s'atrophie. Mais notre armée nationale ne s'atrophie pas.

Que cette force vers la paix impose de renoncer à l'idéal belliqueux, dont antinomiquement elle est née, cela est dès maintenant accepté de beaucoup, grâce au fait, grâce au temps, grâce aussi à la propagande vraiment démocratique qui, enfin, n'a pas craint d'abandonner un thème facile et traditionnel pour la doctrine saine de l'avenir. Mais que cette conclusion nécessaire impose aussi de renoncer aux préceptes d'organisation et aux pratiques d'établissement qui ont subsisté de l'autre conception, voilà qui jusqu'à présent est moins compris, et sur quoi doit porter l'effort de l'étude politique et de la propagande républicaine.

Notre armée, étant organe de paix, est non pas un organe exceptionnel, unique de son espèce et, en ce sens, autonome, qui se sépare d'avec tout le reste de la vie nationale et se compare lui tout seul à cet ensemble, mais bien un des organes de la vie normale, tenant une place entre d'autres, interdépendant avec le reste, soumis à la loi

commune. Et de ce principe voici immédiatement une application, encore peu familière même aux républicains : alors que les autres corps d'État, administration, enseignement, justice, doivent être, de l'opinion reçue, républicains en République, il est volontiers admis que le corps militaire, c'est-à-dire le corps des officiers, est « hors de la politique », donc peut être recruté indifféremment parmi les ennemis du régime républicain. Or, la tradition dite aristocratique anoblissant le métier des armes à la fois pour les descendants de ces brutes qu'on appelle « les preux ». et pour les fils de sucriers ou de sémites honteux qui sont juste de taille à suivre cette imbécillité, il se rencontre qu'après trente ans de République, nos officiers sont en grand nombre de fieffés réactionnaires, et, la congrégation aidant, que les plus hauts et importants emplois appartiennent à ces ennemis de la constitution dont la doctrine les fait les défenseurs. Il est exact, en effet que, pour une guerre, un gouvernement républicain doit accepter légitimement que les non républicains se battent pour la nation commune : il devrait même l'exiger d'eux, au même titre que de tout autre citoyen. Mais pourquoi ces gens-là, qui tiennent à « verser leur sang pour la patrie », ne resteraient-ils pas dans le rang, — où ils auraient peut-être plus de chances de le verser? Mais surtout pourquoi cette collaboration *pour la guerre*, pour le cas exceptionnel, est-elle acceptée *pour la paix*, pour le régime normal? Des militaires qui, en règle générale, ne se battent pas, sont des fonctionnaires qui, au panache près, ne se distinguent pas des fonctionnaires civils : ils sont *fonctionnaires de la République*. Ils doivent l'être.

Un préfet est révocabe *ad nutum* ; un professeur de même ; un magistrat reçoit de l'avancement à la volonté du gouvernement, et l'inamovibilité de principe a été suspendue en fait. L'officier seul est soustrait dans une assez forte mesure, soit pour l'avancement, soit pour l' « amovibilité » et la révocation, à la libre disposition de l'exécutif. Pourquoi cette exception? Sans doute parce que l'officier, commandant à des hommes qui ont des fusils et qui peuvent avoir des balles, est moins dangereux pour la constitution qu'un préfet, qu'un professeur ou qu'un juge, hommes d'autorité (s'il y a lieu) seulement morale?

Rendre au ministre, au gouvernement républicain, toute l'indépendance qui convient à sa responsabilité, voilà l'objet d'un projet de loi que le présent ministère pourra joindre à d'autres, aux autres dont il est l'auteur et dont peut-être il ne hâte pas assez la réalisation. Et d'autre part voilà de quoi se convaincre, s'il en est besoin, que les mutations de personnel opérées par le général André méritent l'approbation de fait et de doctrine que la majorité républicaine des deux Chambres leur a donnée.

D'autres applications seraient à faire du principe : elle viendront en leur temps. Pour aujourd'hui, faisons un rapprochement tout simple, mais qui a du sens et qui doit nous encourager. En février 1898, le chef d'état-major de l'armée donnait à un jury, représentant de la

conscience nationale, à choisir entre sa démission et une œuvre de justice supérieure : M. de Boisdeffre n'eut pas alors à se démettre. En juillet 1900 un chef d'état-major et un généralissime mettent la nation et le parlement dans l'alternative de se passer d'eux ou de se défaire d'un ministre, pourtant éphémère de nature : M. Delanne et M. Jamont sont contraints de nous priver de leurs services.

Ils ne paraissent pas, de longtemps, devoir être regrettés.

Fr. Daveillans

LES EMBARRAS DE L'ANGLETERRE

Le Royaume-Uni commence à éprouver les fâcheux effets de la mégalomanie coloniale. Les embarras où le système impérialiste de M. Chamberlain l'a plongé, les déboires qu'il éprouve dans ses diverses zones d'action, les angoisses cruelles que traverse son personnel dirigeant, feront peut-être plus pour la ruine du jingoïsme que toutes les discussions de principe et toutes les affirmations de sentiments.

Les événements de Chine, survenus sinon à l'improviste, du moins avec une extraordinaire soudaineté, ont transformé le statut international de la Grande-Bretagne. Elle était déjà aux prises dans l'Afrique australe avec les Boers, mais, si pénible que fût la lutte, elle tenait Bloemfontein et Prétoria, les deux capitales. Elle était préoccupée sur la côte de Guinée par la révolte des Achantis, mais il ne s'agissait encore ici que d'un incident ordinaire à la vie d'une grande puissance à forte expansion. L'insurrection des Boxers et l'intervention européenne dans le Céleste Empire, et tous les effets qui peuvent et doivent s'ensuivre, la placent dans la plus fâcheuse des postures. Elle se demande avec anxiété si elle pourra tenir son rôle à Pékin ; et c'est peut-être la première fois, dans l'histoire de ce siècle, que pareil problème se pose devant elle.

Qu'on le remarque bien. Si elle a une flotte très puissante dans le Petchili, ses troupes de terre sont retenues ailleurs. Quelque diligence qu'elle fasse pour expédier des cipayes sur le Pacifique, leur nombre sera faible et que vaudront ils ? Ce n'est pas impunément qu'elle immobilise 200.000 hommes dans le Transvaal et dans l'Orange. Qu'arriverait-il si les événements de Chine conduisaient à démontrer l'infériorité de ses forces et l'imprévoyance de ses dirigeants ?

Diplomatiquement même, et en dehors de l'accord qui s'est établi à Takou, sous la pression de la nécessité, elle est isolée dans le monde. Chamberlain a fait appel à l'Union, et le cabinet de Washington n'a point répondu, et aujourd'hui il pratique l'abstention, le désintéressement, l'indifférence à l'égard du soulèvement des Boxers. Le Japon, autrefois appuyé par le Foreign-Office, après la paix de Simonosaki, s'occupe de ses propres intérêts et, devant la faiblesse momentanée de l'Angleterre, s'oriente en un autre sens. Personne ne

soutiendra les revendications du Royaume-Uni en Extrême-Orient que le Royaume-Uni lui-même.

Mais pendant que l'entreprise africaine paralyse ses mouvements et absorbe ses énergies, trois autres puissances se préparent à exploiter ses ennuis. L'Allemagne d'abord, qui est toute disposée à arrondir ses possessions de Kiao-Tchéou et à saisir, cette fois, un large morceau de Corée ; la Russie ensuite qui pressentait l'investissement de Tien-Tsin, qui campait ses bataillons à la lisière de la Mandchourie, qui a eu l'honneur — sinon le plaisir — d'arracher l'amiral anglais Seymour aux hordes chinoises ; le Japon, enfin, qui s'entend maintenant avec le cabinet de Pétersbourg, qui, un jour ou l'autre, sans hâte, mais aussi sans lenteur ni hésitation, partagera avec lui toute la zone — tout le hinterland du Petchili.

Il est donc arrivé que dans les trois premières semaines de l'aventure chinoise, il n'a été que peu, très peu parlé de l'Angleterre. A part l'expédition malheureuse de Seymour, son action n'a été sentie nulle part. Ce n'est point elle qui a détruit et capturé Takou ; ce n'est pas elle non plus qui a délivré Tien-Tsin. Elle ne peut même invoquer l'état des pertes, puisque l'effectif russe en morts et blessés a dépassé tous les autres réunis. Quels titres fera-t-elle valoir, si l'Empire est partagé, pour avoir la plus grosse portion des dépouilles, pour s'attribuer ce quartier du lion qu'elle a l'habitude de revendiquer? Grave et important problème, dont on ne saurait exagérer l'ampleur.

C'est en Chine, en effet, et avant une lointaine échéance, que se joueront les destinées de certaines puissances. C'est là que se déterminera le rôle, dans le monde, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, du Japon et de la Russie. Celui de ces quatre Etats qui se laissera distancer en Extrême-Orient, se vouera, par la suite, à l'affaiblissement rapide de son prestige moral. Pétersbourg, Tokio, Berlin avaient donc les regards braqués sur Pékin ; Londres tourna un instant ses yeux vers un autre horizon. Le Royaume-Uni s'attarda à conquérir une petite proie, les Républiques Boers, alors qu'un immense butin allait se disputer ailleurs ; il fit la guerre pour quelques déserts et quelques mines d'or, tandis que des territoires surpeuplés, à la force de consommation incomparable, étaient près de tomber entre les mains de concurrents rapaces, mieux informés, plus avisés. Attendons cinq ou six semaines, que les événements se dessinent plus nettement sur le Pacifique. M Chamberlain qui a touché à l'apothéose, subira sans doute les fâcheux retours de la faveur populaire. Il aura bien accru l'Empire de Johannesburg et du Veldt, mais il y aura créé du même coup un foyer permanent d'insurrection et de désordre. Cette faute, on l'excusera encore. Ce qu'on ne pardonnera pas au rénégat du radicalisme, c'est d'avoir ouvert la Chine aux rivaux de son pays, et privé ainsi l'Angleterre des énormes profits qu'elle avait escomptés sur le Petchili et le Yang-Tsé.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

SALON DE LA PLUME (1)

Cette exhibition composite trouve son intérêt dans ce qui la déprécie... On y rencontre de tout : cela fait un peu plus que trop ; la plupart des « numéros » tant de fois vus et revus, les rares inédits redites encore ne révélant donc rien ; tumulte de productions au plus disparate esprit, au moins comparable mérite : l'excellent bousculé par l'insoutenable, submergé par l'indifférent, l'exécrable indifférent : Cottet, Dauchez, Ulmann, La Gandara, Léandre et Bourdelle, Trachsel et Eugène Béjot, Francis Jourdain, Henry de Groux et Paul Berthon, Anquetin et Fernand Fau, Fix Masseau, et Rodin... (etc...) — : saveur aigre, très sincèrement de fond de magasin liquidé sur inventaire, malgré ou à cause de la bonne volonté même, dirait-on, des préparateurs : louable, mais immodérée inquiétude d'apparaître complets, larges et bienveillants. Oui, inventaire et liquidation de l'art *chiqueur*, l'art artificiel, habile des fois, ah. « si trop habile », alors ! que le pastiche archaïque, vieillotterie et verroterie, l'esthétique de rêve, la photographie d'âme et autres phariboles si souventes fois nées d'ailleurs du panurgisme littéraire, de la paresse dans la réalisation, de l'indigence des idées, que tout cela divorce d'avec la nature qui seule dispense tout, mais seulement au labeur ingrat et sans défailllance, et à l'abnégation dévotieuse envers elle. Henry de Groux, traban épique, l'impétuosité de son tempérament le défend malgré lui, et bravement il trucule ; mais, tant de somptueux dons étalés ne font que davantage encolérer contre le brigand qui les gâche en de tumultueuses parades. Et il a peint, jadis, *la Procession!* Mais les autres ! mucilagineux cadavres qu'avec tant de bonne foi Jeanne Jacquemin élabore ! et Paul Berthon, nom prédestiné : un siècle en çà, Berton, sans h, personnifia un musicien, académique honorable, sec d'idées, professeur méritoire, quelque chose entre M. Vincent d'Indy et M. Théodore Dubois ; Berton, c'est plus récemment un peintre qui surmonte sans s'en douter le paradoxe un rien sacrilège de « faire du Carrière » avec des petites femmes à la Henri Boutet. Mais les images de Paul Berthon, ô des deux homonymes émulsion allongée, mijotée dans quelque édulcorée et congelée dissolution de Grasset, cela prononce-t-il, soit dit sans animosité, certes ! assez péremptoirement — ex-aequo des chromos anémiques de des Gachons — l'oraison funèbre (un procès-verbal de carence) du faux symbolisme : ex nihilo nihil ! (Et penser que peut-être ils se donnent beaucoup de mal !)

Aussi, quelle liquéfaction — écroulement n'est pas assez fort —

(1) 31, rue Bonaparte.

devant par exemple ces toiles de Cottet, Dauchez, Ulmann, qui ne satisfont point pleinement, pardieu ! mais que rend si cordiales, si respectables l'active et persistante communion avec la nature... Or, ici même, et par quoi se voit méritoire ce quelque peu tohu-bohusque étalage, l'enseignement, qu'en et par la Nature et la Vie, uniquement couve, éclate tout Symbole, va trouver sa sanction décisive dans un plâtre de Rodin ; mais, auparavant que d'y venir, l'exposition Trachsel arrive à point compléter l'édification :

TRACHSEL (1)

L'épreuve du Salon de « la Plume » se parfait.

Pour avec sécurité apprécier les réalisations de Trachsel, nécessaire est d'invoquer l'album de ses aquarelles naguères édité par le « Mercure de France ». Aquarelles, épures plutôt : architecte et Suisse, despotiquement obsédé par l'Alpe maternelle, il rêve de dresser, tailleur de montagnes, des poèmes au moyen de superpositions réfléchies de blocs géométriques : *Marche triomphale*, *Marche funèbre*, Temples, Palais de : la *Nature*, le *Soleil levant*, la *Lune*, la *Fécondité*, la *Pureté*, la *Sérénité*, le *Recueillement*, le *Silence*, l'*Effroi*, la *Mer*, la *Forêt*, la *Montagne*... Tombeaux d'un *Cœur loyal*, d'un *Poète*, etc... A-t-il expressément entendu exécuter la lettre de cette parole de Goëthe : — « l'Architecture est une musique rigide » — et uniquement dresser des symphonies de pierre en contrepoint fleuri ? Non, ou « construire des abris aux enfants des hommes », leur ouvrir des lieux de retraite, sanctuaires d'exaltation individuelle ou collective? point davantage ; solitaire ni multitude n'y sont attendus : on voit bien des perrons, à défaut de baies et parfois d'entrées et d'issues, mais, facile est de vérifier : leur objet demeure décoratif.

En effet, au surplus : multitude ou solitaire, que noueront et dénoueront-ils sous ces voûtes, Trachsel n'en veut rien savoir au fond et ne renseigne guère sur l'architecture intérieure. Le Temple du Recueillement n'appelle pas plus que n'importe quel autre qu'on s'y recueille : il veût, voilà tout, lapidairement paraphraser son épithète.

L'humanité qu'il suppose est purement, sa préface l'explique, une abstraction, « une humanité fictive, idéale, en dehors du temps et de l'espace. Soit, « un rêve de pierre, un poème architectural », donc ? eh bien non : de son album, chaque planche, prémisse de sa suivante est conséquente de celle qui précéda ; une chaîne d'équations, de syllogismes arbitrairement émanés d'une hypothèse centrale. L'opération qui se répète chaque fois est par exemple : quelles combinaisons de volumes signifieront la formule du Recueillement ? mon Dieu, la formule consistait à se faire tout naïvement recueilli, à précisément n'avoir pas de formule : quelles combinaisons ? hélas, toutes : Notre-Dame apparaît-elle « recueillie » plus ou moins qu'un temple grec ?

(1) Exp. d'aquarelles, Galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin.

D'où ces réalisations : Le Temple de la Forêt. — Imaginez une table de pierre, un dolmen, basse, quadrangulaire, vaste comme la Bourse, que supporte un damier de piliers, bas, massifs, carrés. C'est tout. J'entends bien : on a voulu transcrire l'obscurité des bois et leur horreur sacrée — mais vrai, c'est par trop direct comme élémentaire, et ce calque simplifié manifeste quelque chose tel qu'un peigne à carder exagéré aux dimensions d'une gigantesque pierre tombale: aussi peu forêt que possible. Quand la cathédrale, ses profusions de piliers multiformes, ramifiant leurs jaillissements de colonnettes, et la frondaison des ogives, et la floraison des roses multicolores, ah, ça la forêt, pareillement qu'un Parthénon et ses mouvants péristyles, le Bois sacré cher aux Muses ! — Le Temple de la Nature : une immense roue couchée : en moyeu, une coupole chauve assez semblable à une borne : « le Soleil » ; semées sur la jante, un huitain d'autres coupoles, — « les planètes, » — diminutifs parfaits de leur génératrice intérieure ; de l'une aux autres, l'étoilement des rais, équarris comme de grandes solives – la force centripète ? — Comment l'ouvrier n'a-t-il au moins infléchi ces rais en développantes de cercle, aptes à imager la rotation universelle : fait tourner sa roue ? — Le Temple de la Montagne, autre plantation symétrique, pyramides funéraires et obélisques : cénotaphe de gens cossus... En même temps, au sens écriture, ces planches sont généralement d'une harmonieuse musique, et noble constamment ; telles combinaisons apportent des trouvailles inattendues ; et il est inutile de spécifier la haute conscience, le beau et profond travail cérébral. Mais il fallait souligner combien un point de départ abstrait paralyse, asphyxie l'imagination, pousse au rébus, des fois trop élémentaire, et surtout engendre fatalement l'uniformité morose. Ce n'est que répétitions de cubes, de pyramides, d'obélisques, de sphères, de solides anguleux : un cimetière sans fleurs.

Aujourd'hui. Trachsel présente douze aquarelles, dont une Ville au bord de la mer, architecture de rêve. Impossible de concevoir à quel point c'est froid. gauche, puéril, il faut sortir le mot propre, et aussi peu « de rêve » que possible : une vue à vol d'oiseau des magasins du Printemps, sortie d'une main qui n'a jamais tenu de crayon. Puis, « Clair de Lune », « Avalanche ». « Ouragan... » d'une météorologie exprimée chez soi. compas au poing, les yeux fermés : on croit voir ces rondelles multicolores qui virent sur une toupie chromatrope. Impuissance ? non : application de théories chromato-géométriques préalables ; et voilà où mène le parti-pris qui *veut* ignorer la nature, ou — pis ! — la douer d'intentions : auprès, un « Clair de Lune », magnifique, émouvant — *vrai* — s'il ne fut tracé d'après nature, ce fut sous l'oppression de quelque vivace souvenir...

A la Centennale, est une Architecture de rêve, tragiquement fantastique. ah, réellement de rêve, celle-là, signée Victor Hugo. Qu'a-t-elle donc ? la Réalité ; qu'on y sent la vision réelle d un œil humain, la déformation par le cerveau d'*un homme* des spectacles

vus par un homme, quelque chose d'impossible mais de vrai — de l'humanité, de la nature, de la vie, non de l'abstraction, de la réduction mathématique. Et... ce n'est pas vainement que l'artiste « *visionnaire* » Carrière, a été nommé le « peintre de *réalités* ayant la magie du rêve » (1).

Architectes, poëtes, hommes, songeons que rien ne peut nous abstraire de notre humanité. Si nous souhaitons de vivre, « construisons des foyers pour les enfants des hommes, mais donnons-leur l'aspect des temples » (2).

SALON DE LA PLUME

II : Le *Vieux Chêne*, par Rodin.

A présent, revenons à l'œuvre directement et maîtressement symbolique.

Une statuette, un plâtre, haut de quelques pouces :

La souche voracement feuillue d'un chêne s'ouvre, un Faune chèvre-pieds en jaillit, arbre humain : tout droit dressé, son vaste thorax héroïquement cambré, distendu par l'épanouissement de ses deux bras en croix brandis, renversée en arrière la grosse tête crêpue et cornue, tout entier il s'offre, le joyeux, le bienheureux crucifié; et de ses deux cuisses, tandis que l'une prolonge le tronc de l'arbre, l'autre, la droite, s'envoie en l'air, et raidie, rythmiquement se balance comme un balancier : et sur cette cuisse, cette patte, velue infiniment, aboutie en superbe pied fourchu de bouc, une petite femme nue, tournée vers le gigantesque satyre trois, quatre fois grand comme elle, une petite femme à califourchon, chevauche, danse, danse et se va précipiter — en sacrifice elle aussi —, bras et gorge et ventre tendus vers la face formidablement Panique, vers l'énorme poitrine... Ah, vieux chêne amoureux, tu es, comme on le subodore ! Pan et Priape, et toute la nature en joie, et que le membre velu et fourchu, c'est le divin phallus, le bifurqué phallus de Maître Léonard, satyre des Sabbats, Moloch bon diable qui est Pan aussi, et que c'est de ce membre vénérable que jaillit, semence spontanément germée, la Femme, hypostase humaine de la saintement animale Nature.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Jean Dolent.
(2) *Solness le Constructeur.*

Musique

LA VIEILLESSE DE MARC-ANTOINE

Dans un atelier d'artiste blotti au pied de la butte sacrée, quelques privilégiés ont pu assister, récemment, à un amusant essai de résurrection de l'opérette selon la formule ultra drôlatique dont se recommandent *Chilpéric*, *Alice de Nevers* et, aussi, *la Belle Hélène*.

La chose a pour titre *La Vieillesse de Marc-Antoine* et n'est que le prologue d'un « drame lyrique » en 7 parties (deux de plus que le Monde) qui s'appellera : *Les Guerres Puniques*. Quel lien mystérieux peut bien relier Antoine et Cléopâtre aux guerres puniques ? La savoureuse fantaisie de Georges Courteline nous l'apprendra quand l'œuvre entière sera terminée. Pour le moment, seule, *La Vieillesse de Marc-Antoine* est en cause.

S'il est un être digne d'être célébré, encensé, exalté par la musique, c'est assurément la fille de Ptolémée Aulète, cette Cléopâtre, belle entre les plus belles, réunissant toutes les réductions, dispensant toutes les ivresses, qui ensorcela César, et que le rude soldat de Philippes aima frénétiquement jusqu'à la mort. Telle est la puissance de la beauté, de l'irrésistible charme féminin que, malgré les perturbations, les révolutions, les dévastations qui désolèrent, anéantirent la vieille Égypte, la figure passionnée de Cléopâtre s'érige, triomphante en sa radieuse splendeur de femme aimée, au milieu des ruines lamentables de ce qui fut son royaume. Les villes ont disparu, la gigantesque Memphis n'est plus qu'un chaos de pierre, le sable menace les Pyramides et engloutit peu à peu les sphinx de granit, les vestiges d'un énorme passé se perdent de jour en jour davantage, Cléopâtre, incarnation suprême de la volupté antique, domine toujours l'Égypte et son nom prononcé sur les bords du Nil fait encore s'épanouir d'orgueil les bleus lotus. Cléopâtre reste le type de la charmeuse idéale que « l'attrait de son intimité » rendit immortelle. Tous ceux qui s'approchèrent de la sirène du Nil subirent l'empire absolu de son regard. Octave, seul, resta indifférent à ses avances calculées; elle ne put supporter cette froideur, — soufflet donné à sa divinité. Habituée à la soumission des cœurs, l'indifférence devait tuer cette grande conquérante.

Un semblable personnage, vivant dans l'ancienne Égypte, parmi des pompes, des fêtes et des luxures une telle reine, fille avant tout, est digne de tenter les musiciens.

Plusieurs compositeurs allemands et italiens agrémentèrent de notes les aventures d'amour de la Déesse Evergète ; en France, un opéra écrit par une baronne authentique et un ouvrage de grâce mièvre de Victor Massé eurent pour héroïne la reine d'Égypte. L'opérette ne

s'était pas encore emparée du type de Cléopâtre pour lui donner la consécration de la farce parodique.

La lacune est comblée maintenant, grâce à Georges Courteline.

Dans *La Vieillesse de Marc-Antoine*, Cléopâtre est une petite personne fantasque, d'allure moderne, aux réparties pleines d'inattendu, ne reculant pas devant le mot cru.

De sujet, il n'y en a guère dans le prologue dont il est ici question, et qui consiste en un long duo, troublé par les échos du chœur original des Bateliers du Sahara et par les entrées vraiment cocasses de l'Esclave-Concierge, lequel vient annoncer l'arrivée d'un envoyé de Rome nommé Dubois. Antoine est fort épris de sa maîtresse et celle-ci en a assez de son militaire romain. Aussi, après une explication plutôt vive, Antoine est jeté à la porte. Ce qui arrive souvent lorsqu'un vieux monsieur, féru d'une belle fille, n'a plus le sou. Sur ce canevas d'une amusante simplicité, M. Claude Terrasse a écrit une partition extrêmement intéressante et curieuse à divers points de vue. D'abord, elle révèle un musicien d'une rare habileté de main, ayant des idées et sachant en tirer un parti excellent.

Ensuite, elle dénote un compositeur en possession du don comique et n'ayant pas peur de faire succéder à une page sérieuse une page franchement farce.

M. Claude Terrasse ne pense pas déchoir en s'abandonnant à sa bonne humeur. Il a une gaîté qu'il n'hésite pas à faire circuler à travers l'orchestre. On sent chez lui une sève de joie qui ne demande qu'à déborder. Son inspiration est abondante et claire; son savoir est solide. Il ne craint pas de railler en passant telle phrase de *Tristan*, quand l'occasion s'offre à lui, et c'est plaisir d'entendre une fugue développée avec une impertubable sérénité après un morceau d'une allure endiablée. Dans les déclarations d'Antoine à Cléopâtre, il y a un juste sentiment de l'expression amoureuse et, sans cesse, dans la partition, s'affirme la volonté de ne pas traîner dans les ornières communes où s'embourbe l'opérette depuis pas mal de temps déjà. Dans *La Vieillesse de Marc-Antoine*, le souci de la forme est constant et la situation est traitée avec le dramatique ou le comique qu'elle exige. Il serait très surprenant que M. Claude Terrasse ne se fît pas rapidement un nom : c'est quelqu'un.

André Corneau

Les Livres

Paul Claudel : **Connaissance de l'Est** (Mercure de France).

Ce n'est pas le lieu de disserter sur les drames de M. Paul Claudel, encore que celui-ci se soit affirmé jusqu'alors très spécialement dramaturge. Voici dix ans, *Tête d'or* puis *la Ville* suffirent à lui composer une des figures les plus légitimement curieuses de l'époque. Tout autre eût exploité cette soudaine renommée : lui, s'exila, se retira, se tut. Datée de Fou-Tchéou, seule, une traduction d'Eschyle vint nous le rappeler, qui atteignait à la parfaite équivalence. Et enfin, après des années de silence encore, il rapporte, dit-on, retour des pays jaunes, de nouveaux drames, où — il faut y compter — la profonde et âpre action ne gardera sur elle, du prodigieux lyrisme qui l'inondait de trop ruisselantes beautés, qu'une lumineuse et transparente nappe. Aussi bien, rien moins qu'une œuvre dramatique n'est révélateur d'un tempérament d'écrivain, et ce nous doit être une bonne fortune, avant de scruter la trouble objectivité de ces tragédies, de puiser tout d'abord dans quelque livre plus direct, des indications à la fois plus franches et plus précises.

Connaissance de l'Est. Tout l'homme est dans ce titre. Le titre, comme l'homme, veut une glose. Il ne s'agit point là, pourtant, de quelque abstrait traité d'orographie à l'usage des ingénieurs du Transcaucasien, point davantage d'une relation de voyage circonstanciée. « A propos » des pays d'Extrême-Orient, Japon ou Chine, M. Paul Claudel écrivit des pages et des morceaux, au jour le jour. Mais, dédaigneux du facile exotisme qui ne se veut que pittoresque et savoureux, il prétendit mettre dans chacune de ses pages un peu plus de lui-même et un peu plus des choses qu'une sensation et qu'une apparence. Et, soucieux en outre de l'art, il imposa au moindre de ses morceaux une forme, une unité, une existence. Images, poèmes, méditations. Devant les paysages les plus neufs, le voyageur ne laisse pas l'étonnement submerger en lui toute attention. Il en constate premièrement la beauté, mais aussitôt après en cherche la logique — et, faute de la trouver, l'imagine. Il est plus sensible presque à la loi du monde qu'au monde lui-même, et le plus souvent le poète qu'il est la crée. Se trouve-t-il en présence d'un pin, que dogmatiquement il s'écrie : « L'arbre seul, dans la nature, pour une raison typique, est vertical, avec l'homme. Mais un homme se tient debout dans son propre équilibre, et les deux bras qui pendent, dociles, au long de son corps, sont extérieurs à son unité. L'arbre s'exhausse par un effort, et, cependant qu'il s'attache à la terre par la prise collective de ses racines, les membres multiples et divergents, atténués jusqu'au tissu fragile et sensible des feuilles, par où il va chercher dans l'air même et la lumière son point d'appui, constituent non seulement

son geste, mais son acte essentiel et la condition de sa stature... » Et sur la palme, cette phrase admirable. « La palme est l'insigne du triomphe, elle qui, aérienne, amplification de la cime, s'élançant, s'élargissant dans la lumière où elle joue, succombe au poids de sa liberté. » Toujours la sensation, âcre, brutale à la Rimbaud, cosmique à la Whitman, s'organise. « Jouir, c'est comprendre, écrit-il encore, et comprendre, c'est compter. » Cette façon de science, de méthode signe la moindre phrase de Paul Claudel ; de cela la saveur n'est point diminuée, ni l'éclat, ni l'émotion ; il y a une sorte de pénétration perpétuelle, naturelle des éléments les plus contradictoires apparemment : un suc doux et puissant ruisselle, et l'auteur parfois apparaît qui le goûte et qui s'en enivre. Qu'on lise *Ardeur*, *le Fleuve*, *la Pluie*, parfaits poèmes en prose, de langue riche, concrète et stricte, algébriquement travaillée pour un rhythme fort et nombreux, et cependant parfaitement claire. Et l'on se verra forcé de reconnaître en M. Paul Claudel un des premiers prosateurs de ce temps. Il lui reste à « organiser » ses œuvres de longue haleine suivant la même loi de classique rigueur.

Hugues Rebell : **La Camorra** (Editions de La revue blanche).

Jamais M. Hugues Rebell n'aura choisi sujet mieux approprié à ses qualités principales. Car, ni l'élan un peu artificiellement whitmanien de ses *Chants de la pluie et du soleil*, ni la brutalité très voulue de *la Nichina* ne sauraient nous masquer la pondération essentielle de son talent. M. Rebell est moins sauvage qu'il ne le veut paraître. A la fréquentation assidue de notre XVIIIe siècle francais, il a gagné une sorte de politesse, de mesure, de « ton » qui persiste dans ses pages les plus résolument emportées. Il demande au style une discrétion, un effacement — tant dans le choix des mots que dans leur groupement — qui ne sont nullement le propre d'un lyrique Et s'il brossa de si vives couleurs la fresque vénitienne de *la Nichina*, c'est que les imposait le genre : aussi bien cela n'allait-il pas sans pastiche. Oh ! s'il n'avait pu que conter !

Voici qu'il semble l'avoir fait dans la présente *Camorra*. Mais comme nous sommes loin de la Renaissance ! Pour l'œuvre de M. Rebell, l'atmosphère respirable et vivifiante n'est pas celle de ces époques d'apparat, de luxe, de pittoresque donc. Non plus celle, précise et laide, de notre temps : M. Rebell ne saurait voir en réaliste la réalité, et la légèreté de sa psychologie paraît insuffisante à soutenir ses riches inventions. Mais bien l'atmosphère égale, unicolore, « générale », de ces époques intermédiaires qui ne sont ni le présent ni le passé, et où les événements presque abstraitement se déroulent, comme sur une toile de fond grise et sans agréments. Ainsi la Naples du milieu du siècle où l'amour, la politique et le culte alimentent et compliquent une intrigue variée et rebondissante. Avec le lieutenant piémontais Fortiguerri, miss Helen, le prêtre Prina et le bandit conspirateur Ascalona, la psychologie n'a que faire : leurs « mœurs »

ne sauraient en outre servir d'objet à une véridique étude : l'Aventure, rien que l'Aventure, dans ce qu'elle a d'objectif, de sec et de schématique ; des faits, rien que des faits. En quoi M. Rebell est déjà passé maître. Il prête toute sa violence passionnée à ses héros, et sans violence ni passion, dans une langue claire et facile, la raconte. Pour avoir abandonné cette fois l'emploi perpétuel de la première personne il n'est pas moins présent dans son récit, et on le découvre sous chaque phrase, calme narrateur élégant de ses imaginations sanglantes.

WILLY : Claudine à l'école (Simonis Empis).

Le lesbianisme deviendrait-il sentimental ? Ici du moins ce sentimentalisme prend une grâce et une puérilité agréablement féminines, et sans beaucoup y perdre ni y changer il eût été facile de faire de *Claudine à l'école* un livre pour jeunes filles charmant, honnête et gai. Peu importe le genre d'amours, tout l'intérêt de ce petit roman est dans l'évocation juste et gamine d'un milieu encore non étudié, dans la création d'une atmosphère de coquetterie et d'étude que nous n'avions encore nulle part respirée. Claudine, Aimée, Mlle Sergent, le délégué cantonal Dutertre sont des personnages légèrement peints, avec tout l'amusement qui convenait, comme par Claudine elle-même, des taches d'encre au bout des doigts, sur un pupitre.

JEAN CYRANE : Le Château de Félicité (Mercure de France).

La folie continue. Nous voici dans certain château près de Nice, tenu par d'étranges personnes, et visité par de non moins étranges personnages. Et croiriez-vous que cette « maison » devient centre et que toute une ville se construit autour ? Il faut renoncer à analyser des œuvres, chaque jour plus nombreuses, où l'incohérence ne le cède qu'à l'indécence. Le plus bas naturalisme a toujours valu mieux.

HENRI GHÉON

EMILE POUVILLON : Le Vœu d'être chaste (Editions de La revue blanche.)

« Le cloître.... la règle, la clôture, voilà le vrai, l'unique refuge des passionnés et des faibles » : thème du livre, ou mieux, sa conclusion morale (un apprenti prêtre, à qui se révèle ignominieuse la vie séculière, et la soutane une illusoire cuirasse, et d'ailleurs ne se sentant la robustesse de franchement endosser l'une ni l'autre : par la tangente il s'évade, il se fait moine). La prêtrise rigoureusement célibataire, et sans tricherie — vivre à même le siècle sans se laisser entamer, et le mener ainsi — n'est possible, je crois bien, qu'aux époques exceptionnelles et aux tempéraments exceptionnels. Le reste, préalablement déformé par l'initiation savamment contre-nature du séminaire, enclavé en marge de la société dans une posture factice, y devient une manière d'androgyne pétri de toutes les passions vieillardes, et qui

déprave plus ou moins innocemment cette société, la dévirilise, désorganise, aigrit, en fait le troupeau d'émasculés hargneux que nous voyons. Effroyablement infaillible outil de domination ! — le moine Hildebrand perçut-il la tragique répercussion de son œuvre ? — et déplorable outil, si barbarement immolé ! Voilà l'aspect social du thème. Le côté intime, romanesque, n'est pas moins émouvant : l'homme, jeune, au seuil de la prêtrise, et flairant ce saignant paradoxe, sa vie prochaine, tourbillon de luttes — et de défaillances, hélas ! — faible et passionné, mais honnête, mais pur, incapable de représenter un meneur d'âmes édifiant, incapable après son atroce passé séminariste de devenir un homme, asquiescera-t-il au répugnant compromis ? Bien mieux, étendant la question, un de nous, qu'

Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve

effare et repousse, ne cherchera-t-il pas à son atonie le refuge, l'alibi d'une solitude épargnant d'agir, et si l'on y tient, de penser ? — Puis, la femme : elle apparaît, dans le livre, sacrifiée autant, et plus, pauvre fillette enamourée que le catéchumène abandonne, dans l'égoïsme du salut personnel ; pour elle, point de Trappe : le mariage odieux, un futur de misères, jusqu'au bout enfiellé par un souvenir de félicité entrevu, effleuré, envolé. L'auteur, tout de même qu'il indique seulement ceux dont on vient de discourir, ne creuse pas cet autre point : l'accomplir eût peut-être perturbé l'ordonnance du livre... peu importe : il suffit qu'il les ait suggérés, dans ce roman qui prétendant purement demeurer d'émotion intime, a le mérite de les réellement soulever.

Stéfane-Pol : **Trois grandes Figures — G. Gand — Flaubert — Michelet** (Flammarion).

En rien des études et moins que les autres le vraiment insuffisant chapitre à Michelet attribué: mais, le dissertateur a chéri de ses élus le personnage à travers les écrits : aimer est si nécessairement l'unique source sérieuse d'investigation que, sentant vivre à ses écrivains la vie de leurs œuvres intimement à leur vie matérielle, et tentant de les exprimer par des traits caractéristiques communs, il réalise des portraits, où mieux des esquisses de portraits moraux, floues, mais ressemblantes et *vivantes* et lesquelles plus enseignent que des critiques doctes les inutilement laborieuses enquêtes : que chacun si aisément peut entreprendre seul s'il lui plaît.

Henri Frantz : **Notes sur les Salons de 1899** (Bibliothèque de La Critique).

Plus ardue que toutes, la critique d'art veut, par sa matière, outre la science (*pour elle secondaire*), une presque divinatoire pénétration, que nulle faculté descriptive, même analytique, ne supplée : expliquer un tableau ! on le sent — ou non — et la révélation qu'on eut de

lui, la suscite chez le lecteur par des transpositions, car le mot en lui-même n'évoque ni couleurs ni formes : il les nomme. Aussi apparaît mal la nécessité qui fait publier, qui fit rédiger, un assemblage d'épilogues dont l'originalité, la faiblesse d'écriture, l'étalage d'érudition pas à propos toujours (Boutet de Monvel à Ghirlandajo comparé, Astarté qualifiée grecque) ne sont pas pour justifier le ton professoral barbacolesquement.

FÉLICIEN FAGUS

DASSY DE LIGNIÈRES : **Prostitution et Contagion vénérienne; Un pas vers l'extinction de la syphilis.**

Il est des sujets graves dont il ne faut pas qu'une vaine pudibonderie nous écarte... On ne se fait pas dans le public une idée exacte de la syphilis, maladie aux cent formes qui frappe tous les tissus de l'organisme, créant chez l'un des affections du foie ou des reins, chez l'autre une maladie de la moelle ou des déformations osseuses; qui tue en se dissimulant sous d'innombrables aspects cliniques; mal étrange qui dort au fond d'un race et tout à coup, après vingt et même soixante ans, produit d'épouvantables ravages.

La syphilis a fait dans notre pays une entrée retentissante à la suite des guerres d'Italie (d'où le nom de mal napolitain et celui d'onguent napolitain) ; son aspect était plus terrible autrefois : sans doute il s'est effectué à la longue une sorte d'accoutumance ou de vaccination. D'ailleurs, quelques-unes de ces formes effrayantes d'autrefois subsistent en Afrique, et il paraît que les campagnes russes sont en ce moment envahies avec violence.

Nous n'avons rien gagné à ce changement d'allures : le danger s'est fait plus sournois, sans abdiquer. Dommages individuels; dommages collectifs infligés à la famille (contamination ; désunion ; dissolution du mariage ; ruine matérielle de la famille par incapacité de son chef); conséquences héréditaires (et notamment l'effroyable mortalité dont sont menacés les enfants) ; dégénérescences, abâtardissement de l'espèce, tels sont les résultats sociaux de la syphilis.

Et n'allez pas croire que le fléau diminue : l'impression du professeur Fournier est qu'il gagne plutôt : la syphilis abonde dans les hôpitaux ; elle peuple de ses épaves la Salpêtrière, les hospices de vieillards, les asiles d'infirmes et d'aliénés. L'exposition universelle va lui communiquer une activité nouvelle comme tous les mouvements de population, et comme fit le retour des matelots de Christophe Colomb. L'heure est donc bien choisie pour inaugurer quelque mesure de prophylaxie.

Le terrain d'élection de la syphilis est le monde spécial de la prostitution : c'est là qu'on essaye d'atteindre la maladie et de la réprimer.

Deux écoles sont en présence à ce point de vue. Le système de la prostitution libre, appuyé par des hommes de science et d'expérience,

voit le salut dans l'abolition complète des mesures coercitives, dans la liberté de la prostitution selon la formule du docteur Fiaux : « la femme libre sur le trottoir libre ». — Le système de surveillance actuellement en usage n'a jamais entravé d'un pas la contagion.

La police sanitaire visite à Paris, tous les huit ou quinze jours, quelques milliers de femmes soumises : on a essayé d'instituer une visite quotidienne : la rigueur de ce régime a augmenté le nombre des prostituées clandestines sans produire aucun résultat appréciable quant aux autres.

L'une des raisons de l'impuissance de la police des mœurs est la diminution rapide du nombre des sérails patentés, et la pullulation, au contraire, des endroits clandestins. Aussi les partisans du système de la répression réclament l'extension de l'examen médical à « tout ce qui touche à la prostitution ». Un membre de l'Académie de Médecine a proposé l'affichage dans les endroits publics d'un court avis priant les porteurs d'une maladie contagieuse de « s'abstenir de contacts de nature à la propager ».

Les législateurs de l'état de Michigan, épouvantés de la progression des maladies vénériennes, ont proposé d'étendre la « loi de castration pénale » — en discussion pour les alcooliques, épileptiques, etc. — à tout individu syphilitique. — L'état de Dakota a institué une sorte de conseil de revision qui ne délivre qu'après un minutieux examen médical le droit de convoler en justes noces. Ceci pour éliminer les syphilitiques, les tuberculeux, les dégénérés de toute nature dont les produits de *qualité inférieure* encombreraient le sol de l'Union. — Ces mesures généralement approuvées par l'esprit superficiel des demi-savants, donnent une idée suffisante, de ce que deviendrait, réglée par de tels hygiénistes, une société civilisée (c'est-à-dire où l'homme ne doit pas être envisagé au seul point de vue biologique).

Pour l'instant, le vœu des règlementaristes, malgré l'échec de leurs précédentes tentatives, serait de soumettre à la visite non seulement les femmes, mais aussi les hommes. Depuis le préfet Anglès, en 1816, jusqu'au docteur Mauriac, en 1836, beaucoup ont soulevé cette question, qui est restée jusqu'ici insoluble, « parce que l'on se heurte à l'invincible obstacle du droit public, à la liberté individuelle » (Dr Fiaux). Le fait est que la restriction des mesures coercitives aux femmes (outre l'impossibilité de leur application suffisante) est absolument illogique.

Et c'est ici qu'intervient la solution proposée par M. Dassy de Lignères. Il s'agirait de fonder, *comme exemple*, une maison où nul homme n'aurait le droit d'entrée s'il n'est reconnu sans tare vénérienne, mais il aurait en échange la certitude de se trouver en rapport avec des personnes saines. (Il paraît que quelque chose d'analogue fonctionne dans chaque « yochiwara » japonnais). Et peut-être tous les asiles de cette espèce se verraient bientôt contraints de suivre ce salutaire exemple...

M. Dassy de Lignières va plus loin : lors de cette visite sera délivré un ticket sanitaire (au verso duquel seront gravés quelques « sentences mémorables », quelques « salutaires axiomes »); et. comme on exige parfaitement certificat de vaccine, de même les pères de famille réclameront de leur gendre cette garantie [nouvelle]...

Seulement, par l'espoir même qu'il exprime de l'extension de son système, M. Dassy de Lignières ne peut conserver l'illusion que son projet (qui ne sera efficace que lorsqu'il cessera d'être facultatif) satisfera les partisans de la prostitution libre en même temps que les réglementaristes.

Jacques de Nittis

Charles Max : **Le Philosophe et le Forgeron** (La Plume).

Il y a de l'orgueil et de l'émotion dans ce soliloque presenté sous forme de dialogue, et, dirais-je, du naturisme social, si le mot n'était bien obscur pour une manière si claire, encore juvénile, mais non sans prétentions à l'absolu sentimental. J'en expliquerai mieux le fond en soulignant qu'un homme un peu abstrait, « l'individu », s'y affirme en communion avec la bonté nourricière de la terre. L'ambition de l'auteur, qui semble parler au nom d'un groupe de jeunes hommes, s'inscrit dans une formule heureuse : « Nous voulons créer une conscience sociale résultat de notre conscience individuelle. » Le contraire étant généralement accepté, la réaction voulue emprunte à d'autres courants un caractère de nécessité. Mais cela reste bien discursif et déjà sentencieux parfois. Maintenant, c'est à forger qu'on devient philosophe, n'est-il pas vrai?

Philibert Audebrand : **Soldats, poètes et tribuns.** (Calmann Lévy).

« Petits mémoires du XIXe siècle », dit le sous-titre. Des figures y passent qui furent la représentation d'un temps et que la vogue littéraire porta jusqu'à nous. L'intérêt du défilé n'est pas moindre, mais tout autre, d'apparaître aujourd'hui sous le jour de l'histoire. C'est l'attrait persistant des vieilles vignettes de modes.

Déjà les souvenirs de Théodore de Banville avaient crayonné d'un fusain durable les hommes de ce boulevard littéraire qui fut la grâce et la vertu de 1836. On aura plaisir à s'y voir ramené par M. Philibert Audebrand qui fut le rédacteur en chef de la *Gazette de Paris* et n'a pas cessé d'être parisien, libéral, anecdotier, passant, l'un des créateurs enfin du genre qui se survit aux échos de la presse contemporaine.

Les nombreux lecteurs de la *Vie de Bohême* y retrouveront avec une satisfaction flattée un portrait douloureux, de leur auteur choisi.

Henri Constant : **Le Christ, le Christianisme et la religion de l'avenir** (Société d'éditions littéraires).

Est-il plus déraisonnable d'édifier des systèmes religieux que des systèmes sociaux ? En réalité c'est tout un. Les constructeurs de métaphysiques sont aussi des poètes et parfois des savants.

M. Henri Constant est surtout un érudit de dictionnaires. L'histoire universelle se reflète dans son livre. Les soûtras, les évangiles, les corans, les bibles, les légendes dorées y voisinent en une suite de notes et de citations assez effarante. Ajoutez à cela toute la science des biographes et des compilateurs, un choix de pensées empruntées aux philosophes, aux poètes, aux sociologues, aux historiens, aux prophètes, aux pédagogues, aux magnétiseurs, aux géographes, aux théologiens, aux journalistes, et croyez bien qu'au surplus M. Henri Constant se propose de nous guider dans la voie de la véritable sagesse. Si l'ambition d'un but si noble ne l'eût soutenu, j'imagine qu'il ne se serait point donné tant de peine. Et tout cela est assez rationnel.

Henri de Villeneuve : **L'Esprit de Jésus ou le Christianisme rationaliste** (Société d'éditions scientifiques).

Autre livre, plus discursif, qui pourrait être du même auteur.

Albert Perrin : **Les Flambeaux** (Librairie de la Revue socialiste).

Des ouvriers bavards et lyriques construisent la haute maison commune, d'art et de joie, au sommet de la colline rade, et, par contraste, on aperçoit dans la vallée les maisons basses où chacun vit ses misères individuelles : des foyers. Le passé s'embrume en décor. La nuit vient emplissant les chantiers. Deux fiancés, l'éternel couple, s'avancent dans les vastes salles ténébreuses ; le flambeau qui les éclairait tombe et s'éteint ; *elle* s'épouvante ; *lui* — Pierrot social — ira chercher du feu aux forges voisines ; cependant survient une vieille guérisseuse, abritant de la main une flamme vacillante : elle invite la jeune fille à retourner vers les maisons basses où la vie était tiède et bercée, et le conseil est doux à la peureuse qui se laisserait convaincre, mais voici son fiancé, des camarades le suivent, tout s'illumine et s'embellit, et de la clarté des forges naît la splendeur d'une aurore.

Ainsi m'apparaît en mimodrame le « poème communiste en prose » de M. Albert Perrin, d'un symbolisme moins touffu que celui de *Solness le Constructeur*. L'auteur se défend d'être un poète et se réclame d'une foi plus que d'une esthétique ; il n'importe : puisqu'une pureté expressive se dégage de son œuvre en dépit de quelques lourdeurs éloquentes.

Victor Barrucand

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Henryk Sienkiewicz : *Quo Vadis*, roman des temps néroniens (traduit du polonais par B. Kozakiewicz et J.-L. de Janatz ; Editions de la Revue Blanche, 3 fr. 50. — *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J. C. Mardrus ; tome V ; Editions de La revue blanche, 7 fr. — Ernest La Jeunesse, *Demi-Volupté ;* Offenstadt, 3 fr. 50. — M. de Valcombe : *Farandole ;* Flammarion, 3 fr. 50. — Charles Merki : *Margot d'Eté ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jean Thiéry : Châteaux de cartes (pour les jeunes filles) ; Colin 3 fr. 50 - Jacques Naurouze : *Autour d'un Drame* (pour la jeunesse) ; Colin, 3 fr. 30. — Laurent de Rillé : *La Nuit de Zumarraga ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *La plus belle Histoire du monde* (traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières) ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Maurice Beaubourg : *La Rue Amoureuse ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Julien Mouvaux : *Phryné ;* Charles, 3 fr. 50. — Gustave Kahn : *Les Fleurs de la Passion* (illustrations de Henry Detouche) ; Ollendorff, 2 fr. — Auguste-Gabriel Faure : *La Dernière Journée de Sapphô ;* Mercure de France, 2 fr. — Richard O'Monroy : *Les Amies de nos Amis..* ; Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Catulle Mendès : *Le Roi Vierge* (édition définitive) ; Fasquelle, 3 fr. 50. — François de Nion : *Les Histoires risquées des Dames de Moncontour ;* Editions de La revue Blanche, 3 fr. 50.

POÉSIES. — Franc-Nohain : *La Nouvelle Cuisinière bourgeoise (Plaisirs de la Table et Soucis du Ménage) ;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Marie et Jacques Nervat : *Le Geste d'Accueil ;* Toulouse, Bibliothèque de l'Effort. — Léonce Depont : *Déclins ;* Lemerre, 3 fr. — D. Thaly : *Lucioles et Cantharides ;* Ollendorff. - Fernand Dauphin : *Les Lointaines ;* G Jacques, éditeur, 3 fr. 50. Louis Fryson : *Petits Poèmes des Champs et de la Maison ;* Plon, 3 fr. 50. — Emile Cottinet : *Les Etapes et les Haltes* (1844-1899 ; Librairie de l'Art indépendant, 3 fr. 50 — William Blake : *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer* (traduit par Charles Grolleau) ; Chamuel.

THÉATRE. — Thémanlys : *L'Initiée ;* Floury. — Romain Coolus : *Le Marquis de Carabas ;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50 — Charles Grindou : *Les Deux Orphelins ;* Marseille, imprimerie Marseillaise, 3 fr. — René Peter : *La Tragédie de la Mort* (préface de Pierre Louys) ; Mercure de France, 1 fr. — Meilhac et Halévy : *Théâtre*, tome 1er (*Froufrou, la Belle Hélène, l'Eté de la Saint-Martin, le Roi Candaule*) ; Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Maurice Donnay et Lucien Descaves : *La Clairière ;* Editions de La revue blanche, 3 fr 50. — Emile Bergerat : *Théâtre*, IVe volume (*Manon Roland* — en collaboration avec Camille de Sainte-Croix —, *Plus que Reine*) ; Ollendorff 3 fr. 50. — Louis André : *Le Rêve de Pierrot ;* Edition de « La Vie », 1 fr.

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Philibert Audebrand : *Soldats Poètes et Tribuns (Petits mémoires du XIX siècle) ;* Calmann Lévy, 3 fr 50. — Un Colonel : *La Nation et l'Armée ;* Colin, 2 fr. — Alcanter de Brahm : *L'Ostensoir des Ironies*, essai de métacritique (II : *la Société*) ; Bibliothèque d'Art de la Critique, 5 fr. — Camille Dreyfus : *Six Mois dans l'Attic* (*Un Transvaal français ;* L. Henry May, 3 fr 50. — J. Chailley-Bert : *Java et ses habitants ;* Colin, 4 fr. — Paul Louis : *La Guerre Economique ;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50 — G Vacher de Lapouge : *L'Aryen, son Rôle social* (cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier 1889 1890) ; Fontemoing, 10 fr. — O. Ammon : *L'Ordre social et ses bases naturelles* (esquisse d'une anthroposociologie), traduit de l'allemand par H. Muffang ; Fontemoing, 10 fr. — Karl Marx : *Révolution et Contre-Révolution* (traduit par Laura Lafargue) ; Giard et Brière, 2 fr. 50. — F. Dugast : *Le Patriotisme et les Iniquités sociales ;*

Giard et Brière, 0 fr 75. — Léon Parsons : *Aux Intellectuels ;* Villerelle, 0 fr. 10. — Paul Claudel : *Connaissance de l'Est ;* Mercure de France, 5 fr. — Raoul Chélard : *La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne ;* Mercure de France, 7 fr. 50. — André Daniel : *L'Année politique (1899) ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Raphaël Plantevaux : *Nos Pamphlétaires Tartufe ;* Edition de l'Anthologie, 3 fr — Jules-Georges Seitham : *Heures siciliennes ;* Edition de l'Anthologie, 1 fr. 25. — André Lefèvre : *Contre-Poison* ; Société d'Editions, 3 fr 50. — P. Vigné d'Octon : *La Gloire du Sabre ;* Société d'Editions, 3 fr. 50. — Georges Clemenceau : *Au fil des jours ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Karl Kautsky : *La Question agraire*, étude sur les tendances de l'Agriculture moderne traduit de l'allemand par Edgard Milhaud et Camille Polack ; Giard et Brière, 8 fr. — Ch. Tallavignes : *Nos Lycées et l'Agriculture* avec une préface de F. Rauh) ; Toulouse, Brun-Rey, 2 fr. 25. — A. Huc : *La Loi Falloux* (*le Cléricalisme et l'Ecole* ; Edouard Cornély. — Dr A Kuyper : *La Crise Sud-Africaine ;* Perrin. — Yves Guyot : *La Politique boer*, faits et documents en réponse au Dr Kuyper; Bureaux du *Siècle*, 1 fr. — *L'Espagne* (Préface de Mme Ratazzi sur *la Patrie espagnole*) ; Per Lamm, 7 fr. 50.

Correspondance

Rochefort, par Aignay-le-Duc (Côte-d'Or).

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, dans le numéro du 1er juillet de votre Revue le commencement d'un roman de M Alfred Jarry : Messaline.

J'ai l'honneur de vous informer que je mets en ce moment la dernière main à un livre dont la principale héroïne est — de même que dans M. Jarry — l'Augusta prostituée Valeria Messalina.

Cela simplement pour prendre date et éviter des difficultés pour l'avenir.

Le titre de mon livre ne sera d'ailleurs pas celui de M. Jarry, et le caractère de Messalina y est étudié sous un jour tout différent.

J'espère que vous voudrez bien être assez bon pour faire passer cette lettre dans votre prochain numéro.

Veuillez, etc

Louis Dumont

Ce 6 juillet 1900

Revue Financière

Fonds d'Etat. — Des raisons d'ordre économique s'opposent à une reprise appréciable des rentes françaises et particulièrement du *3 o/o perpétuel*. Tous les prétextes que la spéculation à la hausse fait valoir, y compris les achats de la Caisse des Dépôts et Consignations et l'intervention officieuse du *Crédit Foncier*, ne peuvent triompher des mauvaises dispositions du comptant. Ajoutons que le déclassement du titre s'aggrave et que la cherté persistante des reports, à chaque liquidation, constitue un symptôme non équivoque.

Peu d'affaires sur nos fonds coloniaux. Admis à la cote à terme, ils n'y figurent que rarement, et ne donnent lieu, d'ailleurs même au comptant, qu'à des transactions à peu près insignifiantes, à part l'*emprunt 3 1/2 o/o du Gouvernement général de l'Indo-Chine* qui a une petite clientèle.

Les comités viennent de se mettre à l'*Extérieure espagnole*. C'était fatal. Au

fond, la question est fort simple et tout ce fracas de conciliabules ne doit imposer à personne. En vertu d'une convention qui remonte au 28 juin 1882, le coupon de l'Extérieure 4 o/o doit être à tout jamais exempt d'impôt ou de réduction. Sans contester ouvertement cet engagement, le gouvernement espagnol manœuvre pour le modifier au moyen d'une réduction de l'intérêt. A une proposition de cette nature, les porteurs, s'ils sont sages n'ont qu'une réponse à faire, à savoir que, l'Espagne étant en passe d'améliorer sa situation financière, les créanciers ne voient pas la nécessité d'altérer un état de choses résultant d'un arrangement consenti librement, il y a dix-huit ans, par le gouvernement régulier de ce pays. En outre, si les porteurs étrangers acceptent aujourd'hui une modification de la convention de 1882, ils créeront un précédent fâcheux, et, dans quelques années un autre ministère espagnol, qui ne manquera de comités pour l'appuyer sous couleur de la combattre, viendra nous demander de revenir sur la convention de 1900, de même qu'il nous demande en ce moment de lui accorder un rabais sur la convention de 1882.

Nous avons à constater la faiblesse des fonds *roumains*. En 1899, par suite des mauvaises récoltes, la Roumanie n'a exporté que pour 85 millions de céréales, au lieu de 224 millions en 1898. Le déficit 1899-1900 est évalué à 30 millions.

Le budget de 1900-1901 a été établi en dépenses avec 235.6 millions, dont 92.7 millions pour le service de la Dette qui exige 7 millions de plus. La prime sur les sucres coûte 2 millions de plus. Les recettes moyennes des trois derniers exercices ont été de 222.8 millions; la commission du budget s'est arrêtée à une prévision de 245 millions, ce qui donnerait un excédent de 7 millions. Il a été tenu compte de 30 millions de plus-value dont 18 millions 1/2 sont des impôts nouveaux. Le rapporteur général du budget fait une critique assez vive des procédés financiers employés par quelques ministres. Le déficit de 1899-1900 a été évalué à 30 millions. La Dette roumaine est actuellement de 1.448 millions. Il a été consacré 937 millions à des travaux publics, 159 millions à couvrir des déficits, 267 millions à des fortifications et achats d'armes, 93 millions à des conversions. Le service de la Dette et l'amortissement absorbent 37 o/o du budget.

Institutions de Crédit — L'imminence d'une tension monétaire profite, selon l'usage, à la *Banque de France* qui regagne le cours de 4 000. La *Banque de Paris et des Pays-Bas*, le *Crédit Lyonnais* et le *Comptoir national d'escompte* ont une allure hésitante, qui est loin de répondre aux espérances des acheteurs et qui va dissiper bien des illusions.

On s'accorde à reconnaître que l'action de la *Banque Internationale de Paris* vaut beaucoup mieux que les cours actuels qui sont l'expression exagérée des inquiétudes occasionnées par la crise que traverse l'affaire de l'*Oural-Volga*.

Très peu de négociations sur la *Banque Suisse et Française*, malheureusement engagée dans la *Kertch* et la *Montecatini*, deux sociétés qui ont trouvé un fort mauvais accueil sur le marché en banque.

Valeurs industrielles. — La *Compagnie internationale des Wagons-Lits*, après avoir subi de vigoureuses attaques sur le marché, a bénéficié d'une reprise importante, à la suite des explications fournies par la direction sur l'état des diverses entreprises dans lesquelles la Compagnie est intéressée. « La Compagnie des Grands Hôtels, dit M. Nagelmackers, a distribué 5 % en moyenne dans ses trois derniers exercices; admettons qu'un de ses exercices soit totalement improductif, la Compagnie des Wagons Lits, *même privée de tout dividende comme actionnaire de la Compagnie des Grands-Hôtels, n'en resterait pas moins en état de distribuer à ses propres actionnaires un dividende de 37 fr. 50.*

» En effet, les recettes des Wagons-Lits, au 20 juin dernier, sont en augmentation sur les recettes de l'année dernière, à la même époque, de 700,000 fr., dont 200,000 fr. d'augmentation ont été produits en vingt jours, soit 10,000 fr. par jour, du 1er au 20 juin. Si on appliquait ce coefficient aux cent trente jours d'Exposition qui restaient au 20 juin, ce serait une augmentation nouvelle de

1.300.000 fr., soit, rien qu'à la fin d'octobre, une augmentation totale de 2.000.000 de francs.

» On sait qu'outre le dividende de 37 fr. 50 distribué pour l'exercice précédent aux 100.000 actions de la Compagnie, il est resté une disponibilité de 4.14 par titre, soit 414.000 à reporter à nouveau. Il est donc certain, dès à présent, et quels que soient les résultats des entreprises liées à l'Exposition, que les excédents de bénéfice sur exploitation compenseront, et au-delà, les pertes que, suivant les prévisions les plus ridiculement pessimistes, ces résultats pourraient entraîner.

» En ce qui concerne la Compagnie générale des Ateliers de construction, la Compagnie des Wagons-Lits en est le principal actionnaire.

» La Compagnie de construction a distribué 8 % pour l'exercice 1899. L'examen du carnet de commandes permet de compter sur la continuation de cette prospérité.

» Si la Compagnie des Wagons-Lits n'avait eu la haute main sur l'administration des ateliers de Saint-Denis, il lui eût été impossible de se procurer en temps utile l'énorme quantité de matériel nouveau qui a permis le rapide développement de ses services et l'augmentation si considérable de ses recettes.

» En résumé, la situation générale de la Compagnie, telle qu'elle ressort d'une étude très complète que nous tenons à la disposition de nos actionnaires, peut s'établir comme suit :

» Si l'on prend pour base de prévisions la moyenne des recettes et dépenses des cinq dernières années, si l'on tient compte de ce fait que toutes les obligations seront remboursées dans une courte période de seize ans, le bénéfice permet la distribution régulière d'un dividende de 67 fr. 60 par titre, tout en accumulant des réserves qui, au bout de vingt ans, atteindront le chiffre total du capital-actions. »

De 1880 à 1900, il s'est constitué, tant en France qu'en Belgique vigt trois grands trusts de transports en commun. Il y a lieu de remarquer, pour la France surtout, que le mouvement n'a guère commencé qu'en 1893. Les Sociétés créées avant cette date s'occupaient plus spécialement d'entreprises de *Chemins de fer sur routes* comportant à la fois le transport des voyageurs et des messageries avec traction par la vapeur. Mais dès que les progrès de l'électricité ont permis d'appliquer la traction électrique aux tramways urbains, les capitaux se sont portés vers les entreprises de cette nature et les trusts se sont multipliés rapidement avec des réussites diverses.

SOCIÉTÉS FRANÇAISES :

	Constitution	Capital au 31 juin 1900	Marché des actions
	—	—	—
Compagnie française des Voies ferrées économiques........	1889	5.000 000	Paris, marché officiel.
Société française Thomson-Houston.....................	1893	40.000 000	—
Compagnie générale de Traction	1896	30.000.000	—
Omnium lyonnais de Chemins de fer et de Tramways......	1896	20.000.000	—
Compagnie industrielle de Traction pour la France et l'Etranger.................	1897	5.000.000	—
Compagnie Nationale de Tramways électriques	1899	1.500.000	Non cotées
Société française de Tramways électriques et de Voies ferrées..................	1899	5.000.000	Paris en banque
Société parisienne pour l'Industrie des Chemins de fer et			

Tramways électriques......	1900	25 000.000	Paris, marché officiel
Total.... Fr.		131.500 000	

SOCIÉTÉS BELGES :

	Constitution	Capital au 30 juin 1900	Marché des actions
Société d'Entreprise générale de Travaux..	1879	5 000 000	Bruxelles, marché officiel
Compagnie générale des Chemins de fer secondaires.....	1880	10 000 000	—
Société des Tramways et Chemins de fer économiques...	1880	16.000.000	—
Compagnie générale de Railways à voie étroite.........	1881	3 000.000	—
L'Entreprise	1895	5.000.000	—
Compagnie mutuelle de Tramways.................	1895	5.000.000	—
Union des Tramways.........	1895	7.500.000	—
Société russe-française de Chemins de fer et de Tramways.	1896	9 000.000	—
Compagnie Thomson-Houston de la Méditerranée...	1898	10 000 000	Bruxelles, Paris marché officiel
Société financière de Transports et Entreprises industrielles.........	1898	15 000 000	
Trust franco-belge de Tramways.........	1898	3 000.000	
Tramways réunis	1898	3 000 000	Bruxelles, marché officiel / Paris, marché en banque
Fédération française et belge de Tramways..............	1898	7.500.000	
Société générale de Tramways électriques en Espagne	1899	20 000.000	
Compagnie internationale de Tramways..................	1900	5.000.000	
Total.... Fr.		124.000.000	

L'ensemble du marché en banque est peu brillant, surtout en ce qui concerne les valeurs minières et métallurgiques russes, telles que la *Briansk* et autres sociétés lancées par des financiers sans peur, sinon sans reproche, qui ont recommandé ces affaires, au nom du nationalisme, comme ils recommandaient naguère, au nom du catholicisme, l'invraisemblable *Ecuador National Railway Company (limited)*.

Beaucoup de titres, dont l'introduction ou l'émission date de quelques mois à peine, sont plus ou moins invendables, les bons sont comme les mauvais

La scandaleuse insuffisance des intermédiaires auxquelles les promoteurs des affaires nouvelles ont la maladresse de faire appel, peut servir d'explication à l'avortement de tant d'émissions et de tant d'introductions. Uniquement préoccupés de s'appliquer 50 0/0 du montant des économies qu'ils peuvent réaliser sur le budget de la publicité en dehors des 10 0/0 qu'ils ne manquent jamais de stipuler sur le devis total, ces intermédiaires, qui ont d'ailleurs la précaution d'exiger préalablement le versement intégral de la totalité à leur crédit dans une banque, se trouvent n'avoir aucun intérêt dans le résultat final. On s'en aperçoit à la façon cavalière dont ils procèdent. Des sommes variant de 35,000 à 100.000 francs, qui, d'après les conventions, devraient être consacrées à faire connaître au public la valeur émise ou introduite, sont très souvent détournées de leur destination primitive, pour le plus grand profit de gens dont le concours est nul, sinon négatif. Dans le cas où les sociétés financières ou industrielles ne couperaient pas court à l'exploitation dont elles sont victimes, elles mériteraient vraiment tout le ridicule qui s'attache aux dupes volontaires.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis sur-Aube. — Imp. L. FREMONT

Du Sens de la Vie

J'ai bien des fois ressenti de l'étonnement et de la tristesse à reconnaître que ce qui était si clair pour moi — et c'est encore trop peu dire de ce qui fait toute ma vie, j'entends les desseins de Dieu et les moyens que nous avons pour les remplir — demeurait, pour les autres, obscur et incertain. Quand sur la route de Toula, je m'arrête à suivre le travail des ouvriers d'une usine métallurgique, je pense nécessairement qu'à chacun de ces ouvriers, est assignée une tâche particulière, que son devoir est d'accomplir. Toute la nature éveille en moi la même réflexion : chaque plante, chaque animal a été mis au monde en vue d'une fin déterminée, pour laquelle il a reçu des organes appropriés : des racines, des feuilles, des antennes, etc. ; d'autre part, je vois que l'homme, outre les organes qui ont été donnés à tout animal, a reçu une raison qui lui demande compte de tous ses actes. Il faut que cette raison soit satisfaite et que l'homme conforme sa conduite aux indications qu'elle lui fournit. Dans la vie, les hommes n'ont jamais eu, et n'auront jamais, d'autre guide que leur raison. L'homme qui vit selon sa raison, vit en remplissant la volonté de Dieu, de même que la plante et l'animal, qui vivent suivant leurs instincts et les tendances de leurs organes, vivent en remplissant la volonté de Dieu.

On m'objecte que tel homme croit accomplir la volonté de Dieu en coupant la gorge à ses semblables, tel autre en mangeant le corps du Christ sous la forme de petits morceaux de pain, un troisième en ne doutant pas qu'il ait été sauvé par le sang du Christ. Ces façons diverses d'interpréter la volonté de Dieu jettent le trouble dans l'esprit de certaines gens qui semblent croire qu'ils doivent se guider, non d'après leur propre raison, mais d'après celle des autres. Il importe peu de savoir comment Dragomirow (1) entend la volonté divine. Du reste, pense-t-il sérieusement que Dieu commande aux hommes de se couper la gorge ? cela n'est pas sûr. On peut dire une chose et dans le fond en croire une autre. Les mots ne prouvent rien. Ce qui importe, c'est l'explication que je me suis faite de la volonté de Dieu avec le secours de ma raison, c'est-à-dire le sens que j'attribue à mon existence dans ce monde.

Cette existence doit avoir un sens, comme doivent avoir un sens les mouvements d'un ouvrier qui travaille dans une usine. De toutes nos forces vitales, nous tendons à nous élever d'une basse interprétation à une intelligence supérieure de la vie : de l'égorgement systématique à la superstition des petits morceaux de pain, de la supers-

(1) Général commandant de corps d'armée dans l'armée russe ; célèbre écrivain militaire qui a fait dans ses ouvrages l'apologie de la guerre.

tition des petits morceaux de pain au mythe de la rédemption, du mythe de la rédemption à l'intelligence d'une doctrine chrétienne morale et sociale.

Dès lors, m'apparaît le sens de la vie, qui est de fonder le royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire de faire régner sur les rapports des hommes, au lieu de la violence, de la cruauté et de la haine, l'amour et la fraternité. Le moyen que nous devons employer pour atteindre ce but, est notre perfectionnement individuel, c'est-à-dire que nous devons remplacer l'obéissance à nos appétits égoïstes par l'exercice d'un charitable dévouement envers nos semblables, suivant le précepte évangélique qui résume la loi et les prophètes : Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-leur aussi de même.

Tel est pour moi le sens de la vie, et je n'en vois pas de plus élevé. Je suis loin, dans mes actes, de m'y conformer, mais je le fais souvent, et plus je vais, mieux je m'accoutume à m'y conformer; et plus souvent je m'y conforme, plus joyeuse devient ma vie, plus libre, plus indépendante du monde extérieur, et moins terrible me semble la mort...

A chacun sa voie pour atteindre la vérité. Pour moi, je puis dire, tout au moins, que je répands dans mes écrits, non de vaines paroles, mais cela même qui fait toute ma vie, tout mon bonheur, et qui m'accompagnera dans la mort.

Léon Tolstoï

Messaline

VI

LE PRIAPE DU JARDIN ROYAL

Oriens murrhina mittit. Inveniuntur enim ibi pluribus locis, nec insignibus, maxime Parthici regni : præcipua tamen in Carmania. Humorem putant sub terra densari.

C. Plinii Secundi *Nat. historiæ* lib. XXXVII, 8.

L'escalier, dont la spire se déroulait comme vers une chambre encore plus secrète et close, se tronçonnait soudain au sommet d'une colline rase, où il sortit, ainsi qu'une langue, Messaline et son manteau de pourpre, hors d'une trappe, parmi le désert du jardin.

Elle n'eut pas plus de surprise du changement qu'à ses passages, lesquels n'avaient qu'une double porte à franchir, de sa chambre à coucher du Palatin, toute fraîche de sa sieste, au tumulte solaire du Plus-Grand-Cirque.

De même que l'escalier ne s'était point terminé, la colline s'échancrait, sans prévenir les pas, d'une faille immense et que l'on découvrait — en en scrutant le pourtour bien loin, d'où il revenait au moment où on croyait le perdre — concave et qui aurait fait penser à un cratère, si ce cratère n'avait été plutôt ovale que circulaire, et de tout point semblable à un amphithéâtre.

C'était l'hippodrome de Lucullus.

Et comme l'acquéreur moderne, dans une banlieue, d'un tout petit parc, laisse dessécher, s'il a d'autres soucis, le bassin des poissons rouges, l'Asiatique n'avait point fait attention à cette mare derrière ses futaies, et par la même négligence qu'il aurait permis aux herbes folles d'y enchevêtrer leur paraphe, il avait abandonné l'arène à perte de vue au creux du cirque de cent mille places, au caprice ordonné des jardiniers.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet 1900.

Et des saisons et des saisons avaient renouvelé des courses de charrues triges et quadriges, avant qu'elles eussent fini de soulever l'ancien sable de cristal mêlé à la terre noire de leurs sillons. Et selon l'enseignement d'Homère, en images sur le bouclier d'Achille, après chaque virage aux traces parallèles autour des deux bornes de porphyre vert surmontées par des œufs d'or, l'*aurige* laboureur vidait une grande coupe au fond de la grande coupe du cirque.

Et comme on nielle des danses de femmes et de déesses en bordure des coupes et cratères, Messaline courait, à la recherche d'une descente sans vertige, le long de la lisière des gradins supérieurs de l'escalier gigantesque dont chaque marche circulaire était, à mesure de la chute du regard plus loin dans l'abîme, une plus petite couronne, la dernière cerclant encore le front prosterné de la nuit, trop bas pour que l'impératrice pût découvrir si elle était aussi juste au sien qu'une perruque de courtisane.

La lune était dans son plein, mais elle ne montrait plus sa face au ciel, et c'étaient des nuages blancs, qui étaient gonflés du lait de la lune, de qui la lumière sous taie mouillait l'extrême marge de l'amphithéâtre, lui donnant couleur d'ivoire ou d'os.

Et Messaline comprit avec une croissante certitude qu'elle devait descendre, et que le lieu le plus précieux du jardin ne pouvait être que celui-là, où convergeait l'escalier centripète, vers les mystérieuses profondeurs sans doute du bûcher de l'Asiatique, assurément du temple du dieu!

Et UNE CHOSE lui signifia, plus impérieuse, sa route, mais la lui barra pour un temps d'une horreur splendide de prodige.

A toutes les places de l'amphithéâtre de cent mille places, dans l'immobilité fascinée de spectateurs indistrayables, selon la hiérarchie des ordres sur les sièges du peuple, des soldats, des chevaliers, des magistrats et des vestales, des *murrhins* se dressaient dans la contemplation, au-dessous d'eux, de l'arène obscure.

Les murrhins, selon Pline, sont une humeur cuite de la terre comme le cristal en est une glacée.

Ce sont des pierres précieuses d'Orient (les plus beaux viennent de Carmanie) dont on fait des coupes ou des plateaux.

Leur couleur, c'est la pourpre et un blanc opaque, qui tordent leur sang et leur lait au milieu d'un feu.

Ils sont parfumés, et la tare le plus souvent les rehausse de grains et verrues sessiles, comme d'une peau humaine.

Quoique Properce (IV, v. 26) parle « des vases à boire murrhins cuits dans les foyers parthes », ce qui évoquerait des grès flammés ou des pâtes de verre, ou, selon l'hypothèse d'un historien contemporain, une sorte de porcelaine de Chine, il est constant que la matière des murrhins est l'œuvre de la terre et non des hommes; ce sont des coupes creusées à même une pierre, très semblable à l'agate, que nous appelons aujourd'hui fluate de chaux ou fluorure de calcium.

Ils comptent entre les plus estimées de toutes les gemmes, car le seul murrhin où buvait Claude avait coûté à l'empereur trois cents talents, soit un million quatre cent soixante-seize mille francs.

Et sans que l'Asiatique y eût pris garde, sous la poussière cultivée des engrais secs et les toiles d'araignée des fleurs rares, qui leur faisaient des vêtements et des barbes, ils s'épanouissaient depuis que Lucullus (Néron renouvela sur le petit théâtre transtibérin de ses enfants imparfaitement ce faste) n'avait bâti toute l'étendue de son hippodrome que pour servir de dressoir à ses murrhins.

Leur tache de feu, qui se déplace avec la lumière comme l'étoile des saphirs étoilés, était à cet instant immobile, et de leur masse trapue (plusieurs atteignent la largeur d'un petit guéridon) en équilibre sur un pied d'or, ils siégeaient et lorgnaient, compagnie d'oiseaux cyclopes sur une patte.

Et inlassablement, vers le spectacle silencieux où joue le rôle du chœur la nuit noire, leur feu ouvre des yeux de convoitise ou des bouches avides de boire.

Alors Messaline, à qui la halte de sa stupeur fut un élan vers la course terrible, bondit du haut des gradins comme une bête à travers les formes sans prix, accrochant le vol de son manteau aux griffes d'or, culbutant ces autres bêtes qui étaient des gemmes, et celles qui roulèrent l'accompagnèrent de marche en marche, gémissant joyeusement de leur fêlure et d'arriver, comme l'impératrice, avec un sexe de femme en présence du dieu!

Le dernier gradin qu'elle franchit se limitait en avant par un *podium* qui était une haie de genévriers des bords de l'Amour et du Psitaras; de grandes marguerites bleues (couleur primitive de ces fleurs du pays des Sères), plus hautes que des hommes, plus drues que les chaumes d'un champ de blé, couvraient uniformément l'arène horizontale; et, selon les branches d'une étoile en allées régulières guidant les yeux de Messaline vers le centre, des tulipes insondables et des amarantes infinies imitaient des murrhins, les unes la forme, les autres l'immortalité.

Et au centre de l'arène, ou si l'on veut à l'un des foyers de sa surface elliptique, quelque chose comme un œuf énorme, plus immaculé qu'en son nuage de lait la lune, librait imperceptiblement; et Messaline y démêla une tête qui reposait entre les fleurs par sa nuque sur un coussin de cheveux blonds, deux mains passées entre des cuisses et crispées sur des reins fauves, et deux pieds plus courts que des sabots de chèvre croisés derrière cette même nuque.

Les yeux de Messaline brillèrent de triomphe; et tout autour d'elle jusqu'au sommet en corbeille de la colline de porphyre vert, et à ses pieds, au-dessous du défi de ses regards, les étoiles de feu des murrhins — quelques-uns fêlés et béants çà et là sur la pelouse de marguerites bleues, d'immortelles et de tulipes, les autres à leurs places, pareils à des champignons au parasol révulsé par un souffle des abîmes ou par trop vouloir s'épanouir — ouvrent des yeux de convoitise ou des bouches avides de boire.

Et elle vit le murrhin de la loge impériale.

Or Lucullus, las de toute substance potable, même l'or, avant qu'il eût osé le poison, préférait à boire mordre au vin plus épais de la précieuse pierre de Carmanie.

Les murrhins rongés en deviennent plus inestimables.

Et maintenant c'était la basse et large coupe déchiquetée, ostentatrice héritière des dents du maître de même qu'une cire s'atteste veuve du sceau, qui, par son ombre dont la projection du haut de la loge impériale amplifiait l'envergure de mordre, mangeait la confuse silhouette humaine fondue dans la boule blanche du baiser de Narcisse, de tout son profil de nain couronné de créneaux.

De ces morsures, celle de la propre bouche de l'homme nu lové parmi les fleurs fut la plus longue, mais Messaline l'interrompit, car elle commença d'étendre une main qui glissa sur la toison de son dos et en rapporta l'idée d'un toucher pareil aux plumes du poitrail des oiseaux nocturnes. Il déplia sa poitrine, où son menton bourru avait imprimé une tache rose, son ventre et ses jambes de Pan ; et toute sa stature renversée se détira, les pieds joints en l'air, les bras et la tête encore sur leur socle de fleurs. Puis ses pieds, paresseusement, redescendirent derrière sa tête et se posèrent, et il fit, avec une douceur successive, craquer toutes ses jointures pour la seconde fois, mais debout dans une posture naturelle ; et des pétales de marguerite plurent de ses cheveux, en désordre sur son front, et de sa courte barbe.

L'impératrice reconnut dans la face du dieu les traits du pantomime Mnester, ancien familier de Caligula, célèbre et qu'elle avait applaudi au Cirque.

Et, selon la rumeur publique, amant de Poppée plutôt que l'Asiatique.

Mais elle ne cessa pas de croire qu'elle fût bien en présence du dieu.

Et elle fut heureuse que le dieu fût plus amoureux de son propre corps que de celui de Poppée.

Le dieu debout fit quelques pas maladroits au hasard, comme chancellerait un homme qui, pour la première fois, essayerait de se tenir, à l'imitation de Mnester, la tête en bas ; ou peut-être comme ont fait les dieux à leurs premiers pas sur la terre ; et Messaline étendit les mains, moins par curiosité ou désir que par geste de se garer d'un corps qui tombe.

Et comme Priape lui-même, ou un jongleur acrobate, se fatigue à la fin de tenir en équilibre un grand arbre, — le sexe du dieu chut entre les mains de l'impératrice.

Ce fut si brutal et si lourd et si épouvantablement la présence réelle de Phalès, que Messaline s'enfuit, à course empêtrée dans les fleurs, par la prairie de pétales bleus, cependant que Mnester, son long corps ondulant de la même reptation qu'une lamproie, cette sangsue assez monstrueuse pour être belle, plus pâle que l'ivoire, allait se tapir au proche temple de nouvelles amarantes, avec lenteur, comme un démiurge roule un monde.

Et Messaline ne le revit pas, jusqu'au Cirque.

Il parut aussi impossible à l'impératrice de gravir avant le jour les gradins de l'hippodrome illuminés de murrhins que de grimper à un firmament clouté de fer rouge.

Et en errant, elle traversa un espace sans fleurs et sans arbres qui était le second centre de l'arène en ellipse,... *qui en avait été le second foyer :* car une petite chose craqua sous son talon, avec un bruit infiniment moins perceptible que la fêlure des coupes murrhines, une petite chose d'où s'épancha, quand elle la prit, une ténue poussière d'ombre ; elle ne sut pas si c'était le crâne d'un pavot ou cette capsule d'ivoire dont le bûcher précieux avait, mieux que des doigts de ciseleur sère, élaboré la fragilité : la tête du Maître des Arbres.

VII

IL DANSAIT QUELQUEFOIS LA NUIT

Saltabat autem nonnunquam etiam noctu.
C. Suetonii Tranquilli *Caius Caligula,* LIV.

Et le premier jour des calendes suivantes, celles d'auguste, dans la fête qui célébra l'anniversaire de la naissance de Claude, le cinquante-huitième, au théâtre de Caligula ou plutôt sur une estrade au pied de l'obélisque en granit rose de Caius, taillé par Nuncorée, fils de Sésosis; au milieu du cirque de Caius au Vatican, lequel devint le cirque de Néron ; au son des flûtes, de l'hydraule et des scabelles pneumatiques, rompant enfin le silence des fleurs, Mnester parut.

Il était vêtu d'une trame d'écailles d'or, en figure de croissants qui avaient une pointe entre leurs deux cornes, comme des crocs de haut en bas sur toutes les places de sa chair, ou des marques de baisers. Une plus grande demi-lunule d'or pendait à son oreille gauche, et semblait une boucle de sa chevelure roussie par une faute du calamistrateur ; une autre sur son front, y dessinant un froncement de sourcils ; et une fort large qui lui servait de *subligar* (ceinture sexuelle) jouait le rôle d'un masque imitateur de la face qu'il orne.

Comme le cliquetis d'une plus ample cotte de mailles ou le ressac de l'armure de la mer, les applaudissements firent éruption autour des pas de son entrée, et de bas en haut des trois étages de gradins, depuis les bancs des sénateurs jusqu'à l'immense couronne faite de plèbe, remplirent le cirque jusqu'au bord.

Le peuple n'avait plus besoin de se souvenir qu'au temps où il battait des mains même mollement en présence du favori de Caius, la dextre brutale de l'empereur sur la joue du négligent amené par les gardes au pulvinar continuait ses hommages sonores tandis qu'il reposait sa paume gauche.

Pour cette raison entre plusieurs, et sans qu'il nous ait été possible de découvrir si Mnester avait du génie, le peuple romain ne pouvait se passer de son mime.

Du haut de la loge impériale, Claude agitait la tête nerveusement, et ses mains se heurtaient avec tant d'action qu'un dé jaillit du cornet d'ivoire serti sur l'anneau de son médius. Et Messaline domina le tumulte d'un claquement de ses lèvres.

Mnester répondit à tous par un seul sourire de sa bouche, si carminée qu'elle en était noire ; et, pour une cause, un ourlet rose mourait ou naissait autour, comme la pénombre cerne l'ombre.

Il était annoncé ce jour-là comme *exodiaire*, l'unique acteur de la farce licencieuse dite *exode*, qu'il était d'usage de représenter à la suite d'une tragédie, plutôt d'une atellane, ou dans ses entr'actes. Et le cirque béait d'une grande curiosité, car la danse lascive et bouffonne créée par le mime devait figurer le spasme douloureux du héros le plus horriblement tragique, Oreste entre les Furies.

Les derniers applaudissements s'espacèrent, sautelèrent à des places diverses, jusqu'au calme, en même temps que la surface de la clinquante tunique recouvrait son équilibre.

Mais, au centre d'un étonnement, Mnester demeura immobile jusqu'à se confondre avec les dorures, où il s'adossait, du socle rose de l'obélisque de Caius, et si longtemps que le rythme ternaire des flûtes et le barrissement mouillé des éolipyles de l'hydraule, qui préludaient à sa danse, à l'imitation des battements de mains, s'atténuèrent et attendirent.

Or, comme le peuple attend mal quand il ne comprend pas,

un ronflement mugit de nouveau dans l'entonnoir du cirque, de murmures, de cris et d'injures.

L'obélisque rose, avec la figure d'or de son socle, perçait implacablement tout cela.

Déferlant contre ce phare qui portait au pied sa lampe, les sifflets et les paroles se cadencèrent et prirent une forme, qui bondit en assauts successifs de bête par le cirque :

— Danse, Mnester !

Alors Mnester s'avança jusqu'au bord de l'estrade, et avec le geste fatigué d'un dormeur au soleil qui s'étire hors d'un bourdonnement de mouches :

— Excusez-moi, je ne puis : *je viens de coucher avec Oreste.*

Et il s'étendit de nouveau sur son lit vertical.

Dans un demi-silence de chuchotements, les médecins et philosophes, et Claude estimèrent que le mot du mime exprimait ingénieusement l'épuisement de la création d'un prodigieux rôle ; le peuple et Messaline, trop passionnés pour chercher si loin, se levèrent, le peuple invectivant avec menaces César et désignant l'*Oreste* que déjà croyait deviner la rumeur publique : Messaline, l'enleveuse de portefaix, d'acteurs et de gladiateurs, qui opposait aux clameurs le bouclier froid de ses yeux impudents et impudiques.

— Messieurs, bégaya Claude (il avait coutume d'interpeller en ce terme les citoyens romains), il n'y a pas de ma faute ; je n'ai pas de relations avec lui, moi je veux bien qu'il danse, Messieurs.

— Danse, Mnester ! reprit la foule revirant l'ordre de ses désirs vers le mime.

— Oreste, c'est tous ceux-là, je sais bien, mais danse, Mnester, ce que tu voudras, pour moi, je t'en supplie, roucoula Messaline.

— Il plaît à ma femme et au Peuple et moi je t'ordonne que tu danses, dit Claude.

— Je danserai, dit Mnester lentement, César et femme de César, par peur de mille coups de fouet dont une morsure de bouche.

Et c'est ainsi que pour célébrer l'anniversaire de la naissance

de Claude, le cinquante-huitième, au théâtre de Caligula ou plutôt sur une estrade au pied de l'obélisque de granit rose de Caius, au milieu du cirque de Caius, au son des flûtes, de l'hydraule et des scabelles pneumatiques, Mnester dansa.

La tunique d'écailles d'or frémit au soleil comme le vent hérisse l'échine d'un fleuve.

Toutes les parties de son corps souple ont l'air de jongler les unes avec les autres, et chacune, où qu'elle aille, est suivie amoureusement d'un morceau de soleil.

Et pour la première fois, depuis que des pantomimes avaient commencé, sous Auguste, d'illustrer par le geste une poésie chantée par un chœur ou par une seule voix, ce fut la voix même du mime — on eût dit un bruissement plus sourd des parures de sa danse — qui chanta.

Un bruissement plus sourd : sa voix est moins une voix, tant elle est grave, que le son de trompe des scabelles, ces semelles creuses du danseur, d'où chaque bond expulse l'air sur une note unique; ou le gémissement des entrailles de la terre répondant à la vibration de *l'instrument à plusieurs têtes*, l'orgue hydraulique du cirque, mû par la vapeur d'eau, inventé par la déesse Pallas, construit en forme d'autel par Pindare Ctésibios d'Alexandrie, décrit par Pindare le poète, Héron, Claudien et Vitruve ; *imité*, dit Cornelius Severus, *par* l'Etna, et sur quoi Néron fit vœu de se faire entendre, un jour qu'il tomba en péril de mort.

Le mime chanta :

— Au milieu de ton cirque. Caï, je danse.
Je danse au soleil.
Dans une splendeur pareille.
O ma belle idole peinte, tu parus sur un char rempli de tonnerre.
Et ta bouche buvait l'éclair
De la barbe d'or du cocher roux !

Tel encore, tu te berças en soie pourpre sur ce pont qui fit de la mer la terre.
A Baules,
Illuminant l'abîme de ta chlamyde en pierreries de l'Inde.
Ont suivi plonger tes reflets les milliers d'hommes
Qui se pressèrent pour te voir.

Leur mort te fut libation plein la coupe
Du lieu de falaises en croissant de lune.

Tu remportas le grand triomphe
Sur le sable de la mer, ces innombrables légions,
Car pour le grand triomphe il suffit de quelque cinq mille ennemis restés sur place ;
Et revêtis légitimement la toge palmée,
Et à bon droit tu élevas la Tour ardente de douze étages en ta mémoire,
A Boulogne,
Pour avoir fait prisonniers tous les coquillages du rivage
Par tes Gaulois de haute stature, aux cheveux rougis à la germanique,
Tes beaux Gaulois de taille triomphale.

Tu poursuivis de ta juste colère
Les Juifs alexandrins
Qui t'ont préféré leur dieu sans nom.
Or, Dieu a un nom
Puisqu'il s'appelle Caius.

O comme ta main sur la joue de celui qui n'aurait pas applaudi ma danse,
Ta bouche sur ma bouche au milieu du spectacle interrompant ma danse !

— Il parle de Caius, grommela Claudé. Je ne me rappelle plus bien si j'ai interdit de renouveler la mémoire de ce mort... Oui : je me suis opposé à ce que le Sénat le notât d'infamie... mais j'ai été la nuit faire disparaître toutes ses statues !

— C'est Apollon et c'est Orphée, dirent des voix dans le peuple. Si l'on ouvrait les carcères, les bêtes, lâchées par le cirque, se coucheraient...

— Peuple, couche-toi ! cria Messaline.

Et toujours Mnester ondule et se disloque, et le *bruit* de sa voix sourde est comme un roulement d'engrenages précieux et terribles, et toujours chaque partie de son corps, où qu'elle s'égare, est suivie amoureusement d'un morceau de soleil.

Il jongle avec les débris du soleil.

Claude, qui raffole des bons mimes, à ce point qu'il restait à rêver devant la scène vide pendant que le peuple allait dîner,

a perdu tout souvenir même de Publius Syrus. Il se penche pour applaudir au bord du pulvinar, et la lumière de la chaude après-midi dessine son long cou et sa tête qui, comme d'habitude, tremble un peu, d'une oscillation de canicule sur les verdures ou comme ces poupées, ballantes aux portes, qui avaient succédé, depuis Hercule, aux crânes humains pendus en l'honneur de Saturne, sur le Capitolin, son mont dédicataire.

— C'est Orphée, par Auguste ! dit-il avec le peuple. Et c'est Amphion, et une Thèbes va se bâtir autour de la lyre de son corps, où les sept planètes vont descendre afin d'entrer par ses sept portes !

On ne comprend plus le chant, qui rampe au ras de terre, moins haut qu'un râle de fauve : car le mime, après *un saut et demi* périlleux, est retombé sur les mains, en posture de cubiste, les écailles d'or, renversées, écartent leurs feuilles ; les lunules polies ne réfléchissent plus que l'ombre ; la lumière et la vue baisent Mnester tout nu par les entremailles, et le subligar se rabat comme on hausse une visière.

Le murmure redevient chant, très distinct, d'autant que les scabelles se sont tues :

— *Au milieu de ton cirque, Caï, je danse avec le soleil.*
Ainsi, cher mort, SOUS MES PIEDS, LA-HAUT
Quelqu'un joue aux osselets avec tes os.

Le mime saute sur un seul bras par bonds énormes sans interrompre ni saccader sa sourde complainte ; et le voici qui tourne très vite et de plus en plus vite sur sa main, ouverte à terre, qui brille toute blanche dans l'ombre ronde de son corps vertical, comme une étoile tombée.

Il n'est pas naturel qu'un homme fasse tant de choses avec ses os, sans se rompre les os.

Ni qu'il puisse démonter le soleil et l'éparpiller en des douzaines de petits miroirs sans finir par démolir le soleil et ne plus savoir comment le raccommoder.

Et comme le vrombissement croissant d'une toupie d'airain, la voix se fait éclatante et énorme :

— *Au pied de ton sexe, Caï,*
Je vais danser comme dansait Caius !
Il dansait avec moi dans ce cirque, dans son cirque, au soleil,

Avec moi et le soleil.
Et aussi :
Il dansait quelquefois la nuit.

Caius l'idole d'or et de gemmes
Caius l'amant de la Lune,
Caius plus pâle à force d'amour que l'astre pâle,
Il dansait quelquefois la nuit !
Il faisait éteindre tous les flambeaux et lui-même, parce que cela il était forcé, le pouvant seul, de le faire lui-même...

Mnester ne chante plus, mais parle, pour soi, et dans une attitude de méditation il a croisé ses bras et penché sa tête sur sa poitrine, et c'est sur sa nuque maintenant qu'il gyre, comme les orbites inertes des astres sous ses pieds joints, lentement, comme depuis éternellement.

— ... Il dépendait les astres du ciel, il etait assez souple pour s'étendre jusqu'aux astres du ciel, *il éteignait les flambeaux du ciel*, COMME CECI... et alors...
IL DANSAIT... QUELQUEFOIS... —

Et à cette minute on cessa de voir la danse.

Le cirque se remplit de nuit soudaine, de tumulte et d'horreur.

Un disque noir mordait à même le soleil, jusqu'à n'en plus laisser qu'un croissant rouge, comme *la pénombre* des lèvres de Mnester et les mille mailles, en croissant aussi, subitement pourpres de sa tunique, buveuses de la chair sidérale avec toute l'insondable gloutonnerie qu'ont les miroirs. L'astre charbonnait à la manière d'une lampe qui va s'éteindre.

— C'est l'anniversaire de César ! Ce César de mauvais augure est cause du prodige ! Et d'ailleurs, c'est lui qui a forcé de danser le mime ! Mort à César ! Mort à sa putain ! Caius est sorti des enfers !

Ces cris et mille autres cris se débattirent, après la longue minute de stupeur, dans les replis de l'ombre épouvantable.

La musique s'était étouffée avec le soleil, sauf un des joueurs de flûte, qui, devenu subitement fou, soufflait à perdre haleine la même note suraigüe presque sans discontinuer ; et la trompette prodigieuse de l'orgue à vapeur qui pataugeait à pieds

d'éléphant aveugle dans son automatique, joyeux et insupportable rythme ternaire.

Au bord supérieur du cirque, juste en travers du pulvinar, clignotait un dernier rayon rouge, qui faisait plus précipité encore le branlement habituel de la tête de Claude, comme il l'avait désigné, suprême épave des regards naufragés, au désespoir furieux de la multitude.

Les spectateurs ne pensaient plus au mime, le rideau de nuit déroulé.

Dans les restes de la lumière impériale, les yeux de Messaline, seuls, plus noirs que deux charbons éteints, étaient fixés, et sur rien autre chose, sur l'ombre indestructible du fond du cirque, — où s'achevait le dernier geste, et le plus silencieux, de la danse de Mnester.

— Messieurs, commença le bredouillement de Claude, et toutes ses dents (il en avait de fausses) claquèrent comme trente-deux dés dans un cornet sanglant ; mais par le paroxysme de sa peur son tremblement s'accéléra jusqu'à la jectigation des sibylles. Il ne bégaya plus, et, se dressant, désigna sa tête à la foule en coiffant résolument la dernière couronne du sang du soleil :

— Écoutez, Messieurs! clama-t-il d'un seul souffle. C'est moi, César, empereur, dieu, *augure* et versé dans toutes les sciences mathématiques, jusqu'à la musique et l'astronomie, qui parle. C'est l'éclipse ! La lune, Messieurs, qui comme vous savez fait son tour au-dessous du soleil, qu'elle le fasse immédiatement au-dessous ou que Mercure et Vénus soient entre deux, se meut en longitude comme cet astre... Aucun de vos fils, nobles sénateurs, n'est-il donc revenu d'Etrurie dignement instruit dans notre immémoriale et sacrée doctrine des aruspices, et ne sait-il déchiffrer, comme celles des victimes, les entrailles du ciel ? Il n'y a aucun danger ! Ce mime n'est pas un astrologue !... La lune se meut en longitude... Ne m'approchez pas, et écoutez ! Et d'ailleurs Agrippa a chassé les Chaldéens et astrologues de la Ville ! Mais la lune, faites attention à ceci, a en outre un mouvement en latitude, ce que ne peut le soleil !... Restez tranquilles, Messieurs !... Et ainsi elle passe devant et l'occulte avec son ombre ! C'est sous la questure de mon père Drusus qu'Auguste a fait défense aux astrologues de

prédire la mort de personne! Reprenez vos places! L'éclipse ne doit durer qu'un demi-quart d'heure, il n'y a même pas besoin d'allumer des torches! La lune va détacher son bandeau du soleil!

Claude retomba, dépossédé de l'auréole écarlate, sur les coussins de sa loge, et étancha la petite écume de sa bouche avec le mouchoir de Messaline.

Le soleil reprit sa place, comme tout le monde, et se remira, comme l'impératrice, pour voir s'il n'était plus trop rouge, à la fulgurante poussière de l'arène sphingitique.

Mais quand les spectateurs s'entre-regardèrent, ils venaient de si avidement fixer l'astre reparu, qu'à la place de chaque tête, les uns des autres, ils ne perçurent plus que des taches noires, et que tout le Cirque sembla peuplé de nègres.

Quelque chose avait roulé à bas de l'estrade du théâtre, et occultait encore la lumière par terre : une boule aussi parfaitement ronde que le disque d'une planète chue, le corps inextricablement *pelotonné* de Mnester à la fin de sa danse. Or pelotonnement est un terme astronomique, « *glomeramen* », — fit remarquer non sans pédanterie le médecin Vectius Valens quand, sur l'ordre de Messaline, on emporta précieusement le mime au palais des Césars, au son, le peuple étant redevenu joyeux, des flûtes et de l'hydraule, — qui se dit de la libration de la lune.

Et ce soir-là, cinquante-huitième anniversaire de la naissance de Claude :

— Claudi, mon mari, empereur, dieu, dit Messaline au lit, se refusant comme elle aimait à faire jusqu'à la réponse favorable à quelque paradoxal caprice ; César, augure, homme si versé dans la musique et surtout l'astronomie : *je veux* LA LUNE.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(*A suivre.*) ALFRED JARRY

Le Musée de Lille

On ne saurait trop recommander aux curieux de peinture une visite au musée de Lille : il complète heureusement les collections du Louvre pour ce qui est des petits maîtres hollandais et de certains artistes français des XVIIIe et XIXe siècles; il contient, de plus, quelques toiles de la rare école espagnole. Point de grands noms. Donc, ni Rembrandt, ni Velasquez, ni Raphaël. Cependant, quelques spécimens de Véronèse et de Rubens.

On cite parmi les meilleures productions de celui-ci la *Descente de Croix* et le *Saint François* du musée de Lille. A cela nous préférons la *Mort de sainte Marie Madeleine* : c'est qu'ici le théâtral peintre fut particulièrement ému : il oublia sa coutumière courtisane, aux chairs débordantes, à la lourde chevelure d'or pour montrer une femme à cheveux blancs, amaigrie, usée par la douleur, déjà loin de tout et si oubliée! Au même musée, le grimaçant Crivelli nous montre, lui aussi, une Madeleine vieillie, mais à qui il n'a pas osé donner des cheveux blancs.

Van Dyck fut presque toujours, comme peintre religieux, un pâle reflet de Rubens. Il y a pourtant des colorations fortes et personnelles dans la *Descente de Croix* conservée à Lille, près d'un portrait de femme, vêtue de noir, dont on n'oublie pas le regard.

Jamais Jordaens, qui fut souvent si excellent, ne se montra aussi bestial que dans le *Christ chez les Pharisiens* où l'Homme-Dieu apparaît lippu et luisant de graisse. A un degré moindre, cette même trivialité peut être reprochée à mainte composition de Teniers. Cependant *la Tentation* du musée de Lille peut voisiner avec *l'Enfant prodigue* du Louvre, ce chef-d'œuvre. Par contre, les originalités de l'ancêtre, le vieux Brueghel, sont tellement imprévues, ses bonshommes sont si vrais et vivants qu'ils ne lassent jamais. Le musée de Lille est assez riche en copies anciennes de ce peintre; nous ne croyons retrouver un peu de lui-même, de sa personnelle touche que dans *la Moisson*. Cependant il y a, à côté, un *Printemps*, tout à fait drôle, qui, de lui ou d'un autre, s'impose à l'attention.

Quels bons portraitistes ils étaient, ces Flamands! Voici Neuchatel, dans une répétition du portrait du mathématicien Neudorfer et de son fils; Corneille de Vos, avec un admirable portrait d'homme; Van Oost qui, dans la décadence du XVIIe siècle, retrouve des accents de race pour peindre l'architecte Gombert.

Un peu plus de retenue et moins de couleur chez les portraitistes hollandais. Ils forment transition entre l'abondante Belgique et l'Allemagne, le pays des effigies définitives, véridiques, de Holbein. Les

vieux maîtres néerlandais sont représentés par Moreelse : ceux de la grande époque, par Van der Helst que son talent réaliste, un peu terre à terre, rendit auprès des contemporains le rival heureux de Frans Hals dans la portraiture des confréries d'archers. Une femme nue — la sienne, dit-on — figure Vénus. Le dessin n'a pas la lourdeur hollandaise, et la pâte est claire et belle. — avec des crudités bleues cependant. Il y a encore Aalbert Cuyp avec une réunion de famille peinte en plein air, Verspronck avec un délicieux portrait d'enfant, deux portraits rembranesques de Victoor et S. Koninck.

Frans Hals n'a ici rien d'exceptionnel : des morceaux largement enlevés, connus ailleurs; mais une scène de genre, *Femme peignant sa petite fille*, lui est attribuée, avec assez de raison. Lui qui eut tant d'influence sur les petits maîtres, Brouwer, Pieter Codde, les Van Ostade, pourquoi n'aurait-il pas exécuté des scènes familiales? Au reste, ses touches, ses harmonies préférées sont là.

Pieter Codde possède à Lille des œuvres exquises, d'une facture souple et finement nuancées avec des gris chauds qui rendent à merveille les cassures des soies et des satins : *la Première pipe* et le jeune homme debout, vu de dos qui figure dans une *Conversation*, donnent une haute idée de son talent. Voici encore Brekelenkamp: Gerrits Pot avec deux chefs-d'œuvre, *l'Inventaire* et *la Partie de tric-trac ;* Isaac Van Ostade avec *le Dépècement d'un porc*, scène cruelle savamment voilée dans le clair obscur. Qui encore? Pieter de Hoogh. Il peignit des Intérieurs qui valent mieux que celui de Lille, mais rarement un aussi charmant paysage que celui qu'il nous montre ici par une fenêtre ouverte. A mettre aussi hors de pair, *les Patineurs*, de Van Goyen.

De Witte, le peintre des églises, a une œuvre capitale : *Intérieur de la cathédrale de Delft;* Van Delen promène avec un art exquis de petits personnages parmi des colonnades et des portiques où la lumière se joue.

La plupart des artistes des Pays-Bas qui voulurent singer l'art italien ne réussirent qu'à mêler la lourdeur flamande au maniérisme italien. Zustris eut la chance ou le malheur d'être complètement conquis. Plus rien de flamand en lui. La couleur est chaude, mais à la façon de Titien, le dessin est habile comme celui d'un disciple de Véronèse ou du Tintoret. Grâce à cette complète assimilation, son *Jésus et Madeleine* est une œuvre parfaite, complètement italienne, pouvant voisiner avec l'esquisse en grisaille du *Paradis* de Tintoret et avec *le Martyre de saint Georges* et deux panneaux décoratifs, *l'Eloquence* et *la Science*, de Véronèse. (Tout le secret du talent de seconde main, de Baudry, semble sortir de ces deux derniers panneaux.)

C'est à peu près là tout l'exceptionnel du lot italien, au reste moins nombreux qu'ailleurs. Mais il semble que Lille, un moment sous la domination espagnole, eût dû conserver quelques œuvres capitales

des maîtres de ce pays; mais non, et le curieux portrait de l'archiduc Mathias par Pantoja de la Cruz, est un achat, ainsi que le *Saint François* du sombre Theotocopuli. Les anciens conquérants n'ont légué qu'un tableau, mais typique, d'un mysticisme cruel : *la Flagellation*, d'Herman-Adrien Donado.

Mais l'intérêt de ces toiles disparaît devant trois Goya. Malgré une acquisition récente on connaît encore mal au Louvre ce grand artiste : il est estimé. certes, mais plus sur la foi des voyageurs que sur les échantillons exposés dans notre grand musée. A voir, au musée de Lille, *les Jeunes* et *les Vieilles*, cette estime se change en enthousiasme. On a la révélation d'un art, d'une technique et de moyens d'expression encore inconnus, et l'on comprend mieux l'influence de Goya sur Manet. *Les Jeunes* : dans une ambiance argentée, toute de lumière, deux femmes exquises, au corps souple, au regard velouté. faites vraiment pour les intrigues et l'amour; elles lisent un billet; et leur aristesse contraste avec les robustes laveuses qui, au fond du tableau, peinent et geignent. *Les Vieilles* : rendues plus horribles par leur maquillage, leurs bijoux, leurs colifichets d'un autre âge; l'une fut blonde : de rares cheveux subsistent, une robe décolletée montre la place de charmes disparus; l'autre fut brune : une mantille cache à demi la couperose et les rides, tandis qu'un bracelet d'or coule du bras décharné. Et la passion chez elles ne veut pas mourir. Elles n'ont plus de lettres d'amour comme les jeunes femmes de l'autre toile, mais l'illusion féconde leur fait encore manier un miroir. Non moins âpre et imprévue est une troisième toile, *le Garrot;* encore ici : des verts, des bleus, des blancs, des audaces de pâte qui ne se retrouvent pas dans les trois portraits conservés à Paris.

Les écoles étrangères du siècle sont encore représentées à Lille par Henry Leys, dans sa période hollandaise, par Alma Tadema et par des portraits de l'école anglaise, bref ce qu'il faut pour pouvoir suivre le parallélisme de l'art d'ici et d'ailleurs.

Peu d'œuvres de l'école française du XVIIe siècle à Lille, Poussin et Le Sueur n'y ont que des exquisses, mais à Claude Vignon est attribuée une grande peinture chaude, *l'Adoration des Rois*, qui donne la meilleure idée de ce peintre. Largillière y a un beau portrait, celui du peintre Jean Forest; enfin deux Le Nain superbes : un *Repas d'artisan* et un Intérieur avec enfants et vieille femme. Un seul Antoine Watteau, de mérite secondaire, mais nombre de peintures de Louis et de François Watteau, deux très curieux artistes qui vécurent à Lille et que la gloire d'Antoine a éclipsés (1). Ils feraient pourtant bonne figure dans n'importe quel grand musée. Comme Antoine ils s'en tinrent aux scènes de genre, aux intrigues champêtres, et, François surtout, avec un charme et un talent infinis.

(1) Il existe au musée d'Arras deux petits François Watteau, sur lesquels on a effacé François pour mettre Antoine. Cela depuis leur entrée au musée !

Boilly, plus heureux, a conquis la gloire à Paris comme à Lille où son talent primesautier s'affirme dans nombre de portraits enlevés, spirituels et dans cette page mouvementée, claire comme une estampe, vivante comme la réalité, qui s'appelle *le Triomphe de Marat*.

C'est à Lille aussi qu'il faut aller voir *Psyché couronnant l'Amour*, de Greuze : c'est délicat, pur, transparent comme un camée ; la couleur en est discrète, fine, harmonieuse, sans ces tons rosâtres et violacés qui rendent ce peintre si insupportable au Louvre.

Signalons encore nombre de portraits anonymes du plus grand intérêt. Quel curieux travail on ferait sur les portraitistes inconnus ou sans notoriété ! Que de chefs-d'œuvre on leur doit ! — Voir seulement au Louvre, ceux de la collection Lacaze et des salles de l'école française.

Si le musée de Lille ne possédait que *Bélisaire* et même *Appelles peignant Campaspe*, David y paraîtrait bien ennuyeux. Mais il y a à un petit portrait de Napoléon qui est superbe, et une pochade, *Intérieur de cuisine*, où le sentiment de vérité qui fut toujours en lui, malgré lui, s'épanouit avec force et charme. Mais sa queue !... C'est Wicar, pompier jusqu'au grotesque, et les élèves des élèves : Abel de Pujol, Schnetz, Steuben, Muller.

Certes les tartines de ces messieurs ne manquent pas à Lille. Mais nous y trouvons, par contre, parmi les œuvres du XIXe siècle, nombre d'artistes qui ne sont guère représentés dans les collections publiques de Paris.

Tel est Monticelli. Grâce à de subtils papillottements de couleurs, vus ici et là, nous le savions un coloriste certes, mais jusqu'à quel point un artiste complet? Sous le titre de *Scène du Décaméron*, le musée de Lille nous montre de lui une œuvre parfaite où la composition domine la vibration des couleurs : sous des arbres, parmi des fourrés, des personnages surgissent, les étoffes chatoient, les attitudes se précisent, se modèlent dans une ordonnance du plus grand effet Une autre toile nous le montre simplement paysagiste.

Pour des raisons très diverses, Amand Gautier n'a pas eu de son vivant et n'a pas encore le succès auquel il a droit. Il est maintenant inconnu à Paris. Le musée de Lille a de lui deux fort belles œuvres, sa *Promenade des Sœurs* et son propre portrait, où la tête apparaît, pensive, un peu à la façon de *l'Homme à la ceinture de cuir*. C'est Lille qui a la bonne fortune de posseder de Courbet *l'Après dîner à Ornans*, une merveille de couleur et l'une des plus captivantes toiles de l'inégal artiste.

Eugène Delacroix est représenté par une œuvre célèbre, *Médée*, qui se craquèle et s'effrite. Chose, hélas! commune aux productions de cet artiste menacé de ne subsister que par la louange des littérateurs. Que le temps soit clément à *l'Entrée des Croisés* et aux *Femmes d'Alger!* Quelques Corot, un Millet; beaucoup de toiles des

frères Breton, — Emile plus puissant et dramatique, Jules compositeur ingénieux et habile tritureur de pâte.

Les productions de M. Carolus Duran ont, depuis quelques années, lassé les plus indulgents. Cependant cet homme restera ; car il fut jadis un bon peintre. La *Femme au Gant* du Musée du Luxembourg en témoignerait. Ici nous voyons une *Dame au Chien*, non moins remarquable.

Parmi les modernes nous trouvons encore Puvis de Chavannes avec une œuvre de transition, contemporaine des belles premières décorations d'Amiens : *le Sommeil* (1867) ; Ribot avec un *Saint Vincent ;* Cazin avec *Tobie guidé par un ange.* Outre une *Vision,* le musée de Lille possède de Luc-Olivier Merson une composition, le *Loup d'Agubbio*, qui caractérise à merveille le tempérament mystique et moderne du peintre. Elle est très voulue, très savante, cependant naïve et un peu froide, mais à la façon des primitifs, et elle se revêt de leurs belles et claires couleurs.

Dans les livres et la critique d'art romantiques il est parlé quelquefois de Constant Dutilleux. Les musées d'Arras, de Douai et de Lille possèdent de ses œuvres : paysages inspirés un peu trop de Rousseau ou de Corot, qui témoignent néanmoins d'un beau métier de peintre et d'un sentiment ému de la nature.

Mais quoi, dans ce beau musée qui a accueilli les outrances de Monticelli, pas un Manet, pas un Renoir !

Une longue galerie est spécialement réservée à Lille aux primitifs de toutes les écoles. Malheureusement rien n'est resté des richesses des couvents supprimés. La collection a été formée d'achats souvent intéressants, mais aucune œuvre n'est capitale.

Une *Vierge et l'Enfant Jésus* de Baldovinetti, une autre *Vierge à l'Eglantine* de Ghirlandajo signalées, on ne saurait retenir des écoles d'Italie qu'un portrait de femme, mais enchanteur : elle est vêtue d'une robe verte à ramages et coiffée d'un turban d'où s'échappent les plus admirables cheveux fauves ; la peinture est chaude, dorée, magique, et elle a ce charme d'être d'un peintre inconnu. Le nom de Martin Bellegambe est inscrit sur les cartouches de deux triptyques de valeur inégale : le *Pressoir mystique* seul a le charme des œuvres autres du maître de Douai. De Thierry Bouts un panneau, la *Fontaine de Sang*, où son mysticisme, sa grâce maladive, sa science du paysage se retrouvent indéniablement. Une *Vierge aux Anges* de Gérard David montre bien la somptuosité de couleur de ce peintre. De Met de Blès, une *Fuite en Egypte*, et, de Patenier, une *Prédication de saint Jean-Baptiste.*

Parmi les anonymes, nombre d'œuvres intéressantes. Par exemple : ces jeunes époux agenouillés devant un autel mystique : cette *Sainte Famille*, don de la famille Blondeau-Herlin, peinture distinguée, chaude d'un flamand qui a vu Venise et des tapis d'Orient ; enfin, cette suite de panneaux de l'école allemande, provenant d'un

polyptyque, où se distinguent une *Annonciation* et une *Adoration des Mages*.

Du vieux Mecken, une *Vierge glorieuse;* de Bruyn, deux sérieuses effigies d'homme et de femme.

N'aurait-il pas toutes les belles peintures qui font son intérêt, que le musée de Lille compterait encore, en France comme en Europe' parmi les plus glorieux. C'est que, grâce à Wicar, mauvais peintre, mais collectionneur ardent, il est un des rares musées qui puissent montrer une collection de dessins de maîtres.

On y trouve des croquis de vierge de Raphaël, des pages d'album de Michel-Ange et de Francia, d'admirables *Gens à cheval* du Pérugin, un *Repas de Religieuses* du Pinturicchio, des Mantegna. Donnée au commencement de ce siècle, cette collection de dessins n'a cessé de s'augmenter d'œuvres de maîtres flamands, allemands, français, quelques-uns inconnus à Paris, comme Saint-Aubert et François Watteau, dont les dessins sont un enchantement. Ingres est présent par le dessin original de l'*Apothéose d'Homère* dans un encadrement adéquat à la composition; Puvis de Chavannes, par toute une suite de recherches; Alphonse Legros, par un *Saint Sébastien*.

Mais là n'est encore qu'une partie des trésors légués par Wicar. Entrons dans ce santuario qu'éclaire une lumière doucement tamisée. Quelque chose y palpite qui dépasse la Joconde. Celle-ci reste fermée ainsi qu'un sphinx; la tête de la *Jeune fille en cire*, elle, s'émeut. Selon l'heure, le moment, la position du spectateur, elle varie, elle pâlit, se colore, voile son regard ou scrute l'indiscret. Il semble qu'entre ce chef-d'œuvre et ceux qui savent l'admirer existe un magnétisme, tant cette cire est mobile. Œuvre de l'Antiquité ou de la Renaissance, qu'importe? En elle est l'éternelle fraîcheur. Bien des générations ont rêvé d'elle, et il en sera ainsi tant qu'en quelques âmes élues subsistera le culte de la beauté.

Charles Saunier

Quatre Départs

Partir de cette ville au tumulte insensé,
Partir vite ! Partir ! Partir ! Partir ! Quitter
Ces cubes de laideur qu'ils nomment des maisons,
Quitter ces rues de deuil où le vent des saisons
Passe sans y semer la plus petite fleur !
Quitter leur vie affreuse et le rire menteur
De leurs rides où poisse encore un peu d'alcool !
Oui, s'en aller bien loin de la mauvaise école,
Ecouter la chanson monotone des bois,
Cueillir des roses au jardin, comme autrefois,
Et s'oublier très tard au fond du crépuscule,
Rêver à quelque joie qu'ils trouvent ridicule.
Et rentrer lentement, content de la fraîcheur
Du soir, et recueillir bien en soi le bonheur
De perdre son néant un peu dans l'air obscur
Où sentir, invisible et bonne, la Nature,
D'une main qu'on espère encor jeune longtemps,
Mettre à la lèvre pâle une coupe de sang !

Je voudrais m'embarquer avec toi sur un fleuve
Dont le delta perdrait la lenteur de ses eaux
En un grand lac désert recelant un château
Sur la cîme d'une île à la floraison neuve.

Ce serait par un soir trempé de crépuscule
Où de longs oiseaux bleus raseraient le flot d'or
A travers le bruissement des libellules
Vers les nénuphars blancs et les roseaux du bord.

Ce serait par un soir estompé d'accalmie,
Lorsque la lune éclot au ciel comme une rose,
Lorsque tout est frisson, nacre et souffle qui n'ose,
Il semble, résister au sommeil de la vie.

Le sillage serait un remous de velours,
Le bois de notre barque un pétale très doux ;
Et mes rames, avec un bruit léger et sourd,
Ouvriraient l'infini d'un rêve devant nous.

La nuit déverserait un vertige voilé

Par lequel s'éloigner encor plus loin de tout,
Dans lequel nos deux corps amoureux et jaloux
S'uniraient en un bloc à la sève étoilée.

Tout pâmerait dans le silence soulevé
Comme au gonflement blanc d'une voile indistincte
Née au souffle fiévreux, immense et saccadé
De l'orgue qu'en nos cœurs fuselerait l'étreinte.

L'aube transpirerait des flammes glorieuses,
L'aube serait un diadème de magie
Où mille paons d'azur roueraient leurs pierreries...
Et ce serait enfin l'île mystérieuse.

Est via declivis, funesta nubila taxo.
Ovide.

Le crépuscule au loin par-dessus les toitures
Saigne du sang vermeil, le ciel vêt son armure
De chaque soir. Là-bas, le jour s'attarde encor
Dans l'azur et retient l'étincellement d'or
Des étoiles. La nuit qui poudroie lentement
Respecte le dernier frisson du firmament;
Et c'est presque le soir au-dessus de la ville.

Je rêve des champs où le flot blond des épis
Accompagne d'une onde onduleuse et pâlie
La joie qui va mourir et se mêle avec elle;
Je rêve le grand miroir houleux et fidèle
Qui redit ce départ jusqu'aux sables des grèves
Où les vagues alors semblent rouler le rêve
D'un passé légendaire au remous héroïque;
Je rêve les grands bois douloureux d'ombre antique
Où l'homme a presque peur de chercher un asile...

Mais je rêve surtout une très longue allée
De hauts cyprès touffus, sombres et fuselés,
Menant vers un horizon de lac endormi.
Le sol serait plus doux que le plus doux tapis
Et, tout parsemé d'une mer de violettes,
Parlerait de ce qu'en soi-même l'on regrette
Et qu'on foule cependant de ses pas vaincus
Parce que le Destin pèse sur le Bonheur.
Toute l'allée serait un chemin de langueur
Et de mélancolie assouvie et bercée
Où recueillir chaque goutte de sa pensée
Lentement, et lever dans l'infini nocturne

Son cœur, et le jeter ensuite, comme une urne
Qui vous faisait trop mal à regarder s'emplir
De cendre, dans le lac d'ébène où l'engloutir
A jamais, et s'asseoir, sûr alors de mourir,
Rêver une autre allée invisible, éternelle,
Où les cyprès, au lieu du chant des tourterelles,
Dressent chacun au creux de leur cône funèbre
Deux grands yeux de hibou traversant la ténèbre
Et bordant un appel de pente mortelle où
Un gazon gris parmi ses violettes mêle
Le mauve doucement triste de l'asphodèle.

Nigrisalis in nocte mors.

Le secret de la nuit veloute le mystère
Des flots aériens que la mer roule en vagues
Avec les vents, avec les nuages, que drague
A jamais l'infini vers d'invisibles terres.

Le crible où l'or céleste a passé sa moisson
Laisse filtrer les astres que son jeu dévoile
Et que le rêve fixe aux longs mâts de ses voiles
Pour permettre au pilote un repos de chanson.

Ah ! partir en un soir épuisé d'accalmie
Sur des pirogues d'or, et bercer son naufrage
En montant fracasser la proue de son courage
Sur le cap lumineux d'une étoile endormie !



Le secret de la nuit estompe des décors
Où le songe aboutit ses volutes pamées
A des éclosions d'impossibles almées
Qui paillettent dans le silence un frisson d'or.

Les pieds légers de leur effleurement soyeux,
Tracent un chemin pâle où des pages cachés
Déroulent des tapis aux fourrures tigrées
Où glissent des traîneaux aux chevaux fabuleux.

Chaque ombre, peu à peu, précise sa venue.
Les lacs des yeux se sertissent dans leurs cernures,
Des pierreries flamboient aux boucles des ceintures,
Des gestes de déesse argentent leurs bras nus.

Et de l'élan des fleurs, des arbres, des jardins,

Comme nées de l'amour de corolles obscures,
Des tours pointent les flèches d'une architecture.
Tandis qu'un souvenir d'heure tinte au lointain.



Le secret de la nuit recèle des palais
Où la misère vêt un manteau de féerie ;
Plus d'un vin ténébreux prépare une embellie
Dans les coupes où dort le bonheur qu'il promet.

Le secret de la nuit recèle des calices
Qu'étreignent des mains pâles et sacerdotales
Pour y faire couler le vin bleu qui s'exhale
Des cœurs lourds et lassés d'une attente propice.

Le secret de la nuit recèle des églises
Où des cultes perdus célèbrent leur survie
Par la lune apparue en éternelle hostie
Dans l'ogive, au vitrail où la Mort s'angélise.



Les parfums de la nuit balancent sur l'abîme
Des berceaux où la fièvre exaspère l'amour,
Des berceaux que la mort balance vers l'amour,
Des linceuls où la mort miroite vers des cîmes.

La main qui fleurissait le lit de roses fraîches
Le brûle avec les fleurs de feu qu'elle prolonge,
Et dessine le bois d'un cercueil, et le ronge
De ses ongles frappant avec un bruit de bêche.

Le pied se crispe encor aux parois de la bière
Qui paraît fuir l'effort qui la veut repousser ;
Le sang perd sa couleur dans les veines gonflées ;
La bouche avec ses dents croit mordre de la pierre.

Mais tout demeure doux ; et la chûte soupire
Mélodieusement vers l'immobilité
Qui pèse peu à peu sur le cœur étouffé
Par la main qui lui roule un drap de souvenir.



Il y a dans la nuit des forêts dangereuses
Où les bras de la Mort rôdent le long des branches.

Où du haut de balcons cachés la Mort se penche
Cueillir le voyageur des heures ténébreuses.

Il y a dans la nuit des mers où réentendre
Des sirènes de deuil, éparses, murmurer
Vers l'enchantement noir d'une grotte où dresser
Un bûcher de plaisir pour y flamber sa cendre.

Il y a dans la nuit des îles séculaires
Où des rochers battus dressent des nécropoles
Hérissant des cyprès dont les flammes s'isolent
Une à une, en flambeaux de rite funéraire.



La nuit bâtit un temple au fronton caverneux.
A la porte, un dieu vert sur une flûte sombre
Egrène des doigts qui s'envolent peu à peu...
Et la flûte, avec eux, s'évanouit dans l'ombre.

André Lebey

De quelques Manuels d'enseignement

I

Il y a deux ans, M. l'abbé Gagnol, « licencié ès-lettres, licencié en histoire, ancien élève de l'École des Hautes-Études », publiait chez Poussielgue, un cours d'histoire contemporaine, sous le patronage de l'*Alliance des maisons d'Éducation chrétienne.*

L'Introduction marque le but et la tendance du manuel.

Après avoir constaté qu'en cent ans la France a eu onze constitutions, l'auteur écrit : « Enfin, Constitution de 1875 organisant la troisième République, mais *provisoirement*.et livrant ainsi l'avenir à tous les hasards de l'inconnu ». Et il termine sa préface sur ces mots : « Pourquoi faut-il que, livrée à de misérables politiciens, dignes héritiers des médecins empiriques de 1789, elle s'obstine [la France] à ne pas reconnaître qu'un peuple ne saurait être fort à l'extérieur, prospère même à l'intérieur, s'il n'appuie carrément sa politique, ses mœurs, ses institutions, ses espérances sur le principe de tout droit, de toute autorité, de toute force, sur Dieu? »

Nous sommes fixés déjà. Ce manuel qui s'abrite derrière la rubrique des programmes officiels a pour but de montrer que la République n'est que provisoire et qu'il n'est de nation, de politique et d'institutions sans Dieu.

C'est une thèse comme une autre. Mais est-ce une thèse de manuel, de livre de chevet d'une jeunesse apte à apprendre, inapte encore à comparer et à juger?

La thèse n'est rien encore; comment la développera M. l'abbé Gagnol? Sera-ce à la façon d'un Bossuet faisant tourner l'histoire universelle autour de Dieu comme centre, montrant la divinité intervenant dans toutes les actions humaines et la Providence préparant « les effets dans les causes les plus éloignées et frappant ces grands coups, dont le contre-coup porte si loin » ?

Non, les moyens d'action de M. l'abbé Gagnol ne sont ni l'éloquence, ni le rythme majestueux de l'action divine. La foi n'y transfigure ni les hommes, ni les choses, ni l'auteur, mais plutôt je sais trop bien quelle partialité voulue, réfléchie, tendancieuse, d'où, à bien prendre, Dieu est absent.

Quelques citations.

Dans l'ordre politique.

« *Trois faits caractérisent l'histoire de la République opportuniste : l'instabilité ministérielle, l'hostilité religieuse et l'accroissement continu de la dette publique.* » P. 720.

Et le jeune homme, qu'on ne questionnera certainement pas sur ce point au baccalauréat, de se graver cette formule commode dans la

tête, d'où rien ne la fera sortir, pas même la vision, plus tard, d'une plus véridique histoire et la lecture de jugements plus vrais.

C'est entendu, la République opportuniste fut le Gouvernement qui usa le plus de ministres; seule elle chercha à déloger l'Église des positions d'État qu'elle occupait et accrut la dette : comme ces trois griefs ont d'amples et copieuses proportions, on y étouffe tout le reste.

« *Le 31 décembre, Gambetta meurt à Ville-d'Avray, des suites d'une blessure faite par une main mystérieuse, aggravée par l'abus de l'action et des plaisirs.* » P. 726.

Ce petit couplet est distillé de main de maître, avec la juste dose d'accusations calomnieuses, de légendes douteuses, pour enfieller suffisamment, dans de jeunes esprits, le nom et la mémoire de celui qu'on appelle le « grand patriote ». (Gambetta, on le sait, est mort de ce qu'on appelle aujourd'hui une appendicite).

« *Raynal, ministre des Travaux publics, passe avec les grandes Compagnies de chemins de fer, des conventions onéreuses et critiquées.* » P. 726.

Les grandes conventions ne sont point d'un intérêt capital dans un résumé d'histoire générale. Mais il ne faut pas oublier — nous en verrons tout à l'heure l'importance — que M. Raynal est israélite.

Il s'agit maintenant de la démission de M. J. Grévy :

« *Après de longues hésitations, J. Grévy démissionna à son tour, des larmes de rage dans les yeux, et quitta l'Élysée sans vouloir accepter les honneurs militaires qu'on lui offre pour la dernière fois.* » (2 décembre). P. 728.

Et c'est de l'histoire, çà?

Passons à Boulanger.

Tout d'abord, M. l'abbé Gagnol n'a que paroles amènes, et l'aménité se traduit par des méchancetés à l'égard de l'adversaire.

« *Démissionnaire, Boulanger est réélu dans trois départements, plus à Paris, contre un sieur Jacques, dont le nom prête aux calembours de la foule. La popularité de Boulanger passe l'imagination.* »

Mais Boulanger échoue, et nous voici au 30 septembre 1891 ; l'auteur écrit alors que le général s'est tué « *sur la tombe d'une femme qui l'avait rendu infidèle à sa famille et à son parti* ».

Et, pour poursuivre, dans l'ordre politique notons encore cet exemple des événements importants dont on peut trouver inutile la mention dans un manuel : « *Le 31 mai, meurt près de Singapour... le gouverneur du Tonkin, Richaud, successeur de Constans, alors ministre de l'Intérieur, qu'il avait vivement attaqué pour cadeaux reçus du roi du Cambodge, Norodom, et pour autorisation du jeu des trente-six bêtes.* » N'a-t-on pas soutenu dans une certaine presse que M. Richaud, avait été empoisonné par M. Constans et l'écho de cette diffamation n'est il pas vibrant dans ce paragraphe?

A la page 730 : « *La flotte française, sous l'amiral Gervais, fait en*

juillet un voyage à Cronstadt et reçoit un brillant accueil des Russes. Par contre, des pélerins français sont insultés à Rome, le 20 octobre. » L'antithèse est jolie, l'intention charmante et l'esprit de l'alinéa tout à fait conforme au « patriotisme » tel qu'on l'entend couramment.

Et enfin, à l'avant-dernière page de ce résumé « historique » :

« *Mort, le 13 décembre, de Burdeau, président de la Chambre, inhumé civilement aux frais de l'État ; son ami Casimir-Perier fait donner à sa famille une pension de douze mille francs.* » Si l'on n'avait écrit dans quelque feuille infâme que Mme Burdeau était la maîtresse de M. Casimir-Perier, soyez assuré que M. l'abbé Gagnol n'aurait pas acéré ce trait : « *son ami* Casimir-Perier » fait donner à *sa famille* une pension de douze mille francs !

Si du domaine des faits politiques nous passons à celui des faits sociaux, nous cueillerons d'autres fleurs.

« *Le 29 janvier (1882) faillite de l'*Union Générale, *qui fait des ruines innombrables et qui aurait pu, au moins en partie, être conjurée si le magistrat juif Lœw n'avait mis un zèle excessif à faire arrêter sans délai son directeur, M. Bontoux.* »

Le « juif », M. l'abbé Gagnol sait en user, on le verra.

Donc, dans le cas présent, si l'*Union Générale* a fait faillite, si M. Bontoux a dilapidé les fonds à lui confiés, c'est la faute du « juif Lœw »... qui est protestant. Voilà l'Histoire.

— 1884. « *Le juif Naquet fait passer une loi rétablissant le divorce.* » — 1891. « *Le sous-préfet d'Avesnes, le juif Isaac, fait tirer brutalement sur la foule.* » — 1892. « *Un écrivain de grand talent, Édouard Drumont, fonde la* Libre Parole *et fait une guerre acharnée aux juifs.* » — 1894. « *Le 22 décembre, le capitaine juif Dreyfus, coupable d'avoir livré à l'étranger les secrets de notre armée, est condamné à la dégradation militaire et à la détention perpétuelle* » — faits, épithètes et insinuation qui expliquent ce petit couplet de la page 724 :

« *Exclusion systématique des catholiques pratiquants de tous les hauts emplois publics, de sorte que la France, au grand étonnement des indifférents eux-mêmes* (en note : « *Voir là-dessus les réflexions de M. Brunetière dans la* Revue des Deux-Mondes, *mai 1898* ») *offre le spectacle singulier d'une nation essentiellement catholique administrée à peu près exclusivement par des protestants, des juifs, des francs-maçons ou des catholiques n'osant avouer leur baptême.* »

La thèse, établie en ses prémisses, que la République est la cause de tous les maux, est largement développée dans ses conclusions. La République prépare le triomphe du socialisme de la façon suivante : « *On écarte de l'école tout ce qui pourrait rappeler à l'enfant l'idée de Dieu, comme la soutane noire du frère ou la cornette blanche de la sœur. En d'autres termes, l'enseignement est devenu non point*

neutre, mais athée. Or, infailliblement, les écoles neutres ou athées se transforment en pépinières socialistes. »

En attendant, la République est chargée d'autres crimes : « *affaiblissement de l'esprit religieux dans le monde officiel* » et « *amoindrissement de la probité publique* » manifestée par l'affaire du Panama. l'affaire Wilson et enfin par « *l'affaire d'Émile Zola, écrivain ordurier qui, dans son sot orgueil, n'a pas craint de battre en brèche l'armée, dernier rempart de l'ordre et de la patrie, pour réhabiliter un traître, le juif Dreyfus. et qui, dans cette sinistre besogne a vu accourir vers lui, comme aides, des députés, des sénateurs. voire même d'anciens ministres.* »

Conclusion : « *Il est temps pour la France de se rappeler qu'elle a eu l'honneur d'être appelée la fille aînée de l'Église et de se décider à se conduire en conséquence. Là seulement est le salut.* »

M. l'abbé Gagnol se pare de titres universitaires, à l'aide desquels, le pavillon couvrant la marchandise, ses haines se colorent de la vérité officielle et ses injustices systématiques ont le reflet de l'enseignement sorbonique.

Je doute fort que ce soit à la Sorbonne où il paraît avoir conquis deux licences. que ce soit à l'École des Hautes Études dont il se réclame, qu'il ait connu des méthodes historiques semblables à celles dont il use ; je doute même plus que la pédagogie lui ait enseigné un semblable oubli de sa dignité et qu'on lui eût appris que la calomnie soit le premier devoir de l'enseignement.

II

Dans les lycées et collèges, il est, pour la classe de Philosophie et les classes supérieures, un manuel qui est pour ainsi dire classique, et qu'on désigne familièrement sous le nom de son premier auteur : Maréchal.

Primitivement restreint aux dimensions fixées par le programme officiel, s'arrêtant d'abord à 1848, puis à 1875, devenu par la suite une compilation allant jusqu'aux extrêmes limites de l'actualité en deux très gros volumes, ce manuel est mis au courant par des éditions successives.

La dernière, poussant jusqu'à 1899, est l'œuvre de M. Émile Auzou. agrégé d'histoire et de géographie et, paraît-il, professeur dans l'une des écoles supérieures de la Ville de Paris.

Curieux de savoir comment un universitaire de grades et de profession se tirerait de l'extraordinaire difficulté d'exposer impartialement des faits contemporains, j'ai ouvert le livre et j'ai été épouvanté.

Je l'ai ouvert aux dernières pages, à celles qui parlent des événements d'hier et tout naturellement à celles qui relatent les diverses phases de l'affaire Dreyfus.

L'universitaire y égale le prêtre.

Lisons : « *Cette fin d'année (1897) devait être attristée par le commencement d'une affaire qui allait bientôt prendre des proportions gigantesques, partager la France en deux camps ennemis, introduire l'étranger dans nos secrets les plus sacrés et tarir pendant des années la prospérité nationale.* » P. 388.

Voilà le *leit-motiv* reparaissant deux pages plus loin :

« *La triste affaire Dreyfus qui a... réuni tous nos ennemis de l'extérieur dans une véritable coalition internationale contre nous* » et continuant jusqu'à la fin du chapitre.

A propos de la comparution d'Esterhazy devant un Conseil de guerre : « *Naturellement la presse étrangère avait protesté contre le huis-clos qu'on dut prononcer comme cela se fait partout ailleurs.* »

Pour la démission du général de Boisdeffre « *que la presse étrangère désirait voir* sauter. « *Le pays accueillit avec inquiétude cette retraite d'un homme que la haine de nos ennemis montrait si capable* (sic). » En juillet 1898 « *M. Waldeck-Rousseau... a révoqué le général de Négrier, inspecteur général d'armée, si redouté outre-Rhin. Ces mesures amenèrent une baisse sensible à la Bourse.* » Au moment du procès de Rennes : « *Les débats amenèrent à Rennes une foule énorme, dont beaucoup d'étrangers qui ne gardèrent pas toujours la réserve nécessaire.* » Comme conclusion : « *Est-ce la fin de cette affaire terrible qui a... soulevé contre nous de terribles haines à l'étranger?* » Et, brochant sur le tout, en 1899, l'alinéa suivant : « *Une série de catastrophes vinrent à cette époque attrister et inquiéter la France : Le 15 mars, la poudrière de Lagoubran, près de Toulon, sauta en faisant d'innombrables victimes ; le 13, explosion à Bourges ; le 18, à l'atelier de pyrotechnie de Bourges. En même temps, un grand nombre d'espions, de gens suspects étaient arrêtés dans les ports, près des poudrières, des tentatives de meurtre avaient lieu contre les factionnaires qui les défendaient. C'était au moment où se poursuivaient très spécialement les négociations avec l'Angleterre.* »

Quant aux raisons de ces actes, de ces paroles, de ces écrits que M. Auzou réprouve avec une si vertueuse indignation et un patriotisme si farouche, il se garde bien de les donner.

Il n'a cure de dire que l'affaire Dreyfus étant une question humaine, l'humanité tout entière avait le devoir de s'en occuper ; qu'il est d'usage depuis qu'il existe une presse et une opinion publique de voir l'étranger s'occuper des affaires de son voisin, et que nous ne nous en privions pas ; que si des « étrangers » étaient venus à Rennes, ils s'y étaient conduits plus correctement que beaucoup de Français ; que le général de Négrier, quoique inspecteur général des troupes, avait oublié « que la discipline est la principale force des armées », et qu'il avait gravement enfreint la discipline, et qu'enfin ce n'est pas toujours parcequ'il y a des espions dans un pays que les poudrières sautent.

C'eût été une note d'impartialité : et ce n'est plus de mode.

Nos jeunes gens en lisant leur « Maréchal » apprendront bien d'autres choses.

Toujours sur l'affaire Dreyfus, ils apprendront : que la dénonciation d'Esterhazy comme coupable du crime reproché à Dreyfus était une attaque contre l'armée, ainsi en aurait jugé le Parlement :

« *Les interpellations faites aux deux chambres, l'intervention de M. Scheurer-Kestner au Sénat, montrèrent simplement que le Parlement affirmait son respect de la chose jugée et me'tait l'armée au-dessus des attaques dont elle était l'objet* » ; que « *le gouvernement reconnaissait la culpabilité de Dreyfus* », opinion tout à fait insuffisante en matière de culpabilité ; qu'Émile Zola, dans sa lettre célèbre, « *attaquait tous les officiers supérieurs mêlés à l'affaire Dreyfus* » ; qu'au départ du général Saussier, une manifestation émouvante avait eu lieu place Vendôme pour « *protester contre les attaques dirigées contre l'armée* »; que le 24 juin 1898 « *M. Joseph Reinach... fut révoqué de son grade de capitaine de l'armée territoriale à cause des articles qu'il avait écrits contre plusieurs officiers* », omettant de dire que le grand grief était la reproduction d'un article d'un journaliste anglais et de remarquer qu'en France, faire partie de l'armée territoriale, ce qui est le cas de tous les Français, supprime tous les droits de citoyen.

Ils recevront de jolies leçons de justice, les jeunes lecteurs de M. Auzou, en lisant ceci à la page 400 :

« *Le 29 juillet, tandis que le général Jamont, généralissime des armées françaises, présidait la distribution des prix de l'École des Dominicains d'Arcueil, le P. Didon, directeur, prononça un discours malencontreux où il railla « les prétentions du civilisme qui veut se subordonner le militaire », ce qui amena de violentes polémiques comme l'allocution « revisionniste » de M. Stapfer, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, sur la tombe du Recteur de cette Académie; M. Stapfer fut suspendu de son cours pour six mois* .»

On frappe un doyen pour avoir prononcé sur la tombe d'un ami un discours « revisionniste », on n'inquiète pas un généralissime qui préside à un discours plein de l'éloge de la force brutale.

Ils sauront que la *Ligue de la Patrie française* compte près de 100.000 adhérents, mais ignoreront quand et pourquoi s'est fondée la *Ligue des Droits de l'homme;* ils auront la consécration de cette erreur que M. Joseph Reinach « *avait attaqué Mme Henry dans le* Siècle »; que « *M. Waldeck-Rousseau était l'avocat ordinaire des grands banquiers et d'industriels* », on aurait pu ajouter : « *et du pape* »; qu' « à *Longchamp des bandes d'anarchistes, organisées depuis plusieurs jours allèrent saccager le pavillon d'Armenonville et frapper des femmes et des enfants de riches* ».

Ils concevront une haute idée du rôle de l'avocat, en lisant ce reproche fait à Me Labori : « *Me Labori s'était chargé d'inquiéter les juges par d'innombrables questions, pour ébranler leur conviction, leur inspirer des doutes et fatiguer leur attention* »; le défenseur, suivant

M. Auzou, ne devant pas ébranler la conviction des juges, ou leur inspirer des doutes.

On leur révélera que les circonstances atténuantes « *en justice militaire ne signifient pas qu'on excuse le crime, mais simplement qu'on diminue la peine* ».

Ils pleureront, non pas sur le capitaine Chanoine, dont le nom n'est pas prononcé, mais sur le capitaine Voulet, jusque-là (jusqu'au crime) « *si estimé pour ses éclatants services et sa volonté de fer* ».

Il goûteront de feu Félix Faure ce mignon croquis :

« *Malgré quelques railleries sur le protocole un peu ancien régime qu'il avait introduit à l'Élysée, peu de Présidents avaient été aussi populaires. Au peuple, il plaisait par ses origines, son empressement à visiter les hôpitaux, à donner largement ; aux riches, par ses réceptions, ses chasses ; à tous, par sa bonhomie, par la dignité avec laquelle il savait représenter le pays, au point que presque toujours Paris comptait quelque visiteur princier. On lui savait gré de son goût pour la marine, l'armée. Sa mort fut très regrettée.* »

Après cela, ils seront armés pour être citoyens et auront sur les hommes et les événements contemporains des notions justes et équitables.

Maurice Dumoulin

Infidèle [1]

VII

Chérie dormait, encadrée par la blonde auréole de ses cheveux blonds, défaits sur l'oreiller ; une lampe vénitienne prise à quelque palais ducal brillait encore derrière ses verres opaques, quand le soleil était déjà haut. Elle reposait tranquillement, la bouche entr'ouverte, les lèvres humides, découvrant ses dents blanches. Paul Hertz la contemplait, debout près du grand lit à colonnes Henri II. Etait-ce la clarté verdâtre de la veilleuse qui donnait à son visage ces reflets livides, ou bien était-ce une pâleur naturelle ? Chérie sourit dans son rêve et fit un mouvement de tête, comme pour parler ; il se pencha vers elle, mais il se rejeta aussitôt en arrière, avec un brusque tressaillement. Il resta longtemps immobile, regardant la jolie fille, toute rose dans son repos juvénile. Cependant cette obscurité mystérieuse, cette lueur verdie, ces grands meubles austères, l'oppressaient : au dehors, le gai soleil devait luire... Il se sentait suffoquer : plusieurs fois, il eut envie de fuir, sans attendre son réveil : s'échapper, aller se cacher dans un endroit désert, loin du monde, loin de Chérie, tout seul, pour ne plus la revoir, pour ne plus rencontrer son regard bleu ! Ce projet insensé le hantait, mais une volonté supérieure à la sienne, — du moins le croyait-il, — le tenait cloué à la même place, au pied de ce lit, devant cette belle fille endormie... Que dirait-elle en ne le retrouvant plus à ses côtés ? Croirait-elle à une folie ou à une lâcheté ? Peut-être penserait-elle à un suicide ?... Il faisait toutes ces suppositions sans remuer, incapable de tourner le dos à ce frais visage et à ces cheveux blonds, épars sur la batiste de l'oreiller ; il restait là, vaincu par le dégoût de lui-même, par peur, par pitié... Tout à coup il s'effara à l'idée de parler à Chérie, de devoir lui dire quelque chose ; il examina attentivement cette bouche pourprée d'où sortiraient bientôt des paroles de tendresse, des interrogations auxquelles il serait forcé de répondre... Il eut un geste d'horreur. Par un effort suprême, il se retourna pour se sauver et heurta un meuble : Chérie ouvrit les yeux et appela :

— Paul... Paul !

Il s'approcha silencieusement. Elle se souleva, lui jeta les bras autour du cou et posa sa joue contre la sienne, avec une caresse amoureuse.

— Que fais-tu ? cria Paul, n'osant la repousser.

— Ce que je fais ?... je t'aime... fit-elle sans s'apercevoir du trouble de son amant. J'ai dormi trop longtemps...

— Tu as rêvé ? demanda-t-il d'une voix étrange.

(1) Voir *La revue blanche* des 15 juin, 1er et 15 juillet 1900.

— Non, jamais je ne rêve. Et toi ?

— Je n'ai pas fermé l'œil.

— Alors, c'est toi qui m'aimes le mieux !... Quelle honte pour moi !

Et elle se mit à rire, d'un beau rire sonore. Il ne put même pas sourire. Elle s'informa, très tendre :

— Qu'as-tu ?

Et elle appuya, câline, sa tête sur son épaule : cette fois, il n'y put tenir et la repoussa. Une expression chagrine voila le visage de Chérie : elle eut un regard d'étonnement :

— Pardonne-moi, dit Paul avec une subite tendresse. Pardonne-moi... c'est ce geste...

Il s'arrêta, craignant de livrer son secret.

— Quel geste ?

— Rien... rien...

— Tu m'aimes ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Passionnément.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours.

Mais la voix de Paul était monotone, sans conviction, et il parlait les yeux baissés.

— Ouvre les rideaux que je voie ta figure, fit-elle avec un léger soupçon.

— Non, répondit-il immédiatement.

— Tu veux rester dans l'obscurité ?

— Oui, oui...

— Le soleil te plaisait, autrefois... Je m'en souviens...

— Plus maintenant .. l'ombre est meilleure...

— Tu es triste, Paul.

— Un peu.

— Pourquoi donc ?

— Peut-être parce que j'ai été trop heureux, répliqua-t-il d'un ton énigmatique.

Mais Chérie ne comprit que le sens amoureux de la phrase et fit un mouvement de satisfaction.

— Tu avais oublié le bonheur ?

— Oh oui ! cria-t-il, avec un accent désolé.

— Et maintenant, maintenant ? interrogea anxieusement Chérie.

Il resta muet.

— Ouvre la fenêtre, reprit-elle de nouveau, curieuse d'examiner le visage de son nouvel amant.

— Non, Chérie, pour l'amour de Dieu ! n'ouvrons pas... la lumière me ferait mourir.

Il y eut un si profond désespoir dans cette exclamation, que Chérie en fut bouleversée.

— Eteignons aussi cette lampe, alors !... suggéra-t-elle, cédant à l'étrange émotion de Paul.

Elle toucha un bouton derrière la courtine de lampas, la veilleuse s'éteignit. Ombre parfaite. Ils restèrent ainsi sans bouger; lui, debout au chevet du lit ; elle, appuyée contre son oreiller, les bras noués autour du cou de Paul, sans toucher sa figure, sans le serrer.

— Es-tu content, à présent ? murmura-t'elle.

— Oui, je suis tranquille.

Un profond silence régnait dans la chambre, pleine de ténèbres ; on entendait les deux respirations : celle de Chérie calme, égale, légére ; celle de Paul plus forte et parfois un peu haletante.

— Je t'ennuie ? demanda-t-elle au bout de quelques minutes. Je te fatigue, peut-être ?

— Non, ma chère.

— Tu m'aimes ?

— Oui, ma chère.

— Répète ceci : Chérie, je t'adore.

— Chérie, je t'adore.

— Est-ce vrai ?

Aucune réponse.

— Paul ?

— Mon amour ?

— Réponds donc !

— A quoi ?

— Je t'ai demandé si tu m'adorais ?

— Je n'ai pas entendu, fit-il très bas.

Chérie dénoua ses bras en silence et retomba sur le lit. Doucement, dans l'ombre, à tâtons, Paul chercha une main qui gisait abandonnée sur le couvre-pied : il la serra et la trouva glacée. Alors, il tomba à genoux, la tête enfouie dans les draps, sanglotant sans verser une larme, criant convulsivement.

— Ah ! Chérie, pardonne-moi, pardonne-moi, je souffre tant... je souffre... je souffre...

Et prostré à terre, étreignant avec violence ces doigts fuselés, mordant les couvertures, il continua à gémir, à crier, à exhaler sa douleur inconnue. Elle ne disait rien et se contentait de lui caresser les cheveux de sa main restée libre, comme à un enfant dont le gros chagrin n'a pas de remède.

— Chérie, Chérie, pardonne-moi, console-moi, je suis un malheureux, je suis un misérable !... poursuivit-il, frappant sa tête sur le bord du lit.

— Pauvre petit... pauvre petit... dit-elle doucement de sa voix harmonieuse et chantante. Qu'as-tu ?

— J'ai mal, j'ai mal, je souffre, Chérie... Je souffre comme si j'allais mourir, et comme si je ne pouvais mourir...

— Confie-toi à moi, Paul...

— J'ai mal, j'ai si mal, Chérie... Une douleur profonde m'étouffe...

— Confie-toi à moi, Paul... Laisse-moi essayer de te guérir, de te consoler...

— Je voudrais... je voudrais tant que tu le puisses... cria-t-il, n'osant plus cacher son secret.

— ... Mais, je ne le puis pas, n'est-ce pas? fit-elle mélancoliquement, en achevant sa pensée. Tu crois que c'est impossible ?

— Je l'ai espéré ! je l'ai espéré... — Et il prononça ces deux phrases, la première avec une ardeur, la seconde avec une désillusion extrêmes.

— Confie-toi à moi, Paul, répéta-t-elle, insistant avec une douceur un peu attristée.

— Ne me demande pas cela, gémit-il, épouvanté, comme si l'idée de découvrir la misère cachée de sa vie, lui faisait horreur.

— Ce n'est pas par curiosité, dit elle tout bas. Je t'avoue que ce n'est pas par curiosité... C'est par intérêt... pour toi... — Et sa voix trembla un peu sur ces dernières paroles.

— Chérie, Chérie, comme tu es bonne! Mais ne me demande rien, je t'en supplie!

— ... Peut-être... cela te ferait-il du bien...

— Non, non, laisse-moi souffrir et n'essaie pas de me consoler... Je ne le mérite pas... Je n'en suis pas digne... Ton cœur est bon, simple...

— ... et bête, compléta-t-elle, ironique et triste.

— ... Je suis un être malade... méchant... laid... continua-t-il d'un ton indigné, se parlant à lui-même.

Chérie se tut de nouveau, sa main se posa sur les cheveux de Paul Hertz, avec une caresse fugitive. Elle se sentit repousser, alors, brusquement, elle commanda :

— Ouvre cette fenêtre, Paul, je t'en prie.

Il obéit. Toute la gaie lumière matinale entra dans la vaste chambre et l'emplit d'une poussière d'or. Ce visage était-il celui de Paul Hertz ?... Vieilli, défait, pâli, méconnaissable, les yeux rougis par des larmes de sang, les tempes flétries, le regard trouble et vacillant... Chérie, épouvantée, se souvint de la figure qu'elle avait vue la veille au soir, — une figure fine, charmante, un peu marquée, mais éclairée par la flamme d'une passion toujours jeune... Une nuit avait donc produit un tel changement ? Une seule nuit... Il la regardait, l'air égaré.

— Va m'attendre à côté, ordonna-t-elle.

Il sortit sans répondre et passa dans la pièce voisine.

Quand il fut seul dans ce salon, qui était également une serre, au milieu des plantes vertes, des arbustes rares, des soieries brodées d'animaux fabuleux et de fleurs exotiques, des grands vases émaillés, des sièges moelleux où il était doux de s'étendre et de ne penser à rien, de rêver et de ne pas dormir, sous cette lumière atténuée et limpide, loin des bruits de la ville, loin de la ville, loin de tout, Paul Hertz eut une nouvelle crise de désespoir, un véritable

accès de folie. Vautré sur un fauteuil, la face dans les mains, il se tordait angoissé, et une plainte continue s'échapqait de ses lèvres. La lumière, l'air, la beauté des choses environnantes, ne faisaient que l'irriter et l'offenser : il se couvrait les yeux pour ne rien voir ; il se couvrait le visage pour ne pas être vu... Par qui ? Par la lumière, par l'air, par toutes ces belles choses qui l'entouraient. Il était pris d'un instinctif besoin de fuir et de se réfugier dans une tanière sombre, comme un animal blessé... Le temps passait : elle allait venir, elle allait découvrir son visage bouleversé, elle allait entendre les cris de son inexprimable douleur. Le désir d'une fuite éperdue germait au fond de son âme, mais sa volonté manquait de force : il se sentait faible, lâche, aveuli ; il se sentait *mécaniquement* dominé par l'ordre de Chérie.

— Elle m'a dit de l'attendre, pensait-il, affalé sur son siège.

Et il attendait. Elle apparut quelques instants plus tard, vêtue d'une robe à taille courte en soie à mille raies blanches et noires, ses cheveux blonds rattachés par deux grosses épingles d'or mat. Son visage était serein et calme, mais en la regardant attentivement, on y lisait une nouvelle expression de fermeté. Elle s'approcha de lui, s'assit à ses côtés, — pas trop près, — et dit :

— Paul ?

— Chérie ?

— Es-ttu plus tranquille à présent ?

— Oui.

— Veux-tu m'écouter ?

— Oui, oui.

— Tu es malade, Paul. Hier, tu disais vrai ; tu est très malade.

— Très malade, répéta-t-il tristement.

— Veux-tu essayer de guérir?... Le veux-tu ? demanda-t-elle de sa voix séductrice et chantante.

— C'est impossible ! c'est impossible !...

— Essaye, seulement ?...

— Oh ! Chérie, ne me désespère pas !

— Essaye... essaye...

— Comment ?...

— Partons ensemble ! déclara-t-elle en relevant son beau visage florissant et en le regardant avec ses grands yeux d'azur,

— Partir, pour où ?

— Où tu voudras... très loin... partir...

— Partir ? comment ? quand ?

— Aujourd'hui, dans quelques heures.

— Chérie, c'est impossible ! s'écria-t il douloureusement.

— Pourquoi impossible ? Quand on veut partir, on part.

— Chérie !

— N'es-tu pas libre ?

— Je suis libre.

— N'as-tu pas d'argent ?

— Je suis riche.

— As-tu quelque empêchement. quelque obligation, quelque lien?

— Rien.

— Eh bien ! pars avec moi !

— Chérie, Chérie... gémit-il, comme si tout son être agonisait.

— Pars avec moi. répéta-t-elle lentement. Nous irons très loin... nous voyagerons vite. . nous voyagerons beaucoup... Tu verras tant de choses diverses... que tu oublieras...

— Je porte mon mal en moi-même, ajouta Paul sourdement.

— Partons, partons... reprit-elle sans paraître avoir entendu cette dernière phrase.

— Tu veux donc voyager avec un moribond ?

— Qu'importe ! répondit-elle en baissant la tête. Viens avec moi, Paul, je te soulagerai et ta souffrance s'apaisera.

— Ma douleur me suivra partout... Connais-tu le pays où...

— Ecoute, Paul, interrompit-elle. je t'aime et je ne cherche pas de midi à quatorze heures. Viens avec moi. tu verras... Je serai une bonne compagne de voyage... je m'arrêterai où cela te plaira... Nous ne resterons pas dans les endroits qui t'ennuieront... Viens avec moi !

— Quel triste voyage de noces tu me proposes. Chérie !

— Pourquoi, triste ?

— Parce que le marié est mourant !

— Mourant, de quoi ?

— De tout, Chérie!

— Même d'amour? — et elle le fixa dans les yeux.

— Même d'amour. fit-il, la tête basse.

Elle pâlit un peu, mais elle se remit aussitôt.

— Je serai tendre pour toi, Paul.

— Ne prends pas cette peine, pauvre Chérie : laisse-moi à mon destin.

— Non, non, je t'aime, je t'aime depuis longtemps, Paul... Essayons cette cure, mon ami...

— Un lugubre compagnon de voyage, Chérie...

— Tu oublieras, tu oublieras, dit-elle avec l'intonation mélancolique qui donnait tant de charme à ses paroles.

— Jamais, je n'oublierai. déclara-t-il en ouvrant les bras avec un geste définitif.

— Tout s'oublie, répondit simplement Chérie.

— Je ne puis.

— Essaie.

— J'ai essayé... je le sais... j'ai essayé... avoua-t-il, dans une atroce humiliation de tout son être.

— Eh bien?

— Ne m'interroge pas, Chérie !

Elle se tut. Puis elle revint, obstinée. à son sujet.

— Partons aujourd'hui. Paul.

— Non.

— Ecoute, cela vaut mieux. Que vas-tu faire ici ?

Il la regarda, désespéré.

— Que vas tu faire ce soir, aujourd'hui, demain ? Où iras-tu ? Où trouveras-tu un refuge, des distractions, de l'oubli ? Qui te consolera ?

— Hélas ! cria-t-il, dans une convulsion de douleur.

— Partons donc ! Fuis ce pays ; fuis les gens que tu connais ; fuis tes souvenirs ; fuis le passé. Oh ! Paul, je ne suis qu'une pauvre fille très bête, mais je connais tes douleurs, mais je comprends tes souffrances, mais je sais tes peines... J'en ai vu d'autres... Le seul remède est de partir...

— D'autres, d'autres...

— Tu seras encore heureux, tu verras. Mais, pars... Tu ne peux rester ici, tout seul...

— Seul ? Tu t'en irais sans moi ?

— Oui, fit-elle avec effort. Je veux m'expatrier.

— Toi aussi, tu souffres ? Toi aussi, ma pauvre Chérie ? Est-ce possible ?

— Non, répliqua-t-elle subitement, non, je ne souffre pas, moi ! Je ne suis pas une nature sentimentale, seulement un peu mélancolique parfois... quand on me dit que j'ai une maladie de cœur. En général, je m'ennuie souvent. Or, depuis quelque temps, je m'ennuie à périr...

Chérie parlait avec beaucoup de désinvolture, sans arriver à donner un air très naturel à ses paroles. Ses mains remuaient machinalement des bibelots de porcelaine chinoise sur une étagère, et souvent, ses regards étaient obligés de quitter ceux de Paul Hertz.

— Tu es venu, continua-t-elle... J'ai aussitôt pensé à voyager avec toi. Justement... cela sera utile à tous deux... A toi... et à moi...

— Tu es bonne, murmura Paul Hertz attendri.

— Mais non ! Cela me servira aussi... je fais mes affaires... je suis une femme intéressée ..

— Pauvre Chérie !

— Pourquoi me plaindre ? Il ne faut pas me plaindre. Va faire tes paquets pour nous en aller ce soir.

— Si vite !

— Il faut toujours partir vite, quand on est décidé à partir. Le moindre retard, et on reste !

— Tu est sûre qu'il *faut* partir ? demanda-t-il hésitant.

— Oui, oui, oui...

— Où irons-nous ?

— Où nous emmènera le premier train que nous trouverons, et puis un autre train, puis encore un autre...

— Jusqu'où ?

— Qui le sait ?

— Et que ferons-nous ?

— Rien, Paul, rien de plus qu'ici.

— Je serai obligé de voir, de penser, d'agir, Chérie. J'en suis incapable en ce moment... Comprends-tu ?

— Je ne comprends pas, répliqua-t-elle doucement. Je sais que n'importe pays est préférable pour toi à celui-ci...

— Mais je ne t'aime pas! cria Paul, dominant sa répugnance à dire cette atroce vérité.

Elle le regarda : un léger sourire effleura ses lèvres ; puis elle murmura de ce ton mystérieux qui faisait paraître très profondes les moindres choses :

— Qui sait ?

— Chérie, je suis un misérable et un lâche.

— Paul, tais-toi... Tu excites inutilement tes nerfs... Tu augmentes ton trouble...

— Celui qui trahit est infâme et ne mérite aucune pitié : moi, j'ai trahi. Chérie.

— Calme-toi... calme-toi... — Et elle lui prit les mains pour apaiser son agitation.

— Oui, Chérie, j'ai trahi... J'ai commis une odieuse perfidie... Je me sens perdu.

Pâle, bouleversé, il la regardait sans paraître la voir, la reconnaître, et répétait follement.

— Perdu, perdu, perdu...

— Ne penses pas à cela, Paul...

— N'y pas penser ? C'est comme si on disait à ceux qui ont un mort chez eux, de n'y pas penser !

— Paul, qui donc est mort ?

— La dignité de mon amour : Sa force et sa grandeur ont disparu. Je suis perdu.

Et ce cri de désespoir montait sans cesse de son cœur à ses lèvres ; il ne savait que répéter ce même mot sur tous les tons. Chérie l'écoutait plus étonnée qu'attristée ; deux ou trois fois, ses beaux yeux couleur de ciel s'empliirent de larmes, mais Paul ne s'en aperçut pas. Etendu sur un divan, la tête cachée dans les coussins, il continuait à exhaler sa douleur et son dégoût de lui-même. Elle sentit vaguement qu'il valait mieux l'entretenir de son chagrin et elle lui demanda :

— Paul, *tout* n'était donc pas fini ?

— Tout... de quoi parles-tu ? fit-il, halluciné.

— Ta liaison... avec Louise Cima ?

Il leva la tête à ce nom et d'un ton sombre :

— *Tout* n'était pas fini...

— Comment ? T'aimait-elle encore ?

— Non. Elle ne m'aimait plus.

— Depuis assez longtemps... je crois...

— Oui, depuis quelques mois... Peut-être même ne m'a-t-elle jamais aimé.

— Pourquoi ? Il ne faut pas dire cela... pas dire cela d'aucune femme, murmura-t-elle avec bonté.

— Jamais, Chérie, jamais. Tu ne la connais pas ? Elle m'a menti et ne m'a jamais aimé !

— Nous mentons toutes en amour ! ajouta-t-elle, lui reprochant ainsi son mensonge de la veille.

Il ne comprit pas.

— Pourquoi alors, *tout* n'était-il pas fini ! Tu n'étais pas libre ?

— Non, répondit-il d'un ton sombre. J'étais encore lié...

— Comment ?

— Lié par un serment.

— A elle ?

— Non, à moi-même.

— Je ne comprends plus, déclara-t-elle en examinant ses mains exquises.

— Je l'aimais...

— Eh bien ?

— Je l'aime toujours, je l'aimerai toujours, je n'aimerai jamais d'autre femme...

Et il jeta un regard menaçant autour de lui, comme pour défier le monde entier d'ébranler sa fidélité. Chérie l'examinait avec une grande pitié, — pas très profonde peut-être et pleine de sous-entendus, — mais une pitié sévère, humble, tendre et très féminine. Elle ne lui demanda pas compte de la nuit, sentant qu'il se repentait lui-même de sa lâcheté.

— J'avais juré... j'avais juré de rester fidèle à cet amour... toujours... j'avais tenu mon serment si longtemps... et maintenant... et maintenant...

Il se prit la tête à deux mains pour cacher ses larmes.

Chérie, très émue, se pencha sur lui, découvrit son visage et essuya ses yeux, d'une joli geste maternel. Elle ne sut que répéter comme consolation suprême :

— Ne pleure pas... ne pleure pas...

Mais Paul Hertz était dominé par une incroyable faiblesse, venue de la sentimentalité féminine de son caractère : il pleurait comme un misérable, comme un enfant, comme une femme. La pitié que lui témoignait Chérie, — pitié qu'il devinait sans savoir d'où elle venait, ni comment, ni pourquoi, — augmentait son impénétrable douleur.

— Ne pleure pas... ne pleure pas... murmurait-elle, un peu étonnée, mais toujours compatissante et bonne.

— Ah ! je suis un malheureux... un pauvre malheureux... Ceux qui crèvent de soif et de faim, ceux qui demandent l'aumône sont moins misérables que moi... J'ai tout perdu... tout perdu...

Chérie pensait en elle-même : — Mais, puisqu'elle ne l'aimait plus depuis longtemps, qu'est-ce que Paul a donc perdu ? Qui a-t-il trahi ? — Cependant elle ne disait rien, comprenant que c'était un mystère de l'âme, qu'elle ne pouvait ni mesurer, ni apprécier. Couché sur le divan, Paul continuait à gémir, en sanglotant ;

— Tout est perdu... tout est fini...

. . . .

. . . .

Ce fut un homme pâle, distrait, stupide, sans volonté et sans force, qui suivit Chérie dans le voyage mélancolique qu'elle entreprit à travers l'Europe. Paul Hertz se laissa conduire de train en train, de ville en ville, d'hôtel en hôtel, comme un corps sans âme, incapable de réagir, — car il était vraiment incapable de réagir. Leur existence était singulière. Toutes les choses extérieures étaient dirigées par un courrier qui venait prendre les ordres de Chérie, le matin : tout s'accomplissait sans hâte, sans presse, sans bruit, avec la gravité et les précautions que nécessitent la présence d'un malade. Paul Hertz n'avait aucune affection physique, mais toutes les cordes de son énergie morale s'étaient détendues, toute initiative personnelle était éteinte, tout effort était paralysé par un abattement invincible. Personnel ne pouvait plus donner à son âme et à ses sens la secousse qui devait le faire vivre ou le tuer.

Il s'abandonnait, docile, soumis, résigné, sans un acte de rébellion, sans un mot de reproche : Chérie réglait sa vie ; comme un enfant et comme un malade, il vivait selon la volonté de Chérie. Mais, un enfant sans sourire et un malade sans espérance, qui obéissait passivement à la belle fille aux yeux d'azur et aux cheveux d'or. Jamais un mot ne sortait de ses lèvres pouvant faire croire à une résurrection. En public, il semblait être triste, taciturne, très sérieux ; il accompagnait Chérie au théâtre, à la promenade, dans les musées, toujours correct, toujours élégant, toujours très pâle ; il lui adressait la parole deux ou trois fois dans la soirée. Il ne paraissait pas s'ennuyer : il avait l'air de vivre dans un rêve, sans voir et sans sentir la vie.

Mais, quand ils étaient seuls, dans un wagon ou dans un salon d'hôtel, alors Paul laissait sa physionomie exprimer toute son angoisse. Silencieusement, il s'abandonnait sur un siège, à bout de force : son horrible misère lui mordait la chair et le cœur, et il éprouvait la torture de l'irréparable. Chérie ne l'interrogeait pas. Décidée à accomplir jusqu'au bout sa mission d'infirmière, elle passait de longues heures auprès de lui, patiente, vigilante, assise sur une chaise sans remuer, si effacée et si tranquille, qu'il oubliait parfaitement sa présence. Mais elle veillait. Dans le vagon, elle le voyait s'agiter, se lever, ouvrir les vitres, les refermer, se rasseoir, suivre d'un œil mélancolique la fuite des villages. A l'hôtel, elle le voyait nerveux, inquiet, troublé, allant, venant, sortant, rentrant, ne pouvant trouver un instant de repos, en proie à un indicible tourment. Le soir, elle restait tard à ses côtés ; puis elle se décidait à s'approcher de lui, en murmurant avec douceur :

— Bonne nuit.

Il répondait machinalement :

— Bonne nuit.

Souhait ironique !... Elle s'endormait vite, de son beau sommeil

sans rêve, fatiguée par le voyage, n'ayant d'autre préoccupation que sa tendresse pour Paul Hertz. Celui-ci passait ses nuits à batailler avec l'insomnie. Dans ces terribles heures nocturnes, il était humilié par le sentiment de sa propre dégradation : traître, infidèle et impur... La trahison qu'il avait commise lui semblait une souillure, un crime, la violation du précieux trésor conservé en son cœur : son amour. Il se sentait vil, cynique, brutal, marqué par l'indélébile péché de la chair, semblable à n'importe quel animal sans intelligence et sans âme : il se faisait horreur à lui-même. Louise Cima pouvait l'avoir pris et l'avoir abandonné après un bref caprice ; Louise Cima pouvait s'être moqué de lui ; Louise Cima pouvait avoir brisé sa vie amoureuse... Mais cela était un fait en dehors de lui, un fait qu'il subissait, un fait dont il souffrait comme Jésus avait souffert la Passion. Dans ce désespoir. son amour restait pur, élevé, sincère : un amour douloureux, un amour furieux, un amour torturé, mais sans péché, sans déchéance, sans décadence. La petite dame au pâle visage, aux yeux doux et malicieux, la petite dame aux fins cheveux noirs, pouvait tout briser, tout casser, tout détruire, tout ruiner, mais sa puissance s'arrêtait là, et elle ne pouvait toucher à cet amour sacré... Ah ! il était déposé dans une place sûre, fermée, abritée ; il était caché dans l'arche sainte qu'aucun mortel ne peut violer, dans l'arche auguste de la pensée et du sentiment ! La petite dame aurait pu ouvrir le front de Paul Hertz, lui traverser le cœur d'un poignard, lui fouiller l'âme sans trouver son secret. Cet orgueil avait soutenu Paul dans ses luttes cruelles contre l'abandon : l'orgueil de cet amour qui était *sien*, que personne ne pouvait lui enlever, que personne ne pouvait blesser ni tuer...

Eh bien ! lui-même, volontairement, avait ouvert la porte du tabernacle, renversé l'autel. souillé la sainte relique ; il avait renié son idole ; il s'était trahi lui-même ; il avait dispersé son trésor au vent Jamais plus, il ne retrouverait sa fière constance, sa candeur passionnée, sa dignité ardente, sa fidélité obstinée, — les hautes vertus de son amour : il avait trahi !... Les paroles sacrées de la passion qui sont sacrées seulement parce qu'elles sont prononcées dans la sincérité du sentiment, il avait menti en les disant à *une autre*, ses lèvres avaient touché celles d'*une autre* et son ivresse n'était qu'un mirage de ses sens abusés ; il avait possédé une femme, mais *une autre*. La trahison était plus vile, plus laide, plus honteuse, accomplie ainsi, non contre la maîtresse, mais contre son amour. L'enchantement était fini ; la magie sainte s'était évanouie ; lui-même, n'était plus qu'un être vulgaire et inférieur, un être malheureux et misérable, un être sans fierté et sans orgueil, sans refuge et sans consolation !

Quelles nuits affreuses ! Il expiait durement son péché pendant ces heures nocturnes : il se haïssait et se méprisait, lui qui s'était cru grand et pur devant la perfide Louise Cima : maintenant, il se sentait plus bas qu'elle... Les raisons naturelles de la vie étaient détruites en lui ; les grands soutiens de l'existence, — la foi et l'espérance, —

étaient brisés pour toujours. Il avait trahi !... Il possédait une chose belle, honnête et précieuse, et il l'avait piétinée sous ses pieds : de ses propres mains, il avait empoisonné la divine source de tendresse qui jaillissait de son cœur.

Dans ces affreuses nuits, une fatale conviction s'établissait en son esprit : comme homme, il n'existait plus; il n'existait plus comme amant, Jamais, il ne pourrait s'approcher d'une femme, la désirer, la vouloir... Cette idée lui donnait de folles terreurs, le plongeait dans les crises du blessé qui voit le fer du chirurgien... Deux ou trois fois, ingénûment, Chérie, qui dans son bon sens croyait aux forces simples de la vie, l'avait regardé avec des yeux séducteurs, des yeux prometteurs ; deux ou trois fois, Chérie avait été provocante, espérant ainsi guérir son ami.., Mais elle avait lu une telle épouvante sur son visage que, n'y comprenant plus rien, elle s'était retirée dans sa chambre, humiliée et pensive. Plus de femme ! plus d'amour, après avoir si ignoblement trahi le sien. Toujours seul : seul dans le souvenir, seul dans l'abandon, seul dans la certitude de sa propre bassesse. Une certitude sans dignité, sans repos, sans consolation... Se consoler avec qui ? avec quoi ? Tout était fini :tout, même l'idéal sublime de sa passion solitaire. Tout était fini avec cette trahison...

Nuits affreuses, dont il sortait les yeux caves et brûlés, en proie à un égarement qui le faisait paraître fou. Chérie l'observait, surprise, un peu lassée. Maintenant, il ne se parlaient plus et ne se donnaient pas même la main. Paul Hertz s'isolait, absorbé dans son idée fixe, n'en sortant que pour regarder Chérie avec terreur, car elle avait été la cause de la tromperie. Elle se demandait : « Pourquoi lui fais-je peur ? » sans oser s'adresser à lui, intimidée et mal à l'aise. La maladie de Paul Hertz échappait à ses soins ; elle finissait par s'ennuyer mortellement et surtout, par se sentir inutile et gênante. Ils voyageaient ensemble depuis quatre mois, et la tentative devenait trop longue. Un soir, à Vienne, elle lui dit :

— Paul ?

— Chérie ?

— ..... Ne crois-tu pas qu'il vaut mieux en finir ?

— Finir quoi ?

— Ce voyage... notre voyage...

— Ah !... oui.

— Je voudrais encore rester avec toi, ajouta-t-elle gentiment, mais cela ne sert à rien.

— Cela ne sert à rien.

— Alors, je m'en vais, Paul ?

— Oui.

— Toi, tu restes ?

— Je ne sais.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais.

— Veux-tu me garder auprès de toi ?

— Non.
— Trouves-tu que j'aie tort?... que j'agisse mal?...
— Non, Chérie, tu as raison, et tu agis bien.
— Tu m'en veux?
— Non, je ne t'en veux pas.
— Tu m'aimes un peu, alors? demanda-t-elle bêtement.
Il frissonna, trembla et dit :
— Pas du tout.
Et ils se quittèrent.....

FIN

MATILDE SERAO

Les Mythes incertains

NIOBÉ

Un monde magique vit en moi. Nul, hors moi, ne connaîtra la beauté de mes rêves. Ils répondent à mon appel et me viennent charmer. Je possède des royaumes de tous les climats, des mers changeantes comme la mer et harmonieuses comme elle, des arbres sous lesquels tourne la nuit. des ciels purs et de sombres nuées ; toutes les plantes, toutes les bêtes et d'autres encore. Merveilleux est le peuple de mes enfants ! Je sais évoquer les vierges les plus tranquilles et faire venir les amoureuses. J'ai vu le fond de l'Océan somptueux où palpitent les anémones. je connais le pullulement des rues vivantes et le fard étrange des grandes villes...

Parfois, tout vibrant d'amour, je veux montrer aux hommes un aspect de ce monde si beau ; mais je n'expose qu'un cadavre froid, déformé, méconnaissable. Peu à peu je posséderai une vraie nécropole... et voilà ce qui restera de cette magie vivante.

Ainsi Niobé se promenait dans Délos parmi ses enfants chéris. Elle était pleine de joie et d'orgueil ; mais Phébus Apollon en fit des cadavres raides, et, devant ceux qu'elle avait aimés, devant ceux qu'elle aimait, hélas ! encore, Niobé pleura.

LA FLAMME

« Travaillez, travaillez sans cesse ! disent certains « artistes ». C'est le travail qui rend la vie supportable ; c'est le travail qui fait la vie. » Ne voient-ils pas que leur maxime est aussi désespérée que la philosophie de l'Ecclésiaste ? Ils vont et ne songent pas que le travail perpétuel est un supplice de damnés : si le tonneau qu'ils remplissent est sans fond ils veulent ignorer la vanité de leur tâche ; c'est pourquoi ils la proclament sainte.

Celui qui a senti rayonner en lui la mystérieuse, la vivifiante, l'éternelle beauté. s'arrête par moments et se recueille. Si humble que soit son œuvre, elle vaut : c'est une parcelle d'éternité, une étincelle de la grande flamme. Dans le sanctuaire où le Feu brûlait, parfois une vestale, immobile, fermait les yeux : et une joie divine la pénétrait tandis que la chaleur vive faisait onduler sa robe de laine.

ULYSSE

Avec des conseils, une discipline et de l'autorité on s'efforce de diriger, de façonner les jeunes gens et même de les contraindre à réussir dans la vie.

Or Ulysse, roi d'Ithaque, homme habile entre tous et vainqueur dans toutes les luttes, était devenu vieux. Souvent, au rythme des vagues qui cernent d'écume la rocheuse Ithaque, il voguait dans ses souvenirs. Mais un jour il se rappela la mer qui chantait aux flancs du bateau, les matelots sourds courbés sur leurs rames et il crut sentir encore les cordes qui l'avaient lié au mât. Alors une tristesse amère l'envahit, car il songeait aux roches toutes blanches d'ossements, aux cadavres flottant dans l'eau mouvante et le vieil Ulysse envia avec désespoir ceux qui avaient échoué là-bas, jadis... et qui, sans doute, avaient approché les sirènes !

PAN

Sur la grève j'ai admiré les coquillages laissés par le flot. Les uns étaient mollement recourbés comme des pétales, les autres d'un galbe si franc, d'un jet si plein, d'un dessin si net et si précis que nul burin ne les saurait rendre. Il y en avait de retroussés comme les chapeaux de Tanagre et de plats comme les médailles. Certains étaient bossués comme des casques, le soleil en irisait les aspérités, et d'autres luisaient, plus polis que l'eau tranquille. Les nacres humides chatoyaient dans la lumière, les teintes en étaient plus vives, plus pures, plus transparentes que les fleurs sous la rosée et que les gemmes les plus rares. Des coquilles noires émaillées de points d'or semblaient les yeux de la Nuit ; d'autres, opalines et argentées, faisaient penser aux ongles d'Aphrodite. Je ne pouvais me lasser de ces merveilles, mes yeux ravis se réjouissaient : j'ai longtemps admiré le rythme sublime de ces formes et de ces couleurs, le rythme de la mer irisée et de la plage nacrée comme une conque.

Si j'allais dans le bois : les arbres y peuvent ravir en extase. Les fleurs du jardin sont des magiciennes et le vol d'un oiseau à travers le ciel peut être doux à l'âme comme un baiser.

Pan, au bord du ruisseau où il s'était arrêté, entendit le chant que chantaient les roseaux où passait le vent : « Oh ! dit-il, les merveilleux roseaux : ils sont musiciens ! » Et il ne s'aperçut pas que le même souffle faisait chanter sa tête.

AUGUSTE BRÉAL

Le Fusillé

RÉCIT D'UN VIEUX TOURANIEN (1)

Nous venions de remporter une série de victoires dans le khanat; tout, semblait-il, était fini et l'ennemi pulvérisé, — quand brusquement se propagea la nouvelle que la ville soumise par nous la dernière était en révolte.

La population, forte de son fanatisme religeux et de la présence d'un chef accouru dans la ville avec deux ou trois mille aventuriers, avait pris les armes, et le bal commençait.

La petite garnison que notre colonne, en s'éloignant de la ville, y avait laissée, eut à peine le temps de se retirer dans la citadelle et d'en consolider les portes. L'ennemi, de son côté, barricada les rues adjacentes, et, des toits des maisons les plus hautes, il tirait sur nos artilleurs et nos fantassins; plusieurs fois déjà il s'était jeté à l'assaut des murailles que défendaient nos braves; il avait été culbuté; mais la situation devenait critique. L'ennemi ne se décourageait pas et son nombre paraissait croître. Les bruits les plus fâcheux nous parvenaient, touchant la petite garnison.

Voilà, voilà, la chose était simple : l'ennemi était encore en désordre; mais une fois ses mouvements bien coordonnés, la résistance ne serait plus possible. A marche forcée, nous nous portâmes donc au secours des assiégés.

Nous brûlions tous du désir de délivrer les nôtres et de donner aux Usbecks une leçon telle qu'ils s'en souvinssent. Le commandant de l'expédition était terriblement irrité : il annonça par proclamation que, la ville étant annexée à l'empire russe, état de choses consenti par les autorités indigènes, tout individu pris les armes à la main serait considéré comme rebelle et, par conséquent, fusillé.

L'indignation du général s'était communiquée à nous, spécialement aux fantassins, plus sujets aux fatigues que les cavaliers, et dont les pieds toujours blessés saignent.

C'était en été : figurez-vous quel soleil! Nous ruisselions de sueur : tout roussissait et scintillait dans la chaleur torride; au ciel, pas un nuage, sauf quelques menues taches grises à l'horizon. Les canons de nos fusils nous brûlaient les épaules, les chevaux avançaient mornes et renâclaient dans la poussière.

Mon peloton ayant été désigné pour l'arrière-garde, je devais couvrir la queue de la colonne pour recueillir les traînards et garder d'une surprise le train des équipages. Ma tâche était pénible; ce que nous respirions, c'était la poussière soulevée par la troupe, la fumée

(1) On appelle ainsi les militaires russes stationnés dans le Turkestan.

de l'âcre tabac de munition et la puanteur des chameaux suant sous la charge.

Malgré tout, l'idée que j'allais délivrer les nôtres me donnait force et résignation, et je marchais fièrement en tête de mes hommes, sentant qu'eux et moi ne faisions qu'un et que dans cette petite expédition nous avions notre importance.

C'est connu dans le Touran : une guerre continuelle contre des ennemis à moitié sauvages évoluant en guerillas a fini par rompre les soldats à la fatigue et au danger, — ils sont toujours prêts, et l'on peut compter sur chacun d'eux.

Je sentais tout cela et on devait le lire dans mes yeux, car, chaque fois que je me tournais vers mes braves, ils se redressaient, bombaient la poitrine et marchaient d'un pas plus ferme.

Nous n'étions plus très éloignés de la ville, notre but, lorsque survint un incident :

Un de nos sous-officiers s'était détaché de la colonne, je ne sais pourquoi, peut-être pour rajuster ses bottes. Il faut dire que l'ennemi suivait de loin le détachement. Au galop de leurs chevaux rapides, quelques Usbecks s'approchaient même presqu'à portée de fusil; comme toujours, ils vociféraient, brandissaient leurs sabres et, de temps en temps, tiraient, probablement pour montrer qu'ils avaient de la poudre. Cependant, ils ne paraissaient pas décidés à tenter l'enlèvement de nos chameaux : et ils avaient raison, car nous les aurions mal accueillis. A ce moment, le gros de leur troupe n'était plus en vue. Nous marchions plus tranquilles, quand, me retournant, j'aperçois notre sous-officier qui court, chaussé d'une seule botte, poursuivi par deux Usbecks à cheval qui le gagnaient rapidement. « Arrière-garde, halte! » Que faire? tirer était dangereux : les balles pouvaient atteindre notre camarade. Heureusement quelques cosaques qui escortaient les chariots s'aperçurent de la chose et galopèrent au plus court pour couper la retraite aux bandits : vivement poursuivis, les Usbecks tournèrent bride et le sous-officier profita de leur fuite pour aller reprendre sa botte; il l'enfila et nous rejoignit. Les cosaques lâchèrent au galop quelques coups de feu et blessèrent le cheval de l'un des Usbecks; monture et cavalier furent capturés. On voyait au loin un cosaque conduire le cheval, tandis que d'autres poussaient en avant le prisonnier qui, la mine déconfite, soulevait la poussière avec ses bottes jaunes et pointues; ils arrivèrent : l'Usbeck était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, au regard gai, avec une barbiche de chèvre. On lui ôta son sabre et son fusil, fusil si mauvais qu'il devait, je pense, être dangereux surtout pour celui qui s'en servait.

Cet épisode ne nous occupa pas longtemps; même on se mit à plaisanter, et le sous-officier, que ses supérieurs avaient assez mal reçu du fait de son escapade, fit chorus; mais un colonel de l'état-major,

qui avait vu l'affaire, l'envisagea d'un autre œil : il partit en avant, probablement pour faire son rapport, et revint bientôt.

— Lieutenant N. ! dit-il en tirant sur la bride et en levant gracieusement sa main droite en signe d'appel. Lieutenant N., veuillez donc me fusiller immédiatement ce gredin, c'est la consigne : je viens du rapport ; et voilà un interprète... (Il désignait un Kirghiz de l'escorte.)

J'étais ému. Tout d'abord, un sentiment de dégoût me souleva. Au service, il n'est pas rare de voir fusiller des hommes, il faut même parfois prendre part à l'exécution ; qu'est-ce que la guerre elle-même, sinon une façon distinguée de tuer ses semblables ? Il n'est pourtant pas agréable d'être chargé spécialement de pareille besogne, surtout pour la première fois. J'étais jeune et cherchais avant tout la poésie de la vie des combats : fraternité, hardiesse, danger, rencontre poitrine contre poitrine à armes égales et jusqu'à la mort : — se battre, tant qu'on voudra, mais pas assassiner.

— Pourquoi le fusiller ? demandai-je.

— Cela ne vous regarde pas. D'ailleurs, ne connaissez-vous pas la proclamation du commandant ? Veuillez exécuter l'ordre qui vous est donné...

Je répondis en accentuant :

— Je n'en ai pas le droit...

— Fu-sil-lez-moi ce gredin, vous dis-je !...

Peut-être ce colonel agissait-il par devoir et avec pleine approbation de sa conscience ; mais en ce moment, — malgré sa noble tête, — ses joues couvertes de poussière et sa bouche écumante m'inspiraient du dégoût.

— Permettez-moi, lui dis-je, de vous déclarer que je n'ai pas le droit d'accepter de vous des ordres... Le commandant de la colonne, dont seul je relève, est ici...

— Bien... vous aurez tout à l'heure l'ordre de votre commandant !...

L'Usbeck, ne comprenant rien à ce dont il s'agissait, nous regardait une main sur sa ceinture ; de l'autre il s'essuyait le front. Les soldats étaient debout, appuyés sur leurs fusils, suivant la scène sans rien dire.

L'officier partit au galop pour rejoindre le gros de la colonne, pressant son cheval comme s'il eût été en retard. Je commandai : « Marche ! » et nous reprîmes la route. Nous n'avions pas encore fait une demi-verste lorsque je vis le colonel, mon commandant, celui-là, venir à notre rencontre. Le cœur me battit violemment ; en moi naissait pour cet Usbeck un sentiment de pitié inexplicable, la pitié qu'on aurait pour un frère ou un parent ; je l'aurais caché dans quelque coin en lui disant : « Ne bouge donc plus, imbécile ; demeure coi, et détale quand nous serons un peu loin. »

Je sais être rigoureux et sévère quand il le faut ; mais il est des cas qui comportent exception. Comme le commandant arrivait, je

criai « halte ! ». Son visage était sombre ; probablement l'entretien qu'il avait eu avec le colonel d'Etat-major ne lui avait pas été agréable.

— Où est le prisonnier?... J'ai l'ordre précis du général... Lieutenant N..., fusillez-le ?

— Quand? dis-je les lèvres tremblantes, le regardant terriblement dans les yeux...

— Tout de suite... Ici même ; tirez-le de côté et finissez-en !

— Je ne pourrais ici, colonel ! Il n'y a rien où on puisse l'attacher.

— Attachez-le n'importe où, dit-il, ému. Il faut en finir; faites vite, obéissez !

Et, tournant son cheval, il partit comme une flèche; quant à moi, j'avais mon ordre formel d'exécution.

Des deux côtés de la route s'allongeaient de plantureux champs de blés, jaunes comme l'ambre ; foulés par notre cavalerie, ils répandaient une odeur pénétrante et fine dans la chaude atmosphère...

Au loin, bien en avant sur la route, tourbillonnait une épaisse poussière blanche à travers laquelle les baïonnettes scintillaient comme une masse d'étincelles. Le bruit cadencé du détachement en marche s'affaiblissait de plus en plus. Et bientôt j'étais seul avec mon peloton et mon prisonnier. « Que le diable m'emporte ! pensais-je ; mauvaise affaire ! » Pendant quelques moments je n'osai pas regarder franchement mes soldats ; je fis un effort et brusquement je me tournai vers eux, le regard sévère : tous les visages étaient sérieux, et comme concentrés sur quelque chose d'invisible ; on évitait de diriger le général du côté du prisonnier.

— Fixe ! commandai-je. Je détachai dix hommes et un sous-officier, et avec eux je quittai la route. Je cherchais de l'œil un endroit convenable. Le peloton attendait sur la route ; le blé était raide et haut, et je trouvai à grand'peine une toute petite place plus clairsemée et que l'on agrandit en foulant alentour les dures tiges.

Le prisonnier, encore fatigué de sa course entre les cosaques, s'assit sur le sol et nous regardant avec indifférence, tâchait d'égrener un épi qu'il venait d'arracher.

Si j'ai voulu observer autant que possible le cérémonial, c'était afin que l'affaire ne ressemblât pas à un simple assassinat.

Je fis ranger les soldats et, me tournant vers le Kirghiz, figure laide et marquée de la petite vérole, aux yeux obliques, la tête couverte d'un bonnet plat :

— Tu es l'interprète ?

— Oui, Votre Noblesse...

— Bien... dis-je à voix haute et distincte. Dis-lui que je lui ordonn de se lever.

Le prisonnier se leva.

— Fixe ! Portez armes !... Maintenant, explique-lui qu'il y a un mois il accepta par l'intermédiaire de ses autorités nationales, de devenir sujet de la Russie ; et qu'ayant été ensuite pris en état de

rébellion, il va être passé par les armes sur l'ordre du général : qu'il se prépare et prie Dieu !

— J'ai compris, Votre Noblesse...

Le prisonnier se tenait debout, me regardant pendant que je parlais; quand j'eus fini, il tourna les yeux vers le Kirghiz.

L'interprète avait déjà dû assister quelque part à pareille scène, car il s'approcha du condamné, lui fit bomber la poitrine, lui indiqua du doigt avec déférence le lieu où il devait se placer ; puis il commença à lui parler : et il parlait, parlait sans fin, tandis que l'autre l'écoutait sans qu'on pût voir à son expression s'il savait ou non à quoi tout cela allait aboutir : son visage — si jeune pourtant — ne devint ni pâle ni rouge.

— Finiras-tu ! m'écriai-je.

— J'ai fini, Votre Noblesse !

— Qu'as-tu donc dit ?

— J'ai parlé, Votre Noblesse !

— Je te demande justement ce que tu lui as dit ?

— Ce que vous m'avez ordonné, Votre Noblesse !

— Alors... c'est bien...

Je commandai au sous-officier d'emmener l'homme à dix pas, là où commençait le blé foulé; et, comme il n'y avait point d'arbres, ni rien à quoi on pût l'attacher, le sous-officier devait le tenir par la main, debout, et quand j'agiterais mon mouchoir, s'écarter.

Cela fait, je recommandai à mes hommes de viser le mieux possible afin d'en finir du premier coup, et quand tous furent à leur place je donnai le signal...

Une fumée légère s'écharpilla. Je m'approchai du fusillé avec le sous-officier. Il devait être mort, mais le sang s'échappait à bouillons de la poitrine avec un bruit si sourd et saccadé que j'ordonnai au sous-officier de tirer, encore une fois, au cœur.

C'était fini. Tout était calme aux alentours... Je revins aux soldats et désirant étourdir en moi le sentiment de réprobation qui m'étreignait, je commandai d'une voix brusque : « Abaissez les armes ! »

Les dix hommes rentrèrent dans leurs rangs, et le peloton se remit en marche.

Jusqu'à l'étape, où nous rejoignîmes le gros du détachement, les soldats restèrent silencieux, s'appliquant à marcher comme à la parade : deux jours après nous arrivions sur l'ennemi ; l'affaire fut importante : nous nous battîmes avec acharnement dans les rues barricadées et jonchées de décombres ; je ne cherchais pas à sortir de là vivant. Il était temps ! les défenseurs de la citadelle étaient à bout !...

L'ennemi écrasé, tout le monde se livra à la joie, mais sur moi, le souvenir de l'exécution des jours précédents pesait comme un mauvais rêve. Pendant la lutte dans les rues de la ville, je vis tuer quantité d'hommes, je vis des blessés écrasés par les roues des pièces et

des caissons ; je vis trouer à la baïonnette combien de poitrines ! Mais de longtemps je ne pus chasser de ma pensée un souvenir qui me hantait, celui d'un homme, de l' « homme » que j'avais dû faire fusiller; et souvent la nuit, j'ai été réveillé par un bruit étrange, le bruit du sang s'échappant d'une poitrine en glougloutant.

A.-N. BEJETZKY

Traduit du russe par ILIA GRUNBERG.

Notes

politiques et sociales

DÉROUTE NATIONALISTE

En l'absence des orages et des surprises parlementaires, dans la disette d'événements intérieurs, l'élection de Niort défraie la chronique politique, mais non pas à tort : elle prend ainsi l'importance *qu'elle a*. Dans les deux camps, ici avec joie, là-bas avec mauvaise humeur et reproches intestins, on énumère les circonstances qui donnent, à cette manifestation partielle de la « volonté populaire », un sens général et peut être décisif : circonscription jadis atteinte de boulangisme, campagne nationaliste préparée et menée avec soin, argent et Coppée, manifeste du grand exilé (voter pour lui, c'est voter pour moi), candidat victime de la « défense républicaine », etc. ; et résultat : le candidat méliniste, battu ; M. Thiébaud, battu bon dernier ; les deux ensemble écrasés encore par le candidat « ministériel ».

A qui la faute ? se disputent aussitôt les alliés d'hier, battus et, comme il arrive, mécontents surtout les uns des autres. La faute en est à la maladroite candidature de M. Thiébaud, dit le journal méliniste ; à l'orgueil inintelligent et à la suffisance stupide de Déroulède et du « nationalisme républicain », déclare sans ambages de politesse M. de Cassagnac. Et sans doute M. Déroulède et M. Thiébaud rendent responsables le jésuitisme de la politique méliniste et la mauvaise foi des vieux partis.

Tous ont raison peut être, si ce qu'au fond veulent dire, consciemment ou non, leurs explications est que la raison de la défaite nationaliste est le nationalisme lui-même. — La conquête de Paris, d'ailleurs plus apparente que réelle (puisqu'avec une représentation municipale proportionnelle au nombre des voix et des électeurs, le parti nationaliste serait loin d'avoir eu le dessus aux dernières élections parisiennes), la conquête de Paris n'est rien auprès de la conquête de la France, que le nationalisme ivre d'un triomphe éphémère pensait accomplir dans deux ans. L'équivoque perd des chances de succès à mesure et par cela seul qu'elle dure ou qu'elle s'étend. L'adresse à la maintenir longtemps et partout rencontre une difficulté croissante. Que n'advient-il pas quand cette adresse fait défaut ?

Il est impossible que pendant deux ans M. Déroulède, M. Cassagnac, M. Méline, M. Lasies, M. Coppée, M. Deschanel, M. Drumont ne soient pas en désaccord sur une question ou sur un fait, par exemple sur ce point, assez grave : le nationalisme, pour mieux réussir, doit-il se cacher ou s'avouer ? ou sur celui-ci : faut-il se servir de l'argent jésuite avec ou sans compensations immédiates ? — Il est

impossible que dans tous les coins de la province où la vie en commun, plus étroite, est plus difficile et plus exigeante, bonapartistes, patriotes républicains, cléricaux, mécontents de toute origine, puissent s'entendre utilement, c'est-à-dire solidement et longtemps, comme peuvent s'entendre les chefs au centre, moins nombreux, plus habitués aux compromissions, ou comme on s'entend à Paris, entre gens qui hier s'ignoraient et qui demain ne se verront plus.

Et enfin comment s'entendent ces alliés parisiens eux-mêmes ? — On a raconté naguère que la majorité du Conseil municipal, remarquant la tactique de la minorité qui présentait, en fin de séance, d'insidieuses propositions (sur les biens de mainmorte, sur l'école laïque) où le faisceau nationaliste devait se rompre, n'y avait trouvé qu'un remède : les conseillers nationalistes sortiraient d'un commun accord de la salle des séances, et rendraient du reste, le vote impossible aux autres conseillers, le quorum n'étant plus atteint. — C'est l'image de ce qu'il adviendra tôt ou tard du parti nationaliste lui-même : pour s'entendre, ou plutôt pour ne pas s'entre-dévorer, nos divers nationalistes devront sortir ensemble de la vie publique, y laissant les républicains vrais. Seulement soyons bien tranquilles : cette fois le quorum y sera tout de même.

Fr. Daveillans

LES PUISSANCES ET LA CHINE

D'une extrémité à l'autre de l'Europe, les journaux de toutes nuances, avec une remarquable unanimité, prêchent la croisade contre la Chine. Après avoir, durant de longs mois, tout ignoré de ce qui se passait dans le Céleste-Empire, ils regorgent de détails sur les tragiques événements qui se déroulent à cette heure autour de Tien-Tsin. Peut-être est-il encore temps de jeter un regard en arrière, de préciser certaines responsabilités : peut-être aussi n'est-il pas sans intérêt de fixer et de qualifier l'attitude de telle ou telle puissance spécialement engagée dans la crise extrême-orientale.

L'insurrection des Boxers ne s'est pas produite subitement, sans raison, comme l'on a voulu le faire croire. Un pareil soulèvement, qui s'étend sur une vaste zone, ne saurait surgir sans cause profonde. On peut dire qu'il couvait depuis quatre ans ; l'imprévoyance et la rapacité des chancelleries lui ont donné un stimulant formidable, si elles ne l'ont pas créé de toutes pièces. Si les drames de juin et de juillet pouvaient être imputés en particulier aux errements d'une nation déterminée, nous nommerions l'Allemagne. On se souvient peut être que Guillaume II envoya, il y a quelque deux ans, à tous les chefs d'Etat, une gravure symbolique. Elle représentait la Chine menaçant la civilisation occidentale. Pourquoi la Chine a-t-elle passé de la menace aux actes ? Pourquoi le péril jaune, affirmé par les uns, nié par les autres, en tout cas localisé jusque là

dans un domaine purement économique, s'est-il soudain manifesté sous une autre forme ? Parce que Guillaume II a donné le signal du démembrement de l'Empire du Milieu.

L'occupation de Kiao-Tchéou a marqué une date capitale dans l'histoire de la colonisation. Lorsque l'Afrique eut été dépecée, fractionnée par les conventions multiples, les puissances cherchèrent d'autres morcellements à opérer. Le problème des débouchés, inséparable de la production capitaliste, continuait à se poser devant elles, et dans des termes de plus en plus pressants. Mais l'urgence de la solution n'était pas identique pour toutes. La France et l'Angleterre venaient de s'attribuer d'énormes portions du Continent Noir ; l'Allemagne avait été la plus mal servie, et c'est pour niveler ses chances et regagner le temps perdu, que son gouvernement donna ordre à l'amiral de Diederich de planter son pavillon au sud du Petchi-li. L'ébranlement qui, depuis lors, a secoué toute l'Asie chinoise remonte donc, en première ligne, à l'initiative germanique.

Il est vrai que cette initiative fut appréciée et imitée par ailleurs. Tour à tour, la Russie s'installa à Port-Arthur et à Niou-Tchéang, l'Angleterre à Wei-Hai-Wei, la France à Kiang-Chéou. De plus les diplomates divisèrent le littoral et même l'intérieur de l'Empire en sphères d'influences appropriées à leurs ambitions. Enfin des compagnies d'actionnaires se constituèrent pour exploiter ces zones en y élevant des fabriques et en y construisant des chemins de fer. Après le Transsibérien, surgit le plan du grand Central, et ainsi le Chinois se sentit cerné de toutes parts, et d'avance subjugué par les convoitises occidentales. L'insurrection des Boxers trouva un terrain tout préparé. Les cabinets européens — nous ne distinguons pas entre eux — avaient commis la faute, le crime de le leur fournir. Leur excuse, c'est qu'ils étaient entraînés par les besoins mêmes de la structure industrielle capitaliste.

Les missionnaires ont une large part de responsabilité aussi dans la tragédie d'Extrême-Orient. On sait que partout, et de quelque confession qu'ils se réclament, protestants ou catholiques, ils se signalent par un zèle intempérant. En formant autour d'eux des communautés, qui apparaissaient aux mandarins comme des centres de désobéissance et de subversion, ils ont accumulé de redoutables haines administratives. En dressant des édifices trop somptueux, d'une insultante hauteur, telle la cathédrale des Jésuites à Pékin, ils ont surexcité des populations indifférentes, ou à peu près, en matière religieuse.

Le soulèvement boxer n'a pas éclaté dans l'ombre ; on savait qu'une agitation générale régnait dans le Nord de la Chine ; on n'ignorait pas comment les sujets impériaux avaient accueilli les empiètements européens dans leur pays. Il est vraisemblable qu'avec un peu de tact et de conciliation, la diplomatie internationale eût, sinon tout à fait arrangé les choses, du moins évité les désastres qui nous ont ému. En tout cas, il est impossible qu'à Londres, Paris et Pétersbourg, les ministres des affaires étrangères n'aient pas été avisés en

temps utile des dangers que les hommes de race blanche couraient à Pékin, ils ont été prévenus : pourquoi a-t-on tant tardé à agir? Pourquoi n'a-t-on pas sauvé les 7 ou 800 personnes qu'abritaient les légations? Quelles impérities — ou quelles ambitions se déguisaient derrière cette coupable abstention?

A première vue, il semble que ce sont, non les impérities, mais les ambitions qui aient dicté cette ostensible et transitoire indifférence. Ceci n'est pas un roman. Quoique nous touchions à l'horrible, il faut avoir l'audace de démasquer les crimes qui ont été commis pour assurer des conquêtes territoriales.

La Russie perd toujours ses hommes d'Etat à l'heure des grandes crises. Lobanof mourut au lendemain des massacres de Constantinople; Mouravief, à la veille des égorgements de Pékin. Pas plus sur le Bosphore que sur le Pet-chi-li, le cabinet de Pétersbourg n'a voulu intervenir, lorsque son intervention pouvait être efficace et préserver des vies humaines. Il a estimé que le silence et l'immobilité valaient mieux pour l'avenir de ses appétits ; il a attendu. Le rôle du tzar sera écrasant dans les affaires d'Extrême-Orient. La France ne pouvait arrêter à temps l'élan de l'insurrection nationaliste chinoise ; l'Angleterre était retenue au Transvaal ; l'Allemagne était trop loin. Ces trois puissances eussent consenti à donner pleins pouvoirs au Japon pour rétablir l'ordre à Pékin ; la Russie n'a pas consenti. La Russie avait deux cent mille hommes en Sibérie, qui, en deux semaines, pouvaient être mobilisés, expédiés vers la Mandchourie : cette armée a été mobilisée, mais non expédiée à l'heure. On dit qu'un de ces jours 60 ou 80.000 Russes entreront à l'improviste dans Pékin. Alors l'humanité comprendra qu'elle a été jouée et que le grand Empire slave, indifférent aux souffrances et aux tortures des ambassadeurs et des commerçants et des ingénieurs, a acheté une énorme expansion de domaines au prix d'une indolence provisoire qui confine à la barbarie... Aujourd'hui l'Europe est prête à tout tolérer ; deux mois plus tôt, les projets de la Russie eussent été combattus et enrayés.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

LES SCÈNES DE GUERRE DE WASSILI VERESTCHAGIN (1).

Wassili Verestchagin présente le phénomène assurément particulier de joindre dans sa peinture militaire Edouard Detaille à Henry de Groux : ce sont bien les mêmes mannequins aimables du premier qu'il reprend, mais la sorte dont il les manie les contraint à la silhouette forcenée des marionnettes épiques de celui-ci. Et rien de choquant en résultat, rien de disparate : car lui ne participe de l'un non plus que de l'autre. Marionnettes, mannequins, ces épithètes parentes exprimeraient assez la réelle commune mesure qui joint à la fois que sépare ces artistes, si, pour en différencier Verestchagin, on évoque plutôt les figures de cire d'un Musée Grévin et Dupuytren (tout cela soit dit sans sous-entendu péjoratif). Le réel, que Henry de Groux déforme selon des cauchemars ingénieux, que Detaille brosse et parfume en costumier mondain, Verestchagin le fac-simile comme un préparateur photographie, naturalise, moule un corps. Son art est-il donc « naturaliste » ? Oui et non... Ce qu'il est, l'effet produit le fera voir ; mais d'abord, s'abstraire de toute gourmandise picturale : un critique d'art, en effet, établirait avec aisance (ne nous occupons que des scènes de guerre) que « la matière n'y est pas », que « les plans n'y sont pas », que « cela ne passe pas dans les fonds » (de fait, — les fonds, les plans, les ciels, se restreignent aux toiles brutalement illusionnistes d'un théâtre, d'un panorama), et nous-mêmes, les ignorants, reconnaissons des couleurs, ou ternes, ou dures, dont la juxtaposition « ne chante point », des personnages raidis, de bois, aux anatomies peut-être bien esquivées. Enfin, rien de ce qui constitue le peintre, ni le dessinateur. Il n'est rien de cela en effet, d'où sa force (et qui nous montre la vanité de la peinture) : comment ne point se fier à qui s'abstient de faire quelque commentateur ou plaideur lyrique, ou simplement un chanteur ou un symphoniste, contre purement cela : un évocateur rigoureux, un témoin sans lassitude, un *photographe passionné ?* Les photographies de ses tableaux, il faut les approcher pour ne les point croire des instantanés pris sur nature... Pas une attitude, pas une physionomie, pas un accessoire, — meuble, canon détraqué, crâne en bouillie, — pas un détail enfin qui ne sorte authentiqué d'une observation directe et pointilleuse, vérifiable aux suites de croquetons et d'esquisses là jointes. Et ce qu'il n'a point directement vu, l'a aussi sûrement reconstitué une documentation rigoureuse. La guerre, il s'est attaché à ses talons gluants de sang, de chevelure, de cervelle écrasée, à la façon d'un savant épiant, notant,

(1) Galerie Georges Petit, rue de Sèze.

copiant tous les signes typiques d'une maladie ; il l'a suivie avec acharnement en Russie, au Turkestan, en Turquie ; les pyramides de têtes hautes comme une pagode, cuites, délavées de l'averse et du soleil, pendaisons énormes, massacres, assauts, déchargements de cadavres encore remuants, et que les bêtes dévorent, toutes les hideurs, il les fixe ; il ne les perfectionne, ne les fait amusantes et affables par quelque pointe de dramatique théâtral ou d'héroïsme de romance. Il lui suffit pour qu'elles rendent leur maximum de répulsion salutaire de typer de chacune l'instant caractéristique où intervient le moraliste.

Et l'impression immédiate revient à celle que suscitent les tableaux vivants, les admirables tableaux vivants en cire du Musée Grévin. Malaise d'abord devant ces tours de force du trompe-l'œil, réalisme vétilleux du détail, pastichant de si près la vie — sous les soleils gelés, les lunes immobiles, tous les moments de la lumière figés dans leurs fac-simile électriques — qu'ils évoquent, je parle des figures de cires, le sacrilège de cadavres mannequins : la hideur de sa mort perfectionnée. Devant quoi les sens, ces inconscients, regimbent contre le quant-à-soi de l'esprit, et se figurent les morts eux-mêmes, les vrais, qu'aurait pour l'éternité quelque sorcellerie sombre contraint de pétrifier, dans une insomnie cataleptique, une attitude familière de leur existence. Et quand ils représentent tels personnages dont chaque instant vécu fit vaciller le monde, leurs représentations, dont la minutie semble équivaloir un serment d'authenticité, prennent une solennité menaçante, aisément sinistre. Rien de fantômatiquement légendaire, à la fin, comme un tel réalisme : Shakespeare portraiturant avec tant d'exactitude le spectre cuirassé d'Hamlet, avait bien ses desseins. Si ce Napoléon gras, affalé, gourd de froid, à même ce feu de bivouac,

Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.

s'il était, quoi ! le véritable, par quelque anticipation du Jugement dernier, là scellé, pour les siècles ?

Contre la frénésie homicide, quel aussi généreux plaidoyer, que le témoignage d'un vrai cadavre d'assassiné, qu'on vous jette là ? Des fois, je sais bien, ça peut au contraire enrager la brute que nous muselons à si grand'peine : mais tout cela dépend du geste qui jette, et celui de Wassili Verestchagin, un si souverain sursaut de dégoût et d'horreur, nous rentre en nous-même sous une écrasante honte de nous.

FÉLICIEN FAGUS

Les Livres

LES POÈMES

AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD : Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900 (Mercure de France).

MM. Van Bever et Léautaud ont assumé une grosse responsabilité. celle de choisir les meilleurs poètes parmi ceux qui écrivirent de 1880 à 1900 et d'élire, selon leur goût et celui qu'ils attribuent au public, les meilleures pièces des poètes qu'ils préfèrent ou du moins ceux qu'ils croient devoir préférer. M. Alphonse Lemerre lorqu'il opéra l'Anthologie parnassienne eut soin d'y mettre tout le monde, au moins tous ceux qui voulaient bien lui confier le soin de publier leurs volumes. C'était une formule, la formule du vers de la maison, ainsi que la qualifia son auteur-éditeur. MM. Van Bever et Léautaud n'ont point de ces préoccupations, et si notable partie de leurs poètes choisis sont édités dans la maison même qui publie ce choix (et non cette Anthologie), c'est que le Mercure de France a publié ou réédité beaucoup de bons volumes de vers. En tout cas, tous les édités du Mercure n'y paraissent point, ce qui écarte cette idée de prime quasi commerciale qui fait l'Anthologie Lemerre si longue et pourtant si peu variée. Quant au choix lui-même, en admettant qu'on a très bien fait de classer là des aînés tels que Corbière, Verlaine, Mallarmé et Rimbaud, en admettant que M. de Montesquiou figure là. soit par paradoxe. soit à l'ancienneté. il comporte néanmoins certains étonnements. Pourquoi M. Mauclair et non pas M. Charles-Henry Hirsch ? pourquoi M. Magre et non pas M. Pilon ? pourquoi M. Signoret et pas M. Charles Van Lerberghe ? Les auteurs nous diront sans doute, nous disent même, mais sous forme dubitative, qu'ils nous donneront un second volume. — expressément, en leur langage, un second bouquet, ce qui est bien flatteur pour les poètes déjà contenus au premier. Il eût été pourtant opportun de grouper ensemble plus de poètes. car. qu'on m'entende bien, je ne reproche pas à MM. Van Bever et Léautaud d'avoir placé dans leur recueil M. Mauclair, M. Magre et M. Signoret, je regrette qu'ils n'y aient pas mis aussi M. C.-H. Hirsch, M. Pilon, M. Charles Van Lerberghe qui est un très bon poète. Je suis très étonné de ne pas voir là M. Mockel qui y a tous droits. M. Sébastien-Charles Leconte. qui en a énormément. Je sais bien que les compilateurs peuvent dire que tout cela n'est pas très facile ; c'est possible. mais ils ont pris cette responsabilité qu'il y aura un second volume fait sur le même plan, contenant aussi des anciens (relativement) et des jeunes. Mais enfin ils ne l'annoncent pas d'une façon certaine. Et comme on parlera de leur livre, parce que leur tentative est intelligente, l'étriqué de l'accom-

plissement de cette tentative fera dire des sottises à des critiques légers et mal informés, qui prendront ce choix pour une sorte de manifeste autorisé par les écrivains du Mercure, et omettront (car il est plus facile de manipuler une anthologie que des œuvres complètes, et ces messieurs aiment la besogne bien mâchée) les poètes qui ne seront pas là. Et la preuve c'est que M. Doumic, le distingué bardographe dont se pare la *Revue des Deux Mondes* a déjà foncé et a étudié ce qu'il appelle le bilan du symbolisme. Evidemment il y a vu MM. de Régnier et Samain qui lui crèvent périodiquement les yeux, il n'a pas l'air d'avoir vu grand'chose parmi les autres, et il ne se doutera jamais, grâce a vous, MM. Van Bever et Léautaud, que pour étudier le bilan du symbolisme. il faut connaître Van Lerberghe, Mockel, Elskamp, Saint-Pol Roux. Enfin la préoccupation principale de MM. Van Bever et Léautaud n'était peut-être pas d'éclairer M. Doumic. C'est simplement pour que nous n'ayons pas l'ennui de ne pas voir figurer avec nous de nobles poètes que nous leur demandons un tome encore, ou un tome plus gros. Ils comptent trente poètes, nous sommes bien quarante où l'on peut trouver de bons vers, — je cite ce chiffre académique, et d'à peu près, pour faire plaisir aux commentateurs qui aiment souligner que l'Académie a remarqué certains ouvrages, sanction. pensent-ils, phénomène très indifférent en vérité.

Les notices de ces messieurs sont en général bien faites, instructives. Leurs notes bibliographiques, fournies, dépassent quelquefois le but. Pour ma part, je n'aime point que MM. Van Bever et Léautaud m'attribuent dans leur index une Esthétique des vers polychromes, travail dont je suis innocent. J'ai publié une Esthétique du verre polychrome, une courte étude sur certains travaux en pâte de verre et particulièrement sur ceux d'Henry Cros, et voilà que je cours le danger qu'un jour M. Doumic, déjà si disposé à m'attribuer les défauts et qualités de M. René Ghil ou de tout autre, ne m'attribue des phénomènes d'audition colorée et tout ce qui peut s'ensuivre. Mais, malgré quelques taches, cette partie du travail peut être considérée comme bien faite. Les poètes anthologiés sont classés par ordre alphabétique (le seul classement possible) et leurs poèmes (sauf ceux de M. Magre), en suivant la série des volumes parus. En choisissant les poèmes de chaque auteur, les compilateurs de cette anthologie n'ont pas eu suffisamment l'audace de leurs poètes, ils ont donné, ayant l'occasion de resserrer en quelques pages des œuvres pour la plupart assez abondantes et diverses, ils ont donné trop calme, trop pâle, ils ont cherché des pièces sages; ils n'ont pas toujours donné la note la plus forte et la plus personnelle.

C'est fâcheux, car voilà un livre qui sera bientôt, je ne dis pas dans toutes les mains, car il y a des mains peu soucieuses de poésie, mais dans beaucoup de mains. Tel qu'il est il ne peut que contribuer à répandre le goût de la poésie, et à faire mieux connaître et goûter les poètes dont il donne des morceaux choisis, et c'est en somme pour la gloire de la poésie et des poètes que MM. Van Bever

et Léautaud, qui ont fait aboutir une idée logique et pratique, reçoivent des épigrammes, il est vrai, bénignes. Quand ils auront lu toute leur presse, ils s'écrieront probablement qu'il n'est pas très facile de contenter tout le monde, et ils seront dans le vrai.

André Rivoire : **Le Songe de l'Amour** (Lemerre).

Le talent délicat et fin d'André Rivoire se plaît à des séries de pastels, à des pastels étudiés au miroir qui les nettifie en gardant encore la fleur duveteuse d'un coloris doux, non pas effacé, mais harmonisé dans la demi teinte. Il est aussi le poète des chambres silencieuses dont les choses familières sont quelques consoles aux cuivres pâles, des rideaux d'étoffe non point lourds, mais tombant à plis presque clos ; et des livres près d'une lampe de travail en sont les objets les plus souvent maniés. Mais, de même qu'un rai du soleil sait percer les rideaux et jette sur les verres ses pastels de petites âmes de lumière, et dore des sourires, et jette de l'été sur l automne voulu des lignes lasses ou d'attente ou la reliure janséniste du bouquin des vers trouent la nonchalance, la discrétion, l'enveloppement voulu à chaque strophe... trouent est trop dire, ils éveillent la musique latente des vers qui auprès d'eux formulaient cette atmosphère de rêve replié, et de contemplation semi-mystique, allant vers une amoureuse, qu'on a voulu décrire, lointaine, douce, maternelle, amicale, une grande sœur qui après bien des silencieux refus et d'à peine tacites aveux, s'est donné pour consoler le rêveur, et chasser de clairs baisers la lenteur nostalgique que sa longue résistance muette et fermée a mise dans son âme. C'est un amour d'automne qui amène à un amour de printemps. Cela ressemble à une histoire. Au vrai, le poème d'André Rivoire, *le Songe de l'amour*, est, à ceci près que les événements, si simples, n'y sont qu'indiqués, un roman en vers, parcourant agilement les cimes des sensations, donnant toute la voix de l'amant, un peu celle de l'amante. C'est un peu le roman cérébral de l'amour, le rêve du songe de l'amour, murmuré en une diction contenue, à mi voix et parfaite.

Léopold Dauphin : **Pipe au bec**, suivi de **Les Fontaines du Bois-joli**.

M. Léopold Dauphin écrit des vers en flânant, en fumant, au gré d'une Muse bon enfant qui l'assujettit un tant soit peu aux formes fixes, mais il semble en avoir pris son parti, et il suit docilement sa compagne à travers les menus cerceaux qu'elle lui tend. Quant à sa pipe il ne la voit pas selon l'expression de Baudelaire comme une cafrine ou une abyssinienne endormeuse de douleurs et berceuse de philtre Elle lui semblerait plutôt, avec un menu carnet haut pour y écrire un rondel et un crayon, partie intégrante et quasi obligatoire d'un rêveur qui va à son travail, lequel est de rêver par la ville et par les campagnes. C'est certes dans une jolie campagne, sobre, fleurie, de moyen caractère mais charmant, que M. Dauphin a rencontré les

fontaines du Bois-joli dont il parle avec tendresse, goût, et avec des sonorités et des images jolies. C'est présenté sans prétention, et c'est tout de même un bien alerte poème à la gloire de l'eau vive.

Charles-Adolphe Cantacuzène : **Cinglons les souvenirs et cinglons vers les rêves !** (Perrin).

Beaucoup de petites pièces en petits vers concettisants, sur la trame un peu monotone d'un amour de jeune homme pour une dame automnale aux cheveux déjà nuancés de gris. Ce détail est répété à satiété dans ces strophes trop légères, sautillantes, d'une ironie qu'on a voulu souligner et qui ne porte pas assez.

Achille Millien : **Aux Champs et au Foyer** (Lemerre).

Mon Dieu, je ne dis pas que ce ne soient d'honnêtes vers, conçus à la campagne, écrits dans une rue calme de ville de province, en tout désintéressement, en tout amour de la poésie, avec joie. Mais pourquoi la poésie se laisse-t-elle si peu étreindre? pourquoi, cette joie, ne pouvons-nous la partager. Les idées de M. Millien sont correctes; pourquoi les vêt-il d'une langue si vieillie? Et les dix-huit dessins des peintres nivernais qui ornent ce volume ne peuvent arriver non plus à lui constituer une beauté.

Gustave Kahn

LES ROMANS

Lucien Muhlfeld : **La Carrière d'André Tourette** (Ollendorff).

Le *Mauvais Désir* était une histoire d'amour sans charme : et bien que, par la sécheresse même du récit, l'émotion finale gagnât en âpreté, il faut louer M. Muhlfeld d'avoir choisi, cette fois, un sujet où valent pleinement ses qualités d'ironie froide et de précision aiguë.

La carrière d'André Tourette se fait toute entière par les femmes. Elle ne rappelle pourtant ni *Bel Ami*, ni *Qui perd gagne*. Le héros de Maupassant est un mâle résolu, pour qui chaque amour conquis ou lâché marque un pas vers la fortune. Le héros de M. Capus, rencontrant en sa femme le plus profitable des associés, endosse allègrement les profits et les pertes d'une telle association. André Tourette manque d'ambition et même d'esprit pratique ; il garde jusqu'au bout une sorte d'innocence. Sa rouerie modeste et comme involontaire a les allures d'un instinct. En toute naïveté, son adoration câline s'oriente infailliblement vers la femme la plus capable de protéger contre le sort son existence oisive et molle. Margot Walker l'aide bien à goûter la haute vie ; Mme Favart l'initie aux plaisirs mondains. Il n'en demandait pas tant, puisqu'à la fin, mari de la vaillante Lise, les fades joies de la manille suffiront à son bonheur. Bel-Ami lutte, écrase, assomme ; Tourette, ami du repos, n'écraserait pas une

fourmi. Bel-Ami s'élève au triomphe ; Tourette glisse de chute en chute jusqu'à l'oreiller conjugal où son âge mûr va s'assoupir. Que ce dernier appui lui manque, on devine ce qu'il deviendrait, seul, ahuri, désemparé, impuissant à trouver en soi l'étoffe d'un franc coquin.

La différence des thèmes entraîne celle des moyens littéraires : Maupassant se contente de montrer le fauve en action. M. Capus laisse son joli couple s'épancher en dialogues d'un égoïsme attendri. M. Muhlfeld est presque forcé de souligner des situations plus douteuses par des procédés plus directs ; les monologues où Tourette s'admire complaisamment alternent avec de brefs *a parte* de l'auteur qui nous dévoilent le vrai fond de cette âme : ainsi chaque phase du récit s'accompagne d'un commentaire double et nuancé.

Cette psychologie fait tout le prix du livre. Dès que ne domine plus l'observation morale, M. Muhlfeld gâte à plaisir le solide et sain langage qu'il tient de nos écrivains réalistes : « Des sourires l'entouraient d'affectueuses complicités... Aux dossiers cintrés des stalles, les reins s'appuyaient... A clos yeux, elle s'étira, soulevant l'offertoire de son buste... Un souffle désireux s'appuya au sourire déjà fat de l'amant... La truffe subtile du museau inspecta les pissenlits... Son âme, pelure d'épiderme, miroitait la bonne humeur des passants... » Je ne cite que pour marquer où s'arrête la fantaisie descriptive de M. Muhlfeld quand elle s'emploie à dépasser la notation simple et nue des faits. Par contre, l'expression des idées et des sentiments reste toujours alerte et sûre : « Dans le couple, elle était l'étreinte, il était la caresse... André ne mentait jamais, car il lui suffisait de formuler une idée pour la penser de toutes ses forces brèves... André Tourette avait conscience de participer à un tableau de tonalité douce... Il se félicitait du mouvement généreux que sa sollicitude avait imaginé. Il désirait en trouver d'autres et répéter le profit moral de pareilles abnégations. » Tout cela est excellemment dit.

Mais tout cela reste mince et ténu, ne nous frappe pas d'une émotion neuve. Si adroitement que l'auteur s'insinue aux replis d'un cœur médiocre, ses découvertes sur l'humanité sont celles-là mêmes dont nous régalent les nouvellistes des grands quotidiens. « Il tirait une secrète fierté de se savoir l'un des héros d'une affaire d'honneur, et il était enchanté qu'elle se terminât doucement... Il s'ingéniait à exagérer les embarras des autres pour réduire le sien en comparaison. » Avec plus de netteté, plus de concision, c'est la manière de nos petits conteurs. L'histoire même d'André Tourette, malgré l'agrément des détails qu'elle groupe, paraît une nouvelle tirée en longueur, Ce reproche a l'air d'une chicane : mais enfin les dimensions d'un livre ne sont pas chose indifférente, non plus que celles d'un tableau. Quand Jules Renard eut publié *l'Ecornifleur*, il sentit bien que son sobre et discret génie n'atteindrait à la perfection qu'en se fixant des limites étroites ; depuis, nous ne l'avons pas vu repren-

dre l'ordinaire format du roman. Je souhaite que la pénétration de M. Muhlfeld s'attaque désormais à des cas plus subtils, en des œuvres plus condensées. Je le souhaite pour M. Muhlfeld. Je le souhaite pour le roman moderne, à qui de tels efforts font violence, et que tuent lentement de tels succès.

Michel Arnauld

Rudyard Kipling : **La Plus belle Histoire du monde** (Mercure de France).

Plus que le *Livre de la Jungle* ce recueil doit nous éclairer sur la personnalité réelle de M. Rudyard Kipling, Il importe de ne se laisser point aveugler par la poésie sensuelle et sauvage qui parait, submergeait les aventures au reste assez insignifiantes de Mowgli. Sans doute *Toomai des Eléphants* et *le Phoque Blanc* demeurent d'absolus chefs-d'œuvre. Mais remarquez que ce sont précisément les contes où l'affabulation tient la plus petite place, au point qu'on les préférerait convertis en poèmes, grâce à des coupures habiles de ci de là. Des autres l'invention est aussi pauvre que riche l'évocation descriptive. Et qui, après une première lecture enthousiaste, s'aviserait de les analyser, images et sensations à part, tomberait de son haut. Que celui-ci lise aujourd'hui *la Plus belle Histoire du monde*, où le « conteur » se présente enfin « nu », tel Mowgli parmi la jungle parfumée : il ne saura plus s'étonner.

Comme nous voici loin de la conception française du conte ; et non seulement française, aussi bien anglaise : j'entends celle du *Grillon du Foyer*, ou du *Club des Suicidés*, la vraie. Il ne s'agit point d'exiger une écriture à la Mérimée — encore que l'excellente langue des traducteurs, MM. Fabulet et d'Humières, doive affiner cet anglais de conversation publique — mais du moins un peu de logique, une façon de coordination, un soupçon d'art dans le développement du sujet ou la poursuite de l'idée ! Hélas ! ici, nul art, M. Rudyard Kipling improvise — sans la virtuosité narrative d'un Dumas ; bien pire, il bâcle. Il accueille la moindre idée, en germe, en embryon, avant qu'elle ait eu le temps de prendre forme. Au lieu de l'approfondir, de l'examiner, ou simplement de la retourner pour la juger oui ou non viable, il l'objective sur le champ, telle quelle et quelle qu'elle soit. Lorsqu'elle se rebelle, il s'en joue, la fatigue, la laisse, la reprend, l'écourte, la tronque au gré de sa fantaisie du moment, et certes ne daigne se relire. Journaliste supérieur qui dans le plus pauvre des faits divers trouve matière à dialogue, description, humour, il montre une entière franchise dans son « bâclage de génie ». Il n'a qu'un but, un seul, avoué, proclamé — il y atteint toujours ou presque : *donner une impression*. A cela, il n'est rien qu'il ne sacrifie, et ici, la louange doit commencer.

Car cette impression est âpre, âcre, brutale, aiguë, « réelle ». Qu'il fasse vrai ou fou, gai, dramatique ou fantastique, M. Rudyard Kipling

fait toujours vivant. Il vit — et il communique la vie. Il y a en lui du barbare, du viking, du corsaire. Comme la jungle il sent la mer, il sent la guerre, il sent l'orage, et il sait les rendre comme il les sent. Il crée des êtres, il les pose l'un en face de l'autre, prêts à la riposte ainsi qu'à la lutte : ses dialogues sont d'une frénésie concen-centrée, d'une netteté sèche et coupante, d'une vérité dont on ne voit guère d'analogue qu'en Dostoievsky, mais encore moins extérieure. Et de descriptions en conversations en digressions, le conte s'achève ; on est remué et fâché tout ensemble... Pourquoi n'y a-t-il là qu'une moitié de grand homme ?

François de Nion : **Histoires risquées des Dames de Moncontour** (Editions de *La revue blanche*).

Aux romans de M. François de Nion, il faudrait presque préférer ses contes. Sa volontaire et native aristocratie s'en accommode avec une aisance vraiment accomplie. Ceux-ci, résolument archaïques, mais de cet archaïsme qui est classicisme et tradition, empruntent leurs meilleures inventions à La Fontaine et à Voltaire et leur tour précieux au cardinal de Retz et à Madame de Sévigné, sans pourtant cesser de révéler leur moderne auteur. Ils sont courts, spirituels, avec des phrases comme celle-ci : « Racine mourut hier ; il était de l'Académie Française. Je n'ai jamais connu à un homme autant d'esprit qu'à celui-là Il aimait les femmes et il en fut aimé ; ensuite, il aima Dieu. Ce troc-là fut bon pour son salut et pour son repos, etc. ». Ils prétendent souvent à dire le moins de choses qu'on puisse dire en un petit morceau de style. En cela réside leur charme. A une époque où la nouvelle tant par son abondance que par sa pauvreté est devenue presque illisible, ils se laissent lire.

Alphonse Allais : **Ne nous frappons pas** (Editions de *La revue blanche*).

Il faut admirer que, contraint d'avoir de l'esprit chaque fois qu'il prend une plume, M. Alphonse Allais en ait souvent encore. L'inspiration comique est certainement la plus vite épuisée ; elle vit de la perception de certains rapports anormaux entre deux choses ou deux êtres ; ces rapports ne sont point innombrables ; il s'agit donc bientôt d'en renouveler l'apparence, et ce doit être une chasse journalière, en quête de personnages et d'objets nouveaux. Je ne dis point que chaque jour M. Alphonse Allais en trouve ; ce semble être impossible ; en tout cas, est-il celui qui en trouve le plus. Et à relire réunies ses fantaisies intarissables, on juge de leur réelle valeur ironique. L'humour chez lui prend une allure scientifique, point très éloignée de celle qu'aima Villiers de l'Isle-Adam, sauf que s'y découvre davantage une volonté de fumisterie bon enfant qui désarme. Et on lira ce livre comme les précédents, « sans se frapper ».

A. Gilbert des Voisins : **La Petite Angoisse** (Mercure de France).

Un début nullement négligeable. Et d'abord — on a presque honte de le noter, mais le « temps » nous y force — un début qui ne prétend pas au succès par des moyens pornographiques ; puis, et bien mieux, qui s'offre résolument grave, sous la forme, certes rebutante mais digne d'estime, d'un examen moral ; enfin, qui échappe aux ordinaires bafouillages, a souci de la composition, de la psychologie et de la tenue verbale. La principale objection littéraire portera sur certain abus de lyrisme et de « littérature » dans des conversations réalistes. Mais elle passe au second plan, car il y a plus important : ce livre, si réussi qu'il soit, vient dix années, au moins, trop tard. Il nous montre de jeunes désœuvrés atteints de la fâcheuse manie de se vouloir connaître, de se demander si ce qu'ils font est bien ce qu'ils doivent faire, et pris de doute, en fin de compte, de ne rien faire du tout. M. Barrès a naguère fixé ce déplorable état moral. Il ne convient plus à des inquiétudes présentes. Puisque l'auteur de *l'Ennemi des Lois* en est lui-même revenu. A tort ou à raison, la jeunesse d'aujourd'hui est plus décidée ; bien ou mal, elle veut quelque chose ; avant de prendre conscience, elle agit suivant son instinct ou des influences ; il est fatal de réfléchir d'abord ; de cette entrave, les faibles s'accommodent assez bien, les forts mal ; la jeunesse d'aujourd'hui tâche d'être forte ; son inquiétude va ailleurs, plus loin. Il n'est pas l'heure de la juger ; il faut l'admettre, si hostile que son attitude vous soit. Mais qu'elle se sauve du doute, fût-ce par la plus négatrice des affirmations ; son vrai temps viendra ensuite... Il est dommage qu'avec son réel talent, M. Gilbert des Voisins dissèque un dilettantisme défunt, Mais la conclusion de son livre est une promesse. Il la tiendra.

Maurice Beaubourg : **La Rue Amoureuse**. (Mercure de France).

Il importe, avant tout, de ne prendre point à la lettre le plaidoyer de M. Maurice Beaubourg. Le burlesque des péripéties, l'invraisemblance du décor, les coq-à-l'âne des appellations suffiraient-ils à nous convaincre du caractère follement satirique de l'œuvre, qu'il faudrait cependant encore « distinguer » et spécifier. Il y a satire et satire : telle qui, acceptant tout « brut » le réel, se contente d'en déformer l'aspect, d'en accuser les défauts, d'en grossir les traits, dans les limites d'une approximative ressemblance ; telle autre qui, sans d'ailleurs préjuger de toutes déformations accessoires, en premier s'emploie à complètement transposer l'objet même de ses railleries, jusqu'à le recréer méconnaissable et neuf. Ainsi fut conçu *Gulliver*, sans doute, ainsi — mais non sans tenir compte des tout récents progrès de notre symbolisme — cette *Rue Amoureuse*. Aussi bien se défiera-t-on des interprétations trop directes et trop aisées. Le titre, si heureusement approprié à la fable pourtant, ne nous peut qu'induire en erreur, à plus forte raison la fable !

Que la petite ville d'Avillard-Avillon se partage en deux factions ennemies — les *radicaux athées*, les *cléricaux-jésuites* — dont cessent les hostilités à l'ombre d'une rue nocturne où chacun se livre en secret à ses trop naturels instincts ; que le marquis de Gouttesibleaux d'Exupère étale au plein jour de midi le concubinage bourgeois qui l'unit à Mme de la Housse. Doudelon, au grand scandale de tous, athées ou jésuites ; qu'il surprenne, berne, raille, bafoue les hypocrites habitués de la rue propice, et que la rage des Avillonnais le poursuive jusqu'à lui faire endosser le crime et le viol dont fut victime une pauvre petite bonne ; que, enfin, sur ce gai récit, l'idée du sexe toujours plane dans une atmosphère impudique de théâtre de Karakous, ou Karagheus — le mot n'importe, on sait la chose ! — n'en voilà-t-il assez pour nous induire à croire que l'auteur prétendit faire ici la satire de l'hypocrisie sexuelle ?... Si on le prend ainsi, que d'objections, que de ripostes ! L'hypocrisie sexuelle ! mais en quel temps régna-t-elle moins qu'aujourd'hui ? Il n'est pas à cette heure, dans la plus province des provinces, un bourgeois entre les bourgeois qui ne se plaise à conter ses bonnes fortunes ou à exagérer ses exploits amoureux après un bon dîner « entre hommes ». Il n'y a point même de politicien à qui un ennemi ait jamais songé à reprocher de trop évidentes maîtresses. L'hypocrisie sexuelle ! à peine si elle subsiste au sujet de ceux qu'on est convenu d'appeler des anormaux ; pour tous les autres elle est la nécessaire et naturelle garantie de la paix matrimoniale et sociale ; et tant que la monogamie sera la règle officielle — collage ou mariage — il en sera ainsi. Pourquoi récriminer ? contre quoi ? Quelle entrave ? Voit-on quelque beauté, même quelque intérêt à ce que nous allions nus, sans plus cacher nos accouplements que des chiens ? Enfantillage ! M. de Gouttesibleaux lui-même eut été hypocrite le jour où il eût trompé Mme de la Housse, sinon pour lui, du moins pour elle. Toute une ville n'est pas responsable d'un crime ou d'un viol, œuvre isolée d'un fou. Et si les Avillonnais en veulent au marquis, c'est qu'il représente non l'immoralité, mais l'illégalité.

Non. M. Maurice Beaubourg répudierait, j'en suis sûr, pareille pensée. Réalisme ? non point. Je le répète, symbolisme. Il s'agit d'une fantaisie sur un thème ample, général, l'*hypocrisie* : et non telle ou telle, mais toutes ; son seul caractère particulier serait de s'appliquer à la gent politique. Suivant son droit d'auteur comique — son devoir même, car le procédé y fut consacré loi par de très hauts exemples — M. Beaubourg a spécialisé son dessein ; il a allégorisé le mensonge en images vives et frappantes, le « sexe » devint en quelque sorte « moyen d'art » en ce guignol brutal : au « sexe » l'ouvrage doit sa verve, son tour et sa couleur. C'était risquer d'en voir les vraies intentions défigurées : mais il fallait choisir. Et si plus de lecteurs s'y trompent, combien plus y prendront joie ?

Car la caricature, pour outrée qu'elle soit parfois, s'allie dans le détail à un réalisme très juste. Le moraliste et le pince-sans-rire cèdent

les planches au sentimental, et nous avons l'épisode vraiment reposant, d'une émotion exquise et mesurée, du petit domestique à la petite pécune... Puis reprend la bouffonnerie. Et l'ensemble est quelque chose de très réussi dans un genre très rare, que M. Maurice Beaubourg déjà aura fait sien.

Henri Ghéon

PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE, ETC...

Jules de Gaultier : **De Kant à Nietzsche** (Mercure de France).

Le petit livre de M. Lichtenberger, excellente introduction à une première lecture de Nietzsche, nous suffit moins à mesure qu'avance la traduction de M. Henri Albert. M. Jules de Gaultier a tenté le bel effort d'exposer la philosophie nouvelle dans toute son ampleur. Son chapitre sur Nietzsche dégage bien les concepts essentiels, et atteint au lyrisme par la seule rigueur de leur enchaînement. Pourtant ce n'est pas une simple condensation de Nietzsche, c'est une interprétation personnelle, sur laquelle tout l'ouvrage repose, et à laquelle, pour ma part, je ne saurais consentir. Voici ce que M. de Gaultier voit en Nietzsche : « Le fait qu'il signifie est l'acceptation et la consécration par une sensibilité du nihilisme métaphysique créé par Kant à son insu dans la *Critique de la Raison pure* ». Je m'en tiens au contraire à ces deux lignes de dialogue sur l'Homme, entre Dionysos et son confident : « Plus fort, plus méchant et plus profond ? — Oui, plus fort, plus méchant et plus profond — et aussi plus beau ! » Le point de départ de Nietzsche, son point d'arrivée, et sa route, c'est la conception *tragique* de l'existence, c'est une idée de *valeur*. Le problème de la Connaissance ne le préoccupe pas d'abord, s'impose à lui seulement sous l'influence de Schopenhauer ; j'ose dire qu'il l'élude dans la première partie d'*Au-delà du Bien et du Mal*. Il pressent que son renversement des valeurs peut s'accommoder aussi bien du rationalisme critique que de l'empirisme évolutionniste vers lequel il tend de plus en plus.

Partir de Kant pour aborder Nietzsche, c'était le chemin le plus dangereux : Il fallait d'abord se mettre en règle avec Kant. L'auteur le fait un peu rapidement. Les inconséquences qu'il dénonce sont réelles, mais non si grossières ; elles se posent en d'autres termes, à un autre plan. Schopenhauer est sur ce point un mauvais guide ; l'éloquence de ses formules a rendu plus accessible la théorie kantienne de la connaissance ; mais ses corrections ne l'ont pas améliorée. De l'affirmation des noumènes à l'illusionnisme bouddhiste, le progrès est douteux ; dans les deux cas, le relativisme est également en péril. Quand M. de Gaultier décrit la connaissance comme une mystification, une fantasmagorie, et les formes rationnelles comme un appareil de déformation en vue de falsifier l'être, d'instituer l'illusion, de composer des perspectives où l'œil se noie, — c'est qu'il con-

tinue d'opposer, au monde des phénomènes et des lois, un monde de l'Etre, héritage lointain de Platon. Cette opposition a pour pendant celle entre l'Instinct de Connaissance et l'Instinct Vital, deux entités, deux fictions commodes, mal fondées en psychologie. Chez Schopenhauer, l'Instinct de Connaissance se retourne directement contre la Vie. Chez Nietzsche, il ne peut être qu'une maladie, une dégénérescence, mais malgré tout *une dépendance* de l'Instinct Vital. Et dès que l'opposition n'est pas absolue, combien la doctrine change d'aspect !

Enfin, je trouve très bon qu'on dise : « Ici, Platon a vu trouble ; là, Descartes s'est trompé ». Mais l'historien lucide, le serviteur de la Connaissance, qui sait de quels efforts se paie chaque affranchissement de l'esprit, constate l'erreur, la redresse, et ne la flétrit pas. Qu'un créateur de valeur, tel que Nietzsche, impatient de tout obstacle, martèle impitoyablement les sophismes les plus sacrés, et soufflète d'invectives des adversaires ses égaux, nous appelons cela du beau lyrisme. Chez un disciple, c'est d'une impertinence trop aisée : « La parade métaphysique... esprits frelatés... falsification... la métaphysique fardée de la Grèce, avec ses oripeaux, son maquillage, ses contorsions, ses œillades... C'est sous le manteau de l'Impératif catégorique qu'on pourra voir Kant se glisser, muni de pinces et de fausses-clefs, dans la critique de la Raison Pratique... » Nietzsche, qui aimait la tenue, s'écrierait ici : « On est bien sur mes épaules, pour voir de loin ; mais pas tant de cris, tu pourrais tomber ! » Ou bien il reprendrait le compliment adressé par un bon poète à son docile admirateur : « C'est étonnant ! Ce que j'ai mis trente ans à chercher, vous l'avez trouvé, jeune homme, du premier coup... » — Et M. de Gaultier mérite beaucoup mieux que cela.

Ch. Renouvier et L. Prat : **La Nouvelle Monadologie** (Armand Colin).

Quatre et cinq fois déjà, M. Renouvier nous a développé l'ensemble de sa philosophie. Mais toujours il commençait par la critique et l'analyse ; l'ordre synthétique est ici tout nouveau. La *Nouvelle Monadologie* n'est pas, comme celle de Leibnitz, l'esquisse d'un système ; c'est une somme philosophique, le testament complet d'un esprit. Sous cette forme, les points faibles de la doctrine, les postulats chachés, apparaissent mieux. Dans le chapitre fondamental (la Monade) que de définitions trop denses, obscures, grosses de confusions ! — Et pourtant je ne puis regarder le néocriticisme comme une simple « régression philosophique », selon le mot de M. Couturat. Même si l'on écarte plus tard toute la part de croyances dont il s'est surchargé, il lui sera compté du moins d'avoir maintenu, dans le rationalisme actuel, une tendance phénoméniste ; de n'avoir pas cru que la philosophie, estimant l'algèbre, dût mépriser l'histoire. A mon gré l'intérêt s'accroît vers la fin du livre, à mesure que les sujets traités sont plus concrets. Certes M. Renouvier n'est pas un écrivain ;

mais il trouve, pour décrire le mal social, des accents d'une éloquence amère ; et sa cosmogonie semble l'ébauche d'un beau poème religieux.

Pages choisies des savants modernes, extraites de leurs œuvres, par A. Rebière (Nony).

Soixante-quatorze savants représentés en six cents pages ! On conçoit que M. Rebière n'ait pu concentrer là dedans la substance même de leur œuvre. Pour les mathématiciens surtout, le soin de bannir toutes formules l'a réduit à ne citer que des extraits, insignifiants ou obscurs, de préfaces ou de conclusions. Mais presque tous ces savants écrivaient fort bien. Comment n'être pas ravi de la touchante dédicace que fit Linné d'une plante à son vieux maître Rudbeck ? Et l'ouvrage est semé de portraits, diversement révélateurs, comme ceux de Gauss, Chasles, Leverrier...

NADAR : **Quand j'étais photographe** (Ernest Flammarion).

Aéronaute ou photographe, Nadar a beaucoup vu, beaucoup retenu, et raconte tout ça sans façon, avec la gaîté d'un enfant.

D[r] W. NICATI : **La Philosophie naturelle** (Giard et Brière).

Pour s'être intéressé à la physiologie des couleurs, le D[r] Nicati s'est trouvé conduit à bâtir un système de philosophie. Sa qualité d'autodidacte attire la sympathie : mais son vocabulaire trop personnel la décourage. Pour savoir ce qu'il entend quand il définit la mathématique « une harmonie interémotionnelle », il faut une longue peine dont le salaire est mince. Et puisque en définitive tout ce travail aboutit « aux principes des communes coyances », il est pour cela des chemins plus faciles et plus courts.

E. MARGUERY : **L'Œuvre d'Art et l'Evolution** (Félix Alcan).

Ceci n'est point l'exposition d'un système, mais « le simple développement d'observations personnelles ». Quand un esthéticien parle ainsi, méfiez-vous ! D'ailleurs le point de vue de M. Marguery (l'art comme imitation harmonique des rythmes naturels) en vaut bien d'autres, et ne déforme pas trop les faits qu'il unifie.

ANDRÉ LEFÈVRE : **Contre-Poison** (Société d'éditions).

Le traducteur de Lucrèce donne pour épigraphe à ce recueil de mélanges : *Delenda Carthago. Carthago*, c'est toute religion, « fût-elle celle de Voltaire » ; car celle-là même « traîne après soi, comme le corps son ombre, le cléricalisme ». L'auteur se plaint de ce qu'on défigure toujours le matérialisme pour le réfuter ; c'est donc par un exposé du *vrai* matérialisme qu'aurait dû commencer son livre. Tous les chapitres ont pour thème l'évolution historique et cosmique, et

surtout la genèse des religions. Les spécialistes trouveraient à reviser plus que des détails ; mais l'ensemble est d'une belle tenue littéraire.

Paul Bert : **Le Cléricalisme** (Armand Colin).

Ce recueil de discours parlementaires, de conférences et d'articles de journaux fournit — comme le dit M. Aulard en sa préface — « une bonne définition du cléricalisme, c'est-à-dire une définition historique », fondée sur des faits nombreux et vérifiés. La première partie (les Jésuites et la Morale) rajeunit la polémique des Provinciales ; la deuxième (le Cléricalisme à l'Ecole), bien que visant surtout l'enseignement primaire, abonde en raisons qu'on peut appliquer à l'enseignement secondaire ; la troisième (l'Eglise et la République) vaut par la justesse des prévisions. Il faudra relire le livre entier, tant que ne sera point réalisée la troisième partie du programme de Paul Bert : la suppression des Congrégations. Et on le relira avec plaisir, parce qu'on n'y trouve, en dépit de la légende, aucune violence, aucune déclamation sectaire, mais beaucoup de vaillance, de bonne humeur et d'esprit.

Procès des Assomptionnistes. Exposé et réquisitoire du procureur de la République, compte-rendu sténographique (Société nouvelle de librairie et d'édition).

Il faut lire cette brochure aussitôt après l'article de P. Bert : *Que va faire l'Eglise catholique*, écrit en juillet 1883, à la mort du comte de Chambord. Mais les quotidiens nous ont donné l'essentiel de ce débat. Le compte-rendu n'aura son importance qu'au jour où les Pères, malgré les juges, les ministres et le pape, essaieront de rétablir leurs comités et leurs journaux. Jusque-là, c'est un document pour les historiens, ou pour les curieux que peuvent amuser les négations du P. Saugrain, les distinctions du P. Picard, et les « réticences » du P. Canouël.

Georges Clemenceau : **Au fil des Jours** (Fasquelle).

Dans cette série d'articles, qui nous mène des chemins creux de Vendée aux obliques chemins du ciel catholique, en passant par Paris, Carlsbad et l'Univers, je louerais volontiers la variété du ton, si je n'étais frappé davantage par la persistance d'une faculté maîtresse. Tout cela est d'un homme d'action. Il faut bien préciser le sens du mot *action*, quand il est question de parole ou d'écrit. Chaque fois qu'on analyse les discours de nos plus fameux interpellateurs, on est déçu par le caractère platonique de ces manifestations : l'orateur n'a pas souci d'aboutir, mais de dégorger sa bile, ou de se montrer dans la posture où l'admire *son* public. Seul, M. Clemenceau a toujours tendu vers un résultat. Chacune de ses attaques oblige l'adversaire soit à agir, soit à répondre, soit à se compromettre en refusant de répondre et d'agir. Je retrouve ici la même qualité transposée. La préface nous en avertit : « Il commence à se découvrir qu'il

n'y a d'action sur les hommes que de la pensée. Qui pense publiquement agit... » — Soit, pourvu qu'il veuille conclure, et faire conclure ; ce qui va de soi pour M. Clemenceau. Tel article commencera par une description champêtre qu'on pourrait croire de Theuriet ; mais la description tend vers un fait, le fait vers une conclusion pratique. Plus loin, voici deux comparaisons vraiment belles : C'est le tisserand que le progrès a rendu fou, et qui s'obstine à lancer *sa navette sans fil*. C'est le *buisson qui marche*, quittant les bords stériles de la route pour enfoncer ses racines en plein champ. Les deux images tendent vers une leçon. Avouons pourtant qu'il est plus malaisé d'imposer une opinion, une théorie, qu'une solution politique : la discussion sur Tolstoï et Drojine ne me convainc nullement, et je trouve trop faciles les développements sur Bismarck : Bismarck vieillissant avoue sa tristesse : plus d'un vainqueur a de ces coquetteries. Mais est-il sûr que Bismarck ait plus souffert que Gladstone? Quand le fait serait vrai, prouverait-il autre chose qu'une différence d'hygiène et de tempérament? — Voilà pourquoi M. Clemenceau me plaît mieux quand il se fait le bon combattant pour la justice, et poursuit directement la réforme des lois mauvaises.

Emile Faguet : **Politiques et Moralistes du XIXe siècle**, troisième série (Société française d'imprimerie et de librairie).

Je n'ose prétendre que M. Faguet ait plus d'intelligence que de goût. Du moins il s'intéresse plus sincèrement aux pensées abstraites qu'aux émotions d'art. Souhaitons qu'il renonce à juger poèmes ou drames, pour continuer sa galerie d'écrivains spéculatifs.

On ne peut user de ces études comme d'un instrument de travail ; nulles références, nulle chronologie, nulle recherche des rapports et des influences ; des idées directrices très simples et très vagues. L'auteur, à la façon des historiens grecs, traduit chaque discours en son propre langage, si bien qu'on distingue mal ce qu'ont dit Fourier ou Bonald de ce qu'ajoute M. Faguet. Mais il faut louer sans réserves l'adroite psychologie qui rattache les théories aux caractères, fixant ainsi dans la mémoire une suite de portraits vivants.

L'unité de la troisième série est contestable : M. Maurras a fait justice de cette méthode qui consiste à « mettre en faillite » Saint-Simon ou Auguste Comte par Stendhal et Renan. Après avoir passé en revue les partisans d'un pouvoir spirituel, M. Faguet examine des cervelles autrement faites ; de cette opposition il ne doit rien conclure. Les essais sur Taine et Renan sont précis, neufs par endroits, et d'une libre critique : celui sur Tocqueville, très instructif ; celui sur Sainte-Beuve, juste sans bienveillance. Chez Proudhon, M. Faguet s'attaque à l'idée de justice pour le plus grand profit de l'altruisme ; Proudhon aurait de quoi répondre. Mais ce qu'il ne faut pas pardonner à M. Faguet, c'est sa méchante étude sur Stendhal. J'admets qu'il lui reproche sa préférence pour l'énergie brutale, bien qu'on puisse opposer cette phrase des *Promenades dans Rome* : « J'aime la force,

et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer aussi bien qu'un éléphant. » J'admets qu'il trouve inexplicable le meurtre de Mme de Rénal, bien qu'à cela seul nous devions les plus belles pages de *Rouge et Noir* : Julien Sorel en prison. Mais M. Faguet, qui d'ailleurs a défini Stendhal « un imbécile de grand talent », se plaît trop à découvrir en lui « du Clavaroche, du Delobelle (?) et du Gaudissart » et à le réduire au rang d'un Saint-Simon de table d'hôte qui aurait, pour toutes idées générales, des bonheurs de conversation. C'est un tour commode que de réunir Stendhal avec Tocqueville et Taine, en lui demandant d'avoir « des idées » au même sens qu'eux. Il y a des conceptions de la vie qui ne se monnaient pas en idées générales, sans être pour cela moins fécondes. L'action salubre et tonique d'un Stendhal n'est pas sentie si l'on ne s'y livre avec confiance. M. Faguet ne s'est point livré. Il a voulu surpasser en malice un psychologue si malin. Stendhal prendrait sur le fait avec joie ce petit sentiment qu'il appelait lui-même « la crainte *de montrer soi inférieur.* »

Michel Arnauld

Karl Kautsky : La Question agraire, étude sur les tendances de l'agriculture moderne (Giard et Brière).

Quel beau livre à écrire que de résumer l'effort humain arrachant à la terre par les procédés traditionnels ou les moyens nouveaux le fruit qui fait vivre les hommes ! Quelle largeur de vue ne faudrait il pas pour apprécier à leur valeur toutes les tentatives et tenir un juste compte de tous les systèmes...

Kautsky n'a rien tenté de pareil. La fresque décorative ne l'a pas tenté. Il a voulu nous parler de la question agraire.

Il s'est demandé si nous allions vers la division de la propriété où si nous tendions à la grande exploitation.

Les socialistes marxistes aiment à dire que la grande propriété, poussée à ses conséquences logiques, prépare le communisme des terres, et cela semble en effet.

Reste à savoir si nous marchons vers l'exploitation capitaliste ou l'exploitation paysanne.

Il résulterait des statistiques et des études spéciales que ces deux manières de voir n'ont pas une vérité générale. Ce sont les deux pôles de la question : la réalité oscille entre les deux. Il n'y a pas en un mot des *états* définitifs de la question agraire, mais des *tendances*.

Le livre de M. Kautsky a paru en Allemagne il y a quelques mois ; il vient d'être traduit en français et bien traduit par MM. Edgard Milhaud et Camille Polak : c'est une nouveauté qui restera, car le livre est bien fait et intéressant.

Ecrit par un socialiste, ce n'est pas une brochure de propagande mais un long et solide travail dont tous les partis peuvent tenir compte. Avec beaucoup de sagacité et de méthode M. Kautzky a su faire valoir que les conditions de l'agriculture moderne sont dans

un rapport constant avec les conditions industrielles : il a bien limité le domaine de la concurrence alimentaire et vu ingénieusement que dans une certaine mesure l'industrie tendait à se substituer à l'agriculture.

« Au XVIIe siècle, dit-il, par exemple, Vauban évaluait la consommation annuelle d'un homme à 712 livres de froment, quantité qui suffit aujourd'hui pour deux hommes, grâce aux perfectionnements qui ont été apportés à nos moulins. »

On ne doit pas se laisser arrêter dès le début du livre par quelques phrases rébarbatives. M. Kautsky n'a pas renoncé à certaine façon de parler un peu pédante, mais ses idées restent malgré tout assez claires pour qu'on puisse les suivre avec patience et profit.

Victor Barrucand

Georges Riat : **L'Art des jardins** (Société française d'éditions d'art).

L'âme d'une époque, instable fleur et si composite, l'architecture arrive, comme une source sourdie du profond du sous-sol, ourdie par le climat, le ciel, et ce tuf même qu'elle entraîne à l'air avec elle : l'architecture arrive, source incrustante, et pétrifiant la fleur, lui porte l'éternité ; mais le parfum subsiste, invétéré comme l'une, multiforme comme l'autre : c'est le jardin. L'architecture demeure à travers les siècles, le jardin, qui épouse son caractère général, se modèle docilement sur l'époque : ainsi, son histoire dessine à distance, feston fidèle, l'histoire des races qu'il contourne. L'auteur du livre que voici a entendu avec bonheur cette interprétation moderne de l'*Art des jardins* ; le façonnant comme un propre jardin où la pierreuse érudition, nécessaire mais ingrate, se dissimule sous l'agrément d'un dire à propos fleuri, où les considérations, les épilogues et les parallèles, allant, comme sur de beaux ponts, de l'art à la technique et à l'histoire, sans que leurs plaisants méandres — et l'auxiliaire encore d'une illustration discernée — perdent de vue jamais la Nature, bienfaisamment tyrannique, horizon : œuvre d'un savoir qui s'installe à la bibliothèque de la Belle-Etoile.

Léon Riotor : **Le Mannequin** (Bibliothèque de la *Plume*).

Le Mannequin, c'est le mannequin : le mannequin des couturiers et des vanniers. Sans remonter jusqu'au cheval de Troie ou à Moloch, qui représentèrent sans doute les plus vieux de ces ustensiles — ustensiles des fois amoureux, mais le caoutchouc intervient alors (voir Exposition universelle, musée centennal de la layeterie) — cela demeure la biographie des fois gaillarde, circonstanciée, documentée comme les catalogues auxquels elle emprunte le meilleur de ses illustrations du Mannequin. De l'ensemble, alerte, bon enfant, sans prétention, surtout littéraire, se détache, par exemple, une ode aux Gorges dont le beau lyrisme fait heureusement tache...

Félicien Fagus

Revue Financière

Fonds d'État. — Nos rentes manquent d'animation. Jusqu'à présent, les efforts tentés pour relever les cours, et notamment pour maintenir le *3 o/o perpétuel* aux environs du pair, ont laissé le public indifférent et n'ont réussi qu'à créer un flottant considérable

Transactions insignifiantes sur les fonds coloniaux L'*emprunt 3 1/2 o/o du Gouvernement général de l'Indo-Chine* fléchit à 458.

La réaction des *3 o/o Russes 1891 et 1896* s'est accentuée; le premier passe de 83.55 à 82; le second de 84 à 81.65. Quant aux *emprunts 4 o/o 1889, 1890, 1893* et *1894*, qui ne se traitent guère qu'au comptant, ils montrent de la fermeté. Tout porte à croire qu'un découvert à la baisse s'est formé sur le groupe 3 o/o; les vendeurs tablent sur les dépenses considérables que les affaires de Chine imposent à la Russie.

Voici les recettes du *Trésor russe* pour le premier trimestre de l'année courante :

Recettes ordinaires : 385.400 r., contre 369 millions 938 000 r., en 1899, même période.

Recettes extraordinaires : 591.000 r., contre 20.142.000 r. en 1899, même période.

Dépenses ordinaires : 356.923.000 r., contre 323.950.000 r. en 1899, même période

Dépenses extraordinaires : 36.911.000 r., contre 69.945.000 r. en 1899 même période.

Les attaques de la presse anglaise contre les finances de la Russie ont recommencé ; elles partent de ce principe que le prochain emprunt devra rapporter 5 o/o.

Les fonds roumains sont très discutés. Dans les Bourses allemandes où ils se négocient principalement, les ventes affluent, et la vraie cause de ces ventes réside dans les appréciations défavorables qui ont cours relativement au crédit de la Roumanie. Cet État a mis trop de hâte à construire ses chemins de fer et, en outre, il a beaucoup dépensé pour son armée. Quand bien même la majeure partie de ces déboursés se traduirait par des résultats avantageux, il n'en est pas moins vrai que les forces productrices du pays n'ont pas augmenté dans la même proportion que ses charges. Sans l'appui bienveillant du groupe Rothschild, il eût été impossible à la Roumanie d'acquérir un développement aussi rapide. Pour se faire une idée exacte de ce que vaut actuellement son crédit, il importe de savoir si le groupe Rothschild est disposé à accueillir de nouveaux emprunts, ou si la négociation de ces emprunts rencontre des difficultés. A vrai dire, le bruit a couru que le groupe Rothschild voulait se retirer, mais il n'a pas été confirmé. Que depuis de longues années les budgets de la Roumanie se soldent par d'importants déficits, c'est là un fait notoire. La position financière s'est ressentie des mauvaises récoltes, mais cette année la perspective est meilleure. Néanmoins, en toute sincérité, l'amélioration prévue de ce chef ne saurait suffire pour guérir les nombreuses plaies qui apparaissent dans la situation économique de la Roumanie.

Peu d'affaires sur l'*Italien*. L'exercice provisoire jusqu'à la fin de l'année se solde par un déficit prévu de 3.800.000 lire que le règlement augmentera peut être encore. Il faut compter, en effet, avec les dépenses de l'intervention en Chine. Des dernières publications officielles concernant le service de la dette italienne, il ressort que la rente continue à se rapatrier. Les paiements de coupons effectués au dehors en 1898-1899 ne se sont élevés qu'à 123.763.000 lire, au lieu de 134.458.000 lire en 1895-1897. Un décret royal vient de proroger au 30 septembre prochain la faculté donnée aux *instituts d'émission en Italie* d'escompter à un

taux inférieur à celui normal, c'est-à-dire dans la limite minimum de 4 o/o, les effets avec signature de premier ordre et à échéance de trois mois au plus.

La question de l'*Extérieure espagnole* tourne au scandale. A vrai dire, personne ne prend au sérieux les prétendus arrangements intervenus, en ce qui concerne le coupon de ce fonds, entre MM. Comyn et Laiglesia, délégués du Cabinet de Madrid, et des Comités sans mandat, qui se sont empressés de capituler. La question reste entière, et si l'Espagne allègue que la convention du 28 juin 1882 par laquelle elle s'engageait à ne jamais imposer ou diminuer l'intérêt de l'Extérieure, est discutable, parce qu'elle n'aurait pas été soumise aux Cortès, que faut-il penser d'un convenio qui n'a pas été soumis aux intéressés? L'adhésion précipitée de comités qui se gardent de faire connaître leurs mandataires, ne semble avoir d'autre but que de favoriser des opérations de Bourse et des combinaisons particulières.

Institutions de crédit. — Peu de variations sur la *Banque de France* et sur le *Crédit foncier*. La *Banque de Paris et des Pays-Bas*, le *Comptoir National d'Escompte* et le *Crédit lyonnais* sont en réaction pour divers motifs; affaires de Chine, exagération des positions d'acheteurs, déclassement du titre, exigences des intermédiaires au point de vue des couvertures.

La *Banque internationale de Paris* est assez agitée. M. E. May, président du conseil d'administration, est toujours en Russie pour terminer les formalités relatives à la constitution de la *Société des Mines de fer de Komarovo* et des *Usines métallurgiques de l'Oural méridional* (Société russe, au capital de 5 millions de roubles). La *Société l'Oural-Volga*, dans la combinaison projetée, recevra 4.250.000 r. en actions libérées, en échange de la totalité de ses usines et de ses domaines forestiers et miniers; le surplus du capital, soit 750.000 r., est souscrit en espèces par un groupe financier franco-russe. La Société des *Mines de Komarovo* créera des obligations sous la forme russe pour faire un roulement propre et rembourser à la Société l'Oural-Volga, en espèces, environ 5 à 6 millions de francs, représentant le fonds de roulement actuel de l'Oural-Volga.

La *Banque Française de l'Afrique du Sud*, la *Compagnie Française des Mines d'Or et d'Exploration* et la *Robinson South African Banking Company*, ces trois valeurs sont destinées à réaliser un progrès considérable au fur et à mesure du rétablissement de la paix et de la reprise du travail au Transvaal.

Valeurs Industrielles. — La fermeté du *Rio-Tinto* contraste avec la faiblesse et le malaise de la plupart des valeurs industrielles, grâce à l'allure favorable que présente la dernière statistique du cuivre.

En 1897 le cuivre était à 51 livres sterling et le *Rio-Tinto* à 700 fr. C'est à cette époque que l'ancienne action fut remplacée par deux nouveaux titres, de 125 fr. chacun, l'un dit action privilégiée donnant droit par préférence à un dividende de 5 o/o, l'autre dit action ordinaire. Cette nouvelle action ordinaire valut au plus bas 460 francs, dans le milieu de 1897, et suivit bientôt une marche ascendante, qui l'amena à 1.500 dans les premiers jours de 1900. Le capital nominal des 325.000 actions privilégiées de cinq livres chacune représente 1.625.000 livres sterling soit 40.625.000 francs; mais au cours actuel de la Bourse, 155 environ, leur valeur approche de 50 millions. Quant aux 325.000 actions ordinaires elles représentent, au cours de 1.300, une valeur d'environ 425 millions de francs. La Compagnie a, en outre, un capital obligations 4 o/o dont la valeur nominale atteint 3.370 680 liv. st. ou 84.267.000 francs.

En 1894, les actionnaires de *Rio-Tinto* recevaient un dividende de 8 shillings. La répartition était de 22 shillings pour 1895; de 38 pour 1896; de 40 pour 1897; de 47 1/2 pour 1898; de 80 pour 1899. Les trois dernières répartitions ont absorbé respectivement : en 1897, 650 000 liv. st. sur un bénéfice de 1.132.145 liv. st.; en 1898 771 875 liv. st. sur un bénéfice de 1.261.234; en 1898, 1.390 000 liv. st. sur un bénéfice de 1.924.544 liv. st. L'écart entre le montant disponible et les répartitions représente le service des obligations, le dividende des actions privilégiés, les frais généraux, les impôts, les amortissements et les attribu-

tions à la réserve. Aujourd'hui le cuivre est coté 72 liv. st. Durant de longues années, le prix a été beaucoup plus bas, descendant parfois au-dessous de 40 liv. st. On se rappelle les folies de M. Secretan et de l'ancien Comptoir d'Escompte ; elles eurent pour effet de pousser momentanément le métal au-delà de 100 liv. st, mais l'effondrement succéda bien vite au boom. La hausse ne recommença qu'en 1895. Il convient de faire observer qu'en 1879 le monde entier produisait 152 000 tonnes de cuivre, dont 23.000 aux Etats-Unis, 33 000 en Espagne et en Portugal, 96 000 en d'autres pays. Actuellement la production a plus que triplé, car elle n'est pas inférieure à 471 000 tonnes. Dans ce chiffre global, les Etats-Unis figurent pour 262.000 tonnes, l'Espagne et le Portugal pour 54.000 ; les autres pays pour 156.000 tonnes.

Les *Voitures de Paris* ont reculé. On se préoccupe de la situation qui est faite à cette Société par les concurrences récemment créées. Il faudra remanier les tarifs.

Toutes les valeurs de traction électrique ont subi des ventes considérables, depuis la *Thomson Houston* et la *Compagnie Générale de Traction* jusqu'à l'*Omnium Lyonnais*. La logique, qui ne perd jamais ses droits même à la Bourse, veut que ces titres reviennent à des cours qui soient en harmonie avec la situation exacte de ces Sociétés. On ne doit pas oublier que les syndicats ont intercepté la plus forte partie des primes cueillies sur la naïveté publique, lors de l'introduction.

Un arrêt de la Cour de Paris, qui remonte au 8 janvier dernier, mais qui n'a été que depuis peu, livré à la publicité, décide qu'une Association en participation, ne peut créer de parts bénéficiaires au porteur transmissibles par simple tradition et que la vente des titres créés dans de pareilles conditions est entachée de nullité radicale.

Le nombre des Sociétés en participation qui ont émis des parts bénéficiaires au porteur est considérable ; ces titres se négocient surtout hors Bourse, et cela, pour des raisons que l'on devine sans peine.

Il va falloir rendre l'argent, puisque ces Sociétés n'ont pas de personnalité légale.

A raison de la solidarité qui existe aujourd'hui entre le Marché de Paris et celui de Bruxelles, il est bon de noter que, du premier avril au premier juillet de cette année, la fortune mobilière en Belgique a subi une dépréciation de cinq cent trente-sept millions. Les actions de Banques ont perdu 72 millions ; les Charbonnages, 95 millions ; le Fer et l'Acier, 85 millions ; le Zinc, 39 millions ; les Tramways, 42 millions. On voit que les folies ont coûté cher.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. Léon Frémont.

[Les émeutes de 1898 sont parmi les épisodes saillants du règne du feu roi Humbert : et la férocité de la répression contribua fort à l'impopularité de ce prince. Dans ces journées de mai 1898, la censure interceptait les dépêches des correspondants de journaux étrangers. Quand des nouvelles explicites purent être transmises, l'actualité n'était plus aux choses de l'Italie. De sorte que nulle relation de ces événements ne fut publiée dans la presse française. Voici, du moins, — d'un écrivain qui en fut le spectateur — quelques notes pittoresques.]

Les Emeutes milanaises de mai 1898

Paysages et silhouettes

I

A la fin du mois d'avril 1898, j'étais loin de m'attendre aux événements qui bouleversèrent Milan aux premiers jours de mai. De tous les points de l'Italie méridionale, l'on nous annonçait des révoltes et des actes de sédition, certes, effrayants, mais toujours encadrés de leur justification naturelle et toute locale. Le pain ou le travail manquait presque partout dans le sud. Le coût de la denrée première augmentant, des populations entières étaient affamées. Milan semblait donc à l'abri, de par la prospérité de son industrie et le bien-être de ses ouvriers. A mon avis, il faut chercher ailleurs l'origine des émeutes du 6 mai, en des forces psychologiques à la fois lointaines et complexes.

Et d'abord, j'exposerai par croquis rapides les désordres du Midi. J'analyserai leurs lignes et leurs caractères saillants, en complétant par des souvenirs personnels les faits que le télégraphe et les journaux ont seulement indiqués.

Dans la province de Caserte les grains faisaient absolument défaut. La famine y grandissait sans remède, vu l'égoïsme tout moyenâgeux des petites villes environnantes, qui se refusaient à exporter le surplus des farines pour approvisionner les villes en disette. A Foggia, au contraire, le peuple s'insurgea en demandant du travail. Les deux énormes fossés creusés sur la place du marché étaient comblés de grains. Les pierres de démarcation étaient invisibles sous l'entassement blond des grains. Mais la sécheresse continuait. La récolte trop faible de l'année précédente avait donné des gains médiocres aux ouvriers embauchés. A l'aide des œuvres de bienfaisance et des cuisines économiques, on aurait pu pousser sa vie jusqu'aux mois de mars et d'avril, si toutefois les travaux champêtres avaient été repris.

L'équilibre est vite rétabli dans ce pays où le paysan se nourrit exclusivement de pain et où la main d'œuvre est payée de 1 fr. 20 à 2 francs, c'est-à-dire de 3 à 5 francs par famille. Mais la pluie se fait attendre et les propriétaires n'embauchent personne. La municipalité chercha un remède et, malgré ses dettes, diminua à ses frais le prix du pain ordinaire jusqu'à 34 cent. le kilo. Cela ne suffit pas. On s'adressa au ciel muet, sec et brûlant qui les affamait. Des processions somptueuses se déroulèrent au soleil, festonnant les plaines. Les prières rauques crécellaient et les sanglots lamentables s'allongeaient sans fin dans le crépuscule printanier comme des traînées d'oiseaux sur la mer.

A Orta Nova, un soir (je reconstitue la scène, avec des souvenirs de voyages), on parla tout à coup de se venger de l'impassibilité du ciel.

En foule, avec des vociférations obscènes, des femmes et enfants haillonneux se ruèrent dans la cathédrale et en emportèrent les statues des saints. Deux colosses s'emparèrent de la madone de plâtre bariolée, qu'ils hissèrent sur leurs épaules aux applaudissements du peuple. On dévalisa les coffres de l'abside, on s'affubla de rochets, de chasubles et d'étoles, puis, avec le fracas et le jaillissement d'une écluse rompue, la foule se jeta vers les bas-fonds de la ville. Imaginez l'effarement des bons sacerdotes méridionaux, onctueux et bedonnants, sautillant comme des canes aux trousses des pillards. On enfourna les saints de bois et les madones vermillonnées dans une étable abandonnée. Il paraît que le ciel, jusqu'alors impassible, s'émut la nuit même. Il plut torrentiellement sur l'édifice criminel. Le vieux toit en fut effondré et les pauvres saints furent trouvés au lendemain parmi un tas de décombres.

Je fus en 1897, à Molfetta, une ville de 35.000 habitants, toute blanche, mollement inclinée sur l'Adriatique. Des ruelles bariolées dévalent avec un nonchaloir tout oriental vers l'entonnoir humide du petit port, enchevêtré de mâts, palpitant de voiles ocre et soufre. L'air y fleure le moût et résonne du fracas des tonneaux qui roulent. Au long de la mer, les hautes futaies de la Villa, balancent tous les soirs les joailleries éparses du couchant, tandis que des haleines sucrées de citronniers viennent des lointaines îles bleues Corfou et Céphalonie. Eh bien, cette plage heureuse fut ravagée par des gestes effrayants. Coup sur coup, des télégrammes me l'apprirent. La foule s'empara d'un groupe de soldats, le désarma violemment et, l'écrasant, l'acculant contre la muraille du cercle militaire, lui imposa d'incendier l'édifice. Les cinq pioupious hurlaient héroïquement : « Tuez-nous, puisque vous nous avez dégradés, mais n'exigez pas cette infamie. » Ils tombèrent tous sous la ruée de la foule délirante.

Aversa (où la lutte municipale et politique a pris des proportions inouïes) serait par la fertilité de ses campagnes le grenier de toute une province.

Mais voici que la marquise Cesavolpe, une des plus riches propriétaires du pays vend son grain pour le prix de 120.000 fr. aux marchands de Naples. Il ne resta à la population que 600 quintaux de grain. De là, la famine et l'émeute qui prit aussitôt un caractère politique. Il y eut des tribuns aux carrefours qui clamèrent la révolution européenne. Mais on se borna à couper des fils télégraphiques, ce qui émut l'état-major de Caserte (immense caserne et merveilleuse cascade ronronnant en un grand parc royal). Trois régiments s'ébranlèrent, baïonnettes au clair, et revolvers au poing des officiers, aux lueurs des falots.

Le maire réduisit le prix du pain noir à 25 centimes, en payant la différence après avoir sacrifié une partie des droits d'impôts. C'était là un remède déjà en usage sous les Bourbons.

Au fil des heures haletantes de ces journées d'angoisse, d'autres tumultes nous étaient vociférés par le télégraphe. Je reconstituais au fur à mesure le vaste drame du Midi.

Partout, les conditions locales expliquaient la révolte.

Un soir, à Palerme (affamée depuis trois jours), une nouvelle courut de bouche en bouche apaisante et caresseuse comme une brise fraîche après une journée féroce de soleil.

Des navires allaient arriver dans le port, apportant d'Orient une gigantesque charge de grains. Une distribution providentielle à toute la foule, par conséquent ! Le peuple aussitôt se déverse sur les quais du port. A contre-ciel crépusculaire, à l'entrée du golfe, trois paquebots se dessinèrent mignons et narquois comme des bibelots japonais. Un hourrah frénétique éclata. Lentement, les mâts, les voiles floches, la quille encre-de-chine se profilèrent sur la chair nacrée du ciel. Les fumées, poussées droit en avant par le vent d'Afrique précédaient un peu la marche des navires. L'on se montrait l'un à l'autre, sur le quai, des courbes noires et massives, qui encombraient le pont sous le treillis des bastingages. « *Ce sont des sacs de grains !* », se criait-on — « *on va les distribuer.* » — *Où est ta femme?* » — « *Va appeler ton frère.* » — *Il y en aura pour tous.* » — « *Des milliers de quintaux* ! » Mais tout à coup les voiles palpitèrent comme des oiseaux néfastes. Les fumées globuleuses s'amollirent, s'évanouirent. Le peuple houlant sur l'embarcadère parmi les relents pourris et les senteurs fraîches des orangers, sembla saisi d'ivresse et hurla de joie. Et pourtant les navires demeuraient toujours loin, là-bas, hors de la portée de leurs mains avides et de leurs dents : attirants et faux comme un rêve. Des voix de haine s'élevèrent. Ils comprirent : les navires s'étaient arrêtés, un ordre avait été transmis et le capitaine rebroussait chemin pour débarquer ailleurs. Alors la foule se sentit trahie, des poings furent brandis contre les silhouettes des navires qui décroissaient sur l'arc pur de l'horizon. Ce fut ainsi que,

parmi la sensualité odorante d'un soir délicieux, la révolte éclata dans Palerme.

A Minervino Murgie (province de Potenza), un meunier très riche voulut remercier dignement le ciel d'une très heureuse vente de grains. Il commande à grands frais une fastueuse procession en l'honneur de la Vierge Marie. L'on devait inaugurer et bénir la nouvelle roue de son moulin. Songez au grandiose serpent varicolore qu'est une procession méridionale, à travers les campagnes. (Et nous sommes dans le pays le plus religieux du monde.) Le cortège, m'a-t-on raconté, s'allongeait à l'infini, tout ruisselant d'or et de gemmes au soleil de mai, en une atmosphère intime de serre. Les vertes prairies s'arabesquèrent drôlement du papillonnement des chasubles. Les rouges théories d'enfants de chœurs sertirent de corail l'or flexueux des moissons, parmi l'égosillement des sonnettes. Puis la Madone gigantesque apparaît, se dodelinant sur les épaules cabrées des porteurs, dont les prunelles exorbitent et le front congestionné ruisselle. Elle a sur le front des boucles de courtisane légendaire et à fleur de poitrine un cœur sept fois transpercé semblable à un coussinet à aiguilles. Des cloches, de ci de là dans l'orbe de l'horizon, plaquèrent de vastes accords sur le clavier de l'espace. La procession chantante, nimbée d'or, s'enroula autour du moulin feuillu. Hop! hop! la roue du moulin s'ébranla, majestueuse, haletante en l'ébouriffement des eaux qui coassent Mais à la queue lente du cortège, devant l'église, des pelotes d'oisifs murmurent. L'on parle du prix haussé du pain. La richesse du meunier est insultante! Les groupes se forment, s'unissent. Des ivrognes haussent la voix sur le seuil d'une guinguette. On se bouscule parmi les lampées écarlates du vin de Trani. L'on se jette sur la procession qui s'entasse sur l'aire du moulin. La foule renverse, écrase, et se rue dans l'édifice. Tous les sacs de farine sont enlevés. Par centaines, à la queue leu leu, les pillards inclinés sous les sacs, galopent dans la campagne parmi l'effarement des prêtres et des béguines, la bousculade des crucifix énormes et des statues... Mais la troupe a été appelée, des baïonnettes scintillent au soleil et c'est la débandade générale. On lâche les sacs. Sauve-qui-peut, par les sentiers, en pleins champs...

La foule s'est terrée dans ses basses masures qui s'entassent au fond du crépuscule violet.

Seuls, au large des plaines, parmi la bonté du soir qui descendait, des moineaux sautillèrent d'abord avec défiance, autour des sacs éventrés, puis hardiment bécottèrent les grains et les farines sous les lances horizontales du soleil...

II

Voilà des événements impressionnants que (outre la famine) les horizons, le climat, les atavismes expliquent. Mais Milan semblait

en dehors. Milan, la ville prospère, la ville d'équilibre mathématique et de bien-être, ne se prêtait pas aux suppositions pessimistes. Partout les causes apparaissaient nettement. La famine venait d'éclater parmi l'insouciance des municipalités, le despotisme et l'avidité des autorités locales, la ladrerie, la fraude et l'incurie des administrations. Il y a plus. Les tenailles de la centralisation devenaient implacables pour les populations du Midi, ignorantes et paresseuses, amollies par un climat sensuel, sous les caresses trop lentes du soleil qui leur coupe toute volonté.

Sous les voûtes de Montecitorio, à Rome, l'opposition triomphait. Ses journaux jetaient, par pelletées brutales, toutes responsabilités sur les gouvernants, les accusant d'une insouciance criminelle. Les classes moyennes assistaient impassibles, ou concouraient avec badauderie au mécontentement général.

Le parti dit libéral était en pièces. Dans les hautes sphères, les opinions et les conseils virevoltaient, à la merci du parti radical, selon la saute du vent populaire. Les préfets, d'un côté, la magistrature, de l'autre, agissaient à la débandade. Seul, debout, se dressait le parti de l'opposition. Les cléricaux avaient fait partout le vide, et le parti socialiste (essentiellement révolutionnaire en Italie) le remplissait de fumeuse rhétorique. Naturellement le ministère faisait pleuvoir force ordres sévères, pourvoyait çà et là, au hasard des émeutes, arrivant toujours trop tard avec le rabais des tarifs et des locations ou le rappel de quelques centaines de gendarmes. Et son effarement s'exagérait encore parmi la cocasse antithèse des fêtes pour l'Exposition de Turin.

Sur ces entrefaites, vers le soir du 4 mai, une nouvelle se propagea : le jeune étudiant Mussi venait d'être tué, dans les rues de Pavie, au hasard d'une sortie de la troupe, par une balle perdue. C'était là la fin déplorable d'un jeune homme qui payait un peu cher sa curiosité maladive, un jour d'insurrection. Mais on en fit un héros de la liberté ; toute la ville processionna à ses funérailles. Cela se comprend. Je sortis de chez moi vers les cinq heures du soir et je rencontrai aussitôt un socialiste de mes amis. Nous nous rendîmes à l'usine Pirelli, où des troubles s'étaient déclarés. Par les carreaux de la voiture qui nous emportait, je ne reconnaissais plus Milan. Milan, la ville germanique avec son air de rond de cuir trottinant au bureau, Milan... avait un visage frénétique. Dieu ! quels gestes méridionaux dans les groupes, sur les tables des cafés, autour des journaux étalés comme des cartes d'état-major sur un champ de bataille. Décidément, le bon Milan bedonnant, la ville d'épargne et d'usure, où l'échange mathématique de l'argent ne concède rien à la confiance et au crédit, avait fait un mauvais rêve. Milan, bref, avait tout l'air d'un bureaucrate qui s'aperçoit, un matin, d'avoir manqué sa carrière, se sent tout à coup l'âme d'un poète et rêve, aux cahots de son omnibus, d'écrire une épopée. Notre voiture se dirigeait vers l'établisse-

ment Pirelli, où un tumulte venait d'éclater. En route, mon ami socialiste me racontait des détails sur les événements de Pavie. La veille donc, jeudi 5 mai, la municipalité avait abaissé le prix du pain de seconde qualité à 34 centimes. Néanmoins l'émeute avait éclaté. On exigeait le pain à 30 centimes, un rabais sur le riz et du travail pour tous. La petite ville somnolente que j'avais plusieurs fois contemplée par des midis frénétiques, étalée au bord du Tessin, comme un grand cadavre foudroyé par le soleil, la petite ville trottinant derrière sa rugueuse Université, était donc en proie au délire ! Le soir du jeudi, les petites ruelles étroites, jadis sépulcrales, s'étaient gorgées d'un tumulte infernal. Etudiants, femmes haillonneuses, glébeux venus de la campagne, gamins, mioches, laveuess aux jupes encore mi-retroussées et trempées... Bousculade, claironnées donnant le sauve-qui-peut et annonçant la fusillade. Un jeune ouvrier fut gravement blessé et le jeune étudiant Muzio Mussi, fils d'un riche bourgeois de Milan, député radical et vice-président de la Chambre des députés, fut tué.

J'appris en même temps que Rudini (au lieu de travailler en pleine lumière au rétablissement de l'ordre) venait d'appliquer une sorte de censure aux correspondants des journaux étrangers, soumettant leurs lettres au visa des autorités et leur imposant ainsi le silence absolu sur les troubles. On voit par là quelle défiance et quelles alarmes allaient être répandues à l'étranger... Nous passâmes sous le pont du chemin de fer. Ce quartier, très populeux, était en effervescence. La voiture s'arrêta plusieurs fois. Des yeux brûlants d'enthousiasme et de haine m'apparurent aux carreaux, des yeux éblouis par les rouges visions de 1848 — dont on fêtait précisément, cette année-là, le jubilé demi-séculaire. Devant l'établissement Pirelli (où environ 4.000 ouvriers, hommes et femmes, travaillent à la préparation du caoutchouc), il y avait, depuis midi, une extraordinaire animation. Un distributeur de pamphlets révolutionnaires fut arrêté par la police. La foule se jeta sur les agents pour le leur disputer. On le laissa en liberté pour éviter un grand conflit. Mais un autre individu fut pris cailloux en mains. La foule protesta. M. Pirelli, propriétaire de l'établissement, intervint. Des propositions, des conseils et des prières furent échangés téléphoniquement entre la questure, M. Pirelli et le préfet. Le questeur resta maître de la situation et refusa de mettre en liberté le prisonnier, chacun voulant être net de toute responsabilité.

Quand j'arrivai devant l'établissement, MM. Rondani et Turati, députés socialistes, avaient obtenu du questeur ce que réclamait la foule. Ils venaient exhorter les factieux au calme. Turati, le geste bref et monotone, parlait : « Ne prodiguons pas les victimes. L'heure sainte sonnera. En ce jour, qui est prochain, nous tous, députés socialistes, nous serons à notre place, à côté de vous ! » Puis la foule s'éparpilla et notre voiture suivit au pas les derniers rangs des fantassins regagnant leurs quartiers, rue Torriani. Vers sept heures, les agents de police, qui rentraient aussi, nous atteignirent à un carre-

four. Un rassemblement d'une centaine de personnes les hua, les siffla au passage et les accabla d'une pluie de pierres. Les agents, acculés à la troupe, s'enfournèrent dans la caserne, bousculés, renversés, sous la poussée de la foule. On tenta une sortie. Des coups de fusil partirent parmi une avalanche de cailloux. Deux hommes tombèrent morts : un ouvrier et un bourgeois. Il y eut sept blessés. Notre voiture eut un carreau brisé par un violent coup de pierre...

Vers huit heures du soir, sur la vaste place du Dôme, toute incendiée de petites lunes électriques, une marée humaine, hérissée de poings brandis et de clameurs, déferlait. Des rangs de fantassins, baïonnette au clair, barraient le porche lumineux et profond de la Galerie Victor-Emmanuel. Des rangs sinueux de bersagliers, fusil en bandoulière, portant, incliné sur la tête, leur grand chapeau noir, à panache de plumes de coq, gardaient les abords de la cathédrale.

Mais, voici que le cordon de fantassins plie sous la poussée de la foule qui veut pénétrer dans la Galleria. On appelle des renforts. Mais trop tard. La populace rompt les files et se rue en torrent.

Des claironnées résonnent de divers côtés. Ordre est donné d'attaquer la foule. Les bersagliers, au pas de charge, déblayent l'énorme corridor lumineux de la Galleria. La foule tourbillonne, en remous hurlants, sur la place San-Fedele et se tasse entre la Municipalité et le théâtre Manzoni. Le ciel, étoffé de nuages, promet une averse. Un jeune homme, à longs cheveux noirs et bouclés, est violemment hissé sur les épaules de deux gaillards. Le jeune socialiste gesticule, crie, ondoie et risque de dégringoler parmi la bousculade. « Nous sommes à l'avant-garde de l'humanité, crie-t-il. Nous devons donner l'exemple de notre courage à l'Italie. Si les villes du Sud ne nous suivent pas, peu importe. Milan nous suffira, Milan, la citadelle des libertés italiennes ! Nous voulons tout obtenir ou tout renverser. Mais calmez-vous, calmez-vous, rentrez dans vos foyers, car l'heure n'est pas encore venue. » Le ciel, comme un vieil ivrogne attendri, commença à pleurer de grosses larmes. La foule, à la dérive, se jeta vers le théâtre de la Scala. Mais le ciel pleurait de plus en plus, par sanglots. C'était là un sentimentalisme encombrant. Les cordons de fantassins s'ouvrirent à ce moment et la foule trempée traversa la Galleria et se déversa sur la place du Dôme. Alors, une averse diluvienne éclata. Et ce fut un sauve-qui-peut général, une galopade éperdue. Les ombrelles, pressées, entassées, houlaient, fantastiquement luisantes aux feux électriques, comme les croupes d'un troupeau de buffles au gué d'un fleuve américain.

A bien étudier cet étrange idéal d'une République Milanaise qui s'agite depuis quelques années dans les feuilles populaires et dans les discours des tribuns, on pourrait lui trouver une origine dans l'antagonisme qui divise, depuis toujours, le nord et le sud de l'Italie.

Quelles sont les raisons de cet antagonisme ? Je vous les expliquerai brièvement, si toutefois vous me permettez quelques données sta-

tistiques. Dans le bilan, il y a 350 millions d'impôts sur la consommation et presque autant d'impôts sur les monopoles de l'Etat (sel, tabac, loterie). Or, la population du Midi, par sa densité même, se trouve très écrasée par des impôts qui frappent les individus. Son paupérisme en est donc exagéré.

De plus, les impôts sur la propriété rustique, en Italie, considèrent beaucoup l'étendue des terrains cultivés et très peu l'intensité et le degré de leur culture. Or, les campagnes méridionales sont telles, qu'elles fournissent un chiffre supérieur d'impôts dans le bilan. De là leur misère.

Mais il y a davantage. Les impôts sur la succession, qui frappent les richesses visibles, sont très facilement supportés par les provinces septentrionales, dont le capital est presqu'entièrement en titres (que l'on peut facilement dérober aux yeux de l'Etat). Le capital du Midi, au contraire, est écrasé par les mêmes impôts. Voilà quelques-unes des causes (et les plus importantes) de l'infériorité financière du Midi. Je tâcherai de coudre à ces chiffres des considérations historiques et psychologiques pour éclairer ces hostilités entre le Midi déchu et le Nord prospère. Ces hostilités prennent un caractère moral qui grandit, et Milan dirige ce mouvement. Ceci est indiscutable. Milan, dans cette lutte, a tout l'air d'un industriel cossu, très consciencieux et très équilibré, qui s'ennuie d'avoir pour parent une personne miséreuse, sans crédit, parfois endettée et un peu bohème. Naturellement, il en accuse les dirigeants. Or, quelles sont les responsabilités du gouvernement dans les conditions lamentables du Midi ?

Elles sont minimes, comme nous le verrons. Le Midi de l'Italie, déclarent nos économistes, a quadruplé, depuis 1860, son concours aux dépenses de l'Etat. Par exemple : la province de Salerne paye beaucoup plus d'impôts que la province de Côme, bien que l'Etat y dépense beaucoup moins. Cela est exact. Mais examinons le système des contributions en Italie, et nous aurons la clef. Depuis 1860, le progrès dans le Midi n'a pas eu la rapidité du progrès dans le Nord. On s'aperçoit aujourd'hui qu'il est parfaitement absurde de soumettre à d'identiques lois des pays tout à fait différents d'âme, de soleil et de terre. L'on a constaté qu'une même loi qui donnait de l'envergure à telle industrie du Nord, en détruisait, par sa rudesse même, une autre, faible, dans le Sud. Le Midi fut ainsi singulièrement maltraité. Il est vrai que sa population, naturellement paresseuse, n'a pas su profiter de l'Unité Italienne. Ses industries sont restées floches et sans portée : deux milliards et demi furent assoupis, par le Midi, en titres, plutôt que d'être lancés en des nouvelles industries.

La Dette publique paye, dans le Midi, plus de 100 millions de rentes, presque le quart de la somme globale que le Trésor paye comme intérêt de ses dettes. De là une exaspération dans ces populations appauvries qui se croient turlupinées et décharnées par le Nord (foyer d'industrie, d'équilibre financier, de crédit, d'honnêteté et de justice!)

Mais, hélas ! ces dissentiments, ces rivalités de ville à ville, nagent

en un bien plus vaste mécontentement qui s'est emparé de toute l'Italie.

IV

On a beau être indifférent ou optimiste, il y a une sorte de souffle avant-coureur des révolutions. Le samedi 7 mai, je sortis de chez moi très tôt et je me rendis au cercle en quête de nouvelles, et, comme guidé par un pressentiment. Milan haletait, toutes ses fenêtres ouvertes en une atmosphère exaspérée de lumière et d'attente.

Au cercle, des amis, hurlant et gesticulant, m'apprirent que des ordres étaient parvenus au commandant de la place de Milan, le général Bava Beccaris, pour enrayer la chute de l'avalanche révolutionnaire Preuve indiscutable que Milan risquait d'être mis à feu et à sang! Et puis des légendes : des milliers de paysans en marche vers Milan, guidés par les étudiants de Pavie. Donc, le triomphe inévitable des républicains et des socialistes ! Et pour peu qu'on ait de l'imagination...

Des nouvelles arrivaient. Des meneurs habiles, disait-on, avaient couru, de porte en porte, à toutes les usines installées autour de la ville, pour y faire cesser le travail. Les fourneaux venaient d'être allumés, comme tous les jours ; et les gros édifices avaient absorbé leurs colonnes noirâtres d'ouvriers. Mais, à 7 heures précises, dans l'établissement Pirelli, quand le coup de sifflet (qui donne le signal du travail) retentit, des voix s'étaient élevées : « Quittez le travail, suivez-nous, il faut s'unir aux manifestations de toutes les populations de l'Italie ! » Le *patron*, M. Pirelli, fut appelé en hâte. Il ne put s'opposer aux volontés de la commission. L'usine dégorgea ainsi ses 3.000 ouvriers.

La colonne roula sur l'avenue circulaire qui limite les faubourgs extérieurs. On faisait halte devant les autres usines : « Camarades, suivez-nous. Que le travail cesse. C'est aujourd'hui jour de fête ! »

Tous les établissements industriels furent évacués ainsi, suivant la psychologie des foules. Et d'abord l'usine de la Compagnie Helvétique, puis les établissements Grondona, Belloni et Gadda, Frattini, Jœnecke, Cernuschi, Erba...

Il paraît que des anarchistes, le revolver au poing, guidaient la colonne qui était forte, vers 7 heures, de 37.000 ouvriers. Des femmes, des femmes en tas, suivaient en criant parmi des traînassements de mioches.

J'avais quitté le cercle vers 9 heures et demie. Il fallait donc se hâter, car, selon les prévisons, l'insurrection se dirigeait vers les quartiers riches du Corso Venezia. Elle entrait, certainement, à ce moment, dans la ville, par la porte Prince-Humbert, en face de la gare, pour traverser la place Cavour et atteindre la rue Palestro.

Je saute donc dans un tramway, en route vers le Corsio Venezia. Milan semblait avoir interrompu sa vie. Magasins fermés, écoles

closes dès le matin ; les lettres et les dépêches ne sont plus distribuées. Je rencontre un escadron de cavalerie sur le pont du Naviglio, les épées au clair, suivi d'une troupe de carabiniers. Après avoir dépassé la rue Senato, l'avenue s'incline légèrement et s'amplifie en le grandiose Corso Venezia, large d'environ 60 mètres.

De la plate-forme du tramway, près du conducteur, j'aperçus très loin, en contre-bas, un énorme grouillement au bout de la rue. « On construit une barricade, me dit le conducteur, tout en guidant nonchalamment ses rosses. Je vous conseille de descendre ici, car ils vont faire dérailler le tramway et le mettre en travers pour arrêter la cavalerie. » Je lui dis ingénument : « Pourquoi ne retournez-vous pas en arrière ? » Il me répondit par un geste vague. Il pactisait avec la foule. Je restai néanmoins pour voir. Le tramway traversa lentement une vaste houle de curieux, parmi les vociférations et les cadences monotones et vaguement mélancoliques de l'hymne des travailleurs. Tout à coup, le tramway cahota. Je descendis rapidement. On détela les chevaux, et l'énorme véhicule, soulevé par les mains de la foule, sauta hors des rails et fila à la dérive, comme une carcasse entre les pinces de mille crabes. Chose bizarre, il y avait beaucoup de sérieux dans la confection de cette barricade. D'autres omnibus et tramways arrivèrent : on les dételait et les disposait en travers sur toute la largeur de la rue.

On barra ainsi le Corso Venezia de deux énormes barricades à la distance d'une centaine de mètres l'une de l'autre, avec, au milieu, le magnifique palais Saporiti (jaune vieil or, son premier étage orné de colonnes corinthiennes qui supportent un fronton diadémé de statues). Une poutre énorme maniée par des gaillards congestionnés fut poussée à tour de bras contre la porte du palais.

D'autres émeutiers, calmes, l'air de s'entendre sur un mot, finissent d'arranger les barricades. On dirait des gens qui disposent leurs meubles en une nouvelle installation. On change d'avis, sur la place d'un bibelot : « Cela fera mieux, n'est-ce pas ? »

Ils n'en étaient certes pas à leur premier déménagement. Pourtant la foule avait oublié une vétille... les armes !

Pas de fusils ! Des pierres, des bâtons, quelques revolvers, voilà tout.

Mais voici un intermède drôlatique : Je me glisse par la rue Palestro, jusqu'au devant de la Villa Reale. Une troupe de gamins, munis de bâtons et de pierres, se dirige au galop vers l'entrée du Corso Venezia.

En tête, un garçon débraillé, les pieds nus, souple, déluré, le visage poupin, avec des cheveux blonds et des yeux adorablement ingénus... Il secouait, sous le chanfrein des chevaux, deux torches allumées, en criant : « Mangez, mangez ! » Mais le peloton s'ébranla et la troupe de gamins s'éparpilla dans le jardin, en gambadant sous le crépitement des revolvers.

Or, c'était au mois de mai, et il y avait, comme toutes les années, à

l'orée des jardins, une bien vieille et grosse vendeuse de fleurs, vêtue d'un châle marron, qui somnolait parmi des pots de géraniums. Au hasard des folles enjambées, les gamins se jetèrent par-dessus, piétinant, renversant, écrasant, pour fuir dans la futaie. Et la vieille, se soulevant péniblement, la mine méticuleuse, disait avec de petits gestes :

« Mais voyez-vous cela ? ne pouvez-vous pas passer par là, là tout autour, sans renverser les fleurs ! »

Et les balles sifflaient...

Quelques minutes plus tard, c'était 11 heures, des claironnées stridentes m'attirèrent sur le Corso Venezia. C'étaient les sommations militaires. Je me réfugiai dans une cour, tandis que la fusillade crépitait au dehors. Par une petite lucarne je vis alors les émeutiers entrer dans le palais Saporiti par la porte défoncée, d'autres grimper sur le fronton et y planter un drapeau rouge.

La fusillade crépita encore sur les pavés.

En avançant la tête, je voyais parfaitement les fantassins, agenouillés au bout du Corso, menus comme des soldats de plomb. A ce moment, sur la terrasse du palais Saporiti, un colosse parut qui prit à bras le corps une énorme statue et la poussa dans le vide de la rue. Un fracas terrible, trois claironnées puis une fusillade. Après quoi je filai, sur le plat des façades pour éviter la malechance d'une balle perdue. Je rentrai chez moi, pour contempler du haut de mon balcon le drame. Avec une forte lorgnette je distinguai parfaitement une troupe de carabiniers qui s'avançait ; puis un arrêt subit, une fusillade terrible, et la petite cour formée par les deux barricades devint toute blanche, déserte ; le fronton du palais Saporiti fut crêtelé de têtes humaines. Les carabiniers ouvrirent une tranchée dans la barricade sous une pluie de tuiles et de pierres. Je les voyais parfaitement, adossés à la maison Morisetti, décharger leur revolver, le bras au ciel, contre le toit du palais Saporiti.

Par la brèche large de quelques mètres, impassibles, l'épée au clair, deux pelotons de cavalerie défilèrent sous l'avalanche de tuiles et se rangèrent devant la seconde barricade.

Ils formèrent deux rangs compacts et solides. Il y eut une claironnée, une fulguration d'épées sur la ligne des shakos et la colonne s'ébranla violemment. Elle grandit avec fracas, en un hérissement d'épées dégaînées et brandies, balayant tout le Corso. Quand elle passa sous mon balcon, à quelques pas du pont, un gamin se dressa et lança un gros caillou droit sur le front de la cavalerie. Le capitaine galopant au devant, l'épée levée, en fut effleuré au visage et pâlit...

Vers quatre heures je me rendis à Porta Vittoria où s'élevait une énorme barricade pointillée de petits drapeaux rouges. C'était toujours le même troupeau sans ordre, sans armes et sans chefs qui abandonnait la position au premier coup de feu. Mais vers le soir, la violence des émeutiers s'accrut.

On désarçonna un cavalier. On siffla les officiers. Evidemment on attendait des ordres : le canon se taisait malgré la violence de la foule. Deux voitures furent incendiées en guise de falots aux deux bouts de la barricade. Alors la troupe fit feu.

Sur le corso de Porta Romana en rentrant chez moi, je vis des gamins incendier un tramway avec de l'étoupe imbibée de pétrole, puis le remettre sur les rails et le pousser à toute vitesse. Un gosse haillonneux mais tout endimanché de reflets et d'étincelles jouait le conducteur, debout sur la plate-forme flamblante, une main sur le frein, parmi des panaches de flammes.

Aux environs de la porte du Tessin la bataille dura toute la journée, paraît-il. Une maison fut incendiée. Un orfèvre défendit à coups de revolver sa boutique qu'on voulait saccager.

Au coin de la rue Palerme et de la rue Solférino fut imaginé un formidable système de défense composé de quatre barricades formant carré. Une citadelle!

Il fallut un escadron de cavalerie, un bataillon de bersagliers et une compagnie d'artillerie à pied pour en venir à bout.

Vers le soir la rue Solférino était complètement empestée par des tonneaux d'égout dont la foule avait fait une barricade et que la fusillade avait éventrés. La bataille sur les toits dura jusqu'à 6 heures. On voyait sur une très haute maison une file de gamins qui se passaient l'un à l'autre des tuiles (comme des seaux pour éteindre un incendie) jusqu'au dernier qui les entassait anx pieds d'un gamin plus fort : le lanceur ! Un peu plus loin, un jeune homme, très calme, assis, s'efforçait d'arracher une cheminée pour la lancer contre la troupe. Sur le toit opposé, un capitaine donnait l'ordre aux soldats de tirer. Le jeune homme se dissimula un instant derrière un mur, puis — tandis qu'ils le couchaient en joue — il parut se repentir et se remit à l'ouvrage. Une balle le cloua à sa cheminée.

Au crépuscule, on commença à respirer. Les bourgeois s'égouttèrent peureusement de leurs maisons en quête de nouvelles.

L'état de siège suspendait toutes les affaires, cultes, audiences judiciaires, écoles, commerce. Les rédacteurs du *Secolo* et de l'*Italia del Popolo* venaient d'être emprisonnés.

V

Le dimanche 8 mai je sortis, aux coups de canon qui tonnaient du côté de la porte du Tessin, vers les 10 heures. Quatre coups de canon furent tirés vers 11 heures de la place Sant-Eustorgio, balayant toute la rue.

Vers 3 heures de l'après-midi, le romancier E.-A. Butti m'apprend que toutes les sociétés, syndicats, cercles ouvriers radicaux, républicains et socialistes sont dissous. Nous prenons une voiture et nous nous dirigeons vers la porte du Tessin. Des magasins rouvraient peureusement un volet.

Le long du Naviglio des parapets étaient déracinés, des réverbères arrachés, des grilles de jardins tordues en nœuds et en écheveaux. On eût dit qu'une armée de colosses eût pillé, mâché, piétiné ce quartier. Sur le pont de Porta Vittoria un défi tacite s'engage entre mon ami et moi. On nous crie de ne pas passer, car, du fond d'une ruelle basse, des fantassins, en tirailleurs, balayent le pont à coups de fusil. Nous passons quand même.

Il y avait là des gamins qui huaient les soldats en gambadant sous la fusillade. Une voiture s'arrêta en un grand attroupement de curieux. Elle portait affalé sur la banquette un monsieur décrépit et bien mis qui semblait ignorer absolument les événements. Très pâle, effrayé par la foule qui l'entourait, il semblait sourd et moribond. Une fusillade gratta violemment la muraille sur nos têtes et nous mit en fuite.

Sur les bastions de Porta Venezia nous vîmes des chasseurs des Alpes à la queue-leu-leu, sous les arbres, battre le parapet à coups de crosse et crier vers les maisons d'en face, en faisant un cornet de leur main sur la bouche :

« Retirez-vous, retirez-vous ! Fermez les volets et les portes. »

Je m'approchai du parapet et je vis très loin quatre canons braqués au carrefour sur les quatre avenues divergentes.

A la nuit tombante, un homme nous croisa sous les Portici : il montrait aux passants des cervelles humaines recueillies dans le creux de son chapeau, en disant : « Regardez ce que l'on fait du pauvre peuple. »

La Place du Dôme était transformée en bivouac, avec ses faisceaux de fusils et ses chevaux disposés par roues, les brides unies en écheveau, avec le cliquetis des gourmettes, les hennissements et les fientes accumulées.

Le soir, je retournai avec des amis vers la porte du Tessin. Les réverbères et les lampes électriques ayant été brisés, des falots de résine éclairaient de sanguinolences fauves les visages criblés des maisons.

Sur la porte, entre les créneaux des tourelles, des chasseurs des Alpes, manteau court, chapeau à plumes, s'enlevaient en noir encre-de-chine sur le ciel pailleté d'étoiles.

VI

Lundi 9 mai, le général Bava-Beccaris ordonna de nombreuses arrestations. On emprisonna Turati, chef du parti socialiste italien et député, sa compagne Anna Kulizchof et Bissolati, député socialiste et directeur de l'*Avanti*. Ce même jour, vers midi, l'armée prit d'assaut le couvent des capucins, hors la porte Monforte, après avoir ouvert d'un coup de canon une large brèche dans son mur d'enceinte. Le bruit avait couru que des insurgés avaient tiré des fenêtres du couvent.

Ecoutez ce beau récit légendaire que m'a fait un boutiquier du voisinage un jour après le fameux coup de canon : « Hier — me dit-il d'une voix sombrée — à minuit, quelqu'un vint frapper à la porte du couvent. Un moine au dedans cria : « Qui êtes-vous et que me « voulez-vous ? » Et l'homme répondit : « Nous sommes 300, tous « étudiants armés et nous voulons aider la Révolution. Mais nous ne « pouvons rester dehors, car nous serions découverts. Vous devez « donc nous accueillir chez vous, pour cette nuit. De gré ou de force, « nous entrerons chez vous. » Les moines consentirent. Le lendemain, à 10 heures 1/2, les étudiants, ayant vu les bataillons alignés sur les bastions, envoyèrent trois des leurs pour parlementer avec les chefs de la division des troupes et leur dire : « Nous désirons mesurer votre vaillance avec « la vôtre. Mais pas avant 11 heures. » Le commandant répondit : « Accepté ! » Et à midi, ajouta mon boutiquier, le canon tonna. »

Voilà comment se forment les légendes. Le fait est que, dans le couvent, il ne fut trouvé qu'une trentaine de capucins. Pas un soupçon de trésor, pas un insurgé, pas une arme ! Le boulet blessa deux capucins et les autres, à demi-morts de terreur, furent arrêtés et, sous une forte escorte de cavalerie, dirigés vers la préfecture.

Le lendemain, j'assistai devant le théâtre Manzoni au défilé interminable des prisonniers que la prison San-Fedele ne pouvait plus contenir et qu'on conduisait au Castello. Trois par trois, les poings liés, ils marchaient au pas entre des cavaliers, l'épée dégaînée, et des rangs de carabiniers. Les officiers à cheval, les yeux exorbités, le revolver au poing, écartaient la foule... l'air d'escorter de la dynamite. Je reconnus en tête le député radical De Andreis et Turati. Le premier, directeur de la compagnie Edison, et l'un de nos meilleurs ingénieurs électriciens, devait probablement songer à cette malencontreuse carte de Milan trouvée dans sa poche, et qu'on avait considérée comme le plan du complot. De Andreis, maigrichon avec une tête d'épervier sur un faisceau de nerfs, marchait en tanguant un peu. Turati, lui, songeait peut-être à l'absurdité de cette révolution. Il prévoyait que le progrès du collectivisme en serait retardé. Il songeait, probablement, à l'impossibilité de triompher par la révolution, en une capitale moderne, où il y a de larges rues symétriques pour les charges de cavalerie, des dallages trop solides pour les souleveurs de pavés, des téléphones et 9.000 fusils dernier modèle ! Engels l'avait proclamé.

Ici, je vous donnerai en deux traits la silhouette du célèbre député socialiste et celle de sa compagne Anna Koulishof. Filippo Turati est fils d'un préfet lombard ; avocat au barreau milanais, il écrivit un seul opuscule « *Le monopole de l'homme* », (où il étudie l'absurde abaissement de la femme) qui le fit connaître.

Il porte la barbe en collier très noir sous le menton. Les cheveux touffus et plantés très bas sur le front. Il a les yeux pensifs et rare-

ment violents. Turati, très sceptique, s'abandonnerait volontiers au rêve. Mais Anna Koulischof l'éperonne continuellement. C'est elle, cette fine personne au visage d'une noblesse pâlie, dont les doux yeux luisent par instant sous l'afflux impétueux des idées. Cette femme maladive et frêle est l'âme du socialisme milanais. Dès 8 heures du soir, elle est toute occupée à la lecture des journaux, se formant l'opinion qu'il faut émettre dans la *Critica Sociale*. Puis elle indique à « *son petit Philippe* » (Filippo Turati), ce qu'il doit faire. Elle lui donne le sujet et les idées à développer en ses articles, en ses discours parlementaires. Anna Koulischof domine de toute sa force d'action l'âme de Turati esprit puissant, mais plein de nonchaloir et de bouddhisme, qui, au fond, se trouve très ennuyé d'être député. Sa compagne, fille d'un dignitaire de la cour impériale de Pétersbourg, s'est dédiée aujourd'hui complètement à la cause du peuple. Elle n'a aucune vanité politique. Elle écrit très rarement dans la *Criticà Sociale* et ne signe jamais.

VII

Les graves événements que je viens de décrire par croquis rapides ont des causes psychologiques et des origines historiques qu'il ne m'appartient pas d'analyser.

Je tiens à déclarer qu'il n'y pas eu le moindre complot organisé de la part des partis populaires. Ce fut une trouvaille de fumistes noctambules que la découverte de ces lettres sentant la poudre et le massacre,

F = fuoco (feu).
B = bomba (bombe).

Et encore, peintes au rouge et au bleu, ces lettres *O D I* entrelacées en le monogramme ODIO (haine).

Ce n'étaient là que de simples points de repère pour les travaux de drainage et de voirie.

J'ajouterai, en guise de conclusion, que la responsabilité du parti socialiste dans les émeutes de Milan est minime. Le parti socialiste savait trop (je tiens ceci de la bouche même de ses chefs) combien était inutile, dangereuse pour l'avenir du collectivisme, une révolution partielle en Italie.

En effet, nul pays au monde ne se prête moins que l'Italie à une réforme sociale par voie de faits révolutionnaires. Rome, avec ses automnes ventilés de *malaria*, ses étés brûlants et massifs de soleil, n'a guère l'importance d'une capitale. Elle a tous les hivers un bâillement momentané à l'ouverture du Parlement, puis se rendort dans sa solitude de nécropole comme un vieux roi agonisant sous ses étoles de marbre. Une révolution à Rome ! grand Dieu !... L'on choisira Milan ; le peuple est prêt, les journaux font leur devoir, mais... à 80 ou 90 kilomètres, aux quatre coins de la plaine lombarde, quatre corps d'armée vous attendent : Alexandrie, Piacenza, Vérone, No-

vare. Et vous oubliez 9.000 hommes casernés à Milan! Le parti socialiste est depuis longtemps convaincu qu'il n'obtiendra de victoire durable dans la société actuelle qu'en se maintenant dans le cadre des lois, par le suffrage universel et la lutte parlementaire.

Les dernières élections italiennes viennent de lui donner raison.

Dr F.-T. Marinetti

*[Ly-Taï-Pé est, aux yeux des Chinois, un personnage authentique dont ils ont les œuvres, du moins en partie. Il vécut au VIII*e *siècle de notre ère. Mais d'autres lettrés pensent qu'il ne reste de lui que deux morceaux en prose, une très jolie lettre et une préface de six lignes.*

Ly-Taï-Pé eut pour contemporain le poète Tseu-Meï, son rival, qui inventa le genre de poème descriptif appelé fou.

Les œuvres de Tseu-Meï ou Tou-Fou se sont mieux conservées que celles de Ly-Taï-Pé.

La nouvelle, le Poète Ly-Taï-Pé, *est tirée d'un recueil intitulé :* Kin-Kiou-Ky Kwan, *ou* Faits remarquables, anciens et modernes.

Ce recueil contient quarante contes et nouvelles qui sont, pour les Chinois, les modèles du genre.

*Le recueil ne renferme pas les noms des auteurs. La critique ne peut formuler ici que des hypothèses. Mais, évidemment, la nouvelle est d'une époque où les poèmes de Ly-Taï-Pé étaient déjà perdus ; elle est donc d'une époque relativement récente, mais qui correspond probablement à notre XVII*e *siècle. — L. C.]*

Le Poète Ly-Taï-Pé

Nouvelle extraite du Kin-Kiou-Ky-Kwan

I

Gloire à notre contemporain Ly, l'Immortel exilé sur la terre !

Chanter des poèmes, et de vin remplir sa coupe, voilà les œuvres de sa vie.

Son cœur en ses replis ne renfermait rien que de pur ; il sut se conserver intègre en des jours de corruption.

Il abaissait son pinceau ; et alors les vents et les pluies obéissaient à sa voix, comme jadis à celle des antiques sages.

Il écrivit pour les Barbares dans leur propre langue, et ainsi il recula les bornes de sa majestueuse renommée.

Ses vers et ses chansons brillaient dans tout l'Empire, comme le croissant splendide de la lune.

Et c'est pourquoi ne dites pas que les œuvres du poète de génie passent et s'effacent ;

Car la lune éclatante est encore suspendue au-dessus des rives du fleuve Tsay-Chy.

Sous le règne de l'empereur Hiouan-Tsong (1), de la dynastie des Tang, florissait un poète de génie, Ly-Pé, dont le nom honorifique fut Taï-Pé.

A la neuvième génération, il descendait de l'empereur Wu-Ti, de

(1) Il monta sur le trône en 713 ou 714 de notre ère.

la dynastie des Liang-Si, et il était né à Kin-Tcheou, dans le petit royaume de Cho.

Comme il avait été conçu pendant un rêve de sa mère, par l'influence de l'étoile du matin, ce fut en l'honneur de cet astre [Taï-Pé-Sing] que le poète reçut ce nom.

Charmant de visage, d'une grande beauté et de proportions remarquables, Taï-Pé révélait par tous ses gestes, empreints de douceur et de majesté, un homme né pour s'élever au-dessus de son siècle. A dix ans, il avait un esprit si pénétrant qu'il comprenait la profondeur des livres saints et des ouvrages sur l'histoire. Sa bouche ne prononçait que des paroles d'une élégance irréprochable ; tous admiraient le tour fin de son esprit et l'éclat de son langage. « C'est, disait-on, un dieu descendu sur la terre. » De là vint qu'il fut surnommé l'Immortel exilé.

Le poète Tou-Fou, chef des travaux publics, nous le montre dans les vers suivants :

Naguère vivait Ly-Taï-Pé-Wang-Ke, qu'on nomma l'Immortel exilé sur la terre.

Quand son pinceau s'abaissait pour écrire, les vents et les orages fuyaient épouvantés ; ses poèmes faisaient pleurer de joie les Esprits et les Génies.

Tandis que sa gloire se répandait, il passait tout le jour bercé par une douce ivresse.

La perfection de ses poèmes lui valut toutes les grâces de l'Empereur ; ils circulaient dans l'Empire avec la rapidité du torrent, au-dessus de tous les écrits.

Or, Ly-Pé s'appelait lui-même le *Lettré retiré du Nénuphar bleu*. Toute sa vie, il aima boire et ne songea guère à courir après les emplois et les grades littéraires. Plutôt, tout à la passion des voyages, il alla d'un bout à l'autre de l'Empire, gravissant les montagnes célèbres et goûtant les vins fameux.

D'abord, il monta le Ngo-Mei, puis s'établit au bord du lac Yun-Mong : après quoi il se cacha sur le mont Tsou-Lai-Chan. Là, près de la petite rivière des Bambous, en société de Kong-Tchao et de quatre amis du même genre, il buvait jour et nuit. On les avait surnommés les *six solitaires de la rivière des Bambous*.

Un jour, quelqu'un vanta devant Ly-Taï-Pé le vin de Niao-Tching, dans la province de Tche-Kiang. Il franchit sans tarder la distance de mille lis (1). Il s'installa dans une taverne, buvant toujours, sans prendre garde à ses voisins. Mais par là vint à passer Kia-Yé, le chef de la cavalerie. Il entendit de loin les chansons du poète, et il envoya

(1) Quatre cents kilomètres.

ses serviteurs s'enquérir de cet homme. Le poète lui envoya ces quatre vers :

Le Lettré retiré du Nénuphar bleu, l'Immortel exilé sur la terre, a déjà vu trente printemps.
Mais il fuit la gloire au fond des tavernes.
Que veux-tu de moi, chef-cavalier du Hou-Tcheou?
Le poète est une incarnation de Bouddha, de Bouddha qui répand l'or et la prospérité.

— Mais alors, dit le commandant ému, est-ce l'Immortel exilé du royaume de Cho, le poète Ly? Depuis longtemps, je sais sa renommée.

Alors, il invita le poète et l'hébergea durant dix jours. En lui disant adieu, il lui déclara :

— Pour un homme de génie, comme le Lettré retiré du Nénuphar bleu, il est beau et facile de conquérir les grades littéraires et d'atteindre aux emplois d'honneur. Allez dans la capitale, le succès vous y attend.

— Maintenant l'administration n'est plus que désordre, objecta Ly-Pé. Plus de justice ; dans les concours, il faut la faveur. Gagner les juges par les présents est le seul moyen d'usurper un grade. Autrement, soyez revêtu de la sagesse de Koung-Fsou-Tseu et de celle de Meng-Tseu, ayez la science de Tchao et de Tong, vous ne dissiperez pas l'obscurité autour de vous. Pour moi, je vis de poésie et de bon vin.

— Les choses vont ainsi, je le reconnais, dit le commandant Kia-Yé. Mais vous n'êtes point inconnu, et vous aurez de nombreux protecteurs.

Le poète se laissa persuader, et il se mit e route pour Tchang Nang. Aussitôt arrivé, il alla se promener près du palais. Or, il rencontra le recteur de l'Académie Impériale Ho-Tchy-Tchang. Ils se saluèrent avec respect et le recteur emmena le poète dans une taverne. Il se débarrassa de ses boucles d'or et de la queue de martre qui ornait son bonnet, et ils burent jusqu'à la nuit tombée.

Cédant aux prières de son nouvel ami, Ly-Pé consentit à loger dans sa maison, et ils furent intimes comme deux frères. Le lendemain, le poète fit porter ses bagages chez l'académicien. Et dès lors. leurs jours se passèrent à parler poésie et à déguster des vins : ils étaient contents l'un de l'autre.

Comme le temps marchait toujours, l'époque du concours arriva.

Alors l'académicien dit au poète :

— Les examinateurs qui, ce printemps, siègeront dans la province du Sud, sont Yang-Koueï-Tchong. frère de l'Impératrice, et Kao-Ly-Tse. chef de la garde de l'Empereur. Or, ces deux personnages aiment fort les cadeaux, et bien que ta science, mon frère. soit haute comme les nues, si tu n'as pas d'argent pour acheter leurs suffrages, tu ne par-

viendras jamais aux places près de l'Empereur. Je les connais, je vais leur écrire, peut-être cela produira-t-il déjà un peu d'effet.

Malgré l'éclat de son talent et la beauté de son caractère, Ly-Taï-Pé ne pouvait refuser cette offre. surtout d'un académicien.

Ho-Tchy écrivit donc, selon sa promesse.

Les deux chefs du concours parcoururent la lettre et s'écrièrent avec dédain :

— L'académicien a touché l'argent de son protégé, et il nous envoie son petit mot qui sonne creux, pour plaider en faveur d'un candidat sans titre. Rappelons nous ce nom : Ly-Pé ; sans nous attarder à la composition signée par lui, jetons-la au rebut !

C'est pourquoi, dès qu'il vit le nom de Ly-Pé, l'examinateur Yang-Koueï-Tchong, frère de l'impératrice, n'eut cure de parcourir la première page. A grands coups de pinceau, de haut en bas et en travers, il rature la composition et crie haut :

— Un barbouilleur de cette sorte n'est même pas bon à broyer mon encre !

— Broyer de l'encre, clame l'autre examinateur, Kao-Ly-Tse, le chef de la garde impériale. Il n'est pas bon à chausser mes bas et à lacer mes sandales !

Ils rirent stupidement, et la composition fut mise au rebut.

Le proverbe a raison :

Qui se présente au concours ne doit pas songer à réussir dans l'Etat ;
Qu'il se préoccupe de plaire aux examinateurs !

Ainsi déclassé ignominieusement, Ly-Taï-Pé entra dans une colère qui bouillonna jusqu'au ciel. Il s'écria :

Je le jure, et mon espérance sera remplie ; un jour, le frère de l'impératrice broiera mon encre, et le chef de la garde impériale lacera mes sandales !

L'académicien s'efforça de calmer le poète :

— Restez en paix sous mon toit : vivez-y dans tous les biens : dans trois ans s'ouvre un nouveau concours ; les examinateurs ne seront plus les mêmes, et vous réussirez.

Ils vécurent ainsi, l'académicien et le poète, à boire et à faire des vers.

Mais les jours passent, et les mois, et toute une année. Des ambassadeurs vinrent d'un pays étranger, porteurs de lettres de leur souverain.

Aussitôt, un ministre de la cour vint donner à l'académicien l'ordre de guider les ambassadeurs et de les loger à l'hôtel des postes de l'Empire.

Le lendemain, les gardes de la porte du conseil déposèrent ces lettres dans la salle d'audience.

L'Empereur Hiouan-Tsong chargea les docteurs de l'Académie de les ouvrir ; mais pas un ne put déchiffrer un mot. Ils s'agenouillèrent

sur les marches d'or et confessèrent humblement que ces papiers n'étaient que d'incompréhensibles griffonnages.

L'Empereur se tourna vers l'examinateur Yang-Koueï-Tchong, frère de l'impératrice, et lui ordonna de traduire la lettre. Yang, effaré, parcourt le papier; mais si ses yeux se promènent, il est aveugle pour comprendre.

L'Empereur s'adresse à tous les officiers civils et militaires, et pas un ne peut lui dire si ce sont là messages de bonheur ou de malheur.

L'Empereur entre dans une grande colère et menace les grands du Palais.

— Quoi! Vous êtes tant de magistrats, de lettrés, d'officiers, et pas un n'a la science qu'il faut pour supporter avec moi le poids de cette affaire? Qui répondra à cette lettre qu'on ne peut lire? Nous renverrons ainsi les ambassadeurs? Nous serons la risée des Barbares! Les rois étrangers insulteront à la cour de Nan-King! Ils prendront la lance et le bouclier, et ils envahiront nos frontières! Ecoutez-moi! Si, dans trois jours, personne n'a traduit cette lettre, tous les appointements seront supprimés! Si, dans six jours, elle est encore incomprise, vous serez tous destitués! Si, dans neuf jours, on ne me l'a pas expliquée, vous serez tous tués!

Cette déclaration terrifia les fonctionnaires, et la colère de l'Empereur grandissait toujours.

Cependant, rentré dans sa maison, l'académicien Ho-Tchy-Tchang, raconta à son hôte. le poète Ly-Pé, la terrible aventure.

Le poète sourit :

— Il est regrettable pour l'Empereur, que j'aie été, l'an dernier, refusé au concours. Il m'eût été possible d'être utile à l'Empereur dans cet ennui.

— Eh bien. dit l'académicien. je pourrais peut-être aller, au pied du trône impérial. proposer à Sa Majesté, sous ma responsabilité personnelle. l'aide de votre science ; il nous en saura gré.

Le lendemain, Ho-Tchy se rendit à la cour. Il fendit la foule des courtisans et, se courbant devant l'Empereur :

— Fils du Ciel et maître, dit-il, votre esclave ose vous avertir qu'il a chez lui un très grand lettré, le poète Ly-Pé. Il lira les lettres des étrangers ; car il sait tout.

Hiouan-Tsong envoya chez l'académicien un serviteur, pour ordonner au poète de se présenter à la cour.

Ly-Pé se récria :

— Le poète est un homme sans grade et sans titre. Il n'a pas de science ; tandis que la cour est pleine de savants très érudits. Pourquoi vient-on vers un pauvre homme comme moi? Si je réponds à cette invitation. j'offense tous les savants et les docteurs du palais.

L'Empereur, étonné de cette résistance, en demanda la cause à l'académicien Ho-Tchy.

— Sire, répondit celui-ci, le poète Ly-Pé est un homme de mérite

au-dessus de tous ceux de ce temps. Ses œuvres excitent partout l'étonnement et l'admiration. Mais, au concours de l'an dernier, sa composition a été biffée par les examinateurs, et il a été chassé honteusement. Il n'a ni titre ni grade, mais son amour-propre est froissé. Envoyez vers lui un magistrat supérieur, et il viendra.

— Eh bien, dit l'Empereur, je confère à Ly-Pé le titre de docteur du premier rang, la robe violette, la ceinture d'or et le bonnet de gaze. Allez lui porter cette nouvelle et ramenez-le vers nous.

Ly-Pé se procura son nouveau costume, qui était celui des examinateurs en chef, et se tourna vers le palais impérial pour faire une révérence. Puis il monta à cheval, et bientôt il fit son entrée dans le palais.

Assis sur le trône d'or, Hiouan-Tsong attendait l'arrivée du poète. Celui-ci, devant les degrés, exécuta la danse traditionnelle pour montrer sa gratitude. Puis, après s'être une dernière fois prosterné, il se tint debout.

De son côté, l'Empereur, en voyant Ly-Pé, fut pareil au mendiant qui vient de trouver un trésor, à un aveugle qui verrait soudain l'illumination du jour, à un affamé à qui l'on présenterait des aliments de vie, à une terre aride au premier contact de la pluie. Il ouvrit sa bouche d'or, et sa voix de jade se fit entendre :

— Des ambassadeurs venus je ne sais d'où m'ont remis des lettres que personne n'a pu lire. Je vous ai mandé, docteur, afin que vous me soulagiez d'une grande peine.

Le poète Ly-Pé salua poliment et répondit :

— Sire, ma science est bornée. J'ai été chassé du concours, et le seigneur Kao-Ly-Tse m'a jeté à la porte. Aujourd'hui, il faut lire les lettres de l'empereur étranger : pourquoi mes examinateurs n'ont-ils pas fourni la réponse, puisque les ambassadeurs l'attendent depuis longtemps ?

— Je sais votre talent, dit l'Empereur, cessez de vous humilier.

Il fit passer aux mains de Ly-Pé les lettres étrangères, et le poète debout devant le trône d'or, après un petit sourire de dédain, traduisit en chinois ces textes mystérieux.

Et cela signifiait :

Lettre du grand Ko-To du royaume de Po-Haï (1), au prince de la dynastie des Tang.

Depuis que vous avez pris la Corée et établi vos frontières contre les nôtres, vos soldats violent fréquemment notre territoire.

Nous espérons que vous vous excuserez a ce sujet ; nous sommes irrités de ces incursions, et nous vous adressons, par nos ambassadeurs, ces lettres qui vous inviteront a abandonner entre nos mains les cent soixante-seize villes de la Corée. En retour, nous

(1) Pays des Toungouses.

vous offrirons les plantes magiques des monts Taï-Pé-Chan, les tissus de la mer du sud, des tambours de guerre de Tse-Ching, des cerfs de Fou-Yu, des chevaux de So-Pin, de la soie d'Ouo-Tcheou, des poissons noirs du fleuve Mei-To, des prunes de Kieou-Tou, des bois de Lo-Yeou.

Si vous refusez de vous conformer à ce message, nous lèverons des troupes pour la guerre, nous porterons dans vos pays le carnage, et nous serons vainqueurs.

Après cettre lecture, les magistrats furent dans la stupeur. Ils se regardaient furtivement, se demandant si l'Empereur accepterait les conditions du Ko-To.

En effet, le Dragon était anxieux. Il interrogea les magistrats civils et militaires sur les moyens de repousser l'attaque des Barbares.

Lettrés et commandants furent sans plus de voix que les dieux d'argile ou de bois.

L'académicien Ho-Tchy seul osa dira :

— Esprit céleste du Dragon, votre grand-aïeul Tsaï-Tsong perdit des milliers de soldats, sans réussir, et le trésor fut épuisé. Alors le prince de Corée, Kaï-Sou-Wen mourut, et ses fils se querellèrent. Le glorieux empereur Tsaï-Tsong envoya deux vieux généraux Ly-Sie et Py-Jin-Koueï, avec un million de soldats, et la Corée fut soumise. Mais la paix règne ici depuis longtemps, et il n'y a plus de généraux, plus de soldats. Si nous prenons le bouclier et la lance, notre malheur est certain.

— Que répondre aux ambassadeurs? dit Hiouan-Tsong.

— Interrogez le poète Ly-Pé, il parlera avec sagesse.

Hiouan-Tsong interrogea le poète.

Ly-Pé répondit :

— Que Votre Majesté ne se trouble pas. Ordonnez aux ambassadeurs de venir demain à l'audience, et je leur parlerai dans leur propre langue. Je ferai rougir de honte ces Barbares, et leur Ko-To apportera ses hommages sur les marches de votre trône.

— Qu'est-ce, le Ko-To ? dit Hiouan-Tsong.

— C'est ainsi, répondit le savant Ly-Pé, que les Po-Haï appellent leur empereur ; comme les Hoeï-Hou nomment leur chef, Ko-Han ; les hommes du Thibet, Dzan-Po ; les Lo-Tchao, Tchao ; les Ho-Ling, Sy-Mo-Ouï.

Devant ce déluge de science, l'âme de l'Empereur exulta, et Ly-Pé, à l'instant même, reçut le titre de docteur du collège académique. Le poète fut logé dans le *Palais des Clochettes d'or*.

Les musicieus de l'Empereur donnèrent un grand concert; des femmes versèrent le vin dans des coupes que des jeunes filles richement vêtues distribuèrent, et, pour plaire à l'Empereur, on dut chanter des vers en l'honneur de Ly-Pé.

Le moyen de ne pas sortir des règles de l'étiquette en un si délicieux banquet? Ly-Pé but si joyeusement qu'il perdit connaissance.

Par ordre de l'Empereur, des dignitaires de la cour portèrent respectueusement le poète sur un lit.

Le lendemain, quand le tambour annonça la cinquième garde, Hiouan-Tsong vint siéger dans la salle d'audience.

Trois fois, au milieu du silence, le fouet a retenti pour écarter la foule.
Les magistrats civils et militaires, noble cortège, marchent alignés sur un double rang.

Mais, ce lendemain, Ly-Pé n'avait pas le cerveau très lucide.

Après la présentation des hommages au pied du trône, Hiouan-Tsong appela le poète. L'ivresse de la veille laissait des traces sur son visage, son œil était vague.

L'Empereur, pour réveiller le poète, réclama du bouillon de poisson. Des serviteurs apportèrent cela sur un plateau d'or, et l'Empereur, pour honorer le poète, remua longtemps le bouillon avec un bâton d'ivoire. Puis il l'offrit à Ly-Pé Le poète but à genoux, et son visage était illuminé.

Les cent magistrats virent ces honneurs faits à Ly-Pé. Les uns étaient mécontents de cette extraordinaire familiarité ; les autres étaient heureux de voir l'Empereur descendre aussi près des hommes.

Les deux examinateurs, Yang-Koueï-Tchong, frère de l'impératrice, et Kao-Ly-Tse, le chef de la garde impériale, montraient sur leur visage toute leur jalousie.

Les ambassadeurs étrangers furent introduits et saluèrent l'Empereur par des acclamations.

Le poète Ly-Taï-Pé, revêtu de la robe violette et portant le bonnet de gaze, beau comme un dieu ou comme une nuée de neige, était debout à la gauche du trône, à la place de l'historiographe. Il lut d'abord, à haute voix, la lettre des étrangers et ne se trompa pas d'un mot.

Les étrangers furent stupéfaits. Il leur dit :

— Votre petite province ne suit pas les bons rites ; mais notre Empereur, dont la puissance s'étend aussi loin que le Ciel, vous pardonne. Voilà sa réponse ; écoutez-la, et taisez-vous.

Les ambassadeurs se prosternèrent devant le trône. L'Empereur fit apporter pour lui un riche coussin de soie. Il prit une pierre de jade du pays de Yu-Tien, pour broyer l'encre, un pinceau de poil de lièvre enfermé dans un étui d'ivoire, un bâton d'encre aux armes du Dragon, une superbe feuille de papier parfumée et décorée en toutes couleurs. Il donna tout cela à Ly-Pé et le fit s'asseoir sur le coussin de soie pour qu'il écrivît la réponse en mots étrangers.

— Fils du Ciel, dit le poète, les bottes de votre scribe ne sont pas assez propres ; je les ai souillées dans le banquet d'honneur, la nuit dernière. Votre Majesté veuille me donner des chaussures neuves pour monter sur l'estrade !

L'Empereur consentit, et un serviteur apporta de superbes chaussures.

Ly-Pé ajouta :

— Sire, excusez ma conduite inconvenante, mais je vous ferai une autre demande.

— Ce sont là propos déplacés, dit l'Empereur. Cependant, parlez.

— Sire, au dernier concours, j'ai été jeté à la porte par Yang-Koueï-Tchong et par Kao-Ly-Tse, la vue de ces ennemis trouble mon âme. Votre voix de jade daignera commander à Yang-Koueï-Tchong de broyer l'encre, et à Kao-Ly-Tse de lacer mes chaussures. Alors, je vous assure, ma verve reviendra, et je lèverai le pinceau pour tracer votre réponse dans la langue des étrangers. En écrivant au nom du Dragon, je me montrerai digne alors de sa confiance.

L'Empereur craignit de rebuter le poète, qui lui était si nécessaire. Il donna l'ordre bizarre. Le frère de l'impératrice broya l'encre, et le chef de la garde impériale laça les chaussures, songeant tous deux que ce candidat si mal traité par eux au concours profitait des faveurs de l'Empereur pour se venger, à la lettre, des injures passées.

Ils sentirent, dans leur colère, la justesse du proverbe :

Ne vous attirez aucune inimitié, l'inimitié ne s'apaise jamais.

L'injure retourne contre l'insulteur, et la flèche des paroles, contre celui qui l'a lancée.

Le poète triomphait.

Il monte sur le tapis de l'estrade et s'assied sur le coussin brodé... De la main gauche il caresse sa barbe, de la droite, il saisit et élève le pinceau de poils de lièvre. Il l'applique sur le papier décoré. Ses doigts courent avec science. En un instant, des caractères étrangers, bien tracés, bien alignés, sans tache, sans rature, couvrent la feuille, et Ly-Pé la dépose sur la table du Dragon.

L'Empereur, est stupéfait. Il montre la feuille aux cent magistrats ; c'est bien l'écriture des Barbares.

Hiouang-Tsong dit :

— Maintenant, expliquez-nous la lettre.

Droit devant le trône d'or, Ly-Pé, d'une voix retentissante, lut la réponse aux étrangers, ainsi conçue :

Le Grand-Dragon de la dynastie des Tang, dont le règne égalera les années des Kai-Youen, envoie ses ordres au Ko-To des Po-Haï.

Depuis les anciens jours, le roc et l'œuf ne se heurtent pas. Le serpent et le dragon ne se font pas la guerre.

Ma race, favorisée par le Destin, règne jusqu'aux quatre mers. J'ai des généraux habiles et des soldats courageux, beaucoup de lances et de boucliers.

Le roi Hie-Ly, votre voisin, a refusé mon alliance : je l'ai fait prisonnier,

Les peuples de Pou-Tsan m'ont juré obéissance et m'ont donné pour symbole de leur fidélité l'oiseau de métal fondu.

Le Six-Lo nous envoie des louanges brodées sur des tissus de soie; la Perse, des serpents qui prennent les rats; l'Empire Romain, des chiens qui savent conduire les chevaux en tenant une lanterne dans leur gueule; le Koling, des perroquets blancs; Tsiang-Po, des escarboucles qui brillent dans la nuit; le Népal, des vases précieux.

La Corée nous a résisté; malgré ses neuf siècles de durée, elle a été anéantie en un matin.

Votre petit pays n'est rien au regard de l'Empire du Milieu.

Vous n'avez pas, en hommes et en chevaux, la dix-millième partie de nos ressources.

Vous êtes la sauterelle qui s'irrite et l'oie qui s'enorgueillit.

Prince, nos guerriers feront couler le sang de votre peuple.

Le Grand-Dragon a des plans vastes comme l'Océan, mais il pardonne pour cette fois encore.

Payez donc avec zèle le tribut chaque année.

Réfléchissez trois fois à ces instructions.

L'Empereur Hiouan-Tsong fut dans la joie; il dit à Ly-Pé d'expliquer la réponse aux ambassadeurs: puis il mit le sceau impérial.

Le poète appela Kao-Ly-Tse, chef de la garde, afin qu'il lui remît ses anciennes chaussures.

Ensuite, les envoyés barbares étant entrés, il lut la réponse d'une voix harmonieuse et sonore. Ils furent pâles d'effroi et assistèrent à la danse en l'honneur du Grand-Dragon.

L'académicien Ho-Tchy les reconduisit hors de Nan-King, et ils lui demandèrent qui était cet homme étonnant qui avait écrit les instructions impériales.

— Le poète Ly-Taï-Pé, dit Ho-Tchy, est un Immortel descendu des cieux pour aider le chef de l'Empire du Milieu. Qui donc pourrait l'égaler?

Les ambassadeurs s'éloignèrent en hochant la tête.

Une fois dans leur pays, ils racontèrent leur mission au Ko-To. Il fut terrifié.

Il délibéra avec ses conseillers:

— Si l'Empire du Milieu a pour ministre un Immortel descendu des cieux, peut-on l'attaquer?

Il écrivit une lettre de soumission, et il promit un tribut. Chaque année, lui-même vint l'apporter.

Ici l'histoire va d'un autre côté.

II

L'Empereur aimait beaucoup le poète Ly-Pé et voulait lui conférer maintes fonctions. Le poète refusait toujours.

— Sire, disait-il, je ne veux point de poste. Je veux errer, en toute liberté, en toute fantaisie, sans souci d'affaires, comme, sous les Han, le poète favori Tong-Fang-Sou.

— Bien, dit Houan-Tsong. Le docteur Ly-Pé ne veut pas d'emploi. Mais il aime les pièces de monnaie jaune, les tablettes de jade, les pierres précieuses ?

— Non, Sire, objecta Ly-Pé. Mais vous accompagner en voyage, boire, et écrire des vers, cela me suffirait.

L'Empereur vit que le poète était désintéressé.

Il le faisait encore loger dans le *Palais des Clochettes d'or* et l'invitait à tous les banquets. Il causait avec lui des affaires de l'Etat, et le poète recevait maintes distinctions.

Un jour, Ly-Taï-Pé, s'en allait à cheval par les rues de Tchang-Nang. Soudain, il entend des gongs et des tambours. Il voit des gens armés de haches et de poignards accompagnant un chariot sur lequel était un captif.

Le poète interroge les gardes.

Ce prisonnier était un gouverneur rebelle qui avait fait la guerre près de Ping-Tcheou. On allait le décapiter, le même jour, sur le marché de l'Est. Le captif était un bel homme. Ly-Pé lui demanda son nom.

D'une voix retentissante comme une cloche d'airain, il répondit :

— Je m'appelle Kouo-Tse-Y !

Ly-Pé lut sur sa figure une grande intelligence. Il cria aux gardes d'attendre.

— Je me rends caution de ce prisonnier, et je vais présenter une supplique à l'Empereur.

On sut que c'était Ly-Taï-Pé, l'Immortel exilé, dont le Grand-Dragon avait remué le bouillon avec son bâtonnet d'ivoire. On lui obéit.

Le poète alla au palais, il obtint une lettre de grâce qu'il revint lire sur le marché, et il fit descendre du chariot de mort le prisonnier. Celui-ci, plus tard, sauva son libérateur.

Cela sera dit en son lieu.

Il y avait alors, au palais, de belles fleurs envoyées du pays de Yang-Tcheou. On les appelait *Mo-Cho-Yo* au temps des Tang : aujourd'hui, nous les nommons *Meou-Tan* (Pivoines).

On les avait replantées, et quatre variétés étaient levées : la grande rouge, la verte foncée, l'orangée, et la blanche transparente. Elles étaient dans la Galerie des Parfums enivrants. Hiouan-Tsong prenait plaisir à les contempler en compagnie de l'impératrice Yang-Koueï.

Et soudain l'Empereur voulut que des comédiens fissent de la musique et qu'on célébrât les meou-tan, fleurs aimées de l'impératrice, par des vers de Ly-Taï-Pé.

Les serviteurs dirent que le poète était sorti, et qu'il devait être à boire dans la taverne du marché. L'on ne courut donc pas dans les neuf grandes rues ; l'on ne chercha pas sur les trois grandes places. Un serviteur alla droit au marché et entendit une voix venant de l'étage supérieur d'une vaste taverne et qui chantait :

As-tu bu trois verres ? tu comprends la Grande Voie.
As tu vidé la coupe ? tu y marches.
Dans l'extase du vin naît le bien-être.
Sans s'éveiller de son ivresse, le poète passe à la postérité.

— Ce chanteur est Ly-Pé, le poète, ou ce n'est personne, dit le comédien qui accompagnait le serviteur.

Ils montent. Ils voient le poète, seul sur un escabeau. Près de lui, une table portant un vase de porcelaine. Dans le vase, une branche de pêcher, couverte de fleurs. Devant ces fleurs, il avait vidé bien des coupes ; il était ivre, doucement, et il tenait en main sa tasse qu'il ne quittait pas.

— L'Empereur est dans la Galerie des Parfums enivrants, dit l'acteur. Il appelle le docteur Ly-Pé.

Le poète répondit par ce vers :

Je suis ivre, je veux dormir ; passez votre chemin !

Il allait s'endormir, en effet. Mais le comédien fit un geste par la fenêtre.

Huit domestiques montèrent, prirent Ly-Pé et le posèrent sur un beau cheval tacheté.

Les serviteurs soutenaient le poète à droite et à gauche ; l'acteur tirait le cheval.

Le cortège vint jusque devant la salle des Cinq Cygnes. L'Empereur permit au poète d'entrer à cheval dans le palais.

Ils traversèrent les Fossés où coule la joie, et ils arrivèrent à la galerie des Parfums enivrants.

L'Empereur vit Ly-Pé ayant toujours les yeux fermés et lourds d'ivresse. Il dit aux serviteurs d'étendre sur les dalles de la Galerie un riche tapis violet.

Il s'avança vers le poète, et, remarquant que la salive humectait ses lèvres, le Grand Dragon l'essuya avec sa manche armoriée.

L'Impératrice ordonna qu'on le réveillât avec des ablutions d'eau froide.

Les serviteurs en puisèrent dans les Fossés où coule la joie, et les jolies suivantes de l'Impératrice rafraîchirent le visage du poète.

Ly-Taï-Pé sortit de son rêve.

Il vit l'Empereur et se prosterna.

— Sire, j'ai mérité mille morts, dit-il ; mais l'Immortel exilé était dans le bonheur du vin.

L'Empereur lui prêta sa majestueuse main, afin qu'il se levât.

— Avec mon épouse et mes fils, j'admire ici des fleurs superbes qui

veulent des louanges nouvelles. Ecrivez aussitôt deux poèmes que l'on chantera brillamment.

L'acteur Ly-Koueï-Nien apporta du papier doré au poète. Celui-ci, sous la récente inspiration du vin, en écrivit trois, que voici :

I. — En voyant les nues, je songe à votre parure ; en voyant les fleurs, je songe à votre visage

Le souffle printanier caresse la jalousie de la fenêtre, les perles de la rosée enrichissent les fleurs épanouies.

Si le sommet du mont Kiun-Yu-Chan ne s'était pas élevé devant moi,

D'en bas, je vous aurais vue, à la clarté de la lune, dans le séjour des dieux.

II. — La rosée étincelle sur la branche pourpre, notre âme est parfumée.

Mais les nuées et les pluies qui battent incessamment le mont Wou-Chan, descendent et attristent mon cœur.

Pourquoi cette triste image vient-elle à moi dans le palais des Han ?

Hélas ! L'hirondelle légère cherche pour elle l'éclat d'une nouvelle parure.

III. — La fleur célèbre et la belle qui ruine les empires cherchent toutes à plaire au Fils du Ciel.

Elles attirent son regard complaisant.

Victorieuse des jalousies qu'a fait naître l'amour, vent du printemps, la belle regarde la fleur.

— Cette poésie est la grâce même, dit l'Empereur.

Et il ordonna au comédien Ly-Koueï-Nien de mettre ces vers en musique et de les chanter.

Et Hiouan-Tsong, sur sa flûte de jade, les accompagna lui-même.

Et l'Impératrice souleva son voile de soie pour remercier le poète.

Elle prit une coupe enrichie de gemmes brillantes, la remplit du vin exquis de Ly-Leang, et ses jolies suivantes la présentèrent à Ly-Pé, qui la vida.

L'Empereur ordonna que, désormais, il pût se promener dans le *Jardin défendu*, et que des serviteurs le suivissent avec des coupes de vin délicieux.

Chaque jour, il était appelé devant l'Empereur. Et il avait l'amitié de la princesse.

Mais Kao-Ly-Tse, le chef de la garde impériale haïssait toujours le poète Ly-Pé.

Un soir que l'Impératrice récitait à haute voix les vers de Ly-Pé sur les fleurs meou-tan, il lui dit :

— Votre Altesse récite les stances de Ly-Taï-Pé ? Et elles devraient vous remplir de colère !

— Parlez, dit l'Impératrice.

Le jaloux répondit :

— Ecoutez ce vers :

Hélas! L'hirondelle légère cherche pour elle l'éclat d'une nouvelle parure...

— Ce vers, ajouta Kao-Ly, fait allusion à la favorite Tchao, épouse de l'Empereur Tching-Ti, de la dynastie des Han. Elle fut comédienne d'abord, et son nom était Feï-Yen, *l'hirondelle légère*. Malgré les bontés de l'Empereur, elle aimait un officier de la cour, qu'elle cachait dans la double boiserie de la muraille. Un jour, l'Empereur entra, entendit tousser la tapisserie, il chercha le coupable et le tua. Il voulut répudier la princesse, puis il lui pardonna. Mais elle perdit son titre d'Impératrice.

Or, justement, l'Impératrice Yang-Koueï avait pour amant le traître Nang-Lo-Chan. La cour le savait, hormis l'Empereur.

Kao-Ly enfonça le trait du soupçon dans le cœur de la princesse; elle détesta le poète Ly-Pé. Elle dit et répéta à l'Empereur que c'était un ivrogne grossier et sans politesse.

L'Empereur, devant le mécontentement de la princesse, n'appela plus le poète et ne le fit plus boire.

Le poète vit que ce coup venait de Kao-Ly. Il demanda à partir du palais, et cette supplique resta sans réponse.

Alors, il but chaque jour davantage et passa les jours en orgie avec l'académicien Ho-Tchy-Tchang et six autres. On les appela les *Huit Immortels du banquet*.

Comme, en réalité, l'Empereur aimait le poète, il l'appela et lui dit :

— Poésie par la pensée, indépendance par l'âme, allez où vous voulez.

Avant la fin du jour, il le manda encore :

— Vous nous avez rendu de grands services. Vous retournerez dans vos montagnes les mains pleines.

— Un bâton et quelques pièces de monnaie pour boire en route remplissent les mains du poète.

Pourtant, l'Empereur donna à Ly-Pé une pancarte d'or, sur laquelle il écrivit de sa main qu'on laissât le poète parcourir tout l'Empire sans être inquiété jamais, et qu'il pût boire dans toutes les tavernes aux frais du trésor public.

Il prescrivit encore que, dans les chefs-lieux, Ly-Pé reçût mille kouans (1), et, dans les villes de deuxième ordre, cinq cents. En outre, si quelqu'un de la magistrature ou du peuple offensait le poète, il serait déclaré rebelle à l'Empereur.

Enfin, l'Empereur donna à Ly-Pé mille pièces d'or, un vêtement de soie, une ceinture ornée de jade, un beau cheval, un fouet doré et vingt serviteurs.

(1) Le kouan représente un peu plus de 7 francs.

Au dernier moment, il y joignit encore deux bouquets de fleurs et trois flacons de vin.

Il voulut que le poète montât à cheval devant lui et que la cour lui fît cortège.

Yang-Koueï-Tchong, le frère de l'Impératrice, et Kao-Ly-Tse, le chef de la garde impériale, se dérobèrent.

Les amis intimes de Ly-Pé l'accompagnèrent durant trois jours. Au moment de leur dire adieu, le poète écrivit ces vers, qu'on a conservés :

Adieu aux amis en retournant dans les montagnes

Le poète, plein de joie et de gratitude pour l'édit de l'Empereur,
S'élève comme la flamme au milieu d'une colonne de fumée.
Un matin, il s'éloigna des académiciens, ses bons amis.
Et il roula tristement au gré du vent, comme la plante sans racine au gré des flots.
Pour chanter, il s'en alla vers le mont Tong-Wou.
Les chants s'épuisent un jour, mais la source des sentiments est intarissable.
Le poète, par ces vers, dit adieu à ceux qu'il aime.
Il part ; la barque vient au devant du pêcheur.

Vêtu de soie, le bonnet de gaze sur la tête, Ly-Pé poursuit sa route à cheval, et les gens le surnomment le *Voyageur aux habits de soie*.

Sa dépense dans les villes, le vin qu'il boit abondamment aux tavernes, tout est payé par le trésor public.

Les heures fuient, les jours et les mois se succèdent ; il est toujours en banquets.

Soudain, le poète résolut de voyager sur un âne, avec un seul domestique. Il cacha sur lui la pancarte de l'Empereur, comme un talisman.

Passant les frontières du district de Hoa-Yu, il ouït dire que le gouverneur tyrannisait le peuple. Il voulut lui donner une leçon.

Il poussa dans la cour et frappa trois fois à la porte du gouverneur.

Celui-ci était dans la salle d'audience. Il s'écria :

— C'est horrible ! C'est insupportable ! Qui insulte un magistrat supérieur ! père et mère du peuple ! Amenez-moi cet inconnu !

Le poète feignit l'ivresse et ne répondit pas aux questions.

Le gouverneur le mit aux mains des geôliers, qui le jetèrent en prison.

— En attendant que la raison lui revienne, je vais lui préparer pour demain une jolie sentence, dit le gouverneur.

Ly-Pé fut mis au cachot, mais il frisait sa moustache et souriait.

— Cet homme est fou, dit le gardien-chef.

— S'il est fou, il ne perdra pas la tête, répondit Ly-Pé. Je vais dresser une requête. Donnez-moi un pinceau et du papier.

— Que va barbouiller ce pauvre homme ? s'exclamèrent les gardiens.

Il écrivit :

Celui qui dresse cette requête a pour patrie Kin-Tcheou et pour nom Ly-Pé.

A vingt ans, ses talents littéraires étaient sans bornes. Quand il agitait son pinceau, les génies et les démons versaient des larmes.

Les Huit Immortels de Tchang-Nang l'appellent le Grand-Ermite.

Il a écrit une réponse officielle aux Barbares en leur propre langue : toutes les villes de l'Empire chantent sa renommée.

Il accompagne le char de jade du Grand-Dragon, et il habite le Palais des Clochettes.

La main impériale a remué pour lui du bouillon trop chaud et essuyé ses lèvres.

Le frère de l'Impératrice broie son encre, et le chef de la garde impériale lace ses chaussures.

Il est entré à cheval dans le palais du Fils du Ciel. Ne peut-il entrer sur un âne dans la demeure du gouverneur de Hoa-Yu ?

Il a sur lui une pancarte impériale où vous lirez ses titres.

Ly-Pé présenta sa requête à l'intendant des prisons qui, l'ayant lue, se prosterna :

— Vénérable docteur, s'écria-t-il, pardonnez-moi. Je suis un misérable, mais je n'ai fait qu'exécuter des ordres. Que votre clémence, vaste comme la mer, excuse mon crime !

Le poète pardonna à cet intendant.

Quant au gouverneur, il trembla comme un enfant qui entend gronder la foudre et ne sait dans quel trou se cacher.

Il se rendit à la prison où était Ly-Pé et se prosterna à son tour.

— Je suis un stupide magistrat qui ne sait pas discerner le mont Tay-Chan. Pardonnez-moi !

Le poète ordonna à tous les fonctionnaires du district de venir à l'audience.

Il s'assit à la place d'honneur.

Il lut la pancarte impériale, où il était écrit que tout fonctionnaire qui serait irrespectueux envers le poète serait déclaré rebelle.

— Qu'avez-vous mérité ? leur cria le poète.

Tous répondirent :

— Mille fois la mort.

— Vous avez reçu de l'Empereur des emplois et des traitements.

Est-ce pour opprimer le peuple ? Soyez plus doux envers lui, et je vous épargnerai !

Tous joignirent leurs mains, et ils promirent d'être plus justes. Ils furent fidèles à leur parole.

Bien mieux, cette histoire s'étant répandue dans le pays, les fonctionnaires de tous lieux en conclurent que le docteur Ly-Pé faisait une tournée incognito dans le pays, pour les surveiller. Tous se corrigèrent. Et l'Empire du Grand-Dragon devint un très bel empire, à cause du poète.

Il parcourut les provinces de Tchao, de Weï, de Yen, de Tsin, de Tsy, de Leang, de Tsou, choisissant les tavernes au bord des fleuves et sur le penchant des montagnes, pour boire et faire des vers.

Vint la révolte de Nang-Lo-Chan. Le Grand-Dragon fit périr son favori Yang-Koueï et pendre l'Impératrice dans une pagode bouddhique.

Ly-Pé se cacha sur le mont Lou-Tchan.

Quand Tching-Wang-Ling, commandant du Sud-Est, profita des troubles et parvint à monter sur le trône, il fit rechercher Ly-Pé et voulut lui donner une place.

Le fidèle poète refusa. Mais Tching-Wang-Ling le fit garder au camp général.

Plus tard, Sou-Tsong fut proclamé empereur, il nomma pour chef de la cavalerie Kouo-Tse-Y, que Ly-Pé avait sauvé du char fatal et de la mort.

Tching-Wang-Ling, dépossédé, se révolta. Son camp fut fait prisonnier, et l'on y saisit le poète. On voulut le punir comme complice. Mais Kouo-Tse-Y le reconnut. Il le sauva à son tour de la mort et lui fit servir beaucoup de vin.

Et le poète dit ces deux vers :

Deux feuilles flottent de compagnie en retournant dans l'Océan.
Et deux hommes peuvent toujours se rencontrer, après des années.

Ly-Pé fut présenté à l'Empereur Sou-Tsong, qui voulut le nommer son historiographe. Il n'accepta point, préférant sa joyeuse indépendance.

Il s'en alla, fit de nombreuses promenades sur le lac Tong-Ting ; puis il vint errer sur le fleuve Tsay-Chy.

Or, une nuit que la lune brillait radieusement, Ly-Pé soupait sur le fleuve.

Au sein des airs, s'éleva un concert harmonieux : nul homme que le poète n'entendit ces voix.

Puis, en un grand tourbillon, les eaux du fleuve s'agitèrent tumultueusement. Des baleines vinrent agiter leurs nageoires. Et deux jeunes immortels, portant des étendards, arrivèrent près de Ly-Pé.

Ils descendaient vers le poète, le prier, de la part du Maître des Cieux, de reprendre sa place dans les régions d'en haut.

L'équipage s'évanouit de peur. Mais les mariniers reprirent leurs sens, et ils virent le poète, sur le dos d'une baleine, s'éloignant au milieu des harmonies.

Et tout disparut dans les nuages.

Les mariniers racontèrent partout cette merveille. Alors, sur les bords de ce fleuve, l'Empereur fit élever à l'Immortel Ly-Pé un temple où l'on devait offrir des sacrifices, au printemps et à l'automne.

Dans l'année taï-ping-king-koueï,' du règne de Taï-Tsong, de la dynastie des Tsong, un lettré qui voguait en nacelle sur le fleuve Tsay-Chy, par une belle nuit pleine de lune, aperçut une voile de soie qui venait de l'occident. Ensuite, il vit brodés sur elle, ces mots : *Ly-Pé, Prince de la poésie.*

Alors le lettré chanta à haute voix les vers suivants :

Quel est l'homme qui, au milieu du fleuve, pour sa devise prend le titre de prince des poètes?

S'il est ce génie, qu'il chante quelque chose digne de lui!

Et celui qui voguait dans la barque à la belle voile, chanta :

Dans le hasard de la nuit, ne te risque pas dans un poème qu'il faudrait interrompre.

Contemple l'étoile du matin et crains de l'effaroucher : elle plongerait aussitôt dans les ondes fraîches du fleuve.

Et la barque du chanteur mystérieux disparut.

De nos jours encore, on appelle Ly-Pé l'*Immortel qui aimait le vin, le Prince de la poésie.*

Et l'on a écrit dans son temple :

En écrivant aux Barbares avec leurs propres caractères, il déploya un talent divin.

Le Grand-Dragon remua son breuvage dans la coupe impériale.

Ly-Pé est parti dans les airs, sur le dos d'une baleine.

Le fleuve Tsay-Thy, aux eaux filles du Kiang, murmure son nom!

Traduit du chinois par L. Charpentier.

L'Initiation dans la Société secrète des Boxers

I

Le peuple chinois possède, depuis une antiquité très reculée, le culte des traditions, la piété envers les ancêtres, l'amour du sol natal, à un degré qu'aucun autre peuple n'atteignit jamais. Depuis plus de six siècles que l'invasion mandchoue a, pour la première fois, pénétré en Chine, et, ensuite, lorsqu'après trois siècles une nouvelle race tartare a renversé la dynastie des Mings au profit des Tsings, tout ce temps la race indigène a bercé dans son âme indolente et résistante à la fois, sournoise et fidèle, le rêve d'un gouvernement de la Chine par les fils des anciens maîtres issus de leur propre nation tant de fois millénaire. Et les générations des hommes jaunes se sont succédé, et des hommes sont nés qui sont devenus des aïeux immémoriaux dont leur postérité ne savait plus les noms, et d'autres hommes ont vu le jour, ont peiné, ont subi l'esclavage des vainqueurs que le temps n'absolvait pas, et tous ont gardé le souvenir traditionnel et l'amour ancestral des Mings, avec une patience lente et inlassable comme la marche éternelle de leurs grands fleuves, avec une unanimité majestueuse comme la masse illimitée de leur patrie qui égale un monde.

Or, ce culte de la Chine ancienne et des empereurs issus d'elle est l'une des causes initiales de la naissance des sociétés secrètes, l'un des principaux aliments de leur infatigable activité. Joignez à cela un autre mobile qui, psychologiquement et ethnologiquement, suit le premier. Dans une nation, tant que le culte du passé est vivace et que tous aiment une commune tradition de politique, de religion, de mœurs, il règne un très vif esprit de solidarité. Et si, de plus, la masse du peuple est exploitée et asservie, s'il n'y a pas de justice à attendre de la race victorieuse, accapareuse des emplois, des bénéfices, des honneurs, de tout, les fils déshérités des antiques indigènes se rapprochent, se resserrent, se tiennent et forment les trames vengeresses dont la menace reste constamment sur les oppresseurs.

Enfin, c'est un fait que nous relevons et que l'ethnologie classera un jour parmi ses lois, un peuple est d'autant plus enclin à produire, en dehors de la grande association visible, des groupes secrets, en vue d'un but distinct, d'un idéal latent, et selon des modes propres, que son tempérament physique et sa mentalité spéciale le portent davantage au symbolisme, qui est une transformation des idées, des actes et des mœurs, en figures et en rites. Tout symbole non universel et courant, — et il y en a toujours de tels quand l'âme d'un peuple en est féconde et ne cesse d'en créer d'instinct, — amène un groupement

entre ceux qui l'emploient. En sorte que la Chine, race la plus symboliste dans sa langue, dans sa poésie, dans ses mœurs, — même sans traditions à poursuivre et sans besoin de solidarité entre les obscurs persécutés, — eût fourmillé des sociétés secrètes.

Le génie intrigant d'une femme politique, l'impératrice Sy-Tay-Héou, a su détourner temporairement, de la race tartare, contre les étrangers, qui le méritaient peut-être, le traditionalisme fanatique des sociétés secrètes, pour en faire un patriotisme barbare en ses manifestations, mais légitime à sa source.

La société secrète des Boxers est le porte-étendard de cette levée en masse. Le nom que nous lui donnons lui vient des Anglais, parce qu'en effet ses membres pratiquent l'exercice de la boxe. Il ne fait presque que traduire le nom de *Société des poings harmonieux*. Sous cette appellation sportive qui la cache et la dérobe aux persécutions des mandarins, elle n'est autre que la société transformée des *Grands-Couteaux*, qui existait en Chine depuis près de trois cents ans.

Il serait curieux d'étudier en détail les expressions d'argot dont ses membres font usage entre eux. Pour signaler l'arrivée de la police, ils crient au *courant d'air* : pour celle des troupes gouvernementales, ils signalent un *orage*. Lorsqu'ils pillent sur la voie publique, ils *chassent la perdrix*. Piller un navire, c'est *manger des canards*. Piller un village, c'est *faire le grand tour en croisière*. Celui qui saccage une boutique fait le *cure-oreille*. Celui qui assassine quelqu'un lui *lave le corps*. Couper une oreille, c'est *retirer ce qui amène le vent*. Enfin, dans les importantes entreprises, *décrire un grand cercle*, c'est attaquer la capitale de la province.

Toutes les sociétés secrètes de la Chine n'ont pas, dans leur programme, des opérations aussi scabreuses ; mais plusieurs, surtout celle des *Grands-Couteaux*, alias des Boxers, ont dégénéré en associations de brigandage, peut-être à cause de précédentes persécutions.

C'est dans la solitude des jungles et des montagnes, lieux propices aux conspirations politiques d'antan, que se tinrent autrefois les réunions des confréries chinoises. Aujourd'hui, elles possèdent des locaux spécialement aménagés, et souvent les assemblées ont eu lieu sous la protection des agents anglais.

A la porte de la loge, que la langue symbolique des associés nomme *Cité des Saules*, se tient un huissier avec un bâton rouge. Pour pénétrer dans la *Cité des Saules*, il faut prendre le bâton à deux mains et réciter les vers suivants :

Je tiens la canne rouge dans mes mains :
Sur la route, vers la Cité des Saules, je n'ai aucune crainte.
Vous me demandez, frère, où je vais.
Je suis parti bien tôt, mais je marche lentement.

Il y a longtemps, en effet, qu'ils sont en marche vers leur but de révolution patriotique contre les Tartares.

Ceux qui, ayant voulu franchir le seuil de la loge, ne savent point

cette formule, ont la tête tranchée. Les lois de la société sont sévères sur ce point.

Après avoir passé la grand'porte, on arrive dans la *Salle de la Sincérité et de la Justice*, puis, dans la *Véritable Cité des Saules*, puis, dans le *Pavillon fleuri rouge*. C'est là que se trouve le grand autel, avec la chaire du Sien-Sang ou maître de la loge.

Là aussi se voient le *Cercle mystique du Ciel et de la Terre*, le *Pont à deux planches*, l'une de cuivre, l'autre de fer, la *Fournaise incandescente* et divers objets dont nous parlerons dans la suite. Enfin. c'est dans une dernière chambre spéciale, nommée *Marché de la paix universelle*, que les candidats, purifiés par des ablutions, revêtus de vêtements neufs, se préparent à être reçus.

Chaque candidat est introduit devant les maîtres par un fonctionnaire de la loge. lequel se porte garant que. pendant quatre mois, le nouveau membre ne se querellera pas avec ses frères, et que, pendant trois ans, il n'enfreindra aucun des 36 articles de la société.

Ces 36 articles sont lus à haute voix au récipiendaire agenouillé. Le 1er porte que la piété filiale est la plus haute de toutes les vertus.

L'on voit ensuite que le secret est absolu. Celui qui l'aura trahi aura une oreille coupée et recevra 108 coups de bâton. Tout membre de la société considérera les autres comme des frères, à quelque classe qu'ils appartiennent : seigneurs, lettrés ou artisans. Dans les réunions de la société, vous ne cacherez pas les serpents parmi les dragons (c'est-à-dire les Mandchous parmi les Chinois).

Alors, l'assemblée entière récite la prière suivante qui est, en réalité, dans leur rituel compliqué et puéril, le morceau capital, non par un symbolisme plus spécial ou par un réalisme plus coloré, mais, au contraire, parce qu'il présente clairement et sans ambages la raison d'être et le but de la confrérie.

« *Avec solennité, nous offrons aujourd'hui de l'encens et adressons cette prière à Pwan-Ku, qui le premier sépara le ciel de la terre.*

« *Vénérant la sainte volonté qui nous unit tous, nous désirons avec ferveur renverser Tsing et rétablir Ming, afin d'obéir à l'ordre du Ciel, et nous demandons que le ciel et la terre tournent ensemble.* »

Ici, le chœur se tait, et le récipiendaire seul continue :

« *Aujourd'hui, je me présente au milieu de mes frères, devant X, qui est maître de la loge de X. près du village de X, dans le district de X, de la préfecture de X, dans la province de X.* »

Et la foule reprend :

« *Tous les frères ici présents aujourd'hui sont des hommes vaillants et courageux.*

« *Nous sommes venus en masse pour jurer fraternité devant le ciel et la terre, et nous jurons, en effet, de posséder tous le même cœur et*

d'être animés du même esprit. Nous mêlerons notre sang pour justifier ce serment.

« *Nous prions et supplions les dieux du ciel et de la terre. Liu-Pi, Kwan-Yu et Chang-Si, qui ont juré fraternité dans un jardin de pêchers.*

« *Du même cœur nous obéirons au Ciel, nous agirons vertueusement et nous renverserons Tsing pour rétablir Ming.*

« *D'un commun accord et nos forces unies, nous nous mettrons à la recherche du véritable maître. Nous reconquerrons l'empire, et nous rétablirons le vrai trône, afin que prospère l'héritier de la grande dynastie des Mings.*

« *Nous offrons aujourd'hui de l'encens, et nous formulons cette prière, espérant qu'elle sera écoutée de l'Etre suprême, du premier Vénérable céleste, des trois lumières qui tombent du soleil, de la lune et des étoiles, des cinq planètes, du divin génie Wu-Tao.*

« *Et nous prions aussi Bouddha, les dieux Shih-Ria et In-Lay, les déesses Kwan-Shi-Yin, les quatre rois suprêmes. Que tous les dieux descendent sur l'autel et nous écoutent !*

« *Nous appelons aussi le fondateur Chu-Hung-Ying, les ancêtres Hung-Khi-Shing, le prince héréditaire Chou-Hung-Shu, le président Wan-yun-lung, le maître Chin-Kin-Nan et les cinq fondateurs.*

« *Et nous faisons vœu de considérer tous nos frères, dans le monde entier, comme issus d'une même mère. Et si le Ciel nous aide à rétablir la dynastie des Mings, le bonheur se répandra dans tout l'univers.* »

Alors, tous, afin de bien marquer leur refus de reconnaître la dynastie étrangère qui règne sur leur pays, les membres de la société défont leurs nattes et laissent pendre librement leurs cheveux sur leur dos. L'épaule droite et la poitrine restent nues. On sait, en effet, que l'usage de porter les cheveux en nattes est d'origine tartare. Ensuite, *l'avant-garde* ou introducteur vient se poser devant le maître de la loge, et lui dit :

— Que votre Seigneurie vive des milliers d'années !

Le maître :

— Qui es-tu, toi qui oses te présenter devant moi ?

— Je suis Thian-Yu-Hung, l'avant-garde de Ming.

— Comment peux-tu prouver que tu sois bien Thian-Yu-Hung, l'avant-garde ?

— Je le prouve par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

— J'introduis les apprentis dans la Cité des Saules,
Et ceux qui viennent du jardin des Pêchers,
Dans le désir d'entrer en fraternité
Et pour faire triompher le nom de Hung !

Le maître de la loge :

— Avant-garde, quel est votre but en vous présentant devant moi ?

— Je viens vous présenter de nouveaux soldats ; ils sont vaillants ; leur cœur est d'airain. Ils veulent être admis dans la société.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

— Le cours des choses est brillant ; le soleil et la lune marchent en harmonie.
L'univers s'étend au-delà des quatre mers et reçoit les trois fleuves.
Nous avons juré de soutenir le trône de Chou.
Et de l'aider de toute notre puissance humaine.

Le maître :

— Pourquoi désirent-ils être reçus dans la société ?

— Parce qu'ils désirent renverser Tsing et rétablir Ming.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

— Nous avons examiné l'origine et rétabli les principes de l'ancienne poésie.
Le peuple de Tsing s'est emparé de notre bien.
Nous ressusciterons l'Empire, en nous conformant à la loi du chef.
Nous nous soulèverons par ce beau clair de lune, et nous élèverons la bannière de la patrie.

Et voici bien un signe éclatant de l'étonnante puérilité de l'esprit chinois. Le rituel de l'initiation comprend 333 questions, auxquelles, selon la même formule, l'on répond par des vers. Et très peu de réponses, dans ce fatras, sont aussi claires que celles que nous avons citées. Presque toutes sont d'un style symbolique, quelquefois terne, quelquefois très beau, où flottent sous le voile des images, les espérances de la race chinoise. Mais cette longueur morne de la cérémonie, cette monotonie du formulaire, sont elles-mêmes une image de la patience traditionnelle, de cette volonté lente et somnolente.

Certaines questions donnent la caractéristique extérieure de la société des Boxers. Telles sont la 33e et les suivantes :

Le maître de la loge :

— Comment avez-vous acquis votre expérience militaire ?

— Au couvent de Chao-Lin.

— Qu'avez-vous appris en premier lieu ?

— L'art de la boxe, qui m'a été enseigné par mes frères Hungs.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

— Les poings des braves et vaillants Hungs sont connus de l'Univers entier.
Depuis le couvent de Chao-Lin (la création de la société), ce fait a été reconnu.
Sous la voûte des cieux, nous nous nommons tous Hungs.
Nous aiderons le prince appartenant à la dynastie des Mings.

Voici à l'adresse de la race blanche. Questions 50 et suivantes :

Le maître de la loge :

— Qu'avez-vous vu sur la route ?

— Un héron blanc qui s'envolait.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

— Je levai la tête, et je vis un héron blanc qui prenait son vol.
Je lançai dans l'air une flèche puissante et mortelle.
Cent fois je tirai, et cent fois je touchai.
Les biens de Ming lui seront rendus.

Parmi ces innombrables questions, il y en a d'un symbolisme poétique ; ainsi la 57e et les suivantes.

Le maître de la loge :

— Qui avez-vous rencontré sur le chemin ?

— Une femme.

— Comment était-elle vêtue ?

— Elle était vêtue de blanc, et montait un cheval blanc. Dans sa main gauche, elle tenait un panier de fleurs, et, dans sa droite, un sceptre.

— De quel côté s'est-elle dirigée ?

— Elle a disparu dans un bois de sapins et de cyprès.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

— L'avant-garde :

— Lorsqu'un arbre qui dépérit arrive au printemps, il reprend sa vigueur et sa pousse.
Lorsque les huit génies traversent les mers, ils portent dans leurs cheveux des fleurs d'or.
La princesse se promène à cheval le long des routes.
Les grottes, tapissées et ornées de sapins et de cyprès, sont nos demeures.

II

On ne peut attendre de nous, que nous relations ici les 333 questions du rituel. Pour la plus grande part, elles ne seraient compréhensibles que si nous les accompagnions de très longs commentaires, car elles font, presque toutes, allusion à quelque légende merveilleuse de la Chine ancienne.

Veut-on savoir, par exemple, ce que le rituel entend par les cinq fondateurs, les cinq ancêtres ? pourquoi les néophytes ont puisé, au couvent de Chao-Lin, le désir de combattre pour les Ming et y ont reçu leur instruction militaire ? pourquoi le nombre parfait de la société est 108 ? pourquoi le *caractère* ou *mot* chinois qui signifie à la fois *soleil et lune*, ou *harmonie supérieure*, est le même qui signifie le nom *Ming ?*

Tous ces points de symbolisme ressortiront d'une très curieuse légende.

Sous la première tyrannie tartare, en 1368 de notre ère, cette domination fut secouée par le premier Ming, qui inaugura la dynastie de ce nom, la plus brillante de toute l'histoire de la Chine. Elle régna de 1368 à 1644, fournissant au pays seize empereurs, et lui procurant trois siècles de prospérité.

Son fondateur s'appelait Tchou. Il fut d'abord domestique dans un couvent de bonzes. C'est de cet humble commencement qu'il s'éleva à une puissance et à une gloire incomparables, rassemblant les patriotes chinois, chassant avec eux les oppresseurs, montant sur le trône, réparant les abus, faisant renaître le bonheur et la paix, semblable enfin à la Lumière triomphatrice qui, après être sortie des entrailles de la nuit, répand sur le monde la vie, la joie et la fécondité.

Mais en 1644, les Mandchous lancèrent contre la Chine une nouvelle invasion victorieuse. Et, tandis que la dynastie des Mings retournait à la nuit, Tchouen-Tché, empereur tartare, montait sur le trône de l'Empire du Milieu. Il régna seize ans. En 1661, son fils Khang-Hi lui succéda. Sous son règne, les Eleuthes ou Mongols attaquèrent la Chine.

Lorsque les Eleuthes, au nombre de deux cent mille, se furent emparés de presque toutes les villes fortes, ils vinrent mettre le siège devant Thun-Kouan, forteresse située sur le fleuve Jaune, où s'étaient enfermés les derniers débris de l'armée chinoise. Les assiégés luttèrent désespérément dans l'attente de secours. Nul secours ne vint. La Chine était silencieuse et morte. L'empereur ne parvenait plus à lever la moindre troupe. Nul homme ne voulait plus combattre. Tout était perdu.

L'empereur fit afficher un édit promettant dix mille taëls d'or et la noblesse héréditaire au général qui vaincrait les Eleuthes. Son appel fut sans écho ; la panique régnait partout.

Cependant, un moine du couvent de Chao-Lin, situé dans les montagnes de Kiouldan. étant descendu dans une ville voisine, vit le peuple commenter l'affiche impériale et l'abandon de la patrie.

Il rentra porter cette nouvelle au couvent de Chao-Lin. Le supérieur réunit tous les bonzes, et il leur dit :

— Nous sommes cent huit frères pour sauver la patrie, est-ce assez ?

Mettant la main sur leur cœur, tous répondirent :

— Nous sauverons la patrie et l'Empereur !

Le lendemain. les moines partaient pour Péking.

Ils se présentèrent au palais impérial et remirent leur pétition. Ils demandaient à marcher seuls. les *108*, contre toute l'armée ennemie.

L'Empereur leur fit donner des armes et des chevaux.

Ils acceptèrent, mais ils répondirent : « Nous savons la magie. »

Ils arrivèrent en présence des Eleuthes. Alors. tirant leurs sabres. ils firent des passes magiques et évoquèrent les esprits Luh-Sing et Luh-Kah.

Les esprits répandirent une pluie de sable et de pierres : il s'éleva un ouragan effroyable ; le ciel fut obscurci par des tourbillons de poussière, et. dans cette obscurité mystérieuse et magique. les Eleuthes s'entre-tuèrent.

Les *Cent-Huit* revinrent vers l'Empereur.

Il voulut les garder près de lui, les combler de titres. de richesses.

— Seigneur. répondirent-ils. nous désirons retourner au couvent de Chao-Lin, dans les montagnes de Kiouldan.

— Faites selon votre désir. dit l'Empereur. mais acceptez ma bague de jade à trois anneaux et mon cachet. en souvenir de moi.

Les moines s'agenouillèrent pour remercier le Fils du Ciel. Ensuite, ils retournèrent au couvent de Chao-Lin.

Plus tard, après la mort de Khang-Hi et sous le règne de son fils Young-Ching, il y avait, dans la province de Fuh-Kian, un mandarin nommé Tang-Ching. Celui-ci convoitait les trésors du couvent de Chao-Lin : la bague de jade et le cachet de l'Empereur Khang-Hi. Il les demanda au chef des bonzes. Sur son refus. le mandarin alla trouver l'Empereur régnant et lui déclara que les moines de Chao-Lin. s'autorisant des souvenirs de son père. excitaient le peuple à la révolte contre le nouveau maître.

Le mandarin sollicita l'honneur de châtier les coupables ; l'Empereur y consentit.

Une nuit. le mandarin fit cerner le couvent par de nombreuses troupes, et le feu fut mis afin que tout périt. hommes et trésor, puisque les moines ne voulaient pas le livrer.

Lorsque plus de cent moines furent morts dans les flammes, Bouddha eut pitié. Il établit un nuage épais. comme un pont au-dessus des flots rouges de l'incendie, et par là cinq moines purent s'échapper. Ils s'enfuirent jusque sur le bord de la mer. Mais des sol-

dats lancés à leur poursuite les y rejoignirent, et, de nouveau, Boud-dha les enveloppa d'un nuage et les enleva aux cieux.

Mais ils en redescendirent et retournèrent aux lieux où avait été le couvent de Chao-Lin.

Ils aperçurent un encensoir de porcelaine blanche qui flottait sur un ruisseau.

L'ayant pris, il virent dessus cette inscription : *Tan-Tsing*. *Puh-Ming*. Ce qui signifie : Chassez Tsing, rétablissez Ming.

Puis, ils trouvèrent, près d'une tombe, une sabre en bois de pêcher. Il portait l'image de deux dragons ; ce qui signifie deux empereurs. Et il y avait encore l'inscription : Chassez Tsing, rétablissez Ming.

Alors, ils prirent de l'eau dans une coupe, se piquèrent pour y mélanger un peu de leur sang à tous, et jurèrent de se répandre dans toutes les provinces de l'Empire, d'y susciter des adeptes à leur dessein, pour les unir comme des frères par le même serment.

Telle est l'histoire des *Cinq Ancêtres*, ou fondateurs de la société.

Si l'on juge qu'il a fallu toute cette légende, que nous avons d'ailleurs écourtée de mille détails, pour éclairer quelques points de la doctrine symbolique de la confrérie, on peut voir quelle érudition est nécessaire aux néophytes qui devraient comprendre le sens complet du rituel.

Et, par ces observations répétées, nous voulons faire ressortir le trait le plus curieux de l'esprit chinois, qui est un amour passionné de la vie, des mœurs et des traditions anciennes de leur pays, ou plutôt des innombrables et vastes légendes où la Chine croit reconnaître son passé.

III

Lorsque le formulaire des 333 questions et réponses a été récité, on fait passer le récipiendaire sous une arche formée par deux épées croisées au-dessus de sa tête ; cela s'appelle pour lui, *passer sous le pont des fleurs*.

Puis, a lieu la cérémonie de la coupe de la natte. Toutefois, cette cérémonie est désormais fréquemment supprimée, pour que, devant les recherches éventuelles de la police, les frères ne portent aucun signe d'affiliation extérieure.

La coupe ayant été faite ou simulée, les néophytes sont menés devant un vase rempli d'eau, où ils doivent mirer un visage loyal comme sa transparence, cependant que l'assistance récite des vers.

Après quoi, et encore pendant la récitation de quatrains, on enveloppe de mouchoirs rouges la tête des nouveaux membres, en souvenir de la couleur préférée des Mings antiques.

Ensuite, on enlève aux candidats leurs souliers, que l'on remplace

par des pantoufles de paille. C'est, en Chine. un signe de deuil. Tout frère n'est-il pas en deuil tant que les Mings ne sont pas revenus ?

Puis, moment solennel, on conduit les néophytes devant un autel où se trouvent l'antique encensoir de porcelaine blanche, et la bague de jade aux trois anneaux, et le sceau du vieil Empereur Kang-Hi. Mais nul œil mortel ne peut voir ces deux derniers bijoux, enveloppés dans un étendard des *Cinq ancêtres*. Sur l'autel, se trouve aussi l'épée en bois de pêcher, qui porte peinte l'image des deux dragons en lutte pour une perle, et les quatre caractères fatidiques : Chassez Tsing. rétablissez Ming.

Les néophytes sont interrogés sur l'origine et sur la majesté de ces reliques. Puis, ils offrent des brins d'herbe et des bâtons d'encens, pour rappeler à la fois les jours où les fondateurs prospéraient dans le couvent de Chao-Lin et l'époque triste où ils erraient dans les bois.

On présente *neuf* brins d'herbe et *quatre* bâtons d'encens, et. pour chacun de ces objets, on récite plusieurs vers.

On allume ensuite. devant l'autel de Bouddha, deux torches de résine. peintes en rouge et en noir ; ce qui rappelle l'incendie de Chao-Lin et le pont de nuage sur la rouge rivière de feu.

Quand les torches sont consumées, on apporte des coupes de jade sur lesquelles. comme jadis les *Cinq ancêtres*. les frères d'aujourd'hui se jurent fidélité.

Alors seulement, on les introduit dans le mystère du *Pavillon fleuri rouge*, où flottent les étendards des *Cinq ancêtres*, qu'ils donnèrent aux cinq provinces où chacun d'eux fonda une loge.

L'étendard est noir pour la province de Fo-Kien, rouge pour celle de Kouang-Toung, bleu pour le Hou-Kouang, jaune pour le Yunnan, vert pour le Tsé-Kiang.

Là aussi, sont suspendus les pavillons des cinq généraux qui succédèrent aux cinq ancêtres, et les pavillons des *cinq éléments* : noir pour l'eau. rouge pour le feu, vert pour le bois, blanc pour le fer, jaune pour la terre.

On y voit également les pavillons des quatre points cardinaux, les quatre étendards des saisons. ceux du ciel, de la terre, du soleil. de la lune, les étendards des sept étoiles et bien d'autres encore.

C'est là, dans le *Pavillon fleuri rouge*, qu'est la suprême attente des frères patriotes ; c'est là que l'héritier des Mings se révèlera un jour à ses fidèles, et c'est de là qu'il prendra sa course pour briller et régner, lumière céleste, sur tout l'Empire du Milieu, en des âges prospères et qui ne finiront plus.

Léon Charpentier

Le Style hongrois et les Nationalités

On n'en avait jamais entendu parler jusqu'ici et voici qu'il n'est question que de cela dans un certain monde artistique. On sait la prodigieuse évolution économique et sociale qui s'est accomplie en Hongrie depuis l'émancipation politique de ce pays en 1867. Mue par un patriotisme d'autant plus ardent qu'il avait été plus longtemps comprimé, la Hongrie, en une trentaine d'années, a franchi des étapes historiques et a suivi, en faisant à l'occident tous les emprunts sociaux possibles, un développement que d'autres pays n'ont pu atteindre qu'après de longues périodes péniblement traversées. Il s'agissait de réparer les torts qu'avait faits à l'âme hongroise la politique autrichienne. Pour revivre nationalement, pour reprendre autant que possible le rôle de grand pays qu'on jouait avant 1526, pour imposer à l'Autriche et pour lui apprendre qu'un retour à l'etat de choses politique d'avant 1867 serait désormais impossible, il fallait relever le niveau de la conscience publique qui s'était provincialisée sous le régime autrichien, l'élargir et l'étendre vers tous les domaines de l'activité nationale. On a vu ainsi successivement le commerce, l'industrie, les voies ferrées, l'agriculture, la science, la littérature, les finances hongroises bénéficier de toutes les sollicitudes officielles et privées dont peut disposer une jeune nation qui cherche à se refaire une place au soleil.

Ces évolutions sociales extra rapides ont le tort d'être artificielles : on emprunte à droite et à gauche des institutions, des types de choses qu'on croit représenter le progrès universel et dont la nature jure parfois avec le caractère national ; pourvu que cela vienne de France, d'Angleterre, d'Allemagne et pas de Turquie ou d'Asie, tout est bon.

Voilà la situation intellectuelle dans laquelle se trouve la Hongrie à l'heure qu'il est. Très judicieusement elle l'a reconnue et dépense maintenant autant de force pour nationaliser, magyariser le grand nombre d'emprunts sociaux faits à l'étranger.

Les premiers efforts de la critique hongroise sous ce rapport ont porté sur la réforme du style en matière d'architecture, d'ornementation, de peinture et de sculpture. On avait, en effet, beaucoup péché dans cet ordre d'idées. Budapest, la toute jeune et brillante capitale de la Hongrie, ville de palais, née d'hier où la moindre maison de rapport affecte des formes de monument public, est une mosaïque de styles incohérents où des éléments gothiques sont accouplés sur une même façade avec l'ornementation rococo, où, à côté d'une fausse imitation du château de Blois, se dresse une caserne en style berlinois et où les coupoles panthéonesques jurent avec la renaissance italienne dans un pêle-mêle étourdissant.

Dès 1860 des artistes avaient songé, sans aucun succès du reste, à mettre un peu d'ordre dans ce chaos, à lui imprimer un principe fondamental emprunté à l'âme nationale. Peine perdue ; les architectes continuaient leurs saturnales en bourrant leurs façades d'ornementations saugrenues, comme s'il s'agissait d'inventer des dessins pour tissus. On est allé trop loin, la presse vient de s'en mêler en poussant un cri de protestation. On veut réformer, et réformer nationalement, en créant de toutes pièces un style national hongrois. La chose est-elle possible ? Je le demande aux artistes français.

Il semble, en effet, qu'un style ne s'invente pas, qu'il se donne, qu'il se crée lui-même par un concours de circonstances dans lequel l'artiste ne joue qu'un rôle subordonné. Prenons pour exemple le style gothique qui n'est qu'une émanation de l'ogive. C'est la nécessité qui l'a créé. Le cintre plein offrait trop peu de solidité pour voûter les nefs d'église que, apres l'An Mil, il fallait faire plus grandes en vue de la recrudescence du nombre des fidèles. Le portail et le chœur de Saint-Denis, œuvre de Suger en furent le premier monument ; portée, imitée et amplifiée ensuite jusqu'en Pologne par des moines français et leurs élèves, l'ogive devint la propriété de toutes les nations. Appelée au moyen âge en Allemagne opus francigenum le pangermanisme la réclamait cependant encore comme une émanation de l'âme germanique quand la critique des archéologues Schnaase, Lübke, Otte, Dohme vint détruire cette illusion patriotique en indiquant les monuments de Saint-Denis, d'Amiens, de Laon, de Braine, de Paris comme les ascendants de tous les monuments gothiques allemands. Il en est de même des autres styles et tout particulièrement des styles modernes à cause de la transformation des matériaux de construction. On ne fait guère ni de l'ogive, ni de la renaissance florentine avec des briques et du fer.

Précisément la majeure partie de la Hongrie ne produit, en fait de matériaux de construction que la brique ou le fer ; le moëllon est chose inconnue justement là où la race magyare possède ses foyers les plus typiques, les plus compacts, soit dans un périmètre de 150 à 200 kilomètres autour de Budapest, centre du mouvement architectonique. Il ne faut pas chercher à cacher cette pénurie, car en architecture tout doit être franchement avoué ; la vie moderne exige de plus de faire spacieux, confortable ; il faut de l'air et de la lumière ! Ce sont là les conditions imposées par la nécessité : il ne reste donc pour l'artiste hongrois que l'ornementation qu'il doive puiser à des sources hongroises. Je crois que cela est parfaitement possible à condition de ne pas chercher dans son imagination, ni dans l'histoire, car la race magyare, race asiatique et nomadique immigrée au xe siècle seulement, ne possède pas de traditions architectoniques. C'est au contraire dans l'imagination du peuple des campagnes, resté stationnaire et à l'écart du grand mouvement occidental, dans sa manière de broder ses costumes, d'orner ses poteries, ses chaises, ses bahuts, les soupentes de ses maisons qu'il faut puiser : ou bien encore on

pourra puiser dans cette brillante orfèvrerie historique dont les merveilles se voient maintenant à l'Exposition : tout cela est d'un caractère bien nationalement magyar.

Tant que les architectes hongrois colleront des ornements de châlet suisse sur des façades en style roman, gothique, décadent ou florentin, tant que ces façades ne seront qu'une couche fragile de plâtras destinés à cacher la brique et le fer, il n'y aura pas de style hongrois. Leur grand défaut, c'est le manque de goût, l'immodestie dans l'ornementation et ce n'est pas en manquant de goût que l'on crée un style. Ils ont l'horreur du vide ; alors qu'en principe l'ornementation doit découler des nécessités de la construction, des lois de la pesanteur, etc., qu'une colonne doit supporter quelque chose, qu'une arabesque doit mitiger le choc d'une saillie, ils font la chasse à la moindre surface inoccupée, collant à tort et à travers. C'est du reste là le grand défaut de l'architecture de toute l'Europe centrale. Il faut absolument rompre avec les traditions de Berlin, de Zurich, de Vienne où ont été formés la majeure partie des architectes hongrois.

En parcourant la Hongrie depuis tantôt douze ans dans tous les sens, j'ai découvert des merveilles d'art primitif; aussi suis-je bien convaincu que les éléments d'un style national d'ornementation applicable à l'architecture existent dans l'âme populaire des campagnes, aussi bien qu'il existe une musique populaire hongroise qui ne ressemble à rien en Europe sans cesser pour cela d'être extrêmement mélodieuse et belle.

On n'a qu'à puiser avec sobriété et discernement dans ce trésor pour qu'une manière spécialement hongroise d'orner les constructions se crée d'elle-même. Mais il faut persister et non pas abandonner la lutte aux premiers insuccès pour revenir aux ornements traditionnels comme on l'a fait deux ou trois fois ; cette évolution sera évidemment longue parce qu'elle devra être naturelle.

La nationalisation de certains domaines de l'esprit actuellement encore uniquement fécondés par des apports étrangers sera du reste d'une grande portée politique intérieure et aussi extérieure car elle aura le grand avantage de rapprocher de sa solution cette énervante question des nationalités. On a beau chercher autre chose, il n'est rien de tel pour unifier un peuple qu'une civilisation supérieure nationale qu'un foyer rayonnant d'un centre. La France, l'Angleterre, d'autres pays l'ont connue, cette question des races et des langues. Ce n'est guère la politique qui a fait chez eux l'unité nationale, c'est le mouvement intellectuel central et national qui a absorbé pacifiquement les esprits rebelles aux mesures politiques ; en France la langue d'oc recula pour faire place à la langue d'oui, les conquérants normands ont été absorbés, les langues des Basques, des Bretons, des Bourguignons ont été réduites à l'état de patois de province par le seul rayonnement littéraire de la langue de l'État, le français et les velléités séparatrices provinciales ont fini par s'incliner devant la supériorité intellectuelle, devant l'art, la pensée du centre.

Au reste, en Hongrie ce mouvement vers la race magyare a commencé avec la superbe évolution dont nous parlions plus haut. Si les races, dans les campagnes, à l'écart du mouvement, en butte aux excitations de meneurs profitant de leur ignorance, ne font pas encore cause commune avec la race dominante, il n'en est pas de même dans les villes à la bourgeoisie desquelles les divers nationalistes habitant le sol hongrois commencent à fournir de forts contingents. Cette bourgeoisie est partout de tendance et l'esprit magyars très prononcés. Les alluvions non magyares s'y magyarisant par l'effet du contact, on y voit des Roumains, des Slaves et des Juifs venus de leur province être des champions du magyarisme une fois englobés dans la vie citadine et bourgeoise, parce que la solidité de l'édifice magyar, la consistance du magyarisme leur impose déjà et parce qu'ils y trouvent leur seul intérêt.

Il est évident, en effet, que dans ces derniers temps, les nationalités avaient un peu abandonné la lutte et ne demandaient pas mieux que de se réconcilier avec l'élément magyar. La campagne des Roumains paraît être terminée définitivement, et voyez ce que c'est qu'une campagne de presse ; tout d'un coup, le télégraphe ne nous apporte plus aucune nouvelle de prétendues atrocités, il n'y a plus d'exaspérations, plus de haines accumulées, on s'arrange à l'amiable de part et d'autres entre Hongrois magyars et Hongrois roumains. Quant aux Roumains de Roumanie, il me semble bien qu'ils n'ont pas à se mêler des questions intérieures de la Hongrie : les territoires habités en Hongrie par leurs congénères n'ayant jamais fait partie intégrante de leur pays, mais ayant toujours appartenu à la couronne de Saint-Etienne. Du reste, la partie panroumaniste qui, pendant un certain temps avait réussi à remplir la France du bruit de ses accusations y a aujourd'hui perdu tout crédit.

Nous savons ce que valaient ses clameurs depuis que ce même parti expulse les juifs de Roumanie. La France du progrès aurait par son influence et son prestige intellectuel pu lui être utile ; la France nationaliste n'a aucun crédit à l'étranger. La Hongrie a profité de ce discrédit, et je crois surtout les Roumains qui, n'étant plus excités par des orateurs venus de l'autre côté de la frontière, ont abandonné leur attitude agressive et ne donnent plus lieu à des représailles de la part des Magyars.

Quand les Hongrois se seront donné un art à eux, quand cet art, cette architecture surtout, car c'est là pour le peuple des campagnes ce qu'il comprend le mieux, auront un air national, une originalité magyare, dénotant vraiment une individualité supérieure, le campagnard de race non magyare s'inclinera spontanément.

Mais pour revenir au style hongrois qu'on cherche à créer et dans un but politique, et dans un but artistique, il devra, pour produire son effet, renfermer des motifs empruntés à toutes les nationalités historiquement établis sur le sol hongrois, slaves aussi bien que roumains ou allemands. En effet, la musique hongroise, si vous

l'étudiez bien, renforme toutes ces conditions, la fougue seule est magyare ; écoutez les airs populaires des Serbes puis ceux des Roumains et ensuite seulement ceux des Magyars, vous trouverez aussitôt la ressemblance, l'air de famille. Même analogie dans l'ornementation domestique des ruraux de toutes les nationalités ; c'est surtout aux Slaves que le Hongrois semble avoir beaucoup emprunté ; comparez le costume polonais bien connu, au costume à la hussarde et en général au costume hongrois, l'analogie saute aux yeux ; elle est tout aussi évidente dans le costume des campagnards, dans les chants et légendes populaires, dans les poésies slaves et hongroises ; de plus, à aucune langue l'idiome magyar n'a fait plus d'emprunts qu'à la langue slave.

La campagne de presse en vue de créer un style magyar continue dans la presse hongroise, nous ne pouvons que souhaiter qu'elle soit féconde en idées et couronnée de succès.

Raoul Chélard

Messaline

SECONDE PARTIE

Les Adultères légitimes

I

SOUS LES LAMPES DE DIANE PERSANE.

Siquidem Latinarum feriis quadrigae certant in Capitolio, victorque absinthium bibit.
C. PLINII SECUNDI *Nat. Historiae* lib. XXVII, 28.

— Il n'est plus évanoui, mais il reste immobile et il ne parle pas, dit le médecin, rentrant dans la grotte.

Cette grotte était le plus frais triclinium de la maison d'été de Lucullus, la salle souterrraine et sous-marine de la Diane persane Anaïtis, plus froid que la caverne, maison rustique de Tibère à Terracine, d'où il passa sans transition aux glaces du fer et de la mort. Elle était tendue de cuirs tout entiers des vaches de l'Euphrate, au flanc desquelles, à la place des lampes sacrées, flambait une vitre, claire des eaux salées du Tibre qui grondaient derrière les murs depuis l'art de Lucullus, architecte d'aqueducs au point d'avoir été proclamé le Xerxès romain.

— Plus que dans son temple de porphyre et d'immortelles, rêva Messaline, le dieu ferme pour moi sur l'arcane de son cœur son poing. — Claudi, dit-elle, le pantomime Mnester refuse de m'obéir en une chose !

Claude ne répondit pas d'abord, l'oreille au grincement des fenêtres de cristal : des fiasques de vin si centenaire qu'une carapace de coraux les laissait croire éventrées, rampaient sur les pattes de crabes où les douzaines d'ailettes ventrales, remuant un vertigineux dégoût, de limules dont le dos enduit de cire scellait leurs goulots. Puis le verre répercuta le grondement d'un tambour de Taprobane, et un plongeur, vêtu d'une pierre entre ses cuisses, descendit cueillir des huîtres de Burdigala, le

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet et 1er août 1900.

sorcier musicien le protégeant, durant le même temps qu'il retenait son souffle, de la vigilance du requin gardien du parc circulaire.

— Quelle chose ? dit Claude.

Mais la pensée de Messaline s'était interrompue de respirer avec le plongeur; et l'échanson, qui était un soldat, prit ce loisir pour mettre fondre un nouveau fragment de Falerne dans l'eau chaude de la coupe de l'empereur.

Claude but, et sa joue s'empourpra, dessinant pâle la cicatrice du coup de poinçon :

— C'est moi qui ai renouvelé la coutume désuète de choisir les acteurs parmi les esclaves ! Et Auguste, s'il a restreint le droit de correction des esclaves, l'a maintenu pour les histrions ! Il faut que le mime t'obéisse, Valéria, en toutes choses !

Un cliquetis plus formidable prolongea le chevrotement de l'ordre de Claude : de même que des peaux tannées étaient l'épiderme de la salle autour des fenêtres jusqu'à la voûte, — corroyé de casaques et de faces, étincelant d'yeux plus hébétés que la prunelle de jade des vaches et l'éclair des piques, le bas des murs était tendu de soldats.

Car, dès les premiers attentats, et les imaginaires, contre sa personne, l'empereur ne *se couchait* plus à un repas sans que l'armée fît partie de sa vaisselle plate.

Sur l'ordre de l'impératrice, avec l'assentiment de Claude, un licteur sortit vers Mnester et revint, tard, ses verges sanglantes et rompues.

— Il ne parle pas, s'affaisse et roule, rapporta le licteur.

— Il doit être paré maintenant d'un treillis de petits croissants de sang, comme quand il éclipsait le soleil, tous deux dans le Cirque, dit Messaline.

Et sa langue fut dans sa mémoire une mille et unième lunule rouge.

— Il refuse, dit Vectius Valens, qui buvait sur le troisième lit vis-à-vis de l'empereur.

— Et tu prétends l'avoir choisi parmi tes esclaves ! s'écria-t-elle.

Mais Claude venait de s'assoupir, sa joue balafrée sur son coude; et au-dessus de la petite table de thuya, dans son demi-réveil quand sa femme lui parla, tout ce que put son geste fut

d'agiter et renverser sa grande coupe : des caillots d'écarlate roulèrent et tachèrent les trois lits et le passage des esclaves.

Messaline se tourna, sur sa couche, vers le médecin :

— Un philtre serait-il plus efficace que des verges et du sang à contraindre à l'amour celui qui n'aime que soi-même, ainsi que la vierge Artémis dédaigne tout le ciel pour recourber l'une vers l'autre ses deux cornes ? Je suis sûre à présent que c'est un dieu qui me possède et non un histrion esclave que j'ai fait battre ! Sais-tu conjurer les dieux, médecin ?

— Artémis, dis-tu ? dit Valens, sans presque s'interrompre de boire. *Artemisia*, l'absinthe, est un philtre elle-même. Artémis, Luna, Phœbé, triple Hécate ! Il y a trois absinthes : celle des Gaules, la *santonique* aux cheveux dorés ; la *pontique*, du Pont et de plus outre vers l'Orient où les bestiaux s'en engraissent, ce qui fait qu'on les trouve sans fiel, de même que nous contemplons la lumière du fleuve à travers les foies de ces vaches, ouvertes comme celles, pleines, dont la grande vestale brûle les fœtus le jour des Palilies, Valéria, et c'est la meilleure : celle d'Italie est plus amère...

— Je ne te demande pas un hippomane pour un taureau, mais pour Priape, dieu ! dit Messaline.

— ... L'absinthe maritime, le *seriphium* de Taposiris en Egypte, dont un rameau tenu à la main ou le breuvage avec l'huile et le sel initie aux mystères d'Isis ! Une livre de pontique bouillie dans quarante setiers de moût jusqu'à réduction d'un tiers, de même qu'on fait le vin d'hysope...

— Ces vins d'aromates sont des parfums, dit Messaline, je n'en use qu'à ma toilette.

— Les parfums ont vertu de philtres, souviens-toi. Souviens-toi de mon *phthorium* de Thasos, où j'ai uni la scammonée et l'helléborite d'hellébore noir, ces abortifs dont je t'ai parée plus somptueusement, ma maîtresse, que d'essences de fleurs ou de pierreries, essences de la terre, t'en eussé-je acheté pour tous les quatre-vingts talents que me vaut un an consacré à guérir ou à t'obéir. J'ai créé le phthorium en semant la vertu des plantes autour de la racine des vignes ! Et j'ai macéré pour toi, avec l'artemisia et le miel, des emménagogues. Et je t'en combinerai un philtre, insoupçonnable et irrésistible, d'amour pour le dieu d'amour lui-même, si la faveur du dieu mûrit ma vendange !

— C'est bien long : la dieu sera mort, ou je serai devenue amoureuse d'un homme ou d'un âne, et mon amour à moi n'attend pas de saison, dit Messaline.

— Tu peux dissoudre l'artemisia, un jour et une nuit, dans l'eau de pluie salée, et c'est cette même absinthe dont une coupe, en nos antiques fêtes du Latium, était le prix suprême des courses de quadriges au pied du Capitole, le prix au-dessus de la couronne d'or ! Car dans l'eau elle est santé souveraine et elle éclaircit la vue, quoique dans le vin, à vrai dire, elle guérisse des venins de la ciguë, du dragon marin, de la musaraigne et du scorpion ! Et flairée elle provoque le sommeil, et tout aussi bien si tu la glisses sous le chevet de Mnester, à son insu!

L'impératrice, avec à peine le butin des dernières formules, avit fui la loquace présence du médecin ivre.

— Et je t'écrirai le reste des propriétés de l'absinthe, hoquetait-il parmi les ronflements de Claude, avec de l'encre d'absinthe, et si tu ne veux pas les lire la postérité les lira, car l'encre d'absinthe est indemne des rats !

Après un jour et une nuit, où il plut une pluie chaude et dissolvante comme des pleurs de joie, sous laquelle Messaline fit cueillir la plante et en composer le philtre :

— A-t-il bu ? demanda Vectius.

— Il a bu, dit Messaline, radieuse et furieuse d'une nouvelle volupté et d'un outrage inédit ; — il a bu, docilement, à ce point que ce n'est pas Phales, ni Mnester, mais un tout petit enfant dans son berceau, qui a oublié sa divinité, qui s'est oublié, en moi !

— L'absinthe infuse un jour et une nuit dans l'eau de pluie est en effet, emménagogne aux femmes, mais aux hommes diurétique, sentencia gravement le médecin Vectius Valens.

Or le peuple ne tarda pas à gronder de nouveau autour du palais des Césars, à cause de son mime séquestré. Et Messaline, comme elle eût jeté à l'émeute des poignées d'or, avec les monnaies d'airain de Caius, dont le Sénat venait de voter la fonte, fit couler des statues de Mnester, à profusion par tout l'empire.

Et ces effigies, semblables à des œufs d'or, perpétuaient le geste du Narcisse des jardins et l'astre du théâtre de Caius.

Et les fouilles modernes ont exhumé un de ces cubistes de bronze à la piscine de Caprée.

Vectius Valens examina avec intérêt le portrait de métal :

— Alors, c'est là Phalès?

— O oui, dit Messaline, c'était un tout petit enfant, mais c'était bien la présence réelle de Phalès. Phalès, Priape, le dieu de l'amour, c'est un petit enfant pudique qui joue à se cacher derrière un arbre.

— Et pour un asile plus secret, il trouve la femme de plus tendre aubier, plaisanta Vectius.

— C'était bien Priape, je l'ai vu, répétait obstinément Messaline.

— Pour nous autres désormais, de par l'indiscutabilité d'un témoignage oculaire, conclut le médecin, Priape est un homme froid.

II

LE PLUS BEAU DES ROMAINS

C. Silium, juventutis romanae pulcherrimum.
C. CORNELII TACITI *Annalium* lib. XI, 12.

Sans doute pour avoir multiplié les ressemblances de Mnester, Messaline s'aperçut un jour qu'elles n'avaient qu'un modèle; et il n'est du caractère d'aucune femme d'hésiter longtemps entre un dieu unique, fût-il de l'amour, et un nombre pluriel d'hommes.

Elle s'éprit donc ardemment d'un jeune patricien, C. Silius Silanus, consul désigné, lequel, au cours du procès des chevaliers Pétra, après la mort de Poppée, l'avait émue de sa faconde à exalter l'honneur antique des orateurs (ce qui était à cette date le plus en vogue des lieux communs oratoires), et singulièrement de Corvinus Messala, ancêtre de Messaline, et à flétrir ce délateur Suprius, qu'elle n'avait fait rien qu'en le rappelant de la déportation dans une île.

Il l'éblouit en outre de son teint vermeil, sa barbe de bitume, des grands gestes de ses mains lourdes, dont le petit doigt gauche crevait l'anneau d'or, et de ses lèvres qui saillaient comme une langue de rechange.

L'impératrice et toute la bande de ses premiers amants, les

affranchis (sauf Polybe, le lecteur, qu'elle avait fait périr à la suite d'une brouille amoureuse) : Calliste, qui prétendait avoir sauvé Claude du poison sous Caius, Narcisse, Evodus, Pallas, descendant des rois d'Arcadie, noble esclave, intendant de César; et le médecin Vectius Valens — l'impératrice et les affranchis se mirent à vendre « comme des cabaretiers », dit Dion, le droit de cité même aux Bretons, et tous les privilèges vendables, de sorte qu'en peu de temps, mais pas plus vite que ne palpitait son cœur, Messaline sentit se gonfler la bourse en pierreries qu'elle agrafait avec ostentation sur son sein gauche.

Cependant Claude, ministre inconscient de ses affranchis, envoyant au supplice, au fur et à mesure, ceux qui, lui semblait-il, usupaient le titre de citoyen, et Messaline et Pallas revendaient ce titre, sitôt vacant, au plus offrant.

Messaline se procurait beaucoup d'or, car son expérience distinguait l'amant riche, personnage consulaire et notoirement intègre à ce signe, qu'il fallait l'acheter noblement cher.

Or Silius était non seulement personnage consulaire, plein d'honneur et de biens, mais, récemment marié, faisait parade d'un grand amour pour sa jeune femme Junia.

En conséquence, furent portés en oblation au nouveau dieu des présents nombreux, et, après que l'or fut épuisé en présents, toutes les richesses successives des Néron et des Drusus, entassées au palais des Césars, et jusqu'à l'échiquier de Pompée, sous l'œil bovin de Claude dont la fixité ne voyait plus, faite agitation éperdue par le tremblement, qui s'accentuait, de sa face; les esclaves mêmes de l'empereur, dont il n'y avait aucun qui ne s'appelât *Christ* ou *Chrest*, à titre de certificat de leur excellence; et la seule d'or des statues de Mnester.

Le jour où le dernier trésor (réserve faite du lit impérial), qui était le panneau de perles, portrait de Messaline, descendit du Palatin sur ce qui restait d'épaules d'esclaves femmes, alors seulement derrière la dernière esclave, l'impératrice s'offrit à Caius Silius.

Silius la trouva impériale et belle, et surtout il se souvint de la mort d'Appius Silanus, beau-père de Messaline, lequel eut la tête tranchée pour conspiration, car n'était-ce pas conspirer que se refuser aux désirs de *l'Auguste?* et de la mort par le poison de Vicinius Quartinus, consul, et de beaucoup de morts.

Impériale.

Et, de même qu'on devient amoureux par contage d'une femme belle qui est amoureuse, l'éloquent personnage consulaire, que la ville unanime proclamait le plus beau des Romains, sentit la passion de l'impératice, qui l'environnait, resserrer ses cercles jusqu'à lui ceindre les tempes d'une couronne d'empereur!

Et pour ces raisons, et pour sa beauté, il l'aima.

Messaline était venue toute nue, comme on se livre au choix d'un acheteur d'esclaves; et elle était enveloppée, en attendant les bras possesseurs du maître, du grand manteau qui recélait, à ses sorties, la courtisane suburrane ou la chasseresse du dieu des Jardins dans ses jardins.

L'étoffe qui caressait son corps pouvait être dite en tous temps le manteau de Suburre, car la perruque d'or était superflue à la faire courtisane.

Et devant son actuel amant, comme aux pieds du Phalès de qui la rue des prostituées traçait le sillage d'amour, elle avait toujours l'air, au cœur des plis d'ombre, de la Nuit elle-même abritant son frileux oiseau.

Pour une telle divinité des ténèbres, un rayon de soleil est une pluie qui glace, comparé au voluptueux encens d'une lampe qui vient de s'éteindre dans un lupanar.

Or ce n'était pas (un détail le manifesta) le vêtement de la nuit du lupanar, mais du soir de l'hipprodrome de l'Asiatique, que Messaline dévêtait chez Silius!

Mais il est logique et humain que l'on se trompe, à l'extérieur à l'extérieur des femmes, et c'est ainsi que Claude *pariait* absurdement qu'elle lui appartenait à lui seul, les jours précis où elle lui rentrait toute odorante de la cellule enfumée de Lycisca!

Ce soir-là donc, chez l'Asiatique, un murrhin mignon, comme tombé du nid, s'était cramponné à sa traîne de toutes ses griffes un peu faussées; et comme elle n'avait jamais remis ce manteau depuis, elle aperçut seulement la pierre rose éclaboussée de lait longtemps après qu'elle eut jeté le manteau, plus moelleux tapis, sur les dalles fourrées du cubiculum de Silius.

Elle lui offrit ce dernier bijou — l'or de ses seins, la bouche de son amant venait de le cueillir —, et quand le couple en vint à se reposer sur sa couche, un jeune garçon fut appelé afin de

verser du Cécube mousseux dans l'admirable gemme à boire.

Alors le plus beau des Romains, à plat-ventre, se souleva sur ses deux coudes et fronça le sourcil vers la main de Messaline qui lui tendait la coupe. C'était une des coupes que la course de l'impératrice avait traînées sur les gradins; et, aussi patente que l'écartement des doigts qui la présentaient, sa fêlure pleurait, telle la clepsydre des heures d'amour.

Souverainement, du haut de l'hommage de tous les trésors, sans tare jusqu'à — dit son regard méchant — la donatrice et le plus récent don, Silius cria :

— Tu n'es pas jalouse, Valéria, de me donner toutes ces choses femelles ?

— Mon sexe est le plus petit! répondit-elle, avec un geste.

(A suivre.) ALFRED JARRY

Le « Tourniquet »

GÉNÉRALITÉS

Les gradés des compagnies de discipline ne possèdent pas seulement des moyens de coercition matérielle et brutale contre les hommes qui sont sous leurs ordres : ils ont encore des moyens de coercition morale.

Le sort des disciplinaires se résume par ces mots : *Tourner* ou ne pas *tourner* (1).

Dès l'arrivée d'un soldat dans un corps disciplinaire, il doit *constamment* soutenir une lutte morale.

Constamment, le gradé sera à l'affût du *cas de conseil*.

Constamment, il guignera (ce mot rend exactement le fait) le moment de faiblesse ou d'excitation qui lui permettra d'appliquer l'article du code. Cela c'est le fait ordinaire.

Où cela devient beaucoup plus grave, c'est lorsqu'un gradé *cherche* un disciplinaire.

Chercher est une expression terrible. Quand on confesse à un camarade qu'un gradé vous *cherche*, la voix tremble, on a peur.

L'homme *cherché* est un gibier. A chaque minute, il lui faut éviter les pièges.

Entre le gradé qui *cherche* et le disciplinaire *cherché* se joue un drame perpétuel, purement psychique, saisissable seulement pour les initiés : le chasseur et le gibier.

Des mois, cela dure, puis tout à coup le dénouement éclate. Une libation trop copieuse du gradé, une contrariété venant assombrir sa vie végétative, et au rapport de la compagnie on lit.

« *Sur la plainte déposée par le sergent ou le caporal X***, pour tel motif, le fusilier Z est mis en prévention de conseil de guerre à partir de ce jour, etc...* »

L'homme est perdu.

Il est impossible de très bien décrire cette incessante poursuite, elle repose sur des ténuités, des infinités, des détails de la vie soldatesque déjà si puérile en son ensemble. Elle se manifeste pour un paquetage qui penche, un lit pas assez carré, un grain de tripoli sur le cuivre d'un bouton, une pointe d'aiguille... l'insaisissable.

(1) L'acte d'être traduit devant un conseil de guerre a donné naissance à quelques expressions argotiques qu'il n'est pas inutile de fixer par l'impression. Elles sont maintenant employées dans toute l'armée sans qu'on puisse en donner une sûre étymologie. Lorsqu'un soldat est traduit devant un conseil de guerre on dit : qu'il *tourne*, qu'il *vire*, qu'il *passe au falot*, qu'il *tournique*. Le substantif *tourniquet* désigne le conseil de guerre.

Le cas de conseil, qui est le dénouement, repose sur toute une antécédence de faits minuscules, qui finissent par avoir une terrible signification.

En ordre de fréquence. Les cas de conseils sont provoqués par :

le refus d'obéissance,
le bris de clôture,
la lacération d'effets,
l'abandon de poste.
le sommeil en faction.
la dissipation d'effets.
l'outrage,
la voie de fait.

Les cas les plus rares sont :

la désertion,
le vol,
la rébellion.

LE REFUS D'OBÉISSANCE ET L'ORDRE FORMEL

Le refus d'obéissance est le motif pour lequel les disciplinaires sont le plus souvent traduits devant le conseil de guerre. Cela tient à ce que les gradés de la discipline possèdent un moyen, inconnu dans l'armée régulière, qui leur permet, au gré de leur volonté, de précipiter le dénouement du drame qui se joue perpétuellement entre eux et les *camisards*. Ce moyen c'est l'*ordre formel*.

Depuis quelle époque l'*ordre formel* existe-t-il dans les corps disciplinaires? Qui l'a introduit? Il est impossible jusqu'ici de le savoir. On n'en trouve trace dans aucun règlement, aucune circulaire ministérielle ne prescrit son emploi, et cependant des milliers de disciplinaires peuvent en témoigner; des milliers de folios de punition et de livrets matricules où sont inscrits des motifs de punition contenant l'expression « *ordre formel* » en font foi ; les archives des conseils de guerre d'Afrique contiennent des milliers de dossiers où sont relatées toutes les circonstances dans lesquelles l'*ordre formel* a été employé par des générations de gradés. Pour faire l'historique de l'ordre formel il faudrait pouvoir dépouiller les archives des corps disciplinaires, celles des conseils de guerre d'Oran, d'Alger, de Constantine et de Tunis, celles du bureau de la Justice militaire au Ministère de la Guerre.

Toutes ces archives sont fermées au public. On n'a donc pour se renseigner que le témoignage des disciplinaires : ils sont suffisants pour montrer le mécanisme et l'emploi de l'ordre formel.

Dans l'armée régulière, lorsqu'un gradé veut forcer un soldat rebelle à l'obéissance, il est obligé de prendre un livret militaire, de lire trois fois l'article 218 :

« Est puni de mort, avec dégradation militaire, tout militaire qui refuse

d'obéir lorsqu'il est commandé pour marcher contre l'ennemi, ou pour tout autre service ordonné par son chef en présence de l'ennemi ou de rebelles armés.

Si hors le cas prévu par le paragraphe précédent la désobéissance a eu lieu sur un territoire en état de guerre ou de siège, la peine est de cinq ans à dix ans de travaux publics, ou, si le coupable est officier, de la destitution, avec emprisonnement de deux ans à cinq ans.

Dans tous les autres cas la peine est celle de l'emprisonnement d'un an à deux ans, ou, si le coupable est officier celle de la destitution. »

Ce n'est qu'après la troisième lecture et le troisième ordre donné que le soldat n'ayant pas obéi est en prévention de conseil de guerre.

L'ordre formel, lui, supprime tous délais, toutes tergiversations de la part de l'autorité qui commande.

Au disciplinaire montrant la moindre hésitation à un ordre donné, le gradé dit simplement :

« *Pour la première fois je vous donne l'ordre formel de faire telle ou telle chose.*

« *Pour la seconde fois, je vous donne l'ordre formel, etc.*

« *Pour la troisième fois, je vous donne l'ordre formel, etc.* »

Et ces trois ordres donnés sèchement en coups de fouet — cela dure en moyenne 10 secondes. Le refus dûment constaté, le disciplinaire, que l'ordre formel a assailli brusquement, qui en est étourdi, qui sent se lever en lui un sentiment de fierté, qui n'a pas le temps de sacrifier le sentiment à la raison, le disciplinaire est en prévention de conseil : il a refusé.

Quelques récits de faits authentiques montreront l'application de l'*ordre formel*. Il faut bien se rappeler que le *refus d'obéissance* entraîne une condamnation variant entre un an et deux ans de pénitencier.

Refus au peloton. — Où l'ordre formel fait rage, c'est au peloton de punition. On a vu ce qu'est le *bal* à la discipline (1) : par quels raffinements les gradés savent le transformer en supplice. Ce qui suit montrera comment ils s'en servent pour faire *tourner* les disciplinaires.

Au peloton de punition l'ordre formel change d'objet suivant que le peloton est mobile ou immobile.

Au *peloton mobile* on fait *refuser* :

— Pour ne pas marcher au pas ;

— Pour ne pas balancer la main en marchant ;

— Pour n'avoir pas les yeux fixés sur le sac qui précède ;

— Pour ne pas assez appuyer sur la crosse ;

— Pour ne pas tenir le fourreau de la bayonnette dans la main gauche étant au pas gymnastique ;

(1) Voir *La revue blanche* du 15 juillet 1900.

— Pour ne pas marcher assez vite au pas accéléré ;
— Pour ne pas courir au pas gymnastique ;
— Pour tomber à terre assommé par la fatigue, le soleil, étouffé par le barda (1)

Au *peloton immobile* on fait *refuser* :
— Pour se déranger du *garde à vous* en se reposant sur une jambe ;
— Pour déranger le canon du fusil de la position verticale dans le deuxième mouvement de *présentez armes*, lorsqu'il y a dix, quinze minutes, et quelquefois plus, que le soldat est dans cette pose ;
— Pour laisser tomber la pointe de la bayonnette dans le deuxième mouvement d'*en avant pointez* : dans les troisièmes mouvements d'*en tête parez et pointez* et de *coup lancé*, lorsque le soldat garde cette pose depuis trois, quatre, cinq et même six minutes ;
— Pour se redresser sur les jarrets lorsqu'il y a une demi-heure ou trois quarts d'heure qu'il fait l'escrime à la bayonnette sur place ;
— Pour ne pas détendre les bras assez rapidement et assez vigoureusement dans les mouvements de l'assouplissement avec armes, lorsqu'il a exécuté cent ou cent cinquante mouvements de cette manœuvre.

Refus de se taire. — Ensuite vient par ordre de fréquence le *refus de se taire*.

Un gradé donne à un disciplinaire un ordre obscur, mal expliqué, inepte ou impossible à exécuter ; le disciplinaire demande des éclaircissements, fait des observations ou risque une ironie. L'*ordre formel* vient lui clore la bouche ; s'il ajoute, ne fût-ce qu'un mot, après le troisième ordre : refus d'obéissance.

Le *refus de se taire* reçoit une interprétation toute spéciale dans son application aux *punis de cellule*.

Lorsqu'un sergent ou un caporal de garde veut faire tourner un *puni de cellule* pour *refus de se taire*, il s'y prend ainsi :

Il *oublie* de donner à l'encellulé soit sa gamelle, soit de l'eau, soit du pain, soit le tout à la fois.

L'homme frappe sur sa porte, appelle, crie.

Profitant d'un moment où le bruit des heurts et des cris empêche le disciplinaire d'entendre, le gradé place deux témoins sous la lucarne de la cellule et *du dehors*, donne trois fois l'*ordre formel de se taire* ; si le disciplinaire, n'entendant pas, continue à crier ou à frapper, il est en prévention de conseil.

Refus de baisser les yeux. — Le *service intérieur* prescrit que lorsqu'un inférieur parle à un supérieur, il doit le regarder fixement ;

(1) Nom donné par les troupiers d'Afrique au chargement du soldat. Ce mot vient de l'arabe et signifie *bât*.

à la discipline, *il est interdit de regarder fixement un gradé*. Le gradé, que gêne le regard d'un disciplinaire, lui donne *l'ordre formel de baisser les yeux* : au troisième *ordre formel*, si le gradé a deux témoins, l'homme est en prévention de conseil.

Refus sous le tombeau. — Lorsqu'un détachement campe ou est en route, *les punis de cellule* font leur punition sous un campement qualifié *guignol ou tombeau*.

Si l'homme puni, pour se distraire par la vue de l'extérieur, sort seulement la tête du *tombeau*, trois *ordres formels* lui sont donnés, et, si après le troisième ordre il passe encore la tête, il est en prévention de conseil.

Refus de marcher. — En 1896, au mois d'octobre, étant disciplinaire à la 1re compagnie de discipline, je fis partie d'un détachement de route qui avait pour destination la frontière tripolitaine. Sur la route de Gabès, entre Sidi-Mansour et El-Fedjedj, un camarade, nommé Badon, anémique et neurasthénique au dernier degré, se traînait à quelques kilomètres en arrière de la colonne, écrasé par le poids de son chargement (tout le paquetage) et étouffé par la chaleur (il était neuf heures du matin, le sirocco s'était levé et la température de la plaine était d environ 50 degrés)

Il tomba. Le sergent Goyet, un caporal, quelques disciplinaires, formaient une arrière-garde destinée à pousser les traînards. Cette arrière garde avait fait halte devant Badon qui gisait à terre, la bouche dans le sable.

Le lieutenant Bousquet (1), qui commandait la colonne, s'était attardé à la poursuite de gazelles ; il aperçut le groupe et piqua dessus. Arrivé auprès, il ne descendit même pas de cheval pour voir l'état de Badon et donna au malheureux *l'ordre formel* de se relever. Aucun des disciplinaires présents, ne voulut servir de témoin ; le lieutenant requit le sergent et le caporal. Badon ne pouvait même pas parler. Au troisième ordre, le lieutenant le déclara en prévention de conseil et, refusant d'accéder à la demande des disciplinaires qui voulaient se charger de son sac, le fit empoigner et remettre debout jusqu'à l'étape de Gabès (environ soixante-dix kilomètres). Badon se traîna derrière une prolonge en portant son sac. A Gabès, le major l'exempta du sac, mais il dut faire à pied le trajet de Gabès à Médénine, soit cent trente kilomètres. A chaque étape, il était mis sous le tombeau, comme préventionnaire ; il ne touchait pas de vin et n'avait qu'une gamelle par jour.

Le lieutenant ne réussit pas à le faire *tourner* ; il lui fut seulement infligé trente jours de prison, dont quinze de cellule, pour *désobéissance caractérisée*.

Je fus encore, à la 1re compagnie, témoin du fait suivant :

Le disciplinaire Legras, puni de prison, lavait son linge, avec les autres punis, sous la surveillance du sergent Robert (2). Ayant un besoin à satisfaire, il demanda au sergent la permission d'aller aux cabinets Le gradé lui répondit que, dans une demi-heure, les punis seraient réintégrés dans les locaux disci-

(1) Actuellement capitaine en France.

(2) Actuellement adjudant en France.

plinaires où il y avait une tinette. Legras insista, le sergent refusa non seulement de le laisser s'absenter, mais lui dit : « C.... dans votre culotte si vous voulez ; je m'en fous pas mal », et il lui donna l'ordre de se taire devant deux témoins. Legras, n'en pouvant plus, partit en courant. Le sergent Robert lui donna trois fois *l'ordre formel* de s'arrêter, mais Legras ne tint pas compte de cette injonction ; à son retour des latrines, il fut jeté en cellule, en prévention de conseil. Après une quarantaine de jours de cellule, Legras eut la chance d'être acquitté par le conseil de guerre de Tunis.

Cet acquittement est une exception.

Autre fait :

En détachement à Aïn-Maider en 1896, je fus témoin du refus suivant :

Le détachement dont je faisais partie et qui s'intitulait *détachement de Zarzis*, était cantonné dans le bordj d'Aïn-Maider. C'étaient le même sergent Robert et le sergent Vanacher qui en avaient le commandement ; ils avaient fait camper les punis de prison et de cellule dans la cour du bordj. Un dimanche, le sergent Robert donna, à *six heures du matin*, *l'ordre formel* aux *bagneux* de rester sous leurs tombeaux sans même passer la tête dehors.

Un puni de prison, le disciplinaire Fèvre, eut, vers midi, un besoin à satisfaire : il appela le sergent pour lui demander l'autorisation nécessaire ; le sergent dormait ou feignait de dormir, il ne répondit pas. Après avoir attendu près d'un quart d'heure, Fèvre sortit de son *guignol* et alla à l'édicule qui était à trois mètres de là dans la cour même du bordj. Aussitôt, le sergent Robert, réveillé brusquement, arriva, fit une ronde à la *muette*, alla chercher deux témoins, leur fait constater que Fèvre n'était ni dans son *guignol*, ni dans la cour du bordj.

Fèvre, entendant la voix du sergent, sortit vivement de l'édicule et essaya de se justifier. Il fut mis immédiatement au régime de la cellule, en prévention de conseil. Quinze jours durant, il s'attendait, chaque matin, à être transféré à Médénine pour être dirigé sur Tunis. Enfin, le capitaine envoya un ordre de non-poursuite. Le rapport du sergent n'avait pas suffisamment établi les faits, mais, en même temps, fut infligé à Fèvre, une punition de soixante jours de prison pour refus d'obéissance insuffisamment établi.

En 1897, un détachement de la 1re fut envoyé pour achever la route conduisant d'El-Guettar au poste optique de l'Orbate. Un disciplinaire fut mis en prévention de conseil pour avoir désobéi aux trois ordres formels du sergent Veau ; les ordres lui intimaient l'injonction d'avoir à desceller *tout seul*, avec sa pince à riper, un bloc de rocher encastré dans la terre et à peu près d'un mètre cube.

L'ordre formel m'a été donné dans les circonstances suivantes :

Un soir que j'assistais au *cours*, le caporal Peraldi vint me requérir pour aller à la *corvée de lampes*. Avec un autre disciplinaire, je fus chargé de porter une échelle fort lourde et longue d'environ cinq mètres, le disciplinaire qui marchait en avant avait un pas très irrégulier, fort difficile à suivre ; il faisait très noir et le port de l'échelle m'empêchait de contrôler sa marche ; le disciplinaire, par sa servilité, se faisait bien voir des gradés. Il se plaignit que les secousses imprimées à l'échelle par notre marche saccadée, lui meurtrissaient les épaules. Le caporal Peraldi marcha alors à côté de moi, flanqué de deux témoins et me donna *l'ordre formel* de prendre le pas de mon camarade. Sa-

chant qu'il ne fallait pas badiner, je fis tous mes efforts pour régler mon pas ; deux ordres formels avaient déjà été prononcés, lorsqu'un heureux hasard voulut que l'autre disciplinaire buttât au moment du troisième ordre ; l'arrêt forcé me permit de lever le pied droit en même temps que lui. Une motte de terre m'avait sauvé du conseil de guerre.

Pour clore cette série, nous relaterons l'affaire du disciplinaire Foucault, fusilier à la 3[e] compagnie de discipline à Mécheria.

Affaire Foucault. — Un disciplinaire appelé Foucault était en cellule et aux fers lorsque le sergent Ricardy entra dans le cachot sous un prétexte quelconque.

Ricardy portait une haine singulière à Foucault qui en avait ressenti très souvent les effets.

Brusquement, le sergent engagea la conversation :

— Dites donc, Foucault, est-ce que vous avez des parents ?

Le disciplinaire, croyant qu'une telle question était l'indice d'un revirement dans l'esprit du gradé, répondit :

— Mais oui, sergent, j'ai mes parents, j'ai un frère.

— Ah ! eh bien, vous feriez mieux de vous *taire*.

Il appuya fortement sur ce dernier mot et reprit, en baissant la voix :

— Mais vous n'avez pas que votre frère, je suppose ?

— Sergent, je vous dis que j'ai mon père, ma mère.

— Je vous dis moi que vous feriez mieux de vous *taire*.

Et le mot *taire* sonnait dans la cellule.

— Mais, sergent, vous me questionnez, je vous réponds.

— *Pour la troisième fois, je vous donne l'ordre formel de vous taire*, cria le sergent.

— Mais, sergent, je vous réponds.

Embusqués dans le couloir, étaient deux témoins qui déclarèrent avoir entendu les trois ordres de *se taire* donnés par le sergent à Foucault. Celui-ci passa devant le conseil de guerre d'Oran et fut condamné à *deux ans de pénitencier pour refus d'obéissance*. Il est en ce moment au pénitencier d'Oran.

Les témoins n'avaient-ils véritablement entendu que le mot *taire* crié par le sergent à la fin des deux premières phrases avant le troisième ordre formel, crurent-ils de bonne foi que les trois ordres formels avaient été régulièrement donnés ? Étaient-ils de complicité avec le sergent pour envoyer au bagne un de leurs camarades et obtenir à ce prix une *sortie de faveur ?*

Les deux suppositions sont plausibles, mais la dernière est plus conforme aux mœurs disciplinaires. Ils ne sont pas rares là-bas ceux qui cèdent à l'appât donné par le règlement et exploité avec fruit par les gradés qui arment ainsi l'esclave contre l'esclave.

Le *refus d'obéissance* n'est pas toujours cherché par le gradé ; souvent c'est le disciplinaire qui veut *refuser*.

C'est dans l'explication de ces suicides moraux, qu'éclate toute la terrifiante oppression du régime qui les engendre.

Oui, il y a des disciplinaires qui *veulent* passer au conseil de guerre ; oui, il y a des disciplinaires qui *veulent* aller sombrer dans les *pénitenciers*, dans les *ateliers de travaux publics*, et à ceux qui

diront : « ces gens sont inintéressants, ils n'ont que ce qu'ils méritent, ce sont des brutes qui font leur malheur elles-mêmes ». nous, qui avons été disciplinaire, nous, qui souvent avons été placé devant ce terrible ultimatum, nous, qui avons vécu de longs mois avec ces esclaves — non en psychologue amateur de perversité, mais en esclave, mais en prolétaire, — nous pouvons dire en toute assurance : *les disciplinaires qui passent volontairement au conseil de guerre sont victimes des gradés au même titre que ceux qu'on traîne devant les juges.* Pour eux, la discipline est un bagne, le pénitencier ou les travaux publics, d'autres bagnes ; en voulant changer de chiourme, ils jouent simplement quelques années de leur vie pour éviter de la sacrifier tout entière. Lorsqu'un disciplinaire *fait exprès* de passer au conseil, c'est qu'il sent sur ses talons la meute galonnée qui le harcèle et s'apprête à l'acculer : il dépiste la fatalité.

LE BRIS DE CLOTURE

Le *bris de clôture* confirme et commente ce que nous venons de dire à propos du refus volontaire.

Le bris de clôture se commet dans un but spécialement utilitaire.

Le *bris de clôture* est un instrument délicat qui, pour être *utile*, ne peut être manié que par un expert. C'est l'évitée qui amortit l'abordage, localise les avaries, empêche le bâtiment de couler à pic, mais quel doigté dans la manœuvre pour réussir ! Le *vrai camisard*, celui que quelques mois déjà ont initié aux mœurs, aux habitudes des gradés qui le commandent, celui-là seulement peut narguer le *refus d'obéissance* avec le *bris de clôture.*

Voilà, en effet, le but du *bris de clôture* : tomber sous le coup de l'article 456 du Code pénal militaire au lieu de l'article 218.

Avec le premier, on risque tout au plus six mois de prison, le second vous menace d'un an à deux ans de prison.

Lorsqu'un disciplinaire, faisant le *bal*, voit que le gradé qui le commande va le faire *refuser*, — s'il passe à portée d'une fenêtre, il donne un coup de crosse dans un carreau, ou arrache une planche de palissade, bref il s'efforce à détériorer tout ce qui peut être défini clôture.

Il est fort difficile de faire comprendre d'une manière claire et concise les difficultés d'un *bris de clôture* accompli dans des conditions devant assurer la réussite.

Tout d'abord, il faut parfaitement connaître le gradé qui vous commande, savoir les heures où il prend ses absinthes et l'état d'excitabilité et de nervosité dans lequel le met l'alcool : savoir s'il n'a pas eu de punitions ou des désagréments dans le service qui le prédisposeraient à se venger sur un disciplinaire. Il faut pour ainsi dire deviner ses intentions, penser avec lui.

Par exemple : si on commet un bris de clôture trop près du gradé,

que celui-ci se précipite sur l'homme et arrête à temps son geste, l'effort est perdu ; de plus, si dans le contact, involontairement, il heurte le gradé avec son arme ou avec ses mains, il y a *voie de fait sur un supérieur à l'occasion du service :* Mort.

LA LACÉRATION D'EFFETS

La lacération d'effets est un délit analogue au *refus volontaire* quant aux motifs qui le suscitent. C'est un acte de désespoir, une sorte de suicide par lequel pour fuir on s'enfonce de plus en plus dans la gehenne.

L'ABANDON DE POSTE ET LE SOMMEIL EN FACTION

Ces délits sont commis pour les mêmes motifs que le *bris de clôture;* il est sous-entendu que le sommeil en faction est alors simulé.

Seulement le bris de clôture a ce caractère spécial qu'il pare à une surprise *brusque* tandis que *l'abandon de poste* et le *sommeil en faction* sont commis pour éviter une surprise *latente* dont le projet a été révélé au disciplinaire par l'inhabileté du gradé. Lorsqu'on se sait *cherché*, il est préférable de ne pas attendre d'être *sur la piste*, parce que l'article 254 dont relève le bris de clôture est indécis, fort vague, qu'il faut pour escompter le bénéfice du délit tabler sur l'indulgence et l'humanité des juges, tandis que les articles 212 et 213 sont nets : deux à six mois de prison.

Lorsque je fus envoyé à Tunis pour comparaître devant le conseil de guerre, j'avais comme compagnon de chaîne un nommé Azemar qui *tournait* pour le délit *d'abandon de poste*. Son but avait été de changer de compagnie pour échapper à certains gradés qui s'acharnaient contre lui. *Sa plus grande crainte était d'être acquitté.* Quelques jours avant de *passer au conseil*, il apprit que les condamnés à deux mois faisaient leur temps à la prison de Tunis au lieu d'être envoyé au pénitencier de Bône et que, par conséquent, restant dans la même division, il serait réintégré à la 1re compagnie s'il n'était condamné qu'au minimum.

Aussi le jour du Conseil, lorsque son avocat vint le voir quelques minutes avant de plaider, il le supplia de ne pas faire une trop chaleureuse plaidoirie, de ne pas demander l'acquittement, ni même le minimum de la peine.

Il fut condamné à trois mois de prison. Je n'ai jamais vu pareille joie.

LA DISSIPATION D'EFFETS

La dissipation d'effets peut être volontairement accomplie par le disciplinaire ou suscitée par le gradé.

Dans le premier cas, elle se produit ainsi :

En colonne, en détachement de route, les disciplinaires mal nourris, trouvent l'occasion de satisfaire leur faim en troquant à des

arabes quelque effet contre des vivres (œufs, poule, dattes, olives, figues). Au retour, lorsque l'inspection a lieu, si l'inventaire n'est pas complet, le disciplinaire est mis en prévention de conseil.

Affaire Bouvier. — En 1896, la première compagnie fut envoyée en détachement de route sur la frontière tripolitaine ; entre Bir-Saad et El-Haffey eut lieu le fait suivant :

Un disciplinaire, nommé Bouvier, était resté en arrière avec une dizaine de camarades. Le groupe rencontra un arabe qui conduisait un bourriquot chargé de volailles. Bouvier voulut échanger un mouchoir qu'il avait de *rabiot* contre un poulet ; l'arabe refusa, il voulait une serviette. Le lieutenant était à quelques kilomètres derrière eux ; les disciplinaires craignirent qu'arrivant à l'improviste, il ne les surprît, et ne voulurent pas déboucler leurs sacs pour prendre l'objet demandé par l'arabe. Finalement, Bouvier s'empara d'un poulet et jeta un mouchoir sans faire attention qu'il donnait le sien et non celui qu'il avait trouvé. L'arabe rejoignit la colonne, se plaignit au lieutenant, lui montrant le mouchoir portant le matricule de Bouvier. Celui-ci en voyant arriver l'arabe à El-Haffey se sauva dans la montagne. Il fut arrêté le lendemain et interné au caravansérail d'El-Haffey.

Il passa au Conseil de guerre de Tunis et fut condamné à deux ans de prison — pour un mouchoir.

Dissipation d'effets et absence illégale. — Aux portions centrales des compagnies, là où la consigne perpétuelle est garantie par une excessive surveillance, la dissipation d'effets est plus rare, parce qu'elle est le corollaire de *l'absence illégale* qui ne peut se produire que si le disciplinaire réussit à échapper aux appels, contre-appels et rondes de nuit.

Une seule chose peut sauver de la dissipation d'effets le disciplinaire en état d'absence illégale, c'est la solidarité et la présence d'esprit de ses camarades.

Lorsqu'un homme est porté manquant à l'appel, le sergent de semaine fait prendre immédiatement son paquetage et le porte au magasin pour en faire un inventaire qui doit être contresigné par deux témoins, mais il est facile de trouver des témoins complaisants ou peureux qui signent sans oser contrôler.

Une pièce quelconque est retirée du paquetage, et lorsque le fugitif rentre au camp, il est mis en prévention de conseil pour dissipation d'effets.

Aussitôt qu'un homme est porté manquant, il faut que ses camarades exigent que l'inventaire soit fait dans la chambre même devant tous les hommes.

DÉSERTION

La désertion est un des délits qui se produisent le plus rarement à la discipline ; la cause en est dans l'impossibilité matérielle de réussir, impossibilité résultant de l'emplacement des compagnies de dis-

cipline. Le mur du disciplinaire, c'est le pays : le *bled*, où la faim et la soif attendent le fugitif.

On paie 25 francs la livraison d'un déserteur, et ce ne sont pas les indigènes qui sont les plus acharnés après ce gibier humain.

VOL

Le vol est encore plus rare que la désertion. Deux faits montreront comment à la discipline on peut passer au Conseil pour vol.

Affaire Sary. — L'affaire Sary eut lieu en 1893 à la 1re compagnie. Il manquait à Sary une paire de souliers, soit qu'il les eût égarés, soit qu'on les lui lui eût pris.

La disparition de ses souliers entraînait sa mise en prévention de conseil pour dissipation d'effets. A la veille d'une revue de détail, Sary alla le soir au magasin d'habillement où il avait remarqué, près d'une fenêtre, une pile de souliers HORS SERVICE, il cassa un carreau et s'empara de vieux souliers. Malheureusement, un disciplinaire, le cuisinier des sous-officiers, le vit, courut au poste qui était à dix mètres, prévint le sergent de garde et ils surprirent Sary emportant la paire de souliers. Mis en prévention de Conseil pour vol d'effets appartenant à l'État, le malheureux fut condamné par le Conseil de guerre de Tunis à dix ans de travaux publics.

L'autre fait s'est passé en 1896 à la 2me compagnie de discipline :

Un caporal d'ordinaire faisait la distribution des morceaux de savon attribués aux hommes chaque semaine. Deux disciplinaires, profitant de ce que le gradé avait le dos tourné, en prirent deux morceaux dans le *rabiot* du caporal.

Celui-ci, se retournant brusquement, les aperçut, appela deux témoins, et les fusiliers passèrent en Conseil de guerre qui les condamna chacun à deux ans de prison.

OUTRAGE

Les faits suivants montreront le mécanisme de l'outrage.

Affaire Bajar. — En 1896 — nous ne pouvons préciser la date — à la portion centrale de la troisième compagnie à Aumale, un caporal, dont malheureusement nous ignorons le nom — le témoin qui a raconté le fait se rappelait seulement qu'il sortait du deuxième zouaves — entra un jour dans les locaux disciplinaires en état d'ivresse. Avec l'entêtement des hommes ivres, il s'acharna sur un nommé Bajar qui ne soufflait mot et lui donna un nombre considérable d'*ordres formels* pour imposer silence à Bajar silencieux. Cette comédie dura plus de dix minutes. A la fin, Bajar agacé se raidissait pour ne rien répondre. Le caporal revint à la charge, soufflant dans la figure de Bajar son haleine empestée. N'en pouvant plus, Bajar dit au gradé : « Caporal, vous m'embêtez, je ne vous dis rien, fichez-moi la paix... Allez cuver votre vin ailleurs. » Pour ces paroles Bajar passa au conseil sous l'inculpation d'outrage à un supérieur pendant le service et se vit infliger DIX ANS DE TRAVAUX PUBLICS.

Il est actuellement à l'atelier de Mers-el-Kebir.

Affaire Mejescaz. — Les punis de prison ne doivent rien introduire dans les locaux disciplinaires. Un caporal de garde nouvellement arrivé voulut se signaler à ses supérieurs et résolut de fouiller les bagneux.

Il les fit sortir à neuf heures du soir, les fit s'aligner devant les locaux disciplinaires et procéda à la visite corporelle.

Il leur fallut ouvrir la bouche, lever les bras, écarter les jambes; le gradé, après leur avoir palpé les parties sexuelles, les fit mettre en position pour visiter l'anus.

Arrivant à un prisonnier nommé Mejescaz, le caporal lui fit exécuter ces divers exercices, mais, comme il le laissait un assez long temps dans la dernière position, Mejescaz lui dit : « Ah ça, caporal, est-ce que vous avez envie de... »

Immédiatement il fut jeté en cellule en prévention de conseil pour outrage. Le conseil de guerre d'Oran le condamna à cinq ans de travaux publics (1).

LA VOIE DE FAIT

Affaire Leclerc. — A la quatrième compagnie, au détachement de Bou-Saada, le sergent Rochi, pour un motif futile, voulut mettre au silo le disciplinaire Leclerc. Celui-ci résista. Rochi tira sur lui un coup de revolver, Leclerc tomba dans le silo, où il resta jusqu'au lendemain, abandonné de tous, avec une balle dans le côté. On le transporta à l'hôpital, où il guérit. Puis il fut traduit devant le conseil de guerre d'Alger qui le condamna à dix ans de travaux publics pour voies de fait envers un supérieur pendant le service (2).

Le torturé d'El-Berd. — En 1896, un détachement de la deuxième compagnie fut envoyé à El-Berd pour édifier un poste optique. Quelques indigènes y travaillaient avec les disciplinaires. Au mois de janvier 1896, un indigène nommé Mahmoud prit un bidon et but à même quelques gorgées d'eau. Le disciplinaire à qui appartenait le bidon, mécontent de cet acte, prit l'arabe à partie et finalement, lui arrachant le bidon des mains, lui en jeta le contenu à la figure L'arabe se plaignit immédiatement au chef du détachement, le sergent Jonglas. Ce dernier appela le fusilier, et, le ligottant avec des cordes enduites de savon et fortement serrées, le fit exposer au soleil.

Le supplice commença à une heure de l'après-midi. Sous l'effroyable pression des cordes, les chairs des bras et des jambes se tuméfièrent, les efforts du patient pour échapper à l'implacable ardeur du soleil firent en peu de temps éclater la peau. Le corps entier — il était ficelé comme un saucisson — se zébra de plaies rendues encore plus douloureuses par la morsure du savon. Jusqu'à cinq heures le camp fut rempli par les hurlements du supplicié, placé devant le tente de Jonglas. Il était défendu de s'approcher.

Les quelques hommes employés au camp effrayés par le revolver du chaouch n'eurent garde d'enfreindre sa défense et quatre heures durant le camisard subit l'affreuse torture. Mais, à l'heure de la soupe, lorsque les travailleurs revinrent du chantier, la scène changea. Quelques-uns parmi les plus hardis enjoignirent au chaouch de faire cesser immédiatement cette scène ignoble. Jonglas ne voulant rien entendre, tira son revolver, menaçant de brûler la cervelle au premier qui s'approcherait du malheureux.

Deux courageux disciplinaires, au mépris des menaces de Jonglas, se jetèrent

(1) Mejescaz est toujours à l'atelier de Mers-el-Kébir.
(2) *Intransigeant.*

sur le torturé, coupèrent ses liens ; en plusieurs endroits, les cordes étaient entrées dans les chairs. Tous les camisards étaient devant la tente, Jonglas eut peur pour sa peau et atermoya.

Les fusiliers, très surexcités par l'épouvantable supplice infligé à leur camarade, se révoltèrent ; n'écoutant ni les menaces ni les objurgations du sergent, vingt-deux hommes partirent dans la nuit avec armes et bagages, porter plainte au capitaine Baronnier à Biskra.

Jonglas avertit alors tous les douars de la région ; les tribus arabes se mirent à la poursuite des fugitifs qui furent capturés après deux jours de marche dans le désert, sans eau ni vivres. Une escorte d'indigènes armés sous la conduite d'un cheik les conduisit à Biskra.

Baronnier réalisa ainsi l'espoir de justice sur lequel avaient tablé les disciplinaires.

Quatre furent envoyés aux *cocos*. Le reste passa aux pionniers. Le disciplinaire supplicié fut seul traduit devant un Conseil de guerre pour coups et blessures exercés sur un indigène et menaces envers un supérieur.

Cette accusation fut appuyée par de faux témoignages. Mahmoud reçut de l'argent pour affirmer avoir reçu un coup de poing ayant déterminé l'effusion du sang.

Il suborna deux *tantes*, le cuisinier et l'ordonnance de Jonglas.

Sur la promesse d'une sortie de faveur, ils accusèrent le disciplinaire d'avoir menacé le sergent, et la victime de ces odieuses machinations, le supplicié d'El-Berd fut condamné à cinq ans de Travaux publics.

L'Arabe Mahmoud, qui habite les ksours de Tamerna, avoua à un fusilier que sa déposition lui avait été dictée par le capitaine et qu'il en avait reçu de l'argent. Ce fusilier est libéré maintenant, il est boulanger à Pont-sur-Yonne.

G. Dubois-Desaulle

Notes

politiques et sociales

LE RÈGNE DE HUMBERT Ier

Le règne de Humbert 1er, qui est tombé à Monza, le dimanche 29 juillet, aura été l'un des plus tristes et les plus funestes des temps modernes. Il nous a semblé que sous le coup de l'émotion provoquée par l'attentat de Bresci, la presse internationale avait singulièrement exagéré les mérites du défunt monarque. Peut-être convient-il aujourd'hui de dire toute la vérité sur un souverain, qui aura pesé d'un poids accablant sur l'histoire de son pays.

L'Italie, au moment où Humbert Ier la reçut de son père Victor-Emmanuel, était en droit de concevoir les plus hautes espérances.

La royauté, dans cette contrée qui venait d'un seul coup, en dix années à peine, de consommer tant de révolutions matérielles et morales, ne pouvait être qu'une magistrature transitoire et révolutionnaire. A tout le moins, le respect du Statut — cette arme admirable du Piémont dans sa marche vers le Sud — devait être sa règle inviolable. Humbert Ier a piétiné la loi. Ses infractions à la Constitution furent innombrables. La presse perdit ses prérogatives ; le droit de réunion et le droit d'association devinrent de simples fictions ; les tribunaux d'exception et les administrations militaires fonctionnèrent par intervalles, comme si l'organisation régulière était impuissante à enrayer la poussée insurrectionnelle qui montait de partout. Or, cette poussée était inévitable, sortant de la nature même des choses, de l'instruction plus répandue, de la souffrance plébéienne plus intense. Humbert Ier la surexcita en appelant au pouvoir des hommes comme Crispi et Pelloux, pour qui la douleur humaine fut un jeu, et la liberté civique, une simple concession gracieuse de la monarchie. Le règne qui vient de finir si dramatiquement a été au rebours de toute l'histoire de la Péninsule, — de cette histoire qui commence par le Custozza de 1848, qui se poursuit par l'expédition des Mille, par Mentana et l'invasion de la Rome pontificale... Humbert a méconnu son temps.

Il n'a pas moins ignoré ou négligé les vrais intérêts de son pays. L'Italie n'avait que faire d'une armée, d'une marine, d'un empire colonial. Son avenir était au-dedans de ses frontières, par l'extension d'une industrie dont les germes avaient subsisté de longue date, mais qu'avait entravée le morcellement du début du siècle. L'essor du commerce eût naturellement, et sans effort, suivi celui de l'industrie, la nation étant, par essence, habile aux choses du négoce, depuis la splendeur de Venise, de Gênes, et de tant d'autres Répu-

bliques. Or, le militarisme et le colonialisme ont étouffé ces dispositions natives, en courbant la péninsule dans une autre direction.

La Triplice à laquelle Humbert Ier s'est voué corps et âme, avec le concours des Depretis, des Mancini, des Robilaut, des Crispi, etc., n'a été qu'une alliance dynastique. Ce n'est point le souvenir de la lutte menée en commun contre l'Autriche, en 1866, qui a déterminé la signature du pacte si habilement ménagé par Bismarck, — la France aussi avait prêté son concours contre la cour de Vienne ; — ç'a été le sentiment de l'absolutisme monarchique porté si haut par le fils de Victor Emmanuel. Il a cru que l'entente avec la puissante souveraineté germanique lui donnerait des appuis, dans ses Etats, contre le courant de la démocratie. Il a scellé d'autant plus volontiers cet accord diplomatique, qu'il s'imposait par lui des obligations militaires et qu'il entendait faire de ses centaines de milliers de soldats le contrefort résistant de son autorité. C'est pourquoi, malgré les avis tant de fois exprimés par de grands et de petits personnages, Humbert a persisté à maintenir cette alliance avec l'Autriche et l'Allemagne qui lui a valu tant de charges et tant d'attaques.

L'expansion coloniale se liait étroitement à celle du militarisme terrestre et maritime. Il fallait, devant l'opinion, justifier autrement que par des considérations dynastiques, les énormes crédits qu'absorbait l'armée. L'Erythrée, conception de Depretis, revue et augmentée par Crispi, devait détourner le pays des récriminations trop véhémentes, des analyses trop subtiles. Ce fut l'engrenage, et il arriva que les constructions intéressées de Humbert se retournèrent contre leur auteur, et qu'un beau jour, il se sentit écrasé par leur écroulement.

Si l'affaire d'Erythrée avait réussi, il eût pu gagner du temps. Mais elle conduisit à la défaite, au désastre irréparable, à celui qui entache même le soi-disant honneur militaire. Quand les officiers de Baratieri s'enfuient honteusement devant le Négus à Adoua, le peuple italien se prit à réfléchir. Il s'aperçut que les expéditions coloniales ne visaient qu'à préserver l'organisation si onéreuse de l'armée ; il se demanda pourquoi celle-ci réclamait trois cents millions chaque année, et pourquoi son budget total, montant à 1.800 millions avait presque doublé depuis la signature de la Triplice. Il comprit que son malaise économique, que la dépression de son commerce (il a plutôt diminué dans les quinze dernières années) et la stagnation de son industrie, et la misère de son agriculture tenaient aux folles entreprises d'un monarque trop soucieux de l'enrichissement et de la souveraineté de sa maison. Le charme disparu, tout s'effondra : face à face, l'Italie se trouva devant la réalité. Lorsqu'elle eut discerné les causes profondes de sa détresse, lorsque le prolétariat milanais et florentin eut saisi sur le vif l'exploitation dont il était victime, et que les journaliers des Romagnes et de la Pouille, et les mineurs de Sicile eurent été instruits des motifs vrais de leur famine chronique, la royauté fut virtuellement renversée. Humbert Ier a été le plus grand

anarchiste de son temps : combattant Rome, il a frappé des coups redoutables contre la religion qui eût pu le secourir contre son peuple ; augmentant démesurément l'impôt, il a contraint les masses à réfléchir ; étayant le pouvoir dynastique sur l'armée, il a entraîné celui-là dans la catastrophe de celle-ci ; ruinant enfin un Etat de 30 millions d'hommes, provoquant à la fois de multiples faillites individuelles, et une gigantesque banqueroute collective, il a semé du nord au sud et de l'est à l'ouest, la révolution. Il tombe victime des doctrines qu'il a lui-même enracinées au sol, — idées errantes et sans substance, soudain érigées, par une main royale, en thèse vivante et lumineuse.

L'Italie a souffert, a pleuré sous le roi qui vient de périr. Atteinte par d'absurdes et odieuses ambitions, dans les sources mêmes de sa force, elle est descendue sur l'échelle des nations aussi bas qu'elle avait glissé jadis, au temps de ses luttes civiles. Mais déjà une vie nouvelle fermente sous le présent qui meurt. Victor-Emmanuel III se heurtera à une démocratie que ne connut point son père ; et, auprès des résistances qui s'annoncent, le soulèvement des Fasci de Sicile, et l'insurrection milanaise de 1898 n'auront été que jeux d'enfants.

LIEBKNECHT

Ce qu'il faut retenir de ce champion intransigeant du droit populaire, c'est que jusqu'au bout il demeura fidèle aux idées auxquelles il avait livré sa jeunesse ; c'est qu'il fut aussi un organisateur de premier ordre et qu'il donna la flamme de vie à un prolétariat avant lui amorphe et inconscient.

Nous ne redirons ni ses années d'exil, ni sa résistance à la tyrannie bismarckienne, ni les terribles ripostes qu'il lança, dans les derniers temps, à ceux qui rêvaient la déviation du socialisme. Révolutionnaire, il le fut sans trêve, depuis 1848. Il paya de la prison ses défis retentissants à la légalité existante et aux communes croyances.

Il toucha à l'un des sommets de l'héroïsme moral, lorsqu'en 1871, devant la bourgeoisie germanique, enivrée de sa gloire guerrière, il osa assimiler la conquête à un vol et flétrir le militarisme surexcité.

Religion, propriété, famille, état, armée, administration : tous les soutiens de la société moderne, Liebknecht les soumit à sa dialectique, enseignant à des millions de prolétaires la haine de ce qui est, la volonté d'un monde différent.

Il commit pourtant une erreur, sur la fin de sa vie, — et peut-être la regrettait-il déjà. Dans la grande crise morale que la France et avec elle l'humanité pensante ont traversée de 1898 à 1900, il fut du côté de ceux qu'il haïssait le plus — les soldats et les prêtres. Pourquoi marqua-t-il cette obstination à rapetisser l'Affaire, à refuser d'en pénétrer les dessous ?

Nous dirons qu'il fut mal informé — et jetant un regard d'ensemble sur la vie de ce généreux lutteur, nous ajouterons que la démocratie internationale pleure justement en lui un chef et un homme.

Paul Louis

Les Livres

Gustave Kahn : **Les Fleurs de la Passion** (Ollendorff).

Entre tel recueil de poèmes comme *Domaine de Fée* ou *Chansons d'amant* et la somptueuse imagerie du *Conte de l'or et du silence*, discrètes, vinrent percer, éclore ces *Fleurs de la Passion* dont le principal — et volontairement unique — mérite consiste en l'agrément. Et non l'agrément, dont jouent en virtuoses les spécialistes de la nouvelle; un autre, plus rare, presque neuf, fait d'humour un peu germanique parfois, d'observation méticuleuse, de déformation symbolique. L'auteur arrive à créer autour de la vie — personnes banales, ordinaires événements — une atmosphère artificielle, « féerique » qui lui est bien particulière.

Ernest La Jeunesse : **Demi-Volupté**, *illustré par la photographie d'après nature* (Offenstadt).

On pouvait n'aimer point les précédents livres de M. La Jeunesse, pour telle ou telle raison, injuste ou juste : on eût pu leur adresser tous les reproches, sauf celui de manquer de personnalité, cependant. Si *l'Holocauste*, si *l'Inimitable*, pour ne parler que de ses romans, agacèrent nombre de sensibilités trop délicates par l'abondance, l'insistance d'un verbalisme lyrique à jet continu, il est évident que des natures plus ardentes en durent s'enthousiasmer au contraire... Louange ou blâme, il n'importe : cela était signé; cela excluait donc l'indifférence. Il est à craindre que, pour juger ce troisième roman, adversaires et partisans ne fusionnent. Ils chercheraient en vain « leur » ou « ce » La Jeunesse, dans *Demi-Volupté*. Nulle tirade dont se garer ou dont s'éprendre! Nul raffinement de psychologie barrésiste! Un roman. Un roman comme tous les autres — mieux écrit certes, avec des silhouettes plus lestement croquées, des dialogues plus vifs, des décors plus justes, plus d'imprévu dans une action-type qui n'en comporte pas, plus de littérature enfin. Mais *un roman*. On sait trop ce que ce terme signifie à l'heure où nous vivons. Et dans leur genre *l'Holocauste* et *l'Inimitable* n'en avaient-ils tenté le rajeunisssement? Nous demandons à M. La Jeunesse pourquoi il s'est retiré de son dernier livre si complètement : jamais nous ne croirons cette pudeur involontaire, quoi qu'il dise.

Eugène Fournière : **Chez nos petits-fils** (Bibliothèque Charpentier).

Le collectiviste Frizet et l'anarchiste Lagaline perpétuellement disputent. Et Pierre Davant, d'entre leurs contradictoires théories ne sait choisir. Il fouille, il étudie, il tient tous les éléments du pro-

blème, et pourtant ne conclut. Pour le guérir du doute, son ami le docteur l'endort, et soudain un merveilleux rêve coordonne ces éléments, en résoud les antagonismes. Pierre vit dans le futur à l'époque de *l'utopie* sinon complètement réalisée, du moins en marche vers une complète réalisation ; et dans ce rêve le collectiviste Frizet et l'anarchiste Lagaline, encore que disputeurs, voient l'histoire leur donner raison et tort à tous deux par une solution suprenante et complexe. « On s'avisa heureusement que l'égalité ne consiste point dans le nivellement des conditions, mais dans l'équité apportée à satisfaire au maximun possible de besoins fort différents et très inégaux. » Telle fut cette nouvelle révolution sociale. M. Eugène Fourni èrenous en propose les extraordinaires résultats sous la forme vivante d'une fiction romanesque. Le livre est d'un bout à l'autre amusant, curieux, ingénieux, et d'une précision théorique qui révèle l'esprit net et logique de son auteur. Ce ne sont plus les fantaisistes et brillantes hypothèses qu'échafaudait M. Paul Adam dans ses *Lettres de Malaisie*. Les *cas* industriels agricoles, artistiques, sentimentaux sont un à un étudiés en termes presque techniques : il les faudrait discuter successivement, en toute connaissance de cause ; à cette tâche un volume ne suffirait pas. Nous nous contenterons de goûter le tour littéraire et le sens humain de ce considérable effort.

HENRI GHÉON

Revue Financière

Fonds d'État. — Rien de particulier sur nos rentes françaises, sauf que le *3 o/o* perpétuel s'est établi au-dessus du pair, grâce aux achats fort opportuns des caisses publiques.

Il est question d'un gros emprunt russe, rendu nécessaire par les envois considérables d'or que la Russie se trouva dans l'obligation de faire à destination de Londres et de Paris. Cet emprunt est déjà vivement attaqué par la presse anglaise, qui le déclare impraticable s'il ne rapporte pas 5 o/o net.

Le convenio que l'*Association nationale des porteurs français de valeurs étrangères* a eu la faiblesse de signer en ce qui concerne le coupon de l'Extérieure espagnole n'est pas mieux accueilli à Madrid que chez nous, mais pour d'autres raisons.

De l'autre côté des Pyrénées, on estime que la mesure n'est pas assez radicale. En France, les critiques formulées contre le convenio spoliateur ont une telle précision qu'il sera impossible de passer outre ; on peut les résumer de la façon suivante :

1° Les porteurs de rente Extérieure qui ne font pas partie de l'Association nationale des porteurs français de valeurs étrangères ont appris avec surprise qu'on avait négocié sans avoir pris leur avis.

2° Quel mobile a pu pousser le gouvernement français à désavoir une Association nationale de porteurs de titres étrangers constituée sous son patronage et à négocier sans mandat en dehors de cette association ?

3° Pourquoi ledit gouvernement, négociant au lieu et place de l'Association a-t-il contribué à faire aux porteurs français de rente Extérieure une situation moins bonne que celle proposée par ladite Association ?

4° Pourquoi le comité de porteurs français de rente Extérieure dont l'Association nationale avait jeté les bases dans sa circulaire du 23 juin 1899, n'a-t-il pas été définitivemrnt constitué ?

5° Est-ce parce que les délégués espagnols se sont aperçus que l'Association nationale n'avait reçu aucun mandat qu'ils se sont adressés directement au gouvernement français ?

6° Pourquoi, dans l'arrangement provisoire du 14 juillet dernier, n'a-t-on pas observé les conditions du convenio comportant l'approbation formelle des créanciers ? Pourquoi y a-t-on substitué la condition de la protestation formelle des porteurs d'un quart de la Dette extérieure ? N'a-t-on pas compté sur leur inertie ?

7° Quel contrôle établira-t-on pour s'assurer que la consultation des porteurs sera loyale ?

8° Que dire d'un débiteur qui peut payer et fait cependant faillite à ses engagements ? L'Espagne avait tout d'abord l'intention de les tenir vis-à-vis de ses créanciers étrangers C'est précisément pour cet objet que le gouvernement de ce pays avait institué les formalités de l'affidavit, établissant une différence de traitement entre les porteurs étrangers et les porteurs nationaux de rente Extérieure.

Institutions de Crédit. — La quinzaine a été marquée par de brusques mouvements sur la Banque de Paris et des Pays-Bas, le Crédit Lyonnais, et la Banque Internationale. Le Crédit Lyonnais a conservé la plus grande partie de son avance ; la Banque de Paris et des Pays-Bas a été moins heureuse. Quant à la Banque Internationale, elle a subi, une fois encore, la répercusion des embarras qui pèsent sur l'Oural-Volga.

Valeurs Industrielles. — La *Correspondance hebdomadaire de la Banque*

française de l'Afrique du Sud contient d'intéressants détails sur la situation des mines du Rand.

Pratiquement, tout est intact matériel et travaux souterrains, de sorte que la guerre a causé, somme toute, le minimum de dégâts. Dans quelques semaines, peut-être, si les travaux d'épuisement se poursuivent avec une ampleur suffisante, les mines seront sèches et prêtes à entrer de nouveau dans une période d'active exploitation.

Cependant avant que la date de reprise des travaux puisse être déterminée avec certitude, il reste plusieurs difficultés à résoudre. C'est d'abord la prolongation des hostilités, qui peut rendre inopportun pendant quelque temps encore le retour d'ouvriers trop nombreux dans la région du Rand. Cet obstacle surmonté, il y aura lieu d'organiser le recrutement de la main-d'œuvre indigène de manière qu'elle revienne aux champs d'or avec abondance. D'autre part, il faudra s'approvisionner de charbon, car il n'en reste plus dans le Rand, mais on croit que les mines de Vereeniging livreront rapidement ce combustible. Au début, en tout cas, la Witbank Colliery de Middelburg, qui n'a pas cessé d'exploiter, rendra de grands services à l'industrie minière. Il sera nécessaire d'importer aussi en quantité suffisante des matières premières, et il importe pour cela que les difficultés du transport soient tout à fait résolues.

Dans l'intervalle, les représentants des Compagnies minières à Cap Town s'occupent d'organiser le retour des habitants du Rand. Un comité composé de onze personnes, dont quatre représentent la Chambre de Mines de Johannesburg, quatre la Chambre de Commerce de Johannesburg et trois le comité uitlander de Cape Town, a été constitué pour s'entendre avec sir Alfred Milner sur les conditions dans lesquelles doit être effectué ce rapatriement. Nous ne connaissons pas exactement les attributions du comité, mais, comme le retour des ouvriers doit être opéré graduellement, sa tâche sera probablement de désigner les personnes qui partiront les premières. On peut croire que les Compagnies minières seront privilégiées par rapport aux entreprises commerciales dont les intérêts sont moins considérables. En tout cas, le rapatriement des Uitlanders s'effectuera sans doute avec une certaine lenteur, car on ne peut pas expédier plus d'hommes qu'il n'est possible d'en nourrir. Il faut que le ravitaillement de la population nouvelle soit tout à fait assuré et nous sommes ainsi ramenés à cette question des transports dont l'importance sera pendant quelque temps tout à fait essentielle.

Il est trop tôt, assurément, pour fixer une date à la reprise de l'exploitation dans le Rand, mais on peut admettre déjà, à titre de possibilité, que, dans un mois ou deux, le travail soit repris sur une petite échelle Graduellement ensuite et dans la mesure où la main-d'œuvre et d'autres conditions le permettront, les opérations prendront une extension plus grande. C'est un fait déjà très significatif que de voir les représentants des Compagnies s'occuper du retour de leurs ouvriers à Johannesburg ; il montre que nous nous sommes rapprochés sensiblement du moment où l'industrie minière pourra reprendre ses gigantesques travaux.

Table
du tome XXII

ILLUSTRATIONS

Le gérant : Paul Lagrue

Arcis-sur-Aube. — Imp. Léon Frémont.

